This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

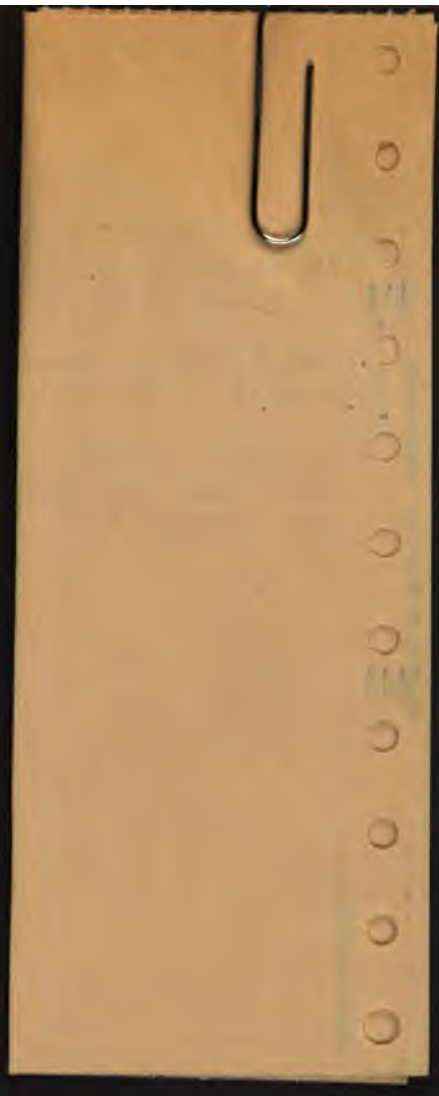
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,077

ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



complet

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1887 T. XLIX. 1.

RENNES, ALPHONSE LE ROY FILS
Imprimeur breveté.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-CINQUIÈME

(QUARANTE-NEUVIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1887

Compl. 20 to
Sept 20
7-14-37
33235

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Princesse*, par Ludovic Halévy, de l'Académie française. 25e édition. Paris, Calmann Lévy, 1886, in-18 j. de 300 p. 3 fr. 50. — 2. *Le Calvaire*, par Octave Mirbeau. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 320 p. 3 fr. 50. — 3. *Happe-Chair*, par Camille Lemonnier. Paris, M. de Brunhoff, 1886, in-12 de 450 p. 3 fr. 50. — 4. *La Statue de chair*, par Ernest d'Hervilly. Paris, L. Frinzine, 1886, in-18 j. de 300 p. 3 fr. 50.— 5. *Sérénus* (*Histoire d'un martyr*), par Jules Lemaitre. Paris, Alph. Lemerre, 1886, in-18 j. de 280 p. 3 fr. 50. — 6. *Sérapis*, par Georges Ebers, traduit de l'allemand, par Edmond de Perrot. Paris, Fischbacher, 1886, in-12 de 412 p. 3 fr. 50. — 7. *Titi Foyssac IV, dit la République et la Chrétienté*, par Léon Cladel. Paris, Alphonse Lemerre, 1886, petit in-12 de 294 p. 6 fr. — 8. *Céleste Prudhomat* (*mœurs de province*), par Gustave Guiches. Paris, Quantin, 1886, in-18 j. de 312 p. 3 fr. 50.—9. *La Marie bleue*, par Charles de Bordeu. Paris, Quantin, 1886, in-18 j. de 320 p. 3 fr. 50. — 10. *Romans d'Auvergne*, par Louis Fouquet. Paris, A. Fayard, 1886, in-12 de 242 p. 2 fr. — 11. *Le premier amour d'un vieux grognard*, par A. Mazon. Lyon, Mougin-Rusand, 1886, in-12 de 124 p. 2 fr. — 12. *Le Coupe-gorge de Peyrabeilhe*, par Paul d'Albigny. Privas, imprimerie du « Patriote de l'Ardèche, » 1886, in-12 carré de 500 p. avec 4 pl., 4 fr. — 13. *Au coin d'un bois*, par Camille Debans. Paris, Quantin, 1886, in-18 j. de 326 p. 3 fr. 50. — 14. *Un Coup de fusil*, par Georges Duval. Paris, Quantin, 1886, in-18 j. de 302 p. 3 fr. 50. — 15. *Discipline*, par Alphonse de Launay. Paris, Paul Ollendorff, 1887, in-18 j. de 325 p. 3 fr. 50. — 16. *La Brèche aux loups*, par Adolphe Racot. Paris, Quantin, 1886, in-18 j. de 410 p. 3 fr. 50. — 17. *La Conquête de Floriane*, par le même. Paris, Dentu, 1886, in-18 j. de 462 p. 3 fr. — 18. *Grappinus de Gigondas*, par Tiennot des Ablettes. Paris, L. Frinzine, 1886, in-18 j. de 420 p. 3 fr. 50. — 19. *Une Exilée*, par Paul Célières. Paris, A. Hennuyer, 1886, in-12 de 320 p. 3 fr. — 20. *Chimère*, par Eugène Mouton. Paris, Quantin, 1887, in-18 j. de 286 p. 3 fr. 50. — 21. *La double Vue*, par Pierre Maël. Paris, L. Frinzine, 1886, in-18 j. de 320 p. 3 fr. 50. — 22. *Une Faute de jeunesse*, par Alexandre Boutique. Paris, L. Frinzine, 1886, in-18 j. de 386 p. 3 fr. 50. — 23. *Le Bonheur d'aimer*, par Antony Blondel. Paris, Victor Havard, 1886, in-18 j. de 330 p. 3 fr. 50. — 24. *Couronne d'épines*, par Claude Vento. Paris, Dentu, 1886, in-18 j. de 350 p. 3 fr. — 25. *Une Altesse impériale*, par Ary Écilaw. Paris, Alphonse Lemerre, 1886, in-18 j. de 360 p. 3 fr. 50. — 26. *Sophie-Adélaïde*, par V. A. Paris. Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 304 p. 3 fr. 50. — 27. *Mon Livre*, par Berthe Vadier. Paris, Fischbacher, 1886, in-12 de 286 p. 3 fr. — 28. *Les Commentaires d'un soldat*, par Paul de Molènes, avec une préface de Paul de Saint-Victor. Nouvelle édition. Paris, librairie des Bibliophiles, 1886, in-12 de 384 p. 4 fr. — 29. *Aubanon Cinq-Liards*, par Charles Buet. Paris, Henri Gautier, 1886, in-18 j. de 368 p. 3 fr. 50. — 30. *Cœur malade*, par Aimé Giron. Paris, Henri Gautier, 1886, in-18 j. de 310 p. 3 fr. — 31. *Chez l'oncle Aristide*, par le même. Paris, Henri Gautier, 1886, in-18 j. de 300 p. 3 fr. — 32. *Les Neveux de la chanoinesse*, par Tony Lix. Paris, Bloud et Barral, 1886, in-12 de 310 p. 3 fr. — 33. *Un Drame sous la neige*, par Sophronime Loudier. Paris, Téqui, 1886, in-12 de 432 p. 3 fr. — 34. *Les Faiseurs*, par Alexis Pissemsky, traduit du russe par Victor Derély. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 358 p. 3 fr. 50. — 35. *Les Possédés*, par Th. Dostoievsky. Paris, Plon et Nourrit, 1886. 2 vol. in-18 j. de 376 et 410 p. 7 fr. — 36. *L'Esprit souterrain*, par le même, traduit et adapté par E. Halpérine et Charles Morice. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 298 p. 3 fr. 50. — 37. *Deux générations*, par le comte Léon Tolstoï, traduit du russe par M. E. Halpérine. Paris, Perrin, 1886, in-12 de 260 p. 3 fr.— 38. *La Mort*, par le

même, traduit par HALPÉRINE. Paris, Perrin, 1886, in-12 de 300 p. 3 fr. 50. — 39. *Mes Mémoires (Enfance, adolescence, jeunesse)*, par le même, traduit par HALPÉRINE. Paris, Perrin, 1886, in-12 de 420 p. 3 fr. 50. — 40. *Souvenirs*, par le même, traduit par ARVÈDE BARINE. Paris, Hachette, 1886, in-18 j. de 310 p. 3 fr. 50. — 41. *Le comte Xavier*, par HENRY GRÉVILLE. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 306 p. 3 fr. 50. — 42. *La Correspondance de Harper's Ferry*, par RAOUL DE L'ANGLE-BEAUMANOIR. Paris, M. de Brunhoff, 1886, in-12 de 272 p. 3 fr. 50. — 43. *Méconnu*, par miss FLORENCE MONTGOMMERY, traduction de Mme E. B. Paris, Fetscherin et Chuit, 1886, in-18 j. de 304 p. 3 fr. — 44. *La Conversion de Jeanne (scènes de la vie du clergé)*, par GEORGE ÉLIOT, traduit de l'anglais par A. F. D'ALBERT-DURADE. Paris, Hachette, 1886, in-18 j. de 304 p. 1 fr. 25.— 45. *Les Napraxine*, par OUIDA. Traduit de l'anglais par HÉPHELL. Paris, Hachette, 1886, 2 vol. in-18 j. de 322 et 316 p. 6 fr. — 46. *Au Coin du feu (Histoires et nouvelles)*, par le vicomte DE BROC. Paris, Palmé, 1886, in-12 de 230 p. 2 fr. — 47. *Contes modernes*, par GASTON BERGERET. Paris, Quantin, 1886, in-18 j. de 312 p. 3 fr. 50. — 48. *Les Vies muettes*, par LÉON ALLARD. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 290 p. 3 fr. 50. — 49. *Nouvelles gauloises*, par CHARLES LEXPERT. Paris, E. Ghio, 1886, in-18 j. de 318 p. 3 fr. 50. — 50. *La Grâce*, par OSCAR MÉTÉNIER. Paris, A. Savine, 1886, in-12 carré de 204 p. 3 fr. — 51. *L'Amour suprême*, par le comte DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. Paris, M. de Brunhoff, 1886, in-12 carré de 372 p. 3 fr. 50.

1. — Il y a beaux jours que les rois n'épousent plus des bergères; mais on voit encore des princes épouser des filles de bourgeois. Il est vrai que ce sont, comme Serge Panine, des princes généralement ruinés, et que les petites bourgeoises leur apportent de très appétissants millions dans leurs corbeilles de noces. C'est ce qui explique pourquoi le prince Romanelli, des Romanelli de Venise, demande la main de Catherine Duval, fille du père Duval, richissime papetier du Marais. Et c'est là le sujet de *Princesse*, le dernier roman de M. Ludovic Halévy, un roman qui, le surlendemain de son apparition, en était à son vingtième mille. Comme trame, l'histoire tient en deux mots. On a offert à la jeune Catherine une foule de partis : des ingénieurs, des chimistes et des notaires. Mais la petite futée les refuse tous : elle a des visées plus hautes. Elle veut être comtesse, marquise, duchesse, princesse. Avec sa dot et sa beauté, tout ce qui n'est pas titré lui répugne. Dans ce but, il faut plaire, et ce n'est point en se faisant habiller, comme sa mère, par l' « affreuse Mme Saillard » qu'elle y parviendra. Aussi prend-elle un couturier à la mode et une femme de chambre incomparable — laquelle l'attiffe si bien que, dans un concert, Catherine est tout particulièrement remarquée par le prince Romanelli. La voilà au comble de ses vœux! Ses parents opposent d'abord quelques obstacles à la « toquade » de leur fille. Ils sont un peu effrayés d'avoir un prince pour gendre. Mais la rusée Catherine manœuvre si bien qu'elle finit tout de même par devenir princesse. Ce mariage sera-t-il heureux? M. Ludovic Halévy ne nous le dit pas, et ce n'est pas nécessaire. Il suffit de réfléchir sur le caractère égoïste, frivole, évaporé, futile, de la jeune épousée pour prophétiser au prince Romanelli qu'avec une femme semblable il ne sera pas toujours à la noce. Au fond, l'auteur de *Princesse* a voulu simplement mettre en

opposition, dans la même famille, les bonnes et braves mœurs d'autrefois avec les mœurs légères et déséquilibrées d'aujourd'hui. Autant, en effet, le père Duval est économe, sérieux, prudent, autant son fils Octave (qui joue un rôle dans le roman en sa qualité d'ami du prince) est dissipateur, incapable et fou. Autant la mère Duval aime son ménage, son foyer, son chez soi, déteste le monde, vit avec simplicité; autant sa fille Catherine est éprise de bals, de fêtes, de bruit et de modernisme. Avant ses fiançailles, celle-ci écrit chaque jour ses impressions, et il faut lui rendre cette justice qu'elle ne pèche pas au moins par hypocrisie. Elle dit franchement tout ce qu'elle pense. Ce qui fait précisément l'originalité de *Princesse*, c'est que notre vaniteuse est vraie : elle s'appelle légion. Son ambition est de voir son nom cité dans les journaux mondains, par Violette ou Étincelle, entre celui d'une grande dame et d'une actrice, à la suite d'une première, d'une fête ou d'une promenade au Bois. Pas méchante au fond, encore moins corrompue; mais « un affreux » ou un « ravissant » petit monstre d'indifférence ou de vanité. On a cru trouver comme une affinité lointaine entre Catherine Duval et les petites Cardinal. Le fait est que lorsque Catherine, rencontrant une actrice du Palais-Royal avec laquelle son frère Octave dépensait les écus de papa, s'oublie jusqu'à penser tout haut : « C'est ma belle-sœur, » elle se rabaisse au niveau des deux danseuses dont M. Ludovic Halévy s'est constitué jadis le spirituel historiographe. Mais cette fausse note ne se reproduit plus, et il est à croire que la bénédiction de l'abbé Constantin n'a pas été inutile au romancier. — *Princesse* est suivie de *Un grand Mariage*, où se trouve développé un sujet à peu près analogue. Bien qu'Irène de Léoty, à l'inverse de Catherine Duval, descende des croisés, elle a les mêmes goûts, le même caractère, la même frivolité que la fille des papetiers du Marais. La seule différence, c'est qu'elle ne tient pas à un prince spécialement. Elle veut un mari qui ait un nom d'abord, et qiu soit en outre et surtout un homme de cheval. Le livre se termine par deux Nouvelles : *Les Trois coups de foudre*, histoire des plaisantes variations d'un député, et *Mon camarade Musard*, aventure d'un homme de Bourse, qui, après les avatars les plus étonnants, accroche une fortune. Finalement, dans ces quatre récits, M. Ludovic Halévy a fait preuve, sinon d'une grande originalité de conception, du moins d'une fine ironie d'esprit et de bonne humeur. Sentiments de convention, émotions superficielles, entraînements de hanneton, clinquant et faux éclat du parisianisme moderne, il a parfaitement tout noté, tout analysé. Vous m'objecterez qu'il ne s'en indigne pas? C'est vrai; mais il en rit quelquefois, il en sourit toujours, non sans dédain, dans sa langue délicate, subtile et nuancée. Il n'y a d'ailleurs qu'à savoir lire pour voir dans *Princesse*, notamment, une véritable satire de la mau-

vaise éducation que l'on donne aujourd'hui aux jeunes filles dans certaines familles riches. Qu'est-ce que les moralistes de profession, à moins de sottise ou de pédantisme de leur part, pourraient demander de plus ?

2. — Il y a de l'Alcibiade et du Tartarin dans M. Octave Mirbeau. Cet écrivain dont le style déborde de mouvement et de vie, nous paraît être, en idées, un incohérent, j'allais dire un déliquescent. Il affecte « de faire du bruit » et de ne pas faire comme tout le monde. Ouvrez son dernier roman : *Le Calvaire*. Qu'y trouve-t-on? D'abord, le titre, étant donné le sujet, a des allures sacrilèges. La mère du héros est hystérique et folle ; son père, que M. Mirbeau nous offre comme la crème des honnêtes gens, n'a d'autre souci, d'autre préoccupation que de tuer à coups de fusil de pauvres bêtes innocentes : des oiseaux, des chiens, de petits chats. Drôle d'honnête homme que ce massacreur à froid des créatures du bon Dieu! Né de tels parents, Jean Mintié est un névrosé, un détraqué, une sorte d'épileptique moral. Dans sa prime jeunesse, il s'est montré intellectuellement nul. Il a des vices à la Jean-Jacques Rousseau. Soldat pendant la guerre de 1870, tout, du côté des Français, lui apparaît hideux, odieux et sinistre. Seul, un cavalier trouve grâce devant son optimisme, et ce cavalier est un Prussien. Il l'admire, il l'envie, il le tue. Après la guerre, Jean Mintié vient habiter Paris : il s'y lie avec le peintre Lirat, un hurleur de paradoxes, et s'y ruine avec une certaine Juliette Roux, des débordements de laquelle il finit par vivre, et qui le quitte, un jour, enlevée précisément par ce Lirat dont elle disait la veille mille horreurs. Tout est donc étrange, bizarre, frénétique, dans ce *Calvaire* que la *Nouvelle Revue* n'a pas osé publier intégralement. Il se rencontre que l'ouvrage a deux parties bien distinctes : la partie militaire, qui ne semble pas faire corps avec lui, et la partie amoureuse. On en a beaucoup voulu à M. Mirbeau d'avoir dit trop crûment la vérité sur certains épisodes de la dernière guerre. On lui a reproché, au moment où la patrie saigne encore des désastres de Wissembourg et de Sedan, d'avoir fait de son Jean Mintié un véritable réfractaire et de n'avoir vu dans nos soldats qu'un troupeau de brutes, trébuchant sous la faim, la fatigue et la peur, et dans leurs chefs que des ivrognes, des ânes et des ignorants. Eh bien! ce n'est pas tant cette désolante peinture de notre naufrage matériel qui me choque. Il y a de l'exagération certainement dans ces tableaux sinistres ; mais il y a aussi, malheureusement, il faut bien l'avouer, beaucoup de choses vraies. Je sais telle compagnie de soi-disant francs-tireurs qui ne s'est que trop souvent, pendant ces jours de deuil et de douleur, livrée aux excès que décrit si vigoureusement et d'une façon si réaliste M. Mirbeau. Ce que j'estime être le plus répréhensible dans l'ouvrage du romancier, c'est la façon brutale

et dévergondée dont est menée la partie amoureuse. Le cas de Jean Mintié, au fond, ne diffère guère de celui du chevalier Desgrieux dans *Manon Lescaut*, et de Gaussin d'Armandy dans *Sapho*. C'est le cas lamentable d'un homme qu'une passion charnelle (ne profanons pas le mot amour) pour une prostituée affolle et tenaille, qui est incapable de lutter contre elle parce qu'aucune lumière supérieure ne le guide, et qui, de faiblesses en faiblesses, descend jusqu'à la turpitude et l'infamie. Ce cas ne se produit que trop ; mais il n'est ni beau, ni intéressant. Encore si le romancier l'avait exposé en simple analyste et en psychologue, il y aurait lieu de s'y arrêter un instant! Eh bien! non : on dirait une gageure. Ce n'est même plus de la passion ; c'est du *delirium eroticum*, de la pathologie, de la frénésie, presque du sadisme, et il faut être sous le coup d'une sorte d'obsession maladive pour en arriver à remuer, sous prétexte d'art, un tel fumier. Çà et là, pourtant, de véritables cris du cœur, de nobles accents de révolte. Mais ces pages sont rares, et l'on est immédiatement repris par le cauchemar.

3 et 4. — J'ai pu lire *Le Calvaire* jusqu'au bout, le dévergondage étant ici plutôt dans le sujet que dans les expressions. Mais il m'a été impossible d'achever la lecture de *Happe-Chair*. Ainsi désigne-t-on un laminoir belge où travaillent des ouvriers, en tout pareils à ceux de *Germinal*. Pas un sentiment pur, pas une idée élevée, la bestialité la plus éhontée et la plus inconsciente. On cite comme type impudique la Mouquette de M. Zola. Eh bien! tenez-la pour une rosière, comparée à la Clarinette de M. Camille Lemonnier. Quant à cette obscène créature à qui l'auteur donne le nom de Félicité, elle dépasse en obscénité toute imagination. Le disciple évidemment va plus loin que le maître en réalisme, et il l'égale en talent. Mais dans quel avachissement faut-il que soit tombé l'esprit public, pour que des écrivains intellectuellement bien doués s'acharnent ainsi à ne présenter que des scènes ordurières, lubriques ou folles? C'est à qui inventera la pourriture la plus ignoble, le vice le plus infect, la corruption la plus perverse. Tout est profané, avili, dégradé, et l'on se croirait revenu aux temps du marquis de Sade et d'Andréa de Nerciat. Il y a comme une conjuration de présenter sous un jour d'apothéose les dépravations les plus naturalistes, et celles-ci ne suffisent même plus. On va maintenant jusqu'à étager des romans sur des cas monstrueux qui relèvent de la clinique du docteur Charcot. Telle cette *Statue de chair*, de M. Ernest d'Hervilly, qui, sachant qu'elle n'a rien de la femme, n'en persiste pas moins à vouloir inspirer de l'amour. La donnée ici est tellement risquée, que, par respect pour nos lecteurs, nous n'en disons pas davantage. L'auteur de la *Statue* a dû d'ailleurs en rougir lui-même, car il a fait suivre cette débauche de quelques récits fort

inoffensifs, parmi lesquels une eau-forte très réussie du vigneron tourangeau.

5. — Les lauriers de M. Ernest Renan empêchaient très certainement M. Jules Lemaître de dormir. Ce critique dilettante et sceptique qui n'a rien des farouches austérités du janséniste Brunetière, a voulu, lui aussi, se payer son petit « divertissement », et il a écrit *Sérénus :* un conte philosophique, d'un genre tout autre pourtant que la fameuse *Abbesse de Jouarre.* Il est, au contraire, très chaste. Mais l'esprit qui s'en dégage ne vaut guère mieux que celui de *l'Abbesse* et du *Prêtre de Némi.* Sérénus est un jeune disciple de Sénèque : il ne croit à rien, et constate en lui l'impossibilité de croire. Il a un affranchi, Styrax, dont il admire l'ardente charité ; il a une sœur, Séréna, aussi pure que belle. Styrax et Séréna sont chrétiens. Séréna conduit son frère dans l'église secrète où le vieillard Timothée explique l'Évangile et célèbre les mystères divins. Sérénus, qui est un homme de goût, se garde bien d'offusquer les croyants. Il rend hommage à leurs vertus, tout en les considérant, dans son for intérieur, comme des êtres par trop simples, fermés aux impressions artistiques, bornés, inélégants et même dangereux pour la vieille patrie romaine. Sur ces entrefaites, les chrétiens sont persécutés. Sérénus, dans son dégoût de la vie, reste parmi eux et laisse croire qu'il adore le Christ. Sa mort stoïque a toutes les apparences d'un martyre, et son corps est enseveli comme ceux des saints dans le tombeau de la famille Flavia. Or, en lui rendant les derniers devoirs, le prêtre Timothée découvre sous la tunique de Sérénus un parchemin écrit de la main de celui-ci. C'est une confession suprême. Avec stupeur, en lisant le papyrus, Timothée apprend que son « frère » Sérénus, le martyr, n'a été en somme qu'un sceptique, affamé de sensations nouvelles. Né riche, ayant mené une vie dissipée, blasé sur tout, il a cherché des émotions dans les Catacombes. Le dogme l'a laissé indifférent. Ce qu'offrait de mystérieux le culte chrétien l'a seulement tenté, et son baptême n'a été qu'un acte de bravade contre les rigoureux décrets de l'empereur. En définitive, il est mort en athée et en païen. Vous le voyez : du Renan tout pur. Cependant, si le conte s'arrêtait là, il n'y aurait rien de trop choquant. Mais M. Jules Lemaître a cru faire œuvre d'esprit, en inventant un dénouement qui ridiculise les miracles du christianisme et leur enlève tout caractère surnaturel. Voici cette impiété gratuite : Timothée replace le parchemin sur la poitrine du mort, en priant Dieu qui sonde les reins et les cœurs, de lui faire miséricorde. Des siècles passent et en 800, les ossements du « martyr » sont transportés en Bourgogne par Angelran, abbé des Bénédictins de Beaugency. Un [illegible] s'élève à la mémoire de saint Marcus Sérénus et l'abbé [illegible] des prodiges inouïs, est béni par les populations. Par cette [illegible], si littéraire que soit le

« divertissement » de M. Lemaître, il n'en est pas moins une insulte à notre foi.

6. — M. Lemaître procède de l'auteur des *Dialogues philosophiques;* l'Allemand Georges Ebers, lui, s'inspire des doctrines de M. Havet. A l'entendre, le christianisme primitif fut une religion contre nature : elle était l'expression de la laideur, de l'anéantissement et de la mort. Le paganisme, au contraire, était le beau, l'art, la vie, le progrès, la civilisation. C'est sur ce double sophisme que repose tout le roman de *Sérapis*. L'action se passe à Alexandrie, en 391, et elle a pour objet les disputes, les luttes, les batailles entre païens et chrétiens. Ceux-là ont pour chefs le sacrificateur Olympius, le riche négociant Porphyrius et l'artiste Carnis : de grandes âmes, de nobles cœurs. Ceux-ci obéissent à l'évêque Théophile, un homme froid, égoïste, entêté, et sont menés par des moines grossiers, cruels et sales. Le prêtre Eusèbe est peint sous des couleurs meilleures; mais cette exception sent, en doctrine, un peu le fagot. Une ravissante apparition, Agnès, enfant perdue, vous attire par son évangélique naïveté. On s'intéresse à elle, et, tout à coup, sans crier gare, l'Allemand Ebers éprouve la démangeaison de mettre sur cette innocence la mauvaise robe de l'arianisme. A la fin pourtant, l'auteur de *Sérapis* prévoit un art nouveau qui fusionnera la beauté plastique du paganisme avec l'idéal vivant du christianisme. Donnons-lui acte de cette concession. Sauf quelques épisodes : l'arrivée d'Agnès et du chanteur Carnis à Alexandrie, l'émeute devant le temple de Sérapis, la destruction de l'idole, son roman évocateur distille l'ennui, et le besoin de sa traduction en français ne se faisait pas du tout sentir.

7. — Où est le temps où M. Léon Cladel écrivait *le Bouscassié, l'Homme de la Croix-aux-bœufs*, et cette *Fête votive de Saint-Bartholomée-porte-Glaive,* qui, un instant, attira l'attention de Louis Veuillot ? Aujourd'hui, l'écrivain rural a disparu, et il n'est resté que le révolutionnaire, le sectaire et le blasphémateur. Qu'est-ce, à tout prendre, que son *Titi Foyssac IV, dit la République et la Chrétienté?* sinon un canevas commode pour développer à l'aise mille et une calomnies contre les prêtres, les nobles et les catholiques en général. Oh ! de prime abord, on se prend à aimer ce Titi Foyssac, vieux commerçant enrichi, qui, allongé sur son fauteuil de goutteux, distribue, au nom de Jésus-Christ, de l'argent aux misérables, console les affligés, conseille les égarés et se conduit en véritable saint Vincent de Paul. La scène est même très belle, écrite dans une langue superbe ! Patience : il n'y a là qu'un prestige artistique et enjôleur. Vous passez au chapitre suivant. Le curé de Montauriol arrive, et immédiatement vous êtes fixé. Ce curé mérite la corde : il est fourbe, cupide, sans cœur, et ne vient voir le goutteux que pour lui capter ses millions.

Aussitôt le Titi se dévoile, et l'on assiste à un dialogue dans lequel notre faux bonhomme oppose le Christ au clergé, fait l'éloge de 93, admire Robespierre, déblatère contre Rome et se promet bien de mourir sans confession. Ainsi en est-il. Après avoir marié sa nièce à un huguenot, Titi Foyssac passe de vie à trépas, en invoquant le divin Crucifié, mais en traitant ses ministres de larrons. Bouquet final : on l'enterre civilement, avec force discours, de ces discours qui traînent dans tous les journaux rouges. Le plus drôle, c'est que M. Cladel s'imagine avoir écrit un roman chrétien.

8. — Œuvre de début de M. Gustave Guiches, *Céleste Prudhomat* est une œuvre de maître. C'est, en outre, une œuvre de combat, et elle pourrait porter ce sous-titre : *Roman d'une institutrice.* Aussi, regrettons-nous que, sacrifiant aux goûts pervers du jour, l'auteur se soit attardé à des tableaux d'un réalisme brutal et crû, qui nous gâtent ses bonnes intentions. Voici l'histoire : Un sous-Homais du Haut-Quercy, épicier de son état et répondant au nom intentionnel de Prudhomat, a une fille, Céleste, à peu près dépourvue de moyens intellectuels, mais pour laquelle il veut un brevet de capacité. Chaque matin, les feuilles radicales lui démontrent que l'instruction laïque mène aujourd'hui à tout et qu'il est plus honorable d'avoir maintenant dans sa famille un instituteur qu'un curé. Bercé dans ces idées fausses, Prudhomat ne se demande pas si l'état d'institutrice convient à sa fille : il veut qu'elle embrasse coûte que coûte cette profession. Et immédiatement il lui fait donner des leçons en conséquence. Lorsque la jeune oie est à point, il la conduit à Cahors où elle passe ses examens. Par bonheur, Céleste est reçue, et Prudhomat ne se possède plus. Ce brevet est « le plus beau jour de sa vie. » Il l'annonce à tout le monde et n'ouvre la bouche que pour dire des bêtises de la façon la plus solennelle. La malheureuse Céleste est envoyée d'abord comme adjointe à Maisonvieille, puis comme maîtresse à Mazolles. En véritable déclassée elle commence par renier sa famille, se croit appelée à la plus brillante destinée, se nourrit de lectures malsaines, s'exhalte l'imagination, et finalement se livre à un certain Mauvallon, riche viveur campagnard, qui est un assez vilain monsieur. Pour lui, Céleste déserte sa classe, découche la nuit et s'abandonne complètement. Si laïque et anticlérical que soit le maire de Mazolles, il ne peut nier ce que tout le monde sait. Déshonorée, dénoncée au conseil académique et révoquée, Céleste Prudhomat cherche une misérable ressource dans un avortement qui la tue, et elle meurt de douleur, en froissant dans ses mains la lettre du préfet qui lui apporte sa révocation. Si elle était restée dans la boutique paternelle à faire des cornets et à peser du sel, elle se fût mariée à un brave gars, eût produit de beaux enfants et eût vécu longuement respectée de tous. On saisit

aisément la morale de ce drame lamentable. M. Guiches a voulu réagir contre cette tendance de beaucoup de petits commerçants, de paysans enrichis, d'ouvriers ayant acquis une aisance relative, à sortir leurs enfants du milieu modeste où ils devraient rester, et à les engager dans cette carrière de l'instruction publique où les attendent des désillusions sans nombre. Il a voulu aussi montrer où l'enseignement moderne, l'enseignement sans Dieu, peut mener de pauvres filles sans boussole, présomptueuses, livrées à elles-mêmes et isolées à tout jamais du milieu familial. Il a voulu enfin ridiculiser l'ineptie prétentieuse des prudhommes de village, « caste vaniteuse autant qu'ignorante, que la conquête des conseils municipaux met hors d'elle-même, et qui fournit aux délégations cantonales leurs plus gros contingents. » Les libres-penseurs ne s'y sont point trompés. L'un d'eux écrit, à propos de *Céleste Prudhomat :* « M. Guiches est un clérical enragé cherchant à discréditer de toutes les manières les institutrices laïques qui essaient de faire aux sœurs une concurrence salutaire. » Un autre l'accuse de dépasser en naturalisme (toujours à seule fin de jeter du discrédit sur l'enseignement officiel) les scandales du *Pot-Bouille* de M. Émile Zola. C'est exagéré ; mais la vérité nous oblige à dire que, sur ce dernier point, M. Guiches n'est point tout à fait sans reproche. Par contre, je louerai sans réserves ses admirables paysages du Quercy druidique et de ces Causses abrupts où les sépultures gauloises soulèvent encore en tertres espacés leurs coupoles de gazon.

9. — J'aime *la Marie Bleue.* Le sujet n'en est pas très neuf. Il s'agit de l'enjôlement d'une Basquaise par un faraud, le sieur Ganich. Le père de la « Marie Bleue, » ainsi nommée à cause de la couleur de ses robes, voudrait la donner à un terrien comme lui, le jeune et brave Mendiri. Mais la Marie est à ce point ensorcelée que, sans pitié pour ses vieux parents qui n'ont plus qu'elle au monde, sans souci de leur malédiction, elle fuit avec le faraud en Amérique et l'épouse. Mariage malheureux ! Ganich meurt, criblé de dettes, et la fille prodigue se voit obligée de revenir en mendiante, un enfant au bras, frapper pendant la nuit à la porte de la maison de son père. Je le répète : c'est un peu banal comme donnée. Aussi n'est-ce pas le côté attrayant de *la Marie Bleue.* Ce qui attire, ce sont des détails charmants, des épisodes touchants, et surtout le type du vieil Etcheparren. Mon illustre maître Frédéric Le Play aurait admiré cette figure vraiment patriarcale, ce digne représentant de la famille-souche, telle que le passé nous en offre des exemples. Quel cœur droit ! Probe, vaillant au travail, ses serviteurs ne juraient que par lui. Bien qu'il soit riche, il n'a pas d'orgueil. Il accueille les pauvres gens avec bonté, leur vient en aide et secourt leurs malades. Sauf parmi les lâches, les gourmands et les fainéants, on ne lui connaît pas un ennemi. Il a beaucoup souffert

dans sa vie, et depuis la mort de son neuvième enfant, il ne rit plus. Mais, pieux comme le sont tous les Basques, il se résigne à la volonté de Dieu. Le dimanche, il conduit ses domestiques à la messe, et vers Pâques à la sainte Table. Chaque jour, après le dernier repas, dans la haute cuisine où la famille est assemblée, Etcheparren découvre sa tête grise, s'agenouille humblement et récite, dans l'idiome natal, la prière du soir — à laquelle toute la maisonnée répond. La désobéissance de sa fille l'avait pourtant tellement ébranlé qu'il avait juré de ne plus la revoir ni la recevoir. S'il pardonna plus tard, c'est sa femme au lit de mort qui seule put attendrir son cœur ulcéré. La vieille Etcheparren n'a pas cessé, elle, de penser à la Marie Bleue. Elle va quitter ce monde et fait appeler son mari : « Maître, » lui dit-elle, « ai-je « été une bonne femme? Mère de tes dix enfants, as-tu jamais eu « quelque chose à me reprocher? T'ai-je jamais rien demandé? » Etcheparren pleure comme un enfant : « Eh bien, » s'écrie la mourante, « avant de paraître devant Dieu, j'ai une grâce à implorer de toi : le « pardon de notre Marie. » Le vieillard promet, et, au moment voulu, il tient parole. La scène est de toute beauté et il y en a d'autres, racontées dans une langue un peu patoisante, mais exquise, car elle est imprégnée d'un parfum salubre, le parfum du terroir.

10, 11 et 12. — On retrouve le même parfum, bien qu'il soit un peu étouffé çà et là par quelques bouffées de libre-pensée, dans les *Romans d'Auvergne,* de M. Louis Fouquet. Autour du *Trou de la Haie*, cet écrivain a fait mouvoir, avec l'apparition d'un fantôme comme *deus ex machinâ*, toute une intrigue amoureuse où le comique touche au drame. *La Dot de Cendrillon* lui sert à mettre en jeu la collection la mieux réussie d'Harpagons ruraux qui se puisse voir. L'action est absolument limitée au village auvergnat, que M. Fouquet décrit très exactement, depuis ses chaumières basses, ses enclos bordés de haies, jusqu'à son ruisseau qui clapote entre les cailloux et son clocher en pointe coupant le ciel. De l'Auvergne au Vivarais, la distance n'est pas immense, et les deux provinces se ressemblent en ceci qu'elles sont l'une et l'autre la terre des volcans. Dans son *Premier amour d'un vieux grognard,* amour chaste, amour malheureux, raconté avec beaucoup de délicatesse, M. Mazon nous promène au milieu des curiosités pittoresques de la nature vivaraise : Vals-les-Eaux, la Volane, l'Ardèche, le mont Tanargue — une petite Suisse en miniature. C'est au fond d'une des gorges de ce pays, dans un coin perdu, sur la route d'Aubenas au Puy, et isolée de toute habitation, que se trouvait jadis et que se trouve encore mais sans malencontre, la terrible auberge de Peyrabeilhe. Là, pendant vingt-six ans, un bandit, Pierre Martin, aidé de sa femme, Marie Breysse, et de son domestique, Jean Rochette, assassina et vola impunément un nombre

incalculable de voyageurs. Les romanciers lugubres ont trouvé dans cette série de crimes un canevas tout prêt, et ils n'ont pas manqué d'en tirer parti. Mais aucun d'eux n'a pris la peine d'aller visiter les lieux maudits et de s'inspirer de l'air ambiant. Aussi leurs élucubrations sur l'auberge redoutable sont-elles passablement ridicules. M. Paul d'Albigny, qui vient de publier, en un très élégant volume, *Le Coupe-Gorge de Peyrabeilhe*, a procédé tout différemment. Il a étudié le théâtre des crimes de Pierre Martin sur place; il a interrogé des témoins encore vivants qui avaient connu le scélérat et sa famille; il a consulté les archives du tribunal de Privas, où les assassins furent condamnés; il a dressé enfin, un par un, le tableau de tous les meurtres commis par eux. Aussi nous donne-t-il un livre qui n'a de romanesque et de fantaisiste que la forme. C'est la vérité, c'est l'histoire qui se développent dans son récit. On suit, jour par jour, de 1804 à 1830, les trois cannibales attirant les voyageurs dans leur auberge par toutes sortes d'hypocrisies, les étouffant la nuit dans leur chambre pendant le sommeil, tendant des guet-à-pens et des embuscades à ceux qui, plus précautionneux, refusaient d'entrer, brûlant les cadavres ou les faisant disparaître dans des gouffres profonds. C'est épouvantable et l'on croirait lire le récit des forfaits sauvages qui se commettaient en Espagne, au commencement de ce siècle, dans l'hôtellerie du Toro-Matado, si nous en croyons l'auteur du *Capitaine Fantôme*, l'ingénieux Paul Féval.

13, 14 et 15. — Blessée dans son orgueil, Catherine Savin, femme d'un garde forestier du Morvan, a juré la mort de son mari. Que de fois, s'armant d'un fusil, elle l'a ainsi tenu en joue! Pourtant, elle a hésité chaque fois à presser la détente. Or, un soir, dans les bois qui environnent sa hutte, une détonation formidable se fait entendre, et une demi-heure après, on lui apporte Savin ensanglanté. C'est le braconnier Fadat qui l'a tué. Éperdue, Catherine comprend qu'il y avait encore de l'amour dans sa haine, et elle cherche à ranimer le pauvre Savin. Mais c'est trop tard. La psychologie de ce roman, qui est dû à M. Camille Debans et qui a pour titre : *Au coin d'un bois*, gagnerait à être moins compliquée. — Beaucoup plus simple est celle d'*Un coup de fusil*, de M. Georges Duval. Offensé dans son honneur, le fermier Pierre Reynaud tire à bout portant sur le jeune vicomte Raoul de Chantrigué, au moment où celui-ci sort de la chambre de sa fille qu'il a séduite. Pierre est condamné à quinze ans de travaux forcés. Le vicomte Raoul guérit de sa blessure et se range tout à fait. Il s'adonne à l'industrie, et nous le rencontrons plus tard maître d'une briqueterie à la Chapelle-en-Serval. Il trouve là, parmi le personnel de l'usine, trois êtres passablement mystérieux : une femme encore belle, un enfant et un vieillard. C'est la famille Reynaud : Pierre, l'ex-

forçat; Miette, sa fille et l'enfant de celle-ci, qui est aussi l'enfant de Raoul. Inutile d'ajouter que Miette Reynaud devient vicomtesse de Chantrigué. Commencé en drame, le roman finit en idylle. Ce serait parfait, si, dans le prologue, ne perçait très visiblement un sentiment d'hostilité contre la noblesse. — C'est un sentiment pareil, évidemment évoqué pour flatter certaines passions, qui dépare *Discipline,* de M. Alphonse de Launay. L'auteur met en scène deux officiers : Guy de Touhars, fils du général de ce nom, et Claude Roch, fils d'un batelier de Moulins emporté par une inondation de l'Allier. Amis de collège, Guy et Claude se retrouvent plus tard, l'un avec les galons de capitaine, l'autre avec ceux de commandant. Claude est marié : il a épousé une jeune fille noble, très pauvre, Claire de Vilclose. Celle-ci a obéi à sa tante, Mme d'Arnoisis ; mais elle n'aime pas son mari : il est beau, il est brave, il est généreux; il a toutes les qualités. Qu'importe! il n'est pas de son monde. Parlez-lui de Guy de Thouars? A la bonne heure ! voilà l'homme qu'il fallait à la fière et dédaigneuse Claire. Guy s'est aperçu de la sympathie qu'il inspire, et, pendant une absence de Claude, il n'hésite pas à s'introduire dans son foyer conjugal et à séduire sa femme, ce qui ne fut pas difficile. En apprenant l'odieuse conduite du commandant de Thouars, le capitaine Roch songe à le provoquer en duel; mais la discipline militaire le lui défend : il ne peut se battre qu'avec un égal, jamais avec un supérieur. C'est ici que le roman se corse. Claude Roch cherche toutes les occasions d'augmenter en grade : il est nommé commandant. Fatalité ! le même jour, Guy de Thouars était nommé colonel. L'année suivante, le commandant Roch passe colonel à son tour; le même jour encore, le colonel de Thouars reçoit son brevet de général. Nous sommes en 1870. La Prusse déclare la guerre à la France. Pendant la campagne, le colonel Roch arrive au généralat. Il tient enfin sa vengeance. Eh bien! non. Bourrelé de remords, honteux de son crime, Guy de Thouars s'est battu comme un lion. Il a voulu mourir, et le destin l'a servi. Claude retrouve son ami d'enfance expirant. Guy lui demande pardon; il le supplie de pardonner à Claire et de servir de père à son fils. Claude pardonne au traître. Mais, toujours magnanime, il n'avait pas attendu cette heure pour remplir ses devoirs envers les siens. Ajoutons que la coupable Claire finit par reconnaître que si Claude n'est pas noble de nom, il l'est de cœur et à un degré supérieur. *Discipline* est certainement l'œuvre d'un romancier de talent. Pourquoi faut-il que l'intention qui l'a inspirée soit sujette à caution?

16 et 17. — M. Adolphe Racot s'est bien gardé de la partialité que je reproche à MM. Duval et de Launay. Plusieurs nobles gravitent autour de sa *Brèche aux loups;* mais un seul est un fripon et encore c'est un noble de contrebande. L'auteur a pensé que cela était suffisant, et

qu'il y avait, aujourd'hui surtout que la noblesse, déchue de ses prérogatives, n'est plus qu'un souvenir, mieux à faire que de la jeter en pâture aux haines aveugles de la démagogie. Et c'est pourquoi je tiens *la Brèche aux loups* pour un des romans les plus honnêtes, les plus patriotiques, les plus français de l'année de disgrâce 1886 : qualités, je vous assure, qui n'ôtent rien à son intérêt dramatique, aux charmes de son style et à sa finesse de profonde et très humaine observation. Trois figures dominent cette *Brèche aux Loups :* Antonine de Prélac, Marthe de Chanvallon et Hélène Dastugue. La première, fille d'un héros tué à Rezonville, a succombé aux séductions de M. de Cambasse, le rastaquouère dont je parlais plus haut : obligée de gagner sa vie, elle s'est placée sous un nom d'emprunt dans un pensionnat de demoiselles, à Saint-Germain. La seconde, Marthe de Chanvallon, est précisement élève de ce pensionnat : elle prend Antonine en affection, la présente à son père et obtient de lui qu'Antonine quittera la pension et viendra s'installer chez eux, dans leur château de la Brèche-aux-Loups, en plein Morvan, comme institutrice et dame de compagnie. La troisième, Hélène Dastugue, est la fille d'un politicien de la Nièvre « assez médiocre pour être quelquefois ministre » et la sœur d'un viveur, mâtiné de gredin, lequel cherche à supplanter son père comme député en se faisant le parangon de la République radicale. Ces trois femmes sont charmantes, et la dernière, Hélène, a su garder toutes les qualités de cœur et d'esprit dont son père, Népomucène Dastugue, et son frère Hector se trouvent complètement dépourvus. Quatre hommes sont mêlés à leur vie : le peintre Pierre Dastugue, le comte de Chanvallon, le docteur Planteseigle et Artus de Cantecroix. Pierre Dastugue aime Marthe; le comte de Chanvallon, veuf de sa première femme et le bon docteur Planteseigle font la cour à Antonine; Artus de Cantecroix ne pense qu'à arracher Hélène à sa peu intéressante famille. M. de Chanvallon meurt au moment psychologique, et le roman se termine par trois heureux mariages. Quant au misérable Cambasse, venu à la Brèche-aux-Loups pour ressaisir son ancienne victime, nous le voyons avec plaisir rouler au fond d'un précipice d'où il ne remonte plus. Des personnages multiples qui prennent part à l'action, lequel est le préféré de M. Adolphe Racot? Il n'est pas difficile de le deviner : c'est Artus de Cantecroix. Il appartient à une famille qui fut autrefois la Providence du Morvan. Elle était si aimée que, lorsque, sous la Terreur, les bandes de Robespierre vinrent pour arrêter son chef, le marquis, tous les bûcherons, tous les charbonniers, tous les loqueteux qui vivaient dans ses immenses forêts, se réunirent et, comme un ouragan vivant, s'abattirent sur les terroristes. Sans le marquis, ceux-ci étaient tous écharpés : ils ne revinrent plus. Jusqu'en 1848, les Cantecroix continuèrent leur mission bienfaisante.

Mais, à cette époque, un insurgé, nommé Laballe, par haine des aristocrates, tira sur leur descendant un coup de fusil et faillit le tuer. Une semaine plus tard, le dernier marquis de Cantecroix (c'était le père d'Artus) avait quitté le pays, renvoyé tous ses serviteurs, abandonné ses terres et fermé sa maison. Nul n'entendit plus parler de lui. Cantecroix, désormais, devint le repaire des oiseaux de proie et des bêtes fauves. Ce fut la misère pour le pays tout entier. Artus, le fils du dernier marquis, avait ordre de ne faire rouvrir le château que le jour de son mariage, et il respectait en bon fils les volontés de son père. Sa plume d'ailleurs subvenait à tous ses besoins. Il était journaliste à Paris, et un journaliste comme l'espèce en disparaît tous les jours, consacrant à ce qu'il croit être la vérité, le sang de ses veines, la moelle de son cerveau, les battements de son cœur. Monarchique et catholique, il avait publié un livre : *Du goût dans la Révolution,* d'une conception hardie, d'une originalité saisissante, et dans lequel il démontrait que tous les Jacobins étaient des cuistres et des malotrus. Il publiait, chaque semaine, dans les journaux de son parti, des chroniques parisiennes, « écrites cavalièrement avec des manchettes et dont cependant tous les mots portaient. » A ces traits, lecteurs (je m'adresse à ceux d'entre vous qui se rappellent les dernières années du second Empire), ne reconnaissez-vous pas Arthur de Boissieu, le spirituel et regretté auteur des *Lettres d'un passant?* Quoi qu'il en soit, c'est le héros préféré de M. Adolphe Racot, de même que, dans sa *Conquête de Floriane*, le mieux campé des acteurs du drame est le chevalier de Gramont. Vive Dieu! quelle pittoresque figure! Il se montre surtout prodigieux d'habileté, de verve et de vaillance comique. Jamais la gaieté ne l'abandonne, et son intelligence est toujours à l'affût de quelque expédient utile, en même temps que drôle. C'est ainsi qu'il parvient à persuader à l'archevêque de Paris de rebrousser chemin, sous prétexte d'épidémie, afin de laisser l'empire de la Fronde bourgeoise au cardinal de Retz; c'est ainsi encore qu'il devance le télégraphe en utilisant les pigeons voyageurs de Mlle de Scudéry. Tout à son entour gravitent Condé, Turenne, Mme de Longueville, le prudent Conrart. Et Floriane? Floriane de Gacé se moque bien de la Fronde : elle est la Juliette d'un Roméo qui s'appelle Olivier de la Marche. Leurs maisons se haïssent de temps immémorial : les Capulets et les Montaiguts de Bretagne. Longtemps combattu, l'amour de Floriane et d'Olivier finit cependant par triompher. La haine séculaire de leurs familles se fond dans ce triomphe. C'est dit d'un style très naturel et très mouvementé.

18, 19 et 20. — Depuis Scarron, le roman comique a été peu cultivé. La raison en est que c'est un genre très difficile. Voici Tiennot des Ablettes qui a voulu s'y essayer dans son *Grappinus de Gigondas.*

A-t-il réussi? A notre avis pas complètement. Ce Tiennot, qui pourrait bien être M. Charles Joliet, pèche par trop de redondance. Je reconnais pourtant qu'il a su créer des types franc-comtois passablement ébouriffants. Le plus amusant de tous est M. Ursulin-Chrysostome Grosbois, maire de Mirange. Au bout de vingt ans de mariage, sa femme lui donne un héritier, et il en est tellement fier qu'il assemble son conseil municipal pour le consulter sur le choix à faire d'un parrain et d'une marraine :

Le *Conseil* met aux voix cette affaire importante.

Mais, comme chaque conseiller veut pour lui et pour sa moitié l'honneur des dragées baptismales, la délibération n'aboutit pas. Seul, le maître d'école Alexandre-César-Pompée Grappinus de Gigondas tranche le nœud gordien. Il désigne pour parrain le capitaine Taillefer, marin en repos sur les bords de l'Ognon, et la belle Elzélina Martial, nièce de la comtesse de Castel-Nova. Le baptême est suivi d'un repas pantagruélique, dans lequel Grappinus devient amoureux — un amoureux transi et malheureux — de l'incomparable Elzélina. J'indique cette partie comme la plus désopilante du livre, et je passe à l'*Exilée*, de M. Paul Célières. Ce qui me plaît dans cette exilée, ce n'est ni le comte Franceschini, ennemi de l'Autriche et patriote italien; ni son lieutenant, l'intrépide Emilio; ni le siège de Milan; ni la victoire des bersagliers. On a lu toutes ces choses quelque part. C'est Broustillac, Sosthènes Broustillac, indigène de la Cannebière et voyageur pour la parfumerie. Broustillac est bavard comme une pie borgne, mais il a un cœur d'or. Sans le vouloir, Broustillac arrache des mains de la police Francesca et Joanna, les filles du comte Franceschini, égarées dans Paris. Malgré lui, Broustillac les ramène en Italie et les rend à leur père. Tout en bougonnant, Broustillac leur sauve la vie. Jurant ses grands dieux qu'on ne l'y prendrait plus, et allant de l'avant quand même, Broustillac se fait conspirateur. Oui, « mon bon, » ce Broustillac égaye l'*Exilée* d'un bout à l'autre, et toujours en tout bien tout honneur. — Il y a beaucoup d'humour aussi, mais moins brillant, plus philosophique, dans *Chimère*, de M. Eugène Mouton. C'est le dédoublement d'une sorte de Paturot, qui las d'une vie oisive, débauchée, inutile, plante là le vieil homme et se met à la recherche de la meilleure morale. Il consulte celui-ci, interroge celui-là, expérimente avec cet autre, étudie le philanthrope, le magistrat, le médecin, le savant, la jeune fille (cette dernière étude, dans son sans-gêne, est de trop), et partout il ne rencontre que mensonge, hypocrisie, ingratitude, contradiction entre les convenances sociales et la droiture de sentiments, si bien qu'il tombe dans le plus noir pessimisme. Heureusement, la lumière de sa conscience n'a pas été enténébrée dans toutes ses pérégrinations. Il réfléchit que s'il y a dans l'homme, selon le mot de

Pascal, l'ange et la bête, il y a aussi le libre arbitre et la volonté qui lui ont été laissés pour éviter le mal et tâcher de faire le bien. *Chimère* est donc un roman symbolique dont voici la conclusion : « Mon orgueil est abattu, mon espérance est relevée, et, malgré tout « ce que j'ai souffert, l'ayant d'ailleurs bien mérité par ma folie, je « remercie le Maître suprême de m'avoir si sévèrement fait comprendre « que tout ce qu'il fait est bien fait. » Mais... c'est de la philosophie chétienne, cela, Monsieur Mérinos?

21. — L'an dernier, dans son *Jean Mornas,* M. Jules Claretie nous montrait une jeune fille qui, sous l'influence hypnotisante d'un médecin malhonnête, alla de Paris à Versailles voler les billets de banque d'un vieux maniaque. La donnée, basée sur ce que les savants appellent la suggestion magnétique, n'avait rien de trop hasardé. Il n'en est pas de même de *la Double Vue*, de M. Pierre Maël. Cette fois, la suggestion se produit dans un but mille fois plus ignoble. Il est question d'une jeune Bretonne, Yvonne Cloarec, hypnotisée par un misérable qui abuse d'elle. La pauvre fille se trouve mère sans s'y être prêtée et reste fatalement asservie à la puissance infernale que le suborneur exerce sur elle. Ce qu'il y a de plus odieux, et ce qui explique le titre du livre, c'est qu'Yvonne, chaque fois qu'elle se livre, magnétisée, à l'infâme Adolphe Vidal, s'imagine que celui-ci n'est autre que son fiancé Pierre Foskin. A la fin, l'intervention du père de la victime, un rude sauveteur breton, tue le séducteur, rétablit l'équilibre et arrache Yvonne aux monstrueuses fascinations du scélérat. Malgré le fini du style et des paysages bretons d'un rendu plein de vérité, *la Double Vue* n'est pas un livre recommandable. Sur certains détails qui ne demandaient qu'un effleurement, M. Pierre Maël appuie plus qu'il ne faut. Il y a quelque trente ans, Anna-Marie (la comtesse de Hautefeuille) traita, dans sa *Science funeste*, un sujet à peu près analogue ; mais elle y mit beaucoup plus de tact. Il est vrai que l'auteur de l'*Ame exilée* n'était rien moins que naturaliste. M. Pierre Maël (un pseudonyme) a dédié sa *Double Vue* à Pierre Loti.

22. — Fernand Duvernel, élève de l'École polytechnique, fils d'un concubinaire, suit d'abord les mauvais exemples de son père. Il s'éprend de la fille d'une aventurière, abandonne ses études à cause d'elle et va même, pour satisfaire aux exigences de cette femme, jusqu'à s'associer avec un courtier marron et à escroquer quinze mille francs à un honnête commerçant. Dix ans s'écoulent. Les malheurs, les leçons de la vie, l'expérience ont corrigé Ferrand. Il a réparé son crime, rendu l'argent et brisé sa honteuse chaîne. Nous le retrouvons premier contre-maître dans l'importante usine de M. Laguillermie, constructeur-mécanicien à Paris. Fernand, dont on ignore le passé, est aimé de Mlle Henriette Laguillermie : il l'épouse et prend la direction de

l'usine. Mais Jeanne Dorius, la fille de l'aventurière, reparaît. Elle vient rappeler à Fernand sa liaison d'autrefois et cherche à la renouer. Elle échoue, et sa mort tragique, en pleine scène, sur un théâtre, laisse Fernand à sa femme. Telle est l'intrigue à laquelle M. Alexandre Boutique a donné le nom de *Faute de jeunesse*. Il y aurait beaucoup à dire sur certaines hardiesses du romancier. Je préfère ne m'attacher qu'à la partie de son récit qui ne mérite que des éloges : c'est celle qu'il consacre, avec une louable impartialité, à l'étude de la haute industrie et des ouvriers parisiens. Le représentant de cette industrie, M. Laguillermie, a ses ateliers dans la rue de Rennes, à deux pas de la gare Montparnasse. Son établissement fournit des commandes venant de toutes les parties du monde. Et pourtant Alexandre Laguillermie est parti de rien : il a commencé par manier la lime et le marteau, à trois francs par jour. Comment a-t-il pu arriver si haut ? C'est bien simple. Travailleur intelligent, il ne s'est point attardé aux rêveries socialistes. De bonne heure, il a compris que ses compagnons de travail n'étaient pas tous ses égaux. Actif, sobre, économe, il ne s'attablait pas, la journée faite, devant des litres de gros bleu, et préférait la salle d'études des écoles du soir ou des bibliothèques à l'air empesté des caboulots. Aussi d'ouvrier devint-il maître, et plus il s'élevait, plus il s'améliorait, partageant le dixième de ses revenus entre l'Église et l'Assistance publique. Aujourd'hui, le grand constructeur Laguillermie est une des gloires du pays, estimé, honoré de tous. Dieu l'a béni. N'oublions pas non plus qu'il eut toujours à côté de lui, sans parler de sa femme, un bon ange, sa sœur la tante Lise, pieuse, dévouée, d'excellent conseil. Fernand Duvernel doit aussi beaucoup à cette brave femme; car elle n'a pas peu contribué à l'arracher des pattes de la « vilaine araignée du vice, » Jeanne Dorius. Quant aux discussions entre Laguillermie et son gendre sur la question sociale, elles sont pleines d'utiles enseignements et de vérités.

23.—Il me sera pardonné de ne point analyser le *Bonheur d'aimer*, de M. Antony Blondel : je n'y ai pas compris grand'chose. Cet amour, sans cesse contrarié, d'une veuve jeune encore, mais plus âgée que le jouvenceau dont elle est éprise, se noie et s'émiette dans des redites, des inutilités et des longueurs telles, qu'on en perd le fil. La veuve a une mère qui n'a pas encore renoncé à plaire, et on les confond souvent entre elles. A cette psychologie subtile et où la morale n'a que faire, se greffe l'analyse des passions séniles d'un politicien bellâtre, retors et sans scrupules. Le tout arrive au cerveau dans une sorte de sarabande énervante et morose. Et cependant l'auteur du *Bonheur d'aimer* n'est pas le premier écrivain venu. Son style va spontanément, tout à fait dépourvu d'artifice littéraire. Il trouve naturellement des mots qui frappent, des images vraies qui charment, des réflexions qui

étonnent, — et, dans les trois cent trente pages du volume, pas une ligne de description. On dirait d'un Stendhal inconscient.

24, 25 et 26. — *Couronne d'épines* est littéralement l'histoire, encore toute fraîche, de la duchesse de Chaulnes : non pas l'histoire exacte et vraie, mais l'histoire dramatisée, enjolivée, dénaturée, telle qu'on peut la lire dans *La Duchesse de Saint-Leu*. Il n'y a guère de différence entre le récit de M. Albert Delpit et celui de Claude Vento que dans le nom des personnages et dans le dénouement. *Couronne d'épines* finit de cette façon : séparée de son mari et de son enfant, reniée par sa mère, la duchesse de Brumeuse se fait passer pour morte et, tandis que l'on enterre à sa place une jeune femme poitrinaire, elle file, à Naples, cyniquement adultère, le parfait amour avec un artiste, dénommé Sténio, comme cela se voit dans les romans de George Sand. Je ne prétends pas que l'œuvre soit mal écrite ; mais elle n'est pas bonne, et l'on pouvait mieux attendre que cet énervant roman à clef de la fille de notre regretté confrère le marquis de Laincel-Vento, ancien bibliothécaire de Compiègne sous l'Ordre moral et auteur de divers ouvrages remarqués, parmi lesquels son *Voyage humoristique en Provence*.—Il est vrai, sans être une excuse, que Claude Vento n'est point seule à cultiver ce mauvais genre de littérature. On glose énormément, dans les salons d'un certain monde, des romans à clef d'Ary Écilaw. Qui se cache sous ce masque ? Une princesse Radziwill, dit-on. Princesse ou non, ses dernières productions sont tout uniment des œuvres de scandale. Nous nous étions laissé prendre à *Roland* et au *Roi de Thessalie*. Mais *Une Altesse impériale* dépasse les limites permises et la critique commence à voir clair dans le jeu de ce bas-bleu titré : c'est un jeu de spéculation dans lequel ni l'Art ni les Lettres n'ont rien à voir. On peut en juger par cette courte analyse : Le fils du tsar des Tartares (lisez : de toutes les Russies), être grossier, brutal et vicieux, se marie avec une « belle et pure jeune fille. » Or, il advient que, le jour même du mariage, la jeune personne s'étant trouvée mal à l'église, le médecin appelé à lui donner des soins découvre qu'elle est enceinte. Là-dessus, grande fureur du mari qui veut obliger sa femme à lui dire le nom du père de l'enfant. Mais celle-ci ne sait même pas de quoi on lui parle et proteste de son innocence. Un libertin avait abusé d'elle pendant son sommeil. Vous devinez aisément ce que peut être une histoire qui a un tel point de départ. Le fils du tsar fait disparaître l'enfant, la mère veut le retrouver : d'où toute une suite d'aventures plus invraisemblables et plus inconvenantes les unes que les autres. Il vous sera dit dans des préfaces mielleuses et mystérieuses, que ces aventures sont « de la plus rigoureuse exactitude, de la plus stricte vérité ». N'en croyez rien. Toutes ces précautions viennent là comme amorce à la naïveté, et si on les prend avec

un tel soin, c'est précisément pour « faire avaler » un amas de fantaisies saugrenues et de calomnies idiotes contre les familles souveraines. — Ce que je dis d'*Une Altesse impériale* s'applique pareillement à une autre œuvre aussi malsaine et aussi mal écrite : *Sophie-Adélaïde*. Cette fois, c'est la famille royale d'Angleterre qui se trouve sur la sellette : une fille de l'impératrice des Indes (lisez : la reine Victoria) veut qu'à sa naissance un enfant naturel de son père ait été substitué à elle dans le berceau royal. Celle qui tient sa place serait l'épouse même d' « un des futurs maîtres du monde. » La police anglaise a interdit la circulation de *Sophie-Adélaïde* dans les Trois-Royaumes. La police anglaise a bien fait.

27. — Un jeune journaliste français est tombé malade à Vienne (en Autriche) : il est recueilli par une aimable douairière, la baronne de Stein, parente de sa mère. Il revient à la vie, et, sur les conseils de sa bienfaitrice, notre compatriote, pour occuper les loisirs de sa convalescence, s'essaye à un livre, mais sur quoi ? — « Allez de l'avant, » lui dit la baronne, « parlez, causez, notez, vous vous trouverez avoir fait ce livre, sans vous en douter. » Effectivement, de ce procédé tout fantaisiste, résulte un ouvrage : *Mon livre,* qui n'est ni absolument un roman, ni spécialement un poème, ni exclusivement un cahier de souvenirs intimes, mais qui tient de tous ces genres à la fois et qui est tout à l'honneur de son véritable auteur, Mlle Berthe Verdier. Je n'en donnerai qu'un extrait sur les « baisers célèbres. » Voici : « En se taisant par respect sur le baiser qui livra le Maître des Maîtres, combien il y en a que l'histoire et la poésie ont enregistrés ? Le baiser que Diane posait au front d'Endymion, poétique symbole de l'inspiration visitant l'âme qui s'est endormie à la réalité pour se réveiller à l'idéal ; le baiser que le père de famille accorda au repentir de l'Enfant prodigue ; le baiser qu'une sainte reine imprima sur le visage d'un Lépreux, le plus glorieux triomphe de la charité, la plus belle victoire du christianisme sur le sentiment païen ; le baiser qu'une autre reine mettait aux lèvres d'un poète, consécration éclatante de la poésie, cette royauté qui n'est pas encore détrônée ; et tant d'autres, marques de chaste tendresse, de pardon, de pitié : purs et nobles baisers qui s'envolent au ciel et y deviennent des anges. » *Mon livre* contient aussi des « pensées » que n'eût pas désavouées Joubert.

28. — Je dirai des *Commentaires d'un soldat*, de M. Paul de Molènes, qu'ils devraient être le bréviaire de tous nos officiers. Dans un cadre et dans un style qui seuls tiennent un peu du roman, le brillant écrivain nous peint les luttes héroïques de l'armée française en Crimée et en Italie. On peut rapprocher ces récits magnifiques des *Notes sur Sébastopol*, du comte Léon Tolstoï. Mais la comparaison est à l'avantage des *Commentaires :* ils sont moins naturalistes peut-être, mais ils

sont plus élevés et plus religieux. Nulle part, le sentiment militaire, la passion des armes n'ont inspiré de plus belles pages. C'est simple et grand. On voit, on sent que Paul de Molènes aime la guerre comme un être vivant, comme la plus haute et la meilleure expression de la volonté divine : « Je regarderais, dit-il, comme un jour de colère et non point de bénédiction le jour où cette source mystérieuse viendrait à tarir. » Ainsi pensait Joseph de Maistre. Il est permis de ne point adopter pareille opinion; mais il faut s'incliner devant les superbes et fières conséquences qu'elle comporte. Et puis, par nos temps attiédis, il n'est pas mauvais d'entendre ces mâles accents.

29, 30, 31, 32 et 33. — Suit le titre de quelques romans que l'on peut, sans crainte, placer dans cette partie de la Bibliothèque qui ne se ferme pas à clef. Ce sont : *Aubanon Cinq-Liards,* de M. Charles Buet; *Cœur malade* et *Chez l'oncle Aristide,* de M. Aimé Giron; *Les Neveux de la chanoinesse*, de Tony Lix; *Un drame sous la neige*, de M. Sophronime Loudier.

Aubanon-Cinq-Liards est un roman de mœurs modernes, dont l'action se passe à Maupierre, ville du département de la Haute-Bourgogne. Il s'agit d'un crime et d'un procès judiciaire : Aubanon-Cinq-Liards, ainsi surnommé à cause de son avarice, a assassiné un de ses voisins et s'est arrangé de façon à faire porter les soupçons sur Jean Sénescal, un propriétaire des environs. Tout lui réussit d'abord, et le magistrat lui-même, chargé de l'instruction, abonde dans le sens du vrai coupable et ordonne l'arrestation de l'innocent. L'affaire se poursuit à travers mille péripéties des plus dramatiques, et le malheureux Jean Sénescal, tout en protestant, finit par envisager de sang-froid l'injuste condamnation qui l'attend, lorsque Cinq-Liards, dans une démarche faite pour se mettre définitivement à couvert, en arrive inconsciemment à se dénoncer lui-même. Les héros de ce roman tragique sont de véritables portraits. Il en est un surtout qui a certainement posé devant le peintre, tant il a de relief et de vie : c'est le magistrat nouvelle-couche Éloi Dalzon. Ayant acquis de Jean Sénescal la ferme de la Sigoulette et ses dépendances, ce ci-devant démocrate se fit désormais appeler Éloi Dalzon de la Fournière de la Sigoulette de la Cellerie de Saint-Liguaire. Une seule particule ne lui parut pas suffisante, et ce rejeton très roturier d'un petit libraire angevin en prit quatre ou cinq, comme les marquis de Molière prenaient du galon.

Un vrai noble, par exemple, et de bonne souche, c'était le baron Chaffre du Fayard, dont le premier ancêtre avait, avec les gentilshommes du Velay, assisté à la neuvième croisade. Le baron Chaffre vit tranquillement, dans son nid d'aigle, perché sur les flancs du Mézenc, lorsqu'un jour il a la malencontreuse idée de jouer à la Bourse et du coup le voilà ruiné. Il a deux enfants : Chaffret et Frédérique. Chaffret s'engage

menées par un tzar que ce nihiliste choisit lui-même, et lequel n'est autre qu'un certain Nicolas Starovguine, être bizarre, mystérieux, affilié à une société bestiale dont le marquis de Sade était l'idole; tel enfin cet étudiant qui ne veut ni des arts, ni des lettres, ni des sciences, et qui travaille jour et nuit pour obtenir son diplôme de médecin. Toutes ces extravagances aboutissent au suicide de Starovguine, à l'assassinat d'un des hommes les plus notables de Pétersbourg et à l'incendie de toute une dépendance du Palais-Impérial. *Les Possédés*, écrits avant les événements de ces dernières années, sont réellement prophétiques. Dans son invention, Dostoievsky a donné l'explication du débordement anarchique du nihilisme et a prédit les attentats dont cette secte s'est rendue coupable et qui ont effrayé le monde. *L'Esprit souterrain*, du même auteur, nous plaît moins. Deux cerveaux détraqués sont en présence : l'un, Ordinov, est devenu malade en se livrant à des recherches scientifiques. Depuis lors, il vit dans une sorte de souterrain spirituel, où sa pensée ténébreuse agite d'obscurs problèmes. L'autre, un marchand de Novogorod, est devenu à peu près fou, à la suite de grandes pertes d'argent. Maintenant, il se livre à la pratique des sciences occultes. Tous les deux se disputent une jeune fille, et les passions de ces maniaques donnent lieu à des scènes pénibles et moroses qui tiennent moins de la vie réelle (bien qu'elles soient à la fin d'un réalisme répugnant) que du rêve. Cela fait songer au *Smarra*, de Charles Nodier, et au *Démon de la Perversité*, de l'Américain Edgar Poë.

On vient de traduire, coup sur coup, trois ouvrages de Léon Tolstoï : *La Mort, Deux générations*, et *Mes Mémoires*. Le premier ouvrage devrait s'intituler *Les Morts*. Il y est, en effet, question de la mort d'un magistrat, de la mort d'une grande dame, de la mort d'un guerrier, de la mort d'un prince, de la mort d'un écrivain, et de la mort d'un moujik. Ce sont de saisissantes études, terribles de vérité. L'opposition des angoisses qui accompagnent la dernière heure des mourants cultivés de Tolstoï avec la fin sereine et simple des hommes du peuple, est d'un grand artiste. Malheureusement, toutes ces morts épouvantent, car rien n'indique que ce soient des morts chrétiennes. Et c'est ici que l'on voit quelle fatale influence a exercé le schisme russe sur un noble esprit. Tolstoï ne paraît pas se douter qu'un viatique soit nécessaire pour franchir le redoutable moment. Ses *Deux générations* procèdent notoirement de Tourguenef. Mais, cela est bien loin de *La Mort*, et l'on s'intéresse peu à ce père brutal, emporté, d'une morgue de Géronte ridicule, ni même à ce fils qui singe les Julien Sorel et qui, blasé avant l'âge, est aussi incapable d'une passion forte que d'une noble vertu. *Mes Mémoires*, c'est autre chose. Ici, nous suivons Tolstoï enfant, adolescent et jeune homme, et, d'après ses qualités

et ses défauts à ces divers âges, on juge du vrai caractère de l'homme mûr. Il y a chez lui une grande bonté d'âme, une inépuisable générosité, une intelligence magnifique, mais aussi un inconcevable entêtement d'esprit et un immense orgueil. Il a paru simultanément deux traductions des *Mémoires* de Tolstoï : l'une par M. Halpérine; l'autre, par M. Arvède Barine. Celle de M. Halpérine est la plus complète : il nous a tout donné. Celle de M. Arvède Barine fait des choix. Mais laquelle est littéralement la meilleure ? C'est assez difficile à déterminer. Afin que nos lecteurs puissent juger par eux-mêmes, nous allons citer des deux le même passage, celui dans lequel Tolstoï nous montre son père assistant aux obsèques de la compagne de sa vie. (Traduction d'Arvède Barine) : « *Mon* père était debout, à la tête du cercueil, *blanc comme un linge*, ayant de la peine à retenir ses larmes. Sa haute taille, son habit noir, son visage pâle et expressif, ses mouvements gracieux et assurés comme à l'ordinaire, quand il faisait le signe de la croix et s'inclinait jusqu'à toucher la terre du doigt, ou, quand il prit le cierge des mains du prêtre et s'approcha de la bière, tout cela *produisit un grand effet*. » (Traduction de M. Halpérine) : « *Le* père se tenait à la tête du cercueil, *pâle comme un mouchoir*, et avec des efforts visibles cherchait à contenir ses larmes. Sa grande stature, son habit noir, sa figure pâle et expressive, et, comme toujours ses manières gracieuses et assurées, quand il faisait le signe de la croix, s'inclinait, touchait des mains la terre et prenait la *bougie* des mains du prêtre en s'approchant du cercueil, *imposaient par leur extraordinaire dignité*. » Il nous semble qu'Halpérine, peut-être moins élégant d'expression, est plus littéral.

41, 42, 43, 44 et 45. — En fait de romans étrangers, nous avons en outre, ce trimestre, *Le Comte Xavier*, par Henry Gréville ; *La Correspondance de Haper's Ferry*, par Raoul de L'Angle-Beaumanoir; *Méconnu*, par miss Florence Montgommery ; *La Conversion de Jeanne*, par George Éliot; *Les Napraxine*, par Ouida. Mme Henry Gréville prend maintenant la Pologne pour théâtre. Elle n'en est pas pour cela plus vraie. La Pologne qu'elle exhibe dans son *Comte Xavier*, pourrait tout aussi bien être l'Autriche, le Danemark ou le Monomotapa. Toutefois, pour ne pas chagriner cette infatigable conteuse, je dirai que ce Xavier Stanisky, héritier d'une maison en ruines, du titre de comte, d'une demi-douzaine de têtes de bétail et d'un vieux valet de chambre, est aussi naïf que Télemaque, à la recherche de son père; que Sava, le vieux valet, fait un excellent Mentor; que la belle Thécla est plus sage que Calypso, et que la petite Maura est aussi charmante et aussi vertueuse qu'Eucharis. Ce serait parfait, si c'était écrit dans le style de Fénelon. — La *Correspondance de Harper's Ferry* n'est ni plus ni moins intéressante que tant d'autres correspondances romanesques.

Qui en fait les frais ? Une femme égoïste et rusée, Nelly Campbell ; un amoureux naïf et « si original, » Sidney Anslow. Ces contrastes ne se voient pas qu'en Amérique. A signaler dans le roman de M. de L'Angle-Beaumanoir une page assez crâne sur la mort de John Brown, l'apôtre de la liberté des Noirs. — Ne me parlez point des romans « dévots » (ne pas confondre avec romans catholiques) et des romans « prêcheurs » (ne pas confondre avec romans chrétiens). D'habitude, ils ont des femmes pour auteurs, et en général, ils sont insupportables. Ainsi, je vous le demande, le moyen de s'intéresser, dans *la Conversion de Jeanne,* aux discussions banales du gros Dempster qui tient pour l'Église officielle, et aux subtiles effusions de l'austère Edgar Tryan, qui est presbytérien. C'est ce dernier qui remporte la victoire et convertit Jeanne. Il y a un converti aussi, dans *Méconnu :* sir Edward Duncombe, membre du Parlement d'Angleterre ; mais on n'y prêche pas. Sir Edward méconnaissait Humphrey, l'un de ses fils, au profit de l'autre, Miles. Il tenait le premier pour un étourdi, un égoïste, un sans-cœur. Et c'était tout le contraire. Les actes du pauvre enfant, du cendrillon, dessillent les yeux paternels, sans phrases, sans homélies, sans sermons. Trop tard, hélas ! Humphrey va mourir. *Méconnu* est un bon roman. — Je ne puis pas rendre le même témoignage aux *Napraxine*, de Ouida (Mlle de la Ramée). C'est une œuvre fort mêlée. Il y a de l'excellent, et il y a du pire, sans que l'on sache bien au fond si l'auteur est pour Mgr Melville, l'avocat de Dieu, ou pour Nadine Platoff, épouse du comte Platon Napraxine, et avocate du diable. Quelle raisonneuse et quelle capricieuse ! Élevée dans les idées du jour, elle se pique de science, de la science sans Dieu, « cette grande névrose du siècle, » comme disait Claude Bernard. Elle a lu Darwin, Herbert Spencer, Schopenhauer, et de leurs maximes fait la règle de sa vie : vie perverse, avec toutes les curiosités malsaines de l'esprit ; vie sybaritique et désœuvrée, que trouble une feuille de roses ; vie fantasque et inutile que les gens vertueux ennuient et à qui les gens vicieux déplaisent ; vie dégoûtée de tout et blasée sur tout, qui ne reculerait pas devant le nihilisme si les traditions des Napraxine ne s'y opposaient. L'étonnante Slave est courtisée platoniquement par un Anglais mélancolique, lord Géraldine, qui va mourir aux États-Unis, et par un Croate archi-millionnaire, le comte Othmar, qui est aussi fantasque, aussi blasé, aussi ennuyé qu'elle, uniquement pour ce motif qu'au lieu d'avoir pour père un magnat de l'empire, il descend d'un marchand de bœufs. Donc, Nadège Napraxine a deux soupirants. C'est l'affaire de son mari, et on lui pardonnerait ses coquetteries si, à la fin, elles ne dégénéraient pas en abominables méchancetés. En effet, le comte Othmar, sans cesser de penser à Nadège, s'éprend d'une jeune orpheline, Iseult de Valogne, qui, entre parenthèse, est comme

beauté d'âme et de corps une création parfaite. Naïvement, la pauvre Iseult donne son cœur et sa main au comte Othmar. Mais elle a compté sans l'élève de Schopenhauer. Celle-ci n'a de repos que lorsqu'elle a brisé le bonheur d'Iseult en lui enlevant son mari. Napraxine tue Othmar en duel et Iseult se noie : ce qui est illogique, avec la foi ardente et les sentiments chrétiens que le romancier lui donne. Une vipère, au fond, que cette Nadège ! et, comme le prélat italien qui fréquente (bien à tort) ses salons, a raison de lui dire : « La vie d'une « pauvre femme en sabots qui se résigne à son sort est mille fois plus « utile que la vôtre, avec mules brodées de perles. »

46. — Je me trouve heureux d'avoir à commencer mon analyse des Contes et Nouvelles par un recueil de tous points excellent, dont l'auteur est M. le vicomte de Broc. C'est intitulé : *Au Coin du feu*, et jamais titre ne fut moins menteur. Il y a là dix petits récits, parfaits de fond et de forme, qui gagnent à être lus les pieds sur les chenêts, dans le bon repos des veillées d'hiver. S'il me fallait cependant faire un choix dans ces historiettes, je marquerais à l'ongle : *Les Languenardière*, où est exposée curieusement la déchéance imméritée d'une noble famille du Perche; *Un Artiste,* récit touchant de la mort d'un violoniste qui exhale son dernier soupir dans la dernière note de son œuvre suprême; *Noël en province,* tableau de la vie de famille avant la Révolution; *La Candidature* de M. Verdier, étude humoristique de mœurs politiques contemporaines. Mais je m'arrêterais principalement sur *Le Carnet de bal.* Ce carnet appartient à Mlle d'Aigrefeuille, riche héritière, fort répandue dans le monde. La fine mouche a pour habitude de tracer dans ledit carnet, la soirée terminée, le portrait de tous les jeunes gens qui ont dansé avec elle. Et ce n'est pas flatté, je vous le jure. Voulez-vous quelques-uns de ces croquis? En voici : « Il serait difficile de décider si M. de Cernoix a de l'esprit, il ne desserre pas les dents. » — « M. de Vertueil n'est pas muet, mais quelle conversation insignifiante et fade. » — « Le prince du Roussillon, digne et majestueux, croit ressembler aux ancêtres qu'il n'a pas. » — « Le vicomte de Tréval : le *nec plus ultra* de l'habit noir, la glorification du gilet en cœur, l'apothéose du nœud de cravate, il ressemble à un tableau après le vernissage. » — « Le gros Montlhéry, assommant. » — « M. Cernières : ce n'est pas un valseur, c'est un jockey. » Morale : Jeunes gens, méfiez-vous des jeunes filles qui ont un carnet de bal, elles y écrivent un tas de choses désagréables.

47, 48 et 49. — Des cinq histoires que M. Gaston Bergeret a rassemblées sous le titre de *Contes modernes*, trois : *Le Mannequin, Le Roi de Carolie, La Discussion du budget,* méritent une mention. Dans *Le Mannequin,* un jeune homme et deux jeunes filles sont chacun héritiers présomptifs d'une dot de deux millions. L'une des sœurs, Calixte, a de plus la

beauté en partage, et Horace, le jeune homme, lui fait une cour assidue. Mais Calixte possède un glaçon à la place du cœur. L'autre jeune fille, Nancy, est laide à faire peur, mais elle est douée d'une âme aimante et bonne. Horace finit par épouser Nancy. *Le Roi de Carolie* procède des *Rois en exil* d'Alphonse Daudet, avec cette différence que ses malheurs sont racontés sans la moindre ironie, sans le moindre sentiment hostile. Le monarque, détrôné d'abord, est restauré ensuite. *La Discussion du budget* constitue un petit tour de force littéraire : c'est toute la science budgétaire appliquée, et très exactement, à l'examen d'un budget de ménage. Le mari et la femme jouent à tour de rôle la commission parlementaire et le gouvernement. C'est amusant au possible. Dans une autre gamme sont les *Vies muettes* de M. Léon Allard. Il règne dans deux de ces vies : *La Bûcheronne* et *La Bancale*, un souffle de matérialisme et de brutalité qui les déparent et les souillent. *Guedon et Renest* contiendrait de piquants détails sur les misères de la caserne, mais il est impossible d'admettre le dénouement : la justification du vol par l'amitié. La vie de *l'Employé* nous montre un pauvre expéditionnaire qui se prend d'amour pour une jeune fille de grande famille, entr'aperçue dans un jardin, garde cet amour sans espoir au fond de son cœur, vieillit et meurt avec, et celle qui en a été l'objet n'en sut jamais rien. De ces *Vies muettes*, celle-ci est souverainement triste et attristante. Il faut, au surplus, se méfier des auteurs et des éditeurs qui crient sur les toits : « Prenez mon livre ! ce n'est pas un ours. C'est un gai compagnon, ramenant le rire sur les lèvres les plus réfractaires, sans faire rougir les visages autrement que de plaisir. » On est quelquefois volé : c'est ainsi que, sauf *le Secret d'Azor, le Rouge-gorge, les Souvenirs d'enfance*, qui ne manquent ni d'allégresse ni de bonhommie, les *Nouvelles gauloises* de M. Charles Lexpert n'ont guère de gaulois que le nom — du moins dans le sens que nos pères donnaient à ce mot.

50.— M. Oscar Méténier se plaît aux exercices scabreux. Telle sa nouvelle qui a pour titre : *La Grâce*. L'abbé Pierre Fayolas prêche à Saint-Thomas d'Aquin, et la parole ardente du jeune prêtre attire dans cette église une foule immense. Fils de pauvres paysans, orphelin en bas âge, Pierre a été accueilli au château de la duchesse de Castelnau. L'enfant est d'une intelligence exceptionnelle : Mme de Castelnau l'envoie à ses frais au petit séminaire de Bourges, et Pierre ne vole pas l'argent de sa bienfaitrice. C'est le meilleur élève. Pendant les vacances, il revient au château, et la fille de la duchesse fait de ce séminariste timide, un peu fruste, son souffre-douleur. Elle l'humilie continuellement et à plaisir. Aujourd'hui Pierre Fayolas est un grand prédicateur, et Henriette de Castelnau, mariée au baron de Longepierre, séparée de son mari, mène à Paris une vie plus que légère. En enten-

dant prêcher l'ancien protégé de sa mère, la vicieuse Henriette se prend pour lui d'une passion sacrilège, et se berce du diabolique espoir de le faire succomber. Elle poursuit Pierre Fayolas partout, à l'église, à la sacristie, au confessionnal, et finit par lui tendre un odieux guet-apens. Le prêtre sort de cette épreuve à son honneur. Mais il doit moins la victoire à la grâce inhérente à son état sacerdotal, qu'à un sentiment de dignité blessée et de légitime orgueil. Je reconnais que M. Méténier, dans un récit de ce genre, s'est montré suffisamment convenable et discret. Mais sa tentative n'est pas de celles qu'il faille approuver. Et puis, comme si le jeune écrivain se repentait de cet effort de délicatesse, il a fait suivre *la Grâce* d'une Nouvelle absolument libertine : *Décadence*. Cette *Décadence* est de trop, et *Nostalgie*, qui expose un cas très curieux de suicide héréditaire, suffisait pour fournir au volume l'ampleur voulue.

51. — *L'Amour suprême*, du comte Villiers de l'Isle-Adam, donne son nom à un recueil composé, en outre, des histoires et fantaisies que voici : *La Sagacité d'Aspasie*, *Le Secret de l'échafaud*, *L'Instant de Dieu*, *Une Profession nouvelle*, *L'Agence du chandelier d'or*, *La Légende de l'éléphant blanc*, *Catalina*, *Les Expériences du docteur Crookes*, *Le Droit du passé*, *Le Tsar et les grands-ducs*, *L'Aventure de Tsé-Ila*, *Akédysseril*. S'il me fallait caractériser M. Villiers de l'Isle-Adam comme conteur, je dirais qu'il y a en lui de l'artiste, du croyant, du savant et du méprisant. Il manifeste, en effet, un mépris profond pour les vulgarités, les banalités et les insanités de la démocratie contemporaine. Ce mépris se produit surtout, sous la forme d'une ironie de pince-sans-rire, coupante et froide, dans *Une Profession nouvelle*, et dans *L'Agence du chandelier d'or* (agence de divorces). Nous trouvons l'artiste dans *L'Amour suprême*, nouvelle qui commence par un bal aux Tuileries et qui se termine par une prise de voile chez les Carmélites. L'artiste domine aussi : dans la *Sagacité d'Aspasie*, où l'on voit l'hétaïre couper elle-même la queue du chien d'Alcibiade, afin de signaler son maître à l'irrévocable attention de la postérité ; dans *La Légende de l'éléphant blanc*, dans *L'Aventure de Tsé-Ila*, dans *Akédysséril*, contes imités des *Mille et une nuits*, mais dont le dernier, par sa liberté d'allures, s'accorde peu avec la sévérité générale du recueil. Le savant et le croyant s'affirment dans *Le Secret de l'échafaud*, *L'Instant de Dieu* et *Les Expériences du docteur Crookes*. M. Villiers de l'Isle-Adam est très préoccupé de ce problème : « Chez les guillotinés l'intelligence persiste-t-elle quelques instants après la décollation ? » Il raconte que Velpeau, soucieux d'avoir le mot de la même énigme, alla trouver le fameux Couty de la Pommerais, la veille de son exécution, et le supplia, au nom de la science, de se prêter à l'expérience suivante : « Je prendrai votre tête, « dès qu'elle tombera, et je vous soufflerai à l'oreille cette interroga-

« tion : Couty de la Pommerais, pouvez-vous, en ce moment, abaisser « trois fois de suite votre œil droit, en maintenant l'autre grand ouvert? » L'expérience eut lieu. Si affermi que fût Velpeau, le résultat le fit tressaillir d'une sorte de frayeur froide. Une fois, la paupière de l'œil droit de la Pommerais s'abaissa, tandis que son œil gauche distendu regardait Velpeau. « — Au nom de Dieu, encore deux fois ce signe! » cria celui-ci, éperdu. Les cils se disjoignirent comme sous un effort suprême, mais la paupière ne se releva plus. C'était fini. M. Villiers de l'Isle-Adam conclut que si l'intelligence se localisait ainsi quelques secondes dans la tête, après la décollation, le prêtre, assistant des criminels rebelles, pourrait leur faire une dernière adjuration, et s'ils répondaient à sa pensée de repentir, leur donner l'absolution conditionnelle. Il appelle cette suprême épreuve *L'Instant de Dieu*, et en dédie le récit au pape Léon XIII. Nous avons encore noté dans le même recueil un récit non moins étrange et non moins curieux : *Le Droit du passé*. En deux mots je résume : le traité d'armistice, passé au nom de la France par M. Jules Favre et au nom de la Prusse par M. de Bismarck, fut signé le 21 janvier 1871, le jour même de l'anniversaire de l'assassinat du roi Louis XVI, et le cachet de la bague que portait Jules Favre et qu'il imprima sur le sceau en cire rouge de cette convention réciproque renfermait trois fleurs de lis d'or. Cette bague lui avait été donnée par le faux dauphin, Naündorff, dont il avait été le défenseur. « En pâlissant, il imprima ce sceau mystérieux où s'attestait quand même, à cette heure terrible, l'âme soudainement apparue de la Maison de France. » Par ce qui précède, on peut voir que M. Villiers de l'Isle-Adam prend volontiers pour matière de ses narrations des sujets philosophiques et historiques tout à fait en dehors du commun. Ce n'est pas nous, ennemi aussi du vulgaire, du banal et du convenu, qui lui en ferons un crime. FIRMIN BOISSIN.

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, par Mme JANE DIEULAFOY. Relation de voyage, contenant 336 grav. sur bois d'après les photogr. de l'auteur et 2 cartes. Paris, Hachette, 1887, gr. in-4 de 740 p. 50 fr. — 2. *Rodolphe Töffper; l'écrivain, l'artiste et l'homme*, par AUGUSTE BLONDEL et PAUL MIRABAUD. Paris, Hachette, 1887, gr. in-8 de 416 p., avec 25 photogravures. 30 fr. — 3. *Roméo et Juliette*, tragédie de SHAKESPEARE, traduction de DAFFRY DE LA MONNOYE. illustr. d'Andriolli ; gravures de Hugot. Paris, Firmin-Didot, s. d., gr. in-4 de 193 p. 40 fr. — 4. *Récits des temps mérovingiens*, par AUGUSTIN THIERRY. Paris, Hachette, 1887, in-4 de 208 p. avec 42 dessins de J. P. Laurens, reproduits par Powel. 30 fr. — 5. *Le Tour du Monde, nouveau Journal des voyages*, publié sous la direction de M. ED. CHARTON et illustré par nos plus célèbres artistes. Année 1886. Paris, Hachette, 1886, 2 vol. in-4 de chacun 436 p. 25 fr. — 6. *Les Reines de France*, par Mlle CELLIEZ. Nouvelle édition ornée de douze portraits dessinés d'après les documents historiques. Paris, Ducrocq, 1886, gr. in-8 de 524 p. 10 fr. — 7. *Paris depuis ses origines jusqu'en l'an 3000*, par LÉO CLARETIE, avec une préface

de Jules Claretie. Illustré de 200 dessins dans le texte par P. Kauffmann, et de onze compositions hors texte gravées sur bois. Paris, Charavay frères et Cie, 1887, gr. in-8 j. de xvi-358 p., 12 fr.; rel. tr. dorées, fers spéciaux, 15 fr. — 8. *Le Secret de Mademoiselle Marthe (Education d'André)*, par Émile Desbeaux, avec 100 compositions de Bogaert, Férat, Gélibert, L. Mouchot, etc. Paris, Ducrocq, 1887, pet. in-i de 287 p. 7 fr. — 9. *La Roselière, mœurs et tribulations des habitants des eaux*, par Paul Combes, avec 100 dessins de Coëylas, Habert Dys, Gélibert, Martin, etc. Paris, Ducrocq, s. d. (1887), in-8 carré de 241 p. Br., 5 fr. — 10. *Promenades en forêt*, par E.-D. Labesse et H. Pierret, avec 80 compositions de Bellecroix, Bodmer, Giacomelli, etc. Paris, Ducrocq, in-8 carré de 271 p. Br., 5 fr. — 11. *Les Deux Gaspards*, par C.-E. Matthis, avec 33 illustr. de l'auteur. Paris, Jouvet, 1887, in-8 de 123 p. Br., 5 fr.; rel. toile rouge, avec plaques or, tr. dorées, 6 fr. 50. — 12. *La Veillée au pays breton*, par L. Manesse, illustré de 82 grav. par C.-E. Matthis. Paris, Jouvet, in-8 de 151 p. Br., 5 fr.; rel. toile rouge, avec plaques or, tr. dorées, 6 fr. 50. — 13. *L'Esprit des fleurs. Symbolisme. Science*, par Mme Emmeline Raymond, orné de chromolithographies. Paris, Rothschild, in-8 de 103 p., 15 fr. — 14. *Robinson Crusoé*, par Daniel de Foé, précédé d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, illustré de 100 grav. Paris, F. Didot, gr. in-8 de x-393 p. cart. angl. toile rouge, tr. dorées. 5 fr. 50. — 15. *La Pêche aux bains de mer*, par H. de la Blanchère, avec gravures. Paris, F. Didot, s. d., gr. in-8 de 291 p. cart. angl. toile rouge, 5 fr.

On a vu par les dernières pages de la *Chronique* (livr. de décembre, p. 555-56) que malgré l'étendue de notre article : *Récentes publications illustrées,* un certain nombre d'ouvrages nouveaux nous étaient encore arrivés. Venus à la veille de la mise sous presse, ils n'ont pu être que brièvement signalés. Nous allons y revenir aujourd'hui et les faire connaître plus amplement à nos lecteurs.

1. — Mme Jane Dieulafoy, auteur du bel ouvrage *La Perse, la Chaldée et la Susiane,* que nous donne la maison Hachette, n'est pas à ses débuts dans la carrière : officier d'académie, elle a été nommée récemment chevalier de la Légion d'honneur en récompense de ses travaux archéologiques. Elle a accepté bravement son rôle d'explorateur et a, pour le remplir plus librement, revêtu le costume masculin. Elle-même nous raconte qu'admise à l'audience du chah de Perse, celui-ci l'accueillit par cette exclamation : « Comment, ce jeune garçon est une femme ! » Ajoutons que c'est en compagnie de son mari, chargé d'aller explorer les anciens palais de Darius et d'Artaxerxès, qu'elle a accompli le grand voyage dont nous avons ici le récit, tracé d'une plume alerte, habile et expérimentée. La relation est pleine d'intérêt. Les voyageurs traversent le Caucase et pénètrent dans la Perse par Tauris. De là ils se dirigent vers Téhéran, où ils font une assez longue étape ; vers Ispahan, dont les monuments et les environs sont décrits avec soin ; puis ils font passer successivement sous nos yeux, Chiraz, Sarvistan, les côtes persanes, les bords du Karoun et du Tigre, Bagdad, les ruines de Babylone, Amara, Dizfoul, en nous conduisant au tombeau de Daniel et au palais d'Artaxerxès ; enfin, après avoir traversé Chouster, ils s'embarquent de nouveau sur le Karoun pour regagner la France par le golfe Persique, l'Océan indien, la mer Rouge

et l'isthme de Suez. Tout est curieusement décrit : les monuments, les mœurs, les types, les incidents du voyage ; grâce aux photographies prises par Mme Dieulafoy, nous faisons connaissance avec une foule de curiosités presque inconnues jusqu'ici. Si l'on considère qu'il n'y a pas moins de trois cent trente-six gravures, semées à toutes les pages de l'ouvrage, on pourra apprécier sa valeur et son intérêt. Tout n'est pas de nature à être placé sous le regard de la jeunesse, mais tout est exact, vivant, instructif. C'est le tableau complet d'une contrée aussi curieuse à étudier dans le présent que dans les souvenirs du passé.

2. — Un des grands succès littéraires de notre temps est celui des *Nouvelles genevoises,* succès que n'osait ambitionner leur modeste auteur et dont des éditions incessantes attestent la brillante durée. Les admirateurs de Töpffer apprendront avec joie qu'un bon livre vient d'être consacré à leur romancier favori. C'est une belle et honorable vie que celle dont MM. Auguste Blondel et Paul Mirabaud se sont fait les historiens. Ils racontent d'une manière fort attachante les débuts de Töpffer, son chagrin d'être condamné par sa mauvaise vue à renoncer à la peinture, que son père avait exercée avec talent ; ses occupations comme professeur, ses voyages avec ses élèves, voyages devenus pour lui le motif de pages charmantes et d'ingénieux croquis. Tandis que son crayon créait des personnages d'une singulière vérité qui devenaient des types auxquels il s'attachait et qui ravissaient l'illustre Goethe, sa plume, si fine, si originale, produisait encore des nouvelles qui établissaient les plus affectueuses relations entre lui et Xavier de Maistre. Une réelle amitié lia épistolairement ces deux écrivains d'une même famille, et qui n'eurent jamais la joie de se voir. Si Töpffer se plaisait surtout aux travaux littéraires qu'il composa toujours sans nulle prétention et pour son plaisir, il sut, quand la politique vint troubler la tranquillité de Genève, se montrer un bon et hardi citoyen; ardent polémiste, il décocha aux démocrates de sa petite république des traits qui, de notre temps et ailleurs qu'en Suisse, trouveraient de piquantes applications. L'art que Töpffer aimait tant lui inspira aussi plusieurs livres pleins de verve et d'idées ingénieuses. A ces ouvrages, en général moins connus que ses *Nouvelles* et ses romans, MM. Blondel et Mirabaud ont emprunté d'heureuses citations; de nombreux fragments de correspondances inédites donnent beaucoup de vie à leur livre. Ils ont pu, d'après des témoignages intimes, nous dire la résignation de Töpffer durant sa longue maladie et nous peindre les sentiments si religieux avec lesquels il vit approcher la mort. Le livre de MM. Blondel et Mirabaud est écrit avec goût et élégance ; on sent, comme disent les Italiens, qu'il a été composé *con amore.* Magnifiquement imprimé, orné d'un portrait, de vingt-cinq photogravures et

dont le texte est digne de ce luxe typographique, il est de ceux qui n'ont pas besoin, pour obtenir un succès mérité, de la protection éphémère du premier janvier.

3. — La maison Firmin-Didot nous donne, dans le format grand in-4°, une belle édition de *Roméo et Juliette* de Shakespeare, traduction de M. Daffry de la Monnoye, avec des illustrations d'Andriolli. Impression et gravures sont fort belles à coup sûr, mais elles nous offrent ce style particulier aux célèbres éditions du Louvre de Pierre Didot qui est aujourd'hui un peu passé de mode. Ce parfum légèrement archaïque n'est pas d'ailleurs pour déplaire à certains amateurs, et l'exécution typographique est très remarquable. Nous signalons toutefois à la p. 45 ce vers, déparé par une regrettable coquille :

Ma pénitence *auprè des vous.*

4. — On sait tout l'intérêt littéraire qu'on peut trouver dans les pages d'Augustin Thierry. La langue est vive et hardie; le style souple. Est-ce à dire que le maître ait compris toutes les nuances de ces barbares qui furent nos aïeux, ou qu'au moins il les fasse bien comprendre à ses lecteurs ? Poser la question, c'est la résoudre. D'ailleurs le livre n'est pas destiné aux savants qui étudient l'histoire ; il donnera aux amateurs un tableau assez imagé, sinon exact en toutes ses parties, d'une époque que domine la grande figure de Grégoire de Tours. Parfaitement respectueux des choses religieuses, l'auteur n'est pas cependant un croyant, et il le laisse voir en maintes pages. Ces pages, et quelques autres, ne permettront pas de mettre le livre aux mains de tout le monde. De même les gravures : l'artiste, dont nous aimons jusqu'à un certain point la manière, quoiqu'elle soit très critiquée par d'autres, a mis trop de nu (notamment p. 78). Le costume des femmes, à cette époque comme à la nôtre, comporte moins de déshabillé. Pourquoi donc M. Laurens ne les a-t-il pas toutes vêtes comme Radegonde dans la gravure de la p. 130 ? Il eût été plus dans le vrai. P. 46, l'anneau de l'évêque devrait être à l'annulaire et non à l'index. P. 172, la gravure de la p. 132 est répétée sans raison. Notre exemplaire est, nous l'espérons, le seul défectueux.

5. — *Le Tour du monde* en est à son cinquante-deuxième volume, et sa vieille réputation se soutient ; il faut dire que le talent des artistes, l'habileté des descriptions, la fidélité des reproductions, bien facilitées par les procédés aujourd'hui en usage, tout contribue à intéresser et à plaire dans ces pages si variées et si bien illustrées. La collection de 1886 n'est pas moins riche que ses devancières : elle contient des récits d'explorations dans les lacs de l'Afrique équatoriale, le pays des Bagas, la Tunisie, la Perse, le Népal, les îles Philippines, le Groenland, etc., et des descriptions de contrées plus voisines : la Belgique, la Frise,

la Toscane, l'Alsace-Lorraine, enfin de certaines parties peu connues de la France. Les dessins sont tous inédits, d'une exécution remarquable, mais parfois un peu réalistes. Pourquoi faut-il aussi que des tendances rationalistes percent à certaines pages dans une publication où l'on devrait bannir avec soin ce qui est de nature à choquer l'esprit ou l'œil de la jeunesse ?

6. — C'est une heureuse idée qu'a eue Mlle Celliez de réunir en un ouvrage l'histoire des reines de France, depuis sainte Clotilde jusqu'à la reine Marie-Amélie, et de consacrer un travail d'ensemble à la mémoire de toutes ces princesses, dont beaucoup se recommandent par leurs vertus et par leurs hautes qualités et dont quelques-unes furent plus grandes que tant d'hommes illustres consacrés par la renommée. Toutes, sans doute, ne méritent pas ces éloges; quelques-unes sont restées célèbres par leurs crimes et leur influence néfaste ; mais l'auréole de vertu d'une Clotilde, d'une Blanche de Castille ou d'une Marie Leczinska ne compense-t-elle pas l'ignominie attachée au nom des Frédégonde ou des Isabeau de Bavière? Les ombres d'un tableau en font ressortir plus vivement les parties lumineuses. — Nous venons de louer l'auteur d'avoir écrit ces biographies des reines de France; ce n'est pas qu'il en manque de ces histoires des Blanche de Castille, des Marie Stuart et des Anne d'Autriche ; mais toutes, sauf d'honorables exceptions, manquent presque totalement de vérité historique. On ne peut reprocher cela à Mlle Celliez; elle a recouru aux chroniques, aux mémoires contemporains, à tous les documents qui, sans relever du domaine de l'érudition pure, pouvaient donner une idée juste de ses héroïnes et des événements auxquels elles ont été mêlées. Pour ne citer qu'un exemple très frappant de ce souci de la vérité, nous ne voulons signaler que la lamentable histoire d'Ingeburge de Danemark, l'épouse répudiée de Philippe-Auguste, qui est d'une exactitude que nous avons pu contrôler sur les récits originaux de Rigord et de Guillaume-le-Breton. Mlle Celliez a compris, en outre, combien serait plus grand l'intérêt de ses récits, si elle y transportait non seulement le sens, mais encore le style naïf et pittoresque de nos vieux annalistes; elle n'a pas dédaigné même, et en cela elle a eu le plus grandement raison, de faire des emprunts aux chansons de geste et de nous donner pour Berthe-au-grand-pied par exemple, sa légende à côté de son histoire. Tout cela est raconté d'un style simple, et cependant élégant, et où l'on ne sent pas la monotonie, écueil difficile à éviter dans un pareil sujet. De l'exécution typographique de cet ouvrage, nous dirons seulement qu'elle répond à sa valeur littéraire et que, parmi les gravures qui l'illustrent, si quelques-unes laissent à désirer, plusieurs sont bonnes.

7. — Le *Paris* de M. Léo Claretie est assurément un livre de fantaisie. Style fantaisiste, illustration fantaisiste, où le vrai et le faux se cho-

quent et s'entremêlent. Pour lequel penche l'auteur? A lire ses belles pages sur les cathédrales (p. 56 et suivantes), on le sent ému par ces sublimes manifestations de la foi de ses pères. Passez au tableau de la Révolution : quoi! pas un mot de blâme même pour ces saturnales qui célébraient l'anniversaire de l'assassinat de Louis XVI « en mangeant dans les familles *une tête ou une oreille de cochon* » (p. 288, où les mots cités se trouvent en italiques). A en croire la disposition typographique, le XIIIe siècle passe avant l'année 845, la cathédrale gothique avant l'invasion des Normands (p. 56 et 67), etc., etc. Mais soit, ce livre est écrit pour des jeunes gens (p. IX). Admettons qu'on laisse passer des phrases comme celle de la p. 8, où l'on croirait que l'idée de Dieu est d'invention humaine; ou celle de la page 30 « si les morts sentent quelque chose... »; et « l'austère Julien » (p. 40) en parlant de l'apostat; des gravures, comme celle de la p. 73 qui représente un roi de féerie, un vrai fantoche. Faut-il leur parler tout le temps d'agacer les femmes (p. 45), des dames en robes ouvertes (p. 81), du règne des femmes (p. 144 et s.), de l'histoire de Champagne (p. 189 et s.), etc., etc., sans compter les gravures et notamment celle qui est en tête de la huitième partie? Ce livre peut être bon pour les jeunes gens si bien dessinés à la page 311 : il ne peut l'être pour ceux dont on veut faire des hommes et des chrétiens. Car l'un ne va pas sans l'autre, et nous avons bien peur que les crevés et les potaches ne lisent le chapitre de nos cathédrales comme le Parisien de l'an 1987 regardait le parapluie (p. 334).

8. — Les parents de Marthe Lizerolle et de Lucien Debellay ont formé le projet d'unir leurs enfants. Peu avant l'accord définitif, le docteur de la famille Lizerolle annonce à Marthe, dont la mère est morte depuis longtemps, que son jeune frère André est atteint d'une grave maladie d'yeux qui nécessite son retrait du collège. Il va falloir qu'André s'abstienne de lire et d'écrire pendant un an et qu'il soit l'objet de soins constants et dévoués. Qui donc les lui donnera ces soins, à ce cher petit frère, si Marthe se marie? La jeune fille, qui aime cependant Lucien Debellay, a bientôt pris son parti : elle déclare héroïquement, pour échapper à des instances qu'elle prévoit, qu'elle n'aime pas Lucien. Désespéré, celui-ci s'expatrie. Restée auprès de son frère, Marthe, par d'intéressants entretiens, continue l'éducation qu'André a reçue au collège. C'est ainsi qu'elle lui apprend ce que c'est que la houille, comment s'exploite ce combustible et quelle est la vie des mineurs. La fabrication des diamants et des crayons, l'histoire de la poudre, de la dynamite, des principaux engins de guerre, etc, ont leur tour dans les conversations, un peu à bâtons rompus, du frère et de la sœur. De là, l'éducatrice passe aux dentelles, à la fabrication des monnaies, et, le croiriez-vous? elle finit par l'histoire du tabac. C'est assez bien; nous remarquerons toutefois que ces connais-

sances spéciales sont le plus souvent choses inconnues des jeunes filles de dix-sept ans, âge de Marthe. Le petit roman inoffensif imaginé par M. Émile Desbeaux se termine, après la guérison d'André, par le mariage des deux jeunes gens quelque temps séparés, et ce dénouement a lieu grâce à une petite ruse de Margot, sœur de Lucien, qui a deviné *Le Secret de Mlle Marthe.* Il est vraiment dommage que ce livre, qui renferme un touchant exemple d'amour fraternel, ne parle pas plus de Dieu que s'il n'existait pas.

9. — Il se passe de bien terribles choses dans *La Roselière,* joli étang que toute une nation de grenouilles vient coloniser, afin d'échapper aux becs des canards qui les déciment dans une pièce d'eau voisine. Mais la Roselière n'est pas tant que cela une « eau promise » pour les émigrantes : elles y rencontrent des serpents, bientôt aussi les inévitables canards, d'autres ennemis encore. Les grenouilles comptent parmi leurs alliés un hibou, des fourmis, quelques oiseaux même et surtout une loutre qui, en un jour de péril, les sauve à la fois des couleuvres et des palmipèdes voraces. C'est la lutte pour la vie. — Nous ferons deux reproches à M. Paul Combes. D'abord il a donné aux principales héroïnes de son peuple de grenouilles des noms imités de la *Batrachomyomachie* : ce sera fatigant pour les enfants. De plus, à partir de la deux cent vingt-cinquième page, l'auteur semble fatigué de sa dépense d'esprit, car il amène sur les bords de la Roselière, on ne sait guère pourquoi, un poète et une petite gardeuse de canards qui se font les yeux doux : piètre fin pour un ouvrage aussi bien conduit jusqu'à la page susdite. Aucune préoccupation religieuse d'ailleurs.

10. — Quel gracieux volume que les *Promenades en forêt !* Nous parlons au point de vue matériel. Le texte est généralement instructif tout en restant amusant; quant aux illustrations, elles sont tout simplement splendides. MM. Labesse et Pierret ébauchent un cours familier, enfantin, d'histoire naturelle s'appliquant non seulement aux arbres d'essences diverses composant une forêt, mais encore aux hôtes de toute espèce dont elle est peuplée : depuis les insectes, fourmis, guêpes, papillons et autres, jusqu'aux oiseaux, aux reptiles et aux quadrupèdes, gros et petit gibier. Quoique les *Promenades en forêt* soient d'une neutralité absolue au point de vue religieux, nous n'hésiterions pas à reconnaître que les auteurs ont fait œuvre utile s'ils n'avaient pas succombé à la singulière tentation de semer dans leur livre plusieurs légendes dont l'une, notamment, intitulée *La Mare au Page,* ne saurait être lue par les enfants. Cette légende est un écho affaibli de certain conte drôlatique de Balzac : il s'agit d'un page qui, son seigneur étant en guerre, ose déclarer sa flamme à la châtelaine qui le repousse, — heureusement. Et puis, de temps à autre, vers la fin surtout, nous trouvons un souffle de passion trop ardent, en vérité, pour le jeune âge.

11. — Deux singes, Louki et Jocco, autrement dit *Les deux Gaspards,* sont les pensionnaires d'une ménagerie de passage à Véryville. Si l'on s'en rapporte à la pourtraicture que nous en donne M. C. E. Matthis, ils ressemblent à s'y méprendre à certains hauts personnages que nous ne voulons point nommer, mais que les myopes reconnaîtront facilement sans lunettes. A la faveur d'une panique, MM. Louki et Jocco, décampant de la ménagerie et se mettant hors de la portée des crocs des chiens de garde, pénètrent dans les appartements d'un riche propriétaire, le baron de Ramquick, et y causent des dégâts de toute sorte. A la fois écrivain et artiste, M. Matthis peut, à bon droit, se vanter d'avoir fait un livre qui provoquera un rire fou. Disons cependant que le chapitre final, où le député Blangenet et son rival Kikripan sont mis en scène, n'est point aussi réjouissant que les précédents. Cette ombre légère ne nous empêchera pas de constater que *Les deux Gaspards* n'ont pas eu cette année d'équivalent parmi les ouvrages comiques pouvant sans danger être donnés aux enfants.

12. — M. Manesse a-t-il seulement voyagé en Bretagne? Il est permis d'en douter. *La Veillée au pays breton* nous avait fait espérer une œuvre de folk-lore à l'usage des enfants : nous avons été vite déçu. Ce qui nous est conté ici sur la Bretagne pourrait tout aussi bien s'appliquer au Berry ou à la Normandie, à la Franche-Comté ou à la Provence. La couleur locale n'est pas assez tranchée. Dans son ensemble, ce volume, luxueusement imprimé et illustré, n'est pas recommandable; car, si l'esprit qui l'anime n'est pas hostile à la religion en elle-même, l'auteur laisse du moins voir suffisamment ses tendances dans *La Foire au chat :* un prêtre y est plaisanté avec passablement de mauvais goût et son adversaire est une femme, une Bretonne si authentique, qu'elle nous a tout l'air d'une émigrée des faubourgs parisiens.

13. — En un jour de mécontentement et de révolte, le règne végétal, par la permission de « la Force des Choses, » — Dieu — se réunit en Congrès pour exprimer ses doléances. L'idée nous rappelle le bon La Fontaine avec ses bêtes. De belles fleurs, des plantes malignes, des arbres et des arbustes de toute sorte se trouvent donc réunis en assemblée sous la présidence du Lis. Fameux président! Chacun et chacune récrimine, à commencer par la Rose privilégiée. Le Lis a réponse à tous et à toutes. Et finalement le Congrès se dissout, reconnaissant le mal fondé de ses réclamations, ses membres ne voulant pas « être exposés plus longtemps à se trouver abaissés au rang des humains ». Bien dit. Nous avons remarqué (p. 53 et 54) un dialogue entre le Laurier et le Lis qui lui-même n'est guère satisfait, — ce que nous ne comprenons que trop. Voilà deux belles pages dont nous complimentons sincèrement Mme Emmeline Raymond. A côté de cette partie à la fois poétique et morale de l'*Esprit des Fleurs,* on trouve aussi deux

autres parties, l'une symbolique, l'autre élémentairement scientifique. Un certain nombre de pages, ornées d'un encadrement artistique, laissées en blanc à la fin du volume, sont destinées à contenir des pensées, des vers et des maximes. Notre conclusion sera celle-ci : Si vous voulez faire un cadeau délicat et de goût exquis à une jeune femme ou à une jeune fille intelligente et sérieuse, n'hésitez pas à arrêter votre choix sur l'*Esprit des Fleurs*.

14. — Que dire sur le *Robinson Crusoé* qui ne soit rebattu? Vieille histoire toujours jeune, toujours agréable, et pour ceux qui ne l'ont pas lue encore et pour ceux qui, comme nous, la connaissent depuis longtemps par cœur. L'édition publiée par la maison Firmin-Didot paraîtra sans doute un peu commune, si on la compare aux livres luxueux sortant d'habitude de cette maison. Toutefois, elle renferme un si grand nombre de gravures, pittoresques pour la plupart, qu'elle mérite de fixer l'attention des parents qui ont à faire des heureux autour d'eux.

15. — *La Pêche aux bains de mer* se recommande aux personnes qui, chaque année, vont faire une saison au bord de la mer, quel que soit d'ailleurs le littoral. Tous les âges y trouveront leur compte. C'est un véritable traité de pêche et en même temps une série de leçons amusantes d'histoire naturelle limitée à quelques espèces de poissons, de coquillages et de crustacés dont la capture est plus ou moins facile. En vue de se récréer, quand le temps en sera venu, sur les côtes de l'océan ou les rives de la Méditerranée, on fera bien de parcourir au moins ce volume pendant qu'on est réduit à cette saison, à rester au coin du feu.

VISENOT.

THÉOLOGIE

Li Sermon Saint Bernart, *Alteste französische Uebersetzung der lateinischen Predigten* BERNHARDS VON CLAIRVAUX, *nach der feuillantiner Handschrift in Paris, zum ersten Mal vollständig herausgegeben,* von WENDELIN FOERSTER. Erlangen, A. Deichert, 1885, in-8 de XX-192 p. (Extrait des *Romanischen Forschungen*, herausgegeben von Karl Vollmöller, II.)

Les sermons français de saint Bernard ont déjà souvent attiré l'attention des savants : Mabillon, dans son édition des œuvres de saint Bernard, et Montfaucon, dans la *Bibliotheca bibliothecarum nova*, en ont publié les premiers quelques-uns. Leroux de Lincy en a donné un choix nombreux dans le *Livre des Rois*, publié dans la collection des *Documents inédits*, et leur a consacré une assez longue notice dans l'introduction de cet ouvrage. Dom Rivet, Roquefort et Fallot les ont crus originaux et considéraient le texte latin comme une traduction; c'est le contraire qui est vrai; ces sermons sont évidemment une traduction des sermons latins, faite pour être lue à des laïcs ou par des

laïcs. M. W. Foerster nous en donne une édition complète pour la première fois et faite avec tout le soin que le savant romaniste apporte à ses publications. On a longtemps attribué ce texte au dialecte bourguignon, et Diez le considérait encore comme tel dans la *Grammaire des langues romanes;* on sait maintenant qu'il a été écrit non loin de Metz à la fin du douzième siècle; voici en effet ce qu'on lit dans une lettre d'Innocent III : « Dans la ville et le diocèse de Metz, une foule de laïcs, hommes et femmes, dans le désir immodéré de connaître les Écritures, ont fait traduire en langue française les Évangiles, les Épîtres de saint Paul, le Livre de Job, les Psaumes et beaucoup d'autres livres (*plures alios libros*), dans le but coupable de tenir des réunions secrètes où ils osent se prêcher les uns aux autres... Quelques-uns même méprisent la simplicité de leurs pasteurs et prétendent avec leurs livres mieux connaître leur règle de conduite. » Il nous reste quelques-unes des traductions auxquelles cette lettre fait allusion; citons les *Moralités sur Job,* publiées par Leroux de Lincy, et surtout le *Livre des Psaumes* qui vient d'être publié presque simultanément en Allemagne par M. Apfelstedt, et en France par M. Bonnardot. Or, en comparant la langue de ce Psautier lorrain et celle de nos *Sermons,* on constate une sensible identité. La traduction des Sermons de saint Bernard appartient donc aussi à cette littérature de traduction de livres pieux faites pour des laïcs dans le diocèse de Metz au douzième siècle, et défendue par Innocent III. Ajoutons en terminant que la traduction des *Dialogues de saint Grégoire,* également publiée par M. W. Foerster, (Halle, 1876), et la traduction d'un ouvrage d'Isidore de Séville, *Dialogus anime conquerentis et rationis consolantis,* publiée dans la *Romania,* (V, 1876), par M. Bonnardot, présentent le même caractère. J. P.

Œuvres pastorales et oratoires de Mgr Perraud, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. Tome IV. Paris et Poitiers, Oudin, 1886, in-8 de 744 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce nouveau volume de Mgr l'évêque d'Autun comprend ses œuvres pastorales et oratoires depuis le 8 août 1882 jusqu'au 26 juin 1884, en dehors de la lettre-préface sur le livre de M. l'abbé Planus relatif à saint Jean-Baptiste (d'une date antérieure), qui avait été oubliée dans le volume précédent et qui ouvre ce volume, comblant ainsi une lacune, ce dont personne ne se plaindra. Dans ces œuvres d'un évêque, il n'y a pas, comme bien on pense, que des œuvres pastorales proprement dites : trop d'intérêts menacés sollicitent aujourd'hui le zèle et l'éloquence de ceux qui sont préposés au gouvernement des églises de France, pour qu'ils n'interviennent pas dans les luttes qui se livrent sous nos yeux. Comme les questions scolaires sont maintenant l'objet

des principales préoccupations des chrétiens, il ne faut pas s'étonner qu'un évêque y revienne souvent : aussi l'*instruction religieuse des enfants*, l'*introduction dans les écoles des livres condamnés par l'Église*, l'*éducation morale de la jeunesse*, la *neutralité scolaire et ses garanties officielles* font-elles l'objet de maintes lettres qui sont d'un intérêt actuel et général, et que par conséquent les chrétiens trouveront intérêt et profit à lire. D'autres visent plus spécialement le diocèse d'Autun : telle la lettre relative aux sacrilèges commis à Monceau-les-Mines, tels encore les mémoires ou documents divers concernant la désaffectation du séminaire d'Autun; mais qui oserait dire qu'il n'y ait pas là aussi pour tous des enseignements précieux à recueillir? Je ne veux pas oublier ces discours de congrès, de distributions des prix, sermons de charité, qui, par-dessus un auditoire nécessairement restreint, s'adressent évidemment à toute la France chrétienne. Entre tant d'œuvres d'un caractère tout épiscopal, il en est deux qui intéressent plus spécialement les lettrés, je veux dire le discours prononcé par Mgr Perraud le jour de sa réception à l'Académie française, suivi de la réponse de M. Camille Rousset. Le volume publie en appendice le texte latin des deux encycliques pontificales sur le *Rosaire* et la *Franc-maçonnerie :* ce sont des documents précieux à conserver et intéressants à relire, surtout à la lumière des commentaires dont Mgr Perraud les a accompagnés, et qui nous les rendront plus profitables.

P. TALON.

JURISPRUDENCE

Étude sur la loi municipale du 5 avril 1884. *Supplément au cours du droit administratif,* par TH. DUCROCQ. Paris, Thorin, 1886, in-8 de IV-296 p. (ne se vend pas séparément). — Prix de tout l'ouvrage : 24 fr.

On trouve, dans ce nouveau travail du célèbre professeur de droit administratif, six parties distinctes : 1° et 2° deux chapitres de son cours de doctorat professé à la faculté de l'État à Paris, l'un sur les actes des maires (p. 1-35), l'autre sur l'accomplissement par les préfets, aux lieu et place des maires, des actes que la loi impose à ceux-ci (p. 37-81) ; — 3° une réponse sur les suppressions et créations de communes, faite au sein de la Société de statistique de Paris à une communication relative aux petites communes en France et en Italie : l'auteur y combat, comme destructive de l'unité communale, l'idée d'associer les petites communes (p. 83-112) ; — 4° le programme du cours de droit administratif pour le doctorat professé à la faculté de l'État de Paris en 1884-1885 et 1885-1886 : c'est une simple table des matières (p. 113-132) ; — 5° le texte de la loi du 5 avril 1884, avec la législation antérieure placée en regard de chaque article (p. 133-275) ;

— 6° la même disposition appliquée aux lois constitutionnelles des 14 août et 9 décembre 1884 (p. 276-291). — De ces six parties, il en est cinq qui font œuvre d'exégèse ou d'édition des textes. Dans la troisième, M. Ducrocq aborde un problème de législation ; on vient d'en voir l'énoncé, avec la solution qu'il en donne. Sans entrer à cet égard dans une discussion avec l'éminent professeur, je ne saurais me rallier sans réserve à son opinion. L'union des paroisses, telle qu'elle existe en Angleterre, peut ne pas être applicable en France ; mais chez d'autres voisins, en Prusse par exemple, la bourgmestrie rurale du Rheinland ou le bailliage, n'offrent-ils pas aux intérêts intercommunaux une satisfaction moins radicale que la suppression des petites communes, et plus efficace que toutes les dispositions de notre législation actuelle, y compris les articles 116 et 117 de la nouvelle loi municipale ?

BERNON.

SCIENCES ET ARTS

Notions de géologie, *accord de la cosmogonie scientifique avec la cosmogonie sacrée,* par M. A. RAINGEARD, prêtre de Saint-Sulpice, professeur de sciences au grand séminaire de Rodez. Nouvelle édition entièrement refondue, avec 28 planches. Rodez, imp. Carrère, 1886, in-8. — Prix : 3 fr. 35.

Le seul défaut, à nos yeux, de cet excellent petit livre, est, nous l'avons dit ailleurs, le manque d'élégance typographique. Le papier en est un peu commun, les marges trop étroites, les séparations des grandes divisions et des chapitres insuffisantes : les figures, simples esquisses au trait, entassées en des planches trop petites, manquent, sinon de netteté et de précision, du moins de cet aspect soigné et fini qui charme l'œil et rend l'observation attrayante. Mais, à côté de ces défauts purement matériels et si aisément réparables, que de clarté dans les exposés, que d'élégante simplicité dans le style, et surtout quel art de condenser, en un petit nombre de pages, un ensemble de connaissances qu'il faudrait chercher en un grand nombre de traités spéciaux, si on ne les avait là toutes réunies sous la main !

La géologie étant le rendez-vous des autres sciences naturelles, le savant auteur, chaque fois que l'une d'elles se rencontre sur son chemin, en trace les notions essentielles avec une sûreté de vue et une précision qui ne laissent rien à désirer. Cristallographie, nomenclature chimique, minéralogie, physiologie humaine et animale, classifications zoologique et botanique, trouvent de la sorte leur place au fur et à mesure des développements de l'auteur.

Les notions rudimentaires de la cristallographie et de la chimie sont nécessaires à connaître pour aborder utilement l'étude des roches dont se compose la partie exclusivement minérale de l'écorce terrestre. Mais cette écorce comprend aussi des éléments d'origine organique,

des fossiles animaux ou végétaux : de là, la nécessité de connaître la physiologie animale d'abord, et pour arriver facilement à cette connaissance, il faut être bien pénétré en premier lieu de la structure de l'organisme humain. Et toutes ces notions si variées sont résumées avec autant de clarté que de brièveté, grâce au concours des figures qui appuient le texte. La classification des organismes suit naturellement dans le règne animal et dans le règne végétal.

Tel est l'objet d'une première partie, intitulée : *Éléments de l'écorce terrestre.*

La seconde a pour titre : *Les phénomènes actuels.* C'est une sorte de physique du globe destinée à permettre de procéder, par comparaison, du petit au grand ; dans la troisième partie entrent les phénomènes divers et incessants dont notre sphéroïde est actuellement le théâtre et le sujet, et ceux, incommensurablement plus intenses et plus grandioses, par lesquels il a successivement passé pour arriver à sa forme et à son état actuels. La description de ces derniers constitue l'*Histoire du globe.*

Ces trois premières parties formeraient, au point de vue purement scientifique, un tout homogène et complet. Mais l'auteur a voulu plus et mieux; il s'est proposé de montrer l'accord de la cosmogonie générale avec le récit de la *Genèse.* Là est la partie vraiment neuve et originale de son travail. Les différents systèmes, les diverses théories ayant cours plus ou moins autorisé dans la science, y sont examinés, discutés, et, quand il y a lieu, réfutés. Et avec ce qui reste, après ce passé au crible d'une critique raisonnée et savante, l'auteur montre comment tout, dans l'ensemble ainsi que dans le détail, s'accorde en une merveilleuse harmonie avec le livre inspiré.

Auteur nous-même d'un petit volume sur la matière, publié il y a déjà plusieurs années : *Comment s'est formé l'univers* (un vol. in-12, Paris, Palmé), nous sommes d'autant plus à l'aise pour reconnaître que, des nombreux écrivains qui se sont occupés de cette grave question, aucun mieux que M. l'abbé Raingeard ne nous paraît l'avoir traitée aussi complètement et en un nombre de pages plus restreint.

J. D'E.

L'Hygiène alimentaire, par le Dr DUJARDIN-BEAUMETZ, membre de l'Académie de médecine et du Conseil d'Hygiène et de Salubrité de la Seine, médecin de l'hôpital Cochin. 1 vol. in-8 de II-235 p. Paris, O. Doin, 1887. — Prix : 6 fr.

M. Dujardin-Beaumetz vient de publier les conférences qu'il a faites en 1885-86, à l'hôpital Cochin, sur *l'Hygiène alimentaire,* comme l'an dernier ses conférences de 1884-85, sous le titre des *Nouvelles Médications.* Ce rapprochement présente un certain intérêt, et il sied bien au

maître qui a fait connaître au monde médical tant d'agents médicamenteux nouveaux, étudié d'une façon aussi merveilleuse tant de drogues inconnues ou mal connues, les unes créées récemment par la chimie organique, les autres arrivant des pays éloignés, — il lui sied bien, dis-je, de montrer aujourd'hui la puissance de cet agent capital dans l'hygiène de l'homme sain et dans la thérapeutique du malade : le régime alimentaire. « Je crois plus que jamais à l'utilité des médicaments, dit-il (page 13). Mais je crois aussi que l'on oublie trop souvent qu'à côté de ces agents médicamenteux actifs, il en est d'autres d'une activité égale et qui sont entièrement puisés dans le domaine de l'hygiène. »

Après un court exposé historique, l'auteur aborde l'étude des principes alimentaires primordiaux : albuminoïdes, graisses, sels, eau, montrant, partout où elle est connue, la série des transformations subies par ces substances pendant leur passage au travers de notre organisme. Vient ensuite l'étude des aliments complets (p. 33, lait, œufs); des aliments principalement azotés (p. 51, viandes, sang, poissons, mollusques); des légumes, des céréales, des aliments gras; enfin l'étude des boissons : eau, vins des différents crus, bière, liqueurs, alcools. Ces éléments des divers régimes une fois connus, M. Dujardin-Beaumetz étudie la ration alimentaire (p. 113) chez l'ouvrier, chez le soldat, dans les hôpitaux, puis la transformation de ces divers éléments en travail musculaire : s'appuyant sur les belles recherches de M. Hervé-Mangon, il indique le nombre des calories dégagées dans l'organisme par les proportions données des principaux aliments usuels, et peut alors, sur ces bases, établir la valeur nutritive de ces divers aliments. Passant ensuite à l'étude du régime insuffisant, M. Dujardin-Beaumetz fait une excellente étude critique des différentes méthodes préconisées récemment dans le traitement de l'obésité, et se rallie, pour son compte, à celle de Banting modifiée : c'est-à-dire 125 gr. de pain, 250 gr. de viande quelconque, 200 gr. de légumes verts, et 30 gr. de fromage par jour : les soupes et la pâtisserie sont proscrites, les fruits permis à discrétion : comme boisson, M. Dujardin-Beaumetz permet 300 gr. de thé léger, ou de vin coupé avec une eau alcaline (Vichy, Vals) pendant le repas, ou bien, au gré du malade, une quantité un peu plus forte, mais seulement deux heures après la fin d'un repas entièrement privé de boisson. Ce traitement très rationnel donne d'excellents résultats, mais à condition d'éliminer d'abord les malades incurables d'avance, ou dont la guérison serait dangereuse, tels que ceux qui sont atteints de dégénérescence graisseuse du cœur, c'est-à-dire, les cas, malheureusement trop nombreux, où l'obésité n'est qu'un symptôme. Après avoir examiné ensuite le régime surabondant, l'auteur termine par une étude remarquable sur

le régime alimentaire dans la goutte, dans le diabète, dans les maladies d'estomac et dans les fièvres. — M. Dujardin-Beaumetz a fait là un livre excellent où se retrouvent la clarté et le charme familier d'exposition, la rigoureuse critique théorique et surtout le continuel recours au contrôle clinique qui caractérisent bien la physionomie si aimée du maître. Écrit pour les médecins, je n'en connais pas de plus clair, de plus attrayant, de plus pratiquement utile à mettre entre les mains du public, sur cette grave question du régime qui intéresse chacun de nous, quand elle ne s'impose pas, comme aux âges extrêmes et dans toutes les affections chroniques. R. B.

BELLES-LETTRES

Poètes et Mélodes, *étude sur les origines du rythme tonique dans l'hymnographie de l'Église grecque*, thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, par le P. Edmond Bouvy, des Augustins de l'Assomption. Nîmes, Maison de l'Assomption, 1886, in-8 de 384 p.

La poésie lyrique de l'antiquité, telle que nous la montrent les odes de Pindare et les chœurs de Sophocle et d'Euripide, était basée sur l'isosyllabie et sur la prosodie, ou, pour parler plus simplement, elle exigeait, dans les vers correspondants de chaque strophe, le même nombre de syllabes et la succession des brèves et des longues dans un ordre identique. Les mélodes, c'est-à-dire les auteurs des hymnes qui se sont introduites dans la liturgie de l'Église grecque, donnent aussi aux vers qui se correspondent le même nombre de syllabes; mais les pieds, au lieu d'avoir égard à la brièveté ou à la longueur prosodique, se règlent uniquement d'après l'accent tonique. L'accent tonique consiste, non pas précisément, comme le dit l'auteur, à élever la voix sur une syllabe, puisqu'il se fait sentir aussi quand on lit *recto tono*, mais à appuyer avec plus de force sur cette syllabe que sur les autres du même mot. Cet accent ne dépend nullement de la quantité; la syllabe accentuée, qu'elle soit brève ou longue, soutient, dans la mélodie, le temps fort de la mesure. Avec nos langues modernes, où l'accent tonique joue un rôle si considérable, nous ne pouvons comprendre de quelle façon les anciens, en lisant ou en chantant leurs vers, l'observaient sans nuire au rythme métrique, dont il semble, à chaque instant, devoir contrarier la marche. C'est un problème que le P. Bouvy, après bien d'autres, se pose à son tour. Peut-être croit-il l'avoir jusqu'à un certain point résolu, quand il dit : « On conçoit que pour observer de telles nuances sans déroger à l'uniformité du rythme et du chant, on employât les intervalles délicats du genre enharmonique. » Il n'est cependant pas facile de concevoir comment le genre enharmonique aurait opéré la conciliation des deux éléments en apparence si con-

traires; du reste, on chanta des vers longtemps avant l'invention de ce genre musical, qui, venu le dernier, fut le premier à disparaître.

Après avoir établi que la poésie biblique se refusait aux rythmes des Grecs, et que les poètes chrétiens qui les adoptèrent, les deux Apollinaire, saint Grégoire de Nazianze, Nonnos, Synésius, ne le firent pas avec un succès digne de leur talent et ne devinrent jamais populaires, l'auteur aborde l'étude historique de l'accent. Il le montre faisant son apparition dès l'antiquité dans des vers d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, mais en qualité de simple ornement; puis, devenant le rival du rythme métrique, rival de plus en plus redoutable, à mesure que, la poésie chorique une fois morte, le sens de la quantité prosodique s'affaiblissait dans le peuple. Le monument qui permet le mieux de constater la décadence progressive de la prosodie, c'est le recueil des Oracles sibyllins, composés vers la même époque où Commodius, en latin, « forgeait des vers admirables de force et de sens en dépit de la quantité. » Ceux qui écrivent alors en hexamètres tendent visiblement à mettre l'accent sur l'arsis du cinquième et du sixième pied. Les orateurs chrétiens, particulièrement saint Sophrone, finissent de préférence les membres de leurs périodes par une dipodie dactylique indépendante de la prosodie et basée sur l'accent. Dans le même temps, Sergius fait des œuvres lyriques où l'accent est décidément vainqueur et règle à lui seul tout le rythme. Son hymne Acathistos, admirable d'inspiration et de facture, montre l'hymnographie arrivée à sa perfection.

Cette perfection même des poésies de Sergius amène l'auteur à penser qu'il y a eu des essais lyriques antérieurs qui lui ont frayé la voie, et à chercher comment ils s'introduisirent dans la liturgie. C'était d'abord une phrase mélodique en prose, sous forme de prière ou d'exhortation, intercalée, à peu près comme nos antiennes, entre les psaumes ou autres textes de l'Écriture. Cette phrase se nomma tropaire. « Primitivement court et timide, comme toute nouveauté, le tropaire ne s'établit que lentement. Mais l'autorité ecclésiastique, le renom des auteurs, et surtout l'influence catéchétique que ces chants sacrés pouvaient exercer sur les peuples, donnèrent à cet élément nouveau des développements considérables. Là était l'avenir du lyrisme chrétien. »

A ces phrases ou versets chantés, qu'on appelle aussi stichères (*stichèrion*) par opposition aux versets bibliques (*stichos*) simplement psalmodiés, on appliqua peu à peu les lois rythmiques de l'isosyllabie et de l'homotonie ou succession régulière des syllabes toniques et atones. La première manifestation de l'hymnographie fut l'idiomèle, sorte de couplet isolé qui avait son rythme à lui et sa mélodie propre. La plupart des stichères restèrent à l'état d'idiomèles; les autres servirent de

modèles à d'autres couplets ou strophes dont l'ensemble formait une hymne, ou bien ils devinrent, sous le nom d'hirmus, les types de cantiques nouveaux pour une longue suite d'hymnographes qui, depuis lors, s'est continuée jusqu'à nos jours. Un heureux hasard livra à la perspicacité du cardinal Pitra le secret de ce rythme, jusque-là complètement inconnu aux Occidentaux et observé, pour ainsi dire, d'une manière inconsciente, dans les églises d'Orient.

L'auteur donne ensuite sur cette prosodie nouvelle, sur ses règles, ses exceptions, ses licences, ses ornements, des détails purement techniques dans lesquels nous ne le suivrons pas. La seule loi fondamentale, à part l'isosyllabie et l'homotonie, est celle-ci : chaque vers est décomposable en pieds toniques de deux ou de trois syllabes.

Ce livre est intéressant par le sujet qu'il traite, par l'érudition dont il fait preuve, par le grand nombre de points auxquels il touche, et par le style qui est coulant, soigné, un peu trop relevé peut-être pour un ouvrage dont le fond est didactique. Le P. Bouvy a la modestie de reconnaître qu'il a traité avec trop de développements quelques questions incidentes: nous ne voulons pas le contredire. Quant au manque de proportion des chapitres, dont il s'accuse par deux fois, le lecteur l'absoudra volontiers comme d'une peccadille; il lui reprochera plutôt de n'avoir pas mis un ordre assez lumineux dans la suite de ces chapitres, de n'avoir donné que vers la fin l'explication de termes nouveaux employés dès les premières pages, et de s'être laissé aller dans deux ou trois passages, à des plaisanteries ironiques d'un goût douteux. Cet excellent livre, déjà « plusieurs fois remanié, » gagnerait, croyons-nous, à l'être une fois de plus, en vue d'une plus grande sobriété de détails, et surtout d'un ordre plus rigoureux ou, du moins, plus facile à saisir.

J. N. WAGNER.

Contes populaires de Lorraine, *comparés avec les autres contes populaires de France et des pays étrangers et précédés d'un essai sur l'origine et la propagation des contes populaires européens*, par EMMANUEL COSQUIN. Paris, Vieweg, 1886, 2 vol. in-8 de XLIV-290 et 375 p. — Prix : 20 fr.

De 1876 à 1881 ont paru dans la *Romania* des contes lorrains qui, par la scrupuleuse fidélité de leur narration et surtout par l'importance de leurs commentaires, ont mérité le plus favorable accueil de savants de toute nationalité, tels que MM. Gaston Paris, Reinhold Kœhler, Ralston... Ce sont ces contes qui viennent d'être réunis en un ouvrage dont la juste réputation se trouvait, pour ainsi dire, faite d'avance. Toutefois les deux volumes que nous annonçons ne sont pas la simple reproduction des récits populaires insérés dans la *Romania;* des matériaux nouveaux ont été ajoutés et bien des annotations ont été remaniées, développées ou refaites entièrement.

En tête du recueil on lit une introduction dans laquelle M. Cosquin étudie la question si discutée de l'origine des contes et cherche l'explication d'une ubiquité singulière qui a donné lieu à un système assez séduisant pour avoir rallié de nombreux partisans.

Si l'on compare les contes des diverses nations européennes, de l'Irlande à la Grèce, de l'Espagne à la Russie, on y remarque les ressemblances les plus extraordinaires, non seulement pour le fond, mais pour les détails des récits. Les frères Grimm ont, à ce sujet, émis les premiers une opinion qui, adoptée par M. Max Müller et bien d'autres savants, a été précisée par M. de Hahn. Résumons cette hypothèse : les peuples européens appartiennent presque tous à la race aryenne. Les diverses tribus de cette famille ont apporté dans les contrées où elles se sont transportées, les germes de leur mythologie; ces mythes altérés ont, perdant leur caractère allégorique, fini par se transformer en contes populaires. M. Cosquin demande comment on pourrait expliquer que ces contes, modifiés par les milieux les plus divers, se soient pourtant reproduits partout d'une manière quasi identique. Si l'on soutient, avec les frères Grimm, que les contes n'ont point passé d'un peuple aryen à l'autre, par voie d'emprunt, il faut admettre que les mythes étaient déjà décomposés et parvenus à leur forme actuelle de contes bleus quand, bien des siècles avant notre ère, les premières tribus aryennes quittèrent les plateaux de l'Asie centrale.

En admettant qu'il en fut ainsi, il resterait à vaincre une autre objection. On a d'indiscutables preuves que les contes, objets de si savantes discussions, existent chez des peuples qui ne se rattachent pas aux Aryas. Après avoir bien mis en relief ce fait qui suffirait pour renverser la théorie des frères Grimm, M. Cosquin passe à l'examen d'une autre explication donnée par M. Lang, mais de si peu de consistance qu'il ne vaut vraiment pas la peine de la discuter. M. Cosquin expose ensuite, et les partage en partie, les idées que M. Benfey a développées à ce sujet. C'est de l'Inde, non de l'Inde des temps fabuleux, mais de l'Inde historique, que se sont répandus presque tous les contes populaires. Prenant successivement chaque type de contes, le suivant d'âge en âge, de peuple en peuple, on arrive à la même source, à l'Inde.

L'ouvrage de M. Cosquin est la démonstration de ce système par des preuves qu'offre la généalogie des récits si différents réunis par lui. Ils sont au nombre de quatre-vingt-quatre et ont été recueillis à Moutiers-sur-Saulx, village de Lorraine, ou plutôt du Barrois, mais à leur suite et dans des recherches très érudites, très patientes, ils entraînent l'analyse d'une énorme quantité d'autres contes qui remontent presque tous à l'origine indienne. On est vraiment émer-

veillé des travaux auxquels l'auteur s'est livré et des connaissances philologiques qui lui ont été nécessaires; un ample index bibliographique nous donne la nomenclature de tous les recueils de contes qui ont paru, de tout ce qui a été écrit à leur sujet en France, en Allemagne, en Angleterre, en Russie, en Espagne, en Italie, en Portugal, partout; immense répertoire que M. Cosquin a dû avoir sans cesse présent à la mémoire! Trop modeste, M. Cosquin intitule : remarques, des annotations qui sont souvent d'érudites dissertations. Qu'on lise, par exemple (t. II, p. 225 et suiv.), ce qu'il dit de la fable de Psyché qui, suivant lui, n'était pas un mythe comme on l'a prétendu, mais un vrai conte populaire. Les mythes d'origine classique offrant des ressemblances avec nos contes populaires, sont d'ailleurs rares, pourtant l'histoire de Persée présente des analogies avec quelques-uns d'entre eux (t. I, p. 11). On supposerait volontiers que la littérature du moyen âge, sur laquelle les fictions indiennes ont aussi exercé leur influence, a dû laisser des reflets sur les contes populaires, mais ils sont bien peu fréquents. M. Cosquin cite, pourtant, à propos du *Prince et son cheval* (t. I, p. 143), un épisode de l'histoire de *Robert le Diable,* épisode qui a quelque similitude avec un passage de la *Légende de saint Alexis*, du roman de *Valentin et Orson* et de la *Légende de Garin* dont Cristobal de Virués a fait le héros de son étrange poème *Le Monsserat.* Dans ses remarques sur *Le Fils du pêcheur* (Ib. p. 71), M. Cosquin rappelle *Olivier de Castille et Artus d'Algarbe* et le roman de *Flores et Blanchefleur.* Les références eussent pu être plus nombreuses sur ce fait d'un objet magique qui, en changeant d'aspect, révèle un changement malheureux dans la situation de l'un des personnages. (Voir *Notes sur la ressemblance de quelques fictions*, Austrasie, t. X.) Dans son annotation du même conte, M. Cosquin indique des récits similaires allemands, où un jeune homme, dans une situation difficile, met son épée entre lui et une jeune fille; il rappelle que les *Mille et une nuits* et les *Nibelungen* offrent un trait analogue. Il y a-t-il quelque intérêt à dire que nous le retrouvons dans la romance castillane de *Gerinaldo* et dans sa variante portugaise? Mais là, c'est le père d'une infante qui, on ne voit pas trop pourquoi, place son épée entre sa fille et Gerinaldo endormis. Le conte de *Chatte blanche* (t. II, p. 9) et quelques autres récits appartiennent par quelques côtés au grand cycle des filles ou des fées changées en cygnes dont jadis j'ai eu l'occasion de m'occuper assez longuement (*Vieux auteurs castillans,* t. I, p. 272 et suiv.). Le conte du *Taureau d'or* se rattache à un autre cycle, très vaste aussi, qui a produit le poème de la *Mannekine* et quantité d'autres œuvres dont la vogue eut une longue durée. Telles sont les plus notables ressemblances que l'on peut remarquer entre la littérature du moyen âge et les contes lorrains... Il n'y a pas à chercher de rapprochements avec les fabliaux, un seul d'entre

eux (Le Grand d'Aussy, t. III, p. 442), offre de la ressemblance avec un des contes de M. Cosquin, *Les deux perdrix* (t. II, p. 342). Aux références mentionnées, il y en a quelques autres à ajouter, on lit ce conte dans le *Passa têmpo dé curiosi*, p. 22, et les *Facezie, Motti e burle* de Zabata, p. 36. Imbert l'a mis en vers et Desaugiers s'est amusé de son côté à le redire, en vers aussi, sous ce titre *Rien qu'une* (*Poésies*, t. 2, p. 71), avant d'en faire un gai vaudeville : *Le dîner de Madelon;* enfin dans *El libro de los Enxemplos*, exemple XI (p. 455 des *Escritores en prosa anteriores al siglo XV*, Rivadeneyra, 1860), on rencontre une donnée analogue et l'éditeur du volume, M. de Gayangos, renvoie à un conte de Pierre Alfonse.

On rencontre peu d'affinités entre la poésie populaire et les contes lorrains; on trouve pourtant dans l'un d'eux, *Poutin et Poutot* (t. II, p. 31), des gradations du genre de celles qui forment le fond de la pièce si connue sous le titre de *Biquette* ou du *Conjurateur et le loup*, pièce bizarre dont M. de Marcellus a découvert une variante en Grèce. Peut-être y aurait-il aussi quelque vague analogie entre les Plumes qui se baignent, les traditions sur les filles changées en cygnes et la très ancienne et incomplète chanson où il est parlé de trois canards blancs qui se baignent dans un étang et que rencontre le fils du roi...

Nous voyons bien peu de rapprochements à ajouter au travail de confrontation si bien exécuté par M. Cosquin. Nous mentionnerons cependant quelques ressemblances, d'ailleurs se rapportant moins au *Papillon blanc* (t. II, p. 123) qu'à une légende bretonne empruntée à M. Luzel et citée en note; M. Sebillot, dans les *Traditions et superstitions de la Haute Bretagne*, a, sous le titre *Le beau squelette*, donné un récit du même genre que l'on peut comparer au *Souper du fantôme* inséré par M. Carnoy dans la *Littérature orale de la Picardie* et au *Dom João* dont M. Leite de Vasconcellos a raconté l'histoire dans son *Anuario para o estudo das tradições populares portuguezas*.

Vaut-il la peine d'ajouter à ces observations que M. Cosquin nous paraît s'être trompé au sujet du livre de Latour Landry? Il dit (t. II, p. 320), que cet ouvrage date sans doute du temps de Louis XI. Peut-être a-t-on imprimé XI au lieu de IX, mais, dans ce cas, il y aurait encore une erreur, car les instructions du bon chevalier, suivant M. de Montaiglon (introduction, p. XIV), furent écrites vers 1371.

Les *Contes populaires de Lorraine* sont certainement l'œuvre la plus remarquable qui, dans cet ordre de travaux, ait été publiée en France; ils offrent un digne pendant à tout ce que l'érudition étrangère a pu donner de meilleur dans ce genre. Ils contrarieront sans doute les partisans des origines mythiques aryennes, mais il faut reconnaître que M. Cosquin fait encore la part belle aux contes populaires. « L'étude des contes, dit-il à la fin de son introduction, si elle ne s'appelle plus

du nom ambitieux de mythographie, si elle ne prétend plus chercher dans Perrault ou dans les frères Grimm des révélations sur la mythologie ancienne des peuples indo-européens, ni sur les idées de l'humanité primitive, n'en sera pas moins une science auxiliaire de l'histoire littéraire et aussi de l'histoire générale. Est-il, en effet, rien de plus curieux, rien de plus imprévu, sous ce double rapport, que de voir tant de nations recevoir de la même source les récits dont s'amuse l'imagination populaire? Et quelle instructive odyssée que celle de ces humbles contes, qui, au milieu de tant de guerres et de bouleversements, à travers tant de civilisations profondément différentes, parviennent des bords du Gange ou de l'Indus à ceux de tel ruisseau de Lorraine ou de Bretagne. L'édifice du système mythique avec ses apparences séduisantes a beau s'écrouler, qu'importe? Par-delà ces nuages évanouis s'étend un vaste champ de recherches rempli des plus vivantes, des plus vivifiantes réalités. » TH. DE PUYMAIGRE.

Fabiola ou l'Église des Catacombes, par Son Éminence le cardinal WISEMAN, archevêque de Westminster. Traduction nouvelle, édition illustrée de gravures spéciales. — Tours, Cattier, s. d., in-4° de x-384 p. — Prix : 7 fr.

Il y a longtemps, bien certainement, que tous nos lecteurs connaissent *Fabiola,* ce beau roman où, dans un cadre archéologique et historique qui témoigne d'une vaste érudition, le cardinal Wiseman a su heureusement faire revivre ces grandes ou charmantes figures, Sébastien, Agnès, Fabiola, Tarcisius, d'autres encore qui sont la gloire et comme le parfum de l'Église des Catacombes. On sait d'ailleurs que ce n'est pas là simplement un livre d'histoire, mais un récit fort bien composé, qui, tout en restant, dans son ensemble, fidèle à la vérité historique, sait l'agrémenter de circonstances tour à tour dramatiques, gracieuses ou touchantes, qui en augmentent l'intérêt et disposent le lecteur à mieux goûter les leçons qui s'en dégagent. Ainsi, le roman de *Fabiola* satisfait à toutes les exigences du lecteur chrétien : il l'instruit, l'édifie, l'émeut, et fournit un élément, toujours sain, à son esprit comme à son imagination et à son cœur. Il retrouvera, en le lisant, une sensation très exacte de l'époque la plus intéressante pour les chrétiens de l'histoire de l'Église. Si *Fabiola* est ce que nous venons de dire, et nous croyons être resté au-dessous de la vérité, comment s'étonner que les éditeurs chrétiens ne se lassent pas d'en donner de nouvelles éditions? Celle que vient de publier M. Cattier est fort élégante, étant donné son prix relativement modique. De jolies vignettes d'encadrement circulent autour de ses pages, qui tout de suite attirent le lecteur, que le charme du récit retiendra. Bonne chance donc à ce beau et bon livre.

P. TALON.

Les Œuvres de Hugues de Saint-Victor, essai critique, par B. HAURÉAU, membre de l'Institut. Nouvelle édition. Paris, Hachette, in-8 de 238 p. — Prix : 5 fr.

« Il est bien entendu que ce travail est simplement bibliographique, » dit, dans un court avant-propos, l'historien de la philosophie scolastique. Sa compétence n'est pas contestée, et c'est plaisir de l'entendre discuter la valeur des critères externes et internes au nom desquels l'on attribue ou l'on refuse à Hugues de Saint-Victor la paternité de certains ouvrages. Quelquefois en désaccord avec les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France,* M. Hauréau l'est surtout avec Casimir Oudin, critique aventureux dont il signale la pétulance. « Nous avons dit ailleurs, écrit M. Hauréau, notre sentiment sur la doctrine qui fut toujours dominante à Saint-Victor... Si l'occasion nous est offerte d'en éclaircir des points obscurs, nous ne la fuirons pas; mais, si cela nous conduit à présenter quelque observation critique sur les illusions communes à tout mysticisme, nous nous hâterons de passer outre. « *Satis est philosophatum,* comme dit Plaute... » Le ton de ces lignes indique assez dans quel esprit l'historien se met à philosopher à l'occasion. Certes, il admire Hugues de Saint-Victor, « écrivain soigneux de son style, toujours élégant, souvent ingénieux, qu'on ne doit pas confondre avec les plats ou pompeux diseurs de riens, dont le nombre fut si grand parmi les clercs de son temps. » Mais il n'apprécie pas avec une suffisante équité la doctrine de l'illustre victorin, et souvent celui-ci réclamerait à bon droit contre le fond et aussi contre la forme singulièrement cavalière des jugements dont il est l'objet. « Ce n'est pas lui qu'aveugle la présence de Dieu. S'il s'incline devant lui, c'est par forme de politesse; il se redresse bientôt pour le contempler en face du plus ferme regard, avec le dessein de le bien décrire, et la description qu'il nous fait de toutes ses qualités prouve qu'il a cru voir sans aucun obstacle. » Hugues n'avait point devant Dieu pareille attitude; et la vision initiale et imparfaite que la foi lui donnait, n'affectait pas de si superbes prétentions.

Souvent, dans ses attaques, M. Hauréau vise plus haut que la doctrine de Hugues. Il exorciserait volontiers, s'il en avait les moyens, « le démon morose qui, à l'en croire, possède l'esprit des mystiques »; il ne distingue pas entre ce faux-mysticisme que le P. Gratry appelait « l'anéantissement pervers » et le mysticisme orthodoxe qui, même au milieu de ses hardiesses, n'efface pas la nécessaire limite qui sépare la créature du Créateur. Il faut ajouter que M. Hauréau prête parfois à certaines formules le sens le moins fondé et le plus paradoxal. Le *Deus omnia in omnibus* (qui, dans la seconde Épître aux Corinthiens, signifie l'universelle et absolue souveraineté de Dieu), lui paraît, dans un traité de Hugues, « une conclusion qui dépasse même ce qu'on a pu lire de plus téméraire dans les écrits de saint Anselme et de ses disciples. » Sur la

question fondamentale des rapports de la foi et de la raison, et de leurs limites respectives, M. Hauréau professe une opinion très radicale. « Vainement a-t-on marqué les frontières de la raison et de la foi ; la foi, la raison sont deux principes de connaître également absolus, qui, malgré tous les obstacles, vont irrésistiblement à leurs conséquences ; et, quand ils y sont parvenus, la foi s'écrie que le scepticisme est l'inévitable écueil où vient échouer la raison, la raison triomphe en montrant que la foi ne peut trouver ailleurs que dans le panthéisme ce contentement, ce parfait repos dont elle est si jalouse. » Non, d'après les organes les plus autorisés de la doctrine catholique, le scepticisme n'est pas le dernier mot de la raison ; seulement, la raison qui ferme les yeux aux faits surnaturels, et qui cherche dans l'incompréhensibilité de nos dogmes un argument contre leur vérité, ne s'expose-t-elle pas à subir, dans son propre domaine, et en vertu des lois de l'analogie, les atteintes du scepticisme? D'autre part, la raison a-t-elle jamais montré que la foi trouve dans le panthéisme le contentement et le repos? Sont-ce des panthéistes que les plus grands de ces maîtres du moyen âge parmi lesquels M. Hauréau a vécu?

Notons encore, sous la forme de questions auxquelles on sent que l'auteur a répondu d'avance, des assertions qui témoignent d'une médiocre intelligence du dogme catholique. « La doctrine des deux principes n'est-elle pas au fond de la doctrine chrétienne? Le devoir du théologien est du moins de le dissimuler... Peut-on, sans faire de périlleuses distinctions, imaginer en Jésus-Christ deux sagesses, la sagesse divine et la sagesse humaine? »

Montalembert proposait jadis de donner à la *Gallia christiana* reprise par M. Hauréau la fière épigraphe : *Ausu benedictino, ære privato*. Un peu de la théologie et de la foi des glorieux ancêtres ne messiérait pas au continuateur de leur œuvre. A. LARGENT.

HISTOIRE

Conférences et lettres de P. Savorgnan de Brazza sur ses trois explorations dans l'ouest africain. Texte publié et coordonné par NAPOLÉON NEY. Paris, Maurice Dreyfous, 1887, gr. in-8 de 463 p., orné de nombreux dessins et cartes. — Prix : 10 fr.

Cinq années au Congo (1879-1884). *Voyages. Explorations. Fondation de l'État libre du Congo,* par HENRY M. STANLEY. Traduit de l'anglais par GERARD HARRY. Paris, Maurice Dreyfous, s. d., gr. in-8 de 525 p., orné de nombreux dessins et cartes. — Prix : 10 fr.

Nous avons réuni dans un même compte rendu les deux importants ouvrages que vient de publier la librairie Dreyfous parce qu'ils se complètent l'un l'autre, décrivent deux régions limitrophes, et présentent en parallèle les œuvres de deux explorateurs rivaux. Rien ne

peut mieux faire comprendre que la lecture attentive de ces deux livres, les natures franchement opposées de Brazza et de Stanley : le premier est bien le gentilhomme de race, l'habile diplomate italien, toujours froid et tenace devant les difficultés, sachant les tourner pacifiquement, habile à tirer des hommes ce qu'ils peuvent donner, ne s'emportant et ne reculant jamais; l'autre est le type de l'aventurier américain, fougueux dans ses entreprises, brisant les obstacles, ne sachant mesurer ni ses actes ni ses paroles, d'une énergie indomptable, difficile à satisfaire, impitoyable pour quiconque ne s'asservit pas absolument à sa pensée dominante et exclusive : il se croit le roi du Congo et veut que tout plie devant lui.

Cependant, en comparant ces deux volumes, il ne faut pas perdre de vue qu'il existe entre eux une profonde différence : si le second est de la main même de l'explorateur américain, depuis longtemps déjà rentré en Europe, l'autre n'est encore qu'une compilation de documents épars publiés par un ami de M. de Brazza pour faire patienter le public en attendant l'œuvre définitive annoncée par la maison Hachette et qui sera, paraît-il, un monument considérable ; mais, quand paraîtra-t-elle? Il ne semble pas que le voyageur français, absorbé par la difficile organisation des territoires qu'il a donnés à la France, puisse de longtemps y consacrer de copieux loisirs. Il faut donc nous contenter de ce que nous avons. De fait, M. Napoléon Ney a tiré un très bon parti de ce qu'il avait entre les mains : il a collationné les textes italiens et français des conférences et des lettres dans lesquelles M. P. de Brazza et ses principaux collaborateurs ont fait part au public et à leurs familles des incidents de leurs explorations. Il en a intelligemment respecté la forme et ne s'est permis que rarement d'y ajouter quelques raccords indispensables. Pour chacune des trois campagnes successives dans les bassins de l'Ogôoué et du Congo, l'auteur donne d'abord, sous forme de conférence, un tableau général de l'œuvre accomplie, puis des lettres viennent insister sur les détails et donner un peu de couleur et de mouvement; pour les deux premières expéditions, les lettres sont de M. Pierre de Brazza lui-même ; pour la troisième, elles sont de son frère Jacques et d'un de ses compatriotes et amis, M. Attilio Pecile. Ainsi que le dit fort bien M. Ney, les conférences sont le corps ; les lettres sont l'âme. A la fin du volume figure une série de documents parmi lesquels nous remarquons des lettres du R. P. Augouard, missionnaire catholique, et de M. Comber, missionnaire protestant ; tous deux, surtout le dernier, ont reçu des sujets de Makoko, nouveaux protégés de la France, un accueil plus que froid. Signalons aussi une note de M. le docteur Hamy sur les collections scientifiques recueillies par la mission. Ce volume est très intéressant, moral, malgré quelques plaisanteries assez inoffensives sur la vertu peu farouche des

négresses du haut Ogôoué, et toujours fort convenable pour les missionnaires dont M. de Brazza désire qu'on favorise la propagande civilisatrice dans l'intérieur du continent. Ce qui frappe d'admiration dans l'œuvre de l'explorateur, c'est l'affection qu'il a su inspirer aux naïves populations de l'Afrique équatoriale et l'incroyable disproportion entre l'importance des résultats qu'il a obtenus et l'exiguité des ressources dont il disposait.

Tout autre est Stanley : c'est à coup de millions qu'il procède. Dans sa préface , il se livre à une véritable fantasmagorie de chiffres dans l'évaluation des revenus que doit donner le bassin du Congo et des frais de construction d'un chemin de fer nécessaire pour l'exploitation de ces richesses. « Le bassin du Congo, s'écrie-t-il, ne vaut pas une pièce de quarante sous sans un chemin de fer reliant le haut et le bas du fleuve. » Et il ne demande pour cela que la modeste somme de quatre-vingt-cinq millions. Il est vrai que, là-dessus, les négociants de Manchester l'ont traité de Don Quichotte, ce qu'il digère difficilement, et ce dont il prend texte pour leur dire leur fait. On remarquera aussi qu'il proclame Gambetta le plus grand des hommes d'État français parce qu'il a fait l'éloge de son œuvre dans le style emphatique qui lui est propre. Toutefois, il est deux choses qu'il faut admirer sans réserves chez l'explorateur américain : c'est l'énergie qu'il a déployée pour fonder lui-même toute une chaîne de postes sur les rives du Congo et le respect scrupuleux avec lequel il observe le repos du dimanche. Il n'y a pas lieu, du reste, de s'étonner si toute sa sympathie est pour les missionnaires protestants. Lorsqu'il nous dit comment il rencontra le R. P. Augouard sur le Stanley-Pool, il use du même ton dédaigneux qu'il emploie vis-à-vis de Brazza. La narration de Stanley est souvent un peu sèche et surabondante en détails qui la rendent confuse; toutefois certaines descriptions ne manquent ni de couleur, ni de poésie, et l'on trouve çà et là des épisodes humoristiques ou émouvants qui reposent le lecteur; on remarquera surtout, dans les derniers chapitres, une saisissante peinture des ravages causés sur le haut Congo par les Arabes se livrant à la chasse aux esclaves.

Ces deux volumes sont édités avec beaucoup de luxe par la librairie Dreyfous; les gravures sont nombreuses et d'une bonne exécution ; à signaler surtout de charmantes eaux-fortes exécutées par M. Jacques de Brazza. Les cartes du livre de Stanley sont, en revanche, meilleures et plus complètes ; on y trouve notamment avec plaisir une grande carte murale en deux feuilles donnant la division de l'Afrique équatoriale entre la France, l'État libre du Congo et le Portugal, d'après les conventions du traité de Berlin. Nous regrettons d'avoir remarqué dans le volume de M. Napoléon Ney beaucoup de fautes d'impression, surtout en ce qui concerne les noms géographiques, parfois méconnais-

sables. En résumé, ce sont non seulement deux très beaux livres d'étrennes pour des jeunes gens sérieux, mais encore des ouvrages d'une grande valeur scientifique qui doivent figurer dans toutes les bibliothèques d'amateurs de la géographie. Cte DE BIZEMONT.

La Chaire française au moyen âge, *spécialement au XIIIe siècle, d'après les manuscrits contemporains*, par A. LECOY DE LA MARCHE. Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Deuxième édition, corrigée et augmentée. Paris, Laurens, 1886, in-8 de XVIII-550 p. — Prix : 8 fr.

Le *Polybiblion* a rendu compte avec éloge en 1868 de la première édition de l'excellent ouvrage de M. Lecoy de la Marche. Le mérite de ce livre n'est plus à établir; il nous a fait connaître que « la chaire chrétienne avait produit quelque chose en France avant le seizième siècle » et qu'on trouvait dans les sermons du treizième siècle des morceaux remarquables par le fond et la forme. L'auteur, dans la seconde édition qu'il vient de livrer au public, a conservé la division primitive de son livre, d'ailleurs si judicieuse et si rationnelle; il étudie successivement les prédicateurs, les sermons, la société d'après les sermons. Il a profité d'un certain nombre de manuscrits découverts depuis sa première édition et de plusieurs travaux de valeur faits sur des sujets analogues et auxquels son livre a, pour ainsi dire, donné naissance. C'est la première partie ou biographie des prédicateurs qui a été le plus augmentée, ainsi que la table bibliographique des sermonnaires. Le tableau des mœurs de la société française du treizième siècle s'est aussi enrichi de détails nouveaux. En résumé, il faut féliciter M. Lecoy de la Marche d'avoir voulu mettre son livre à la hauteur des découvertes faites depuis vingt ans sur ce sujet, qu'il avait été le premier à éclairer et à faire connaître. L. L.

Les Frères Prêcheurs en Gascogne au XIIIe et au XIVe siècle, par C. DOUAIS, chanoine honoraire de Montpellier, professeur à l'institut catholique de Toulouse. Paris, Champion; Auch, Cocharaux, 1885, in-8 de 509 p. (Fascicules 7e et 8e des *Archives historiques de la Gascogne.*) — Prix : 15 fr.

Après avoir exposé dans un précédent ouvrage l'organisation des études dans l'ordre des Frères Prêcheurs au moyen âge, M. Douais consacre un nouveau travail à l'histoire de cet Ordre célèbre et à ses vicissitudes en Gascogne. Ce livre est divisé en trois parties, suivant qu'il y est traité de l'histoire des chapitres, de celle des couvents ou de celle des individus qui ont fait partie de l'Ordre.

Dans la première partie, on trouve d'abord le texte des décisions des rois chapitres généraux tenus à Bordeaux en 1277, en 1287 et en 1324 : les

deux premiers étaient déjà connus, au moins en partie, par la publication qu'en a faite Dom Martène, au tome IV de son *Thesaurus anecdotorum*. En appendice figurent deux suppléments dont l'un a trait au culte du Saint Sacrement et à la réception de la Fête-Dieu dans l'Ordre, tandis que le second contient les décisions des chapitres généraux relatifs à l'Inquisition. Suit le texte de ceux des chapitres provinciaux de la première province de Provence et de la province de Toulouse qui furent tenus dans diverses villes de Gascogne de 1276 à 1340; ce texte a été établi d'après la compilation de Bernard Gui et de ses continuateurs, que M. Douais a parfois corrigée et complétée au moyen de celle de Raymond Masquerie; ces deux compilations sont conservées dans les mss. 488 et 490 de la bibliothèque de Toulouse.

L'histoire des couvents dominicains de Gascogne remplit la seconde partie. M. Douais y reproduit, après Dom Martène, mais plus complètement que le savant bénédictin, l'histoire écrite, par Bernard Gui et ses continuateurs, des couvents de Bayonne, de Bordeaux, d'Agen, d'Orthez, de Condom, de Saint-Émilion, de Marlaas, d'Auvillar, de Lectoure, de Saint-Sever, de Pont-Vert à Condom, de Saint-Gaudens et de Saint-Giron; l'auteur y raconte brièvement la fondation de chaque Maison et donne la liste des prieurs.

Enfin la troisième partie de la publication de M. Douais consiste en une série de notices placées dans l'ordre alphabétique et consacrées à ceux des Frères Prêcheurs nommés dans les actes des chapitres ou dans l'histoire des couvents dont il a été possible de reconstituer la vie.

Cette publication nouvelle est de nature à rendre de réels services à ceux qui s'occupent de l'histoire du moyen âge.

Malheureusement elle n'est pas sans mériter quelques critiques :

1° Dans sa belle étude sur les mss. de Bernard Gui, M. Léopold Delisle donne la liste des mss. des deux éditions de la compilation où le célèbre écrivain a recueilli les décisions des chapitres. Les mss. de Toulouse qu'a suivis M. Douais représentent la seconde édition; au contraire, le ms. 780 de Bordeaux nous offre la première édition, c'est-à-dire « la compilation dans l'état où Bernard Gui l'avait amenée en 1304. » Ce ms. est d'autant plus important qu'il est l'exemplaire sur lequel l'auteur travaillait en 1304. Ce qu'en dit M. Delisle fait regretter que M. Douais se soit servi uniquement du texte que lui fournissaient les mss. de Toulouse, sans les rapprocher du texte de Bordeaux.—Même observation pour l'histoire des couvents : M. Douais a suivi le ms. 490 (I, 273) de la bibliothèque de Toulouse, qui, dit-il, s'il n'est pas autographe, est certainement l'édition originale de Bernard Gui. Or, M. Delisle nous apprend que, vers 1312, Bernard Gui fit faire de son œuvre une copie qui figure au ms. 780 de Bordeaux : cet exemplaire, ajoute l'éminent érudit, porte les traces d'une révision de l'auteur, qui,

aidé par des collaborateurs anonymes, y a consigné des suppléments dont le texte n'est pas toujours identique à celui des articles additionnels du ms. 273 de Toulouse. Pourquoi ici encore M. Douais n'a-t-il point rapproché le texte de Bordeaux de celui de Toulouse ?

2° Tous les personnages contemporains n'ont pas été identifiés comme il serait désirable pour la commodité du lecteur. En outre, on peut signaler quelques légères erreurs qui même ont passé du texte dans la table. Un critique a déjà cité la *Comitissa Undocinensis* pour *Vindocinensis* (p. 200) ; je crois bien pouvoir ajouter le *Comes Edvenarum* pour *Convenarum* (p. 174). P. F.

Ymbert de Batarnay, *seigneur du Bouchage, conseiller des rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier* (1438-1523), par BERNARD DE MANDROT. Paris, Alph. Picard, 1886, gr. in-8 de IX-404 p. — Prix : 10 fr.

M. Bernard de Mandrot a été attiré par une volumineuse correspondance qui se trouve à la Bibliothèque nationale, parmi les manuscrits de Béthune, et qui est éparse dans quarante volumes. On n'y trouve pas moins de soixante-huit lettres adressées par Louis XI à son fidèle serviteur, le seigneur du Bouchage; il y en a d'autres de Charles VIII, de Louis XII, de François Ier, et un bon nombre adressées par Ymbert de Batarnay aux rois ses maîtres et à divers personnages, ou reçues par lui.

Ymbert de Batarnay naquit vers 1438. Attaché dans sa jeunesse à la personne du Dauphin Louis, qui l'emmena à la Cour de Bourgogne quand il s'enfuit du Dauphiné, Ymbert fut bientôt en possession d'une importante situation à la Cour de ce prince, parvenu au trône. En 1468, il était conseiller et chambellan ; il fut activement employé dans les démêlés de Louis XI avec le duc de Guyenne et reçut, à la mort de celui-ci, des domaines considérables confisqués antérieurement sur le comte d'Armagnac. A ce moment, du Bouchage était l'un des conseillers les plus écoutés de son maître, qui se servait de lui pour « faire charier droit » ceux dont il soupçonnait la fidélité. En 1474, Louis XI réunit de nouvelles terres à celles que possédait du Bouchage, et reconstitua ainsi en sa faveur le comté de Fezensac. En 1475, il est lieutenant général en Roussillon; en 1478, il est gouverneur de Bourges et des pays d'environ ; chargé d'importantes négociations diplomatiques, ayant mission de présenter les offrandes du roi dans tous les lieux de pèlerinage, préposé au paiement des officiers de la maison royale, il est de plus en plus l'homme de confiance de Louis XI. Mais, « favori du roi, du Bouchage ne négligea jamais les intérêts du royaume, et l'on peut dire que Louis XI, en le comblant de bienfaits, peut-être excessifs, avait récompensé du moins de véri-

tables services. » — Louis XI mort, du Bouchage disparaît un moment de la scène; mais ses conseils étaient trop nécessaires à la Régente pour qu'elle s'en privât longtemps. Du Bouchage fut associé à tous les actes du règne de Charles VIII, et reçut en 1494 un poste de confiance : la garde du Dauphin Charles-Orland pendant le voyage du Roi en Italie. Il n'en fut pas moins chargé en 1495 d'une mission vers le roi des Romains; en 1497 il fut envoyé en Castille; il était près de son maître, le 8 avril 1498, quand Charles VIII mourut d'une attaque d'apoplexie. — Du Bouchage avait soixante ans; mais il devait encore rendre d'importants services à Louis XII, qui le maintint en possession de tous ses emplois. En 1507, il accompagna le Roi dans son expédition contre Gênes; en 1511, il fut envoyé à l'Assemblée des États de Normandie comme commissaire du Roi. Il était toujours à son poste quand Louis XII mourut, en 1515. François Ier le nomma en 1518 gouverneur du Dauphin, né le 28 février; c'est dans l'exercice de ces fonctions que la mort le frappa (12 mai 1523), à l'âge de 85 ans.

M. B. de Mandrot a fort bien retracé la vie de ce personnage, qui méritait, à plus d'un titre, d'avoir sa place dans notre histoire. Non seulement son livre est précieux par la sûreté et par la multiplicité des informations, mais il est riche en documents inédits, et les nombreuses pièces justificatives qui l'accompagnent (p. 295-386) offrent une source fort intéressante, à tous égards, pour la période de notre histoire comprise entre 1468 et 1523. Ajoutons que l'ouvrage, qui s'ouvre par une héliogravure représentant le tombeau de Batarnay à Montrésor, se termine par une généalogie de sa famille, et qu'il est parfaitement imprimé par Cagniard (de Rouen), sur papier vergé teinté.

G. DE B.

La Femme au XVIIIe siècle, par EDMOND et JULES DE GONCOURT, Nouvelle édition, revue, augmentée et illustrée de 64 reproductions sur cuivre, par Dujardin, d'après des originaux de l'époque. Paris, Firmin-Didot, 1887, gr. in-8 de 402 p. — Prix : 30 fr.

La femme est la reine du XVIIIe siècle; honnête ou tombée, c'est elle qui domine. Mme de Maurepas conduit son mari et par là, dit la chronique, gouverne le royaume; Mme de Pompadour dirige le roi, dirige les armées, dirige les affaires étrangères et s'impose ainsi à l'Europe comme à la France. Et il faut l'ajouter, deux des souverains les plus habiles et les plus puissants de ce siècle sont deux femmes, Catherine de Russie et Marie-Thérèse d'Autriche. Mais laissant de côté ce gouvernement des peuples qui ne fut pas toujours heureux, il y a un empire qu'il est impossible de refuser à la femme, à cette époque, c'est celui des mœurs, celui de l'esprit et celui du goût. Le XVIIe siècle n'a guère connu les salons, depuis la disparition de l'hôtel

de Rambouillet ; le XVIIIe siècle est leur siècle, il y en a partout, dans toutes les classes et dans tous les rangs, depuis les salons princiers comme celui du Temple, jusqu'aux salons bourgeois comme celui de Mme Geoffrin. Et cet empire des salons est tellement connu et accrédité que les souverains étrangers qui voyagent en France viennent leur présenter leurs hommages, souvent même avant d'avoir été faire leur cour à Versailles. Grâce à cette domination incontestée des salons, l'empire de la langue française, de l'esprit français, du goût français, s'établit dans le monde civilisé. Les modes françaises se répandent dans toute l'Europe : et chaque année, des poupées habillées par les meilleures couturières, coiffées par les coiffeurs les plus habiles, vont porter dans les villes où l'on se pique de goût, les toilettes de Paris, si extravagantes soient-elles.

C'est cette omnipotence de la femme sous Louis XV et Louis XVI, que deux des écrivains qui ont le mieux connu le XVIIIe siècle et le plus contribué à le mettre en vogue, MM. Edmond et Jules de Goncourt, ont entrepris de peindre dans leur beau livre de *La Femme au XVIIIe siècle*, publié en 1862, réédité en 1887 avec un grand luxe par la maison Didot. Ils prennent la femme à sa naissance, ils la suivent dans son éducation, au couvent d'abord, puis dans la famille, dans le mariage, dans la vie publique ou privée, dans sa conversation, dans sa toilette, dans sa vieillesse, dans sa mort. Ils n'oublient pas et ils ne pouvaient pas oublier le chapitre de l'amour, car c'est un des tristes signes de ce siècle, si brillant et si séduisant, qu'on n'y a pas moins de respect pour la femme déchue, pour la courtisane même que pour la femme honnête. Et ce sont ces détails, que les auteurs, du reste, ne pouvaient guère éviter, qui font que ce beau volume ne saurait être mis en toutes les mains. Le chapitre du mariage ne fait que révéler cette déplorable situation des esprits et des mœurs, cette absence de sens moral qui érige l'adultère en habitude et presque en principe. La femme bourgeoise pourtant et aussi la femme de province — il faut ajouter cette dernière, car MM. de Goncourt ont surtout étudié la femme de Paris — échappent du moins à cette effrayante corruption, qui ne présage et n'explique que trop la Révolution de la fin de ce siècle; il faut l'effusion du sang pour guérir de pareilles maladies. Un des plus curieux chapitres de ce livre est celui sur les modes dont les auteurs décrivent les variations et les étrangetés avec d'abondants détails techniques et une réelle compétence. Tout le volume d'ailleurs révèle une connaissance approfondie du sujet; il est écrit dans ce style condensé et chatoyant dont les frères de Goncourt ont le secret, style qui résume une pensée en quelques lignes, un chapitre, fruit de milliers de recherches, en quelques pages et qui par l'excès même de sa concentration et de son éclat, finit parfois par éblouir et fatiguer.

Mais malgré ce défaut qui n'est que l'exagération d'une qualité, l'intérêt de l'œuvre ne faiblit pas du commencement à la fin, et de magnifiques reproductions des plus jolies œuvres de l'art du XVIIIe siècle, si spirituelles, si fines, si légères — trop légères souvent, malheureusement, — en augmentent encore l'attrait.

M. DE LA ROCHETERIE.

Le Droit du seigneur au moyen âge. *Étude critique et historique* par le comte AMÉDÉE DE FORAS. Chambéry, André Perrin, 1886, in-8 de XIX-281 p.

Voici un nouvel ouvrage publié sur une question qui a déjà été traitée à différents points de vue et sur laquelle on revient toujours, bien que le sujet paraisse épuisé. Ceux qui tiennent pour le droit du seigneur, dans le seul but de dénigrer le moyen âge, ne se lassent pas de répéter les mêmes arguments, de s'appuyer sur des textes sciemment mal compris, ou apocryphes. Ceux qui sont convaincus que le droit du seigneur est, ainsi que le dit M. de Foras, « une infamie radicalement imaginaire », ne se fatiguent pas de prouver que les preuves manquent complètement à l'appui de cette thèse étrange; quoi qu'ils disent on voit presque périodiquement l'erreur reparaître, et l'on entend des personnes graves répéter, de confiance, cette formule banale : « Il a dû y avoir quelque chose. »

Veuillot fit, sur ce sujet, un livre excellent, mais rédigé avec une telle « furia, » que, pour certains lecteurs, ce livre parut être un vertueux pamphlet, trop violent pour convaincre. M. A. de Barthélemy reprit ensuite la question et la traita suivant les règles de la critique historique : son travail, un peu sérieux, effraya les lecteurs qui préféraient les plaisanteries gauloises de l'autre école. Aujourd'hui, M. de Foras vient à son tour reprendre la discussion, après avoir lu un livre de M. Léon de Labessade. Il étudie tous les textes employés pour établir qu'il y a eu un droit du seigneur; il montre qu'ils sont « tous » sans aucune valeur; il étudie les mœurs et les coutumes du moyen âge, de manière à prouver qu'il n'y a pas place pour un semblable abus; ajoutons que le livre est rédigé sous une forme piquante, avec une verve qui force le lecteur à le lire jusqu'à la dernière page. Nous souhaitons qu'en fermant ce joli volume, le lecteur soit tellement convaincu que nous n'entendions plus, dans les livres, non plus que sur la scène, parler de cette triste plaisanterie.

J. DE M.

Les Civilisations de l'Inde, par le Dr GUSTAVE LE BON. Paris, Firmin Didot, 1887, in-4 de 743 p., orné de 7 chromolithographies, 2 cartes et 350 gravures et héliogravures. — Prix : 30 fr.

Cette publication est une œuvre importante par le texte comme par

l'illustration. M. Le Bon s'y montre remarquablement libre des préjugés académiques, démocratiques et autres qui empêchent de comprendre l'Inde. La question des races est exposée nettement : elle fait parfaitement ressortir la raison d'être des castes. L'expédition de Rama et surtout son alliance avec Songriva dans le Dekkan contiennent une révélation ethnologique, dont l'auteur a su profiter. C'est que le *Ramayana* et le *Maha-Barata* sont les sources les plus précieuses d'informations sur ces peuples, précisément, comme l'indique M. Le Bon, à cause de la part que l'imagination a prise pendant des siècles à la genèse ininterrompue de ces épopées. Aussi je ne comprends guère pourquoi il prend un ton ironique en les analysant. Dans la comparaison du système anglais avec le nôtre sur le sol indien, l'auteur flagelle vertement notre fonctionnarisme à outrance, nos prétentions législatives, et notre fureur à appliquer aux colonies les mêmes principes que sur notre continent. « Si la centralisation absolue, dit-il, est une dangereuse chimère pour les États relativement restreints,... habités par une race presque homogène, qu'aurait-elle été pour des États aussi étendus? (p. 668) Gardons nos idées d'égalité, si nous ne pouvons vivre sans elles; mais renonçons absolument à fonder des colonies tant que nous persisterons à les garder (p. 698). » Par contre, M. Le Bon félicite les Anglais d'avoir fondé leur domination sur une séparation absolue entre leur propre race et les races indigènes. Soit, mais j'ajouterai un blâme pour la raideur. Entendons-nous : à l'encontre du Babou (petit fonctionnaire indigène) dont le caractère a été abaissé par l'instruction européenne, rampant à la fois et présomptueux, j'admets la rebuffade ; mais l'indigène soumis a droit à un traitement doux et sympathique sans raideur, par cela même qu'il est séparé du vainqueur par une barrière infranchissable et qu'il ne tente pas de la franchir. *Parcere subjectis :* les Anglais l'observent-ils? — M. Le Bon fait aussi ressortir l'insuffisance du concours pour le recrutement des agents publics.

Cette indépendance, que je viens de préconiser par quelques exemples, l'auteur l'applique malencontreusement à la religion. Il reconnaît bien que la solidité des croyances est une des bases les plus solides de la cohésion des peuples (p. 723) ; mais il place toutes les croyances à peu près sur le même niveau. On ne trouvera plus, il est vrai, dans *les Civilisations de l'Inde* ces violentes agressions que nous avons signalées dans un autre ouvrage. Non, le docteur Le Bon est presque respectueux, mais respectueux avec dédain. Et ce dédain l'amène à des rapprochements qu'il aurait dû s'interdire (surtout à la page 609).

Je mentionnerai une nouvelle explication de l'histoire du Bouddhisme dans l'Inde. D'un autre côté, je regrette que l'auteur ne donne pas les indications que je cherche vainement dans les journaux anglais depuis bien des années, sur les Wahabites de l'Inde et sur leurs relations, s'il en existe, avec les célèbres sectaires du Nedjd.

Enfin je tiens à dire que les appréciations sur la valeur respective des Européens et des Extrêmes-Orientaux sont judicieuses : cette étude de virtualité comparée donne à réfléchir.

L'illustration est digne de la maison Firmin-Didot. Les chromolithographies atteignent le dernier degré de perfection technique dans un genre que les artistes n'admettent guère. Les estampes, tirées avec profusion dans le texte, feront connaître très suffisamment une architecture que, pour mon compte, j'apprécie infiniment et qui m'émeut.

Je placerais, cependant, encore au dessus, les monuments de la Grèce et ceux du moyen âge, ne fût-ce que pour cette logique de construction, que Viollet le Duc a si bien fait ressortir dans ses *Entretiens*. Je préfère aussi l'architecture proprement hindoue aux imitations de la Perse. Les quatorze monuments du Népal, qui sont les moins connus, attireront l'attention : quelques-uns donnent vaguement le mirage de Ravenne ou de Florence. Les châles auraient fourni de précieux spécimens d'un art bien topique. — Dans la céramique, je signalerai : le plat hindou de Tanjore, très harmonieux de couleur (vis-à-vis la p. 658) ; un vase d'Hyderabad (p. 663) ; un plateau en or, du Mysore (p. 669) ; le vase de gauche à la page 705 ; un bronze d'une très grande originalité, du Népal (p. 708). Dans les détails de l'art décoratif, j'indiquerai de beaux pilastres, et particulièrement ceux de la page 271, la curieuse danse hindoue à la page 717. Je m'arrête à regret.

ADOLPHE D'AVRIL.

Mémoires du marquis de Sourches *sur le règne de Louis XIV*, publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars par le comte DE COSNAC (Gabriel-Jules) et ÉDOUARD PONTAL, archiviste paléographe. Tomes V et VI. *Juillet 1695-décembre 1700*. Paris, Hachette, 1885 et 1886, 2 vol. in-8 de 476 et 404 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Il est regrettable que M. de Sourches, arrivé à l'époque critique du grand règne, à la veille de la décadence et des désastres, ne nous donne plus que très rarement son opinion personnelle sur les événements dont il est témoin : ses jugements attestaient une élévation de sentiments et une droiture qui les rendaient précieux. L'année 1698, qui s'ouvre avec le sixième volume, se passe en pleine paix : le traité de Ryswick a été conclu au mois d'octobre 1697. M. de Sourches nous révèle d'un seul mot quel soulagement notre pays avait éprouvé en voyant finir une guerre, « la plus violente que la France eût jamais eue. » Cependant, trois ans à peine écoulés, il en éclate une autre plus violente encore, la guerre de la succession d'Espagne, qui commence précisément à la date où se clôt le même volume. A ce moment solennel, M. de Sourches sort de la réserve qu'il s'impose depuis quelques années et confie à son journal l'inquiétude patriotique que lui inspire la résolution, arrêtée dans le conseil du roi, de renoncer au

traité de partage pour accepter le testament de Charles II : « 12 novembre 1700. On disait aussi que le roi avait dépêché des courriers à tous les potentats de la chrétienté pour les informer des propositions de la régence d'Espagne, de l'état informe du traité que l'Empereur n'avait pas voulu signer, de l'équité qui paraissait dans le testament du feu roi d'Espagne et de la disposition où se trouvaient les peuples de tous les États de cette couronne pour élever le duc d'Anjou sur le trône; « c'est ce qui flattait sa gloire agréablement » et qui le faisait « passer par-dessus la considération de l'intérêt de son état, qui se serait trouvé plus fortement établi par le traité de partage. » — Ce fut dans ce conseil-là qu'on dit que, le roi voulant absolument tenir sa parole pour le partage de la succession d'Espagne, « Monseigneur s'opiniâtra à soutenir qu'il devait accepter la couronne pour le duc d'Anjou, et qu'il soutint si fortement son avis qu'à la fin le roi se rendit. » — Ces Mémoires du grand prévôt seront une source abondante de renseignements sur l'esprit militaire qui régnait dans toutes les classes de la nation, et qui allait produire des prodiges pendant les dernières années du règne. On sait quel héroïsme les simples soldats déploieront à Malplaquet et en tant d'autres batailles. Une foule de traits, racontés dans ces volumes, à la veille d'une si grande guerre, montrent quels instincts généreux animaient la noblesse et comment se perpétuaient dès l'enfance, dans les familles vouées au métier des armes, ces traditions de dévouement et de courage qui ont répandu tant de gloire sur le passé de notre pays. « Le 6 mai 1699, le roi accorda au jeune marquis de Listenois l'agrément d'acheter le régiment de dragons de Peysac; il en fixa le prix à 105,000 livres, quoique le marquis de Bullion en offrît 132,000... Cette action du roi fit plaisir à tout le monde; car il fit voir qu'il se souvenait des bons services du marquis de Listenois, oncle de ce jeune gentilhomme. Celui-ci, qui était encore extrêmement jeune, ayant su que Peysac, qui avait le régiment de son père, le voulait vendre, ayant été encouragé par ses amis, aborda le roi dans la galerie de Versailles lorsqu'il allait à la messe et lui demanda l'agrément d'acheter ce régiment. Le roi, surpris de la proposition de la part d'un enfant qui à peine était dans les mousquetaires, s'arrêta un moment et lui dit : Monsieur, vous me permettrez de vous dire que vous êtes encore bien jeune. Mais il ne se déferra point de cette réponse du roi et lui répliqua sur-le-champ : Sire, mon père était encore plus jeune que je ne le suis, quand Votre Majesté lui fit l'honneur de lui donner le même régiment, et il lui dit de parler à Peysac. Cette réponse donna au roi une bonne opinion de lui; mais ayant su depuis qu'il avait peu de biens et que sa mère refusait de s'obliger pour lui, il lui reparla et lui représenta qu'il se ruinerait s'il achetait ce régiment. Mais le petit homme lui répondit sur-le-champ : Sire, je

ne saurais me ruiner, pourvu que je serve bien Votre Majesté. Ce qui charma le roi et fit son affaire, car il n'avait pas plus de quinze à seize ans. Son oncle, l'abbé de Listenois, lui fit trouver la meilleure partie de son argent, et les officiers de son régiment se cotisèrent pour payer le reste » (p. 150 et la note 5, qui est aussi de M. de Sourches.) — Ce volume mérite d'être consulté par quiconque veut approfondir l'état social et moral de l'ancienne France : au mois d'août 1699, il y eut une forte prise entre le duc de la Rochefoucauld, grand veneur, et le marquis d'Heudicourt, grand louvetier de France. « Le premier soutenait que, si les chiens pour loups rencontraient en chassant les grands chiens pour cerfs, le grand louvetier était obligé de faire rompre. Le second soutenait, au contraire, qu'il ne reconnaissait en rien le grand veneur et qu'il n'était point obligé de rompre pour qui que ce fût. La dispute fut vive et on se dit de part et d'autre des choses peu obligeantes, dont le duc de la Rochefoucauld, bon courtisan, demanda ensuite pardon au roi. » Le roi maintint la préséance des grands chiens pour cerfs sur les chiens pour loups : en définitive, ce sont les loups qui gagnaient le plus à ce jugement du roi; mais ils ne triomphèrent pas longtemps : « Le 22 avril 1700, le roi fit un détachement de trente mousquetaires de chacune de ses compagnies pour aller dans l'Orléanais tirer les loups, qui y avaient déjà mangé plusieurs personnes, et cela réussit heureusement. » — Le 19 juin 1699, supplice de Mme Tiquet, condamnée à mort pour complicité dans l'assassinat de son mari, conseiller au Parlement de Paris. Outre « une effroyable multitude de peuple dans la Grève, on avait loué des fenêtres jusqu'à sept ou huit pistoles, et elles étaient remplies de personnes de la Cour et de la robe, jusque-là qu'on y voyait plusieurs hommes et femmes qui avaient été longtemps en commerce de société avec la dame Tiquet : monstrueux effet de la curiosité des Français, qui les fait passer par-dessus toutes sortes de bienséances. » — Entre autres passages, je recommande celui-ci aux grammairiens qui dresseront le lexique du XVIIe siècle : « 9 décembre 1699. Le chancelier (Pontchartrain) se promena, pendant tout le séjour à Marly, dans les jardins avec le roi, qui dit qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu « escarpiner » un chancelier de France comme celui-là, car il marchait effectivement comme un homme de vingt ans. » — Le sixième volume ferme sur le tableau des préparatifs de guerre qui se font de tous côtés et sur les premiers bruits d'un événement qui est un des résultats les plus funestes de la politique suivie par Louis XIV en Allemagne : « 19 décembre 1700. On disait en ce temps-là que, dans un festin, l'électeur de Brandebourg s'était lui-même donné le titre de roi de Prusse. »

CHARLES GÉRIN.

Portraits historiques, par R. CHANTELAUZE. Paris, Perrin, 1886, in-8 de 420 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans cet intéressant volume, en étudiant Philippe de Commynes, le grand Condé, Mazarin, Frédéric II, Louis XV et Marie-Thérèse, M. Chantelauze a fait acte, comme toujours, d'éminent historien. Son étude capitale est celle sur le cardinal Mazarin. Il estime que trop de gens font uniquement l'éloge, voire le panégyrique, de ce grand homme, et croit bon d'apporter au tableau les ombres qui sont dans la vérité; c'est pourquoi il nous rappelle sévèrement les hontes de sa carrière, son avarice, sa cupidité, sa fureur de faire argent de tout. Ne va-t-il pas un peu loin quand il assure que Mazarin ne sut de l'administration des finances que le nécessaire pour s'enrichir, et que la passion de la reine-mère, plus que le besoin où l'on était de ses talents, le maintint à son poste? Louis XIII n'avait point d'amour pour Richelieu, et garda Richelieu parce qu'il ne pouvait se passer de lui. Ainsi nous semble-t-il que Mazarin était nécessaire à Anne d'Autriche, ce qui ne veut point dire que nous ne fassions une différence entre le génie des deux cardinaux. Puis il nous a paru qu'à conter les derniers instants de Mazarin, nous nous serions souvent senti plus de pitié humaine que M. Chantelauze; M. Chantelauze, on le voit clairement, a pour le moribond les sentiments mêmes des contemporains rangés autour de sa couche ou groupés dans les antichambres, et qui le détestaient; nous n'avons pu nous empêcher pour notre part de plaindre cet homme si comblé de gloire et sans une affection au moment suprême : pas un de ses mouvements, pas un de ses mots, les meilleurs mêmes, qui ne fussent tournés à l'odieux par la légion des ennemis; il fit en somme bonne contenance devant la mort, et sa fin fut celle d'un grand homme et même d'un chrétien. Hâtons-nous de dire que le mot par lequel termine M. Chantelauze est celui-ci : « La France moderne, qui n'a pas les mêmes griefs que celle du temps de Mazarin pour être frondeuse, ne se souvient plus que des agrandissements qu'elle doit à son génie. » Mais alors?

L'étude de M. Chantelauze sur les deux livres du duc de Broglie, *Frédéric II et Marie Thérèse*, *Frédéric II et Louis XV*, est d'une clarté parfaite, et nous nous associons volontiers à toutes ses conclusions. Il a fort bien saisi, selon nous, que la question capitale de l'œuvre du duc de Broglie est celle-ci : fut-ce un tort de prendre parti contre Marie-Thérèse à la mort de Charles VI? Et avec le duc de Broglie, il répond : oui. La sage politique était, puisque la maison d'Autriche n'avait plus rien de redoutable, de cesser de lutter contre elle, et même de lui prêter soutien en lui demandant pour salaire une partie des Pays-Bas, comme on en avait reçu déjà la Lorraine; mais on entra dnas les plans de Belle-Isle et l'on fit le jeu de Frédéric II, erreur dont

la conséquence est la grande infortune de la France au XIXe siècle.

G. DE B. D'A.

Études littéraires et critiques avec documents inédits. Madame de Chateaubriand, *d'après ses mémoires et sa correspondance,* par G. PAILHÈS. Bordeaux, Féret, 1887, in-8 de LIX-343 p. avec un portrait et une eau-forte. — Prix : 12 fr. (Tiré à cent exemplaires.)

M. le chanoine Pailhès vient de publier un volume précieux à plus d'un titre, précieux en raison des documents inédits dont il est plein, précieux aussi en raison des éclaircissements et commentaires dont il les a entourés. Les *Mémoires de Madame de Chateaubriand* étaient restés jusqu'ici à peu près inconnus, les voici presque intégralement publiés; et, ce qui vaut mieux encore, voici cette noble figure où rayonnent à la fois l'intelligence et la bonté remise en pleine lumière avec un art consommé, par une main pieuse autant qu'habile. Une bonne fortune littéraire inappréciable est échue à M. l'abbé Pailhès, il en était absolument digne et son livre le démontre surabondamment.

Les mémoires autographes de Mme de Chateaubriand remplissent deux cahiers. Dans le premier, le récit est complètement rédigé de l'année 1804, date inscrite en tête de la première page, à l'année 1815 et se poursuit sans interruption notable et avec un intérêt toujours croissant. Le second cahier, qui ne commence qu'en 1830, contient uniquement des réflexions à l'état de notes sur les hommes politiques qui ont occupé la scène à la fin du règne de Charles X. Le premier manuscrit nous est donné *in extenso* par l'éditeur. De respectables scrupules n'ont pas permis la publication intégrale du second auquel M. Pailhès a pu seulement faire quelques emprunts pour éclaircir certains points de la biographie de Chateaubriand et de sa femme. A titre de compensation, nous avons, au cours du volume, de nombreuses et très intéressantes lettres inédites de Mme de Chateaubriand et de son entourage.

L'illustre écrivain a dit quelque part dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Je ne sais s'il a jamais existé une intelligence plus fine que celle de ma femme... D'un esprit original et cultivé, écrivant de la manière la plus piquante, racontant à merveille,... quoique juge passionné, elle est instruite et bon juge. » On a voulu voir dans ces lignes une effusion lyrique imputable à un accès de sensibilité, à un mouvement de reconnaissance, à une sorte de repentir. Grâce à M. Pailhès, tous les esprits éclairés y trouveront simplement un jugement équitable auquel ils souscriront sans hésitation. On ne connaissait jusqu'ici de Mme de Chateaubriand que l'épouse presque délaissée, que la fondatrice généreuse de l'Infirmerie Marie-Thérèse. On appréciera désormais la femme d'esprit en même temps que la femme de

cœur, la collaboratrice aux *Mémoires d'Outre-Tombe* dont elle a inspiré les meilleures pages, la femme forte toujours fidèle au devoir, dont la tendresse ne défaillit jamais, qui sut défendre son mari contre des influences malsaines et lui préparer une fin chrétienne.

M. Pailhès, dans sa fréquentation assidue avec Mme de Chateaubriand, s'est senti vivement ému par les nobles attraits de cette belle figure et il a compris que le devoir s'imposait de la faire connaître telle qu'elle fut. Il s'est élevé, tout le monde en conviendra, à la hauteur de la tâche qu'il avait assumée, et il aura la satisfaction rare d'avoir pleinement réussi à l'accomplir tout entière.

Je voudrais pouvoir analyser en détail ce livre si plein de révélations curieuses, constamment nourri de textes de haute valeur, écrit avec une rare finesse de critique, d'un style alerte et élégant. Mais il faut se borner. Qu'il me suffise de mentionner rapidement l'introduction où plus d'une erreur historique est définitivement redressée, où notamment certaines assertions de Sainte-Beuve assez malveillant, comme on le sait, pour Chateaubriand, sont vivement et victorieusement réfutées; le chapitre où d'assez étranges affirmations et théories d'un critique en vue, d'ordinaire mieux inspiré, sont réfutées avec beaucoup de bonne humeur et de verve; les excellentes pages de critique littéraire qui déterminent la part qu'il convient d'attribuer à Mme de Chateaubriand dans la composition des *Mémoires d'Outre-Tombe*; les deux chapitres suivants, morceaux achevés de pénétrante analyse où l'auteur étudie les *Sentiments réciproques* des deux époux, leurs relations avec Mme de Beaumont et Mme Récamier à laquelle Mme de Chateaubriand fut si supérieure à tous égards; enfin le récit touchant des dernières années. L'histoire fera son profit de ce livre où tant de documents ont été si intelligemment mis en œuvre, où Chateaubriand patiemment étudié une fois de plus nous est manifesté sous un jour nouveau, où sa femme trop longtemps laissée dans l'ombre resplendit de tout l'éclat de sa vive intelligence et de ses admirables vertus.

Le volume de M. Pailhès restera donc inséparable désormais des *Mémoires* de Châteaubriand, des œuvres exquises de l'excellent Joubert, que nous retrouvons souvent ici, des livres de M. Paul de Raynal sur les *Correspondants de Joubert* et de M. Bardoux sur *Pauline de Beaumont*. La forme matérielle en est d'ailleurs excellente : l'impression est élégante et correcte, un beau portrait de Mme de Chateaubriand orne le frontispice, enfin l'ouvrage est enrichi d'une vue du château de Combourg due à la pointe légère et précise d'un de nos meilleurs aqua-fortistes, Léo Drouyn. Pourquoi faut-il que ce beau livre n'ait été tiré qu'à cent exemplaires?

ERNEST ALLAIN.

. . . .

BULLETIN

Première Corbeille de légendes et d'histoires, par l'abbé ALLÈGRE, chanoine. 3e édition. Tours, Cattier, 1886, in-8 de VIII-240 et 236 p.

La Première Corbeille de légendes et d'histoires a deux parties, ayant chacune leur pagination spéciale, ce qui explique les indications du titre que je viens de transcrire. Pourquoi cette dualité de pagination, qui n'a absolument aucune utilité et qui a bien quelques inconvénients, n'a-t-elle pas disparu dans une troisième édition? je l'ignore, mais cette bizarrerie n'enlève heureusement pas au livre ses qualités qui sont réelles et incontestables. Comme ses sœurs, les quatre autres *Corbeilles* publiées par le même auteur, la *Première Corbeille* présente à ses lecteurs un choix très varié d'histoires, de récits, de légendes ou même de méditations pieuses. Les auteurs les plus divers s'y rencontrent : Étienne Marcel à côté de Paul Féval, Mistral non loin d'Alphonse Daudet, puis Louis Veuillot, le P. Monsabré, le P. Félix, Lacordaire et même Alphonse Karr, devenu pour la circonstance le pieux narrateur de la vie de sainte Zyta. Le charme de ce recueil, c'est sa très grande variété et de ton et de sujets, et aussi la valeur très réelle de la plupart des morceaux qu'il contient. Il y a du gai, du pieux, du dramatique, du délicat, pour toutes les circonstances enfin et pour tous les goûts. Ce recueil me paraît convenir tout particulièrement à l'enfance : les directeurs de catéchismes et orateurs de « Saintes-Familles » y trouveront aussi beaucoup à glaner et ne tarderont pas, j'en suis sûr, à trouver que M. l'abbé Allègre leur a vraiment rendu service. P. TALON.

The fixed Idea of astronomical theory, by AUG. TISCHNER. Leipzig, Gust. Fock, 1885, in-12 de 86 p.

L'astronomie, suivant M. Tischner, tourne, depuis Copernic, autour d'une idée fixe, celle de l'immobilité du soleil, qui la vicie entièrement. Les astronomes cependant, il le reconnaît, n'ignorent pas que le soleil est emporté dans l'espace d'un mouvement rapide dont l'observation a fait connaître approximativement la direction; mais, à l'en croire, ce fait proclamé hautement dans un certain chapitre de la science, serait absolument méconnu dans les théories de la mécanique céleste.

Quiconque est un peu au courant de ces théories verra immédiatement que l'erreur est du côté de M. Tischner. Ces théories, telles qu'on les trouve exposées partout et notamment dans le traité de Laplace, auquel notre auteur reproche bien à tort de démontrer analytiquement l'immobilité du soleil, ces théories ne concernent que le mouvement relatif des planètes par rapport au soleil; dans ce mouvement, le soleil est nécessairement et par hypothèse immobile; cela n'empêche nullement qu'il ait un mouvement absolu quelconque. C'est ainsi que le voyageur qui se promène de long en large dans un compartiment de chemin de fer peut, sous beaucoup de rapports, parler et raisonner comme si le véhicule était immobile; il n'ignore pas cependant le mouvement de celui-ci et sait très bien que son propre mouvement envisagé d'une manière absolue, n'est pas un va-et-vient suivant une ligne transversale, mais un mouvement de progression suivant une courbe sinueuse.

Que certaines conséquences lointaines du mouvement du soleil aient pu

et dû échapper aux astronomes, c'est ce qu'ils admettront volontiers; mais qu'il en soit ainsi des conséquences les plus palpables; qu'on puisse, par ce mouvement, expliquer les inégalités du mouvement lunaire, l'ellipticité des orbites planétaires, c'est une erreur grossière, qui n'aurait pas échappé à M. Tischner lui-même, si, au lieu de se contenter de généralités vagues, il avait essayé de préciser ses vues mathématiquement. E. V.

Ephemerides und Volkslieder (*Éphémérides et chansons populaires*), par GOETHE. Heilbronn, Henninger, 1883, in-12 de XX-47 p.—Prix : 0 fr. 75.

Les *Éphémérides* de Goethe sont une sorte de journal qu'il écrivait en 1770, c'est-à-dire à l'âge de vingt et un ans. C'est tantôt la transcription de quelque passage d'un auteur, tantôt le titre d'un livre, rarement des observations personnelles. On y trouve notées quelques expressions du dialecte de Strasbourg, où il suivit les cours de l'Université. Les ouvrages cités témoignent de l'activité intellectuelle du jeune étudiant : ils sont nombreux et variés; il n'y a presque aucune branche du savoir qui n'y soit représentée : philosophie, théologie, jurisprudence, histoire, voyages, philologie, poésie, art, médecine, sciences naturelles, alchimie. Quelques remarques faites par Goethe dans les premières pages sont écrites en notre langue: on y voit plusieurs accrocs à la syntaxe et même aux rudiments de la grammaire. C'est sans doute à son embarras de se servir du français que fait allusion la note suivante, qui se lit vers le milieu du journal, en allemand cette fois : Quiconque écrit ou compose dans une langue autre que la sienne, est comme un homme qui demeure dans une maison étrangère. L'auteur de la preface, M. Ernest Martin, donne, autant qu'on peut le faire à présent, les explications nécessaires à l'intelligence d'un certain nombre d'indications de Goethe.

A la suite des *Éphémérides* vient un petit recueil de chansons populaires. On sait l'influence que Herder exerça sur Goethe en lui faisant observer la différence qu'il y a entre la poésie artificielle et la poésie naturelle, et en lui montrant dans les chansons populaires l'expression la plus spontanée de cette dernière sorte de poésie. Dans une lettre à Herder, Goethe, parlant de ce recueil qui comprend neuf chansons, dit qu'il les a surprises, dans ses courses en Alsace, sur les lèvres des plus vieilles bonnes femmes. Elles n'ont pas toutes la même valeur poétique ; sur quelques-unes d'entre elles, Goethe lui-même a exprimé en quelques mots son jugement, que M. Martin reproduit dans la préface de ce petit volume, le 14e des *Litteraturdenkmale*.

J. N. WAGNER.

Gustav Wasa, par C. BRENTANO, Heilbronn, Henninger, 1883, in-12 de XIV-136 p. — Prix : 1 fr. 50.

Kotzebue avait fait un ouvrage satirique intitulé : *L'Ane hyperboréen*, dirigé contre les frères Schlegel. Brentano, qui était de leur école, s'empara d'une nouvelle production de Kotzebue, le drame historique de Gustav Wasa, et le parodia. Le quinzième volume des *Litteraturdenkmale* reproduit cette parodie, pièce singulière, dont il est difficile de donner une idée en quelques lignes. Dans la première scène les personnages principaux de l'*Ane hyperboréen* de Kotzebue s'en vont de compagnie à la représentation de son Gustav Wasa. Les passages les plus remarquables de ce drame sont imités, dans l'ouvrage de Brentano, d'une façon burlesque, mais ils n'y occupent qu'une place relativement petite. Avant et après, ce sont des

scènes bizarres, où non seulement le parterre et l'auteur prennent la parole, mais où les esprits des loges, le théâtre, les colonnes, le jour, la nuit, les instruments de musique, etc., jouent aussi le rôle de personnages. Inutile de dire qu'il n'y a pas d'intrigue. Le seul intérêt, à part les passages travestis, se trouve dans les jeux de mots qui y fourmillent, et dans des allusions aux œuvres de Kotzebue et d'autres écrivains du temps, allusions plus ou moins piquantes, et parfois bien obscures. M. J. Minov donne fort heureusement, dans la préface, la clef de toutes ces énigmes. Il donne aussi le résumé de l'*Ane hyperboréen*, et ajoute en appendice les endroits travestis, pour faciliter la comparaison entre l'original et la parodie.

J. N. WAGNER.

Victor Hugo, sa vie, ses œuvres, par PAUL BONDOIS, ancien élève de l'École des hautes études, agrégé d'histoire, professeur au lycée de Versailles, avec portrait. Paris, Picard-Bernheim (s. d.), in-8 carré de 190 p. Prix : 2 fr.

Ce volume fait partie de la série : *les Grands Français* de la *Bibliothèque d'éducation nationale*, publiée par la librairie Picard-Bernheim sous la rubrique de *Collection Picard* : c'est un récit bien distribué et assez agréablement écrit de la vie de Victor Hugo, avec une appréciation un peu sommaire et aussi un peu superficielle de ses œuvres. Bien que ne portant pas une cocarde amie des choses et des idées que le *Polybiblion* se fait gloire de défendre, cependant on n'y trouve pas de ces déclamations banales et de ces attaques passionnées qui remplissent aujourd'hui trop souvent les livres destinés à l'enfance. Chose rare, l'auteur, malgré son admiration décidée pour Victor Hugo, ne laisse pas de noter au passage quelques-uns des défauts qui déparent son œuvre, et parfois même les signale avec une certaine sagacité et une certaine impartialité où le professeur se devine. Mais il ne faut pas lui demander par exemple d'enregistrer les rectifications que M. Biré a spirituellement écrites en marge de l'autobiographie de Victor Hugo : pour M. Bondois, Victor Hugo est toujours « l'enfant sublime » de Chateaubriand, auquel ses quinze ans seuls empêchèrent d'accorder jadis une couronne académique. Je relève cette double erreur à titre d'indication : je pourrais faire d'autres remarques qui prouveraient que l'auteur est doué vis-à-vis de son héros d'une admiration vraiment un peu trop complaisante. Je me borne à une seule. Il dit et redit à satiété que la « pitié suprême » pour les malheureux et les exilés fait l'unité de la vie comme des œuvres de Victor Hugo et qu'il n'y a jamais failli. Si, par les malheureux, l'auteur entend les forçats, les prostituées et diverses autres espèces de gens et de bêtes auxquelles j'avoue que je m'intéresse fort peu ; et si ses exilés sont ceux qui, pour diverses raisons, généralement peu honorables, vont faire un voyage forcé à la Nouvelle, d'accord : sinon, non. Car j'en connais, hélas ! des malheureux et des exilés sur lesquels Victor Hugo n'a pas versé de larmes, et j'en sais même sur lesquels il a versé beaucoup d'injures, qui ne font honneur ni à son éducation, ni à son esprit. La bonté de Victor Hugo m'apparaît dans ses œuvres et dans sa vie tellement séparée du sens moral, que je ne trouve pas qu'il soit légitime, ni même qu'il soit prudent de la tant vanter. C'est le tort de M. Bondois, dont ce parti pris d'admiration gâte un peu l'œuvre, qui d'ailleurs n'est pas mal faite et se lit avec intérêt.

P. TALON.

L'Océan Pacifique occidental. *Description des groupes d'îles au nord et à l'est du continent australien,* par WALTER COOTE, traduit de l'anglais par J. W. HAY. Paris, Ch. Delagrave, 1886, in-8 carré de 182 p., orné d'une carte et de 32 gravures. — Prix : 1 fr. 20.

Ainsi que le dit l'auteur anonyme de la préface du livre de M. Coote, il n'est pas sans intérêt pour nous de connaître les appréciations d'un voyageur anglais sur les archipels mélanésiens, dont quelques-uns sont possessions françaises, tandis que les autres sont réclamés simultanément par nos rivaux et par nous comme dépendances naturelles de l'Australie et de la Nouvelle-Calédonie. Au point de vue religieux, il y a lieu, bien entendu, de faire des réserves, les préférences de l'auteur pour le protestantisme étant la conséquence naturelle de sa nationalité. Il y a même un précieux enseignement pour nous dans cette opinion fermement énoncée par M. Coote que les missionnaires sont les meilleurs agents de colonisation et qu'on leur doit la rapide transformation des indigènes de certaines îles, dans l'archipel de Fidji notamment. L'auteur de la préface commet toutefois une erreur en disant : « que la France renonce à envoyer ses récidivistes en Mélanésie »; en ce moment même un convoi de « relégués » fait voile vers la Nouvelle-Calédonie. » Embarqué sur un navire à voiles, propriété des missions anglicanes, M. Coote a successivement visité l'île Norfolk colonisée par les descendants de l'équipage révolté de la *Bounty;* les îles Fidji, une des plus récentes acquisitions de l'Angleterre, où le génie colonisateur de la race anglo-saxonne s'est manifesté de la manière la plus remarquable; l'archipel Salomon; le groupe des Nouvelles-Hébrides ; l'archipel des Loyalty, dépendance de la Nouvelle-Calédonie, où il déplore avec impartialité les rixes sanglantes entre protestants et catholiques; enfin la Nouvelle-Calédonie elle-même qu'il juge assez favorablement. Comme conclusion de sa pénible navigation, il proteste avec raison contre les abus du recrutement des travailleurs indigènes dans les archipels indépendants; c'est une vraie traite des noirs qui justifie les représailles auxquelles se livent trop souvent sur les blancs les malheureux Mélanésiens. Cet ouvrage peut être mis entre toutes les mains; il est d'une moralité irréprochable, mais il convient d'ajouter qu'il ne sera apprécié que des jeunes gens studieux ayant un goût prononcé pour la géographie. Le style du traducteur est suffisamment correct, mais pas toujours exact en ce qui concerne les termes de marine.

Cte DE BIZEMONT.

Étude sur le titre « de Migrantibus » de la loi salique, par FUSTEL DE COULANGES. Paris, Thorin, 1886, in-8 de 36 p. (Extrait de la *Revue générale du Droit).*

Généralement on interprète le titre XLV de la loi salique en ce sens : « Si un homme veut s'établir dans un village au mépris de la volonté d'un autre homme du village, quand même plusieurs habitants de ce village voudraient l'admettre, il suffit qu'il y en ait un seul qui s'oppose à son admission; il ne lui sera pas permis de s'établir. » De cette interprétation on déduit l'existence de communautés rurales dans l'empire franc. M. Fustel de Coulanges n'accepte pas cette interprétation ; on sait d'ailleurs que dans son livre récent : *Recherches sur quelques questions d'histoire,* il a combattu énergiquement le système qui admet la communauté de village. Dans la présente dissertation, il se propose de substituer à l'interprétation générale du titre *de Migrantibus* une interprétation nouvelle, en harmonie avec ses opinions particulières. Pour lui, le titre XLV, prévoyant l'hypothèse où un

usurpateur envahit les biens d'un absent, permet à tout habitant du village de le poursuivre : il est donc parfaitement compatible avec le régime de la propriété individuelle.

Cette explication est défendue par des arguments ingénieux, que l'auteur développe avec le talent d'exposition que tous lui reconnaissent. La dissertation tout entière est à lire : mais je ne crois pas qu'elle réussisse à rallier le public aux opinions de l'auteur, toujours trop disposé à nier l'influence des invasions germaniques. P. F.

Recherches historiques et diplomatiques *sur les premières années de la vie de Louis le Gros (1081-1100)*, par A. LUCHAIRE. Paris, Alph. Picard, 1886, in-8 de 51 p. — Prix : 2 fr. 50.

Excellente étude, modèle de dissertation scientifique. En voici les principales conclusions : 1° Louis le Gros est né à la fin de l'année 1081. L'opinion qui le fait naître en 1077 ou 1078 est longuement et savamment discutée et réfutée. 2° Le 24 mai 1098, après la première période de la guerre du Vexin, le jeune Louis, poursuivi par l'hostilité de Bertrade et de ses partisans, dut pour un temps se retirer de la Cour, et fut armé chevalier « presque en cachette » par le comte de Ponthieu. Les adversaires de Louis n'auraient pas permis que cette cérémonie eût lieu à la Cour, parce qu'elle avait pour conséquence ordinaire l'émancipation politique et le couronnement du fils du roi. 3° Plus tard, après le 24 mai 1098, et avant le 25 décembre 1100, Louis, par l'ordre et avec l'assentiment de son père, dont il s'était rapproché, fut soumis à la première cérémonie de l'association à la couronne, c'est-à-dire à l'élection. Dès lors, il porta le titre de *rex Francorum designatus* ou bien de *in regem Francorum designatus*. M. Luchaire repousse l'opinion de Brial, d'après laquelle le jeune prince n'aurait pris ce titre qu'en 1103. P. F.

Biographies d'hommes illustres des temps anciens et modernes (Classe de neuvième), par EDGAR ZÉVORT. Paris, Picard-Bernheim et Cie, 1887, in-16 de 259 p., orné de 146 cartes et gravures. — Prix : 1 fr. 50.

Le livre de M. Zévort est bien dans le goût du jour : irréligion et propagande révolutionnaire. Son héros de prédilection est Gambetta : le plus bel éloge qu'il puisse faire d'un grand orateur patriote de l'antiquité, c'est de le comparer à l'aigle de Cahors; il n'a pu vaincre les Prussiens parce que les généraux ne l'ont pas secondé, mais il a fondé la république, ce qui vaut mieux. En revanche, l'empereur Constantin, qui a seulement favorisé l'établissement du christianisme, est un faux grand homme et ne mérite pas le surnom de Grand. La biographie de Galilée offre naturellement une occasion excellente de rééditer les vieux clichés sur l'Inquisition. Quant à Corneille, il faut lui pardonner d'avoir été élevé par les Jésuites : ils étaient alors à peu près les seuls instituteurs de la jeunesse. Voltaire est un grand homme et M. Zévort recommande surtout ses romans aux jeunes élèves de la classe de neuvième. Napoléon fut sans doute un illustre capitaine, mais il laissa bien amoindrir la France que lui avait léguée la république victorieuse. Arago fut grand, non comme astronome, mais parce qu'il était républicain, et le dernier en date, Victor Hugo, fut le premier poète du XIXe siècle, car il écrivit *les Châtiments*. Comme on le voit par ces quelques extraits, M. Zévort se propose de former une jeune génération de libres penseurs et de républicains, et son livre doit être absolument consigné à la porte des établissements d'instruction qui se respectent.

Cte DE BIZEMONT.

Deux ingénieurs au siècle de Louis XIV, *Vauban et Riquet,* par PAUL BONDOIS. Paris, Picard-Bernheim, et Cie, in-8 de 98 p., orné de 13 gravures. — Prix : 1 fr. 20.

Ce livre fait partie d'une série d'études biographiques publiées sous le titre : *Les grands Français,* et destinées aux bibliothèques populaires et à l'instruction de la jeunesse; toutes ne sont pas à recommander, mais celle-ci peut, sans inconvénient être mise entre toutes les mains. Les deux grandes figures de Vauban et de Riquet sont bien dessinées et présentées de manière à intéresser les lecteurs les moins instruits. Au point de vue historique, l'auteur observe une exactitude et une impartialité qui défient la critique. Cependant un mot malheureux termine sa biographie de Vauban : « il fut, dit M. Bondois, l'un des premiers représentants *des Vertus républicaines.* » Cette boutade est, d'ailleurs, plus ridicule que dangereuse. Il convient aussi de signaler que tout sentiment religieux est rigoureusement exclu de cet ouvrage. Cte DE BIZEMONT.

Montcalm devant la postérité. *Étude historique* par EDMOND FALGAIROLLE. Paris, Challamel aîné, 1886, in-16 de 196 p. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que notre patrie se soit montrée avare de témoignages de gratitude envers la mémoire du marquis de Montcalm, tué sous les murs de Quebec en défendant contre l'Angleterre une des plus belles colonies qu'ait possédées la France, on peut dire qu'il ne reste plus aucune trace des indignes accusations qui ont été portées contre lui. M. Falgairolle a cependant voulu les relever pour confondre une fois de plus les calomniateurs qui prétendaient se venger ainsi, après sa mort, de l'intègre général qui n'avait cessé de dénoncer les concussions et les dilapidations par lesquelles l'intendant Bigot et ses complices ruinaient le Canada et préparaient son abandon. C'est aussi avec une indignation justifiée qu'il accuse l'insouciance de Louis XV abandonnant à leurs propres forces les colons héroïques qui défendaient contre une armée les « quelques arpents de neige, » dont se moquait Voltaire; et qu'il flétrit la mauvaise foi du major Washington, le futur héros et fondateur de la grande République américaine.

Ce livre est instructif, bien fait, mais d'une neutralité religieuse absolue; à ce dernier point de vue, on pouvait espérer mieux d'une étude sur des événements ayant pour théâtre le catholique Canada. Cte DE BIZEMONT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Joseph-Noël, dit Natalis DE WAILLY, doyen de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, né à Mézières le 10 mai 1805, est mort à Paris le 3 décembre. Devenu, après 1830, chef de la section administrative des Archives du palais Soubise, M. de Wailly publia huit ans plus tard ce grand travail auquel il a donné le titre modeste d'*Éléments de paléographie* (2 vol. gr. in-4), et qui est encore le meilleur guide de l'archiviste paléographe. Il quitta les Archives pour aller remplacer à la Bibliothèque nationale M. Guérard et fut nommé en 1854 conservateur du département des manuscrits. Il a publié dans la *Bibliothèque de l'École des chartes,* dans le *Journal des Savants* et dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* de nombreuses dissertations, dont quelques-unes méritent

d'être signalées spécialement : *Sur des fragments de papyrus écrits en latin et déposés à la Bibliothèque royale et au musée de Leyde* (1842); — *Sur les tablettes de cire, conservées au Trésor des chartes;* — *Examen critique de la vie de saint Louis, par Geoffroy de Beaulieu* (1844); — *Examen de quelques questions relatives à l'origine des Chroniques de Saint-Denis* (1847). Nous signalerons parmi ses autres travaux : *Notice sur B.-E.-C. Guérard;* — *Mémoire sur la langue de Joinville* (1868, gr. in-8); — *Lettre à M. Gaston Paris sur le texte de Joinville* (1875, in-8); — *Mémoire sur Joinville et sur les enseignements de saint Louis à son fils* (1875, in-4); — *Mémoire sur le Romant ou Chronique en langue vulgaire dont Joinville a reproduit plusieurs passages* (1875, gr. in-8). M. de Wailly a encore publié le tome XXIII des *Historiens de France* et édité l'*Histoire de saint Louis*, par Joinville, et la *Conquête de Constantinople*, par Ville-Hardouin (1874, gr. in-8, 2e édition). Enfin, il y a quelques mois, l'un de nos collaborateurs faisait le plus grand éloge (t. XLVII, 231) de la dernière œuvre de M. N. de Wailly : *Imitation de Jésus-Christ. Traduction nouvelle....* (1886, in-12).

— L'amiral comte Louis-Marie DE GUEYDON, né le 22 novembre 1809, est mort au commencement de décembre. Le comte de Gueydon a eu une brillante carrière militaire : entré dans la marine en 1825, il fut promu au grade de capitaine de corvette en 1840, et à celui de vice-amiral en 1861 ; après avoir été placé à la tête de plusieurs préfectures maritimes, il fut nommé gouverneur de l'Algérie en 1871. Il laisse plusieurs travaux : *La Vérité sur la marine* (1849, in-8); — *Organisation du personnel à bord* (1852, in-8); — *Tactique navale. Recherche des principes primordiaux et fondamentaux de toute tactique navale* (1868, in-8, avec 22 pl.).

— Le général François-Gabriel PITTIÉ, chef de la maison militaire du président de la République, né à Nevers le 4 janvier 1829, est mort à Paris le 4 décembre. Le général Pittié collabora à un grand nombre de revues : la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Correspondance littéraire*, la *Revue française*, la *Revue contemporaine*, la *Revue des poètes*, la *Nouvelle Revue*, etc. Il a publié, outre plusieurs traductions en vers des poésies de Burns, de Goethe et de Heine, trois recueils de poèmes et de sonnets : *Roman de la vingtième année* (1873, 2e édition en 1876); — *Væ victoribus;* — *Les Scabieuses* (1879).

— M. Jean-Ferdinand BERTHIER, le doyen des sourds-muets, né à Louhans (Saône-et-Loire), en 1803, est mort au mois de novembre. M. Berthier, professeur à l'institution des sourds-muets de Paris, a contribué très activement à propager la méthode d'instruction de l'abbé de l'Épée et de l'abbé Sicard, pour lesquels il professait une grande admiration dont témoignent plusieurs de ses travaux. On lui doit : *Notice sur la vie et les ouvrages d'Auguste Bebian, ancien censeur des études à l'institut des sourds-muets* (1839, in-8); — *Les Sourds-muets avant et après l'abbé de l'Épée* (1840, in-8); — *L'Abbé de l'Épée, sa vie, son apostolat, ses travaux, sa lutte et ses succès; avec l'historique des monuments élevés à sa mémoire à Paris et à Versailles* (1852, in-8); — *Sur l'Opinion de feu le docteur Itard, médecin en chef de l'institution nationale des sourds-muets de Paris, relative aux facultés intellectuelles et aux qualités morales des sourds-muets. Réfutation présentée aux académies de médecine et des sciences morales et politiques* (1852, in-8); — *Observations sur la mimique considérée dans ses rapports avec l'enseignement des sourds-muets* (1853, in-8); — *Le Code Napoléon, code civil de l'empire français, mis à la portée des sourds-muets, de leurs familles et des parlants en rapport journalier avec eux* (1869, in-12); — *L'Abbé Sicard, célèbre instituteur des sourds-muets, successeur immédiat de l'abbé de l'Épée. Précis historique sur*

sa vie, ses travaux et ses succès ; suivi de détails biographiques sur ses élèves sourds-muets les plus remarquables... (1873, in-8).

— M. Marco MINGHETTI, ancien président du Conseil des ministres d'Italie, né à Bologne, le 8 septembre 1818, est mort à Rome le 10 décembre 1885. M. Minghetti, qui a joué un rôle politique important sous le pontificat de Pie IX, s'est livré avec ardeur aux études économiques et agricoles. Nous citerons parmi les ouvrages qu'il a publiés : *Sulla Economia pubblica e sulle sue attinenze colla morale e col diritto* (1859); — *Della Proprietà rurale e dei patti fra il padrone ed il lavoratore* (1843); — *Elogio di Antonio Silvani* (1851); — *Della Filosofia della storia ;* — *Orazione per la distribuzione de premi di Belle Arti* (1854); — *Di Alcune Novità agrarie in Inghilterra* (1854); — *Della Libertà religiosa* (1855); — *Elogio di Gaetano Recchi* (1857); — *Di un nuovo ordine di premii istituto in occasione dell'esposizione universale di Parigi* (1867); — *Dell'ordinamento delle imposte dirette in Italia; La Chiesa e lo Stato* (1878). M. Minghetti a réuni en un seul volume plusieurs de ses discours et dissertations économiques sous ce titre : *Opuscoli letterarii ed economici* (1872). En 1847 il fonda un journal à Bologne, *Il Felsineo,* et collabora ensuite à la *Nuova Antologia;* il y a quelques mois il a publié à Bologne son dernier ouvrage : *Raffaello* (1886, in-4).

— Le 23 novembre est mort à Riga Michel PHILIPPOV, à l'âge de 52 ans. Il avait commencé sa carrière littéraire en publiant une série d'articles sur des questions de jurisprudence, dans le *Contemporain.* Il a publié un roman intitulé *Les Affligées* qui a été retiré de la circulation. Son ouvrage capital traite de la *Réforme judiciaire en Russie* (1871-1875). Il collaborait aux différents journaux et revues, et rédigeait même la gazette *le Siècle.* En 1872 ont paru dans les *Mémoires de la Patrie* ses articles sur *la Propriété littéraire.* Son dernier travail est un roman historique : *Le Patriarche Nicon* (1885). L'histoire de Russie l'occupait surtout dans les dernières années de sa vie et il se proposait d'écrire un ouvrage complet sur la période qui nous sépare du règne de l'impératrice Élisabeth.

— Dans la nuit du 11 au 12 novembre, la mort a enlevé à Varsovie M. A. NIKITSKI, professeur d'histoire russe et doyen de la Faculté historico-philologique, âgé de 45 ans. Il occupait la chaire de Varsovie depuis 1873, année où il publia son *Histoire de Pscov,* couronnée par l'Académie. Son principal ouvrage est une thèse de doctorat intitulée : *Esquisse d'histoire intime de l'Église de Novgorod-la-Grande.* Nikitski était originaire de Tchereptsov, dans le gouvernement de Novgorod.

On annonce encore la mort : de M. A.-E. BÉGUYER DE CHANCOURTOIS, ingénieur distingué, professeur de géologie à l'École des mines de Paris, auteur de plusieurs Mémoires, et d'un *Programme raisonné d'un système de géographie fondé sur l'usage des mesures décimales* (1885, in-8); — de M. le docteur BÉRARD, l'auteur des *Cancans,* qui lui valurent de 1830 à 1834 de nombreuses condamnations, et des *Souvenirs de Sainte-Pélagie*; — de M. le comte Emmanuel DE CORTLOGON, ancien préfet, qui après avoir abandonné la politique composa des romans et des chroniques publiées dans *Le Gaulois,* sous le pseudonyme d'Octave de Parisis, mort à 72 ans; — de M. L. DURAND, directeur du *Journal de Fécamp ;* — de M. Amédée HACHETTE, président de la Société historique et archéologique de Château-Thierry, né le 25 juin 1811, mort à Gland, près Château-Thierry, le 9 décembre; — de M. Jules LICHTENSTEIN, qui laisse plusieurs travaux sur le phylloxéra, mort à Montpellier, à 68 ans; — de M. Louis LUSSAUD, avocat distingué, auteur d'études littéraires et archéologiques, mort à Bordeaux; — de M. A. VUILLEMIN, dont les atlas et les cartes géographiques sont bien connus, mort à 74 ans.

A l'étranger on signale la mort : du philosophe Patrick-Proctor ALEXANDER, né en 1823, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopædia Britannica*, auteur de *Mill and Carlyle* (1866) et de *Moral Causation* (1868) mort le 14 novembre à Edimbourg ; — de don Serafino BALESTRA, chanoine de Côme, né dans le Tessin en 1831, mort à Buenos-Ayres, le 26 octobre 1886, archéologue distingué et auteur de plusieurs memoires intéressants sur les monuments de Côme ; — de M. William BARNES, auteur de *A Glossary of the Dorset dialect with a Grammar of its word shupening and wording* (1886, in-8) ; — du cardinal Jean-Baptiste FRANZELIN, de la Compagnie de Jésus, né à Altino dans le diocèse de Trente, le 14 avril 1816, qui laisse de nombreux travaux theologiques ; — de M. Giuseppe GUERZONI, professeur de litterature à l'Université de Padoue, né à Mantoue le 27 février 1835, collaborateur de divers journaux politiques et de la *Rivista contemporanea*, mort à Montechiari, le 26 novembre ; — de l'antiquaire Max HECKMANN, mort le 17 novembre à Mayence ; — du philosophe C. HEYDER, mort à Erlangen, le 25 novembre, à l'âge de 77 ans ; — du rev. John-Harwood HILL, auteur de *Chronicles of the Christian Ages* et de plusieurs autres ouvrages, mort le 3 decembre, âgé de 77 ans ; — de l'orientaliste J. DE HOLLANDER, mort à Bréda (Brabant septentrional), le 11 novembre, à 96 ans ; — de M. Heinrich KLEMM, fondateur d'un Musée bibliographique, qui a publié de savantes études sur l'histoire de l'imprimerie, mort à Dresde, le 23 novembre 1836 ; — du philologue Johann-Nicolaus MADVIG, professeur à l'Université de Copenhague, mort dans cette ville le 11 décembre, à 83 ans ; — du vénérable POWNALL, collaborateur des *Transactions* de la « Leicestershire architectural and archaeological Society », mort le 24 novembre ; — du linguiste Thomas PRENDERGAST, auteur de *Mastery of Languages*, mort à Cheltenham, le 14 novembre, à 80 ans ; — du libraire Otto SPANNER, dont les publications populaires sont très recherchées, mort à Leipzig le 27 novembre, à 67 ans ; — de M. Paul TIN-TUN-LING, lettré chinois, âgé de 53 ans, qui a publié, en collaboration avec Madame Catulle Mendès, divers écrits sur la Chine ; — du botaniste Rud. VON UECHTRITZ, mort à Breslau ; — de l'archéologue George VULLIAMY, secrétaire de l'Institut royal d'archéologie de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, mort dans sa résidence de Greenlithe, le 12 novembre, à 70 ans ; — du Dr Christoph-Friedrich VON WALTHER, ancien conservateur de la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, mort le 2 décembre, à Saint-Pétersbourg ; — du philosophe M. WEBSKY, membre de l'Académie de Berlin, mort le 27 novembre dans cette ville, âgé de 63 ans.

INSTITUT. — *Académie française*. — M. Léon Say, élu membre de l'Académie, en remplacement de MM. Edmond About et Jules Sandeau, est venu prendre séance, le 16 décembre, et a prononcé son discours de réception. M. Rousse, directeur de l'Académie, lui a répondu.

— *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. — L'Académie a procédé, le 3 décembre, à l'élection d'un membre titulaire en remplacement de M. Jourdain, décédé. Il y avait 33 votants. Au premier tour de scrutin, M. Léon Gautier a obtenu 13 voix, M. Croiset 11 et M. Viollet 9. Au second tour, M. Croiset a obtenu 16 voix, M. Leon Gautier 14 et M. Viollet 3. Au troisième tour, M. Croiset a été élu par 19 suffrages contre 14 attribués à M. Léon Gautier.

— *Académie des Sciences*. — Le 13 décembre, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre ordinaire dans la section d'anatomie et zoologie en remplacement de M. Henri Milne-Edward décédé. M. Sappey est élu au premier tour de scrutin par 33 voix contre 10 données à M. Rauvier et 8 à M. Dareste.

— L'Académie des sciences a tenu, le 27 décembre, sa séance publique annuelle. Après le discours du président, les prix des différents concours ont été proclamés.

Géométrie. — Grand Prix des sciences mathématiques : M. Édouard Coursat. Mention honorable : M. Lecornu. Prix Francœur : M. Émile Barbier.

Mécanique. — Prix extraordinaire de six mille francs : 4,000 fr. à M. Fleuriais ; 2,000 fr. à M. de Bernadière. Prix Poncelet : M. Émile Picard. Prix Montyon : M. Rozé. Prix Plumey : M. de Bussy.

Astronomie. — Prix Lalande : M. Backlund. Prix Damoiseau : M. Souillard. Encouragement de 1,000 fr. à M. Obrecht. Prix Valz : M. Bigourdan.

Physique. — Prix Bordin : M. Radau.

Statistique. — Prix Montyon : M. Socquet ; mention exceptionnellement honorable à M. Cisin ; rappel de mention très honorable à M. Turquan ; mention honorable à M. Mireur et à M. Longuet.

Chimie. — Prix Jecker : partagé par moitié entre M. Colson et M. Œschner de Coninck.

Géologie. — Prix Vaillant : MM. Michel Lévy, Marcel Bertrand, Barrois, Offret, Kilian et Bergeron ; encouragement de 1,000 fr. à M. de Montesson.

Botanique. — Prix Dorbier : M. Collin. Prix Desmazières : MM. Van Heurck et Grunon. Prix de la Fons Mélicoq : partagé entre MM. Bouvier et de Layens, d'une part, et M. Camus, d'autre part. Prix Montagne : M. Quélet.

Anatomie et Zoologie. — Prix Thore : M. Peragallo.

Médecine et Chirurgie. — Prix Montyon : Trois prix de 2,500 fr. chacun à M. Léon Collin, à MM. Dejerine et Landouzy, à M. Oré ; trois mentions honorables de 1,500 fr. chacune à MM Cadéac et Malet, à M. Massé et à M. Olivier. Prix Bréant : une récompense de 2,000 fr. à M. Dufflocq ; deux récompenses de 1,500 fr. chacune à M. Guérard et à M. Thoinot. Prix Godard : M. Bazy. Prix Lallemand : M. Vignal.

Physiologie. — Prix Montyon : M. Gréhant. Mention honorable : M. Assaky.

Géographie physique. — Prix Gay : M. Hatt.

Prix généraux. — Prix Montyon : deux prix de 2,500 fr. chacun à MM. Appert frères et à M. Kolb. — Prix Trémont : M. Moureaux. — Prix Gegner : M. Vaison. — Prix Delalande-Guérineau : M. Hyades. — Prix Jean-Reynaud : M. Pasteur. — Prix Ponti : MM. Renard et Krebs. — Prix Laplace : M. Brisse, sorti le premier de l'École polytechnique en 1886.

— *Académie des Sciences morales et politiques.* — L'Académie a tenu, le 5 décembre, sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Geffroy. Après le discours du président, M. Jules Simon, secrétaire perpetuel, a donné lecture d'une remarquable notice historique sur la vie et les travaux de Michelet. Voici la liste des prix décernés aux divers concours :

Prix du budget (2,000 fr., section de législation). — M. Edmond Thaller, professeur à la Faculté de Lyon. — (Section d'économie politique.) Le prix n'est pas décerné, mais une somme de mille francs est accordée à M. Paul Beauregard.

Prix Gegner (section de philosophie), 4,000 fr. — M. François Magy.

Prix Rossi (section d'économie politique). — Pas de prix. Une récompense de 2,500 fr. est accordée à M. Emile Chevalier, et une autre de 1,500 fr. à M. Edmond Villey. M. Auguste Bechaux obtient une mention honorable.

Prix quinquennal Beausejour. — Pas de prix. 3,000 fr. sont accordés à M. Albert des Cilleuls, chef de division à la prefecture de la Seine.

Prix Bordin (section d'histoire générale), 2,500 fr. — M. Paul Guiraud.

Prix Joseph Audiffred. — 5,000 fr. partagés en deux fractions, de 2,500 fr.

chacune, entre Mme de Witt, née Guizot, et M. Gustave Hubault. — Une médaille de 500 fr. est, en outre, accordée à M. Albert Grodet, sous-directeur des colonies.

ÉCOLE DES CHARTES. — Le 24 janvier et jours suivants seront soutenues à l'École des Chartes les thèses suivantes : *Étude linguistique sur des chartes de Douai du XIIIe siècle (1203-1275)*, par Ch. Bonnier; — *L'Hôtel-Dieu de Paris au moyen âge*, par E. Coyecque; — *Histoire de la corporation des serruriers*, par H. Dallemagne; — *Histoire et organisation de la commune d'Agen*, par A. Ducom; — *Les Appels de Guyenne devant le Parlement de Paris sous Édouard Ier et Édouard II*, par Dupond; — *La Vie de Philippe de Maizières*, par A. Froment; — *Geoffroy Martel, comte d'Anjou (1007-1060)*, par de Grandmaison; — *Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, grand-maître de France (1408-1488)*, par A. Isnard; — *Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, ses actes, ses projets, son influence politique*, par E. Jarry; — *Les États souverains de Basse Navarre au XVIe siècle*, par Paul Labrouche; — *Essai sur le cardinal G. d'Amboise, (1460-25 mai 1510)*, par E. Laloy; — *Sur la condition des Juifs du domaine royal (XIIIe siècle)*, par L. Lazard; — *Roscelin et G. de Champeaux*, par H. de Manneville; — *Géographie et topographie féodales du Perche*, par O. de Romanet; — *Gaston VIII, vicomte de Béarn (122...-1290)* par Tissier; — *Monographie de la cathédrale de Séez*, par H. Tournouër; — *Eglises romanes du diocèse de Mâcon*, par J. Virey.

CONCOURS. — Les Religieux Augustins d'Espagne se proposent de célébrer les 3, 4 et 5 mai 1887, le quinzième centenaire de la conversion de saint Augustin, et ouvrent à cet effet un concours littéraire dont voici le programme pour sa partie principale : Parallèle entre la philosophie de l'histoire, telle que saint Augustin l'a exposée, et la même philosophie de l'histoire, telle que les écoles historiques modernes l'exposent ; — Influence de saint Augustin sur le développement de la Théologie catholique ; — Doctrine de saint Augustin sur le Beau ; — Parallèle entre le système de philosophie adopté par saint Augustin, et celui que saint Thomas a préconisé. — Les deux sujets qui suivent doivent être traités en vers : Ode ou autre poésie sur la conversion de saint Augustin ; — Ode sur sainte Monique, mère de saint Augustin. Les manuscrits doivent être envoyés au plus tard pour le 10 avril 1887 au couvent de l'Escorial (Espagne). Les travaux de prose peuvent être latins, français, italiens ou espagnols.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 3 décembre, M. Berthelot a donné lecture d'un curieux mémoire sur quelques métaux et minéraux provenant de l'antique Chaldée. — Dans la séance du 17 décembre, l'Académie a entendu en comité secret la lecture du rapport de M. Weil sur les écoles françaises de Rome et d'Athènes. — Dans celle du 24 décembre, M. Heuzey a communiqué à l'Académie une inscription bilingue, grecque et palmyrénienne, provenant des ruines de Palmyre. — Le 29 décembre, M. Bergaigne a exposé la suite de ses recherches sur l'histoire du Rig-Véda-Sanhita.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 18 décembre, M. Alfred Baudrillart a terminé la lecture de son mémoire sur les prétentions de Philippe V à la couronne de France.

COLLECTION DE TEXTES POUR SERVIR A L'ÉTUDE ET A L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE. — L'idée de mettre à la portée des professeurs et des étudiants un recueil comprenant les biographies, chroniques et textes qui constituent les sources de l'histoire de France, est assurément excellente, et il

faut espérer que la nouvelle collection aura en France le même succès que le Recueil des *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum ex monumentis Germaniae historicis recusi* a eu en Allemagne. M. Maurice Prou, archiviste-paléographe, l'un des membres du Comité, s'est chargé d'inaugurer la collection en publiant *Les Cinq livres des Histoires* de Raoul Glaber. Le texte, établi principalement d'après le ms. lat. 10912 de la Bibliothèque nationale, est précédé d'une courte préface dans laquelle l'éditeur a résumé ce que De La Curne Sainte-Palaye, les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, MM. Vaitz, Wattenbach et Monod ont écrit sur Raoul Glaber, les manuscrits et les éditions de ses *Histoires*. M. Prou a exposé avec méthode et clarté les conclusions de ses devanciers; cependant, les auditeurs du Cours des Sources de l'histoire de France, professé à l'École des chartes, trouveront peu de choses nouvelles à apprendre dans sa notice; mais la correction du texte accompagné de notes qui sont parfois d'une extrême concision, facilitera singulièrement la tâche du maître et des élèves. — On annonce la prochaine publication de deux autres volumes de cette collection : *Histoire des Francs*, par Grégoire de Tours, texte du manuscrit de Corbie, publié par M. H. Omont, de la Bibliothèque nationale; — *Textes relatifs aux institutions publiques et privées aux époques mérovingienne et carolingienne*, publiés par M. M. Thévenin.

Liber instrumentorum memorialium. — Nous ne voulons qu'annoncer un très important recueil qui mérite d'être examiné dans un article développé : *Liber instrumentorum memorialium. Cartulaire des Guillems de Montpellier*, publié d'après le manuscrit original par la Société archéologique de Montpellier (Montpellier, Jean Martel aîné, 1884-1886, in-4 de LXX-850 p. Prix : 30 fr.). L'éditeur du volume est M. A. Germain (de l'Institut). Nous nous contenterons d'emprunter quelques indications à la notice préliminaire du savant académicien sur le manuscrit original du *Liber instrumentorum memorialium* (in-folio sur vélin conservé aux Archives municipales de Montpellier et renfermant 570 documents). On ne connaissait jusqu'à présent ce cartulaire que par des extraits dont la publication est due à Gariel, à de Grefeuille, aux Bénédictins auteurs de l'Histoire générale de Languedoc, à M. Germain lui-même. C'est un des plus considérables répertoires qui existent pour le Midi de la France. Sans que les évêques et les abbés, voire même les papes, y soient absents, la féodalité laïque y est particulièrement l'objectif. On peut dire que là se trouve toute l'histoire du régime féodal dans les parages méditerranéens. L'on y trouve aussi pour le onzième et le douzième siècles, parfois même pour le dixième, d'excellents renseignements généalogiques en ce qui regarde les grandes familles de la région. M. Germain a réclamé, pour la recension du texte provençal, le concours d'« un romaniste universellement apprécié », M. C. Chabaneau, qui, ne se contentant pas de reviser lesdits textes, y a puisé le sujet d'une étude philologique approfondie, qu'on trouve à la suite de l'*Introduction historique* de l'éditeur. Cette introduction, les notes abondantes mises au bas des pages, la *Table chronologique selon l'ordre des séries de documents*, la *Table chronologique générale*, contribuent singulièrement à augmenter la valeur du *Mémorial des Nobles*.

Les Miracles de Notre-Dame. — M. Léopold Delisle a donné, dans le *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, et fait tirer à part une étude sur *Les Miracles de Notre-Dame, rédaction en prose de Jean Miélot* (Paris, 1886, in-8 de 15 p.), faite à propos d'un volume dont la collection du Roxburghe Club vient de s'enrichir (Westminster,

1885, in-fol.). Il s'agit, comme parle l'éminent critique, d'une compilation en prose française des *Miracles de Notre-Dame,* exécutée pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne, publiée par M. John Malcolm de Polkalloch, avec le concours de M. Warner, lequel a joint aux planches autotypiques « une savante introduction, de substantiels commentaires et une édition du texte en caractères typographiques ». M. Delisle complète le travail de M. Warner en étudiant deux manuscrits de la Bibliothèque nationale qui contiennent la même compilation : un de ces manuscrits (n° 9198) est le propre exemplaire de Philippe le Bon. M. Delisle donne divers détails sur Jean Miélot, qui prit grande part à la traduction et à l'arrangement du recueil des *Miracles de Notre-Dame,* part oubliée par M. de Reiffenberg dans sa liste des ouvrages auxquels cet écrivain a collaboré (*Annuaire de la Bibliothèque royale de Belgique,* 1846); il décrit le manuscrit n° 9199 orné de 67 peintures en camaïeu, toutes de grand mérite, et que le peintre Jean Breughel, au XVII° siècle, prit pour modèles, s'il faut en croire une note inscrite au commencement sur un feuillet de garde, note qui a été mal comprise par les auteurs des notices de la *Paléographie universelle* et leur a fait commettre une erreur chronologique; il établit que l'inscription d'après laquelle on a attribué à Charles le Téméraire un manuscrit de la Bibliothèque royale de Copenhague, qui provient des collections du comte de Béthune, « est une de ces interpolations frauduleuses dont les exemples ne sont pas rares dans les manuscrits de Béthune, » et qu'il faut donc tenir pour non avenu ce que Dom B. de Montfaucon, le marquis de la Borde, le chevalier Hennin ont dit du prétendu portrait de Charles le Téméraire, peint par Jacques Verdelot en 1465.

Les Origines chrétiennes de la médecine. — Le Dr Imbert Gourbeyre, professeur à l'École de médecine de Clermont-Ferrand, a prononcé, le 3 novembre dernier, à la rentrée des Facultés, un remarquable discours qui vient d'être publié en brochure (C.-F., Michel Bellet, gr. in-8 de 16 p.) et sur lequel nous sommes heureux de pouvoir appeler l'attention de nos lecteurs. Le savant professeur n'a pas craint d'affirmer hautement ses croyances; son premier mot a été celui-ci : « Je me propose de commenter un chapitre des Livres saints. Voici le premier verset : — *Honora medicum propter necessitatem : creavit enim illum Altissimus.* » C'est avec une parole enflammée, en s'appuyant non seulement sur la Bible, mais sur l'histoire, que le Dr Imbert Gourbeyre établit sa thèse. Il arrive à cette conclusion : « Depuis le christianisme, nous appartenons à une génération d'hommes qui est venue non pour être servie, mais pour servir; qui travaille plus pour l'honneur que pour la fortune, et qui, à l'exemple du Maître, passe à travers le monde en faisant le bien... Au milieu des tristesses présentes, j'adjure les médecins de ne point se séparer de N.-S. Jésus-Christ... La science, à coup sûr, y perdrait; mais nous surtout, nous y perdrions l'honneur de notre profession, qui descendrait vite au mercantilisme pour aboutir au mépris. »

Bibliographies de Jeanne d'Arc. — C'est une avalanche de bibliographies de Jeanne d'Arc : deux à la fois, c'est beaucoup, surtout quand on songe que ce ne seront sans doute pas les dernières. Il y a donc quelque intérêt à examiner la valeur de chacune d'elles. L'une est de M. l'abbé B. Lemerle : *Essai d'une bibliographie raisonnée de Jeanne d'Arc, les éloges et panégyriques* (Orléans, Herluison, 1886, in-8, 62 p.). Ce n'est guère qu'une réédition du travail jadis publié par Herluison lui-même en 1870, complété néanmoins jusqu'en 1886. Mais on y trouvera en plus le texte de l'Écriture sainte qui a servi de thème aux différents orateurs et la division de leurs

discours (depuis 1759, avec force lacunes au XVIIIe siècle). A la suite, on trouvera l'indication des panégyriques prononcés à Domremy et à Rouen, et de ceux qui n'ont jamais eu les honneurs de la chaire. M. l'abbé Lemerle se propose de continuer son essai par une autre série : nous souhaiterions d'y rencontrer plus de choses nouvelles. — La seconde bibliographie est de M. Pierre d'Arc, avocat à Aix en Provence, qui prétend descendre du frère de l'illustre héroïne. Elle paraît par fragments dans les dernières livraisons du *Bulletin du Bibliophile*, chez Techener. L'auteur a classé par ordre alphabétique un certain nombre de fiches se rapportant à des livres concernant Jeanne d'Arc, et les a fait imprimer à la suite sans division aucune. Les lacunes y sont extrêmement nombreuses, et plusieurs pièces sont considérées par l'auteur comme uniques, alors qu'on en connaît couramment de nombreux exemplaires. Du reste, ce travail sera vraisemblablement tiré à part, et l'on sera plus à même de l'examiner lorsque ses différents tronçons auront été réunis par le brochage.

Les Dessins de Savinien Petit. — La Bibliothèque de l'Institut catholique de Lille a pris, par les soins de M. le chanoine Dehaisnes, une importance de plus en plus considérable et atteint aujourd'hui 70,000 volumes. Elle vient, grâce à une généreuse donation, de s'enrichir des cartons de Savinien Petit, peintre et dessinateur de talent, mort en 1878; ces dessins sont au nombre de 600 environ. S. Petit fut pendant cinq années le collaborateur de Perret pour le grand ouvrage sur les Catacombes de Rome publié par le gouvernement français. Il était devenu ainsi un archéologue distingué et ses œuvres artistiques, qui portent la trace de ses recherches, sont empreintes d'un grand sentiment de piété. M. le chanoine Dehaisnes, en annonçant au Congrès catholique le don qui venait d'être fait à la Bibliothèque, a lu une notice sur S. Petit et sur son œuvre.

Paris. — On a décidé, il y a quelques années, de réunir à la Bibliothèque de l'Arsenal une collection complète de tous les journaux politiques publiés à Paris. Depuis lors, cette bibliothèque a reçu régulièrement sept cents journaux quotidiens.

— M. E. Halphen a publié dans une brochure in-8 de 39 p. six *Documents historiques* d'un grand intérêt : *Discours du roi Henri IV au Parlement, prononcé le 16 février 1599; — Deux billets du roi Henri IV (1600); — Trois pièces concernant l'accusation du duc de Biron (1602)* (Paris, Jouaust). Tous ces documents ont été découverts par M. Halphen dans des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

— M. le comte Amédée de Bourmont vient de faire tirer à part un *Index processuum authenticorum beatificationis et canonizationis qui asservantur in Bibliotheca nationali Parisiensi*, imprimé d'abord dans les *Analecta Bollandiana*. Cet *Index* (gr. in-8 de 19 p.), qui comprend 7,666 numéros, est l'un des travaux exécutés par M. de Bourmont au département des imprimés de la Bibliothèque nationale, dont il fait partie depuis 1882.

— M. H. Moranvillé a publié, dans la dernière livraison de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, un article très substantiel, accompagné de dix-sept pièces justificatives, sur les *Relations de Charles VI avec l'Allemagne, en 1400*, qui a fait l'objet d'un tirage à part (in-8 de 23 p.). Ce Mémoire établit nettement la nature des rapports qui existaient à cette époque entre la France et l'Allemagne, entre Charles VI et les électeurs.

— L'article publié par M. F. Aubert dans le t. XLVII de la *Bibliothèque de l'École des chartes* sur *Les Huissiers du Parlement de Paris (1300-1420)* a été tiré à part (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8).

— Vient de paraître à la librairie [illegible] *Les Médailleurs de la Renaissance*. [illegible] *histoire, institutions, mœurs, coutumes, monuments* [illegible] *tiennes*, par Alois Heiss [illegible] et 450 gravures. Prix [illegible].

— M. Ch. d'Héricault [illegible] avait fait paraître [illegible] reste seul directeur [illegible] d'un prix moindre et plus populaire [illegible] révolutionnaire.

— Notre collaborateur le P. [illegible] à la librairie Leroux, un nouveau recueil de documents [illegible] de Venise. Il est intitulé : *[illegible] du Saint-Siège avec les Slaves*. [illegible] exactitude, sont accompagnés de notes [illegible] l'éditeur connaît à fond la question à laquelle ils se rapportent.

— M. H. du Cleuzion se propose de faire connaître par une publication périodique les plus beaux monuments de France, en l'accompagnant de belles phototypies dont l'exécution a été confiée à M. [illegible] de Tours. Le prix de la livraison est de [illegible] fr. La deuxième, qui vient d'être distribuée, reproduit la façade occidentale de la cathédrale de Bourges, la façade occidentale de la cathédrale de Tours, l'entrée du château de Chinon, pavillon de l'horloge, la porte Saint-Guillaume à Chartres, le donjon du douzième et la chapelle du quinzième siècle du château de Château-[illegible], la tour de la Lanterne du port de la Rochelle. Spécialement destinée à la reproduction des monuments dits historiques, cette publication peut être appelée à un sérieux succès.

— Pour paraître d'ici à deux mois, à la librairie Hachette, la carte archéologique de la Tunisie, par M. le lieutenant Esperandieu, dont les découvertes épigraphiques au Kef, etc., ont été si remarquées.

— M. S. Dupain vient de faire paraître à la librairie Champion un important ouvrage intitulé : *La Bièvre, nouvelles recherches historiques sur cette rivière et ses affluents depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (in-8 de VIII-214 p. et plan).

— Le ministère des travaux publics vient de faire imprimer une série de notices sur les *Ports maritimes de la France*, dues à M. Perrin, ingénieur; les notices parues traitent des ports de Blaye, de Bourg, de Caverne, de Calonges, de la Chapelle-d'Ambès, de Libourne, de Plagne, de Plassac, de Saint-Androny, de Saint-Pardon (Paris, Imp. nationale, 10 brochures in-4).

— M. H. Castonnet des Fosses a extrait de la revue *L'Instruction publique* son Mémoire sur *L'Université de Coïmbre* (Angers, imp. Lachèse et Dolbeau, in-8).

— Le dernier *Bulletin de l'Association de Saint-Louis des Maronites* (Paris, Challamel) contient une chronique du Liban, où nos fidèles protégés sont justifiés de l'accusation d'avoir voulu renoncer à l'antique protectorat de la France; des notices sur les œuvres des Petites Sœurs des Pauvres à Beyrouth et sur l'institution des religieuses indigènes, les Mariannettes; un article sur le prestige du nom français dans le Liban, etc., etc.

— M. P. Dadolle a fait exécuter un tirage à part de l'article qu'il a inséré dans le *Correspondant* sur l'*Œuvre doctrinale de Léon XIII* (Paris, Gervais, in-8).

AUVERGNE. — Mentionnons un extrait de la *Revue d'Auvergne* renfermant

l'article de M. G. Marc sur *L'Art en Auvergne en 1886* (Clermont-Ferrand, imp. de Mont-Louis, in-8).

BOURBONNAIS. — M. L. F. Morel a fait imprimer chez Auclaire, à Moulins, une *Histoire du Montet-aux-Moines, avec dissertation sur la voie romaine du Montet, la véracité du P. André et la généalogie des Bourbons anciens enterrés au Montet* (in-16, avec plan).

BOURGOGNE. — Parmi les travaux contenus dans le dernier volume publié par la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne (tome XL), nous signalerons les suivants : *Histoire de Thorigny*, par l'abbé H. Bouvier; — *Suppression de l'élection de Joigny, nouvellement créée aux dépens de celle de Sens* (1579), par M. A. Lasnier; — *Excursion dans les anciens registres de catholicité des paroisses du département de l'Yonne*, par M. Max Quantin; — *Une sentence de Guillaume Ier, comte de Nevers* (1106), par M. Max Quantin.

— A paru récemment le tome IV des *Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire*, répondant à l'année 1886. Les principaux articles qu'on y lit sont : *Inventaire de chartes, manuscrits, documents historiques sur la Bourgogne* (collection particulière de M. Petit); — *Lettres inédites de Charles Brifaut, de l'Académie française, adressées à J. M. Frantin*; — *Auxonne, place forte du département de la Côte-d'Or et son passé*, par M. C. Latruffe; — *Un secrétaire de Voltaire*, par M. Grigne; — *Lettres adressées au maréchal de Matignon par Catherine de Médicis, Henri III et Marguerite de Navarre*, tirées des archives du château de Fontaine-Française; — *Une construction de la Renaissance à Dijon*, par M. Fr. Rabut.

BRETAGNE. — Après trente ans de collaboration commune, MM. A. de la Borderie et Émile Grimaud se séparent, et la *Revue de Bretagne et de Vendée*, qui vient d'achever son 60e volume (peu de revues de provinces peuvent en dire autant), passe de Nantes à Saint-Brieuc, chez l'imprimeur Prud'homme, avec agrandissement de format, mais avec les mêmes collaborateurs. Le directeur est toujours M. de la Borderie, mais le secrétaire de la rédaction sera M. Le Bihan, membre de l'Association bretonne, à Saint-Brieuc. Souhaitons à la nouvelle direction trente ans comme à l'ancienne.

— Le deuxième fascicule du *Répertoire général de Bio-Bibliographie bretonne* de M. René Kerviler vient de paraître à Rennes, chez les éditeurs Plihon et Hervé. (Prix : 5 fr.) Il s'étend des lettres *An* aux lettres *Au*, et comprend 378 articles, dont plusieurs sont divisés en un grand nombre de numéros. Celui de la reine *Anne* en contient à lui seul 126. Cela donne une idée suffisante de l'énorme quantité de documents amassés.

— M. l'abbé Guillotin de Corson a fait imprimer une *Statistique historique et monumentale du canton du Sel (Ille-et-Vilaine)*, chez Catel, à Rennes (in-8 de 93 p.)

— Signalons ici un extrait de la *Revue de la Révolution*, intitulé *Une élection d'évêque constitutionnel (Vannes, mars 1791)*, par A. Macé (Nantes, imp. de Forest et Grimaud, in-8).

CHAMPAGNE. — M. le baron J. de Baye a extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, sa *Note sur des carreaux émaillés de la Champagne* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8).

— M. le chanoine Cerf a fait imprimer les *Études sur quelques statues de la cathédrale de Reims*, dont il a donné lecture à l'Académie de Reims dans une de ses dernières séances (Reims, imp. de Monce, in-8).

DAUPHINÉ. — M. l'abbé P. Guillaume, l'infatigable archiviste de Gap, a inséré, dans son dernier rapport annuel au préfet du département, une liste

des registres de baptêmes, mariages et décès antérieurs à 1793 qui existent dans les Archives communales des Hautes-Alpes. Quoique sommaire, cet état sera très apprécié, et, pour le faire connaître davantage, l'auteur l'a reproduit dans le dernier *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes* (n° 20, p. 469-473). Voilà une excellente innovation et un modèle à suivre pour les archivistes départementaux qui sont presque tous en même temps inspecteurs des archives communales. Nous ne connaissons presque encore que M. L. Lex, archiviste de Saône-et-Loire, qui ait eu la même idée ou du moins qui l'ait mise à exécution (Voy. *Rapport de 1886*, p. 14-20).

— M. J. Mayoud a publié une monographie de la *Cathédrale de Saint-Maurice de Vienne (Isère)*, formant une brochure in-8 de 48 p. avec planche (Vienne, Savigné).

FLANDRE. — M. l'abbé Salembier a soutenu dernièrement, à la Faculté catholique de Lille, une thèse sur le cardinal d'Ailly, qui lui a valu, avec éloges, le titre de docteur. Dans cette thèse intitulée *Petrus de Alliaco* (Lille, Lefort, 1886, in-8, XLIX-386 p.), l'auteur restitue à Compiègne le lieu de naissance du cardinal d'Ailly et fait justice, grâce à de nombreux documents, des erreurs répandues à ce propos sur l'origine et la famille de l'évêque de Cambrai. On doit signaler la *Bibliographie* très étendue des œuvres manuscrites et imprimées de P. d'Ailly, qui occupe les pages XIV-XLIV de l'introduction.

FRANCHE-COMTÉ. — M. Émile Longin a fait paraître chez Suchaux, à Vesoul, une *Étude sur le mouvement de la population dans le département de la Haute-Saône, de 1836 à 1881*, où il analyse judicieusement les causes diverses qui, depuis 1836, ont fait perdre à ce département, si voisin aujourd'hui de la frontière allemande, près de 50,000 habitants. Il serait à désirer qu'un travail analogue fût accompli pour les deux autres départements de cette province : le Doubs et le Jura.

GUYENNE. — M. Tamizey de Larroque vient d'éditer le *Discours de la vigne*, par François Roaldès (Bordeaux, 1886, in-8 de 107 p., extrait des *Actes de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et arts de Bordeaux*). Nous [illegible] insister sur le mérite de ce petit volume, dans lequel la [illegible] dépasse, comme toujours, celle du texte. Tout le monde [illegible] dans les écrits de M. Tamizey de Larroque; exemple : [illegible] celui-ci (p. 100). Mais, d'après le titre : *La Vigne*, qui [illegible] mands en cette affaire?

— M. Charles Marionneau, correspondant de l'Institut, [illegible] une intéressante notice à un artiste bordelais de talent. [illegible] *Antoine-Maxime), peintre, dessinateur, graveur, aqua-fortiste*. [illegible] de la *Gironde littéraire et scientifique*. Bordeaux, Gounouilhou, [illegible] 24 p.). La notice, ornée d'un portrait, mérite qu'on [illegible] pour un des plus beaux dessins de l'artiste, la *Rade de Bordeaux*

Un miroir n'aurait pas plus de beauté.

— M. Fernand Valler, avocat général, a choisi [illegible] noncé à l'audience solennelle de rentrée de la Cour [illegible] *Le premier Président Arnaud de Pontac. Ses discours de rentrée* [illegible] *noncé le 16 octobre 1886* (Bordeaux, Gounouilhou, [illegible] pour écrire la biographie du grand magistrat. [illegible] relatifs à l'époque où vécut le neveu et [illegible] et il a tiré un très heureux parti des discours prononcés [illegible] 1643, 1653, 1655, 1659 et 1670.

LANGUEDOC. — Il se fonde à Nîmes une revue mensuelle destinée à faire revivre l'ancienne *Revue catholique du Languedoc,* dont le rôle fut si utile et qui tomba, sous le coup d'un arrêt de suppression. La nouvelle publication aura pour titre : *La Revue du Midi,* et doit paraître en janvier; chaque livraison sera de 80 pages (Gervais Bedot, éditeur; prix de l'abonnement : 10 fr.). En attendant que nous puissions voir la nouvelle revue à l'œuvre, nous lui adressons dès aujourd'hui nos meilleurs vœux pour son succès.

— L'article publié par M. A. de Boislisle dans le *Bulletin historique et philologique du comité des travaux historiques,* sur *Les Grands jours de Languedoc,* a fait l'objet d'un tirage à part (Paris, Imp. nat., in-8).

— M. A. Dubouchet a extrait de la *Gazette hebdomadaire des sciences médicales* une *Notice sur un manuscrit concernant la Faculté de médecine de Montpellier* (Montpellier, in-8).

LORRAINE. — Les premières livraisons des *Annales de l'Est* (organe de la Faculté des lettres de Nancy, paraissant par fascicules trimestriels à partir de 1887) contiendront les articles suivants : *Le général Fabvier, d'après sa correspondance inédite,* par M. Debidour; — *Jean Daniel Schœpflin et l'Université de Strasbourg au XVIIIe siècle,* par M. Pfister; — *Schérer et la philologie allemande contemporaine,* par M. Basch; — *Lettre inédite de Beaurepaire,* publiée par M. Collignon; — *Un chapitre de l'histoire littéraire de l'Alsace,* par M. Grucker; — *Les Philologues alsaciens,* par M. Martin; — *De la Réforme des Bénédictins et des commencements de la paléographie en Lorraine,* par M. Thiaucourt; — *Notes sur l'art en Lorraine au XVe siècle,* par M. Diehl; — *Les Fortifications préromaines de l'Alsace et de la Lorraine,* par M. Pfister.

— M. A. Fournier a fait imprimer chez Berger-Levrault, à Nancy, une monographie intitulée : *La Commune de La Bresse en Vosges* (in-8).

— M. Druon a composé, à l'occasion de sa réception à l'Académie de Stanislas, un discours sur *Le Chevalier de Boufflers* (Nancy, imp. Berger-Levrault, in-8).

— L'article publié par MM. C. Schuler et G. Save dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine sur la chapelle de Grandrupt à Gerbéviller,* a été tiré à part (Nancy, Crépin-Leblond, in-8).

— M. le baron G. d'Huart nous a adressé le *Discours prononcé à l'inauguration du buste du comte de Serres à Cagny sur Moselle, le dimanche 24 octobre 1886* (Nancy, Berger-Levrault, in-8, 8 p.).

LYONNAIS. — M. J. B. Dulac a publié une brochure sur *Champdieu et ses monuments gothiques* (Saint-Étienne, imp. Théolier, in-8).

— *La Controverse et le Contemporain,* revue mensuelle éditée à Lyon par la maison Vitte et Perrussel, vient de passer sous la direction d'un comité de professeurs des Facultés catholiques de Lyon; tous les anciens collaborateurs ont assuré la nouvelle direction de leur concours.

— Une publication archéologique de grand luxe paraît depuis près de deux ans, par livraisons mensuelles, à Roanne, sous le titre : *Le Roannais illustré.* Dans les derniers numéros parus, les principaux articles sont de M. F. Potier, sur le *Pont de Roanne;* de M. J. Déchelette sur les *Stalles peintes de l'église Saint-Philibert de Charlieu* (du XVe siècle; le sculpteur Colmet jeune les a signées); — de M. C. Jeannez, sur *Le Prieuré, la ville et l'église de Pouilly-les-Nonains.* A chacun de ces articles se joignent de nombreuses héliogravures de la meilleure façon.

— Le *Bulletin* de juin 1886 de la Société d'agriculture, sciences et arts de Saint-Étienne contient une substantielle notice de M. S. Michel sur *Dix-sept tapisseries de l'abbaye de la Chaise-Dieu.*

— *L'Ancien Forez,* qui paraît mensuellement à Montbrison, a publié récemment : *Gargantua et Forez,* notes curieuses; — *Préliminaires des États généraux de 1789 en Forez* (avec documents).

MARCHE. — A signaler aux collectionneurs et aux iconographes la brochure récente intitulée : *Catalogue d'une collection de gravures et de lithographies sur le département de la Creuse, appartenant à M. A. Mazet.* C'est un extrait revu du *Bulletin de la Société des sciences de la Creuse* (Guéret, Amiault, 1886), qui comprend les cartes, les paysages (partie bien peu complète) et les gravures et dessins archéologiques ou autres, classés par cantons; enfin les portraits gravés des personnages importants originaires du département, depuis Pierre d'Aubusson, grand-maître de l'Ordre de Jérusalem, jusqu'à Jules Sandeau et Amédée Le Faure, député, récemment décédé.

NIVERNAIS. — On signale la publication d'une brochure de M. H. de Flamare : *La Cinquième croisade et les chevaliers teutoniques en Nivernais* (Nevers, imp. Vallière, in-8).

— Le même auteur a fait imprimer le texte d'*Une bulle d'Honorius III relative à l'hôpital de Bethléem à Clamecy* (Nevers, imp. Vallière, in-8).

— M. l'abbé Boutillier a décrit dans une brochure in-8 avec planches *Le Reliquaire de l'abbesse de Notre-Dame de Nevers, Gabrielle Andrault de Laugerou* (Nevers, imp. Vallière).

NORMANDIE. — M. J. Appert et M. le comte Amédée de Bourmont viennent de commencer dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne* (t. V, n° 3) la publication d'un Mémoire sur *La Lande Patry.* Cette étude approfondie sur les barons et le prieuré de La Lande a été composée d'après des textes inédits qui seront publiés avec une introduction critique tendant à justifier les dates attribuées par les éditeurs à quelques pièces. La première partie du travail a été tirée à part (Alençon, E. Renaut-De Broise, gr. in-8 de 24 p. avec 3 tableaux généalogiques).

— Sous presse à Évreux, imp. de l'Eure : *La Chartreuse de Bourbon à Gaillon*, par feu M. Alaboissette. — On annonce la publication d'un ouvrage de M. Bouquet : *La Chapelle du manoir de Moulineaux près Rouen, notice historique et descriptive* (Rouen, imp. Cagniard, in-8, 57 p.); — la première série d'une œuvre plus artistique que littéraire de M. Despois de Folleville : *Les Saints de Normandie* (Rouen, Benderitter, in-4); — *Le Havre et la Seine-inférieure pendant la guerre de 1870-1871,* par Albert Le Roy (Paris, Lahure, in-8, XXI-162 p., carte); — *Oissel, glanes, traditions, souvenirs, faits contemporains,* par M. Édouard Turgis, ouvrage précédé d'une introduction par M. E. Maille (Évreux, Herissay, 1886, in-8, XXIII-794 p.);—*Histoire ecclésiastique du Diocèse de Coutances,* œuvre inédite de Toustain de Billy, éditée, pour la Société de l'histoire de Normandie, par M. Héron, tome III et dernier (Rouen, Ch. Métérie, in-8, XXV-452 p.); — *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Pierre-de-Jumièges,* par un religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, publiée, pour la même Société, par M. l'abbé Julien Loth, tome III et dernier (Rouen, Métérie, in-8, 319 p.).

— M. Julien Travers vient de tirer à part un article publié dans l'*Annuaire normand,* contenant une *Biographie de M. Ephrem Houël du Hamel, ancien inspecteur général des haras* (Caen, 1886, in-8 de 28 p.).

— Le tome II de l'*Histoire de Caen,* par M. Pierre Carel, vient de paraître. Ce volume contient la période des guerres de religion.

— Signalons la récente publication du 1er fascicule de la *Normandie archéologique* (Caen, imp. Adeline, p. in-fol.), revue mensuelle publiée par M. J. et R. Douin et E. Péret. Chaque livraison doit contenir une notice descriptive

et 2 planches phototypiques; la première est consacrée à l'église Saint-Pierre de Caen.

ORLÉANAIS. — A signaler dans le 70e *Bulletin* (octobre 1886) *de la Société dunoise,* un article avec pièces à l'appui, sur le prieuré de Saint-Michel de Gohory, situé entre Châteaudun et Brou; et la publication d'un arrêt du Parlement de Paris (1505) relatif à la confiscation du fief d'Arrou, appartenant à la famille d'Avaugour.

— M. Ch. Cuissard, qui s'est déjà fait remarquer par d'importants travaux d'érudition, prépare un grand ouvrage sur les premiers évêques d'Orléans.

— M. Merlet, archiviste d'Eure-et-Loir, termine l'inventaire des archives des notaires de Châteaudun. Il y aura un tirage à part, avec table détaillée.

— M. L. Jarry a trouvé dans les minutes d'un notaire orléanais (M. Fauchon) un acte curieux sur le peintre Jean d'Orléans, enlumineur de Jean, duc de Berry; la notice qu'il a publiée à ce sujet (Orléans, Herluison, 1886) donne pour conclusion que ce Jean d'Orléans et Jean Grancher, de Traînou (Loiret), ne font qu'un seul et même personnage.

PÉRIGORD. — Les archives départementales de la Dordogne viennent, paraît-il, de s'enrichir d'un important fonds d'un château voisin, qui renferme des lettres missives de rois de France. Ces papiers ont été gracieusement cédés par le possesseur actuel.

— M. de Montégut, ancien président du tribunal de Limoges, prépare la publication d'un curieux inventaire du château de Montréal, près Issac (Dordogne), domaine des Pontbriant; cet inventaire, rédigé quelques jours seulement après la bataille de Moncontour (1569), était resté inédit à la Bibliothèque Nationale; l'éditeur a l'intention de l'accompagner d'un ample commentaire.

PICARDIE. — M. l'abbé Boufflet vient de faire paraître dans l'*Annuaire de l'Oise,* pour 1887 (Beauvais, imp. D. Père), une *Notice sur l'Hôtel de ville de Clermont,* curieux édifice de la fin du XIVe siècle, qui a été dernièrement restauré. M. l'abbé Boufflet a réuni dans ce travail (tiré à part, 36 p. in-8) d'intéressants détails sur la construction et les transformations de ce monument et a donné la liste des portraits et des œuvres d'art qui y sont conservés.

POITOU. — M. A. Brouillet vient de publier la seconde partie du *Catalogue du Musée de la ville de Poitiers :* armes et armures, céramique, verrerie, émaux, ivoires, meubles, numismatique, épigraphie, etc. (in-8 de 730 p.).

— Le même auteur a fait imprimer une *Causerie à propos de l'homme et du singe* (Poitiers, Millet et Cie, in-16 de 36 p.)

— M. Alfred Richard a extrait du *Bulletin des Antiquaires de l'Ouest* une *Note sur quatre abbés poitevins du nom de Billy, rectification du Gallia Christiana* (in-8 de 21 p.).

— En préparation : *Histoire de l'École des Beaux-Arts de Poitiers,* par M. A. Brouillet.

— Vient de paraître : *Le Remblaiement de l'Hypogée des Dunes de Poitiers,* lettre du R. P. de la Croix à M. Jos. Berthelé (Melle, Ed. Lacuve, in-8). Extrait de la *Revue poitevine et saintongeaise.*

— M. le lieutenant Esperandieu a entrepris de réunir en une sorte de *corpus* régional toutes les inscriptions romaines du Poitou et de la Saintonge.

PROVENCE. — M. l'abbé S. Bonnel annonce la mise en souscription d'un ouvrage considérable sur l'histoire de la Révolution dans les départements de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône. C'est le récit des actes de la Com-

mission populaire instituée en 1794, à Orange, pour juger les contre-révolutionnaires et dont la chute de Robespierre n'arrêta les sanglantes exécutions que lorsque déjà plus de trois cents victimes avaient été conduites à l'échafaud. *Les Trois cent trente-deux victimes de la Commission populaire d'Orange en 1794*, tel est le titre de l'ouvrage de M. l'abbé Bonnel, formeront 2 vol. in-8 de plus de 500 pages chacun, au prix de 10 fr.

— M. A. Reynier-Vigne a fait paraître une notice sur *Notre-Dame de Lure, son abbaye et son pèlerinage* (Marseille, imprimerie marseillaise, in-12, 168 p.)

QUERCY. — M. Louis Greil vient de publier une brochure intitulée : *Recherches historiques. Documents pour l'histoire des masques dans le Quercy* (Cahors, Girma, in-8 de 32 p.) ; l'auteur nous apprend que dans sa province natale on a longtemps célébré des fêtes en l'honneur des dieux du paganisme ; il nous apprend encore que l'on avait l'habitude en Quercy de jouer des mystères et que les acteurs de Cahors allaient donner des représentations dans les provinces voisines. On trouvera encore dans cette brochure de piquants détails sur la fête des fous, sur les mascarades que le saint évêque de Cahors, Alain de Solminihac, chercha vainement à supprimer, etc.

SAINTONGE. — M. J. B. Buzy a fait imprimer son *Rapport à la Société des archives de la Saintonge sur une nappe historique de 1686* (Châlons-sur-Marne, imp. Martin, in-8).

— M. Dupuy, professeur au lycée Henri IV, prépare une thèse de doctorat sur Bernard Palissy.

VENDÉE. — M. l'abbé Brin prépare une histoire de Tiffauges.

— L'*Histoire de Maillezais*, par M. Bourloton, paraîtra dans le courant de l'année 1887.

— En souscription, chez Gouraud, à Fontenay, le tome second des *Chroniques de Bas-Poitou*, 1886, de R. de Thiversay (M. René Vallette).

ALLEMAGNE. — M. Alex. Brückner vient de publier chez Elischer, de Leipzig, un important ouvrage sur l'histoire de la civilisation russe au XVIIe siècle : *Beiträge zur Kulturgeschichte Russlands im XVII Jahrh.* (gr. in-8, VII-451 p.). Cet ouvrage forme le premier volume d'une publication de M. Brückner intitulée : *Bilder aus Russlands Vergangenheit.*

— La première partie du vol. II de l'Histoire de Charles-Quint (*Geschichte Karl's V*, in-8 de 383 p.), de Baumgarten, vient de paraître chez Cotta, à Stuttgart.

— M. Kühn a récemment publié à Leipzig une Histoire du premier patriarche latin de Jérusalem, *Geschichte der ersten lateinischen Patriarchen von Jerusalem* (Fock, in-8).

— Signalons aussi l'apparition du troisième volume de l'Histoire de la littérature allemande du Dr Schmidt : *Geschichte der deutschen Literatur von Leibnitz bis auf unsere Zeit* (Berlin, Hertz, gr. in-8).

— M. Sepp a publié, d'après les pièces officielles, une Histoire du procès de Marie Stuart sous ce titre : *Process gegen Maria Stuart zu Fotheringay, 1586. Nach den Acten dargestellt* (Munich, Lindauer, in-8).

— M. Otto Riedl a tout récemment publié une notice biographique sur le roi Louis I de Bavière : *Ludwig I König von Bayern. Eine biographische Skizze* (Fribourg-en-Brisgau, Herder, in-8 de VII-108 p., avec portrait.)

ANGLETERRE. — Vient de paraître à Londres une Biographie de l'abbé Liszt, due à M. Raphaël Ledos de Beaufort : *The Abbé Liszt; the story of his Life. With two portraits of Liszt and one of the countess d'Agoult* (Ward and Downey, in-8 de 309 p). Cet ouvrage, composé de XXII chapitres, embrasse toute la vie privée et artistique du célèbre maître hongrois.

Belgique. — Le n° 11 du *Bulletin de l'Académie royale de Belgique* contient (p. 587-595) les trois rapports présentés à l'Académie par MM. Vauters, Piot et Henrard sur l'*Étude biographique, littéraire, bibliographique sur Olivier de la Marche,* présentée au mois d'août dernier à la classe des lettres par notre collaborateur M. H. Stein. Ce travail, qui ne forme pas moins de 372 pages in-folio, a été approuvé par l'Académie, qui en a voté l'impression.

— M. de Fisenne, auteur de l'*Art monumental,* annonce la publication prochaine d'un nouveau recueil qui paraîtra sous le titre de l'*Art mosan du XII° au XVI° siècle,* et qui, poursuivi pendant plusieurs années, aura pour objet la reproduction, par le dessin et la description, des monuments appartenant aux bords de la Meuse.

— Vient de paraître à la librairie Alfred Cassaigne, à Bruxelles, une *Histoire de la poésie en rapport avec la civilisation dans l'antiquité et chez les peuples modernes de race latine,* par Ferdinand Loise. — L'ouvrage comprend les divisions suivantes : L'antiquité, monde oriental, monde classique, monde chrétien (1886, in-8).

Espagne. — Don Antoine Lopez Ferreiro vient de découvrir dans les archives de la cathédrale de Compostelle le quatrième livre du *Codex Calixtinus,* ou relation des gestes et miracles de saint Jacques le Majeur. Cette partie d'un document historique d'un si grand intérêt avait été arrachée à l'original, et on la croyait perdue sans retour. Elle sera prochainement publiée comme appendice au tome XX de la *España Sagrada,* qui se réimprime en ce moment.

— Don Julian Castellanos vient de commencer à Madrid (librairie Faquineto) une publication importante sous ce titre : *Advocaciones de la Virgen Santissima, y sus imagines.* Elle doit renfermer des notices avec gravures et chromos sur tous les sanctuaires de la sainte Vierge qui ont quelque renom dans le monde entier.

— Les folk-loristes apprendront avec plaisir qu'on vient de publier à la Corogne un *Cancionere popular gallogo* qui a été collectionné par D. Joseph Perez Ballesteros, directeur du Collège provincial de la Corogne et de la Galice.

Italie. — Vient de paraître à la librairie Ermanno Loescher, de Rome, une monographie de *L'Académie de Saint-Luc à Rome. Considérations historiques depuis son origine jusqu'à nos jours* (in-8 de 423 p.), par M. Jean Arnaud.

Russie. — Dans une récente réunion de la Société géographique, on a entendu le rapport de MM. Istomine et Dutch, membres de l'expédition chargée de recueillir dans le nord de la Russie les chansons populaires. Le premier a recueilli cent quatre-vingt-onze chansons; le second en a noté les airs au nombre de cent cinquante seulement, plusieurs chansons ayant le même air. Les recherches ont été faites dans les gouvernements d'Olonetz, Archangelsk et Vologda, sur trente-cinq points différents. Le temps a manqué pour en faire dans les gouvernements de Novgorod et de Kostroma, qui étaient compris dans le programme.

— La fameuse galerie de Galitzine, acquise par le gouvernement au prix de huit cent mille roubles, contient, outre quatre-vingt-deux tableaux, quantité d'autres objets d'art et une belle bibliothèque.

— Il est question d'ériger à Kazan un monument au feu professeur et académicien Boutlerov, et de fonder, en outre, un prix de son nom pour des ouvrages sur la chimie. Une seconde édition de son ouvrage capital : *Introduction dans l'étude de la chimie organique,* doit paraître incessamment.

— Les *Matériaux pour servir à l'histoire de l'Académie des sciences* sont déjà arrivés au troisième tome qui embrasse les années 1736-1738.

— Le vice-amiral Poustchine a découvert un vieux manuscrit contenant une description et une carte du Dniéper tel qu'il était il y a cent ans (1784). La Société géographique a chargé un de ses membres de faire une étude comparée du fleuve d'alors et d'aujourd'hui, et des modifications produites dans son cours.

— M. Averkiev interrompt pour une année la publication de son *Journal d'un écrivain.*

— La gazette l'*Aurore,* qui se publiait à Kiev, vient d'être supprimée.

SUISSE. — Signalons parmi les publications nouvelles : *Le Protestantisme vu de Genève en 1886* (Paris, E. Plon, in-18); — *Die Helden von Sempach,* von Pusikan (Zurich, Hofer und Burger, 2e édition, gr. in-4°); — *Des Benedictinerstiftes Einsiedlen Thätigkeit für die Reform deutsher Klöster vor dem Abte Wilhelm von Hirschan,* par Ringholz (Fribourg, Herder, gr. in-8); — *Professeurs historiens et magistrats suisses. Notices bibliographiques,* par P. Vaucher (Genève et Bâle, H. Georg, in-12).

— C'est un véritable réquisitoire contre la France que le livre publié à Genève par le Dr Rommel, sous le titre de *Au Pays de la revanche* (Stapelmohr, in-12 de XIII-278 p.). Le Dr Rommel « qui déplore l'annexion de l'Alsace-Lorraine » a été traité, non sans raison, de pamphlétaire hargneux; mais comme son livre renferme quelques dures vérités qu'il serait bon de méditer, nous n'hésitons pas à le signaler à nos lecteurs.

VENTES. — 12, 13, 14, 15 janvier 1887. — *Bibliothèque de feu M. Choppin* [de Villy] (Par le Ministère de Me G. Boulland). Livres anciens et modernes des XIVe, XVe, XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. Belles-Lettres; — Beaux-Arts; — Sciences et Arts; — Histoire; — Voyages; — Sciences occultes; — Ouvrages sur Paris (885 articles).

— 15 janvier. — *Lettres autographes* (Me Maurice Delestre). Correspondance de Charles X, Madame de Staël et Madame Récamier, et un important dossier sur l'émigration (163 articles).

— 19 janvier 1887. — *Lettres autographes provenant du cabinet d'un amateur parisien* [Me Georges Boulland], (260 articles).

— Le 3 décembre a eu lieu à l'hôtel Drouot la vente d'une collection d'autographes. Voici les prix de quelques pièces particulièrement intéressantes : Lettre de Joseph Bonaparte, datée de Londres, 18 août 1833, et relative aux attaques dirigées contre Napoléon Ier, 45 fr.; — Lettre de Cavour, invitant un de ses amis à venir inaugurer à Gênes le grand railway, 50 fr.; — Missive écrite par Charles-Quint, en français, au comte de Nassau, Bruxelles, 19 janvier 1514, 50 fr.; — Ordre d'arrestation de Barbaroux, 3 juin 1793, 100 fr.; — Neuf lettres du cardinal de Bernis adressées à Voltaire, dont six autographes, une signée et deux écrites en son nom, 180 fr.; — Morceau de musique autographe avec paroles de Bach, 315 fr.; — Pièce sur vélin de Jacques Cœur, l'argentier de Charles VII, datée du 3 juin 1445, 1,021 fr. — Enfin on a vendu 100 fr. : 1° une pièce autographe signée par le comte de Chambord, avec un cachet portant cette devise : « Mon pays sera mes amours toujours. » 2° son portrait lithographié sous la forme d'image de piété; 3° une aquarelle faite par Mademoiselle; 4° des cheveux de la duchesse de Berry, du duc de Bordeaux et de sa sœur.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Biblische Archäologie,* par le Dr P. Schegg (in-8, Herder, à Fribourg-en-Bade). — *L'Universalité du Déluge,* par J. Brucker (in-8, Lethielleux). — *Summa theologica* (t. I) S. Thomæ Aquinatis (gr. in-8, Lethielleux). — *Philosophiæ institutiones ad mentem divi Thomæ Aquinatis* (1re partie), par Sucona (in-8, Aris, à Tarracone). — *Histoire dogmatique, litur-*

gique et archéologique du Sacrement de l'Eucharistie, par l'abbé J. Corblet (2 vol. gr. in-8, Palmé). — *La Mission de l'Esprit-Saint dans les âmes,* par le cardinal Manning (in-12, Retaux-Bray). — *Mélanges de liturgie, d'histoire et de théologie (1850-1857,* t. I), par Dom P. Guéranger (gr. in-8, Palmé). — *La Terre des Vivants,* par Mme N. Peyrat (in-12, Plon). — *Méditations sur saint Joseph,* par le F. Philippe (in-12, Poussielgue). — *L'Église est-elle l'ennemi?,* par l'abbé A. Vidal (in-12, J. Gervais). — *Aurelius Prudentius Clemens,* par A. Rösler (2 vol. in-8, Herder, à Fribourg-en-Bade). — *L'Histoire des Religions,* par M. Vernes (in-12, Leroux). — *La Théosophie chrétienne,* par lady Caithness, duchesse de Pomar (in-8, Carré). — *Sorcellerie, magnétisme, délire des grandeurs,* par le Dr P. Regnard (gr. in-8, Plon). — *Précis des institutions politiques de Rome depuis les origines jusqu'à la mort de Théodose,* par E. Morlot (in-12, Dupret). — *Essai sur l'éloquence judiciaire à Rome pendant la République,* par J. Poiret (in-8, Thorin). — *Cicéron, jurisconsulte,* par A. Gasquy (in-8, Thorin). — *Le Droit funéraire à Rome,* par H. Daniel-Lacombe (in-8, A. Picard). — *Le Régime des sépultures suivant le dernier état de la doctrine et de la jurisprudence,* par H. Daniel-Lacombe (in-8, Pedone-Lauriel). — *L'Ordre du procès civil au XIVe siècle au Châtelet de Paris,* par L. Tanon (in-8, Larose et Forcel). — *Histoire de la Science politique dans ses rapports avec la morale,* par P. Janet (2 vol. in-8, F. Alcan). — *Quelques réflexions sur les lois sociales,* par le duc d'Harcourt (in-8, Didot). — *Principes de Sociologie,* par Herbert Spencer (in-8, F. Alcan). — *Essai sur le gouvernement populaire,* par H. Sumner-Maine (in-8, Thorin). — *L'Ame de l'Enfant, observations sur le développement psychique des premières années,* par W. Preyer (in-8, F. Alcan). — *The christian platonists of Alexandria,* par C. Bigg (in-8, Clarendon-Press, Oxford). — *Théorie du libre arbitre,* par l'abbé E. Blanc (in-8, Vitte et Perrussel, à Lyon). — *L'Éducation des femmes par les femmes,* par O. Gréard (in-12, Hachette). — *Les Sœurs hospitalières. Lettres et discours sur la laïcisation des hôpitaux,* par le Dr A. Desprez (in-12, Calmann Lévy). — *Géologie de Jersey,* par le P. C. Noury (in-8, Savy). — *Les Phénomènes cosmogoniques. Examens des théories scientifiques modernes sur l'origine des mondes,* par C. Wolf (in-8, Gauthier-Villars). — *L'Aurore boréale ; étude générale des phénomènes produits par les courants électriques de l'atmosphère,* par M. S. Lemström (in-8, Gauthier-Villars). — *Les Explorations sous-marines,* par Ed. Perrier (gr. in-8, Hachette). — *La Mesure du Mètre, dangers et aventures des savants qui l'ont déterminée,* par W. de Fonvielle (in-12, Hachette). — *La Photographie sans objectif,* par R. Colson (in-12, Gauthier-Villars). — *Causeries scientifiques* (25e année, 1885), par H. Parville (in-12, Rothschild). — *Histoires sérieuses sur une pointe d'aiguille ou les outils de nos mères,* par Mme P. W. Cocheris (in-8, Delagrave). — *Albrecht Dürer,* par L. Kaufmann (in-8, Herder, à Fribourg-en-Bade). — *Friedrich Overbeck,* par M. Howit (2 vol. in-8, Herder, à Fribourg-en-Bade). — *Catalogue raisonné de tableaux anciens inconnus jusqu'ici dans les collections privées de la Suède* (t. I), par O. Granberg (Samson et Wallin, à Stokholm). — *La Filosofia della Grammatica,* par G. B. Zoppi (in-8, Unione tipografico, à Turin). — *La Linguistique vulgarisée,* par A. Le Dain (in-8, Leroux). — *Les Noms topographiques devant la philologie,* par F. Pennier (gr. in-8, Vieweg). — *Chefs-d'œuvre des prosateurs français au XIXe siècle,* par V. Tissot et L. Collas (in-12, Delagrave). — *Le Faust,* de Goethe, trad. en vers du prince A. de Polignac (in-12, Ollendorff). — *Simples histoires,* par le marquis A. de Ségur (in-12, Retaux-Bray). — *La Conversion de Jeanne,* par G. Eliot (in-12, Hachette). — *Le Cœur et la tête,* par Z. Fleuriot (in-12, Hachette). — *Souvenirs d'un enfant de chœur,* par J. Grange (in-12, Haton). — *Contes et légendes scandinaves,* par F. Dobritz (in-12, Calmann

Lévy). — *Les Napraxine,* par Ouida (2 vol. in-12, Hachette). — *Mariages aux Champs,* par J. Lozère (in-12, Savine). — *La Faute du Père,* par M. Maryan (gr. in-8, Didot). — *La Comédie grecque,* par J. Denis (2 vol. in-8, Hachette).— *Racine et Victor Hugo,* par P. Stapfer (in-12, Colin). — *Molière et Shakespeare,* par P. Stapfer (in-12, Hachette). — *La Comédie de Molière; l'auteur et le milieu,* par G. Larroumet (in-12, Hachette). — *Les Épaves. Recits et souvenirs,* par L. Aubineau (in-12, Palmé). — *Souvenirs d'un vieux critique,* (7e série), par A. de Pontmartin (in-12, Calmann Lévy). — *Mémoires pour servir à la vie de Voltaire,* écrits par lui-même et publiés par un bibliophile (in-12, Jouaust). — *Histoire de la Littérature russe,* par L. Sichler (in-12, Dupret).—*Nos grandes colonies* (1re partie). *Amérique. Les Antilles et la Guyane,* par F. Hue et G. Haurigot (in-12, Lecène et Oudin). — *La Guyane française,* par F. Hue (in-8, Lecène et Oudin). — *Choses du nord et du midi,* par T. Montégut (in-12, Hachette). — *La France en Indo-Chine,* par A. Bouinais et A. Paulus (in-12, Challamel). — *Saint Vincent de Paul, modèle des hommes d'action et d'œuvres,* par l'abbé J. B. Boudignon (in-8, Lib. de l'Œuvre de Saint-Paul). — *John Wyclyff; sa vie, ses œuvres, sa doctrine,* par V. Vattier (in-8, Leroux). — *Les Archives de l'Intendance sacrée à Délos,* par T. Homolle (in-8, Thorin). — *Notions sommaires d'histoire de l'Antiquité,* par G. Hubault (in-12, Delagrave). — *Histoire des relations de la France avec l'Abyssinie chrétienne,* par Caix de Saint-Aymour (in-12, Challamel). — *L'Achaïe féodale, étude sur le moyen âge en Grèce, 1205-1456,* par la baronne D. Guldencrone (gr. in-8, Leroux). — *Raoul Glaber. Les cinq livres de ses histoires (900-1044),* publié par M. Prou (in-12, A. Picard). — *La Politique du roi Charles V. La Nation et la Royauté,* par Ch. Benoist (in-12, Cerf). — *Die Jungfrau von Orléans und ihre Zeitgenossen,* par H. Semmig (in-8, Peterson, à Leipzig).—*Etude sur les Misères de l'Anjou au XVe et XVIe siècle,* par A. Joubert (gr. in-8, Germain et Grassin, à Angers).— *Histoire de Marguerite de Valois,* reine de France et de Navarre, par le comte de Saint-Poncy (2 vol. in-12, Gaume). — *La Bruyère dans la maison de Condé,* par T. Allaire (2 vol. in-8, F. Didot). — *Mirabeau et la Provence en 1789,* par G. Guibal (in-8, Thorin). — *Les Petits Jacobins. Les grands hommes de la Terreur,* par P. de Witt (in-12, Société Anonyme des Public. périodiques, 13, quai Voltaire). — *Les Émigrés et la seconde coalition, 1797-1800,* par E. Daudet (in-8, Librairie illustrée). — *Souvenirs du duc de Broglie* (t. IV) (in-8, Calmann Lévy).— *Histoire contemporaine de la France* (t. X). *Monarchie de Juillet,* par J. A. Petit (in-8, Palmé). — *Les Manœuvres impériales en Alsace, journal d'un spectateur* (in-8, Le « Spectateur militaire »). — *Essai d'Organisation des forces conservatrices,* par V. Vidal (in-12, Palmé). — *Prophéties anciennes ou modernes et considérations historiques et philosophiques sur la France et son prochain relèvement,* par A. Chauffard (in-12, Thorin). — *Le Droit du Seigneur au moyen âge,* par le comte A. de Foras (in-12, Perrin, à Chambéry).— *Cartulaire du Chapitre de Saint-Avit d'Orléans,* publié par G. Vignat (in-4, Herluison, à Orléans). — *La Bourgeoisie française (1749-1848),* par A. Bardoux (in-8, Calmann Lévy). — *Les Pages des écuries du Roi. L'école des Pages,* par G. de Carné (in-12 carré, Forest et Grimaud, à Nantes). — *La Suprématie de l'Angleterre; ses causes, ses origines et ses dangers,* par Jeans, trad. par M. Baille (in-8, Guillaumin). — *Olivier de Serres, seigneur du Pradel, sa vie et ses travaux,* par H. Vaschalde (gr. in-8, Plon). — *Dumont d'Urville. Sa vie intime pendant son troisième voyage autour du monde,* par A. Soudry (in-12, Téqui).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES

Œuvres de Sciences sociales (XLVII, p. 556). — Nous trouvons dans les *Christlich- Sociale Blätter*, créées par l'abbé Schings en 1868, et éditées à Neuss (Verlag der Gesellschaft für Buchdrückerei), 18e année, p. 330, un magnifique exposé des doctrines contenues dans l'ouvrage suivant de Mgr Bagshawe : *Mercy and Justice to the Poor the true political Economy*, by Edw. G. Bagshawe, Bishop of Nottingham (London, Kegan Paul, 1885).

Lieutenants du roi (XLVII, 480). — Si l'auteur de la question entend parler des officiers royaux qui, au commencement du XVIIe siècle, remplacèrent à la tête des provinces les gouverneurs, dont le pouvoir et l'influence considérable pouvaient inquiéter la royauté, nous lui signalerons les ouvrages suivants : *Histoire de l'ancienne administration française*, par Dareste; — *La Centralisation administrative sous l'ancien régime*, article publié par M. Maury dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1873. L'institution des lieutenants généraux avait pour but d'enlever toute autorité aux gouverneurs de provinces, dont quelques-uns, notamment celui de Dauphiné, prétendaient exercer des droits régaliens. Pour obtenir sans conflit ce résultat, la royauté commença par laisser pendant quelque temps les gouvernements sans titulaires, et confia pendant l'intérim tous les pouvoirs à des lieutenants généraux nommés par elle et plus facilement révocables que les gouverneurs, qui étaient pour la plupart de grands seigneurs. Ces lieutenants eurent toute l'autorité militaire; les subdivisions militaires de la province furent confiées à des lieutenants particuliers également choisis et nommés par le roi. Les intendants qui furent créés vers la même époque que les lieutenants exercèrent dans chaque province le pouvoir financier. Peut-être trouvera-t-on des renseignements sur les lieutenants dans la *Correspondance des intendants*, leurs collègues, publiée dans la *Collection des documents inédits* par M. de Boislisle. *Les Textes relatifs à l'histoire des institutions de la France depuis 1515 jusqu'en 1789*, que M. J. Roy, professeur à l'École des Chartes, se propose de publier dans la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* (Paris, Alph. Picard, in-8), donneront certainement des détails sur les lieutenants du roi.

Grammaire latine liturgique (XLVI, 288). — Voici le titre du seul ouvrage que nous puissions indiquer : *Éléments de la grammaire latine, d'après Lhomond*, par A. Maunoury (Paris, Poussielgue, 5e édition, in-18 jésus de XI-283 p.). Il n'existe pas, croyons-nous, de grammaire latine liturgique proprement dite.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy fils, imp. breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

BIOLOGIE

1. *Histoire générale des Races humaines*. Introduction à l'étude des Races humaines, par A. DE QUATREFAGES, membre de l'Institut. Paris, A. Hennuyer, 1887, gr. in-8 de XXVIII-283 p. 12 fr. — 2. *De l'Égalité des Races Humaines*, Anthropologie positive, par A. FIRMIN. Paris, F. Pichon, 1885, gr. in-8 de XIX-665 p. 12 fr. — 3. *Les Singes anthropoïdes et l'Homme*, par R. HARTMANN, professeur à l'Université de Berlin. Paris, Félix Alcan, 1886, in-8 de 232 p. 6 fr. — 4. *Exposé sommaire des Théories Transformistes* de Lamarck, Darwin et Haeckel, par ARTHUR VIANNA DE LIMA, docteur ès sciences. Paris, Ch. Delagrave, 1886, in-12 de VIII-523 p. 5 fr. — 5. *La Peur, étude psycho-physiologique*, par A. Mosso, professeur à l'Université de Turin. Traduit de l'italien, par FÉLIX HÉMENT, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique. Paris, Félix Alcan, 1886, in-12 de VIII-179 p. 2 fr. 50. — 6. *Le Langage intérieur et les diverses formes de l'aphasie*, par GILBERT BALLET, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. Paris, Félix Alcan, 1886, in-12 de XVI-174 p. 2 fr. 50. — 7. *Éléments de Psychologie physiologique*, par W. WUNDT, professeur à l'Université de Leipzig, traduits de l'allemand, par le Dr ÉLIE ROUVIER, de Pignan, précédés d'une nouvelle préface de l'auteur et d'une introduction par M. D. NOLEN, recteur de l'Académie de Douai. Paris, Félix Alcan, 1886, 2 vol. gr. in-8 de XXV-571-532 p., avec 180 fig. dans le texte. Prix des 2 vol. : 20 fr. — 8. *Psychologie comparée. L'Homme et l'Animal*, par HENRI JOLY, Doyen honoraire de la Faculté des lettres de Dijon, 2e édit. Paris, Hachette et Cie, 1886, in-16 de IX-312 p. 3 fr. 50. — 9. *Le Corps et l'Esprit. Action du Moral et de l'Imagination sur le Physique*, par D. HACK TUKE, ancien président de la Société médico-psychologique de Londres. Traduit de l'anglais, par VICTOR PARANT, directeur-médecin de la maison de santé de Toulouse, précédé d'une Introd., par A. FOVILLE, inspecteur général des Établissements de Bienfaisance. Paris, J. B. Baillière & fils, 1886, in-8 de XXIX-403 p. avec 2 pl. 6 fr. — 10. *Le Somnambulisme provoqué. Études physiologiques et psychologiques*, par H. BEAUNIS, professeur à la Faculté de médecine de Nancy. Paris, J. B. Baillière & fils, 1886, in-16 de 256 p. 3 fr. — 11. *Magnétisme et Hypnotisme*, par le Dr A. CULLERE. Paris, J. B. Baillière & fils, 1886, in-12 de VIII-381 p. 4 fr. — 12. *Le Magnétisme animal*, par A. BINET et CH. FÉRÉ, médecin adjoint à la Salpêtrière. Paris, Alcan, 1887, in-8 de 284 p. 6 fr. — 13. *L'Hypnotisme et les états analogues, au point de vue médico-légal*, par le Dr GILLES DE LA TOURETTE, ancien interne des hôpitaux de Paris et de la Salpêtrière, préparateur à la Faculté, avec une préface de M. le Dr BROUARDEL, professeur de médecine légale à la Faculté de Paris. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1887, gr. in-8 de XV-534 p. 7 fr. 50. — 14. *Le Monde occulte. Hypnotisme transcendant en Orient*, par A. P. SINNETT, président de la Société théosophique éclectique de Simla, traduit de l'anglais avec l'approbation de l'auteur, par F. K. GABORIAU. Paris, G. Carré, et Bruxelles, A. Manceaux, 1887, in-16 de XXV-367 p. 3 fr. 50. — 15. *De la Suggestion mentale*, par le Dr J. OCHOROWICZ, avec une préface de M. CHARLES RICHET. Paris, Octave Doin, 1886, in-12 de V-558 p. 5 fr. — 16. *La Grande hystérie chez l'homme*, d'après les travaux de MM. Bouru et Burot, par le Dr A. BERJON, médecin de 2e classe de la Marine, avec 10 planches hors texte, Paris, J. B. Baillière et fils, 1886, gr. in-8 de 80 p. 3 fr. — 17. *La Goutte, sa nature et son traitement*, par le Dr W. EBSTEIN, professeur de médecine et directeur de la Clinique médicale à l'Université de Gœttingue. Trad. par le Dr E. CHAMBARD, ancien interne des hôpitaux de Paris, avec une Introd. du Dr CHARCOT, membre de l'Institut, orné de 12 chromolithographies. Paris, J. Rothschild, 1887, in-12 de VIII-194 p. — 18. *Microbes et Maladies*, par le Dr J. SCHMITT, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Nancy. Paris, J. B. Baillière et fils, 1886, in-16 de X-299 p.

3 fr. 50. — 19. *Les Microbes, les Ferments et les Moisissures*, par le Dr E. L. Trouessart, avec 107 figures dans le texte. Paris, Félix Alcan, 1886, in-8 de iv-304 p. 6 fr. — 20. *La Philosophie des Médecins grecs*, par Emmanuel Chauvet, professeur à la Faculté des lettres de Caen. Paris, Ernest Thorin, 1886, 1 vol. in-8, lxxxix-604 p. 8 fr. — 21. *Le Secret médical*, par le Dr E. Brouardel, professeur à la Faculté de médecine de Paris. Paris, J. B. Baillière et fils, 1886, in-16 de 244 p. 3 fr. 50. — 22. *Les Merveilles de la nature. Les Reptiles et les Batraciens*, par E. E. Brehm, édit. franç. par E. Sauvage, aide naturaliste au Muséum d'Histoire naturelle. Paris, J. B. Baillière et fils, gr. in-4 de 726 p. 11 fr. — 23. *Corso di Zoologia sistematica*, per uso degli studenti delle università, di Carlo Emery, professore nella R. Universita di Bologna. Torino, 1884, Ermi. Loescher. 1er fasc., in-8 de 80 p. 136 fig. 1 fr. 50. — 24. *L'Œuf chez les Plantes et les Animaux*, par Guillaume Capus, docteur ès sciences. Paris, 1886, Hachette, 1 vol. in-16, 342 p. avec 143 grav. 2 fr. 26. — 25. *Le Monde des Atômes*, par W. de Fonvielle. Paris, 1886, Hachette, in-16 de 312 p. avec 40 fig. 2 fr. 25. — 26. *Traité d'Anatomie, d'Anthropologie et d'Ethnographie, appliquées aux Beaux-Arts*, par Charles Rochet, statuaire et peintre, etc., accompagné de dessins à la plume par G. L. Rochet. Paris, Laurens, 1886, in-8 de xii-276 p. 6 fr. — 27. *Manuel de Chirurgie d'Armée*, par le Dr T. Audet, médecin-major de 2e classe à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. Paris, Ad. Delahaye & Em. Lecrosnier, 1886, in-18 de v-383 p. avec 43 fig. 6 fr. — 28. *Médecine des accidents*, par le Dr R. Broquère. Paris, F. Alcan, 1886, in-18 de 184 p. 0 fr. 60.

1. — L'apparition d'un livre de M. de Quatrefages, et en particulier d'une sorte de résumé d'Anthropologie générale, est certainement un fait important dans la littérature des sciences biologiques. Ainsi que l'indique le maître dans sa préface, ce volume ne renferme que les préliminaires d'une œuvre beaucoup plus considérable qu'il prépare en ce moment : ce sera une *Histoire générale des Races humaines*, présentant une sorte d'abrégé de ce que sera un jour la *Bibliothèque ethnologique* publiée chez A. Hennuyer, sous la direction de MM. de Quatrefages et Hamy. Encore même dans cette *Histoire générale*, le présent volume ne forme-t-il que la première partie de l'Introduction, laquelle doit en comprendre deux : celle-ci est consacrée aux Questions générales, la seconde renfermera une Classification des Races humaines.

Les questions générales embrassent le Règne humain, l'unité, l'origine première et l'antiquité de l'espèce humaine et de ses races fossiles, l'origine géographique de l'espèce humaine, le peuplement du globe, l'acclimatation de l'espèce humaine, l'homme primitif, la formation des races humaines, les caractères ethniques, physiques, intellectuels, moraux et religieux des races en général. — L'ouvrage est imprimé avec un soin extrême et renferme de très nombreuses et très intéressantes gravures, mises de tous côtés, à la disposition du grand anthropologiste.

Personne ne sera surpris en voyant l'éminent professeur repousser, dès les premières pages de son livre, l'hypothèse évolutionniste qu'il a toujours combattue. « Sans blâmer outre mesure les esprits impatients, qui demandent aux hypothèses les plus aventurées l'explication de ce qui existe, dit-il (p. 63), il m'a toujours paru plus sage de confesser notre ignorance et de s'en tenir à ce que nous apprennent

l'expérience et l'observation; surtout, je me suis toujours refusé à accepter, sous n'importe quelles réserves, des théories qui, tout en rendant compte de quelques faits généraux, sont en contradiction flagrante avec d'autres faits non moins généraux, non moins importants et tout aussi bien démontrés. Voilà pourquoi je n'ai jamais pu être transformiste; pourquoi, tout en rendant pleine justice à Darwin et à ses disciples, à ses émules, je les ai toujours combattus. »

Cette déclaration très ferme est d'un vrai savant, qui ne cède point, parce que sa conviction n'est point faite, et d'un honnête homme qui, ne pouvant partager les théories du grand naturaliste anglais, s'incline sans hésiter devant son immense savoir et son admirable talent d'observation : on se souvient que M. de Quatrefages fut des premiers à proposer la candidature de Darwin à l'Institut. — C'est pour les mêmes raisons que M. de Quatrefages continue à admettre son *Règne humain*, qui a soulevé de si violentes critiques : l'espèce humaine est bien pour lui, « au point de vue organique pur, » un groupe de primates différant moins des singes supérieurs que ceux-ci ne diffèrent des singes inférieurs, suivant l'expression d'Huxley ; mais ce n'est là que de « l'homme matériel » (?) qu'il s'agit; lorsqu'on tient compte, comme dans toute classification bien faite, de la totalité des caractères de l'espèce considérée, on en voit surgir deux d'une importance telle, que « l'homme entier » doit être immédiatement mis à part de l'ensemble des êtres : ce sont « la moralité et la religiosité dont on n'aperçoit pas de traces, dit-il, chez les animaux, et qui ont trop de rapport entre elles pour qu'on ne les rattache pas à une même cause, à l'âme humaine, » ce mot désignant pour l'auteur une « cause inconnue ». « Je ne vais pas au delà, ajoute-t-il. Ne voulant jamais sortir du champ accessible à l'expérience et à l'observation, j'abandonne à qui de droit les problèmes si souvent agités que soulève l'origine, la nature et la fin de ces causes. »

Mais qui ne voit tout ce qu'il y a de subtil et d'artificiel, au point de vue de l'anatomie comparée, dans cette distinction entre l'homme matériel et l'homme complet? Et le fait de l'existence, chez l'homme, de facultés spéciales telles que la moralité et la religiosité, ne vient-il pas en quelque sorte ajouter chez lui, au privilège de la supériorité physique, celui de la supériorité morale, plaçant l'espèce humaine au terme de la double série de l'évolution organique et de l'évolution psychique? Ces restrictions ne portent d'ailleurs aucune atteinte à la haute estime dans laquelle nous tenons les travaux de M. de Quatrefages au point de vue scientifique, et lui-même n'est-il pas convenu tout le premier, à propos de Darwin, qu'en repoussant les théories, on peut laisser intactes la valeur de l'homme et celle de son œuvre?

Nous nous bornerons à signaler les points les plus intéressants de ce beau livre, auquel nous renvoyons bien volontiers pour l'étude détaillée

de ces graves questions : on y trouvera la mention de l'homme tertiaire, M. de Quatrefages considérant définitivement comme authentique le crâne découvert à Castelnedolo par M. Ragazzoni. Au sujet du berceau primitif de l'espèce humaine, M. de Quatrefages incline à penser, comme tout paraît le prouver aujourd'hui, que ce berceau fut le Spitzberg ou quelque autre région de l'Asie boréale, résultat auquel M. de Saporta est déjà arrivé de son côté, en se basant uniquement sur la paléontologie végétale. On lira avec beaucoup d'intérêt, à la fin de l'ouvrage, l'étude sur le développement du sentiment religieux chez les peuples : M. de Quatrefages admet avec raison qu'il ne faut point à cet égard, montrer trop d'exigence et qu'il importe surtout, pour cette appréciation, de nous dégager entièrement de nos propres conceptions : « Trop souvent, » dit-il, « d'ardents missionnaires ont fermé les yeux pour ne pas voir des croyances, au fond semblables aux leurs, mais ne remontant pas à la seule source qu'ils admettent pour légitime et sainte ; trop souvent, enfin, des nations entières, possédant en réalité toute une mythologie, ont été regardées comme athées, parce qu'elles n'ont chez elles ni édifices consacrés au culte, ni idoles à qui s'adressent des hommages. » — J'oubliais de mentionner une belle et précieuse carte, indiquant schématiquement la distinction des races et des langues en Asie, et dressée par M. de Quatrefages lui-même.

2. — Malgré son titre, l'ouvrage de M. Firmin sur *L'Égalité des Races humaines (Anthropologie positive)*, appartient peut-être moins aux sciences biologiques qu'aux études sociologiques : c'est un long plaidoyer en faveur du nègre et en particulier de celui d'Haïti, une apologie en règle de la race nègre, qui est bien certainement la plus noble, la plus civilisée, la plus sobre, la plus généreuse, la plus belle, et j'allais dire la plus noire de toutes les races : M. Firmin, qui est nègre et Haïtien, ce dont il faut tenir compte, prouve successivement que le type nègre est au moins aussi beau que le type caucasique, ou tout au moins que celui-ci peut arriver à produire des échantillons de laideur aussi accentués que celui-là, ce qui me paraît très vraisemblable. Mais quand, s'emparant de quelques légendes, exploitant certains faits isolés, il veut nous prouver que nous sommes tous des anthropophages et que les nègres du Soudan sont de fort aimables personnes, même à jeun, je ne puis m'empêcher de croire qu'il dépasse le but : de même, lorsqu'il décrit avec lyrisme le massacre des colons et l'incendie des plantations par les nègres d'Haïti révoltés, qu'il qualifie tout simplement de héros, — lorsqu'il rapproche nos croyances religieuses et nos traditions nationales de celles des Hottentots, j'éprouve quelque répugnance qu'il rangera peut-être parmi ces préjugés européens dont il se plaint amère-

ment, mais que je ne puis [illegible] — [illegible]
que ces exagérations, et [illegible]
dont les mobiles sont [illegible]
constater dans cet [illegible]
ensemble formidable [illegible]
principe l'égalité [illegible]
douterait encore : la [illegible]
ture de l'esprit et [illegible]
leur de la peau ; quand le [illegible]
civilisation que le blanc [illegible]
lité sera complète, et [illegible]
Je note, chemin faisant, [illegible]
explications données par [illegible]
la couleur noire étant [illegible]
théliales, des résidus [illegible]
rapide et la couleur jaune [illegible]
afin d'émulsionner les [illegible]
peuplades boréales, et [illegible]
miner rapidement de [illegible]
lequel M. Firmin demande [illegible]
c'est moins contre la [illegible]
ainsi qu'il parle p. [illegible] des [illegible]
communs, » et que plus [illegible]
« conduit à s'accrocher à des [illegible]
nues où il s'est aventuré... » [illegible]

3. — Un des principaux points [illegible]
réside dans la grande [illegible]
entre le corps de l'homme et [illegible]
singes, qui, pour cette raison, [illegible]
anthropomorphes : le chimpanzé, [illegible]
Cependant, comme le fait remarquer M. Hartmann dans l'ouvrage qui vient de publier M. Alean, si, d'une part, [illegible] qu'il n'est à peu près aucun trait de l'organisation des grands singes dont on ne puisse retrouver, au moins [illegible] certains hommes, la trace évidente [illegible] prenants, etc., etc., il est cependant impossible à un homme de bonne foi d'en induire autre chose qu'une « parenté [illegible] à certains égards, » impossible surtout de conclure que ceux-ci [illegible] pu, à une époque quelconque, descendre de ceux-là. Tout ce que l'on peut supposer, c'est qu'en raison de ces rapprochements « [illegible] dérivent d'une forme fondamentale commune encore [illegible] hypothétique, d'ailleurs, et que la paléontologie nous fera [illegible] découvrir. Ce côté purement spéculatif des recherches, [illegible]

manière purement scientifique de traiter la question de la descendance, qui, aujourd'hui, non seulement ne se contente pas de principes contestables, mais qui, de plus, a confiance dans les efforts assidus de l'avenir, ne peut inquiéter personne, à quelque confession religieuse, à quelque parti politique qu'il appartienne... » — L'ouvrage se termine par une étude excellente sur les singes anthropoïdes observés d'abord dans leur patrie, puis en captivité. Cette juste part faite à la valeur scientifique de l'œuvre, je me sens tout à fait à l'aise pour adresser un grave reproche à l'auteur : c'est d'être resté partout beaucoup trop exclusif à l'égard de la science française ; il ne cite guère que ses compatriotes et un certain nombre d'auteurs anglais, puis quelques rares Français, choisis parmi ceux qu'il est facile de railler, tels que Duchaillu, par exemple : à propos de la musculature du singe, il n'est fait aucune mention des beaux travaux de Testut, et si quelque part ceux d'Alix et Bouvier, sur l'anatomie du gorille, viennent à être cités, c'est pour se voir ôter à peu près toute valeur scientifique. Que M. Hartmann, professeur allemand, ne parle, à propos du Congo, que des factoreries allemandes et des voyageurs allemands, qu'en tête de toutes les races il place avant tout la race germanique (p. 218), — que, voulant donner une idée du point extrême de civilisation où en est parvenue l'Europe, il cite aussitôt « les salons de la haute société berlinoise » (p. 220); tout cela ne provoque guère que le sourire; mais, ce qui est plus grave, c'est, dans un ouvrage de ce genre, de ne pas rencontrer une seule fois le nom de Broca, d'y trouver trois fois seulement celui de M. de Quatrefages et deux fois celui de Gratiolet; c'est de voir l'auteur citer et décrire, parmi les singes anthropomorphes qui ont pu vivre et être observés en Europe, simplement ceux qui sont venus à l'aquarium de Berlin, et deux autres à Londres, comme si la France s'était désintéressée entièrement d'un mouvement scientifique qu'en réalité elle a été la première à provoquer, comme tant d'autres. Or, comme M. Hartmann n'a évidemment pas voulu faire une œuvre nationale ou populaire, dans laquelle ces exagérations sont souvent de mise, mais un livre sérieux, publié dans la « Bibliothèque scientifique internationale » d'Alcan, il faut admettre que le docte professeur de l'Université de Berlin vit dans une ignorance étonnante de notre littérature ou qu'il est décidé à laisser croire à ses lecteurs qu'elle n'a jamais existé, alternatives qui ne seraient pour lui pas plus flatteuses l'une que l'autre. Notez que cela a amené dans l'ouvrage l'omission d'un certain nombre de questions importantes, telles que la structure de l'os moyen du sternum, l'étude des microcéphales au point de vue de l'anatomie comparée, la comparaison de la forme du bassin, et en particulier de l'orifice du détroit antérieur chez les singes et dans les diverses races humaines : toutes questions inséparables du

nom de Broca. Encore une fois, tout cela est-il d'un véritable homme de science?

4. — Le petit livre de M. Vianna de Lima, *Exposé sommaire des théories transformistes de Lamarck, Hœckel et Darwin*, est certainement le manuel le plus commode qui ait été publié encore sur ce sujet, commode comme format, commode comme plan et comme exposition; malgré son volume relativement restreint, c'est certainement un des plus complets; le talent d'exposition de l'auteur en fait, en outre, un des plus intéressants. Nous ne devons louer ici que ce talent d'exposition, ainsi que la valeur scientifique du livre, examiné au point de vue du bien renseigné, le seul que nous ayons à envisager. Nous devons maintenant prévenir qui de droit que l'ouvrage est écrit dans les principes du matérialisme et de l'athéisme le mieux caractérisé : ceci est affaire à l'auteur et non à Lamarck et Darwin, qui étaient loin d'être des athées. D'ailleurs, ce sentiment ne perce que dans quelques considérations accessoires, et il s'en faut que le livre ne soit qu'un plaidoyer vulgaire en faveur de cette triste thèse.

5. — Le petit livre du professeur Mosso sur *La Peur* est certainement une des plus remarquables études de psycho-physiologie qui aient été publiées depuis longtemps; il a été très remarqué dès son apparition et a plu immédiatement, même au grand public, en vue duquel il était d'ailleurs écrit. Un langage simple, clair, avec une allure plutôt artistique et littéraire que scientifique, des réflexions très simples et très profondes à la fois, beaucoup d'anecdotes, une psychologie un peu superficielle, une physiologie dans laquelle le côté pittoresque a surtout été développé : avec ces dehors prévenants et une valeur très réelle au fond — je me hâte de le dire, — l'ouvrage du professeur italien était destiné d'avance au grand succès. Examinons maintenant ce qu'il renferme de nouveau pour nous.

En dépit du titre, l'auteur n'aborde réellement l'étude de la peur que vers le dernier quart du volume : tout ce qui précède est une étude, certainement indispensable pour l'intelligence du sujet, dans laquelle il groupe, en les résumant, les résultats de ses recherches bien connues sur les conditions d'activité du cerveau. Mosso a eu, à plusieurs reprises, la bonne fortune de rencontrer des sujets chez lesquels quelque blessure du crâne avait mis à nu ou rendu accessible la surface même du cerveau : l'habile physiologiste en a tiré un admirable parti, et c'est à lui que l'on doit les premières observations suivies sur les différences d'aspect et de volume que peut présenter cet organe chez l'homme. C'est ainsi qu'il a constaté qu'au moindre effort intellectuel, à la moindre pensée, au moindre rêve traversant l'organe endormi, le sang affluait avec force, les hémisphères se coloraient et augmentaient de volume, ou, plus exactement, la légère augmentation de volume

qu'ils présentent normalement à chaque battement de cœur devenait infiniment plus marquée, ainsi que l'inscrivaient les appareils enregistreurs disposés par l'expérimentateur et mis en contact avec la surface même de l'organe. Mosso a répété souvent cette expérience en en variant beaucoup le dispositif : un des plus ingénieux consistait à placer un sujet endormi, sur un large plateau posé en équilibre et formant bascule. Lorsqu'on venait à produire quelque bruit, à prononcer doucement à l'oreille de l'individu endormi son propre nom, par exemple, aussitôt le plateau s'inclinait du côté de la tête, devenue plus lourde et rompant l'équilibre. — L'auteur démontre ensuite, au moyen des tracés graphiques dont il donne la reproduction, que les battements du cœur et les mouvements respiratoires sont nettement influencés par toutes les émotions. Le lecteur étant alors suffisamment préparé, M. Mosso étudie les divers phénomènes qui accompagnent la peur, et d'abord le tremblement, qu'il explique par une insuffisance d'énergie ou un manque de constance dans l'action du système nerveux sur les fibres musculaires, auxquelles l'influx nerveux n'arrive que par des saccades répétées, « comparables au roulement d'une décharge de mousqueterie. » Il passe ensuite en revue les différentes expressions de la face, et donne une explication rapide de quelques phénomènes accessoires bien connus, tel que la sueur froide, la chair de poule, la pâleur, les contractions de la vessie et des intestins. Décrivant alors la peur en général, il en montre les effets désastreux pour l'individu, et, à l'encontre de Darwin qui la regarde comme utile au point de vue du salut de l'espèce, et probablement acquise par sélection, il démontre qu'elle constitue une véritable maladie, paralysant les moyens de fuite ou de défense, beaucoup plus souvent qu'elle n'exagère l'énergie. Il cite à ce propos une foule d'exemples très curieux, tirés un peu de partout, mais bien choisis. La traduction, due à M. Hément, est écrite d'une plume aisée, et se lit avec un grand charme.

6. — On trouvera dans l'excellente thèse d'agrégation du Dr Ballet, publiée chez Alcan, *Le Langage intérieur et les diverses formes de l'aphasie,* l'exposé des récents progrès accomplis dans cette étude des plus intéressantes et dus en grande partie à l'initiative de l'école française des Broca et des Charcot. Dans une première partie, l'auteur étudie la fonction du langage intérieur chez l'homme, et décompose cette fonction, comme on le fait aujourd'hui, en quatre opérations qu'il étudie séparément avec soin : l'audition, la vision, l'articulation et l'écriture mentales : on y trouvera un grand nombre d'exemples d'individus présentant un développement remarquable soit de la mémoire auditive, soit de la mémoire visuelle des mots : le livre de M. Egger sur *Le Langage intérieur* n'est pas sans avoir rendu, à cet égard, quelques services à l'auteur. Il passe ensuite à l'étude de l'aphasie qu'il

définit, comme Legront, « la difficulté ou la perversion de la faculté normale d'exprimer les idées par des signes conventionnels ou de comprendre ces signes, malgré la persistance d'un degré suffisant d'intelligence et malgré l'intégrité des appareils sensoriels, nerveux et musculaires qui servent à l'expression ou à la perception de ces signes. » En un mot, l'aphasique peut parler; sa langue et son larynx sont libres; mais il a perdu la mémoire des mots ou tout au moins du sens conventionnel que nous y attachons, de sorte qu'il ne comprend que peu ou point ce qu'on lui dit, et que d'autre part, voulant exprimer ses idées, il ne sait comment y parvenir, reste muet, ou se sert d'un seul et même mot, souvent vide de sens, pour les rendre toutes. M. Ballet montre que la maladie peut tenir à la perversion de l'une quelconque des opérations élémentaires du langage indiquées plus haut et que l'on peut y reconnaître soit la « surdité verbale, » soit la « cécité verbale, » soit l' « aphasie motrice, » soit l' « agraphie. » En réalité, l'aphasie est une maladie psychique, dépendant surtout de la perte d' « une » mémoire. Étudiant alors l'anatomie pathologique de l'aphasie, M. Ballet en arrive à placer dans la première circonvolution temporale le centre des images auditives verbales, centre dont la lésion produit la perte de la mémoire du « son » des mots, — dans le lobule pariétal inférieur, avec ou sans participation du pli courbe, le centre représentatif des « images visuelles » des mots, — dans le tiers postérieur de la troisième circonvolution frontale (Broca) le centre des représentations motrices d'articulation, dans le pied de la deuxième circonvolution frontale (avec moins de certitude), le siège des « images motrices graphiques, » et par suite le point de départ de l' « agraphie. » D'autre part, M. Ballet insiste avec raison sur les variations individuelles si nombreuses qui se présentent dans le fonctionnement de ces divers centres partiels, variations dont la connaissance plus complète éclairerait d'un jour plus net encore l'histoire, déjà en grand progrès, de l' « aphasie. »

7. — Nous ne faisons que mentionner la publication, chez Alcan, de la traduction des *Éléments de Psychologie physiologique* du professeur Wundt; l'ouvrage remonte déjà à 1874, et l'édition de 1880, d'après laquelle le Dr Élie Rouvier a fait sa traduction, ne renfermait pas de changements notables. L'ouvrage de Wundt est trop connu du public philosophique en France, pour que nous essayons, à douze ans de distance, d'en donner une analyse : M. Ribot, dans son beau volume sur la *Psychologie allemande contemporaine*, en a fait une appréciation magistrale : on sait en effet que Wundt, bien que physiologiste de race, et malgré la place capitale donnée dans son œuvre aux faits d'anatomie délicate et à la physiologie expérimentale, est loin d'être un matérialiste : il n'est pas davantage spiritualiste, bien qu'il se rapproche du spiritualisme beaucoup plus qu'il ne veut le laisser paraître : ses ten-

dances le poussent plutôt, en métaphysique, vers l'animisme, et on peut le considérer aujourd'hui sinon comme le fondateur, au moins comme le plus ardent ouvrier de la psychologie expérimentale. — L'ouvrage est assez bien traduit et accompagné de bonnes planches d'anatomie.

8. — Le mémoire de M. Joly, couronné par l'Académie, et qu'il réimprime aujourd'hui sous le titre de *L'Homme et l'Animal,* relève plutôt de la psychologie que des sciences naturelles; l'auteur est au fond un spiritualiste du meilleur aloi, et son grand souci est de prouver que les faits nouveaux et les théories de la biologie contemporaine ne nous obligent en aucune façon à renoncer aux idées du spiritualisme sur l'âme et l'intelligence : bien loin de là, il est possible d'en tirer pour nous des explications précieuses sur la nature et le mode de fonctionnement de celle-ci : les rapports de l'instinct et de l'intelligence deviennent plus clairs, et les exemples innombrables apportés par l'école évolutionniste elle-même ne font que maintenir au premier son caractère en quelque sorte fatal, en creusant davantage encore l'abîme qui le sépare de l'activité intellectuelle réfléchie : on lira avec intérêt, à cet égard, le chapitre où, s'appuyant surtout sur les expériences admirables de Fabre, M. Joly donne de nombreux exemples des erreurs de cet instinct. Au sujet de l'âme, l'auteur concède aux théories modernes l'existence, dans chaque élément organique de l'individu, d'une activité vitale propre; mais il s'attache bien à faire remarquer que ceci n'est point l'admission pure et simple du mécanisme contemporain, et qu'au milieu de toutes ces activités partielles, réside une activité directrice dont il compare souvent le rôle à celui d'un chef d'orchestre, et en qui la psychologie retrouve tous ses droits.

9. — Le Dr Hack Tuke a réuni, dans son livre *Le Corps et l'Esprit,* un nombre considérable d'observations recueillies de toutes parts dans la littérature médicale, travail véritablement colossal où viendront certainement s'approvisionner dans l'avenir bon nombre de nos psychologues; tous les faits publiés sur l'influence du moral sur le physique, et présentant une garantie sérieuse d'observation scientifique, ont été minutieusement dépouillés, classés par paragraphes, groupés en chapitres, chacun d'eux étant suivi de réflexions, ou plutôt de conclusions très courtes : l'influence de l'intelligence normale ou troublée, l'influence des perturbations de la sensibilité, l'influence de la volonté sur le fonctionnement du système musculaire, sur celui même des viscères, sur le cœur et le système vasculaire, sur le système nerveux surtout, sont tour à tour établies dans une foule de circonstances prodigieusement variées. L'ouvrage se termine par d'intéressantes considérations sur l'avantage qu'il y aurait pour la thérapeutique, dans

bien des cas, à utiliser cette influence de la volonté, de la confiance ou des émotions sur le cours des maladies, et il rapporte à cet égard un grand nombre d'exemples du plus haut intérêt. La traduction est remarquable et d'une lecture très aisée.

10. — Les publications relatives à la suggestion et à l'hypnotisme sont encore nombreuses cette année : une des plus importantes est le livre du professeur Beaunis sur *Le Somnambulisme provoqué :* l'autorité de l'auteur, qui est un de nos meilleurs physiologistes et qui a certainement appliqué dans toute leur rigueur à ces expériences les lois de la méthode expérimentale, donne un poids considérable à ces récits qui, pour la plupart, il faut bien le dire, provoquent au premier abord la plus franche incrédulité : certains faits de suggestion à longue échéance (172 jours dans un cas), de suggestion de vol chez les personnes les plus respectables, et bien d'autres encore, ouvrent à l'esprit des perspectives troublantes. L'auteur, d'ailleurs, s'abstient encore de toute explication et convient très sincèrement que nous en sommes, pour le moment, à la période d'étude, pendant laquelle il faut se borner à accumuler les faits, et que tout essai de synthèse serait aujourd'hui prématuré et déraisonnable.

11. — Le Dr Cullerre vient de publier, sur l'ensemble des faits aujourd'hui acquis à l'histoire de l'hypnotisme, un bon manuel qu'il sera commode de consulter, le nombre des travaux spéciaux sur les points particuliers étant déjà considérable : l'ouvrage est bien composé et se lit avec beaucoup d'intérêt, peut-être même pourrait-on lui reprocher de viser trop exclusivement à cet intérêt, citant plutôt les faits piquants et alléchants que les observations bien probantes; tel qu'il est, l'ouvrage présente un bon exposé de l'état de la question.

12. — Au milieu de tous ces ouvrages, écrits plus ou moins hâtivement, le livre de MM. Binet et Féré se distingue immédiatement par ses allures vraiment scientifiques : dans tout ce chaos d'expériences produites de tous côtés, sans ordre, avec plus d'enthousiasme que de patience, ces deux auteurs cherchent à apporter une méthode, exigent partout des signes objectifs, et tentent d'introduire les procédés rigoureux et l'exactitude mathématique de la physiologie expérimentale. Ceci est de bon augure pour l'avenir, car actuellement il serait puéril de ne pas avouer que nous en sommes encore à la période des incertitudes, des malentendus, des scepticismes de bonne compagnie, des engouements imprudents. On attend une doctrine, ou, faute de mieux, une méthode. Cette méthode, il ne faut pas oublier que c'est M. Charcot, qui le premier, en 1882, a commencé à l'introduire dans cette étude si complexe, en rattachant les manifestations si nombreuses et si variées de l'hypnotisme, à trois états typiques qui peuvent apparaître d'emblée ou se succéder, au moyen de certaines pratiques jusque-

là assez mal définies, aujourd'hui bien précises; ces trois états sont : la catalepsie, la léthargie, le somnambulisme. Aujourd'hui on sait, et l'école de la Salpêtrière le pensait déjà à cette époque, qu'à côté de ces trois états, ou plutôt entre eux, existent un certain nombre d'états mixtes dont les caractères varient souvent d'un sujet à l'autre ; mais c'était déjà beaucoup que ce premier essai de classification, et on peut dire que c'est de ce jour que date l'étude vraiment scientifique de la question. — C'est cette méthode que MM. Binet et Féré, tous deux élèves de M. Charcot, cherchent à appliquer aux faits observés depuis lors. La suggestion, la suggestion mentale surtout, sont autant de complications nouvelles, qui rendent l'étude de la question plus obscure. Après une excellente étude historique, MM. Binet et Féré décrivent successivement les procédés de l'hypnotisation, les périodes de l'hypnose, ses symptômes, ses formes frustes. Tout cela est excellent : de ce côté, nos connaissances sont déjà un peu mieux systématisées, et l'exposition en est faite par MM. Binet et Féré avec une clarté et un art remarquables. Ils distinguent bien, dès le début, le « mesmérisme, » qui n'était guère que la convulsion hystérique sous toutes ses formes, et le « somnambulisme provoqué, » dont la découverte appartient à M. de Puységur, et que l'on considère aujourd'hui comme l'une des phases de l' « hypnotisme; » celui-ci date de Braid, dont nous avons analysé ici même (*Polybiblion,* 1884), l'ouvrage classique intitulé *Neurhypnologie.* Sous le nom d' « hypnoses frustes, » les auteurs comprennent les états du genre de ceux qui ont été mis en lumière par M. Brémaud, sous le nom assez vague de « fascination, » et de ceux que M. Richet a étudiés sous celui de « sonnambulisme, » dans son livre sur *l'Homme et l'Intelligence* (1884). Peut-être MM. Binet et Féré se montrent-ils un peu sévères pour l'École de Nancy (p. 125) qui, disent-ils, « n'a observé que des phénomènes de suggestion, paraissant appartenir au somnambulisme ». Or, la plus grande partie du livre est consacrée à l'étude de la « suggestion, » et en somme, c'est à l'École de Nancy, que l'on doit l'initiative de ce genre de recherches. C'est ici que nous trouvons le plus d'expériences et d'interprétations propres aux deux auteurs : pour eux, l'aptitude à la suggestion ne provient point, comme l'admettent Richet, Ribot, Heidenhain, etc., d'une sorte « d'inertie mentale, » pendant laquelle l'idée suggérée règne seule sur un champ libre ; mais d'une véritable « hyperexcitabilité psychique, » l'idée suggérée empruntant son pouvoir à son « intensité » seule. D'ailleurs, le principe de MM. Binet et Féré, principe excellent, est de ne jamais perdre de vue, dans cette étude nouvelle, les faits normaux bien connus; c'est ainsi qu'ils admettent pour cause de l'état hypnotique, l' « épuisement cérébral, » selon la théorie ancienne de Brard, et qu'ils rapprochent sans cesse les phénomènes observés pendant le sommeil hypnotique, de ceux qu'il

est possible de constater pendant le sommeil normal. Nous ne pouvons entrer dans le détail des formes si nombreuses de la suggestion étudiées par les auteurs : paralysies, anesthésies, hallucinations par suggestion, changement de personnalité, transfert, action des esthésiogènes, et en particulier de l'aimant, etc. Ces deux derniers ordres de phénomènes sont étudiés avec un soin particulier et beaucoup de développements ; on trouvera là l'indication d'un grand nombre d'expériences, la plupart personnelles aux auteurs. Deux courts chapitres sur les applications de l'hypnotisme et sur la question si débattue de la responsabilité des hypnotisés et des suggestionnés termine l'ouvrage. Je reprocherai cependant à MM. Binet et Féré d'avoir omis à peu près complètement l'étude de la suggestion « mentale » question toute brûlante, et qui avait sa place marquée dans l'histoire des suggestions : un autre reproche, c'est de n'avoir nulle part défini ce vieux mot qu'ils ont pris pour titre de leur livre : le *Magnétisme animal :* le mot de magnétisme est né d'une assimilation peu exacte entre le fluide électrique qui circule dans l'aimant, et celui que l'on supposait être communiqué par le magnétiseur au magnétisé. Le mot offre un intérêt historique réel : pour le représenter aujourd'hui, il faut lui donner une signification bien precise, et MM. Binet et Féré négligent de l'indiquer.

13. — Le Dr Gilles de la Tourette s'est surtout placé, dans sa remarquable étude sur *L'Hypnotisme et les états analogues,* au point de vue de la médecine légale : il est bien certain qu'avant peu un bon nombre d'accusés se réclameront de la suggestion et de l'irresponsabilité, tout comme d'autre part il y a lieu, dans certaines accusations, de soupçonner, en dehors du chantage et de tout motif apparent d'intérêt, la simulation hystérique. On comprendra que nous ne pouvons entrer ici dans le détail des cas, pour la plupart desquels le huis-clos s'impose d'office. Nous pouvons toutefois constater, dans le livre de M. G. de la Tourette, la constante préoccupation de rassurer le public et de réduire à leur juste valeur toutes les hypothèses auxquelles la découverte des faits de la suggestion a donné naissance. Pour lui, il s'en faut beaucoup que les suggestions de crime dans la vie normale, soient aussi aisés que dans le laboratoire, et l'auteur en serait facilement découvert. D'autre part il s'élève avec force contre ce que Lombard appelait « la propagation vulgaire de l'hypnotisme; il voue surtout une haine acharnée aux exploiteurs, aux « exhibiteurs, » aux somnambules et aux magnétiseurs de profession; il expose avec beaucoup de détails les résultats de l'enquete qu'il a entreprise à ce sujet dans Paris, depuis trois ans, et qui lui a révélé des faits bien curieux : il va jusqu'à reproduire des prospectus de somnambules qui lui ont été distribués dans la rue : ici, — comme par les allures du style, un peu cavalier en

plusieurs endroits « Du coup, M. X. se fâche et « évente » carrément la mèche, » p. 104.—M. Gilles de la Tourette me paraît dépouiller quelquefois le savant et endosser le journaliste : je l'aime mieux dans son premier personnage. Au total, livre très curieux, très intéressant, très bien composé, au point de vue technique, un peu... pimenté peut-être. Soyons plus clair : l'ouvrage présente certains côtés frivoles qui ne sont point d'un livre exclusivement scientifique, tandis que d'autre part, la nature de la plupart des sujets traités sous le couvert de la science, empêche de le considérer comme un ouvrage de vulgarisation. Il s'en faut donc de beaucoup qu'il puisse être mis entre les mains de chacun.

14.— Quant au livre de M. Sinnett sur *Le Monde occulte et l'Hypnotisme transcendant en Orient,* j'avoue n'y avoir absolument rien compris, sinon que tous les personnages de ces étranges histoires sont ou des mystificateurs ou des malades : c'est de la clinique mentale écrite par des aliénés. Il y est fortement question d'une dame Blawatsky, qui retrouve les objets perdus, de « Frères, » de « Mahatma, » appartenant à un monde supérieur et dictant des articles de journaux à M. Sinnett : il paraît que ce n'est pas la même chose que le spiritisme. Tout cela est invraisemblable d'un bout à l'autre du livre, et ce n'est même pas amusant.

15. — Le livre du Dr Ochorowicz, sur *La Suggestion mentale,* paru il y a quelques jours à peine, est aussi un précieux recueil de documents : le nombre des expériences instituées est considérable, et l'auteur, avec une bonne foi absolue, indique froidement la proportion de celles qui « ont réussi » et des autres, celles-ci, plus nombreuses, hélas ! Mais déjà M. Ochorowicz va plus loin encore que la suggestion mentale telle que l'entend l'école de Nancy; il admet pleinement la suggestion « à distance » et la transmission des idées du magnétiseur au sujet : il cite à cet égard un nombre prodigieux d'expériences, qui ne sont pas toutes bien probantes; cependant il en reste encore assez, étant donné surtout la rigueur de la méthode de l'auteur, pour éveiller au moins le doute; ce n'est certes pas encore la science, mais c'est ainsi qu'elle débute.

16. — Bon recueil d'observations également, la brochure de M. le Dr Berjon, sur *La Grande Hystérie chez l'homme,* action des médicaments à distance, des métaux, des aimants, production d'hémorrhagies ou par suggestion ou auto-suggestion; il y a là des documents précieux pour l'avenir.

17. — La traduction du livre du professeur Ebstein sur *La Goutte, sa nature et son traitement,* vient d'être faite par le Dr Chambard et publiée chez l'éditeur Rothschild avec un véritable luxe : 12 planches en chromolithographie, parfaitement exécutées, terminent l'ouvrage, et une courte préface de M. Charcot lui sert d'introduction : elle est

un peu boudeuse, cette préface, car Ebstein est loin d'avoir adopté toutes les idées de M. Charcot sur l'anatomie pathologique de la goutte. Le préfacier n'oublie pas de faire remarquer, ce qui est parfaitement exact d'ailleurs, l'absence ou du moins la rareté des données cliniques dans l'ouvrage, et l'omission complète des travaux si importants de Bouchard sur les maladies de « nutrition retardée. » « L'ouvrage, » dit M. Charcot, « s'offre avec une physionomie et des allures très modernes. » — C'est qu'en effet le professeur de Gœttingue s'est surtout placé au point de vue des lésions anatomiques et de la physiologie. La partie clinique paraît relativement écourtée à la suite des développements théoriques : peu ou point de distinction de variétés morbides, description très brève de la marche de la maladie, et indications thérapeutiques absolument insuffisantes. L'auteur choisit dans cet immense cadre quelques points particuliers sur lesquels il émet des idées personnelles ingénieuses, mais surtout pour donner un appoint aux faits nouveaux, et d'ailleurs fort remarquables, qu'il a pu constater dans l'anatomie pathologique de la goutte et qu'il a exposés dans la première partie du livre : chemin faisant, il donne un résumé du traitement qu'il préconise contre l'obésité, traitement assez différent de celui indiqué par Banting, et dans lequel il accorde une grande importance à l'emploi des corps gras : au total, il veut que l'on soigne surtout la goutte par le régime et, dans sa description, n'accorde que dix lignes hâtives au salicylate et au colchique.

L'ouvrage ne ressemble donc en rien à nos traités classiques français comme disposition, et c'est beaucoup moins une œuvre didactique dans laquelle on puisse aller chercher une étude complète et magistrale de la goutte, qu'un exposé des recherches de l'auteur sur plusieurs points de l'histoire de cette maladie. Il faut le considérer comme un excellent ouvrage de bibliothèque et même de laboratoire, mais non comme un livre d'études. — La traduction est déclarée excellente par M. Charcot; elle est cependant bien inégale, très embrouillée par places, et la plupart du temps ne se lisant point couramment : on y trouve des phrases interminables et des germanismes encore trop nombreux : j'ai même rencontré un « farinage » (p. 163) et un « possiblement » (p. 67) qui ne sont peut-être plus de l'allemand, mais qui ne sont point encore du français.

18. — Le volume du Dr Schmitt sur *Les Microbes et les maladies*, qui inaugure la série de la *Bibliothèque scientifique contemporaine*, chez J.-B. Baillière, n'est que la réimpression des deux articles *Microbes* et *Zymotiques* (maladies) publiés par l'auteur dans le *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* (Dictionnaire de Jaccoud), chez le même éditeur : ces deux articles, très bien faits et écrits d'une façon très intéressante, méritaient, sans nul doute, les honneurs de la

publication à part, et, tel qu'il est, le volume forme un excellent petit traité élémentaire de microbiologie, bien scientifique, bien clair et accessible à tous : parmi les nombreux livres de ce genre publiés récemment, nous en connaissons peu offrant les mêmes garanties de science et le même intérêt de lecture. Cependant, l'ouvrage présente à nos yeux un défaut originel assez grave; les deux articles, écrits séparément pour le dictionnaire, ont chacun leur unité propre, et sont demeurés parfaitement distincts, une fois réimprimés simplement à la suite l'un de l'autre : l'auteur avait même pris grand soin dans chacun d'eux, de n'empiéter en aucune façon sur le territoire de l'autre. Cette séparation, nécessaire dans le dictionnaire, présente ici d'assez nombreux inconvénients; c'est ainsi que la description de certains microbes et celle des maladies que l'on y rattache, se trouvent séparées par un intervalle de plus de 100 pages, alors que le lecteur aurait avantage à trouver réunis ces deux éléments d'une même question. Il eût été facile, au moment de la réimpression, d'opérer une refonte des deux articles qui, en réalité, au point de vue médical, n'en font qu'un. — C'est là le seul reproche que nous ayons à adresser à cet excellent petit livre, très nourri de faits, et écrit d'une façon fort attachante, — au total, précieux à consulter pour beaucoup de nos lecteurs.

19. — Évidemment, M. Trouessart est convaincu que les microbes sont les seules et vraies causes d'un bon nombre des maladies qui nous affligent; il le déclare dans un dernier chapitre de vingt pages, en manière d'épilogue ; cependant son livre est écrit avec une telle sobriété, une impartialité si complète, la description des diverses espèces de bactéries signalées jusqu'à cette année est si bien bornée à l'exposé des faits, sans l'intervention d'aucune hypothèse, que les dernières pages pourraient se terminer par une tout autre conclusion sans surprendre beaucoup le lecteur : je crois qu'on ne saurait faire un meilleur éloge d'un livre de ce genre, à l'époque actuelle. Le livre ne renferme pas seulement l'histoire des microbes, mais toute la première partie est consacrée à l'étude des moisissures et des ferments : l'étude botanique est très bien faite; mais on peut adresser à propos des ferments un grave reproche à l'auteur : c'est d'avoir pris immédiatement le mot de « ferment » comme synonyme de « levûre, » synonymie toute vulgaire et de langage courant, tout à fait inexacte d'ailleurs : il y a encore lieu de distinguer des ferments organisés et des ferments inorganisés : la levûre de bière est un ferment organisé, vivant; la pepsine, la diastase, la ptyaline, le glycogène et bien d'autres, sont des substances chimiques assez bien définies, trouvées, il est vrai, dans les organismes vivants, mais absolument inertes; nulle part la distinction n'est faite par l'auteur. Je sais fort bien que cette

division n'est peut-être que provisoire; beaucoup se demandent déjà si les levûres n'agissent pas en sécrétant un ferment chimique et inorganisé : peut-être même les *ptomaïnes*, dont on a tant parlé, ne seraient-elles que des ferments de cette nature, fabriqués par les microbes de la putréfaction. D'autre part, on a découvert tout récemment des microbes dans presque toutes les sécrétions normales de l'organisme, et on a pu se demander si l'action de la pepsine, de la pancréatine, de la tripsine et des autres ferments chimiques normaux, n'était pas liée à la présence de ces microbes : quelques expériences tendent même à prouver que lorsque ces microbes deviennent plus rares, les fermentations correspondantes sont ralenties; quoi qu'il en soit, la question est à l'étude, et je m'étonne que M. Trouessart, si complet et si précis dans les autres parties de son livre, ait laissé à peu près entièrement de côté ce point de vue intéressant. — Je me souviens aussi d'un passage de la conclusion, où, en démontrant que la théorie microbienne, considérée comme hypothèse, est infiniment plus satisfaisante que toutes les autres hypothèses proposées pour expliquer l'apparition des maladies contagieuses, l'auteur énumère la vaccine parmi les bienfaits de la doctrine : c'est une erreur souvent commise d'ailleurs. La vaccine et les microbes n'ont aucun point commun, sinon la personnalité de notre grand Pasteur; la vaccination de la rage, qui est peut-être la plus grande merveille de notre siècle, est absolument indépendante de la théorie microbienne : le microbe de la rage n'a jamais pu être découvert et croyez bien qu'on l'a soigneusement cherché; celui de la variole est lui-même des plus contestables; en tout cas, la vaccination se pratiquait bien avant qu'il fût question des microbes, et ceux-ci pourraient fort bien ne pas être connus, — j'allais dire ne pas exister — sans que la valeur de la vaccine en souffrît.

20. — L'étude de M. E. Chauvet sur la *Philosophie des médecins grecs* est certainement une œuvre consciencieuse, intéressante, très importante même à plusieurs égards, mais longue, diffuse en bien des endroits, pédante en beaucoup d'autres, et qui ne paraît guère commencer qu'au chapitre final ou *Conclusion*. Là, on trouve en effet sérieusement discutée la part qui revient à la philosophie dans l'œuvre d'Hippocrate et surtout de Galien, et la part beaucoup plus importante encore qui revient à la médecine dans un bon nombre des théories sur l'âme ou les passions, et dans la métaphysique grecque. La « logique médicale » (?) et la « morale médicale » selon l'expression de M. Chauvet, ont été créées de toutes pièces par des médecins et la « logique générale » n'a pas été sans en tirer quelque parti. L'auteur relève en maint endroit, chez ses auteurs, quelques idées qu'il est curieux de voir réapparaître aujourd'hui, telles que la théorie des localisations des facultés en divers points de la substance cérébrale, le rôle capital de l'habitude, etc.

Mais tout ceci est dans la conclusion : le courant du volume renferme d'interminables longueurs, des digressions littéraires, des réflexions personnelles et des applications sans portée à la pratique médicale contemporaine, rendant pénible la lecture d'un ouvrage qui aurait pu être fort intéressant et pour les médecins et pour les philosophes.

21. — M. Brouardel vient de publier, il y a quelques jours, chez Baillière, sur le *Secret médical,* un excellent petit volume écrit avec toute la compétence et tout le talent que l'on pouvait attendre de notre célèbre professeur de médecine légale. Écrit dans cette langue claire, alerte, spirituelle, qui n'est pas un des moindres traits de la personnalité bien connue et si sympathique du maître, l'ouvrage se lit rapidement, je ne dis pas seulement sans effort, mais avec un charme réel. Réclamations d'honoraires, demande de renseignements à propos de projets de mariage ou de contrats d'assurances, déclarations de naissance dans les cas délicats, blessures, avortements, empoisonnements, témoignages en justice, rôle des médecins de compagnies, des médecins de pensionnats, des médecins d'usines, etc, : toutes ces difficultés qui se posent quotidiennement au médecin, souvent peu au courant des faits de la jurisprudence ou des décisions antérieures des tribunaux, et ordinairement réduit à se laisser guider par une conscience pure mais qui le sert mal, toutes ces difficultés sont passées en revue et reçoivent chacune une solution précise, appuyée sur des exemples bien choisis, après de courtes discussions, toujours claires, souvent piquantes, jamais ennuyeuses.

Je renonce à donner même un résumé de ces solutions, car les cas particuliers sont nombreux. En général, M. Brouardel est pour la loi et la tradition de nos tribunaux français ; il adopte pleinement la formule de M. Bruno Lacombe, par laquelle il termine son ouvrage : « Nul n'est assez sûr de lui-même pour mettre sa conscience à la place de la loi. » Pour lui, le respect religieux du secret ne souffre absolument aucune espèce d'exception, et la loi est bonne comme elle est, en dépit des clameurs soulevées par l'interprétation qui en a été donnée récemment par la Cour de Cassation au sujet de l'affaire du Dr Watelet : c'est qu'en effet la loi est faite pour les plus mauvais, et il y a toujours moyen pour le médecin avisé, lorsqu'il est placé entre deux devoirs, comme lorsqu'il est consulté à propos d'un mariage, de ménager sa conscience sans devenir complice d'une lâcheté ou d'un crime.

D'ailleurs l'ouvrage est écrit de façon à être lu par tous, et il serait à souhaiter que le public, que le « client » sût mieux dans quelle situation difficile il place souvent le médecin par ses questions indiscrètes, et fût à même d'expliquer plus justement qu'il ne le fait d'ordinaire la conduite que celui-ci est obligé de tenir, de par sa conscience et de par la loi.

22. — Le magnifique ouvrage de Brehm, *Les Merveilles de la Nature,* est trop connu pour que nous ayons à en faire l'éloge : il suffit de dire que c'est toujours à lui, comme à un trésor inépuisable, que s'adressent tous les zoologistes en quête d'observations sur les mœurs ou le mode de vie des animaux, et qu'à certains égards la comparaison de l'auteur avec notre grand Buffon a pu ne pas paraître déplacée. Signalons seulement la publication chez J.-B. Baillière, du 5e volume de l'édition française consacrée aux reptiles et aux batraciens, et redigé par M. Sauvage, aide naturaliste au Muséum : une telle œuvre est plus qu'une traduction ; le texte a été remanié et augmenté considérablement : les gravures sont nombreuses et fort bien faites : au total c'est une publication de la plus haute valeur, qui a sa place marquée sur la table de travail de tous ceux qu'intéressent les sciences naturelles.

23. — Nous n'en dirons pas autant du *Corso di Zoologia sistematica* du prof. C. Emery de Bologne, dont nous avons reçu le 1er fascicule, déjà assez ancien : ce n'est même pas un cours, mais un programme de cours, sec, aride et borné à une simple énumération de classes : la classification qui ouvre l'ouvrage me paraît renfermer un certain nombre de bouleversements dont la nécessité ne se fait encore pas vivement sentir, tels que l'isolement des Cyclostomes du reste des Poissons, et la création de classes spéciales pour les Pœcilopodes et les Onychophores à côté des Myriapodes. Les figures sont nombreuses : mais la plupart ont déjà beaucoup circulé dans la littérature zoologique.

24. — *L'Œuf chez les Plantes et les Animaux* est un bon ouvrage de vulgarisation, renfermant des détails intéressants, mais peut-être un peu chargé de faits et de noms : l'ouvrage ne s'adresse guère qu'à la catégorie dite « des gens du monde » et je crains que la multiplicité des détails ne les rebute quelquefois ; beaucoup de bonnes figures.

25. — Œuvre de vulgarisation aussi, le petit livre de M. de Fonvielle sur le *Monde des Atomes :* œuvre bien difficile à faire et d'ailleurs complètement manquée : l'auteur passe en revue tour à tour les principales hypothèses émises jusqu'à ce jour sur la structure de la matière et sur les propriétés diverses, attribuées par les systèmes de métaphysique anciens ou contemporains, aux particules élémentaires, aux *atomes* qui la constituent : la théorie d'Épicure, l'œuvre de Lucrèce, les idées de Galilée, Huyghens, Descartes, Newton, la théorie mécanique de la chaleur, tout cela est exposé sous une forme aisée, nullement rebutante pour le public : malheureusement l'auteur est, la plupart du temps, hors de la question, et s'en tient à l'histoire des écoles et aux anecdotes biographiques ; dès qu'il entre dans le vif du sujet, ce qui est rare, la nuit se fait immédiatement : et quelle langue, grand Dieu ! Page 61, « la terre fait bande à part parmi les astres » ; plus haut (p. 13) c'est « l'Oc-

cident qui se congèle et s'arrête sur la route du progrès, » ou bien (p. 170) il s'agit d' « étouffer dans le sang le printemps de la pensée. » Voir aussi le passage où il est question des caractères typographiques permettant de « composer à volonté du Clovis Hugues ou du Hugo, du Platon ou du Zola, un discours de Thiers ou une harangue de... Jeoffrin. »

On ne s'attendait guère à voir *Jeoffrin* dans cette affaire,

dirait le bon La Fontaine.

26. — Le *Traité d'Anatomie, d'Anthropologie et d'Ethnographie appliquées aux Beaux-Arts* m'a paru une œuvre bien prétentieuse et de bien mauvais goût : mieux vaudrait de bonnes descriptions courtes et simples, et quelques considérations sur les applications pratiques de telle ou telle notion théorique acquise, que ces réflexions interminables, goguenardes et mal sonnantes, qui aboutissent, à la fin du livre, aux divagations les plus étranges sur la civilisation, la femme, les fleurs, la matière, la suppression des maladies et une foule d'autres questions circonvoisines. L'auteur, qui s'intitule un anthropologiste, déclare que « le savant n'a pas d'individualité,... j'en détache naturellement les quelques savants qui ont eu du génie : l'homme de génie est un artiste!! » — Sachez aussi que M. Rochet tient à la disposition des communes et des familles (p. 270) un « anthropomètre » ou instrument qui... etc.

27-28. — Signalons, en terminant, l'excellent *Manuel de chirurgie d'Armée* du Dr Audet, dont nous regrettons, faute de place, de ne pouvoir donner une analyse étendue, — et la *Médecine des Accidents* du Dr Broquère, renfermant un grand nombre d'indications précieuses sur la conduite à tenir, en attendant l'arrivée du médecin, dans une foule de cas exigeant une intervention intelligente et rapide : apoplexie, hémorrhagies, fractures, asphyxie, etc. R. B.

LES CLASSIQUES LATINS DU BACCALAURÉAT

I. — LES POÈTES

1. *Extraits de Plaute*, avec une introduction, des arguments et des notes par L. Crouslé, docteur ès lettres. Paris, Belin, in-12 de xii-252 p. 2 fr. — 2. *Publii Virgilii Maronis opera*. Nouvelle édition avec des appréciations littéraires, des arguments et des notes en français par M. Bouchot, agrégé des classes supérieures, professeur au lycée Louis le Grand. Paris, Delagrave, 1881, in-12 de viii-496 p. 2 fr. 25. — 3. *Quinti Horatii Flacci opera*. Nouvelle édition d'après les meilleurs textes avec des arguments analytiques et historiques, et un commentaire en français, précédée d'une notice sur les maîtres d'Horace par A. Cartelier, agrégé des classes supérieures, professeur au lycée Henri IV. Paris, Delagrave, 1882, in-12 de xxiv-378 p. 2 fr.

II. — LES PROSATEURS

4. *Cicéron, De Senectute*. Nouvelle édition publiée par Félix Aubert. Paris, Société générale de librairie catholique, 1883, in-12 de 92 p. 1 fr. — 5. *Ciceronis oratio in*

*Verrem de supplicii*s. Nouvelle édition avec sommaires et notes historiques, géographiques et littéraires en français par D. Marie, professeur agrégé de l'Université de Paris. Paris, Belin, in-12 de xi-94 p. 0 fr. 50. — 6. *M. Tullii Ciceronis oratio pro T. Ann. Milone*, texte revu et annoté par M. l'abbé Blanc, supérieur du petit Séminaire de Marvejols. Deuxième édition. Paris, Poussielgue, 1880, gr. in-18 de viii-60 p. 0 fr. 30. — 7. *Salluste. Conjuration de Catilina, Guerre de Jugurthâ, Fragments.* Nouvelle édition d'après les meilleurs textes avec une introduction, des notes, un index et une carte de la Numidie par Ch. Lebaigue, professeur au lycée Charlemagne. Paris, Belin, 1884, in-12 de xv-198 p. 1 fr. — 8. *Titi Livii ab urbe condita libri XXI et XXII.* Texte latin publié avec une notice sur la vie et les ouvrages de Tite-Live, des notes critiques et explicatives, des remarques sur la langue, un index des noms propres historiques et géographiques et des antiquités, deux cartes et des illustrations d'après les monuments par O. Riemann, maître de conférences à l'École normale supérieure, et E. Benoist, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Deuxième tirage revu. Paris, Hachette, 1882, petit in-16 de xxiv-378 p. 2 fr. — 9. *Tite-Live. Livres XXIII, XXIV et XXV.* Nouvelle édition publiée avec notice, sommaires, notes, carte, plans et illustrations par l'abbé A. Vauchelle, professeur au petit Séminaire de Noyon. Paris, Poussielgue, 1885, gr. in-18 de xv-296 p. 2 fr. — 10. *Cornelii Taciti ab excessu divi Augusti quæ supersunt. Libri I, II, III.* Nouvelle édition revue et publiée d'après les travaux les plus récents, avec introduction, commentaire et index par E. Person, agrégé des classes supérieures, professeur au lycée Condorcet. Paris, Belin, 1885, in-12 de xxii-302 p. 1 fr. 80. — 11. *Tacite, Agricola.* Nouvelle édition avec une introduction, des notes, un appendice épigraphique, les principales variantes et plusieurs cartes par l'abbé Beurlier, professeur au petit Séminaire de Paris. Paris, Palmé, 1882, in-12 de 124 p. 1 fr.

1. — L'Introduction des *Extraits de Plaute* est telle qu'on peut l'attendre d'un érudit fin et pénétrant tel que M. Crouslé. Elle contient sur le poète, sur sa vie, son caractère et son œuvre, tous les détails qu'un jeune humaniste a besoin de connaître avant d'aborder la traduction de ses comédies. Le texte des éditions courantes se trouve ici notablement amélioré : mais en ce qui touche la versification, M. Crouslé n'a pas jugé opportun de faire écho à la critique allemande découvrant subitement dans les vers de Plaute une cadence, une harmonie qui avait échappé à Horace et qui échappe encore aujourd'hui à l'immense majorité des lecteurs. Plaute emprunte force locutions à la langue familière de son temps, assez différente du latin plus solennel et plus savant en honneur à la cour d'Auguste : en outre, il ne craint pas de multiplier sans fin les allusions aux usages, aux institutions et aux mœurs de son époque. Pour ce double motif, il exige un commentaire suivi que M. Crouslé a su rendre complet tout en restant bref et précis. Quant au côté moral, en recueiliant ses *Extraits* à travers les pages souvent fort peu chastes de Plaute, il s'est souvenu de la recommandation de Juvénal :

Maxima debetur puero reverentia.

Somme toute, publication classique digne de figurer à côté du *Lucrèce* du même auteur.

2. — Après tant d'éditions de Virgile, M. Bouchot a cru et avec juste raison, qu'il y avait encore place pour une étude où le côté littéraire et esthétique, si l'on peut ainsi parler, loin d'être sacrifié comme ail-

leurs, aurait au contraire la place qui lui est due. Que nos éditeurs contemporains s'occupent, un peu plus que ne le faisaient leurs devanciers, du choix des manuscrits et des variantes, très bien. Mais Virgile surtout ne saurait être traduit avec fruit qu'à la condition de se rendre compte des beautés du style et de la pensée, de la richesse des images et du mérite supérieur de la composition. C'est ce que M. Bouchot a parfaitement compris : aussi a-t-il comme encadré chaque églogue, chaque chant, entre un argument analytique permettant d'apprécier la place des détails dans l'ensemble, et un jugement littéraire appelant l'attention des élèves sur les qualités et, s'il y a lieu, sur les imperfections du morceau dont ils sont censés avoir achevé la lecture. Les notes sont très nombreuses, trop nombreuses peut-être, en ce sens que l'élève trouve résolues des difficultés dont, avec un peu de réflexion, il se fût certainement tiré à son honneur. — Nous hésitons un peu à condamner M. Bouchot pour avoir conservé dans son édition l'accentuation traditionnelle de certains vers et de certains mots latins : en revanche sa manière de traduire Virgile n'est pas toujours exempte de témérité. De plus, en développant davantage la notice biographique si courte insérée en tête du volume, et en offrant aux élèves un historique rapide des divers genres abordés par Virgile, l'auteur ajouterait certainement au charme et à l'utilité de son édition.

3. — L'*Horace* de M. Cartelier s'ouvre par une biographie intéressante dont l'auteur a très habilement tiré les éléments des œuvres mêmes du poète. Suit une notice claire et substantielle sur les mètres employés par Horace, notice divisée en vingt-quatre paragraphes auxquels pour chaque ode le lecteur est renvoyé par un chiffre spécial. Les nombreuses allusions aux usages romains et aux légendes mythologiques exigeaient un certain luxe d'annotations. Il ne s'agit pas ici en effet de difficultés à vaincre par un effort d'attention ou un recours au dictionnaire : et pour ne pas être désarmés dans la lutte, nos jeunes latinistes ont besoin d'une lumière et d'un appui. M. Cartelier ne leur a pas refusé cette aide bien légitime, sans tomber cependant dans un excès d'érudition ou dans une trop indulgente complaisance. Il paraît avoir consacré une étude toute particulière à l'*Art poétique*, ce qui s'explique par l'importance exceptionnelle de ce petit poème didactique pour l'intelligence de la poésie grecque et romaine.

4. — Si la biographie de Cicéron que M. Aubert a mise en tête de son édition du dialogue *Sur la Vieillesse* est rédigée avec talent, en revanche son *Avant-propos* peut paraître bien incomplet. Une appréciation plus détaillée de ce « charmant opuscule », quelques considérations sur la morale païenne et sur le caractère personnel de Cicéron auraient dû y trouver place. Les sommaires placés en tête de chacun des paragraphes rachètent ce qu'a d'insuffisant l'analyse en latin qui

précède le texte. Les notes purement grammaticales sont rares : au contraire les indications historiques sont nombreuses et intéressantes : les institutions romaines y sont exposées avec une véritable compétence et chacun des personnages dont il est parlé obtient une courte notice biographique. Mais ce qui est particulièrement original dans cette édition, c'est le soin qu'a pris l'auteur de rapprocher des maximes de Cicéron les pensées d'auteurs très modernes et presque contemporains, tels que Joubert et Mme Swetchine. Cette édition se recommande en outre, comme toutes celles qui viennent de sortir de la librairie Palmé, par des illustrations bien choisies et une exécution typographique irréprochable.

5. — M. Marie, convaincu peut-être trop aisément qu'il était difficile d'égaler l'*Introduction* mise par M. Guéroult en tête de sa traduction des *Verrines*, s'est borné à la transcrire. Les annotations témoignent de beaucoup de tact et de discernement : rien d'inutile et de superflu; cependant, l'auteur aurait pu se dispenser parfois, comme il le fait, de donner aux élèves la traduction d'un membre de phrase ou d'une phrase entière. Le côté moral n'est pas oublié dans ce savant commentaire; les renseignements historiques y sont résumés sans confusion, et certains rapprochements grammaticaux ou littéraires témoignent d'une connaissance peu commune de la langue et des idées de l'antiquité.

6. — Exposer aux élèves le plan du discours, leur révéler les artifices oratoires de Cicéron, suivre pas à pas les développements de l'orateur, après avoir marqué brièvement les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi ce procès fameux, tel est le devoir de l'éditeur du *Pro Milone,* et M. l'abbé Blanc s'en est acquitté avec éloge. Néanmoins, à l'analyse générale qu'il donne au début de sa préface il eût été utile d'ajouter quelques indications placées à propos dans le texte même : il est vrai qu'aujourd'hui les questions de pure rhétorique intéressent infiniment moins qu'autrefois. Les notes nous ont paru en général très bien appropriées au sujet, et nous louerons l'auteur de savoir éclairer l'inexpérience des élèves tout en échappant au reproche de favoriser leur paresse. C'est une heureuse pensée également que d'insister, comme il le fait, sur l'alliage qui se mêle à l'or des vertus païennes, même les plus vantées.

7. — Cette édition toute récente de Salluste mérite d'être recommandée à plus d'un titre. Les progrès de l'érudition ont obligé les éditeurs à accorder une importance croissante aux *Introductions* placées en tête des classiques. Sept pages, il est vrai, bien remplies, ont suffi à M. Lebaigue pour raconter la vie de Salluste et apprécier ses qualités d'écrivain, mise en scène, allure entraînante et dramatique du récit, relief des portraits, harangues pathétiques, et cela malgré l'absence de

toute conviction ardente, de toute passion généreuse. Suit un tableau des formes archaïques qu'affecte cet historien. Les notes n'ont pas été épargnées : un bien petit nombre laissent à désirer comme rédaction : les rapprochements littéraires y abondent, les éclaircissements historiques sont lumineux et précis, et les particularités de la syntaxe de Salluste relevées avec beaucoup de finesse. Les sommaires de chaque chapitre en donnent en peu de mots un résumé exact. L'auteur nous avertit lui-même dans sa *Préface* que la plus grande nouveauté de son commentaire consiste dans le soin apporté aux questions d'ethnographie et de géographie comparée que soulèvent certains chapitres du *Jugurtha,* dont la scène se passe, comme on sait, à l'est de notre colonie africaine.

8. — Voici, presque à tous égards, un modèle digne d'être proposé à nos éditeurs classiques. Sans se priver des avantages des vieilles méthodes, MM. Benoist et Riemann y ont ajouté toutes les conquêtes de l'érudition contemporaine. Seulement ils ont pris garde de les jeter pêle-mêle et sans réflexion sous les pas de leurs jeunes lecteurs. Certains chapitres, aux allures savantes, feront les délices du savant et du professeur, tandis que les élèves de nos collèges s'aideront dans une juste mesure des annotations qui leur sont spécialement destinées. Mais pour faire mieux comprendre cette disposition nouvelle, entrons dans quelques détails. — Une *Préface* où le *Conciones* est réhabilité comme il le mérite nous renseigne sur le plan de l'ouvrage. Le texte a été établi avec le plus grand soin d'après les travaux philologiques les plus autorisés, et les corrections sont signalées au lecteur. La *Notice sur Tite-Live* nous entretient des divers manuscrits de l'historien aussi bien que de sa biographie et de son mérite. Quant au livre lui-même, l'annotation mise au bas des pages a été rendue aussi substantielle et aussi courte que possible, grâce à l'ingénieuse combinaison adoptée, qui consiste à réserver pour un *Appendice :* 1° un choix de notes critiques relatives à la constitution et à l'orthographe du texte ; 2° des remarques sur la langue de Tite-Live, chez qui diverses influences ont déjà introduit dans la syntaxe des modifications sensibles; enfin 3° une *Table* très étendue des noms propres historiques et géographiques et des termes relatifs aux institutions, aux usages, aux coutumes de la vie religieuse, civile, politique et militaire ; les explications précieuses qu'elle renferme sont éminemment propres à donner cette connaissance scientifique et historique des choses qui passe de nos jours pour le principal fruit à retirer de la lecture des anciens. Ajoutez à cela des gravures d'après l'antique, donnant la représentation des principaux lieux, des personnages marquants et des objets les plus intéressants, et à la fin du volume, deux cartes, l'une du théâtre de la seconde guerre punique, l'autre des environs de Rome et de

l'Italie centrale, et l'on comprendra mieux tout ce qui nous a séduit à la lecture de ce petit volume, le chef-d'œuvre sans contredit de la collection Hachette.

9. — Bien différent du précédent est le *Tite-Live* de M. l'abbé Vauchelle. « Nous n'avons pas visé, » écrit-il dans sa *Préface,* « à donner une édition savante, mais avant tout un livre pratique, utile et attrayant. » Voilà sans doute qui suffit aux exigences de nos jeunes élèves, sinon de leurs professeurs. Pas de dictionnaire spécial à la fin du volume : tous les éclaircissements jugés nécessaires ou utiles sont accumulés dans les notes, rédigées d'ailleurs avec une sobriété judicieuse et une entente véritable des besoins de l'enseignement : c'est ainsi que les acceptions multiples des mots latins les plus importants se trouvent soigneusement énumérées et distinguées.

Toutefois nous ne saurions approuver sans réserve une des innovations de M. Vauchelle. Ce que l'on reprochait aux *Extraits* tels que le *Narrationes* ou le *Conciones,* c'était de ne rien laisser voir de l'art admirable qui a présidé aux grandes compositions historiques de l'antiquité. Or, sous prétexte de ne pas rebuter l'élève en lui offrant cent pages de suite sans repos, sans point de repère, le nouvel éditeur a multiplié indéfiniment les divisions, décomposant chaque livre en chapitres qui tous ont leur titre et leur sommaire. De la sorte plus d'unité, plus de vue d'ensemble : sans compter qu'il est malaisé d'assigner ainsi des limites aux développements et aux tableaux de Tite-Live. Quoi de plus délicat que de déterminer la phrase précise par où doit commencer et par où doit finir le chapitre intitulé : *Prise et ruine de Sagonte,* ou de détacher du reste du récit tels et tels paragraphes sous ce titre des plus vagues : *Craintes que la Sardaigne inspire aux Romains.* C'est le cas de répéter avec Boileau :

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

Au point de vue typographique, les notes sont imprimées avec soin, presque avec luxe, alors que le texte, un peu serré, est loin d'offrir un aspect aussi satisfaisant.

10. — L'*Introduction* de M. Person traite, dans une série de chapitres, de la vie de Tacite, de son éducation, de ses idées religieuses et politiques, des sources où il a puisé, de son style, de l'histoire du livre des *Annales,* enfin des principes qui l'ont guidé dans cette édition. Jusqu'ici on s'était représenté Tacite comme un ancien Romain, épris des grands souvenirs du passé, et faisant en témoin implacable le procès du despotisme et de la corruption qu'il avait sous les yeux. M. Person a sur ce point des vues assez différentes : mais passons. On ne peut que lui être reconnaissant d'avoir voulu nous donner un commentaire complet de ce texte de Tacite dont l'étonnante concision

et les sous-entendus plus ou moins mystérieux créent aux lecteurs de réelles difficultés. On comprend Tacite, écrit M. Person, selon et à proportion qu'on connaît le monde où il a vécu et sur lequel il a écrit : aussi le nouvel éditeur n'a-t-il rien négligé pour donner une idée exacte de la société romaine, envisagée sous toutes ses faces. En soi le but est louable : mais dans une édition classique n'est-ce pas manquer la mesure que de noyer pour ainsi dire le texte sous le nombre et la longueur des notes, multipliées au point qu'il s'en rencontre parfois jusqu'à deux et trois dans une seule ligne, et étendues à la façon de véritables dissertations ? Il est à craindre que les élèves de nos collèges profitent bien peu ou bien mal de cet abus de richesses. — Pourquoi écrire *Piso* quand on écrit *Néron, Corbulon,* etc. ?

11. — L'édition d'*Agricola,* donnée par M. Beurlier, se recommande à première vue par ses vignettes, par son aspect typographique particulièrement agréable et par ses *Appendices* où se trouvent reproduites, avec la collection des variantes, une foule d'inscriptions de l'époque restituées et complétées par les épigraphistes les plus distingués. Instructives et sobres de style, les notes courantes ont peut-être le tort de ne pas insister assez sur la langue de Tacite qui ne s'effraie pas de certaines hardiesses devant lesquelles eût reculé Cicéron. L'*Introduction* est courte, mais suffisante. Plusieurs fautes d'impression devront être corrigées dans une réédition. G. G.

THÉOLOGIE

Nomenclator literarius *recentioris theologiae catholicae theologos exhibens qui inde a concilio Tridentino floruerunt, aetate, natione, disciplinis distinctos.* Tomus III. Fasc. 1, 2, 3, 4, 5, edidit et commentariis auxit H. Hurter, S. J. Innspruck, Wagner, 1883-1886, in-12 de 1285 p.

Le P. Hurter, à qui la théologie dogmatique est déjà redevable d'un excellent traité et de la publication des *Opuscula SS. Patrum selecta,* vient de rendre aux études sacrées un nouveau et signalé service. Il a achevé le *Nomenclator literarius* qu'il commençait il y a seize années.

Cet ouvrage embrasse les trois siècles qui se sont écoulés depuis la fin du concile de Trente jusqu'à l'ouverture du concile du Vatican, 1564-1869. La troisième partie, dont nous devons rendre compte, contient la nomenclature des écrivains du dernier de ces trois siècles, 1764-1869.

L'auteur a partagé cette époque en cinq périodes, dont la première finit en 1780, la seconde en 1800, la troisième s'achève en 1820, la quatrième va jusqu'à 1840, la dernière nous conduit jusqu'en 1869. Chacune de ces périodes, qui compose un fascicule, est subdivisée en cinq

sections, selon les matières sur lesquelles ont écrit les auteurs qu'énumère le *Nomenclator literarius :* la théologie dogmatique a la première place, et les auteurs y sont disposés selon leur nationalité ; les études qui se rapportent à l'Écriture sainte ont le second rang ; la patrologie, l'histoire ecclésiastique avec toutes les sciences annexes, la théologie pratique (droit canon, morale, pastorale, liturgie) complètent cette série.

Une telle publication suppose, comme on le voit par ce rapide exposé, une connaissance complète des auteurs modernes qui ont écrit sur les sciences sacrées. Disons d'abord que le P. Hurter se montre à la hauteur d'une œuvre qui semble dépasser les forces d'un seul homme. Il a consulté sans doute, il cite volontiers les biographies, les dictionnaires d'érudition ecclésiastique qui ont été publiés depuis un siècle, comme Feller et Moroni; mais il a dû souvent recourir à d'autres sources, en particulier pour les dernières années. Les auteurs contemporains n'ont pas encore pris place dans les biographies universelles; il est certainement plus difficile d'énumérer leurs ouvrages, de raconter leur vie, de juger leur œuvre, que lorsqu'il s'agit des hommes plus éloignés de nous. Nous avons remarqué avec quelle précision le savant jésuite parle des théologiens allemands et italiens qui ont vécu depuis cinquante années : nous craignions que nos auteurs français lui fussent moins connus. Nous devons lui rendre le témoignage qu'il leur a donné la place à laquelle ils ont droit ; à peine avons-nous remarqué çà et là quelques erreurs sans importance et qu'on pourra facilement corriger (il fait naître, par exemple, Joseph Carrière, p. 1200, dans le Comtat Venaissin).

Il trace en quelques lignes l'histoire de chacun de ces écrivains ; il cite les dates de la naissance et de la mort ; il énumère les ouvrages dont il donne les titres complets et l'année de la publication ; il juge avec une grande impartialité la valeur de ces ouvrages ; quelquefois même il dit le prix des livres quand l'ouvrage est encore dans le commerce.

Le *Nomenclator literarius* se termine par deux tables (p. 1213-1285) très étendues. La première contient tous les noms des auteurs cités, avec leur nationalité, l'année de leur mort et l'indication de la page où ils sont nommés ; la seconde contient les matières traitées.

Il y a en outre, pour chacune des cinq périodes que nous avons indiquées, deux tables plus détaillées ; on y voit, pour chacune des années de la période, les auteurs distribués d'abord par ordre des matières, ensuite par ordre de nationalité.

L'ouvrage, imprimé à Innspruck, par la librairie Wagner, est d'une grande correction de texte ; c'est à peine si l'on s'aperçoit dans quelques endroits, pour les citations françaises, que le livre est publié en

pays allemand. Les caractères sont différents selon l'importance du sujet, et l'œil voit d'abord ce qu'il faut surtout remarquer.

Le *Nomenclator literarius* sera donc désormais le manuel nécessaire de tous ceux qui veulent étudier d'une manière un peu approfondie la théologie moderne. E. POUSSET.

Compendium Theologiæ moralis, auctore AUGUSTINO LEHMKUHL, Societatis Jesu sacerdote. Fribourg en Brisgau, Herder, 1886, in-8 de 600 p. — Prix : 8 fr. 75.

Nous avons rendu compte, ici même, du *Cours de Théologie morale* publié par le P. Lehmkuhl, de la Société de Jésus. Nous disions que ce livre est, à tous les égards, l'une des œuvres les plus parfaites qu'on puisse mettre entre les mains des élèves de nos séminaires. Il surpasse certainement le P. Gury pour l'exposition des principes et l'enchaînement logique des matières traitées; il l'égale presque pour l'application de la théorie aux cas de conscience.

Cet ouvrage a rencontré partout le meilleur accueil; trois éditions ont dû être publiées, et tous ceux qui s'intéressent à l'étude de la théologie morale ont décerné les éloges les plus grands au docte jésuite.

Mais le livre est considérable : les deux volumes comptent ensemble près de dix-sept cents pages. L'auteur publie un abrégé, un *Compendium,* qui renferme toute la substance de son premier ouvrage. L'exposition y a moins d'ampleur, les preuves y sont déduites d'une façon plus succincte, mais tout ce qui est essentiel s'y trouve. Les chiffres mis à la marge pour distinguer les enseignements principaux que l'auteur veut mettre en évidence sont les mêmes que dans la *Theologia moralis.* Il suffira donc de chercher dans celle-ci le chiffre marginal correspondant, toutes les fois qu'on voudra lire ou étudier avec plus de soin quelque partie qu'on a vue en abrégé dans le *Compendium.*

Nous estimons que ce *Compendium* sera très utile aux élèves des séminaires qui ont besoin de résumés et de tableaux synoptiques pour embrasser d'un seul regard la doctrine qui leur est enseignée. Il sera très utile aux prêtres qui exercent le ministère paroissial et qui doivent, à certaines heures, avoir sous les yeux les principes de la morale chrétienne, pour s'éclairer dans une solution difficile qui leur est demandée.

L'impression de ce livre est très soignée et digne, en tout point, de de la librairie Herder, de Fribourg. E. POUSSET.

Traditions de la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice *pour la direction des grands Séminaires*, par M. J.-H. ICARD, supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice. Paris, Lecoffre, 1886, in-8 de xv-560 p. — Prix : 6 fr.

En lisant le titre de cet ouvrage, la plupart de nos lecteurs se seront dit : « Ce livre est très spécial; il ne nous concerne d'aucune façon, et il est fort à craindre que sa publicité soit bien restreinte, puisqu'il peut être tout au plus utile aux professeurs des grands Séminaires. » Serons-nous, du moins, assez heureux pour que leurs regards se fixent quelques instants sur ces lignes? Sans être trop long et sans dépenser beaucoup d'éloquence, nous sommes convaincu que nous parviendrons à provoquer en eux le regret d'un jugement si précipité et à les engager à parcourir ce livre qui, malgré son titre, est d'un intérêt assez général.

Le vénérable supérieur de la Compagnie de Saint-Sulpice a voulu mettre au jour les traditions de sa Compagnie pour la direction des grands Séminaires. Est-ce uniquement pour l'utilité des prêtres qui sont sous sa juridiction immédiate? Chacune des nombreuses communautés, dispersées dans les divers diocèses de la France et de l'étranger et qui relèvent de son autorité, est certainement munie de toutes les instructions spéciales que réclame la haute et difficile mission de former les clercs. Quel important avantage pouvait-il y avoir à faire imprimer et à publier cette sorte de « directoire » ou de « coutumier » à l'usage exclusif de la Compagnie de Saint-Sulpice, quand quelques copies manuscrites ou lithographiées devaient suffire?

Nous ne voulons pas nier que la publication de cet ouvrage eût une certaine utilité pour la Compagnie : la forme et le fond offrent ici plus d'intérêt qu'un simple manuel qui ressemble assez à une nomenclature aride, froide et sèche; le livre appelle tel commentaire, telle explication qui éclaire et satisfait l'intelligence, tel développement qui met en relief un point de règle dont l'importance apparaît mieux alors à l'esprit. Ce n'est pas non plus un moindre avantage que tous les membres de la Compagnie puissent ainsi avoir chacun en sa possession un exemplaire pour ainsi dire personnel et en profiter pour relire et méditer des enseignements si nécessaires.

Toutefois, il nous paraît que l'ouvrage de M. Icard doit être encore plus profitable au dehors qu'au dedans de la Compagnie de Saint-Sulpice. Il est, d'abord, un certain nombre de grands Séminaires dont la direction est confiée soit à de simples prêtres du diocèse, soit à d'autres communautés ou Compagnies. Ne peut-on pas, sans faire injure à ce personnel investi de la confiance des évêques, supposer avec quelque raison que ce livre pourra leur rendre de précieux services? Le sage apprend toujours, et ce sont les hommes de plus grande expérience qui se gardent bien de dédaigner l'expérience d'autrui.

Ceux qui retireront le plus de fruit de l'ouvrage de M. Icard, ce sont, sans contredit, les élèves des grands Séminaires : ainsi s'élargit déjà le cercle de cette publicité, qu'on supposait, au début, si restreinte. L'introduction, en leur faisant connaître l'origine des grands Séminaires, leur montre la sollicitude particulière avec laquelle l'Église s'applique à former ses prêtres. La première partie, qui traite de la « Constitution et de l'administration des grands Séminaires, » semble ne les concerner nullement ; toutefois, il ne peut leur être inutile d'apprendre ce qu'on exige pour le personnel du corps des professeurs ou directeurs, ce qu'on entend par discipline, ce qui est relatif même à l'administration temporelle de ces établissements.

La deuxième partie, consacrée à la « formation cléricale dans les grands Séminaires, » et qui est la plus considérable (p. 79 à 397) embrasse, pour ainsi dire, toute leur vie et leur rappelle toutes leurs obligations. En indiquant aux professeurs : 1° quels sont les défauts à corriger et quelles habitudes de bonne éducation à favoriser ; 2° quels moyens à employer pour affermir dans leurs élèves la vie chrétienne ; 3° enfin, en quoi consiste la formation de la vie sacerdotale, M. Icard ne s'adresse-t-il pas encore aux élèves eux-mêmes, auxquels il signale, d'une part, les défauts de tenue, de prononciation et de caractère, en leur révélant le secret de s'en corriger ; d'autre part, les habitudes de régularité et de politesse à contracter ? Lisez la deuxième section de cette partie, où vous trouverez, dans divers chapitres, tout ce qui peut avoir rapport à la retraite du commencement de l'année, à la confession, à la direction, à toutes les actions de la journée : lever, oraison, assistance à la messe, communion, examen de conscience, lecture spirituelle, etc. ; enfin aux dévotions particulières du Séminaire de Saint-Sulpice. Manque-t-il là quelque élément nécessaire à l'affermissement de la vie chrétienne dans l'âme d'un jeune clerc ?

Vient ensuite le couronnement de cette vie, c'est-à-dire la formation de la vie sacerdotale, qui fait l'objet de la troisième section ; là, le séminariste trouve indiqué tout ce qui peut lui donner une juste et haute idée du sacerdoce : l'aider à connaître sa vocation ; lui inculquer l'esprit ecclésiastique ; le familiariser avec le chant liturgique, les cérémonies sacrées, les catéchismes, la prédication, les œuvres de zèle ; l'initier aux conditions exigées pour l'appel, soit extérieur, soit intérieur, aux saints ordres ; le préparer enfin par l'explication du pontifical et la retraite à chacune de ses ordinations. N'est-ce pas un « directoire » complet à l'usage des séminaristes ? Que peut-il y avoir dans ces pages qui ne les intéresse au plus haut degré, qui ne doive leur être du plus sérieux profit ?

La troisième partie de l'ouvrage a trait aux études, et contient des observations préliminaires sur les études spéciales aux grands Sémi-

naires; des règles et des réflexions, soit sur le cours de philosophie, soit sur les cours d'Écriture sainte, de théologie dogmatique et morale, d'histoire ecclésiastique et de pastorale. Encore ici le séminariste trouverait à glaner çà et là quelques considérations qui lui inspireraient plus d'amour pour ces études si élevées, en même temps qu'elles développeraient leur application ou guideraient leur aptitude.

Aux élèves des grands Séminaires, joignons maintenant les jeunes prêtres et même les vétérans du sacerdoce, qui seront heureux de revenir sur leur passé, de se rappeler les souvenirs de leur adolescence cléricale, de méditer de nouveau sur les grandeurs et les obligations de leur saint état, et nous voilà aussitôt dans un domaine bien étendu où le livre de M. Icard, en s'offrant à d'innombrables mains, peut, sans présomption, s'attendre à recevoir de la plupart un favorable accueil.

Mais nous ne bornons pas encore là la publicité ou l'extension de cet ouvrage. En dehors du clergé, il peut être de la plus incontestable utilité : que de laïques, même parmi les meilleurs chrétiens, qui ignorent la vie et les travaux de ces écoles spéciales dont ils connaissent ou comprennent à peine le nom! Et parmi nos adversaires, qui se flattent de ne rien ignorer et qui veulent prétendre au droit de parler des « choses d'Église », comme ils font des choses de leur spécialité : des sciences, du théâtre, du roman, etc., combien n'y en a-t-il pas qui seraient surpris, je n'ose dire édifiés, de tous les détails de cette triple vie chrétienne, sacerdotale et intellectuelle qu'abrite le toit d'un séminaire? A ceux-là, surtout, nous souhaitons que le livre de M. Icard tombe entre leurs mains et sous leurs yeux : leurs préjugés se dissiperont vite et, en étant plus éclairés, ils s'épargneront au moins la honte de ne plus parler de ce qu'ils ignoraient, si encore leur loyauté ne va pas jusqu'à les engager à défendre eux-mêmes, contre de nouvelles calomnies, le sacerdoce et l'Église qu'ils auront appris à bien connaître.

— En même temps que l'ouvrage qui précède, nous avons reçu du même auteur l'opuscule intitulé : *Observations sur quelques pages d'une Histoire de l'Église relatives à la Compagnie de Saint-Sulpice* (in-8 de 62 p.). Nous nous bornons à le mentionner pour ne pas rouvrir un débat qui a été clos par un bref du Saint-Père et par les déclarations que Mgr Fèvre a consignées à la fin de son quarantième et dernier volume de la continuation de l'histoire générale de l'Église, commencée par Darras.

F. CHAPOT.

Théosophie universelle. *La Théosophie chrétienne*, par Lady CAITHNESS, duchesse DE POMAR, présidente honoraire de la Société théosophique d'Orient et d'Occident à Paris. Paris, Carré, 1888, in-8 de 173 p. — Prix : 2 fr. 50.

Voici une nouvelle publication de ce groupe d'adeptes dont nous avons signalé l'activité dans le *Polybiblion* (t. XLVII, p. 331). Il n'y est

pas question de théurgie. Ces pratiques qui exciteront toujours l'intérêt des esprits curieux et dévoyés sont laissées dans l'ombre cette fois. Quelques citations d'Eliphas Lévi, à la fin du volume, rappellent seulement, à qui sait lire, la place qu'elles tiennent dans la nouvelle secte.

La présidente de la Société théosophique d'Orient et d'Occident nous apprend que la théosophie a pour but de connaître Dieu par l'intuition, par le procédé mystique, au lieu de le faire connaître par la révélation, comme la théologie, et par la raison, comme la philosophie. Chaque religion, selon elle, a sa théosophie et toutes les théosophies sont également bonnes. Dans ce volume, elle prétend établir la théosophie du christianisme. Tout en affectant l'emploi du langage chrétien, et en citant fréquemment les saintes Écritures, elle ose dire que Notre-Seigneur Jésus-Christ est un homme dans lequel la substance divine s'est incarnée, dans un des cycles naroniques (périodes de 600 ans), tout comme il s'était incarné précédemment dans Krisnâ, dans Bouddha, dans Dyonisus, etc. Elle nous annonce que la prochaine incarnation divine sera sous la forme féminine. « La clef de ce mystère a été perdue par les francs-maçons. Ils n'ont plus la parole et ils ne la retrouveront pas tant qu'ils limiteront leur fraternité à un sexe, celui qui représente l'intelligence. Le mot qui a été perdu avait été confié à la femme (peut-être la reine de Saba), c'est-à-dire à l'intuition qui est féminine. » (p. 31). Si les révélations de Léo Taxil sur l'existence des loges d'adoption, dans les deux tiers des loges de Paris sont vraies, la lacune que Lady Caithness regrette dans l'organisation maçonnique est comblée avec avantage. Mais, en voilà assez pour faire connaître à nos lecteurs cette élucubration. Nous n'entreprendrons pas d'analyser l'explication qu'elle donne de l'histoire de l'humanité d'après la donnée brahmanique des Avatars. Qu'il nous suffise de dire que la métempsycose y trouve place à côté du panthéisme. X.

JURISPRUDENCE

Traité de droit international, par F. de Martens. Tome II. Paris, Chevalier-Marescq, 1886, in-8 de VII-509 p. — Prix : 9 fr.

J'ai parlé en son temps du premier volume de cet ouvrage (t. XL, p. 200), qui contenait la partie générale du droit international ; le second volume comprend trois livres de la partie spéciale : de l'administration internationale et de ses organes ; de l'administration internationale dans la sphère des intérêts intellectuels, matériels et économiques ; de l'administration internationale en matière de droit civil et de droit criminel. Le troisième et dernier volume, traitant du droit international criminel, du droit de la guerre et de la neutralité, suivra de près, et c'est seulement quand tout l'ouvrage aura paru, comme

l'auteur le reconnaît, que « le public pourra juger en connaissance de cause l'ensemble de ce travail et le nouveau système adopté par » M. Martens. Son idée fondamentale, il l'a déjà indiquée, est de constater pour chaque État une corrélation intime entre son organisation intérieure et sa participation à la vie commune des nations. Cette idée est puisée dans l'étude de l'histoire, l'ouvrage entier la confirme, non d'après des théories plus ou moins autorisées, mais sur « les faits résultant des relations internationales telles qu'elles existent réellement de nos jours. » Tel est le but, telle est la méthode de M. Martens. C'est surtout dans le second volume qu'on voit les premiers résultats. Ce volume commence l'exposé du droit de l'administration internationale, comprenant, dans un système unique, les manifestations de la vie internationale. Ce n'est, dit l'auteur, « qu'un premier pas dans la voie où la science du droit international ne tardera certainement pas à se développer. » Comme il le reconnaît, cette voie nouvelle soulèvera des critiques. A l'espèce de communauté entre États, on voudra notamment opposer les droits de l'individualité. Toutefois les faits sont les faits : au point de vue économique plus encore qu'au point de vue politique, l'antique isolement tend tous les jours à disparaître. Or, si l'isolement cesse, il en résulte pour les États entrés en relation une sorte de société de plus en plus exigeante. Combien, et pour combien d'objets divers, existe-t-il déjà d'unions internationales, depuis les traités d'extradition jusqu'aux postes et télégraphes, en attendant les unions douanières ! Cette société, il est vrai, n'est qu'imparfaite, car ses membres ne reconnaissent aucune souveraineté supérieure à eux-mêmes : ce serait abdiquer leur souveraineté propre. Les nations du moyen âge, sous ce rapport, étaient plus favorisées : M. Martens le dit très bien dans son premier volume (p. 37), « elles étaient également soumises au pape comme chef de l'Église catholique romaine, la solidarité des croyances religieuses et la communauté morale les unissaient en une seule société spirituelle. » Tout précaire que fût en fait cet ordre de choses, il tendait du moins à garantir les intérêts communs et à respecter la souveraineté individuelle de chaque État. Aujourd'hui les faits ont une autre tendance (II, 167) : l'unité de croyance est brisée, ou mieux, les États pris comme tels n'ont plus de croyances; loin d'être soumis au Pape, ils ne songent qu'à mettre leurs droits à l'abri des attaques du chef de l'Église romaine, et M. Martens prévoit l'hypothèse où tous les États seraient « obligés de s'allier contre la papauté dans l'intérêt de la liberté religieuse et de la tolérance menacées par le fanatisme clérical. » Dans ces conditions, la mystérieuse nécessité qui les rapproche aboutit en fait à deux alternatives : la guerre ou l'assujétissement du plus faible au plus fort. Sachons gré à M. Martens d'avoir réuni les faits

d'où se dégage cette conclusion qui n'est peut-être pas la sienne.

BERNON.

SCIENCES ET ARTS

Quelques Réflexions sur les lois sociales, par le duc D'HARCOURT, ancien député. Paris, Firmin-Didot, 1886, in-8 de 281 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume fait éprouver au lecteur une impression fort agréable. Quand même le nom de l'auteur ne serait pas sur le titre, on sentirait, dès la première page, que c'est là l'œuvre non d'un écrivain de profession, mais d'un homme du meilleur monde, qui a vécu ce qu'il écrit, selon la formule à la mode, au lieu de l'avoir appris lui-même dans d'autres livres. M. le duc d'Harcourt a eu la fort bonne pensée de résumer les observations que sa carrière militaire et son passage dans les assemblées politiques lui ont suggérées sur le cours des choses humaines. Nous disons les choses humaines et non les hommes, car on n'y trouve pas un nom propre ; aucun parti n'est appelé par son nom, et quoique l'auteur invoque sa propre expérience, il ne se met nulle part en scène. Voilà un nouveau genre de mémoires auquel on ne pourra pas reprocher d'être malveillant et injuste pour les contemporains ni de donner carrière à la vanité de l'auteur.

En somme trois questions y sont traitées : 1° l'importance du sentiment du devoir chez les hommes publics, députés, fonctionnaires, employés militaires, et l'insuffisance de l'intérêt personnel comme principe directeur dans la vie publique à tous les degrés ; 2° l'influence de la religion qui seule peut développer ce sentiment du devoir ; 3° l'instinct d'imitation dans la conduite des hommes et particulièrement dans les assemblées publiques.

L'étude de ces trois mobiles humains fournit au duc d'Harcourt une foule de tableaux de mœurs fort bien enlevés, d'observations toujours justes et parfois piquantes, qui lui donneront une place parmi les moralistes du siècle. Dans le chapitre consacré au sentiment religieux, il s'élève plus haut. Il parle le langage du philosophe et de l'homme d'État, quand il établit l'influence sociale et politique de la religion, quand il étudie le grave problème de la stérilité du mariage chez les Français contemporains. La décadence de l'empire de la religion est la vraie cause de cette plaie honteuse qui déshonore tant de foyers et qui affaiblit si gravement la patrie en présence de l'étranger. M. d'Harcourt cite un mot de M. Thiers sur ce sujet que lui-même a entendu et qui indique combien ce personnage et toute son école, même après 1870, avaient peu le sentiment des conditions de relèvement du pays (p. 212). Mais le passage le plus intéressant peut-être de tout son livre, est celui où il établit que par une véritable loi providentielle, vérifiée

depuis un siècle dans un nombre considérable de familles appartenant à la noblesse, les familles livrées à l'irréligion ne se propagent pas et disparaissent promptement tandis que celles qui sont chrétiennes se multiplient beaucoup plus. C'est là une des causes de la persistance du sentiment religieux dans notre pays et même de sa renaissance dans la haute classe.

Nous en avons dit assez pour inspirer le désir de lire cet excellent ouvrage. On trouvera peut-être qu'il répond bien peu à son titre *Les Lois sociales,* et à l'introduction, où l'auteur nous déclare que pour se donner une règle de conduite assurée dans la vie publique, — nous espérons bien qu'il y rentrera — il a entrepris de reconstruire à nouveau pour son usage la théorie des lois sociales.

M. d'Harcourt est très loin d'avoir construit cette théorie. Et il a bien eu raison de ne pas la construire à nouveau puisqu'elle est toute faite. Plût à Dieu que Descartes, qui était parti comme lui, se fût aussi vite arrêté en chemin. Il n'aurait pas été, quoique involontairement, un formidable démolisseur. M. d'Harcourt est, au contraire, un reconstructeur, et il apporte sa pierre au vénérable édifice de nos croyances sociales et religieuses. S'il ne dit pas de choses nouvelles, il les exprime au moins d'une manière neuve, *non nova, sed nove,* et c'est beaucoup.

Il cherche assez mal à propos querelle aux économistes qu'il paraît connaître seulement par quelques extraits de Bastiat, de Malthus et de Garnier. Il prétend qu'ils ont réduit toutes les lois sociales à l'intérêt personnel. Les quelques lignes qu'il cite de Bastiat s'appliquent uniquement à la production et à la circulation de la richesse. Ces phénomènes-là sont le *substratum* de tout l'édifice social : et il est bien certain que l'intérêt personnel est la grande force qui fait agir les hommes dans cet ordre de faits. Le sentiment religieux et l'instinct d'imitation y ont peut-être parfois une part, mais elle est très subordonnée. Bastiat n'a jamais prétendu que la vie politique et sociale ne comportât pas d'autres ordres d'activité, et c'est précisément dans ces sphères supérieures que les mobiles autres que l'intérêt personnel deviennent et surtout doivent être prépondérants. Tous les économistes, depuis Rossi jusqu'à Le Play, depuis Sismondi jusqu'à Herbert Spencer, ont indiqué la réaction que la constitution de la famille, les sentiments religieux, l'état intellectuel, l'organisation politique, exerçaient sur l'ordre économique lui-même. Si l'intérêt personnel est le grand ressort de cette horloge-là, son mouvement est réglé par plusieurs autres mécanismes.

Mais heureusement, M. le duc d'Harcourt n'a pas lu tant de livres. Cela l'eût peut-être empêché d'écrire le sien, et c'eût été grand dommage !

C. J.

Les Mensonges conventionnels de notre civilisation, par MAX NORDAU. Ouvrage traduit sur la douzième édition allemande par AUG. DIETRICH. Paris, Hinrichsen, 1886, in-8 de 398-II p. — Prix : 6 fr.

Les théoriciens en matière sociale ne sont plus en grande faveur auprès des Français; je parle des classes instruites. Le prodigieux succès obtenu en Allemagne par le livre du Dr Nordau peut faire supposer que le mal est passé sur l'autre rive du Rhin. Le *Contr'un* de la Boétie n'est pas plus violent, la *République de Platon* n'est pas plus chimérique, le *Contrat social* n'a pas de conclusions plus tranchantes ni plus absolues que ce réquisitoire contre les *Mensonges conventionnels de notre civilisation.* Conclusions absolues, violentes, chimériques, rien de plus opposé à l'esprit de notre temps et de notre pays. Aussi, sur douze individus qui aient ici remarqué ce livre, onze pour le moins ont-ils passé en haussant les épaules à la vue seule du titre. Le douzième, il est vrai, qui a ouvert le volume, l'a lu d'un bout à l'autre et l'a fermé, ravi. Ravi, entendons-nous, d'un style prompt, lumineux, étincelant, et qui — est-ce la faute du traducteur ? — est bel et bien français. Si l'on me contait que Voltaire s'est amusé à le griffonner dans sa cave du Panthéon, je n'en douterais qu'à demi, quoiqu'on ait de la peine à se figurer Voltaire évolutionniste. La parabole de Jean, dans le *Mensonge politique,* semble en effet tirée des contes de Vadé; c'est une excellente copie de *Jeannot et Colin* et de l'*Entretien d'un sauvage et d'un bachelier.* L'auteur appartient décidément à ce groupe d'écrivains de race française, tels qu'Henri Heine et Arthur Schopenhauer, ayant sur notre sol tous leurs ancêtres spirituels, mais qu'un hasard capricieux a fait pousser sur la terre allemande. Comme tous les étrangers qui suivent les modes de Paris, le Dr Nordau ne laisse pas que de donner de temps en temps dans le rococo, et, comme il est toujours déplaisant de voir un homme d'esprit qui s'atiffe mal, je regrette qu'on ne lui ait pas signalé tout ce qu'il y a dans son bagage de lamentablement vieux, râpé, démodé. Ainsi, traiter les membres du clergé de fripons et d'intrigants, ne réussit plus guère aujourd'hui auprès des gens bien élevés. Il devient de bon ton, avant toute rencontre, de supposer d'abord la loyauté de ses adversaires, car il est trop facile de les injurier, ou de répéter d'un air entendu que « les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. » Le Dr Nordau est bien arriéré sur ce point, et de là est sorti le vice capital de son livre. En effet, si les prêtres sont de bonne foi, l'erreur des religions, si tant est qu'il y ait erreur, n'est plus un mensonge; si la plupart des royalistes sont bien convaincus que la masse populaire est incapable de se gouverner, le mensonge politique est bien atténué; de sorte qu'en ramenant cette polémique aux règles de la courtoisie, presque partout où nous lisons « mensonge » nous écririons « erreur », en nous plaçant, comme il sied, au point de vue du Dr Nordau : car notre premier devoir est de croire qu'il est sincère. Mais que resterait-il

de sa philippique si on l'intitulait : les *Erreurs conventionnelles de la civilisation*? S'indigne-t-on contre des erreurs? On s'efforce plutôt de les éclairer, et l'ouvrage du Dr Nordau n'est pas un livre de démonstration.

Est-ce à dire que rien de vrai ne surnage au-dessus des sophismes et des malentendus? Il s'en faut de beaucoup. Le sophiste est armé d'une marotte terrible, et, comme en attaquant les institutions actuelles, il frappe dans le tas, il ne tarde pas à rencontrer, il rencontre à foison de véritables mensonges, des conventions effrontément stupides et révoltantes, et c'est plaisir alors de les voir cinglées, moulues, pulvérisées par un écrivain qui n'y va pas de main morte.

CHARLES MAURRAS.

Les Statues de Paris, par PAUL MARMOTTAN. Paris, Laurens, 1887, in-8 de 256 p. (*Bibliothèque d'histoire et d'art.*) — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur donne une notice sur chacune des trente-cinq statues qui sont placées sur les squares et les places de Paris; je parle des statues qui reproduisent les traits de personnages célèbres. La République de l'ancienne place du Château-d'Eau est la seule qui donne une image symbolique. Chaque notice est accompagnée d'une biographie du personnage reproduit en pierre ou en bronze, d'une appréciation du monument au point de vue artistique, et d'une gravure due au crayon de M. Gontzwiller; ces dessins sont d'une grande fidélité et donnent une idée exacte de chaque statue. Les notices sont généralement rédigées avec impartialité. Dans un temps comme le nôtre, où les statues sortent de dessous terre à chaque heure, quelquefois malheureusement aux dépens d'autres plus anciennes, des livres comme celui de M. Marmottan sont utiles. Dans quelques années, il aura nécessairement à faire un supplément. Pour ma part, je ne vois aucun inconvénient à ce que les statues des personnages notables se multiplient; mais j'aimerais que l'on n'en supprimât pas, et qu'au besoin il y eût un lieu de retraite pour les images dont la vue a cessé, quelquefois momentanément, de plaire au public.

A. DE B.

L'Art japonais, par LOUIS GONSE. Paris, Quantin, 1887, petit in-8 de 336 p. Nombreuses estampes dans le texte. (*Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts.*) — Prix : 3 fr. 50.

Le « Voyage à travers les arts du Nippon » fera bonne figure dans la précieuse collection que M. Quantin édite dans des conditions remarquables de luxe et de bon marché. Ce nouveau volume, qui vient à la suite d'une publication plus étendue, est l'œuvre attrayante et instructive d'un homme compétent sur un sujet qui intéresse

aujourd'hui beaucoup de monde. La compréhension du japonais, comme celle de l'égyptien, de l'assyrien, du byzantin, contribuera à nous faire sentir le vide du convenu académique, dont le goût français n'est pas encore délivré ; mais, d'un autre côté, je n'ai pas vu sans inquiétude l'engouement public se tourner vers le chinois et le japonais. Ce que j'ai redouté, c'est un certain abaissement de l'idéal esthétique, lequel paraît déjà se manifester par des prodrômes inquiétants. Le travail de M. Gonse m'a un peu rassuré ; mais, le dirai-je, parmi les curieux et remarquables spécimens qu'il reproduit, il n'y a que la figure de Kouaten qui m'ait ce qu'on appelle « enlevé » ; j'en ai été à la fois ému et troublé (p. 17). Depuis le bout des pieds jusqu'aux mains élevées vers le ciel, c'est une aspiration très vivante, d'un ordre supérieur, qu'on peut sans témérité rapprocher des créations médiévistes. En général, cependant, laissant même de côté l'architecture et la sculpture qui ne m'ont pas entraîné, il semble que les artistes japonais brillent plutôt par la virtuosité que par l'inspiration, par le *mens divinior*.

Je ne pourrais, d'ailleurs, me prononcer en parfaite connaissance qu'après avoir été en mesure d'apprécier de quoi les Japonais sont capables lorsqu'ils abordent ces grandes compositions qui font la gloire des artistes européens. Assurément suis-je sensible au charme, à la poésie que le véritable artiste peut répandre sur un tigre, sur une chrysanthème, sur une grue ; mais je ne suis pas arrivé, comme d'aucuns, à mettre ces fines et pénétrantes évocations de la vie sur le même rang que la frise du Parthénon, le jugement d'Orcagna, la Dispute du Saint-Sacrement, l'Adoration de l'Agneau, la chapelle Sixtine, etc., etc., etc. M. Gonse mentionne bien quelque représentation de l'enfer et autre ; mais il n'en a offert aucun spécimen. Enfin, on n'a pas tout dit lorsqu'on argue de ce qu'un art est en harmonie avec le génie spécial d'un peuple, avec ses institutions et ses idées : il s'agit de savoir ce que valent toutes ces choses. Les productions enfantines des nègres sont en parfaite conformité avec eux. Tant vaut le peuple, tant vaut l'art qu'il a tiré spontanément de son génie propre.

J'ajouterai que je ne suis pas réconcilié, au point de vue de l'art, avec le type humain du Nippon, avec cette petite bouche sempiternellement pincée. Les Flamands, les Allemands primitifs n'ont pas toujours produit des types doués de beauté, même de distinction. Encore savaient-ils les diversifier et idéaliser, même les figures grasses, comme il y en a beaucoup, de Memling et des autres.

Le style hardi et imagé de M. L. Gonse a du charme. Les nombreux amateurs du japonais trouveront dans son livre des détails précis sur les écoles, sur les styles des différents maîtres, sur l'influence de la

Chine et de la Perse. Les collectionneurs noteront les signatures des artistes qui y sont figurées. Enfin, tous les curieux de l'art liront avec intérêt cette nouvelle production d'un homme d'érudition et de goût.

ADOLPHE D'AVRIL.

Le Livre, l'illustration, la reliure, *étude historique sommaire,* par HENRI BOUCHOT. Paris, Quantin, 1886, in-8 carré de 320 p. (*Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts.*) — Prix : 3 fr. 50.

Comme son titre l'indique et comme la préface le signale, ce livre est un ouvrage de vulgarisation. L'auteur a « plus particulièrement étudié les praticiens de l'illustration, les dessinateurs, les graveurs, les vignettistes..., la reliure. » Il retrace en neuf chapitres l'histoire du livre, depuis les origines jusqu'au temps présent. Aucun fait essentiel n'est omis et on trouve des renseignements précis sur chaque époque. Les caractères, l'impression, les papiers, les encres, la reliure, et jusqu'aux bibliothèques font l'objet d'intéressantes descriptions. Si on laisse de côté quelques petites erreurs de détail, sans gravité, et quelques phrases sentant un peu la polémique moderne, on doit constater que ce livre, l'un des mieux faits et des plus sérieux qui aient paru parmi les ouvrages de ce genre destinés au grand public, est digne à tous égards de fixer l'attention des spécialistes, qui pourront y trouver beaucoup à apprendre. C. A B.

La Maison Plantin à Anvers, *monographie complète de cette imprimerie célèbre,* etc., par LÉON DEGEORGE. 3e édition. Paris, Firmin-Didot, 1886, in-8 de IX-212 p. (avec 8 dessins). — Prix : 6 fr.

Le *Polybiblion* a signalé, dès leur apparition, les deux premières éditions de ce livre. On ne peut pas dire que la troisième soit considérablement augmentée, mais elle a été revue avec soin. Les gravures seules, dues au burin du fils de l'auteur, donnent un nouvel intérêt à la publication. Je rappellerai seulement que la vie si tourmentée de Plantin y est esquissée d'une façon très nette, et que la promenade faite à la suite de M. Degeorge dans les différentes salles de l'ancienne imprimerie anversoise n'a rien que de charmant. Je me permets toutefois d'avertir l'auteur que le catalogue par lui dressé des ouvrages imprimés par Plantin de 1555 à 1589 n'est pas absolument complet, et que sur plusieurs points les récents travaux de M. Max Rooses lui auraient pu fournir des indications intéressantes. Ce sera pour la 4e édition. H. S.

BELLES-LETTRES

Dictionnaire étymologique explicatif de la langue française, par CHARLES TOUBIN, officier de l'instruction publique. Paris, Leroux, 1886, gr. in-8 de XV-775 p. — Prix : 15 fr.

On sait que Bopp a écrit un important ouvrage dans lequel il compare les langues indo-européennes qui sont le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, le slave, le gothique et l'allemand. A l'exception du basque, du finnois et de l'idiome sémitique, laissé par les Arabes dans l'île de Malte, toutes les langues de l'Europe, suivant le docte Allemand, appartiennent à une même famille et se rattachent au sanscrit.

C'est dans le sanscrit, comme à une source inépuisable, que M. Toubin est allé chercher l'origine de presque tous les mots français. Nous voulons bien que pour plusieurs ce point de départ soit réel, mais ce n'est pas directement de cet idiome qu'ont pu dériver les vocables français qui même en proviendraient; ceux-ci ont dû passer par des langues intermédiaires. Comment, par exemple, des termes qui ne sont employés qu'au XIVe ou au XVe siècle, pourraient-ils avoir été formés avec quelques syllabes d'un idiome alors inconnu des plus grands érudits. Voici le mot *macabre* qui apparaît pour la première fois après 1300, et auquel Littré donne pour étymologie, *chorea Machabeorum* (*danse des Machabées*), tout en rappelant le mot lorrain *maicaibré* qui se dit d'une configuration fantastique des nuages. En supposant que macabre vienne de *maicaibré*, qui, par une lointaine filiation, remonterait au sanscrit, il faut avouer qu'il est méconnaissable dans les syllabes où M. Toubin s'imagine le retrouver : *mara,* mort, *kapala,* réunion. M. Toubin, avec le parti pris de demander des étymologies au sanscrit, repousse celles qui sont les plus claires, les moins discutables; ainsi *roman,* dans l'acception d'idiome, aurait pour ancêtre, *ru, son,* d'où *rumor* en latin. *Troubadour, trouverre,* dériveraient de *pat,* aller d'un lieu à un autre. *Tabac* viendrait peut-être de *adi,* vers, et de *bas,* brûler, herbe à brûler, etc., etc. C'est à faire souvenir de la vieille épigramme de Cailly :

Alfana vient d'equus, sans doute,
Mais il faut avouer aussi,
Qu'en venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

Ce qui contrarie toutes les règles acceptées en pareille matière, c'est, comme M. Toubin le fait souvent, de composer un mot d'éléments appartenant à des langues différentes. Il est allé au-devant de l'objection que provoque ce caractère hybride par quelques arguments qui ne nous semblent pas péremptoires, mais parmi lesquels on remarque

des observations très justes sur la durée de langues autochtones qui n'ont pu être entièrement recouvertes par le latin dans les diverses contrées où les Romains l'importèrent. On a bien des témoignages à cet égard : ainsi, en 388, saint Jérôme dit que les Marseillais furent appelés *Trilingues,* parce qu'ils s'exprimaient en gaulois, en grec et en latin. (MURATORI, diss. XXXIV.) Saint Jérôme dit encore que les Galates, outre le grec, avaient un idiome à eux, semblable à celui des Trévirois. En Italie même, les langues aborigènes s'étaient conservées sous le latin ou à côté de lui (MURATORI, *Antichita,* diss. XXXII). Les Romains reprochaient à Tite-Live des souvenirs du dialecte de Padoue (QUINTILIEN, t. II, p. 34). Un très curieux livre d'Isidore de Séville révèle l'existence, en Espagne, d'idiomes antérieurs au latin et dont un certain nombre de mots avaient fini par être adoptés par les vainqueurs (*Originum sive etymologiarum libri viginti,* ed. de 1515, p. 1302 et suiv.). Enfin nous savons par Suétone (*Vitellius,* XVIII), que le mot *bec* est gaulois ou celtique... Mais revenons au *Dictionnaire* de M. Toubin : sans partager sur bien des points les idées de l'auteur, nous reconnaissons volontiers que son livre ne manque ni d'intérêt ni d'utilité, parce que tout en rattachant le plus grand nombre des mots à une souche sanscrite, M. Toubin donne amplement les autres étymologies, et qu'on a le choix entre des opinions diverses. Th. P.

Noms locaux tudesques, par l'abbé JULES FABRE D'ENVIEU. Paris, Thorin; Toulouse, Privat, 1885, in-12 de XVIII-447 p. — Prix : 5 fr.

Après deux volumes, déjà consacrés aux prénoms allemands et aux noms de familles, l'infatigable auteur donne dans ce troisième volume les noms de lieux. On sait quel est son but : enseigner les mots allemands par l'analyse étymologique des noms propres. Il est certain que celui qui connaîtrait le sens des innombrables noms géographiques, posséderait toutes les racines et bien au delà. Mais la question est de savoir comment l'élève parviendra à connaître le sens de ces noms. Nous croyons que, pour cela, trois conditions sont nécessaires : qu'ils soient allemands, bien connus et bien orthographiés. Celtiques ou latins, leur étymologie sort du cadre que l'auteur s'est proposé; il lui est arrivé trop souvent de l'oublier et de céder au désir de faire de l'érudition. Nous ne nions pas qu'il se soit donné beaucoup de peine et qu'il ait fait beaucoup de recherches; mais, au point de vue qui nous occupe, le résultat de ses travaux aurait mieux trouvé sa place ailleurs. Si, en outre, on a affaire à des localités ignorées, à de petits villages ou hameaux qui se rencontrent à peine dans un dictionnaire complet des communes, ils n'offrent pas assez d'intérêt à l'imagination pour se graver dans la mémoire, parce qu'on se trouve en

face de deux inconnues : le lieu et le nom. Ici encore le livre aurait gagné à être beaucoup plus court. Enfin, si les mots se présentent avec une orthographe toute mutilée, il y a le double danger de former à une manière d'écrire fautive, et de perdre — non pas au point de vue de la science, je le veux bien, mais au point de vue de la connaissance pratique de la langue, le seul ici en question — un temps précieux à restituer au mot sa forme véritable. En somme, nous regardons ce livre comme un ouvrage plus intéressant pour une certaine classe de lecteurs qui aiment les choses curieuses, qu'utile aux personnes désireuses de savoir l'allemand. « Ce qui manque à beaucoup de Français, » dit l'auteur dans une note, « c'est la mesure; ils ne savent pas se borner. » Nous lui appliquerions volontiers cette remarque à lui-même. Il aurait dû condenser davantage son travail, en supprimant les digressions, les hypothèses, les choses de moindre importance; et le petit livre, ainsi réduit, aurait plus fait en faveur de sa méthode que cet énorme volume de cinq cents pages. Il aurait pu aussi retrancher de sa longue préface le passage dans lequel, avec un patriotisme trop accentué, il essaie de prouver que les Allemands, « les Tudesques, » comme il affecte de les nommer, ne sont pas plus forts que nous en géographie; et encore cet autre, où il épuise toute la série des lettres de l'alphabet pour démontrer cette vérité si évidente qu'il est impossible de savoir la géographie si l'on n'apprend pas les noms des lieux. Enfin, pourquoi donner une couleur politique à un livre de ce genre, en inscrivant sur la couverture elle-même un appel guerrier au souvenir de l'Alsace et de la Lorraine? J. N. WAGNER.

Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge, par PAUL MEYER, membre de l'Institut. Paris, F. Vieweg, 1886, 2 vol. petit in-8 de XXIII-343 et 400 p. — Prix : 10 fr.

Le tome premier de l'ouvrage de M. Meyer est consacré aux textes, le second à l'histoire de la légende d'Alexandre. — Les textes sont les suivants : *Albéric de Besançon*, fragment d'un roman dauphinois; *Manuscrit de l'Arsenal; manuscrit de la Bibliothèque nationale n° 789; Thomas de Kent, Manuscrit de Durham; Manuscrit de Venise.* Ces textes, qui n'avaient jamais encore été publiés, à l'exception du premier, mis au jour en 1856 d'après un manuscrit de Florence par M. P. Heyse, forment, pour tous ceux qui voudront étudier la littérature du moyen âge, un ensemble d'autant plus précieux, que l'édition en est meilleure. L'érudition et la sagacité de M. Meyer sont si connues, qu'il n'est nul besoin d'insister sur l'exactitude parfaite de ses transcriptions, sur l'excellence des notes critiques dont chaque texte est accompagné, enfin sur la richesse du vocabulaire mis à la fin du volume,

vocabulaire où ont trouvé place des articles développés comme *Alerion, Aroteement* (mot mal expliqué dans le *Dictionnaire de l'ancienne langue française* de F. Godefroy); *Bleve* (mot qui manque dans ledit dictionnaire) ; *Caaingnon, Contor, Deis, Eire* (confondu par Godefroy avec *Erre*); *Entischement* (mot que Dom Carpentier propose à tort de corriger ainsi : *Encitement*); *Epsament* (forme qui n'avait été trouvée jusqu'ici que dans le poème de Boëce); *Freselé* (mot que Henschel traduit mal à propos par *ondoyer, flotter*, et qui signifie *plisser, froncer*); *Galoné* (mot que n'ont bien compris ni Dom Carpentier, ni Godefroy); *Glauc* (mot au sujet duquel le savant philologue constate que Littré ne fournit aucun exemple ancien); *Herbez* (infusion d'herbes, mot qui manque dans les glossaires); *Panels* (mot qui, rapproché du mot *Paniaus* employé par Joinville, éclaire un passage obscur de la *Vie de saint Louis*); *Rascaille* (mot à l'occasion duquel M. Meyer se livre à une fort intéressante discussion des étymologies proposées par Littré, Diez, Raynouard, Scheler, etc.) N'oublions pas de signaler encore les sommaires placés en tête des textes de l'Arsenal et de la Bibliothèque nationale, et le *fac-similé* de quatre feuillets du premier de ces manuscrits.

L'histoire de la légende d'Alexandre, qui remplit tout le tome second, se divise en quatorze chapitres suivis d'un appendice en deux articles et d'additions et corrections. Avant d'indiquer le contenu de ces chapitres et articles, nous résumerons quelques pages de l'*Avant-propos*, où l'auteur, après avoir fait connaître le but qu'il se proposait à l'origine, retrace le plan qu'il a définitivement adopté. Il ne comptait d'abord mettre qu'une introduction d'étendue moyenne en tête de la série de textes plus haut énumérés, introduction où il aurait étudié chacun des morceaux du recueil et essayé d'indiquer la place occupée par ces morceaux dans l'ensemble de la vaste littérature qui s'est formée au moyen âge autour de la figure du grand conquérant macédonien. Mais il reconnut qu'il était impossible d'apprécier la valeur et surtout le degré d'originalité des poèmes romans sur Alexandre, sans d'abord s'être rendu compte de ce que la tradition écrite avait fourni aux auteurs de ces romans, et de là découlait l'obligation d'étudier les récits latins relatifs à Alexandre qui ont eu cours au moyen âge. L'habile critique reconnut aussi qu'il était indispensable d'étudier à fond les textes qu'il ne publiait pas, d'examiner comment s'était fait le grand roman d'Alexandre en vers de douze syllabes dû au moins à trois auteurs, Lambert le Tort, Alexandre de Paris, Pierre de Saint-Cloud. Ce vaste roman, pour avoir été publié dès 1846 par M. Henri Michelant, n'avait pas encore été l'objet de recherches critiques. « Tout restait à faire, » dit M. Meyer (p. IV), « et l'édition même que nous en possédons était loin d'offrir aux recherches une base suffisante. Il m'a

donc fallu écrire deux longs chapitres, les plus longs de tout l'ouvrage, sur un poème qui ne faisait pas partie de ma collection. Par suite, j'ai été amené à traiter aussi, bien que sommairement, des continuations qui ont été ajoutées à ce même poème depuis la fin du douzième siècle jusque vers le milieu du quatorzième siècle. Puis, il a fallu parler des romans en prose qui se rattachent, les uns aux vies latines d'Alexandre, les autres au grand roman en alexandrins. Enfin, il n'était guère possible de passer sous silence les ouvrages variés, latins et français, romanesques et historiques, dans lesquels la légende d'Alexandre tient une place plus ou moins importante. C'est ainsi qu'au lieu d'une simple introduction, je me suis vu entraîné à écrire tout un livre dont le sujet est l'histoire de la légende d'Alexandre dans la littérature latine du moyen âge et dans la littérature vulgaire de la France. »

M. Meyer s'occupe successivement du Pseudo-Callisthènes, de l'Épitome de Julius Valerius, de l'*Historia de prœliis*, du poème abécédaire sur Alexandre, de l'*Iter ad paradisum,* des compilations historiques (compilations de Saint-Alban, du manuscrit Douce), d'Albéric de Besançon (observations préliminaires, versification, langue, sources), de la rédaction en vers décasyllabiques (préliminaires bibliographiques, auteurs, style, versification, langue, sources), du roman en alexandrins (analyse et recherche des sources, distinction des branches et recherche des auteurs), de la Vengeance de la mort d'Alexandre (suites diverses de Gui de Cambrai, de Jean de Névelois, etc.), d'Eustache ou Thomas de Kent et de son *Roman de toute chevalerie*, des rédactions en prose (traduction de l'*Épitome* et de la lettre à Aristote, traduction de l'*Historia de prœliis*, histoire d'Alexandre de Jean Wauquelin), de la légende dans les compilations historiques (compilations latines, *le Contrefait de Renart,* etc.), des épisodes empruntés à la légende d'Alexandre. Dans le dernier chapitre, M. Meyer a recueilli des témoignages divers et a traité de la conception variée du caractère d'Alexandre selon les temps. Les deux articles de l'Appendice s'appliquent aux *Suppléments à Quinte-Curce du manuscrit* § 2 *de Corpus Christi College* (Oxford, et à *Gog et Magog dans le roman en alexandrins.*

L'ouvrage de M. Meyer est aussi important qu'intéressant : l'auteur complète et rectifie magistralement tous les travaux antérieurs, non seulement les travaux spéciaux de Guillaume Favre, de Berger de Xivrey, de Frocheur, de Zacher, de Grion, mais encore une foule d'autres travaux publiés en Allemagne, en Angleterre, en Belgique, en Italie, comme en France. Sa science est toujours profonde, sa critique est toujours sûre. De la lecture de son livre, il résulte clairement que si l'histoire de la légende d'Alexandre était encore à faire, elle est aujourd'hui admirablement faite. T. DE L.

Les Professeurs de littérature dans l'ancienne Rome, et leur enseignement depuis l'origine jusqu'à la mort d'Auguste. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris par ÉMILE JULLIEN, professeur au lycée de Lyon. Paris, Leroux, 1885, gr. in-8 de 378 p. — Prix : 7 fr. 50.

Quand on songe aux Romains, on se représente un peuple de soldats et de conquérants, non une nation de lettrés ni de poètes. Eux-mêmes, témoin certains vers de Virgile qui sont dans toutes les mémoires, ne faisaient aucune difficulté de convenir qu'ils étaient mieux préparés à gouverner le monde qu'à sculpter l'airain ou à ciseler des périodes. Mais le beau, tel qu'il rayonne dans les chefs-d'œuvre de l'art, exerce tôt ou tard sur les âmes un ascendant irrésistible : lorsque Rome eut conquis la Grèce, la Grèce la conquit à son tour, et sa littérature, d'abord méprisée et tenue pour suspecte, finit par s'imposer à tout ce qui dans le monde romain briguait le renom d'homme instruit. Seulement le futur tribun ou le futur sénateur n'a que faire de discussions théoriques sur les facultés de l'âme et sur l'essence de la poésie : sa suprême ambition est de jouer un rôle, de se frayer un chemin aux honneurs : toute son éducation n'aura pas d'autre but. Ainsi « nul enchaînement méthodique de faits ou d'idées, des aperçus en tout genre et en tout sens plutôt que des vérités établies ; en revanche, une science déjà brillante de la forme : voilà ce qu'emportait le jeune Romain de sa classe de littérature » (p. 362).

Jusqu'ici cet enseignement n'était qu'imparfaitement connu : M. Jullien a entrepris de nous en retracer les origines et le développement progressif dans un volume plein de faits patiemment recueillis et habilement coordonnés. Mais telle est l'abondance des détails qu'ils cachent parfois plus qu'on ne le voudrait les grandes lignes de l'ensemble. Dans une série de chapitres, nous suivons les progrès de l'enfant dans sa famille, de l'élève aux cours du grammairien d'abord, plus tard du rhéteur : nous faisons connaissance avec les diverses classes de pédagogues et de professeurs, nous voyons défiler sous nos yeux la liste assurément curieuse des exercices et des devoirs de l'écolier. C'est un tableau complet de l'éducation qui nous a valu les Salluste et les Cicéron, les Horace et les Virgile. Inutile de dire à combien de rapprochements intéressants avec le présent prête cette étude minutieuse d'un passé déjà lointain. D'ailleurs nos institutions scolaires au fond sont un héritage. « On ne peut s'expliquer les écoles françaises sans savoir ce qu'étaient les écoles romaines : il faut étudier le modèle afin de comprendre la copie » (p. 5). De là l'intérêt de l'ouvrage.

M. Jullien ne pouvait manquer, en écrivant ce livre, de rencontrer sur sa route les projets malveillants d'un parti heureusement moins nombreux que bruyant à l'endroit de l'éducation classique : il les répudie avec courage, et tout esprit éclairé s'associera à la protestation

sur laquelle se ferme le volume : « On voudrait chasser des collèges ces nobles études. Pourtant elles y sont nécessaires, et toutes les atteintes qu'elles subissent sont autant de torts faits au plein développement de l'intelligence, autant de coups portés à l'instruction vraiment libérale. C'est à leur amour pour le beau qu'on peut mesurer la force et la grandeur des écoles. »

Un répertoire alphabétique très détaillé facilite les recherches et donne à lui seul une idée de l'étonnante érudition résumée et condensée dans cette thèse qui à la Sorbonne a obtenu comme elle le méritait l'unanimité des suffrages. C. HUIT.

De J.-B. Rousseau à André Chénier. *Études littéraires et morales sur le XVIIIe siècle*, par VICTOR FOURNEL. — Paris, Firmin-Didot, 1886, in-16 de 341 p. — Prix : 3 fr.

M. Victor Fournel a entrepris un voyage dans notre littérature; prenant pour étapes des noms célèbres, il est allé de Malherbe à Bossuet, et il vient de passer de J.-B. Rousseau à André Chénier. Entre ces deux poètes il rencontre Voltaire, l'abbé Prévost, Diderot, les épistolières du XVIIIe siècle, Jean-Jacques Rousseau, Galiani, Piron, Fréron, et Restif de la Bretonne, ces trois derniers classés sous ce titre : *Les Écrivains décriés*. M. Fournel parle presque toujours d'auteurs bien connus, maintes fois examinés par des critiques plus ou moins distingués. Il ne peut nous frapper par la nouveauté des sujets traités; quelquefois le lecteur aura à se rappeler des travaux antérieurs : ainsi la notice sur Mme de Graffigny, qui figure dans les épistolières, le fera peut-être souvenir d'un article de Sainte-Beuve, *Mme de Graffigny à Cirey*, parce que le thème est le même. Il a, au contraire, des appréciations très personnelles, et dans ces écrivains tant étudiés, trouve fréquemment à indiquer des traits nouveaux. Par la forme il sait rajeunir les sujets traités. Si là, il a le secret de plaire au lecteur, lorsqu'il se trouve en face d'un personnage resté plus dans l'ombre, la séduction est naturellement bien plus vive. Voilà Fréron, par exemple, à la mémoire duquel sont restées attachées les injustes épigrammes de Voltaire; M. Fournel le met sous son vrai jour, et tout en conservant l'impartialité, nous fait voir en lui un critique souvent judicieux et un honnête homme. Tout autre est ce Restif de la Bretonne, l'un des tristes ancêtres du naturalisme. On a beaucoup parlé de lui depuis quelque temps, mais bien des lecteurs, hésitant à se salir à son contact, la répugnance combat la curiosité. M. Fournel nous donne, de ce singulier personnage, une idée fort juste dans des pages qui peuvent dispenser de recourir aux innombrables livres qu'une singulière vogue fait tout à coup sortir du dédain et de l'oubli.

Que nos lecteurs ne se laissent donc pas effrayer par la pensée que ce volume ne leur offrira que des choses déjà vues. Un peintre habile sait, par l'originalité de sa touche, par le point de vue où il se place, redonner la nouveauté à des sites ou à des personnages qui ont déjà arrêté, comme lui, bien d'autres artistes. TH. P.

Les Œuvres et la vie de Victor de Laprade, par l'abbé JAMES CONDAMIN, docteur en théologie et docteur ès lettres. Lyon, Vitte et Perrussel, 1886, in-8 de XX-447 p. — Prix : 7 fr.

Nous avons rendu compte, il y a quelques mois, d'un livre qui nous a beaucoup intéressé, de l'ouvrage de M. Edmond Biré sur Victor de Laprade. Le succès qu'il obtint d'abord dans le *Correspondant* et ensuite en volume n'a pas dissuadé M. l'abbé Condamin de consacrer un important travail à l'auteur de Psyché. M. Condamin a pu penser avec raison que s'il n'est pas défendu à un peintre de chercher à reproduire les traits de personnages dont, avant lui, d'autres artistes ont essayé le portrait, même liberté devrait être accordée à l'écrivain. M. Condamin n'a pas voulu établir un parallèle entre Laprade, Lamartine, Hugo, Musset, *de* Vigny... Une petite remarque: pourquoi *de* Vigny? A moins qu'un nom ne soit monosyllabique ou ne commence par une voyelle ou une *h* muette, il n'est pas d'usage de le faire précéder de la particule, elle ne s'emploie qu'après un prénom ou un titre. Nous nous permettons de relever cette manière de dire, aujourd'hui trop répandue, parce qu'en la trouvant dans un livre aussi purement écrit que celui de M. Condamin, on serait tenté de la croire correcte et que ce livre ne doit donner que de bons exemples. C'est ce que l'auteur a surtout voulu faire; son but a été de montrer dans Laprade l'alliance d'un grand talent et d'un grand caractère, et de proposer aux jeunes gens, comme un admirable modèle, l'homme qui fut doué de tant de hautes qualités si rarement réunies. Quelles que soient les influences que la famille, que l'éducation puissent exercer, les débuts du livre auraient peut-être gagné à un peu plus de concision. Ce n'est qu'au chapitre V que nous voyons naître Laprade, et qu'au chapitre I de la seconde partie (p. 142) que nous voyons le poète se révéler. A partir de ce moment, l'ouvrage acquiert un vif intérêt. M. Condamin raconte parfaitement la belle vie de Laprade, et, en critique habile, examine les poésies si nombreuses et de genres si divers qui lui font une place à part dans l'histoire de notre littérature. A ses appréciations personnelles toujours pleines de goût, M. Condamin joint celles d'autres critiques éminents. Il n'a garde d'oublier ce que M. Coppée a dit à l'Académie de son illustre prédécesseur, et c'est une lettre de M. Coppée, adressée à M. Condamin, une lettre charmante où la

louange du poète est associée aux éloges donnés à son biographe, qui forme l'introduction du volume. TH. P.

Histoire de la littérature russe depuis les origines jusqu'à nos jours, par LÉON SICHLER. Paris, Dupont, 1836, in-12 de IX-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de ce livre n'a pas la prétention de donner au public français un cours complet d'histoire littéraire de Russie; son rôle est bien plus modeste. Il a voulu uniquement réunir, dans une esquisse littéraire et biographique, quelques données principales. Dans un volume de 340 pages, contenant, d'ailleurs, de nombreuses citations, il n'était guère possible de songer à autre chose. Mais retracer une histoire sommaire de la littérature russe depuis ses origines jusqu'à nos jours n'est pas une tâche aisée : elle suppose, outre une connaissance parfaite du sujet, une grande discrétion dans le choix des matières, et l'art de les distribuer d'une façon qui ne porte préjudice à aucune d'elles. Sous ce dernier rapport, l'auteur n'a pas tenu la balance égale ; il a traité avec une certaine prédilection la littérature populaire, orale et écrite, sans doute parce qu'elle lui est plus familière (il avait déjà donné une édition illustrée des contes russes, et prépare un autre travail sur les traditions populaires); et aussi parce que le même sujet a été supérieurement traité par l'auteur de *La Russie épique,* M. Rambaud. Par la même raison, il s'étend beaucoup sur les œuvres des écrivains contemporains, dont la plupart sont déjà connus du public français par des traductions ou des études spéciales. Au reste, il a soin de citer ses sources, parmi lesquelles les travaux de MM. Rambaud, Courrière et vicomte de Vogüé *(le Roman russe)* figurent en premier lieu. L'élément biographique lui aura été fourni par Galakhov ou quelque autre auteur russe. C'est assez dire que le livre de M. Sichler n'est qu'une compilation faite à l'aide des ouvrages plus détaillés et renfermant une masse de données. L'histoire littéraire de Russie n'a, au fond, que deux grandes périodes, dont la première va jusqu'à Pierre le Grand ou Lomonosov (XVIIIe s.), l'autre continue jusqu'à nos jours. Toutefois, on peut distinguer dans chacune d'elles des époques diverses. Notre auteur partage le tout en sept périodes : Les origines ou la période ancienne jusqu'à l'invasion tartare (IX-XIII); de là jusqu'à Jean le Terrible; et de Jean le Terrible jusqu'à Pierre le Grand, avec qui commence la 4e période, celle de transformation; le siècle de Catherine II, l'intervalle entre Karamsine et Pouchkine; les contemporains, ayant Pouchkine à la tête, forment les trois dernières périodes.

L'ouvrage est loin d'etre exempt de défauts; on en rencontre beaucoup. En voici quelques-uns d'un caractère plus saillant, que nous

signalons en vue d'une nouvelle édition. Il est tout à fait inexact de dire que Cyrille et Méthode ont été les premiers apôtres de la Russie (p. 39) : ils n'y ont jamais mis le pied. De même, l'histoire ignore que saint Cyrille fût entré dans un monastère de Sainte-Sophie à Constantinople; que son frère, Méthode, l'ait accompagné chez les Sarrasins, ou bien qu'il fût mort en 886, et que l'écriture glagolitique fût attribuée à Jérôme de Prague (*ibid*). Notre auteur a confondu ce dernier, qui fut un hérétique, avec saint Jérôme, docteur de l'Église. Ailleurs (p. 46), il attribue à tort à l'annaliste Nestor plusieurs *patériki* et recueils de vies de saints (deux termes qui désignent la même chose). Je ne sais où il a pris que Sophie, sœur de Pierre le Grand, était une rétrograde (p. 137), ou que l'œuvre capitale de l'historien Tatistchev soit son *Testament*, c'est-à-dire l'instruction à son fils (p. 148). Ce qui frappe davantage, ce sont les infidélités du traducteur, qui ne témoignent point d'une grande familiarité avec la langue russe. Ainsi, le stylite *(stolpnik)* de Péréjaslav, Nikita, vénéré par les Russes comme un saint, est transformé en *stolnik* (ou officier de la cour du tzar chargé du service à table), et de plus, ce mot est rendu par *centenier* comme s'il y avait en russe *sotnik* (p. 72). Les *Strigolnics*, ancienne secte russe, deviennent des tonsurés (p. 76) ; le concile de Moscou, de 1551, connu sous le nom de *Stoglav*, c'est-à-dire aux cent chapitres, est appelé Concile aux cent têtes ou évêques (p. 79 et 86). Le livre de la *Colombe*, œuvre apocryphe, appelée *Goloubinnaïa* (ou bien *Gloubinnaïa*, profonde), est changée en Livre bleu (p. 79) ; l'archiprêtre Abacouc, un des chefs des rascolnics au XVIIe s., porte le titre de grand prêtre (p. 103). Le traité intitulé *Illuminateur*, de Joseph de Volotsk, s'appelle Éclaireur (p. 71) ; ainsi que le poème *Monopoléur*, de Nikitine, porte le titre par trop littéral : Le Coup de poing (en russe *Koulak*), etc., etc. — Que veut dire cette phrase étrange : Les Latins ont été séparés de la sainte Cathédrale orthodoxe? (p. 42).

Il y a aussi de nombreuses lacunes, surtout dans la dernière partie du volume. En parlant de Derjavine, poète de Catherine II et de son siècle, il fallait indiquer, sinon ses principales pièces lyriques, au moins la double édition de ses œuvres complètes, faite par l'académicien Grot, et dont l'une est illustrée. Il convenait aussi de mentionner le drame *Vadime*, de Kniajnine, publié après sa mort, et qui souleva toute une tempête. Le lecteur eût été bien aise d'apprendre également qu'il existe une traduction française de la célèbre comédie de Griboiédov, *Mal de trop d'esprit*, et des *Lettres d'un voyageur russe* (Karamsine), faites l'une et l'autre par M. Legrelle. L'auteur ne dit rien des travaux publiés à l'occasion des jubilés de Karamsine, du fabuliste Krylov, du poète Joukovski, du critique prince Viazemski. Quant à ce dernier, chose surprenante, il ignore même l'existence de

la magnifique édition de ses œuvres complètes, qui forme déjà *dix* volumes, dont le troisième et le quatrième contiennent ses poésies (de 1808 à 1854), et le cinquième est tout entier consacré à l'étude de Von Vizine. A propos de Tutchev, poète de mérite assurément, il eût été bon de mentionner l'étude critique et biographique d'Aksakov (Ivan), qui est déjà à sa seconde édition. — De même, il convenait de citer la traduction française du *Chant d'Igor,* faite par Eichof dans son *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves* (Paris, 1839), d'autant plus qu'il a mis en regard le texte original, transcrit en lettres latines.

Je ne veux pas abuser davantage de la patience du lecteur. Les remarques qui viennent d'être faites suffisent pour montrer que le livre de M. Sichler aurait besoin d'une retouche soignée. Toutefois, malgré les incorrections, les inexactitudes et les lacunes inévitables dans une esquisse, ce livre qui n'est, après tout, de l'aveu de son auteur, qu'un simple traité de vulgarisation, donne une idée d'ensemble de la littérature russe, familiarise le public français avec les œuvres principales des grands écrivains, et dispose à recevoir des enseignements plus développés et plus approfondis. J. M.

HISTOIRE

Atlas der Nederlandsche Bezittingen in Oost-Indië *naar de nieuwste bronnen samengesteld en aan de Regeering opgedragen door* J. W. STEMFOORT *en* J. J. TEN SIETHOF. La Haye, imprimerie de l'Institut topographique (en commission chez J. Smulders & Co), 1883-85, gr. in-fol.

Ce magnifique atlas, dressé aux frais du gouvernement hollandais par deux officiers attachés à l'armée coloniale, et exécuté à l'Institut topographique de la Haye, sous l'habile direction de M. C. A. Eckstein, vient combler une réelle lacune présentée par la cartographie de l'archipel Malais, en rendant facilement accessibles les résultats d'une quantité de levers partiels exécutés pendant les dernières décades. Il comprend, outre un tableau d'assemblage placé sur la feuille de titre et une carte d'ensemble de l'Insulinde au 1/6,000,000 (1), les feuilles suivantes : voies de communication, divisions militaires, densité de la population, distribution des langues indigènes à Java (4 cartes au 1/2,000,000) (2) ; Java au 1/500,000 en 3 feuilles (3-5) ; Sumatra au 1/900,000 en 3 feuilles (6-8) ; Bangka au 1/500,00 , Bilitong au 1/400,000, et l'archipel de Riouw au 1/750,000 (9) ; Bornéo au 1/1,500,000 en 2 feuilles (10-11) ; Célèbes au 1/2,000,000, et partie S. W. de la meme île au 1/500,000 (12) ; petites îles de la Sonde au 1/1,000,000 (13) ; enfin les Moluques au 1/3,000,000 et les îles de la Résidence d'Amboine au 1/1,000,000 (14) ; plus un grand nombre de cartouches représentant des

plans de villes, ports, etc. Sans doute une plus grande unité d'échelles eût été désirable ; mais, on doit en convenir, cette condition était très difficile à réaliser sans augmenter le nombre des feuilles ou au contraire sans restreindre le degré de détail de plusieurs d'entre les cartes.

A en juger par la haute situation officielle des auteurs, on ne peut douter qu'ils n'aient choisi les meilleurs matériaux, et qu'ils ne se soient livrés à une critique attentive des documents originaux, avant d'adopter tel ou tel tracé ; la comparaison de quelques feuilles de l'*Atlas* avec des cartes plus détaillées, récemment publiées, telles que les levers de divers districts de Sumatra, exécutés par les ingénieurs des mines, démontre du reste au premier coup d'œil que MM. Stemfoort et ten Siethof ont fidèlement suivi les sources les plus précises ; mais, on ne saurait le dissimuler, les parties de l'archipel où des opérations topographiques ont été exécutées d'une manière systématique sont encore peu nombreuses, et, pour des surfaces très considérables (N. et E. de Sumatra, Bornéo presque en entier), on est bien obligé, dès qu'on pénètre au-delà des côtes, de s'en tenir aux données plus ou moins isolées recueillies par les voyageurs ou, dans les cas les plus favorables, à quelques itinéraires levés à la boussole, laissant entre eux sur la carte de larges taches blanches. C'est pourquoi on eût souhaité voir les savants cartographes néerlandais : 1° indiquer exactement les sources suivies, et 2° employer des figurés différents pour l'hydrographie et le relief des territoires représentés, suivant que les tracés peuvent être considérés ou non comme définitifs. A cet égard le dessin des montagnes à l'estompe, d'ailleurs très parlant pour l'œil, offre certains inconvénients : d'une exécution facile et rapide pour le dessinateur et le lithographe, il exprime trop peu et est mou dans les parties bien connues, où les hachures et les courbes de niveau permettent d'obtenir un figuré de terrain plus précis : le maniement du crayon lithographique se prête par trop à la fantaisie de l'artiste pour permettre d'obtenir une traduction exacte des pentes en tons de plus en plus foncés ; au contraire, dans les régions où nos connaissances sur l'orographie sont vagues, l'estompe en dit souvent plus qu'on n'en sait réellement, et le figuré du terrain, au lieu de pouvoir être interprété au pied de la lettre, devient purement conventionnel ; de là un danger pour le lecteur, exposé à confondre sous le rapport du degré de confiance que méritent les diverses parties d'une carte, des régions où l'état d'avancement de la cartographie est cependant fort différent. Il nous semble que l'idéal d'une carte, pour un pays dont le lever régulier est encore incomplet, serait d'être dessinée en hachures ou en courbes pour les parties connues, et à l'estompe, employée sobrement, seulement pour les districts insuffisamment explorés : on saurait ainsi tout de suite ce que valent

les tracés qu'on a sous les yeux. On sent bien du reste, en parcourant l'*Atlas*, que le dessinateur, malgré l'emploi exclusif de l'estompe, a cherché à faire ressortir ces différences : ainsi les montagnes d'Atjeh ne sont pas indiquées avec la même netteté de traits que les grands volcans de Padang; cependant il y a trop de détail, évidemment conventionnel, dans le figuré des premières, et les formes, admirables de régularité et de hardiesse, des puissants cônes éruptifs de la côte occidentale de Sumatra, ne sont pas marquées avec assez de vigueur.

On remarquera probablement avec surprise qu'une seule feuille, celle du sud de Sumatra, est pourvue de lignes hypsométriques ; cette exception isolée provient sans doute de ce que les auteurs ont copié les belles cartes géologiques au 1/500,000 de cette partie de la grande île, données il y a peu de temps par M. Verbeek, et qui, seules, ont été dressées suivant la méthode des courbes de niveau.

L'impression, exécutée en plusieurs couleurs, est excellente ; les lignes de projection ont été omises, mais les amorces des méridiens et des parallèles étant indiquées sur le cadre des feuilles, il est facile, vu le peu de valeur de la déformation dans la zône équatoriale, de suppléer soi-même à cette lacune, dont on ne voit pas bien la raison, ces lignes étant d'un usage si commode pour retrouver un point sur une carte et surtout pour réduire. Plus d'un lecteur aurait encore été heureux de trouver représentées la distribution des langues et la densité de la population pour d'autres îles que Java ; toutefois, au moins quant au chiffre des habitants, les documents ne suffiraient probablement pas pour la majeure partie de l'Insulinde. Enfin la Nouvelle-Guinée dont les Hollandais ont tant contribué à faire connaître la géographie, et qu'ils n'ont jamais cessé de considérer comme faisant partie, dans sa moitié occidentale, de leur vaste empire colonial, aurait certainement mérité une carte spéciale.

Ces légers défauts disparaîtront sans doute de la prochaine édition, dont la préparation ne peut manquer de devenir bientôt nécessaire, par suite du vif intérêt que l'ouvrage a éveillé dans le monde géographique ; en attendant, les auteurs compléteraient utilement leur œuvre en publiant une liste détaillée des documents consultés.

Il nous reste à remplir un double devoir ; c'est d'abord d'adresser à MM. Stemfoort et ten Siethof, les félicitations dont ils se sont rendus bien dignes par leur méritoire travail ; et en second lieu de remercier le gouvernement colonial néerlandais pour sa libéralité qui nous a permis d'entretenir les lecteurs du *Polybiblion* de cette belle publication, entreprise et menée à bonne fin sous son haut patronage.

EMM. DE MARGERIE.

Histoire des Grecs *depuis les temps le plus reculés jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine,* par VICTOR DURUY. Tome I. Paris, Hachette, 1887, in-8 de 823 p., avec 808 gravures, 9 cartes et 5 chromolithographies. — Prix 25 fr.

L'histoire des Grecs, dont la librairie Hachette vient de publier le premier volume, est le pendant de l'*Histoire des Romains,* dont le dernier tome a paru dernièrement. Ces deux publications ont pour but de donner, avec un grand luxe d'illustrations et de cartes, et des modifications multipliées par suite des découvertes récentes de la philologie et de l'archéologie, une édition définitive des travaux historiques entrepris par M. Duruy et connus depuis plusieurs années. Ces publications, quoi qu'en dise le titre, ne sont pas de nouvelles éditions revues, corrigées et augmentées, mais, en réalité, des livres complètement refondus.

Le premier volume de l'*Histoire des Grecs* va de l'an 2000 avant l'ère chrétienne à l'an 420; il comprend deux périodes précédées d'une étude sur la configuration du sol de la Grèce, son orographie, son hydrographie, ses divisions naturelles et politiques, l'influence du sol et du climat. Après cet avant-propos vient la première période relative à la formation du peuple grec; c'est l'âge héroïque avec son histoire légendaire. M. Duruy expose avec un grand charme tous ces mythes et ces récits poétiques qui appartiennent à la mythologie antique et, toutes les fois qu'il le peut, il s'efforce d'en dégager ce qui appartient aux traditions historiques qui concernent les Pélasges, les Ioniens, les Éoliens et les Doriens, leurs mœurs et leur religion. Cet exposé, avec les gravures qui accompagnent le texte, est précieux pour comprendre une foule d'allusions, de représentations figurées, de récits, devenus classiques, dans lesquels certains esprits pouvaient avoir une foi complète. Toutefois, dans ce riche tableau, l'historien, pour ces temps reculés, trouve bien peu de faits auxquels la critique, telle qu'on la comprend aujourd'hui, peut accorder la valeur de documents sérieux. Que serait notre histoire nationale si nous n'avions, pour la reconstituer, que les légendes des saints, les chansons de geste, les traditions populaires, j'allais dire les contes de fées? Ce qui est vraiment sérieux pour l'histoire de ces siècles antiques, alors qu'il n'y avait ni chroniques, ni annales, ce sont les monuments dont il subsiste encore des ruines; ce sont les résultats des fouilles qui, depuis quelques années, ont révélé des richesses archéologiques inattendues. Or, ces découvertes sont tellement récentes que, bien souvent, l'érudition reste indécise en les admirant.

La seconde période comprend les temps écoulés entre l'invasion Dorienne, descendue des régions de l'Olympe et les guerres Médiques. Là encore, on n'a guère que des traditions qui se contredisent sur les origines des personnages de cette époque et sur les dates; néanmoins, on

constate quelques faits véritablement historiques. Avec M. Duruy, nous voyons les commencements de Sparte et Lycurgue; ceux d'Athènes avec les Constitutions de Solon, puis Pisistrate et Clisthènes; les États secondaires de la Grèce : Arcadie, Élide, Achaïe, Argolide, île d'Égine, Corinthe, Mégare, Béotie, Eubée, Phocide, les Locrides, Delphes, Thessalie, Épire; viennent ensuite les colonies grecques en Asie-Mineure, dans la région de la Thrace, en Italie, en Sicile, en Afrique, etc.; enfin, les institutions générales comprenant les amphithyons, les oracles, les mystères, les jeux nationaux.

Il serait permis de discuter les opinions de M. Duruy sur le paganisme en général, ses origines et l'histoire des religions. Très fréquemment il est porté à faire des comparaisons entre les diverses transformations de l'idolâtrie et les croyances des Juifs et des chrétiens; il semblerait, quoiqu'il ne le dise pas ouvertement, que le christianisme n'est qu'une évolution dans les idées religieuses de l'humanité. Néanmoins, il n'hésite pas à reconnaître que si, grâce à son polythéisme, la Grèce fut le pays par excellence de la libre recherche dans le domaine de la pensée, cette forme de religion fut une cause active de la démoralisation qui se développa dans la suite. L'*Histoire des Grecs*, par son esprit et ses illustrations, est faite pour les hommes sérieux et ne serait pas utilement placée sous les yeux de trop jeunes lecteurs. A. DE BARTHÉLEMY.

Geschichte der kirchlichen Armenpflege, von Dr. GEORG RATZINGER. Gekrönte Preisschrift, zweite umgearbeitete Auflage. Freiburg im Breisgau, Herder, 1884, gr. in-8 de xv-616 p.

La revue est un peu en retard à l'égard de cette excellente *Histoire de la charité chrétienne*, qui, sous forme de mémoire, fut couronnée en 1868 par la faculté théologique de Munich; par la refonte de certains paragraphes et l'addition d'une troisième partie, cette deuxième édition constitue presque un nouvel ouvrage. Je n'oserais dire avec l'auteur (p. v) que jusqu'à l'apparition de la première, l'histoire de la bienfaisance ecclésiastique fut « terra incognita : » l'usage fréquent qu'il fait de divers travaux antérieurs est loin d'en être une preuve. Personne toutefois n'avait, comme lui, embrassé le sujet dans toute son ampleur et décrit dans ses moindres détails l'épanouissement de la charité chrétienne en œuvres de miséricorde.

L'introduction traite de la pauvreté et de la richesse au point de vue chrétien, et montre que la liberté et la fraternité, l'individualisme et la solidarité ont leur centre en Dieu, fin suprême de l'individu et de la société. M. Ratzinger a divisé son sujet chronologiquement en trois parties : 1° Antiquité chrétienne (*a.* temps apostoliques, *b.* persécu-

tions, *c.* période patristique, de Constantin à saint Grégoire le Grand); 2° Moyen âge (*a.* période des Carlovingiens, *b.* de ceux-ci aux Hohenstaufen, *c.* de ces derniers à la Réforme); 3° Époque moderne (*a.* depuis la Réforme, *b.* temps présent et à venir). Impossible d'énumérer les titres des paragraphes, dont chacun forme une petite monographie. Ne pouvant tout voir et tout dire, l'auteur eût fait chose utile en donnant en note la bibliographie des institutions charitables, ordres hospitaliers, fondations pieuses, etc., dont il parle. Souvent il se borne à résumer des ouvrages généraux qui n'offrent ni précision ni détails suffisants. Je n'en veux comme exemple que la demi-page consacrée aux Antonins du Viennois (et non de Vienne, *au Vienne)* : elle est tirée de Moreau-Christophe, Hefele, Martin-Doisy et Häberl, sans mention du plus ancien historien de l'ordre, Aymar Falco, ni du principal parmi les modernes, l'abbé Dassy. Ce volume est complété par une bonne table des noms de personnes et de choses; je crains cependant qu'on n'aille pas chercher sous la rubrique « Maxime » les pages où l'auteur a profité des travaux de M. du Camp.

U. CHEVALIER.

Fin de la vieille France. *Un gentilhomme des temps passés : François de Scépeaux, sire de Vieilleville (1509-1571), Portraits et récits du XVIe siècle, règne de Henri II,* par Mme C. COIGNET. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886, in-8 de IX-438 p. — Prix : 7 fr. 50.

On ne saurait imaginer un livre plus singulièrement conçu, plus étranger à tout procédé de composition que celui-ci. Est-ce une biographie du maréchal de Vieilleville, est-ce une étude du règne de Henri II, est-ce un simple recueil d'anecdotes sur la période de 1509 à 1571, qu'a voulu nous donner Mme Coignet? C'est un peu de tout cela, ce n'est rien absolument de tout cela. Le nom qui revient le plus souvent dans l'ouvrage est celui de Vieilleville; mais on se demande à quel titre, car il n'est pas le personnage auquel se rattache tout; la « conclusion » en dix pages de l'auteur est une vue d'ensemble sur la personne et les actes de Henri II; durant 30, 40, 50 pages et plus, au cours de chapitres entiers, le nom de Vieilleville n'apparait même pas une fois. Vieilleville fut absolument étranger au duel de Jarnac et de la Châtaigneraie, que Mme Coignet a cru cependant devoir nous raconter par le menu. Quel rôle eut-il dans la préparation de la guerre entre la France et l'Empire, dans l'abdication de Charles-Quint, dans la campagne de Guise en Italie, dans les secrets d'alcôve des Valois? Aucun, et tout cela tient pour le moins les trois quarts du volume, ce qui fait que son intéressante figure y est comme noyée.

C'est grand dommage : en réduisant son volume au quart de ce qu'il est, Mme Coignet eût pu nous donner de ce gentilhomme spirituel, adroit et honnête, un joli portrait. Mérimée trouvait que le plus grand

intérêt de l'histoire est dans les anecdotes ; c'est bien trop dire, mais nous sommes loin d'en être ennemi, comme certains affectent. Mme Coignet a fort bien conté la part que Vieilleville eut au mariage de la maréchale de Montéjan avec le prince de la Roche-sur-Yon, les coquetteries de la belle veuve, la piquante infortune du marquis de Saluces ; nous nous sommes plu aussi au bon tour qu'exécuta Vieilleville pour tirer des mains du connétable de Montmorency le maréchalat qu'il désirait voir aller à celles de son ami Saint-André ; la rivalité des deux prétendants de Mlle de Vieilleville est lestement contée par Mme Coignet.

Le maréchal de Vieilleville a dans sa vie autre chose que des anecdotes : ce fut un vaillant capitaine, qui se distingua dans maint combat en un temps où la bravoure était commune ; ce fut un gouverneur de ville exact et sévère, et Mme Coignet nous a fort intéressé par le récit des actes de son commandement à Metz ; ce fut encore un courtisan d'une espèce rare, qui conserva constamment le plus haut crédit sans y tâcher, fit toujours usage de ce crédit dans l'intérêt de ses amis, refusait pour son compte les faveurs au lieu de les briguer, et cependant mourut comblé de titres et d'honneurs octroyés quasi de force par trois rois.

Mme Coignet nous annonce une suite à ses études sur « la fin de la vieille France » (?). Il nous semble qu'elle n'a qu'à se tracer un plan régulier, à se borner, pour faire bien.

G. DE B. D'A.

Practica inquisitionis heretice pravitatis, auctore BERNARDO GUIDONIS, ordinis Fratrum Prædicatorum, document publié pour la première fois par le chanoine C. DOUAIS, professeur à l'École supérieure de théologie de Toulouse. Paris, Picard, 1886, in-4 de XII-370 p. — Prix : 12 fr.

M. Douais a récemment ajouté à ses publications déjà nombreuses celle de la *Practica Inquisitionis* de Bernard Gui, dont un mémoire bien connu de M. Léopold Delisle avait déjà montré l'extrême importance (Voyez sa *Notice sur les manuscrits de Bernard Gui*, dans les *Notices et Extraits des Manuscrits*, t. XXVIIe, 2e partie) ; cet ouvrage est, en effet, un document capital pour l'histoire des doctrines hérétiques dans le midi et pour celle de la juridiction inquisitoriale.

Malheureusement des critiques justifiées peuvent être adressées à cette édition, qui paraît avoir été préparée hâtivement. M. Douais n'a consulté que les manuscrits de Toulouse ; des critiques ont déjà signalé les manuscrits d'autres bibliothèques, de Rome ou de Londres, qu'il a eu le tort de négliger. — J'ajouterai que l'éditeur, qui pourtant avait à dresser un texte juridique, semble absolument ignorant des choses du droit. Ainsi on devra lire *auctor*, et non *actor*, comme l'im-

prime M. Douais, dans cette phrase qui revient à plusieurs reprises : *in casu quo heredes ad successionem non debent ob heresem sui auctoris admitti* (p. 85 et 206). De même à diverses reprises (il ne s'agit pas cependant ici d'une expression juridique), pourquoi l'auteur n'imprime-t-il pas en toutes lettres : *felicis recordationis* au lieu de l'abréviation : *fe. re*?

Les citations de textes juridiques sont trop souvent l'occasion de fautes qui déparent l'édition : par exemple, p. 227 : *que per jocum dicuntur non obligant, de actione et obligatione obligantium substantiam*, il faut un certain travail pour voir sous ces mots un renvoi à la loi : *Obligationum substantia*, au titre du Digeste; *de obligationibus et actionibus*. — P. 232, on lit : *et de simili defensione loquitur canon XXI*m, *q. Va, si forte;* il eût fallu citer : *Causa XXIa, qo Va, si forte...* Pour éviter de telles erreurs, qui pullulent, il eût suffi de recourir à des manuels de droit civil et canonique; en bonne justice, le devoir s'imposait à l'éditeur d'identifier dans des notes, d'après notre manière de citer les textes, tous les fragments du Digeste, du Code, du Décret, des Décrétales et des Constitutions impériales.

Il est vrai que M. Douais s'est systématiquement dispensé de toute note pour une double raison, qu'il indique dans son introduction : elles auraient été trop longues, et de plus elles auraient peut-être ouvert la voie à des discussions inutiles ou irritantes. A ce compte, la tâche des éditeurs de certains textes serait vite accomplie; mais je crains pour M. Douais que le public érudit ne se rende pas à ses raisons. Le savant éditeur eût, à mon avis, singulièrement rehaussé la valeur de son œuvre, si, sans toucher aux questions brûlantes, il avait ajouté au bas des pages quelques éclaircissements bibliographiques, quelques renseignements historiques, quelques notes sur les doctrines hérétiques, sur l'organisation et la procédure de l'Inquisition, sur la législation civile et ecclésiastique du XIIIe siècle en fait d'hérésie. A coup sûr, cela eût mieux valu que de publier l'œuvre de Bernard Gui dans sa « simplicité originale. » P. F.

Études historiques sur le XVIe et le XVIIe siècles en France, par GABRIEL HANOTAUX. Paris, Hachette, 1886, in-12 de VII-351 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Hanotaux a réuni sous ce titre différents articles publiés par lui dans les journaux le *Temps* et la *République française*, à l'occasion d'ouvrages historiques parus en France sur le seizième et dix-septième siècles. L'auteur veut rechercher surtout « quelle part revient à la nation dans les actes heureux ou funestes dont son gouvernement a pris seul jusqu'ici la responsabilité devant l'histoire. » L'ouvrage se

compose de quinze études, ainsi désignées : le pouvoir royal sous François Ier; Catherine de Médicis et la Saint-Barthélemy; de l'influence espagnole en France à propos de Brantôme; Philippe II, roi d'Espagne; la contre-révolution religieuse au seizième siècle; la France sous Henri IV; « l'enlèvement innocent » de la princesse de Condé; les débats du cardinal de Richelieu; Richelieu premier ministre; la minorité de Louis XIV, Mazarin; la fin de la Fronde; les amours royales de Louis XIV; les œuvres inédites du duc de Saint-Simon; les idées politiques du duc de Saint-Simon; l'enseignement public en France avant 1789.

M. Hanotaux a des connaissances; il a du style. Écrivant pour le public, il ne chemine pas avec l'appareil, un peu lourd peut-être, du savant. Pas de notes, pas d'indication de sources, mais cependant on sent très bien que l'auteur est maître de son sujet et s'appuye sur des documents. Il vise surtout à présenter des jugements, à émettre ses vues. Beaucoup de celles-ci sont ingénieuses, quelques-uns de ceux-là me paraissent justes, mais sur plus d'une question je ne puis partager les idées de l'auteur. Elles se rattachent presque toutes à une théorie chère aux rationalistes, mais dépourvue de vérité historique, d'après laquelle l'Église, transformée au seizième siècle, « de catholique devenue alors romaine, a rompu avec les lois de la science, du progrès, de la civilisation. » La Royauté, de son côté, « après s'être conformée aux aspirations et aux instincts du peuple français, s'est isolée dans l'opinion présomptueuse de sa propre force, a mis en danger soit l'unité de la nation, soit son indépendance, en sorte que la France s'est détachée d'elle pour reprendre la disposition de son gouvernement et la direction de ses propres destinées. » Aussi rejeter l'Église et repousser la Royauté paraît dans l'intérêt des peuples la conduite la plus utile et la plus équitable. Telle est la théorie imaginée et la conséquence que l'on en tire. Les témoignages de l'histoire judicieusement appréciés nous semblent au contraire indiquer que notre pays doit, pour suivre heureusement sa destinée, s'attacher plus que jamais à l'Église catholique dont la doctrine divine est pour l'individu et la société l'élément indispensable de bonheur; s'attacher aussi à la Royauté qui, en dépit des révolutions, est son gouvernement traditionnel; dès lors celui que les siècles, tout en variant les institutions, ont indiqué comme le plus conforme à son génie, à ses mœurs, à ses intérêts. M. Hanotaux ne pense pas ainsi, et les enseignements que l'histoire nous transmet avec une irrésistible éloquence sont pour lui sans valeur.

Si je voulais, à présent, relever les appréciations qui me paraissent en contradiction avec les faits, il y aurait beaucoup à dire. Présenter le livre de M. Philippson comme le résultat d'un « impartial contrôle »

lorsque ce livre distille la haine la plus vive contre l'Église; dire qu'au concile de Trente « par une méthode de menace ou de corruption individuelle les doctrines romaines furent consacrées ; » parler du « catéchisme fastidieux; » s'imaginer que entre « les mains des Jésuites, l'enfant devient vite une mécanique, un automate... docteur à quinze ans, comme écrit Michelet, et sot à jamais; » en un mot affirmer avec M. Compayré que « la méthode des Jésuites est bonne pour former non pas des hommes, mais de grands enfants, » etc., ce sont là des paroles que l'auteur n'eût pas dû adopter, mais laisser à ceux qui écrivent d'après des pamphlets sans avoir étudié les questions. On le regrette, car là où le travail est personnel et approfondi, on peut différer d'opinion avec l'auteur, le trouver par exemple bien sévère en jugeant que « Henri IV est un esprit sans grande portée, » mais au moins on ne rencontre pas des assertions qu'il faut laisser au langage haineux de la politique. M. Hanotaux serait sans doute étonné, si on lui disait qu'il a beaucoup de préventions injustes et qu'en écrivant, il manque de la liberté d'esprit nécessaire pour trouver la vérité; mais son livre le dit assez. H. DE L'E.

Geschichte des deutschen Volkes. *(Histoire du peuple allemand)*, par J. JANSSEN. Tome V. Fribourg, Herder, 1886, in-8 de XLIII-716 p. — Prix : 8 fr. 75.

Le cinquième volume de l'*Histoire du peuple allemand* va de 1580 à 1618 : il raconte en trois livres les faits de tout ordre qui ont préparé la guerre de Trente ans. Le premier livre, qui s'arrête à 1608, raconte l'histoire diplomatique et militaire de cette période : les plans de sécularisation des calvinistes; les négociations du Reichstag d'Augsbourg en 1582; l'apostasie de Gebhard, archevêque de Cologne, la guerre qui en fut la suite, les négociations avec le roi de Navarre; les discordes entre luthériens et calvinistes; la faiblesse des catholiques; les alliances de puissances chrétiennes avec les Turcs contre la maison de Habsbourg; les discordes domestiques de cette maison; la ligue protestante d'Ahausen en 1608. Le second livre, le plus curieux peut-être, résume la polémique confessionnelle de l'époque : les *Centuries* de Magdebourg et leurs fables contre la papauté, les attaques d'Osiander contre la réforme grégorienne, défendue cependant par les astronomes protestants Tycho-Brahé et Kepler; la polémique catholique des convertis; les discussions sur le maintien de la paix religieuse, la foi jurée aux hérétiques, la punition de l'hérésie; les tentatives pour détruire tout point commun entre protestants et catholiques; la polémique entre luthériens et calvinistes; la polémique contre les jésuites; enfin, le jugement d'un contemporain sur la presse comme l'un des fléaux de l'époque (p. 556-557). Le troisième livre continue jusqu'à la veille de

la guerre de Trente ans, en 1618, l'histoire politique de l'Empire : les États héréditaires de l'Empereur (1608-1609) ; la guerre de succession de Juliers Clèves, le grand projet du roi de Navarre, devenu roi de France, pour renverser la maison d'Autriche (1609-1610) ; l'empereur Matthias ; la ligue défensive des catholiques ; l'union des princes protestants, ses rapports avec les puissances étrangères. — C'est avec le talent dont il a fait preuve dans ses précédents volumes que le docteur Janssen fait revivre dans tous ses détails l'histoire politique et religieuse de cette époque troublée ; volontiers il laisse la parole aux contemporains et se borne à rapprocher et à exposer leur témoignage : son récit présente donc une objectivité précieuse pour le lecteur, dont l'opinion se forme, pour ainsi dire, à la sensation des objets, sans être influencée par l'historien. Peu d'historiens possèdent cette qualité : c'est leur esprit qu'ils font sentir à travers les faits, et ce n'est pas ordinairement ce qu'ils peuvent faire sentir de mieux. BERNON.

Les Affaires religieuses en Bohême au seizième siècle *depuis l'origine des Frères Bohêmes jusques et y compris la lettre de Majesté de 1609*, par E. CHARVÉRIAT. Paris, 1836, Plon, in-8 de III-411 p. — Prix : 7 fr. 50.

Au XVIe siècle, l'histoire de la Bohême présente un intérêt presque dramatique. Jean Huss avait marqué une époque dans la vie de ce peuple, en soulevant deux questions vitales : la question religieuse et la question nationale. Le mouvement qui s'ensuivit ne devait pas s'apaiser de sitôt, si toutefois, même de nos jours, il est complètement apaisé. Dans la seconde moitié du XVe siècle paraît la secte des Frères Bohêmes, qui est une des plus célèbres parmi celles qui se rattachent au mouvement hussite. Au milieu de ces luttes, le terrain se prépare pour le luthéranisme, qui ne tarde pas à pénétrer dans le pays pour y faire de rapides progrès ; aux luthériens on oppose les jésuites qui fondent des collèges, agissent sur les masses, ramènent des populations entières à la foi de leurs ancêtres. Les controverses religieuses devaient se compliquer fatalement avec la politique, les Habsbourg font d'incroyables efforts pour garder sur leur tête la couronne de Bohême ; enfin la fameuse lettre de Majesté en 1609 s'annonce comme un événement des plus graves.

Cette partie de l'histoire de Bohême a été traitée par M. Gindely, professeur à Prague, non seulement dans ses ouvrages sur la guerre de Trente ans et sur Rodolphe II, mais encore dans des livres spécialement consacrés à l'histoire des Frères Bohêmes et à celle de la lettre de Majesté. Ranke, ce vétéran des études historiques en Allemagne, a abordé les mêmes matières dans son *Histoire des pontifes romains*, ainsi que Döllinger, dans son ouvrage sur la Réforme. M. Charvériat a

tiré parti, comme il le dit lui-même (Avant-propos, p. II), de toutes ces recherches, et les a condensées dans son volume. On y trouvera un exposé exact et consciencieux de tous les événements de cette époque, beaucoup de détails personnels et chronologiques ; on aura peut-être plus de peine à saisir les vues d'ensemble, et surtout à se rendre compte de la valeur et des conséquences de la lettre de Majesté.

PIERLING.

El Gerundense y la España primitiva. *Discursos leidos ante la Real Academia de la historia en la recepcion del R. P. F. Fita de la Compañia de Jesús,* el dia 6 de Julio 1879. Madrid, tipografia Perojo, Calle Mendizabal 64, petit in-folio de 237 p. — Prix : 10 fr.

Recuerdos de un viaje à Santiago de Galicia, por el P. F. FITA Y D. AURELIANO FERNANDEZ-GUERRA. Madrid, Lezcano, Calle de la SS. Trinidad 5. (1880), grand in-4 de 152 p. — Prix : 15 fr.

Estudios históricos. *Coleccion de articulos escritos y publicados,* por el P. F. FITA en el *Boletin de la Real Academia de la historia.* Madrid, Fortanet, 1884-1886, 4 vol. in-8. — Prix : 12 fr.

Les membres de la royale *Académie d'histoire* de Madrid prononcent, à leur réception, un discours qui est en même temps une dissertation savante sur un des points les plus délicats de l'histoire d'Espagne, et, on le devine sans peine, ces maîtres du savoir historique sont surtout friands d'*inédit.* Ils furent servis à souhait le 6 juillet 1879. Le discours du R. P. Fita, qui comprend 94 grandes pages, est plein de détails inconnus, de citations, de rectifications; il est également bien écrit et bien pensé. Il se divise en deux parties. Dans la première, le jésuite académicien esquisse à grands traits la biographie de Jean de Margarit, nommé *el Gerundense* parce que, né à Girone en 1431, il en devint évêque en 1461. Dans la seconde partie, le P. Fita, à la suite de Jean de Margarit, étudie les origines de la langue primitive des Celtes et des Ibères. Un appendice de plus de 100 pages en petits caractères est consacré à la publication du texte inédit du *Templum Domini*, sorte de *Discours sur l'histoire universelle,* ou de *Politique sacrée* que l'évêque de Girone adresse au « *Sérénissime Jean II, roi d'Aragon.* » Enfin ce volume se termine par le discours de M. Édouard Saavedra, chargé de recevoir et de complimenter le récipiendaire. — Nous n'ajouterons à cette brève analyse qu'une remarque : l'ouvrage qui nous occupe peut être d'un grand intérêt pour plusieurs de nos savants français, car Jean de Margarit fut évêque d'Elne avant de monter sur le siège de Girone, et il prit une large part aux affaires politiques du règne de Louis XI, voire même aux guerres qui bouleversèrent à cette époque la Catalogne et le Roussillon.

— Comme son titre l'indique, le second ouvrage est une sorte de portefeuille, d'« album » de voyage, que deux savants académiciens, partis

royaume de Valence, dont il était vice-roi en 1759 (I, p. 21). Il ne saurait nous être indifférent d'avoir le texte expurgé d'un poème sur Roncevaux qui nous apprend l'histoire de ce monument depuis Charlemagne jusqu'au milieu du XIIIe siècle. Les actes du concile de Clermont (18 novembre 1130), ceux du concile de Toulouse (9 juin 1090), jettent une nouvelle lumière sur les relations des églises du nord de l'Espagne avec celles du midi de la France. Le second volume renferme en plusieurs endroits d'importants détails sur une des gloires du diocèse d'Agen, le bienheureux Bernard de Saurillac, né à la Sauvetat, entré dans l'Ordre de Cluny, à Saint-Orens d'Auch; nommé, par Grégoire VII, supérieur de tous les monastères d'Espagne, sacré archevêque de Tolède et fait légat *a latere*. GEORGES DRIGET.

La Maison du Buat, *comtes du Buat, seigneurs de la Subrardière, Brasse, la Motte de Ballots, Barillé, Chantelou, Gastines, Saint-Poix, Chanteil, Besnéart, la Bodinière, Cramaille, Mingé, Grugé, du Treillay, et de Saint-Gault, au Maine et en Anjou,* par l'abbé R. CHARLES. Mamers, Fleury et Dangin. 1886, in-4 de VIII-355 p., illustré de nombreux blasons dans le texte et hors texte.

C'est un fort beau volume que celui que nous annonçons : comme exécution typographique, il fait honneur aux presses de MM. Fleury et Dangin; comme composition, il peut être regardé comme un modèle du genre et nous félicitons M. l'abbé Charles de la façon dont il a compris et traité son sujet. Étude consciencieuse, critique sévère, considérations élevées, tirées d'une observation attentive et sagace, tout se réunit pour faire de cette étude généalogique sur une antique famille du Maine et de l'Anjou un livre qui se recommande à tous ceux qui ont le culte des vieilles et saines traditions et qui veulent étudier à fond le passé. Les pièces justificatives remplissent plus de la moitié du volume (p. 133-287) et plusieurs offrent un réel intérêt. Enfin une ample table alphabétique termine l'ouvrage. Nous ne ferons qu'un reproche à l'auteur, celui d'avoir, dans le chapitre préliminaire de sa *Notice historique et généalogique*, trop facilement accepté l'assimilation à la maison dont il fait l'histoire d'autres familles (dont il ne s'occupe point d'ailleurs) les *du Buat* de l'Avranchin, les *des Buats* de Méhoudin, près d'Argentan, les *du Buat* de Garnetot, etc., qui n'ont rien de commun avec les du Buat du Maine et de l'Anjou. G. DE B.

Histoire du cardinal Le Camus, *évêque et prince de Grenoble,* par l'abbé CHARLES BELLET. Paris, Alph. Picard, 1886, gr. in-8 de XX-416 et 84 p. — Prix : 7 fr. 50.

Un prélat qui occupa une place considérable dans le clergé de France à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle; qui fut

l'ami et le conseiller de Bossuet, de l'abbé de Rancé, et de tous les plus illustres chefs de l'Église de notre pays, que le souverain Pontife décora de la pourpre romaine sans le concours du roi, qui réforma un grand diocèse par ses exemples, ses lumières et sa fermeté de caractère; qui ne partagea point les erreurs des jansénistes et fut néanmoins respecté par eux, qui est mentionné dans tous les mémoires de son temps, mais avec des notes bien différentes; le cardinal Étienne Le Camus, évêque de Grenoble de 1671 à 1707, était resté célèbre et était réellement peu connu. Désormais, chacun pourra l'apprécier à sa valeur et en connaissance de cause, grâce à la belle histoire que vient d'écrire M. l'abbé Charles Bellet. Le premier mérite de ce livre est d'être composé d'après les pièces originales et d'après des informations très abondantes. S'il reste encore des documents à découvrir, il doit en rester bien peu. Ceux-mêmes qui croient connaître le mieux le XVIIe et le XVIIIe siècle trouveront certainement des points de vue encore nouveaux dans l'*Histoire du cardinal Le Camus*.

D'abord aumônier du roi et résidant à la Cour (1632-1666), Étienne Le Camus n'eut pas toute la gravité de conduite qui convenait à son état; mais, touché de la grâce, il se convertit sincèrement et mena une vie d'une grande austérité jusqu'à la fin de sa carrière. Il commença par fréquenter la Trappe, l'Oratoire et Port-Royal dont la morale sévère l'attirait. A son arrivée dans le diocèse de Grenoble dont il devint l'évêque en 1671, il trouva tout à réformer ou à créer. Il est surprenant de voir l'état d'abandon dans lequel cette malheureuse Église était tombée entre les mains débiles de Pierre Scarron, qui l'avait gouvernée durant quarante-neuf ans et l'avait reçue presque au sortir des guerres de religion, si vives et si prolongées dans le Dauphiné. Aussi l'évêque réformateur eut à lutter contre une grande partie du clergé séculier et régulier et contre les protestants. Il partagea les idées de presque tous les catholiques de l'époque sur la répression nécessaire des dissidents.

Pour réussir dans une tâche aussi difficile que celle entreprise par Étienne Le Camus, il fallait non seulement un esprit très éclairé, mais une âme d'apôtre : ces deux choses se trouvaient en lui. Partisan de la morale sévère, il mena une vie de vrai pénitent. Il fut toujours lié avec plusieurs chefs du parti janséniste, et néanmoins ne partagea jamais leurs erreurs. Il plut par son zèle et son austérité au pape Innocent XI qui le nomma cardinal, et il encourut par là-même la disgrâce de Louis XIV. Cette disgrâce de la part du roi lui fut très sensible ainsi qu'à ses amis, en particulier à Mme de Sévigné. Peut-être les hommes de notre époque trouveront-ils que la disgrâce lui fut trop pesante ; mais il était de son temps. Au reste Louis XIV, qui était un juste appréciateur du mérite, rendit sa faveur au prélat, qui mourut le

12 septembre 1707, laissant une mémoire vénérée des uns et discutée par les autres. Ce que nous avons rapporté de ses principes et de sa ligne de conduite suffit pour expliquer ce conflit d'opinion.

M. l'abbé Bellet a rendu un service véritable en vengeant la mémoire de cet évêque réformateur. Il aurait pu faire une œuvre plus littéraire, mais il a préféré apporter surtout un grand nombre de documents dans leur intégrité. Dom PAUL PIOLIN.

Vie de Monseigneur Henry de Belsunce, *évêque de Marseille*, par le R. P. DOM. THÉOPHILE BÉRENGIER, bénédictin de la Congrégation de France. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 2 vol. in-8 de XIX-XLVI-453 et 407 p. — Prix : 12 fr.

On possédait beaucoup de notices sur Henry de Belsunce, mais il n'existait encore aucun ouvrage qui, comme s'exprime Mgr l'évêque de Marseille dans sa lettre à l'auteur (p. VIII), reproduisît « dans tous ses traits et avec des développements convenables, cette grande et belle figure épiscopale ». Il appartenait à Dom Bérengier de combler une aussi regrettable lacune. « Vous êtes Marseillais et religieux bénédictin, » continue Mgr Robert, « c'est assez dire que vous réunissez les meilleures conditions qu'on puisse désirer pour un historien de l'épiscopat de Belsunce. Vous avez écrit avec l'amour d'un fils reconnaissant la vie d'un illustre père, et vous avez apporté dans la composition de votre œuvre toutes les patientes recherches de la science historique, qui sont dans les traditions de l'Ordre de Saint-Benoît. »

L'ouvrage tout entier justifie les éloges de l'éloquent prélat. Dom Bérengier a mis dans le récit de la vie de Mgr de Belsunce toute sa conscience, tout son talent, tout son cœur. Peu de monographies sont aussi minutieusement exactes et aussi vivement intéressantes. On y remarque beaucoup de particularités peu connues ou même nouvelles, au sujet desquelles l'auteur nous dit (préface, p. XIV) : « Nous avons eu, un moment, la pensée de donner à cette biographie le titre de *Mémoire sur la vie de Mgr de Belsunce*, à cause du grand nombre de détails inédits qu'elle renferme et des fréquentes citations que nous avons dû faire de la correspondance privée de ce prélat et de ses écrits. En effet, si l'illustre évêque de Marseille est très connu par les deux grands faits de son épiscopat : la peste de 1720 et sa lutte incessante contre le jansénisme, on a raconté fort peu de choses sur sa vie privée, et même l'on a omis, ou ignoré, bien des circonstances importantes de sa vie publique. Nous avons donc cru que, pour bien faire connaître l'homme et le pontife, il fallait introduire, pour ainsi dire, nos lecteurs dans sa vie de tous les jours, en les rendant témoins, après environ deux siècles, de sa naissance dans le protestantisme, de son éducation, de son essai de vie religieuse, et de tous les actes importants de

son épiscopat de quarante-cinq années. Peut-être aussi, avouons-le simplement, aurons-nous cédé un peu, comme tant d'autres, à ce goût si vif de notre temps pour tout ce qui tient à l'inédit, pour tout ce qui nous fait vivre, par la pensée, avec le personnage dont nous parcourons l'existence. »

Les sources consultées par l'excellent biographe, en dehors des ouvrages historiques de l'époque, n'avaient pas encore été utilisées pour la plupart. Au premier rang doivent figurer les lettres du prélat. Dom Bérengier en a recueilli plus de deux cents, presque toutes autographes et inédites, qu'il publiera plus tard, car elles sont très importantes pour l'histoire de l'église de France au XVIIIe siècle. Nous devons mentionner ensuite les documents qui proviennent du fonds de l'Évêché de Marseille, aux archives des Bouches-du-Rhône, de la bibliothèque de cette ville, des études des notaires, des cabinets et bibliothèques de plusieurs bibliophiles d'Agen, d'Aix, de Marseille, des archives de famille de Mme la vicomtesse de Belsunce et de sa fille Mme la baronne de Ravignan. Dom Bérengier n'a pas négligé les traditions verbales, qui sont encore vivantes dans les anciennes familles de Marseille. Enfin il a fait entrer presque entièrement dans ses deux volumes l'*Éloge historique de Mgr de Belsunce*, par l'abbé de Pontchevron, lequel, en sa qualité de parent de l'illustre pontife, a connu bien des détails qui ne se trouvent dans aucun historien du temps.

Tant de ressources, habilement employées, ont permis à l'auteur d'être un historien aussi complet que fidèle, non seulement en ce qui regarde Belsunce et sa famille, mais en ce qui regarde divers personnages mêlés, à divers titres, à la vie du héros de la charité chrétienne : tels sont Jules Mascaron, évêque d'Agen; Hébert, successeur de Mascaron sur le siège d'Agen; Jacques de Forbin-Janson, archevêque d'Arles; Antoine de Brancas, archevêque d'Aix; la sœur Anne-Magdeleine Remuzat, religieuse visitandine, « zélée coopératrice » de Belsunce « dans l'établissement et la diffusion du culte du sacré Cœur de Jésus; » le P. Claude Milley, de la Compagnie de Jésus; l'évêque d'Apt Ignace de Foresta-Collongue, le chevalier Nicolas Roze; le commandant Christophe Andrault, comte de Maulevrier-Langiron; le marquis de Pilles-Fortia, gouverneur-viguier de Marseille; Jean Soanen, évêque de Senez; Joachim Colbert, évêque de Montpellier, le président Le Bret, etc.

On trouve encore dans l'ouvrage de Dom Bérengier, sous le titre d'*Introduction*, une étude abrégée du jansénisme, de son origine, de son histoire, de ses condamnations et des différentes catégories de ces nouveaux hérétiques, avec un tableau, en raccourci, de la société française au XVIIIe siècle. Signalons, de plus, la description du château de la Force, où Henry de Belsunce naquit le 21 décembre 1670; des châteaux

de Born, de Castelmoron, de Montpont, où il passa toute sa jeunesse; de la Chartreuse de Montrieu, où l'admirable évêque aimait à se retirer; des extraits du journal manuscrit de Goujon, son intendant, et du journal également manuscrit de l'abbé Barry, curé de Méounel; la description du château d'Aubagne, résidence d'été des évêques de Marseille; la description de la bibliothèque du prélat, composée de 2,000 volumes et ornée de tableaux peints par l'excellent peintre Serre (voir un reçu de l'artiste marseillais p. 106 du tome I); diverses pièces de vers relatives aux querelles du prélat avec le parlement, et à la peste de 1720; une étude complète sur ladite peste, avec des détails qui n'avaient pas encore été donnés; diverses lettres inédites, dont une très belle, écrite par Anne de Caumont-Lauzun à son fils, au milieu des horreurs de la peste (2 juin 1722); une apologie du P. Girard, dont l'innocence est reconnue par M. de Mazaugues (correspondance conservée à la bibliothèque d'Avignon), la discussion de cette question : Quelle fut la part des collaborateurs de Belsunce dans ses ouvrages? une notice sur les premiers membres de l'Académie de Marseille, collègues du prélat, etc.

Parmi les pièces justificatives, citons des documents relatifs aux illustrations de la race des Belsunce, notamment deux lettres du roi Henri IV, une note sur le dragon des Belsunce, une dissertation intitulée : Mgr de Belsunce est-il né protestant? extraite de la *Revue des questions historiques* de juillet 1881; les actes de nomination de Belsunce aux fonctions de vicaire général de l'évêque d'Agen, en 1704; une notice sur l'église de Marseille au XVIIIe siècle; une notice sur les différentes pestes qui ont désolé la ville de Marseille, un examen du roman de Méry sur Mgr de Belsunce et la peste de Marseille, la liste des jésuites et des capucins morts victimes de leur dévouement en 1720, une note sur le Sanctuaire de N.-D. de la Garde, l'épitaphe de la mère de Belsunce (sœur du duc de Lauzun), une lettre de Massillon à Soanen, une lettre du P. Girard au P. Rigord, la liste des principales consécrations et bénédictions d'églises et de chapelles faites par Mgr de Belsunce, un cantique contre le diacre Paris, une lettre de l'évêque d'Autun (10 août 1727), une notice sur le P. Maire, l'acte d'inhumation de Belsunce, les vers latins du P. Vanière et les vers français de Millevoye sur la peste de Marseille, l'inscription du tombeau de Belsunce, le discours prononcé par le vicomte Henri de Belsunce à l'inauguration de la statue de l'illustre évêque de Marseille, une liste des écrits et des principales lettres pastorales ou ordonnances publiés par Mgr de Belsunce (plus de 200 articles).

Avons-nous tout dit? Non. Ajoutons que chacun des volumes est orné d'un portrait de Belsunce, dont l'un le représente âgé de 50 ans (musée de Marseille), l'autre âgé de 80 ans (hospice de la Charité de Marseille). Les armes du prélat sont gravées en tête du 1er volume, et

on voit en tête du second le fac-similé de l'acte de baptême protestant conféré à Henry de Belsunce par le ministre Garissolles. Un ouvrage à tous égards si bien fait, enrichi de tant de choses précieuses, et, pour tout dire en un mot, si digne du beau sujet auquel il est consacré, obtiendra, ainsi que Mgr Robert a cru pouvoir l'assurer d'avance, un grand succès, soit comme livre d'édification, soit comme livre d'histoire. Ce succès, nous l'espérons fermement, sera tel, que l'auteur pourra prochainement réaliser le magnifique projet dont il nous entretient ainsi (p. XIX) : « Nous avions réuni plus de deux cents gravures, dessins, chromos et photographies, reproduisant, avec les monuments de Marseille et d'Agen au XVIIIe siècle, une longue série de portraits de la famille de Belsunce, et des principaux personnages du temps avec lesquels notre prélat s'était trouvé en rapport. Nous y avions ajouté des vues des châteaux de ses ancêtres et des diverses résidences de sa famille, tant en Provence que dans le pays basque et l'Agenais ; des fac-similés de son écriture et de celle de plusieurs de ses contemporains; des reproductions des actes les plus marquants de son épiscopat ; mais le malheur du temps où nous vivons, et, en particulier, la stagnation des affaires de librairie, nous ont obligé de différer la publication de cette Vie illustrée, qui eût été l'Album de notre vieux Marseille et des trois provinces où Belsunce et sa famille ont résidé. » T. DE L.

BULLETIN

La Franc-Maçonnerie dévoilée et expliquée par LÉO TAXIL, édition populaire résumant les plus complètes révélations. — Paris, Letouzey et Ané, 1887, in-12 de 318 p. — Prix : 2 fr.

Ce volume est un abrégé fort bien fait des quatre volumes qu'a publiés l'an dernier M. Léo Taxil. Ses extraits sont habilement choisis ; ils sont présentés sous la forme d'un récit complet parfaitement lié et offrent un vif intérêt à la lecture. C'est un excellent livre de propagande. Il convient non seulement au peuple, mais encore aux lecteurs qui n'ont qu'un temps limité pour prendre une connaissance générale de la question de la Franc-Maçonnerie, et qui sont disposés à croire l'auteur en sachant qu'il a publié ailleurs les documents sur lesquels il s'appuye. Au point de vue de l'action de la Franc-Maçonnerie dans certains événements contemporains, nous ferons les mêmes réserves pour ce volume que pour les précédents. M. Léo Taxil y prétend de nouveau que Gambetta a été assassiné par ordre de la Franc-Maçonnerie. Il va plus loin et affirme (p. 313), qu'un rôle prépondérant a été joué dans le drame de la villa des Jardies par « une veuve réputée dans le monde parlementaire pour sa beauté et son esprit » et « qui est une sœur maçonne de la plus belle eau, qui était reçue à titre exceptionnel dans certaines loges d'hommes et assista notamment à l'initiation du f.·. Jules Ferry. » La désignation est fort claire. La veuve en question est parfaitement en droit et en demeure de poursuivre M. Léo Taxil pour diffamation. Ce serait un procès fort intéressant pour l'histoire contemporaine. X.

La Belgique maçonnique. Bruxelles, Tillot, 1887, in-8 de 190 p.

Toutes les personnes qui se sont occupées des moyens de combattre la Franc-Maçonnerie ont été frappées de l'utilité que présenterait une liste de tous les francs-maçons établie authentiquement. Ce travail considérable vient d'être fait pour la Belgique. Le présent volume contient environ 4750 noms de personnes « adoptées, présentées à l'admission, initiées ou affiliées dans les différentes loges maçonniques de Belgique de 1830 à ce jour. Ce recueil, dressé en entier d'après les documents maçonniques officiels, absolument authentiques, est le relevé pur et simple des indications fournies par les pièces elles-mêmes. » Des suppléments périodiques seront publiés chez le même éditeur à qui on peut, dès à présent, s'adresser. Nous voyons avec bonheur une publication aussi importante. Elle est digne de servir de modèle à une œuvre semblable pour la France. Elle-même peut nous être fort utile, notamment dans les départements du Nord et à Paris, où tant de Belges sont établis. Un certain nombre de Français ont aussi reçu l'affiliation dans les loges belges, et on pourra avec profit faire des recherches dans ce volume. X.

Slavische Geschichtsquellen zur Streitfrage über das « Jus primæ noctis, » von KARL SCHMIDT. — Posen, 1886, in-8 de 34 p. (Extrait de la *Zeitschrift der historischen Gesellschaft für die Provinz Posen.*)

Déjà, en 1884, M. Schmidt, dans un article publié dans la *Zeitschrift für Ethnologie,* avait ajouté un complément à son beau livre sur le *Jus primæ noctis,* déjà connu des lecteurs du *Polybiblion.* Le présent mémoire en est un second complément. On se rappelle que M. Schmidt, dans la conclusion de son ouvrage, avait qualifié le droit du seigneur de « superstition des savants. » Plusieurs critiques le prirent vivement à partie, lui reprochant en particulier d'avoir négligé les sources qui auraient fourni des témoignages contraires à ses conclusions. C'est à discuter et à écarter les arguments qu'on a voulu tirer de certains textes russes ou polonais qu'est consacrée la présente brochure; elle ne démentira pas la réputation que de précédents travaux ont acquise au savant auteur. F.

Leçons élémentaires d'économie politique et d'économie sociale, par JULES MICHEL, ingénieur des ponts et chaussées, président de la Société d'économie sociale de Paris, ancien vice-président de la Société d'économie politique de Lyon. Lyon, Vitte et Perrussel, 1886, in-18 de VIII-174 p. — Prix : 1 fr. 50.

Professées il y a longtemps déjà par M. J. Michel aux apprentis d'un des plus vastes établissements industriels de Lyon, recueillies alors en autographie et encouragées par les suffrages de la Société d'éducation et de la Société d'économie politique; adoptées enfin depuis plusieurs années par les Frères pour divers établissements, et notamment dans leur belle école professionnelle de La Salle, ces *Leçons* ont eu la rare fortune de recevoir ainsi la sanction de l'expérience avant leur publication définitive. Aussi était-on assuré d'avance du succès qu'elles obtiendraient grâce à la forme familière que l'auteur a su leur donner.

Laissant de côté les formes dogmatiques, M. J. Michel saisit son jeune auditoire en lui parlant tout d'abord de ce qu'il connaît et des choses qu'il a sous les yeux. C'est ainsi qu'il entre de plain-pied dans son sujet en parlant tout d'abord de la monnaie; chacun en apprécie l'importance dans la

pratique de la vie et est préparé à en comprendre le rôle économique. Ensuite vient le travail, condition de développement des sociétés, et dont les produits, s'ils ne sont pas entièrement consommés, constituent l'épargne. Celle-ci est étudiée avec détail dans les procédés qui la facilitent, dans ses résultats pour le bonheur des familles, dans le bon ou le mauvais emploi des capitaux. La répartition du produit du travail et la théorie du salaire forment une des leçons les plus instructives. La propriété foncière est aussi une question des plus importantes à élucider en raison des sophismes des écoles socialistes. Enfin, les machines, les chemins de fer et les échanges terminent les considérations économiques : les deux dernières leçons exposent, au point de vue administratif, le fonctionnement des sociétés humaines. Toutefois, pour ce qui touche l'application à la France, l'auteur s'est borné à un simple sommaire, laissant au maître le soin de préciser ce que notre perpétuelle instabilité rend impossible à consigner dans un livre d'enseignement. Ajoutons que chaque leçon est heureusement complétée d'abord par un questionnaire reprenant sous forme d'interrogations toutes les matières qui viennent d'être traitées, et ensuite par une énumération de devoirs à faire sur les mêmes sujets. Tel est en raccourci le plan de ces leçons, développées avec clarté et enrichies d'exemples bien choisis. Elles répondent au programme des écoles et rendront de grands services aux maîtres comme aux élèves. Mais de plus, en un temps où l'aumône de la vérité par la parole s'impose comme un devoir social, elles seront un guide précieux pour des lectures et des conférences familières. C'est dire qu'en les rédigeant, M. J. Michel n'a pas été moins utile aux bibliothèques populaires qu'à l'enseignement des écoles. A. DELAIRE.

Le Travail des animaux, par A. LINDEN. Paris, Ch. Delagrave, 1886, in-8 de 300 p. avec de nombreuses gravures. — Prix : 2 fr. 90.

Curiosités de l'histoire des bêtes, par le même. Paris, Ch. Delagrave, 1886, in-8 de VII-296 p., avec de nombreuses gravures. — Prix : 2 fr. 90.

Sous la forme d'entretiens entre un naturaliste amateur et un vieux caporal, M. Linden a rassemblé les traits les plus remarquables par lesquels se manifeste l'instinct des animaux, en s'attachant surtout, comme le titre l'indique, aux instincts industrieux. Cette revue est pleine d'intérêt, et, bien que l'ouvrage soit destiné aux enfants, nous ne serions pas surpris si le père ou la mère de famille l'ouvraient quelquefois pour leur compte et y trouvaient plus d'une occasion de s'instruire. — L'auteur a voulu éviter toute apparence de pédantisme et, dans ce but, il a groupé les faits en un petit nombre de chapitres dans chacun desquels ils se présentent un peu au hasard : *les transformations, les métamorphoses, les ouvriers, l'oiseau nuisible*, etc. Toutefois, une table des matières permet de s'y retrouver suffisamment. En somme, ce n'est pas un ouvrage d'instruction méthodique, mais de distraction instructive. — En religion, M. Linden vise à une neutralité regrettable; cependant, il prononce au moins deux fois le nom de Dieu qu'il reconnaît comme créateur; à notre époque, c'est presque un mérite. D'ailleurs, la Providence divine se dégage si bien des faits qu'il rapporte que la lecture de son livre ne peut avoir à ce point de vue qu'une influence plutôt bienfaisante, surtout si les commentaires des parents et des maîtres viennent y aider. Mais nous aimerions, dans un livre destiné à l'enfance, voir supprimer ou retoucher quelques lignes des premières pages. Ainsi, en invoquant l'autorité d'Helvétius, « célèbre philosophe, »

qui ont laissé dans notre histoire d'hier un lugubre retentissement. La troisième et la quatrième partie de l'ouvrage ont trait aux questions théoriques et pratiques que comportaient nécessairement cette intéressante étude. On trouve à la fin du volume deux appendices relatifs aux inventions et perfectionnements récents et à l'industrie des armes de guerre en France. Ce nouveau venu dans la « Bibliothèque des Merveilles » mérite bon accueil : les sous-officiers des armées de terre et de mer, même ceux qui n'appartiennent point à l'artillerie, et les jeunes gens qui fréquentent les bibliothèques populaires des villes de guerre trouveront dans cette lecture un enseignement militaire très français. LA GRETTE.

Vier kritische Gedichte (*Quatre Poésies critiques*), par J. J. BODMER. Heilbronn, Henninger, 1883, in-12 de XLVI-110 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce douzième volume des *Monuments littéraires allemands* se compose de quatre petits poèmes d'un mérite fort inégal. Le premier, de beaucoup le plus considérable, a pour titre : *Le Caractère des poèmes allemands*. C'est l'histoire, la première parue en Allemagne, de la littérature depuis les origines jusqu'aux premières années du XVIIIe siècle. Cet ouvrage renferme un certain nombre de vers bien tournés, quoique le mètre iambique de douze syllabes en rende la lecture monotone. Il caractérise en général avec beaucoup de justesse et d'impartialité les écrivains dont il s'occupe; mais il passe sous silence les grands poètes du XIIe siècle et s'étend sur Opitz avec une longueur et une admiration excessives. Écrit avant la brouille de Bodmer avec Gottsched, il donne à celui-ci de grands éloges, que les éditions suivantes changèrent, sur les mêmes rimes, en autant d'injures. L'éditeur a ajouté, à la suite de ce premier travail, une excellente réplique en vers d'un partisan de Gottsched, intitulée : *Essai de critique sur les poètes allemands*. Le second, *La Muse Drollingérienne*, n'était d'abord qu'une petite poésie de circonstance, consacrée à la mémoire d'un ami, le poète Drollinger; Bodmer en a agrandi le plan en y introduisant quelques vues générales et en célébrant Haller et Hagedorn. Les deux autres pièces, *Disparition des noms célèbres* et *Bodmer non méconnu*, ont un caractère tout personnel. Fruit de ses dernières années, elles reflètent le caractère irascible et ombrageux du vieillard, qui, se voyant négligé par la jeune génération des poètes, lui si longtemps écouté comme un oracle, se vengea de l'oubli où on le laissait, en faisant sa propre apothéose. La préface, de M. Baechtold, est remplie en grande partie par une analyse détaillée d'une longue critique que fit du *Caractère des poésies allemandes* un écrivain du camp de Gottsched, sous ce titre : *La Guerre des poètes*. Tous ces divers écrits servent à jeter du jour sur la grande question qui divisa les deux écoles rivales à cette époque, et dont la solution devait avoir une influence décisive sur l'avenir des lettres allemandes. J. N. WAGNER.

Un royal aventurier dans l'Asie centrale, par CARLA MARIA. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 221 p., orné de plusieurs gravures (*Bibliothèque des écoles et des familles*). — Prix : 1 fr. 50.

Yakoub-Khan, l'émir de Kachgar qui régna sur le Turkestan oriental de 1865 à 1877, est une des plus curieuses figures de notre siècle. Né dans une situation obscure, il surgit du milieu de l'anarchie où se trouvait plongée l'Asie centrale entre les Russes et les Anglais et, se donnant comme descendant du grand empereur Baber, parvint à fonder un état puissant et

florissant qui ne lui survécut pas. Mme Carla Maria s'est avisée d'écrire un roman historique très mouvementé sur cette existence d'aventurier sublime, digne à coup sûr de l'illustre origine qu'il s'attribuait; elle a réussi à écrire un livre amusant et instructif où la vérité historique est suffisamment respectée malgré les enjolivements de rigueur : amours et jalousies, dévouements, trahisons, enlèvements d'enfants. Au-dessus des comparses ordinaires de tout roman bien charpenté, les figures historiques de Yakoub-Khan, de Rakhmân, son premier ministre, du général Kauffmann, du colonel Aminoff, du général chinois Koubilaï, etc., se détachent avec beaucoup de relief. Tout ce monde est animé d'une vie intense et il n'est pas facile de discerner où finit la vérité et où commence la fiction. Ce roman biographique est d'une moralité parfaite; les honnêtes gens y affectent des sentiments religieux, chacun suivant ses convictions, et l'on entend avec plaisir le héros Yakoub-Khan proclamer que, sans la Foi, un peuple ne peut devenir puissant; lui-même admire les Russes se laissant tuer stoïquement en faisant trois fois le signe de la croix. Mais l'auteur a-t-elle raison de taxer de faiblesse le fameux général Kauffmann, le conquérant russe du Turkestan occidental? Quoi qu'il en soit, le livre de Mme Carla Maria est recommandable à tous égards; regrettons seulement que l'éditeur n'y ait pas joint une petite carte-croquis permettant de s'y reconnaître dans les dénominations très compliquées et peu connues du public qui distinguent les diverses régions de l'Asie centrale.

Cte DE BIZEMONT.

Histoire des flibustiers, *aventuriers américains du XVIIe siècle*, par A. O. ŒXMELIN. Paris, Ch. Delagrave, 1886, in-18 de 317 p. — Prix : 1 fr.

La librairie Delagrave entreprend, sous le titre : *Voyages dans tous les mondes*, et sous la direction de M. E. Muller, une série de publications à bon marché qui nous paraît appelée à un certain succès. Le premier volume, consacré à l'histoire des flibustiers au XVIIe siècle, n'est pas sans valeur. On sait le rôle que jouèrent aux Antilles ces intrépides corsaires qui, tout en cherchant avant tout à s'enrichir aux dépens des colonies espagnoles, servaient alors très efficacement la politique de la France. A leurs risques et périls, montés sur des bâtiments équipés à leurs frais, ils interceptaient les galions chargés des richesses du Nouveau-Monde et poussaient l'audace jusqu'à emporter d'assaut et rançonner des places fortes comme Panama, Vera-Cruz, Carthagène. Leurs exploits, qui ont alimenté plus d'un roman d'aventures, nous paraîtraient incroyables, s'ils n'étaient attestés par des écrivains contemporains dignes de foi, tels que le P. de Charlevoix et Œxmelin. Ce dernier prit part à plusieurs expéditions de flibuste en qualité de chirurgien, puis, retiré en France, il se fit l'historiographe des prouesses de ses anciens compagnons. C'est son récit très complet et très détaillé, écrit en hollandais, puis en français, vers 1690, que M. Muller a entrepris de rééditer, en élaguant la partie purement descriptive, mais en respectant le style archaïque quoique plein de saveur du vieil aventurier. Malgré une inévitable monotonie, ces récits de batailles navales, de pillages, de prises d'assaut, de sacs de villes, présentent un réel intérêt et beaucoup de personnes les liront avec plaisir. Le bon Œxmelin ne donne pas ses anciens compagnons pour des petits saints; leur cruauté et leur âpreté au pillage lui arrachent parfois des blâmes assez sévères, bien qu'il ait sans doute bénéficié, lui aussi, de ses parts de prises; toutefois il est bon chrétien

et n'admet pas qu'on s'en prenne aux églises; ajoutons qu'il ne laisse pas échapper un mot qui puisse offusquer la morale la plus sévère.

Cte DE BIZEMONT.

Un Régiment d'autrefois. Royal-Vaisseaux (1638-1792), par le vicomte OSCAR DE POLI. Paris, au conseil héraldique de France, 1885, in-12 de 222 p.

C'est une noble histoire tout illuminée de grands traits d'héroïsme que celle du régiment de Royal-Vaisseaux, racontée par M. de Poli avec verve et émotion. Durant plus d'un siècle et demi, cette troupe d'élite servit dans toutes les campagnes et se signala toujours par son ardeur, sa solidité et sa discipline. Ses annales sont un long martyrologe où se lisent, confondus dans une fraternité héroïque, les plus grands noms de France et les noms de héros obscurs, d'humbles officiers de fortune qui revivent, grâce à l'intéressante notice de M. de Poli, et reviennent au grand jour de l'histoire avec l'auréole qui leur était due. Le simple récit des événements militaires auquel prit part le régiment, récit un peu trop encombré, à mon avis, de digressions généalogiques, glorifie comme elles méritent de l'être, l'ancienne France et la vieille armée et fait justice une fois encore de préjugés fort répandus, par exemple, « qu'il fallait être de haute lignée pour parvenir aux honneurs militaires; que les nobles n'avaient que la peine de naître pour être d'emblée gratifiés des premiers grades: que les guerres d'autrefois étaient des amusettes sans grand péril, en regard des guerres postérieures à la Révolution. » L'histoire de Royal-Vaisseaux dément par des faits innombrables ces erreurs historiques. Des anecdotes piquantes lestement racontées ajoutent au charme du livre, heureusement complété par de fort bonnes tables.

ERNEST ALLAIN.

Figures disparues, *Portraits contemporains littéraires et politiques*, par EUGÈNE SPULLER. Paris, Félix Alcan, 1886, in-12 de XII-404 p. Prix : 3 fr. 50.

Ce volume contient des articles écrits dans divers journaux ou revues (*République française, Revue germanique, Revue moderne, Nain jaune*), etc., sur trente-sept personnages contemporains de toute opinion : Michelet, Quinet, Guizot, Cousin, Thiers, Rouher, Louis Veuillot, Mgr Dupanloup, Falloux, Dufaure, Bersot, Dorian, Guichard, Cléray, etc. On le voit, la célébrité est inégale; inégale aussi est la longueur des articles : celui sur Michelet a 16 pages, celui sur Cousin a 10 pages; celui sur Cormenin, le plus long, a 34 pages; plusieurs n'ont que 4 pages. En général, l'auteur saisit bien le trait distinctif de l'homme dont il parle; mais il est vraiment trop élogieux pour ses amis, trop rigoureux pour ses ennemis. Dans l'éloge comme dans le blâme, l'auteur, à mon sens, passe la mesure. Ses préjugés l'entraînent à représenter les hommes et les écrits dont il parle, sous un jour qui est loin, je le crois, d'être celui où l'histoire les placera. Ainsi, de très bonne foi sans aucun doute, mais très faussement, l'auteur parle de « la guerre acharnée que Mgr Dupanloup avait déclarée à la raison, à la philosophie, à la liberté politique et à la démocratie républicaine, » associant ainsi des choses qu'il ne faudrait pourtant pas confondre. M. de Carayon-Latour apparaît comme « un des revenants de l'ancien régime; » Mgr Dupanloup est représenté « au banc des marguilliers de l'Assemblée de Versailles (cette expression est sans doute trouvée très fine) où il recevait chaque jour les hommages des hobereaux factieux qui prétendaient violenter la France, » etc., etc. J'excepte avec plaisir quelques

pages sur le journaliste royaliste M. Laurentie. Le journaliste républicain rend hommage à son caractère, à son patriotisme. Malgré l'esprit du livre, je l'ai pourtant lu avec intérêt; ces études montrent l'idée que se fait des hommes et des ouvrages contemporains, un républicain lettré comme M. Spuller. Mais l'auteur écrit en homme de parti, non en historien.

H. DE L'E.

L'Amiral Courbet au Tonkin. *Souvenirs historiques*, par P. L. MICHELLE. Tours, A. Cattier, 1886, in-8 carré de 159 p. — Prix : 1 fr.

Nous attendons toujours une bonne biographie de l'amiral Courbet; le livre de M. Michelle n'a nullement la prétention de remplir ce *desideratum*; il se borne à donner aux lecteurs peu exigeants quelques détails intéressants sur le rôle joué dans les mers de Chine par l'illustre amiral. C'est un livre de vulgarisation écrit pour la jeunesse et les bibliothèques populaires; à ce point de vue on peut dire qu'il est assez bien conçu. L'ensemble des renseignements géographiques sur le Tonkin est suffisamment exact; on pourrait cependant signaler quelques erreurs de détail, telles que l'évaluation de la population de ce pays à 30 millions d'âmes, chiffre trop fort d'au moins moitié. En revanche, les hauts faits de l'amiral : bombardement des forts de Tuan-An, prise de Son-Tay, destruction de l'arsenal de Fou-Tchéou, attaque de la flotte chinoise par les torpilleurs, occupation des îles Pescadores, sont racontés d'après les documents officiels. L'auteur évite d'aborder les sujets délicats qui pourraient l'entraîner à des discussions politiques. La gravure très médiocre qui a la prétention d'orner ce volume serait avantageusement remplacée par une carte-croquis du théâtre de la guerre; il est regrettable aussi que M. Michelle n'ait pas mis davantage en relief les admirables sentiments religieux de l'amiral Courbet auxquels il ne fait allusion qu'à propos de sa fin chrétienne.

Cte DE BIZEMONT.

Berlin et Paris, *voyage satyrique à travers l'Europe. La Conscience perdue.* par N. TCHÉDRINE. Traduit du russe par MICHEL DELINES. — Paris, Westhausser, 1887, in-12 de 303 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pour M. Tchédrine (et pour bien d'autres), Berlin est la capitale de l'ennui, tandis que la gaieté règne à Paris. Ce tableau humoristique est assez agréable mais très inégal et incohérent; il contient des récits scabreux. Quand il juge les personnages français, l'auteur est presque toujours à côté de la réalité. Par contre, dans le récit fantastique intitulé : *Un Songe*, il apprécie les qualités et les défauts des Allemands avec une sûreté de jugement remarquable. Ce chapitre révèle un écrivain : il exprime avec une verve étincelante ce que presque tous les Russes ont dans l'âme.

ADOLPHE D'AVRIL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Alexandre-Charles GERMAIN, doyen de la Faculté des lettres de Montpellier, né à Paris le 14 décembre 1809, vient de mourir dans cette ville le 26 janvier. Il débuta comme professeur d'histoire au collège de Nîmes, avant d'être appelé à la Faculté de Montpellier. L'Académie des inscriptions et belles-lettres l'avait élu membre libre le 10 mars 1876. Il a publié, outre ses deux thèses de doctorat : *Essai littéraire et historique sur Apollinarius Sidonius* et *De Mamerti Claudiani scriptis et philosophia* (1840), les ouvrages sui-

vants : *Histoire de l'Église de Nîmes* (1838-1842, in-8); — *Histoire de la commune de Montpellier, depuis ses origines jusqu'à son incorporation définitive à la monarchie française, rédigée d'après les documents originaux, et accompagnée de pièces justificatives, preques toutes inédites* (1851, 3 vol. in-8); — *Léon Ménard, sa vie et ses ouvrages, d'après les documents originaux les plus authentiques* (1857, in-4); — *Histoire du commerce de Montpellier antérieurement à l'ouverture du port de Cette, rédigée d'après les documents originaux et accompagnée de pièces justificatives inédites* (1861, in-8); — *Maguelone sous ses évêques et ses chanoines* (1869, in-4 de 58 p.); — *Notice sur le manuscrit original de l'histoire de la ville de Montpellier par le chanoine Ch. de Grefeuille* (1869, in-4 de 14 p.); — *Pierre Gariel, sa vie et ses travaux* (1584-1674), notice d'après des documents inédits (1874, in-4 de 224 p.); — *Relation du siège de Saint-Affrique fait en 1628 par Condé et d'Epernon*, publiée avec une introduction (1874, in-4 de 44 p.); — *Les Camisards à Calvisson* (1704), relation d'un témoin oculaire d'après un manuscrit de la bibliothèque de Nîmes (1875, in-4 de 20 p.); — *Une Loge maçonnique d'étudiants à Montpellier* (1876, in-4 de 40 p.); — *Étude historique sur l'école de droit de Montpellier* (1160-1793) d'après des documents originaux (1876, in-4 de 124 p.); — *Les Étudiants à l'école de médecine de Montpellier au XVIe siècle, étude historique sur le « Liber procuratoris studiosorum »* (Revue hist., tome III); — *Lettre de Manuel de Fiesque relative à la mort d'Édouard II d'Angleterre* (1878, in-4 de 26 p.); — *Les Maîtres chirurgiens de l'école de chirurgie de Montpellier* (1879, in-4 de 98 p.); — *L'École de Montpellier, ses origines, sa constitution, son développement* (1880, in-4 de 152 p.); — *Du Principe démocratique dans les anciennes écoles de Montpellier* (1881, in-4 de 23 p.); — *Arnaud de Verdale, évêque et chroniqueur : Catalogus episcoporum Magalonensium* (1881, in-4 de 116 p.); — *La Faculté des arts et l'ancien collège de Montpellier* (1242-1789) d'après des documents originaux (1882, in-4 de 70 p.); — *L'Apothicairerie à Montpellier sous l'ancien régime universitaire* (1882, in-4 de 72 p.); — *Deux Lettres inédites de Henri IV concernant l'École de médecine de Montpellier* (1882, in-4 de 12 p.); — *La Faculté de théologie de Montpellier*, étude historique d'après les documents originaux (1883, in-4 de 75 p.); — *Études archéologiques sur Montpellier ; la baylie* (1883, in-4 de 144 p.); — *Jacques Primerose, historien de l'école de médecine de Montpellier au XVIIe siècle* (1883, in-4 de 12 p.); — *Pierre Flamenchi, étude historique et littéraire d'après ses manuscrits entièrement inédits* (1884, in-4 de 70 p.); — *Notice sur un recueil d'incunables de la bibliothèque de la faculté de médecine de Montpellier* (1884, in-4 de 12 p.); — *Souvenirs religieux des Cévennes, le Père Joseph et l'abbé Florian* (1884, in-4 de 48 p.); — *Sixième centenaire de l'Université de Montpellier* (1885, in-4 de 8 p.); — *Les anciennes Thèses de l'École de médecine de Montpellier; collation des grades des concours professoraux* (1886, in-4 de 196 p.); — *Liber instrumentorum memorialium; cartulaire des Guillems de Montpellier*, publié d'après le manuscrit des archives municipales (1886, in-4 de LXX-850 p.) La plupart de ces publications sont extraites des Mémoires de la Société archéologique de Montpellier, section des lettres. M. Germain était encore collaborateur de la Société languedocienne de géographie, aux bulletins de laquelle il a donné : *Étude sur la Descriptio Galliæ de Strobelberger* (1881, in-8 de 30 p.); — *Le comte de Provence à Montpellier en 1777* (1882, in-8 de 16 p.); — et *Géographie du comté de Melgueil et de la seigneurie de Montpellier* (1882, in-8 de 28 p.). M. Germain a aussi édité la *Chronique de Maguelone* (1853), publication bientôt suivie d'une *Étude historique sur les comtes de Maguelone, de Substantion et de Melgueil* (1854, in-4).

— M. Léon PAGÈS, ancien attaché de légation en Chine, né en 1814 à Paris, est mort dans cette ville le 26 novembre. Orientaliste distingué, il s'est prin-

cipalement consacré à l'étude de la langue japonaise, qu'il a essayé de faire connaître en France, en traduisant dans notre langue plusieurs ouvrages de lexicographie. M. Léon Pagés n'était pas seulement un érudit; membre, depuis l'origine, de la Société bibliographique, activement associé à l'action catholique, il a défendu la religion avec un zèle qui ne s'est jamais démenti. Il laisse les ouvrages suivants : *Bibliographie japonaise, ou Catalogue des ouvrages relatifs au Japon qui ont été publiés depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours* (1859, in-4); — *Dictionnaire japonais-français, traduit du Dictionnaire japonais-portugais, composé par les missionnaires de la Compagnie de Jésus et imprimé en 1603, à Nangasaki, et revu sur la traduction espagnole du même ouvrage, rédigé par un Père dominicain, et imprimé en 1630, à Manille* (1868, in-4); — *Histoire des vingt-six martyrs japonais dont la canonisation doit avoir lieu à Rome le jour de la Pentecôte* (1862, in-18); — *Histoire de la religion chrétienne au Japon, depuis 1598 jusqu'à 1651, comprenant les faits relatifs aux deux cent cinq martyrs béatifiés le 7 juillet 1867* (1869, 2 vol. in-8); — *La Persécution des chrétiens au Japon et l'ambassade japonaise en Europe* (1873, in-8); — *La Déportation et l'abandon des morts. Cimetière de Méry* (1875, in-8); — *Valmy. Les diamants de la couronne de France et les dépouilles des victimes des 2 et 3 septembre; rançon de la république* (1877, in-8. 2e édition en 1878); — *Danton; le Règne de la justice et des lois en 1792* (1880, in-12). M. Léon Pagés a encore traduit du hollandais l'ouvrage suivant : *Essai de grammaire japonaise composé par M. J. H. Donker Curtius, enrichi d'éclaircissements et d'additions nombreuses par le Dr J. Hoffmann* (1861, in-4). Enfin on lui doit une traduction des *Lettres de saint François-Xavier*, faite d'après l'édition latine de Bologne (1854, 2 vol. in-8).

— Mgr Louis-Marie-Joseph-Eusèbe CAVEROT, archevêque de Lyon, cardinal-prêtre du titre de Sylvestre *in capite*, est mort le 23 janvier. Né le 26 mai 1806, à Joinville (Haute-Marne), il fut d'abord vicaire général de Besançon, puis évêque de Saint-Dié en 1849, et enfin promu archevêque de Lyon, en 1876; l'année suivante il fut revêtu de la pourpre romaine. Répondant à l'appel du Saint-Siège et effrayé des progrès de la franc-maçonnerie, Mgr Caverot fit imprimer une *Instruction pastorale à l'occasion de l'encyclique de N. S. P. le Pape sur la franc-maçonnerie* (1884, in-18), qui nous révèle l'une de ses constantes préoccupations.

— Le R. P. Xavier PAILLOUX, de la Compagnie de Jésus, né le 3 décembre 1814, est mort au commencement de janvier. Quelque temps après son entrée dans l'Ordre, il fut envoyé à la résidence des jésuites de Beyrouth et profita de son séjour prolongé en Orient, pour étudier sur place les ruines des monuments de l'antiquité judaïque. Les lecteurs du *Polybiblion* se rappelleront sans doute le compte rendu publié l'année dernière (t. XLVII, 67), sur le grand ouvrage auquel le P. Pailloux a consacré les dernières années de sa vie. La *Monographie du temple Salomon* (1885, gr. in-fol.) est assurément le travail le plus étendu qui ait été écrit actuellement sur ce sujet difficile; l'auteur y a défendu des théories qui ne sont pas toujours incontestables, avec beaucoup d'érudition et trop d'ardeur peut-être. Le P. Pailloux laisse quelques autres travaux de moindre importance et d'un caractère tout différent : *Le magnétisme, le spiritisme et la possession. Entretiens sur les esprits entre un théologien, un avocat, un philosophe et un médecin* (1863, in-12); — *La Famille sanctifiée, ouvrage dédié aux mères chrétiennes, d'après le livre du R. P. Cordier. La Famille sainte* (1865, 2 vol. in-12); — *Gustave ou le Volontaire pontifical* (1869, 2 vol. in-12).

— M. Alphonse DE BOISSIEU, correspondant de l'Institut, membre de l'Académie de Lyon, né à Lyon, le 11 décembre 1807, est mort dans la même ville,

le 29 décembre 1886. Neveu du célèbre graveur du même nom, M. de Boissieu s'était acquis une juste renommée par ses savantes études épigraphiques. Son plus important ouvrage : *Les Inscriptions antiques de Lyon* (1846-1854, in-8, orné de 300 fig.) fut couronné par l'Académie des Inscriptions en 1850. On lui doit encore : *Ainay, son autel, son amphithéâtre, ses martyrs* (1864, in-8) ; — *Catalogue raisonné de l'œuvre de J. Jacques de Boissieu* (1878, in-8) ; — *Notice sur la vie et les œuvres de J. Jacques de Boissieu* (1879, in-8). Il a collaboré aussi à la *Revue du Lyonnais* et y a donné notamment une étude historique sur la *Reine Carétène* (2e série, t. VIII, 1854).

— Le 14 décembre 1886 est mort, à Rambouillet, à 74 ans, M. Auguste Moutié, chevalier de la Légion d'honneur, membre non résident du Comité des travaux historiques, et président de la Société archéologique de l'arrondissement de Rambouillet. Sa vie a été consacrée, tant que la vue ne lui a pas fait défaut, à l'histoire et à l'archéologie nationale, principalement à celles du département de Seine-et-Oise. Il a publié des Notices sur *Rambouillet* et *Maintenon* (1850) ; — *Chartres* (1851) ; — *Mantes* (1852) ; — *Nogent-le-Rotrou* (1854) ; puis, pour M. Hachette, un *Itinéraire du Chemin de fer de l'Ouest*. Le *Bulletin du Comité des travaux historiques* et la *Revue archéologique* renferment plusieurs articles de lui. L'un des fondateurs, en 1836, de la Société archéologique de Rambouillet, il a fait ou inspiré presque tous les travaux de cette Société, depuis cinquante ans : *Chartes du prieuré des Moulineaux* et *Notice sur d'autres prieurés de l'Ordre de Grandmont* (1846, in-4) ; — *Cartulaire de N.-D. des Vaux de Cernay* (1857-1858, 3 vol. in-4 avec atlas in-fol.), en collaboration avec M. Lucien Merlet (couronné par l'Académie des Inscriptions) ; — *Cartulaire de N.-D. de la Roche, avec Notice sur la famille de Lévis* (1862, in-4, avec atlas in-fol.), également couronné. Il composait, en 1863, avec les matériaux amassés par le duc de Luynes une *Histoire de Chevreuse*, lorsqu'il perdit la vue. Le duc de Luynes étant mort le 15 décembre 1869, cet ouvrage, prêt à paraître, ne put voir le jour que de 1872 à 1876 et forme deux volumes des *Mémoires* de la Société de Rambouillet. M. A. de Dion l'a aidé à faire paraître, dans le quatrième volume de ce recueil, les petits cartulaires de Saint-Thomas d'Épernon et de N.-D. de Maintenon, et dans le septième des *Documents sur le duché de Rambouillet*, qui n'ont paru que quelques semaines avant sa mort.

— M. Claudius Brouchoud, membre de la Société française d'archéologie, né à Lyon, le 15 janvier 1829, est mort, dans la même ville, le 15 décembre 1886. Il est l'auteur de travaux importants sur l'histoire et l'archéologie de la région lyonnaise : *Les Origines du théâtre de Lyon, mystères, farces et tragédies* (1865, in-8) ; — *De la noblesse des médecins et des avocats en France jusqu'au XVIIIe siècle* (1860, in-8) ; — *Études historiques et archéologiques sur l'arrondissement de Vienne. Saint-Quentin* (1863, in-8) ; — *Archéologie. Vienne souterraine* (1874, in-8) ; — *Le Plan scénographique de la ville de Lyon au XVIe siècle* (1876, in-8) ; — *Des voies de communication entre Vienne et Lyon dans l'antiquité* (1879, in-8) ; — *Le tumulus de Solaise et l'Ager Octaviensis* (1879, in-8). Fondateur de la Société de topographie de Lyon, dont il était secrétaire, M. Brouchoud a pris une part active à ses travaux et notamment à la reproduction d'un plan de Lyon au XVIe siècle.

— M. le chanoine Templier, ancien aumônier de l'École normale de Gap, membre de la Société française d'archéologie, né à Saint-Jacques en Valgaudemar, le 19 mai 1816, est mort dans la même localité, le 7 décembre 1886. On lui doit une traduction du *Traité de la spirituelle et chaste alliance du Verbe avec l'âme*, de saint Laurent-Justinien (1858, in-12) ; — *La Mantion romaine de*

Mons-Seleucus (1860); — *De l'utilité de l'étude des idiomes vulgaires* (1863); — *Mémoire sur la cathédrale de Gap, démolie de septembre 1866 à mars 1867* (1868, in-8); — *Lettres inédites de Berwick*, etc. (1883), dans le *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes.*

— On annonce encore la mort de : M. le docteur Louis MIALHE, membre de l'Académie de médecine, né à Vabre (Tarn), en 1807, mort à Paris le 3 novembre 1886 ; — de M. Jean-Joseph-Hippolyte AGUILHON, médecin en chef de l'hospice de Riom, né à Clermont, le 27 septembre 1814, mort à Chamalières, le 10 octobre ; — de M. BLOCQUEL DE CROIX, baron DE WISMES, mort à Nantes, le 7 décembre, âgé de 72 ans, ancien président de la Société archéologique de Nantes, correspondant de la Société des Antiquaires de France, auteur de nombreux travaux archéologiques pittoresques sur la Bretagne et la Vendée ; — de M. René BRUÈRE, ingénieur civil, auteur d'un *Traité de consolidation des talus, routes, canaux et chemins... avec atlas* (1862, in-12 et in-4), mort à Villers-sur-Mer ; — du prince DE COMITINI, ancien ministre du roi de Naples François II, économiste distingué, mort à Nice ; — de M. Julien DAILLIÈRE, né à Briançon (Maine-et-Loire), le 21 décembre 1812, poète angevin, dont les travaux ont été plusieurs fois couronnés par l'Académie des Jeux Floraux, mort à Angers ; — de M. Édouard-Ernest BLAVIER, directeur de l'École supérieure de télégraphie, né à Paris en 1826, mort le 14 janvier 1887 ; — de M. Alexandre-Nicolas GAZAN, colonel d'artillerie en retraite, né à Antibes le 7 mars 1792, mort dans la même ville, le 12 janvier 1887, auteur de nombreux travaux sur l'archéologie romaine du Midi, et principalement sur l'épigraphie et la géographie, dont plusieurs ont été publiés en collaboration avec le docteur Mougins, de Roquefort ; — de M. E. DESTANDEAU, député, qui possédait, dit le journal *Le Monde*, « une érudition littéraire de bon aloi », mort à Orthez, le 31 décembre ; — de Mme Adèle ESQUIROS, dont le nom eut un certain retentissement pendant la période romantique, morte à Paris dans un oubli mérité ; — de M. Louis-Antoine DE GOUVENAIN, archiviste de la ville de Dijon, né à Dijon le 2 juin 1836, qui a publié l'*Inventaire des archives communales de la ville de Dijon* ; — de M. Ch. DE MOLON, auteur de travaux relatifs à l'agriculture, mort à Leuhon (Finistère), à l'âge de 78 ans ; — de M. NONAT, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, auteur de plusieurs ouvrages sur les maladies de l'utérus ; — de Mme Jules PATON, qui a publié, sous le pseudonyme de *Jacques Rosier*, quelques romans et une pièce de théâtre ; — de M. Alexandre SURELL, ingénieur, né à Bitche, le 19 avril 1813, auteur d'une *Étude sur les torrents des Hautes-Alpes* (1841), qui a été couronnée par l'Académie des Sciences, mort à Versailles, le 13 janvier 1887 ; — de M. TASSIN, secrétaire de l'Institut catholique, mort à Paris, le 9 janvier ; — de M. A. VAUDORÉ, directeur de l'*Avenir du Calvados*, mort le 10 janvier.

— A l'étranger on signale la mort : de Mme Bertha AUGUSTI, née SCHÖLER, qui laisse des romans, morte le 12 décembre à Cologne, âgée de 60 ans ; — du Dr Carl-Heinrich BAUMGÆRTNER, ancien professeur à l'Université de Fribourg-en-Bade, mort le 11 décembre à Bade, à l'âge de 89 ans ; — de M. R. BORTMAN, journaliste, né à Bruges, défenseur ardent du parti catholique belge, ancien directeur-propriétaire du *Standaard van Vlaanderen*, fondateur du *Nouvelliste*, mort à Bruges, à l'âge de 82 ans ; — du philologue BUGGE, mort à Christiania, dans sa 88e année ; — du publiciste Rob. BURKNER, mort près de Berlin, le 21 décembre, à 74 ans ; — de l'archéologue italien CAPANNARI, mort à Rome, le 28 décembre ; — de M. DELCASSO, ancien recteur de l'Académie de Strasbourg ; — du cardinal FERRIERI, né à Fano, le 14 sep-

tembre 1810, l'un des protecteurs de l'Académie théologique de Rome, mort dans cette ville, le 13 janvier; — de Mgr IPOLYI, évêque de Nagy-Varad (Hongrie), auteur d'une mythologie hongroise, *Magyar Mythologia* (1854), mort à 63 ans; — de l'historien P. KALINKA, mort le 16 décembre à Lemberg (Galicie); — du romancier S. KOLISCH, mort près de Vienne, le 27 décembre, à 71 ans; — d'un autre romancier autrichien, Léopold KOMPERT, né le 16 mai 1822, mort à Vienne; du botaniste Thomas MOORE, mort le 1er janvier, à Londres; — du chimiste John-Arthur PHILLIPS, qui a composé pour l'*Encyclopaedia Metropolitana*, le volume consacré à la métallurgie, et qui laisse en outre plusieurs traités, parmi lesquels nous citerons *The Mining and Metallurgy of gold and silver* (1867), mort le 5 janvier, à Kensington, près de Londres; — de M. Carl-Theodor-Ernst VON SIEBOLD, correspondant de l'Académie des sciences de Paris pour la section d'anatomie et de zoologie, mort à Munich, à 82 ans; — du géologue T. TALLBERG, mort à Lund (Suède), le 16 décembre, à l'âge de 35 ans; — de M. TRASENSTER, professeur émérite et ancien recteur de l'Université de Liège, mort dans cette ville; — de Mlle Théodore-Jeanne VAN DEN NEST, qui a publié, sous le pseudonyme de Théobald, plusieurs récits en prose et en vers et collaboré à l'ancien *Journal d'Anvers*, morte à Anvers, dans sa 88e année; — de M. VAN DIEREN, l'un des fondateurs du *Handelsblad*, né à Grave (Brabant septentrional), mort le 20 janvier à Anvers.

INSTITUT. — *Académie française.* — L'Académie a procédé, le 30 décembre, au renouvellement de son bureau pour le premier trimestre de 1887. M. Taine a été élu directeur, M. Léon Say chancelier.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — L'Académie a procédé, le 7 janvier, au renouvellement de son bureau pour l'année 1887. M. Bréal a été élu président, M. d'Hervey de Saint-Denis, vice-président. — Dans la séance du 28 janvier, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre ordinaire. M. Paul Viollet a été élu au premier tour de scrutin par 19 voix contre 11 à M. A. de Barthélemy, et 3 à M. Courajod.

Académie des Beaux-Arts. — L'Académie a procédé, dans la séance du 6 janvier, au renouvellement de son bureau pour l'année 1887. M. Chaplin a été élu président et M. Bonnat vice-président.

Académie des sciences. — Le 24 janvier, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre ordinaire dans la section d'anatomie et zoologie. M. Ranvier a été élu par 29 voix sur 56 votants.

Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 8 janvier, l'Académie a procédé au renouvellement de son bureau. M. Gréard a été élu président, M Fustel de Coulanges vice-président. Le même jour, l'Académie a adopté, par 28 voix contre 13, la création de quatre nouvelles places de membres libres.

CONCOURS ET PRIX. — M. Charles-François Fontannes, propriétaire à Lyon, et ancien lauréat de l'Académie des sciences, a légué à cette Académie une somme de 20,000 francs, destinée à la fondation d'un prix triennal, qui sera décerné à l'auteur de la meilleure publication sur la paléontologie.

— L'amiral Paris a fait don à la même Académie d'une rente de 500 fr., qui sera employée à récompenser l'auteur du meilleur ouvrage sur l'histoire des constructions navales.

— Dans une de ses dernières séances, l'Académie de Marseille a ainsi fixé le programme de ses concours : Pour la section des lettres : Deux romanciers de Provence, Honoré d'Urfé et Émile Zola, étude sur le roman sentimental et le roman idéaliste; — Pour la section des sciences : Étude scien-

tifique et agricole de la Camargue. Les Mémoires, pour la section des lettres, devront être envoyés au secrétariat de l'Académie avant le 1er mars; pour la section des sciences, le délai est prolongé jusqu'au 1er novembre 1887.

— L'Académie des Lincei a mis au concours le sujet suivant : Mémoire sur les marquis de Montferrat, en Italie et en Orient au XIIe et au XIIIe siècles. Un prix de 4,000 francs sera donné à l'auteur du meilleur travail, dans lequel on devra « présenter une étude généalogique sur la maison de Montferrat, exposer les conditions politiques de l'Italie supérieure au temps de Guillaume IV le Vieux, raconter les entreprises des marquis de Montferrat pendant la troisième et la quatrième croisade, et parler de la gaie science, qui, venue de France, fut cultivée à la cour de Montferrat. »

— Un second concours de 4.000 fr. est ouvert sur une question non moins importante que la précédente : Historiographie analytique en Italie aux XVIe et XVIIe siècles; les auteurs auront à étudier principalement les *Annales* de Baronius et celles de Muratori.

— Dans la séance annuelle du 29 décembre (v. st.), l'Académie de Russie a décerné pour la première fois le prix Tolstoï aux ouvrages suivants : *Le Règlement militaire de Pierre le Grand*, par le général Bobrovski; *Inscriptiones Italiae inferioris*, par Tsvétaïev; *Histoire du séminaire catholique de Pétersbourg*, par Smirnov. De plus, le prix Brendt (500 roubles) a été décerné à Casimir Tatchanovski, pour son *Ornitologie du Pérou*. L'Académie a offert, en même temps, au général Prjevalski, célèbre voyageur, une médaille d'or ayant d'un côté son portrait, de l'autre la légende : « *Au premier explorateur de la nature de l'Asie centrale.* »

— L'Université de Varsovie a mis au concours, pour le prix Hoïnastski (900 roubles), la thèse suivante : « Faire une esquisse historique de l'élimination par les Allemands des Slaves lékhites, riverains de l'Elbe, de l'Oder, de la Vistule et de la mer Baltique, et expliquer en détail les causes de ce fait. » L'ouvrage doit être écrit en russe, par un sujet de Russie, et présenté le 30 août 1888. Il doit, en outre, être accompagné d'une carte indiquant la population slave lékhite aux X-XIe siècles, et de deux autres peuples pour les époques postérieures (XVe et XIXe siècles).

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Le 14 janvier, M. le marquis de Nadaillac a présenté quelques considérations sur le bâton de commandement préhistorique trouvé à Montgaudier (Charente). M. Perrot a fait une communication sur les découvertes archeologiques en Tunisie. — Dans la séance du 21 janvier, M. Bertrand a fait une courte communication sur un coffret contenant des objets du Bas-Empire, trouvé à Gondrecourt (Meuse).

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 22 janvier, M. Bouillier a donné lecture d'une intéressante étude sur le sujet suivant : « Ce que deviennent les idées, depuis le moment où elles ont disparu de l'esprit jusqu'à celui où elles y reparaissent, après une absence plus ou moins longue. » — Le 29 janvier, M. le docteur Lagneau a communiqué à l'Académie un mémoire sur les inconvénients du surmenage intellectuel pour les enfants.

Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France. — La Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France a entrepris de faire réimprimer le *Polyptyque de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, rédigé au temps de l'abbé Irminon*, publié pour la première fois en 1844 par Benjamin Guérard (2 vol. gr. in-8, édition épuisée). C'est M. Auguste Longnon qui a été chargé de cette importante publication. La première partie, comprenant le texte du

Polyptyque, a récemment été mise en vente à la librairie Champion (in-8 de 372 p.).

Société de l'École des Chartes. — Dans sa dernière séance, la Société de l'École des Chartes a entendu une communication de M. d'Arbois de Jubainville sur l'interprétation d'un texte de Grégoire de Tours, par MM. Monod et Fustel de Coulanges, et leurs devanciers, texte qui a été rappelé dans la *Revue des Questions historiques* (t. XLI, p. 7), et une autre de M. A. de Montaiglon sur les *Artisans du Louvre au XVI*e *siècle*, congédiés comme appartenant à la religion prétendue réformée.

Mémoire sur d'anciens Sacramentaires. — M. Léopold Delisle vient de publier un très important travail sur d'anciens sacramentaires (Paris, Imprimerie nationale, 1886, in-4 de près de 400 p. Extrait de la Ire partie du tome XXXII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, accompagné d'un atlas in-fo renfermant onze planches). M. Delisle, après avoir rappelé que les livres de grand luxe, exécutés à l'époque mérovingienne, appartiennent presque tous à quatre catégories bien déterminées : les bibles, les psautiers, les évangéliaires et les sacramentaires, ajoute que cette dernière catégorie est la plus intéressante à étudier, parce qu'elle offre les types les plus nombreux et les plus variés, et que, dans la plupart des cas, on peut découvrir l'Église pour laquelle un sacramentaire a été copié. Il lui a donc paru utile de consacrer un mémoire de quelque étendue à une série de 127 sacramentaires, la plupart de l'époque carlovingienne, sur lesquels il a recueilli des renseignements comparatifs. M. Delisle a rangé à peu près chronologiquement les principaux sacramentaires dont il a pu constater l'existence depuis l'époque mérovingienne jusqu'à la fin du XIe siècle. Il a décrit ces monuments et fourni des indications précises aux paléographes et aux historiens de l'art carlovingien, notamment en ce qui regarde nos plus célèbres écoles de calligraphie et de peinture aux IXe et Xe siècles. M. Delisle s'occupe aussi des sacramentaires conservés à l'étranger, par exemple à Cambridge; à Milan, dans le trésor de la cathédrale, et dans la bibliothèque Ambrosienne; dans la bibliothèque du Vatican; dans la bibliothèque du Chapitre de Vérone; dans la bibliothèque impériale de Vienne, etc. L'appendice renferme des fragments de divers sacramentaires (calendriers, litanies, listes d'évêques, de fidèles, etc.). Le volume est terminé par trois excellentes tables. Rien ne manque à ce beau travail.

Deux Brochures relatives a Jeanne d'Arc. — Ces deux brochures, qui ont paru simultanément, sont intitulées : *Janville, son donjon, son château, ses souvenirs du XV*e *siècle; Monument érigé à Jeanne d'Arc le 23 mai 1886*; *Notice*, par M. Boucher de Molandon (Orléans, Herluison, 1886, in-8e de 14 p.); — *Nouveau témoignage relatif à la mission de Jeanne d'Arc*. Communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 23 octobre 1885, par M. Léopold Delisle, membre de l'Institut. *Rapport à la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, par M. Boucher de Molandon (*Ibid.* 1886, in-8e de 11 p.). Ces deux brochures, de l'un des plus fervents admirateurs de Jeanne d'Arc, sont fort intéressantes. La première est un résumé de l'histoire de Janville pendant le moyen âge et surtout pendant le mois de juin 1429. Le récit de la fête du 23 mai dernier est charmant; tous les lecteurs s'associeront au vœu qu'exprime M. B. de Molandon en faveur de la conservation de l'antique donjon de Janville. La seconde brochure contient, avec un commentaire, la traduction du texte précieux découvert par M. L. Delisle dans un volume de la bibliothèque Vaticane, texte qui, comme

nous l'apprend M. B. de Molandon, forme une des pièces les plus importantes du dossier de l'information prescrite pour l'introduction de la cause de béatification de Jeanne d'Arc. N'y a-t-il pas quelque chose de providentiel dans la découverte d'un tel document faite, après quatre siècles et demi d'oubli, au moment où allait être close une information dont nous attendons tous avec confiance de si heureux résultats ?

ÉTUDE SUR QUELQUES CAMÉES DU CABINET DES MÉDAILLES. — M. Anatole Chabouillet publie sous ce titre un Mémoire fort remarquable extrait de la *Gazette archéologique* de 1885-86, avec corrections et additions (Paris, A. Lévy, 1886, in-4° de 52 p.). Le savant archéologue s'occupe successivement du camée attribué à Séleucus Ier Nicator, roi de Syrie, à Alexandre le Grand, à Achille, et sur lequel, en réalité, on ne sait rien de précis; des camées qui représentent le repos de Vénus, un épisode du mythe de l'education de Bacchus, un épisode de la guerre des géants et des dieux (Mars et Mimas), Junon, la dispute de Minerve et de Neptune, taureau en marche. Le Directeur du Cabinet des médailles apporte dans l'examen de ces divers camées, splendidement reproduits en trois planches par l'héliogravure Dujardin, beaucoup d'érudition et de sagacité. On remarquera les conseils de prudence qu'il donne avec tant d'autorité à ceux qui voudraient trancher trop vite des questions aussi délicates que celles de l'attribution d'un camée à tel ou tel personnage. C'est, comme le rappelle M. Chabouillet (p. 23), pour avoir montré trop de présomption, que l'érudit allemand Kœhler, surnommé l'*hypercritique* par Raoul Rochette, a commis « des bévues aussi surprenantes que celles qu'il a durement reprochées à ses devanciers ou à ses émules. »

L'IMPRIMEUR JEAN FÜST. — Un journal de Mayence, *Le Catholique*, a tout dernièrement publié des documents assez intéressants pour l'histoire de l'imprimerie : de ces pièces mises pour la première fois en lumière, il résulte que l'imprimeur Jean Füst, mort en 1466, avait un dépôt de livres à Paris et un autre à Lubeck; et de cette dernière ville, il s'en expédiait en grand nombre pour Riga et la Prusse orientale.

LA PRESSE POLONAISE. — Le premier journal polonais parut à Cracovie en 1661 sous le titre : *Mercure polonais;* la *Poste de Kœnigsberg* date de 1718, et le *Courrier polonais* (publié à Varsovie), de 1729. La *Gazette de Varsovie* parait depuis 1774; comme la censure russe est sévère, on traite surtout des affaires étrangères. Le second journal de Varsovie est l'ancien *Journal quotidien;* rédigé depuis 1861 par Kraszewski, ce journal a pris le nom de *Gazette polonaise.* Le poète Casimir Zalewski édite un troisième journal : *Le Siècle.* Le *Slowo,* feuille conservatrice, n'existe que depuis trois ans; le journal le plus répandu est le *Courrier de Varsovie,* paraissant deux fois par jour. Il a pour concurrents le *Courrier du matin* et le *Courrier du soir.* Le périodique mensuel le plus ancien est la *Bibliothèque de Varsovie;* presque tous les grands écrivains polonais de notre temps y ont collaboré pendant les quarante-cinq ans de son existence. Depuis 1876, l'*Athénée* rivalise avec la *Bibliothèque.* Comme la tendance de ces écrits est libérale, les conservateurs se sont créé un organe : *La Moisson,* qui s'édite deux fois par mois, de même que la *Chronique de la famille.* — Parmi les journaux de Galicie, la *Gazette de Lemberg* compte soixante-seize années d'existence; la même rédaction édite depuis 1872 un périodique mensuel, le *Guide littéraire et scientifique.* La *Gazette nationale* entre dans sa vingt-huitième année. Le *Journal quotidien polonais* paraît depuis dix-huit ans, tandis que le *Courrier de Lemberg*

n'existe que depuis 1882; un ancien rédacteur de ce dernier a fondé un nouveau journal il y a trois ans : *La Revue*. Le *Temps*, fondé en 1876 par le comte Adam Potocki et d'autres nobles, est rédigé actuellement par le fils du président de la chambre de Vienne, le docteur H. Smolka. Le *Temps* a pour adversaire la *Réforme*. Des deux périodiques mensuels de Cracovie, la *Revue polonaise*, fondée en 1865 par Stan. Tarnowski, Jos. Szujski et H. Kozmian, est rédigée à présent par le comte Mycielski et la *Revue universelle* a pour rédacteurs les jésuites Morawski, Zabowski et Zalenski. L'*Étoile de Teschen* paraît dans cette ville (Sibérie autrichienne) et la *Gazette polonaise*, à Czernowitz. Le *Journal quotidien de Posen* a rencontré beaucoup d'obstacles dans les vingt-neuf années de son existence. Un autre journal de tendance conservatrice, le *Courrier*, existe depuis seize ans à Posen, où l'on compte en outre le *Courrier de la Grande Pologne* et l'*Interpellateur*.

La Presse de la Syrie. — Voici l'indication des publications périodiques parues depuis dix-sept ans : A Alep, on imprime un Moniteur officiel : *L'Euphrate;* à Damas, le *Souria*. C'est la ville de Beyrouth qui peut être considérée comme le centre du mouvement littéraire en Syrie ; les deux journaux *Thamrate el Fanoune* et *Beyrouth*, ainsi que les deux Moniteurs officiels, mentionnés plus haut, sont rédigés par des Musulmans. *Lisan el Hal, Guenné, Nachéra, Tocoodom*, qui paraissent à Beyrouth, sont rédigés par des protestants; autrefois, le *Moctataf* (mensuel) s'éditait dans la même ville. Combattu par le grand journal des PP. Jésuites *Baschire*, le *Moctataf* a dû se transporter au Caire. Les catholiques ont en tout trois feuilles périodiques; les schismatiques n'en ont aucune. L'*Ahéram* est la seule publication égyptienne admise par le gouvernement turc; mais quelques périodiques arabes, imprimés à Constantinople, sont beaucoup lus. Jérusalem n'a pas de Moniteur officiel, et aucune publication de ce genre n'existe en Palestine.

Paris. — On vient de distribuer à tous les membres de l'Institut de France le rapport de M. Léon Aucoc, de l'Académie des sciences morales et politiques, sur la donation du domaine de Chantilly par S. A. R. le duc d'Aumale. Après avoir examiné tous les points de juridiction relatifs à l'acte de donation, l'auteur exprime la reconnaissance de l'Institut chargé de conserver ce précieux dépôt.

— Pour donner plus d'homogénéité aux collections déposées au Musée de Cluny, la commission des monuments historiques a autorisé le conservateur à en distraire certaines pièces qui seront mieux à leur place ailleurs. C'est par suite de cette mesure que le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale s'est enrichi de plusieurs chartes et fragments de manuscrits. Le Musée de Saint-Germain doit recevoir les antiquités préhistoriques, gauloises et gallo-romaines; enfin, le modèle du château de Pierrefonds que les visiteurs ne manquent pas d'admirer dans l'une des salles du Musée de Cluny, où l'on se propose de réunir les objets du dix-septième et du dix-huitième siècle provenant de la donation de M. J. Audeoud, est destiné au Musée du palais des Invalides.

— M. Henry Omont a extrait de l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études en France* (20e année, 1886, p. 241-79), le *Catalogue des manuscrits grecs copiés à Paris au XVIe siècle par Constantin Palaeocappa*. Un appendice contient les dédicaces de Palaeocappa au cardinal de Lorraine et à Henri II.

— Le même auteur a extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France* (1886, t. XIII, p. 151-159 et 174-187), l'*Inventaire sommaire*-

des archives de la Chambre syndicale de la librairie et Imprimerie de Paris, d'après les manuscrits français de la Bibliothèque nationale 21,813 et 22,060. C'est une addition de plus à faire à la *Bibliographie des Corporations ouvrières* publiée par notre collaborateur M. H. Blanc.

— M. Germain Lefèvre-Pontalis prépare la publication de documents inédits concernant la Chambre des comptes établie sous l'occupation anglaise au quinzième siècle.

— Signalons un article publié dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, par notre collaborateur M. A. Le Vavasseur, sur *la valeur historique de la chronique d'Arthur de Richemont, connétable de France, duc de Bretagne (1393-1458)*, (t. XLVII, p. 525-565), et qui sera tiré à part lorsque la seconde partie aura paru. Ce travail est extrait de la thèse soutenue par l'auteur devant le conseil de perfectionnement de l'École des Chartes, au mois de janvier 1886.

— M. l'abbé Daniel vient de faire paraître une *Notice sur les ruines et le collège des Bernardins de Paris* (Paris, Téqui, in-18 j.).

— Nous ne sommes pas étonné que l'*Étude sur Beaumarchais* (Paris, Perrin, in-8 de 44 p.) de M. de Lescure ait valu à son auteur un prix d'éloquence, décerné par l'Académie française dans sa séance publique annuelle du 25 novembre 1886. La lecture de cette brochure nous a produit l'impression que l'on ressent à la vue d'un tableau où les couleurs les plus belles sont employées à représenter des objets peu attrayants par eux-mêmes. Beaumarchais moraliste, voilà, ce nous semble, un paradoxe, et nous avons quelque peine à lui « pardonner ses audaces et mêmes ses impertinences. »

— M. Jean Kaulek, l'un des éditeurs de la *Correspondance politique de MM. de Castillon et Marillac*, vient de publier, sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques, le tome I des *Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797)*. Les documents compris dans ce premier volume ont trait à l'année 1792 (F. Alcan, in-8 raisin).

— Le général comte de Martimprey vient de publier, chez Quantin, sous le titre de *Souvenirs d'un officier d'état-major*, une histoire de l'établissement de la domination française de la province d'Oran, 1830-1847 (gr. in-8).

— M. A. de Cardevacque a publié ses souvenirs de la guerre de 1870-1871, dans une brochure : *Les Prussiens dans le Pas-de-Calais* (Arras, Sueur-Charruey, in-18 de 361 p.).

— Vient de paraître à la librairie de Plon et Nourrit, la IIe partie de l'ouvrage de M. A. Sorel : *L'Europe et la Révolution*.

— On annonce l'apparition du tome IV de l'*Histoire de la Monarchie de Juillet*, par M. Paul Thureau-Dangin (E. Plon, in-8).

— A paru au commencement de février, un vol. de M. Henri Jouin, intitulé : *Maîtres contemporains* (Paris, Perrin, in-18).

— M. E. Müntz a fait paraître dans la *Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie*, un volume sur *la Bibliothèque du Vatican au XVIe siècle, notes et documents* (Paris, Leroux, in-18).

— M. P. M. Brin prépare une édition française de la *Vie de Léon XIII, son siècle, son pontificat, son influence*, par Bernard O'Reilly. Cet ouvrage, qui formera un fort volume in-8, sera édité par la librairie de Firmin-Didot.

— Le discours sur *l'Organisation de la Société chrétienne*, prononcé par Mgr d'Hulst à la séance annuelle de l'Institut catholique de Paris, a été imprimé en une brochure in-12 (Poussielgue).

— Notre collaborateur M. le baron A. d'Avril a publié, dans le numéro du

2 janvier du *Courrier de Bruxelles*, le rapport sur la *Restauration chrétienne du droit des gens*, lu par lui le 24 novembre dernier à l'assemblée générale des catholiques du Nord et du Pas-de-Calais.

— Le R. P. J. Forbes a fait paraître, chez Berche et Tralin, sous le titre de *la Liberté et l'État*, le remarquable rapport qu'il a présenté au Congrès des jurisconsultes catholiques de Lille, le 12 octobre 1886.

— Une *Revue d'économie politique* publiée sous la direction de MM. C. Gide, A. Jourdan, E. Villey et L. Duguit, paraît depuis le 1er février chez Larose et Forcel. La nouvelle publication est bi-mensuelle. (Abonnement annuel 15 fr.).

— Paraîtra prochainement, chez Challamel, le *Voyage à Segou de Paul Soleillet, 1878-1879*, rédigé d'après ses journaux de voyage, par M. Gabriel Gravier. (In-8 avec carte et portrait, d'env. 500 p.).

— La *Chronique* du 15 janvier, du *Journal général de l'imprimerie et de la librairie*, contient une *Bibliographie des œuvres d'Ambroise Firmin-Didot*, dans laquelle nous relevons les titres de quelques ouvrages, qui, nous semble-t-il, intéresseront particulièrement les lecteurs du *Polybiblion : Notes sur la propriété littéraire et sur la répression des contrefaçons faites à l'étranger* (1836); *Essai sur la typographie* (1852). Extrait du t. XXVI de l'*Encyclopédie moderne*); *Sur le prix du papier dans l'antiquité* (1857). Extrait de la *Revue contemporaine*); *Les Alde, les Estienne, Gutenberg, Stanhope, Thucydide* (1858 et s.). Brochures extraites de la *Nouvelle Biographie générale*); *Missel de Jacques Juvénal des Ursins, cédé à la ville de Paris, par A. Firmin-Didot* (1861); *Essai typographique et bibliographique sur l'histoire de la gravure sur bois* (1863); *Essai de classification méthodique et synoptique des Romans de chevalerie inédits et publiés* (1870); *Alde Manuce et l'Hellénisme à Venise* (1875).

— Il y a actuellement quatre bibliothèques d'art industriel dans la ville de Paris; elles sont situées dans le deuxième, le troisième, le quatrième et le onzième arrondissement. La bibliothèque Forney, située dans ce dernier arrondissement, a été dotée par son fondateur d'une somme de 200,000 fr.; c'est la plus riche et la plus utile; on y prête aussi bien les gravures que les volumes, et l'on a constaté que jusqu'à ce jour 8,224 documents ont été consultés; pas un seul n'a été détérioré ou soustrait.

Bourgogne. — Signalons une curieuse publication anonyme : *Le Vœu de la ville de Dijon fait le 6e de septembre 1514 au sujet du siège des Suisses en 1513* (Dijon, imp. Demongeot, in-12).

Bretagne. — L'Exposition rétrospective qui vient d'avoir lieu à Nantes dans les derniers mois de 1886 a donné lieu à la publication de divers articles intéressants; les uns, relatifs aux tapisseries, ont été rédigés par M. Louis de Farcy et insérés dans l'*Espérance du Peuple*; les autres, donnés par M. Charles Bastard à l'*Union bretonne*, viennent d'être réunis en une brochure in-12, sous le titre de *l'Art rétrospectif aux expositions de Nantes en 1886* (1887, in-12, 52 p.).

— M. Alfred Ballu, architecte, a fait imprimer une brochure gr. in-8 sur *la Tour de Solidor, à Saint-Servan. État et restitution au XIVe siècle de la tour et de ses abords* (Paris, imp. Levé).

— M. le comte de Palys a publié, chez Hervé et Plihon, à Rennes, une étude in-8 sur le *Capitaine Breil de Bretagne, baron des Hommeaux, gouverneur d'Abbeville, Saint-Quentin et Granville (1503-1583)*.

— On signale la récente publication à Saint-Brieuc d'un important travail : *les Monuments originaux de l'histoire de saint Yves*, publiés pour la première fois par MM. A. de La Borderie, J. Daniel, R.-P. Perquis et D. Tempier.

CHAMPAGNE. — Voici une monographie accompagnée de pièces justificatives : *Histoire de l'église et de la paroisse Notre-Dame de Tonnerre*, par M. l'abbé A. Bureau (Tonnerre, imp. de Bailly, in-8 de 196 p.).

— M. l'abbé Lucot, chanoine de Châlons et de Gap, a publié des *Lettres inédites de Mgr Monyer de Prilly, évêque de Châlons, aux religieuses de la congrégation de Notre-Dame de Châlons (Ordre de Saint-Augustin), 1823-1860* (Châlons-sur-Marne, imp. Martin, in-16 de XXIV-248 p.). L'éditeur a tiré des documents originaux contemporains des notes et commentaires qu'il a joints au texte des lettres.

FLANDRE. — *L'inventaire-sommaire des archives communales de la ville d'Hazebrouck, antérieures à 1790*, est maintenant à la disposition des travailleurs (Lille, imp. Danel, in-4° de XXVII-79 p.).

— M. Ignace de Coussemaker a édité le *Livre de raison de Nicolas Van Pradelles (1564-1657)*. (Lille, imp. Lefebvre-Ducrocq, in-16 de XLVIII-78 p.).

FRANCHE-COMTÉ. — La Société d'émulation de Montbéliard vient de publier le dix-septième volume de ses *Mémoires*. Nous y remarquons un travail considérable de M. Ch. Roy (461 p., c'est-à-dire la presque totalité du volume) sur les *Us et Coutumes de l'ancien pays de Montbéliard, et en particulier de ses communes rurales*. Dans cette étude, qui sera consultée utilement par ceux qui s'intéressent à l'histoire des mœurs de l'ancienne France et même au folk-lore, M. Ch. Roy expose la manière de vivre, l'état social, religieux et politique par quelques côtés, du pays, autrefois catholique, de Montbéliard. Le seul reproche que nous ferons à M. Ch. Roy est de n'avoir pas su oublier suffisamment, en certains chapitres de son étude, qu'il était pasteur protestant. Le volume se termine par une communication archéologique de de M. Henri L'Épée sur quatre communes de l'arrondissement de Montbéliard.

ILE-DE-FRANCE. — La première partie du tome XIII des *Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise* (in-8 raisin de 290 p.), vient d'être mis en distribution. Il comprend, pour la partie archéologique et historique, un travail sur *Saint Thomas Becket, ses historiens, son culte, sa naissance, son passage, ses parents dans le Beauvaisis*, par M. l'abbé Renet ; une notice sur *La Tour de Craoul, forteresse du XII° siècle à Beauvais*, par M. Barré ; une *Monographie de l'église de Villers-Saint-Paul*, par M. Eugène Lefèvre-Pontalis ; une *Vie de Mgr Nicolas Sanguin, évêque de Senlis, fondateur du monastère de la Présentation de Notre-Dame, extraite des chroniques du monastère*, publiée avec notes et pièces justificatives par M. l'abbé Muller ; pour la partie scientifique, un mémoire de M. Léon Fenet sur *La photographie du ciel et ses importantes applications en astronomie*.

— Vient également de paraître une monographie publiée dans le tome XIII des *Mémoires de la Société de Paris et de l'Ile-de-France*, par M. E. Coüard-Luys, archiviste de l'Oise, intitulé : *Le collège de Clermont en Beauvaisis, ses origines et ses principaux, du XVI° siècle à la Révolution*. Le but que se propose l'auteur du travail est de démontrer que l'établissement de ce collège est antérieur à l'ordonnance d'Orléans de 1560, et de donner, pour la première fois, la liste des Principaux, complète depuis la fin du XVI° siècle jusqu'à la Révolution. Cette étude a été tirée à part à 100 exemplaires (Daupeley-Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou, in-8 de 66 p.).

LANGUEDOC. — Le *Livre vert de l'archevêché de Narbonne*, publié par M. Paul Laurent (Paris, Alphonse Picard, gr. in-8 de XLV-160 p.), méritait bien d'attirer l'attention des érudits, car, ainsi que l'éditeur le fait remarquer, il fournit de précieux renseignements sur les domaines de l'arche-

vêché de Narbonne au XIVe siècle, les droits et devoirs appartenant à l'archevêque, la nature de ses revenus et la manière de les percevoir. Cet inventaire, rédigé dans la seconde moitié du XIVe siècle, sous l'archevêque Pierre de la Jugie, nous est parvenu dans une transcription exécutée au XVIIe siècle. M. Laurent a eu l'excellente idée de réunir dans une introduction divisée méthodiquement toutes les notions intéressantes fournies par son texte qu'il édite ensuite sans avoir besoin de le surcharger de notes, comme il arrive trop souvent dans les publications de ce genre.

— Nous avons reçu *Les Coutumes de Lunel, texte de 1367*, publié par M. Édouard Bondurand, archiviste du Gard (Paris, A. Picard, in-8 de 46 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie de Vienne*). Ces *Coutumes*, restées jusqu'à ce jour inédites, comprennent quatre-vingts articles; M. Bondurand a reproduit le texte du *Livre blanc*, conservé aux archives de Lunel, texte plus complet et plus correct que celui d'uue copie découverte par l'éditeur aux archives communales d'Aimargues. Des comparaisons entre les Coutumes de Lunel et celles de plusieurs villes voisines, Montpellier, Alais, Nîmes et Arles, ajoutent beaucoup à l'intérêt qu'offre cette publication.

LIMOUSIN. — Sous le titre *L'art rétrospectif à l'exposition de Limoges*, MM. Louis Guibert et Jules Tixier vont prochainement publier à la librairie Ducourtieux, de Limoges, un Recueil où seront décrits et représentés par la gravure les principaux objets qui, à la dernière exposition de Limoges, ont attiré l'attention des savants et des amateurs. Cette nouvelle publication complétera, tout en étant d'un prix plus modeste, les brochures déjà parues de MM. Mieusement, Palustre et Mgr Barbier de Montault.

LYONNAIS. — M. R. du Puitspelu a entrepris de publier par fascicules un *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais*. La 1re livraison vient de paraître à la librairie de H. Georg, à Lyon.

MAINE. — M. l'abbé Ambroise Ledru a fait imprimer au Mans, chez Le Guireux, des *Notes sur quelques bienfaiteurs de la Cathédrale du Mans (1368-1456)*, qui forment une brochure in-8 de 23 p.

— M. Léon Palustre vient d'ajouter à ses nombreuses publications un Mémoire sur *Les Sculptures de Solesmes* (Paris, imp. Lutier, in-8).

— M. l'abbé Gillard a composé une *Vie de saint Fraimbault*, qui a donné son nom à la paroisse de Saint-Fraimbault de Lassay (Mayenne, Poirier-Bealu, in-18 jésus de VIII-613 p.).

NORMANDIE. — Le *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Rouen* est sur le point d'être achevé par M. Omont, de la Bibliothèque nationale.

— Une magnifique publication vient de sortir des presses de M. Cagniard, à Rouen. Dans un volume illustré par Jacques Leman et orné d'une composition hors texte de J. Mazerolle, avec une étude de M. Gaston Le Breton, cet imprimeur a réuni au récit de toutes les manifestations auxquelles a donné lieu le *Deuxième Centenaire de Pierre Corneille*, les Discours prononcés en l'honneur de l'illustre rouennais (in-fol., LXXX-172 p.); M. Cagniard a élevé un véritable monument à la gloire du grand poète.

— La Société de Bibliophiles rouennais met en distribution un volume intitulé : *Entrée à Rouen du roi Henri IV en 1596*. C'est la reproduction, éditée par le président de la Société, M. Julien Félix, d'un volume rarissime, publié en 1599 chez Raphaël du Petit-Val, sous le titre de : *Discours de la ioyeuse et triomphante entrée du très haut, très puissant et très magnanime Prince Henri IIII de ce nom, très chrestien Roy de France et de Nauarre, faicte en sa ville de Rouen, capitale de la prouince et duché de Normandie, le mercredy seisième iour d'octobre 1596, avec l'ordre des somptueuses magni-*

ficences d'icelle, et les portraicts et figures de tous les spectacles et autres choses y représentes. Cette reproduction est accompagnée de notes très curieuses de M. Ch. de Beaurepaire, qui, à l'aide des registres du tabellionnage de Rouen, a réussi à reconstituer la nombreuse Cour amenée par le Roi dans la capitale normande. (Imp. Cagniard, in-4.)

PICARDIE. — M. Le vicomte Léon de Bonnault d'Houët vient de publier une *Étude sur Saint-Riquier* (Abbeville, imp. Paillart, in-8, 69 p.), dans laquelle il a réuni d'intéressants documents sur les droits de cette célèbre abbaye, notamment une déclaration de ses biens, en 1547, un partage des revenus entre l'abbé et les religieux de 1657, et enfin un état de sa fortune en 1791, au moment de la suppression des communautés religieuses.

POITOU. — M. Xavier Lévrier vient de terminer une étude comparée sur l'état de l'agriculture dans les Deux-Sèvres, à la fin du XVIIIe siècle et aujourd'hui.

— Le huitième et dernier fascicule de l'*Armorial général du Poitou* (d'Hozier), publié par H. Passier, a paru, à Niort, chez Clouzot (in-8 de 47 p.).

— La revue littéraire l'*Hirondelle* a cessé sa publication.

PROVENCE. — Vient de paraître : *De la condition civile de la Femme. Discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée de la Cour, le 16 octobre 1886*, par M. George Brenillac, substitut du procureur général (Aix, imp. B. Pust, gr. in-8, 122 p.). Ce discours a fait quelque bruit : l'auteur y a ajouté deux chapitres et en a considérablement augmenté un autre.

— La *Vie de Mgr Forcade, archevêque d'Aix*, par M. l'abbé Marbot, vient de paraître (Paris, Lesort, in-8). Les nombreuses lettres épiscopales reçues par l'auteur, et successivement publiées par lui, attestent l'intérêt de cet ouvrage.

— En souscription à l'imprimerie Rémondet, à Aix : *La Benvengudo*, mystère en 3 actes et en vers provençaux, par J. B. Gaut, félibre majoral, conservateur de la Bibliothèque Méjanes, avec la musique de J. Borel. Cet ouvrage inédit formera un petit in-12 d'environ 100 pages, le prix de la souscription est de 2 fr. et sera augmenté après la publication.

— Un comité vient de se former, à Aix, pour organiser une fête en l'honneur du 4e centenaire de la réunion de la Provence à la France : parmi les promoteurs figurent le général de Colomb, le général Azaïs, le procureur général près la Cour d'Aix, le préfet des Bouches-du-Rhône, etc. Des listes de souscriptions vont être répandues pour subvenir aux frais.

SAINTONGE. — Vient de paraître : *La déportation des prêtres et religieux sur les côtes de la Charente-Inférieure*, par M. l'abbé Manceau, curé-doyen de Saint-Martin de Ré (Lille, Desclée, 1887, in-8, 2 vol.), important ouvrage qui contient le récit des souffrances de ces déportés et la liste générale des déportés aux îles d'Aix, de Ré, d'Oléron, etc.

— *La Revue de Saintonge et de l'Aunis, Bulletin de la Société des Archives historiques*, contient, dans son numéro du 1er janvier 1887, entre autres articles, un mémoire intitulé : *M. François Coppée Saintongeais*, qui prouve que le grand-père maternel de l'illustre académicien était Saintongeais ; — *Le Clocher de Saint-Eutrope, à Saintes, œuvre de Louis XI* ; — Une série d'inscriptions ; — *La Découverte d'un cimetière du VIe siècle* ; — *Un Ministre à Rochefort en 1727, visite et inspection du comte de Maurepas* ; — *L'Intendant de la généralité de la Rochelle, Denis Amelot* ; — *Le Siège, par Louis XIII, et le maire de Royan en 1622* ; — *Le Voyage de dom Boyer en Saintonge et Aunis, en 1713* ; — une ample revue des livres et périodiques et une bibliographie, etc.

ALSACE-LORRAINE. — Vient de paraître : *Fragments des anciennes chroniques*

d'Alsace. I. La petite chronique de la Cathédrale, chronique strasbourgeoise de Sebald Buehler, recueillies et annotées par l'abbé Dacheux (Strasbourg, Schultz, 1887, 149 p. in-8). Extrait du *Bulletin de la Société des monuments historiques d'Alsace*. La chronique de la cathédrale fut copiée jadis par Louis Schneegans dans les cartons de l'archéologue André Silbermann. Le manuscrit de Buehler, brûlé en 1870 lors du bombardement, comptait plus de 600 feuillets ; le volume dont il est question n'en reproduit pas même le quart; mais ce qu'il nous offre est riche en détails originaux qui nous initient à la vie strasbourgeoise. Il s'arrête à la date de 1590, peu d'années sans doute avant la mort de l'auteur.

ALLEMAGNE. — M. T. O. Weigel, de Leipzig, publie un Catalogue systématique des principaux ouvrages édités en Allemagne de 1820 à 1882. Il a obtenu la collaboration de plusieurs savants. Le premier volume contenant les livres traitant du droit a paru.

— L'ouvrage de M. l'abbé Vigouroux : *La Bible et les découvertes modernes*, a été traduit en allemand par M. l'abbé Ibach.

— Le P. Arndt, S. J., vient de publier une édition des ouvrages ascétiques de Fénelon.

— L'impression des actes des diètes allemandes est arrivée à l'année 1431.

— A récemment paru un travail sur Fr. Liszt et ses œuvres de musique religieuse : *Franz Liszt als Psalmensänger und die früheren Meister. Zu einer musikalischen Psalmenkunde. Mit Notenbeispielen*, par L. Ramann (Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1886, in-8 de 72 p.).

— M. Otto Francke a réimprimé, d'après une édition donnée à Londres en 1697, une œuvre humoristique intitulée *The Life and Death of doctor Faustus, made into a farce, by Mr. Mountford. With the Humours of Harlequin and Scaramouche*. Cette publication fait partie de la collection du Dr Carl Volmöller : *Englische Sprach und Literaturdenkmale des XVI, XVII und VIII Jahrhunderts*. (Heilbronn, Henninger, in-8.)

— La deuxième livraison de la collection publiée sous la direction de MM. Rud. Virchow et Fr. von Holtzendorff sous le titre de *Sammlung gemeinverständlicher Vorträge* (nouvelle suite, 1re série), renferme une etude sur Victor Hugo et principalement sur ses débuts littéraires, due à M. Gust. Dannhel et intitulée : *Victor Hugo. Literarisches Portrait mit besonderer Berücksichtigung der Lehrjahre des Dichters*. (Berlin, C. Habel, in-8 de 48 p.)

— Signalons une histoire etendue de la poésie en haut-allemand publiée par le Dr Ferdinand Khull : *Geschichte der alt-deutschen Dichtung*. (Grätz, Leuschner, in-8 de IX-574 p.)

ANGLETERRE. — Un Dictionnaire de Shakespeare a paru à Berlin. *A Complete Dictionary of all the English words, phrases and constructions in the works of the poet*. (Schmidt.)

AUTRICHE. — L'histoire de la Moravie n'a jamais encore été écrite. C'est donc un ouvrage tiré entièrement des sources originales que celui qui paraît à Brünn : *Histoire de la Moravie* par M. B. Dudik. Le onzième volume, qui comprend les années 1306-1333, a été récemment livré au public.

— On annonce la publication à Vienne des *Mémoires du comte de Beust*, qui forment deux gros volumes, embrassant la longue période qui s'étend de 1809 à 1885.

— Vient de paraître à Grätz une Histoire de l'Université Carl-Franz de cette ville : *Geschichte der Karl-Franzens-Universität in Graz* (Leuschner, in-8).

BELGIQUE. — L'article inséré par le lieutenant R. Van Wetter, dans la *Revue militaire belge* sur *L'Artillerie de campagne en France* a été tiré à part (Bruxelles, C. Muquardt, in-12).

— M. David-Chassagnole, récemment décédé, a légué au musée de peinture de Bruxelles quatre tableaux de son grand-père, Louis-David, qui séjourna à Bruxelles, durant son exil; on cite parmi ces toiles le « Marat dans sa baignoire », qui ornait la salle de la Convention.

Espagne. — M. Adolphe Clavarana, directeur d'un journal populaire d'Orihuela, qui paraît sous le nom de *Lectura popular*, chaque semaine, vient de réunir en volume les plus intéressants des contes et autres articles humoristiques qui s'y trouvaient disséminés. Cette *Collection de cuentos, articulos, y dialogos de buen humor*, offrira une lecture instructive et récréative.

— M. Pedro de Novo y Colson, déjà connu par plusieurs ouvrages d'érudition ou de géographie, a donné tout récemment une édition des *Autores dramaticos contemporaneos*, qui forme deux magnifiques in-folios de 608 pages de texte, avec quatorze portraits d'auteurs (Madrid, Murillo). Le premier volume s'ouvre par une étude sur le théâtre espagnol, due à la plume si estimée de M. Canovas del Castillo. Chacun des quatorze auteurs qui ont le plus brillé dans le drame, en Espagne, depuis le commencement de ce siècle, devient ensuite tour à tour l'objet d'une notice critique et biographique, qui porte la signature de M. Menendez Pelayo, et des principaux littérateurs espagnols contemporains. Enfin l'éditeur réédite la meilleure pièce de chacun des auteurs, celle qui a le plus contribué à créer sa réputation.

— Un littérateur espagnol des plus connus et des plus justement estimés, M. Zéphyrin Suarez Bravo, vient de publier un drame émouvant, dans lequel il met en scène et stigmatise comme ils le méritent, Robespierre, Carrier, et les autres monstres de cruauté qui répandirent à flots le plus pur sang de la France, au siècle dernier. La *Chronica dramatica del terror* comprend un prologue et quatre actes ou journées.

Italie. — L'éditeur Pasqualucci, de Rome, va mettre en vente une édition française et une édition italienne d'un livre destiné à faire un certain bruit. Il est intitulé *Le Conclave de Léon XIII*, et l'auteur est M. de Cesare, le journaliste qui signe *Simmaco* à la *Rassegna*. L'esprit dans lequel est conçu l'ouvrage est tout à fait favorable au gouvernement italien; mais les documents nouveaux qu'il doit contenir le rendront intéressant à consulter.

— M. Emilio Nunziante, de Naples, a tiré du British Museum une collection de quarante lettres inédites de Jacopo Sannazaro, le célèbre poète napolitain. Il s'en est servi pour écrire une curieuse page de l'histoire des mœurs de la Renaissance, qui vient de paraître sous ce titre : *Un divorzio ai tempi di Leone X* (Rome, 1887, in-12 de 211 p.)

— Le gouvernement italien vient d'ouvrir, à Rome, une École d'archéologie, annexée à la Faculté de philosophie et des lettres; l'enseignement comprend les matières suivantes : épigraphie grecque, épigraphie latine, épigraphie italique, antiquité figurée et topographie romaine.

— On annonce la disparition de deux importantes feuilles libérales : la *Rassegna*, dont la publication a cessé à la fin d'octobre, et la *Stampa;* un journal quotidien, la *Libertà*, devient hebdomadaire.

— Le *Moniteur de Rome* reproduit une note annonçant que la convention sur la propriété littéraire et artistique conclue le 30 novembre 1860 entre l'Italie et la Grande-Bretagne, convention qui prenait fin au 31 décembre 1886, restera en vigueur jusqu'au jour où deviendra exécutoire la nouvelle convention internationale pour la protection de la propriété littéraire et artistique, signée à Berne le 9 septembre 1886.

Pologne. — Le Catalogue des manuscrits de la bibliothèque du prince

Czartoryski, à Cracovie, est en voie d'impression. Le premier fascicule comprend les 217 volumes du jésuite Naruszewicz; la partie du catalogue éditée jusqu'à présent compte 438 numéros.

— Une *Revue historique* commence à paraître à Lemberg; elle est dirigée par le professeur X. Liske.

RUSSIE. — Les *Mémoires de philologie*, rédigés par M. Alexandre Hovanski, ont accompli la vingt-cinquième année de leur existence. L'Académie des Sciences, à cette occasion, a envoyé à leur rédacteur une adresse fort élogieuse et encourageante.

— On s'apprête à célébrer le cinquantième anniversaire de la mort de Pouchkine (29 février v. st.); le programme de la fête sera rédigé par un comité formé de membres de l'Académie et de littérateurs. L'Académie aura une séance extraordinaire; les solennités dureront trois jours.

— Sous le titre : *Vingt-cinq ans des Congrès des naturalistes en Russie* (1861-1886), M. Pohojev a publié à Moscou un livre où il esquisse l'historique de ces assemblées en Occident et en Russie; il montre que, en Russie, M. Kessler, professeur à Kiev, et en Occident, M. Goss, médecin génevois, sont les premiers qui aient provoqué la réunion de ces congrès.

— L'ouvrage posthume de l'académicien Boutlerov : *Introduction à l'étude complète de chimie organique*, revu soigneusement sur la traduction allemande et complétée par ses disciples, vient de paraître au nombre de 1,000 exemplaires. Le produit de la vente est destiné à la fondation d'un prix du nom de l'auteur pour des ouvrages sur la chimie expérimentale.

— Les membres de l'Institut archéologique, fondé par feu Kalatchof, ont fait le dépouillement des archives de l'Hôtel de ville de la capitale, depuis 1845 jusqu'à 1851 inclusivement. Le nombre des pièces datées de cette époque s'élève à 21,567; l'archiviste de l'Hôtel de ville n'en avait jugé bonnes à conserver que 1,233. Les archéologues de l'Institut ont déclaré que dans les 20,334 pièces destinées à la destruction, il y en a 839 qui méritent d'être gardées.

VENTES. — Du 7 au 17 février 1887. — *Bibliothèque de M. Édouard Meaume* (Par le ministère de Me Maurice Delestre et de M. E. Paul; 1,778 articles.)

— 19 février, *livres modernes ornés de figures, la plupart en grand papier* (Par le ministère de Me Léon Tual et M. Em. Paul; 192 articles).

— Du 21 au 28 février 1887. — *Bibliothèques de M. Edmond Lambert et de M. Z.-J. Pierart.* (Par le ministère de Me G. Boulland et de M. A. Ferroud; 1,239 articles.)

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Sainte Bible*, texte de la Vulgate avec trad. française en regard et commentaires par les abbés Trochon, Fillion et Crelier (gr. in-8, 3 vol., Lethielleux). — *Liber Psalmorum* (3 vol. in-8, Beyaert-Storie, à Bruges). — *Philosophia juxta inconcussa tutissimaque Divi Thomae*, par A. Goudin (4 vol. in-12, Bricon). — *De la Providence divine*, par Mgr Lacarrière (in-8, Palmé). — *Entretiens sur les mystères du Rosaire*, par Mgr L. C. Gay (2 vol. in-12, Oudin). — *Œuvres polémiques de Mgr Freppel* (t. VII et VIII) (2 vol. in-12, Palmé). — *Pensées d'une croyante*, par M. Jenna (in-32, Poussielgue). — *Nos Missionnaires*, par A. Launay (in-12, Retaux-Bray). — *Atlas des Missions catholiques*, par le R. P. O. Werner (in-4, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Les Fleurs de mes Souvenirs*, par l'abbé Delagrange (in-12, Delagrange, à Bordeaux). — *Cours de droit canonique dans ses rapports avec le droit civil. Droit international et droit des gens*, publié d'après le *Decretum* de Gratien, par Horoy (in-12, Chevalier-Marescq). — *Das französische und reichslandische Staatskirchenrecht*, par F. Geigel (in-8, Trübner à Strasbourg). — *Un peu de philosophie. Sophismes et paradoxes*, par O. K. Notowitch

(in-8, Ghio). — *La Philosophie du Droit*, par D. Lioy (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Lois naturelles de l'économie politique*, par G. de Molinari (in-12, Guillaumin). — *Hypnotisme. Double conscience et altération de la personnalité*, par le Dr Azam (in-12, J.-B. Baillière). — *La Bête et l'homme*, par le chanoine Lefebvre (in-8, Peeters, à Louvain). — *La Physionomie chez l'homme et chez les animaux*, par S. Schack (in-8, J.-B. Baillière). — *Les Du Cerceau, leur vie et leur œuvre*, par le baron H. de Geymüller (gr. in-4, Rouam). — *L'Art espagnol*, précédé d'une introduction sur l'Espagne et les Espagnols, par L. Solvay (gr. in-4, Rouam). — *Les Propos de Valentin*, par Ed. Bonaffé (in-12, Rouam). — *Virgile* (Classiques populaires), par P. Collignon (in-8, Lecène et Oudin). — *Œuvres poétiques complètes de Shelley*, trad. par F. Rabbe (in-12, Savine).— *Heureuse ?* par M. de Besneray (in-12, Plon et Nourrit). — *Isoline du Trieux*, par C. Rouzé (in-12, Lecène et Oudin). — *Mes neuf ans ! souvenirs d'une pensionnaire*, par M. O'Kennedy (in-8, Bricon). — *Correspondance de Louis Veuillot* (t. V) (in-8, Palmé). — *A Panama. L'isthme de Panama. La Martinique. Haïti*, par G. de Molinari (in-12, Guillaumin). — *Cours d'histoire de France et d'histoire générale*, par J. d'Arsac (2 vol. in-12, Palmé). — *Histoire de la civilisation française* (t. II), par A. Rambaud (in-12, Colin). — *Le Connétable de Richemont (Arthur de Bretagne, 1393-1458)*, par E. Cosneau (in-8, Hachette). — *Madame de Maintenon, d'après sa correspondance authentique*, par A. Geffroy (2 vol. in-12, Hachette). — *Une ambassade française en Orient, sous Louis XV. La Mission du marquis de Villeneuve (1728-1741)*, par A. Vandal (in-8, Plon et Nourrit). — *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel (in-8, Plon et Nourrit). — *Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797)*, publiés par J. Kaulck (gr. in-8, F. Alcan). — *Variétés révolutionnaires* (2e série), par M. Pellet (in-12, F. Alcan). — *Une nouvelle page au martyrologe de 1793*, par l'abbé H. Lelièvre (gr. in-8, Féret à Bordeaux). — *Les Prêtres et les Religieux déportés sur les côtes et dans les îles de la Charente-Inférieure*, par l'abbé Manseau (2 vol. in-8, Lille, Société de Saint-Augustin). — *Histoire de la marine française sous le Consulat et l'Empire*, par E. Chevalier, in-8, Hachette). — *Histoire de la seconde République française*, par P. de La Gorce (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Les Français en Afrique. Récits algériens*, par E. Perret (2 vol. in-8, Bloud et Barral). — *La France à la suite de la guerre de 1870-1871*, par le comte de Chaudordy (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Parlement de Paris, de Philippe le Bel à Charles VII. Son organisation (1314-1422)*, par F. Aubert (in-8, A. Picard). — *Confessions d'un ex-libre-penseur*, par L. Taxil (in-12, Letouzey et Ané). — *Vie de M. C. A. Ludinari (1791-1803)*, par l'abbé Th. Pierret (in-8, Michaud, à Reims). — *Vie du cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen*, par Mgr Besson (2 vol. in-12, Retaux-Bray). — *Michelet, sa vie, son œuvre historique*, par F. Corréard (in-12, Lecène et Oudin). — *Iconographie du département de la Somme*, par H. Macqueron (in-8, Paillart, à Abbeville). — *Bibliographie des sciences médicales* (in-8, J.-B. Baillière). — *Anuario bibliografico de la Republica arjentina (1885)*, (in-12 carré, Biedma, à Buenos-Ayres).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Édition des œuvres de Bossuet. — Quelle est l'édition la plus correcte, la plus complète et la plus estimée des œuvres de Bossuet ? N'est-ce pas celle qui a été donnée à Versailles, Lebel, en 47 vol. ?

Littérature anglo-japonaise. — Quels sont les romans, poésies et drames japonais et chinois qui ont été traduits en langue anglaise ?

Origine des cartes de visite. — A quand remonte l'usage des cartes de visite en France, et quelle en est l'origine?

Citation à retrouver. — Qui est l'auteur de la phrase souvent citée : C'est du choc des idées que jaillit la lumière?

Traduction française du Zend Avesta. — Quelle est la meilleure traduction française du Zend Avesta, à un prix modéré?

Alexandre Dumas et l'amour des anges. — Dans quel ouvrage Alexandre Dumas traite-t-il des amours des anges, à la façon de Lamartine, de Moore et de Byron?

RÉPONSES

Grammaire latine liturgique (XLVI, 283; XLIX, 96). — On nous signale un ouvrage qui peut servir de grammaire latine liturgique; il est intitulé : *Cours de latin chrétien*, par M. A. MAZURE (Palmé, 1864). Ce volume contient, outre les éléments de la grammaire d'après Lhomond, des versions et des thèmes tirés exclusivement de la liturgie et des Pères de l'Église.

L'Illustracion catolica (XLVII, 556). — L'*Illustracion catolica* est une revue à la fois artistique, littéraire et scientifique, qui se publie à Madrid (Calle de las Fuentes n° 11) au profit de l'Orphelinat du Sacre-Cœur de Jésus, les 5, 15 et 25 de chaque mois. Chaque numéro forme 12 pages, petit in-f°, avec nombreuses gravures, portraits de personnages espagnols, français, etc., reproductions des meilleurs tableaux de l'art chrétien, plans d'eglises, de monastères, etc. Le texte comprend ordinairement une chronique intéressante, parfois à demi humoristique, de ce qui s'est passé dans les six jours écoulés; un courrier de Rome; explication des gravures; quelquefois un article bibliographique; courrier scientifique, fait surtout au point de vue de l'économie domestique.

On voit par ces détails que la Revue offre un intérêt varié. La partie artistique nous paraît particulièrement soignée, elle laisse assez loin derrière elle sous ce rapport nos revues analogues de France. Le prix d'abonnement est, pour l'Espagne, de 7 fr. 50 pour 6 mois; 15 fr. par an; pour la France et l'Union postale : 11 fr. pour 6 mois et 21 fr. par an.

L'Instruction primaire en France, avant 1789. (X, 60, 123; — XI, 182, 247; — XII, 195; — XXII, 283; — XXV, 283; — XXVIII, 382; — XXXI, 479; — XXXV, 95; — XXXVIII, 192; — XLI, 287; — XLIV, 384; — XLVI, 191.) — 1. L'abbé MÉTAIS, *Les Petites écoles à Vendôme et dans le Vendômois.* Orléans, Herluison, in-8 de 104 p. — 2. E. VEUCLIN, *Notes historiques sur l'instruction publique avant la Révolution, dans la ville de Bernay et les environs.* Bernay, Veuclin, 1886, in-8 de 30 p. — 3. *Les Petites écoles de la Révolution (1789-1799) dans les districts de Bernay et de Louviers*, documents locaux, réunis par E. VEUCLIN. Bernay, Veuclin, 1885, in-8 de 126 p. [Nombreux renseignements sur la situation des écoles en 1789]. — 4. Ed. LAMY, *École primaire de la paroisse Saint-Pierre-le-Vieil* (de Reims) *en 1753.* Reims, imp. coop., 1886, in-8 de 13 p. avec 3 pl. — 5. A. PLION, *L'Instruction publique à Compiègne avant la Révolution. I. Enseignement primaire : Les Frères des Écoles chrétiennes* (Compiègne, Mennecier, 1886, in-8 de II-54 p. — 6. P. DUCOURTIEUX. *L'Instruction dans la Haute-Vienne (1169-1885).* Limoges, V° Ducourtieux, in-8 de 36 p. — 7. F. LUCARD, *Le Fondateur de l'institut des frères des écoles chrétiennes, sa vie, ses principes pédagogiques, sa méthode et son mode d'enseignement.* Paris, Poussielgue, 1884, in-12 de IV-253 p. — 8. H. FAYE, *L'instruction publique avant la Révolution, d'après de récents travaux* (*Revue de l'Anjou*, mai-juin 1833). [Travail de vulgarisation, renseignements nouveaux sur les écoles de Tours et des environs.] — 9. L'abbé AZAÏS, *Une école de village fondée par un pape au XIV° siècle*, in-8 (Extrait du *Bulletin du Comité de l'Art chrétien*. de Nimes). — 10. DESPRAIRIES, *Documents sur les écoles du canton de Carentan avant la Révolution* (*Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. XIII). — 11. DARSY, *Les Établissements d'Instruction publique à Montreuil-sur-Mer, et*

l'instruction publique dans le diocèse d'Amiens, avant la Révolution (Mémoire lu aux fêtes du 50e anniversaire de la Société des Antiquaires de Picardie). — 12. J. MAUMUS, *L'école de Mirande au XVIe et au XVIIe siècle* (*Revue de Gascogne*, Déc. 1885). — 13. Dr LACOMBE, *L'Instruction publique à Samatan* (*Revue de Gascogne*, avril, mai 1886). — 14. L. PINGAUD, *L'instruction publique dans le Doubs, en 1789* (*Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur*, mars 1886). [Quelques lignes seulement sur les petites écoles.] — 15. V. ADVIBLLE, *l'Archevêque d'Embrun à l'Assemblée du Clergé de 1670 et les petites écoles* (*Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, avril-juin 1886). — 16. *Documents inédits. Fondation de l'école de Macé en 1763* (*Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*, t. IV, 1885). — 17. A. VATTIER, *l'Instruction à Senlis et dans le diocèse avant la Révolution* (*Comité archéologique de Senlis, comptes rendus et mémoires*, t. IX, 1884). — 18. J. BERTHELÉ, *Fondation d'une école rurale sous l'ancien régime* (*Mémorial des Deux-Sèvres*, 30 juin, 1er et 2 juillet 1886). — 19. L'abbé D. HAIGNERÉ, *Documents sur l'Instruction primaire dans le diocèse de Boulogne avant 1789* (*Cabinet historique d'Artois et de Picardie*, octobre 1886). — 20. O. HAVARD, *L'Instruction populaire avant le vénérable de la Salle* (*Revue du Monde catholique*, décembre 1886).

Voici la liste et l'appréciation sommaire des derniers articles du *Dictionnaire de pédagogie* de Buisson, relatifs à notre question : 56. *Sarthe* [quelques lignes. On aurait pu faire un excellent article avec le livre de Bellée]. — 57. *Savoie* [bon]. — 58. *Seine-et-Marne* [bon]. — 59. *Seine-et-Oise* [excellent]. — 60. *Somme* [bon]. — 61. *Tarn-et-Garonne* [quelques lignes, d'après la brochure de Devals]. — 62. *Var* [quelques lignes]. — 63. *Vaucluse* [bon]. — 64. *Vendée* [quelques faits]. — 65. *Vienne* [important]. = L'article *Touraine* auquel on renvoyait pour l'histoire des écoles d'Indre-et-Loire a été omis. La partie historique est nulle pour le département de l'Yonne sur lequel pourtant il existe un excellent travail spécial de M. Quantin.

On peut consulter encore : E. ALLAIN, *La question d'enseignement en 1789, d'après les Cahiers*. Paris, Laurens, 1886, in-12 (p. 101-124, *Les petites écoles* et *passim*. cf. l'*Index*, V°. *Petites écoles*). — HANOTAUX, *Études historiques sur le XVIe et le XVIIe siècle en France*. Paris, Hachette, 1886, in-12 (p. 313-350, *L'Enseignement public en France, avant 1789*.) [Travail déjà ancien et nullement au courant, que nous indiquons uniquement pour être complet.] — PARFOURU, *Lettres et mémoires inédits de M. d'Étigny*. Auch, Cocharaux, 1886, in-8 (p. 8-11, *Suppression des écoles de village*). — *Bulletin du Comité des travaux historiques 1885* (p. 104, quelques lignes à propos d'une communication de M. MOREL, sur les *Écoles des anciens diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis*).

Enfin on trouvera quelques renseignements de détail dans le IVe fascicule du *Répertoire des travaux historiques de 1883*, nos 5228 (Allier), 5413 (Vienne) et 5422 (Pontoise).

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. LE ROY fils, imp. breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Atlas des missions catholiques.* Vingt cartes teintées, avec texte explicatif, par le R. P. O. Werner, de la Compagnie de Jésus, traduit de l'allemand, revu et augmenté par M. Valérien Groffier. Fribourg en Brisgau, B. Herder, 1886, in-4 de 43 p. et 20 cartes. 15 fr. — 2. *Atlas de la géographie historique ancienne, du moyen âge et des temps modernes, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1875*, par Ch. Périgot. Paris, Ch. Delagrave, in-4 de 57 cartes en couleur. 8 fr. 50. — 3. *Essai d'un lexique géographique*, par J. V. Barbier. Paris, Berger-Levrault, 1886, in-8 de 115 p. 2 fr. 50. — 4. *Géographie physique, politique et économique de l'Europe, moins la France*, par H. Pigeonneau. Classe de troisième. Paris, E. Belin, 1886, in-12 cart. de 487 p., orné de 19 cartes et 65 fig. 3 fr. 50. — 5. *Quinze jours dans les landes de Gascogne*, par Gaston de Chaumont. Tours, A. Cattier, 1886, petit in-8 de 119 p., orné d'une grav. 1 fr. — 6. *Histoire ancienne et moderne de l'Annam, Tonkin et Cochinchine, depuis l'année 2700 avant l'ère chrétienne jusqu'à nos jours*, par l'abbé A. Launay, missionnaire apostolique. Paris, Challamel aîné, 1884, in-8 de 248 p. 7 fr. 50. — 7. *La France en Indo-Chine*, par A. Bouinais, capitaine d'infanterie de marine, et A. Paulus, professeur d'histoire et de géographie à l'École Turgot. Paris, Challamel aîné, 1886, in-18 de xv-466 p. 3 fr. 50. — 8. *Le Tibet, le pays, le peuple, la religion*, par Léon Feer. Paris, Maisonneuve et Ch. Leclerc, 1886, petit in-8 cart. de 107 p., orné de grav. 1 fr. 50. — 9. *La France catholique en Tunisie, à Malte et en Tripolitaine*, par Victor Guérin. Tours, A. Mame, 1886, in-8 de 238 p., orné d'une grav. Prix : 0 fr. 95. — 10. *Tunis et la Tunisie*, par Charles Simond. Paris, Lecène et Oudin, 1886, petit in-8 de 70 p., orné de nombreuses grav. 0 fr. 25.—11. *Au pays des Massaï, voyage d'exploration à travers les montagnes neigeuses et volcaniques et les tribus étranges de l'Afrique équatoriale*, par Joseph Thomson, traduit de l'anglais par Frédéric Bernard. Paris, Hachette, 1886, in-16 de 387 p., orné de 54 grav. et d'une carte. 4 fr.—12. *Le Congo. Histoire et description, mœurs et coutumes*, par Paul Blaise. Paris, Lecène et Oudin, gr. in-8 de 238 p., orné de nombreuses grav. 1 fr. 70. — 13. *Histoire des relations de la France avec l'Abyssinie chrétienne sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV (1634-1706), d'après les documents inédits du ministère des affaires étrangères*, par le vicomte de Caix de Saint-Aymour. Paris, Challamel aîné, 1886, in-18 de 373 p., avec une carte. 3 fr. 50. — 14. *La Colonie du Cap, aventures de voyage*, par Franz Hoffmann, traduit de l'allemand par Mlle Simons. Tours, A. Mame, 1886, in-8 de 238 p., orné d'une grav. 0 fr. 95. — 15. *Les Français au Canada (Découverte et colonisation)*, par Antoine Chalamet, professeur d'histoire au lycée de Vanves. Paris, Picard-Bernheim, in-8 de 198 p., orné de 10 grav. et d'une carte. 2 fr. — 16. *Les Français en Amérique. Canada, Acadie, Louisiane*, par Jacques Feyrol. Paris, Lecène et Oudin, in-8 de 239 p., orné de 39 grav. 1 fr. 70. — 17. *Un Parisien au Mexique*, par C. Bertie-Marriott. Paris, Dentu, 1886, in-16 de 384 p. 3 fr. — 18. *A Panama. L'isthme de Panama. La Martinique. Haïti. Lettres adressées au « Journal des Débats, »* par G. de Molinari. Paris, Guillaumin, in-18 de 324 p., orné de 6 grav. et d'une carte. 2 fr. — 19. *Nos grandes Colonies. Ire. Amérique. Les Antilles et la Guyane*, par Fernand Hue et Georges Haurigot. Paris, Lecène et Oudin, 1886, in-12 de 350 p., orné de 3 cartes et de nombreuses grav. 2 fr. — 20. *Excursion aux Antilles françaises*, par G. Haurigot. Paris, Lecène et Oudin, in-8 de 236 p., orné de 16 grav. 1 fr. 20. —21. *La Guyane française*, par Fernand Hue. Paris, Lecène et Oudin, in-8 de 238 p., orné de 17 grav. 1 fr. 20. — 22. *Voyage à travers nos colonies*, par Fernand Hue. Paris, Lecène et Oudin, in-8 de 240 p., orné de grav. 1 fr. 20. — 23. *Le Détroit de Magellan. Scènes,*

tableaux, récits de l'Amérique australe, par Henri Feuilleret. Tours, A. Mame, 1885, gr. in-8 de 238 p., orné de 2 grav. 1 fr. 25. — 24. *50,000 milles dans l'Océan Pacifique*, par Albert Davin, lieutenant de vaisseau. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886, in-16 de 281 p., orné de 10 phototypies d'après les dessins de l'auteur. 4 fr. — 25. *Dumont d'Urville. Sa vie intime pendant son voyage autour du monde*, par A. Soudry. Paris, G. Téqui, 1886, in-16 de 310 p. 2 fr. — 26. *Les Exploratrices au XIXe siècle*, par Charles Simond. Paris, Lecène et Oudin, 1886, in-8 de 238 p., orné de grav. 1 fr. 20.

Le goût de la géographie ne s'est pas affaibli en l'an de grâce 1886, et, malgré les incursions déjà faites sur ce domaine par les comptes rendus de publications illustrées spéciales aux étrennes, il nous reste, Dieu merci, une ample moisson à recueillir, où la variété des genres ne le cède pas à l'abondance des matériaux.

1. — Voici d'abord une traduction de l'*Atlas des Missions catholiques*, du R. P. O. Werner, faite d'après la seconde édition de cet important ouvrage, publié d'abord en langue allemande : c'est un document statistique des plus précieux pour les savants qui estiment à bon droit que le développement religieux est un élément capital de l'histoire de l'humanité; c'est aussi un guide indispensable pour les lecteurs assidus des différents recueils où sont publiées les lettres de nos vaillants missionnaires répandus sur toute la surface du globe; c'est enfin l'éclatante démonstration de l'universalité de l'Église catholique. Plus de 217 millions de catholiques reconnaissent l'autorité du souverain Pontife, et il n'est pas, pour ainsi dire, de région si barbare, d'archipel si perdu dans l'immensité de l'Océan, où l'on ne trouve quelque humble communauté, relevant d'une province ecclésiastique. La première carte, intitulée : *Distribution des catholiques sur la terre*, met ce grand fait en pleine lumière : quelle puissance et quelle unité dans la variété! La seconde carte fait ressortir les progrès accomplis par les missions depuis 1822, c'est-à-dire depuis la fondation de l'œuvre de la Propagation de la Foi : elle est divisée en deux parties : l'une donnant l'état des missions en 1822, l'autre en 1885; en ce court espace de temps, plus de 270 évêchés, préfectures ou vicariats apostoliques ont été érigés par les souverains Pontifes en pays hérétiques ou infidèles. Viennent ensuite les cartes de détail, qui permettent d'étudier l'organisation ecclésiastique dans les pays de missions subordonnés à la Sacrée Congrégation de la Propagande. L'auteur ne pouvait marquer sur ces cartes toutes les stations pourvues de missionnaires : il a dû se contenter de signaler les plus importantes; mais les commentaires, joints à l'atlas, complètent ces indications par des renseignements statistiques très détaillés. Des tableaux synoptiques, ingénieusement conçus, font ressortir plus clairement encore le développement progressif et incessant des missions catholiques dans les diverses régions. Ce travail considérable fait le plus grand honneur à la vaste érudition du R. P. Werner; aussi son succès a-t-il été tel en Allemagne que la

première édition a été promptement épuisée; il en sera sans doute de même, en France, de l'excellente traduction que nous donne M. Valérien Groffier.

2. — Le savant professeur d'histoire et de géographie du lycée Saint-Louis vient d'enrichir la volumineuse collection de ses ouvrages pédagogiques d'un atlas historique, conçu d'après les programmes officiels de l'enseignement secondaire spécial. M. Périgot ne s'est pas attaché à produire un chef-d'œuvre de cartographie, mais à exposer en cinquante-sept cartes claires et pratiques les transformations successives qu'ont subies les divers états du monde. Il a divisé son atlas en trois parties, correspondant à trois grandes périodes historiques : la première, commençant aux temps les plus reculés, s'étend jusqu'en 395 après Jésus-Christ, et comprend douze cartes; la seconde va de 395 à 1610, avec vingt-cinq cartes; la troisième enfin embrasse la période de 1610 à 1875, avec vingt cartes. Nous ne pouvons mieux donner une idée de la composition de cet atlas, qu'en citant les titres des sept dernières cartes : 51. Europe, en 1815, après le traité de Vienne. — 52. Amérique septentrionale et méridionale, en 1808, avant l'émancipation des colonies espagnoles et portugaises. — 53. Carte physique et politique de l'Algérie. — 54. Cartons pour servir à l'intelligence des principales expéditions des Français de 1815 à 1864. — Insurrection de la Grèce (1821-1832) et campagne des Français en Morée (1827). — Campagne de Crimée (1854-1856). — Italie septentrionale : campagne des Français en 1859. — Basse-Égypte : isthme et canal de Suez. — Campagne de Syrie (1860-1861). — Campagne de Cochinchine (1858-1862). — Campagnes de Chine en 1858 et 1860. — Campagne du Mexique (1862-1867). — 55. Carte du théâtre de la guerre aux États-Unis (1861-1865). — 56. Carte physique et politique de l'Inde et des possessions anglaises sur les côtes de l'Indo-Chine. — 57. Carte politique de l'Europe contemporaine.

Il est inutile d'insister sur l'importance de cette publication au point de vue de l'enseignement historique.

3. — Le double problème de la transcription et de la prononciation des noms géographiques préoccupe vivement les géographes et surtout les cartographes, depuis Volney et Lepsius; dans les derniers temps, cette question a été souvent portée à l'ordre du jour des congrès géographiques, notamment au congrès de Nancy. Elle s'impose, en effet, à tous les esprits : non seulement les atlas français, allemands ou anglais emploient des orthographes très différentes, qui déroutent les lecteurs, mais même les auteurs de même nationalité sont loin de s'accorder entre eux. On sait, d'autre part, combien il est difficile aux voyageurs de reconnaître les noms de localités étrangères d'après la prononciation de leurs habitants. Les inconvénients de cette caco-

phonie géographique se font sentir de plus en plus, à mesure que se développent les relations de peuple à peuple. Aussi plusieurs savants français se sont-ils appliqués à la recherche d'une méthode uniforme de transcription et de prononciation, pouvant convenir à tous les idiomes; nous citerons, parmi les plus connus : MM. le général Parmentier, de Luze, Bouquet de la Grye, et J. V. Barbier, secrétaire général de la Société de géographie de l'Est. De son côté, la Société royale de géographie de Londres a réalisé un progrès sérieux en adoptant un système de transcription; le Dépôt des cartes et plans de la marine française et la Société de géographie de Paris ont suivi cet exemple. M. J. V. Barbier, dans une brochure fort savante, discute ces systèmes et propose à son tour une solution qui ne diffère des précédentes que sur certains points de détail. L'accord est déjà complet en ce qui concerne les noms appartenant à des pays d'écriture latine : il suffit d'écrire et de prononcer ces noms d'après la transcription et la prononciation locales. La question devient plus complexe dans les contrées où l'écriture n'est pas latine et surtout dans celles où il n'existe pas d'écriture du tout. On peut convenir, sans doute, que l'orthographe sera calquée sur la prononciation des indigènes; mais il y a tel son que nos caractères ne peuvent représenter, dans les langues annamite et chinoise, par exemple. Il faut alors recourir aux signes diacritiques. Ensuite, il est bien rare que deux voyageurs de nationalités différentes entendent les sons de la même manière. Quoi qu'il en soit, c'est par des travaux analogues à celui de M. Barbier que l'on préparera la solution définitive du problème posé, et que l'on atteindra ce progrès si désirable de l'unification de la terminologie géographique.

4. — Nous rentrons dans la pédagogie avec la *Géographie physique, politique et économique*, de M. Pigeonneau; la nouvelle édition de cet ouvrage, déjà ancien et estimé, n'est pas inférieure aux précédentes. Le plan en est excellent et se recommande par une grande clarté. Des notions de cosmographie occupent le premier chapitre; la géographie physique ne remplit pas moins de 180 pages; c'est dire qu'elle est traitée avec le développement que comporte son importance. Les divers États de l'Europe sont ensuite passés en revue, et l'auteur ne néglige rien pour renseigner l'élève sur les éléments de leur puissance et de leur richesse. On trouve dans cette partie du livre des pages vraiment magistrales, notamment des considérations très élevées sur les causes et les effets de la prospérité industrielle et commerciale de l'Angleterre et une bonne analyse des traits caractéristiques de la race allemande. C'est avec grand plaisir que nous voyons les livres d'enseignement abandonner les anciennes traditions de sécheresse et joindre au fond scientifique la forme littéraire; mais nous regrettons que M. Pigeonneau, s'écartant de la voie suivie jusqu'à ce jour par nos

cours de géographie, ait cru devoir admettre comme définitive la réunion de l'Alsace-Lorraine à l'empire d'Allemagne; nos voisins sont moins scrupuleux en pareil cas, et ils se gardent bien d'exclure de l'enseignement des aspirations patriotiques souvent moins justifiées. Le volume se termine par d'utiles tableaux synoptiques et par un parallèle instructif et impartial entre les divers États européens, considérés au point de vue de leur valeur morale et matérielle. Dans le cours de cet excellent ouvrage, M. Pigeonneau se maintient dans la neutralité religieuse exigée par les programmes d'enseignement; toutefois, il laisse deviner çà et là les sentiments catholiques qu'il ne peut afficher hautement; c'est assez, par le temps qui court, pour qu'on se montre satisfait et qu'on recommande son cours de géographie aux pères de famille et aux établissements libres.

5. — Les voyages de vacances sont fort à la mode, et, de fait, on ne saurait trouver, pour les jeunes gens, de délassement plus utile au développement de leur instruction et de leurs forces physiques. C'est dans cet ordre d'idées que M. G. de Chaumont a écrit son petit livre : *Quinze jours dans les landes de Gascogne*. Avec une grande simplicité de plan et de style, il raconte une excursion à pied entreprise par une petite famille composée de trois jeunes gens et de leur jeune sœur, à travers ces plaines de sables plantées de sapins qu'on s'obstine en France à considérer comme une contrée pauvre et sauvage. De Mont-de-Marsan, la caravane gagne le petit port de Mimizan et remonte vers le nord en longeant les pittoresques étangs de Saint-Julien et de Cazaux, atteint Arcachon et rentre à Bordeaux. Chemin faisant, nos jeunes voyageurs s'intéressent vivement à toutes les questions d'agriculture et d'industrie locales, visitent en détail le phare de Mimizan, et ne redoutent pas, à défaut d'autre gîte, de passer la nuit en plein air; car ils ont eu soin d'entreprendre leur excursion dans la belle saison. Cet ouvrage, instructif et d'un excellent esprit religieux, ne manquera pas d'inspirer le goût des voyages aux jeunes lecteurs auxquels il s'adresse spécialement.

6. — Maintenant que les destinées du royaume d'Annam sont intimement liées aux nôtres, nous avons grand intérêt à en connaître l'histoire; M. l'abbé Launay, qui a passé de longues années dans les missions de l'Extrême-Orient, a entrepris de la reconstituer au moyen des annales nationales, de celles de l'empire chinois et de nombreux travaux publiés en Europe. Doué d'un esprit critique remarquable, il est parvenu à débrouiller l'écheveau très compliqué des événements qui ont bouleversé, presque sans relâche, les régions situées à l'est du Mé-Kong, jusqu'au moment où la monarchie annamite a été constituée telle que nous l'avons trouvée. Prenant pour point de départ les origines très confuses de la nation, vers l'an 2700 avant Jésus-Christ,

il passe rapidement en revue la période de formation, sur laquelle on ne possède que des documents vagues et tenant plus de la légende que de l'histoire; c'est proprement l'âge barbare. Viennent ensuite la période de transition, où la monarchie se constitue lentement dans la région connue aujourd'hui sous le nom de Tonkin; puis l'ère moderne, qui offre à l'historien la ressource d'annales régulièrement tenues à jour. Pendant les premiers temps de cette période, le pays est fréquemment envahi par les armées chinoises qui le façonnent aux lois et aux usages de l'Empire du Milieu. Vers l'an 1600, l'Annam se rend définitivement indépendant, le christianisme fait son apparition, et, avec lui, le commerce européen pénètre au Tonkin ; l'Empire s'étend vers le sud, aux dépens du Ciampa qu'il absorbe, puis du Cambodge, auquel il enlève la Basse-Cochinchine; mais, en même temps, il se fractionne en deux États distincts que gouvernent deux dynasties de maires du palais, sous l'autorité nominale des descendants abâtardis des anciens rois. En 1776, éclate la grande révolte des Tay-Son, qui emporte les deux gouvernements. A l'aide de quelques Français recrutés à Pondichéry par l'évêque d'Adran, le descendant des souverains de Hué reconquiert tout l'Empire et le réunit sous son sceptre. Mais ses indignes successeurs, oublieux des services rendus, persécutent sans relâche les chrétiens, ce qui motive l'intervention de la France, en 1858. Alors commence la période contemporaine, pendant laquelle les diverses parties du royaume d'Annam tombent successivement au pouvoir de l'étranger. M. l'abbé Launay se borne dès lors à un exposé sobre et impartial des événements ; il s'abstient de critiquer les fautes commises et s'arrête au commencement de l'expédition du Tonkin, justifiée, selon lui, par la mauvaise foi de Tu-Duc. Ce livre est aussi remarquable par l'érudition qu'y déploie l'auteur que par le charme de son style ; des pensées philosophiques d'une grande élévation y font heureusement diversion à la monotonie des récits de rébellion et de crimes monstrueux qui composent presque entièrement l'histoire du peuple annamite.

7. — L'ouvrage le plus complet sur la situation actuelle de nos possessions en Extrême-Orient est certainement celui que MM. Bouinais et Paulus ont publié, il y a deux ans, à la librairie Challamel aîné, sous ce titre : *L'Indo-Chine française contemporaine;* mais cette étude comporte deux forts volumes in-8 et coûte 27 fr. 50; elle n'est donc pas à la portée de toutes les bourses. Les deux auteurs ont eu l'heureuse idée de faire œuvre de vulgarisation, en condensant dans un volume d'un format plus maniable et d'un prix plus modeste, les principaux matériaux de leur premier travail. Leur but est parfaitement atteint; cette description de l'Indo-Chine française pourra être désormais entre les mains de tout lecteur sérieux, s'intéressant aux

questions coloniales. M. Bouinais, capitaine d'infanterie de marine, après avoir servi en Cochinchine, a été attaché comme officier d'ordonnance au ministère de la Marine ; actuellement, il fait partie de la Commission de délimitation des frontières du Tonkin. Il a donc pu recueillir sur place ou dans les archives du Ministère, de précieux documents que M. Paulus, professeur d'histoire à l'École Turgot, a, sans doute, collationnés et mis au point. De cette heureuse collaboration résulte un ensemble qui serait excellent si nous n'avions à lui faire deux reproches : l'absence de cartes, tout à fait regrettable dans un ouvrage de cette nature, et un peu de négligence dans la correction des erreurs typographiques, qui a laissé subsister quelques confusions entre les deux points cardinaux « est » et « ouest ». Naturellement, il ne faut pas s'attendre à trouver dans le chapitre consacré à l'histoire des derniers événements, une appréciation critique des opérations de la campagne du Tonkin ; la situation officielle des deux auteurs les oblige à glisser sur les incidents sujets à controverse, mais il convient, du moins, de reconnaître qu'ils n'ont pas dénaturé les faits pour dégager les responsabilités encourues. Dans le sixième chapitre, intitulé l'*Avenir*, les auteurs exposent, avec beaucoup de justesse, les mesures à prendre pour tirer le meilleur parti possible des nouvelles possessions françaises. Ce livre, irréprochable au point de vue moral et religieux, peut, sans inconvénient, être mis entre les mains des jeunes gens, et figurer dans les bibliothèques populaires.

8. — Le Thibet ou *Tibet*, comme écrit avec quelque raison M. Léon Feer, est presque demeuré jusqu'à nos jours à l'état de *terra incognita ;* il est facile de faire le compte des voyageurs européens qui sont parvenus à en franchir les frontières : quelques missionnaires catholiques aux XVIIe et XVIIIe siècles, le voyageur anglais Manning en 1811, les Pères Huc et Gabet en 1846, sont les seuls qui aient pu visiter Lhassa, la capitale de ce mystérieux pays. D'autres missionnaires, notamment M. l'abbé Desgodin, cherchent vainement encore à y pénétrer ; nous leur devons cependant d'intéressants travaux géographiques et ethnographiques. C'est l'ensemble assez restreint des connaissances recueillies par ces rares voyageurs que M. Feer a réuni dans un petit volume de la bibliothèque ethnographique, dirigée par M. Léon de Rosny. Cette monographie est bien conçue, simplement exposée, et sera fort utile aux personnes curieuses de faire connaissance avec les peuples de l'Asie centrale ; on lira surtout avec intérêt des détails peu connus sur la religion lamaïque. Sauf d'injustes préventions contre les RR. PP. Huc et Gabet, dont l'auteur conteste la véracité, l'esprit de ce petit ouvrage n'est pas mauvais, et il y aurait profit à le faire figurer parmi les classiques de l'enseignement secondaire.

9. — Nous abordons la terre d'Afrique avec M. Victor Guérin, dont

on connaît les beaux travaux sur la partie orientale du bassin de la Méditerranée au triple point de vue historique, géographique et archéologique. Ses ouvrages sur la Palestine et la Tunisie sont des chefs-d'œuvre d'érudition consciencieuse. M. Guérin n'est pas seulement un savant de premier ordre, c'est aussi un fervent chrétien, qui se plaît à proclamer ses convictions religieuses. Dans les circonstances critiques où se trouvent les églises d'Orient, il a cru de son devoir d'élever sa voix autorisée en faveur de ces protégées de la France que d'aveugles sectaires veulent abandonner. Afin de réunir des documents précis et complets, il n'a pas craint d'entreprendre un nouveau voyage dans les pays qu'il avait déjà parcourus, en commençant par la Tunisie, l'île de Malte et la Tripolitaine, dont il a visité les églises et les écoles. C'est cette première partie de son pieux pèlerinage qu'il expose dans un volume qui se recommande par la simplicité du style et la modicité de son prix aux lecteurs des classes populaires. Il s'attache à faire ressortir les heureux résultats obtenus dans les établissements fondés, pour la plupart, par le cardinal Lavigerie ; à montrer le concours qu'ils apportent au développement de l'influence française ; à signaler les progrès à réaliser encore, les adversaires et les rivaux contre lesquels il faut lutter pour conserver les positions conquises. Cet exposé impartial de la question des écoles d'Orient vient à propos pour défendre les courageux apôtres qui servent à la fois l'Église et la France sans se laisser décourager par la persécution. Le livre de M. Guérin est donc de ceux qu'il faut répandre et faire lire dans l'intérêt de la vérité et aussi pour la préservation de l'antique prépondérance française dans les échelles du Levant.

10. — C'est encore un ouvrage de vulgarisation que la petite monographie de la Tunisie, écrite par M. Charles Simond. Après une description géographique très suffisante, l'auteur donne quelques notions succinctes sur les races et les productions du sol, puis un résumé historique jusques et y compris l'expédition française. Sur le projet de mer intérieure du regretté commandant Roudaire, M. Simond ne se prononce pas catégoriquement, mais il lui semble plutôt favorable ; il se montre, du reste, sobre d'appréciations en général, et surtout sur le terrain de la politique et de la religion ; cette neutralité est même parfois excessive ; il aurait pu, par exemple, sans qu'on pût le taxer de partialité, mettre en relief le rôle patriotique du cardinal Lavigerie. Les gravures sont médiocres et l'absence de carte est regrettable ; mais il convient de tenir compte de l'extraordinaire modicité du prix de ce petit volume que l'on peut mettre sans inconvénient entre toutes les mains.

11. — L'Afrique est toujours la terre classique des explorateurs de race ; l'un des plus jeunes de ces vaillants, M. Joseph Thomson, s'est

déjà fait un nom par d'importantes découvertes géographiques. Le récit de son voyage *Au pays des Massaï* fait suite à un premier volume intitulé : *Aux lacs de l'Afrique centrale.* Dans sa préface, il se défend de savoir écrire et déclare modestement qu'il n'a ni pesé ses mots, ni relu ses phrases ; selon son expression pittoresque, « ce récit sort brûlant de la forge » ; le lecteur reconnaîtra qu'il n'en a que plus de charme et de saveur ; d'ailleurs, le courageux explorateur avoue que son frère, le révérend J.-B. Thomson, y a quelque peu mis la main. Le fait est que son livre est intéressant, bien écrit et bien traduit. M. J. Thomson avait reçu de la Société royale de géographie de Londres la mission d'explorer la contrée inhospitalière qui s'étend à l'est du lac Victoria, que dominent les cimes neigeuses du Kenia et du Kilimandjaro, et qu'habite un des peuples les plus guerriers de l'Afrique équatoriale. Tous les voyageurs qui avaient tenté avant lui d'aborder ces redoutables parages avaient échoué ; plusieurs y avaient trouvé la mort ; les nègres de la côte eux-mêmes n'osent s'aventurer chez les Massaï, en sorte que les caravanes pour l'intérieur sont fort difficiles à organiser. M. Thomson n'aurait sans doute pas été plus heureux que ses devanciers s'il n'avait eu l'heureuse idée de s'associer avec des traitants arabes qui disposaient d'un nombreux personnel. Il dut cependant les quitter plus d'une fois pour pousser des pointes hardies vers les pentes du Kenia et jusqu'aux rives du Victoria Nyanza ; il courut alors les plus grands dangers et ne dut son salut qu'à la réputation de sorcellerie qui le précédait partout. Il visita ainsi des peuples chez lesquels aucun blanc n'avait pénétré avant lui ; chemin faisant, il eut les aventures de chasse les plus émouvantes, ayant à lutter contre des éléphants, des rhinocéros, des lions. M. Thomson glisse très délicatement sur les peintures de mœurs qui pourraient effaroucher de jeunes lectrices, ce qui permet de recommander son livre à peu près sans restriction. Les gravures sont nombreuses, comme dans toutes les publications de la maison Hachette, mais elles manquent généralement de netteté ; la carte est suffisante.

12. — L'ouvrage de M. P. Blaise, sur *Le Congo,* est une compilation des lettres et récits de divers voyageurs, tels que Livingstone, Cameron, Stanley, Compiègne, Brazza, etc. A l'aide de ces divers éléments, l'auteur a pu composer une description assez complète de cet immense bassin que la conférence de Berlin a partagé entre trois compétiteurs : l'État libre du Congo, la France et le Portugal. La partie géographique du livre manque d'intérêt et de clarté, d'autant plus qu'aucune carte n'aide le lecteur à s'y reconnaître ; les incorrections y sont nombreuses ; les noms géographiques et les points cardinaux sont souvent confondus les uns avec les autres. Les récits abrégés des explorations de Stanley et de Brazza sont plus soignés, et il faut convenir que M. Blaise a très

heureusement choisi les épisodes les plus saillants et les plus curieux en élaguant tout ce qui aurait inutilement traîné en longueur. Tout est à louer également dans les chapitres consacrés aux mœurs et coutumes des indigènes, qui sont décrites avec une convenance parfaite. Malgré les défauts signalés, les jeunes lecteurs tireront grand profit de ce livre qui leur est spécialement destiné.

13. — Nous regrettons de ne pouvoir faire le même éloge de l'ouvrage historique que M. de Caix de Saint-Aymour vient de publier. C'est une série d'études historiques distinctes, sans grande liaison entre elles. L'auteur donne d'abord un résumé des premières relations de l'Éthiopie avec l'Europe. Sous ce titre : *Un prince éthiopien à la Cour de France,* il raconte ensuite les aventures scandaleuses d'un certain Zago-Christ qui vint à Paris en 1634, et s'y donna pour fils du roi d'Éthiopie Hasse Jacob ; bien que personne en France ne l'ait pris au sérieux, M. de Saint-Aymour s'efforce d'établir le bien fondé de ses prétentions ; vu l'indignité absolue du personnage, la question de son identité présente en somme peu d'intérêt. La troisième partie, de beaucoup la meilleure, fait connaître les relations de la France et de l'Éthiopie sous le règne de Louis XIV. On y trouve de curieux détails sur le séjour au Caire, d'un envoyé du négus d'Abyssinie que M. de Maillet, consul de France, jugea inutile de laisser se rendre à Paris, sur le voyage de l'aventurier Poncet, et sur l'ambassade de M. du Roule, qui fut massacré à Sennaar, avant d'avoir pu atteindre Gondar. Parmi les documents mis au jour par l'auteur, le plus remarquable est un rapport de M. de Maillet au ministre de Pontchartrain, sur un projet de canal de la Méditerranée à la mer Rouge ; avec une surprenante perspicacité, ce diplomate prévoit que l'inconvénient d'une telle entreprise sera de tenter la cupidité de quelque prince étranger, qui ne manquera pas de chercher à s'emparer de l'Égypte pour dominer la route commerciale ainsi créée entre l'Europe et les Indes orientales. Cinq appendices reproduisent divers autres documents officiels. — Dans sa préface, M. de Caix de Saint-Aymour se défend de toute animosité contre la religion, bien qu'il se soit vu forcé, dit-il, de flétrir « les intrigues antichrétiennes et antifrançaises de certains ordres religieux. » Pour son excuse, il cite ces belles paroles de Sa Sainteté Léon XIII : « La première loi de l'histoire est de ne pas mentir ; la seconde, de ne pas craindre de dire la vérité ; et, en outre, que l'histoire ne prête au soupçon, ni de flatterie, ni d'animosité. » Malheureusement, l'auteur oublie bien vite ce magistral précepte ; son livre n'est qu'un violent réquisitoire contre les jésuites, qu'il poursuit d'une haine aveugle ; sur la foi des plus légers témoignages, il les accuse de tous les vices. L'Ordre des jésuites, dit-il, « a toujours considéré les scrupules comme une faiblesse et confondu la grandeur de l'Église

avec sa propre prospérité. » Plus loin, il leur reproche « leur orgueilleuse intolérance, » aussi bien en Éthiopie qu'en Chine et au Japon. Cette accusation est absolument contraire à la vérité historique ; qui ne sait, en effet, que l'Ordre des jésuites fut blâmé par le Saint-Siège, pour avoir toléré chez les Chinois convertis le culte national des ancêtres? Il est regrettable que ces attaques passionnées enlèvent toute valeur sérieuse à un ouvrage qui a, d'ailleurs, le mérite de donner des détails curieux et peu connus, sur les efforts de la France au XVIe siècle, en vue d'établir des relations politiques et commerciales avec le royaume d'Éthiopie.

14. — Nous revenons aux livres de vulgarisation, à l'usage de la jeunesse, avec l'auteur allemand bien connu, Franz Hoffmann. Une intrigue des plus simples, presque naïve, encadre d'utiles enseignements. Un jeune homme orphelin et maladif se laisse entraîner à entreprendre un long voyage au-delà des mers, par un ami dévoué qui vient d'être reçu docteur en médecine, et qui compte sur la distraction et le changement d'air pour lui procurer sa guérison. Ils s'embarquent tous deux et visitent Madère, puis la colonie du Cap ; plus tard, ils iront jusqu'à Ceylan ; le récit de leurs aventures dans cette île merveilleuse paraîtra dans un second volume. La longue traversée d'Europe au cap de Bonne-Espérance laisse à l'auteur le loisir de décrire les animaux marins et de donner sur divers phénomènes des explications aussi peu scientifiques que possible. Aussitôt débarqués à Cape-Town, les deux amis font la connaissance d'un général anglais qui les invite à de grandes chasses dans l'intérieur des terres. Naturellement, ils y rencontrent tous les animaux de la faune africaine : lions, éléphants, buffles, girafes, autruches, hippopotames, etc. Leurs aventures cynégétiques ne sont pas toutes des plus vraisemblables, mais elles ne laisseront pas d'amuser et d'instruire les jeunes lecteurs. L'esprit de cet ouvrage est des plus chrétiens : l'auteur ne laisse échapper aucune occasion de célébrer la puissance et la bonté du Créateur.

15. — Abordons maintenant l'Amérique par le nord ; nous ne manquerons pas de guides autorisés pour nous y accompagner. Voici d'abord M. Chalamet, qui entreprend de nous faire connaître les premiers découvreurs du Canada, et spécialement Jacques Cartier et Champlain. Dans une préface intéressante, l'auteur s'applique à mettre en relief les qualités colonisatrices de la race française ; il donne comme preuve de la fécondité des familles franco-canadiennes sur les rives du Saint-Laurent, cette curieuse tradition que le vingt-sixième enfant est à la charge du curé de la paroisse, et, paraît-il, ce n'est pas là une sinécure. Une carte-croquis permet d'embrasser d'un coup d'œil les développements de la colonisation au Canada. Cet ouvrage

intéressant et bien écrit serait un bon livre de vulgarisation si, au point de vue religieux, l'esprit n'en était déplorable. M. Chalamet est de ceux qui estiment, contre toute évidence, que les missionnaires catholiques entravent l'œuvre colonisatrice « par leur zèle intempestif et leurs ardeurs de conversion. »

16. — Nous préférons donc de beaucoup le beau volume de M. Jacques Peyrol, qui joint les qualités du fond aux agréments de la forme. Les éditeurs l'ont orné de bonnes gravures et de délicieuses vignettes encadrant gracieusement les en-tête de chapitres. Le titre devrait être : *Les Français d'Amérique;* ce sont, en effet, les descendants des anciens colons du Canada et de la Louisiane que l'auteur nous dépeint. La partie historique est bien développée et impartialement traitée; on ne peut, en effet, blâmer M. Peyrol, d'avoir flétri, comme il le mérite, le honteux abandon du Canada par le débile gouvernement de Louis XV et la vente de la Louisiane par Napoléon Ier. En revanche, on pourrait s'étonner de l'insistance avec laquelle il reproche à Louis XIV d'avoir interdit l'accès de nos colonies aux huguenots expulsés du territoire français; eux seuls, à l'entendre, eussent pu coloniser l'Amérique. Il n'en faut pas conclure que M. Peyrol soit hostile à la religion catholique ; il se plaît, au contraire, à reconnaître les services rendus par les missionnaires et le clergé dans les épreuves qui ont accablé la population franco-canadienne. A propos de la Louisiane, l'auteur cite ce fait que les habitants fêtent le 14 Juillet avec grand enthousiasme; il pourrait ajouter que cette manifestation, quelque peu révolutionnaire à nos yeux, est, hélas! bien excusable chez les Français d'Amérique, que la monarchie a sacrifiés aux désastreuses nécessités de la politique continentale. Quant à la conduite des Anglais déportant, au mépris des traités, l'honnête population française de l'Acadie et menaçant même de la réduire en esclavage, M. Peyrol la stigmatise avec une indignation justifiée dans des pages qu'anime un beau souffle patriotique. On lira également avec grand intérêt la description de Québec et la peinture de l'existence des paysans canadiens dans leurs fermes; c'est à donner l'envie d'émigrer en Amérique. En somme, ce volume est intéressant, instructif, facile à lire, irréprochable comme moralité; il serait presque parfait s'il ne manquait de carte.

17. — C'est en qualité de reporter du *Figaro*, que M. Bertie-Marriott fit le voyage du Mexique pour y assister à l'inauguration du chemin de fer qui conduit de Mexico à New-York en sept jours et huit nuits; aussi ne faut-il pas s'étonner si son livre est écrit en argot des boulevards et avec une légèreté de ton et d'allure qui ne permet pas de le laisser entre les mains des jeunes filles. Il faut rendre cette justice à l'auteur qu'il n'a pas perdu son temps et qu'il a bien utilisé son séjour au Mexique pour en parcourir les diverses provinces, observer les mœurs des habi-

tants, et même étudier quelques questions économiques et industrielles. Toutes ses sympathies sont pour les Indiens, le peuple conquis, qu'il juge bien supérieur aux Espagnols et surtout à leurs descendants dégénérés. Sa bête noire est l'ex-président de la République mexicaine, Manuel Gonzalez, de souche castillane; son héros est son successeur, Porfirio Diaz, qui est de race indienne; dans son admiration enthousiaste pour Mme Porfirio Diaz, il ne trouve rien de mieux que de la comparer à Alice Regnault, l'actrice parisienne, ce qui doit singulièrement la flatter si elle lit ce livre. Brouillé avec les Espagnols, M. Bertie-Marriott l'est aussi avec leur langue : il fait dériver de *Conception,* le nom propre *Concha,* qui signifie *baie.* Après quelques chapitres amusants sur la vie mexicaine, viennent des pages consacrées à des documents statistiques et à des renseignements d'un intérêt médiocre sur la culture du tabac dans les terres chaudes. L'esprit religieux de cet ouvrage est détestable : l'auteur déclare qu'il comprend mieux les anciens Mexicains adorant la montagne Ixtaccihualt (Dame blanche), que les Indiens convertis se prosternant à l'élévation de l'hostie consacrée. Plus loin, il approuve l'écrivain national Altamirano, de considérer le parti clérical comme « responsable de la dégradation et de la superstition dans lesquelles la nation est encore plongée. »

18. — L'entreprise du canal de Panama n'a cessé de soulever en Europe et surtout en Amérique bien des attaques passionnées : les uns affirment qu'à en juger par les résultats obtenus depuis l'ouverture des travaux, le canal ne sera pas fini avant vingt ou trente ans et que, d'ici là, les actionnaires se lasseront; d'autres prétendent que la mortalité dans l'isthme est effrayante, et qu'elle rendra impossible un jour ou l'autre le recrutement des travailleurs. Pour répondre à ces assertions malveillantes, M. de Lesseps n'a rien trouvé de mieux, l'année dernière, que d'inviter les délégués des Chambres de commerce françaises et étrangères à visiter avec lui les chantiers. M. de Molinari, le savant directeur du *Journal des Économistes*, fit partie du voyage, en qualité de représentant du *Journal des Débats*, auquel il envoya des lettres fort remarquées qu'il vient de réunir en un volume. Suivant lui, il n'est pas douteux que le canal ne soit ouvert à l'époque indiquée; le plus fort est fait; de nombreuses et puissantes machines et une véritable armée de travailleurs sont à l'œuvre; les chantiers présentent le spectacle d'une animation prodigieuse : enfin les détracteurs de l'entreprise font, inconsciemment sans doute, le jeu des Américains, qui espèrent décourager les actionnaires et parvenir ainsi à racheter la concession au rabais pour l'exploiter à leur profit. L'auteur se déclare émerveillé des installations du personnel, des ateliers de réparation et surtout des hôpitaux de Panama et de Colon; il estime avec raison qu'on a tort de trouver exagérées des dépenses qui ont

pour objet le bien-être et la santé des travailleurs. Les tableaux de mortalité font ressortir un état sanitaire qui, sans être excellent, est cependant loin de justifier certaines appréciations pessimistes. Pour prouver qu'il n'est pas seul de cet avis, M. de Molinari donne à la fin de son livre le rapport des délégués des chambres de commerce de Rouen et de Marseille. Au retour, voulant profiter de son voyage pour étudier la situation économique des Antilles, M. de Molinari prend le chemin des écoliers ; il s'arrête à la Martinique, à Saint-Thomas et surtout à Haïti. Le sort des bons nègres l'intéresse vivement ; d'après lui, depuis leur émancipation ils n'ont cessé d'être exploités par les blancs ; aussi juge-t-il le gouvernement d'Haïti et son président actuel, le général Salomon, avec une bienveillance qui peut sembler excessive, surtout lorsqu'on a lu les appréciations d'autres auteurs moins optimistes. La forme républicaine et démocratique de ce gouvernement n'est pas pour lui déplaire, bien qu'il ne ménage guère les épigrammes méritées à notre république blanche ; mais sur les principes sacro-saints du libre-échange, il se montre intraitable. Son livre est, du reste, bien écrit, amusant parfois, et aussi respectueux qu'on peut l'exiger d'un incrédule, à l'égard du clergé catholique et des sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui administrent les hôpitaux de l'isthme de Panama. Une bonne carte du canal et des héliotypies très bien venues ajoutent à l'agrément de ce volume.

19. — Il y a deux ans, nous faisions dans cette revue l'éloge du livre de MM. Hue et Haurigot, publié à la librairie Oudin sous ce titre : *Nos petites Colonies,* et nous souhaitions vivement de voir paraître bientôt des études analogues sur *Nos grandes Colonies.* Notre vœu est exaucé en partie, et nous avons en main un premier volume consacré à nos possessions d'Amérique, les Antilles et la Guyane. La compétence des auteurs sur le sujet qu'ils abordent est indiscutable : l'un d'eux est originaire des Antilles, et l'autre a, croyons-nous, séjourné quelque temps à Cayenne ; aussi, serait-il difficile de contester l'exactitude de leurs descriptions. Pour ne pas concorder en tous points avec celles de M. de Molinari, leurs théories économiques paraissent également dignes d'attention ; ils nous paraissent surtout avoir traité avec sagesse et modération ce difficile problème de la main-d'œuvre dont dépend la vie même de nos colonies d'Amérique ; MM. Hue et Haurigot ne pensent pas qu'elle puisse être résolue par l'immigration indienne ou chinoise, ni par la transportation. Ils ne dissimulent pas que les Antilles sont en décadence, que la Guyane se meurt ; en ce qui concerne cette dernière, le climat y est pour beaucoup, quoi qu'ils en disent, et les maladresses des gouvernements qui ont tenté divers systèmes de colonisation ne suffit pas à expliquer pourquoi un sol aussi fécond reste improductif. Les chiffres de mortalité qu'ils avouent

eux-mêmes ont leur éloquence, et les rapports des médecins de la marine attachés au service de la transportation s'accordent tous sur ce point. Mais, ce sont là des questions éternellement discutables, sans que l'on puisse arriver à savoir au juste qui a tort ou raison. Du reste, le livre de MM. Hue et Haurigot est des plus recommandables par l'impartialité des appréciations et la correction du style; il est en outre irréprochable au point de vue des mœurs et de la religion. Les cartes sont claires et complètes, et les gravures passables. C'est un parfait modèle de ce que peuvent produire, à un prix modéré, les éditeurs intelligents et consciencieux.

20, 21. — Le même éditeur a cru devoir scinder l'ouvrage précédent en deux volumes destinés plus spécialement aux bibliothèques populaires et aux distributions de prix. Le texte et les gravures sont les mêmes, mais le format est moins commode et le manque de cartes constitue un grave désavantage. L'édition in-12 nous paraît donc bien préférable.

22. — Il en est de même du *Voyage à travers nos colonies*; ce n'est autre chose qu'une réduction de l'excellent livre de MM. F. Hue et Haurigot intitulé *Nos petites Colonies*. On doit regretter, dans cet ouvrage de vulgarisation, bien des lacunes qu'il importerait de combler lors d'une nouvelle édition; car déjà les descriptions, exactes il y a deux ans, ne le sont plus aujourd'hui. La colonie du Gabon ne peut être séparée des récentes acquisitions sur le Congo que nous devons à M. de Brazza et qu'a ratifiées le congrès de Berlin. Les petites possessions d'Assinie et de Grand-Bassam avaient été évacuées, il est vrai, en 1874, mais elles ont été réoccupées depuis, et il faut leur ajouter le royaume de Porto-Novo. De même, aux îles Nossi-Bé, Mayotte et Sainte-Marie de Madagascar, on doit rattacher les Comores, placées depuis peu sous le protectorat de la France. Regrettons encore l'absence de cartes; c'est une erreur beaucoup trop accréditée que, pour les ouvrages de vulgarisation, des gravures plus ou moins pittoresques font meilleur effet que les cartes; on croit ainsi réaliser le difficile problème de volumes à la fois attrayants et bon marché; c'est un mauvais calcul. Les lecteurs des classes populaires n'ont pas d'atlas à leur disposition et, faute de cartes, ils ne peuvent rien comprendre aux descriptions géographiques. MM. Lecène et Oudin sont désireux de bien faire et l'on peut espérer les ramener à une saine appréciation de leurs propres intérêts; leur *Nouvelle Bibliothèque illustrée* est de celles dont il convient d'encourager le développement; car elle se recommande, en général, par un excellent esprit et par des prix très avantageux; il reste bien peu à faire pour la rendre parfaite.

23. — C'est encore un bon livre de vulgarisation que celui de

M. H. Feuilleret sur le détroit de Magellan, mais on n'y trouve pas plus de carte que dans les précédents. Le volume est divisé en trois parties bien distinctes. Dans la première, l'auteur donne le récit très complet de la découverte du détroit par l'illustre navigateur portugais qui lui a laissé son nom. Une petite erreur a échappé dans la correction des épreuves : les espagnols Pizarre et Fernand Cortez sont cités parmi les grands explorateurs qui ont fait la fortune du Portugal. La seconde partie est consacrée à la description pittoresque des détroits et des terres qui les enclavent, sans oublier les îles Falkland ou Malouines. Les lecteurs des classes populaires goûteront surtout les chapitres où il est parlé des animaux caractéristiques de ces régions, tels que le *mandou* et le *guanaco,* et les études de mœurs très bien faites sur les Patagons et les Fuégiens. Dans la troisième partie, l'auteur passe en revue les principaux navigateurs qui ont visité les détroits de l'Amérique Australe et donne des extraits bien choisis de leurs journaux de voyage. Il est à regretter qu'il n'ait pas même mentionné la mission française qui a séjourné en 1882-1883 sur la Terre de Feu, d'autant plus qu'on lui doit les détails les plus complets et les plus précis sur la géographie et l'ethnographie de ces contrées. Une note sur les Fuégiens termine cet attrayant volume qui se recommande par la correction du style, l'intérêt des descriptions et l'esprit religieux qui l'anime.

24. — On ne saurait trop encourager les officiers de marine à faire part au public des précieuses observations qu'ils ont pu recueillir dans le cours de leurs lointaines campagnes. C'est ainsi que M. Davin, lieutenant de vaisseau, nous invite à le suivre sans fatigue dans son voyage de *50,000 milles à travers l'Océan Pacifique,* et de nous faire parcourir avec lui le détroit de Magellan, les côtes du Chili et du Pérou, les archipels d'Hawaï, de Nouka-Hiva et de la Société. C'est au moment où se terminait la guerre entre les républiques de l'Amérique méridionale, que M. Davin les a visitées ; en bon Français, il prend parti contre les Chiliens vainqueurs, qu'il accuse d'avoir conduit les hostilités en vrais barbares ; d'ailleurs, il constate que, chez ce peuple ambitieux et pratique, l'influence allemande supplante de jour en jour l'influence française. Mais si les Péruviens lui sont plus sympathiques, ce n'est pas qu'il se fasse illusion sur la valeur de leur pays : d'une main sceptique, il arrache les vieux oripeaux pailletés de clinquant qui recouvrent la misérable nudité de l'ancien empire des Incas. Les ports jouissent encore de quelque prospérité, grâce aux dépôts de guano et de salpêtre, mais les villes de l'intérieur n'ont ni industrie ni commerce, et les campagnes sont dans un déplorable abandon. Le clergé, fort nombreux, est peu digne d'intérêt ; cependant, l'auteur en parle avec modération et rend justice aux bonnes intentions de l'archevêque de Lima, qui s'efforce de réformer les abus

dans son diocèse. Malheureusement, comme il le remarque avec raison, le catholicisme des Hispano-Américains touche au fétichisme. Au Chili, c'est autre chose : la franc-maçonnerie y est souveraine maîtresse ; à ce propos, M. Davin a tort de la croire discréditée en France; il fait vraiment trop d'honneur au bon sens de ses compatriotes. Dans l'archipel d'Hawaï, ou des Sandwich, il a la bonne fortune d'assister au couronnement du roi, et raille agréablement la pseudo-civilisation de ces descendants d'anthropophages, qui jouent au gouvernement constitutionnel à l'instar de leurs protecteurs anglais et américains. En décrivant l'archipel de Nouka-Hiva, il loue l'action vraiment civilisatrice et le désintéressement des missionnaires catholiques, tandis qu'à Tahïti, il déplore les agissements antifrançais des ministres méthodistes, et leur exploitation éhontée de la population indigène. En somme, ce livre est honnête, bien écrit, d'une moralité irréprochable et d'un intérêt assez soutenu ; il est fâcheux qu'à la place des mauvaises photographies qui ont la prétention de l'orner, l'auteur et l'éditeur n'aient pas donné une carte de l'Océan Pacifique.

25. — Parmi les navigateurs dont les savants travaux ont illustré la marine française, un des premiers rangs appartient sans contestation à Dumont d'Urville ; le grand marin était aussi un fervent chrétien. M. Soudry a entrepris de peindre cette belle et noble figure, et, dans ce but louable, a tiré parti du journal de voyage de M. Lebreton, peintre de marine. Neveu de l'amiral, Lebreton était tout jeune encore et se montrait rebelle à toute éducation, lorsque son oncle, voulant le forcer à devenir un homme, l'embarqua malgré lui sur l'*Astrolabe,* en qualité d'aide chirurgien, bien qu'il n'eût pas la moindre notion de l'art d'Esculape. Sous la double influence de Dumont d'Urville et de l'aumônier du bord, le jeune cancre prit goût au travail, apprit le grec et le latin, et, comme distraction, cultiva le dessin sous la direction de M. Goupil, peintre de l'expédition. Lorsque celui-ci mourut en mer d'une attaque de choléra, l'élève remplaça le maître et fit merveille. Certes, Lebreton, qui est mort depuis peu d'années, a laissé une réputation bien établie comme peintre de marine, aussi est-il difficile de le croire auteur des notes d'après lesquelles M. Soudry a composé son livre, excellent comme esprit religieux, mais déplorable au point de vue du style et des connaissances géographiques. Les fautes de français et d'impression y sont si nombreuses qu'elles se confondent et qu'il est impossible de les distinguer les unes des autres. Les termes de marine sont employés à tort et à travers; beaucoup même n'ont aucun sens. Mais ce qui dépasse toute mesure, c'est que l' « Astrolabe » et la « Zélée, » partant de Toulon pour le pôle sud, prennent des passagers à destination des côtes de Hollande, de Norvège, de Finlande, et défilent en vue de l'Islande, de la Sibérie, pour, de là, gagner les Açores et le cap

Horn! Une fois dans l'Océan Pacifique, les deux navires sautent, comme par enchantement, d'un archipel à l'autre, sans égard pour leur situation géographique respective ; dans le détroit de Torrès (que M. Soudry s'obstine à écrire Tohrès), ils courent les plus grands dangers d'être engloutis par les glaces, bien qu'à proximité de l'équateur; au cap de Bonne-Espérance, ils assistent au naufrage plus que fantastique du « Papin ». Du milieu de ses divagations se détache un chapitre intéressant qui prend à lui seul une cinquantaine de pages : c'est un extrait, authentique cette fois, du journal de Dumont d'Urville. L'illustre marin y raconte quelques faits saillants de son existence mouvementée, notamment la mission qu'il reçut du gouvernement de Louis-Philippe, de conduire en Angleterre Charles X détrôné; ces récits sont tout à fait remarquables par l'élévation des sentiments et du style. L'amiral s'y justifie des reproches qui lui ont été adressés sur la foi des rapports inexacts et il est difficile de ne pas croire à la sincérité de ses protestations, d'autant plus qu'elles se présentent appuyées du témoignage de la duchesse de Berry. Mais cette perle est si malheureusement enchâssée que l'impression générale produite par la lecture du volume est profondément triste ; il est impossible de recommander une œuvre qui ne peut que discréditer la littérature chrétienne.

26. — Nous terminerons galamment cette revue par le monument que M. Ch. Simond consacre aux exploratrices qui, dans le cours du XIXe siècle, ont rivalisé de science et d'intrépidité avec les Livingstone, les Slanley, les Brazza. La liste en est plus longue qu'on ne pourrait le croire, et, sur ce terrain, il faut reconnaître que le sexe aimable n'a rien à redouter d'une comparaison avec le sexe fort, sur lequel il l'emporte souvent par la finesse des observations. Des notices biographiques avec citations de leurs œuvres sont consacrées par l'auteur, à Ida Pfeiffer, Alexina Tinné, lady Esther Stanhope, Mme Hommaire de Hell, Mme de Bourboulon, la comtesse Dora d'Istria, Mme Isabel Burton, Frederika Bremer, lady Brassey, Mme de Ujfalvy-Bourdon, Mme Léonie d'Aunet. M. Simond passe ensuite rapidement en revue les voyageuses de moindre notoriété. Il est de ces biographies qui tiennent du roman : telles sont les dramatiques aventures de cette riche Hollandaise, Alexina Tinné, qui entraîne sa mère, sa tante et toute une phalange d'hommes dévoués, à la découverte des sources du Nil, les voit presque tous mourir sous ses yeux, puis va se faire assassiner par les farouches Touaregs, en plein Sahara ; telle est aussi la singulière destinée de cette lady Stanhope, qui, dédaigneuse de la haute position dont elle jouissait en Angleterre, rêve de fonder un royaume en Syrie, et meurt abandonnée de tous dans son château du Liban où elle a reçu les hommages de Lamartine. Nous aimons moins

la prétentieuse personnalité de la comtesse Dora d'Istria, écrivain de la *Revue des Deux-Mondes*, et admiratrice de Garibaldi qui « voyait en elle une sœur ». Elle partageait avec une autre voyageuse, Mme Elpis Melena, cet enthousiasme maladif pour le trop fameux aventurier, que M. Simond appelle pompeusement le patriote italien. Au point de vue moral, ces biographies ne laissent rien à désirer, mais l'esprit religieux n'en est pas irréprochable : dans les extraits des œuvres de Mme Dora d'Istria se trouvent des appréciations peu favorables aux catholiques.

Comte DE BIZEMONT.

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *La très sainte Eucharistie, d'après les écrits de Bossuet.* Texte établi et disposé par l'abbé J. VARIOT, docteur ès lettres, professeur à la Faculté des Lettres de Lille. Lille, Société Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, in-18 de XXIV-270 p. (*Bibliothèque eucharistique*), 1 fr. 50. — 2. *Jésus-Hostie, ou l'Autel, le Tabernacle, la Table sainte, d'après les Pères, les Docteurs et les Saints*, par l'abbé J. PAILLER. Bourges, E. Lévrier, in-12 de III-488 p., 3 fr. 50. — 3. *Aux pieds du saint Sacrement.* Collection in-18, à 0 fr. 50, de l'abbé J. PAILLER : *La Cène*, d'après Bossuet, 102 p.; *La sainte Communion*, 128 p.; *Octave du saint Sacrement*, par Bourdaloue, 160 p.; *Octave du saint Sacrement*, par saint Liguori, 140 p.; *Octave du saint Sacrement*, par Louis Bail, 122 p. Bourges, E. Lévrier. — 4. *Le Sacrifice dans le dogme catholique et dans la vie chrétienne*, par l'abbé J. M. BUATHIER, 2e édit. Lyon, Vitte et Perrussel, in-8 de XIX-490 p. — 5. *Catéchisme de la première Communion*, par l'abbé RAMBOUILLET. Paris, Haton, 3 vol. in-18 de 208, 200 et 240 p., 3 fr. — 6. *Manuel de retraite pour la première communion et la confirmation*, par le chanoine HUMBERT, docteur en théologie. Édition spéciale aux jeunes garçons. Lille, imp. Saint-Augustin, in-18 de IX-424 p. 4 fr. — 7. *La première Communiante à l'école du divin Maître. Lettres sur la vie chrétienne*, par l'abbé PAULIN MONIQUET, directeur du Catéchisme de Saint-Germain des Prés. Paris, V. Palmé, in-12 de XII-517 p. 2 fr. 50. — 8. *Le Guide chrétien du jeune homme, à partir de sa première communion*, par un ancien catéchiste de Saint-Sulpice. Paris, lib. internationale de l'Œuvre de Saint-Paul, in-18 de XVI-204 p. 0 fr. 60. — 9. *Le Sacré-Cœur de Jésus*, par le T. R. P. CHEVALIER, supérieur général des missionnaires du Sacré-Cœur. 3e édit. Paris, Retaux-Bray, in-12 de XVI-657 p. 4 fr. — 10. *Le Cœur de Jésus. Études philosophiques et chrétiennes*, par XAXIER DE LUCHAPT, prêtre du clergé de Paris, aumônier des Dames du Cénacle ou de la Retraite. Paris, Haton, in-12 de LI-398 p. 3 fr. — 11. *De cultu S. S. Cordis notiones quædam theologicæ*, scripsit L. HERMANNUS JOS. NIX, S. J. 2e édition. Augustæ Vindelicorum, typis D. M. Huttler, in-12 de 16 p. 0 fr. 25; par 25 exempl. 5 fr. — 12. *Le Saint-Esprit : sa grâce, ses figures, ses dons, ses fruits et ses béatitudes*, par le R. P. MARIE-JOSEPH FRIAQUE. Paris, V. Palmé, 1886, in-12 de XIX-440 p. 3 fr. — 13. *La Mission de l'Esprit-Saint dans les âmes*, par S. E. le cardinal EDWARD MANNING, archevêque de Westminster, traduit de l'anglais, sur la 3e édition, par K. MAC-CARTHY. Paris, Retaux-Bray, in-12 de X-420 p. 3 fr. 50. — 14. *La Foi de nos pères, ou Exposition complète de la doctrine chrétienne*, par le T. R. P. DD. JAMES GIBBONS, cardinal-archevêque de Baltimore, traduit de l'anglais sur la 28e édition, par l'abbé ADOLPHE SAUREL. Paris, Retaux-Bray, in-8 de 430 p. 4 fr. — 15. *Le Christianisme, ses dogmes et ses preuves. Causeries théologiques*, dédiées aux gens du monde, par l'abbé L. VERGER. Tours, Mame; Paris, Larcher, 2 vol. in-12 de 564 et 610 p. 6 fr. — 16. *Cours d'instructions pastorales*, par l'abbé DHAVERNAS. Paris, Sarlit, 3 vol. in-12 de 280, 315 et 330 p. 9 fr. — 17. *Les Fleurs de mes souvenirs*, par l'abbé DELAGRANGE. Bordeaux, A. Delagrange, in-12 de IX-524 p. 8 fr. — 18. *Les Familles bibliques*, conférences prêchées à la réunion des pères de famille, par le R. P. MATIGNON. S. J. 4e série. *Familles de Tobie et de Job.* Paris, V. Palmé, 1886, in-12 de 450 p. 3 fr. — 19. *L'Église*

est-elle l'ennemi? conférences prêchées à la cathédrale de Rodez, par l'abbé Achille Vidal. Paris, Jules Gervais, in-12 de vii-280 p. 3 fr. — 20. *Pourquoi nous ne voulons pas nous faire protestants.* Examen critique de la réponse de M. le Dr Gobat aux réclamations des députés catholiques du Jura, par l'abbé H. J. Crelier, ancien professeur de philosophie. Porrentruy, Léon Prêtre, in-8 de viii-106 p. — 21. *Essai sur le mois de Marie*, par l'abbé Alizon : *Marie mère*, 6e édit., in-12 de 192 p. Prix : 1 fr. 20. *Marie médiatrice*, 4e édit., in-12 de 290 p. ; *Marie modèle*, 3e édit., in-12 de 296 p. ; *Marie consolatrice*, 2e édit., in-12 de 298 p. Paris, Lib. internationale de l'Œuvre de Saint-Paul. Prix de chaque vol. : 2 fr. — 22. *Couronne d'éternelles louanges, ou nouveau mois de Marie*, par l'abbé J.-B. Pourtault. Paris, Retaux-Bray, in-12 de 320 p. 3 fr. — 23. *Aux pieds de Marie. Mois de Marie écrit spécialement pour les pensionnats de jeunes filles, les catéchismes de persévérance et les congrégations de la sainte Vierge*, par l'abbé J. M. Paillet. Paris, Haton, in-12 de 304 p. 3 fr. 50. — 24. *Le Rosaire illustré*, par le P. A. Vasseur, S. J. Paris, G. Téqui, in-18 de 36 p. — 25. *Le saint Rosaire et l'adoration nocturne. Réflexions utiles aux adorateurs*, extraites du R. P. Monsabré, par un religieux dominicain du couvent de Toulouse. Paris, Ed. Baltenweck, gr. in-18 de 194 p. 0 fr. 50. — 26. *Notre-Dame de Lourdes. Ses apparitions à Bernadette. Guérisons miraculeuses*, par L. Peyrin. Tours, Cattier, in-8 de 120 p. 1 fr. — 27. *Pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes en Flandre*, par le P. Antoine Denis, S. J. 2e édit. Lille, Société Saint-Augustin, in-12 de 280 p. 1 fr. — 28. *Lettres de sainte Catherine de Sienne*, traduites de l'italien par E. Cartier. 2e édit. Paris, Poussielgue, 4 vol. in-12 de 461, 462, 400 et 429 p. 12 fr. — 29. *Notions sur la vie religieuse et monastique*, par le R. P. Dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes. Paris, Mignard, in-12 carré (édition de luxe), 1 fr. 20. — 30. *De la Préparation à la mort*, par le cardinal Bona, traduite en français par l'abbé R.-J. Rance. Avignon, Seguin frères, in-18 de xvi-150 p. — 31. *Méditations sur saint Joseph*, par le T. H. F. Philippe, supérieur général des Frères des Écoles chrétiennes. Paris, Procure générale des Frères ; Poussielgue, in-12 de 316 p. 2 fr. — 32. *Le Mois des étrennes spirituelles. Méditations pour chaque jour du mois de janvier, suivi du traité des petites vertus*, par Mgr Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté. Paris, Bourguet-Calas, in-18 de 200 p. 0 fr. 75. — 33. *Méditations sur la Passion de Jésus-Christ*, composées en allemand par Ad. Franz Lennig, camérier secret de Sa Sainteté, traduites en français par l'abbé Am. Le Couvreur. Paris, lib. catholique de l'Œuvre de Saint-Paul, in-12 de xxii-604 p. 4 fr. — 34. *Le Quart d'heure pour Dieu, ou considérations, en forme de méditations pour tous les jours de l'année*, par l'abbé Larfeuil, vicaire général. 5e édit. Paris, A. Roger et Chernoviz, 2 vol. in-12 de xxiv-600 et xiv-608 p. 7 fr. — 35. *La Terre des vivants*, par Mme Napoléon Peyrat, avec une lettre approbative de Mgr Perraud. Paris, Plon, in-12 carré de xii-320 p. 2 fr. 50. — 36. *L'Art de méditer. Réflexions et méthodes, d'après saint Ignace de Loyola*, par un religieux de la Compagnie de Jésus. Lille, Société Saint-Augustin, petit in-12 de 72 p. 0 fr. 50. — 37. *Passé-Avenir. Conseils d'une mère à sa fille pour la dernière heure d'une année*, par la princesse O. Cantacuzène-Altieri. Lille, Société Saint-Augustin, petit in-8 de 40 p., cartonné, 1 fr. — 38. *Les Exercices de saint Ignace, en prières*, par un Père de la Compagnie de Jésus. Lille, imp. Saint-Augustin, in-18 de 38 p. — 39. *Le Chemin de la Croix et autres pieux exercices, en l'honneur de la Passion de N.-S. J.-C.*, avec gravures représentant les stations de la voie douloureuse, par l'abbé Reynaud. Paris, V. Palmé, in-12 de 108 p. 0 fr. 60. — 40. *Les Psaumes des Pèlerinages, avec réflexions*, par l'abbé Augustin Lémann, professeur d'Écriture sainte aux Facultés catholiques de Lyon. Paris, Delhomme et Briguet, in-12 de 51 p. — 41. *Manuale precum in usum theologorum.* Fribourg, Herder, in-12 de 554 p. — 42. *Le Sanctuaire de famille, dédié à la sainte Vierge*, par un Père redemptoriste. Paris, Œuvre de Saint-Paul, petit in-12 relié toile, de xii-815 p. 1 fr. 75. — 43. *Le Livre de messe des petits enfants*, par la vicomtesse de Lafrégeolière. Tours, Cattier, 1 vol. in-32 de 127 p.

La matière est abondante et la place très limitée. Pour être court et cependant ne rien omettre d'essentiel, nous croyons devoir, pour cette

fois, adopter la division de ces nombreux ouvrages par groupes ou séries, suivant le sujet qu'ils traitent.

1, 2, 3 et 4. — *Eucharistie.* — L'Eucharistie est la source principale de la vie divine que l'Église communique à l'âme du chrétien : elle est le point culminant d'où s'échappent les flots de la grâce et vers lequel convergent toutes nos pensées et toutes nos aspirations. Faut-il s'étonner qu'un pareil sujet ait tenté la plume de nombreux écrivains? On a écrit beaucoup et bien sur cette importante matière qui semble inépuisable, mais il y a des degrés dans le bien, et c'est rendre un utile service à la généralité des fidèles que de leur signaler le choix qui s'impose à leur piété. M. l'abbé Variot a profité de la connaissance approfondie qu'il avait acquise des œuvres de Bossuet pour emprunter à l'évêque de Meaux les considérations théologiques ou morales les plus élevées et en même temps les plus pratiques sur ce grand mystère. Le livre de *La très sainte Eucharistie* s'ouvre par une préface où l'auteur nous initie à la dévotion de Bossuet pour ce sacrement, nous indique les ouvrages auxquels il a fait ses emprunts, et enfin nous fait connaître la méthode qu'il a adoptée pour le classement de ses nombreux extraits. Suit une introduction qui comprend une prière usuelle pour la Messe et pour la Communion. L'ouvrage est divisé en trois parties, de douze chapitres chacune. La première, consacrée à l'Eucharistie comme sacrement, énumère et développe les bienfaits principaux que nous recevons de notre contact avec le Verbe divin; dans la seconde, l'Eucharistie nous apparaît comme sacrifice et Bossuet nous y révèle surtout le mérite de l'œuvre de la rédemption; la troisième partie contient tout ce qu'il nous importe de savoir pour la pratique de la communion. C'est un livre composé de morceaux divers, mais l'ordre qui a présidé à leur groupement en a formé un tout complet, parfaitement harmonisé, et l'on croirait presque que l'ouvrage est sorti tel de l'esprit de Bossuet : il ressemble à ces belles mosaïques formées d'innombrables petits cubes dont chacun, mis en sa place par une main habile, contribue à composer le plus harmonieux dessin.

L'abbé Pailler a fait le même travail dans *Jésus-Hostie,* mais avec plus d'étendue : il ne s'est pas limité à Bossuet, dont il reproduit certaines méditations sur *la Cène;* il a fait appel aussi aux Pères, aux docteurs et aux saints, et tous ces emprunts il les unit, dans son volume, en les rattachant à la pensée générale par des sous-titres qui lui servent de subdivision, en même temps qu'ils contribuent à l'unité de l'œuvre. Qu'on en juge par le simple énoncé de ces sous-titres : 1re partie, *la Cène;* 2e partie, *les Merveilles de l'Eucharistie;* 3e partie, *les Fruits de l'Eucharistie;* 4e partie, *la sainte Communion;* 5e partie, *le Sacrifice de la Messe;* 6e partie, *Outrages et réparations à Jésus-Hostie;* 7e partie, *Octaves du Saint-Sacrement;* 8e partie, *Prières diverses.* Mais

chacune de ces parties est en soi si complète, qu'elle peut, sans inconvénient, être séparée ou détachée des autres; l'auteur lui-même n'a pas hésité à en faire l'expérience et le voilà reproduisant, dans divers opuscules de propagande, les traités dont se compose son gros volume : c'est ainsi qu'il nous offre *la Cène* d'après saint Jean Chrysostome; *la Cène* d'après Bossuet; trois *Octaves du Saint-Sacrement,* l'une par S. Liguori, l'autre par Louis Bail, la troisième par Bourdaloue; *la sainte Communion* par divers, dont les principaux sont : le curé d'Ars, saint François de Sales, Fénelon et saint Léonard de Port-Maurice, etc... Le volume de l'abbé Pailler convient aux bibliothèques des hommes d'étude; les opuscules sont destinés aux simples fidèles auxquels ils seront éminemment profitables. Nous applaudissons à cette bonne pensée de vulgariser les œuvres de nos docteurs et de nos saints sur des sujets qui doivent être de plus en plus familiers aux fidèles, et nous serions heureux si nos humbles encouragements contribuaient pour une bonne part à une si utile propagande.

Une œuvre plus personnelle, quoique remplie de la sève abondante de toute la tradition catholique, est le livre de M. l'abbé J.-M. Buathier, intitulé : *Le Sacrifice dans le dogme catholique et dans la vie chrétienne.* Ce n'est pas un traité *ex professo* de théologie, mais il renferme sur la matière les considérations les plus intéressantes, souvent même tout à fait neuves. Se plaçant, d'abord, au point de vue du dogme, l'auteur envisage le sacrifice dans son caractère général, dans ses phases ou son histoire, dans son essence spéciale, et ici c'est le sacrifice de la croix sur le calvaire, le sacrifice eucharistique sur l'autel, qui n'est que le mémorial, la reproduction et l'application du sacrifice de la Croix; enfin le sacrifice dans ses rapports avec le ciel, avec le Sacré-Cœur, avec la sainte Vierge. Passant à un point de vue plus pratique, celui de la vie chrétienne, M. l'abbé Buathier nous montre la nécessité et l'utilité du sacrifice dans tous les actes de notre vie individuelle, familiale et publique. Le plan est simple et vaste en même temps : il a été bien rempli et, bien que l'auteur déclare avec trop de modestie que son humble livre est « insuffisant », il nous paraît, à nous, que son but a été pleinement atteint; nous ajouterons avec l'examinateur du livre que l'ouvrage fait réellement « honneur au talent et à la piété du jeune auteur qui l'a écrit. » Il ne plaira peut-être pas à ces esprits, trop nombreux, hélas! imbus des doctrines néfastes de l'égoïsme contemporain; il suffit qu'il apparaisse comme une éloquente et énergique protestation contre ces doctrines, et c'est ainsi qu'à toutes les qualités qui le recommandent, le livre de M. l'abbé Buathier joint l'avantage de répondre aux besoins des temps actuels. « Nous lui souhaitons, avec Mgr l'évêque de Belley, qu'il fasse beaucoup de bien. »

5, 6, 7 et 8. — *Première Communion.* — Nous ne sortons pas du sujet

précédent, mais nous nous restreignons à la « pratique » de l'Eucharistie, en tant que sacrement, et encore même dans des conditions très spéciales. La première communion est un des actes les plus importants de la vie chrétienne et l'on conçoit que l'Église tienne à l'entourer de toute sa sollicitude; ce qu'elle réclame surtout, ce sont de bons catéchistes, et ce n'est pas chose facile à obtenir. N'est pas catéchiste qui veut, et sur cent qui prétendent à l'honneur de ce titre, c'est à peine s'il en est un qui le mérite à tous égards. Nous voudrions pouvoir dire que l'abbé Rambouillet est une de ces exceptions. Heureusement, ici, comme dans toute perfection humaine, il est divers degrés, où l'on peut se tenir sans déshonneur, et c'est bien sur l'un des premiers que nous avons la satisfaction de placer l'auteur du *Catéchisme de première communion*. Le zélé et savant vicaire de Saint-Philippe du Roule a écrit son ouvrage pour les « pieux laïques qui offrent aux pasteurs des âmes leur concours pour les aider dans l'œuvre si importante de l'instruction religieuse des enfants... L'auteur s'est efforcé de mettre à la portée de ces jeunes intelligences les vérités même les plus élevées de la religion; de leur faire saisir les rapports intimes qui existent entre eux et Jésus-Christ; de leur donner une idée bien nette de la vie chrétienne et de leur en inspirer l'estime et l'amour. » M. l'abbé Rambouillet y a réussi dans l'ensemble de son œuvre, mais il y a bien, ici et là, certains points sur lesquels nous aurions voulu plus d'exactitude ou plus de précision, notamment sur le baptême, sur la grâce, sur la raison d'être de la rédemption par l'Homme-Dieu, sur le ministère doctrinal de l'Église; nous regrettons surtout que l'ouvrage ne porte pas l'approbation de l'ordinaire, seule garantie sérieuse de l'orthodoxie d'un livre d'enseignement catéchistique ou théologique.

La préparation immédiate à la première communion se fait pendant la semaine qui précède « le Grand jour » : œuvre essentielle à laquelle les catéchistes et les pasteurs des âmes donnent tous leurs soins. Nous leur indiquons, pour les aider très efficacement dans cette tâche, le *Manuel de retraite* que vient de publier M. le chanoine Humbert. Ce livre devrait être dans les mains de tous les enfants qui sont sur le point de faire leur première communion. « Essentiellement pratique, simple et sérieux tout ensemble, adapté aux besoins et calqué, pour ainsi dire, sur les habitudes et sur les exigences intellectuelles du jeune âge, ce *Manuel* conduit l'enfant jour par jour, heure par heure; il l'accompagne à tous les exercices; il le suit à l'école et à la maison; aussi longtemps que dure la retraite, il ne quitte le retraitant ni du cœur ni de la main. » Il lui met sous les yeux les prières ou lui suggère les bons sentiments dont doit être rempli le Grand jour, soit pendant la messe, soit pendant la cérémonie du soir; il n'omet même pas la messe spéciale du lendemain, la messe d'action de grâces. Et

puis, en forme de supplément, il indique tout ce qui est requis pour la confession; il offre des méditations pour le Chemin de la Croix et pour le saint Rosaire en harmonie avec le but de la retraite; il emprunte à l'*Imitation de Jésus-Christ* des lectures qui peuvent remplir les intervalles des exercices publics de ces saints jours; enfin, il reproduit une trentaine de cantiques accoutumés en pareille circonstance. Inutile d'ajouter que le *Manuel* peut servir aussi bien pour la retraite préparatoire à la Confirmation : un chapitre spécial est consacré à tout ce qui concerne la réception de ce sacrement.

L'aide que M. le chanoine Humbert vient d'offrir aux jeunes garçons, M. l'abbé Paulin Moniquet l'offre aux jeunes filles, avec cette différence toutefois que ce dernier prend « la première communiante » dès le début de la préparation à cet acte solennel : c'est la formation complète de l'âme que veut essayer d'accomplir le directeur du catéchisme de Saint-Germain des Prés. Son livre se divise en trois parties, qu'il désigne par ces trois mots : amendement, progrès, jours saints. Dans la première il s'attache à donner une idée juste de l'importance de la sainte communion, à démontrer la nécessité du choix d'un saint protecteur, à guider l'âme dans sa lutte contre le défaut dominant, dans la pratique de la confession, dans l'accomplissement des devoirs de la famille, de l'école et de la paroisse, dans la formation du caractère, dans les exercices de piété. La deuxième partie comprend tout ce qui est relatif à la mortification, à la piété, au respect, à la reconnaissance, à l'humilité, à l'obéissance, à la crainte et à l'amour de Dieu, c'est-à-dire à toutes les vertus qui conviennent au jeune âge. Dans la troisième partie est renfermé ce qui concerne la retraite et le jour de la première communion; comme le précédent, ce livre contient quelques pensées sur la confirmation et se termine par un choix des prières les plus usuelles. La forme épistolaire qu'a adoptée l'auteur nous semble bien choisie pour faciliter l'accès du catéchiste auprès de sa petite élève : elle le rapproche d'elle et lui permet de lui parler plus familièrement. Voici du reste en quelques mots le jugement que porte de ce livre Mgr l'Évêque de Rodez et qui vaut mieux que tout autre éloge : « Je suis heureux de vous dire, écrit Mgr Bourret à l'auteur, toute la satisfaction que j'ai éprouvée en lisant ces conseils si pleins de sagesse et de piété, que vous donnez à votre petite élève. La forme épistolaire que vous choisissez, pour mieux faire passer vos conseils, donne à ceux-ci un charme de plus... » Mgr Gay ajoute : « On sent dans vos pages cette science de l'enseignement catéchistique et cette connaissance de l'enfant que l'expérience seule peut donner. Ce livre de la *Première communiante à l'école du divin Maître* est fort utile et de plus fort opportun. »

Mais la tâche est-elle finie pour le prêtre au lendemain du jour de

la première communion? Il s'en faut bien. Cette âme, qui appartient maintenant à Dieu par des droits plus sacrés, il importe de la guider à travers les mille écueils qui vont se rencontrer sur sa route dans le siècle; il est nécessaire de la prémunir contre tous les pièges tendus à sa vertu, de lui indiquer tous les moyens de persévérance. *Le Guide chrétien du jeune homme à partir de sa première communion* est le livre qui convient au nouveau Tobie, entreprenant un si périlleux voyage; son compagnon de route le préservera de tous les dangers et lui vaudra les bienfaits les plus précieux. Pour s'insinuer plus facilement dans l'esprit et dans le cœur de ceux auxquels il s'adresse, « l'ancien catéchiste de Saint-Sulpice » met en scène deux jeunes gens qui correspondent entre eux et qui échangent leurs pensées ainsi que leurs sentiments. « Gaston et Fernand sont deux amis d'enfance qui, pour n'avoir pas étudié sur les mêmes bancs d'école, n'en doivent pas moins à de vieilles relations de famille une de ces amitiés échauffées par le soleil de Provence et où couve le germe des destinées morales de la vie tout entière... le type de l'amitié chrétienne, pure dans son principe, forte dans sa sève, naïve et confiante dans son expansion, féconde dans ses fruits... » Le livre a trois parties : dans la première se retrouvent les impressions produites sur les deux amis encore enfants par la première communion; dans la seconde sont rappelés les conseils et les règles de la vie chrétienne en vue d'assurer la persévérance; dans la troisième on assiste à l'épanouissement de cette vie chrétienne qui est la consolation et la force de l'âge mûr et de la vieillesse : le tout agrémenté de traits intéressants qui achèvent de faire la démonstration et emportent l'assentiment de la volonté. « Ouvrez donc ce livre, dirons-nous avec l'auteur à nos jeunes gens chrétiens, et lisez-le jusqu'au bout... vous tiendrez à le relire et le ferez passer à vos amis. »

9, 10 et 11. — *Le Sacré-Cœur.* — C'est encore de l'Homme-Dieu que nous nous occupons en abordant les livres du T. R. P. Chevalier, de M. l'abbé Luchapt et du P. Hermann Nix, qui traitent du Sacré-Cœur de Jésus. La dévotion à ce cœur adorable prend chaque jour plus d'extension et l'Église n'omet rien pour favoriser et accroître encore ce développement. Mais il importe d'instruire sur ce point la piété des fidèles en déterminant d'une manière précise l'objet même de cette dévotion et en veillant à écarter, même à prévenir les abus que l'ignorance ou l'erreur pourrait glisser dans la pratique. Le livre du T. R. P. Chevalier est un véritable traité théologique sur ce sujet si élevé, si fécond et si difficile; il commence par l'historique de la dévotion au Sacré-Cœur dont il nous fait connaître les origines et nous montre le cœur de Jésus centre de toutes choses; il continue en étudiant ce divin cœur en lui-même, qu'il envisage aux divers points de vue de la théologie, de la philo-

sophie, de la science moderne et la mystique divine ; il couronne son œuvre en considérant le Sacré-Cœur dans son amour, c'est-à-dire dans les moyens de réparation qu'il nous offre, dans les remèdes qu'il apporte aux maux de la société; dans ses rapports avec le ciel. Comme on peut en juger, l'auteur s'est appliqué « à faire connaître les trésors de charité cachés dans le cœur de Jésus » et tous ceux qui liront son livre, sauront proclamer que ses efforts n'ont pas été stériles; il a mérité, du reste, des suffrages émanés de l'autorité la plus haute et la plus compétente, du souverain Pontife lui-même, qui a daigné l'honorer du bref le plus flatteur : une telle consécration suffit à la gloire d'un auteur et lui assure, avec les bénédictions du Ciel, le plus enviable succès.

M. l'abbé Xavier Luchapt ne traite pas son sujet de la même façon, mais il a de nombreux points de contact avec le T. R. P. Chevalier. La première partie de son livre envisage le Sacré-Cœur dans ses relations avec les données de la science moderne : elle débute par la physiologie du cœur, et considère ensuite cet organe dans ses rapports avec la raison, avec la volonté, avec la sensibilité, avec la bonté ; ce sont des « études philosophiques » qui ne sont pas à la portée de toutes les intelligences; mais l'exposé en est fait d'une façon si simple, si claire, si précise, qu'il est très facile à saisir et qu'il ne manque pas de charmes. La seconde partie est théologique : elle étudie le cœur dans ses relations avec le dogme, tel que nous le révèle l'Évangile : le cœur de Jésus et la paternité divine ; le cœur de Jésus et la paternité humaine; le cœur de Jésus réhabilitant toutes les faiblesses ; le cœur de Jésus, cœur d'un Dieu. L'auteur est à la fois théologien et philosophe; mais, comme il le dit lui-même, son livre est surtout un acte d'amour au cœur de Jésus. C'est son amour qui lui a donné la force d'entreprendre et de mener à bonne fin une « étude » qui nécessiterait le génie, qui écraserait même le génie humain, et que Jésus seul pourrait faire comme il faut : l'amour du cœur de Jésus a dicté chacune de ces pages, et c'est pourquoi ce livre est appelé à faire du bien aux âmes : « il inspirera des sentiments nobles et courageux, il élèvera l'esprit, » et ainsi, au témoignage même de La Bruyère, il est dans les conditions voulues pour qu'on dise : « Ce livre est bon et fait de main d'ouvrier. »

Ne quittons pas ce sujet sans présenter à nos lecteurs les quelques pages que le P. Hermann Nix a consacrées au culte du Sacré-Cœur : notions théologiques écrites dans la langue de l'école, et exposées selon la méthode du Docteur angélique; il y a là, sur le culte en général et sur le culte du Sacré-Cœur en particulier, des considérations très élevées, servant de base à la dévotion qui nous occupe, et se prêtant à merveille aux développements les plus féconds pour la chaire.

Le latin est d'une rare pureté et d'une concision qui, au lieu de nuire à la clarté, semble, au contraire, la favoriser.

12, 13. — *Le Saint-Esprit.* — Depuis le *Traité du Saint-Eprit*, publié par Mgr Gaume, il y a plus de vingt ans, notre génération semble se familiariser davantage avec les études qui ont pour objet de nous faire connaître cette adorable personne de la Très Sainte Trinité, et elle accueille volontiers toutes les œuvres qui lui rappellent le Saint-Esprit. Voici deux nouveaux livres qui, sans être aussi volumineux que leur frère aîné, n'en ont pas moins leur importance, et nous paraissent devoir être aussi utiles. *Le Saint-Esprit,* par le P. Friaque, contient tout ce qu'enseigne la théologie sur la troisième personne de la Très Sainte Trinité. Le docte et pieux fils de saint Dominique nous instruit d'abord de la grâce du Saint-Esprit, en nous indiquant et les dispositions qui nous sont nécessaires pour la bien recevoir, et l'œuvre de déification qu'elle opère en nous, et enfin les rapports intimes du Saint-Esprit avec l'Homme-Dieu, avec Marie, avec l'Église ; puis, il nous décrit les admirables figures sous lesquelles se manifeste l'Esprit-Saint : le vent, le feu, la colombe, la nuée lumineuse, la fontaine d'eau vive ; il termine en nous expliquant les sept dons du Saint-Esprit. Ainsi apparaît l'action de cet Esprit puissant qui, suivant une comparaison qu'emploie l'auteur, semblable à un superbe palmier, enfonce ses racines dans la Divinité, et s'élance, en qualité de sanctificateur et de transformateur universel, pour développer dans nos âmes les magnifiques branches de ses dons et y produire ses délicieux fruits de vertu. Ce livre plaira à toutes les âmes « qui envient de bien connaître les grandes beautés de l'ordre surnaturel, et de participer abondamment, dès ce monde, aux gloires et aux délices ineffables de l'union divine. »

Ce travail du Saint-Esprit dans les âmes est encore fidèlement décrit dans l'excellent livre de S. E. le cardinal Manning : *La Mission de l'Esprit-Saint dans les âmes,* dont M. l'abbé Mac-Carthy nous donne une traduction ; mais le plan est moins vaste que celui du livre précédent ; le savant archevêque de Westminster se borne, dans les six premiers chapitres, à nous parler de la grâce comme l'œuvre d'une des personnes de la Sainte Trinité, comme instrument nécessaire pour opérer notre salut, et dans ses rapports avec les vertus théologales ; puis il passe à l'explication assez développée des dons du Saint-Esprit, et il consacre les trois derniers chapitres aux fruits de l'esprit, aux béatitudes, à la dévotion à l'Esprit-Saint. Pour n'avoir pas toute l'étendue qu'elle comporterait, l'œuvre a toutefois cet avantage, qu'elle est plus complète dans la partie traitée. Elle respire surtout un parfum de piété qui embaume chacune de ses pages, et que la traduction française a su heureusement nous transmettre. Enfin, elle est d'un à-propos spécial

au XIXe siècle. Cette étude s'offre à nous comme le véritable antidote contre cette disposition à l'erreur, si répandue, et contre l'esprit mondain et matériel de tant de chrétiens.

14 à 20. — *Apologétique et controverse.* — C'est encore un prince de l'Église qui nous offre le fruit de ses profondes études sous ce titre si humble et si grand en même temps : *La Foi de nos Pères.* Nous trouvons là, en effet, une « exposition complète de la doctrine chrétienne » surtout pour les vérités qui ont été très attaquées par le protestantisme. S. Em. le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore, écrit pour ses diocésains qui vivent parmi les disciples du prétendu réformateur, et son but est à la fois d'éclairer les fidèles pour les prémunir contre les assauts de l'erreur et de dissiper les préjugés des hérétiques pour les ramener dans le bercail de l'Église catholique : il s'attache donc de préférence à traiter de l'Église, dont il établit l'unité, la sainteté, la catholicité, l'apostolicité et la perpétuité; de la primauté de Pierre et de l'infaillibilité des papes; de l'invocation des saints; du purgatoire; des sacrements; des indulgences, etc. Il refait, pour ainsi dire, l'œuvre de Bossuet, l'*Exposition de la doctrine catholique sur les matières de controverse,* mais en la mettant en harmonie avec les exigences de notre siècle et les conditions de ses diocésains; ce livre répondait à un besoin si réel qu'en peu de temps il est parvenu à sa vingt-huitième édition. Plusieurs traductions en ont été faites; la traduction française qui vient de voir le jour et qui a pour auteur un jeune prêtre du diocèse de Nîmes va servir à faire connaître parmi nous cette œuvre de grande valeur. Nous souhaitons, avec Mgr Besson, qu'elle devienne aussi populaire qu'elle le mérite. Ce sera la meilleure récompense du travail de l'abbé Saurel qui, au témoignage de Mgr l'archevêque d'Ottawa (Canada) « est à la fois exact et fidèle, rendant pleinement la pensée de l'auteur. »

Le Christianisme de M. l'abbé P. Verger embrasse, lui, tout le domaine de la théologie et s'adresse en général à tous les gens du monde. Ce sont des « causeries » : ce qui permet un ton plus familier et comporte un peu plus de développement. Les questions les plus ardues sont traitées là avec une lucidité et une aisance qui les revêtent d'un charme irrésistible : point d'expressions techniques, point de termes qui heurtent; c'est une causerie agréable; les gens du monde les moins aptes à ces études sérieuses se surprennent à y trouver le plus vif intérêt. Dieu, la sainte Trinité, la création, l'œuvre des six jours, l'homme, la chute originelle, l'incarnation du Verbe, la Rédemption, l'Église, la vie future, sont autant de dogmes qui constituent le Christianisme et qui dépassent la portée de notre intelligence; mais grâce à la science et au talent de l'auteur qui les fait, pour ainsi dire, descendre de leurs sommets inaccessibles au vulgaire, ils nous apparaissent

dans leur plus ravissante clarté. Signalons en particulier ses preuves de l'existence de Dieu, développées d'une façon si claire et tout à fait neuve, ainsi que les pages consacrées au dogme de la création et les deux chapitres où l'auteur traite de l'Église et de la chute originelle. Dans son rapport très motivé l'examinateur de ce livre n'hésite pas à déclarer que l'ouvrage de M. l'abbé Verger est excellent. Cette opinion est aussi la nôtre : c'est le livre de tous les esprits ; puisse-t-il être bientôt dans toutes les mains !

Le *Cours d'instructions pastorales* de M. l'abbé Dhavernas est une œuvre de la même nature que la précédente; elle en diffère essentiellement comme genre. Dans l'une comme dans l'autre c'est le même abandon, la même simplicité; toutefois, les causeries n'excluent pas une certaine élévation et un développement assez étendu; les instructions pastorales doivent, pour atteindre sûrement leur but, se mettre à la portée d'un auditoire qui, dans son ensemble, n'est pas fait pour les hautes considérations spéculatives et ne veut pas être fatigué par un trop long effort d'attention. M. l'abbé Dhavernas a bien compris ce que réclamait de lui cette tâche si noble mais si difficile d'instruire les fidèles; dans une de ses instructions préliminaires, il a promis d'être « clair et court »; il faut lui rendre cette justice qu'il a tenu fidèlement sa promesse; chacune de ses instructions ne durerait pas plus d'un quart d'heure : c'est la vraie mesure qui convient aux « pastorales »; l'auditoire n'a pas le temps d'être fatigué et il retient d'autant plus facilement ce qu'on lui dit que sa mémoire est moins surchargée. Dans son *Cours*, l'auteur embrasse tout l'enseignement catholique : le dogme et la morale; mais dans les deux volumes qu'il vient de publier, son œuvre est loin d'être achevée ; nous l'engageons à la poursuivre et à la terminer ; elle est appelée à rendre les plus signalés services. En attendant, il nous donne un troisième volume renfermant des instructions pastorales pour les principales fêtes de l'année et dans lequel nous retrouvons toutes les excellentes qualités de l'auteur. Nous regrettons seulement qu'ici la méthode de M. l'abbé Dhavernas nuise au développement de plusieurs sujets : en un jour de fête, il sied à la parole de Dieu d'offrir à la piété des fidèles une nourriture plus abondante, et d'autre part, comment en un quart d'heure, exposer un mystère, l'expliquer, en tirer tous les enseignements pratiques? Citons pour exemple l'instruction pastorale sur la Noël, dans laquelle, pour avoir voulu être trop rapide, l'auteur est très incomplet, soit dans son récit, soit dans ses commentaires.

Ce n'est pas l'instruction pastorale ou catéchistique qui manque, plaignons-nous surtout du peu de zèle qu'on met à l'entendre et du peu de soin qu'on prend pour en retenir même les points principaux. Ah ! que la religion serait mieux connue et mieux pratiquée, si tous

les fidèles, chacun selon ses facultés, se faisaient un devoir de recueillir en sa mémoire les enseignements qui tombent du haut de la chaire de vérité, et de former, avec ce que M. l'abbé Delagrange appelle « les fleurs de mes souvenirs » un bouquet suave dont le parfum embaumerait chaque jour de leur vie! Si nous ne pouvons nous livrer à ce travail, profitons au moins du livre où nous le trouvons déjà tout fait : reportons-nous en arrière par la pensée; remettons-nous sur les bancs du catéchisme et rappelons-nous toutes ces vérités, tous ces devoirs qui nous étaient enseignés, mais que nous avons depuis lors presque oubliés; il importe de faire revivre ces souvenirs, et M. l'abbé Delagrange nous y aidera efficacement. Écoutez le jugement que porte de ce bon auteur, le très regretté évêque de Bâle : « Ce en quoi M. l'abbé Delagrange excelle, c'est dans le choix et la contexture des faits bibliques et historiques dont son livre est enrichi. Il y met un art merveilleux et fait preuve d'un goût exquis... On peut considérer ce travail comme un judicieux manuel d'enseignement religieux. »

Quand l'instruction religieuse sera plus répandue, les familles seront plus chrétiennes. Le type de ces familles se trouve au berceau même du monde : c'est la famille biblique. Le P. Matignon a pris à tâche d'étudier les mœurs des patriarches primitifs et des saints personnages d'Israël ; il s'est assis pour ainsi dire à leur foyer, les a vus à l'œuvre, les a suivis dans leurs travaux, a cherché même à sonder le fond de leur âme, et il a rapporté de cette sorte d'excursion une série de tableaux, des aperçus, des considérations, des enseignements dont il a composé sa grande œuvre : « La Paternité chrétienne » à laquelle viennent se rattacher ses « familles bibliques. » Il en est à la 4e série ; le volume qu'il vient de nous donner est consacré aux deux familles de Tobie et de Job, mais principalement à la première, qui occupe près de 400 pages, tandis que la famille de Job en prend à peine 35. L'histoire de Tobie et de son fils est en effet des plus fécondes en salutaires leçons, et le savant conférencier a su en tirer le plus merveilleux parti. Les œuvres charitables, les jours d'épreuve, un testament modèle, le voyage avec un ange, un mariage béni, les débuts de la vie conjugale, la fête des noces, le retour au foyer, la révélation du secret, le cantique d'action de grâces, la mort de Tobie : tout autant de titres sous lesquels le P. Matignon a groupé tous les enseignements que donne aux familles chrétiennes la famille de Tobie. Aucun détail du récit biblique n'est laissé dans l'oubli : tout est dit, expliqué, commenté avec une précision, une clarté, un tact et un à-propos qui donnent à ces conférences une sérieuse utilité aussi bien qu'un piquant intérêt. Ce livre est vraiment le livre du foyer et nous voudrions le voir sous les yeux de tous les pères de famille.

Les conférences prêchées à la cathédrale de Rodez par M. l'abbé Vidal

s'adressent à une autre catégorie de lecteurs ; il ne s'agit plus du reste ici de l'apologie du dogme catholique ou de la loi évangélique; nous entrons en pleine controverse. « *L'Église est-elle l'ennemi?* » Cette interrogation sert de titre au livre de l'aumônier du lycée de Rodez, et c'est à y répondre qu'il consacre six conférences. Nos adversaires prétendent que l'Église est l'ennemie de la raison, de la science, du progrès, de la vraie liberté, de la liberté de conscience et du patriotisme; ces calomnies ont été cent fois victorieusement réfutées, mais elles se reproduisent toujours avec d'autant plus d'audace qu'il y a plus de mauvaise foi ; il est donc utile, même nécessaire, de renouveler aussi souvent la réfutation. Cette tâche n'est pas facile, si on ne veut pas se borner à répéter ce qui a été déjà dit, si on tient à ne pas fouler les sentiers battus, sans s'exposer toutefois à faire perdre à la défense le moindre avantage de sa force et de ses moyens. Un juge très compétent est d'avis que M. l'abbé Vidal a pleinement réussi dans son œuvre de controverse. Mgr l'évêque de Rodez a bien voulu lui écrire : « La lecture de ces discours, dont le mérite est relevé par la distinction et les agréments du style, ne peut que faire un grand bien aux personnes du monde. Elle dissipera beaucoup de préjugés répandus contre l'Église. A tous ceux qui sont sincères et de bonne foi, vous faites comprendre que l'Église, loin d'être l'ennemie des âmes et des peuples, est au contraire la bienfaitrice par excellence du genre humain... Vous ne pouviez faire une œuvre plus opportune. » Le livre de M. l'abbé Vidal se termine par un entretien philosophique sur la liberté humaine : « Excellente dissertation, en forme de dialogue, qui est le digne couronnement de l'ouvrage. »

La brochure de M. l'abbé Crelier intitulée : *Pourquoi nous ne voulons pas nous faire protestants,* réduit la controverse à la réfutation d'un livre qui rappelle les prétendus griefs des prétendus réformés contre l'Église catholique; elle a aussi, avant tout, un intérêt local qu'ont pu apprécier, avec raison, nos voisins les catholiques de Suisse, pour lesquels elle est spécialement écrite ; mais son utilité peut s'étendre au-delà des limites de la république helvétique, et notre Midi notamment, peuplé de disciples de Luther, peut avoir à profiter de l'excellent travail de M. l'abbé Crelier. Le courageux polémiste attaque vigoureusement son adversaire, le poursuit dans toutes ses inexactitudes, ses exagérations et ses erreurs, dévoile ses sophismes, met en évidence ses contradictions, et puis, le terrain déblayé, il expose la doctrine de l'Église sur l'autorité en l'étayant du témoignage même de l'Écriture, précise la différence qui existe entre la règle de foi des catholiques et celle des protestants, et, concluant en faveur de la première, montre victorieusement combien la situation religieuse qui en résulte est meilleure pour le catholique que pour le protestant. La brochure se

termine par une apologie du gouvernement des anciens princes-évêques dans le Jura Bernois.

21 à 28. — *La Vierge Marie.* — Les mois de Marie pullulent, et chaque année on voit paraître une nouvelle et abondante floraison. Est-ce à dire que nous regrettons cette fécondité et que la multitude de ces livres présente de sérieux inconvénients? Telle n'est certes pas notre pensée; nous croyons, au contraire, que c'est là un indice certain du progrès de la dévotion à l'auguste mère de Dieu dans notre siècle, et que cette variété presque infinie de mois de Marie permet à chaque fidèle de choisir celui de ces petits volumes qui sied le mieux à son caractère, à sa condition, à ses besoins. A lui seul, M. l'abbé Alizon est auteur de quatre mois de Marie : va-t-on croire qu'il se répète, et qu'il n'y a de changé que le titre de ces quatre livres? On se tromperait bien : chaque mois a son plan distinct et s'adresse à une catégorie spéciale de fidèles ; la publicité de l'un ne nuit pas à la diffusion de l'autre, puisque le plus nouveau réussit à merveille sans empêcher que le plus ancien en soit arrivé à sa sixième édition. Tous les mois de Marie de M. l'abbé Alizon sont divisés par semaines; dans *Marie mère*, l'auteur consacre la première semaine aux gloires de notre Mère céleste, et la seconde à ses bienfaits; dans la troisième et la quatrième il s'occupe des besoins et des devoirs de l'Enfant de Marie; dans *Marie médiatrice*, nous lisons tout ce qui est relatif soit à la puissance et à l'exercice de la médiation de Marie, soit aux diverses sortes de suppliants et à leurs devoirs à l'égard de la Mère de Dieu; dans *Marie modèle*, l'auteur nous conduit par degrés à la perfection dont Marie est le type parmi les créatures : c'est, d'abord, la réhabilitation par Marie, puis le progrès dans la vertu, ensuite le sommet de la haute perfection, enfin la plénitude et la fécondité de la sainteté dans Marie; *Marie consolatrice* est, tout entier, une méditation sur la souffrance; d'une part, ce sont les sept douleurs de Marie et les sept sources de sa consolation; d'autre part, ce sont les douleurs et les consolations des enfants de Marie. La méthode est la même pour tous : une méditation précédée d'un texte de l'Écriture et divisée en deux points, une histoire en forme d'exemple et une prière; la prière est courte et empruntée toujours à quelque saint, mais la méditation, et parfois aussi l'histoire, nous ont paru trop longues. Le succès des livres de M. l'abbé Alizon nous dispense d'en faire l'éloge : ils sont déjà bien connus et méritent de l'être encore davantage.

Le *Nouveau mois de Marie* de M. l'abbé Pourtault trouvera aussi sa catégorie de lecteurs et elle ne sera pas la moins nombreuse. Sans doute, dans des matières que tant de pieux et habiles auteurs ont traitées avant lui, il a craint, d'abord, « qu'il lui serait difficile d'éviter leurs traces et de ne pas répéter ce qu'ils ont dit et redit bien des fois. » Mais,

il a pensé, avec raison, « que la louange des hommes ne saurait épuiser les perfections de la Reine du Ciel, et cette réflexion l'a encouragé à célébrer, lui aussi, les vertus et les grandeurs de Marie, en méditant les caractères distinctifs et personnels de cette grande existence d'une Vierge-Mère, tels que l'Église les a recueillis dans les *Litanies* de la Vierge, et qu'elle semble poser comme une couronne de diamants sur le front de son auguste Souveraine. » Oui, l'œuvre de M. l'abbé Pourtault est le commentaire des principales invocations qui composent les litanies dites de Lorette; mais la méditation de chaque jour a le tort de n'être marquée d'aucune division et de n'avoir aucun exemple à l'appui. Nous préférons la méthode accoutumée, qui a l'avantage d'être plus à la portée d'un auditoire paroissial.

Nous avons remarqué la même absence d'exemples dans le *Mois de Marie* de M. l'abbé Paillet; mais ici cette lacune nous paraît devoir être moins sensible, parce que ce pieux auteur destine son livre aux pensionnats de jeunes filles, aux catéchismes de persévérance et aux congrégations de la Sainte-Vierge; c'est-à-dire à un auditoire spécial et plus restreint, dont l'attention n'a pas besoin d'être réveillée et soutenue par des traits ou des exemples. M. l'abbé Paillet trouve « plus enfantin que doctrinal ce mode qui consiste à citer des histoires plus ou moins intéressantes à la fin de chaque journée; » nous ne saurions être de son avis : les exemples, au lieu de nuire à l'exposition de la doctrine, ne peuvent que lui servir en la rendant plus saisissante et, d'ailleurs, les paraboles évangéliques sont-elles autre chose qu'une sorte d'exemple qui contribue à fixer une vérité ou un conseil dans l'esprit de ceux que l'on veut instruire? En dehors de cette réserve, nous aimons à constater que M. l'abbé Paillet a fait « un livre sérieux et instructif, » et qu'il a réellement « donné aux vérités de l'ordre surnaturel cette douce onction de piété et cette forme persuasive sans lesquelles on ne peut point aller à l'âme. » Ses trente-deux méditations ont pour objet, tour à tour, les mystères de la vie terrestre de Marie et les nombreux bienfaits qu'elle nous prodigue du haut du Ciel.

Une autre forme de dévotion envers la sainte Vierge, non moins générale, mais plus ancienne que la précédente, est celle du saint Rosaire. Il est peu de fidèles vraiment pratiquants qui ne sachent réciter le chapelet, mais le nombre est grand, même parmi les plus pieux, de ceux qui ne savent pas joindre à cette récitation la méditation des mystères. Et cette méditation est pourtant une condition indispensable à remplir pour pouvoir gagner les indulgences. Le petit opuscule du P. Vasseur sera d'autant plus utile que la gravure vient encore à l'aide de la méditation et lui rend plus facile l'accès de tous les esprits, même les moins cultivés.

Le *Saint Rosaire et l'adoration nocturne* se propose aussi de nous

faire méditer les divers mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, mais avec cette particularité que ces mystères sont envisagés dans leurs rapports avec l'Eucharistie ou avec les dispositions des adorateurs du saint Sacrement. Ce sont des considérations tout à fait neuves, mais d'une rigoureuse exactitude et d'une orthodoxie irréprochable : elles sont extraites des *Méditations sur le saint Rosaire* où le P. Monsabré « a condensé la substance de sa doctrine, la piété de son âme, l'attrait de sa parole » ; ces quelques gouttes de pieuse et fortifiante doctrine ne peuvent que ranimer la dévotion des fidèles adorateurs et alimenter dans leurs âmes leur amour pour le Dieu de l'Eucharistie en même temps que leur piété filiale pour Marie.

Comment pourrait-on ne pas se sentir animé de la plus grande confiance en cette auguste Vierge, quand ses innombrables bienfaits nous parlent chaque jour de sa puissance et de sa bonté? On a eu raison de dire que le miracle est en permanence à Lourdes, sans parler de tous les autres sanctuaires que Marie honore de ses faveurs : aussi est-ce vers la grotte Massabielle que les fidèles dirigent leurs regards et portent leurs pas. Lourdes est comme un mot magique qui a la vertu de ranimer les courages abattus et de faire espérer même contre toute espérance. Faut-il s'étonner que les livres destinés à nous rappeler l'origine de ce sanctuaire se multiplient de jour en jour? Celui de M. Peyrin : *Notre-Dame de Lourdes*, ses apparitions à Bernadette, guérisons miraculeuses, est un des plus succincts et en même temps assez complet; il emprunte son récit au livre de M. Henri Lasserre, en se bornant aux faits principaux et aux prodiges les plus importants : sa brochure, qu'il dédie à la jeunesse, contribuera certainement beaucoup à accroître encore la dévotion à Notre-Dame de Lourdes.

La Vierge elle-même y travaille encore plus efficacement, soit en multipliant à Lourdes ses miracles, soit en favorisant d'autres contrées des mêmes privilèges. Lisez le livre du P. Antoine Denis : *Pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes en Flandre;* il vous apprendra que le hameau d'Oostaker, en Flandre, est comme la succursale de la Lourdes de France : primitivement il n'y avait là qu'une statue de Notre-Dame de Lourdes; grâce à la bienveillance de Marie, cet endroit est devenu le centre d'un pèlerinage très fréquenté et où la Vierge de l'Immaculée Conception prodigue ses faveurs spirituelles et temporelles. Le P. Denis rapporte plus de cinquante miracles accomplis à Oostaker, et ce n'est là qu'une partie des prodiges qui ont signalé ce sanctuaire. Avant lui, M. l'abbé Scheerlinck, dans son livre : *Lourdes en Flandre*, avait raconté déjà les merveilles de l'intercession toute-puissante de Marie et apporté aussi un témoignage de plus à cette vérité consolante pour notre foi :

que le bras de Dieu n'est pas raccourci et qu'aucun siècle ne fut plus fertile en miracles que le nôtre.

28 à 37. — *Ascétisme et spiritualité.* — Nous ne saurions mieux ouvrir cette série qu'en y donnant la première place aux *Lettres de sainte Catherine de Sienne.* Le traducteur de ces lettres les fait précéder d'une « Introduction, » où il raconte la vie et les œuvres de son héroïne. Cette entrée en matière était indispensable pour rappeler au lecteur l'importante mission de la sainte et lui permettre de bien comprendre le sens et la portée de ses écrits. Ce travail, qui n'occupe pas moins de 140 pages, dénote non seulement une profonde connaissance des œuvres de sainte Catherine, mais indique chez l'auteur un sentiment de sincère et vive piété qui se communique à ceux qui le lisent. Après un tableau de l'état de l'Église au XIVe siècle, M. Cartier expose la mission providentielle de sainte Catherine, raconte sa vie publique et son action à Sienne et en Italie, rappelle ses rapports avec Grégoire XI, son ambassade à Avignon, son retour à Rome avec le Pape, sa légation à Florence, son rôle auprès d'Urbain VI, ses démarches auprès des cardinaux et des princes, enfin le sacrifice que fait sainte Catherine de sa vie pour l'Église. Les lettres font la matière de plus de trois gros volumes : nous n'avons pas à en dire tout l'intérêt, que nos lecteurs ne peuvent manquer de soupçonner après ce qui précède; bornons-nous à en faire connaître les principaux destinataires et quelques-uns de leurs objets. Les lettres du premier volume ont été écrites aux papes Grégoire XI et Urbain VI, aux cardinaux Pierre d'Ostie, Pierre de Lune, Jacques et Pierre Corsini, au roi de France, à la reine de Naples, au roi de Hongrie, à divers seigneurs et comtes; elles sont au nombre de 58. Le second volume en contient 89, adressées à une foule de grands personnages du siècle et à divers supérieurs d'Ordres religieux : elles ont pour objet, la plupart, la légitimité de l'élection d'Urbain VI et l'excellence des vertus religieuses; le troisième volume en compte 102, dont le plus grand nombre adressées à des religieuses ou des religieux sur des sujets de spiritualité, et les autres à diverses personnes du monde pour les porter à la fidélité à leurs devoirs et les exciter à une plus grande ferveur; enfin, les 112 lettres qui composent le quatrième volume sont adressées à des fidèles de la même catégorie et ont aussi pour but de rendre aisée la pratique de la vie chrétienne. Une table analytique des matières principales traitées dans ces lettres termine l'ouvrage; elle permet au lecteur de trouver aussitôt le sentiment ou la manière de voir de la sainte sur tel fait, telle difficulté, telle vertu, et aussi de pouvoir, à l'aide des diverses indications, réunir pour une lecture spirituelle sur un sujet déterminé, les considérations que la sainte a disséminées çà et là, suivant les circonstances qui la forçaient à

écrire. Nous félicitons M. Cartier de cette utile innovation qui donne un nouveau prix à l'ouvrage, et nous tenons à constater que cette table, si réduite soit-elle, est aussi complète que possible et rédigée avec autant de clarté que de précision et d'exactitude.

Nous retrouvons comme un résumé de la doctrine de ces admirables lettres dans les *Notions sur la vie religieuse et monastique*, par le révérendissime Père dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes. Cet opuscule est destiné spécialement aux religieux, mais il ne serait pas déplacé dans les mains de beaucoup de laïques. Que de préjugés! Que de préventions! Que de calomnies contre la vie monastique et religieuse! « Prenez et lisez, leur dirons-nous : prenez ce livre qui contient toute la moelle de la doctrine la plus élevée; lisez ces pages où un saint religieux a laissé couler le trop plein de son cœur, et vous serez étonnés, ravis de pénétrer dans ces régions toutes nouvelles pour vous, où vous ne pourrez vous rassasier d'un miel et d'un lait qui feront vos délices. » Le livre de dom Guéranger se divise en trois parties. La première est consacrée aux « Notions de la vie religieuse et monastique » et traite de l'essence de la vie religieuse; de la vie monastique considérée comme la première forme de la vie religieuse. Dans la seconde partie, l'auteur nous initie à la formation de la vie chrétienne, base de la vie religieuse, et énumère tous les moyens efficaces par lesquels s'accomplit cette œuvre éminente. La formation à la vie religieuse fait l'objet de la troisième partie : il y est naturellement question de la pratique des conseils évangéliques. Ces simples indications suffisent pour faire connaître le plan du livre et donner une idée de son importance. Ajoutons un mot seulement pour louer la correction et l'élégance de la brochure au point de vue typographique : c'est un petit chef-d'œuvre sorti des presses de Solesmes et qui devrait servir de modèle à la plupart de nos éditeurs catholiques.

Nul moyen n'est plus efficace pour faciliter l'accomplissement des conseils évangéliques ou des devoirs de la vie chrétienne, que la pratique quotidienne et sérieuse de la préparation à la mort : on est sûr de ne point pécher et on peut devenir un saint en ne perdant jamais de vue les fins dernières. Le petit livre *De la préparation à la Mort*, par le cardinal Bona, est un excellent manuel pour cette pratique, et nous remercions M. l'abbé Rance d'avoir eu la pensée de le populariser en le traduisant en notre langue : il y a là tout ce qu'il faut pour nous apprendre à bien vivre et à bien mourir; signalons en particulier les diverses prières qui composent l'avant-dernier chapitre et qui peuvent venir en aide à la piété des moribonds, soit qu'ils les récitent eux-mêmes, soit que d'autres les récitent à leur place : elles suppléent très heureusement au défaut de pensées ou de sentiments qui est l'effet trop naturel de souffrances aiguës ou d'une insurmontable affliction

et elles remplissent avantageusement des instants précieux dont il faut bien que le malade profite pour consommer saintement son sacrifice.

Nous ne nous écartons pas trop du même sujet en plaçant ici les *Méditations sur saint Joseph*, par le T. H. F. Philippe. Saint Joseph n'est-il pas le patron de la bonne mort? Ce livre contient cinquante-deux méditations, qui embrassent toute la vie terrestre de saint Joseph en même temps que les bienfaits de son intercession et de son patronage du haut du ciel; une table spéciale indique les diverses méditations qu'on pourrait adapter à chaque jour du mois de mars consacré à honorer le père nourricier de l'Homme-Dieu. Le nom seul du vénérable auteur peut laisser deviner l'excellence de ce livre; ajoutons par surcroît le suffrage de l'ancien archevêque de Tours, qui écrivait au T. H. F. Philippe : « Nous avons trouvé ces méditations non seulement conformes à la bonne et saine doctrine, mais nous les croyons très propres à nourrir dans les âmes la piété chrétienne et la dévotion envers le saint époux de Marie, qui reçut de Dieu la grande mission de protéger l'enfance du Sauveur... Tous les fidèles y trouveront une puissante excitation à imiter les vertus du saint patriarche. »

Le Mois des Étrennes spirituelles, de Mgr Ricard, nous fait passer de l'imitation de saint Joseph à celle de son fils adoptif. C'est un tout petit volume très coquet, bien imprimé et qui plaît au regard; mieux encore, il contient d'excellentes méditations pour chaque jour du mois de janvier, et un traité des petites vertus qui est aussi facile à comprendre qu'utile à mettre en pratique. En tête, se trouvent quatre pages toutes blanches, destinées à recevoir par écrit les « souvenirs du mois des étrennes spirituelles », et à la fin l'auteur a réuni les diverses prières et les litanies qui ont rapport à l'enfance de Jésus. Chaque méditation est sous le titre d'une figure biblique symbolisant un devoir ou une vertu : c'est l'étrenne spirituelle que l'âme offre d'abord au divin Enfant; la méditation a pour sujet la vertu figurée par l'offrande et le pieux exercice se termine par une pratique en harmonie avec le sujet de la méditation : le tout très court, exprimé dans un style plein d'onction et appuyé sur la plus pure doctrine.

Les Méditations sur la Passion de Jésus-Christ, composées par M. Adam Lennig, ont plus d'étendue; mais, à vrai dire, elles pourraient presque servir d'allocutions ou de conférences, et sous cet aspect, sans être toutefois aussi longues que les conférences du P. Ventura sur la Passion, elles nous rappellent un peu l'œuvre du savant général des Théatins. Même après l'ouvrage du P. Ventura, les méditations de M. Lennig ne laissent pas que d'avoir leur valeur et leur utilité ; le vénérable vicaire général de Mayence ne s'est pas, du reste, proposé de marcher sur les brisées de son éminent devancier; ses méditations

sont surtout pratiques et ont pour but unique de tirer de chaque détail de la passion un enseignement moral, qui s'applique au besoin de l'âme, tandis que, sans négliger toutefois cette utilité, le P. Ventura s'applique principalement à commenter chaque mot du récit évangélique, à en expliquer d'abord le sens littéral en le rattachant aux phases les plus importantes de ce drame douloureux, à en donner ensuite les sens, figuré ou anagogique, dont il est susceptible. M. l'abbé Le Couvreur a été bien inspiré de nous traduire ces méditations, qui sont de nature à accroître la dévotion des fidèles pour le divin Crucifié, et plût à Dieu que son travail donnât à nos prédicateurs du Carême la pensée de prendre pour sujets de leurs sermons les divers incidents de la passion de Jésus-Christ ! Saint Paul aimait à prêcher Jésus-Christ crucifié : il serait fort à souhaiter que cette prédication se généralisât le plus possible, en tenant compte cependant des circonstances et des besoins de chaque paroisse. « On médite bien trop peu chez nous, faut-il dire avec l'auteur, la passion du Christ. Et parce que nous comprenons trop peu la passion, par-là même aussi nous comprenons trop peu le christianisme... on peut dire avec vérité, que le christianisme, c'est la religion de la passion et de la mort de Jésus-Christ. »

L'exercice de la méditation n'est pas une pratique qui appartienne exclusivement à une période déterminée de l'année ; il devrait se faire indistinctement chaque jour, et celui qui s'y montrerait fidèle s'apercevrait bien vite des fruits abondants et précieux qu'il en retirerait. Faudrait-il pour cela beaucoup de peine et beaucoup de temps ? Quoi de plus facile de se recueillir un peu, et qui de nous ne trouverait quelques minutes pour élever son âme au-dessus des sollicitudes d'ici-bas ? « *Le Quart d'heure pour Dieu :* voilà ce que nous propose M. l'abbé Larfeuil, et il faut bien croire que son œuvre a été agréée de beaucoup, puisque son livre en est à sa cinquième édition. Chaque matin il nous donne rendez-vous auprès du souverain Maître et avec lui nous sommes de garde auprès de ce chef suprême des élus avec lequel nous conversons familièrement. Comme la journée promet d'être bonne, féconde, heureuse, après un semblable début ! Comme on fait, dans certains foyers, la prière du soir en famille, il faudrait que partout où l'on pourrait, on fît en famille la lecture du sujet de la méditation, devrait-on attendre pour cela le moment où l'on se réunit pour le premier repas : cette pieuse habitude transformerait une famille, et pour un quart d'heure qu'elle donnerait à Dieu, elle verrait ses heures se décupler par le nombre des bienfaits et des consolations du Seigneur. Le livre de M. l'abbé Larfeuil renferme tous les sujets qui intéressent le chrétien : les grandes vérités à croire, les devoirs à remplir, les obstacles au salut à détruire, les moyens de sanctification à employer. Chaque méditation est divisée en deux points et se termine par une résolution

pratique. A la fin de l'ouvrage se trouve une table analytique des matières semblable à celle que nous avons signalée dans le 4e volume des *Lettres de sainte Catherine de Sienne :* nous n'avons pas à nous répéter au sujet de l'excellence de ces sortes de tables.

Sanctifiés par la méditation, nous entrerons avec les élus dans *La Terre des vivants,* où nous introduit d'avance, par la pensée, Mme Napoléon Peyrat. Mgr l'évêque d'Autun a fait avant nous ce voyage et il en parle en ces termes : « Quelle salutaire excursion! Qu'il fait bon gravir ces cimes que l'Esprit-Saint appelle les collines éternelles! Quel air vivifiant on y respire! Quels magnifiques horizons se déroulent devant le regard, tour à tour ébloui et reposé!... Puisse la lecture de cet excellent « Guide à la terre des vivants » donner à beaucoup d'âmes le besoin, l'attrait, le désir d'avoir plus souvent commerce et conversation avec les cieux! » Quatorze méditations suffisent à épuiser le sujet; en voici le titre : le Départ; les Guides; Qu'est-ce que vivre? l'Épanouissement; le Revoir; le faux Mysticisme et le faux Amour; l'Activité des Élus; les Traits divers; les Traits communs; plusieurs Demeures; la Résurrection de la chair; le Corps spirituel; le Dégoût de la vie présente. Nous aurons fait connaître tout le livre en disant qu'une seconde partie, plus courte, contient quelques prières et des consolations en harmonie avec le sujet.

On se résoudrait à méditer, mais le moyen de pouvoir le faire! Ce prétexte n'existera plus désormais, quand nous aurons présenté à nos pieux lecteurs le petit livre de ce religieux de la Compagnie de Jésus qui a la prétention de nous apprendre *L'Art de méditer*. En quelques pages, il nous enseigne quelles sont les conditions nécessaires pour une bonne méditation, et il nous fait connaître plusieurs méthodes, qui nous rendront facile cet important exercice.

C'est parce qu'elle avait bien appris à méditer, que Mme la princesse Cantacuzène Altieri a su trouver ses excellents *Conseils d'une mère à sa fille pour la dernière heure d'une année.* Ces considérations sur le passé et sur l'avenir sont le fruit de profondes réflexions. Au seuil d'une nouvelle année, cette tendre mère, attentive à former l'âme de sa fille, l'invite d'abord à reporter sa pensée en arrière et à se rappeler l'usage qu'elle a fait des grâces et des bienfaits de Dieu, puis à regarder en face l'année qui va s'ouvrir et à se préparer à la mettre à profit pour la plus grande gloire de Jésus-Christ. « Que cette année vous rapproche de lui, dit-elle en terminant, et elle aura vraiment été pour vous une bonne et heureuse année! » Puisse ce souhait être celui de toutes les mères chrétiennes!

38 à 43. — *Pratiques de dévotion; prières.* — Nous n'aurions ici presque qu'à signaler le titre des livres que nous annonçons; il nous suffira d'ajouter quelques mots. Ce sont d'abord les *Les Exercices de saint*

Ignace en prières : ce petit volume contient, entre autres, des prières pour obtenir la sagesse et connaître sa fin, pour s'animer à la pénitence, pour aider à la contemplation des mystères de l'Évangile ; prières des trois degrés d'humilité, des trois classes, des deux étendards, etc. — C'est ensuite, *Le Chemin de la croix* de M. l'abbé Reynaud. Ce livre renferme une instruction générale et une homélie sur le Chemin de la croix, une méthode pour l'érection des stations, l'exercice ordinaire du Chemin de la croix, dont chaque station est marquée par une gravure, enfin diverses pratiques et autres pieux exercices relatifs à la Passion ; c'est un livre excellent pour les fidèles, mais surtout pour le prêtre. — Voici le tour des *Psaumes des pèlerinages* de M. l'abbé Augustin Lemann : cette petite brochure comprend la traduction des quinze psaumes (du 119e au 133e) que l'on pourrait appeler les psaumes des « montées » ou des « pèlerinages ; » l'auteur accompagne chaque strophe de pieuses réflexions qu'il groupe sous des titres tels que les suivants : les Maux de l'exil ; l'Arrivée à Jérusalem, la Prière instante, l'Intervention prochaine, Dieu seul source de tous biens, Humilité et Espérance, les Adieux. L'opuscule se termine par une sorte d'apothéose de la Croix qui est ici-bas « l'arme du pèlerin ». — Le *Manuale precum ad usum theologorum* est une collection très complète des prières et des hymnes qui peuvent servir de pratiques de piété ou de sujets de méditation pour entretenir la ferveur des prêtres et des jeunes clercs ; un appendice renferme le cérémonial des ordinations, depuis la tonsure jusqu'à la prêtrise. — *Le Sanctuaire de famille, dédié à la sainte Vierge :* vaste recueil de toutes les pratiques qui peuvent favoriser l'accroissement de la vie chrétienne dans nos familles ; on y trouve aussi une courte méditation, très pratique, pour chaque jour de l'année, et à la fin « le petit catéchisme du salut », qui nous paraît un sérieux et utile complément de ce formulaire. — Terminons par le *Livre de Messe des petits enfants,* une gentille miniature, dont nous devons le texte à Mme la vicomtesse de Lafrégeolière, et qui fera les délices de ceux auxquels il s'adresse : la Messe en est l'objet principal et l'auteur s'applique, soit par des réflexions, soit par des images, à en faire comprendre aux enfants les diverses cérémonies. Ce petit livre mériterait d'être répandu à profusion dans toutes nos écoles : on ne saurait faire de plus utile propagande.

F. Chapot.

THÉOLOGIE

Cours d'apologétique chrétienne ou exposition raisonnée des fondements de la foi, par le P. W. Devivier, de la Compagnie de Jésus. Deuxième édition. Tournai, typ. Decallonne-Liagre. 1886, in-8 de 396 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si cet ouvrage, d'un mérite remarquable, a pu atteindre sa deuxième

édition avant que le *Polybiblion* ne le fît connaître à ses lecteurs, la raison en est dans la modestie de ses prétentions. C'est principalement *un cours d'apologétique*. Aussi ne s'adresse-t-il pas d'abord et surtout au grand public. Il vise une classe toute spéciale : les élèves qui sont proches du terme de leurs humanités. Pour eux, il est urgent de compléter leur éducation religieuse par une exposition solide des fondements de la foi. C'est une œuvre non moins utile, de leur faire aussi connaître les objections soulevées par les ennemis de la religion, en leur fournissant la réponse d'une science plus sérieuse. Le livre du P. Devivier est parfaitement adapté à ce besoin. Les grandes questions religieuses y sont nettement posées et résolues d'une façon lumineuse. Netteté d'exposition, vigueur de raisonnement, franchise dans l'objection, fermeté et modération dans la réponse, telles sont à nos yeux les qualités maîtresses de ce cours.

Dans sa première partie, qui a pour objet de fortifier la religion chrétienne contre les attaques du rationalisme, le P. Devivier a fait, de ces preuves scientifiques, de ces difficultés, de ces réponses, un exposé tout à la fois succinct et complet. Sans tomber en des longueurs, il donne à chaque question les développements qu'elle mérite, et ne nous refuse pas le plaisir d'entendre, citées avec grand à-propos, les meilleures pages des écrivains les plus autorisés dans chaque sujet. Voilà ce qui fait le charme spécial de cette première partie. Plus grand encore est, à nos yeux, l'intérêt de la seconde partie, qui met en lumière les droits de l'Église catholique romaine à notre foi et à notre soumission. Ici nous avons affaire à d'autres adversaires, quoique les premiers ne manquent guère de rentrer traîtreusement dans la mêlée.

Contre toutes les sectes séparées, faisant appel à la démonstration traditionnelle tirée des notes de la vraie Église, l'auteur prouve à l'évidence, dans ses deux premiers chapitres, que l'Église catholique romaine est seule la véritable société fondée par Jésus-Christ : dès lors, pour quiconque admet la révélation chrétienne, c'est, par nécessité logique, un devoir absolu d'entrer dans son sein et d'y demeurer. Ce point capital mis en sûreté, l'auteur ajoute trois chapitres : des pages très belles et très pleines ; nous ne dirons pas de longues pages : malgré leur nombre, nous serions beaucoup plus tenté de les trouver trop courtes. Elles sont consacrées à ces questions vitales, qui ont aujourd'hui encore le privilège de passionner tous les esprits capables de réfléchir. Quelle est l'autorité de l'Église? Quel est son droit d'enseigner, d'administrer, de gouverner, de punir? En quoi consiste son infaillibilité? Quels rapports existe-t-il, de droit et de fait, entre elle et la société civile? Vient ensuite une série d'accusations, les plus fréquemment formulées contre l'Église, toutes celles qui offrent quelque chose de plausible et de spécieux. Ici nous ne pouvons

qu'énumérer : l'intolérance de l'Église, l'Inquisition, le procès de Galilée, les guerres dites de religion, les croisades, la révocation de l'édit de Nantes, la Saint-Barthélemy, le pouvoir exercé au moyen âge par les papes sur le temporel des princes, les mauvais papes : autant de points successivement examinés à la lumière de la plus saine critique historique et des principes catholiques les plus purs. Dans la réponse, l'auteur a su constamment allier la fermeté à une sincérité, une loyauté parfaites. C'est un grand mérite d'avoir pu, sur tant d'objets divers, obscurcis souvent par les préjugés, envenimés par de longues disputes, dire d'une manière concise, didactique, et néanmoins entraînante, toute la vérité, rien que la vérité. Après avoir suivi attentivement l'auteur dans tous les détails, nous croyons pouvoir affirmer que, sur aucun point, il ne s'écarte de la solution admise, dans l'état actuel des sciences historiques, par les défenseurs les plus éclairés de l'Église.

On pourrait souhaiter, dans quelques passages, une correction de style un peu plus exigeante : elle sera sans doute assurée dans une prochaine édition. Ce livre en effet nous paraît fait pour prendre place dans la bibliothèque de tous les hommes qui s'occupent de science religieuse. Les uns y trouveront un excellent aide-mémoire; les autres, un répertoire et un guide dans leurs recherches; tous, un ami souvent utile à consulter sur quelques points en litige.

Plusieurs Revues ont reproduit les approbations très élogieuses qu'un grand nombre d'évêques, soit en Belgique, soit en France, ont données à ce bel ouvrage. Nous nous contenterons de citer les paroles par lesquelles un éminent prélat, monseigneur l'archevêque d'Albi, termine sa lettre à l'auteur : « Votre cours d'apologétique chrétienne est donc plus qu'un livre instructif; c'est encore un modèle achevé d'exposition méthodique et de discussion savante. A tous ces titres, il est vraiment précieux. Je voudrais le voir dans la bibliothèque de mes séminaristes et de mes prêtres; ils y trouveraient tous les éléments de la controverse catholique, et ils y apprendraient la manière de s'en servir. »

CH. HOUZE, S. J.

L'Histoire des Religions. *Son esprit, sa méthode et ses divisions, son enseignement en France et à l'étranger,* par MAURICE VERNES, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études (Sorbonne). Paris, Ernest Leroux, 1887, in-12 de 281 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est une collection de morceaux détachés, ayant pour lien l'unité de sujet, qui est l'histoire des religions. L'objet de l'histoire des religions est d'étudier les idées et les pratiques religieuses des différents peuples. Il n'y a pas longtemps qu'on en a fait une science à part, que M. Vernes voudrait faire appeler *hiérographie*. Parmi ceux

qui se sont voués à cette science, un trop grand nombre s'en sont servis comme d'une arme contre le christianisme. M. Maurice Vernes s'élève contre cet abus : « L'histoire des religions ne doit point être une machine de guerre, un instrument de combat aux mains d'un parti contre un autre. Ce que nous demandons, c'est, d'une part, qu'on s'attache de préférence aux grandes religions, historiquement connues ; et, de l'autre, qu'on les étudie, non comme les modifications ou les transformations d'une forme primitive, commune à un groupe, mais en elles-mêmes. » L'avis est sage et l'intention excellente. Le difficile sera de le faire écouter par des hommes qui étudient moins les religions pour elles-mêmes qu'en haine de la religion chrétienne. « Esprit d'indépendance à l'égard de toutes les religions et traitement égal assuré aux documents divers sur lesquels elles s'appuient, voilà l'un des points de notre programme, » nous dit l'auteur. Le second point est « esprit de respectueuse sympathie pour toutes les religions, et je serais tenté d'ajouter ici : avec une nuance d'affectueuse vénération pour celles où plongent les racines de notre propre société. » Cela suppose que l'historien des religions n'a aucune religion ou n'en a guère, et dans la pratique, que pourra donc être son impartialité et sa sympathie? « La théologie traditionnelle n'a-t-elle pas raison d'éprouver quelque alarme » sur la façon dont traiteront la Bible ceux qui la mettent sur le même pied « que les Védas, que le Coran, que les écrits sacrés de l'Égypte? » L'auteur blâme ceux qui s'expriment ainsi, mais tient-il lui-même un autre langage, lorsqu'il nous dit : « Des désignations telles que religions sacrées et religions profanes n'ont qu'une valeur relative, locale ou géographique, si l'on préfère, puisque, aux Indes, à Constantinople, en Chine, la littérature sacrée comprend des livres que nous mettons au rang des profanes et que ceux auxquels nous décernons ce brevet d'estime particulière sont ramenés aux simples conditions humaines par les adhérents de religions, dont les sectateurs se comptent par centaines de millions? » N'est-ce pas là la négation de toute religion, ou au moins l'indifférence en matière de religion?

Le programme de M. Vernes, malgré ses bonnes intentions, laisse donc quelque peu à désirer. Après l'avoir exposé, il passe aux divisions de l'hiérographie. Il voudrait qu'on renonçât aux divisions théologiques et philosophiques, et en particulier à la théorie de l'évolution, pour suivre un ordre géographique, concordant avec l'histoire générale. Suit une leçon d'ouverture du cours d'histoire des religions sémitiques, faite à l'École pratique des Hautes-Études, le 3 mars 1886, sur les abus de la méthode comparative dans l'histoire des religions en général, et particulièrement dans l'étude des religions sémitiques. Les principaux abus qu'il relève sont la recherche des origines, qui sont

souvent purement artificielles; le classement des religions, dont il a été déjà parlé dans la seconde étude; l'hypothèse de religions mères, imaginées au moyen de la méthode comparative. L'auteur déclare que, pour sa part, il ne cherchera pas à expliquer la religion d'Israël par l'Égypte, la Phénicie ou l'Assyrie, mais par elle-même. « Si nous nous refusons à noyer le Jourdain dans le Nil, dit-il, ce n'est pas pour le faire perdre dans les eaux du Tigre et de l'Euphrate. »

M. Vernes examine ensuite quelle place on devrait faire, d'après lui, à l'histoire des religions dans l'enseignement supérieur, dans l'enseiment secondaire et dans l'enseignement primaire. Ce travail est un article qui a paru d'abord dans la *Revue de l'histoire des religions.* L'auteur voudrait qu'on introduisît partout l'enseignement de la science qu'il professe, même dans les écoles primaires, sous forme de ce qu'il appelle « l'histoire sainte laïcisée, c'est-à-dire avec suppression du « merveilleux propre aux traditions antiques des Israélites, etc. »

Le cinquième morceau du volume est une approbation, sauf quelques restrictions de forme, de la loi de M. Paul Bert relative à l'enseignement de l'histoire des religions. Le sixième morceau complète le précédent en traitant du projet de la transformation des facultés de théologie.

M. Vernes s'occupe enfin de l'enseignement de l'histoire des religions en France et à l'étranger. Dans un appendice, M. Van Hamel nous fait connaître l'état de cet enseignement en Hollande et M. le comte Goblet d'Alviella en Belgique.

L'auteur de l'*Histoire des religions* s'efforce d'être impartial, et il montre dans la discussion de ces questions brûlantes une modération et même une réserve que sont loin d'imiter plusieurs de ses collègues. Cependant, malgré ses efforts visibles pour se tenir dans une sorte de juste milieu, efforts dont il est juste de lui tenir compte, le libre penseur apparaît encore, et un enseignement comme celui qu'il donne ne peut avoir pour effet que de détruire la religion dans le cœur de bien des jeunes gens. L. M.

SCIENCES ET ARTS

La Vibration vitale, par le comte Begouën. Tours, imp. Rouillé-Ladevèze, 1885, in-18 de III-171 p.

L'Évolution et la Vie, par Denys Cochin. Paris, G. Masson, 1886, in-18 de 306 p. — Prix : 3 fr.

Le petit volume de M. le comte Begouën est la réimpression posthume d'articles publiés dans les *Annales de philosophie chrétienne.* Si cette origine ne peut pas être une garantie absolue d'orthodoxie, elle indique au moins les tendances et les bonnes intentions de l'au-

teur. A l'encontre de certains physiologistes ou de certains philosophes modernes qui tendent à nier la vie en tant que fait spécial et génériquement distinct de tous les autres phénomènes de la nature, non seulement il la proclame telle, mais il cherche à l'expliquer ou, tout au moins, à en caractériser la nature intime. C'est dans un mouvement vibratoire spécial qu'il pense avoir trouvé cette explication.

Tout porte à penser que les dernières parties constitutives des corps sont animées de mouvements rapides, de nature vibratoire au moins en partie. Suivant M. Begouën, les circonstances de la vibration et la force qui les produit seraient typiques pour chacun des corps simples, et, déterminant les vibrations plus complexes des corps composés, donneraient la clef de tous les phénomènes chimiques et même physiques ; généralisant cette conception, il admet que les phénomènes de la vie sont dus à un mouvement vibratoire spécial superposé au précédent. Mais, tandis que la vibration atomique s'effectue dans une courbe fermée, la vibration vitale s'effectuerait suivant des courbes ouvertes, des spirales, de sorte que la molécule organique ne reviendrait jamais à son point de départ. De là, l'instabilité des êtres vivants, la nécessité d'une alimentation, etc. On comprend qu'une semblable hypothèse, maintenue d'ailleurs dans un vague extrême, n'est pas facile à contrôler. M. le comte Begouën n'était pas de ceux qu'on peut accuser de timidité en présence de la science moderne. Devançant les conceptions les plus hardies des novateurs, il admet que quelques molécules de carbone et d'hydrogène, d'oxygène et d'azote juxtaposées, ayant reçu de Dieu à l'origine la vibration vitale, ont constitué un protoplasme dont les tranformations successives ont engendré toute la nature vivante. Nous devons avouer notre peu de goût pour ces accumulations d'hypothèses; celle de la vibration vitale, en particulier, bien que cette vibration soit indiquée comme due à un principe spécial, nous semble dangereuse par le caractère purement mécanique qu'elle semble attribuer à la vie. D'ailleurs, la vibration est ici un effet bien plus qu'une cause ; la vraie cause, c'est ce principe spécial ; le vrai problème, c'est la nature de ce principe, son mode d'union avec la matière, questions qui ne sont pas abordées. L'auteur fait preuve, du reste, de lectures étendues, et si son livre ne satisfait pas, à notre avis, l'ami de la science ferme et précise, le lecteur curieux y trouvera rappelés beaucoup de faits importants et intéressants.

— Analogue par le but, très différent dans l'exécution, est le livre de M. Denys Cochin. L'auteur cherche aussi à établir une distinction radicale entre la nature inanimée et la nature vivante ; mais, cette distinction, il la cherche, non pas dans une explication des phénomènes dont les deux sortes de corps sont le siège, mais, dans la constatation des caractères que présentent ces phénomènes. Les trois pre-

miers chapitres sont consacrés par l'auteur à exposer, surtout d'après Herbert Spencer, les thèses principales de la doctrine évolutionniste qu'il se propose de combattre. Dans les suivants, il passe en revue successivement les différentes classes de phénomènes que nous offre la nature, en s'élevant du monde inorganique à la matière organique et à la nature vivante; et, tandis que la théorie de l'évolution ne veut y voir qu'une chaîne continue de faits de même ordre soumis aux mêmes lois, il s'attache à montrer des coupures infranchissables dans la série. Ce sont les travaux de Pasteur sur la génération spontanée et la théorie des germes qui lui fournissent ses principaux arguments. Parvenu au monde de la vie, il aborde la question de la variabilité des espèces, et se montre partisan d'un transformisme très étendu, puisqu'il s'exercerait dans le champ tout entier du monde vivant, l'homme excepté, et que deux choses seulement seraient interdites à la puissance spontanée de la matière : engendrer la vie, engendrer l'intelligence. C'est donc sur le terrain de la science que M. Cochin vient combattre une école qui se réclame si hautement de la science. C'est par la science qu'il la convainc de se repaître d'hypothèses entièrement arbitraires quand elles ne sont pas directement démenties par les faits. Indépendamment de sa portée philosophique, cette démonstration offre encore un vif intérêt par le seul exposé des découvertes sur lesquelles elle repose et des discussions scientifiques qu'elle résume. Emporté par l'intérêt de ces faits, l'auteur s'est laissé entraîner à quelques digressions que le lecteur ne songera pas à lui reprocher, le chapitre des *ferments et virus*, par exemple.

La forme est animée, souvent éloquente, mais nous regrettons d'y trouver un certain décousu, un manque de cohésion, qui empêchent quelquefois de voir bien clairement l'enchaînement des idées, ou même quelle est exactement la pensée de l'auteur. Ainsi, en plus d'un endroit, notamment dans le chapitre intitulé *les Contradictions*, on se demande s'il parle pour son propre compte ou pour le compte de l'adversaire. Ce manque de cohésion se retrouve même un peu dans le fond. La partie philosophique du sujet n'est pas traitée, semble-t-il, avec la même compétence que la partie scientifique. Nous devons relever surtout un passage (p. 286) dans lequel, exagérant la portée d'une parole du P. Secchi, qui ne visait évidemment que le monde purement matériel, l'auteur ne craint pas de dire : « Dans la vie même tout est matière et mouvement. Seulement le mouvement est particulier ; et la matière, soumise à ses vibrations, se constitue suivant des lois nouvelles. Elle produit des molécules sans pareilles parmi les combinaisons du monde minéral, et revêt des formes héréditaires qui n'appartiennent qu'aux êtres vivants. »

C'est à peu près, on le voit, la théorie du comte Begouën, mais avec

le principe spécial de vie en moins. Elle aurait un sens admissible sous la plume d'un scolastique pour qui la matière animée est entièrement différente de la matière brute et ne contient plus ni carbone ni oxygène, ni aucun des corps simples ou composés qui constituent celle-ci. Mais, sous la plume de M. Cochin qui, d'après tout son ouvrage, n'admet pas ce système, elle ne va à rien moins qu'au renversement complet de la thèse principale; elle contient en abrégé toute la thèse évolutionniste.

« Le mouvement est particulier, » dites-vous. En quoi donc? Que les atomes offrent des groupements plus ou moins complexes, plus ou moins symétriques, qu'ils décrivent des courbes plus ou moins compliquées, fermées ou ouvertes, cela ne constitue pas des différences d'essence. S'il n'y a que matière et mouvement, le monde créé n'est donc formé, à chaque instant, que d'atomes de carbone, d'oxygène, d'azote, animés de certaines vitesses! Heureusement, c'est là une simple assertion que dément tout l'ouvrage de M. Cochin. Il est fâcheux qu'au moment de la formuler, il n'ait pas aperçu la contradiction.

E. VICAIRE.

Fossiles caractéristiques des terrains sédimentaires, dessinés sous la direction de M. A. de Lapparent d'après la collection de l'Institut catholique de Paris, par PAUL FRITEL. *Fossiles tertiaires.* Paris, Savy, 1886, in-fol., 12 pl. — Prix : 6 fr.

Cette seconde partie des *Fossiles caractéristiques* est appelée, plus encore que la première, à être d'une grande utilité aux amateurs et aux collectionneurs qui, sans être eux-mêmes paléontologistes, désirent déterminer tout au moins d'une manière générale les pièces qu'ils possèdent. Elle sera aussi d'un puissant secours dans l'enseignement, où on pourra l'employer avec avantage pour donner aux élèves un aperçu d'ensemble des faunes disparues et les familiariser avec l'aspect des espèces les plus fréquentes dans nos terrains tertiaires. Des douze planches dont se compose le fascicule, deux sont consacrées à l'étage suessonien, cinq au parisien, deux à l'oligocène, deux au miocène et une au pliocène; le total des figures dépasse 420. Naturellement, la part principale a été attribuée aux formes françaises, et c'est au bassin de Paris qu'ont été empruntées presque toutes les espèces représentées comme caractérisant la période éocène. La belle collection de l'Institut catholique de Paris, où les fossiles tertiaires ont été déterminés et classés en grande partie avec l'aide de feu M. le marquis de Raincourt, si compétent en pareille matière, fournissait une quantité de pièces tout particulièrement aptes à être ainsi figurées dans un ouvrage classique, et il n'y avait guère que l'embarras du choix au milieu de ces richesses. Cette sélection a été faite par M. de

Lapparent, qui a également rédigé les légendes explicatives imprimées en regard des planches : le savant professeur y a indiqué pour chaque figure, le nom du genre et celui de l'espèce, son auteur, enfin le niveau stratigraphique et la localité d'où provient l'échantillon reproduit; les coupures génériques nouvellement introduites dans la science ont été en outre placées entre parenthèses après le nom ancien, de manière à satisfaire les conchyliologistes les plus exigeants sans toutefois enlever à l'ouvrage son caractère élémentaire et usuel, ce qui serait arrivé si les désignations anciennes (par exemple *Cerithium*) avaient été complètement laissées de côté. Quant à l'exécution des figures, tout l'honneur en revient à M. Paul Fritel qui, dans ses lithographies, a su parfaitement allier à la précision et à la fidélité du dessin, qualités primordiales dans un travail de cette nature, l'effet artistique : les formes les plus diverses ont été rendues avec un égal bonheur. Le succès le mieux mérité est donc assuré d'avance aux *Fossiles caractéristiques*, qu'un troisième fascicule, consacré aux terrains secondaires, viendra bientôt compléter. N'oublions pas d'ailleurs que cette œuvre est un nouveau fruit de la liberté de l'enseignement supérieur, grâce à laquelle les étudiants français sont maintenant en possession d'excellents instruments de travail littéraire qui jusqu'ici leur avaient fait défaut, pour l'étude de la géologie et des sciences auxiliaires. E. DE M.

Les Maladies épidémiques de l'esprit. *Sorcellerie, Magnétisme, Morphinisme, Délire des grandeurs*, par le docteur PAUL REGNARD, professeur de physiologie. Ouvrage illustré de 120 grav. Paris, Plon et Nourrit, 1887, gr. in-8 de 434 p. — Prix : 20 fr.

Ce volume se compose d'une série de conférences faites par M. le docteur Paul Regnard, devant l'Association scientifique de France, sur les récentes découvertes de la pathologie nerveuse. L'auteur a lui-même divisé son sujet comme il suit : *Des Sorcières au* XVIe, XVIIe *et* XVIIIe *siècles; les Miracles de Saint-Médard; les Phénomènes du sommeil, somnambulisme, hypnotisme et magnétisme; Morphinisme, éthérisation; Monomanie orgueilleuse, délire des grandeurs*. Des trois dernières conférences, il n'y a que des éloges à faire. Le conférencier, brillant élève du professeur Charcot, à qui il dédie son ouvrage, parle ici exclusivement en savant — et il ne se peut rien lire de plus attrayant, de plus instructif et de plus suggestif que l'exposé qu'il nous donne des recherches et des découvertes de la science moderne sur un grand nombre de faits étranges, réputés jusqu'ici inexplicables, demeurés, dans tous les cas, inexpliqués. Une grande leçon morale ressort pareillement de la plupart de ces dernières conférences, notamment de celle qui a trait aux terribles dangers de la morphinomanie. Si le docteur

Paul Regnard s'en était tenu là, nous recommanderions sans réserve le splendide volume auquel il a donné pour titre : *Les Maladies épidémiques de l'esprit.* Malheureusement, l'ultra-rationalisme de l'auteur déteint d'une façon fâcheuse sur les conférences qui ont pour objet la sorcellerie dans les trois derniers siècles et les convulsionnaires de Saint-Médard. M. le docteur Paul Regnard ne croit pas à l'existence du démon. Il ne voit dans la sorcellerie qu' « une des formes de l'aliénation mentale » (p. 13). Pour lui « les sorciers n'étaient que des fous, des hallucinés, des monomanes semblables à ceux que nous avons encore dans nos asiles » (p. 74). Quant aux possédées du démon, elles ne sont que des « hystéro-épileptiques ». De l'ensemble de ses observations, il résulte enfin qu'il n'y a jamais eu intervention du diable dans les phénomènes connus sous le nom de « possession diabolique ». Or, en généralisant ainsi, l'auteur va directement contre les dogmes de l'Église catholique, puisqu'il nie formellement le surnaturel. Qu'il ne faille pas, comme le faisaient les démonologues du moyen âge, attribuer à Satan une puissance presque égale à celle de Dieu, soit : c'était là, en effet, une sorte de manichéisme. Mais de là à nier l'existence du mauvais principe, du tentateur, il y a loin. Théologiquement, philosophiquement et historiquement, cette existence est indéniable. De même pour la possession diabolique. Que la plupart des « possédés » modernes soient ou des malades ou des charlatans, c'est l'opinion du P. Debreyne, dans sa *Théologie morale*, et on peut la partager. Mais récuser tout fait de possession, à l'instar de M. le docteur Paul Regnard, c'est aller directement à l'encontre de la foi chrétienne. L'Évangile, en effet, contient plusieurs faits de possession et le Livre saint nous montre Jésus-Christ parlant avec autorité aux démons, les faisant parler, les chassant du corps des possédés et guérissant ces derniers à l'instant même. Or, l'Évangile étant pour tous les croyants l'expression de la vérité absolue, la thèse de M. le docteur Paul Regnard est formellement hérétique. Apparemment cela lui importe peu, mais il était bon de l'indiquer.

Le conférencier est beaucoup plus dans le vrai, quand, après avoir décrit les horribles tortures que l'on faisait subir aux personnes soupçonnées de sorcellerie, il s'élève contre ces barbaries et ces cruautés. Les catholiques de nos jours les réprouvent comme lui. Il est évident que la législation relative aux procès de sorcellerie, basée sur une interprétation par trop judaïque de ce passage du Lévitique : « L'homme ou la femme qui sera possédé de l'esprit de Python sera mis à mort », était dans ses applications souvent aveugle, presque toujours inhumaine. Il y a tels cas où l'on a condamné comme sorcières de pauvres folles, et dans un grand nombre de procès de ce genre, le ridicule le dispute à l'odieux. Mais il faut ici faire une dis-

tinction que ne fait pas le conférencier : on n'avait pas certainement le droit de brûler un sorcier, par cela seul qu'il était sorcier. Mais dans le sorcier il y avait parfois le malfaiteur, lequel tombait très légitimement sous le coup de la loi. C'est ce que comprit parfaitement Colbert, le grand ministre de Louis XIV. Dans un édit célèbre, daté de 1682, il abolit à jamais les procès de sorcellerie ; mais il remit aux tribunaux ordinaires les sorciers qui seraient convaincus d'avoir commis quelque crime de droit commun. Il faut encore en cette question (ce que se garde bien même d'insinuer M. Paul Regnard) faire la part des mœurs de l'époque. Les sorciers étaient exécrés de tous et les savants les plus éclairés de leur temps ne manifestaient pour eux aucune commisération. Pour se convaincre de cet état d'esprit, qui était général, M. le docteur Paul Regnard n'a qu'à lire la *Démonomanie*, de Bodin, le même à qui l'on doit un traité fort libéral sur la *République*. Enfin, il est injuste de mettre les procès de sorcellerie à l'actif de l'Église. D'ordinaire, la Cour appelée à juger ces procès était exclusivement laïque et si, parfois, il y avait des prêtres et des moines parmi les juges, la sentence n'avait pas pour cela quelque chose de canonique. M. le docteur Paul Regnard a tort d'appeler cette justice spéciale une « justice ecclésiastique » (p. 32). Cela est si vrai qu'on a mis à mort autant de sorciers (pour ne pas dire plus) dans les pays protestants, en Allemagne et en Angleterre, qu'en Italie et en Espagne, pays exclusivement catholiques. Jean de Wier et Barthélemy Sprenger sont, à cet égard, très explicites. Le roi Jacques d'Écosse, tout protestant qu'il était, traquait les sorciers par ses livres comme par ses édits. Luther, pour eux, ne fut pas tendre non plus. On pourrait multiplier ces indications.

A l'appui de son exposé, fait d'ailleurs de bonne foi et avec une certaine modération, M. le docteur Paul Regnard cite la condamnation de Jeanne d'Arc qu' « un tribunal ecclésiastique » fit brûler comme sorcière. Mais il oublie d'ajouter que ce tribunal n'était composé que de prêtres vendus à l'Angleterre, que ces prêtres n'étaient pas l'Église et que Rome a révisé plus tard leur inique jugement. M. Paul Regnard cite également le procès d'Urbain Grandier. Ici encore, l'exemple est mal choisi. Des documents mieux étudiés qui nous restent de cette affaire, il résulte que Grandier périt surtout victime de la vengeance du conseiller Laubardemont, qu'il avait chansonné, et peut-être aussi de l'animosité de Richelieu, contre lequel il avait écrit un pamphlet. Quant à l'épouvantable cruauté dont firent preuve contre le malheureux curé de Loudun, les Pères Lactance et Tranquille, eux seuls, et non l'Église, en sont responsables devant l'histoire.

Relativement aux convulsionnés et aux miraculés du cimetière de Saint-Médard, nous blâmerons l'auteur des *Maladies épidémiques de*

l'esprit d'avoir assimilé ces convulsionnaires et ces prétendus miraculés aux pieux catholiques qui vont demander à Notre-Dame de Lourdes leur guérison (p. 200). L'assertion est toute gratuite ; l'assimilation est plus que forcée, et les deux ordres de faits ne se ressemblent en rien. Les prodiges opérés sur le tombeau du diacre Pâris, prodiges mêlés de scènes écœurantes, indécentes et charlatanesques, cessèrent en effet, instantanément, le jour même où parut la fameuse ordonnance qui fut chansonnée en ces termes :

De par le Roi, défense à Dieu
D'opérer miracle en ce lieu.

Ces réserves faites, et elles étaient nécessaires, il y a lieu de reconnaître l'intérêt vraiment piquant qu'offre la lecture du livre de M. Paul Regnard. Il faut dire aussi que cet intérêt est surtout accru par les belles gravures dont l'ouvrage est enrichi. Ce sont des reproductions et des fac-similés très artistiquement réussis des illustrations contenues dans les plus curieux volumes de démonologie qui existent. Parmi ces gravures, mentionnons comme les plus remarquables, les *Scènes de sorcellerie*, d'Abraham Paling; le *Sabbat*, de Téniers; le *Sabbat,* de Sprenger; le portrait d'Urbain Grandier, d'après une vieille estampe; le *Possédé,* de Raphaël; le *Saint-Ignace exorcisant,* de Rubens; des tableaux d'exorcisme de Jordaëns et du Dominiquin; les *Convulsions jansénistes*, d'après l'ouvrage de Carré de Montgeron; enfin de très bonnes photographies d'hypnotisés, de somnambules, de morphimanes et d'aliénés.

En terminant, M. le docteur Paul Regnard forme le vœu suivant : « Il ne faut pas qu'au moment où les sciences nouvelles découvrent subitement tant de mystères de la nature, la religion nous ramène à la thaumaturgie de Saint-Médard, aux béquilles de la Couronneau et aux trémoussements de sœur Nizette » (p. 427). Que l'auteur des *Maladies épidémiques de l'esprit* nous permette de le lui dire : la thaumaturgie catholique n'a rien à voir avec celle du diacre Pâris, et la crainte qu'il exprime, en même temps qu'elle n'a pas de base, est outrageante et offensante pour la religion des Augustin, des Thomas d'Aquin, des Gerson, des François de Sales, des Fénelon, des Bossuet, des Wisemann, des Newmann, des Manning et des Léon XIII. F. B.

Catalogue raisonné de tableaux anciens inconnus jusqu'ici dans les collections privées de la Suède, par Olof Granberg. Tome Ier. Stockholm, Samson et Wallin, 1886, gr. in-8° de 301 p.

Aujourd'hui où l'on s'efforce de tous côtés de publier les catalogues ou les inventaires des collections d'objets d'art qui en valent la peine,

le livre de M. Granberg sera accueilli avec faveur ; non seulement l'auteur nous fait connaître des œuvres, le plus souvent flamandes, dont l'existence était à peu près ignorée de tous les amateurs, mais il décrit ces tableaux avec soin ; il publie en fac-similé la signature des artistes ; il révèle les moindres particularités sur les œuvres qu'il signale ; les courtes et substantielles biographies qui accompagnent le nom de chaque peintre, puisées aux sources les plus sûres et les plus modernes, donnent sur l'auteur des tableaux décrits les indications indispensables et accusent une érudition que l'on voudrait voir à tous les hommes qui écrivent sur l'histoire de l'art. Lorsque le second volume, qui doit accompagner celui-ci, aura vu le jour, on connaîtra avec certitude tous les tableaux, dignes de quelque intérêt, conservés en Suède dans les collections privées, c'est-à-dire dans les endroits sur lesquels il est d'ordinaire le plus malaisé de se renseigner. Nous souhaitons donc au livre de M. Granberg, écrit en français, c'est-à-dire dans une langue comprise partout, le succès qu'il mérite, et nous remercions l'auteur de nous avoir signalé des œuvres intéressantes toujours, quelquefois de premier ordre, que ne connaissaient presque aucun de nos compatriotes, même parmi les mieux informés. G. D.

BELLES-LETTRES

Abrégé de grammaire latine, *à l'usage des classes de grammaire*, par Louis Havet, professeur de philologie latine au Collège de France. Paris, Hachette, 1886, in-12 de xvi-236 p. — Prix : 1 fr. 50.

Nos vieilles grammaires, celles qui ont fait la terreur ou la joie de nos jeunes années, étaient l'œuvre d'érudits dont le tort, sur plus d'un point, consistait à rester à la surface des choses au lieu de les approfondir. De là, certaines méprises et, comme s'exprime M. Havet, certains défauts voyants dont nous nous moquons parfois trop bruyamment aujourd'hui. C'est qu'en effet ces manuels avaient du bon ; on sentait que leurs auteurs avaient vécu dans la société, disons mieux, dans l'intimité de l'enfance, et que leur première préoccupation avait été de se mettre à sa portée. Les exceptions n'étaient pas toujours énumérées avec beaucoup de rigueur : la règle se gravait merveilleusement dans la mémoire. L'explication maintes fois était insuffisante : du moins elle ne péchait pas par obscurité.

Mais là, comme ailleurs, sous peine de se mettre en opposition avec le progrès, il faut faire autrement et mieux que nos pères : aussi, dans ces vingt dernières années, les nouvelles grammaires latines se sont multipliées d'une façon presque embarrassante. Les professions de foi de ces Lhomond modernes ne laissent pas en général d'avoir d'assez hautes prétentions ; hâtons-nous de dire que celle à laquelle M. Havet a

consacré sa préface, tout en portant une empreinte très personnelle, n'a rien de subversif ni de révolutionnaire.

Le premier mérite de cet *Abrégé*, le plus saillant, c'est qu'il est fidèle à son titre : c'est un petit livre d'un format très commode ; la composition typographique, aussi nette que variée, fait honneur à la maison Hachette. Le second doit être particulièrement signalé : tandis que les grammaires précédentes n'avaient pour ainsi dire en vue que le thème, celle-ci donne en même temps à l'élève de précieux conseils relatifs à la version, à commencer par le suivant : « Pour rendre un morceau de bon latin en bon français, il faut faire en sorte que les idées se suivent dans le même ordre (p. 210). » Afin de permettre d'associer aussi rapidement que possible la pratique à la théorie, M. Havet n'a pas hésité à « incorporer la substance de la syntaxe dans les mêmes chapitres où il mettait de la morphologie. » Peut-être eût-il été facile, sans entrer dans des considérations trop savantes, d'expliquer à nos jeunes latinistes pourquoi, grammaticalement parlant, l'ordre des mots est indifférent en latin, alors qu'en français il est soumis, sauf exception, à des lois sévères? Si envahissante chez d'autres auteurs, la grammaire comparée se renferme ici dans un rôle modeste. D'autres innovations ont droit à l'éloge : citons la place assignée à l'étude des prépositions, aussitôt après celle des noms et des pronoms : les rapprochements établis entre certaines formes parallèles du verbe et du substantif : à la fin du volume, le chapitre intitulé : *Nomenclature,* et où l'élève trouvera sur les prénoms, sur les gentilices, sur les mesures, les poids, les monnaies et les dates usuelles, un ensemble d'indications utiles, souvent même indispensables et cependant d'autant plus fréquemment ignorées, qu'il fallait aller les demander jusqu'ici à des dictionnaires ou à des ouvrages spéciaux.

Passons maintenant aux critiques. Les divisions adoptées paraissent à première vue peu rationnelles et seraient en tout cas difficiles à justifier. Tantôt le sens des mots à décliner ou à conjuguer est indiqué, tantôt il ne l'est pas, et l'élève se trouve renvoyé, pour en connaître la signification, à un lexique qu'il peut ne pas avoir sous la main. Les exemples proposés ne sont pas toujours d'un choix très heureux : telle expression ne se trouve guère que dans les écrivains antérieurs à Cicéron, tel nom ou tel verbe est d'un emploi si rare, que l'élève le rencontrera à peine une ou deux fois au cours de ses études, certains tableaux, comme celui de la page 38, sont trop développés : ailleurs, au contraire, si l'explication d'une construction étrangère à nos usages (par exemple, celle du subjonctif interrogatif, p. 97) a l'avantage d'être courte, il est à craindre qu'elle ne soit pas aisément saisie par des intelligences de dix à onze ans. Telle modification dans l'orthographe latine traditionnelle semble étrange : mais M. Havet n'a pas

dû l'introduire sans être en mesure de la justifier par le texte des manuscrits ou des inscriptions.

Cette réflexion nous suggère une dernière remarque. Quand on lit attentivement cet *Abrégé,* on ne peut s'empêcher d'y reconnaître la main d'un latiniste qui a étudié à fond, dans ses origines et son développement, le génie propre de sa langue de prédilection. Bien des expressions spéciales qui avaient échappé aux grammairiens précédents et créaient à nos jeunes traducteurs un embarras véritable, se trouvent ici relevées et commentées. En somme, beaucoup de savoir, une érudition très sûre, un juste milieu entre le besoin d'innover et un respect servile de la tradition, mais en même temps je ne sais quoi d'austère et de magistral qui fait regretter l'attrayante bonhomie du vieux Lhomond. C. Huit.

Histoire de la poésie en rapport avec la civilisation *dans l'antiquité et chez les peuples modernes de race latine. L'Antiquité. Monde oriental, monde classique, monde chrétien,* par Ferdinand Loise, membre des Académies royales de Belgique et d'Espagne. Bruxelles, Castaigne, 1886, in-8 de xvi-400 p. — Prix : 4 fr.

M. Ferdinand Loise avait autrefois écrit, pour un concours d'éloquence française ouvert par l'Académie royale de Belgique, un travail étendu sur l'histoire de la poésie dans ses rapports avec la civilisation, qui lui valut une médaille d'or et qui fut publié dans le recueil des *Mémoires couronnés.* Mais les volumes contenant les parties du travail de M. Loise relatives à l'Antiquité, à la France, à l'Italie et à l'Espagne, sont aujourd'hui totalement épuisés. L'auteur a résolu de reprendre, avec des développements nouveaux, la série de ses Mémoires académiques, pour en faire un véritable livre, contenant le vaste et synthétique tableau des destinées de la poésie dans le monde, qu'il offre à cette « élite d'esprit cultivés qui, pour échapper aux amertumes et aux dégoûts du présent, aiment à se réfugier dans le passé et à entretenir commerce avec les grands hommes » et en particulier à la jeunesse, en qui vit encore « la poésie avec les hautes aspirations, les idées généreuses, les doux rêves, les longs espoirs, l'enthousiasme du beau, le besoin d'amour, d'idéal et de foi, tout ce qui charme, élève, agrandit l'esprit humain, sans vanité comme sans orgueil, mais avec la conscience du trésor qu'on amasse pour enrichir le patrimoine de la commune patrie. » L'auteur a voulu écrire tout ensemble pour les savants et pour les ignorants, « mais beaucoup plus pour éclairer ceux qui ne savent pas que pour rafraîchir la mémoire de ceux qui savent. Ce que nous avons entrepris, dit-il, est une œuvre de propagande et de vulgarisation des grandes œuvres et des grands hommes. Il n'y a rien là que tout le monde ne puisse comprendre. »

Le premier volume, que nous avons sous les yeux, embrasse l'histoire de la poésie dans l'antiquité orientale, classique et chrétienne. Il atteste un travail immense, dont l'auteur porte légèrement le poids. Qu'il n'y ait rien à reprendre, soit dans les faits, soit dans les appréciations qui composent un ensemble aussi étendu, c'est ce qui n'est guère possible. Mais les jeunes gens qui parcourront ce grand musée en prêtant l'oreille aux chaleureuses réflexions du cicerone en sortiront plus instruits et meilleurs. On remarquera les théories exposées dans l'*Introduction* et dans les pages intitulées : *Considérations préliminaires sur l'art chrétien et sur l'application de nos principes à la poésie et à la civilisation des peuples modernes.* Certains points peuvent en être discutés, mais elles décèlent un esprit vigoureux et large, et s'inspirent, comme du reste tout l'ouvrage, d'un sentiment profondément religieux.

M. S.

Erh-tou-mei ou les pruniers merveilleux, *traduit et accompagné de notes philologiques,* par A. Théophile Firy. 2e édition. Paris, E. Leroux, 1886, 2 vol. in-12 de xxi-334-335 p. — Prix : 7 fr.

M. Firy indique fort nettement, dans sa préface, la nature et la portée de l'œuvre dont il nous donne une traduction qui paraît soignée au point de vue de la langue et qui est certainement d'une lecture agréable et attachante. « C'est, dit-il, un roman chinois dans toute la force du terme : il donne une idée générale et exacte de la vie et des mœurs chinoises. On y voit, tracés sous leur vrai jour et mis en pratique, ces préceptes de fidélité au souverain, de piété filiale, de fidélité conjugale, de devoirs entre les amis, qui sont le fondement du système philosophique et religieux de ce peuple. » *Erh-Tou-Mei* est surtout une peinture fort précise, et par conséquent fort laide, du fonctionnarisme chinois et de tous les fonctionnarismes. La publication de M. Firy sera très utile si, en nous faisant connaître la Chine, elle contribue à inspirer aux Français « ces haines vigoureuses » que le fonctionnarisme doit « donner aux âmes vertueuses. » Il serait cependant regrettable que le public européen s'engouât de ces sortes de productions autrement que pour s'en divertir et pour y étudier un pays étranger, qu'il importe de bien connaître. L'idéal chinois est, en somme, assez peu relevé, comme on en peut juger d'après les chants rythmés que cite le traducteur (pp. xviii et xix). La littérature du Céleste Empire, même à l'époque des Thang, n'a jamais eu les ailes de nos grandes œuvres lyriques et de l'épopée ariane : ce n'est pas la moelle du lion. Rama, Roustem, Guillaume-au-court-nez, le Cid, Girart de Rossillon m'ont gâté tous les petits récits plus ou moins « fouillés » (comme on dit) dans le roman chinois, russe ou anglais.

Vous ne trouverez dans *Erh-Tou-Mei* aucun des inconvénients qui devraient faire interdire absolument la plupart des romans français avec leur dissection cynique de toutes les impressions de l'âme ou du corps. Le roman chinois en général, celui-ci en particulier, est d'une convenance complète. Je lui reprocherai, cependant, une chose, c'est de nous familiariser avec l'idée du suicide. Je n'aime pas à voir exposer avec complaisance que le suicide est la solution naturelle de telle situation. C'est encore le système : « De tant d'horreurs qu'un trépas nous délivre ! » système qui a été si cher à feu la tragédie classique.

ADOLPHE D'AVRIL.

Origines de l'Académie française. L'Académie des derniers Valois (1570-1585), *d'après des documents nouveaux et inédits,* par EDOUARD FREMY, premier secrétaire d'ambassade. Paris, Ernest Leroux, 1887, gr. in-8 de VI-402 p. — Prix : 15 fr.

M. Fremy, après avoir rappelé que l'on croit généralement qu'avant le cardinal de Richelieu, « personne, en France, n'avait conçu la pensée d'une association ayant pour but le culte et le progrès des lettres sous le haut patronage de l'État, » annonce qu'il a voulu combler une lacune de notre histoire en faisant connaître l'Académie de poésie et de musique instituée en 1570 par le poète Jean-Antoine de Baïf, avec l'appui de Charles IX, et restaurée, après la mort de ce prince, par Guy du Faur de Pibrac, sous le titre d'Académie du palais, ayant le roi Henri III pour protecteur. Il ajoute (p. VI), parlant de l'Académie française : « Les services signalés que l'éminente compagnie a rendus depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours à la cause du progrès et de la civilisation ne sauraient être méconnus ; l'histoire de ses origines ne peut rester indifférente aux esprits cultivés : parler d'une institution qui fut la cause première et directe de sa fondation, c'est encore parler d'elle. Il nous est donc permis d'offrir cet ouvrage avec confiance au public, certain d'éveiller chez lui un bienveillant et sympathique intérêt en l'entretenant d'une compagnie littéraire oubliée, à laquelle nous devons une des gloires les plus pures et les moins contestées de notre pays. »

Le beau volume de M. Fremy se divise en six chapitres intitulés : *les Origines de l'esprit académique ; la Fondation de l'Académie ; le Réformateur de l'Académie ; Henri III protecteur de l'Académie ; Personnel de l'Académie du palais, Académiciens et académiciennes ; les Travaux de l'Académie, Discours académiques.* Ces chapitres, tous ornés de citations choisies avec goût dans les œuvres de divers poètes et prosateurs du XVIe siècle, sont accompagnés d'une *Conclusion* où sont racontés les derniers jours de l'Académie et de ses fondateurs.

L'ouvrage débute par un hommage rendu à François Ier, qui « a

relevé le culte délaissé des choses de l'esprit et donné, pour la première fois, aux Français, le noble exemple d'un prince possédé d'une passion vraie pour les lettres et pour les arts, » préparant ainsi « le merveilleux épanouissement littéraire » du grand siècle. L'auteur expose ensuite les causes diverses qui amenèrent la formation du Groupe classique (Lazare de Baïf et ses amis), dont devait naître l'Académie des derniers Valois. A cette brillante étude préliminaire succède une notice sur la réforme linguistique et prosodique de Jean-Antoine de Baïf, à la fois poète et musicien, et qui, en cette double qualité, songeait, dès l'année 1567, à créer une compagnie de lettrés et d'artistes. M. Fremy place sous les yeux du lecteur (p. 39-47) les statuts de l'Académie de Baïf, conservés à la bibliothèque de l'Arsenal dans le tome XIII du recueil des papiers de Conrart. Il donne aussi, d'après ces mêmes papiers (p. 48-50), le texte, dans sa teneur intégrale, des lettres patentes par lesquelles Charles IX autorise (novembre 1570) l'établissement de l'Académie française de poésie et de musique. Les principaux membres de la compagnie furent Ronsard, Dorat, Amadis Jamyn, Jodelle, Belleau et Pontus de Thiard. Le chapitre sur le caractère et l'œuvre de Pibrac est des plus intéressants. M. Fremy y loue dignement « ce grand esprit » qui « par d'habiles changements, apportés à la constitution de l'Académie de Baïf, parvint à la préserver d'une ruine imminente et certaine » et qui « a bien mérité, non seulement de la France, mais encore de tout le monde civilisé. » Dans le chapitre sur Henri III sont réunis divers témoignages favorables exprimés sur ce généreux ami des lettres, par Amyot, Pontus de Thiard, Ronsard, Pibrac, du Perron, Pasquier, Davila, Passerat, Vauquelin de la Fresnaye, Henri Estienne, Amadis Jamyn, d'Aubigné, Bayle. M. Fremy signale l'intervention de Henri III dans la querelle des Cicéroniens de France et d'Italie et vante la sûreté du sens critique et du goût littéraire de ce prince. Parmi les académiciens et académiciennes qui se réunissaient au Louvre autour de lui, on peut citer d'Aubigné, Philippe Desportes, du Perron, Pontus de Thiard, Ronsard, le médecin Miron, la duchesse de Retz (Claude-Catherine de Clermont), Mme de Lignerolles (Louise de Cabriane de la Guyonnière), dont M. Fremy rapproche par induction et conjecture (car les indications précises font défaut), Mme de Rohan, Mme de Simiers (née de Vitry), les trois célèbres sœurs Camille, Diane et Lucrèce de Morel, la duchesse d'Uzès (née Clermont-Tallard), Mme de Villeroy (Magdeleine de l'Aubespine), etc.

Une des grandes curiosités du livre est la reproduction (p. 221-368), d'après un recueil manuscrit de la bibliothèque de Copenhague, de plusieurs discours pour la plupart inconnus et inédits qui furent prononcés à l'Académie du Palais, en présence de Henri III. Voici les sujets traités par les orateurs : I. *Quelles vertus sont plus excellentes, les*

morales ou intellectuelles (anonyme); — II. *Des vertus intellectuelles et morales* (discours de Ronsard, déjà publié par M. Gandar, puis par M. Blanchemain); — III. Même sujet traité par Philippe Desportes (c'est une réponse au discours de Ronsard); — IV. *Recueil de quelques points principaux touchez par Desportes pour monstrer que les vertus intellectuelles sont plus excellentes que les morales* (complément du discours précédent); — V. *Des vertus intellectuelles et morales,* discours d'Amadis Jamyn; — VI. *Des passions humaines de la joye et de la tristesse et quelle est la plus véhémente* (anonyme); — VII. Même sujet traité par un anonyme dans lequel M. Fremy croit reconnaître le docteur Miron ou le docteur Gabrian; — VIII. Même sujet traité par un anonyme qui, selon l'éditeur, pourrait bien être Pontus de Thiard; — IX. Même sujet (Amadis Jamyn); — X. *De l'ire et comme il la faut modérer,* par Guy du Faur de Pibrac; — XI. Même sujet, par Amadis Jamyn; — XII. Même sujet, par un anonyme (le maréchal de Retz?); — XIII. Même sujet, par un anonyme; — XIV. *Discours de l'honneur et de l'ambition,* par Amadis Jamyn; — XV. *De l'ambition* (anonyme); — XVI. *De l'envie et des mœurs contraires à icelle* (anonyme); — XVII. *Discours de la crainte.* Quelques autres discours (nº XVIII à XXII) ont été tirés par M. Fremy des œuvres du cardinal du Perron (*Discours de la cognoissance,* attribué à tort à Pibrac dans un recueil de 1635), *Discours de l'âme*), des œuvres de Ronsard (*Discours de l'envie*), des œuvres d'Amadis Jamyn (*De la crainte* et *De la vérité et du mensonge*).

L'ouvrage, recommandable par le style comme par l'érudition, a été luxueusement imprimé par Darantière : il est, de plus, orné des portraits de J.-A. de Baïf, de Charles IX, de Guy du Faur de Pibrac, de Henri III, de la duchesse de Retz. C'est dire qu'à tous les points de vue le succès de l'*Académie des derniers Valois* est complètement assuré.

T. DE L.

Molière inconnu, sa vie, par AUGUSTE BALUFFE. Tome Ier Paris, Perrin, 1886, in-16 de 323 p. — Prix : 3 fr. 50.

Recueil sur la mort de Molière, publié avec une notice et des notes par G. MONVAL. Paris, Jouaust, 1885, in-32 de XII-89 p. — Prix : 5 fr. 50.

M. Victor Fournel a écrit un bien curieux chapitre sur Molière, devenu un dieu, et ses fervents adorateurs. M. A. Baluffe est de ceux-là, et il lui a fallu une piété bien grande pour qu'il ne se lassât point des innombrables recherches dont son volume offre le résultat. Oui, vraiment Molière est une divinité, et M. Baluffe ne craint pas de risquer une sorte de comparaison entre sa naissance et celle du Christ (p. 17). Tout ce qui de près, et souvent de très loin touche à l'illustre poète, est étudié par M. Baluffe avec un soin incroyable; les Bejars

sont réhabilités naturellement (ch. II). Le volume de M. Baluffe est un peu long pour des profanes; cependant tous ceux qui admirent Molière y trouveront des choses intéressantes, non seulement sur lui, mais sur son époque. Les matériaux mis en œuvre sont énormes. Quant au titre du livre, est-il bien justifié? Nous ne voyons pas que rien d'inconnu ait surgi de ces recherches, à moins qu'on accepte comme incontestables des suppositions émises souvent avec trop de facilité. Ce volume, qui s'arrête à 1645, au moment où Molière courait la province, doit être complété par un autre, et suivi encore de deux tomes consacrés à son œuvre.

La librairie des Bibliophiles a publié un volume charmant dont l'annonce arrivera tout naturellement ici. Il devait paraître par les soins du bibliophile Jacob. La mort de M. Paul Lacroix a fait confier à un digne et fervent moliériste, M. Monval, une tâche dont personne ne pouvait s'acquitter avec plus de zèle que lui. Nous avons, dans le *Recueil sur la mort de Molière*, toutes les pièces relatives à la fin du poète, depuis la requête dans laquelle sa veuve, attestant les sentiments religieux de son mari et rappelant qu'il avait reçu les sacrements à Pâques, sollicitait de l'archevêque de Paris la permission de le faire inhumer chrétiennement, jusqu'aux moindres épitaphes latines ou françaises, élogieuses ou satiriques, qui se produisirent en si grand nombre à la mort de Molière. Ce volume, qui fait partie de la nouvelle collection moliéresque, n'a été tiré qu'à 340 exemplaires numérotés : 300 sur papier vergé, 20 sur papier de Chine, 20 sur papier Whatman.

J. DE V.

HISTOIRE

Analecta novissima Spicilegii Solesmensis altera continuatio. Tomus I. *De epistolis et registris romanorum Pontificum, disseruit* J. B. Cardinalis PITRA. Parisiis, Roger et Chernowitz, typis Tusculanis, 1885, in-4° de VIII-630 p. — Prix : 15 fr.

Les travaux de S. E. le cardinal Pitra sont connus de tous les érudits. Qui n'a eu plus d'une fois recours ou aux quatre volumes du *Spicilegium Solesmense*, ou aux deux volumes de *Juris græcorum historia et monumenta*, ou aux huit volumes de *Analecta sacra*? (le sixième qui doit contenir les vieux hymnographes grecs n'a pas été publié à sa date, mais doit l'être bientôt). Aiguillonné, semble-t-il, par les publications récentes de Lettres de Papes et les travaux sur ces lettres, qui ont paru en ces dernières années, le savant Cardinal a vidé pour ainsi dire ses portefeuilles et a écrit en français, contrairement à ses habitudes, le volume que nous signalons ici.

Après avoir constaté l'abondance des lettres émanées du Saint-Siège, et mis en regard le soin pieux avec lequel on les conservait

autrefois, et la négligence, pour ne pas dire plus, dont on a fait preuve en plus d'un endroit et à plus d'une époque, même très récente. Son Éminence parle d'abord des lettres des Papes jusqu'à Innocent III, et ensuite des lettres des Papes depuis Innocent III; c'est la grande division de cette étude parce que, on le sait, elle repose sur ce fait de l'existence des registres pontificaux qui ne commence d'une manière régulière et suivie qu'à partir d'Innocent III, les anciens registres ayant disparu, sauf quelques fragments sur lesquels le savant cardinal donne les détails les plus précis.

D'après le titre de ces deux parties, on se ferait difficilement une idée des questions traitées, directement ou indirectement, dans ce volume : indication des différentes collections, depuis Sixte V, de lettres papales, dont la principale aurait été celle de dom Coustant, si la mort n'eût arrêté le savant éditeur après la publication du premier volume; note sur les papiers de dom Coustant, dont les épaves venues à la bibliothèque vaticane sont encore, malgré les extraits qu'on en a faits, un trésor dont le cardinal Pitra nous fait entrevoir les richesses. En suivant l'ordre chronologique des Papes, l'auteur parle des lettres de saint Léon, que dom Coustant avait données, des lettres du pape Gélase et de son décret *de Libris recipiendis*, des premières collections des lettres pontificales.

Son Éminence s'étend sur le pontificat de Grégoire le Grand, sur sa royauté, ses œuvres, son administration, sa chancellerie, et donne sur tous ces points d'amples renseignements. Le *Codex carolinus,* la collection de saint Isidore de Séville, et à cette occasion, les Fausses Décretales sont l'objet de notes précieuses. Il est acquis à l'histoire que l'œuvre rhéno-allemande n'a pas touché à un seul point disciplinaire qui ne fût établi déjà, et que les innovations les plus blâmées sont justifiées par les faits, les monuments plus anciens, et par les auteurs les moins suspects d'intelligence avec les papes ; que cette collection a pour objet principal de mettre en relief un droit des primats au détriment des métropolitains, et tend plus à protéger l'indépendance des évêques qu'à rehausser le pouvoir pontifical; que jusqu'à la fin du xe siècle, cette collection n'a eu aucune autorité en Italie. L'éminent auteur ne voit pas dans le *Liber Diurnus,* un code de la chancellerie pontificale, rédigé, comme plusieurs le pensent, par la main des archivistes du Saint-Siège, mais il réduit ce livre « très inoffensif en soi » à une œuvre privée destinée à un fréquent usage. Le cardinal dit ensuite un mot des livres pénitentiaux, dont un pénitentiel romain est le prototype, comme l'a démontré M. Schmitz, contrairement à l'opinion de M. Wasserchleben qui plaçait en Irlande le point de départ de ces manuels. Nous arrivons à saint Grégoire VII et bientôt à Innocent III, dont Son Éminence s'occupe longuement.

A partir d'Innocent III, la série des registres n'est pas interrompue, en ce sens que chaque pape a son ou ses registres, mais on est loin d'avoir toutes les lettres émanées des Papes : ainsi le registre d'Honorius III est incomplet et inachevé. Sur chaque Pape et sur le registre de chaque Pape, il y a ici des indications précieuses. Le registre de Boniface VIII est le dernier dont il soit question. Suivent alors des notes sur les bibliothécaires et les chanceliers, les notaires, les maîtres dictateurs, le rythme des bulles qu'a signalé M. Noël Valois, le bullaire romain, les recueils supplémentaires du bullaire, comme l'*Italia sacra,* le *Gallia sacra,* puis les collections des conciles. Enfin, nous savons que des copies de lettres pontificales, concernant l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, ont été faites en vingt-huit volumes in-folio, et sont déposées au museum de Londres.

Dans les « mélanges » qui suivent, il y a des catalogues des Papes, la liste des chanceliers ou bibliothécaires, apologie du pape Vigile par dom Coustant, apologie très détaillée, imprimée *in extenso* (*Analecta,* p. 370 à 471), afin de réfuter surtout l'article inséré par M. l'abbé Duchesne, dans la *Revue des questions historiques,* article que Son Éminence appelle, avec un peu d'exagération, ce me semble, la plus violente accusation qu'ait subie le pape Vigile. Puis l'auteur a donné environ cent quarante lettres écrites par des Papes ou adressées à des Papes, dont soixante et une d'Innocent III et quarante et une d'Honorius III, etc.

Le travail du savant bibliothécaire du Vatican est trop étendu pour que l'œil d'un érudit n'y découvre des parties faibles, et j'ai entendu émettre quelques critiques. Mais je n'ai pas à intervenir dans les délicates questions de chronologie. Signalons des erreurs typographiques, peut-être un peu trop fréquentes. Il y a parfois aussi un peu de confusion dans le récit et un manque de proportion. Des sujets sont traités avec ampleur, d'autres sont plus écourtés ; mais je l'ai dit, le savant cardinal a vidé ses portefeuilles, riches sur certains points, moins garnis sur d'autres. Il faut prendre toujours ce qui nous est donné, et la moisson sera très abondante. H. DE L'E.

La Terreur sous le Directoire, *Histoire de la persécution politique et religieuse après le coup d'état du 18 fructidor (4 septembre 1797), d'après les documents inédits,* par VICTOR PIERRE. Paris, Retaux-Bray, 1887, in-8 de XXII-482 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les Prêtres et Religieux déportés sur les côtes et dans les îles de la Charente-Inférieure, par l'abbé MANSEAU, curé-doyen de Saint-Martin de Ré. Bruges et Lille, Société de St-Augustin, 1886, 2 vol. in-8 de XIX-453 et 497 p. — Prix : 14 fr.

Le nouveau livre de M. Victor Pierre comptera parmi les plus impor-

tants travaux publiés dans ces dernières années sur l'histoire de la Révolution. Grâce à de patientes recherches dont l'obscur labeur a été récompensé par des découvertes précieuses, il est parvenu à restituer d'une façon complète un côté presque entièrement inconnu de la politique du Directoire. La *seconde Terreur* (ainsi disaient les contemporains) avait été à peu près oubliée. Naturellement les panégyristes de la Révolution avaient fait le silence sur ce long et barbare épisode et ses adversaires n'en avaient parlé que très sommairement. Les rares mémoires du temps, très peu lus à l'époque où ils parurent et à peu près inconnus aujourd'hui, avaient singulièrement atténué les faits ou les avaient grossis au-delà de toute créance. M. Victor Pierre a soupçonné la vérité avec une sagacité rare et est parvenu, en étudiant patiemment les sources inédites, à démontrer pleinement l'identité absolue de ses premières conjectures avec les faits. Les Archives de la Marine, le Dépôt de la Guerre, les Archives Nationales lui ont livré en abondance des documents contemporains qui lui ont permis de déterminer avec précision le point de départ, le développement et les procédés de la persécution politique et religieuse qui fut la conséquence du triomphe de la faction jacobine en fructidor.

Son travail est partagé en sept livres. Le premier, *Le 18 fructidor*, nous montre le Directoire continuant les pires traditions de la Convention, malgré les vœux clairement énoncés de l'opinion publique; il nous rend, dans une série de portraits vigoureusement traités, la repoussante physionomie des cinq Directeurs dont les antécédents sont exactement rappelés et celle de l'odieux Merlin (de Douai) qui, avec Revellière-Lépeaux, fut l'âme de la persécution; il jette un jour nouveau sur l'affaire révoltante dite des *émigrés de Calais*, puis nous fait assister aux préparatifs et à la consommation de l'attentat de fructidor. Sur tous ces points, M. V. Pierre s'est mis en mesure de rectifier nombre d'assertions erronées et a dit la vérité tout entière. — Le second livre traite des *Déportés politiques à la Guyane*, et raconte, en soumettant les faits à une exacte critique, l'affreux voyage de Barbé-Marbois et de ses compagnons d'infortune à travers la France, leur traversée et les souffrances qu'ils y endurèrent, leur installation sur le sol meurtrier de Sinnamary; il nous montre la petite troupe diminuée de moitié par la mort et réduite par les évasions. — Le livre III, *Les Commissions militaires et les émigrés*, nous ramène en France et nous révèle, en les appuyant de preuves incontestables, des faits nouveaux, vraiment accablants pour l'odieux gouvernement issu du coup d'État. La loi sanguinaire du 19 fructidor lui permit de donner un libre cours à sa haine. On établit des commissions militaires dont M. V. Pierre a suivi les opérations sur tout le territoire : cent cinquante individus, tant prêtres que laïques, furent passés par les armes

en vertu de leurs arrêts, trop rares pourtant au gré du Directoire, qui les trouvait infectés de modérantisme. Mais ceci n'est qu'un épisode de la persécution. — Dans le livre suivant : *La Persécution religieuse,* M. V. Pierre en retrace le tableau d'ensemble : toutes les lois barbares des assemblées antérieures remises en vigueur ; le pouvoir judiciaire concentré aux mains du Directoire ; la pratique odieuse des arrêtés de police individuels et collectifs ; ceux-ci englobant des centaines d'individus dans la même sentence et dans les mêmes peines ; la persécution étendue aux pays réunis, notamment à la Belgique, où la guerre religieuse déchaîne la révolte ; les assermentés eux-mêmes perdant quelquefois le fruit de leurs compromissions schismatiques et de leur abaissement moral ; les prêtres fidèles traqués de toutes parts et, comme résultat, 1,400 ecclésiastiques environ déportés à la Guyane, à l'île de Ré et à l'île d'Oléron, tandis que 9,000 autres sont obligés de se soustraire par la fuite aux arrêtés de déportation pris contre eux. — Vient ensuite le récit lamentable de *La Déportation ecclésiastique à la Guyane* (Livre V) véritable assassinat dont le vrai caractère est fixé par les longs nécrologes du chapitre IV. — Bientôt la rigueur de plus en plus complète du blocus effectué par les croiseurs anglais oblige le gouvernement à renoncer à ce moyen commode de se débarrasser de ses victimes. C'est alors qu'il les entasse dans les citadelles de *l'île de Ré* et de *l'île d'Oléron* (Livre VI) où sans doute la mortalité est moins effrayante qu'à la Guyane, mais où les confesseurs de la foi continuent à subir les traitements les plus barbares. — Il semble que *Le 18 brumaire* (Livre VII), eût dû les rendre immédiatement à la liberté. Il n'en fut pas ainsi d'abord ; il y eut bien des alternatives de rigueur et de clémence avant que les déserts empestés de Sinnamary et de Conanama, et les geôles de Rochefort, de Ré et d'Oléron rendissent leur proie.

Tels sont les faits que M. V. Pierre a retracés dans un récit très documenté, très clair, et très calme. Leur éloquence est telle qu'ils s'imposent d'eux-mêmes et que l'historien peut se dispenser de longs commentaires. J'ai déjà dit la conscience que l'historien de la persécution directoriale a apportée à la préparation de cette œuvre qui restera. Ses lecteurs n'auront pas de peine à se convaincre de la rigueur de sa critique et par suite de l'inéluctable autorité de ses conclusions. C'est, du reste, le propre caractère des travaux de M. Victor Pierre : ils sont de ceux dont la réfutation n'est tentée par personne, et pour cause.

— Presque en même temps que *La Terreur sous le Directoire* paraissaient les deux intéressants volumes de M. l'abbé Manseau sur la déportation ecclésiastique pendant la Terreur et sous le gouvernement directorial. Ce prêtre respectable, dont la vie s'est écoulée dans les lieux sanctifiés par les souffrances de tant de martyrs, a travaillé pendant vingt ans à

réunir les éléments de son œuvre. Elle n'a pas évidemment la valeur littéraire et la portée critique de celle de M. Victor Pierre, on voit bien vite qu'on n'a pas affaire à un historien de profession, mais telle qu'elle est, elle garde une réelle importance et mérite de grands éloges. M. Manseau est bien informé, il connaît la littérature de son sujet, il a fait de longues et fructueuses recherches dans les archives de la marine de Rochefort et dans la série révolutionnaire des archives de la Charente-Inférieure ; il a relevé et transcrit avec beaucoup de soin les arrêtés des autorités locales et leur correspondance avec le pouvoir central. En outre, plusieurs collections particulières lui ont été ouvertes et il a pu leur faire de nombreux emprunts. Peut-être pourrait-on dire qu'il n'a pas apporté une sévérité assez rigoureuse dans la critique de ce genre de documents. On pourrait relever quelque fantaisie dans l'orthographe des noms propres, quelques négligences de style, défauts fort excusables en somme dans une œuvre de longue haleine et qui disparaîtront sans doute, si, comme il y a lieu de l'espérer, une seconde édition devient nécessaire.

Le premier volume retrace la première persécution, celle de la Terreur proprement dite. Il renferme une série de seize chapitres, dont la plupart feraient bonne figure à côté des Actes des martyrs. Le récit des souffrances des confesseurs de la foi dans les prisons de Rochefort et sur les pontons est de nature à produire dans les âmes les plus vives impressions d'admiration, de respect, de compassion pour tant de nobles victimes, d'horreur pour les bourreaux dont la férocité égala celle des premiers persécuteurs. Ces pages sont tout à l'honneur de l'Église catholique, tout à l'honneur de ce grand clergé de France que rien ne put détacher du siège apostolique, qui sut « posséder son âme dans la patience » et prier sans relâche pour ses tyrans. M. Manseau a bien su mettre en lumière la grandeur d'âme des prêtres persécutés et célèbre les admirables vertus dont ils donnèrent l'exemple dans les fers.

Le second volume traite une partie du sujet que M. Victor Pierre a approfondi dans son histoire de la persécution du Directoire. On y trouvera quelques détails nouveaux empruntés aux archives locales, et de précieux renseignements sur les pratiques de piété et de zèle qui furent la consolation des confesseurs durant leur captivité.

L'ouvrage de M. l'abbé Manseau mérite d'être connu et propagé; il glorifie dignement des centaines de martyrs trop oubliés de nos jours; c'est un des plus beaux livres d'édification qui se puissent lire, et son auteur a fait œuvre vraiment sacerdotale en le publiant. Il est terminé, comme celui de M. Victor Pierre, par les listes, aussi complètes que possible, des victimes de la persécution révolutionnaire. La plupart des diocèses de France et de Belgique pourront relever avec orgueil dans ce livre d'or les noms de plusieurs de leurs enfants.

ERNEST ALLAIN.

Histoire de l'Émigration. Les Bourbons et la Russie pendant la Révolution française, *d'après des documents inédits*, par Ernest Daudet. Paris, Librairie illustrée, 1886, in-8 de 397 p. — Prix : 6 fr.

Les Émigrés et la seconde coalition, *1797-1800, d'après des documents inédits*, par le même. Paris, Librairie illustrée, 1887, in-8 de 381 p. — Prix : 6 fr.

Après la mort de Louis XVII, le comte de Provence fut proclamé roi par sa petite cour. Le prince était alors à Vérone, où la République de Venise avait consenti à lui donner asile. Mais il fallait faire reconnaître son titre par les grandes puissances. La plupart s'y refusaient. Le roi de Prusse avait signé à Bâle la paix avec la République française; l'Autriche, depuis la mort de Léopold, avait toujours plus songé à ses intérêts qu'à ceux des Bourbons; l'Angleterre ne cherchait qu'à affaiblir son éternelle rivale. Seules la Russie et la Suède semblaient manifester au prétendant quelque sympathie. Le Roi appela dans ses conseils un ancien ministre de son frère, le comte de Saint-Priest, et le chargea d'aller à Pétersbourg. Catherine fit au représentant de Louis XVIII le meilleur accueil; mais sur ces entrefaites le prince lui-même fut chassé de Vérone par la Seigneurie, qu'épouvantaient les progrès de l'armée française. Où aller? Le Roi voulut se réfugier à l'armée de Condé, alors dans le grand duché de Bade. Il n'aspirait qu'à une chose, se placer au milieu de ses partisans, soit en Vendée, soit sur les bords du Rhin. Mais ni l'Angleterre ni l'Autriche n'y consentaient; à peine était-il arrivé à Riégel, quartier général de Condé, que Thugut lui fit signifier de partir. Après un lamentable voyage à travers l'Allemagne, après avoir essuyé le feu d'un assassin à Dillingen, le prétendant se réfugia à Blankenberg, chez le duc de Brunswick, refuge provisoire encore que la Prusse contraignit d'abandonner. Il fallut faire appel à la Russie, mais Catherine II était morte. Heureusement son successeur Paul Ier, persuadé par Saint-Priest, se décida à accueillir le malheureux fugitif et à mettre à sa disposition l'ancien palais des ducs de Courlande, à Mitau. La réception fut splendide et la cour du pauvre prince put reprendre un aspect quasi royal qu'elle ne connaissait guère depuis longtemps. Le tzar avait donné asile dans ses États à l'armée de Condé, licenciée par l'Autriche après le traité de Campo-Formio, et les gardes du corps du roi de France reprirent leur service près de lui à Mitau. En même temps l'influence de la Russie s'exerçait à Vienne pour obtenir qu'on laissât enfin la fille de Louis XVI, sortie du Temple, rejoindre son oncle et épouser son cousin, le duc d'Angoulême, auquel elle était fiancée depuis longtemps. Ce mariage, accompli après tant d'épreuves traversées, fut une joie pour le Roi découronné; mais cette joie fut passagère. La protection de Paul Ier était une protection bien chancelante, à la merci d'un caprice du fan-

tasque empereur. La Russie avait formé avec l'Autriche et l'Angleterre la seconde coalition, marquée au début par les victoires de l'archiduc Charles et de Souvaroff. Bientôt le tzar, se prétendant dupe de ses alliés, se retira de la coalition; puis, séduit par la gloire de Bonaparte, il songea à se rapprocher du premier consul. Il en résulta que, le 20 janvier 1800, Louis XVIII fut invité à abandonner Mitau. Le lendemain, jour même de l'anniversaire de la mort de Louis XVI, le Roi et la duchesse d'Angoulême durent partir, malgré le froid, à travers la neige, et ce fut à grand'peine que les infortunés fugitifs purent obtenir de la Prusse l'autorisation de se réfugier à Varsovie. Le récit de ce lamentable exode a été tracé de main de maître par M. Daudet; il est navrant. Mais l'odyssée n'était pas finie. Le malheureux Roi était balloté au gré des caprices des puissances, tantôt bien accueilli, tantôt proscrit. Au moment de la proclamation de l'Empire, il se rendit en Suède à Calmar où, de concert avec son frère, il rédigea une protestation contre l'usurpation de Bonaparte. Mais aucun gouvernement ne voulait accepter la responsabilité de cette protestation, aucun ne voulait qu'elle eût été rédigée sur son territoire; le prince dut la dater : « en mer. » Au retour de Calmar il ne put rentrer à Varsovie; le tzar Alexandre, successeur de Paul Ier, lui permit de revenir à Mitau, mais dans quelle situation de misère et d'abandon! Puis à la paix de Tilsitt, il fallut encore quitter la Russie et se réfugier en Angleterre; ce fut le dernier asile et le terme de ses douloureuses pérégrinations. Mais au milieu de toutes ses épreuves, le Roi ne perdait ni son indomptable courage, ni sa foi inébranlable dans le principe de la légitimité. Bonaparte lui fit offrir de renoncer au trône moyennant une pension, non pas par sympathie, mais, comme disait Talleyrand, pour l'avilir s'il acceptait. La Prusse avait même consenti à servir d'intermédiaire pour cette négociation. La résistance de Louis XVIII fut inflexible. Loin de là, il ne cessait de chercher les moyens de remonter sur le trône, soit qu'il implorât l'appui des puissances, soit qu'il s'efforçât de susciter des mouvements en France.

Le premier volume de M. Daudet est consacré surtout à raconter l'odyssée personnelle du Roi et de sa petite cour; le second est plus particulièrement rempli par les essais de restauration monarchique tentés du dehors. Le roi négociait avec Pichegru, Willot et Dumouriez, qui, tous trois, ralliés à la cause royale et exaspérés contre le Directoire, voulaient rentrer en France à main armée : l'un par l'Est, du côté de l'Alsace et de la Franche-Comté, c'était Pichegru; l'autre par le Midi, c'était Willot; enfin Dumouriez par la Normandie et Cherbourg. Sur tous ces plans élaborés soit par l'agence royaliste de Paris, soit par l'agence de Souabe, se greffait une intrigue avec un des directeurs, Barras, intrigue qui n'était au fond qu'une vaste mystification.

Louis XVIII et Saint-Priest ne s'y prêtèrent qu'avec une certaine méfiance; mais les agents secondaires, comme Thauvenay à Hambourg, furent complètement pris; quant aux promoteurs de l'intrigue, La Maisonfort et Fauche-Borel, il est difficile de dire s'il furent dupes ou complices.

M. Daudet a démêlé avec sagacité les fils fort embrouillés de cette intrigue et raconte avec beaucoup de clarté et de charme ces négociations extrêmement compliquées. Nous aurions peut-être quelques réserves à faire sur certaines appréciations; mais nous aimons mieux louer l'intérêt de ces deux volumes qui jettent un jour curieux sur toute cette partie peu connue de l'histoire de l'émigration. L'auteur doit avoir encore deux volumes : nous les attendrons avec impatience. Qu'il nous permette aujourd'hui de faire une légère rectification et d'ajouter un renseignement. Ce n'est pas le « comte » de Bombelles qui avait été près de Catherine II l'agent de Louis XVI et de Marie-Antoinette, mais le « marquis », le mari de l'amie de Mme Élisabeth; le marquis avait un frère, le baron de Bombelles, qui, lui, avait été à la cour de Russie le représentant, non pas du Roi et de la Reine, mais des princes. Quant à M. de Fontbrune, sur le compte duquel M. Daudet ne paraît pas très fixé, il avait été bien réellement, non pas en 1789, mais en 1790, l'agent de Marie-Antoinette près de Léopold, et la Reine comme l'Empereur n'avaient eu qu'à se féliciter de son « zèle »; mais il avait dès lors déplu aux émigrés, ce qui explique les préventions dont il était l'objet en 1797 et 1798. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Souvenirs du feu duc de Broglie. Tome IV. Paris, Calmann Lévy, 1886, in-8 de VII-369 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans les *Souvenirs* écrits à la fin de sa vie, en 1868, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, M. le duc de Broglie expose et justifie sa conduite avant, pendant et après la révolution de 1830. Il déclare qu'il n'avait point appelé de ses vœux le retour de la Maison de Bourbon en 1814; mais que, trouvant l'intervention des princes utile au pays, il n'a point « trempé dans le crime des Cent-Jours. » Après le rétablissement du roi, écrit-il, « ma conduite a toujours été loyale, j'en suis sûr, et censée, je l'espère, également éloignée de l'optimisme des royalistes de profession et du pessimisme de leurs adversaires. » Il déclare n'avoir alors « jamais été infidèle, même en pensée, aux Bourbons; mais, ajoute-t-il, sous condition, bien entendu, qu'entre nous la fidélité serait réciproque. » Il n'avait donc « point appelé de sa voix un nouveau gouvernement et il ne s'était associé à celui qui se formait qu'à regret, à la dernière extrémité, réduit à choisir entre un despotisme qui périssait et une anarchie où nous périssions. » Aussi il trouve que,

Prophéties anciennes et modernes, *et considérations historiques et philosophiques sur la France et son prochain relèvement*, par A. CHAUFFARD, ancien magistrat. Paris, Ernest Thorin; Toulouse, Édouard Privat, 1886. in-12 de 650 p. — Prix : 4 fr. 50.

L'auteur de ce livre était juge au tribunal de Lavaur quand eut lieu l'exécution des décrets contre les congrégations religieuses. M. Chauffard donna immédiatement sa démission. Depuis cette époque, l'honorable magistrat s'occupe d'études théologiques et philosophiques. Il va incessamment faire paraître, en deux forts volumes, un important travail sur l'Apocalypse et son interprétation historique. En attendant, comme prolégomènes, il livre au public les recherches que voici sur les prophéties anciennes et modernes et leurs concordances avec les oracles sacrés et les révélations de la sainte Vierge. Sans tenir pour paroles d'Évangile toutes les déductions de l'auteur, sans partager même la confiance qu'il professe pour certaines prédictions plus ou moins authentiques, il faut rendre complète justice à l'esprit de foi et à l'ardent patriotisme qui anime M. Chauffard. Il prévoit le moment des catastrophes irrémédiables pour la France, et il crie à ses contemporains : « Revenez à Dieu, soyez chrétiens, il n'y a pas d'autres moyens de salut pour vous. » Puis, sentant que ses avertissements seront méprisés, il prend une à une toutes les prophéties connues, telles que celles du moine de l'abbaye d'Orval, de Noël Olivarius, de Werdin, de Jérôme Bottin, de Michel Pirus, de Barthélemy Holzhauzer, de saint Malachie de Prémol, de la Sœur de la Nativité, de saint François de Paule, du Père Souffrant, de Marie Lataste, d'Anna Taïgi, etc., et les rapprochant des prophéties contenues dans l'Apocalypse et des menaces divines révélées aux deux enfants de la Salette, il démontre que toutes concourent à annoncer pour notre pays de redoutables épreuves, de terribles événements. Toutefois, au dire de l'ingénieux et pieux commentateur, ces épreuves finiront par l'avènement à Rome d'un grand pape sous lequel aura lieu le triomphe suprême de l'Église, et par le couronnement d'un grand Roi qui, en France, domptera et enchaînera la Révolution. On pense bien que nous ne pouvons pas suivre ici M. Chauffard dans toutes ses déductions. Nous nous contentons de les signaler. Elles sont curieuses, même pour ceux qui n'admettent pas ce genre de prédictions dont l'Église, d'ailleurs, ne fait pas article de dogme. Le volume se termine par le texte même desdites prédictions. F. B.

Confessions d'un ex-libre penseur, par LÉO TAXIL. Paris, Letouzey et Ané, 1887, in-12 de 410 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Léo Taxil a obéi à une pensée honorable en publiant ce volume. Il a voulu, par une confession publique, réparer les scandales de la première partie de sa vie, apporter un témoignage de plus à cette histoire de la miséricorde de Dieu sur les âmes, qui est la plus grande des histoires. Ces pages ont un accent de sincérité qui convaincra tous les lecteurs de la parfaite loyauté de sa conversion. Les phases diverses par lesquelles elle s'est déroulée et qui ont duré quelques mois sont bien humaines. Surtout on voit l'action mystérieuse d'une sainte tante, qui pour obtenir sa conversion s'est vouée au cloître et a par son sacrifice obtenu la grâce de l'enfant prodigue. La partie du volume dans laquelle l'auteur raconte l'organisation de la propagande anticléricale et donne la liste des sociétés de la libre pensée qu'il avait organisées en France, a une valeur historique sérieuse. On aperçoit la raison de la défiance du Grand Orient contre cette organisation. D'une

part Léo Taxil, par son exubérance, par son indiscipline et aussi par ses attaches de famille, inspirait peu de confiance aux chefs : un retour à Dieu leur paraissait toujours possible, sans doute, et actuellement ils doivent se féliciter de ne pas l'avoir initié aux secrets supérieurs de la secte. D'autre part la Maçonnerie n'entend pas que des organisations publiques la supplantent; car, en cas de revers, toute son action contre l'Église se voit compromise. « Le secret est le trait caractéristique de l'ordre. » Voilà ce que l'on ne permet jamais d'oublier aux ardents et aux novateurs inexpérimentés. Un chapitre est aussi consacré à Bordone, l'ancien pharmacien d'Avignon, le chef d'état-major de Garibaldi, et l'on y verra ce que vaut l'homme de confiance du Grand Orient d'Italie en France. M. Léo Taxil appartient à une très honorable famille de Marseille. Toutes les scènes de sa jeunesse se passent dans le voisinage de la Cannebière et ont une forte saveur locale. Les chapitres consacrés à la Ligue du Midi, aux aventures d'Esquiros et à la Commune marseillaise sont aussi amusants que Numa Roumestan et Tartarin de Tarascon. C'est dire que ce livre fera du bien; à tous les titres on peut le faire figurer dans les bibliothèques populaires et paroissiales.

C. J.

La Photographie sans objectif, *applications aux vues panoramiques, à la topographie, aux vues stéréoscopiques;* par R. Colson, capitaine du génie. Paris, Gauthier-Villars, 1887, in-18 j. de IV-51 p. avec fig. — Prix : 1 fr. 75.

M. Colson ouvre un nouveau champ d'expériences aux amateurs photographes. La formation de l'image renversée des objets extérieurs dans une chambre obscure, sur un écran quelconque, par une ouverture suffisamment petite, est un phénomène connu de tout le monde; on peut donc, même sans le secours d'un objectif, recevoir cette image sur une plaque sensible. L'explication scientifique de ce phénomène est donnée dans les premières pages de l'ouvrage. L'auteur indique ensuite l'application de ce principe à la photographie, ses inconvénients et les moyens d'y remédier; il nous fait remarquer avec quelle facilité on peut construire un appareil permettant des reproductions de ce genre. La netteté des images obtenues par ce procédé est suffisante, mais elle n'égale pas celle qu'on obtient avec les objectifs. Pour obtenir une certaine netteté, il faut une ouverture extrêmement petite, ce qui augmente toujours beaucoup le temps de pose. Ce procédé n'est donc pas applicable au portrait. En tête du livre, une belle épreuve photographique, faite sans objectif, représente le dôme des Invalides.

Ch. d'A.

Sous les eaux, par H. de la Blanchère. Paris, Ch. Delagrave, 1886, in-8 de 300 p. — Prix : 2 fr. 90.

Cet ouvrage se compose de deux parties bien distinctes. La seconde est formée d'articles détachés, des articles de journaux peut-être, sur diverses questions relatives aux mœurs des poissons, aux procédés de pêche ou d'agriculture, ou à certains faits remarquables d'histoire naturelle. Malgré le style pittoresque de l'auteur, ces études paraîtront peut-être un peu sérieuses aux jeunes lecteurs; mais elles contiennent beaucoup de faits curieux, de renseignements intéressants et même utiles. Quant à la première partie, qui remplit un peu plus de la moitié du volume, elle est entièrement destinée au jeune âge : nous ne disons pas qu'elle lui convient. C'est un de ces romans à prétentions scientifiques que Jules Verne a mis à la mode, avec moins de variété dans les épisodes, moins d'intérêt dans l'action, avec

des mérites analogues au point de vue du style, mais avec les mêmes défauts et, pour dire toute notre pensée, les mêmes dangers pour les jeunes lecteurs Un savant Américain a inventé des appareils pour faire tout ce qu'on veut; il a parcouru et étudié le monde entier, deviné ce qu'il n'a pas vu. Il se tue dans une expérience: lacune fâcheuse dans sa science universelle. Il meurt pauvre, mais il lègue à ses petits enfants ses appareils et quantité de projets soigneusement étiquetés. Il s'agit de faire des détroits partout où la nature a placé des isthmes, et des isthmes où elle a mis des détroits; mais comme cela demandera beaucoup d'argent, il faut d'abord en gagner, et rien n'est plus simple avec les appareils du grand-père. Le grand-père, en effet, a calculé qu'en tels et tels endroits qu'il désigne à quelques mètres près, on trouvera au fond de la mer des diamants à la pelle, de l'or à la tonne, et, avec ses appareils, ce n'est qu'un jeu d'aller récolter cela à quelques centaines de mètres sous l'eau. Voilà comment, au bout de peu de mois, les petits-fils, bien que divisés en deux branches qui cherchent à se couper l'herbe sous le pied, se trouvent les uns et les autres à la tête de beaucoup de centaines de millions. Ils se mettent alors en devoir, chacun de leur côté, de faire l'isthme du Pas-de-Calais; mais hélas! au moment où une lutte aussi fratricide que sous-marine va s'engager entre les deux branches, voilà qu'un filet de pêcheur, le chalut, les enveloppe et les noie les uns et les autres. Décidément la science américaine a encore des lacunes! Eh bien! après avoir rendu justice au talent de l'auteur, nous devons déclarer que cet idéal purement matériel assigné à la science, cet enthousiasme pour des projets baroques célébrés sur un ton lyrique et présentés comme l'avenir et le bonheur de l'humanité, ces millions récoltés en quelques jours au moyen d'inventions fantastiques et par la divination merveilleuse d'un savant, tout cela sonne faux et creux. Cela fait sourire les hommes faits, mais cela peut troubler l'imagination d'un enfant et passionner son cœur pour des rêves qui n'ont même pas le mérite d'être de beaux rêves. Voilà pourquoi de semblables lectures, selon nous, sont dangereuses.

E. V.

Les Paquebots à grande vitesse et les navires à vapeur, par MAURICE DEMOULIN, ingénieur des arts et manufactures. Paris, Hachette et Cie, 1887 (*Bibliothèque des Merveilles*), in-16 de 284 p., orné de 45 grav. — Prix : 2 fr. 25.

Est-ce un ouvrage de vulgarisation? Oui et non. Assurément, M. Maurice Demoulin a bien eu l'intention de mettre à la portée de tous les lecteurs la description aussi complète que possible d'un vapeur à grande vitesse, ce magnifique chef-d'œuvre de l'industrie humaine, et l'on ne saurait trop louer l'exactitude de ses exposes et la clarté de son style. Mais, quoi qu'il en eut, il lui a bien fallu entrer dans les détails et employer des expressions techniques difficiles à comprendre pour qui n'a pas des notions de mécanique et une certaine teinture des choses de la mer; l'auteur s'est même laissé aller à donner quelques formules qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Son œuvre n'en est pas moins utile et intéressante; elle peut être lue avec fruit par les jeunes gens studieux et même par les ouvriers intelligents qui recherchent les lectures sérieuses et désirent étendre le cercle de leurs connaissances scientifiques. Ils trouveront, dans ce livre fort bien fait, et orné de bonnes gravures, la description d'un paquebot moderne : coque, gréement, machine et emménagements; quelques renseignements curieux sur les avisos, les torpilleurs, les yachts de plaisance; ils suivront, avec intérêt, les efforts incessants du génie

humain pour perfectionner ces moyens de transport, grâce auxquels on peut dire, aujourd'hui, que les océans unissent les continents plutôt qu'ils ne les séparent; c'est pour ces lecteurs d'élite qu'a été écrit l'excellent livre de M. Demoulin.

Cte DE BIZEMONT.

La Maison du Garde. *Hygiène. Économie domestique. Agriculture,* par T. POUCIN, conservateur des forêts. Paris, Rothschild, s. d. (1887), petit in-12 de VIII-254 p., avec 142 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Y a-t-il beaucoup de fonctionnaires qui s'occupent, sans qu'il en doive coûter un liard à l'État, d'améliorer la situation souvent précaire des agents placés sous leurs ordres ? En ce temps d'égoïsme général, il est permis, pour le moins, d'en douter. Ces deux propositions font, d'elles-mêmes, l'éloge de M. Poucin. L'auteur pose d'abord ce principe, accepté absolument par nous, que c'est de la femme surtout que dépend l'aisance du ménage. L'administration accorde aux gardes-forestiers « une maison ou une indemnité de logement, un hectare de terrain cultivable et le droit de nourrir en forêt des vaches, des porcs et de la volaille. » Ces avantages, mis à profit par une ménagère laborieuse, peuvent transformer la maison du garde en une petite ferme dont les produits sont de nature à augmenter singulièrement les ressources de la communauté. Mais, pour cela, il faut suivre une ligne de conduite déterminée et avoir des connaissances élémentaires en hygiène, en agriculture et en économie domestique. Le livre de M. Poucin, auquel la Société nationale d'agriculture a accordé une distinction méritée, forme, à ce triple point de vue, un manuel pratique qui peut être utilisé non seulement par les gardes-forestiers et leurs familles pour lesquels il a surtout été composé, mais aussi par tous les habitants de nos campagnes.

LA GRETTE.

Solfège pratique et musical, par GUSTAVE NADAUD. Paris, Hachette, s. d., gr. in-8 de 52 p. — Prix : 1 fr. 50.

C'est une touchante et délicate pensée qu'a eue M. Nadaud de composer ce *Solfège*. Il a voulu, « sur ses vieux jours, tenter d'écrire pour l'enfance, et peut-être pour la jeunesse, un petit ouvrage qui donnât quelque attrait à une étude généralement aride. » Il a donc rassemblé quelques menues pièces de vers mises en musique pour deux voix, l'une chantant, l'autre solfiant, avec accompagnement de piano à une seule main. On exerce d'abord la mémoire en faisant apprendre aux élèves ces charmants petits morceaux intitulés : *Prière de l'enfant, l'aigle et le moineau, le coq, les mouches, l'oiseau, le parasite, Souvenirs, Patrie,* etc.; puis on leur fait exécuter ces délicieux petits airs, composés avec ce charme dont l'auteur a le secret. Nos félicitations à M Nadaud pour le double service qu'il rend à nos enfants.

EMM. d'A.

Les Femmes de France, poètes et prosateurs, *morceaux choisis avec une introduction et des notices,* par P. JACQUINET, inspecteur général honoraire de l'Instruction publique. Paris, Belin, 1886, in-12 de XXVIII-662 p. — Prix : 4 fr. 50.

M. Jacquinet a eu une idée heureuse, une idée neuve, chose rare. Depuis longtemps, nos grands écrivains ont fourni des pages qui, choisies avec plus ou moins de goût, se sont groupées dans des recueils destinés surtout aux jeunes gens. Mais, dans ces recueils, les femmes occupent bien peu de place, et c'est à elles seules que M. Jacquinet a demandé les matériaux si

variés de son livre. Marie de France apparaît la première dans cette longue galerie de portraits littéraires, qui commence au XIIIe siècle et s'arrête à nos jours; viennent ensuite Christine de Pisan, la savante fille de l'astrologue de Charles V, Marguerite de Valois, sœur de François Ier; cette autre Marguerite de Valois, femme de Henri IV, que M. Nisard a singulièrement confondue avec la première; Louise Labbé, la belle cordière de Lyon; Mlle de Gournay, la fille d'alliance de Montaigne... A mesure qu'il s'avance vers les temps modernes, M. Jacquinet a plus de noms à enregistrer, plus de prose ou de vers à citer; les matériaux abondent tellement que nous ne pouvons indiquer toutes les femmes auxquelles M. Jacquinet fait d'heureux emprunts, et que, lui-même, n'a pu admettre dans son recueil un certain nombre d'auteurs féminins ayant cependant quelque renom. Il se borne à les rappeler dans une introduction bien pensée et bien écrite, tout en regrettant de s'être vu forcé, là encore, à faire plus d'une omission, nous aurions voulu, en effet, trouver dans cette introduction quelques traces de Mme de Graffigny, dont les *Lettres d'une Péruvienne* ont eu tant de vogue; de Mme Necker, dont M. Jouaust a un peu facilement admis un opuscule dans sa collection des petits chefs-d'œuvre; de Mme de Krudener, naturalisée Française par son roman de *Valérie;* de Mme de Gérando, dont les lettres ont été récemment publiées avec succès. Une petite remarque : la ressemblance des *Contes de Boccace* et de ceux de la reine de Navarre a causé à M. Jacquinet une distraction qui lui a fait attribuer (p. XI), le titre de *Décaméron* aux nouvelles dont Marguerite de Valois a formé son *Heptaméron*. Une autre observation encore : pourquoi, dans ses notices, M. Jacquinet ne donne-t-il que très rarement les noms de filles des femmes dont il s'est fait le biographe? Ces notices, d'ailleurs, sont remarquables; M. Jacquinet s'y montre critique plein de tact et de finesse; celles qui ont pour sujet des femmes plus connues par leur talent que par leur vertu, sont écrites avec une extrême délicatesse et avec la réserve dont l'auteur fait preuve dans son volume. Le choix fait par M. Jacquinet est tel que rien ne peut y offusquer les plus chastes regards; aussi sera-t-il accueilli avec reconnaissance par bien des lectrices. Les lecteurs eux-mêmes, si j'en juge par moi-même, y pourront prendre grand plaisir; ils trouveront que Sainte-Beuve avait raison de dire que « la lecture des ouvrages de femmes, reprise au moins à certaines heures, est bonne et salutaire aux lettrés. » TH. P.

Chefs-d'œuvre des prosateurs français au XIXe siècle, recueillis et mis en ordre par V. TISSOT et L. COLLAS. Paris, Delagrave, 1886, in-16 de IV-694 p. — Prix : 5 fr.

Ceci est plutôt un livre de lecture pour les écoliers qu'un ouvrage destiné à leur faire connaître le mouvement littéraire du XIXe siècle. On n'a pas, en effet, suivi l'ordre chronologique, ni groupé non plus ensemble les romanciers, les auteurs dramatiques, les philosophes, les historiens, les orateurs : c'est la nature seule des morceaux choisis qui a fourni la division du volume en quatre parties : *Récits, contes et légendes ; — Tableaux, scènes de la nature ; — Philosophie et morale ; — Portraits littéraires.* Ainsi, en lisant *le Chasseur d'ours,* on ignore absolument si A. Dumas père, qui est représenté par ce seul morceau, est un conteur ou un dramaturge, ou l'un et l'autre à la fois; comme en lisant *le Mariage moderne*, du P. Félix, on ignore qu'on a affaire à un orateur et que c'est un fragment de sermon. A mon avis, il y a là une lacune, et je préfère les recueils, comme celui de M. Bernardin, où une étude générale donne au commencement une idée d'en-

semble sur la littérature du XIXe siècle, et où une notice avant chaque morceau en fait connaître l'auteur. En se plaçant toujours à ce point de vue, on signalerait encore une autre lacune : bien des auteurs importants sont omis qui doivent avoir une place dans un tableau complet du XIXe siècle. Je cite au hasard : comme orateurs, Napoléon, Ledru-Rollin, C. Périer, Manuel, Berryer, Dufaure et tant d'autres; comme journalistes, J. Vallès, E. de Girardin, Rochefort, John Lemoine, Hervé, qui valent bien Armand Carrel; comme romanciers, Ch. de Bernard, Murger, Ulbach, que n'éclipse point Erckmann-Chatrian; comme auteurs dramatiques, Scribe, Augier, Sardou; comme historiens, de Ségur, de Noailles, de Broglie, Louis Blanc, Duruy, F. de Coulanges, etc.; comme philosophes, de Bonald, Royer-Collard, Maine de Biran, le P. Gratry, Bouiller, Vacherot, Caro, qui ne sont pas inférieurs à M. Janet; comme critiques, Ozanam, P. Albert, Bersot, Martha, Boissier, Renan..... et je passe, moi aussi, bien des noms! Mais MM. Tissot et Collas n'ont pas eu, je pense, d'autre prétention que de fournir aux enfants et aux adolescents un recueil de pages intéressantes à lire, de modèles à étudier. Et l'on doit reconnaître que leurs choix sont, au point de vue littéraire, heureux en général; au point de vue moral, toujours irréprochables. G. A.

Simples histoires, par le marquis A. DE SÉGUR. Paris, Bray, 1887, in-18 jésus de 247 p. — Prix : 2 fr.

Les *Simples histoires* sont vraiment des histoires, c'est-à-dire des faits vrais, dans le récit desquels la fiction n'a absolument aucune part. De plus, elles sont toutes chrétiennes, et par conséquent nous font voir Dieu agissant sur les âmes par sa grâce pour les sanctifier et pour les sauver. Ce double caractère de vérité absolue et d'inspiration chrétienne donne plus de force et d'efficacité aux leçons qui jaillissent du livre, mais ne lui enlève rien de son intérêt. Il est écrit d'ailleurs d'une plume élégante et bien française, comme tout ce qui est signé de ce nom de Ségur, et porte en maint endroit l'empreinte d'un patriotisme ardent qui se retrempe dans le souvenir de nos dernières épreuves. Je recommande spécialement cet ouvrage aux bibliothèques populaires qui sont à la recherche de bons livres bien écrits; il mérite une place de choix dans toutes les bibliothèques chrétiennes. E. DE LA D.

Souvenirs d'un vieux critique, par A. DE PONTMARTIN. Septième série. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-18 j. de 394 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans le septième volume de ces *Souvenirs*, M. de Pontmartin dit son mot sur les livres importants publiés l'an dernier. Voici l'*Histoire des princes de Condé*, de Mgr le duc d'Aumale : œuvre parfaite, d'un style simple, ferme, sobre, nerveux, tout en muscles, avec « un je ne sais quoi qui indique, comme dans les *Commentaires* de César, que la plume fait cette fois l'intérim de l'épée. » Voilà l'*Histoire de la Monarchie de Juillet*, de M. Paul Thureau-Dangin, un des ouvrages les plus remarquables qui aient paru depuis quinze ans, et qui plaît à M. de Pontmartin, non seulement « parce qu'il est signé d'un nom ami, » mais aussi « parce qu'il justifie l'antipathie toujours croissante » de l'éminent critique « pour les abus du régime parlementaire ». Le roman d'Octave Feuillet : *La Morte*, fournit de ravissantes pages à M. de Pontmartin. C'est un livre, dit-il, que « je ne louerai jamais assez ». Par contre, il nous paraît trop rabaisser *L'Œuvre*, d'Émile Zola. Entre les deux, se place une fine analyse du *Crime de Darius Fal*,

d'Adolphe Racot : « un modèle du drame dans le roman ». Dans cet ordre d'idées, l'ouvrage de M. le vicomte Melchior de Vogué sur le « Roman russe » donne occasion à M. de Pontmartin d'écrire une Étude vraiment émue sur l'étrange, profond et humain Dostoievsky. De même que, à propos de la *Vie du Père dom François-Régis*, des *Lettres du colonel de Montagnac* et d'*Une Promenade dans le Sahara*, sa plume nous trace de pittoresques tableaux d'Afrique à la Fromentin. Mais la partie la plus intéressante, la plus piquante du volume, est celle qui est consacrée aux *Soixante ans de souvenirs*, de M. Legouvé; au *Victor de Laprade*, de M. Edmond Biré; aux derniers *Discours*, de M. de Falloux; à *La Jeunesse de 1830*, de Mme Mary Summer, aux *Confidences de Lamennais*, et à ce merveilleux écrivain, Paul de Saint-Victor, « un païen en qui se lit le chagrin d'être né pour croire et de ne plus croire à rien. » Dans cette partie, nous retrouvons le Pontmartin anecdotier, conteur et causeur. Il n'a qu'à laisser parler sa mémoire, et, aux souvenirs de ses illustres contemporains, il ajoute les siens, qui ne sont ni les moins intéressants, ni les moins curieux. Parfois, comme dans le portrait des deux Lamennais (celui d'avant et celui d'après la chute), il s'élève jusqu'à la plus haute éloquence. Parfois aussi, dans la droiture de sa conscience, il n'épargne pas le blâme au poète qu'il admire le plus. C'est ainsi qu'il voudrait effacer de l'œuvre de Victor Laprade, du chantre immortel de *Pernette*, la trop fameuse satire intitulée : *Les Muses d'État*. On voit combien est varié ce septième volume des *Souvenirs*. On voit aussi que cet assemblage d'articles sur l'histoire, le roman, la poésie et les lettres en 1886 a un tout autre lien que la couverture « qui retient les feuillets » du volume et ce lien, c'est l'humour, la verve, le goût et le jugement sûr du « vieux critique » plus jeune que jamais. F. B.

Épaves. — Récits et souvenirs, par Léon Aubineau. Paris, Victor Palmé, 1886, in-12 de 396 p. — Prix : 3 fr.

Sous ce titre : *Épaves*, M. Léon Aubineau sauve encore un certain nombre de pages de ce naufrage de la presse quotidienne où tant d'œuvres, bonnes, médiocres et mauvaises, sont chaque jour englouties. Les *Épaves* de M. Léon Aubineau sont bonnes, et par conséquent méritaient bien d'être recueillies dans un livre, comme l'ont été celles de leurs aînées qui, précédemment réunies sous les titres de *Au soir* et *Parmi les lys et les épines*, ont reçu si bon accueil du public. Deux sujets me semblent intéresser spécialement M. Aubineau : les questions littéraires et ces pieuses existences qui s'écoulent dans la pratique des vertus chrétiennes. Voilà pourquoi nous trouvons dans les *Épaves*, non loin d'études sur *Victor Hugo*, *La curiosité et les livres*, *L'Opérette et l'Académie*, *Le Langage français*, de touchantes notices sur *Pauline-Marie Jaricot*, *l'abbé Nicolle*, *Sœur Laurent*, *Saint Benoît-Joseph Labre*, *Sœur François-Xavier* et *l'Eminentissime cardinal Pitra*. Entre temps quelque fantaisie charmante, quelque joli paysage chrétien, quelques réflexions sur un fait du jour, un événement pieux ou un grand anniversaire, ou même quelque étude historique, servent de transitions d'un sujet à l'autre, et l'on arrive ainsi au bout du livre charmé, édifié, instruit, étonné peut-être qu'un livre foncièrement honnête et chrétien puisse faire passer si agréablement quelques heures.

P. Talon.

Le général René Moreaux et l'armée de la Moselle (1792-1795), avec portrait, cartes et nombreuses pièces justificatives, par LÉON MOREAUX. Paris, Firmin-Didot, 1886, in-12 de IX-382 p. — Prix : 3 fr.

Le général René Moreaux est une des victimes de l'histoire; la gloire de son célèbre homonyme a éclipsé et absorbé la sienne. La plupart des historiens les ont confondus, et sauf l'auteur d'un livre peu connu, le *Cornélius Nepos français*, ont attribué le commandement de l'armée de la Moselle à Victor Moreau qui n'en fut jamais chargé. C'est contre cette erreur que vient protester un petit-fils du général, M. Léon Moreaux.

René Moreaux était né, non pas à Rennes, comme le vainqueur de Hohenlinden, mais à Rocroy. Engagé à dix-sept ans, il avait fait la guerre d'Amérique, dans laquelle il fut blessé, et était venu se reposer dans son pays, où il exerçait la profession d'entrepreneur de bâtiments et travaux du génie militaire, lorsque la coalition de 1792 vint lui remettre les armes à la main. Commandant d'un de ces bataillons de volontaires, dont la légende, acceptée peut-être un peu trop facilement par l'auteur, a été réduite à sa valeur exacte par M. C. Rousset, René Moreaux servit d'abord à Thionville, sous le général Félix Wimpfen, participa à l'héroïque défense de cette place et ne tarda pas à être nommé général de brigade. Dès lors il ne quitta plus l'armée de la Moselle ; sous Hoche et Jourdan d'abord, il occupa Kaiserslautern, contribua à la prise d'Arlon, et enfin, le 25 juin 1794, fut nommé général en chef de cette armée qu'il avait tant aidé à organiser. Battu dans une première tentative sur Trippstadt, par la faute de l'armée du Rhin, il revint à la charge et s'empara de cette place. Poursuivant ses succès il fait une pointe hardie sur Trèves, y entre, soumet l'électorat et une partie du grand-duché de Luxembourg, conquiert Hansdrück, le Palatinat, la rive gauche du Rhin, de Mayence à Coblentz, et met le siège devant la forte place de Luxembourg. Il poussait ce siège avec vigueur, lorsqu'une mort imprévue attribuée alors à un empoisonnement, mais qui fut due en réalité à une violente attaque de fièvre putride, l'emporta brusquement dans la nuit du 9 au 10 février 1795. Dans sa courte carrière, le général René Moreaux a laissé une réputation méritée de vaillance, d'honneur et de modération. Son petit-fils a bien fait de remettre sa mémoire en lumière dans ce livre qui abonde en d[illegible] techniques sur les opérations militaires et dont de nombreuses pièces justificatives augmentent encore l'intérêt.

M. DE LA ROCHETERIE.

Les petits Jacobins; les grands hommes de la Terreur, par PIERRE DE WITT. Paris, Société anonyme des publications périodiques, 1887, in-12 de 120 p. — Prix : 1 fr. 25.

Excellente brochure, qui ne saurait être trop propagée, car elle détruit une des plus malfaisantes légendes mises en circulation depuis quelques années : *la Légende jacobine*. M. Pierre de Witt montre les hommes de la Terreur, non pas tels que les représente cette légende, mais tels qu'ils sont en réalité, et il ne s'appuie que sur des documents authentiques, sur leurs paroles et sur leurs actes. Il passe successivement en revue Robespierre, tyran vaniteux; Collot d'Herbois, histrion sanguinaire; Barère, l'Anachréon de la guillotine; Danton, organisant avec Billaud-Varenne les massacres de septembre; Saint-Just, l'ancien libertin, posant pour l'homme rigide; Carrier, Albitte, Laplanche, Fouché, Dartigoyte prêchant publiquement l'immoralité et en donnant l'exemple. Il montre, sous la domination de ces hommes qui ne songent qu'à leur intérêt et non à l'intérêt public, la France abattue, agoni-

sante, ruinée par les exactions, rongée par la misère, épuisée par la perte du meilleur de son sang qui coule sur l'échafaud, sang du peuple plus encore que sang de la noblesse, et ne se sauvant que par l'héroïsme de ses soldats. Le tableau est tracé de main de maître et il est bien désirable, nous le répétons, qu'il soit mis sous les yeux de tous. Tous sauront alors ce que vaut cette Convention dont les manuels officiels font chaque jour le panégyrique, et beaucoup ne pourront s'empêcher de faire des comparaisons instructives avec le présent.

M. DE LA ROCHETERIE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Jean-Charles-Florent DEMOLOMBE, doyen de la Faculté de droit de Caen, l'un des plus célèbres jurisconsultes français, né à La Fère (Aisne) le 22 juillet 1804, est mort à Caen le 21 février. Il faisait partie de la Faculté de Caen depuis 1827, époque à laquelle il fut nommé professeur suppléant; en 1831, il obtint la chaire de code civil et devint doyen dès 1853. M. Demolombe a consacré toute sa vie à composer le commentaire le plus important qui ait encore été fait sur le code civil, et cet immense travail lui a conquis une réputation européenne. Après avoir été pendant longtemps éloigné des pratiques de la religion, M. Demolombe sentit renaître en lui la foi de ses premières années. Lors de l'exécution des décrets de proscription prononcés contre les congrégations religieuses, il n'hésita pas à affirmer hautement l'illégalité de cette mesure. On a eu le regret de constater, — et nous n'avons pas besoin d'en chercher ailleurs la cause, — que la magistrature et le barreau de Caen ne figuraient pas en corps à ses funérailles.

M. Demolombe a publié son grand commentaire sous le titre de : *Cours de Code Napoléon*, (1845-1878, 30 vol.) Cet important ouvrage se divise en trois parties. La première comprend les tomes I-VIII, publiés de 1845 à 1856, où sont traitées les matières suivantes : *De la publication, des effets et de l'application des lois en général*, etc. (1 vol.); — *De l'absence* (1 vol.); — *Du mariage et de la séparation de corps* (2 vol.); — *De la paternité et de la filiation* (1 vol.); — *De l'adoption et de la tutelle officieuse. De la puissance paternelle* (1 vol.); — *De la minorité, de la tutelle et de l'émancipation. De la majorité, de l'interdiction et du conseil judiciaire. Des individus placés dans un établissement public ou privé d'aliénés* (2 vol.). La seconde partie, consacrée à l'étude des biens et des modifications de la propriété, comprend deux traités : *Distinction des biens, propriétés* (1856, 2 vol. in-8) et *Traité des servitudes et services fonciers* (1856, 2 vol. in-8). La troisième compte déjà dix-huit volumes en trois ouvrages : *Traité des successions* (1857-1860, 5 vol., in-8; 2e édit., 1863); — *Traité des donations entre vifs et des testaments* (1863-1864, 6 vol. in-8); — et *Traité des contrats ou des obligations conventionnelles en général* (1867-1878, 7 vol. in-8).

— Le 19 février est mort à Paris, à trente-neuf ans, M. Olivier RAYET, professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale, ancien élève de l'École normale et de l'École française d'Athènes, d'une maladie qui l'avait forcé à se faire remplacer à son cours par M. C. Wescher. En Grèce, M. Rayet fut chargé d'explorer l'emplacement du temple d'Apollon Didyméen à Milet. Il a professé successivement à l'École des Hautes Études et au Collège de France avant d'être appelé à la survivance de François Lenormant. Ses publications sont peu nombreuses; mais la plus importante, ses *Monuments de l'Art antique* (1884, 2 vol. in-folio), est une œuvre capitale à laquelle il avait consacré de longs labeurs et à laquelle la science a rendu un hommage unanime. Sa publication sur *Milet et le golfe Latmique* reste inachevée; mais on

consultera toujours avec profit les articles qu'il a donnés à la *Gazette des Beaux-Arts* sur ses découvertes de Milet, sur les terres cuites grecques de Tanagra, et sur l'art grec au Trocadéro (Exposition universelle de 1878).

— M. Félix-Sébastien FEUILLET DE CONCHES, né à Paris le 4 décembre 1798, est mort dans cette ville le 6 février. Entré en 1814 au ministère des affaires étrangères, il devint directeur du protocole, puis introducteur des ambassadeurs et maître des cérémonies, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1874. Il fut créé baron par le second Empire. Sa collection d'autographes, de tableaux et de miniatures est célèbre. On se souvient aussi de la polémique qu'il eut à soutenir contre l'administration de la Bibliothèque nationale au sujet de certaine lettre de Montaigne. On lui doit la publication d'un assez grand nombre d'ouvrages : *Méditations métaphysiques et Correspondance de Malebranche avec Dortous de Mairan* (1848, in-8); — *Léopold Robert. Sa vie, ses œuvres et sa correspondance* (1849, in-12); — *Réponse à une incroyable attaque de la Bibliothèque nationale, touchant une lettre de Michel de Montaigne* (1851, in-8 avec fac-similé); — *Les Contes d'un vieil enfant* (1860, in-8 avec grav. et dessins intercalés dans le texte); — *Causeries d'un curieux, variétés d'histoire et d'art tirées d'un cabinet d'autographes et de dessins* (1862-1868, 4 vol. in-8, ouvrage enrichi de nombreux fac-similés); — *Lettres inédites de Michel de Montaigne et de quelques autres personnages, pour servir à l'histoire du XVIe siècle* (1863, in-8); — *Louis XVI, Marie-Antoinette et Mme Élisabeth. Lettres et documents inédits* (1864-1873, 6 vol. in-8); — *Histoire de l'École anglaise de peinture jusques et y compris sir Thomas Lawrence et ses émules* (1883, in-8); — *Les Salons de conversation au XVIIIe siècle* (1883, in-12). Outre de nombreux articles fournis par M. Feuillet de Conches à la *Bibliothèque universelle*, à *l'Encyclopédie des gens du monde*, à la *Revue des Deux-Mondes*, etc., il laisse encore une édition de la *Correspondance de Mme Élisabeth de France, sœur de Louis XVI* (1867, in-8), et les *Souvenirs de jeunesse d'un curieux septuagénaire* (1877, in-8).

— M. Hyacinthe-Marie-Augustin CORNE, sénateur, né à Arras le 28 août 1802, est mort le 15 février. Devenu, après la révolution de juillet, président du tribunal de Douai, il fut envoyé en 1837 à la Chambre des députés. Le gouvernement de 1848, après l'avoir nommé procureur général à Douai, l'appela à remplir les mêmes fonctions à Paris. L'Empire lui donna des loisirs, pendant lesquels il composa plusieurs ouvrages. Sous la troisième république, il est entré à la Chambre, puis au Sénat. Voici la liste de ses travaux littéraires et historiques : *Essai sur la littérature considérée dans ses rapports avec la constitution politique des différents peuples* (1826, in-8); — *Du Courage civil et de l'éducation propre à inspirer les vertus publiques* (1828, in-8); — *De l'Éducation publique dans ses rapports avec la famille et avec l'État* (1844, in-8); — *Rapport et projet de loi sur les jeunes détenus, présentés à l'Assemblée législative le 14 décembre 1849* (1851, in-8); — *Le Cardinal de Richelieu* (1853, in-18); — *Le Cardinal Mazarin* (1853, in-18); — *Lettres à Adrien* (1856, in-8); — *Adrien. Lettres d'une mère à son fils* (1856, in-8); — *Marcel* (1856, 2 vol. in-18); — *Souvenirs d'un proscrit*, (1861, in-18); — *Éducation intellectuelle* (1873, in-18); — *Madame Adèle Desloge, née à Douai le 27 décembre 1797, sa vie et ses œuvres* (1879, in-18).

— M. Jacques-Hippolyte ROUX-FERRAND, dit DE MISSOL, né à Nîmes le 16 septembre 1798, est mort à Paris le 8 février. Chargé, en 1832, par M. Guizot, de professer à Nîmes un cours d'histoire, il commença dès l'année suivante à publier ses remarquables conférences, sous le titre d'*Histoire des progrès de la civilisation en Europe depuis l'ère chrétienne* (1833-1841, 6 vol. in-8). Outre ce grand ouvrage, il laisse encore : *Lettres à mes enfants sur*

l'histoire de France (1835, in-8) ; — *Quelques souvenirs d'une promenade en Suisse et dans le midi de la France* (1835, in-8) ; — *Tableau historique de l'Espagne* (1836, in-8) ; — *Le Prieur de Chamounix* (2e édition, 1837, in-8) ; — *La Famille de Roswald* (1837, in-8) ; — *Études de mœurs. Champagne. Languedoc. Deux éducations* (1861, in-8) ; — *Mœurs champenoises. Du roman et de ses rapports avec les mœurs en France. Deux ménages* (1861, in-12) ; — *Philippe Raimbaut* (1861, in-12) ; — *Histoire populaire de la Pologne* (1862, in-18) ; — *Sacrifice et résignation, études de mœurs. Berri, Champagne* (1862, in-18) ; — *Janine* (1863, in-18) ; — *Les Héritages* (1865, in-18) ; — *Du Bonheur dans le devoir* (1868, in-18) ; — *Dictionnaire raisonné de philosophie morale* (1883, in-8). En 1870, il donna la 7e édition de son *Histoire abrégée des inventions et des découvertes* (in-18), qui avait paru pour la première fois en 1831. M. Roux-Ferrand a fourni de 1830 à 1887, des articles littéraires à plusieurs journaux, notamment à l'*Union*, au *Monde*, au *Français*.

— M. le docteur Jules BÉCLARD, doyen de la Faculté de médecine, né le 17 décembre 1818 à Paris, est mort dans cette ville le 10 février Membre de l'Académie de médecine depuis 1860, il fut élu secrétaire perpétuel en 1873 ; l'année précédente il avait été nommé professeur de physiologie. Il laisse, outre une édition revisée et augmentée des *Éléments d'anatomie générale*, publiés par son père, les travaux suivants : *Hygiène de la première enfance, ou de l'éducation physique du premier âge* (1852, in-12) ; — *le Système cartilagineux* (1864) ; — *Rapport sur les progrès de la médecine en France* (1868, in-8, en collaboration avec le docteur Alexenfeld) ; — *Notices et portraits. Éloges lus à l'Académie de médecine. De Blainville, Delpech, Villermé, Gerdy, Rostan, Velpeau, Trousseau, Louis, Cruveilhier, Nélaton* (1878, in-8) ; — *Traité élémentaire de physiologie humaine comprenant les principales notions de la physiologie comparée.* (7e édition, 1884, in-8). M. Béclard a collaboré au *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, et traduit de l'allemand, avec le concours de M. Sée, les *Éléments d'histologie humaine*, du docteur Kœlliker.

— M. Charles DUFOUR, l'un des plus anciens membres de la Société des antiquaires de Picardie, né à Amiens, en 1814, est mort dans cette même ville au mois de février. Il est l'auteur des travaux suivants, imprimés dans la collection des *Mémoires des Antiquaires de Picardie : Pouillé des manuscrits composant la collection de Dom Grenier sur la Picardie, à la Bibliothèque du Roi* (t. II des *Mémoires*) ; — *Rapports sur les accroissements du musée d'Amiens* (t. III, IV, VI, VII) ; — *Description de la pierre tumulaire du chevalier Robert de Bouberch* (t. V) ; — *Notice sur un cachet d'oculiste romain trouvé à Amiens* (t. VIII) ; — *Observations sur des noms de potiers et de verriers romains recueillis à Amiens* (t. IX) ; — *Essai bibliographique sur la Picardie, ou plan d'une bibliothèque spéciale composée d'imprimés entièrement relatifs à cette province* (t. X, XIV), ce travail considérable est malheureusement resté incomplet et ne comprend que la Picardie en général, Abbeville et Airaines ; — *Notice historique sur le congrès d'Amiens* (t. XII) ; — *Rapports sur les concours de 1852 et de 1856* (t. XII, XIV) ; — *Dissertation sur les armoiries attribuées à la province de Picardie* (t. XV) ; — *Situation financière des villes de Picardie sous saint Louis* (t. XV) ; — *L'incendie de la cathédrale d'Amiens en 1527, d'après un témoin oculaire* (t. XIX) ; — *L'Apostolat de saint Firmin, premier évêque d'Amiens, rétabli au IIIe siècle* (t. XIX). M. Dufour a aussi publié, en collaboration avec M. J. Garnier, l'*Introduction à l'Histoire générale de la province de Picardie*, par Dom Grenier, d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale (Amiens, in-4, formant le IIIe volume des *Documents inédits* publiés par la Société des Antiquaires de Picardie). On lui doit encore un certain nombre de discours de

circonstance et de mémoires judiciaires et agricoles, notamment : *Musée Napoléon. Discours* (1861, in-8); — *Les Intérêts industriels de la ville d'Amiens dans la vallée de la Selle et les cantons de Conty, Grandvilliers et Crèvecœur* (1859, in-8). Depuis plusieurs années, M. Dufour avait complètement renoncé à s'occuper d'études historiques pour se consacrer à l'agriculture, sur laquelle il a publié plusieurs mémoires.

— La presse russe annonce la mort de Démetri-Constantinovitch GIERS, emporté presque subitement le 14 décembre, à l'âge de cinquante ans. Dans le monde littéraire, il est plus connu sous le pseudonyme de Constantinov; c'est ainsi qu'il signait ses récits et autres articles qui ont paru dans diverses revues. Son principal ouvrage est le roman intitulé *La vieille et la jeune Russie.* On a remarqué aussi ses *Mémoires d'un scribe notarial.* En 1878, il a commencé la publication d'une gazette politique : *La Vérité russe,* qu'il fut obligé de cesser bientôt après. Il aimait passionnément les belles-lettres.

— L'Université de Kiev a perdu un de ses plus anciens représentants, Starion HODETSKI, professeur émérite d'agronomie, décédé le 4 janvier. Né en 1820, à Sébastopol, il fit ses études dans un gymnase de Pétersbourg, puis à l'Université, d'où il sortit en 1842; et après avoir passé deux années à l'étranger pour se perfectionner dans l'agronomie, il enseigna cette science d'abord à l'Université de Harkov, puis à celle de Kiev (1851-1877). On a de lui une quarantaine de mémoires et de notices sur l'agronomie et les sciences naturelles. De 1863 à 1873, il rédigeait les *Bulletins de l'Université de Kiev.* Il a légué sa belle bibliothèque à l'Université et laissé, en outre, 50,000 roubles pour en faire des bourses à une école de la même ville.

— Le monde savant vient de perdre Ignace IVANOWSKI, professeur émérite de l'université de Saint-Pétersbourg et du Lycée Alexandre, membre du comité de l'Instruction publique et auteur de plusieurs ouvrages, décédé au mois de février dernier, à l'âge de 80 ans. Il n'avait que 29 ans, lorsqu'il occupa à l'Université de la capitale la chaire, récemment créée, de Droit international et de Diplomatie (en 1836). Admirablement doué de la nature, il s'était distingué partout où il avait étudié ou enseigné. A l'école de Minsk, il avait obtenu une medaille d'or; l'Université de Wilna lui avait decerné deux prix, l'un pour son travail latin : *De sacrilegio,* l'autre pour la dissertation polonaise sur l'*Imputation des crimes.* Après avoir terminé ses études dans cette Université en 1826, le jeune Ivanowski fut envoyé à celle de Moscou pour se perfectionner dans la langue russe, et de là, en 1832, à l'Institut normal de Dorpat, où il a écrit sa thèse de docteur : *De libera mercatura.* Au bout de trois années, passées à l'étranger, Ivanowski fut appelé à Pétersbourg en 1836 et y devint l'année suivante professeur ordinaire de Droit international et de diplomatie qu'il enseignait d'une manière brillante. On a encore de lui les ouvrages suivants : *Du Perfectionnement successif des États* (1837); — *Droits du Danemark sur les détroits du Sund et du Belt* (1848); *Manuel de statistique des États européens* (1857).

— On annonce encore la mort de M. LOIR-MONGAZON, professeur d'esthétique à l'Université catholique d'Angers, notre regretté collaborateur, dont les lecteurs du *Polybiblion* ont pu apprécier la compétence en matière de critique artistique, auteur d'un ouvrage intitulé : *Fleurs et peinture de fleurs (France et Italie, Flandre, Hollande)* (1885, in-18 j.), mort à Paris, le 18 février, à 38 ans; — de M. Arthur BARY, professeur de rhétorique au collège Rollin, mort à Paris, âgé de 57 ans; — de M. DELPLANQUE, conservateur du musée de Douai, mort dans cette ville à l'âge de 67 ans; — de M. Edgard-Raoul DUVAL, ancien magistrat et homme politique, né à Laon, le 9 avril 1832,

fondateur de *La Nation*, organe du parti de l'Appel au peuple, dont le premier numéro parut le 25 octobre 1876, député de l'Eure, mort à Nice le 10 février; — de M. Jean HUBERT, né à Auteuil, le 21 novembre 1807, auteur de plusieurs travaux parmi lesquels nous citerons *la Géographie historique des Ardennes* (1851), et l'*Histoire de Charleville* (1859), mort à Charleville, à la fin de décembre; — de M. le comte Robert DE MUN, dont le dévouement au bien, le zèle infatigable pour les œuvres catholiques étaient au-dessus de tout éloge, mort à Munich, le 16 février, à 47 ans, à la suite d'une terrible opération; — de M. RAIGE-DELORME, bibliothécaire honoraire de la Faculté de médecine de Paris, qui a collaboré aux *Archives générales de médecine* et au *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, mort à l'âge de 92 ans; — de M. RIVIÈRE DES HÉROS, auteur d'un Mémoire sur les *Souverains de l'Europe*, mort à Couëron, près de Nantes, âgé de 86 ans; — de M. François-Julien TURGAN, mort à Tours, le 16 février, à 73 ans, laissant un ouvrage remarquable, *Les Grandes usines de France*, et de nombreux articles insérés dans divers journaux; — de M. Gabriel VILLEFORT, ministre plénipotentiaire, qui a longtemps collaboré à la *Gazette des Tribunaux*, mort à Paris le 12 février.

— A l'étranger on signale la mort : du philologue Hugo VON FEILITZEN, professeur à Upsal (Suède), mort le 19 janvier; — du romancier et auteur dramatique Wilhelm GENAST, mort le 18 janvier à Weimar, à l'âge de 65 ans; — de M. l'abbé GIRARD, littérateur belge très estimé, mort à Liège le 5 février, âgé de 49 ans; — de M. Jean-Henri-Guillaume HENZEN, membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, mort à Rome, le 27 janvier, à 72 ans; — du géographe autrichien HOLUB, massacré par la tribu des Mousikoukolombs, alors qu'il faisait pour la troisième fois un voyage d'exploration dans l'Afrique australe; — du P. Valérien KALINKA, de la congrégation de la Résurrection, né en 1826, à Miechow, près Cracovie, historien polonais distingué, qui laisse notamment : *Les Dernières années du règne de Stanislas Auguste II*, et *La Diète de quatre ans* (non achevé), mort le 16 décembre; — de M. Fr. LAURENT, professeur à l'Université de Gand, auteur d'un travail considérable sur la philosophie de l'histoire du droit des gens (18 volumes, dont le dernier a paru en 1870), mort à 76 ans; — du philologue Carl-August-Friedrich MAHN, auteur de travaux sur les langues romanes, mort le 26 janvier, à Berlin, âgé de 85 ans; — du poète Philip-Bourke MARSTON, né le 13 août 1850, mort le 14 février; — d'un orientaliste écossais, le docteur John NICHOLSON, né en 1803, auquel on doit, entre autres ouvrages, une traduction de la *Grammaire hébraïque* d'Ewald; — de M. l'abbé Charles POLLET, curé de Laminne (diocèse de Liège), né à Verviers le 19 juin 1816, auteur de plusieurs études historiques : *La Belgique sous la domination étrangère, Histoire de l'ancien diocèse de Liège, Vie des saints du diocèse*; — de M. J. H. RANKE, professeur de chirurgie à l'Université de Groningue, mort le 9 janvier dans cette ville, à 38 ans; — du chanoine B. VAN DEN STEENE, né à Oost-Ecloo, le 30 septembre 1812, ancien directeur de l'École normale de Saint-Nicolas, auteur d'ouvrages flamands de méthodologie et de livres de lecture à l'usage des écoles primaires; — du physiologue William-Horsecraft WATERS, auteur d'un manuel intitulé *Histological Notes for the use of medical students* (1884) et collaborateur du *Journal of physiology*, mort le 20 janvier à Manchester; — du romancier anglais Henry WOOD, mort à l'âge de 67 ans; — de M. Edward-Livingstone YOUMANS, chimiste américain, fondateur de *International Scientific Serie*, du *Popular Science Monthly*, et auteur de nombreux travaux scientifiques, mort le 19 janvier, à Mount Vernon.

INSTITUT. — *Académie française.* — M. Édouard Hervé, élu en remplacement de M. le duc de Noailles, est venu prendre séance le 10 février et a prononcé son discours de réception. C'est M. Maxime Du Camp qui lui a répondu.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — L'Académie a procédé, le 18 février, à l'élection d'un membre titulaire, en remplacement de M. N. de Wailly; le nombre de votants était de 32. Au premier tour de scrutin, M. Léon Gautier a obtenu 14 voix, M. Clermont-Ganneau 11, et M. Hartwig-Derembourg 6. Au second tour, M. Léon Gautier a été élu par 26 voix contre 5 données à M. Clermont-Ganneau et 1 à M. Derenbourg.

CONGRÈS. — Le 31 mai prochain s'ouvrira à la Sorbonne le congrès annuel des sociétés savantes.

— Le volume publié par la Société française d'archéologie à la suite du Congrès de Montbrison en 1885 vient d'être mis en distribution. Il contient, indépendamment des procès-verbaux des séances et des comptes rendus d'excursions, de nombreux mémoires sur les antiquités et l'histoire du Forez, du Roannais et du Lyonnais, dus à MM. Vincent Durand, A. Steyert, H. Gonnard, le baron de Rostaing, le docteur Noëlas, A. Vachez, etc. Parmi les travaux généraux on doit signaler une étude de M. le docteur Plicque, sur la classification des poteries romaines de Lezoux, un Mémoire de M. Adr. de Florival, sur les représentations de musiciens et les instruments de musique dans le Laonnais, et des recherches de M. Bruguier-Roure sur les plafonds peints de la vallée du Rhône. De nombreux dessins de MM. Gonnard, Bruguier-Roure, Penon, V. Durand, etc, illustrent ce volume qui forme le 52e de la collection commencée par M. de Caumont et continuée aujourd'hui par notre confrère M. le comte de Marsy.

CONCOURS ET PRIX. — Un prix quinquennal, consistant en une somme de 5,000 fr., qui, à raison du nom de son fondateur, portera le titre de « Prix Heuschling, » est institué à perpétuité, pour être délivré par le Gouvernement de Belgique, aux meilleurs ouvrages de statistique, offrant un intérêt exclusivement ou plus particulièrement belge.

— Il a été créé, par la faculté de médecine de l'Université de Gand, un cours théorique et pratique d'otologie, de laryngologie et de rhinologie.

— On décernera cette année les prix Bouniakovski et Tolstoï. Les ouvrages doivent être remis à l'Académie des sciences de Russie, du 1er au 15 mai au plus tard. Le premier de ces prix (de 500 roubles) est accordé aux ouvrages sur les mathématiques spéciales ou aux découvertes faites dans le domaine de l'analyse pure. Ils doivent être écrits en russe et imprimés dans le courant des six années qui précèdent l'époque du concours. Les manuscrits ne sont pas acceptés.

— Le prix Tolstoï sera donné également aux ouvrages traitant de la physique, des mathématiques pures ou appliquées, astronomie, géologie, physiologie, etc... Il consiste en trois médailles d'honneur en or (de 300, 250 et 150 roubles), et en une récompense pécuniaire (800 roubles). Ces ouvrages doivent être originaux, écrits par des sujets russes, en russe, en latin, en français ou en allemand, et publiés dans le courant des trois dernières années.

— Le *Courrier de Varsovie* a mis au concours, *Un récit de la vie contemporaine,* devant contenir de 6,000 à 10,000 lignes d'impression ordinaire. Le premier prix sera de 1,000 roubles, le second de 500. Le manuscrit doit être présenté le 18 septembre, et s'il est couronné, il sera immédiatement imprimé dans le *Courrier*.

l'époque de Louis XIV, s'introduit l'écriture italienne. Comme « preuves » pour ainsi dire, le professeur Carini cite les manuscrits qui appuient la véracité de ses assertions : les publications de M. Delisle sur les manuscrits de M. Desnoyers, et celui d'Épinal, l'évangéliaire d'Autun, les bibles de Téodulfe, celle du Puy et celle de la Bibliothèque nationale à Paris (ms. lat., 9380), la bible de Charles le Chauve (Bibliothèque nat., ms. lat. 1), le Térence (même fonds latin 7,899), le Sacramentaire d'Autun, le Psautier de saint Louis à Leide, etc., etc. On voit par ces exemples, avec quelle érudition l'auteur a composé son cours, et quel profit peuvent en retirer ses élèves. La bibliographie des ouvrages paléographiques, qui doit être certainement un des fascicules à paraître, comblera un desideratum pour les élèves qui voudraient pousser plus loin les leçons du maître ; et savoir à quelles sources puiser pour l'étude plus étendue de la graphie à une époque déterminée, étude à laquelle l'exposé du savant professeur ne manquera pas de les inviter. Le deuxième fascicule : *Piccolo manuale di sigle ed abbreviazioni dell' epigraphia classica* (in-8 de 124 p.), donne une non moins haute idée de la science du professeur et de l'étendue du travail de ses élèves.

Note sur un monogramme d'un prêtre artiste du IXe siècle. — Le prêtre dont il est question dans la brochure de M. Desnoyers, extrait des *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (1887, in-8 de 8 p.), est Adalbald, qui copia plusieurs manuscrits sous la direction d'un disciple et ami d'Alcuin, Fréligise, qui fut à la tête de l'abbaye de Tours pendant une grande partie du règne de Louis le Débonnaire, et qui mourut en 834. M. Desnoyers a retrouvé dans un fragment de parchemin de la riche collection de chartes et de manuscrits, le nom et le monogramme d'Adatbald, et, après avoir très bien décrit et expliqué le feuillet donné par lui à la Bibliothèque Nationale, il demande quel était le manuscrit dont faisait partie le monogramme. Dans une *Note complémentaire*, M. Léopold Delisle répond que ce feuillet est tout ce qui nous reste de l'exemplaire d'Orose, copié au IXe siècle par le moine Adalbaldus et gardé à Saint-Martin de Tours jusqu'à la Révolution, puis, jusqu'en 1830, dans la bibliothèque de Tours d'où il vint, avec d'autres manuscrits de la même provenance, échouer, on ne sait comment, à Paris, chez un marchand de parchemins de la rue Saint-Jacques. Rappelons que, dans son beau mémoire sur l'*École calligraphique de Tours*, M. Delisle s'était déjà beaucoup occupé du prêtre-artiste (*artifex*), et des manuscrits exécutés par lui.

Bulle inédite de Nicolas IV. — M. l'abbé Clerval, directeur au grand Séminaire de Chartres, a retrouvé, dans la bibliothèque municipale de Chartres, deux copies d'une bulle donnée à Rome par Nicolas IV, le 19 mars 1289, laquelle avait, jusqu'à ce jour, échappé à toutes les recherches, même à celles des éditeurs du *Cartulaire de N.-D de Chartres*, MM. de L'Épinois et Merlet, qui ne la mentionnent ni dans le texte, ni dans l'introduction. M. l'abbé Clerval en publie le texte sous ce titre : *Bulle inédite de Nicolas IV. Démêlés du chapitre de Chartres avec la comtesse Jeanne et le roi Philippe le Bel pour la juridiction temporelle* (Chartres, Garnier, 1887, gr. in-8 de 16 p. Extrait des *Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*). M. l'abbé Clerval a bien raison de déclarer que le document retrouvé par lui est fort intéressant pour l'histoire civile et religieuse.

Sainte Marie Madeleine dans la littérature provençale. — Sous ce titre, M. Camille Chabaneau publie un recueil des textes provençaux en prose et en vers, relatifs à cette sainte (Paris, Maisonneuve, 1886, in-8 de 213 p. Extrait de la *Revue des langues romanes*). Le volume est formé des morceaux

suivants : *Vie de sainte Marie Madeleine*, extraite d'une traduction provençale de la *Legenda aurea* (ms. inédit de la Bibliothèque nationale) ; *Traduction provençale d'une homélie sur sainte Madeleine attribuée à Origène* (ms. inédit de la bibliothèque de Carpentras); *Vie de sainte Madeleine, en vers provençaux* (ms. inédit de la bibliothèque de M. Paul Arbaud, d'Aix-en-Provence) ; *Cantique provençal en l'honneur de sainte Marie Madeleine*, plusieurs fois mal édité, et dont le texte a été établi d'après un ms. de la Bibliothèque nationale, rapproché de la version de l'*Almanach historique* de 1773 ; *le rôle de sainte Marie Madeleine dans le mystère provençal de la Passion, description de la Sainte-Baume*, par Balthazar de la Barle, en vers provençaux, publiée par Fr. de Belleforest dans sa *Cosmographie universelle; cantiques populaires sur sainte Madeleine*. Ces divers morceaux, savamment annotés, sont suivis d'une bibliographie des ouvrages sur sainte Marie Madeleine, composés en provençal, depuis le commencement du XVIIe siècle, et des ouvrages sur le même sujet, composés en catalan ancien et moderne.

BIBLIOGRAPHIE DES SCIENCES MÉDICALES. — Avant de faire quelques observations sur cette *Bibliographie*, nous tenons à en donner le sous-titre complet : *Index méthodique et catalogue descriptif des livres et journaux anciens et modernes, français et étrangers sur les sciences médicales;* ce recueil est publié par la librairie J. B. Baillière et fils. Ce serait, croyons-nous, un grand bien, si MM. les éditeurs, reprenant en détail l'œuvre de Brunet et de Lorenz, s'occupaient de dresser des bibliographies spéciales, comprenant non seulement les volumes de leur fonds propre, mais aussi les ouvrages relatifs aux mêmes matières édités ailleurs. Mais il faudrait donner à des travaux de ce genre des limites précises et des dimensions restreintes. MM. Baillière ont-ils eu un instant la prétention de composer une *Bibliographie des sciences médicales* complète en un volume in-8 de 500 pages. Notons que cette Bibliographie doit comprendre non seulement les livres, mais aussi les journaux, anciens et modernes, français et étrangers. Il faudrait, non pas un volume, mais dix, au moins, pour qu'elle fût complète ; aussi nous a-t-il suffi d'ouvrir au hasard l'un des volumes de la *Partie technique* du *Polybiblion* pour y trouver l'indication d'un certain nombre d'ouvrages qui ne figurent pas dans la *Bibliographie des sciences médicales*. Citons quelques exemples : Le tome II du *Manuel d'histologie pathologique* de MM. Cornil et Ranvier (2e édition) a paru à la fin de 1884 et la *Bibliographie* n'indique que le tome I. Il n'y est fait aucune mention de l'*Essai sur les pseudoparalysies générales*, du Dr L. Blache, publié à la même époque; de l'ouvrage du Dr L. Pfeiffer, *Die Vaccination...* (Tübingen, gr. in-8 de VIII-158 p.); de celui du Dr F. Bottey sur *Le Magnétisme animal* (Plon, in-18 j. de IV-288 p.), etc. La *Revue de l'hypnotisme*, dont le premier numéro a paru au mois de juillet dernier, et la *Revue d'Anthropologie* avaient des droits moins contestables que ceux de la *Revue politique et littéraire*, pour figurer dans l'un des suppléments qui terminent le volume. Nous sommes heureux de pouvoir féliciter les auteurs de cette *Bibliographie* de l'avoir fait précéder d'un *Index* par ordre de matières, qui permet de retrouver aisément les ouvrages relatifs à une même maladie.

PARIS. — Vient de paraître le premier fascicule du tome I du *Journal de Jean Le Fèvre, évêque de Chartres*, édité par M. H. Moranvillé (A. Picard, gr. in-8 de VII-160 p.); ce fascicule va de septembre 1380 à septembre 1383. M. Moranvillé a publié le texte du journal d'après le manuscrit n° 5,015 du fonds français de la Bibliothèque nationale, le seul actuellement connu; il en donne la description dans une courte notice préliminaire, et réfute une

erreur du P. Lelong qui indique, dans sa *Bibliothèque historique de la France*, deux manuscrits du *Journal* de Jean Lefèvre, l'un en français, l'autre en latin ; c'est là le résultat d'une confusion, provenant sans doute de ce que certains passages sont écrits en latin. Nous avons précédemment signalé (XLVII, 467) l'intérêt particulier qu'offre cette publication dont l'importance sera encore augmentée par un volume entier de notes promises par l'éditeur.

— M. J.-M. Richard a publié à la librairie Champion un important travail sur : *Une petite-nièce de saint Louis : Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne (1302-1329), étude sur la vie privée, les arts et l'industrie en Artois et à Paris, au commencement du XIVe siècle* (in-8 de XV-456 p.). Rappelons que la *Revue des questions historiques* (livraison de juillet 1886) a eu la primeur d'un article sur : *Les Livres de Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne.*

— Les lettres du comte Paul Vasili sur : *La Société de Rome*, publiées dans la *Nouvelle Revue*, vont paraître en tirage à part. Cette édition sera augmentée de plusieurs lettres inédites (aux bureaux de la *Nouvelle Revue*, in-8).

— Sous presse le tome II et dernier du remarquable ouvrage de M. G. Rothan : *La France et sa politique extérieure en 1867*. Le tome I a été mis récemment en vente par l'éditeur Calmann-Lévy (in-8).

— On annonce la publication, à la même librairie, d'un ouvrage de M. Jules Simon intitulé : *Nos hommes d'État* (gr. in-18).

— Une édition dans le format in-18 des *Portraits historiques* dus à la plume de M. R. Chantelauze vient de paraître à la librairie académique Perrin. Les notices comprises dans ce volume sont consacrées à Philippe de Commynes, au grand Condé, à Mazarin, à Frédéric II, etc.

— L'histoire des relations diplomatiques de la France avec l'Orient va faire un nouveau pas avec le livre de M. L. Pingaud : *Choiseul-Gouffier : la France en Orient sous Louis XVI* (Paris, Alph. Picard, in-8 de IX-297 p.). Le *Polybiblion* rendra compte prochainement d'un autre ouvrage sur cet intéressant sujet : *Une ambassade française en Orient sous Louis XV. La mission du marquis de Villeneuve*, par M. A. Vandal (E. Plon, in-8).

— On annonce la publication à bref délai d'un nouvel ouvrage illustré de M. Oct. Uzanne : *Bouquineurs et bouquinistes. Du Pont-Royal au Pont-Marie. Physiologie des quais parisiens* (Quantin, in-8 de 250 p. et 100 dessins dans le texte).

— M. R. Blondel va publier chez O. Doin un *Manuel de matières médicales* qui formera un fort volume in-18 d'environ 1,200 p. et 450 pl., dont l'impression est à peu près complètement terminée.

— On nous signale la création prochaine à Paris d'un Institut russe qui renfermera une bibliothèque consacrée exclusivement aux littératures slaves et où l'on fera des conférences et des cours d'histoire et de langues slaves.

— On a annoncé la publication à la fin de février d'un important ouvrage de MM. R. Meyer et G. Ardant sur *La Question agraire* (Morot et Chuit), dont la solution s'impose à l'heure actuelle et qui préoccupe à si juste titre les économistes contemporains.

— M. l'abbé Vallet a terminé l'impression d'un ouvrage sur *Le Kantisme et le Positivisme, étude sur les fondements de la connaissance humaine* (A. Roger et F. Chernoviz, in-12).

— Depuis le mois de janvier paraît à la librairie nouvelle de droit et de jurisprudence (A. Rousseau) un *Recueil périodique et critique de la jurisprudence française et belge en matière de divorce et de séparation de corps*, publié par M. Gustave Smets, avec le concours de nombreux collaborateurs (mensuel; abonnement : 8 fr. par an).

— La librairie centrale d'architecture annonce la prochaine publication des volumes V et VI de *La Messe, études archéologiques sur ses monuments*, par M. Rohault de Fleury. Le tome IV de cet important ouvrage a été mis en vente tout récemment au prix de 85 fr. (70 fr. pour les souscripteurs aux premiers volumes).

— Nous avons indiqué dans la *Partie technique* du *Polybiblion* de février (n° 1028) un volume de *Documents inédits concernant la Compagnie de Jésus*, publiés par le P. A. Carayon. C'est par suite d'une erreur que ce volume, qui coûte 25 fr., a été marqué au prix de 5 fr.

CHAMPAGNE. — M Jean Hubert, dont nous signalons la mort, laisse les matériaux d'une *Histoire de Mézières*, qu'il préparait depuis de longues années, et plusieurs autres travaux inédits.

COMTÉ DE FOIX. — A paru dans les derniers jours de janvier le tome II de l'ouvrage consacré par M. H. Duclos à l'*Histoire des Ariégeois (comté de Foix, vicomté de Couserans,* etc.). *De l'esprit et de la force intellectuelle et morale dans l'Ariège et les Pyrénées centrales. Archéologues de l'Ariège.* (Paris, Perrin, in-8 de LXXII-788 p. et gravures).

FRANCHE-COMTÉ. — M. l'abbé J. Morey vient de publier *La Chronique de l'église de Vesoul* (Montbéliard, P. Hoffmann, petit in-8 de 267 p., avec 2 lithogr.). Cet ouvrage, composé d'après les titres originaux et couronné autrefois par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, était resté inédit jusqu'à ce jour. Avec le consentement de l'auteur, M. le curé de Vesoul a eu l'heureuse idée de faire imprimer cette chronique pour la distribuer aux bienfaiteurs des écoles libres de la ville. L'église de Vesoul est la seule de la province qui ait été successivement simple chapelle de secours, église paroissiale, collégiale renommée et cathédrale schismatique, pour devenir finalement l'une des églises catholiques les plus importantes du diocèse de Besançon. Les historiens de la Franche-Comté trouveront beaucoup à glaner dans ce Mémoire, auquel M. l'abbé Morey a joint vingt-sept pièces justificatives, tirées de diverses archives publiques ou particulières.

LANGUEDOC. — Vient de paraître, chez l'éditeur Édouard Privat, à Toulouse, une importante Étude sur un des épisodes les plus méconnus de l'histoire de la Révolution dans le Midi de la France. Cette Étude, dont l'auteur est M. Simon Brugal, a pour titre : *Les Camps de Jalès* (in-8, prix : 5 fr.). On donne le nom de « Camps de Jalès » aux fédérations catholiques et royalistes qui eurent lieu de 1790 à 1802 dans une vaste plaine qui se trouve aux limites de trois départements : l'Ardèche, la Lozère et le Gard. A ces fédérations assistèrent tous les amis de la Religion et de la Monarchie que comptaient alors le Vivarais, l'Uzège, le Gévaudan et le Velay. L'une d'elles, la seconde, put réunir jusqu'à trente mille hommes. Les rares écrivains qui se sont occupés de ces fédérations, M. Ernest Daudet entre autres, ont pris à tâche de calomnier les intentions, le but et le caractère des fédérés. Il importait de réduire ces calomnies à néant et de rétablir sur ce point la vérité historique. C'est ce qu'a fait M. Simon Brugal, en s'appuyant sur des documents authentiques tirés des archives départementales et sur des papiers de famille.

— Dans la première partie des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse.* Huitième série, t. VIII, 1886, in-8 de 558 et IV-274 p. on remarque les travaux suivants : *Du Recrutement des armées dans l'antiquité, et particulièrement dans la république romaine, et de la réforme militaire d'Auguste,* par A. Duméril ; *Les Chants de guerre des Allemands aux*

*XVII*e *et XVIII*e *siècles*, par M. Hallberg ; *Coup d'œil général sur l'état actuel de la population chevaline en France*, par M. Bailllet ; *Collège de Périgord* (fondé à Toulouse par le cardinal Talleyrand de Perigord), par M. Saint-Charles ; *Un Mariage romain par confarréation. 62e et 61e épigrammes de Catulle, traduites en vers français*, par M. A. Villeneuve ; *Un Négociateur protestant sous le règne de Louis XIII. Jean de Bouffard-Madiane, d'après ses manuscrits (1597-1674)*, par M. Charles Pradel; *De l'humour*, par M. Henri Duméril ; *Une Page de dendrologie*, par M. de Cros ; *L'Armée du service obligatoire en Allemagne*, par M. L. Jouin ; *La Maison où naquit Pierre Goudelin*, par le Dr J. B. Noulet ; *Éloge de M. Gatien-Arnoult*, par M. E. Roschach ; *Éloge de M. Léon Armieux, médecin principal de première classe des armées*, par M. le Dr Alix, etc. La seconde partie du volume est occupée par les *Lettres inédites de Philippe le Bel, publiées aux frais du ministère de l'instruction publique par l'académie, avec une introduction* de M. l'archiviste Ad. Baudouin. Ces lettres proviennent des archives des départements de la Haute-Garonne et de l'Ariège, et de celles de la ville de Toulouse ; elles sont au nombre de cent quatre-vingt-sept, comprises entre ces dates : 18 octobre 1285 et 28 octobre 1314. Aux annexes ont été rejetés vingt-trois autres documents, tels que : Traité d'Alphonse de Poitiers avec l'évêque de Toulouse, touchant le château de Fanjeaux ; Excommunication contre ceux qui porteraient atteinte à la juridiction de l'évêque de Toulouse ; arrêts du parlement de Toulouse (1278) ; arrêts du parlement de Paris, sur requête de l'évêque de Toulouse (1279, 1280, 1282, après 1285, etc. jusqu'en 1289), divers autres arrêts ; diverses ordonnances du connétable Raoul de Nesle (1294), de Robert d'Artois (1297). La très importante publication de M. Baudouin est terminée par une table chronologique des lettres de Philippe le Bel, qui aidera fort à établir un itinéraire de ce prince.

Limousin. — Annonçons deux nouveaux fascicules de l'intéressante publication consacrée par M. René Fage au vieux Tulle : N° VI. *La Porte Chanac*, avec deux dessins de M. Michel Soulié (Tulle imp. Crauffon, 1886, in-8 de 20 p.). N° VIII. *La Place publique* (ibid., 1886, gr. in-8 de 25 p.). Les fascicules suivants seront intitulés : *le Collège, la grande maison de Loyac, la Cathédrale, les Couvents d'hommes, les Couvents de femmes.*

Maine. — M. E. Hucher a consacré une brochure à l'examen de plusieurs *Sceaux de Philippe de Luxembourg, évêque du Mans* (Mamers, imp. Fleury et Dangin, in-8 de 6 p. avec sceaux).

— M. P. Moulard a extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine* sa notice biographique sur *Marguerite Corbin, dame de Sougé-le-Ganelon* (Mamers, Fleury et Dangin, in-8 de 46 p.).

Normandie. — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, va publier le précis de ses travaux pendant l'année 1885-1886. Le volume qu'elle fait imprimer chez Cagniard contiendra, outre divers rapports sur les prix qu'elle a distribués : *le Savant et son œuvre*, par M. Péan de Sapincourt; *la Religion et la science*, prr M. l'abbé J. Loth ; *Saint Paul devant l'aréopage*, par le même ; une *Correspondance inédite de Réaumur*, par M. Eug. Niel ; une *Notice sur le jardin des plantes de Rouen*, par M. A. Malbranche ; une double étude sur le *Sel en Normandie au XVIII*e *siècle*, par M. Alfred Bligny et M. l'abbé J. Loth ; des *Recherches sur la répression de la mendicité dans l'ancienne généralité de Rouen;* une *Notice sur Jean de Saint-Igny, peintre sculpteur et graveur rouennais*, par M. Jules Hédou ; l'*Histoire d'une grande dame pendant et après l'émigration* [Mme du Cluzel, née de Mathau], par M. Ch. Levavasseur ; enfin une étude de M. l'abbé Bourdon, sur les *Origines et les développements de l'Oratorio.*

— La commission des antiquités de la Seine-Inférieure vient de publier son *Bulletin*. (Rouen, in-8, 152 p.) On y remarque des notices de M. Ch. de Beaurepaire, sur divers édifices de Rouen, l'ancienne *église Sainte-Croix, Saint-Ouen, Saint-Maclou, le noviciat des jésuites, le logis de lord Clarendon en 1674*, et aussi une notice du même auteur sur *Saint-Pierre-en-Port et son église*. M. Bouquet y a inséré des notes sur l'*Épitaphe d'un archevêque de Rouen dans une église de Chartres*, et sur *le Jeu de paume des Bragues*, dans lequel joua Molière pendant son séjour à Rouen. On trouvera dans le même Bulletin, des notes de M. Charles Baudry, sur *L'ancienne église Bonne-Nouvelle de Rouen;* de M. Govellain sur *Le Caveau des Brinon dans le chœur de l'église du prieuré de Saint-Lô* dans la même ville; de M. l'abbé Auvray sur *Les épitaphes et les tombeaux de la chapelle du Rosaire, à Motteville l'Esneval;* de M. l'abbé Maze sur *les antiquités romaines découvertes* par lui *à Rolleville;* enfin de M. Pelay sur *Le couvent des capucins à Sotteville-lès-Rouen.*

— A signaler également la publication de *L'Épreuve de l'eau froide en Normandie, d'après un manuscrit de la bibliothèque d'Alençon*, par M. l'abbé Barret. Alençon, typ. Revaut-de-Broise (in-8, 31 p.); — *Notice sur M. Léopold Quénault*, ancien maire et ancien sous-préfet de Coutances, par M. Eug. de Beaurepaire (Caen, Delesques, in-8, 14 p.) ; — *Rouen en 1886*, revue politique et littéraire, publiée par L. Deshayes, imprimeur (in-4 illustré); — *Catalogue général des manuscrits de la bibliothèque de Rouen*, par M. Omont, tome Ier (Paris, Plon, gr. in-8, LX-624 p.).

— M. l'abbé Porée a publié dans la *Semaine religieuse d'Évreux* (p. 898-900 et 914-920) : *Le premier président Claude Pellet et l'abbaye de La Croix-Saint-Leufroy, d'après des documents inédits.*

PÉRIGORD. — M. l'abbé Chaminade, curé de Sainte-Croix de Monferrand, membre de la Société historique et archéologique du Périgord, vient de publier une très curieuse *Monographie des manuscrits de chant de l'abbaye de Cadouin*. Tournay, imp. Desclée, 1887, in-8 de 95 p. Tiré à 300 exemplaires. Il a très bien décrit les précieux manuscrits, arrachés aux flammes allumées par les révolutionnaires de 1792, conservés actuellement dans les archives du monastère de Cadouin (deux commentaires de saint Jérôme, deux graduels, deux antiphonaires), et il a eu soin d'ajouter au texte des fac-similés d'écriture gothique, de notation musicale et de lettres initiales d'une grande beauté.

ALLEMAGNE. — Vient de paraître à Nordlingue le cinquième fascicule du Manuel de l'antiquité classique, publié par le docteur von Müller : *Handbuch der classischen Alterthumswissenschaft in systematischer Darstellung* (in-8).

— L'Institut bibliographique de Leipzig a commencé la publication d'une nouvelle édition des œuvres complètes de H. Heine. La première livraison renferme une introduction de M. Elster.

— Signalons un important ouvrage du docteur Klöppel sur l'État et la Société, *Staat und Gesellschaft* (in-8), qui vient de paraître à la librairie F. A. Perthes, de Gotha.

— M. O. Taschenberg imprime la seconde partie de sa *Bibliotheca zoologica*, qui comprendra les titres des livres ou même des articles relatifs à la zoologie parus de 1861 à 1880.

— Les manuscrits de la bibliothèque de Wolfenbüttel sont catalogués par M. O. V. Heinemann.

— L'éditeur du *Volksblatt für Stadt und Land* a formé le projet de publier une *Encyclopédie allemande*, à laquelle les protestants et les catholiques seront appelés à collaborer simultanément. *Les Dictionnaires de la conver-*

sation de Pierer, Meyer, Brockhaus, etc., sont trop hostiles au catholicisme pour mériter la confiance des catholiques. La seule *Encyclopédie* catholique volumineuse, celle de Manz, est en retard de trente années, même dans la nouvelle édition. L'Encyclopédie de Herder est trop petite pour remédier à cet inconvénient.

ANGLETERRE. — Un éditeur anglais, M. W. Scott, annonce la publication de lettres et documents autographes émanant de personnages célèbres et offrant un intérêt réel au point de vue de l'histoire politique et littéraire.

AUTRICHE. — Pendant que l'étude des langues classiques subit une sorte d'éclipse à l'Occident de l'Europe, elle refleurit à l'Orient. La *Société de philologie* de Bohême vient d'entreprendre la publication d'une nouvelle collection d'auteurs grecs et latins à l'usage des classes supérieures, et nous avons entre les mains le troisième fascicule, consacré à l'*Antigone* de Sophocle. Aucune note d'aucun genre, en dehors des annotations critiques qui occupent les quatre dernières pages du volume ; mais un texte soigneusement revu et remarquablement imprimé. Certaines lacunes des manuscrits sont comblées d'une façon assez heureuse, et les passages considérés comme interpolés, rejetés au bas des pages. On pourrait relever quelques suppressions téméraires, comme celle des vers 1281 et 1080-1083.

— M. F. Salles vient de publier à Vienne, les *Annales de l'Ordre teutonique ou de Sainte-Marie de Jérusalem, depuis son origine jusqu'à nos jours, et du service de santé volontaire avec les listes officielles des chevaliers et de ses membres.*

BOHÊME. — M. Jakubec est un écrivain très populaire. On compare son récent poème : *Eva Cikanka* avec le poème de Gœthe : *Herman et Dorothée.* Son *Image d'un pèlerinage* est de toute beauté.

— *Les Comptes slaves* de M. K. J. Erben se réimpriment actuellement.

— En 1885 on comptait 126 écrits périodiques en langue tchèque. Cependant aucun ne s'occupait de la géographie. Pour combler cette lacune, le Dr Rezabek édite depuis un an un *Annuaire géographique.* Un article traite des *Français au Niger*, uniquement d'après le livre du capitaine Pietri : *Les Français au Niger.*

— Depuis le 1er janvier de cette année, la presse tchèque s'est augmentée de 17 journaux.

— Le savant libraire Pascheles de Prague fait paraître des catalogues de la littérature hébraïque et juive, remarquables par les notes critiques et historiques. Le dernier catalogue comprend 1,613 ouvrages, dont la plupart sont imprimés dans les quarante dernières années. Ces catalogues forment un supplément de l'ouvrage de J. A. Benjakob *Ozar hasepharim.* (*Bibliographie hébraïque*. Vilno, 1880, 3 vol.)

BELGIQUE. — MM. L. Lahaye, H. Francotte et F. de Potter viennent de commencer à la librairie de la Société bibliographique belge la publication d'une *Bibliographie de l'histoire de la Belgique. Répertoire des ouvrages parus en Belgique et à l'étranger de 1830 à 1882 sur l'histoire nationale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de Léopold I.* Le premier fascicule comprend 160 pages et sera suivi de cinq autres de même étendue, qui compléteront l'ouvrage. (Liège, in-8).

— M. Ch. de Kirwan a fait tirer à part ses récents articles de la *Revue des questions scientifiques* (*Montagnes et Torrents*, 2e Partie ; *Reboisements et repeuplements*) chez Alfred Vromant à Bruxelles. Ce volume forme un véritable traité complet où l'auteur décrit avec compétence, en s'aidant des travaux de ses collègues de l'administration forestière française, les différentes essences qui entrent dans la constitution de nos bois. Les conditions de sol,

d'altitude et de climat qui règlent la distribution de chaque espèce et doivent guider dans le choix des arbres ou arbustes destinés aux plantations nouvelles, sont successivement passées en revue; de nombreux renseignements météorologiques, botaniques et économiques ajoutent à l'intérêt du travail.

— Le tome XVIIIe du *Cours d'Histoire nationale*, par Mgr Namèche, vient de paraître. Il continue la *Période Espagnole*, et relate les événements des Pays-Bas depuis l'arrivée de Don Juan d'Autriche jusqu'en septembre 1578, date de la mort de ce gouverneur général.

— Les 9e et 16e livraisons d'*Anvers à travers les âges* viennent de paraître chez Bruglant Christophe et Cie à Bruxelles.

— Un nouvel ouvrage en 2 vol. concernant le Congo vient de paraître à la librairie de l'Office de publicité. Sous le titre de *La vie en Afrique*, M. Jérôme Becker, lieutenant au 5me régiment d'artillerie, raconte l'expédition qu'il fit au Congo en 1880.

BULGARIE. — Depuis le commencement de l'année, Sofia possède un nouveau journal : *Svoboda-Liberté*. Les articles de fond et quelques autres sont écrits en français, le reste en langue bulgare.

ESPAGNE. — On nous annonce que M. Eleizalde é Izaguirre prépare une seconde édition de ses *Elementos de psicologia, lógica y ética;* la première édition comprenait deux volumes, imprimés par Grégorio Juste, à Madrid.

— *Religion y Literatura*, tel est le titre d'une revue qui vient d'être fondée à Malaga. Elle sera bi-mensuelle : le premier numéro a paru en janvier dernier.

— M. Léopold Eguilez y Anguas a commencé la publication d'un *Glosario etimologico de las palabras españolas de origen oriental*, qui promet d'être des plus remarquables par l'étendue du savoir et la sûreté du jugement. L'auteur embrasse dans son cadre non seulement le castillan et le catalan, mais aussi le basque, le gallego, le valencien et le portugais.

GRÈCE. — Le gouvernement grec a autorisé le gouvernement français à faire exécuter des fouilles à Delphes, où se trouvait le plus riche sanctuaire de l'ancienne Grèce ; l'on espère faire d'importantes découvertes dans ce terrain si peu exploré jusqu'à présent.

ITALIE. — Vient de paraître le sixième fascicule des *Indici e cataloghi*, que l'un de nos collaborateurs fera bientôt connaître en détail aux lecteurs du *Polybiblion*. Ce fascicule donne la liste alphabétique des *Giornali politici*, reçus à la Bibliothèque nationale de Florence, depuis le 1er juillet 1885 jusqu'au 30 juin 1886.

— On annonce la publication prochaine de *Notions de droit public, naturel et ecclésiastique*, par Mgr Cavagnis, professeur de droit canonique au séminaire romain, ouvrage traduit par M. Duballet, docteur en théologie et en droit canon (Rome, imp. Befani, in-8 de 450 p.)

POLOGNE. — L'*Athenæum* de Londres donne, dans le numéro 3088, une revue de la littérature polonaise en 1886.

— Le docteur F. Papée a dernièrement imprimé le *Liber fraternitatis Lubinensis saec. XII-XIV*.

— Quatre-vingt-dix-huit livres de médecine ont paru en langue polonaise dans la seconde moitié de l'année 1885. Ces volumes ont été analysés et critiqués avec soin dans le *Compte rendu des médecins polonais* de l'année 1887.

— M. Wierzbowski, professeur de l'Université de Varsovie, a formé le projet d'éditer une *Bibliothèque des auteurs et des poètes oubliés, appartenant aux XVI et XVIIIe siècles*.

— On compte cinq revues en langue polonaise. La *Revue polonaise* est

rédigée par les professeurs de l'Université de Cracovie. La *Revue universelle* par les Jésuites dans la même ville. Lamberg possède une *Revue contemporaine, scientifique et littéraire* et une *Revue des tribunaux et de l'administration.* A Varsovie on édite une *Revue technique*. Deux *Guides* font connaître les publications littéraires : le *Guide scientifique et littéraire* de Lemberg, et le *Guide bibliographique* de Cracovie. Pour compléter cette liste, il faut ajouter l'*Athénée* de Varsovie, la *Bibliothèque de Varsovie* et la *Moisson*. D'autres ne traitent que des sciences particulières, comme le *Musée*, organe des professeurs de collège, le *Moniteur physiologique*, le *Trimestre historique*, etc.

RUSSIE. — La Société des bibliophiles russes, présidée par M. Viazemski, vient d'enrichir sa précieuse collection d'une édition illustrée de la *Topographie chrétienne*, d'après une ancienne traduction slavonne de Cosme Indopleuste. L'ouvrage a été tiré à 500 exemplaires.

— M. Sabinine est sur le point de faire paraître une traduction russe des actes relatifs à l'Église géorgienne dont il avait publié, il y a deux ans, le texte original.

— On achève l'édition des œuvres complètes de Léon Mey, depuis longtemps décédé. Elle sera composée de cinq volumes, dont le dernier contiendra les écrits en prose.

— M. Fett (pseudonyme de Chenchine), poète fort estimé, que l'Académie (seconde section) vient de nommer membre correspondant, a publié la traduction en vers des quinze livres des *Métamorphoses* d'Ovide, avec le texte en regard. Il avait déjà traduit Horace et Juvénal, Catulle et Tibulle.

— Dernièrement, a paru une nouvelle édition (la cinquième), des œuvres de Grégoire Danilevski. Elle est plus complète que les précédentes, et ornée d'un portrait de l'auteur.

— Le 29 février, jour du cinquantième anniversaire de la mort de Pouchkine, a expiré le droit de propriété qu'avaient jusque-là ses éditeurs. On n'attendait que ce terme pour inonder le public de nouvelles éditions, parmi lesquelles il faut citer celle de Morozov, en 7 vol., la meilleure de toutes par le caractère critique et l'édition de Souvorine, d'un bon marché incroyable : les 10 volumes ne coûtent que 1 rouble et demi. Aussi, on se l'arrachait, à la lettre, le 30 janvier; et 10,000 exemplaires se sont vendus, ce jour-là, dans la seule ville de Pétersbourg.

— La commission archéologique a décidé de faire une édition de luxe des antiquites de l'empire russe conservees à l'Ermitage, et elle s'est adressée à M. Kondakov, professeur d'histoire des arts à l'Université d'Odessa, avec prière de vouloir bien se charger de l'édition projetée.

VENTES. Du 7 au 12 mars. — *Bibliothèque de feu M. Charles Jourdain, membre de l'Institut* (Me Maurice Delestre assisté de M. Em. Paul; 1,126 articles). — C'est pour deux motifs que nous mentionnons spécialement ce catalogue (Paris, Ve Ad. Labitte, gr. in-8 de VIII-146 p.) : d'abord parce que la collection formée par le regrette savant était fort remarquable, ensuite parce que le catalogue est précédé d'une notice biographique et bibliographique par M. Léopold Delisle, intime ami de M. Jourdain. M. Delisle a rendu un digne hommage aux « éminentes qualités d'un homme dont la vie tout entière a été consacrée à la recherche du vrai et à la pratique du bien, » et il a donné (p. III-VII) une énumération complète des publications (1838-1885) du grand travailleur, publications auxquelles on devra joindre un recueil de dissertations diverses, intitulé : *Excursions historiques et philosophiques à travers le moyen âge*, que les soins pieux de sa famille ne tarderont pas à faire paraître et qui s'adressera à un public d'élite.

Vente, à Londres, de la Bibliothèque de feu le baron Sellière. — Le 28 février et les quatre jours suivants a été livrée aux enchères cette collection des plus précieuses, formée par un opulent financier, qui était en même temps un bibliophile éclairé. Le catalogue de cette vente forme un volume in-8 de 150 pages; il comprend 1,141 articles. Cette bibliothèque offre un aspect tout spécial; nul ouvrage moderne n'y a été admis: tout au plus y trouve-t-on quatre ou cinq volumes imprimés pendant le siècle dernier; en revanche, les romans de chevalerie y abondent, ceux en langue espagnole surtout, et on sait quelle est leur extrême rareté; les vieux écrivains français du XVe et du commencement du XVIe siècle sont en grand nombre. Certains ouvrages sont signalés comme étant des exemplaires uniques ou peuvent du moins être regardés comme tels. Il arrive plusieurs fois que telle ou telle édition est mentionnée comme ne figurant pas au *Manuel du Libraire*, et personne n'ignore quelles étaient la persévérance et l'étendue des recherches de Jacques-Charles Brunet; un livre qui lui a échappé peut hardiment être qualifié d'introuvable. Le catalogue en question renferme, à l'égard des articles les plus importants, des notes toujours sobres, peu étendues et instructives.

— Les ouvrages sortis des presses de Caxton, le plus ancien des typographes de la Grande-Bretagne, sont recherchés avec la plus grande avidité par les bibliophiles anglais; ils se paient très cher lorsqu'ils se présentent, (circonstance fort rare, dans une vente publique). Au mois de décembre dernier, il s'en est montré un dans une vente faite par MM. Pullick et Simpson : c'est un traité sur le jeu des échecs, envisagé selon le goût du temps, comme un motif de réflexions morales; ce volume, achevé d'imprimer le 31 mars 1494, est le premier volume publié par Caxton, avec date; il a été adjugé à 645 livres sterling (seize mille deux cent quinze francs). C'est un prix bien supérieur à tous ceux qu'avait jusqu'ici obtenus ce volume. La dernière adjudication que nous connaissons offre le chiffre, respectable d'ailleurs, de 422 livres sterling, 4 sh. — A la même vente, un exemplaire de la quatrième édition (1685, in-fol.) du Théâtre de Shakespeare a été payé 3 livres sterling, 4 sh.

— A la vente Raderschatt, qui a eu lieu le 24 janvier, à Cologne, l'*Epistola Cristofori Columbi*, de 1493 (presses d'Étienne Planck, de Rome, 4 feuillets in-4) a été acquise par l'antiquaire Rosenthal, de Munich, pour le prix de 6,600 marks.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Histoire de la Passion du Fils de Dieu fait Homme* (in-8, Desclée). — *Les Chants de l'Église latine*, par E. Burnouf (in-8, Lecoffre). — *Traité de la communion fréquente, d'après la doctrine et la pratique de l'Église catholique*, par l'abbé J. L. A. Maurel (in-8, Delhomme et Briguet). — *Manuel du Chrétien*, par le chanoine Gaume (in-12, Gaume). — *La Pratique de l'enseignement chrétien, d'après les vrais principes*, par le P. A. Monfat (in-8, Retaux-Bray). — *Devoirs mutuels des parents et des enfants*, par l'abbé Salesse (in-12, Delhomme et Briguet). — *Œuvres de Mgr Freppel, évêque d'Angers* (t. IX), (in-8, Roger et Chernoviz). — *Les Précurseurs de la Franc-Maçonnerie au XVIe et au XVIIe siècle*, par C. Jannet (in-8, Plon). — *L'Église et le Droit romain, études historiques*, par C. de Monléon (in-8, Association catholique). — *Du Droit des auteurs et des artistes dans les droits internationaux*, par A. Darras (in-8, Rousseau). — *Essai sur les réformes nécessaires. Politique, religion, société*, par Ch. Lambel (in-12, Ghio). — *Spiritualisme et Libéralisme*, par M. Ferraz (in-8, Perrin). — *Annuaire de l'Enseignement libre (1887)* (in-32, Gaume). — *Nouveau précis d'économie politique. Les Éléments*, par Th. Funch-

Brentano (in-12, Plon). — *La Médecine et la Santé mises à la portée de tous*, par le Dr Boudier (in-12, Lib. illustrée). — *Conseils aux mères de famille sur la manière de nourrir leurs enfants et de se nourrir elles-mêmes*, par H. Bachelet (in-12, Baillière). — *Histoire de la Médecine*, par le Dr Barbillon (in-12, Dupont). — *Maîtres contemporains. Fromentin, Corot, etc.*, par H. Jouin (in-12, Perrin). — *Histoire de la poésie liturgique au moyen âge. Les Tropes (I)*, par L. Gautier (in-8, Palmé). — *Recueil de Chansons populaires*, (t. III), par E. Rolland (in-8, l'auteur, 6, rue des Fossés-Saint-Bernard, à Paris). — *Lalla Rookh*, poème, par Th. Moore, traduit par N. P. Thomassy (gr. in-4, Leroux). — *Étude sur la vie et les œuvres de Thomas Moore*, par G. Vallat (in-8, Rousseau). — *Écrin de poésies anglaises, allemandes, italiennes et espagnoles*, traduites par F. Vallon (in-8, Lemerre). — *Œuvres choisies de Racine (Britannicus. Mithridate.* t. II.), édit. annotée par L. Martel (in-32, Société bibliographique). — *Les grands Écrivains de la France. Blaise Pascal* (t. Ier) (in-8, Hachette). — *Croquis champêtres*, par G. Renard (in-12, Plon). — *Contes francs-comtois*, par H. Bouchot (petit in-12, Vernier-Arcelin, à Dole). — *Ce que ne peut l'argent*, par M. Maryan (in-12, Retaux-Bray). — *La Lecture en famille*, année 1885 (gr. in-8, Hennuyer). — *Les deux Inséparables*, par Mme Marie Montbrun (in-12, Téqui). — *Mémoires d'un Passereau*, par de Beaulieu (in-12, Libr. du jeune âge illustré). — *La Littérature française, par les critiques contemporains*, choix de jugements recueillis par le R. P. Chauvin et Le Bidois (in-12, Belin). — *Lectures courantes des écoliers français. Notre département. Seine*, par Caumont (in-12, Delagrave). — *Molière à Poitiers en 1648 et les comédiens en cette ville de 1646 à 1658*, par E. Bricaud de Verneuil (gr. in-8, Lecène et Oudin). — *Le Temps passé. Mélanges de critique littéraire et de morale*, par M. et Mme Guizot (2 vol. in-12, Perrin). — *L'Œuvre de Victor Hugo. Extraits. Édition des Écoles* (in-12, Hetzel-Quantin). — *Le Cercle ou la soirée à la mode*, par Poinsinet (petit in-12, Jouaust). — *Œuvres complètes* de Du Pontavice de Heussey (2 vol. in-8, Quantin). — *De Paris au Niagara. Journal de voyage d'une délégation*, par Ch. Bigot (in-12, Dupret). — *La Campagne de «l'Iphigénie» (1884-1885)*, par un aspirant de marine (in-12, Libr. illustrée). — *Par-delà la Méditerranée, Kabylie. Aurès. Kroumirie*, par E. Fallot (in-12, Plon). — *Les Explorations au Sénegal et dans les contrées voisines, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*, par J. Ancelle (in-12, Maisonneuve frères et Leclerc). — *Le Canal des Deux-Mers. Ses avantages au point de vue politique, commercial et industriel de la France*, par E. Couillard (in-12, Ghio). — *Nos Frontières sahariennes*, par L. Rinn (in-8, Jourdan, à Alger). — *Histoire générale*, par A. Baudrillart (in-12, Lecène et Oudin). — *Les Cavaliers athéniens*, par A. Martin (in-8, Thorin). — *Histoire abrégée des Empereurs romains et grecs*, par le vicomte de Colleville (gr. in-4, A. Picard). — *Le Droit public romain* (t. Ier), par Th. Mommsen, gr. in-8, Thorin). — *Essai sur les finances et la comptabilité publique chez les Romains*, par G. Humbert (2 vol. in-8, Thorin). — *Manuel de l'histoire de l'Église* (t. 2 et 3), par le Dr H. Bruck (2 vol. in-12, Lethielleux). — *Les Registres de Nicolas IV, recueil des bulles de ce pape* (1er fasc.), publiés et analysés par E. Langlois (gr. in-4, Thorin). — *Les Registres d'Honorius IV, recueil des bulles de ce pape* (1er et 2e fasc.), publiés et annotés par M. Prou (2 vol. gr. in-4, Thorin). — *Histoire du Concile du Vatican*, d'après les documents originaux, par Mgr E. Cecconni (4 vol. in-8, Lecoffre). — *Relations et commerce de l'Afrique septentrionale ou Magreb avec les nations chrétiennes au moyen âge*, par le comte de Mas-Latrie (in-12, F. Didot). — *L'Allemagne à la fin du moyen âge* (t. Ier), par J. Janssen (in-8, Plon). — *Un Royaliste libéral en 1789. Jean-Joseph Mounier ; sa vie politique et ses écrits*, par L. de Lanzac de Laborie (in-8, Plon). — *Le Clergé*

du diocèse d'Arras, Boulogne et Saint-Omer, pendant la Révolution (*1789-1802*), (t. 4), par l'abbé A. Deramecourt (in-8, Bray et Retaux). — *Georges Cadoudal et la Chouannerie*, par G. de Cadoudal (in-8, Plon). — *Le général Curély. Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande-Armée* (*1793-1815*), publié par le général Thoumas (in-12, Berger-Levrault). — *La grande Épopée de l'an II*, par Z. J. Piérart (in-12, Ferroud). — *Le Drame de Waterloo, grande restitution historique*, par Z. J. Piérart (in-12. Ferroud). — *Histoire de la Monarchie de Juillet* (t. IV), par P. Thureau-Dangin (in-8, Plon). — *La France sous les armes*, par Blanchard de Meisendorff, traduit de l'allemand par le lieutenant-colonel Hennebert (in-12, Librairie illustrée). — *La Vie militaire*, par Ch. Leser (in-12, Berger-Levrault). — *Histoire de Saint-Maur-des-Fossés, de son abbaye et des communes des cantons de Charenton, Vincennes et Boissy-Saint-Léger*, par Z. J. Piérart (in-8, Hachette). — *Comptes consulaires de la ville de Riscles de 1441 à 1507*, par P. Parfouru et J. Carsalade du Pont (in-8, Champion). — *L'Allemagne intime*, par H. Conti (in-12, Savine). — *Histoire de la Corse*, par J. Monti (in-12, Dupret). — *La Rage et saint Hubert*, par H. Gaidoz (in-8, Picard). — *L'Archéologie égyptienne*, par G. Maspéro (in-12, Quantin). — *Prêtres et Soldats*, par le capitaine Blanc (in-12, Plon). — *Mon Père*, édition augmentée des lettres du général Margueritte, par P. Margueritte (in-12, Librairie illustrée). — *Vie de Mgr Henri de Belsunce*, par D. Th. Bérengier (2 vol. in-8, Delhomme et Briguet). — *Vie de Mgr de La Bouillerie*, par Mgr Ricard (gr. in-8, Palmé). — *La Librairie des papes d'Avignon* (t. II), par M. Faucon (in-8, Thorin).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Mlle Austen. — Vapereau, dans son *Dictionnaire des littératures* (article Austen) dit que tous les romans de Mlle Austen ont été traduits en français. On désirerait avoir la bibliographie de ces traductions, et savoir si ces romans ont été traduits dans d'autres langues.

Costumes des étudiants. — Où pourrait-on trouver des détails exacts sur les costumes qu'ont portés aux diverses époques, surtout au moyen âge, les étudiants de l'Université de Paris?

Tour de France. — Il a été publié sous ce nom, il y a une dizaine d'années, une revue périodique. Quelles sont les dates auxquelles cette publication a commencé et cessé de paraître?

RÉPONSES

L'Instruction primaire en France avant 1789 (XLIX, 191). — Ajouter aux précédentes listes les deux ouvrages suivants : *Les Écoles dans les anciens diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis*, par M. l'abbé E. Morel, curé de Chevrières (Compiègne, imp. H. Lefebvre, 1887, in-8, VIII-160 p. Extrait du VIIe vol. du *Bulletin de la Société historique de Compiègne*, sous presse). — *Le Collège de Clermont en Beauvaisis, ses origines et ses principaux du XVIe siècle à la Révolution*, par E. Couard-Luys, archiviste de l'Oise. Paris, 1886, in-8, 66 p. Extrait du t. XIII des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*.

Alexandre Dumas et l'amour des Anges (XLIX, 191).— C'est dans un drame, fort médiocre, du reste, intitulé *Don Juan de Marana*, qu'Alexandre Dumas a fait intervenir le bon et le mauvais ange.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy fils, imp. breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET SUR L'ORIENT

1. *Cursus Scripturæ Sacræ. Historica et critica Introductio in utriusque Testamenti libros sacros*, auctore P. Cornely, S. J. t. I, *Introductio generalis ;* t. III, *Introductio specialis in singulos Novi Testamenti libros.* Paris, Lethielleux, 1885-1886, 2 vol. in-8 de 742 et 748 p., 12 fr. le vol. — 2. *Commentarius in libros Samuelis seu I. et II. Regum*, auctore Fr. de Hummelauer, S. J. (même collection), 1886, 462 p., 7 fr. 50. — 3. *Commentarius in librum Job*, auctore J. Knabenbauer, S. J. Paris, Lethielleux, 1886, 472 p., 8 fr. — 4. *Commentarius in prophetas minores*, par le même. Paris, Lethielleux, 1886, 2 vol. in-8, 486 et 496 p., 15 fr. — 5. *La sainte Bible, texte de la Vulgate, traduction française en regard avec commentaires. Introduction générale*, par l'abbé Trochon. Paris, Lethielleux, 1886-1887, 2 vol. in-8 de 584 et 696 p., 24 fr. 50. — 6. *L'Exode et le Lévitique. Introduction critique et commentaires*, par l'abbé H. J. Crelier, trad. française par l'abbé Bayle. Paris, Lethielleux, 1886, 2 vol., 310 et 168 p. 10 fr. 50. — 7. *Le Livre de Job, introduction critique, traduction française et commentaires*, par l'abbé H. Lesêtre. Paris, Lethielleux, 1886, 266 p. 5 fr. 60. — 8. *Évangile selon saint Jean, introduction, critique et commentaires*, par l'abbé L. Cl. Fillion, trad. française par l'abbé Bayle. Paris, Lethielleux, 1887, 389 p., 10 fr. 50. — 9. *Einleitung in die heilige Schrift allen und neuen Testaments. (Introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament)*, von Doctor Franz Kaulen. Zweite Hælfte, zweite Abtheilung. Fribourg en Brisgau, Herder, 1886, in-8 de 230 p., 3 fr. 75. — 10. *Biblische Archaeologie bearbeitet*, von Doctor P. Schegg, nach seinen Tode herausgegeben von Dr J. B. Wirthmüller, t. I. Même librairie, 1886, in-8 de 388 p. — 11. *Division et reconstitution de la chronologie biblique et profane des premiers âges du monde*, par l'abbé Dumax. Paris, Haton, 1886, 2 vol. in-12 de 120 et 231 p., 3 fr. 65. — 12. *La Chronologie des premiers âges de l'humanité, d'après la Bible et la science*, par le P. J. B. Brucker, S. J. Lyon, Vitte et Perrussel, 1886, in-8 de 45 p. — 13. *La Biblia considerada como poema*, discorso por el Dr J. Taronji y Cortès. Grenade, Guevara, 1886, in-4 de 27 p. — 14. *Histoire et littérature bibliques. Adam*, par l'abbé A. Laporte. Paris, lib. de l'Œuvre de Saint-Paul, 1886, in-12 de 294 p. — 15. *Le Déluge biblique et les races antédiluviennes*, par J. d'Estienne. Bruxelles, Vromant, 1885, in-8 de 88 p. — 16. *L'Universalité du déluge*, par J. Brucker, S. J. Paris, Lethielleux, 1886, in-8 de 98 p. — 17. *Commentarius in librum Psalmorum*, auctore J. A. van Steenkiste. Tertia editio. Bruges, 1886, 3 vol. in-12 de 287, 683 et 503 p. — 18. *Novum J. C. Testamentum vulgatæ editionis.* Paris, Lethielleux, 1885, in-4 de 360 p. 4 fr. — 19. *Le Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ, traduit sur la Vulgate avec introduction, notes et sommaires*, par l'abbé A. Crampon. Tournay, Desclée, 1885, in-8 de 543 p. 8 fr. — 20. *Le Nouveau Testament de Jésus-Christ*, traduction par les chanoines Bourassé et Janvier. Tours, Mame, 1885, 2 vol. in-24 de 442 et 382 p. — 21. *Évangile selon saint Luc*, (texte grec) collationné sur les meilleurs textes par L. Dumas et Al. Marion. Paris, E. Belin, (s. d.), in-8 de 158 p. — 22. *Commentarius in libros historicos Novi Testamenti*, concinnavit A. J. Liagre, t. I. Tournay, Decallone-Liagre, 1883, in-8 de 728 p. — 23. *Commentar über das Evangelium des H. Johannes (Commentaire de l'Évangile de saint Jean)*, von Dr Paul Schanz. Zweite Abtheilung. Tubingue, Fuess, 1885, in-8 de 599 p., 12 fr. — 24. *Commentarius in Epistolam ad Galatas*, auctore D. Palmieri, S. J. Gulpen, Alberts, et Paris, Lethielleux, 1886, in-8 de 261 p., 3 fr. 75. — 25. *L'Asie occidentale dans les inscriptions*

assyriennes, par A. Delattre, S. J. Bruxelles, Vromant, 1885, in-8 de 175 p. — 26. *Assyrien und Babylonien*, von P. Kaulen. Fribourg en Brisgau, Herder, 1885, in-8 de 266 p., 5 fr.

1. — L'*Introduction à l'Écriture sainte*, par le P. Cornely, est la première pierre d'un véritable monument que la Compagnie de Jésus se propose d'ériger en l'honneur de nos saintes Écritures. Des religieux allemands de cette Société ont formé le projet de publier à Paris, en latin, pour être compris dans toute l'Église latine, un commentaire complet de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec les Introductions, les traités archéologiques et tous les *adjumenta* nécessaires pour la pleine intelligence de l'Écriture. On ne saurait trop applaudir à un semblable dessein. Aujourd'hui la science scripturaire a pris de telles proportions que même un nouveau Cornelius a Lapide serait impuissant à expliquer convenablement tous les livres de la Bible. Une réunion de collaborateurs choisis peut seule mener à bonne fin une aussi grande œuvre, et mieux que personne une grande société religieuse a entre les mains les instruments et les hommes nécessaires pour réussir. La Compagnie de Jésus, qui a donné à l'Église les Bollandistes et qui lui a donné aussi des commentateurs éminents et justement célèbres, comme Bellarmin, Emmanuel Sa, Tirin, Menochius, Cornelius a Lapide, Bonfrère, Pineda, Cordier, Leblanc, Maldonat, Villalpand, Patrizi et tant d'autres, est particulièrement propre à nous donner une excellente explication de l'Écriture sainte. Les Pères qui sont à la tête de la nouvelle publication, Cornely, von Hummelauer, Knabenbauer, sont connus par leurs savants travaux dans le domaine biblique. Il a déjà paru de cette collection nouvelle deux volumes de l'Introtion générale par le P. Cornely, les *Commentaires des deux premiers livres des Rois*, par le P. François von Hummelauer, et le *Commentaire de Job et des petits Prophètes*, par le P. Knabenbauer.

Le P. Cornely avait déjà fait plusieurs fois lithographier son *Introduction historique et critique aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, à l'usage des nombreux auditeurs qui suivent ses cours. En la publiant en tête du nouveau *Cours d'Écriture sainte*, il l'a développée et y a ajouté un certain nombre de questions nouvelles, de manière à rendre son Introduction aussi complète que possible. Le corps de l'ouvrage comprend trois dissertations : la première sur l'histoire du canon de l'Ancien et du Nouveau Testament, la seconde sur l'histoire et l'autorité des textes primitifs et des versions anciennes de la Bible, et la troisième sur l'interprétation des saintes Écritures, comprenant une histoire de l'exégèse chez les Juifs et chez les chrétiens. Ce qui caractérise cette Introduction générale, c'est l'ampleur ou plutôt la plénitude des renseignements. Rien n'y est oublié ni négligé. Le lecteur y trouvera tout ce qu'il pourra désirer connaître sur les questions se

rapportant à l'Introduction. L'ouvrage est divisé en paragraphes numérotés. Certaines observations moins importantes sont imprimées en plus petits caractères. Les notes ne sont pas renvoyées au bas des pages, mais placées, selon l'usage allemand des livres d'enseignement, à la fin des paragraphes. La bibliographie est donnée avec beaucoup de soin et avec beaucoup d'exactitude. La doctrine de l'auteur est sûre et presque toutes ses opinions doivent être acceptées par les catholiques sans contestation, sauf quelques détails. Son plan est bien conçu. Nous aurions, à ce sujet, un seul reproche à lui adresser : c'est de n'avoir parlé en quelque sorte que d'une manière indirecte, à propos de l'herméneutique, de la question capitale de l'inspiration. Sans doute c'est un sujet qui appartient à la théologie, mais il a tant de portée pour l'exégèse, que nous aurions été heureux de le voir traiter avec le développement qu'il comporte dans une Introduction aussi complète que celle du P. Cornely. En général, le savant auteur suppose connues de ses lecteurs, un certain nombre de notions que la plupart connaissent en effet, mais qu'il eût pu être avantageux de rappeler et de préciser.

Le tome II de l'*Introduction* n'a pas encore paru. Le tome III renferme l'Introduction particulière aux livres du Nouveau Testament. La première dissertation a pour objet les livres historiques, c'est-à-dire les Évangiles et les Actes. Après quelques observations générales sur les quatre Évangiles, le P. Cornely étudie d'abord, dans un premier chapitre, chacun des trois Évangiles synoptiques, isolément, puis, dans un second chapitre, leurs rapports mutuels; le chapitre troisième s'occupe de l'Évangile de saint Jean, et contient, en outre une étude comparée de cet évangile avec les trois premiers, le tableau synoptique de la chronologie des quatre Évangiles, et enfin l'histoire des commentaires des Évangiles. La section consacrée aux Actes des Apôtres en établit l'authenticité et l'autorité, elle en expose l'ordre, la chronologie et les commentaires. La seconde dissertation a pour sujet les livres didactiques du Nouveau Testament. Elle est divisée en deux sections : Épîtres de saint Paul et Épîtres catholiques. Un premier chapitre étudie les Épîtres de saint Paul en général : vie de l'Apôtre, nombre et ordre de ses écrits, matières qu'il y traite, adversaires qu'il y combat, langue, style, plan. Un second chapitre est consacré à chacune des Épîtres en particulier, non d'après l'ordre qu'elles occupent dans nos éditions du Nouveau Testament, mais d'après l'ordre chronologique. Le P. Cornely fait connaître d'abord les Églises auxquelles elles sont adressées, et l'occasion à laquelle elles ont été écrites ; il les analyse ensuite, en détermine le lieu et la date de la composition, et en établit enfin l'authenticité. Pour l'Épître aux Hébreux, il soutient qu'elle est de saint Paul, mais il admet que

l'apôtre a pu se servir d'un secrétaire, et il pense que ce secrétaire a été saint Clément de Rome. Un paragraphe final renferme l'histoire des commentaires des Epîtres de saint Paul. Les Épîtres catholiques sont traitées d'une manière analogue. Au sujet du fameux verset, sur les trois témoins célestes (*I Joan.* v, 7), l'auteur expose longuement les raisons pour et contre l'authenticité, sans se prononcer lui-même, mais il paraît bien pencher vers la seconde opinion. La troisième dissertation s'occupe de l'Apocalypse : de son origine apostolique et divine, du caractère prophétique de cet écrit, du sujet qu'il traite, de son utilité et de la manière dont il a été interprété. Les qualités qui distinguent ce volume sont celles que nous avons déjà signalées dans le précédent : une parfaite connaissance de la matière, une grande science exégétique et une grande richesse de développements.

2. — Le R. P. Fr. von Hummelauer nous donne dans le *Cursus Scripturæ Sacræ* des Pères Jésuites le commentaire des quatre livres des *Rois*. Le premier volume renferme les livres de Samuel (premier et second des *Rois*) ; le second, qui n'a pas encore paru, contiendra les livres des *Rois* proprement dits (troisième et quatrième des *Rois*). Dans l'introduction du tome I, le savant exégète examine quel est l'auteur et quelles sont les sources des livres de Samuel. Cette partie de l'ouvrage est neuve, et elle mérite d'être signalée à tous ceux qui s'occupent de la critique des saintes Écritures. Le P. Fr. von Hummelauer réfute les objections les plus récentes, et en particulier celles de M. Reuss et de M. Wellhausen. Il attribue à Samuel lui-même les sept premiers chapitres de *I Rois*. L'histoire de Saül, *Rois*, VIII-XVI, a pour auteur Samuel ou le prophète Gad; celle de David en exil, *I Rois*, XVII-XXXI, est une narration unique, non un récit formé de deux récits primitifs amalgamés ensemble; le prophète Gad en a écrit au moins la majeure partie. L'histoire du règne de David est tirée des fastes originaux. On peut attribuer ces fastes à David lui-même. Les chapitres XI-XX de *II Rois* ont été écrits par le prophète Nathan, qui a probablement publié les livres de Samuel dans leur forme actuelle. Les chapitres XXI à XXIV, qui terminent le second livre, contiennent un appendice de six fragments détachés. Des attributions de ce genre ne sont pas susceptibles d'une démonstration rigoureuse, faute de documents, mais elles doivent être étudiées et discutées avec soin.

Après avoir établi la chronologie du règne de David et indiqué les principaux commentaires des livres de Samuel, le P. von Hummelauer passe au commentaire même du texte, en suivant les divisions logiques de l'histoire, résumant d'abord chaque section et expliquant ensuite tous les passages qui ont besoin de l'être. Les explications moins importantes et certaines questions controversées sont imprimées en plus petits caractères. La critique des textes est faite avec une juste

mesure quant à l'étendue du développement et quant au respect dû soit à l'original, soit aux versions. Au sujet du second livre des *Rois*, XXIV, 6, l'auteur admet avec raison la leçon « Cadès », au lieu de la leçon actuelle du texte hébreu, qui est certainement altérée; mais il est question non moins certainement de la Cadès, ville capitale des Héthéens, non de la Cadès de Nephthali, comme le suppose le commentateur.

3. — Le P. Knabenbauer, qui vient de nous donner *Job* et les *Petits prophètes* dans le *Cursus Scripturæ Sacræ*, avait déjà publié en allemand, en 1881, un commentaire d'Isaïe, dont le *Polybiblion* a fait connaître le mérite. Le commentaire de Job est le troisième commentaire de ce livre publié par des catholiques d'Allemagne depuis quelques années. Le docteur Welte, qui vient de mourir, avait publié le premier en 1849, à Fribourg; le docteur Zschokke a publié le second à Vienne, en 1875. Ces deux écrits sont en allemand. La France a vu paraître en 1873 la traduction et le commentaire français de M. l'abbé Le Hir, et presque en même temps que celui du P. Knabenbauer a paru également celui de M. l'abbé Lesêtre, dont nous parlerons tout à l'heure.

Le commentaire du Père jésuite allemand s'ouvre par des Prolégomènes, dans lequels le savant auteur traite du contenu du livre et montre que le prologue, l'épilogue et les discours d'Élihu en font partie intégrante; il étudie ensuite le caractère de Job et le défend contre les accusations de quelques exégètes protestants qui lui ont reproché d'avoir manqué de patience et de s'être abandonné au désespoir. Quant à l'époque de la composition, il la rapporte, comme étant très probable, aux temps de David et de Salomon. Après avoir énuméré les commentateurs de Job, le P. Knabenbauer passe au commentaire proprement dit. Il s'attache à faire ressortir l'enchaînement et la marche de la discussion entre Job et ses amis sur la grande question de la Providence. Dans ce but, il met en tête de chaque chapitre un résumé clair et succinct de la matière qui y est traitée et des pensées qui y sont développées. L'explication du texte même est détaillée. Les principales explications des prédécesseurs de l'auteur sont exposées et brièvement critiquées et jugées. Le P. Knabenbauer met un soin particulier à expliquer le texte de la Vulgate. Quand elle n'est pas d'accord avec l'original hébreu, il signale les divergences. Ces divergences ou la nécessité d'éclaircir le texte primitif amènent parfois des développements philologiques qui, ne s'adressant pas également à tous les lecteurs, sont imprimés en plus petits caractères, afin qu'ils puissent être omis par ceux qu'ils n'intéresseraient point. Le latin est simple, élégant et facile. Le commentaire est quelquefois un peu surchargé et touffu.

4. — Le P. Knabenbauer est aussi l'auteur du *Commentaire des Petits*

prophètes. Le premier volume explique les six premiers : Osée, Joel, Amos, Abdias, Jonas et Michée; le second, les six derniers, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie. L'introduction générale est assez courte : elle dit seulement quelques mots sur l'ordre dans lequel ont été placés les petits prophètes dans nos Bibles, et en énumère ensuite les commentateurs, en y ajoutant de précieuses observations critiques. L'auteur ne traite pas la difficile question de la chronologie des petits prophètes; il la regarde comme étrangère à un commentaire, et il se contente de suivre la chronologie la plus généralement acceptée. Dans l'explication du texte sacré, il suit la même méthode que pour Job. Il ne se contente pas de nous donner le sens de la Vulgate, mais il donne aussi celui de l'hébreu, et il recourt souvent dans ses interprétations aux Septante, à Aquila, à Symmaque et à Théodotion.

Quoiqu'il ait déjà paru dans l'Église tant de commentaires des petits prophètes et qu'il semble par conséquent qu'il soit difficile de dire du nouveau sur ce sujet, le progrès des études philologiques, et surtout les découvertes assyriennes, ont permis au P. Knabenbauer d'apporter des interprétations nouvelles de certains passages, d'éclaircir des endroits demeurés jusqu'ici obscurs, ou de confirmer par des témoignages nouveaux les données bibliques. En voici quelques exemples. Le prophète Osée, x, 14, nous parle d'un Salman qui dévasta Beth-Arbel. Quel est ce Salman? Les interprètes avaient fait mille hypothèses. Saint Jérôme y avait vu le Salmana vaincu par Gédéon, et notre Vulgate a traduit le texte dans ce sens. Mais l'original écrit différemment le nom du personnage et en fait un vainqueur, au lieu d'un vaincu. Les inscriptions de Téglathphalasar parlent d'un roi de Moab qui s'appelait Salaman; il est probable que c'est ce prince qui avait dévasté Beth-Arbel. On peut voir aussi dans les prolégomènes du prophète Jonas et du prophète Nahum quelle lumière jettent sur son histoire les documents découverts à Ninive.

Quant aux explications philologiques, l'assyriologie nous montre que le mot « taam » employé par Jonas, III, 8, pour désigner un décret royal, était en effet le terme technique usité à Ninive pour les ordres du roi. — Dans Amos, v, 26, le nom d'idole que les Massorètes ont lu « Kioun » doit être lu « Kaivan, » comme nous l'apprend la langue assyrienne, et il désigne la planète Saturne. — Le mot « anak » qui ne se lit qu'une seule fois dans la Bible hébraïque, Amos, VII, 7, et dont la signification était fort controversée, est un mot assyrien qui signifie « le plomb » et « ce qui est incrusté de plomb. » — La division des prophéties en discours et en paragraphes, faite avec beaucoup de soin, en facilite beaucoup l'intelligence dans ce commentaire et permet de se rendre plus aisément compte de la suite des idées. Les prophéties

messianiques en particulier sont traitées d'une manière approfondie.

5. — Presque au moment même où commence le *Cursus Scripturæ sacræ* des Pères Jésuites, le grand commentaire français de l'Écriture sainte, entrepris il y a une quinzaine d'années chez le même éditeur, M. Lethielleux, touche à son terme. Nous avons à annoncer aujourd'hui de cette collection l'*Introduction générale*, par M. l'abbé Trochon, le commentaire de l'Exode et du Lévitique, par M. l'abbé Crelier, le commentaire de Job, par M. l'abbé Lesêtre, et celui de l'Évangile de saint Jean, par M. l'abbé Fillion. Il ne reste plus désormais à publier que la Genèse, les Nombres et le Deutéronome. L'*Introduction générale* à la sainte Bible, de M. l'abbé Trochon, est une œuvre considérable, riche surtout en renseignements critiques et bibliographiques. Le premier volume renferme des préliminaires et sept parties. Dans les préliminaires, nous avons la définition et l'histoire de l'introduction biblique. La première partie traite de la définition et des divisions de l'Écriture sainte; la seconde, de l'inspiration; la troisième, de la canonicité des Écritures; la quatrième, de l'histoire du texte; la cinquième, des versions; la sixième, des livres apocryphes et perdus; la septième, de l'interprétation et de ses règles. Le tome II renferme la 8e partie, intitulée *Archéologie biblique,* et s'occupe de la géographie et de l'archéologie proprement dite. Sur chaque partie, et en particulier sur la langue de l'Ancien et du Nouveau Testament, sur les manuscrits et les éditions du Nouveau Testament, l'auteur fournit une multitude de renseignements dont la plupart, empruntés à des auteurs étrangers, n'étaient pas encore à la disposition des lecteurs français. M. Trochon a rendu par là un véritable service aux études scripturaires parmi nous et son travail a sa place marquée dans la grande Bible dont il doit former l'introduction. Plusieurs trouveront sans doute arides les listes de livres ou de manuscrits que l'auteur fait connaître, et ils prétendront qu'il fallait laisser ce genre d'études aux Allemands qui ont pour ces travaux une prédilection marquée; mais il est impossible de faire des recherches vraiment sérieuses et approfondies en Écriture sainte, sans mettre à profit les indications que M. Trochon fournit largement et libéralement. Il est donc bien désirable que ceux qui aiment nos livres saints prennent le goût de l'étude réfléchie de la parole de Dieu, en se servant des richesses que leur révèlera l'auteur de l'*Introduction.* Quinze planches, disséminées dans le volume, mettent sous les yeux des spécimens des alphabets hébreux et orientaux intéressant la Bible, diverses inscriptions et des fac-similés des plus importants manuscrits de l'Ancien et du Nouveau Testament. Pour la gravure 3, p. 257, il est bon de prévenir le lecteur qui serait peu familiarisé avec les écritures orientales, que le titre « hébreu, phénicien, égyptien, » ne signifie

pas que les lettres qui sont au-dessus du mot « hébreu » sont hébraïques : ce sont les formes égyptiennes. — Contrairement à l'opinion qui tend à devenir générale, quoiqu'elle ne soit pas encore rigoureusement prouvée, M. Trochon n'admet qu'une seule version latine primitive avant saint Jérôme.

Le second volume de l'*Introduction générale* fournit, sur la géographie et sur l'archéologie bibliques, les renseignements les plus détaillés et les plus complets. Il renferme une carte du monde, d'après les Hébreux, et une carte de la migration des peuples, des spécimens des monnaies juives, le plan du temple de Salomon et diverses autres gravures et illustrations.

Par ce que nous venons de dire, on voit que M. l'abbé Trochon a traité d'une manière bien différente de celle du P. Cornely l'Introduction générale à l'Écriture sainte. C'est qu'il n'a pas eu à donner pour chacun des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament une introduction particulière, laquelle a été placée en tête du commentaire de chacun de ces livres. Quant à la géographie et à l'archéologie bibliques, le P. Cornely ne les a point traitées, parce qu'elles doivent faire la matière d'ouvrages spéciaux dans le *Cursus Scripturæ sacræ*.

6. — *L'Exode et le Lévitique*, commentés par M. l'abbé Crelier, nous prouvent que le commencement de la Bible, depuis si longtemps attendu par les souscripteurs du grand ouvrage publié par M. Lethielleux, ne tardera pas à être enfin entre les mains des lecteurs. On se demandera sans doute pourquoi le second et le troisième livres du Pentateuque paraissent avant le premier. Espérons du moins que nous n'attendrons pas longtemps la *Genèse*. Quoique l'*Exode* et le *Lévitique* soient réunis en un seul volume, ils ont cependant chacun une pagination différente. La préface, placée en tête de ces deux livres, est bien courte, mais l'auteur nous prévient que les questions omises seront traitées dans l'Introduction générale au Pentateuque : nous ne pouvons donc que prendre note de sa promesse. Le commentaire est quelquefois un peu court, et l'on y voudrait çà et là quelques explications de plus, surtout pour la solution des difficultés de la critique actuelle. Peut-être les trouvera-t-on dans l'Introduction générale. Il est, en tout cas, bien à désirer qu'on y trouve les réponses nécessaires aux objections que la traduction et les notes de *La Bible* de M. Reuss rendent maintenant presque courantes et vulgaires. On les rencontre dans les revues périodiques et jusque dans les journaux libres-penseurs. Où pourra-t-on trouver la réponse à toutes ces objections contre une foule de passages du Pentateuque, sinon dans un commentaire comme celui de la Bible de M. Lethielleux? Mais si l'on ne rencontre pas dans ce qui a déjà paru tout ce qu'on espérait y rencontrer, on y lit du moins une foule de choses précieuses et aussi intéressantes qu'ins-

tructives, et nous formons le vœu que la partie non encore publiée nous fournisse tous les renseignements, toutes les solutions et toutes les réponses dont a besoin le chrétien de nos jours.

7. — M. l'abbé Lesêtre vient de nous donner le commentaire de *Job*, après avoir déjà commenté pour la même collection les *Psaumes*, les *Proverbes*, la *Sagesse* et l'*Ecclésiastique*. Dans une introduction de trente pages, M. Lesêtre établit d'abord le caractère historique du livre de *Job;* il montre ensuite que la date en est incertaine et l'auteur inconnu; il en prouve l'inspiration et la canonicité, il en étudie le plan, il en relève la beauté littéraire, il signale les principaux points de doctrine qu'il renferme, il énumère enfin les versions et les commentaires les plus dignes de remarque. Après cela, nous avons le texte latin de la *Vulgate*, avec une traduction française, et un commentaire perpétuel du texte, verset par verset. Tous les mots et les passages difficiles sont expliqués généralement d'une façon claire et satisfaisante; les différences entre notre version et l'hébreu sont indiquées, le sens adopté par le commentateur, assez souvent justifié par quelque citation des Pères ou des meilleurs interprètes. La suite des idées dans le discours de Job et de ses amis est soigneusement marquée au commencement de chaque discours. Les endroits les plus importants, comme, par exemple, le fameux passage sur le Rédempteur et la Résurrection, XIX, 25-27, sont discutés avec les développements convenables et avec beaucoup de sagesse. Les détails qui sont donnés dans les notes sur les discours de Dieu, dans la description de la nature et des animaux, pour en justifier l'exactitude, sont bien choisis et intéressants. Il y a, çà et là, quelques légères inexactitudes, difficiles d'ailleurs à éviter dans un si long travail. C'est ainsi qu'il cite comme vrai au sujet de Job, XXI, 5, un passage de Plutarque, disant que Isis et Osiris étaient représentés en Égypte, le doigt sur la bouche. Cela n'est pas exact. Mais ces minuties méritent à peine d'être relevées. Le commentaire est excellent.

8. — Le commentaire de l'*Évangile selon saint Jean*, par M. l'abbé Fillion, termine le commentaire des Évangiles par le savant professeur de Lyon, et complète le commentaire du Nouveau Testament dont le premier volume paru, les *Épîtres de saint Paul*, par M. l'abbé Drach, date de 1871. Le nouveau travail de M. Fillion est digne des précédents. Ses commentaires de saint Mathieu, de saint Marc et de saint Luc, jouissent d'une réputation et d'une autorité bien méritées. Le quatrième Évangile est expliqué d'après la même méthode que les trois premiers. Une préface nous fait connaître d'abord l'apôtre saint Jean; elle démontre l'authenticité de son œuvre, elle en indique l'occasion, les sources, le but, le caractère, le style, le plan; la division synoptique de l'Évangile, placée avant le commentaire, est

reproduite en son lieu et place dans le commentaire même. Chaque verset est expliqué presque mot pour mot, avec une richesse de développements et une solidité de doctrine remarquables. La philologie et la critique ont une juste part dans le travail de l'interprète. On voit que l'auteur est bien maître de sa matière, et on sent qu'on a en lui un guide aussi sûr qu'éclairé.

Après avoir rendu compte des ouvrages faisant partie de grandes collections, nous avons maintenant à rendre compte de publications isolées. Elles nous ramènent à l'Introduction générale aux saintes Écritures.

9. — M. le docteur Kaulen vient enfin de terminer son introduction à l'Écriture sainte, dont la première partie avait paru en 1876. Cette première partie comprenait l'introduction générale. L'introduction particulière aux livres de l'Ancien Testament fut publiée en 1881. La dernière partie, publiée en 1886, renferme tout le Nouveau Testament. L'ouvrage du savant professeur de Bonn est déjà bien connu et bien apprécié de tous les catholiques qui s'occupent d'études bibliques et sont en état de lire l'allemand. L'auteur a trouvé la juste mesure qu'il convient de donner aux questions qu'il traite. Rien ne manque dans son livre et en particulier dans son introduction spéciale au Nouveau Testament. Notions générales et notions particulières, biographie des auteurs sacrés, en tant qu'elle peut nous être connue, authenticité, division et analyse de leurs écrits, solution des objections et des difficultés historiques, chronologiques, archéologiques, géographiques, etc. qu'on a soulevées contre eux, rien n'est négligé et tout est traité d'une manière sommaire mais suffisante, en même temps que claire, méthodique et solide. L'opinion qu'adopte l'auteur dans les questions douteuses est en général sage et convenablement établie. Il s'attache naturellement à justifier la tradition ancienne en ce qui concerne les écrits du Nouveau Testament, tradition attaquée injustement aujourd'hui par les ennemis de la religion révélée. Comme dans les parties antérieures de son introduction et conformément à la pratique commune des universités allemandes, M. Kaulen énonce ses idées principales sous forme d'une proposition plus ou moins brève, imprimée en gros caractères, laquelle est ensuite plus ou moins longuement développée et prouvée dans une série d'alinéas imprimés en petits caractères. Contrairement à l'usage des écrivains d'Allemagne, l'auteur ne nous donne point de bibliographie. Il est sans doute quelquefois abusif de donner de longues listes d'ouvrages dont l'énumération est assez inutile au lecteur, mais si M. Kaulen nous avait fait connaître sur chacun des livres dont il parle un choix de commentaires, ceux qu'il juge les meilleurs, il aurait rendu service aux personnes studieuses qui ne veulent pas s'arrêter à l'introduction, mais se nourrir de la moelle même des Livres saints.

10. — La Bibliothèque théologique publiée par la librairie Herder, de Fribourg, à laquelle appartient l'introduction de M. Kaulen, vient de s'enrichir d'un nouveau volume, celui de l'*Archéologie biblique,* composée par le Dr Schegg et publiée, après la mort de l'auteur, par J.-B. Wirthmüller, professeur à l'Université de Munich. En tête de l'ouvrage est une notice biographique sur Pierre Schegg, né à Kaufbeuren, le 6 juin 1815, mort à Munich le 11 juillet 1885, commentateur des Psaumes, d'Isaïe, des Petits Prophètes, du Cantique des Cantiques, des quatre Évangiles et de l'Épître de saint Jacques, auteur d'une *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Le premier volume de l'*Archéologie biblique* traite du pays et des habitants de la Palestine : habitations, économie domestique, chasse et faune, agriculture, productions, flore, commerce, poids et mesures, calendrier, écriture, sciences exactes, tels sont les sujets qui sont traités en treize chapitres. Une introduction de 17 pages nous fait connaître préalablement l'objet, la méthode, les sources et la division de l'archéologie biblique. Les questions sont traitées avec science et compétence, un peu de diffusion peut-être. L'auteur est bien au courant des recherches et des travaux les plus récents, comme on le voit, par exemple, par ce qu'il dit de l'origine de l'écriture hébraïque. La distribution scénique du premier chapitre du Cantique des Cantiques « à la mode moderne » ne nous paraît pas heureuse. — Il est à regretter que la librairie Herder, qui a si bien compris l'utilité des illustrations dans plusieurs de ses remarquables publications, n'en ait mis aucune dans un ouvrage comme l'*Archéologie biblique*, où elles sont comme le complément indispensable du texte, lequel ne saurait jamais suppléer par la description à la représentation même des objets, médailles, monuments, inscriptions, etc.

11. — M. l'abbé Dumax a entrepris la solution d'une question bien difficile, celle de la chronologie biblique, ou, comme il intitule son travail, la *Révision et la reconstitution de la chronologie biblique et profane des premiers âges du monde.* Dans un premier volume, portant le sous-titre *Étude préliminaire*, il étudie les sources et les caractères d'une légitime et véritable chronologie biblique et profane, Bérose, Manéthon, Confucius, les marbres de Paros, l'ère et la table des Olympiades, la liste des archontes d'Athènes, les fastes consulaires de Rome, l'ère de Nabonassar, la liste des éponymes assyriens, la liste des éclipses durant les dix siècles qui ont précédé l'ère vulgaire et celle des éclipses dont il est question dans les auteurs anciens, la chronologie d'Usserius, celle des Bénédictins et enfin celle de M. l'abbé Chevallier. M. Dumax se fait le champion de cette dernière. Elle consiste à placer le déluge 4,293 ans avant l'ère chrétienne, au lieu de la placer, avec Usserius, 2,348 ans, et, avec les Bénédictins, 3,308 avant Jésus-Christ. Du déluge à Abraham, il s'est écoulé 2,709 ans, non 427, comme le dit

Usserius, non 1,017, comme le disent les Bénédictins. D'Abraham à l'Exode, il n'y aurait eu qu'un intervalle de 244 ans, au lieu de 430 (Usserius), ou de 645 (Bénédictins). L'entrée de la terre promise est fixée à l'an 1300. De la création de l'homme au déluge, M. Chevallier compte, avec Usserius et les Bénédictins, 1,656 ans. Il fonde ses calculs sur la supposition que l'année lunaire ou religieuse ne se composait que de sept mois et que cette année de sept mois, appelée par l'auteur année abrahamique, était en usage dans le comput des patriarches. M. Dumax s'est efforcé de s'assimiler ce système et d'en déduire tous les corollaires. Son second volume, qui a pour sous-titre : *Époque antédiluvienne*, en est une première application. Il cherche d'abord à établir qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre le déluge de Noé et le déluge dit géologique. L'apparition de l'homme est antérieure au déluge ; il paraît être d'une antiquité relativement récente sur la terre, et les affirmations des géologues qui réclament plus de 8,000 ans pour l'apparition de l'homme sur la terre semblent exagérées. Beaucoup de savants sont portés, en effet, à exagérer les chiffres, mais il est certain qu'ils ont bien des raisons spécieuses à alléguer en faveur d'une haute antiquité. M. Dumax consacre la plus grande partie de son volume à exposer et à défendre le système chronologique de M. l'abbé Chevallier, comparé à celui d'Usserius et des Bénédictins. Quand ce système a été publié pour la première fois, il y a une quinzaine d'années, il n'a pas reçu un accueil bien favorable des chronologistes. Nous craignons que le même sort ne soit réservé à l'œuvre de son défenseur. Son ouvrage a, du moins, l'avantage d'offrir, rassemblés, à ceux qui s'occupent de chronologie, une foule de renseignements et de documents importants. Les conclusions de ce volume sont celles-ci les 31,900 et les 43,200 années des Égyptiens, des Chaldéens et des Chinois, aussi bien que les 2,256 années des Septante, et les 1,307 années du Samaritain sont des formules différentes du chiffre donné par le texte hébreu de Moïse pour la première époque du monde et représentent 1,656 années solaires de 365 jours un quart.

12. — La *Chronologie des premiers âges* a été aussi traitée par le P. Brucker, de la Compagnie de Jésus, et ses conclusions sont bien différentes de celles de M. l'abbé Dumax. Il commence par étudier les données chronologiques fournies par la Genèse, il constate que rien ne prouve que les chiffres primitifs nous aient été fidèlement conservés et qu'il y a des contradictions, suite de l'altération des textes par les copistes, dans les plus anciens monuments, textes ou traductions, d'où il conclut que nous ne savons pas dans quelle mesure nous possédons cette portion du texte primitivement inspiré. De plus, il peut y avoir des omissions dans les listes généalogiques d'où l'on tire la chronologie. On peut donc allonger la chronologie qui avait été en vogue

jusqu'ici, afin de la mettre d'accord avec la chronologie des autres peuples anciens. L'Inde n'a pas de documents historiques qui nous mènent plus haut que l'époque d'Abraham, mais les Chinois et surtout les Égyptiens et les Babyloniens réclament, titres en mains, une haute antiquité. Le P. Brucker conclut en disant que rien n'empêche d'admettre pour l'époque de la création de l'homme une date plus ancienne qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, puisque, d'après lui, même les chiffres donnés par la version des Septante et qui sont les plus longs, ne suffisent pas pour répondre aux exigences justifiées de la chronologie des anciens peuples orientaux.

13. — La sainte Écriture n'est pas seulement, à cause de sa doctrine, le livre par excellence, elle est également digne d'admiration au point de vue littéraire. On a souvent attiré l'attention sur ce point. Le Dr Don José Taronji y Cortès, chanoine et supérieur du séminaire de Saint-Denis, a fait ressortir, à son tour, la beauté littéraire de la Bible dans un discours lu à l'ouverture solennelle des cours académiques de l'année scolaire 1886-1887. Ce discours est intitulé : *La Bible considérée comme poème,* et il a paru avec l'approbation de l'archevêque de Grenade. Il mérite d'être signalé. L'auteur y développe ce thème. « La Bible, prise dans son ensemble, est une épopée grandiose ; bien plus, elle est l'unique épopée, parce qu'il n'y a pas d'autre livre qui mérite ce nom. » Pour justifier cette proposition, il faut attacher au mot épopée un sens différent de son acception ordinaire, mais l'auteur sait en tirer parti pour mettre en lumière les qualités littéraires et les nombreuses beautés de nos livres saints.

14. — M. l'abbé Laporte, curé de Chézy-l'Abbaye, continuant ses études d'histoire et de littérature bibliques, vient de publier un petit volume sur Adam. Il passe tour à tour en revue la création du premier homme, le paradis terrestre, la création de la femme, l'histoire de la chute et ses conséquences, les chérubins, Caïn et Abel, les sacrifices, la mort, punition du péché. L'auteur a rassemblé dans son travail beaucoup de choses intéressantes et utiles, mais souvent il s'est borné à ramasser ses matériaux sans en faire un édifice, de sorte que le lecteur ne sait que penser de tout ce qu'on lui a mis sous les yeux. Ainsi, au sujet du Phison qui arrosait le Paradis terrestre, M. Laporte nous dit que d'après Bochart, Huet, F. Delitzsch, c'est un bras de l'Euphrate ; d'après S. Jérôme et Simon, c'est le Gange ; d'après Gesenius, c'est l'Indus ; d'après les Samaritains et Iarchi, c'est le Nil ; d'après Lakmaker c'est le Jourdain ; d'après Calmet, Rosenmuller et Leland, c'est le Phase. Mais d'après lui, qu'est-ce donc ? Il ne nous le dit point ; il ne fait même aucune critique de toutes ces opinions que nous venons d'énumérer. C'est là une lacune qui met le lecteur dans l'embarras. On l'amène devant une table bien servie, mais les mets

ne sont pas cuits, les légumes ne sont même pas épluchés, tout est entassé pêle-mêle. Sans doute, on peut tirer profit de ces richesses, mais on voudrait avoir moins de peine à se donner. L'auteur a, d'ailleurs, recueilli beaucoup de renseignements précieux, qu'on lit sans peine, avec plaisir et avec fruit. Il indique généralement ses sources clairement et avec exactitude. Signalons, en terminant, une faute d'impression qui pourrait dérouter le lecteur, à la note de la page 288. *La Chronologie biblique* de M. l'abbé Dumax, dont nous parlons plus haut (n° 11), est citée sous le titre de *Chronique biblique*.

15 et 16. — L'ouvrage publié par feu M. l'abbé Motais, peu de temps avant sa mort, *Le déluge biblique devant la foi, l'Écriture et la science*, a donné lieu à des discussions qui ne sont pas sans doute encore près de finir. M. Jean d'Estienne a résumé l'écrit du professeur de Rennes avec beaucoup de clarté et de précision, et en fortifiant, sur plusieurs points, la thèse, dans le *Déluge biblique et les races antédiluviennes*. Le P. Brucker a répondu à M. Motais et à M. Jean d'Estienne dans l'*Universalité du déluge*. Il fait très bien ressortir, et avec beaucoup de politesse, le côté faible des arguments de M. Motais et de son défenseur. Ces derniers soutiennent que le déluge, du temps de Noé, n'a pas submergé tous les hommes, et que les huit personnes renfermées dans l'arche n'ont pas été les seules sauvées; ils pensent que beaucoup d'autres hommes ont échappé au grand cataclysme; ils expliquent dans ce sens divers textes de l'Écriture, et ils font appel à l'histoire, à la philologie et à la paléontologie en faveur de leur thèse. Le P. Brucker leur montre qu'ils interprètent mal l'Écriture, et que ni l'histoire, ni la philologie, ni la paléontologie n'obligent d'abandonner la croyance traditionnelle d'après laquelle tous les hommes, à l'exception de la famille de Noé, ont péri dans les eaux du déluge. Il est peut-être cependant trop rigoureux quand il veut prouver que la foi ne permet pas d'adopter l'opinion nouvelle. *Le Déluge biblique et les races antédiluviennes* de M. Jean d'Estienne et l'*Universalité du déluge* du P. Brucker, avant d'être publiés séparément, ont paru l'un et l'autre dans la *Revue des Questions scientifiques* de Bruxelles, en 1885 et en 1886.

17. — M. Van Steenkiste, chanoine honoraire de Bruges, qui a professé l'Écriture sainte pendant vingt ans dans le séminaire de cette ville, vient de publier la troisième édition de son *Commentaire des Psaumes*. Il est divisé en trois parties, formant trois volumes. Le premier volume, le plus court de tous, donne tout d'abord des notions générales sur les psaumes, la place qu'ils occupent dans la Bible, leur nom, leurs titres, leur sujet, leurs espèces, leur division, leurs compilateurs, leur auteur, leur inspiration, la doctrine qu'ils enseignent, leur obscurité, leur beauté littéraire. M. Van Steenkiste étudie ensuite l'artifice de la poésie hébraïque, sa forme, son langage, les images qui

lui sont les plus familières. Il n'admet d'autre rythme dans la poésie des Hébreux, que celui qui résulte du parallélisme et des strophes. Il cite Fourmont, Lowth, Calmet, Fleury, Richard Simon, Dupin; mais il ne dit pas un mot des travaux nombreux et quelques-uns importants qui ont été faits sur cette question pendant notre siècle, et surtout pendant ces dernières années. L'auteur passe ensuite à l'étude du texte des psaumes, dans la langue originale, dans la version grecque et dans la *Vulgate* latine. C'est cette dernière qui l'occupe surtout, et il examine longuement les hébraïsmes que contient notre version des psaumes. Des règles sur la manière de découvrir le véritable sens des psaumes, l'indication des principaux interprètes et commentateurs, des renseignements sur l'usage liturgique des psaumes, et enfin des réflexions sur leur utilité terminent cette introduction. Un appendice est consacré à l'étude détaillée de tous les morceaux poétiques disséminés dans l'Ancien Testament, et des cantiques qui font partie du Bréviaire.

La seconde et la troisième partie comprennent le commentaire proprement dit de M. Van Steenkiste, remplissant deux volumes de 1,186 pages. Dans le plan de l'auteur, la seconde partie renferme le texte de la Vulgate, reproduisant le texte authentique de l'édition vaticane de 1598 : une version latine faite sur l'original hébreu, par M. Van Steenkiste, d'après le parallélisme, et divisée en vers et en strophes; elle est accompagnée d'une paraphrase. La version littérale de l'hébreu traduit d'ordinaire le texte original mot pour mot et dans l'ordre même de la phrase hébraïque, avec l'addition seulement de quelques mots imprimés en italiques et destinés à rendre la traduction plus facile à comprendre.

Ce que l'auteur appelle la troisième partie, renferme des notes critiques, exégétiques, philologiques, sur chaque psaume; elles sont principalement destinées à éclaircir et à expliquer le texte de la Vulgate, et à rendre ainsi plus facile aux prêtres l'intelligence des psaumes dans la récitation du Bréviaire. Cette troisième partie n'est pas imprimée à part de la seconde, mais les deux sont mêlées ensemble, en ce sens que les notes sur chaque psaume viennent à la suite de la paraphrase de ce psaume.

On voit que ce commentaire est très complet; il peut rendre les plus grands services pour l'intelligence de ces admirables cantiques, qui depuis tant de siècles sont l'aliment de la piété. M. le chanoine van Steenkiste a eu raison de donner une traduction sur l'hébreu; elle est bonne et elle permet de mieux saisir le sens de l'auteur inspiré, et de se rendre ainsi mieux compte de la traduction de la Vulgate. La division adoptée par vers et par strophes facilite la lecture et aide l'intelligence; nous ne voyons pas bien cependant sur quels principes

s'est appuyé le savant professeur pour guider sa marche. Pour les vers en particulier, lorsque le parallélisme n'est pas tout à fait marqué, on ne se rend pas compte de ses coupures. Ainsi dans le premier psaume, les deux premiers mots, *Beatus vir*, sont donnés comme formant un vers ; c'est fort difficile à admettre. Çà et là, on peut regretter aussi quelques longueurs. Mais l'ensemble du travail mérite des éloges et est digne de la réputation dont jouit le célèbre professeur de Bruges.

18. — L'éditeur Lethielleux a publié une édition du Nouveau Testament latin de la Vulgate, in-8 carré à deux colonnes, en assez gros caractères, pour servir aux études de bureau. C'est l'édition pure et simple du texte avec les sommaires des chapitres et les références au bas des pages, indiquées dans le texte même par des renvois en chiffres. Aucune introduction ni préface. A la fin du volume se trouvent l'*Index testimoniorum a Christo et Apostolis in Novo Testamento citatorum ex Veteri*, et l'*Index Novi Testamenti qui eas res, de quibus in Novo Testamento agitur, ad certa capita, alphabeti ordine digesta, revocatas, summa brevitate complectitur*. Le mérite essentiel d'une publication de ce genre, c'est la correction. Sauf quelques fautes, par exemple p. 184, au sommaire du chapitre, *atem* pour *autem*, la nouvelle édition est imprimée correctement.

19. — M. l'abbé Crampon n'en est pas à son coup d'essai comme traducteur de nos saints Livres. Il a publié, il y a déjà plusieurs années, une traduction des Évangiles et une traduction des Actes des Apôtres, accompagnées de notes. Il nous donne maintenant une version complète du Nouveau Testament, approuvée par Mgr Jaquenet, évêque d'Amiens. M. Silvestre de Sacy, en rendant compte de la traduction des Évangiles, de l'auteur, exprimait le vœu qu'il traduisît le Nouveau Testament tout entier ; son vœu est réalisé. Le judicieux critique avait d'ailleurs bien jugé l'œuvre, en disant : « M. l'abbé Crampon rend le texte sacré mot pour mot, fuyant avec soin les périphrases et les expressions équivalentes. Ce que j'aime de cette traduction, c'est sa rigoureuse fidélité. » La numérotation par versets est conservée, mais le texte est divisé par alinéas et par paragraphes, ce qui rend la lecture plus facile et plus aisée à comprendre. Le texte de chaque livre est précédé d'une introduction qui en fait connaître l'auteur, l'occasion, le but, la date, le lieu et les circonstances de la composition. Des sommaires placés en tête des chapitres en résument brièvement le sujet et les idées principales. Des notes, placées en marge et au bas des pages, quand la marge ne suffit pas, expliquent le sens littéral du texte, et marquent la liaison des idées; ce dernier point est important surtout dans les Épîtres de saint Paul. Ces notes sont historiques, géographiques, archéologiques, philologiques et principalement exégétiques. Un certain nombre sont empruntées aux commentateurs les

plus célèbres, aux Pères de l'Église et aux docteurs. Bossuet est le plus fréquemment cité. Quoique le titre porte « traduit sur la Vulgate » il y a quelques exceptions à la règle. M. Crampon a voulu mettre à profit les éditions critiques du texte grec publiées par Tischendorf, par Trégelles, par Hort et Westcott, et en quelques endroits, surtout dans les Épîtres, il a abandonné la leçon de la Vulgate pour adopter celle que la critique lui a paru avoir sûrement déterminée. Ces endroits sont assez rares et le lecteur en est averti par une note qui contient la version du passage abandonné de la *Vulgate*. La traduction de M. Crampon prend ainsi un caractère scientifique et critique, mais son innovation ne sera probablement pas du goût de tout le monde. A la fin des Évangiles est placé un voçabulaire historique, géographique et archéologique, destiné à condenser les renseignements les plus utiles à connaître sur les lieux, les personnes, etc., qui, étant nommés en divers endroits des Évangiles, ne pouvaient être étudiés à chaque passage dans les notes sans des répétitions et des renvois sans fin. L'édition, sortie des presses de la Société de Saint-Jean l'Évangéliste, à Tournay, est très soignée. Chaque page est entourée d'un filet rouge. Le texte est séparé des notes par un encadrement noir. La lettre initiale de chaque chapitre est une lettre ornée. Des vignettes sont placées au commencement des livres. Deux cartes nous font connaître, l'une la Palestine au temps de Notre-Seigneur, l'autre, les pays qui ont été le théâtre de la prédication de saint Paul.

20.—La traduction du Nouveau Testament de M. Crampon a un caractère scientifique par les nombreuses notes qui l'accompagnent, comme aussi par les quelques leçons critiques qu'il a adoptées ; celle de MM. Bourassé et Janvier, chanoines de l'église métropolitaine de Tours, publiée par la maison Mame, a un caractère plus simple qui permet de la mettre plus commodément entre les mains du commun des fidèles. Le format en est petit. Les Épîtres et l'Apocalypse, paginés à part, peuvent être séparés des Évangiles et des Actes des Apôtres, de manière à avoir deux petits volumes. Les notes y sont assez rares. Pas d'introduction ni de préface pour chaque livre, mais seulement de brèves indications, de quelques lignes à peine; point de discussions des difficultés, point de tables chronologiques, point de tableau synoptique des Évangiles, etc., comme dans M. Crampon ; seulement les sommaires des chapitres sont en général plus développés. Cette traduction avait déjà paru dans la *sainte Bible*, par Gustave Doré, laquelle est bien connue, et elle avait été approuvée par le cardinal Guibert qui occupait alors le siège de Tours. L'édition du Nouveau Testament, qui nous est donnée à présent, séparément de l'Ancien, est approuvée par Mgr Meignan, archevêque actuel de Tours. Ce qui caractérise la version de MM. Bourassé et Janvier, c'est une fidélité qui

n'exclut pas l'élégance. A la fin se trouve une table complète des Épîtres et des Évangiles qui se lisent à la messe pendant toute l'année selon le missel romain, y compris les Épîtres et les Évangiles de tous les jours de carême. L'impression est très belle et digne des presses de la maison Mame. Cette traduction mérite d'être propagée parmi les simples fidèles, à qui elle fera connaître de plus en plus la parole de Dieu. C'est un signe heureux et consolant de voir ainsi se multiplier au milieu de nous les éditions et les traductions catholiques du Nouveau Testament.

21. — La librairie classique d'Eugène Belin vient de publier le texte grec de l'Évangile de saint Luc, collationné sur les meilleurs textes, avec des notes grammaticales, littéraires, historiques et géographiques en français, une notice sur saint Luc, une étude sur la langue et le style des Évangélistes et une carte de la Palestine. Ce volume, qui fait partie de la collection des nouvelles éditions de classiques grecs imprimés en gros caractères, est publié par M. Louis Dumas, ancien professeur au Lycée de Montpellier, et M. Al. Marion, professeur au même Lycée. La carte de la Palestine laisse beaucoup à désirer. Elle ne donne pas une idée exacte du pays. Nazareth, Bethléem, Hébron, paraissent y être au milieu d'une plaine. Les chapitres sont divisés en paragraphes avec un titre spécial. Le grec est correctement imprimé; les notes sont bonnes et, dans son ensemble, l'édition est excellente.

22. — Un docteur de Louvain, professeur d'Écriture sainte, M. l'abbé Liagre, chanoine de la cathédrale de Tournay, entreprend un commentaire latin des livres historiques du Nouveau Testament. En attendant la suite de cette publication, signalons brièvement aujourd'hui le premier volume consacré à saint Matthieu et à saint Marc. Après une très courte introduction sur le nom des Évangiles, leur caractère, leur authenticité, leurs rapports mutuels, l'auteur nous parle de l'Évangile de saint Matthieu, de son auteur, du lieu et de l'époque où il a été composé, et de la langue dans laquelle il a été écrit. Vient ensuite le commentaire. L'auteur reproduit, dans une première colonne, le texte latin de la Vulgate, d'après l'édition vaticane de 1598, et, dans une seconde colonne, le texte grec de l'édition de Complute. Tous les mots qui demandent à être expliqués le sont ensuite littéralement et historiquement. Les leçons variantes ne sont indiquées que dans le cas où cela est nécessaire pour l'intelligence exacte du texte. Sur bien des points, le commentateur nous donne de véritables petites dissertations très érudites et très judicieuses. On pourrait relever çà et là quelques inexactitudes, mais sans gravité. Ainsi, à propos des mages, il est dit à bon droit que nous ne savons rien de certain sur leur nombre. Et M. Liagre ajoute : « Vetustissima ecclesiæ Romanæ Traditio, cui antiquissima monumenta sive picta sive sculpta favent,

tres tantummodo agnoscit. » La vérité est que si, dans les catacombes, les mages sont souvent représentés au nombre de trois, pour faire pendant aux trois enfants dans la fournaise, à côté desquels on les représente fréquemment, ils sont aussi quelquefois représentés en nombre différent. A la page 102, nous ne voyons pas pourquoi l'auteur nous donne *Ge-Hinnom* comme un mot araméen; il est parfaitement hébreu. M. Liagre explique d'ailleurs très bien l'origine du sens d'enfer attribué au mot de *Gehenna*. A la fin du volume est placée une table alphabétique des matières, très commode pour les recherches.

23. — M. le Dr Schanz, professeur de théologie catholique à l'Université de Tubingue, vient de compléter son commentaire de saint Jean, dont le *Polybiblion* a annoncé la première partie (t. XLV, p. 115). Son œuvre est surtout apologétique. Il connaît parfaitement les attaques des rationalistes, ses compatriotes, contre les écrits du Nouveau Testament, et il les réfute avec une science et une solidité remarquables. C'est de Tubingue que sont parties, depuis la publication de la *Vie de Jésus*, de Strauss, et les nombreux ouvrages de l'École de Baur, la plupart des attaques contre les Évangiles. Vivant dans ce milieu, M. Schanz a senti plus que personne la nécessité de défendre nos livres inspirés, et il l'a fait avec un grand succès. Par suite du but qu'il se propose, son commentaire est surtout historique et philologique. Les diverses leçons des manuscrits sont discutées. Les questions de pure critique sont traitées d'une façon intéressante et solide, comme celle de l'authenticité de l'histoire de la femme adultère (p. 327 et suiv.). Les citations des Pères, surtout des Pères grecs, sont assez nombreuses dans les notes. La seconde partie du volume du Dr Schanz comprend les chapitres VII-XXI de l'Évangile de saint Jean. Il a divisé l'Évangile en deux sections, dont la première, renfermant les chapitres I-XIII, a pour sujet la vie active de Notre-Seigneur, et dont la seconde, qui embrasse les chapitres XIV-XX, nous fait connaître la Passion du Sauveur. Le chapitre XXI forme un appendice. Chaque section est subdivisée en autant d'articles ou paragraphes que le requiert la nature du sujet. Une table alphabétique des matières termine le volume. On ne saurait trop recommander l'étude de ce commentaire à ceux qui veulent approfondir la doctrine du quatrième Évangile, connaître les diverses interprétations qui ont été faites de chaque passage et être au courant de toutes les questions critiques se rattachant à ce texte sacré.

24. — Un savant Jésuite, le P. Dominique Palmieri, ancien professeur au Collège romain, a composé un excellent commentaire de l'Épître aux Galates. Il est tout à la fois critique, philologique, historique et théologique. Il reproduit le texte grec du *Codex Vaticanus*, d'après Tischendorf, et celui de la Vulgate latine. Après avoir indiqué dans sa préface quelle différence il y a entre le point de vue de Baur

de Tubingue et les catholiques, le P. Palmieri, dans une introduction critique, montre que saint Paul est l'auteur de l'Épître aux Galates, il recherche en quel lieu elle a été écrite, ce qu'étaient les Galates à qui elle est adressée et quelle en a été l'occasion. Comme l'enchaînement des idées est une des choses les plus importantes et les plus difficiles en même temps dans les Épîtres de saint Paul, le P. Palmieri nous expose tout d'abord le plan de l'Épître aux Galates en tête de son commentaire. Il explique ensuite l'Épître elle-même par groupes de versets, selon que le sens lui paraît le demander. Quant au Céphas du chapitre II, le commentateur n'hésite pas à affirmer que c'est saint Pierre, le prince des Apôtres. Il traite la question brièvement mais solidement, et il répond très bien à toutes les difficultés qu'on a voulu tirer de ce passage. Le travail du P. Palmieri est à tous égards très recommandable.

25. — Le P. Delattre a publié en brochure une série d'articles qui ont paru d'abord en 1884-1885 dans la *Revue des questions scientifiques* du P. Carbonnelle, sur *l'Asie occidentale dans les inscriptions assyriennes.* Les incriptions assyriennes contiennent une véritable mine de documents nouveaux sur la géographie ancienne de l'Asie antérieure. Quelques-uns de ces documents sont de la plus grande importance pour la Bible. Mais l'identification des noms assyriens avec la géographie des classiques grecs et avec la géographie moderne est extrêmement difficile. Le P. Delattre, qui est très versé tout à la fois dans la connaissance de l'assyrien et des auteurs de l'antiquité classique, a traité de main de maître cette question ardue; il a redressé un certain nombre d'erreurs commises par ceux qui l'avaient précédé dans ces études et découvert la vraie signification géographique d'un certain nombre de noms de lieux jusqu'à présent indéterminés.

26.— Nous avons rendu compte de la seconde édition de *l'Assyrie et Babylonie* du Dr Franz Kaulen. Une troisième édition a paru à la même librairie Herder, à Fribourg en Brisgau. Elle se distingue de la précédente par quelques additions ayant pour but de faire connaître les résultats nouveaux des études assyriennes et par l'exposition vivante des faits, au lieu de la simple citation des inscriptions cunéiformes. De nouvelles illustrations sont venues augmenter le nombre des précédentes : elles sont maintenant au nombre de quatre-vingt-quatre, plus une planche, reproduisant en fac-similé une tablette assyrienne bilingue, de la bibliothèque du roi de Ninive, Assurbanipal, et deux cartes : l'une des ruines de l'Assyrie, l'autre des ruines de la Babylonie. Quelques inscriptions sont aussi reproduites en caractères cunéiformes. La bibliographie assyro-babylonienne est poursuivie jusqu'en 1885. L'auteur, pour n'être pas trop long, a exclu de son cadre les articles des *Revues*; sa liste n'en remplit pas moins dix-huit grandes

pages. Nous n'avons plus à faire l'éloge d'un livre qui a reçu l'approbation des hommes les plus compétents. M. Kaulen fait bien connaître tout ce qui concerne l'Assyrie et la Babylonie, les lieux où fleurirent Ninive et Babylone, la découverte de Ninive, dont le site est resté si longtemps inconnu; le palais de Sargon, retrouvé par un consul français, Botta; les fouilles faites par M. Oppert et autres dans les ruines de Babylone; le déchiffrement des inscriptions cunéiformes; la littérature babylonico-assyrienne, le résumé de l'histoire de l'Assyrie et de la Chaldée; la concordance des découvertes assyriennes avec les récits bibliques. C. J.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *André Cornélis*, par Paul Bourget. Paris, A. Lemerre, 1887, in-12 de 348 p. 3 fr. 50. — 2. *Montoriol*, par Guy de Maupassant. Paris, V. Havard, 1887, in-18 j. de 402 p. 3 fr. 50. — 3. *Le Mort*, par Camille Lemonnier, dessin de Constantin Meunier. Paris, A. Piaget, 1887, in-12 de 272 p. 3 fr. 50. — 4. *Jeanne Avril*, roman parisien, par Robert de Bonnières. Paris, P. Ollendorff, 1887, in-18 de 310 p. 3 fr. 50. — 5. *Petit Moreau*, par Émile Bergerat. Paris, P Ollendorff, 1887, in-18 de 418 p. 3 fr. 50. — 6. *Mirage*, par Rioux de Maillou. Paris, Librairie moderne (maison Quantin), 1887, in-18 de 370 p. 3 fr. 50. — 7. *Mal Assortis*, par André Mouëzy. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-18 de 283 p. 3 fr. — 8. *Heureuse ?* par Marie de Besneray. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-18 de 288 p. 3 fr. 50. — 9. *Gilberte*, par Édouard Cadol, 3e éd. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-18 de 328 p. 3 fr. 50. — 10. *Le docteur Hatt*, par Paul Avenel. Paris, Librairie moderne, 1887, in-18 de 310 p. 3 fr. 50. — 11. *La Grande Babylone*, par Edgar Monteil. Paris, Librairie moderne, 1887, in-18 de 438 p. 3 fr. 50. — 12. *Pilleur d'épaves*, par Pierre Maël. Paris, L. Frinzine, 1887, in-18 de 376 p. 3 fr. 50. — 13. *Mariages aux champs*, par Jacques Lozère. Paris, A. Savine, 1887, in-18 de 376 p. 3 fr. 50. — 14. *Les Premières amitiés*, par Mme Amélie Perronnet. Paris, J. Lévy, 1887, in-12 de 348 p. 3 fr. — 15. *A tout péché miséricorde*, par Mme Reney-Lebas. Paris, Morot et Chuit, 1887, in-12 de 344 p. 3 fr. — 16. *Home rule (mœurs irlandaises)*, par Élie Poirée. Paris, A. Savine, 1887, in-18 de 324 p. 3 fr. 50. — 17. *Les Malavoglia (mœurs siciliennes)*, par Giovanni Verga, traduit de l'italien par Édouard Rod. Paris, A. Savine, 1887, in 18 de 312 p. 3 fr. 50. — 18. *Polikouchka*, par le comte Léon Tolstoï, traduit du russe par E. Halpérine. Paris, P. Perrin, 1887, in-12 de 282 p. 3 fr. — 19. *Récits héroïques*, par Édouard Siebecker. Paris, Marpon et Flammarion, 1887, in-18 de 344 p. 3 fr. 50. — 20. *Croquis champêtres*, par George Renard. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-18 de 278 p. 3 fr. 50. — 21. *Les Romancelets*, par Léopold Barra, illustrations de A. Clerget, préface de M. Francis Maratuech, directeur du « Feu Follet ». Paris, A. Savine, 1887, in-18 de 220 p. 3 fr. 50. — 22. *Jan de la Lune*, par Firmin Boissin, 2e éd. Paris, A. Savine, 1887, in-18 de 410 p. 3 fr. 50.

1. — Vous connaissez tous l'histoire du seigneur Hamlet, prince de Danemark. Shakespeare a tiré de cette vieille légende un drame superbe, et nous ne sommes plus au temps de Voltaire. On joue *Hamlet* au Théâtre-Français. Or, après la lecture d'*André Cornélis*, il saute aux yeux que M. Paul Bourget a repris la conception shakespearienne, et l'a pétrie à nouveau, en s'inspirant d'un procès retentissant : le procès Peltzer. Rappelez-vous cette mystérieuse affaire. Le 7 janvier 1885, M. Bernays, riche avocat d'Anvers, quittait son domi-

cile, conduisait son enfant âgé de huit ans à l'école et prenait le train de Bruxelles où l'appelait une consultation délicate ; à quelques jours de là, on le découvre poignardé dans une maison de la rue de la Loi. Qui était l'assassin ? Tous les soupçons se portèrent sur un certain Armand Peltzer dont les relations intimes et coupables avec Mme Bernays étaient de notoriété publique. Il fut arrêté. Lui pourtant n'avait pas frappé ; mais il avait armé le bras du meurtrier, et ce meurtrier s'appelait Léon Peltzer, le frère d'Armand. Aventurier qu'un détestable passé préparait à tous les crimes, Léon menait, à New-York, l'existence la plus misérable. Mandé à Anvers par Armand, il devint entre les mains de celui-ci l'instrument du crime. Prenons maintenant *André Cornélis,* et nous verrons que la donnée du roman de M. Paul Bourget ne diffère pas beaucoup de ce « fait divers ». Un matin, le père d'André disparaît. Deux jours plus tard, on retrouve son cadavre dans une chambre d'hôtel de la rue de Rivoli, où M. Justin Cornélis, directeur d'un cabinet d'affaires, avait eu rendez-vous avec un Américain du nom de Rochdale. Il est évident que ce Rochdale a tué M. Cornélis. Dans quel but ? L'instruction prouve que ce n'est pas le vol. Un ami de la famille Cornélis, M. Jacques Termonde, se livre, ou plutôt fait semblant de se livrer aux plus minutieuses recherches pour aider la justice à découvrir Rochdale. Mais Rochdale a fui et la justice ne découvre rien. La veuve de M. Cornélis est jeune, belle, charmante. M. Jacques Termonde lui fait la cour, et, son deuil expiré, l'épouse. Le fils du mort, André, éprouve de ce mariage un chagrin immense. Sans savoir pourquoi, il hait Termonde, instinctivement. Celui-ci ne l'aime pas non plus, et, tout en sauvant les apparences, l'éloigne du foyer maternel en l'envoyant faire ses études dans un lycée de province. Ses études terminées, le jeune André réfléchit sur l'inexplicable assassinat de son père : il compare ensuite entre elles diverses circonstances de la conduite de Termonde et, sans avoir aucune certitude, il pressent que le second mari de sa mère pourrait bien être le meurtrier de son père. Cependant il veut en être sûr. Sa haine, son antipathie pour Termonde augmentent d'intensité : la haine, l'antipathie, ne sont pas des preuves, et il lui en faut. Une circonstance inattendue vient l'éclairer. A Étampes, vit la tante Louise, la sœur de Justin Cornélis ; elle avait pour son frère une tendresse dévouée qu'elle reportait sur son neveu. Dangereusement malade, la tante Louise appelle André à Étampes et lui remet, avec prière de les brûler, un gros paquet de lettres ; puis elle meurt. André brûle les lettres, mais après les avoir lues une par une : c'étaient des lettres écrites par son père à tante Louise et dans lesquelles celui-ci racontait mélancoliquement ses angoisses, ses jalousies, ses désespoirs. Oui, sans oser effleurer d'un soupçon la vertu de Mme Cor-

nélis, il souffrait de l'intimité de Termonde dans la maison, et devinait que cet homme aimait la femme qui portait son nom. Dès lors, de déductions en déductions, André arrive à conclure que Termonde, pour épouser librement sa mère, a fait assassiner son père s'il ne l'a pas assassiné lui-même. Sa mère est-elle complice? Voilà ce qui le torture ; voilà cette incertitude qui fait de lui un nouvel Hamlet. Non: Mme Cornélis n'était pas complice. C'eût été trop odieux. Elle a, dans la tranquillité de sa conscience, convolé en secondes noces avec Termonde, qui lui plaît d'ailleurs, car il a des manières bien plus distinguées que son premier mari. Quant à André, tous ses actes, toutes ses paroles, n'ont désormais qu'un but : amener Termonde à se trahir lui-même, surprendre un mot, un regard, un tressaillement qui soit un témoignage. Mais Termonde est doué d'une force d'âme singulière, et c'est la mère d'André qui, sans le vouloir, livre son époux. Triste, chagrine, ennuyée, elle finit par avouer à André qu'il y a dans sa nouvelle famille un membre indigne dont elle et Termonde ont à rougir. C'est un frère de Jacques, soldat déserteur, revenu à Paris et qui les harcèle de demandes d'argent. L'histoire de ce frère de Termonde, innocemment racontée par la mère d'André, est pour celui-ci un trait de lumière. Les ténèbres se dissipent, l'obscurité disparaît, plus de doute, plus d'incertitudes, plus de perplexités : le frère de Termonde n'est autre que l'Américain Rochdale. Il s'enquiert de son domicile, va le trouver, menace de le livrer à la justice et lui achète toute une correspondance qui prouve jusqu'à l'évidence que Jacques Termonde a fait assassiner par son frère Édouard le père d'André, Justin Cornélis. On devine le dénouement : après de longues hésitations, André, le Hamlet bourgeois, le Hamlet en redingote noire, prend un poignard et frappe Jacques Termonde au cœur. Celui-ci, malade depuis longtemps d'une grave affection du foie, a encore la force de s'approcher d'une table et d'écrire à sa femme, lui suggérant l'idée d'un suicide, ces quelques mots : « Pardon, je souffrais trop, j'ai voulu en finir. » Crime inutile ! Et André le reconnaît lui-même, car il s'écrie : « A quoi bon avoir fait ce que j'ai fait, puisque je n'ai pas tué cet homme dans le cœur de ma mère ? »

L'intérêt du nouveau roman de M. Paul Bourget n'est pas, à notre avis, dans le drame lui-même qui, au fond, n'a rien d'original : il réside dans l'analyse de l'âme inquiète, du cœur endolori, du caractère perplexe d'André. Placé entre un parâtre qu'il soupçonne d'avoir tué son père, et une mère que tour à tour il adore et accuse, dans les troubles de sa conscience, ce jeune homme éprouve les mêmes sensations, les mêmes impressions, les mêmes haines, les mêmes scrupules et les mêmes tendresses que le héros de Shakespeare. On reproche au romancier d'avoir transporté dans un cadre moderne la fable du

grand tragique anglais. Pourquoi donc? Mais c'est précisément par cela que le livre vaut quelque chose. Supprimez cette psychologie, ce serait tout simplement du mauvais Gaboriau ; à imiter quelqu'un, mieux vaut cent fois que le modèle soit un poète de génie. L'imitation d'ailleurs n'est que relative : il n'y a pas d'amour dans *André Cornélis*, et aucune Ophélie ne traverse cette tragédie de la vie réelle. On peut trouver aussi certaines analogies entre le nouveau roman de M. Paul Bourget et le *Crime et Châtiment,* de Dostoievsky. Les procédés analytiques ne diffèrent guère, et c'est le même travail intuitif, la même façon de bâtir sur des indices une suite logique d'événements. Vétilles que ces reproches ! Pour moi, le grand défaut, le côté répréhensible d'*André Cornélis,* c'est le chaos moral où ce livre plonge le lecteur. En effet, des trois personnages du drame, le plus intéressant en définitive, c'est le criminel. M. Paul Bourget continuellement s'efforce de le présenter comme un homme bien né, artiste, délicat, fin, passionnément épris de sa femme, dévoué au point de sauvegarder jusqu'au-delà de la tombe le passé de l'épouse et l'avenir de la mère. Eh bien ! il y a là comme une sorte d'enlisement très dangereux, pouvant entraîner les esprits faibles à trouver dans l'amour de ce misérable Termonde « une excuse à son crime et un relèvement de sa déchéance. » L'auteur a voulu aussi rendre intéressante la mère d'André ; mais il y réussit moins, car il ne crée qu'une poupée frivole, incohérente, égoïste, d'une dévotion maladive. Enfin il y a même absence de moralité dans le dénouement. Hamlet en gants gris-perle, qui tue son beau-père, reconnaît lui-même qu'il a fait inutilement justice. Certes, il existe dans *André Cornélis*, des pages d'une profonde pénétration psychologique, et l'épisode de la tante Louise est une perle. J'ai été des premiers, du reste, à reconnaître l'incontestable talent de l'écrivain. Pourquoi faut-il que le psychologue, disséqueur, blasé, raisonneur, quintessencié, coupeur de cheveux en quatre, se complaise sans cesse dans le pessimisme le plus dissolvant? Maître Renan est le dieu des pessimistes, et il n'a pas de meilleur prophète que M. Paul Bourget.

2. — Un autre de ses disciples, mais avec beaucoup plus de vie, de mouvement, d'entrain et de naturel, est M. Guy de Maupassant. Le sens moral en M. Paul Bourget ne disparaît pas totalement. La philosophie dont l'auteur d'*André Cornelis* se réclame l'obscurcit et le dénature, mais ne l'anéantit pas; il y a effort de sophisme pour faire accepter la thèse fausse. En M. Guy de Maupassant, cet effort n'existe pas, et pour une raison topique : c'est que l'écrivain n'a ni philosophie ni sens moral. Il trouve, par exemple, très simple qu'une femme trompe son mari, et il considère l'adultère comme la chose la plus naturelle du monde, aussi naturelle que l'acte instinctif du coucou allant déposer ses œufs dans le nid de la mésange. Ainsi,

l'héroïne de son dernier roman, Christiane Andermatt, s'éprend, sans le moindre remords, de Paul Bretigny, qu'elle rencontre aux eaux, dans une station d'Auvergne, se donne à lui sans résistance, l'aime et ne s'empêche pas pour cela de faire bon accueil à son mari. Cette Christiane a toutes les prédilections du romancier : il cherche, par toutes sortes de moyens, à la rendre sympathique et, pour un peu, la louerait de ses infidélités conjugales. La différence des deux pessimismes est donc bien accusée : celui de M. Paul Bourget est psychologique, raisonneur, avec la crainte d'un vague remords; celui de M. Guy de Maupassant est matérialiste, nihiliste, sensuel, presque inconscient, non moins dissolvant, mais d'allure moins morose. Je dois même dire que, n'était l'épisode des amours coupables de Christiane Andermatt et de Paul Bretigny, *Montoriol* serait, dans le genre humoristique, une œuvre des plus amusantes. Voici de quoi il s'agit : M. Andermatt, Juif et faiseur d'affaires, débarque avec sa femme, son beau-père et son beau-frère, aux bains d'Anval en Auvergne. Le lendemain de son arrivée, une source thermale jaillit dans un champ voisin, et aussitôt Andermatt rêve d'élever, près de la source nouvelle, un établissement grandiose. Mais il faut acheter les terrains. Le propriétaire du champ, le vieux père Oriol, madré comme un paysan qui, de plus, est Auvergnat, ne veut vendre sa terre qu'à des prix exagérés : il a flairé l'aubaine et il se tient sur ses gardes. Rien de plus curieux que cette lutte, entre le Parisien rusé et le paysan finaud. Les négociations sont longues et pleines de péripéties burlesques. A la fin, Andermatt triomphe. Une société est constituée, des actions sont émises, le père Oriol fait partie du conseil d'administration, et la station nouvelle s'appelle Montoriol. Une année plus tard, un casino, un hôtel, et un établissement de bains ont été construits ; l'affaire est lancée, grâce à des réclames savantes; des célébrités médicales de Paris sont attirées par des trucs ingénieux, et Andermatt devient propriétaire des derniers terrains que le père Oriol avait refusé de vendre, en faisant épouser les deux filles de celui-ci : l'une à son beau-frère Gontran de Ravenel, l'autre à Paul Bretigny. Tout cela est mené rondement, de belle humeur, et on n'avait jamais peint avec plus de brio le monde mêlé des petites villes d'eaux : les comédiens, les pianistes, les caissiers de casino, les croupiers, les gastralgiques, les apoplectiques, les rhumatisants, les emphysémateux, les femmes nerveuses, les médecins, les banquiers, les paysans et les mendiants. Il y a surtout des types de médecins, se faisant concurrence, qui ont évidemment posé devant le peintre : le docteur Bonnefon, inspecteur des eaux, vieux, sale et rogue; le docteur Latone, Parisien, droit, mince, correct, sans âge, et qui a tout un bizarre système de thérapeutique locomotrice; le docteur Blase qui soigne les vieilles dames;

un docteur italien qui accompagne des clients riches. Tous ont leur spécifique, leur mode de traitement différent de celui du voisin, et il faut voir comme chacun vante sa marchandise, méprise celle d'autrui et casse du sucre sur le dos de son rival. *Invidia medicorum pessima.* La première réunion des actionnaires de la Société des eaux de Montoriol, et surtout l'aventure, à chaque saison, d'un faux paralytique, nommé Cloviche, qui est perclus l'hiver, ingambe l'été, et que l'on exhibe pour démontrer la vertu de ces eaux, sont d'un comique soutenu, sobre, ironique et puissant. Je fais à l'éloge la part voulue; il y a là des qualités de premier ordre. Malheureusement elles sont gâtées par la misanthropie de l'auteur; on sent qu'il s'est habitué à ne voir le monde que sous son plus vilain jour, et qu'il ne croit ni à la vertu des femmes ni à la probité des hommes. Pas un personnage de *Montoriol* qui soit réellement bon : Andermatt a la conscience aussi large que possible; Christiane ne se doute même pas des devoirs que le mariage lui impose; son père, le marquis de Ravenel, est un égoïste; Paul Bretigny n'a d'autres guides que son caprice et ses sens; le père Oriol, son fils et ses filles, accumulent en eux tous les défauts de leur race; Gontran de Ravenel, malgré son âge, est déjà blasé. Tous se valent, « ce qui équivaut à dire qu'ils ne valent pas grand'chose. » On les trouve vrais, paraît-il, et bien modernes. Tant pis! car si cette bande d'agités, de désœuvrés, de sceptiques et de libertins était l'expression réelle de notre monde social, cela prouverait que ce monde n'a d'autre préoccupation que la jouissance physique et qu'il est mûr pour la servitude ou la décomposition.

3. — M. Camille Lemonnier est le Zola belge; il pousse même plus loin que l'auteur de l'*Assommoir* le réalisme de l'idée, la crudité de l'expression. Nous en avons eu la preuve dans *Happe-Chair*. *Le Mort* est moins obscène pour le fond, mais il n'est pas plus moral pour la forme. Les trois frères Barraque, célibataires, vivent dans leur maison comme des loups dans leur tanière, ne fréquentant personne, ne parlant entre eux que le moins possible. Des trois, l'un, Noll, est idiot; les deux autres, Balt et Bast, cultivent leur bien, âpres au gain, se plaignant de la vie. Une nuit, un tailleur qui venait de retirer vingt mille francs par lui gagnés à la loterie, entre dans leur ferme, ils le font boire et l'assassinent; puis, le cadavre les embarrassant, ils creusent une fosse où ils l'enterrent. Les pluies détrempent le sol, et un pied du mort paraît à la surface : ils le déterrent, détournent les eaux d'une mare, l'enterrent de nouveau. Une inondation emporte une partie du terrain : le mort reparaît encore. Alors, ils déplacent un tertre, et accumulent la glèbe sur le cadavre récalcitrant, la tassent et en font une aire. Le mort ne reparaît plus, mais son spectre ne les quitte pas. Pour s'étourdir, Balt se lance dans la débauche, et Bast fréquente les églises.

Bast finit par être jaloux de Balt, et, devant la messaline rustique, qui les désunit, le cadet fond sur l'aîné, un couteau à la main, et, les deux misérables roulent sous la table, égorgés l'un par l'autre. Ainsi finit ce *Mort :* tableau hideux, auquel, malgré ses qualités de style, nous préférons, et de beaucoup, les Nouvelles flamandes qui terminent le volume : *Le Vieux Sonneur,* un récit dans le genre hoffmannesque; *Le Doigt de Dieu,* sorte de poème en prose; *L'Hôte des Quadvliet,* description à la Rembrandt des mœurs rurales de la Campine.

4. — Les études de jeune fille sont à la mode, depuis la *Renée Mauperin* et *la Chérie,* de M. Edmond de Goncourt. Dans *Jeanne Avril,* et sous une autre forme, M. Robert de Bonnières s'est attaché à retracer la vie et les impressions d'une enfant dont le père est mort et qui n'a pour la guider qu'une mère passablement romanesque. M. de Bonnières suit son héroïne depuis la première et vague perception du sentiment de l'amour, jusqu'au complet éveil du cœur. Dans son enfance, Jeanne affecte des manières débraillées, marche à grandes enjambées, gesticule des bras et jette des grands cris; mais elle n'est pas de nature perverse. Un roman dépareillé de Dumas père, *Madame de Chamblay,* pique sa curiosité; elle se forme dès lors une conception de la vie tout à fait fantaisiste. Elle se croit sérieusement amoureuse d'un médecin homœopathe, qui l'a soignée pendant une maladie. Puis, c'est le tour de son professeur d'histoire, un brave homme, timide, dont les élèves se moquent. Puis elle s'éprend d'un idéal, d'un rêve. Toutes ces passionnettes puériles tiennent de l'espiéglerie. Mais elles sont le prélude d'une passion forte et vraie, qui envahit l'âme de Jeanne Avril dès que l'enfant d'autrefois est devenue femme. Elle aime un jeune homme, de tous points accompli, Roger de Vineuil, et veut l'épouser, lorsque la mère de Jeanne, elle-même, par ses coquetteries et la légèreté de sa conduite, fait rompre le mariage. Mme Avril avait été jadis courtisée par un M. du Breuil. Le hasard veut qu'au bout de vingt ans, elle rencontre cet homme à Trouville. Aussitôt, se révoltant contre sa destinée, se remémorant les malheurs de son premier mariage, la pauvre femme perd la tête et s'imagine qu'elle pourrait maintenant devenir Mme du Breuil. Elle affiche naïvement ses prétentions, et commet des imprudences telles que les Vineuil ne veulent plus pour bru la fille de cette « folle ». Désespoir de Jeanne! Elle se croit perdue. Elle le serait, en effet, sans Roger de Vineuil. Celui-ci est un garçon résolu et sérieux. Jeanne lui agrée, et il parvient à triompher des résistances de sa famille. Mlle Jeanne Avril devient Mme de Vineuil. Si *Jeanne Avril* est le roman d'une jeune fille, ce n'est pas pour les jeunes filles que M. Robert de Bonnières l'a écrit. L'étude est subtile, de ton parfois un peu précieux, avec des hardiesses d'analyse dont la plupart ne reposent que sur des pointes

d'aiguille. Mais il y a des détails de mœurs tout à fait trouvés. Celui-ci, par exemple : Mme Avril, obligeant sa fille à suivre les cours d'une certaine maîtresse de musique, uniquement parce que la fille du maréchal de Mac-Mahon a suivi les mêmes cours, l'année précédente. Au fond, cette étude de jeune fille valait-elle un volume? Nous ne le pensons pas : il suffisait de vingt pages. M. Robert de Bonnières s'est trop complu dans son babillage. Ainsi faisait un de ses ancêtres, qui endormait le roi François Ier en jouant du luth.

5. — Le désir de n'être pas banal est très bon en soi, à la condition, cependant, qu'il ne vous induise pas à tomber dans l'extravagance. Or, on pourrait adresser ce reproche à l'auteur de *Petit Moreau*. Le général Brunet-Monville, un héros des guerres d'Afrique, a épousé sa cousine germaine. Quatre filles naissent de cette union. Les trois premières, arrivées à la puberté, succombent d'une étrange névrose. La fatalité naturelle, conséquence de l'union consanguine, s'acharne sur elles. Ce que le père ne voit pas, la mère le devine : elle a mis au monde des enfants condamnés. Un seul remède à cet état critique : le mariage. Mais le fléau emporte ses victimes avant qu'un fiancé apparaisse. Une seule reste : Francine. Celle-ci ne doit pas mourir; sa mère ne veut pas qu'elle meure, et, pour la sauver, elle ne recule devant rien. Francine aime un jeune graveur, qui habite l'hôtel du général. Elle n'a fait que l'entrevoir, elle ne lui a jamais parlé, mais elle l'aime. Le graveur est de condition modeste. Néanmoins, comme la conduite est irréprochable, Brunet-Monville, qu'on appelle dans l'intimité « Petit-Moreau », parce que son père, compatriote du vainqueur de Hohenlinden, lui a donné le nom de ce soldat de fortune, consent à cette union disproportionnée. On va publier les bans, lorsqu'il découvre que son futur gendre est le fils d'un forçat, Étienne Daman. Il est vrai que ce forçat a volé pour payer les dettes de son fils, lequel n'a pas toujours été un jeune homme modèle; il est vrai encore que sa conduite à Cayenne a été irréprochable; il est vrai enfin que l'empereur lui a fait grâce des trois quarts de sa peine; mais ce n'en est pas moins un forçat. Dès lors, plus d'union possible. Francine mourra. Qu'importe? Le vieux général, qui est d'une famille sur laquelle aucune tare ne pèse, refuse d'acheter le salut de sa dernière fille au prix d'une alliance que son honneur réprouve. Aussitôt un abîme se creuse entre le général et sa femme. Celle-ci défend sa fille comme une lionne. Tout, tout, pourvu que Francine ne meure pas. Sur ces entrefaites, le forçat gracié arrive de Cayenne. Il apprend qu'il est un obstacle au mariage de son fils, et il supprime l'obstacle en se noyant dans la Seine. Brunet-Monville ne désarme point pour cela. La mort n'efface pas la honte. En présence de cette obstination, que fait la mère de Francine? Je vous le donne en mille, tellement

c'est inouï : elle assassine son mari. Mais ce diable de « Petit-Moreau » a l'âme chevillée dans le corps. Il guérit des coups de couteau que lui a portés sa femme, et son inflexibilité augmente. La générale, de son côté, a décidé que Francine épouserait Antoine Daman. Le moyen qu'elle emploie pour vaincre les dernières résistances du général ne se peut guère raconter. Qu'il suffise de savoir que, sous peine de déshonneur, « il faut, désormais, » comme disent les paysans, « que le maire et le curé passent par là. » Le général est bien forcé de dire oui; mais il se tue pour ne pas voir sa déchéance. *Petit-Moreau* a paru en feuilleton dans le *Gaulois*, et sa publication a provoqué, de la part des lecteurs de ce journal, les plus vives réclamations. Non pas que la forme du roman soit grossière : les expressions, au contraire, sont pleines de réserve; c'est la thèse, ce sont les situations qui ont épouvanté. Le fait est qu'il ne se peut rien voir de plus audacieux, tranchons le mot : de plus fou. Je défie M. Bergerat de transporter son œuvre sur la scène : il serait sifflé à outrance. Ajoutons que l'idée qui sert de base à *Petit-Moreau* n'est pas d'une vérité scientifique absolue, car rien ne prouve que les unions consanguines, difficilement admises, d'ailleurs, par l'Église, entraînent des conséquences physiologiques aussi graves que M. Bergerat se plaît à le croire. Quant à la réhabilitation du forçat, Victor Hugo l'avait déjà tentée dans *les Misérables*. Certes, un forçat peut très bien devenir un honnête homme, puisque la religion sait faire un saint du plus grand criminel; mais la flétrissure sociale reste, et c'est Dieu seul qui l'efface dans l'autre monde. Le grandissement d'Étienne Daman est outré, de même que l'amour de la générale pour sa dernière fille. Cet amour devient de la démence : il finit par être méprisable, odieux, abject, et qui veut avoir trop raison a souvent tort. Tel est le cas de l'auteur de *Petit-Moreau*, malgré sa verve et son esprit.

6, 7 et 8. — Prenez de *Manette Salomon* tant de grammes; de *l'Œuvre*, tant; de *la Vie de Bohème*, tant; ajoutez-y quelques souvenirs d'ateliers et de brasseries; diluez passablement, et vous avez *Mirage*. Il n'y a à retenir de ce roman de M. Rioux de Maillou que quelques bonnes pages sur la forêt de Fontainebleau et une sortie très juste contre certains pions de collège qui posent en Manfreds de l'enfer social, alors qu'ils ne respirent que l'envie, la haine et le fiel. Le reste est banal, sans parler d'une scène libertine qui est dégoûtante. Les peintres que M. Rioux fait vivre en commun à Barbizon croient être gais : ils sont lugubres, et leurs farces manquent totalement d'originalité. Un de ces peintres, Richard Brémont, délaisse une sorte de Musette à la Murger, qui a des goûts simples et un bon cœur au fond, pour se marier avec une jeune Normande, qui a des frénésies de prostituée, qui le trompe effrontément, le torture et le rend complètement gâteux.

Richard Brémont et Aurore Duvernay, l'un délicat, sensitif et artiste, l'autre instinctive, sensuelle et sans âme, sont ce que Mme André Mouëzy appelle des époux « mal assortis ». — Le dernier roman de cet écrivain est une véritable déception pour ceux qui ont lu *Rosaïk*, du même auteur. Sauf le portrait de Philippe Miéris, le vieux savant, qui est bien venu, et une silhouelte de bonne fermière qui arrête un instant l'attention comme un joli pastel, ni la hautaine Rénée, qui se cabre contre la moindre épreuve, ni son goujat de mari, guidé par la fatuité et un faux amour-propre, ne parviennent à nous intéresser. On ne plaint même pas cette orgueilleuse qui se tue pour ne pas empêcher Achille Miéris d'unir son sort à une autre femme. *Mal assortis* finit donc par un suicide. Valait-il mieux que cela se terminât par un divorce? Pas davantage. Tel est pourtant le dénouement d'une autre union qui offre avec celle de Renée et d'Achille Miéris, comme avec celle d'Aurore Duvernay et de Richard Brémont, de nombreux points de ressemblance. Elle est racontée par Mme Marie de Besneray dans un roman à titre interrogatif: *Heureuse?* C'est du George Sand première manière, moins le talent, et avec un style fiévreux, très agité. En deux mots, Arlette Zimany, d'origine slave, fille de deux artistes nomades, est recueillie par une brave dévote de Falaise et élevée par l'abbé Hugues, curé de la paroisse. Quand vient la puberté, on la dote et on la marie avec Marc Alban, le plus riche propriétaire de la commune. A coup sûr, si une femme devait remercier la Providence, s'estimer satisfaite et aimer son mari, c'était cette Arlette, cette orpheline, cette abandonnée. Eh bien! non. Devenue Mme Alban, voilà qu'elle fait la dégoûtée, ne trouve pas son mari suffisamment gandin, et donne des rendez-vous clandestins au bel Adrien Fayolle. Surprise en conversation criminelle, Arlette est battue par Alban. La scène de sa part était préméditée : elle cherchait un prétexte pour plaider en divorce. Le divorce obtenu, elle épouse Fayolle qui l'emmène dans son pays, au fond de la Creuse. Est-elle heureuse? Non : puisque sa fille ne veut point la suivre, même après la mort de son père, Marc Alban, et que le beau Fayolle quitte, quand il lui plaît, le domicile conjugal pour aller courir le guilledou. Qu'est-ce que ce roman? Un réquisitoire contre le divorce? Les malheurs de la divorcée amèneraient à cette conclusion, et c'est peut-être au fond la pensée de Mme de Besneray. Mais le réquisitoire est présenté de telle façon que nous le tenons pour un plaidoyer. Arlette apparaît toujours comme une martyre, une pauvre âme souffrante, une incomprise, une sympathique victime. O Indiana! o Lélia! o Valentine! vous avez laissé des exemples bien pernicieux.

9. — Voici un roman honnête et gai. Titre : *Gilberte*. Édouard Cadol *fecit*. Le viveur Fernand Lamarghe aspire à la main de Gilberte Le-

clair, fille de M. Théophile Leclair, riche négociant de Paris, retiré des affaires à Cabœufs-sur-Seine, près de Nanterre-la-Gaillarde. Ce Lamarghe joue si bien son rôle que Gilberte, âme naïve, l'aurait épousé, pour son malheur, si Pierre Drivel, le mari qui soit seul digne d'elle, n'était arrivé à temps. Autour de cette historiette sans prétention, M. Édouard Cadol a groupé des portraits et des tableaux de mœurs qui rappellent les désopilants épisodes de *Nos bons villagois*, de Victorien Sardou. Dans cette bourgade de Cabœufs, tout le monde « guigne » la mairie, afin de pouvoir « gratter » à l'aise sur l'argent des contribuables. Les élections vont avoir lieu. Théophile Leclair s'en moque comme d'une panse d'A. Mais son beau-frère Lacaçade, ancien ingénieur, humanitaire, imbécile et fâcheux, le houspille et lui reproche d'être inutile à ses semblables. Leclair se laisse gagner, et il se met en tête de devenir maire de Cabœufs, afin de faire cesser tous les tripotages. Vachelard, le maire en exercice, a vent de la chose : il propose à Leclair de s'allier avec lui. Leclair refuse: il n'a rien de commun avec les malhonnêtes gens. Le parti extrême lui fait aussi des avances, mais à la condition que Leclair s'engagera à laisser disséquer son cadavre après sa mort. Leclair ferme sa porte à ces chevaliers de l'autopsie mutuelle, et il se présente seul. Quels types que ces paysans pervertis de la banlieue parisienne! Il en est un surtout, le pépiniériste Recoupet, qui est un produit parfait des fameuses nouvelles couches. Ce Recoupet est l'ennemi de Vachelard, mais il ne l'est ni du grattage ni des pots de vin; à l'en croire, rien n'est possible dans une administration bien entendue sans le tant pour cent. Supprimez les petits bénéfices, il n'y a plus qu'à fermer boutique. Il ne demande pas mieux que de démolir Vachelard; il veut bien que Leclair soit nommé à sa place. Mais si c'est pour « bousculer la tradition » (?), les « usages » (??), si c'est pour faire des « idéalisations, » bonsoir la compagnie! Le conseiller Recoupet n'aime pas les « songe-creux ». Ah! mais! ah mais! on est pratique, ou on ne l'est pas, mon pauvre monsieur. Et Recoupet ne vote pas pour l'honnête Leclair : ce qui n'empêche pas celui-ci d'être élu.

10 et 11. — *Le docteur Hatt,* de M. Paul Avenel, est d'une médiocrité d'invention désespérante, et nous n'en pouvons retenir que le portrait d'un personnage assez bien réussi : c'est celui de l'oncle Maréchal, une sorte de prudhomme entiché de la noblesse et qui finit par s'introniser baron de la Houssoie, du nom d'une de ses usines. Le grand Gaétan de Courdière, enjôleur et séducteur, traîne dans tous les romans de M. Richebourg, de même que la jeune fille séduite, qui est ici Mlle Renée Chauvel; de même aussi que le réparateur de l'outrage, le redresseur du tort, qui s'appelle cette fois maître Hatt, médecin venu du Canada pour jouer à Paris les « Petits Manteau Bleu ». Tout cela

a été dit, redit, mis en roman, mis en drame, mis en récit, ainsi que l'éternelle description des bals de l'Opéra que M. Paul Avenel s'est cru tenu à refaire encore. Donc, *Le docteur Hatt* est loin d'être un chef-d'œuvre. Du moins, ce n'est pas un pamphlet, comme *la Grande Babylone* de M. Edgar Monteil, évidemment écrite pour jeter de l'odieux sur les ministres de la guerre du second Empire. Deux de ces ministres s'appelaient pourtant Niel et Randon, et, sans faire ici de la politique, on peut bien affirmer que ceux d'aujourd'hui ne les valent pas. Quoi qu'il en soit, le ministre portraituré par M. Edgar Monteil est une sorte de crétin gâteux qui se laisse avilir, gruger et plumer par une sale courtisane russe à qui il livre stupidement et les ressources et les secrets de l'État. Or, ladite courtisane, Tatiane Karpofna, joue le rôle d'espionne, au profit d'un mouchard de haut vol, à la solde de la Prusse. Autour de ces vilains oiseaux, coassent et brament, assoiffés d'or, tous les rastaquouères de l'univers : le Polonais Skarga, le Valaque Protopopesco, le Havanais José de Fundias, qui sais-je encore? Ce monde est trop malpropre : passons.

12. — Le public lettré n'avait pas trop goûté *la Double vue,* de M. Pierre Maël, et on l'attendait, car le talent était en germe dans cette première œuvre, à son prochain roman. Ce roman : *Pilleur d'épaves,* vient de paraître, et c'est vraiment, réserves faites sur quelques tableaux à notre avis un peu risqués, c'est vraiment une œuvre remarquable. L'auteur a peint les mœurs étranges de ces Bretons du Cap de Raz, qui, naguère, pendant que la tempête se déchaînait sur les flots, attachaient une lanterne allumée au cou d'une vache et la promenaient sur les falaises, afin d'attirer contre les récifs où il venait se briser le navire en détresse. L'œuvre a paru dans le *Moniteur universel,* sous ce titre : *la Baie des Trépassés.* Ce n'est pas un résumé de banalités soudées l'une à l'autre; c'est le poème magnifique d'une Bretagne à peu près inconnue, celle des « Pilleurs, » bandits inconscients, qui nous apparaissent dans leur épique réalité. Le héros, Yan ab Yor (Jean, fils de la mer), a été recueilli, lors d'un naufrage, par le pilleur Arch'an. Élevé comme un pêcheur, Yan aime Gaïd, la fille d'un pauvre Capiste; mais, cédant à des affinités de race, son cœur est attiré vers Marianna, la fille d'Ar-Zod, le fou, autre naufragé. Dans une querelle, Yan a presque tué un homme. Il y a contre lui mandat d'arrêt. Les gendarmes le pourchassent; Gaïd et Marianna, quoique jalouses l'une de l'autre, luttent de dévouement pour le sauver. Un jour, le fou Ar-Zod recouvre la raison : il se reconnaît, il est M. du Guast, Breton de Quimper qui revenait des Indes; il reconnaît aussi Yan ab Vor, lequel est Jean de Kerdraz, fils orphelin de son meilleur ami. Rien ne s'opposerait à ce que Jean de Kerdraz épousât Marianna, si celle-ci ne préférait le couvent. Jean épouse Gaïd; mais ils se noient tous les

deux, en allant porter secours à un gendarme dont la mer entraîne la barque. Le Raz avait donné Jean aux Capistes, le Raz le leur reprend. La Bretagne évoquée dans les *Pilleurs d'épaves,* n'est pas la Bretagne des salons, des touristes élégants et des baigneurs ; c'est la Bretagne sauvage et reculée, la vieille « Ar-Mor », avec son ciel tourmenté, ses écueils redoutables, ses paysages sombres, sa population primitive. Elle est sans cesse bercée par le grondement des flots en courroux et les rugissements de l'orage. Quoi d'étonnant que le caractère de ses habitants se ressente de ces sublimes horreurs ? Quoi d'étonnant que leur chant favori, la « Chanson de la Vache », ait l'accent farouche des anciens bardits gaulois ?

13. — Raymonde Béraud, Parisienne, épouse Louis Vincent, de Bois-Mesnil, dans l'Oise. Elle quitte avec regret la maison de ses parents, rue d'Hauteville, pour aller s'installer dans la ferme de son mari. Ce changement de vie n'est pas sans désagréments pour la jeune femme. Cependant, elle finit par se résigner, et, comme elle aime Vincent, elle prend la résolution de devenir une bonne fermière. Cela dure quelque temps ; puis les papillons bleus d'autrefois reparaissent. Elle se met à lire des romans et devient romanesque ; un instant la maternité l'occupe tout entière ; après quoi, désœuvrement et nouvelle crise, quand un *gentleman-farmer* de ses voisins, le blasé Martainville, qui est venu dans l'Oise pour se punir d'avoir tant rôti le balai à Paris, ose lui conter fleurette. Raymonde ne serait pas loin de succomber, si la rencontre de la fille du meunier de Crégy, Germaine Ozanne, n'opérait une diversion dans la passion du Don Juan. Celle-ci, quoique meunière, a des aspirations et des idées au-dessus de sa condition : elle a, malgré cela, du bon sens, et c'est pourquoi elle n'hésite pas à répondre par un refus à Martainville qui lui offre de l'épouser. La pauvre fille se résigne plus tard à devenir la femme du paysan Mesnage. Ces deux « justes noces, » celle de Raymonde et celle de Germaine forment le sujet de *Mariages aux champs*, de M. Jacques Lozère. La fin du roman se traîne un peu ; mais le début est ravissant. Les étonnements de Raymonde, quand le chemin de fer l'emporte vers Bois-Ménil, sa résignation, ses tristesses, sa réception à la ferme, ses gaucheries, le dimanche au village, sont tout autant de tableaux d'un art achevé. L'impression générale du livre est pourtant pessimiste et sa place n'est pas dans les bibliothèques de famille ouvertes aux adolescents.

14 et 15. — On peut, au contraire, y placer, et même laisser traîner sur tous les guéridons, *les Premières amitiés*, de Mme Amélie Perronnet, et *A tout péché miséricorde,* de Mme Reney-Lebas. *Les Premières amitiés* s'égarent un peu dans les détails ; toutefois l'impression générale est bonne. La rencontre des deux gamins, Marius Basset et Jean-François

Favre, qui se regardent d'abord de travers pour devenir inséparables une demi-heure après, forme une scène de vrai, de bon réalisme, qui est pleine de charme. Marius et Jean-François suivent les leçons du père Trévanne et aspirent à faire partie des choristes de Saint-Eustache. Tous deux ont la même volonté, sans avoir le même talent. L'un, Jean-François, arrive à la célébrité, à la gloire même. C'est un ténor partout applaudi. Dans le bruit des fêtes et des acclamations, il oublie son ancien camarade Marius qui, lui, ne l'oublie pas. En effet, Jean-François ayant perdu sa voix, retombe, comme Icare, dans sa condition première. Et alors qui console cet ingrat? Qui le réconforte? Ses adulateurs d'autrefois? Non, c'est son petit Marius. — *A tout péché miséricorde* est écrit sur un tout autre ton. C'est un drame qui se joue dans le Tyrol, entre le dernier descendant des barons de Karajan et les habitants de la localité dont celui-ci est le seigneur. Raymond de Karajan a pour ennemi implacable le bourgmestre Grégoire Vilmert. Ce Vilmert accuse Raymond d'avoir mis le feu au village : il y a là un mensonge infâme ; mais la machination a été si bien ourdie que tous les villageois prennent Raymond en haine et s'acharnent pendant vingt ans contre lui. Rien ne les apaise, rien ne les désarme : ses bienfaits, ils les refusent; ses menaces, il les méprisent. On lui coupe ses arbres, on lui démolit ses murs, on tire des coups de fusil sur ses gens; lui-même est plusieurs fois attaqué par des assassins. Enfin, une inondation terrible envahit Karajan; les premières maisons sont submergées par les eaux, qui grossissent toujours; le village va être emporté, il n'y a qu'un moyen de le sauver : c'est de démolir une digue qui préserve la propriété de Raymond. La propriété sera ravagée, effondrée, détruite. Raymond n'en a cure : il fait démolir la digue. Les eaux trouvent dans cette brèche le dérivatif voulu, et le village de Karajan est sauvé. En même temps, sur une barque, ce « baron maudit », ce « seigneur exécré » arrache à la mort, au péril de sa vie, toute une famille. Cette fois, la haine est vaincue, et les habitants de Karazan, le bourgmestre lui-même, tombant aux pieds de Raymond, les yeux en larmes, demandent pardon. Raymond pardonne : « A tout péché miséricorde. »

16, 17 et 18. — Trois romans étrangers sollicitent notre attention : *Home rule*, par Élie Poirée; *Les Malavoglia*, par Giovanni Verga; *Polikouchka*, par le comte Léon Tolstoï.

Home rule est une étude, qui tient du roman et de l'histoire, sur les mœurs de l'Irlande contemporaine. M. Élie Poirée personnifie la cause irlandaise dans le vieux berger Éric, sorte de visionnaire évoquant à la foi les saints chrétiens et les dieux celtiques, Hésus et saint Columban. Ce voyant, ce Jimmy aime l'Irlande au point de se laisser condamner et punir pour un crime qu'il n'a pas commis, et cela dans

l'unique but d'épargner une souffrance à ses frères. Le vieil Éric veut l'Irlande libre, mais pure; il réprouve le meurtre des lords et le pillage de leurs biens, prêchés par les Duthy, les Snyden, les Joë Bras-de-Fer, et dans ses éloquents appels à l'union, à la grandeur et à l'émancipation de la patrie commune, on croit entendre vibrer comme un écho de la voix du grand O'Connell.

Les Malavoglia, traduit de l'italien par M. Édouard Rod, font partie d'une très intéressante collection de romans étrangers fort bien choisis, et dans laquelle ont déjà paru : *Un héros de notre temps,* de Lermontoff, le célèbre poète russe; *Le Commandeur Mendoza,* de Juan Valera; *Dona Perfecta,* de Perez Galdos, et *le Papillon,* de Narcis Oller : ces trois derniers, traduits par M. Albert Savine et appartenant à la littérature de l'Espagne et de la Catalogne. Dans les *Malavoglia,* c'est aux mœurs siciliennes que nous initie M. Giovanni Verga. Ses héros sont des humbles, des gens du peuple, des pêcheurs. Parmi eux vit la famille Malavoglia, composée du patron, 'Ntoni, de son fils Bastianazzo, marié à la Marruzza, et de ses petits enfants. L'aîné des garçons fait son service militaire, et l'on songe à marier sa sœur Mena avec le fils du patron Cipolla. Mais il faut une dot, et, pour la payer, le patron 'Ntoni se laisse entraîner à la spéculation. Il emprunte cinq cents francs à l'usurier Crocifisso, achète un chargement de lupins, et l'expédie sur Naples. La mer engloutit le chargement. Dès lors, tout croule. Crocifisso s'empare de la maison du patron 'Ntoni, Mena reste fille, et, pour comble de malheur, l'aîné des fils, revenu mauvais sujet du service, se fait condamner aux assises; une autre des filles, Lia, tourne mal, et le vieux 'Ntoni ne résiste pas à cette dernière épreuve. Le roman de M. Verga est fort original, presque tout en dialogues; l'auteur excelle pourtant dans les descriptions, quand il veut, et elles ne sont jamais bien longues. C'est ainsi qu'en trois ou quatre phrases il donne une impression absolument vraie du printemps sicilien : « Les Pâques arrivaient. Les collines étaient toutes vertes, et les figuiers d'Inde se couvraient de fleurs. Les jeunes filles avaient semé le basilic sur leurs fenêtres, et des papillons blancs venaient s'y poser. Les pauvres genêts de la *Sciara* eux-mêmes avaient leurs fleurs pâles. Le matin, sur les toits, des vapeurs montaient des tuiles vertes ou jaunes, et les oiseaux s'égosillaient jusqu'au coucher du soleil. » N'est-ce pas exquis ? L'auteur nous plaît moins dans certains de ses dialogues; il nous semble qu'il donne trop d'importance à des commérages puérils, à des riens. Le type de ces bavards insupportables est un certain Franco, pharmacien républicain, libre-penseur et bête, qui doit être un peu cousin du monsieur Homais, de Gustave Flaubert, avec cette différence que le Homais sicilien tremble devant sa femme, et qu'un regard de celle-ci le rapetisse, au point qu'il pourrait se

blottir dans un bocal. Nous avons remarqué dans *les Malavoglia* une expression bien bizarre, celle-ci : « Il riait comme une poule. » Les poules rient donc en Sicile? C'est bien le cas de dire qu'en vieillissant on apprend toujours quelque chose. Le traducteur des *Malavoglia*, M. Édouard Rod, fait précéder l'ouvrage d'une étude sur les romanciers italiens qui occupent en ce moment le public. Ils sont quatre : Luigi Capuana, analyste plutôt que descriptif, procédant de Stendhal; Giovanni Verga, un vériste qui tient à la fois d'Alphonse Daudet, de Narcis Oller et de Charles Dickens; César Tronconi, un socialiste qui fait servir le roman à ses idées révolutionnaires; Carlo Dolci, un fervent de l'art pour l'art, qui se distingue par la bizarrerie du langage et le byzantinisme de la pensée, absolument comme nos Goncourt. L'étude de M. Rod est intéressante; mais elle est bien écourtée, bien incomplète, et n'y cherchez aucun critérium, vous ne le trouveriez pas.

Il est vraiment heureux que Léon Tolstoï ait écrit ce chef-d'œuvre qu'on nomme *La Guerre et la Paix*. Car, s'il n'avait à son actif que les derniers romans, dont nous gratifie chaque trimestre le traducteur Halpérine, sa réputation serait un peu surfaite. Ainsi, *Polikouchka*, le plus récent, ne sort guère de l'ordinaire. Sauf les tristesses et les misères du recrutement que Tolstoï expose d'une façon poignante, il n'y a dans les mœurs de ces moujicks rien qui ne soit déjà connu. Mais, par exemple, si *Polikouchka* n'offre rien de saillant, on est bien dédommagé par *Tourmente de neige*, la nouvelle qui termine le volume : c'est parfait comme puissance et vérité d'évocation. Un traîneau de poste est surpris, la nuit, dans la steppe immense, par un ouragan qui fait bientôt disparaître toute trace de route. Les chevaux marchent à l'aventure. Comment les guider? Rapprochés par la terreur de l'inconnu, se sentant perdus au milieu de la plaine sans fin, les deux voyageurs cherchent vainement à se rassurer. Où sont-ils? Où vont-ils? A droite, à gauche, tout est blanc, blanc partout, blanc et immobile. C'est en vain que l'œil guette un objet nouveau. Pas une borne, rien, rien. Et cependant ils continuent leur route, hébétés, fous, livrés à toutes les angoisses d'un horrible et pesant cauchemar. Ce paysage en blanc, cadre d'une psychologie très noire, produit grand effet. C'est du bon Tolstoï.

19, 20 et 21. — Il n'y aurait que des éloges à donner, malgré leur teinte parfois protestante, aux *Récits héroïques*, de M. Édouard Siébeker, si une de ces nouvelles : *Le Porteur de dépêches*, ne contenait une attaque contre les couvents. Et pourquoi cette sortie, mon Dieu! Parce que Mlle Thérèse de Brassey, fille unique d'un gentilhomme voltairien, a, un jour, sous l'influence d'une gouvernante très dévote, manifesté l'intention de se faire carmélite. On s'explique d'autant

moins l'indignation (?) de M. Siebeker, que Mlle de Brassey, au dénouement, change d'idée et se marie. Mais alors ?... Eh ! c'est une basse flatterie aux haines anticléricales de nos Jacobins. Nous regrettons cette défaillance voulue : car les *Récits héroïques,* écrits dans une langue énergique et concise, s'inspirent du plus pur patriotisme. Parmi les meilleurs, nous citerons : *Une Nuit de Noël, Le Marchand d'œufs, Les Étrennes du petit Jacques, Le Réfractaire,* et *Mater Dolorosa,* silhouette émue d'une veuve alsacienne de quatre-vingts ans dont les sept fils sont morts pour la France.

J'adresse aux *Croquis champêtres*, de M. Georges Renard, le même reproche qu'aux *Récits héroïques.* Ils sont charmants, ces croquis ; ils nous donnent la fraîche sensation du plein air ; ils nous promènent parmi les plus riants paysages des bords de la Marne ; ils nous montrent d'anciennes églises dissimulant sous la mousse et le lierre leurs murs lézardés ; ils nous font voir un Philémon et une Baucis rustiques, celle-ci assise, le chef branlant, devant son rouet qui tourne, celui-là, malgré ses quatre-vingts ans, taillant ses treilles et fredonnant une ariette du jeune âge : on est ravi. Puis tout à coup on tombe sur une petite horreur : *La Concurrence.* Ce sont deux saintes Vierges : l'une antique, appartenant à un marchand de vin ; l'autre, neuve, propriété d'un abbé, et entre lesquelles, ballottée d'ici, ballottée de là, hésite une bonne femme. L'auteur me dira que le ton humoristique de son récit en diminue la mécréance : c'est possible ; il n'en est pas moins vrai qu'il y a intention évidente de tourner en dérision les pèlerinages catholiques, et cela suffit pour déprécier complètement les *Croquis* de M. Georges Renard. Telle une tache de pourriture sur un beau fruit.

Avec M. Léopold Barra, rien de semblable. Ce jeune écrivain est en même temps naturaliste et poète. Dans l'échelle si variée des êtres, il s'est appliqué surtout à étudier les mœurs des insectes et des oiseaux, et on peut affirmer qu'il les connaît à fond. Un savant qui ne serait que savant, se fût contenté de les décrire avec tout le rébarbatif attirail du vocabulaire technique. Mais j'ai dit que M. Léopold Barra était poète ; de là, de petits drames qu'il décrit d'une façon délicate, attrayante, vivante, qu'il intitule modestement *Romancelets,* et dont la mouche, la mésange, le roitelet et la sauterelle, sont les héros. En petit, ce monde minuscule et charmant reproduit nos sentiments et nos passions. Ainsi la mouche est jalouse de l'abeille ; la mésange est amoureuse du chardonneret ; le moineau vagabond et fripon regrette, quand vient l'hiver, le nid de ouate et les miettes de pain de la cage d'où il s'est échappé ; le grillon se bat avec le frelon pour le même motif que se battirent les Grecs et les Troyens ; en voyant tous ses pareils travailler, le roitelet, insouciant et paresseux, finit par éprou-

ver du remords ; quant à la sauterelle, mijaurée, orgueilleuse et sotte, qui dédaigne tous les prétendants, elle meurt « vieille fille. » N'est-ce pas en petit, je vous le répète, notre éternelle comédie humaine ? *Microcosmus, macrocosmus.*

22. — Et maintenant, comme on dit dans les assemblées délibérantes, je demande aux lecteurs du *Polybiblion* la permission de prendre la parole « pour un fait personnel. »

Voici bientôt vingt ans que j'étudie, à cette place, les romans d'autrui. A force de lire de ces sortes d'ouvrages, l'idée m'est venue d'en faire un. Il ne m'appartient pas, la chose serait malséante, d'émettre sur mon œuvre un éloge ou un blâme. Je dois me contenter d'en indiquer le titre, le sujet, et l'esprit dans lequel elle a été conçue. Titre : *Jan de la Lune.* Sujet : les luttes que les cébets et les chouans du Bas-Vivarais soutinrent contre la Révolution, de 1792 à 1802. A l'action dramatique une fraîche idylle d'amour sert d'intermède, et le tout se déroule dans le cadre des merveilleux paysages de la nature cévenole, ici calcaire, là volcanique. L'œuvre est catholique; elle est contre-révolutionnaire. Mais, par sa forme à la fois archaïque et moderne, très hardie, comme par les mœurs énergiques et les fortes passions qu'elle décrit, elle ne rentre pas dans la catégorie des romans religieux que l'on donne aux distributions de prix. Livre d'art, de style et de justice historique, *Jan de la Lune* ne s'adresse et ne convient qu'aux lettrés.

FIRMIN BOISSIN.

P. S. — Nous avons reçu trop tard pour en rendre compte ce trimestre, les romans suivants : *La Bête,* par Victor Cherbuliez (Hachette) ; *Frankley,* par Henri Gréville (Plon) ; *Cœur volant,* par Fortuné du Boisgobey (Plon) ; *Toussaint Galabru,* par Ferdinand Fabre (Charpentier), et cinq ou six autres, parus dans les mois de mars et avril. Leur analyse sera faite dans notre *Revue* de juillet.

THÉOLOGIE

Procession du Saint-Esprit et Pontificat œcuménique (en russe). Édition de SERGE ASTACHKOV. Fribourg en Brisgau, Herder, 1886, in-8 de VIII-138 p. — Prix : 3 fr. 75.

Il y a quelque chose de mystérieux dans l'origine de ce livre. Écrit par un ardent catholique qui ne se nomme pas et se dit séculier, il est édité par un russe d'Odessa, appartenant à l'église officielle, et qui le dénonce comme étant un outrage à la foi de ses compatriotes. L'éditeur déclare en outre avoir trouvé le manuscrit original parmi les papiers de Mgr Macaire, métropolitain de Moscou, décédé en 1882, tandis qu'un avertissement de l'auteur lui-même, placé à la fin du

volume, porte la date de 1886, postérieure d'une année entière à celle de l'avant-propos. On ne s'explique pas bien ces divergences chronologiques.

Dans l'avertissement, l'auteur anonyme confesse humblement avoir traité son sujet non d'après ses propres vues, mais suivant les témoignages des docteurs de l'Église ou des écrivains compétents, et il condamne d'avance tout ce que son ouvrage contiendrait d'inexact ou de peu conforme à la parfaite orthodoxie. Ces louables sentiments montrent assez sa droiture et son attachement à la vérité catholique. Si son travail ne contient pas d'arguments nouveaux ou d'aperçus originaux — chose très naturelle dans une matière traitée tant de fois, et pour ainsi dire épuisée, — on lui saura gré d'y avoir réuni les témoignages les plus saillants de l'Écriture sainte et de la tradition touchant les deux principaux points de doctrine qui séparent les Russes de l'Église catholique, d'autant plus que de pareilles publications en langue russe sont excessivement rares, même à l'étranger ; je ne parle pas de la Russie, où ils sont absolument impossibles.

Ainsi que le dit le titre, l'ouvrage se compose de deux parties à peu près égales. Dans la première partie, l'auteur s'attache surtout à réfuter Mgr Macaire, un des principaux représentants de l'enseignement théologique en Russie, et il n'y a pas mal réussi. Cette tâche, du reste, a été magistralement remplie par le cardinal Franzelin dans un travail spécial que l'auteur russe semble avoir ignoré ; du moins, il n'en fait aucune mention. On doit ajouter, pour être juste, que l'ardeur de son zèle lui a fait oublier les règles de convenance et les égards dus au caractère épiscopal de son adversaire ; ce qui rend ce manque de tact et de bon ton plus choquant encore, c'est son peu de familiarité avec la langue qu'il écrit et qui évidemment n'est pas la sienne, car il en maltraite souvent la grammaire. A l'incorrection du style viennent s'ajouter les fautes d'impression qui déparent presque toutes les pages du livre. On dirait que l'éditeur « orthodoxe, » M. Astachkov, tenait à l'offrir au public dans cet état, comme pour l'en dégoûter davantage.

La seconde moitié du livre traite de la papauté. On y remarque les nombreux témoignages, en faveur de la primauté des papes, tirés des livres liturgiques de l'Église russe. L'argument ne laisse pas d'être convaincant; mais il n'a pas le mérite de la nouveauté ; il a été déjà employé avec succès par plusieurs défenseurs de la suprématie papale, tels que le comte de Maistre, le cardinal Levitski, métropolitain de Galicie, le P. Tondini, pour ne nommer que les principaux. Des considérations très sensées et bien motivées sur l'infaillibilité du pape, érigée en dogme par le concile du Vatican, occupent les dernières pages du livre qui se termine par le vœu de voir enfin accomplie la

réconciliation des églises séparées avec celle de Rome, leur mère. Rien de plus légitime que ce vœu, rien de plus digne d'encouragement que les efforts faits pour en faciliter la réalisation; il faut pourtant qu'ils soient inspirés par un zèle intelligent et par la vraie charité, sans quoi on manquera nécessairement le but. Dieu veuille que le présent ouvrage, dont le fond est excellent, obtienne de meilleurs résultats!

J. M.

Obras espirituales del beato Alonso Rodriguez, *coadjutor temporal de la Compañia de Jesus,* ordinadas y publicadas por el P. JAIME NONELL, de la misma Compañia. Barcelona, Franc. Rosal, 1885-1887, 3 vol. in-8 de 784, 774 et 806 p. — Prix : 12 fr.

Bien des personnes penseront peut-être, en lisant ce titre, qu'il s'agit ici de l'auteur à qui l'on doit le livre classique sur la *Pratique de la perfection chrétienne*, et qui s'appelle aussi Alphonse Rodriguez. Il n'en est rien. Celui dont nous annonçons les œuvres n'a été ni prêtre, ni théologien, ni littérateur; c'était un simple frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus qui, avant de se faire religieux, à l'âge de quarante ans, se livrait au négoce plutôt qu'à la culture des lettres. Aussi ses écrits n'ont aucune des qualités littéraires qui distinguent l'ouvrage du P. Rodriguez, son homonyme; souvent même ils sont incorrects et mêlés d'idiotismes propres aux habitants de l'île de Majorque, où le F. Alphonse a passé presque toute sa vie religieuse. Néanmoins ils ne manquent ni de solidité ni d'élévation dans les pensées, qui sont exposées d'un style simple et lucide; fruit de l'expérience personnelle plutôt que d'une étude approfondie, ils ont, outre le caractère éminemment pratique, cette vertu de persuasion à la fois efficace et suave que donne la sainteté. Lors du procès de béatification d'Alphonse Rodriguez, au siècle passé, la Congrégation des Rites a examiné tout ce qui est sorti de sa plume et y a donné l'approbation. Après un tel témoignage, il serait superflu d'insister sur les titres qui rendent les œuvres du Bienheureux recommandables. On peut donc les lire en toute confiance; on y trouvera une direction sage et sûre, des conseils salutaires et des considérations propres non seulement à édifier, mais encore à exciter à l'amour de la vertu et à la pratique de la perfection chrétienne.

Ces écrits sont publiés aujourd'hui pour la première fois. Le tome I contient une autobiographie, écrite par ordre des supérieurs et nullement en vue du public. Alphonse avait déjà 72 ans quant il l'a commencée, et il a continué son travail jusqu'à l'année 1617, la dernière de sa longue vie. Bientôt après sa mort parut sa biographie, composée par le P. Michel Julian, jésuite espagnol; les bollandistes l'ont donnée en latin, annotée et précédée d'un commentaire critique, dans leur

dernier volume, le XIIIe, du mois d'octobre (p. 585-658), en s'aidant des autres biographes, tels que Marimon, Eusèbe Nuremberg, Janin, Jacobi, Boissieu, etc. On connaît la vie du Bienheureux écrite par Rondeaux. Les deux autres volumes contiennent divers traités de piété, des lettres spirituelles adressées aux sœurs d'Alphonse, personnes d'une haute piété, et le *Chemin de la perfection chrétienne*. Ce dernier travail, de 1,200 pages environ, se compose de trois parties, suivant les trois voies que, dans le langage des ascètes, on appelle purgative, illuminative et unitive. Le Bienheureux y traite des vertus correspondantes à chacune d'elles.

La présente édition est due aux soins du P. Nonell, qui a non seulement coordonné les textes originaux en élaguant les redites et les choses inutiles, mais qui les a encore accompagnés de notes explicatives, de notices biographiques et bibliographiques intéressantes. Ces commentaires perpétuels, moins nécessaires pour les traités de piété, enrichissent le *Mémorial* ou l'autobiographie.

Le 31 décembre prochain l'Église inscrira, dit-on, le nom du Bienheureux Alphonse Rodriguez au nombre des Saints. C'est donc fort à propos que sont édités les écrits de cet admirable religieux, modèle parfait d'obéissance, d'humilité et d'amour envers Dieu et le prochain.

J. M.

Les Précurseurs de la Franc-Maçonnerie au XVIe et au XVIIe siècle, par CLAUDIO JANNET. Paris, V. Palmé, 1887, gr. in-8 de 77 p., tiré à 250 exemplaires. — Prix : 2 fr.

La première loge de la franc-maçonnerie fut ouverte à Londres en 1717. Depuis longtemps, on cherchait l'origine de cette institution et on remontait, pour la trouver, jusqu'à la destruction de l'ordre des Templiers. On avait, en effet, été frappé de l'analogie entre certaines pratiques en usage chez les Templiers et les pratiques usitées chez les Francs-Maçons. Seulement entre les Templiers du commencement du XIVe siècle et les Francs-Maçons du commencement du XVIIIe siècle, on ne savait comment attacher le fil conducteur. Il existait une lacune historique. M. Claudio Jannet, dont les travaux précédents sur la Franc-Maçonnerie ont une si haute valeur, a cherché à combler cette lacune, en posant du moins des jalons pour guider ceux qui viendraient après lui. Il signale donc les précurseurs de la Franc-Maçonnerie. Au XIVe et au XVe siècle, on trouve bien quelques restes des Manichéens Vaudois, des Wiclefistes et des Hussites qui entretiennent contre Rome un esprit d'opposition, mais c'est au XVIe siècle que le protestantisme souffle de toutes parts l'insurrection contre l'Église. Sans doute, on peut voir entre les Francs-Maçons et les anciennes corporations des *Free-masons* anglais, des

Steinmetzen allemands certains rapports : leurs membres peuvent se reconnaître entre eux ; ils ont des attouchements, des signes communs, mais les règles des anciens compagnonnages n'ont rien d'hostile aux dogmes chrétiens, aux pratiques du catholicisme, tandis que le déisme, ou pour mieux dire avec M. Claudio Jannet, la négation de toute révélation et l'indépendance de la morale vis-à-vis du dogme chrétien est le fond de la secte moderne.

M. Claudio Jannet reconnaît dans les ancêtres de la Franc-Maçonnerie plusieurs groupes : un groupe de Sociniens qui donne naissance à la Confrérie des Rose-Croix ; ungroupe juif qui a eu une importance capitale dans la secte antichrétienne; un groupe de déistes et de libre-penseurs, ancêtres directs de la Franc-Maçonnerie de 1717, etc. Les hommes qui fondèrent les premières loges étaient, en effet, disciples de Collins, de Bolingbroke, de Tolland, etc. Tolland qui écrivit dans le *Pantheisticon sive formula celebrandæ sodalitatis socraticæ* le code destiné à la Franc-Maçonnerie, car ces sodalités socratiques dont il parle sont les loges. C'est dans ces groupes divers, formés, dirigés, inspirés par Spinoza, Bacon et d'autres personnalités moins célèbres, comme Vanini, les sectaires de Vicence, Bodin, Amos Komensky, etc, constituant ainsi de nombreux foyers d'antichristianisme, qu'il faut chercher véritablement l'origine de la Franc-Maçonnerie moderne. La secte des Rose-Croix établie en Hollande, pays où sont réunis les protestants, les libre-penseurs, les Juifs chassés d'Espagne, est le premier essai. Cette association commence en 1616, mais, au dire d'un contemporain, elle ne doit devenir publique que cent ans après; or précisément, c'est en 1717 que paraît la première loge maçonnique. Il faut lire dans le substantiel écrit de M. Claudio Jannet les détails très curieux sur le rôle des sectes au dix-septième siècle, sur l'influence des Juifs dans la Révolution d'Angleterre, et plus d'un fait est décisif. Érudit consommé, c'est-à-dire ne laissant sans y puiser aucune source historique, esprit supérieur, sachant dominer son sujet, M. Claudio Jannet excelle à saisir les rapports entre des doctrines et des actes jusqu'alors peu ou point du tout remarqués. Il a ouvert laborieusement un chemin nouveau. D'autres, guidés par lui, le prendront à leur tour, et ce sera au profit de l'histoire. H. DE L'E.

SCIENCES ET ARTS

L'Instruction publique et la Démocratie (1879-1886), par ALBERT DURUY. Paris, Hachette, 1886, in-16 de VII-358 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les défenseurs n'ont pas manqué à la vérité et au droit, dans les assauts livrés depuis quelques années à la liberté d'enseignement, aux

bonnes études et à la paix religieuse. Tout le monde rendra cette justice à M. A. Duruy qu'il a combattu au premier rang avec un rare talent et une infatigable énergie. Dès 1879, il dénonçait aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* le célèbre projet de loi sur ou plutôt contre la liberté de l'enseignement supérieur, et spécialement le fameux article 7 qui mettait simplement hors du droit commun plusieurs milliers de citoyens. Il discutait ensuite l'organisation nouvelle du conseil supérieur, transformé en assemblée soumise de pédagogues officiels. Il examinait avec une compétence indiscutable et une connaissance approfondie des précédents historiques, les théories singulières émises par le promoteur de cette nouvelle campagne contre la liberté de l'enseignement; il n'avait pas de peine à montrer le peu de fondement de ses allégations et de ses preuves. Mais que pouvaient valoir devant le parti pris bien arrêté d'un parti triomphant les arguments les plus irréfutables? La raison du plus fort est toujours la meilleure. On l'a bien montré à M. A. Duruy et à nous tous.

La logique des choses devait conduire les vainqueurs des Jésuites à la « politique » dite « concordataire » par antiphrase. Ils y sont venus en effet, et sur ce terrain encore, le vaillant publiciste a défendu les droits de la justice et du bon sens dans un bien remarquable article du 16 juin 1882.

En 1884, M. A. Duruy a discuté les réformes que le conseil supérieur, dûment trié pour cette besogne, a édictées avec le succès que l'on sait pour les établissements d'enseignement secondaire. Il a pris en main la cause des bonnes études singulièrement compromise par des innovations fort contraires aux vrais principes pédagogiques et aux meilleures traditions de notre génie national. — L'année suivante, M. Duruy a examiné avec beaucoup de sagacité les progrès, plus apparents que réels en beaucoup de points, de notre enseignement supérieur, et a signalé très librement les dangers auxquels sont exposées les hautes études par le fait de certaines réformes insuffisamment étudiées et mûries.

Enfin, dans une conclusion éloquente datée de mai 1886, M. A. Duruy justifie le titre qu'il a donné à son recueil et montre sans peine que « l'histoire de l'instruction publique depuis sept ou huit ans est un incessant et tyrannique effort de la démocratie pour mettre la main sur la jeunesse, pour l'asservir à son culte et la courber sous son joug. » Il résume ses articles antérieurs sous une forme plus éloquente encore et appuie d'arguments nouveaux ses conclusions.

L'inspiration de son livre est haute et généreuse; il apporte à l'histoire de l'enseignement public et privé dans ce siècle une importante contribution; il dénote chez son auteur une science approfondie des questions pédagogiques et un attachement raisonné aux vraies tradi-

tions. Il ne faut pas rechercher dans ces pages, écrites dans le feu du combat « plus de calme et de sérénité que l'auteur ne s'est flatté d'y en mettre. » Toutes les âmes sensibles aux grands intérêts religieux et sociaux, loin de lui reprocher son émotion, sauront la partager et lui en feront un mérite. Le fond et la forme auront leur pleine approbation. Une seule réserve, à mon avis, doit être formulée; elle porte sur quelques pages du troisième article où M. Duruy, de très bonne foi, j'en suis sûr, a résumé inexactement l'évolution de l'Église catholique au point de vue de son gouvernement intérieur.

ERNEST ALLAIN.

Annuaire pour l'an 1887, publié par le Bureau des longitudes. Paris, Gauthier-Villars, in-18 de 891 p. — Prix : 1 fr. 50.

Comme toujours, deux parties distinctes sont à observer dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes :* la partie qu'on peut appeler « technique », et qui est la plus volumineuse; et la partie consacrée à la vulgarisation de un ou plusieurs grands faits ou découvertes scientifiques.

La partie technique, établie chaque année sur un plan uniforme, diffère généralement assez peu d'une année à l'autre. Nous signalerons cependant dans l'*Annuaire de 1887*, quelques additions non dénuées d'intérêt. Le nombre des petites planètes, dites télescopiques, comprises entre les orbites de Mars et de Jupiter, s'accroît chaque année : le tableau de leurs éléments s'est élevé, de l'Annuaire de 1884 à celui de 1887, de vingt-neuf planètes; on en connaissait deux cent trente-quatre en 1863, on en connaît deux cent soixante-trois aujourd'hui. Le *tableau des comètes* apparues jusques et y compris 1885, a été augmenté des comètes de 1850 à 1854; celui de 1886 ne commençait qu'à 1855. En revanche, l'historique n'a été fourni que pour ces dernières, les suivantes ayant eu le leur inscrit dans les Annuaires précédents. Le tableau des époques ainsi que des positions en ascension droite et déclinaison des soixante-trois essaims d'étoiles filantes observées en 1886, précède immédiatement la longue et importante série des documents relatifs aux poids, mesures, monnaies, tant anciens que récents, tant français que concernant les différents pays du monde civilisé. Dans les données sur la *Géographie et statistique*, on a inscrit le mouvement de la population par départements pendant les années 1884 et 1885, et même les résultats provisoires du dénombrement de 1886. L'*Annuaire de 1886* ne donnait ce mouvement de population que pour l'année 1883. — L'article *Magnétisme* est surtout digne d'attention. Il est appuyé de deux cartes de la France et des régions circonvoisines sur l'une desquelles sont tracées, au trait plein, les lignes d'égale déclinaison, au pointillé les lignes d'égale inclinaison, tandis que l'autre

présente, en une disposition analogue, les méridiens magnétiques et les lignes d'égale composante horizontale. Suivent des tableaux donnant les valeurs absolues des éléments magnétiques, tant dans les chefs-lieux de départements que dans les ports français et dans quelques importantes villes maritimes ou de l'intérieur des terres à l'étranger, plus les déclinaisons et inclinaisons de l'aiguille aimantée observées en 1886 en Tunisie. Telles sont les additions dignes de remarque apportées à la partie technique du présent *Annuaire*.

La *Notice* de cette année a une importance particulière. Sous ce titre : *La Photographie astronomique à l'Observatoire de Paris et la carte du ciel*, l'auteur, M. le contre-amiral Mouchez, directeur de l'Observatoire, expose les ressources toutes nouvelles et d'une portée incalculable que les progrès de l'art photographique apportent aux observations de l'astronomie physique, et jusqu'aux calculs astronomiques eux-mêmes. Il commence par retracer la marche de cet art nouveau, à partir de la découverte de Niepce et de Daguerre, en 1839, jusqu'au moment où, en 1873, MM. Paul et Prosper Henry, astronomes de l'Observatoire de Paris, furent chargés de continuer la construction de la carte écliptique en soixante-douze feuilles, interrompue par la mort de M. Chacornac. Arrivés aux approches de la Voie lactée, ils rencontrèrent des groupes d'étoiles tellement serrés qu'ils s'y perdirent, et eurent alors l'idée de recourir à la photographie, déjà utilement employée pour l'observation des astres du système solaire. Tel est le point de départ du moyen merveilleux d'observation mis désormais à la portée des hommes de science. On est maintenant en mesure de fixer sur la plaque au gélatino-bromure, des régions entières de la voûte céleste, et cela avec une rigueur de précision qu'on ne saurait dépasser, et une surabondance de détails inconnue jusque-là. Il va être possible, maintenant, de réaliser, en quelques années seulement, et par le concours concerté d'une dizaine d'observatoires convenablement distribués sur la surface du globe, ce qui, par les procédés anciens, eût exigé le travail peut-être de plusieurs siècles à Paris : une carte complète de l'espace céleste tout entier, jusques et y compris les étoiles de la « dix-septième » grandeur, invisibles jusqu'ici, même dans les plus puissants télescopes. Ce sera, pour les générations futures, un document de la plus haute valeur, un point de comparaison qui permettra de se rendre exactement compte des mouvements relatifs et même absolus des étoiles, naguère dites « fixes ». Bien mieux à l'aide des clichés ou même des feuilles de cette carte monumentale, chacun pourra se livrer aux observations et à l'étude du ciel, sans frais et sans fatigues, au fond de son cabinet. Que de découvertes on recueillera sur la rétine photographique, concernant les étoiles doubles ou multiples, les nébuleuses, les comètes, les éclipses, la nature phy-

sique des planètes, leurs satellites encore inconnus !... Quoi encore ? Nous ne pouvons que renvoyer à la *Notice* de l'*Annuaire de 1887*, le lecteur curieux de se rendre compte, dans leur entier, des horizons nouveaux et presque sans limites ouverts à la science des phénomènes célestes par l'application de la photographie aux observations astronomiques. Nous le prévenons que, sa lecture une fois commencée, il s'en détachera difficilement, tant qu'il ne l'aura pas achevée. Quelque faveur qui accueille chaque année les Notices de l'*Annuaire*, il y a longtemps cependant qu'il n'en avait été publié une d'importance comparable ; car elle signale le point de départ de progrès tels que la science des astres n'en avait pas encore connus. J. D'E.

Les Du Cerceau, leur vie et leur œuvre, *d'après de nouvelles recherches,* par le baron HENRY DE GEYMÜLLER, architecte, correspondant de l'Institut, etc. Ouvrage accompagné de 137 gravures dans le texte et de 4 planches hors texte. Paris et Londres, Librairie de l'Art, 1887, in-4 de 348 p. — Prix : 50 fr. (*Bibliothèque internationale de l'Art.*)

L'Art espagnol, *précédé d'une introduction sur l'Espagne et les Espagnols,* par LUCIEN SOLVAY. Ouvrage accompagné de 72 gravures, d'après les œuvres des maîtres et de croquis originaux de Goya, Fortuny, H. Regnault, etc. Paris et Londres, Librairie de l'Art, 1887, in-4 de 284 p. — Prix : 25 fr. (Même collection.)

Plusieurs des artistes de la Renaissance française ne sont guère mieux connus que ceux du moyen âge. En voici un, et des plus grands, dont la carrière était à peu près ignorée, bien qu'il eût été architecte du roi de France et de Renée de France, duchesse de Ferrare, et qu'il eût dédié à Catherine de Médicis un recueil gravé resté célèbre : *Les plus excellens bastimens de France.* On ne savait même pas s'il avait été en architecture autre chose qu'un dessinateur et un théoricien et s'il avait réellement dirigé des constructions. A presque toutes les questions restées douteuses au sujet de Jacques Androuet, dit « Du Cerceau », M. de Geymüller vient de répondre; il a jeté à flots la lumière dans ces obscurités, et son livre est une contribution de premier ordre à l'histoire de l'art français. Il s'est appuyé non seulement sur les œuvres publiées de Du Cerceau, mais aussi sur un grand nombre de recueils de dessins, appartenant à des collections publiques ou privées, et qu'il a interrogés avec méthode. Le plus intéressant de ces recueils paraît être celui de la Bibliothèque de Münich, comprenant des études d'architecture faites en Italie et presque exclusivement à Rome. Les soixante et un croquis qu'il contient fournissent des indications précieuses sur un certain nombre de monuments historiques de la Ville éternelle: M. de Geymüller les a mis en œuvre avec la compétence qu'on pouvait attendre de l'historien de la Basilique de Saint-Pierre. Mais ces documents sont très utiles encore pour la car-

rière de Du Cerceau : ils permettent à l'auteur d'établir que le grand architecte français a séjourné en Italie dans sa jeunesse et qu'il en est revenu probablement en 1533. Il était allé voir sur place la Renaissance italienne; ce grand artiste avait compris que c'était à Rome que l'art avait transporté sa capitale; ce qu'il y est venu étudier, ce n'est pas seulement les ruines antiques, c'est encore et surtout les nouveaux palais, les églises construites par les maîtres modernes. Il s'est pénétré des principes de la Renaissance, et, de retour dans son pays, s'est appliqué à les faire prévaloir.

J. Androuet du Cerceau est l'un des propagateurs les plus convaincus et les plus actifs de l'influence italienne. M. de Geymüller le montre par ses dessins, d'une manière définitive; on le savait déjà par ses gravures d'après Bramante, par ses admirables recueils d'ornements, de « grotesques, » comme on disait alors, qui semblent nés sous le burin d'un élève de Raphaël. C'est ici que l'auteur se heurte à une grande question, à une querelle en ce moment pendante et dont les deux côtés ont des défenseurs éminents. A côté des admirateurs de la Renaissance italienne et de son expansion à travers l'Europe du XVIe siècle, les partisans de l'ancien art national font entendre de vives protestations; ils croient que le développement des qualités de celui-ci a été entravé par l'influence malencontreuse de l'Italie. Ce n'est pas ici le lieu de discuter une question si délicate et si complexe. Nous sommes du moins convaincu, avec le biographe de Du Cerceau, que l'introduction d'une partie des principes de l'art italien « pouvait seule alors apporter les éléments nécessaires à un nouveau développement de l'art dans les pays gallo-germaniques, et nous croyons que, malgré toutes les imperfections signalées, cette introduction a eu son côté salutaire et indispensable. »

A côté de Du Cerceau l'ancien, M. de Geymüller a étudié les divers personnages appartenant à sa famille et connus dans l'histoire de l'art; le plus remarquable est son fils, Baptiste Du Cerceau, à qui il faut décidément attribuer l'architecture du Pont-Neuf. Un essai de tableau généalogique, une riche bibliographie et la reproduction des dédicaces des livres de Jacques Du Cerceau complètent le volume. Si certains lecteurs peuvent faire un reproche à l'ouvrage, c'est sur la place très grande qu'y occupent les questions techniques et les discussions purement érudites. Mais les résultats auxquels arrive l'auteur sont si concluants et d'une telle importance, qu'ils justifient la forme un peu ardue de quelques chapitres. Au surplus, le lecteur qui ne s'y intéresse pas, peut toujours reposer ses yeux sur les admirables gravures qui servent de pièces justificatives aux démonstrations de l'auteur. On y a réuni des spécimens de dessins inédits et de planches gravées de Du Cerceau. Les motifs d'architecture et d'ornementation

précédé en Allemagne, au siècle dernier, par Nicolas Funk qui, dans un livre très curieux, *De origine linguæ latinæ tractatus* (Geissen, 1720, in-4), a cherché à démontrer que le latin est originaire de la Germanie.

Barbasan, en tête de ses *Fabliaux*, a cru à l'existence d'un roman primordial et créateur dont seraient découlées toutes les langues qualifiées par nous de néo-latines et la basse latinité elle-même. Ce roman aurait été la langue d'oil. Raynouard a rajeuni cette opinion, mais en attribuant à la langue d'oc le rôle assigné à la langue d'oil. Fauriel a vivement combattu ce système en s'aidant beaucoup, sans le dire suffisamment, de l'érudition de Muratori. Il fait, lui, naître le français du latin corrompu et mêlé à des dialectes autochthones. C'est là l'opinion qui domine aujourd'hui.

M. Espagnolle, dans son introduction, émet une opinion dont il trouve le germe dans un ouvrage d'Henri Estienne. Pour M. Espagnolle, tous les mots qui, dans notre langue, ne se rattachent pas au latin, sont des mots gaulois, nés du grec. Quand on pense au grand rôle joué par Marseille pendant plus de six siècles, au commerce qu'elle faisait avec toutes les parties de la Gaule, on ne trouve pas l'opinion de M. Espagnolle dénuée de probabilité, et elle reçoit comme une confirmation d'un passage écrit au premier siècle, par un Gaulois lui-même (p. XXI). Il semble d'ailleurs bien prouvé aujourd'hui que sur presque tout le littoral de la Méditerranée le grec devint le parler habituel. Il gagna de proche en proche, se répandit dans la Provence d'abord et ensuite le long des Pyrénées. M. Espagnolle nous fait voir, à la fin de son volume, combien le patois béarnais a retenu de mots grecs. Beaucoup de ces mots, du reste, se répandirent au loin, et suivant lui, même sans être enchâssés dans la langue dont ils faisaient partie : « Là où la phrase grecque s'arrêta, dit l'auteur, le mot grec passa outre. »

Nous savons que quand on s'adonne aux étymologies, on peut se laisser aisément aller à des assertions peu fondées; nous ne dirons pas que tous les points de départ indiqués par M. Espagnolle sont indiscutables; mais son système peut renfermer des observations vraies. Si en lisant ce premier volume on doute que, comme le prétend M. Espagnolle, les premières lettres du vocabulaire, — il s'arrête après le D, — contiennent plus de trois mille mots d'origine grecque, on est disposé à reconnaître que l'auteur a trouvé dans le grec, pour un certain nombre de termes aux origines incertaines ou inconnues, des étymologies qui offrent quelque probabilité. TH. P.

La Comédie de Molière. *L'auteur et le milieu*, par GUSTAVE LARROUMET. Paris, Hachette, 1887, in-16 de VI-397 p. — Prix : 3 fr. 50.

Molière et Shakespeare, par PAUL STAPFER. Ouvrage couronné par l'Académie française. Nouvelle édition. Paris, Hachette, 1887, in-16 de 392 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quoi qu'en dise M. Larroumet dans son *Avant-propos,* son livre est bel et bien un travail de biographie, non une œuvre de critique. Je ne vois pas du tout qu'il ait cherché dans la vie de Molière de quoi expliquer ses pièces, « leur suite, leur inspiration, leur portée, leur valeur diverse. » Je vois, au contraire, qu'il nous a fait connaître : Jean Poquelin, sa famille et ses rapports avec son fils; Madeleine Béjart, sa liaison amicale avec Molière et son rôle dans sa troupe; Armande Béjart, et toute sa vie jusqu'à son second mariage et jusqu'à sa mort; l'acteur Lagrange et ses fonctions au théâtre, et son mariage, et son fameux registre, et la part qu'il a prise à la fondation de l'Académie française; je vois qu'un chapitre est consacré à l'histoire des relations de Molière et de Louis XIV, et que dans celui qui porte en tête le seul nom de « Molière, » c'est sa personne physique, sa tenue dans le monde, son caractère, sa vie privée, ses maladies, son talent d'acteur, que M. Larroumet étudie, et non pas son génie comique.

Le goût de l'érudition est même poussé si loin par l'auteur, qu'il nous décrit avec complaisance les diverses maisons où est « peut-être » né Molière, qu'il trouve un grand intérêt aux inventaires de successions, et nous fait connaître, à une chemise près, le mobilier de Madeleine Béjart, et jusqu'aux caleçons et à la ferraille laissée par Jean Poquelin. Ce n'est pas que M. Larroumet nous apporte des documents inédits. D'autres l'ont blâmé d'écrire un gros livre sur Molière sans rien dire de nouveau : moi qui ne lis pas le *Molièriste,* je le louerai d'avoir su réunir dans un volume toutes les découvertes faites depuis ving-cinq ou trente ans sur Molière et son entourage; d'avoir résumé tant de travaux épars, tant d'articles, souvent minutieux jusqu'au ridicule, semés dans les journaux de Paris et les revues de province. On peut se fier à un aussi savant chercheur : avec son livre on est sûr d'être pleinement au courant de ce que j'appellerai volontiers : l'énigme de Molière.

Hélas ! M. Larroumet ne nous apporte point encore le mot de cette énigme. Il examine bien toutes les questions qui se posent à propos de la vie de Molière, et sur toutes apporte une opinion assez nette. Mais cela même m'étonne, et je voudrais le voir quelquefois moins assuré dans ses idées. Comment, en effet, après la lecture de tant de documents, et de tant d'ouvrages contradictoires, ne pas conclure au septicisme ? Aussi, que d'objections, que de querelles on pourrait lui faire ! Il croit que Molière a été un fils « respectueux, » même « obligeant et dévoué; » et il estime pourtant que Jean Poquelin

a été copié dans Harpagon ! Madeleine Béjart fut loin d'être une vertu, il le montre fort bien ; mais Molière, qui a couru quinze ans la province à côté d'elle, n'a point, dit-il, été son amant, car « il aurait dû subir un partage humiliant » avec M. de Modène, qui lui, courait de son côté la Belgique, l'Italie et l'Allemagne ! Il est vrai que Molière a installé plus tard sa maîtresse, Mlle de Brie, dans la même maison que sa femme : cela n'empêche pas de le regarder comme un homme très « délicat ; » et M. Larroumet le défend même contre le ridicule d'avoir été un mari trompé : pour lui, la vertu d'Armande n'est pas suspecte ; de telle sorte, qu'il faudrait logiquement conclure que Molière fut un mari malhonnête, non malheureux, et qu'il fut, seul, cause de la séparation des deux époux ! Et que de jugements encore à discuter ! Le *Misanthrope* est-il bien une pièce « à moitié tragique ? » Alceste peut-il être vraiment regardé comme le type de « l'honnête homme amoureux ? » La morale de Molière est-elle bien toujours très élevée ? Et, puisque M. Larroumet explique et justifie l'hostilité du clergé à l'égard de Molière ; puisque, d'après lui, le *Tartufe* a bien été une vengeance personnelle contre ceux qui jugeaient immorales certaines scènes de *l'École des femmes* (nous ne pouvons pas trouver qu'ils eussent tort), peut-on affirmer aussi résolument que « Molière fut un brave homme ? »

Mais si les appréciations de M. Larroumet ne sont pas incontestables, et il n'en pouvait pas être autrement, il a le mérite d'avoir réuni impartialement tous les documents et de permettre ainsi de le combattre. Il n'est pas un adorateur dévot et aveugle de Molière, et, aujourd'hui, c'est bien déjà quelque chose. Son livre, ouvrage d'une érudition prodigieuse, représente la somme de tous les renseignements qu'on a sur Molière. Rien n'est omis, pas même le portrait physique de Molière, laid et mal bâti, et la recherche à distance de la maladie qui l'a rendu hypocondriaque ; ni la façon dont il dirigeait sa troupe, ni la « réclame » par laquelle il préparait le succès de ses pièces. M. Larroumet a tout lu, jusqu'aux moindres articles publiés sur Molière : aussi, je ne doute pas que son livre, complet et bien écrit, ne devienne la biographie classique de Molière ; biographie qui sera, désirons-le, à refaire dans vingt ans, puisqu'il y a encore tant de points obscurs à élucider !

— L'ouvrage de M. Stapfer ne ressemble pas du tout à celui de M. Larroumet : à vrai dire, c'est le titre seul qui permet de les rapprocher. Mais, ce titre même est des plus trompeurs, et il y a dans ce livre, tout autre chose qu'une étude sur Molière et Shakespeare. Il y a une longue dissertation sur la critique littéraire et la condamnation du dogmatisme en littérature. M. Stapfer n'admet, pour juger des œuvres de l'esprit, que le goût personnel de chacun. Point de règles ;

car il est impossible d'établir, rationnellement ou expérimentalement, une définition du beau, de la poésie, ou seulement de la comédie. Ce qui n'empêche pas M. Stapfer de réclamer avec vivacité le droit de discuter, de défendre son opinion, et d'écraser les Allemands qui n'admirent pas Molière.

Par quelle contradiction singulière M. Stapfer, après avoir si bien établi qu'en matière littéraire, les définitions sont impossibles, entreprend-il d'étudier et de « définir » « l'humour, » cette chose si subtile et qui semble échapper à toute analyse? Sans doute, pour montrer toutes les gentillesses de son esprit. Ce ne peut être, à coup sûr, pour faire amende honorable et revenir à Molière; car, après avoir, pendant cinquante pages, expliqué avec force exemples et anecdotes comiques, ce qu'il entend par « l'humour, » « fait de fantaisie, d'incohérence, d'esprit dans la bêtise, » M. Stapfer, esquissant l'histoire de l'humour chez tous les peuples, reconnaît qu'il existe à peine chez Molière; sauf peut-être dans *Georges Dandin*, *le Misanthrope* et *le Malade imaginaire*. Pourquoi dans ces trois pièces? Parce que, suivant lui, la « philosophie de l'humour » réside dans un scepticisme complet, qui fait qu'on se moque de son sujet, de son public et de soi-même; — et Molière, étalant sur le théâtre ses mésaventures conjugales, sa misanthropie, ses souffrances physiques et morales, et donnant lui-même le signal du rire, lui paraît faire œuvre d'humoriste.

Il me vient une idée : si M. Stapfer était aussi un humoriste! Son livre est charmant, encore qu'il y ait des longueurs dans la première partie et des paradoxes tout du long; c'est lestement écrit (en général), vif, amusant, plein d'histoires très gaies. Mais n'est-ce pas se moquer un peu de soi-même et de nous, que d'annoncer Molière sur l'affiche, et de nous faire une conférence à bâtons rompus sur le dogmatisme des Allemands et l'humour des Anglais? N'est-ce pas se moquer de nous que de nous conter des farces de Gascon, sous prétexte d'écrire l'histoire de l'humour chez les Babyloniens et les Perses? Tout cela est dit, il est vrai, avec esprit, avec brio, avec un sentiment littéraire très délicat, mais aussi avec une impertinence qu'on pardonnerait mal à un autre.

N'est-ce pas se moquer un peu de l'Académie, que de prendre dans un ouvrage, qu'elle a eu bien raison de couronner, deux ou trois chapitres variés, d'y ajouter quelques facéties joyeuses et un titre sérieux, et de nous dire (c'est sur la couverture) : Voilà ce qu'on prime à l'Institut, un livre qui commence par le nom de Molière et finit par quatre ou cinq pages de conseils aux maris sur la façon de guérir les défauts de leurs femmes, grâce à « l'homœopathie morale! » Je n'exagère rien; pour qu'on me croie, il me faut bien citer : « Vos femmes « ont la tête près du bonnet... Quand donc l'omelette ne sera pas cuite

« à point, ou que les pommes de terre seront brûlées, prenez feu « comme la poudre... Si elles parlent fort, criez ; si elles crient, frappez « sur la table, et si elles trépignent rageusement, faites voler le plat « à la tête de la cuisinière... L'esprit de contradiction leur fera touver « l'omelette bonne et les pommes de terre délicieuses. » Il y a des conseils ainsi pour tous les cas difficiles. Les maris trouveront donc grand profit en même temps que grand plaisir à lire le livre de M. Stapfer. Mais puisque l'auteur aime à changer les titres de ses ouvrages, pour la prochaine édition, qui ne tardera pas sans doute, j'en demande un plus exact. Quelque chose comme : *Guide du mari dans la vie conjugale,* serait assez précis ; — avec le même sous-titre toujours : *Ouvrage couronné par l'Académie française.*

GABRIEL AUDIAT.

L'Éducation des Femmes par les Femmes, *Études et portraits,* par OCT. GRÉARD, membre de l'Institut. Paris, Hachette, 1886, in-18 de XVI-360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les anciens marquaient d'un caillou blanc dans leurs fastes domestiques, les jours qui leur avaient apporté des événements heureux. Cet ouvrage, de la même façon, me représente assez bien, dans la carrière littéraire du vice-recteur de l'académie de Paris, le caillou blanc dont il a voulu marquer son élection à l'Académie française. Il en est digne tout au moins : car c'est un recueil de notices biographiques et morales, conçues dans un excellent esprit, nourries de citations du meilleur choix, exposées d'un style clair et sans prétention, sur Fénelon, Mme de Maintenon, Mme de Lambert, J.-J. Rousseau, Mme d'Épinay, Mme Necker, Mme Rolland, sur tous les personnages en un mot du XVIIe et du XVIIIe siècle qui se sont occupés de l'éducation des femmes. Fénelon est le premier qui, embrassant le sujet dans un examen d'ensemble, ait réuni dans une sorte de code fondé sur une étude psychologique de l'enfant, les prescriptions propres à élever la jeune fille depuis le moment où ses instincts s'éveillent jusqu'à l'âge où le développement de ses facultés permet de la livrer, avec sécurité, à la vie commune. Mais, tandis que saint Jérôme écrivait à Læta : « Envoyez-moi votre fille, je me charge de l'élever, » Fénelon, au contraire, répondait à une mère qui lui avait demandé un avis : « Gardez-la près de vous. » Le conseil était nouveau, car le couvent était resté jusque-là la ressource commune, presque la seule ressource d'éducation pour les jeunes filles. Les principes sur lesquels repose le traité de Fénelon sont, avant tout, l'action directe de la mère, puis l'appropriation de la direction aux conditions de la vie sociale et des milieux, l'application du possible dans l'idéal, le respect de la nature, la confiance dans l'efficacité de l'éducation. M. Gréard, en étudiant l'application de ces prin-

cipes dans la conduite pédagogique de Fénelon à l'égard du duc de Bourgogne, a bien analysé la méthode et montré comment le maître avait, dans la pratique de la direction, abusé parfois de l'autorité qui décide, tandis que l'éducation, telle que nous la comprenons aujourd'hui, consiste, non pas à briser la volonté chez l'enfant, mais à l'aider, à la régler.

C'est là, pensera-t-on, un prélude assez hors de propos à l'éducation des femmes par les femmes, puisqu'il s'agit de celle du duc de Bourgogne par Fénelon; mais l'auteur nous ramène à son sujet en remarquant que jamais les femmes n'ont parlé des femmes dans une plus heureuse et plus juste mesure de convenance, de charme, de grâce et de solidité que Fénelon dans son *Traité de l'éducation des filles;* et que Mme de Maintenon, à qui il consacre la plus longue de ses études, n'a fait qu'appliquer ses idées dans la fondation de Saint-Cyr qui fut la première sécularisation de l'éducation des femmes. Je n'ai pas le loisir d'insister ici longuement sur cette histoire de Saint-Cyr dont l'auteur nous développe, fort judicieusement, les deux phases principales avant et après les représentations d'*Esther* et d'*Athalie,* ni sur les *Avis d'une mère à son fils*, par Mme de Lambert, cette autre élève de Fénelon, qui déclarait avoir trouvé dans *Télémaque* les préceptes qu'elle avait donnés à son fils, et dans l'*Éducation des filles,* les conseils qu'elle avait donnés à la sienne. Avec l'étude sur J.-J. Rousseau nous entrons dans le système opposé. Pour l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, *Sophie* doit être femme comme *Émile* est homme; c'est-à-dire, être pourvue de ce qui lui est nécessaire pour remplir son rôle dans l'ordre physique et moral : or le philosophe prétend qu'en tout ce qui ne tient pas au sexe, la femme est homme, ayant les mêmes besoins, les mêmes organes, les mêmes facultés. M. Gréard montre fort bien le vice du système; car si les deux sexes sont égaux en ce qu'ils ont de commun, ils ne sont pas comparables en ce qu'ils ont de différent; en sorte qu'une femme parfaite et un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'esprit que de visage. Il insiste surtout sur ce que l'éducation appliquée aux femmes par Rousseau manque de moralité, parce qu'il a déplacé pour elles la base de la morale, en considérant que, par la loi de la nature, les femmes, tant pour elles-mêmes que pour leurs enfants, sont à la merci des jugements des hommes. L'étude consacrée à Mme d'Épinay en est une application frappante et l'idée qu'elle se traçait, à la fin de sa carrière, de la femme maîtresse d'elle-même, éclairée et instruite pour son bien comme pour celui de tout le monde est, si l'on songe à l'admiration qu'elle avait autrefois professée pour le génie de Rousseau, la critique la plus décisive de la doctrine du philosophe de Genève. Mme Roland en est un autre exemple, et malgré son culte pour Rousseau, lorsqu'elle dressa la liste des livres qu'elle voulut emporter à l'Abbaye,

elle y inscrivit en première ligne *Les Vies de Plutarque*, puis elle demanda Tacite et l'*Essai* de Shaftesbury *sur la vertu;* mais elle supposait bien qu'elle allait mourir et elle ne demanda point Rousseau.

Je ne ferai qu'un reproche à M. Gréard. Ses études, au nombre de sept, sont, isolément, très bien construites et fort intéressantes, mais elles manquent de lien, et je voudrais au livre une préface et surtout une conclusion. L'auteur a bien écrit le mot *préface* en tête d'une sorte d'introduction de vingt pages qui précède l'étude sur Fénelon; mais, en réalité, ce n'en est pas une; ce n'est qu'une étude sur les idées de Mme de Sévigné au sujet de l'éducation des filles, d'après sa correspondance. Autrement dit, il faudrait un cadre pour grouper tous les personnages de ce tableau qui errent un peu au hasard. M. Gréart nous promet une deuxième série d'études dans laquelle il étudiera Mme de Genlis, Mme Campan, Mme Guizot, Mme de Rémusat et l'École contemporaine. J'imagine qu'il profitera de ce dernier chapitre pour nous donner, dans une vue d'ensemble, ses idées personnelles sur un sujet si délicat. A en juger par les appréciations qu'il n'a pas épargnées dans le cours de ce premier volume, on peut être certain que le jugement sera rendu en pleine connaissance de cause et en toute impartialité d'esprit.

RENÉ KERVILER.

Œuvres de Blaise Pascal. Nouvelle édition d'après les manuscrits autographes, les copies authentiques et les éditions originales, par PROSPER FAUGÈRE. Tome I. Paris, Hachette, 1886, in-8 de IV-CLXIV-435 p. — Prix : 7 fr. 50. (*Les Grands écrivains de la France.*)

Le *Pascal* de M. Faugère était depuis longtemps impatiemment attendu. Chacun savait combien l'habile critique connaît et aime l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées*. Chacun aussi savait que nul n'est plus capable que lui de donner une édition vraiment remarquable des œuvres de l'éloquent écrivain, et de retracer en détail et avec plus de précision qu'on n'a pu le faire encore, l'histoire de sa vie et de ses travaux, histoire qui sera publiée avec le dernier volume de la présente édition. C'est donc avec bonheur que tous les amis du XVIIe siècle ont vu M. Faugère commencer une publication qui figurera certainement parmi les plus précieuses de toute la collection des *Grands écrivains de la France.*

Dans le préambule, M. Faugère rappelle que Pascal fut une des premières admirations de sa jeunesse et que, à l'occasion d'un concours ouvert par l'Académie française, il lui rendit un hommage qui ne fut pas jugé indigne de sa grande mémoire. Il loue avec enthousiasme ce « multiple génie, dont les facultés, s'étendant aux sphères les plus diverses de l'esprit et de l'âme, embrassèrent la raison et la foi; la géométrie et le sentiment; l'exquise simplicité, l'énergie, la finesse, les beautés d'un

style achevé ; les expériences d'une observation infaillible dans le domaine de la philosophie naturelle, et les calculs les plus abstraits des mathématiques : en telle sorte que son nom est devenu comme le symbole de la pensée. » Il dit ensuite qu'il s'est abstenu de joindre une préface générale à l'ensemble des œuvres de Pascal, pensant qu'elle serait superflue, et serait avantageusement remplacée par des introductions mises en tête des diverses parties qui composent cette nouvelle édition : les *Provinciales*, les *Pensées*, et les divers écrits qui s'y rattachent, les *ouvrages de physique*, les *ouvrages de mathématiques*. Il se borne à faire connaître pour le moment les deux publications qui ont précédé la sienne, les *Œuvres de Blaise Pascal*, à la Haye, chez Detune, 1779, 5 vol. in-8 (en réalité : Paris, chez Nyon), édition préparée avec trop de négligence par l'abbé Bossut, devenu plus tard membre de l'Académie des sciences, et les *Œuvres de Blaise Pascal* (Paris, 1819, Lefebvre, 5 vol. in-8), reproduction pure et simple de l'édition de Bossut.

L'*Introduction* est très importante : M. Faugère y résume magistralement l'histoire bibliographique des *Lettres provinciales*, y raconte au prix de quels efforts furent heureusement surmontés les obstacles que rencontrèrent l'impression et la publication de ce premier chef-d'œuvre de la prose française au XVIIe siècle ; enfin il explique dans quelles conditions a été conçue et exécutée cette nouvelle édition, et il montre en quoi elle diffère de celles qui l'ont précédée.

La description des éditions originales des *Provinciales* n'avait jamais été faite avec autant d'exactitude. Les plus exigeants bibliographes seront aussi contents de l'abondance que de la précision des renseignements réunis par M. Faugère. On ne peut souhaiter ni plus ni mieux. Le nouvel éditeur a tout consulté, les imprimés comme les manuscrits, et, parmi ces derniers, outre le recueil du P. Guerrier, les *Mémoires* d'Hermant et divers documents des archives du ministère des affaires étrangères, il a mis à profit le journal inédit d'un des solitaires de Port-Royal des Champs, Beaudry-d'Asson, de Saint-Gilles, journal dont il a retrouvé des fragments dans une bibliothèque de Hollande, d'autres fragments dans le recueil de Beaubrun à la Bibliothèque nationale.

Signalons, dans la première partie de l'*Introduction*, sans parler de diverses observations sur le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, deux études approfondies, l'une sur la traduction anglaise des *Provinciales*, publiée à Londres en 1657 et attribuée à John Evelyn (p. LXIV-LXXII), l'autre sur la traduction latine des mêmes lettres, publiée par Nicole, en 1658, sous le pseudonyme de Wendrock (p. LXXIII-CII). Signalons encore, comme bien attrayant, le récit d'un entretien de M. Faugère avec S. S. Pie IX au Vatican, en 1847, entretien dans lequel le souve-

rain Pontife donna de magnifiques éloges à Pascal (p. CXLIV-CXLIX). Une autre partie bien curieuse de l'*Introduction* est celle où l'on trouve le plaidoyer du nouvel éditeur en faveur du manuscrit dont il a adopté le texte (p. CIX-CXXX). Ce plaidoyer est très habile et jamais avocat de grand renom n'a mieux cherché à justifier son client, que le nouvel éditeur n'a cherché à justifier ses préférences pour la copie par lui achetée, en 1850, à la bibliothèque d'un amateur distingué, M. Rousselin de Saint-Albin. Peut-être M. Faugère, subissant une influence que connaissent presque tous les collectionneurs, et le « démon de la propriété » le poussant, a-t-il eu l'involontaire faiblesse d'attribuer une valeur exagérée à ce manuscrit dont la véritable origine et la véritable date restent incertaines ! Il croit que ce texte a été revu par l'auteur des *Provinciales* et il le met complaisamment au-dessus du texte des quatre éditions publiées du vivant de Pascal. Il faudrait que cela fût prouvé jusqu'à l'évidence et malheureusement au contraire, la chose semble assez douteuse, ne nous étant garantie que par une note de M. de Saint-Albin ainsi rédigée : « Ce volume est celui que l'auteur a refait pour la dernière édition de ses immortelles *Provinciales.* » Plusieurs, et nous sommes du nombre, regretteront que M. Faugère n'ait pas reproduit le texte de 1659, en indiquant au bas des pages, avec les variantes empruntées aux éditions antérieures, les variantes tirées du manuscrit Saint-Albin.

Mais si l'on peut n'être pas d'accord avec le nouvel éditeur en une question aussi délicate, tout le monde, en revanche, louera les excellentes notes dont il a entouré les douze premières *lettres provinciales.* Dans ce commentaire, où tout est parfaitement expliqué, ce que l'on remarquera le plus, c'est le soin qu'a pris M. Faugère d'annexer à chacune des *lettres provinciales* les passages des casuistes auxquels elle se réfère. C'est, du reste, dit le très consciencieux éditeur (p. CXXXVIII), la première fois que les *Provinciales* auront paru ainsi accompagnées des pièces en quelque sorte justificatives qu'il est difficile de se procurer, car il y a peu de bibliothèques, même à Paris, qui possèdent une collection complète des casuistes. T. DE L.

P. S. — Au moment où nous achevons d'écrire ces lignes, 17 mars, nous apprenons la nouvelle de la mort de M. P. Faugère. Espérons que ce douloureux événement n'interrompra pas la publication si bien commencée !

Lettere di Gino Capponi e di altri a lui, raccolte e pubblicate da ALESSANDRO CARRARESI. Firenze, successori Lemonnier, 1882-1886, 4 vol. in-12.

M. Carraresi prépare le cinquième volume des *Lettres* de Gino Capponi et de ses correspondants, dont les quatre premiers ont paru en

quatre années. Ce recueil est une mine abondante de détails sur l'histoire littéraire et politique non seulement de l'Italie, mais de la France et de l'Allemagne, pendant la période agitée qui s'étend de 1830 à 1875.

Le marquis Gino Capponi a été, pendant cinquante années, le promoteur des études historiques, et, en union avec Manzoni, le centre de tout le mouvement intellectuel dans la Péninsule. Le créateur de l'*Archivio storico,* l'auteur de l'*Histoire de Florence*, des *Lettres sur les Lombards,* etc., a joué à peu près, au-delà des Alpes, le rôle dont fut investi, en France, Augustin Thierry ; et, par un rapprochement singulier, ces deux hommes, qu'inspirait une même vocation, ces deux « voyants de l'esprit » étaient tous deux atteints de la même et cruelle infirmité.

Turin, avant de devenir, pour un temps, le foyer politique le plus actif de l'Italie, s'inclina devant le sceptre que tenait le descendant de de Pietro Capponi. C'est autour du glorieux aveugle de Florence que gravitèrent des écrivains et des patriotes tels que Gioberti, le comte Balbo, Massimo d'Azeglio, Tommaseo, Frédéric Sclopis, Cesare Cantú, Matteucci, l'abbé Capecelatio (aujourd'hui cardinal), Centofanti, etc.

La France tient une place spéciale dans le recueil composé avec un soin pieux par l'ancien secrétaire du noble Florentin, M. Carraresi. Les correspondants français du marquis Gino Capponi sont : Lamartine, Thiers, Augustin Thierry, le comte Rossi, le comte d'Haussonville, Mignet, J. J. Ampère, Frédéric Ozanam, et, le plus souvent, celui de nos compatriotes qui, en dehors du monde officiel, fut le plus mêlé aux événements de l'Italie contemporaine, le confident de Massimo d'Azeglio dont il a publié la *Correspondance politique,* M. Eugène Rendu.

C'est dans les lettres à M. E. Rendu que se trouve, le plus fréquemment, et avec le plus de précision, exprimée l'opinion de Capponi sur les événements politiques depuis 1849, et spécialement sur la grande question qui, aujourd'hui encore et plus que jamais, est la pierre d'achoppement, la difficulté réelle sinon avouée de l'Italie nouvelle, la « Question romaine. » Est-ce pour cause « d'antiromanisme » que la presse italienne n'a pas témoigné, pour le recueil si curieux et si riche à tous égards de M. Carraresi la sympathie bruyante qu'elle accorde à des publications d'une valeur beaucoup moindre ? Nous inclinons à le croire. Une souscription nationale a pourvu à l'érection d'un monument à l'historien homme d'État; et le monument a été solennellement inauguré dans le Panthéon (non laïcisé) des gloires italiennes, à Santa-Croce, entre les tombeaux de Dante, de Galilée, de Michel-Ange, d'Alfieri, etc. Aurait-il été salué des mêmes démonstrations enthousiastes si la publication de M. Carraresi avait précédé la solennité de l'inauguration ? Il peut être permis de se le demander.

Quoi qu'il en soit, les lettres de Gino Capponi, auxquelles se trou-

vent jointes celles de ses correspondants, sont une des sources les plus précieuses d'informations sur les hommes et sur les choses, pendant une longue période. Que de renseignements inattendus, d'anecdotes curieuses, d'appréciations piquantes sur les personnages qui, chez nous surtout, ont, à des titres divers, captivé l'attention publique, depuis Cavour, Napoléon III, Pie IX, Bismarck, Victor Cousin, Schelling, etc. jusqu'à Montalembert, Falloux, le P. Lacordaire, l'évêque d'Orléans, le cardinal Pie, etc.

Nous ne terminerons pas cette analyse très sommaire, sans exprimer un regret et hasarder un vœu. Chacun des volumes de la Correspondance se termine par deux tables, l'une des personnes à qui sont adressées les lettres de Capponi, l'autre de celles qui lui écrivent, avec renvoi aux lettres des deux catégories. Combien l'intérêt serait accru et les recherches facilitées, si les tables des noms eussent été suivies de tables analytiques renvoyant, par ordre alphabétique des matières, aux pages où ces matières ont été traitées ou simplement indiquées ! Par exemple, pour prendre la question qui préoccupe en ce moment tous les esprits, avec quelle curiosité ne s'empresserait-on pas de recourir aux passages dans lesquels Gino Capponi et ses correspondants font connaître leur pensée sur la question de *Rome capitale !* Il en serait de même pour les mots *Papauté, Confédération, Unité, Alliances, Pouvoir temporel,* etc., etc.

Ce qui n'a pas été fait pour chacun des volumes, le très diligent éditeur ne pourrait-il le faire dans le cinquième et dernier tome qu'il prépare ? Un tel travail faciliterait l'usage de l'ouvrage entier et M. Carraresi, en l'exécutant, rendrait un nouveau service à l'histoire contemporaine, en même temps qu'il provoquerait de nouveaux hommages à l'adresse de l'homme illustre dont il a voulu honorer la mémoire.

Y.

HISTOIRE

Persia and the Persians, by S. G. W. Benjamin, late minister of the United States to Persia. Illustrated. London, Murray, 1887, gr. in-8 de xi-503 p. — Prix : 30 fr.

M. Benjamin, naguère ambassadeur des États-Unis près la cour de Perse, vient de publier en un splendide volume le résultat de ses observations et de ses voyages. Il avait déjà parcouru l'Orient avant de remplir des fonctions diplomatiques, de sorte qu'il parle en connaissance de cause. M. Benjamin, disons-le tout d'abord, est un pessimiste. En premier lieu, il lui semble absurde qu'à chaque changement qui a lieu dans le gouvernement de Washington, le personnel entier de l'administration soit renouvelé, et qu'on se prive ainsi de l'expérience de gens habiles et consciencieux pour les remplacer par des novices. Sur ce

point là, nous sommes tout à fait de l'avis de l'auteur, et il nous semble que le système contre lequel il s'élève avec beaucoup d'énergie est le comble de la sottise. En second lieu, s'il faut l'en croire, la Perse est un foyer de corruption, de vénalité et d'impudence; la cour de Téhéran est celle d'un despote brutal, c'est la civilisation la plus raffinée unie à une grossière barbarie. Après cette déclaration de principes et cette profession de foi, il me paraît impossible que M. Benjamin soit jamais chargé une seconde fois des fonctions d'ambassadeur, et certainement qu'il soit nommé en Perse.

Il y a sans doute à prendre et à laisser dans le volume que nous avons sous les yeux, et s'il faut en croire des savants familiarisés avec les langues de l'Asie, il ne faut même pas admettre toutes les règles que M. Benjamin nous donne sur l'orthographe et la prononciation des mots persans, mais c'est là un détail sur lequel je ne saurais prononcer, vu mon ignorance du sujet.

Les chapitres consacrés par l'auteur à l'histoire des arts, à l'appréciation des sectes religieuses et philosophiques et au compte rendu d'un drame sacré, d'un « mystère, » pour ainsi dire (les *Sheah* et les *Tasieh*) sont ce qu'il y a de mieux dans l'ouvrage, et je les recommande particulièrement à mes lecteurs. Pour comprendre la signification et la portée du drame analysé dans le chapitre XIII, il est indispensable de remonter aux origines du Mahométisme, et c'est ce que fait M. Benjamin avec beaucoup de soin et d'érudition. Nous sommes induits à conclure que les Persans ont un véritable talent pour la littérature dramatique, et que, sous une administration libérale et éclairée, ce talent se développerait de manière à produire d'excellents résultats.

Il était inévitable, dans un livre traitant d'un pays d'Orient au dix-neuvième siècle, de voir la Russie paraître sur la scène. Le Shah de Perse, nous dit M. Benjamin, est assez favorable au progrès, mais l'influence russe est là qui guette tous ses mouvements et qui est prête à profiter de ses moindres erreurs. Dans la lutte inévitable entre la Russie et l'Angleterre, la position géographique de la Perse est un élément dont il faudra tenir le plus grand compte, et qui, habilement exploité par nos voisins d'Outre-Manche avec le concours de M. de Bismark, serait fatal aux ambitieux projets du Czar. Telle est la conclusion de M. Benjamin, dont le volume, luxueusement illustré, est à vrai dire un manifeste politique tout autant et plus peut-être qu'un recueil d'impressions de voyage.

GUSTAVE MASSON.

La Bruyère dans la maison de Condé. *Études biographiques et historiques sur la fin du XVIIe siècle*, par ÉTIENNE ALLAIRE. Paris, Firmin-Didot, 1886, 2 vol. gr. in-8 de xv-571 et 644 p. — Prix : 16 fr.

Voici la genèse de ce livre charmant, et à bien des égards, nouveau.

L'auteur fut appelé par leurs Altesses royales, le duc et la duchesse d'Aumale, à élever auprès d'elles le duc de Guise, jeune prince richement doué, dont il raconte d'un cœur ému la mort prématurée. C'est là, chez l'héritier et l'historien des Condé, qu'il a conçu le plan de son ouvrage. Il y a trouvé de curieux documents sur la vie de La Bruyère, qui toutefois reste encore imparfaitement connue, sur sa personnalité et ses écrits. En outre, il a interrogé toutes les sources que le XVIIe siècle pouvait lui offrir. Il s'abstient de les énumérer, la liste en serait trop longue; mais il déclare, en invoquant leur autorité, qu'il n'affirme rien sans preuves (XV). Suivons-le rapidement dans ses explorations.

Jean de La Bruyère naquit à Paris, en 1645, d'une famille distinguée; son père était contrôleur des rentes de l'Hôtel de Ville. Élevé religieusement chez les oratoriens, il demeura fidèle à leurs principes et à leurs exemples. Il y fit de brillantes études, et il s'y nourrit de la littérature grecque et latine sans négliger les langues vivantes. Nommé trésorier de France et receveur des finances en la généralité de Caen, il en remplit honnêtement les fonctions. Mais, avant tout, il était observateur. Dans ses promenades, dans ses entretiens et toutes ses relations sociales, il observait toujours, et sans doute il confiait au papier ses remarques intelligentes. Enfin, grâce à la bienveillance et à l'estime profonde de Bossuet, il fut attaché (1681) à l'éducation du duc de Bourbon, petit-fils du prince de Condé, grande figure que rehaussaient l'éclat des victoires, les meilleurs dons de l'intelligence et du cœur. Dans cette maison, les jésuites exercèrent pendant trois générations une forte influence. M. Allaire décrit d'une plume habile les splendeurs et les infortunes de cette famille, ainsi que les phases et les vicissitudes de l'éducation difficile et décousue du duc de Bourbon. Cartésien, politique, comme l'étaient ceux qui portaient ce nom au XVIe siècle, historien à la manière de Mézeray, il enseigna tour à tour à son élève l'histoire, la géographie, la politique et le blason; les jésuites se chargèrent de l'instruction religieuse. Si M. le duc, — on l'appelait ainsi après la mort du grand Condé, — répondit imparfaitement, malgré son esprit ouvert, aux leçons de son maître, ce ne fut pas la faute de La Bruyère. Un germe de folie avait été transmis par la princesse de Condé à ses descendants, et l'auteur expose en quelques pages éloquentes cette fatalité dont le duc de Bourbon, livré à des accès de folie furieuse, fut enfin la victime. Mlle de Nantes, fille légitimée de Louis XIV et de Mme de Montespan, devint son épouse et eût aussi

de temps en temps La Bruyère pour précepteur. Chéri et respecté, malgré les sarcasmes et les dédains des financiers et des intrigants, il allait de Chantilly, demeure principale des Condé, à Paris et à Versailles, à Fontainebleau, partout où l'appelaient les exigences de sa situation.

Avant d'être introduit dans l'illustre maison où il passa quinze années et finit pieusement ses jours, La Bruyère avait scruté de son regard le peuple, la bourgeoisie, et même la noblesse.

Désormais il assistera, comme dans une loge avancée, au spectacle de la vie agitée des grands et de la cour ; ce sera l'objectif principal de ses études.Toutefois, il ne sera pas seulement moraliste, il s'occupera des faits historiques en juge autorisé. Donc il mettra sous nos yeux les grandeurs et la décadence du XVIIe siècle, les débats littéraires, tels que la querelle des anciens et des modernes, la critique de *Tartuffe,* la lutte des Cornéliens et des Raciniens, le triomphe d'*Esther* et la chute d'*Athalie*, les événements graves de la politique du temps, à savoir, la révocation de l'Édit de Nantes, la diplomatie de Guillaume d'Orange, usurpateur du trône d'Angleterre, la guerre terrible contre la Ligue d'Augsbourg, la prépondérance du tiers état auprès de Louis XIV. M. Allaire a raison de le dire : « La Bruyère n'est guère « moins remarquable comme historien que comme moraliste. » (p. XV.)

C'est à Chantilly, dans le cabinet qui faisait partie de sa modeste demeure, qu'il composa l'écrit immortel qui, dans son ensemble, est une autobiographie. Il le publia d'abord timidement, à la suite et sous le couvert des *Caractères de Théophraste* qu'il avait traduits *con amore,* en l'honneur de la civilisation athénienne. Encouragé par le succès, il surpassa bientôt son modèle par la fermeté du dessin et la richesse du coloris, par la finesse et la pénétration des aperçus. Son ouvrage parut sous ce titre : *Caractères ou mœurs du siècle.* Au XVIIe siècle, les *Caractères* étaient des portraits, et en effet ceux de La Bruyère réunissent dans une figure des traits empruntés à plusieurs. Il se défendit toujours d'être un pamphlétaire, un satirique; cependant on se reconnaissait ou l'on croyait se reconnaître en ses peintures, et de là des récriminations, des cabales, des hostilités; habituellement, pas toujours, il y opposa la sagesse et la dignité du silence.

Au point de vue des « Mœurs du siècle, » La Bruyère fut un moraliste spirituel et acéré. Il écrivait en philosophe et en peintre, sans dogmatiser en pédant; il s'adressait à toutes les classes de la société ; il traçait pour tous les règles du devoir ; qu'on lise, par exemple, la *Morale populaire* dans la quatrième édition. Les *Caractères* en eurent jusqu'à neuf; elles enrichirent l'éditeur Michallet, mais laissèrent leur auteur dans cette *Aurea mediocritas* d'Horace qu'il préférait aux âpres convoitises de la richesse. M. Allaire fait savamment l'historique de ces

neuf éditions successivement augmentées, sauf la dernière, à ce point que la quatrième, pour ne citer que celle-ci, formait un volume dans un autre. C'est que, de 1688 à 1694, les folies du siècle fournissaient sans cesse au critique d'abondantes observations. Et puis, n'étant pas exempt de susceptibilité ni d'ambition, en dépit de sa bonne nature simple et droite, il se servait d'une édition, témoin la huitième, pour justifier les imprudences et les malices un peu étranges de son discours de réception à l'Académie française. M. Allaire signale à bon droit de la confusion et du désordre dans ces éditions. La première est le type des autres; mais toutes sont jetées dans le même moule; si bien que la quatrième, la cinquième, la sixième, la septième et la huitième encombrent les chapitres de la première.

Et maintenant comment procède M. Allaire dans cet ouvrage étendu, chargé de détails qui ne sont jamais lourds au lecteur? D'année en année, de 1687 spécialement jusqu'en 1696, il saisit sur le vif hommes et choses : les dehors et les dessous du grand règne à son déclin lui sont familiers. Il expose dans un style tantôt grave, tantôt léger, où l'anecdote se mêle à l'histoire et la met souvent en relief, l'intérieur de la maison de Condé et ses destins, les grandeurs morales, les épreuves et la lutte gigantesque de Louis XIV contre l'Europe, les mariages et les fêtes, les qualités et les travers des princes et des princesses, la physionomie mobile de la cour, ses intrigues, les ambitions et les hypocrisies des courtisans, les mouvements ministériels, le vice et la mondanité s'affublant des insignes de la dévotion, le scepticisme et la débauche grandissant sous le patronage et par les exemples du grand prieur, du duc de Vendôme, de l'abbé Chaulieu et du marquis de La Fare, les rivalités et les coteries du monde lettré. La cour et la ville revivent sous nos yeux. On entend Saint-Simon, Dangeau, Racine, Boileau, La Fontaine, Benserade, Mme de Maintenon, Mme de Sévigné, Mlle de Scudéry, Mme de Caylus, Legendre, Fénelon, Bourdaloue, Fléchier, beaucoup d'autres, historiens, politiques, littérateurs, et au-dessus de tous, la grande voix de Bossuet. En tout cela, M. Allaire établit, presque à chaque page, des rapprochements entre les faits qu'il narre et les passages des *Caractères* qu'il croit s'y référer. Néanmoins, toujours sincère et impartial, il nous avertit que ce sont là des conjectures plus ou moins probables. J'ajoute que plusieurs m'ont paru problématiques.

Si maintenant l'espace dont je puis disposer me le permettait, je demanderais sympathiquement des modifications ou plutôt des éclaircissements, ayant pour objet : Mme de Maintenon (Ier vol., p. 281, 317, 467), le droit divin (id., p. 297), les protestants du XVIe et ceux du XVIIe siècle (id., p. 340 et passim), l'historien d'Aubigné (id., p. 341), la révocation de l'Édit de Nantes et le pape (id., p. 424), Guillaume d'Orange (IIe vol.,

Plus loin [illegible]
chement à [illegible]
que le [illegible]
jeune [illegible]
ardente [illegible]

[illegible]

[illegible]

L'Ordre [illegible] par le P. [illegible] 1866. [illegible]

Pour faire [illegible] teurs, il fallait [illegible] vérités, non pas [illegible] dans leur réalisation [illegible] l'auteur fait connaître [illegible] nous la présentent [illegible] sociale et sa bienfaisance [illegible] sur les choses de ce monde [illegible] dans sa nature intime et dans sa fin qui est le salut des âmes et la félicité éternelle. En même temps, il fait connaître l'ordre surnaturel [illegible] même et dans son essence, soit dans les grandes lignes de son histoire [illegible] en regard la fin naturelle et la fin à laquelle l'infinie bonté de Dieu [illegible] la condition de serviteur et d'esclave et la condition [illegible] enfant de Dieu; il décrit la vie supérieure qui nous est communiquée par [illegible] divine, la lumière de la foi venant s'ajouter à la lumière [illegible] la loi surnaturelle s'ajoutant à la loi purement naturelle. Au jour [illegible] l'état surnaturel commence aussi l'Église. Aujourd'hui l'homme [illegible] la promesse d'un Rédempteur, l'Église existe en promesse [illegible] préparation; elle recevra son plein développement et sa constitution [illegible] définitive quand le sang de l'Homme-Dieu aura coulé [illegible]

[illegible] l'auteur, après nous avoir présenté l'Église [illegible] l'ordre surnaturel, ne consacre-t-il pas quelques pages [illegible] manière dont elle remplit sa mission maternelle [illegible] engendre ses fils par le baptême jusqu'au moment où [illegible] combat et pour le passage du temps à l'éternité [illegible] ordre de considérations pour un autre volume [illegible] dans lequel les plus hautes vérités [illegible] claire et si profonde, sans prétention [illegible] exactitude théologique si remarquable [illegible] C'est un essai de théologie populaire [illegible]

[illegible] financières. Paris, [illegible]

[illegible] brochure [illegible] financière. [illegible] le travail [illegible] gouvernementale [illegible] et adversaires [illegible]

Mon Père. Nouvelle édition augmentée des *lettres du général Margueritte*, par PAUL MARGUERITTE. Paris, Librairie illustrée, 1887, in-16 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'héroïque figure du général Margueritte est aujourd'hui bien connue. On sait que cet humble fils d'un maréchal des logis de gendarmerie était vraiment, et dans toute l'acception du mot, le fils de ses œuvres. N'ayant jamais été même dans une école primaire, il avait su, par la force de son intelligence et de son travail, acquérir des connaissances si étendues et si profondes qu'il étonnait souvent ses camarades sortis des écoles les plus savantes. Quant à ses grades, il les conquit l'un après l'autre à la pointe de son épée dans les campagnes d'Algérie, du Mexique et enfin de France, où il trouva la mort. Ce n'était pourtant pas un soudard; loin de là : aux émotions violentes de la guerre il préférait de beaucoup les paisibles labeurs de l'administration, les plaisirs de la chasse et les joies intimes de la famille; mais le sentiment du devoir dominait chez lui tous les autres. Il se distingua surtout par de rares qualités comme chef de bureau arabe et se fit adorer des chefs du désert; sa popularité dans le Sahara algérien porta plus d'une fois ombrage en haut lieu. Le livre publié par son fils aîné se divise en deux parties à peu près égales : la première est une biographie comprenant les états de service, le portrait du général, le récit de sa mort, et quelques détails sur les statues érigées à sa mémoire en France et en Algérie; la seconde se compose exclusivement de lettres écrites par Margueritte à des amis ou à sa femme pendant ses campagnes. Disons de suite que cette correspondance est admirable de tous points; on y trouve les sentiments les plus élevés exprimés d'un style sobre, correct, parfois enjoué, toujours d'une convenance parfaite; la foi religieuse la plus vive y transpire à chaque page; notons aussi des aperçus d'une justesse saisissante sur les insurrections en Algérie et sur la campagne du Mexique qui, dès le début, inspire au général une défiance trop justifiée. Il aimait avec une égale passion son Dieu, sa patrie et sa famille. La première partie, en revanche, est écrite d'un style heurté, visant à l'effet, à la manière de Victor Hugo. On y rencontre cependant de belles pages, notamment le récit de la mort de Margueritte; mais c'est avec une profonde tristesse qu'on y voit le fils rapetisser la grande figure de son père en discutant la sincérité de sa foi : « La foi, quand elle est simple, » dit ce singulier apologiste, « est très belle. La sienne fut dégagée de tout dogme, de toute interprétation humaine. C'est bien. Il n'eut point cet intermédiaire, le prêtre. Il le craignait et s'en défiait, avec raison. Il le craignait pour l'individu, encore plus pour la famille. Mais il croyait et priait. Réduite à une telle simplicité fière, n'est-ce pas une belle religion?..... L'influence du milieu, le fatalisme arabe, si dévotieux, furent pour beaucoup dans sa religion. »

Plus loin, M. Paul Margueritte affirme que son père se serait voué franchement à la République; qu'en sait-il? D'ailleurs, rien n'est plus triste que le désenchantement et le vide qui se trahissent dans l'âme de ce jeune homme, bien différente, hélas! de l'âme si haute, si sereine, si ardente à vivre pour le bien de l'illustre général.

Cte DE BIZEMONT.

BULLETIN

L'Ordre surnaturel et l'Église société de l'Ordre surnaturel, par le P. PIERRE JEANJACQUOT, de la Compagnie de Jésus. Paris, Gaume, 1886, in-12 de IV-296 p. — Prix : 3 fr.

Pour faire un traité de l'ordre surnaturel accessible au commun des lecteurs, il fallait, comme l'a compris le P. Jeanjacquot, présenter ces hautes vérités, non pas d'une manière abstraite, mais dans leur mise en œuvre et dans leur réalisation vivante, c'est-à-dire dans l'Église. De cette manière, l'auteur fait connaître l'Église vue, non plus seulement du dehors, comme nous la présentent les écrits qui ont pour but de mettre en évidence son utilité sociale et sa bienfaisante influence sur les choses de ce monde, mais dans sa nature intime et dans sa fin qui est le salut des âmes et la félicité éternelle. En même temps, il fait connaître l'ordre surnaturel soit en lui-même et dans son essence, soit dans les grandes lignes de son histoire. Il met en regard la fin naturelle et la fin à laquelle l'infinie bonté de Dieu nous élève, la condition de serviteur et d'esclave et la condition nouvelle d'enfant de Dieu; il décrit la vie supérieure qui nous est communiquée par l'adoption divine, la lumière de la foi venant s'ajouter à la lumière de la raison et la loi surnaturelle s'ajoutant à la loi purement naturelle. Au jour où commence l'état surnaturel commence aussi l'Église. Au jour où l'homme tombé reçoit la promesse d'un Rédempteur, l'Église existe en promesse et en préparation; elle recevra son plein développement et sa constitution parfaite et définitive quand le sang de l'Homme-Dieu aura coulé sur la croix.

Pourquoi l'auteur, après nous avoir présenté l'Église comme notre mère dans l'ordre surnaturel, ne consacre-t-il pas quelques pages à nous décrire la manière dont elle remplit sa mission maternelle depuis le moment où elle engendre ses fils par le baptême jusqu'au moment où elle les arme pour le dernier combat et pour le passage du temps à l'éternité? Il réserve peut-être cet ordre de considérations pour un autre volume. Quoi qu'il en soit, cet opuscule, dans lequel les plus hautes vérités sont présentées d'une manière si claire et si profonde, sans prétention théologique et pourtant avec une exactitude théologique si remarquable, mérite à tout point de vue nos éloges. C'est un essai de théologie populaire, mais parfaitement réussi.

LAMOUREUX.

Fatalités financières. Paris, Retaux-Bray, 1887, in-8 de 41 p.

Cette brochure anonyme a pour objet de jeter un cri d'alarme sur la situation financière. Malheureusement, l'auteur s'en tient à des généralités sur le capital, le travail, les emprunts, les personnalités financières de notre bazoche gouvernementale. Ses coups ne porteront pas, car il ne parle pas la langue de ses adversaires. Ses intentions sont bonnes, mais sa science

économique a des lacunes : on ne saurait dire, par exemple, que l'impôt sur la rente atteindra le capital. Cet impôt existe ailleurs qu'en France, et si en France il est difficile de l'introduire, c'est en partie par suite de l'esprit public, en partie par suite d'engagements antérieurs qui nous ont été légués par la première République. En lui-même, aussi bien que l'impôt sur le revenu, on ne saurait dire qu'il est entaché de socialisme, ce qui ne veut pas dire que l'un ou l'autre soit tolérable en France. BERNON.

Le Propriétaire planteur, *Manuel pratique et économique des reboisements et des plantations d'agrément*, par D. CANNON, propriétaire, lauréat du prix d'honneur pour la sylviculture en Sologne. Orléans, Herluison, 1887, 1 vol. in-12 de VI-280 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le *Polybiblion* a rendu compte (t. XLI, p. 148), d'un premier écrit de M. David Cannon, grand propriétaire en Sologne. Il s'agissait d'un mémoire mis au concours et couronné par le Comité central agricole de cette région, sur le meilleur moyen d'y reconstituer le domaine forestier, détruit sur d'immenses étendues par le grand hiver de 1879-1880. Ce mémoire était intitulé : *Manuel du cultivateur de pins en Sologne*. L'auteur, depuis seize ans qu'il habite le pays et s'y livre aux reboisements, y a acquis, dans cet ordre d'opérations, une grande expérience et un grand sens pratique en ce qui concerne non seulement les pins, sapins et autres conifères, mais aussi les arbres feuillus de toutes essences, exotiques et indigènes, forestières et ornementales. C'est le fruit de cette expérience et de ces connaissances acquises par la pratique, que M. Cannon a condensé dans le petit volume mentionné en tête de cet article. — On peut classer en trois groupes les douze chapitres dont il se compose. Dans le premier, nous trouvons les données et considérations générales sur l'évaluation des frais d'un reboisement à opérer, sur le choix et l'aménagement préalable du terrain à reboiser, son assainissement s'il est marécageux, sa viabilité. Le second groupe, comprenant les chapitres V à VII, est consacré à décrire successivement toutes les essences forestières, résineuses et feuillues de nos climats, ainsi que leurs divers modes de propagation par semis, pépinières et plantations suivant les divers procédés usités. Enfin les cinq derniers chapitres, affectés aux plantations d'ornement et d'alignement, indiquent, à la suite d'observations générales détaillées, l'emploi, à ce double point de vue, de nos diverses essences, tant indigènes qu'exotiques, plus ou moins naturalisées. On voit, par ce très rapide exposé, que l'auteur a épuisé son sujet, et donné sur la matière un traité complet, qui est visiblement destiné à devenir le manuel de tous les propriétaires de bois à repeupler, terrains vagues à boiser, parcs à créer ou à embellir, ainsi que des agents de l'administration publique chargés de créer et d'entretenir en bon état les bordures d'arbres le long des voies de communication et des cours d'eau. KW.

La Vie des mots étudiée dans leurs significations, par ARSÈNE DARMESTETER, professeur de littérature française du moyen âge et d'histoire de la langue française à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Ch. Delagrave, 1886, in-12 de XII-212 p. — Prix : 2 fr.

Ce petit volume, sorti de cinq leçons faites en Sorbonne à la fin de 1885, est rempli de choses curieuses : on en trouve dans la *préface*, dans l'*introduction*, dans les trois parties intitulées : *Comment naissent les mots, comment les mots vivent entre eux, comment les mots meurent;* dans l'*Appendice Ier* (*liste*

des mots latins qui, dans leur passage en français, n'ont pas changé de signification); dans l'appendice II (Commentaire explicatif d'une page sur les pertes qu'a faites la langue française au XVIIe siècle, tirée des *Caractères* de La Bruyère, « observateur profond et pénétrant, dont la curiosité ne se portait pas seulement sur les mœurs de son temps. » Le tout est couronné par un *Index des mots cités*, lesquels mots sont au nombre de près de mille. A chaque paragraphe de *la Vie des mots* éclatent la science et la sagacité de l'auteur. Remarques ingénieuses, considérations élevées, explications nouvelles, rapprochements heureux, rendent aussi instructif qu'intéressant un livre que M. Darmesteter était si bien préparé à écrire par ses importants travaux spéciaux, par son enseignement à la Faculté des lettres, par une collaboration de quatorze années avec M. Ad. Hatzfeld à ce *Dictionnaire général de la Langue française*, que le monde savant attend avec grande impatience, et qui sera certainement digne des deux philologues. T. DE L.

Bibliographie des Dialectes dauphinois, *documents inédits*, par l'abbé L. MOUTIER, membre de la Société pour l'étude des langues romanes de Montpellier. Valence, Imp. valentinoise, 1885, in-8 de 55 p.

Orthographe des Dialectes de la Drôme, par le même, Ibid., 1886, in-8 de 21 p.

L'auteur fait justement remarquer l'insuffisance des renseignements donnés par le plus illustre des romanistes étrangers. Fréd. Diez, sur l'idiome dauphinois; il a pensé que le meilleur moyen pour mettre en lumière son importance, indiquer les phases de son histoire et donner la note vraie de son existence littéraire depuis le XIIe jusqu'au XIXe siècle, était d'en dresser la bibliographie : elle occupe vingt pages. Il est à craindre qu'on lui reproche de n'être ni suffisamment complète ni rigoureusement exacte. La coutume de Saint-Vallier (p. 5) n'est point du XIIe siècle : si M. Moutier était remonté du *Recueil d'anciens textes* de M. Paul Meyer à la *Petite Revue des Bibliophiles dauphinois*, il y aurait trouvé, avec la date du 6 novembre 1204, un « spécimen des plus anciens monuments écrits en roman du Dauphiné » (p. 55-69). Le « Titre d'une lieve de l'Ordre de Saint-Ruf, à Valence », classé dans le XIVe siècle (p. 8), porte très explicitement le millésime de 1282 et se trouve déjà mentionné sous cette date (p. 7). Les œuvres de Marguerite d'Oingt et la vie de la bienheureuse Béatrix d'Ornacieu (1310) méritaient une mention toute particulière, surtout depuis l'édition de M. E. Philipon. — Les documents inédits comprennent : une charte dioise du XIVe siècle; trois inscriptions murales à Die; dix noëls du XVIIe siècle; et dix formules de conjuration du même temps. — Désireux que le réveil des patois en Dauphiné aboutisse à un résultat sérieux et durable, M. Moutier émet le vœu, dans son deuxième opuscule, que ces patois soient astreints à des règles fixes de grammaire et d'orthographe; il est toutefois d'avis qu'un dialecte littéraire dauphinois soit formé avec les richesses propres des différents idiomes vulgaires de la province. P. C.

Virgile, par A. COLLIGNON, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur au lycée de Nancy. Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-8 de 240 p. avec portrait et gravures. — Prix : 1 fr. 50. (*Classiques populaires.*)

Le livre de M. Collignon n'est qu'une analyse mêlée de longues citations; mais une analyse habilement menée, qui fait ressortir tous les beaux morceaux des *Géorgiques* et de l'*Énéide*, traduit et commente en même temps

bien des traits admirables, que le lecteur peu lettré d'une traduction de Virgile n'aurait pas saisis. L'esprit qui n'est pas familier avec l'antiquité a besoin d'être guidé : M. Collignon explique ce qu'est le siècle d'Auguste, à quelle inspiration le poète a obéi en composant ses poèmes, comment l'*Énéide* est une œuvre nationale, religieuse et morale. S'il rencontre l'épisode d'Aristée, il fait remarquer ce qu'il y a de naïf et de peu scientifique dans le procédé donné par Virgile pour avoir des abeilles; — à propos des fictions de la mythologie, il en dit le sens et montre la valeur qu'avaient pour les Romains toutes les légendes mises en œuvre par Virgile. Des rapprochements avec des œuvres contemporaines éclairent certains passages : c'est ainsi que la descente d'Énée aux enfers et le défilé devant ses yeux de tous les grands personnages de Rome sont rendus plus facilement saisissables par des citations du *Merlin l'enchanteur* de Quinet, où dans les enfers Merlin prédit à Jeanne d'Arc ses destinées futures. Qui ne voit plus clairement l'intention de Virgile peignant la cabane d'Évandre là où s'élèvera Rome et le palais d'Auguste, quand un passage des *Martyrs* nous fait aussi la description de l'humble hameau qui sera Paris un jour? Et ainsi des citations de La Fontaine, Racan, A. Chénier, V. Hugo, Brizeux, P. Loti, Michelet rendent Virgile plus clair et plus agréable. Nous croyons que même les élèves de l'enseignement secondaire tireront grand profit de cette collection. Bien peu ont le courage de lire les classiques en entier. Et puis on croit les connaître, parce qu'on explique en classe les passages les plus célèbres! En lisant ces livres courts, mais complets, les élèves auront des idées d'ensemble qui leur manquent souvent; — et ils sont si bien faits, si agréablement écrits, qu'ils y prendront peut-être sans le vouloir un goût un peu plus vif pour les textes eux-mêmes. GABRIEL AUDIAT.

Le Faust de Goethe, traduit par le prince A. DE POLIGNAC. 2e édition. Paris, Ollendorf, 1886, in-16 de 310 p. — Prix : 2 fr.

C'est, je crois, en 1825 que, dans une traduction des œuvres dramatiques de Gœthe, dont l'auteur ne s'est fait connaître que par les initiales A. S., Faust fit sa première apparition en France. En 1828, Antony Béraud gâta la pièce allemande pour en faire un drame joué à la Porte Saint-Martin. En 1840, M. Henri Blaze traduisit les deux Faust, en employant de temps en temps des vers qui, mêlés à la prose, font un effet bizarre. M. A. de Riedmatten est, à notre connaissance, le premier qui ait traduit entièrement Faust en vers (Ollendorf, 1881), en vers souvent bons, fidèles presque toujours. M. de Polignac a voulu à son tour recourir à la poésie, et son travail n'est pas sans mérite ; il l'a un peu facilité en employant des rythmes divers au lieu de se servir de l'alexandrin, comme l'a fait M. de Riedmatten. Ces deux derniers traducteurs ne se sont pas attaqués à la seconde partie de Faust dont on a jadis fort exagéré l'importance. M. de Polignac a suivi l'édition allemande destinée aux classes et, comme dans celle-ci, a supprimé quelques vers trop libres. Sa traduction peut donc, dit-il, être mise entre les mains de tous les jeunes gens. Ajoutons, pourtant, que bien des scènes du drame sont assez scabreuses pour qu'on ne tienne pas à la mettre sous tous les yeux, sans nécessité. GRISBERG.

Contes francs-comtois, par HENRI BOUCHOT. Dole, Vernier-Arcelin, petit in-12 de 378 p., avec un dessin d'Albert Édelfelt. — Prix : 5 fr.

M. Henri Bouchot procède de son compatriote Max Buchon, avec cette

circonstance qu'il est plus naturaliste encore que celui-ci. Avant d'avoir lu en entier ces *Contes francs-comtois*, en y jetant, de ci de là, un coup d'œil défiant, je croyais pouvoir, en guise d'épigraphe, inscrire sur leur couverture ce début de la préface des *Contes drôlatiques* d'Honoré de Balzac : « Cecy est ung livre de haulte digestion, plein de déduicts de grant goust.» Eh bien ! je me suis trompé. A quelques exceptions près, ces contes francs-comtois ne peuvent être incriminés : les exceptions dont il s'agit ont trait surtout à certaines petites irrévérences, assez inoffensives au fond, touchant les braves et honnêtes curés de campagne du pays, sans contredit honnêtes et braves entre tous. Donc, l'auteur, s'il a dégusté Max Buchon, a l'air d'avoir aussi médité Rabelais et savouré Villon, le poète des « franches lippées. » Le livre de M. Bouchot, péché véniel de paléographe travailleur et savant, mérite d'être accueilli de ceux que fatiguent les banalités parisiennes ou provinciales. On trouve là un style coloré, et qui louvoie entre le français et le patois, tout en demeurant, plusieurs termes locaux exceptés, compréhensible pour chacun. Parmi les seize « racontotes » de M. Bouchot, nous avons remarqué surtout, pour les sentiments élevés dans leur terre à terre apparent, et aussi pour la dure leçon qui s'en dégage sans nulle prétention, le conte intitulé : *L'Allée de Noyers*. C'est du Zola honnête : il y a du rire et des pleurs là-dedans et un parfum de poésie vraie comme j'en souhaite « un petit peu, comme on dit des fois, » aux pauvres rimeurs de notre époque qui s'imaginent être des Lamartine ou des Musset au petit pied. — Après ces éloges mérités, je me crois permis de présenter une ombre de critique. J'avais espéré tout d'abord que M. Bouchot avait pris à tâche de nous promener à travers les trois départements de la Franche-Comté : j'ai été déçu. L'auteur ne sort pas de Besançon et de ses environs ; aussi ses *Contes francs-comtois* eussent-ils été plus exactement intitulés : *Contes bisontins*. Et puisque je suis amené à faire cette observation, j'en ferai une autre encore. Si je m'en rapporte à certains écrivains contemporains sérieux, très estimés en Franche-Comté, et pour la plupart connus au-delà des frontières de cette province, c'est-à-dire MM. le président Clerc, Rougebief, Aug. Castan, de Piépape, Hugon d'Augicourt, A. Estignard et Mgr Besson, je remarque que le mot « franc » dans « franc-comtois » reste invariable au pluriel. Or, M. Bouchot écrit, lui, *Contes francs-comtois* avec un *s* au mot franc. Il est vrai que, sous ce rapport, il a de son côté, MM. Xavier Marmier, Max Buchon, le poète Viancin et d'autres Comtois encore probablement. Qui a raison, qui a tort ? Je ne serais pas fâché de le savoir. SEQUANIO.

Vie et aventures du sieur Caliban, par ÉMILE BERGERAT. Paris, E. Dentu, 1886, in-18 j. de 400 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de cet ouvrage indiquerait un roman. Simple trompe-l'œil. C'est un cadre, dans lequel, sous ces étiquettes de fantaisie : *Enfance*, *Jeunesse*, *Age mûr* et *Vieillesse de Caliban*, M. Émile Bergerat a fait entrer les principaux articles que le *Figaro* a publiés de lui en 1886. La langue en est drôle, bizarre, torturée et parfois un peu « fort en gueule » comme Mme Angot. Mais nous devons reconnaître que, malgré quelques paradoxes, et sous cette forme inattendue, à laquelle il faut s'habituer, l'auteur, dont l'esprit procède de Champfort, dit à ses contemporains de dures vérités. Rien de mieux que sa vigoureuse sortie contre les décadents, les déliquescents et les auvergnats de lettres qui se font éditer par le belge Kistemakers. M. Bergerat se moque avec raison de leurs « effulgences amenuisées, » de leurs « errances erronées, » de leur « lumière illarmoyante, » en un mot

de leur flamand à la Gongora. Il épargne encore moins les naturalistes obtus, les copurchics ridicules, les boulevardiers inutiles, et ces iconoclastes niais du conseil municipal de Paris qui débaptisent stupidement les rues portant un nom de saint ou un nom de roi. Il n'est pas tendre non plus pour certaines modes féminines, tels que ce « strapontin scandaleux que couvre « la jupe, et sur lequel pourraient percher un perroquet, s'accroupir un « singe et s'asseoir un petit groom. » Il flagelle pareillement ces mères de famille qui exhibent leurs poupons gras, dans les concours, pour avoir la prime. Il veut que l'on admire Molière comme il se doit, mais il combat l'idolâtrie des moliéristes : « Je ne vais pas, » dit-il, « aussi loin que Louis « Veuillot, préférant Bourdaloue à Molière, ce qui était paradoxal. Mais « enfin ce grand homme ne saurait remplacer tous les autres. » Très juste et bien dit! A lire aussi, dans les *Aventures de Caliban*, quelques pages contre le baccalauréat et les « boîtes à concours. » Cependant, son indignation l'emporte trop loin, puisqu'il va jusqu'à approuver la désastreuse campagne de M. Raoul Frary contre le latin. C'est une des fausses notes de ce livre hardi et déluré. Caliban est d'autant moins excusable qu'il écrit le français, quand il veut bien s'en donner la peine, comme quelqu'un qui connaît à fond les langues anciennes. F. B.

Contes et Légendes scandinaves, par FRÉDÉRIC DOBRITZ. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-16 de 352 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. F. Dobritz nous apprend dans son avant-propos que, né à Copenhague, il a été à même de recueillir les récits traditionnels du Danemark, de la Norwège et de la Suède, qui font le sujet de son livre. Ce volume n'est donc pas sans intérêt pour les folk-loristes, mais ils regretteront que l'auteur, au lieu de narrer simplement les contes réunis par lui, se soit plu à les enjoliver par des procédés qui ne sont plus en usage dans les recueils de ce genre. GRISBERG.

Contes, poésies, récits, *nouvelles en prose et en vers, morceaux à dire dans les concerts, salons, soirées, réunions scolaires, distributions de prix, choisis dans Victor Hugo, etc., avec de nombreuses annotations sur le ton, l'inflexion, l'accent et la manière de phraser*, par LÉON RIQUIER, officier d'Académie, etc., etc. Paris, Delagrave, 1886, in-12 de VI-330 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ainsi que l'indique le titre très long de son livre, M. Léon Riquier, officier d'Académie, etc., etc., etc., ne se contente pas de nous donner, après tant d'autres, un recueil de morceaux choisis, il y ajoute la manière de s'en servir, ce dont beaucoup de lecteurs ou de récitateurs inexpérimentés lui seront très reconnaissants. Ses annotations sur le ton, l'inflexion, l'accent et la manière de phraser, comprennent des observations très judicieuses et des indications dont il sera aisé à chacun de faire son profit. Ajoutons que le choix des morceaux qui composent ce livre est fait avec assez de goût et présente une grande variété. La plupart des grands écrivains contemporains, ou plutôt des écrivains à la mode aujourd'hui, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, sont mis à contribution, tels que Hugo, Lamartine, Musset, Sardou, Déroulède, Manuel, X. de Maistre, Daudet, Coppée, J. Normand, Droz, G. Sand, etc... C'est d'un éclectisme un peu large peut-être, et les grands écrivains catholiques sont bien un peu négligés, mais il ne faut pas oublier que l'auteur est professeur à l'École normale de la Seine, et en d'autres lieux exposés aux foudres du Conseil municipal de Paris. Le livre pourrait

avoir une allure plus chrétienne : tel qu'il est, il est intéressant et inoffensif : par le temps qui court, c'est bien déjà quelque chose. P. TALON.

De Paris à Berlin. *Mes vacances en Allemagne*, par V. TISSOT. Paris, Fetscherin et Chuit, 1886, in-18 de 271 p. — Prix : 1 fr. 25.

L'Allemagne intime, par HENRI CONTI. Paris, A. Savine, 1887, in-16 de 284 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Allemagne actuelle. Paris, E. Plon, 1887, in-12 de 279 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si nous n'arrivons pas à bien connaître l'Allemagne, ce ne sera pas faute de livres sur ce pays. Au mois de novembre dernier, le *Polybiblion* rendait compte de l'*Allemagne telle qu'elle est*, par Jacques Saint-Cère, pseudonyme que l'auteur s'efforçait de justifier par une impartialité luttant parfois contre des préventions fort compréhensibles. Peu après a paru un livre de M. Victor Tissot : *De Paris à Berlin*. Ce nouveau voyage dans le pays des milliards n'est pas dans le ton satirique de l'ouvrage qui a fait la réputation de M. Tissot. L'auteur a cherché à voir et a vu les choses sans animosité. Il a trouvé Berlin bien changé, bien embelli, et nous décrit le développement rapide et extraordinaire de cette métropole industrielle et militaire. Le volume offre une agréable variété par la peinture de mœurs fort différentes. Peuple, armée, bourgeoisie, noblesse, théâtre, littérature, monde criminel, socialistes, fêtes, divertissements, M. Tissot passe tout en revue et mêle de nombreuses anecdotes à ses souvenirs de voyage écrits avec une réserve dont l'auteur n'a pas toujours fait preuve dans ses livres précédents. Le volume est fort joli et inaugure à merveille une bibliothèque de voyages, de chasses et d'aventures dont M. Tissot a pris la direction et qui s'adresse à la jeunesse et aux gens du monde.

A peine avais-je fini de lire le volume de M. Tissot, que j'ai reçu l'*Allemagne intime*, de M. Henri Conti. Le titre indique bien la nature du livre. L'auteur nous fait connaître dans tous ses détails l'existence de nos voisins : *Les cours et la noblesse, la bourgeoisie, l'ouvrier, le paysan, la femme*, tels sont les titres des cinq divisions dans lesquelles M. Conti a placé ses tableaux que l'on sent être vrais. Un chapitre sur *le Christianisme et la Mythologie païenne* contraste avec les peintures très vivantes et un peu réalistes de l'ensemble du livre. Les Allemands ont fâcheusement prêté leurs obscurités philosophiques à notre auteur, d'ordinaire si français, et nous avouons humblement ne l'avoir pas toujours parfaitement compris.

L'Allemagne actuelle est anonyme, mais son auteur nous apprend qu'il est né en Belgique d'une mère allemande et d'un père issu de race française. Cette origine le prédisposait à juger avec impartialité l'Allemagne et la France. C'est ce qu'il a fait d'une manière fort remarquable dans son livre propre à faire disparaître des préventions injustes de part et d'autre. Le ton de cet ouvrage est plus sérieux que celui des livres dont nous nous occupions tout à l'heure, et l'auteur nous dit, ainsi qu'à nos voisins, des vérités dont il est à craindre que nous ne profitions pas plus qu'eux. Le chapitre sur *l'Empereur* est très intéressant, de même que celui qui le suit, *le Chancelier*. Mais nous avons rencontré là une assertion qui ne fait pas honneur aux connaissances historiques de Thiers. Celui-ci aurait dit à Bismarck : « La Lorraine n'a rien d'allemand que le souvenir d'une domination autrichienne. » Thiers confondait Metz et ses environs, pris surtout par l'annexion, avec Nancy et la Lorraine proprement dite; mais Metz a toujours été complètement indépendante des ducs, qui, eux, ne représentaient

pas une domination autrichienne, mais qui ont donné des empereurs à l'Autriche par le mariage de François III avec Marie-Thérèse (p. 158).

Un chapitre très intéressant est celui qui termine le volume : *la Revanche*. La manière dont se sont calmées les craintes conçues au commencement de cette année prouve que l'auteur a bien jugé la situation, il ne croyait pas à la guerre un peu avant qu'elle ne semblât certaine, et il entrevoit une phase d'apaisement entre les deux nations. Mais il est un danger qu'il ne dissimule pas, c'est le socialisme (p. 203), beaucoup plus menaçant encore pour l'Allemagne que pour nous. Ce danger, les auteurs dont nous avons parlé déjà, MM. Saint-Cère, Tissot, Conti, l'ont aperçu aussi, mais sur ce sujet, le chapitre de l'anonyme est tout à fait remarquable.

Les divers livres dont nous venons de parler se complétant les uns par les autres, offrent une lecture attachante et très utile en ces moments où tant de graves considérations poussent nos pensées au-delà des Vosges. A cette lecture on pourra joindre celle d'un fort beau livre, dont le *Polybiblion* parlera sans doute : l'*Allemagne à la fin du moyen âge*, de Jean Janssen (Plon, 1886). TH. P.

L'Écosse jadis et aujourd'hui, *études et souvenirs*, par le comte L. LAFOND. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-12 de 327 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. le comte L. Lafond appartient à cette phalange d'écrivains amateurs trop peu nombreuse en France, qui consacrent noblement leurs loisirs à l'étude approfondie des pays étrangers. Dans son livre sur l'Écosse, il déploie de rares qualités d'érudit et d'observateur; parmi les nombreux auteurs dont il a feuilleté les ouvrages historiques et littéraires, son guide de prédilection est naturellement Walter Scott, l'écrivain qui a le mieux décrit les paysages et conté les légendes de sa brumeuse patrie; tout en suivant pas à pas les traces de ses héros, il a su glaner, même après le fécond romancier, une ample moisson de curieuses traditions qui lui ont servi à compléter ces intéressantes figures et à les grouper dans un tableau d'ensemble d'un puissant relief. Dédaigneux de l'Écosse défigurée par notre prosaïque civilisation et par la contagion du mercantilisme anglais, il s'est attaché à la reconstituer telle qu'elle fut aux temps des Waverley et des Rob-Roy. Ainsi qu'il le dit dans sa préface, c'est dans le passé, si plein de convictions profondes, d'abnégation et de bonne foi dans les passions politiques, qu'il faut chercher le caractère étrangement original, héroïque jusqu'à la sublimité de cet intéressant petit peuple, jadis si jaloux de son indépendance et aujourd'hui presque dénationalisé. M. Lafond a trouvé une remarquable intensité de coloris pour peindre les mœurs des petites villes et les existences des chefs de clans des highlands dans leurs vieux manoirs ; il fait vraiment revivre cette antique race gaëlique avec ses hautes vertus, ses vices parfois grossiers, mais toujours empreints d'une mâle énergie et ses petits ridicules que l'on retrouve encore dans certains coins reculés de la Basse-Bretagne. Les légendaires infortunes des Stuarts ont naturellement inspiré à l'auteur des accents émus, et c'est avec une exquise délicatesse qu'il trace la douce et séduisante silhouette de la reine Marie, si sympathique même dans ses faiblesses. Le dernier chapitre est une étude toute d'actualité sur la question des *crofters*, cette grave crise agricole qui agite l'Écosse et qui passe inaperçue à côté des revendications plus bruyantes de la *land-league* irlandaise. Le volume de M. Lafond est, en résumé, d'une lecture très attachante; les anecdotes y abondent, tantôt dramatiques,

tantôt humoristiques, parfois un peu romanesques peut-être pour de jeunes lectrices, mais toujours morales et d'un excellent esprit religieux.

Cte DE BIZEMONT.

Histoire de la maison d'Aubusson, par PAUL MIGNATON. Paris, Alph. Picard, 1886, in-12 de 374 p. — Prix : 3 fr.

Malgré son titre, ce livre n'est qu'un résumé succinct de l'histoire de la maison d'Aubusson; l'auteur a voulu surtout signaler les personnages de ce nom qui ont joué un certain rôle, et il s'est particulièrement arrêté à ceux qui ont une place dans l'histoire, comme Pierre d'Aubusson, grand maître de Saint-Jean de Jérusalem (1423-1508); François, duc de la Feuillade (1630-1691); Louis, également duc de la Feuillade (1673-1725), tous deux maréchaux de France. Ajoutons que l'on trouve des détails sur les branches de Born, de la Villeneuve, de Monteil-au-Vicomte, de la Feuillade, de Chassingrimont, de Villac, de Beauregard et de Banson. Nous aurions désiré que M. Mignaton éclaircît davantage les origines de la maison d'Aubusson en indiquant les points légendaires que la critique ne peut admettre et en précisant les faits au moyen de documents d'archives. Il aurait pu certainement, en consultant les chartes et les cartulaires, arriver à préciser des détails encore indécis; en outre, il n'aurait pas manqué de trouver des textes inédits dont la transcription aurait singulièrement augmenté la valeur de son travail.

A. DE BARTHÉLEMY.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Paul-Henri-Corentin FÉVAL, né à Rennes, le 27 septembre 1817, vient de mourir à Paris, le 8 mars. Le célèbre romancier eut, comme on le sait, des commencements difficiles; destiné par sa famille au barreau, il l'abandonna, après son premier plaidoyer; pour satisfaire ses goûts littéraires il fut obligé de remplir un emploi de correcteur au *Nouvelliste* et de collaborer à divers journaux. Un récit d'une originalité saisissante, *le Club des phoques*, inséré dans la *Revue de Paris*, en 1841, lui valut un premier succès, et dès lors il put écrire dans la *Chronique*, *le Commerce*, *l'Époque*, *la Quotidienne*, *l'Assemblée nationale*, *la Revue contemporaine*, *la Presse* et *le Courrier français*. A partir de 1848, M. Paul Féval se montra successivement journaliste, auteur dramatique, puis revint au roman, qu'il n'aurait jamais dû délaisser. Les feuilles politiques qu'il fonda n'eurent qu'une existence éphémère. Beaucoup de ses romans furent transportés sur la scène, où ils obtinrent peu de succès, sauf toutefois *le Fils du Diable*, *les Mystères de Londres* et *le Bossu*, qui restera un chef-d'œuvre; nous ne rappellerons pas en détail les polémiques auxquelles cette pièce donna lieu entre MM. V. Sardou et P. Féval. En 1876, on remarqua dans la manière d'écrire du grand romancier une transformation complète; revenu à une foi plus vive, il voulut faire disparaître de ses œuvres tout ce qui pouvait porter atteinte à ses convictions nouvelles, et publia des éditions corrigées de ses œuvres; la collection donnée à la librairie Palmé, de 1877 à 1883, comprend 44 volumes. Paul Féval laisse deux pièces de théâtre inédites : *le Drame de la jeunesse* et *la Conspiration de Cellamare*, écrites en collaboration avec M. Charles Chincholle. Quelques-uns des ouvrages de P. Feval sont signés du pseudonyme de « sir Francis Trolopp ».

— M. Armand-Prosper FAUGÈRE, directeur des archives au ministère des

affaires étrangères, né le 10 février 1810 à Bergerac (Dordogne), vient de mourir. M. Faugère a consacré la plus grande partie de sa carrière littéraire à étudier la vie et les œuvres de Pascal et de sa famille. Il a écrit ou édité les ouvrages suivants : *La Vie et les bienfaits de La Rochefoucauld-Liancourt* (1835) ; — *Du courage civil ou L'Hôpital chez Montaigne* (1836) ; — *Éloge de Gerson* (1838) ; — *Éloge de Blaise Pascal* (1842) ; — *Lettres, opuscules et mémoires, de Mme Périer et de Jacqueline, sœurs de Pascal, et de Marguerite Périer, sa nièce,* publiés sur les manuscrits originaux (1845, in-8) ; — *Génie et écrits de Pascal.* Traduit de l'*Édinburg-Review,* de janvier 1847 (1847, in-8) ; — *Le Zollverein ou l'Union des douanes de la Prusse et des États allemands, de 1819 à 1841* (1859, in-8) ; — *Journal du voyage de deux jeunes seigneurs hollandais à Paris en 1657 et 1658* (1862, in-8.) ; — *La Vérité vraie sur la publication des Mémoires de Mme Roland* (1864, in-8) ; — *Fragments de littérature morale et politique* (1865, 2 vol. in 12) ; — *Défense de Blaise Pascal, Newton, Galilée, etc., contre les faux documents de M. Chasles* (1868, in-4) ; — *Écrits inédits de Saint-Simon.* M. Faugère, qui avait fondé, en 1836, le *Moniteur religieux,* collabora beaucoup plus tard au *Correspondant,* au *Temps* et à la *Revue du XIXe siècle.*

— M. Arthur Mangin, économiste, né à Paris, le 19 décembre 1824, est mort dans cette ville le 11 mars. M. Mangin, après s'être livré avec ardeur à l'étude de la chimie, se consacra tout entier aux travaux d'économie politique et de vulgarisation scientifique. Outre les nombreux articles qu'il a donnés au *Nouveau Journal des connaissances utiles,* au *Correspondant,* au *Magasin pittoresque,* à l'*Économiste français,* nous citerons parmi ses publications : *La Révolte au Bengale en 1857 et 1858. Souvenirs d'un officier irlandais, précédés d'une introduction géographique, descriptive et historique* (1861, in-8, avec 4 gravures.) ; — *Voyage scientifique autour de ma chambre, avec une préface-anecdote, par Pitre-Chevalier* (1862, in-8 illustré) ; — *Voyages et découvertes outre-mer, au XIXe siècle.* Illustrations de M. Durand-Brager (1862, in-8) ; — *Les Mystères de l'Océan* (1863, in-8 ; 1882, in-4 illustré) ; — *L'Air et le monde aérien.* Illustrations de MM. Freeman, Yan'Dargent, etc. (1864, in-8 ; 1883, in-4 illustré.) — *Le Désert et le monde sauvage.* Illustrations par MM. Yan'Dargent, Foulquier et W. Freeman (1865, in-8) ; — *Les Savants illustres de la France.* Nouvelle édition refondue et augmentée, ornée de 16 portraits authentiques dessinés par M. Bocourt (1865, in-8) ; — *Les Jardins, histoire et description.* Dessins par A. Daubigny, V. Foulquier, Français 1867, in-4) ; — *Les Poisons* (1868, in-4, illustré) ; — *Nos ennemis et nos alliés, études zoologiques.* Illustrations par Bayard, W. Freeman, Gerlier et Yan'Dargent (1869, in-8) ; — *Les Plantes utiles* (1869, in-8, illustré) ; — *Pierres et métaux* (1871, éd. in-8) ; — *L'Homme et la Bête* (1873, in-8) ; — *Voyage à la Nouvelle-Calédonie, suivi de : Les Bêtes criminelles au moyen âge* (1883, in-8) ; — *Histoire des jardins anciens et modernes* (1886, éd. in-4, avec 70 gr.).

— Nous avons signalé la mort de M. le baron de Fontarèches, décédé dans son château de Fontarèches (Gard). Nous devons mentionner les ouvrages dus à la plume de cet écrivain politique : *La Souveraineté du peuple ; — La Décentralisation ; — Monarchie et liberté ; — Révolution et despotisme ; — La Vraie question ; — Libéralisme et révolution.* (Brochures in-12, d'environ 100 p. chacune. Paris, E. Dentu, éditeur). M. le baron de Fontarèches était aussi poète à ses heures ; il a laissé en manuscrits une traduction libre, en excellents vers, de la plupart de nos livres saints : nous faisons des vœux pour que cette œuvre soit un jour publiée.

— On annonce encore la mort : de M. Étienne Bagnol, poète provençal mort récemment à Mazan (Vaucluse ;) — de M. Barafort, conseiller hono-

raire à la Cour de cassation, à qui on doit plusieurs ouvrages, entre autres le *Traité théorique et pratique de la séparation du patrimoine* et *Le Partage d'ascendants,* mort le 6 mars à Colognac (Gard); — de M. Pierre-Eugène BASTÉ, né à Paris, le 16 décembre 1810, auteur dramatique qui a écrit sous le pseudonyme d'Eugène et d'Eugène Grangé, un très grand nombre de pièces de théâtre, drames, vaudevilles, comédies, mort le 1er mars, à l'âge de 77 ans; — de M. Félix-François-Jean CANTAGREL, député de la Seine, né à Amboise, le 27 juin 1810, qui a publié, de 1843 à 1848, plusieurs brochures littéraires et économiques, mort le 27 février; — de M. Émile DUCHESNE, qui laisse des ouvrages de jurisprudence estimés et une *Table analytique d'arrêts criminels de la Cour de cassation depuis la fondation,* mort à 67 ans; — de M. le baron DUFOUR, auteur de l'*Aide-Mémoire du président d'assises,* mort à 86 ans; — de M. Guillaume EICHLER, auteur de travaux sur la *Flore du Brésil* et sur la *Morphologie des phanérogames;* — de M. le général FARRE, né à Valence (Drôme), en 1816, qui a écrit des *Observations sur les réformes militaires à l'étude* (1883, in-8), mort à la fin de mars; — de M. l'abbé Pierre-Étienne FAVRE, né le 12 février 1812, à Joinville (Eure-et-Loir), orientaliste distingué, auteur de plusieurs travaux sur la langue malaise, qu'il professait à l'École des langues orientales vivantes, de Paris, mort à 75 ans; — du romancier Léo GONDEAU, plus connu sous le pseudonyme de Léo MONTANSEY, mort à Philippeville, à 34 ans; — de M. Charles-Adrien GUERRIER DE HAUPT, littérateur, ancien directeur de l'École normale, mort dans sa 80e année; — de M. Louis HERMAN, à qui on doit un ouvrage important sur *Les Rivalités des Français et des Anglais dans l'Inde,* mort à Loches (Indre-et-Loire), à l'âge de 71 ans; — de M. Théotiste LEFÈVRE, auteur du *Guide du compositeur d'imprimerie,* mort le 8 mars; — de M. le docteur LENDET, auteur de travaux de clinique, mort le 5 mars, à Rouen; — de M. Léonce PERSON, qui laisse des travaux d'érudition et des études fort originales sur la musique dans les temps antiques, mort à Paris; — de Mme RÉGNIER, née à Paris, en 1840, qui a publié, sous le pseudonyme de Daniel DARC, un grand nombre de romans et de pièces de théâtre; — de Mlle Céline RENARD, connue sous le nom de Marie JENNA, qui laisse plusieurs ouvrages : *Élévations chrétiennes, le Livre des Mères, Mes Amis et mes Livres, Pensées d'une croyante;* — de M. Gustave RICOUARD, qui a composé des romans et des pièces de théâtre, mort à l'âge de 34 ans; — de M. le docteur SARAZIN, auteur de *Récits sur la dernière guerre franco-allemande* (1886, in-8).

— A l'étranger on signale la mort : du général espagnol D'ALGARA, comte DE VERGARA, né en 1817, auteur d'un drame en cinq actes; — d'un publiciste russe fort connu, Élie ARSENIEV, qui a contribué à la création du *Bulletin pétersbourgeois,* fondé la *Gazette de Pétersbourg,* collaboré à la *Poste du Nord* et, en dernier lieu, au *Messager historique* de Souvorine, mort le 28 février; — de l'acteur russe Théodore BOURDINE, qui laisse les ouvrages suivants : *Abécédaire de l'art dramatique* et *Mémoires* sur sa carrière dramatique, édités seulement en partie, mort le 8 mars; — de Mgr CYBICHOWSKI, évêque suffragant de l'archevêque de Gnesen et de Posen, né le 26 mars 1828, à Obiezbersenze (diocèse de Posen), orientaliste distingué, mort à Gnesen, le 7 mars; — du R. P. DELPECH, de la Compagnie de Jésus, né le 10 novembre 1835, mort à Callicoulam, missions du Maduré (Indes Orientales); — de M. DOORMAN, rédacteur en chef du *Daglad van Zuid Holland en's Gravenhagen,* journal conservateur, mort à 60 ans; — du botaniste A.-W. EICHLER, mort le 2 mars à Berlin, à l'âge de 48 ans; — de don ESCOBAR, premier marquis DE VALDEGLESIAS, fondateur directeur de *la Epoca,*

l'un des journaux politiques les plus répandus de l'Espagne, mort à Madrid; — de M. FROMMANN, littérateur et historien, auteur de nombreuses publications, mort le 6 janvier, à Nuremberg; — de l'historien Carl GRÜN, mort à Vienne, le 18 février, âgé de 70 ans; — de l'écrivain KRAZZEWASKY, publiciste polonais, mort à Genève, le 19 mars; — du Dr Gust. KIRCHENPAUER, premier président de la Société de géographie de Hambourg, mort dans cette ville le 3 mars; — du Dr Carl MUNDE, auteur de travaux sur les sciences médicales, mort le 8 février, à Gœrz, à 82 ans; — du conseiller d'État russe Jean OSSININE, né à Copenhague en 1838, qui collabora à la *Lecture chrétienne*, mort le 8 mars; — de l'ex-jésuite Charles PASSAGLIA, né à Lucques, le 2 mai 1812, auteur de plusieurs travaux de philosophie et de théologie dogmatique, qui avait abandonné la Compagnie de Jésus et s'était rangé au parti des libéraux italiens, mort à Turin; — de M. le baron RENAUD DE REICHENBACH, chimiste autrichien, mort à Pratz; — du conseiller d'État russe Jules SCHREÏER, qui jouissait d'une grande réputation comme correspondant des journaux, fondateur de la *Gazette Novosti* (Nouvelles), auteur d'une *Histoire de la nation polonaise*, mort le 15 février, à 52 ans; — de la princesse Caroline DE SAYN WITGENSTEIN, l'exécutrice testamentaire de Liszt, et à laquelle on doit divers ouvrages; — de l'archéologue Anton VIDTER, mort à Vienne, le 1er mars, à 78 ans.

INSTITUT. — *Académie française.* — Le 24 mars, l'Académie a nommé son bureau pour le second trimestre de 1887. M. G. Boissier est élu directeur, M. Ed. Hervé, chancelier.

— Le jeudi 31 mars, a eu lieu la réception de M. Leconte de Lisle, élu en remplacement de M. Victor Hugo. C'est M. Alexandre Dumas qui a répondu au récipiendaire.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.—L'Académie a procédé, le 25 mars, à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. Germain, décédé. Au premier tour de scrutin, M. Saglio a obtenu 18 voix; M. Célestin Port, 14, et M. Ménant, 8. Au second tour, M. Saglio a été élu par 31 voix contre 9 à M. C. Port.

Académie des Sciences morales et politiques.—L'Académie a procédé, le 19 mars, à l'élection d'un associé étranger. M. Thonissen, belge, a été élu par 29 voix sur 35 votants.

CONGRÈS. — La cinquante-quatrième session du Congrès annuel de la Société française d'archéologie aura lieu à Soissons et à Laon, du 23 au 30 juin 1887, sous la présidence de notre confrère, M. le comte de Marsy. MM. l'abbé Pécheur et Adr. de Florival, ont été désignés comme secrétaires généraux du congrès.

— M. le baron de Baye a déjà publié à la suite du Congrès des Américanistes de Turin (septembre 1886), un compte rendu sommaire des discussions tenues à cette réunion; M. Vincenzo Grossi nous donne à son tour, sous le titre de *Relazione sommaria del VI Congresso internazionale degli Americanisti*, (Roma, 1886, in-8, 23 p.), un résumé des travaux du Congrès. Ces comptes rendus privés méritent d'autant plus d'être signalés que depuis quelques années les publications officielles des Congrès des Américanistes ne paraissent qu'avec la plus grande irrégularité. En effet, si nous avons le volume de Copenhague (1883), nous attendons toujours ceux de Bruxelles (1879), et de Madrid (1881).

CONCOURS ET PRIX. — Par décret du roi des Belges, le prix de 10,000 fr. fondé par le Dr Guinard, et destiné à l'auteur du meilleur ouvrage ou de la meilleure invention pouvant améliorer la situation intellectuelle et maté-

rielle de la classe ouvrière, sera décerné pour la quatrième fois en 1887. D'après cet arrêté, on doit faire parvenir à M. le ministre de l'agriculture les manuscrits et travaux soumis au concours, avant le 1er juillet 1887.

— L'Académie des Jeux Floraux de Toulouse vient de procéder au jugement des nombreux ouvrages en vers ou prose, présentés au concours de 1887. Elle avait reçu 286 pièces de poésies diverses, 53 odes, 49 poèmes, 19 épîtres, 1 drame en vers, 2 églogues, 19 idylles, 56 élégies, 15 ballades, 30 fables, 139 sonnets libres, 62 sonnets à la Vierge, 18 hymnes, 5 pièces pour le prix Roquemaurel, 8 discours en prose. Soit un total de 753 ouvrages.

Les neuf ouvrages suivants ont été couronnés :

1° *Notre-Dame de Paris,* ode, par M. G. Deroure, attaché à la Banque de France, de Paris, a obtenu un œillet; — 2° *Dans l'Infini*, ode, par M. Marc Bonnefoy, de Charenton (Seine), a obtenu un œillet; — 3° *Les Mois*, poème, par M. Charles Desroches, de Paris, ont obtenu une églantine d'argent ; — 4° *La Fiancée bretonne,* poème, par M. Lacoute, notaire à Sainte-Marie (île de Ré), a obtenu un œillet;—5° *A la Frontière*, poème, par M. Amédée Béésau, de Paris, a obtenu une violette d'argent; — 6° *Le Rouet de Marie*, ballade religieuse, par M. Henri Mériot, de Rochefort-sur-Mer (Charente-Inférieure), a obtenu un lis réservé; — 7° *Le Petit canapé,* fantaisie poétique, par Mlle Suzanne de Milhau, de Paris, a obtenu un œillet; — 8° *Le Génie artistique à Toulouse,* pièce concourant pour le prix Roquemaurel, par M. Élie Sorin, de Paris, a obtenu une violette d'argent; — 9° *Joubert, écrivain et moraliste*, discours en prose, par M. Gaston David, de Bordeaux, a obtenu l'églantine d'argent. — L'Académie des Jeux Floraux a mis au concours pour l'année 1888 les sujets suivants : 1° Discours en prose (immortelle d'or) : *Étude historique sur l'instruction populaire dans le Languedoc et particulièrement à Toulouse, dans les siècles qui ont précédé le nôtre* ; — 2° Discours en prose (jasmin d'or) : *La Philosophie chrétienne et le pessimisme contemporain.* — Le jasmin d'or est un prix qui a été récemment fondé par Mme la marquise de Blocqueville. Il se donne tous les deux ans.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 4 mars, M. Heuzey lit un mémoire sur un certain nombre de monuments de l'Asie mineure récemment entrés au musée du Louvre.— Le 14 mars, M. Delaville Le Roulx fait une communication sur les statuts de l'Ordre de l'Hôpital. M. Julien Havet lit ensuite un mémoire sur l'écriture secrète de Gerbert, pape sous le nom de Sylvestre II. M. Havet a retrouvé la clef de cette écriture. — Dans la séance du 18 mars, M. Mowat lit une note sur une inscription osque accompagnée de types monétaires.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 5 mars, M. Levasseur a fait une communication sur la population de la France. — Le 12 mars, M. Carnot termine sa lecture sur le Saint-Simonisme. — Dans la séance du 19 mars, M. Carrau a communiqué une étude historique et critique sur les arguments de Platon, dans *Phédon,* relativement à l'immortalité de l'âme. — Le 26 mars, M. le vicomte d'Avenel a donné lecture d'un mémoire sur la dîme et les biens du clergé sous Richelieu.

L'Annuaire bibliographique de la République Argentine. — L'*Anuario bibliográfico de la República Argentina*, créé par M. Alberto Navarro Viola et continué par ses amis, est une intéressante publication qui nous fournit beaucoup de renseignements, qu'il serait difficile de se procurer ailleurs. L'Annuaire de 1886 (in-8 de XLVII-465 p.) n'est point seulement une riche

nomenclature bibliographique; des notices fort bien faites accompagnent souvent la mention des ouvrages. Le nombre de ceux qui ont paru en 1879 était de 472, il est de 1149 en 1884, et le nombre des auteurs est passé de 290 à 631. Tous les genres y sont représentés: au contraire de ce qui se passe en Europe, les études historiques y paraissent singulièrement négligées, et les romanciers y sont rares. L'*Annuaire* que nous avons sous les yeux n'indique guère que quatre ou cinq romans, auxquels les notices ne semblent pas accorder une grande valeur. Le théâtre n'y figure, pour ainsi dire, que comme traduction de livrets d'opéras italiens. Le chapitre le plus intéressant est celui consacré aux publications périodiques, journaux et revues. La République Argentine n'en compte pas moins de 433, des journaux pour la plupart. On y retrouve, sous les mêmes noms que chez nous, toutes les nuances d'opinions qui divisent la vieille Europe. Il y a un *Figaro*, un *Gil Blas*, un *Times*, une *Justice*, etc. Les journaux à tendance révolutionnaire et sociale paraissent y occuper une large place. A la bibliographie de la République Argentine est joint un chapitre consacré aux publications faites dans les autres gouvernements de l'Amérique du Sud. C'est la partie la plus faible de l'ouvrage, étant manifestement trop incomplète. Nous aurions voulu que les auteurs de l'*Annuaire argentin* nous donnassent des renseignements moins parcimonieux sur la bibliographie des autres États sud-américains. Le Chili, par exemple, où la vie littéraire est assez considérable, y est passé à peu près sous silence. Réserve faite de cette observation, remercions les amis de M. Viola d'avoir eu la pensée de continuer l'œuvre entreprise par le savant publiciste argentin; en le faisant ils ont non seulement bien servi sa mémoire, mais encore rendu un grand service à leur patrie, trop peu connue chez nous et très digne d'y être appréciée.

L'Académie étrusque. — Chaque jour, les différentes branches des sciences, en prenant de nouveaux développements, tendent à se spécialiser, et leurs adeptes cherchent à former des groupes qui créent des organes spéciaux pour leurs études. C'est ce qui vient d'arriver pour l'*Archéologie étrusque* qui, jusqu'à ce jour, était restée confondue dans l'archéologie classique. L'*Académie étrusque* a été ainsi formée par MM. Fabretti, Helbig et Casati. Divisée en sections, par nationalités, la branche française comprend six membres : MM. Gaston Boissier, le prince Ladislas Czartoryski, C. Casati, Edmond Le Blant, A. Héron de Villefosse et le baron de Witte. La première livraison de ses mémoires renferme un travail sur la *Gens, origine étrusque de la gens romaine,* par M. Casati. (Paris, F. Didot, 1886-1887, in-8, 18 p.)

Le dernier Siège de Dole par les Français en 1674. — Jadis capitale de la Franche-Comté, actuellement tombée au rang de simple sous-préfecture du Jura, la cité de Dole a connu, dans le passé, des jours glorieux. Divers auteurs ayant écrit sur cette province, soit d'une façon générale, soit spécialement sur Dole, tels que MM. de Persan (*Recherches historiques sur la ville de Dole,* 1812); E. Rougebief (*Histoire de la Franche-Comté ancienne et moderne,* 1851); L. de Piépape (*Histoire de réunion de la Franche-Comté à la France,* 1881); E. Puffeney (*Histoire de Dole,* 1882), ont parlé du dernier siège de Dole par les Français. Mais aucun n'avait donné, sur cet événement, les détails particuliers et nouveaux, à certains égards, que nous offre l'étude de M. Vayssière. (Dole, Vernier-Arcelin, in-8 de 132 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*). Quand on lit cet intéressant travail, on se demande avec étonnement pourquoi les populations comtoises, françaises par les mœurs, la langue et les insti-

tutions, sont restées, jusqu'à la dernière heure et en dépit des vexations impolitiques de la cour de Madrid, fidèles à la monarchie espagnole dont elles relevaient. La raison principale, selon M. Vayssière, est que les Comtois avaient en haine la religion dite réformée, reconnue libre en France et qu'ils entendaient ne point être autorisée parmi eux. Pour M. Vayssière, c'était du fanatisme; pour nous, c'est l'indice de convictions profondes. La conclusion à tirer de cette étude, c'est que les Comtois doivent se féliciter d'être entrés, depuis deux siècles et un peu plus, dans la grande patrie française : affinité de race et communauté d'intérêts ont reçu à la fois satisfaction. Ajoutons que leurs croyances catholiques n'ont point eu à souffrir de l'invasion du protestantisme suisse ou montbéliardais, surtout dans le département du Jura où les protestants sont en très petit nombre.

Livres mis a l'Index. — La S. Congrégation de l'Index a mis à l'*Index* une brochure éditée par la librairie A. Ghio, de Paris, sous le titre de : *Le Pape et l'Allemagne.*

Paris. — Annonçons la publication d'un *Album paléographique ou Recueil de documents importants relatifs à l'histoire et à la littérature nationales, reproduits en héliogravure, d'après les originaux des bibliothèques et des archives de la France, avec notices explicatives par la Société de l'École des chartes* (gr. in-fol. de 50 planches). Les fac-similés sont précédés d'une introduction de 12 pages, due à M. L. Delisle. (Édition à 350 exemplaires; prix : 150 fr.)

— Nous devons signaler un tirage à part des articles publiés dans la *Défense,* par M. l'abbé F. Lagrange, sur *la Lettre du cardinal Jacobini et la Politique pacificatrice de Léon XIII* (Paris, Chaix, in-16 de 32 p.).

— La librairie A. Savine met en vente la 3e édition d'un ouvrage intitulé: *La Russie juive*, par Kalint de Wolski.

— Viennent de paraître à la librairie Welter les *Excerpta Colombiniana* (in-8 de LXXV-320 p. avec grav.) de M. Harrisse, dont nous avons annoncé la publication au mois de septembre dernier (*Polybiblion,* XLVII, p. 279).

— MM. Maisonneuve et Ch. Leclerc (librairie orientale et américaine) ont mis sous presse un recueil de *Contes populaires de la Basse-Bretagne*, dû à M. F. M. Luzel, et le tome VI des *Mémoires et documents pour servir à l'histoire des origines françaises des pays d'outre-mer*, publiés par M. P. Margry. Le tome V de cette dernière collection, qui vient de paraître, porte pour titre spécial : *Première Formation d'une chaîne de postes entre le fleuve Saint-Laurent et le golfe du Mexique (1683-1724).* Il comprend CLX-699 p. et 1 planche (gr. in-8).

— M. J. Guiffrey vient de publier une notice historique et critique sur *La Tapisserie de la chaste Suzanne* (Paris, E. Plon, in-4 de 53 p. et 4 photograv.). Cette étude est précédée d'une introduction de M. Paul Marmottan.

— A paru au commencement de mars un ouvrage de M. Germain Bapst, intitulé : *Études sur l'orfèvrerie française au XVIIIe siècle : les Germain, orfèvres-sculpteurs du roi* (Rouam, in-8 de XXXI-254 p. avec grav. et pl.).

— La librairie Nadaud a annoncé à la fin de mars la mise en vente de la première livraison du *Supplément à l'iconographie générale et méthodique du costume du IVe au XIXe siècle*, par Raphaël Jacquemin. Ce *Supplément*, qui sera publié à raison de dix planches tous les deux mois, se terminera par une table méthodique.

— Paraîtra en mai *La Reliure française en 1887. Recueil de cent planches inédites*, avec préface et notes de M. Roger de Parnes (E. Rouveyre).

— Les visiteurs de l'exposition annuelle de peinture et de sculpture connaissent bien les deux importantes publications éditées chaque année à cette occasion par la librairie d'art de L. Baschet : le *Salon de 1887* et le

Figaro-Salon, qui vont faire leur réapparition au mois de mai. Le *Salon de 1887* comprendra douze livraisons, qui paraîtront hebdomadairement, et le *Figaro-Salon*, cinq numéros. Dans l'un et dans l'autre, on trouvera une étude critique sur le Salon et de nombreuses gravures, photographures et fac-similés de dessins originaux.

— La première livraison de *l'Anthologie des poètes français du XIXe siècle*, en vente à la librairie A. Lemerre, renferme des poésies d'Arnault, d'André et de Marie-Joseph Chénier, de Châteaubriand, de Chênedollé et de M. Legouvé.

— A paru en mars à la librairie Berger-Levrault l'*Annuaire de la marine et des colonies pour 1887* (in-8).

— L'article publié par M. l'abbé de Broglie dans le numéro de novembre 1886 des *Annales de philosophie chrétienne* sur *l'Histoire religieuse d'Israël* et *la Nouvelle Exégèse rationaliste* a fait l'objet d'un tirage à part (Paris, au bureau des *Annales*, in-8 de 30 p.).

— A paru en mars, à la librairie académique Perrin, un ouvrage de M. H. Wallon, membre de l'Institut, sur *L'Autorité de l'Évangile. Examen critique de l'authenticité des textes et de la véracité des récits évangéliques* (1 fort vol. in-18).

— M. Eugène Rendu a extrait du *Bulletin de la Société générale d'éducation* une brochure de 16 p. in-8, contenant un article sur *Les Petits noviciats des congrégations enseignantes.*

— A paru récemment à la librairie académique Perrin, le *Journal du corsaire Jean Doublet, de Honfleur, lieutenant de frégate sous Louis XIV*, publié par M. Ch. Bréard, d'après le manuscrit autographe, avec introduction et notes (in-8).

— Un des descendants du général de Durler a dernièrement fait don au musée Carnavalet, d'une pièce fort curieuse qui n'est autre que le dernier « ordre » signé par Louis XVI ; il est daté du 10 août 1792 ; le roi enjoint à une compagnie de Suisses placée sous les ordres du capitaine de Durler, de cesser toute résistance et d'abandonner les Tuileries, que venait de quitter la famille royale. A ce précieux document sont jointes deux lettres adressées par Louis XVIII et par le duc de Berry à M. de Durler.

ALSACE. — Nous avons reçu une brochure renfermant les *Paroles prononcées par M. l'abbé Péley,... aux obsèques solennelles des victimes de l'explosion du 10 mars 1887, à Belfort* (Belfort, typ. d'A. Pélot, in-8 de 14 p.). Une liste des victimes (9 morts et 8 blessés) fait suite au discours.

ANJOU. — Outre la récente publication de M. Joubert, dont le *Polybiblion* rendra compte : *Étude sur les misères de l'Anjou aux XVe et XVIe siècles*, et *Une famille de seigneurs calvinistes du Haut-Anjou ; les Chivré, marquis de la Barre de Bierné*, nous devons encore mentionner l'ouvrage de M. Perron-Gelineau : *Candé ancien et moderne* (Nantes, E. Grimaud, in-8 de IV-278 p.).

ARTOIS. — M. Pagart d'Hermansart vient de publier une nouvelle brochure intitulée : *Les Cygnes de Saint-Omer. Fiefs et hommages. La garenne du roi* (Saint-Omer, imp. H. d'Homont, in-8 de 21 p.). M. Pagart d'Hermansart rappelle que, dans tout le nord de la France, le droit de posséder des cygnes était un privilège seigneurial. En 1336, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, comte de Flandre et d'Artois, se réserve expressément la « garenne des cygnes » dans la châtellenie de Saint-Omer. Plus tard, les divers souverains de l'Artois concédèrent à certains seigneurs le droit de placer des cygnes dans leur garène. « Ces gracieux oiseaux » disparurent presque entièrement à l'époque du siège que Saint-Omer eut à subir en 1638.

BOURGOGNE. — L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, va faire mettre sous presse le *Supplément à la Bibliographie bourguignonne* de M. Ph. Milsand. Ce supplément comprendra des travaux publiés sur la Bourgogne, de 1884 jusqu'à ce jour; l'auteur recevra avec empressement les indications bibliographiques relatives aux ouvrages parus pendant cette période.

— Signalons une publication de M. J. Durandeau, intitulée : *Une exécution populaire à Vitteaux (Côte-d'Or), en 1790* (Dijon, imp. Darantière, petit in-8 de 31 p.).

BRETAGNE. — M. le comte Anatole de Brémond d'Ars, président sortant de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure, a fait imprimer l'*Allocution*, prononcée par lui à l'installation du bureau triennal (Nantes, imp. de l'*Union bretonne*, in-16 de 68 p.). Cette petite brochure renferme de très intéressants détails sur les travaux de la Société pendant les trois dernières années. M. de Brémond d'Ars consacre d'abord aux membres décédés pendant cette période des notices, dont quelques-unes, notamment celle qui est relative à M. le baron de Wismes, fournissent des renseignements biographiques et bibliographiques que l'on chercherait vainement ailleurs. Après avoir rappelé l'heureux succès du Congrès de la Société française d'archéologie réuni à Nantes, et des expositions qui eurent lieu ensuite dans la même ville, M. de Brémond d'Ars donne un aperçu rapide des récentes publications des membres de la Société.

— M. le baron Hulot de Collart-Sainte-Marthe a fait tirer à part l'article qu'il a publié dans la *Revue historique de l'Ouest*, sous le titre de *Revue d'armes au XVe siècle* (Nantes, Forest et Grimaud, in-8 de 13 p.).

— M. L. de la Sicotière continue la publication de sa *Biographie-bibliographie*; le 3e fascicule, récemment paru, est consacré à *Maufras du Châtellier* (Nantes, imp. de Forest et Grimaud, in-8 de 12 p.).

— M. G. G. Ropartz vient de faire imprimer une *Étude sur les trente mélodies bretonnes publiées par M. L.-A. Bourgault-Ducoudray* (St-Brieuc, imp. F. Guyon, in-8 de 6 p).

— Nous avons reçu *Une première grand'messe en Bretagne* (Périgueux, imp. de Cassard, in-8 de 39 p.). Cette brochure renferme le Discours prononcé par M. l'abbé F. Merrien en l'église paroissiale de Notre-Dame de Guingamp, le 15 août 1886, à l'occasion de la première grand'messe de M. l'abbé Joseph Guérin.

CHAMPAGNE. — Vient de paraître : *La Justice criminelle et le bourreau à Châlons et dans quelques villes voisines*, par Louis Grignon (Châlons-sur-Marne, Thouillet, in-12 de 108 p.).

— M. N. Rondot a extrait de la *Revue française*, sa Notice sur les *Peintres de Troyes du nom de Pothier* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8 de 27 p.).

FLANDRE. — Nous avons reçu l'*Université de Douai*, par Louis Galembier (Lille, 24 colonnes du journal *La Vraie France*) étude tracée d'après le livre de M. le chanoine Dehaisnes. On voit (la note de la page 21 en est la preuve) que l'auteur n'a jamais eu en mains de documents manuscrits.

FRANCHE-COMTÉ. — M. l'abbé Chamouton, directeur au grand séminaire de Lons-le-Saunier, a tout récemment fait imprimer à Lons-le-Saunier, chez Mayet, quatre opuscules dont voici l'énoncé : *La Révérende Mère Étiennette Delizet (sœur Marie-Étienne de l'Annonciade), première professe de l'Ordre de l'Annonciade en deça des monts, prieure du monastère de Nozeroy, et les origines de l'Annonciade* (in-8 de 147 p.); — *Vie admirable de sainte Colette* (in-8 de

88 p.); — *Sainte Claire d'Assise, première abbesse du monastère de Saint-Damien (1194-1253)*; — *Le monastère des Ursulines de Nozeroy (1647-1778)*, notice historique rédigée d'après les manuscrits des religieuses (Lons-le-Saunier, lib. catholique de C. Martin, in-8 de 43 p.). L'histoire religieuse de la Franche-Comté, du Haut-Jura principalement, trouve une vive expression dans ces brochures qui ne peuvent manquer d'attirer l'attention des compatriotes éclairés de M. Chamouton.

LANGUEDOC. — M. F. Castets a extrait de la *Revue des langues romanes* ses *Recherches sur les rapports des chansons de geste et de l'épopée chevaleresque italienne, avec textes inédits empruntés au manuscrit H 247 de Montpellier* (Montpellier, Hamelin, in-8 de VI-262 p.). Les textes publiés comprennent des fragments du *Renaud de Montauban*, du *Maugis d'Aigremont*, le *Vivien de Monbranc*.

— Monographie locale à signaler : *Goudargues, son abbaye, son prieuré, la Bastide-d'Orniols, son annexe, sa paroisse*, par M. l'abbé Roman, curé de Goudargues (Nîmes, Gervais-Bedot, in-16 de 230 p. Extrait du *Bulletin du Comité de l'art chrétien*.)

LORRAINE. — Nous avons reçu cinq brochures de M. Léon Germain : *Les Fondeurs de cloches lorrains* (in-8 de 24 p.); — *Les Épitaphes de l'église d'Étain* (in-8 de 32 p.); — *Devises horaires lorraines* (in-8 de 11 p.); — *Le Calice de saint Gérard* (in-8 de 12 p.); — *La Famille Parspergaire (XVe-XVIe siècles)*. Les trois premières sont extraites des *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc* (imprimerie Constant-Laguerre); la quatrième est tirée du *Journal de la Société d'archéologie lorraine*.

LYONNAIS. — M. N. Du Puitspelu se propose de publier en fascicules séparés les *Fragments en patois du Lyonnais*, qu'il insère dans la *Revue du Lyonnais*. Le premier fascicule a récemment paru (Lyon, imp. Mougin-Rusand, in-8 de 16 p.).

— L'article publié dans *la Controverse et le Contemporain* par le P. J. Van den Gheyn sur *la Science des religions, essai historique et critique*, a été tiré à part (Lyon, Vitte et Perrussel, in-8 de 59 p.).

— La librairie Vitte et Perrusel, de Lyon, a édité l'*Oraison funèbre de S. E. le cardinal Caverot, archevêque de Lyon et de Vienne, primat des Gaules*, prononcée par Mgr Gaspart Mermillod dans l'église primatiale de Saint-Jean, à Lyon (gr. in-8.)

— A tout récemment paru chez Dizain et Richard, à Lyon, un volume de M. Armand Victorin : L'*Ancienne place des Célestins, son théâtre, ses cafés-chantants, ses restaurants et ses estaminets* (in-12 carré avec gravure à l'eau-forte).

MAINE. — La *Revue historique de l'Ouest* nous signale d'importantes publications de textes relatifs au Maine : le *Mémoire chronologique de Maucourt de Bourjolly sur la ville de Laval, suivi de la Chronique de Guitet de la Houllerie* (Laval, imp. de L. Moreau, 2 vol. in-8), dont le texte a été établi et annoté par feu J. Le Fizelier et publié par M. A. Bertrand de Broussillon, qui a pu ajouter aux notices de son devancier de nouveaux éclaircissements; — *Notes de feu M. L. J. Morin de la Beauluère* (Laval, imp. de L. Moreau, in-8), publiées par M. Louis Morin de la Beauluère.

NORMANDIE. — M. Veuclin, de Bernay, a publié : *Les Auxiliaires des Trinitaires en Normandie; la Confrérie de charité et de la rédemption des Captifs de Saint-Aubin-le-Guichard* (in-8 de 42 p. Bernay, Veuclin), et *les Guerres de la Révolution et les Bernayens* (Bernay, Veuclin, in-8 de 74 p.).

Ont paru également : *Étude sur le fief du Quesney-Vauville et sur ses anciens seigneurs*, par M. Boittard de Glanville (Caen, Delesques, in-8 de 70 p.);

Yves d'Évreux ou essai de colonisation au Brésil chez les Tapinambos, de 1612 à 1614, par le docteur Sémelaigne (Paris, Jouaust, in-12 de 48 p.).

— M. Armand Gasté a fait imprimer chez Valin, à Caen, 4 pages in-8 contenant ses *Notes sur Segrais,* dont le premier paragraphe est consacré à *l'Édition caennaise des « Divers portraits » de Mademoiselle de Montpensier.*

— Nous avons reçu deux extraits de l'*Annuaire normand pour 1886,* consacrés par M. E. de Beaurepaire, l'un aux *Artistes normands au Salon de 1886* (18 p. in-8), l'autre à une *Notice sur M. Léopold Quénault, sous-préfet honoraire,* et archéologue distingué, connu par différents travaux d'histoire locale (14 p. in-8).

— M. F.-E. Leherpeur-Dupray, curé de Bény-sur-Mer (Calvados), a composé une fort intéressante *Notice sur la paroisse de Bény-sur-Mer* (Caen, imp. de Ve A. Domin, in-8 de VIII-126 p.), et il n'est certes pas besoin d'être disposé à l'indulgence pour trouver de l'attrait à cette brochure, qui rappelle par les faits qu'elle rapporte et même par le mode de rédaction, ces chroniques dans lesquelles les moines du moyen âge aimaient à retracer l'histoire de leur abbaye. Nous ne nous plaindrons pas de la concision des chapitres consacrés à l'histoire des premiers temps de Bény, les sources étant rares et peu sûres pour cette période ; mais à partir du 14 janvier 1674, date à laquelle remontent les registres de la paroisse, on trouve une grande abondance de renseignements, qui depuis la Révolution émanent de témoins oculaires. Nous signalerons particulièrement les notices consacrées aux seigneurs qui, à partir de 1210, ont exercé le droit de patronnage sur la paroisse de Bény, la liste chronologique des curés et une autre mentionnant les personnes inhumées dans l'église depuis 1703. M. F.-E. Leherpeur-Dupray fut nommé curé le 1er avril 1848, et dès lors pas un seul événement de quelque importance n'a échappé à son attention ; nous avons lu avec plaisir les passages relatifs à la reconstruction de l'église de Bény, qui a été la grande œuvre de M. Leherpeur-Dupray.

— Nous avons reçu un extrait des *Mémoires du Congrès archéologique de Montbrison,* intitulé *Des « Echea » ou vases acoustiques dans les théâtres antiques et les églises du moyen âge* (Caen, H. Delesques, 1886, in-8 de 25 p.), par M. A. Vachez.

— On nous a aussi adressé une *Monographie des œuvres ouvrières de Caen* (Caen, imp. de Ve A. Domin, in-8 de 44 p.), par M. Édouard de Sainte-Marie, qui a eu l'excellente idée de publier dans cette brochure, son rapport lu au Congrès de l'union des œuvres, le 4 août 1886.

POITOU. — Un érudit poitevin, dont nous avons récemment annoncé la mort, M. E. Bricauld de Verneuil, a laissé un travail manuscrit qui vient d'être imprimé, par les soins de M. Alfred Richard, archiviste du département de la Vienne, sous le titre de *Molière à Poitiers en 1648, et les comédiens dans cette ville, de 1646 à 1658* (Paris, Lecène et Oudin, gr. in-8 de 61 p.). Malgré les recherches les plus minutieuses, M. Bricauld de Verneuil n'a pu découvrir un document établissant nettement la présence de Molière à Poitiers, en 1648, et les indices qu'il a réunis « pour donner les caractères de la certitude à ses approbations », sont dignes d'attention, mais ne peuvent être considérés comme absolument probants. Ainsi, de ce que Molière demanda en novembre 1649, au maire de Poitiers, l'autorisation de venir passer dans la ville « un couple de mois », on n'en peut conclure qu'il y avait déjà séjourné l'année précédente ; c'est pourtant là le principal argument invoqué par l'auteur. On trouve plus de précision dans les curieux renseignements fournis dans les deux dernières parties, sur le séjour des troupes de comédiens à Poitiers, de 1646 à 1658, et sur les lieux où ils donnaient dans cette ville

leurs représentations théâtrales. Dix-huit extraits de registres divers terminent cette brochure, dont ils constituent les pièces justificatives.

— La notice biographique sur M. E. Bricauld de Verneuil, que M. A. Richard a placée en tête du travail précédent, nous apprend la prochaine publication de l'*Inventaire sommaire des archives communales de Civray*, rédigé par M. Bricauld de Verneuil ; il ne reste plus qu'à en faire les tables, tâche entreprise par M. Bardet.

PROVENCE. — On vient de distribuer aux souscripteurs le dernier fascicule d'une importante publication qui a duré plusieurs années : *Lou Trésor don Felibrige, ou Dictionnaire provençal-français, embrassant les divers dialectes de la langue d'oc moderne*, par Frédéric Mistral. (2 vol. in-folio de 1,165 et 1,196 p. Aix, Remondet; Avignon, Roumanille; Paris, H. Champion, 1879-1887. Pour les souscripteurs, 120 fr.).

— Viennent de paraître, à Marseille, imprimerie Barille, *Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie de Marseille pour la réception de M. Frédéric Mistral, le 13 février 1887*, gr. in-4 de 36 p.; *Une Séance de réception à l'Académie française en 1681*, récit d'un témoin oculaire, publié par M. l'abbé A. J. Rance, correspondant du ministère (Aix, imp. J. Rémondet Aubin, in-8 de 20 p.; et chez les libraires de Marseille, une pièce de vers de Mlle A. Montaudry : *Le Verbe aimer*.

— Sous presse à Aix : *M. de Monthyon en Provence. Discours de rentrée à la Conférence des Avocats*, par M. Georges de Mougins-Roquefort, avocat à la Cour.

— M. Marguery, avoué, a légué 20,000 fr. à la bibliothèque Méjanes d'Aix pour achat de livres. — M. Arbaud a fait don à la même bibliothèque d'une série d'ouvrages sur la langue chinoise.

VENDÉE. — M. Guénebault, publiciste de la Vendée, vient de faire tirer à part, cher Gouraud, à Fontenay-le-Comte, une *Étude historique sur l'avènement de la race Capétienne*, publiée dans la *Revue de la Société littéraire, artistique et archéologique de la Vendée* (oct.-déc. 1886).

ALSACE-LORRAINE. — Il n'est pas toujours bon de sortir de sa province ou de son domaine : Mgr X. Barbier de Montault doit en savoir quelque chose. Après avoir fait un voyage en Alsace-Lorraine, Mgr Barbier de Montault publia, en 1885, dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, une notice sur *Le Buste de saint Adelphe, d'après une gravure du XVIIe siècle*. Cet article fut vivement attaqué par M. A. Benoît dans la *Revue nouvelle d'Alsace-Lorraine*, et, depuis lors, les deux adversaires s'adressent presque trimestriellement de petites notes remplies d'aménité et littéralement farcies de science archéologique. Espérons que le *Dernier mot à un iconographe poitevin (Mgr Barbier de Montault), à propos de son article sur un buste alsacien* (*Revue nouvelle d'Alsace-Lorraine* de nov. 1886. Tirage à part, in-8 de 11 p.), ne mettra pas fin à ce curieux débat.

— La librairie Heitz et Mündel publie une série de *Contributions à la connaissance du pays et du peuple d'Alsace-Lorraine*. Le premier fascicule, qui traite de la *Limite des langues en Lorraine*, est dû à M. Constant This. Ce sujet n'avait encore été abordé que par Nabert, 1847. Le second fascicule reproduit le *Voyage au bain de Thomas Murner*, d'après l'édition de Strasbourg, 1514, avec éclaircissements, par Ernest Martin, professeur à l'Université de Strasbourg. Le commentateur parle longuement de l'amour des Teutons pour le bain, quoique certain passage de Tacite (*Germania*, 20), tende à prouver le contraire.

ALLEMAGNE. — La Commission historique du grand-duché de Bade a

entrepris la publication des actes des comtes palatins du Rhin, de 1214 à 1400. Le premier fascicule de ce recueil (*Regesten der Pfalzgrafen am Rhein*) a été édité par les soins de MM. A. Kock et J. Wille (Innsbruck, Wagner, gr. in-4 de 80 p.).

— Le Cours d'histoire universelle (*Lehrbuch der Weltgeschichte*), de M. le professeur J. B. Weiss, est arrivé à son huitième volume, actuellement en cours de publication; la seconde partie de ce tome vient d'être mise en vente (gr. in-8).

— A tout récemment paru à Darmstadt une biographie du prince Alexandre de Bulgarie, par M. Adolf Koch : *Fürst Alexander von Bulgarien. Mittheilungen aus seinem Leben und seiner Regierung* (Bergsträsser, gr. in-8 de 282 p.). L'auteur a rédigé ce travail d'après ses souvenirs personnels; le volume est orné d'un portrait du prince.

— *Napoléon Ier et sa cour* est arrivé à la troisième édition allemande.

— Signalons un remarquable ouvrage de littérature : *La Littérature du XIXe siècle*, par G. Brondes.

ANGLETERRE. — On annonce la publication, chez Macmillan and Co, de Londres, des *Letters between Carlyle and Goethe* et des *Reminiscences de Carlyle*, par M. Charles Eliot Norton; ce dernier ouvrage forme deux volumes.

— Doit paraître à Londres (W. Scott), avant l'été prochain, un volume des œuvres choisies du poète Philip Bourke Marston, dont nous avons signalé la mort dans notre dernière livraison; ce volume aura pour titre *For a song's sake* et sera précédé d'une introduction de M. William Sharp.

— M. Oscar Browning a fait, le 20 janvier dernier, à la « Royal Historical Society » une communication intitulée : *The Attitude of England towards the French Revolution and Napoleon*. C'est là un sujet qui a soulevé bien des controverses.

— M. Lecky vient de mettre sous presse la suite de son *History of England in the Eighteenth century*. L'*Academy* annonce la publication prochaine des volumes V et VI.

AUTRICHE. — La librairie Braumüller, de Vienne, a reçu en dépôt un travail de M. Kandelsdorfer sur l'orthographe et l'étymologie des noms géographiques de la Turquie : *Beiträge zur Rechtschreibung und Deutung türkischer geographischer Namen* (in-8 de 66 p.).

— En cours de publication, à Vienne, une *Histoire illustrée de l'armée austro-hongroise depuis l'origine jusqu'à nos jours* (in-8), publiée par M. G. Anger, libraire-éditeur.

— M. C. Hauser a fait exécuter un tirage à part de son Mémoire sur les voies romaines de la Carinthie (*Die Römerstrassen Kärntens*) inséré dans le tome XVI des publications de la Société anthropologique de Vienne (A. Hölder, 35 p.).

— On vient d'achever la traduction allemande des Œuvres de J. Verne.

BELGIQUE. — M. Jean Rénier a récemment fait paraître une *Histoire d'Andrimont et de l'ancienne commune des Croisiers*, qui forme un volume gr. in-8 de 530 p. (Verviers, imp. de A. Remacle). Selon M. Rénier, Andrimont est un antique *castellum*, établi par l'empereur Adrien.

— Voici, d'après le rapport adressé à M. le ministre de Moreau, l'indication des travaux publiés par la commission royale d'histoire en 1886 : *Cartulaire des comtes de Hainaut* (t. III), édité par M. Léopold Devillers; — *Mémoire du légat Onufrius sur les affaires de Liège, 1468*, édité par M. Stanislas Bormans; — *Relations politiques des Pays-Bas et de l'Angleterre sous le règne de Philippe II* (t. V), éditeur M. le baron Kervyn de Lettenhove; — *Corres-*

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] *tableau de la [illegible]*

[illegible] *langue bulgare*

[illegible] *Revue générale de la littérature [illegible]*

Les *Monuments relatifs à l'histoire des [illegible]* sont arrivés au XVe volume.

M. V. Jagic vient d'écrire une *Histoire de la littérature croate et serbe.*

DANEMARK. Lorsque le folk-loriste Svend Grundtvig fut enlevé à la science, en 1883, sa volumineuse collection d'*Anciens chants populaires du Danemark (Danmarks gamle Folkeviser)* était en cours de publication. La cinquième et dernière livraison du tome IV, qui a été éditée après sa mort (Copenhague, in-4, p. 769 à 883), contient des chansons recueillies soit en Danemark de la bouche du peuple, soit à l'étranger dans des recueils fareyens, islandais, norvégiens, suédois, anglais, allemands, russes, français, espagnols, italiens, le tout entremêlé de remarques critiques et de comparaisons des diverses traditions.

ESPAGNE. — Don Jesus Muños y Rodero, professeur à l'École de diplomatique de Madrid et auteur de plusieurs ouvrages de paléographie fort estimés, vient de publier, sous le titre de *Paleografia popular*, un volume in-8 de 37 pages de texte, avec de nombreux fac-similés d'anciennes écritures, destinés à mettre les élèves intelligents des écoles primaires à même de lire couramment tous les documents anciens *castillans*, conservés dans les Archives publiques et les mairies. (Madrid, Viuda Hernando). Cette publication, quoique beaucoup moins importante, rappelle le grand Recueil de fac-similés publié il y a quelques années, par notre collaborateur M. le comte A. de Bourmont, alors élève de l'École des chartes, de Paris, sous le titre de *Lectures et transcription des vieilles écritures*. M. de Bourmont voulait, lui aussi, mettre les instituteurs primaires en mesure de classer et de conserver les archives communales qui sont très souvent confiées à leur garde.

— A récemment été édité par M. J. M. Faquineto, à Madrid le tome I de la *Galeria histórica de mujeres célebres*, par D. Emilio Castelar in-4 de 3[illegible] p.

— M. C. Fernández Shaw publie à la librairie de Gutemberg de Madrid une traduction en vers castillans des poèmes de M. François Coppée.

— A signaler aussi un volume de M. Serrano Alcázar, intitulé *Política y literatura* (Madrid, Rivadeneyra, in-8 de 245 p.).

ITALIE. — Les deux premières séries des *Bibliographical Notices* de M. Villard Fiske, le bibliographe américain bien connu, ont été imprimées à Florence (tip. des successeurs de Le Monnier); ce sont : *Books printed in Iceland 1578-1844, a Supplement to the British Museum Catalogue* (29 p. in-4) et *Hand-list of Petrarch editions in the Florentine Public Libraries* (12 p. in-4). L'auteur annonce les suivantes : *Francis Petrarch's Treatise De remediis utriusque fortunae* (Text and Versions); — *Studies in Icelandic Booklore*; — *A bibliographical Record of Lorenzo da Ponte of Ceneda;* — *Works by Francis Petrarch printed in the Fifteenth Century* (Text and Translations).

— M. P. de Nolhac ayant renoncé à donner l'édition nouvelle du *Canzoniere* de Pétrarque, d'après le manuscrit autographe qu'il a retrouvé au Vatican, M. A. Pakscher, de Berlin, se prépare à la publier chez l'éditeur florentin G. C. Sansoni. D'après la *Hand-list* de M. Fiske, citée ci-dessus, cette édition sera la 390e édition des *Rime* du grand poète italien. L'édition princeps est de 1470.

— A l'occasion du cinquième centenaire de la naissance de Donatello, M. V. Messeri a fait imprimer des *Notizie biografiche popolari di Donatello e riflessioni artistico-morali* (Florence, A. Ciardi, in-16 de xv-94 p.)

— M. G. M. Columba a fait tirer à part l'article inséré par lui dans l'*Archivio storico siciliano* sur *La Prima spedizione ateniese in Sicilia, 427-424 a. C.* (Palerme, in-8 de 32 p.)

ISLANDE. — Après la dissolution de la Société qui a commencé la publication des *Anciens chants islandais (Islenzk fornkwedi)*, MM. Pâlmé Pâlsson furent chargés de recueillir dans les papiers du Danois Sv. Grundvig les éléments de la quatrième livraison qui a terminé le t. II (Copenhague, in-8, p. 217-331).

PAYS-BAS. — La Société de littérature néerlandaise de Leyde (Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde) vient de faire distribuer à ses membres les deux volumes annuels de ses publications pour 1886. L'un comprend quatorze notices étendues sur les sociétaires hollandais décédés, et notamment sur Scholten, Fruin, Suringar, Kneppelhout et Krom. Le second renferme, en dehors des actes de la Société, des notices sur les Néerlandais ayant étudié à l'Université d'Heidelberg, de 1386 à 1670, et à celle d'Herborn, de 1585 à 1725, ainsi qu'un recueil de poésies flamandes du moyen âge, appartenant à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

RUSSIE. — La comtesse Alexis Ouvarov a fait faire une description des antiquités qui se trouvent à Poretchié, sa propriété. Le premier volume est déjà publié sous le titre : *Catalogue de la collection d'antiquités du comte A. Ouvarov.* Les objets décrits sont au nombre de 754, et appartiennent tous aux âges de pierre et de bronze. L'édition paraîtra par livraisons, et la rédaction en a été confiée aux archéologues et aux spécialistes les plus compétents.

— Il est question de créer à Moscou une Société numismatique. Le projet est à l'étude au ministère de l'intérieur.

— Le nombre des sociétés savantes s'est accru par la création de la *Société pour l'étude de la province d'Amour*, qui a pour président M. Bousse, membre de la Société impériale de géographie.

— Il est question aussi de transporter à la bibliothèque publique toutes les éditions ou manuscrits rares qui se trouvent dans les différentes archives des ministères ou d'autres établissements.

— M. Yadrintsev prépare une nouvelle carte de Sibérie qui sera tout à fait

différente de celles qu'on a jusqu'à présent, en ce qu'elle représentera d'une manière très détaillée l'élément ethnographique de chaque localité.

— Signalons une curiosité philologique, le *Glossaire portatif en cent langues*, composé par M. Statchevski. Sur ce nombre, 70 langues sont parlées dans l'Empire russe, 10 dans l'Asie centrale, 10 autres dans les pays slaves, et autant dans le reste de l'Europe.

— La commission archéologique a décidé de faire une édition de luxe des antiquités de l'empire russe conservées à l'Ermitage, et elle s'est adressée à M. Kondakov, professeur d'histoire des arts à l'Université d'Odessa, avec prière de vouloir bien se charger de l'édition projetée.

SUÈDE. — M. Hans Hildebrand, antiquaire du Royaume, vient de publier dans le 9e volume de la *Revue d'archéologie suédoise* (*Antiquarisk tidskrift for Sverige*) — un fort intéressant Mémoire sur les armoiries des provinces suédoises, accompagné de quatre planches reproduisant trente-six blasons. Par une heureuse innovation un résumé en français est placé à la fin du Mémoire.

— Nous avons déjà signalé aux lecteurs du Polybiblion (t. XLVI, p. 36), l'intéressante publication d'anciens documents liturgiques scandinaves entreprise par M. Klemming. Nous avons entre les mains le second recueil : *Latinska sanger fordom använda i Svenska kyrkor, kloster och skolor. Treenigheten. Jesus Christus, Helge and. Jungfru Maria. (Holmiæ, typ. Norstedt.* 1886, in-12, VI-192, 2 p.). Les séquences et les hymnes qu'il renferme, consacrées à la Trinité, à N.-S. Jésus-Christ, au Saint-Esprit et à la Sainte Vierge, sont également empruntées à d'anciens livres liturgiques imprimés de 1483 à 1614, et à des manuscrits des bibliothèques de Copenhague et d'Upsal.

SUISSE. — Ont récemment paru : *Georges Fox et les origines du Quakerisme* (*1624-1660*), discours prononcé dans la séance d'ouverture des cours de l'école de théologie protestante de Genève, le 4 octobre, par M. Louis Ruffet (Genève, H. Georg, in-8 de 32 p.) ; — *Notice sur deux inscriptions relatives à la bataille de Marignano, restaurée dans l'église de Fivido* (Lombardie) par M. Laurière ; — *Les Beaux-arts en Suisse*, édité par Max Girardet, à Berne (1re livraison, in-fol., 3 planches, Bâle, Genève, H. Georg) ; — *Mélanges d'histoire et d'art*, par Léopold Bachelin, (in-16, 447 p. Neuchâtel, A. G. Berthoud) ; — *la Propriété territoriale et l'impôt foncier sous les premiers Califes. Étude sur l'impôt du Kharag*, par Max van Berchem (Genève et Bâle ; H. Georg, in-8, de 73 p.).

ARMÉNIE. — Deux volumes d'une *Bibliothèque arménienne* ont paru à Leipzig. Elle est rédigée par M. Abgar Joannissiany.

ÉTATS-UNIS. — A récemment paru le second volume du nouveau *Catalogue of the Astor library*, renfermant l'indication des volumes (lettres E-K) entrés dans cette importante bibliothèque de New-York, de 1861 à 1880 (Cambridge, the Riverside Press, gr. in-8 de 956 p.). Ce Catalogue, qui fait suite aux quatre volumes publiés de 1857 à 1861, par le Dr J. G. Cogswell, est rédigé sous la direction de M. C. Alex. Nelson. Le troisième volume doit paraître avant la fin de l'année.

— La collection de tableaux de M. Stewart, évaluée à 10 millions, a été mise en vente à New-York ; cette collection contient des chefs-d'œuvre des maîtres de l'École française.

— M. Thomas Davidson a traduit sous le titre de *Dante-Handbook* (Boston, Ginn and Co), le précis italien de M. Giovanni A. Scartazzini ; des notes et additions, dues à M. Davidson, accompagnent cette traduction divisée en deux parties, l'une remplie par une biographie de Dante, l'autre relative à ses œuvres.

— M. Washburne publie dans le *Scribner's Magazine* des *Reminiscences of the siege and commune of Paris*. Le troisième article, inséré dans la livraison de mars, retrace les tristes événements dont Paris fut le théâtre à l'époque du départ des Prussiens et pendant la Commune; le récit de l'insurrection du 18 mars 1871, de l'établissement de la Commune et de l'assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas, tient une large place dans cet article.

— Une édition des *Misérables* de Victor Hugo paraît à la librairie L. Munro, de New-York.

—A signaler une importante publication bibliographique de M. J. C. Stockbridge : *The Anthony memorial; a catalogue of the Harris collection of American poetry with biographical and bibliographical notes* (Providence, 1 vol. de 320 p.).

— L'éditeur Munro, de New-York, vient de faire paraître le premier numéro d'un périodique mensuel qui sera consacré exclusivement à l'art typographique; il est intitulé *The American Art Printer*, et a pour directeur M. C. E. Bartholomew.

VENTES. — Du 1er au 15 avril. *Bibliothèque du général Pittié* (Par le ministère de Me Delestre et de Me A. Soyer) : Belles éditions princeps de Marot, Ronsard, Du Bellay, Rémy Belleau, Antoine de Baïf, et de tous les autres poètes de la Pléiade ; éditions originales des œuvres de nos écrivains modernes, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Lamartine, Brizeux, etc.

— 25 avril. *Bibliothèque de M. R.* (Par le ministère de Me Guidou, assisté de M. Alph. Picard, libraire) : Histoire, Archéologie, Numismatique, Sigillographie, Beaux-Arts, Périodiques, Sociétés savantes (1,800 articles).

— Une importante vente d'autographes a eu lieu, samedi 5 mars, à l'hôtel Drouot, à Paris. Voici les prix de quelques pièces particulièrement intéressantes : cent quarante lettres autographes relatives à l'histoire de la Révolution française, 2,400 fr. ; — Une missive de George IV, roi d'Angleterre, adressée à Starhemberg, ambassadeur d'Autriche à Londres, et dans laquelle il lui apprend que Napoléon avait parlé de lui avec éloge, et que la cour de Vienne s'en est émue, 1,020 fr. ; — Un manuscrit de Latude, daté du 1er novembre 1776, 520 fr. ; — Une importante lettre de Guizot, 510 fr. ; — Une missive d'Anne d'Autriche, 205 fr. ; — de Turenne, 130 fr. ; — de Voltaire, 105 fr. ; — de Louis XVI, 225 fr. ; — de Napoléon Ier, 50 fr. ; — de Napoléon II, 200 fr. ; — de Napoléon III, 80 fr.

— Une autre collection de lettres autographes a été vendue le 15 et le 16 mars à l'hôtel de la rue Drouot. Citons quelques prix : Une lettre de Cinq-Mars à son trésorier, 390 fr. ; — *Projet de dédicace au roi*, placé en tête de la *Henriade* de Voltaire, 260 fr. ; — Dossier de lettres de Voltaire adressées à Moncrif, 200 fr. ; — Lettre de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, maréchal de France, à Marie de Médicis, 250 fr. ; — Lettre de M. Jules Grévy, président de la république, à Jules Favre, 25 fr. ; — Lettres de Michel Le Tellier au maréchal de Turenne, 510 fr. ; — Un manuscrit de la reine Marie-Amélie, femme de Louis-Philippe, contenant les derniers avis donnés à sa fille Clémentine avant son mariage avec le prince Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha, 430 fr. ; — Une correspondance du maréchal Brune, sur la campagne contre les Anglais, 375 fr.

— Dans un catalogue d'autographes vendus le 26 mars à l'hôtel Drouot, nous avons remarqué un certain nombre de lettres adressées à M. A. de Pontmartin par MM. Émile Augier, Caro, Aug. Cochin, Alex. Dumas fils, le comte d'Aussonville, Prevost-Paradol, Jules Sandeau, Toisie et Louis Veuil-

lot. Dans le même catalogue on rencontre trente-deux lettres, dont vingt-huit autographes, écrites par Voltaire à Helvétius.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Compendium theologiae moralis*, par A. Lehmkuhl (in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Démonstration de la divinité du catholicisme*, par A. R. Moulin (in-12, Desclée, à Lille). — *Du vénérable sacrement de l'autel*, par le chanoine Humbert (2 vol. in-32, Desclée). — *Les Beautés du Rosaire*, par Mgr Conrad (in-12, Desclée). — *Le Jardin des enfants ou Légendes pour les enfants*, par le P. G. Hattler (4 vol. in-12, Desclée). — *La Nueva ciencia penal*, par F. de Aramburu de Zuloaga (in-8, F. Fe, à Madrid). — *Leçons de Philosophie* (t. II), par E. Rabier (gr. in-8, Hachette). — *Esquisse de philosophie critique*, par A. Spir (in-12, Alcan). — *Nouvelles études familières de psychologie et de morale*, par F. Bouillier (in-12, Hachette). — *L'Éducation de l'enfant au XIXe siècle*, par l'abbé Morère (in-8, l'auteur, 21, rue Saint-Antoine, Paris). — *Nos chemins de fer et leur réforme radicale*, par H. Pendrié (in-8, Ghio). — *L'Année scientifique et industrielle*, par L. Figuier (in-12, Hachette). — *Traité de chimie générale* (t. III), par P. Schützenberger (in-8, Hachette). — *L'Évolution des espèces organiques*, par le P. M. D. Leroy (in-12, Perrin). — *Sensation et mouvement*, par C. Féré (in-12, Alcan). — *Névrosisme et Névroses*, par le Dr A. Cullère (in-12, J. B. Baillière). — *Euphues. The anatomy of wit*, par J. Lyly (in-12, Henninger, à Heilbronn). — *La Photographie astronomique à l'Observatoire de Paris*, par le contre-amiral Mouchez (in-12, Gauthier-Villars). — *Herbages et prairies naturelles*, par A. Boitel (in-8, F. Didot). — *Grundriss der Geschichte der bildenden Kunste*, par A. Fäh (in-4, Herder, à Fribourg). — *Geschichte der christlichen Malerei*, par E. Frank (in-8, Herder, à Fribourg). — *La Faïence*, par T. Deck (in-12, Quantin). — *De la latinité des sermons de saint Augustin*, par A. Régnier (in-8, Hachette). — *Le Jardin des racines noires*, par E. Prarond (in-12, Lemerre). — *Velléda*, poème, par Mme A. Penquer (in-12, Perrin). — *Brindilles*, par E. Lagrange (in-12, Lib. des Bibliophiles). — *L'Abîme*, poésies, par M. Rollinat (in-12, Charpentier). — *Cris d'amour et d'orgueil*, par H. Buffenoir (in-12, Lemerre). — *L'Antechrist*, poème, par A. Fayet (in-12, Gourjon-Dulac, à Moulins). — *L'Œuvre d'Alfred de Musset*. Extraits choisis et annotés à l'usage de la jeunesse, par un ancien professeur de l'Université (in-12, Charpentier). — *L'Œuvre de Lamartine*. Extraits choisis et annotés à l'usage de la jeunesse, par G. Robertet (in-12, Hachette). — *Souvenirs et visions*, par E. M. de Vogüé (in-12, Plon). — *Rectifications littéraires et historiques*, par J. E. Choussy (in-8, Palmé). — *Histoire de la littérature néerlandaise en Belgique*, par J. Stecher (in-8, Lebègue, à Bruxelles). — *Œuvres complètes de J. de Maistre. Correspondance* (t. V et VI) (2 vol. in-8, Vitte et Perrussel). — *La Bête*, par V. Cherbuliez (Hachette). — *Franckley*, par H. Gréville (in-12, Plon). — *Le Mort*, par C. Lemonnier (in-12, Piaget). — *Une Idylle à Taïti*, par F. Laforgue (in-12, Plon). — *Contes de garnison*, par J. de Villeurs (in-12, Plon). — *Le Nom fatal*, par J. de Gastyne (in-12, Savine). — *Le Bilatéral*, mœurs révolutionnaires parisiennes, par J. H. Rosny (in-12, Savine). — *Bohême bourgeoise*, par O. Méténier (in-12, Savine). — *Peur de la vie*, par C. Richard (in-12, Quantin). — *Jan de la Lune*, par Firmin Boissin (in-12, A. Savine). — *Madeleine*, par E. Gossot (in-12, Perrin). — *L'Héritier de Kerguignon*, par Mlle Z. Fleuriot (in-12, Hachette). — *Les Locataires de M. Godillot*, par P. Duchâteau (in-12, H. Gautier). — *La Comtesse Madeleine*, par du Campfranc (in-12, H. Gautier). — *L'Esprit des enfants*, recueilli par H. Buguet (gr. in-8 carré, Piaget). — *La France et le Canada*, rapport au syndicat maritime et fluvial de France, par E. Agostini (in-8 carré). — *L'Allemagne intime* (in-12, Plon). — *L'Inde à fond de train*, par J. de Pontevès-

Sabran (in-12, Lemerre). — *Çà et là. Cochinchine et Cambodge,* par P. Branda (in-12, Fischbacher). — *La Tunisie,* par J. L. de Lanessan (in-8, F. Alcan). — *Histoire civile et religieuse des Papes sous les empereurs païens,* par G. Audisio (in-8, Desclée). — *Vie de saint Corentin,* par le P. A. Le Grand (in-8, Diverrès, à Quimper). — *Vie de saint Fraimbault,* par Gillard (in-8, Poirier-Bealu, à Mayenne). — *Vie du bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort,* par J. M. Quérard (4 vol. in-12, H. Caillière, à Rennes). — *Correspondance du P. J.-B. Aubry, des Missions étrangères, missionnaire au Kouy-Tchéou* (in-8, Desclée). — *Histoire du droit et des institutions de la France. La Gaule celtique. La Gaule romaine,* par E. Glasson (in-8, Pichon). — *Entretiens sur l'histoire du moyen âge* (2e partie), par J. Zeller (in-12, Perrin). — *Les Corsaires barbaresques et la marine de Soliman-le-Grand* (in-12, Plon). — *Saint Louis, son gouvernement et sa politique,* par A. Lecoy de La Marche (gr. in-8, Mame). — *Le Roman de sire Bertrand du Guesclin, jadis connétable de France* (in-8, Desclée.) — *Le Barbe-Bleu de la légende et de l'histoire,* par Ch. Lemire (in-8, Leroux). — *Le Règne de Philippe II et la lutte religieuse dans les Pays-Bas au XVIe siècle* (t. VI), par Mgr Namêche (in-8, Fonteyn, à Louvain). — *Étienne Dolet, le martyr de la Renaissance,* par R. Copley-Christie (gr. in-8, Fischbacher). — *Une famille de seigneurs calvinistes du Haut-Anjou. Les Chivré, marquis de la Barre de Bierné (XVIe-XVIIIe siècles),* par A. Joubert (gr. in-8, Grimaud, à Nantes). — *Gazette de la Régence (janvier 1715-juin 1719),* publiée par le comte E. de Barthélemy (in-12, Charpentier). — *Impressions de campagne (1870-1871),* par H. Beaunis (in-12, F. Alcan). — *Les Écoles dans les anciens diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis,* par E. Morel (in-8, Lefèvre, à Compiègne) — *Les Études classiques avant la Révolution,* par A. Sicard (in-12, Perrin). — *La Vie privée d'autrefois. L'Annonce et la réclame. Les Cris de Paris. Les Soins de ›ilette. Le Savoir-vivre,* par A. Francklin (2 vol. in-12, Plon). — *La Belgique élec-·ale en 1886* (in-8, Leliaert, à Gand). — *Petrus de Alliaco,* par L. Salembier -8, l'auteur, 91, rue d'Esquermes, à Lille). — *Henriette de Balzac d'En-ues,* par A. J. Ballieu (in-12, Dupret). — *Catalogue des « Alsatica » de la biblio-ie de Oscar Berger-Levrault,* par O. Berger-Levrault (7 vol. in-8, Berger-ıult, à Nancy). — *Bibliographie italico-française,* t. II, par J. Blanc, (gr. Welter). — *Excerpta Colombiniaa. Bibliographie de quatre cents pièces ›es françaises, italiennes et latines du commencement du XVIe siècle non ..es jusqu'ici,* par H. Harrisse (gr. in-8, Welter). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Livres apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament. — Quelle édition existe-t-il, à un prix modéré, des livres apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et principalement du livre d'Énoch ? On désirerait connaître un texte grec, latin, ou une traduction française.

Devise australienne. — Quelle est l'origine de la devise d'une des colonies australiennes, devise d'ailleurs souvent citée en Angleterre : *Advance, Australia* ?

Chant national français. — Y avait-il avant 1789 un chant national en France, ainsi qu'il y avait déjà en Angleterre, le *God save the King* ?

Ouvrage sur Bethléem (Clamecy). — Vers 1843, M. l'abbé Gc, dard, vicaire général d'Alger, a ·de blié une brochure intitulée :·r *de évêchés d'Alger et de Bethléem.* Gal-

J.

mecy); cette pièce manque dans les bibliothèques de Paris, d'Alger et de Nevers : on demande si quelque bibliothèque de grand séminaire ne la posséderait pas ?

L'Administration que l'Europe nous envie. — Quelle est l'origine de cette phrase souvent citée ?

RÉPONSES

Traduction française du Zend Avesta (XLIX-191). — Il n'existe qu'une seule traduction française du Zend Avesta, celle de Mgr de Harlez, professeur à l'Université de Louvain, publiée chez Maisonneuve, à Paris, dans le t. V. de la *Bibliothèque orientale*. Le prix en est 20 fr. — On ne peut se servir de celle d'Anquetil-Duperron, faite au siècle dernier, et qui ne vaut rien.

Ouvrages sur la musique religieuse (XLVI, 191, 288, 556; XLVII, 192, 384). — Nous signalerons encore à l'auteur de la question, quelques ouvrages qui pourront lui fournir d'utiles matériaux : *Bausteine für Musikgeschichte* von Fr. X. HABERL. *I. Wilhelm du Fay* (Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1885, in-8, extrait du *Vierteljahrsschrift für Musikwissenschaft*, édité à la même librairie) ; — *La Musique liturgique, l'art moderne dans ses rapports avec le culte*, par Félix HUET (Châlons-sur-Marne, imp. Martin frères, in-8 de 85 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne*) ; — *La Musique religieuse et le plain-chant devant les prescriptions du concile de Trente* (Paris, Lecoffre 1880, in-8). — La librairie de F. Hofmeister, de Leipzig, publie chaque année un catalogue spécialement consacré aux œuvres de musique et aux ouvrages sur la musique : *Verzeichniss der im Jahre 1885 erschienenen Musikalien, auch musikalischen Schriften und Abbildungen mit Anzeige der Verleger und Preise. In alphabetischer Ordnung nebst systematisch geordneter Uebersicht* (34e année, in-8 de CI-364 p.).

Histoire de la langue française (XLVII, 384). — Un résumé clair et bien au courant des questions relatives à l'histoire et aux transformations de la grammaire française est le *Précis de grammaire historique de la langue française*, par F. Brunot (Paris, Masson, 1887). Cet ouvrage donnera une idée d'ensemble. Pour une etude plus approfondie, il faudra recourir à la *Grammaire des langues romanes*, de Diez, traduite en français, et à un très grand nombre de thèses, brochures et articles de revues françaises et allemandes. Citons encore les ouvrages de MM. Darmesteter et Gaston Paris, la *Grammaire de l'ancienne langue française*, de M. Clédat (Paris, Garnier), et la bonne *Grammaire française*, de Mätzner, en allemand, celle-ci recommandable surtout pour la syntaxe.

Le Gérant : CHAPUIS.

---

pe
H. .
cat 1
magne

Imprimerie polyglotte Alph. LE ROY fils imp. breveté Rennes.

ment, répandre un peu plus d'action dans ses récits, qui sont d'ailleurs irréprochables sous le rapport de la doctrine et de la morale. Nous dirons même, sans craindre d'être contredit, qu'ils sont intéressants et choisis avec goût.

Comme seconde partie nous signalerons les illustrations, qui toutes méritent d'être louées sans réserve. L'art vient au secours de l'histoire ; grâce à ce puissant auxiliaire l'esprit conçoit mieux les célestes beautés qui rayonnent sur le visage des élus. Rendus avec des couleurs vivantes, les actions héroïques des amis de Dieu, les faits saillants de leur carrière se gravent d'une manière ineffaçable dans la mémoire. Rien de plus varié, de plus attrayant que cette illustration. Les styles des différentes époques sont reproduits avec une rare exactitude, et forment par leurs tons nuancés une délicieuse harmonie ; le modeste enlumineur caché au fond du cloître fournit sa note dans ce concert universel, à côté de fra Angelico, de Raphaël, d'Andrea del Sarte. L'un des mérites de cette riche et splendide illustration, c'est qu'elle reproduit toujours des œuvres des grands maîtres ou d'autres plus modestes qui n'en sont pas moins des documents que toute intelligence cultivée est heureuse de connaître et auxquels elle peut et doit souvent se reporter dans ses études. Heureux accord qui fait marcher de front la piété, la science et l'art; les seuls aliments vraiment dignes de nos esprits et de nos âmes.

2. — En inscrivant le nom de quelques saints au canon de la messe, l'Église, qui est toujours guidée par l'Esprit-Saint, a désigné ces amis de Dieu comme des protecteurs que nous devons implorer avec une confiance particulière. Ainsi M. l'abbé Henry de Faviers est entré dans la pensée de l'Église en mettant à la portée de tous les fidèles une courte notice sur chacun de ces bienheureux. Ne recherchant que l'édification des âmes chrétiennes, il a écarté toutes les discussions savantes pour savoir si le saint désigné est celui qui a vécu à telle époque, dans telle ou telle contrée : ceux qui désireraient connaître l'éclaircissement de ces difficultés le trouveront dans les *Analecta juris pontificii*, et les ouvrages de Bail, Le Brun et autres sur la liturgie catholique.

S. E. le cardinal Langénieux a adressé à l'auteur la lettre suivante : « Reims, le 28 juillet 1886. — Monsieur, je ne puis qu'approuver votre pieux dessein de publier une courte notice sur les saints et les saintes qui sont nommés dans le canon de la Messe. En leur donnant une place si glorieuse dans sa liturgie, l'Église les a, par le fait, désignés spécialement à la dévotion des fidèles; et vous entrez pleinement dans son intention en les faisant mieux connaître par l'intéressant récit que vous nous donnez de leur vie et de leurs vertus. — Je fais donc des vœux pour la diffusion de votre œuvre... » Tout esprit vraiment catholique partagera les souhaits du savant cardinal.

3. — Le P. Jean-Étienne Grossez, S. J., publia au XVIIe siècle un livre intitulé *Journal des saints ou Méditations pour tous les jours de l'année, avec un abrégé de la Vie des saints*. C'est cet ouvrage que la Société de Saint-Augustin a reproduit en corrigeant le style que l'on regardait comme trop vieux. Toutefois, en faisant ce changement, l'éditeur s'est appliqué à ne rien retrancher de la simplicité du livre qui doit conserver ce caractère. La notice, dans une forme très abrégée, n'a pas cependant la sécheresse d'un résumé; elle esquisse à grands traits la physionomie du saint et mentionne les faits saillants de sa vie. La méditation qui suit tient beaucoup plus de place et elle est suivie de quelques mots pour indiquer une vertu à pratiquer dans la journée et enfin d'une prière. Ainsi ce n'est pas proprement un livre d'histoire que nous avons sous les yeux, c'est un livre de piété excellent. Nous pensons que l'éditeur aurait mieux fait de laisser le titre primitif.

4. — Le *Martyrologe des saints militaires* est, tout à la fois, et la préface et la conclusion d'un travail sur les saints militaires, et qui contient plus de six cents « vies » ou « notices. » M. l'abbé Profillet a publié d'abord séparément cet opuscule, dans le but de provoquer des observations et des communications qui seront reçues avec reconnaissance. Après une préparation aussi sérieuse, on peut, en toute sûreté, attendre l'ouvrage complet du savant ecclésiastique; il fera certainement avancer la science.

5. — Peu de saints ont reçu un culte aussi universel que saint Nicolas, évêque de Myra en Lycie, vers le commencement du Ve siècle, et cependant l'antiquité nous a transmis peu de documents vraiment historiques sur lui. En revanche, nous avons des renseignements nombreux et authentiques sur les honneurs qui lui ont été rendus, sur ses miracles à partir de la translation de ses reliques à Bari, en 1087. Comme sa fête est fixée au 6 décembre, il faudra attendre encore longtemps pour avoir le travail des Bollandistes. En attendant, M. l'abbé Jules Laroche a composé une *Vie de saint Nicolas* qui sera bien accueillie dans les familles chrétiennes, et en particulier en Lorraine, car le saint évêque est patron de la jeunesse et de cette province, qui a le bonheur de posséder dans son sein le sanctuaire de Saint-Nicolas du Port. Ce livre n'est point un ouvrage critique proprement dit; l'auteur, néanmoins, a fait des recherches assez étendues. Il traite surtout avec connaissance ce qui concerne le culte rendu à saint Nicolas; c'est, en effet, la partie la plus précise de cette histoire. Toutefois, il n'épuise pas la matière, et les recherches dans les œuvres dramatiques du moyen âge lui auraient fourni des renseignements nouveaux. M. Jules Laroche fixe la naissance de saint Nicolas vers l'année 250 et sa mort entre les années 330 et 340; généralement on place la mort vers l'an 325, mais l'*Art de vérifier les dates* ne se pro-

nonce pas. Le récit de M. Jules Laroche est presque partout clair et agréable ; malheureusement il a emprunté à Darras un tableau des travaux de Siméon le Métaphraste absolument fantaisiste (p. XL). Il n'a pas non plus surveillé avec assez de soin les épreuves : on voit, par exemple, Paris pour Bari (p. 265), le XIIIe siècle pour le IVe siècle (p. 319). Voir pp. 194, 223, 224, 260, 268, 287.

6. — L'auteur de la nouvelle *Histoire de saint Augustin* a été porté à étudier la vie du grand docteur par un amour tout filial envers le père de la famille religieuse à laquelle il appartient. Il a cherché à n'omettre aucun des détails attachants de la jeunesse du fils de sainte Monique, de ses luttes acharnées contre ses passions et sa conscience, alors que la vérité se montrait enfin sans voile à son âme ravie ; il a voulu aussi montrer toute l'excellence des belles œuvres du saint évêque, et mettre en évidence les circonstances intéressantes et parfois providentielles qui les lui inspirèrent. Les historiens précédents ne semblent pas avoir porté leurs investigations sur ces divers côtés : ils ont vu l'un ou l'autre de ces aspects, il paraît qu'ils n'ont pas tenu compte au même degré de ces divers points de vue. Le savant Tillemont avait-il remarqué cette lacune, lorsqu'il écrivait : « Plus l'évêque d'Hippone est éminent parmi les saints, plus il faut que les louanges qu'on lui donne soient grandes pour être dignes de lui. L'abondance même de ce qu'on en peut dire en rend le choix plus difficile. Il est impossible de tout dire et on ne sait ce que l'on peut omettre. » Voilà bien clairement expliqué en quoi consiste la difficulté du sujet, si vaste et si attrayant. Il nous paraît que l'auteur que nous venons de lire et dont nous regrettons de ne pas connaître le nom, a su vaincre cette difficulté. Il touche toute chose, mais il le fait avec une délicatesse parfaite, de manière à permettre au lecteur de tout entendre sans ennui et sans fatigue. Dans un ouvrage purement historique, il ne pouvait insister sur les questions de théologie que le grand évêque a éclaircies, il en dit néanmoins assez pour indiquer le point juste de la vérité enseignée par l'Église, d'après le dépôt qui lui a été confié, et montrer les difficultés soulevées par les adversaires. Mais ce qu'il se propose, c'est de faire connaître le cœur et l'esprit du saint évêque ; aussi, puise-t-il surtout ses renseignements dans les *Confessions*, les *Lettres* et la *Vie* écrite par saint Possidius. Un auteur moins discret aurait facilement fait l'histoire de l'Église d'Afrique, durant les trente ou quarante premières années du Ve siècle ; notre historien dit tout ce qui est nécessaire pour faire apprécier l'action de son héros ; mais il se garde bien de digressions étrangères. Par cette louable réserve, le lecteur ne perd pas un moment de vue saint Augustin ; le récit acquiert une rapidité et une clarté qui soulage l'esprit. Du reste, l'auteur n'avance rien sans l'autoriser par des références très claires

édifiant : en appendice il donne trois hymnes qui se chantent durant les processions solennelles en l'honneur de saint Fraimbault.

12. — L'étude de M. le docteur Georges Hüffer sur saint Bernard doit fixer l'attention des théologiens et des historiens. C'est le vestibule d'un monument que l'auteur se propose d'élever à la gloire du grand abbé de Clairvaux, et ce vestibule prend lui-même des proportions considérables. Le sujet étant aussi important, on ne nous reprochera pas de nous y arrêter un peu. L'auteur commence par montrer le rôle important rempli par saint Bernard, il expose la valeur de ses écrits, il parle de ceux qui lui sont faussement attribués. Il fait voir les défauts de l'édition donnée par dom Mabillon et indique les manuscrits qu'il faudra consulter pour corriger les traités et les sermons du saint docteur. Il montre que l'on peut encore trouver des lettres inédites. Il passe ensuite à l'examen critique des Vies de saint Bernard publiées dernièrement par Waity et il expose ce qu'on peut y ajouter. Il soumet aussi à un examen attentif les anciennes Vies. Il s'étend surtout sur les Lamentations Planctus, composées par Odon, prieur de Morimond, dont il fait ressortir la faible importance littéraire (p. 13-26). Geoffroy, auteur des livres III-VI de la première *Vie de saint Bernard*, a laissé des fragments dont l'importance est capitale pour l'histoire de l'abbé de Clairvaux et de son temps. Le Dr Hüffer regarde ces morceaux épars comme les préliminaires à la *Vie* et formant véritablement les livres I, II et VI de la *Vie* (p. 50-69). La troisième partie de l'étude sur saint Bernard traite de la prédication de la Croisade en Allemagne (p. 70-103). Il détermine la route suivie dans cette prédication et indique les résultats qu'elle obtint. Le livre intitulé *Historia miraculorum in itinere germanico patratorum* est véritablement un procès-verbal des événements arrivés au cours du voyage qui fut accompli au milieu des armées. En recueillant avec soin et fidélité le récit de ces merveilles, l'auteur obéissait au goût de son temps qui aimait ces faits surnaturels, mais il n'imaginait rien. Il faut relever dans son récit la grande variété des maladies guéries par le saint abbé. Cette puissance de guérison ne sort pas des malades. Les faux prodiges qui eurent lieu à la même époque n'ont pas du tout le même caractère, et il est impossible qu'aucune force naturelle ait opéré des prodiges de guérison comme ceux qui sont constatés par l'histoire dont nous parlons. La puissance de guérir se trouve en saint Bernard, non pas comme un don naturel, mais la vertu de Dieu opère par lui ces guérisons qui doivent être regardées comme absolument miraculeuses. Il suit de là que le ciel a approuvé la conduite de l'abbé de Clairvaux dans la prédication de la seconde croisade, et si l'issue ne répondit pas aux espérances, les hommes ne pouvaient l'attribuer qu'à leurs fautes. — Le Dr Hüffer examine ensuite les principaux ma-

nuscrits du *Liber miraculorum,* fait connaître leur forme primitive et l'usage qu'on en a fait dans le IVe livre de la *Vie* (p. 70-103). Dans la quatrième partie, l'auteur offre un examen attentif de la première *Vie.* Il s'arrête au prologue des évêques et des abbés, puis à celui de Geoffroy. Il a trouvé cette vie dans cent-deux manuscrits qu'il fait connaître avec quelques détails (p. 107-116). Les formes les plus anciennes du Ve livre attirent ensuite son attention. Il décrit et apprécie le codex Paris, lat. 7561 et le codex Dusseldorf. B. 26. Une rédaction plus récente de l'écrit de Geoffroy sur la mort de saint Bernard fut ajoutée à une époque postérieure avec des variantes à la première vie et en forme le Ve livre. Enfin, l'écrivain allemand explique selon quels procédés les différentes parties de la première vie ont été réunies (p. 119-142).

Le Dr Hüffer consacre la Ve partie de son étude à la *Vie de saint Bernard,* par Allain, évêque d'Auxerrre. Il examine l'époque à laquelle a vécu cet écrivain. Il dit qu'il a écrit la grande Vie à Clairvaux. Il explique le caractère de ce travail; indique les différents manuscrits qui subsistent; caractérise la forme primitive; détermine l'époque de la rédaction actuelle et fait voir les différences avec les vies postérieures (p. 143-152.)

M. le Dr Hüffer consacre une dernière partie de son livre aux vieilles légendes de saint Bernard, et il partage le tout en trois paragraphes : 1° *La Vie de saint Bernard,* par Jean l'Ermite, dont il examine le contenu et le caractère légendaire, puis l'auteur et l'époque indiquée par le contenu même du travail (p. 153-157); — 2° *La Chronique de Clairvaux* et le *Liber miraculorum,* d'Herbert. Notre critique estime beaucoup la valeur de la *Chronique de Clairvaux;* puis, il rapporte en peu de mots la vie d'Herbert, fait connaître le *Liber miraculorum* écrit par lui, l'usage qu'on a fait de ce livre dans d'autres écrits, les différents manuscrits qui le contiennent; enfin, il recherche l'époque de la composition de cet ouvrage et les sources auxquelles l'auteur a puisé (p. 158-171); — 3° Le Grand Exorde de Citeaux; *Exordium magnum Ordinis Cisterciensis:* l'auteur pense, contrairement à ce qu'ont avancé d'autres écrivains, qu'il a été composé à Clairvaux et à Eberbac par Conrad, qui fut abbé d'Eberbac, *Eberbacensis,* et mourut en 1226. Il décrit le manuscrit original d'Eberbac. Enfin, il fait connaître les sources écrites du Grand Exorde (172-183). — Cet ouvrage est couronné par le texte de douze lettres inédites de saint Bernard et d'un sermon du même saint également inédit. Dans quelques remarques brèves et substantielles l'auteur fait ressortir l'importance de la correspondance du grand abbé de Clairvaux. Cet aperçu du livre de M. le Dr Hüffer suffira pour en montrer la valeur exceptionnelle.

13. — L'Ordre des Servites de Marie, fondé en 1232, à Florence, et qui

et très positives. S'il cite un fait dont l'origine ne lui est pas bien connue, il en prévient dans une note (t. II, p. 141). Au besoin, il fait connaître un fait moderne utile pour l'instruction et l'édification, comme celui qu'il rapporte du pieux Belsunce, évêque de Marseille (t. II, p. 347). En résumé, ce livre offre une lecture sûre pour la doctrine, instructive et fort utile.

7. — Saint Corentin, la gloire de la Cornouaille, le plus illustre de ses thaumaturges, a un nom éminemment populaire en Bretagne, comme dans une grande partie de la France. Volontiers même, les habitants de la Cornouaille assigneraient à leur patron céleste un rang d'honneur entre tous les saints de la Bretagne; ils ne craignent pas de dire qu'il a été entre les plus beaux astres de l'église bretonne ce qu'est le soleil parmi les planètes. Ce que l'on savait néanmoins jusqu'à ce jour de véritablement authentique sur saint Corentin se réduisait à presque rien; mais voilà que l'infatigable hagiographe dom François Plaine a découvert dans le Musée Bollandien, de Bruxelles, une ancienne vie latine de saint Corentin, vie qu'aucun historien n'avait encore utilisée. Or, elle renferme tout ce que l'on peut savoir authentiquement, non seulement sur saint Corentin, mais encore sur saint Primel et sur saint Tudy, deux bienheureux des plus vénérés en Cornouaille. Il y a plus, elle est antérieure comme rédaction à la vie de saint Guennolé, par Wrdisten, et à celle de saint Paul de Léon, par Wrmonoc. C'est à juste titre que Dom Plaine la présente comme le plus ancien monument littéraire de la Cornouaille et du Léon. En ces quelques mots, nous avons reproduit tout le programme de l'auteur : dans les prolégomènes il prouve, solidement selon nous, l'antiquité et l'authenticité du document qu'il publie ensuite, avec une traduction en regard et des notes, peu nombreuses, mais précises et solides. Comme saint Corentin n'apparaît sur le calendrier qu'au douze décembre, nous sommes encore bien loin de voir le volume des *Acta Sanctorum* dans lequel le grand évêque de Quimper sera mentionné. Un travail comme celui de dom Plaine est destiné à rendre les plus grands services jusqu'à cette époque éloignée et il sera accueilli avec reconnaissance non seulement par les Bretons, mais par tous ceux qui s'intéressent au progrès de l'histoire.

8. — Il n'est pas nécessaire de s'arrêter sur l'ouvrage de M. l'abbé C. Geispitz, sur sainte Geneviève, patronne de Paris et de la France. La partie historique est extrêmement réduite et n'accuse aucune recherche originale. C'est un bon livre de piété qui donne des formules pour implorer les secours de la bienheureuse bergère.

9. — Saint Livier, martyr, vivait en même temps que sainte Geneviève, mais sa carrière ici-bas fut beaucoup plus courte que celle de la patronne de Paris. Les documents vraiment historiques font défaut

pour connaître ce saint que l'on honore comme martyr, parce qu'il mourut pour une cause juste vers l'an 490. Ce qui est parfaitement établi, c'est son culte dans la ville et le pays de Metz. M. l'abbé de Tinseau s'est spécialement attaché à cette partie et il reproduit textuellement plusieurs documents qui ont une valeur réelle au point de vue local. Son livre est enrichi de trois cartes et de trois gravures qui reproduisent des peintures ou des monuments historiques.

10. — Saint Vaast, qui fut évêque d'Arras et de Cambrai en 499, et mourut en 540, nous est connu par des documents véritablement historiques et admis par tous les critiques sérieux. M. l'abbé Arbellot démontre que ce saint, qui fut le catéchiste de Clovis, est né à Courbefy, petite bourgade qui est située sur la limite du Limousin et du Périgord, mais qui fait partie du diocèse de Limoges et du département de la Haute-Vienne. Cette opinion est fondée sur les chroniques limousines, les plus anciennes comme les plus récentes, et sur la tradition immémoriale. M. l'abbé Pergat, curé-doyen de Tarascon, avait entrepris de réclamer pour le Périgord la gloire d'avoir donné le jour à l'évêque d'Arras, mais la tradition populaire sur laquelle il s'appuyait ne peut prévaloir contre les monuments vraiment historiques allégués par M. Arbellot. Le savant président de la Société archéologique et historique du Limousin publie à la suite de sa dissertation une vie de saint Vaast, écrite par un contemporain du bienheureux prélat. Le texte édité par les Bollandistes renferme quelques lacunes et quelques incorrections qui disparaissent dans l'ouvrage que nous annonçons ici.

11. — Saint Fraimbault ou Frambaud, abbé, qui établit un monastère dans le Maine et répandit dans cette province la connaissance des vérités chrétiennes au cours du VIe siècle, est resté très vénéré dans les parages qu'il a habités. Il est aussi l'objet d'un culte très fervent à Senlis, où ses reliques ont été transportées au commencement du Xe siècle. Une collégiale royale fut établie dans cette ville sous le patronage du bienheureux abbé, et une très belle église fut construite en son honneur. Cependant le diocèse du Mans ne fut pas entièrement privé des restes mortels de l'ami de Dieu, le chef en particulier resta au milieu d'une population qui s'est montrée constamment reconnaissante pour les bienfaits qu'elle avait reçus et pour les faveurs qu'elle obtient encore tous les jours. Outre les pèlerinages qui ont lieu durant tout le cours de l'année à Saint-Fraimbault-de-Lassay, le lundi de la Pentecôte, il y a tous les ans une grande procession en l'honneur du saint patron : on y porte ses reliques et c'est toujours une manifestation touchante de piété et de foi. — Sans épuiser la matière et en considérant son sujet surtout en ce qui intéresse sa paroisse, M. l'abbé Gillard, curé de Saint-Fraimbault-de-Lassay, a composé un travail utile et

sortes de violences. Les ministres se déshonorèrent par les injures qu'ils lui prodiguèrent. Il leur répondit avec une grande assurance. L'auteur ne dissimule point les vivacités du langage de François Folch, dans un moment où il voyait clairement qu'on allait finir par lui donner la mort. Ces vivacités doivent être attribuées aux habitudes ardentes et à l'enthousiasme de la doctrine que gardait une époque moins énervée que la nôtre. Le serviteur de Dieu eut la langue percée d'un fer rouge et ensuite la tête tranchée. La Propagande de Rome écrivit bientôt pour avoir le portrait de François Folch, et elle le conserve comme celui d'un martyr. M. l'abbé J. Genoud a rendu un vrai service en recueillant avec le plus grand soin tout ce qui concerne le digne ministre du Seigneur, François Folch.

16. — Au moment où N. S. P. le pape Léon XIII vient de déclarer saint Vincent de Paul patron de toutes les œuvres de charité, il était naturel que l'on pensât à donner un manuel des œuvres dans lequel le serviteur de Dieu fût présenté comme un modèle à suivre selon les différentes circonstances. M. l'abbé J. B. Boudignon a rempli cette tâche avec zèle et succès. Il a bien étudié la vie du saint fondateur de la Mission et des Filles de la charité ; il sait présenter ses exemples et ses paroles avec intérêt. Il y joint de nombreuses et solides réflexions, et des exhortations chaleureuses. Pour donner, sans doute, plus de poids et de force à ses propres sentences, il y joint une foule de citations qui témoignent de nombreuses lectures. Nous y trouvons des pensées très justes sur beaucoup de sujets, et nous nous plaisons à signaler ce que dit l'auteur sur le livre *De Imitatione Christi* (p. 161). Nous devons dire néanmoins qu'un style plus calme semblerait plus convenable à la nature de l'ouvrage.

17. — Si plusieurs auteurs, distingués par la piété et le talent, ont publié des vies de saint Vincent de Paul, il manquait encore cependant une vie populaire du plus populaire de tous les saints. L'un des fils du bienheureux vient de combler cette lacune. Son livre, écrit avec une simplicité qui n'exclut ni la correction ni l'élégance, remplira le but que s'est proposé le pieux et modeste écrivain. Il se répandra certainement dans toutes les classes, en donnant à tous le désir de faire régner Jésus-Christ dans les cœurs, et d'abord de le faire régner dans le nôtre. Ce petit volume est orné d'une gravure qui est une copie de la célèbre gravure d'Edelinck.

18. — Dès les premiers mots de son introduction, le R. P. Henri Vatrigant, S. J., fait connaître au lecteur de la vie du P. Vincent Huby, une nouvelle propre à réjouir tous les cœurs vraiment chrétiens. L'œuvre des retraites, nous dit-il, fondée par ce digne fils de saint Ignace, commence à reprendre vigueur, et produit déjà d'abondants fruits de salut. Il était donc nécessaire de faire connaître de

nouveau les trois serviteurs de Dieu qui eurent la principale part à l'établissement d'une institution aussi utile. Il y a près de deux siècles que les faits rapportés dans ce livre furent accomplis au fond de la Bretagne, à Vannes, et l'ouvrage qui les fait connaître, publié en 1698, était devenu très rare et presque introuvable. Le P. Champion, jésuite, l'avait intitulé : *La vie des fondateurs des maisons de retraite, M. de Kerlivio, le P. Vincent Huby,... et Mlle de Francheville;* mais le docteur Pirot, qui donna son approbation en Sorbonne, le 12 février 1698, réforma le titre et plaça le P. Vincent Huby en première ligne. Ce fut lui, en effet, qui fut l'agent principal dans l'entreprise. Il faut convenir toutefois, que l'action de ces trois serviteurs de Dieu devait se réunir pour amener une heureuse réussite dans une entreprise qui présentait de grandes difficultés. Le P. Vincent Huby y apporta un zèle admirable pour le salut des âmes, une grande connaissance des voies spirituelles, un esprit d'oraison et de paix; M. Eudes de Kerlivio, vicaire général de Charles de Rosmadec, évêque de Vannes, fut admirable dans sa prudence surhumaine à conduire les choses humaines; enfin Mlle Catherine de Francheville montra toujours une grâce native qui lui conquérait toutes les âmes, et lui rendait plus facile et plus féconde l'œuvre de Dieu. Il n'est pas douteux que le livre du P. Champion, réédité par le P. Henri Watrigant, secondera puissamment les efforts des catholiques intelligents de notre temps qui s'efforcent de répandre l'œuvre des retraites dans toutes les villes du royaume. Et il est bien juste que dans un temps où une activité insensée sollicite de tous les côtés les intelligences et les convoitises, des moyens soient offerts à tous, pour se soustraire au moins durant quelques jours à ce torrent, et réfléchir sur les destinées éternelles de l'homme. L'éditeur, sagace et consciencieux, n'a rien changé au livre du P. Champion; il a seulement rajeuni l'orthographe de quelques mots et orné l'ouvrage de trois portraits intéressants.

Nous ne donnerions pas une idée suffisante de ce livre si nous laissions nos lecteurs croire qu'il est uniquement consacré à l'ascétisme ; la vérité est qu'il renferme beaucoup de données historiques fort intéressantes sur les personnages et les mœurs du XVIIe siècle.

19. — Le 29 avril 1869 le Souverain Pontife Pie IX signa l'acte de la Commission d'introduction de la cause de béatification de Claude-François Dutronchet, religieux de l'Ordre de Saint-François, de la branche de l'Observance, sous le nom de P. Jean-Baptiste de Bourgogne. En effet, il était né dans la paroisse de Nozeroy, au diocèse de Saint-Claude, le 30 juillet 1700. Il resta orphelin très jeune et fut appelé à Rome par deux frères aînés qui résidaient dans la cité de Saint-Pierre; l'un était camérier du Pape, l'autre exerçait une profession

mécanique, et plus tard embrassa la règle des capucins. Claude-François fut conduit par la grâce dans l'Ordre de l'Observance et il s'y signala par des vertus héroïques. D'une santé très délicate, il ne put remplir aucune fonction qui le mît en évidence, et il mourut à Naples le 22 mars 1726, n'ayant pas encore 26 ans accomplis. Dans tous les lieux où il avait habité il avait eu la réputation d'un saint; les miracles qui ont éclaté à son tombeau après sa mort ont confirmé cette voix du peuple. Sa vie, par M. Chère, est intéressante ; mais il y a peu de faits nécessairement. Le tombeau du vénérable religieux se voit au couvent de Saint-Bonaventure, à Rome.

20. — L'histoire de la bienheureuse Marguerite de Jérusalem est assurément connue de bien peu de lecteurs; elle a été cependant publiée en grande partie par Manrique dans les *Annales de l'Ordre de Cîteaux*, d'après un poème du XIIe siècle, de Thomas de Beverley, moine de l'abbaye de Froimont, de l'Ordre de Cîteaux, du diocèse de Beauvais. Or, il était le frère selon la nature et selon la grâce de la servante de Dieu dont il a fait connaître les vertus héroïques. Comme Thomas, elle était née au comté d'York, en Angleterre, et elle suivit fort jeune encore ses pieux parents qui faisaient un pèlerinage aux lieux saints de la Palestine, où ils moururent, et éprouva les plus étranges aventures, n'ayant pour soutenir son corps que les racines qu'elle arrachait à la terre, et son âme que le livre des Psaumes. Enfin elle parvint à entrer en Europe et arriva jusqu'à l'abbaye de Montreuil, au diocèse de Laon, seconde colonie de vierges fondée par Cîteaux. Marguerite passa près de dix-huit ans encore dans ce monastère et y fut reconnue par son frère, moine du même Ordre. Le poème composé par lui n'est pas connu en entier aujourd'hui. M. A. de Florival reproduit les fragments conservés par Manrique et l'analyse du reste telle qu'elle se lit dans l'historien de Cîteaux.

21. — Il y a dans la *Vie de M. Claude-Antoine Ludinart*, mort le 16 avril 1836, écrite par son digne successeur M. l'abbé Th. Pierret, deux parties très distinctes. La première, qui sera certainement la plus recherchée, donne une vue claire de l'état du clergé, surtout à la campagne, avant la Révolution. Beaucoup de prêtres se font illusion sur les tendances absolument mauvaises des chefs du mouvement ; plusieurs même vont jusqu'à prêter le serment sans comprendre la portée de leur démarche. Il faut tout dire : ceux-là n'étaient pas en désaccord avec les doctrines gallicanes qu'on leur avait enseignées ; fort heureusement, la grande majorité, guidée par une piété réelle, ne suivit pas la voie que lui indiquaient ces traditions particulières et embrassa la défense de la vérité, même au péril de la vie. C'est ce que nous montre la vie de Claude Ludinart. Ce digne ministre du Seigneur n'était pas prêtre au moment où le schisme s'établit en

France. Il fut obligé d'aller à Trèves pour recevoir l'imposition des mains de la part d'un évêque catholique. Rentré en France pour y travailler au salut des âmes, il y souffrit la persécution, et le récit des périls qu'il courut est d'autant plus attachant qu'il est fourni par Claude Ludinart lui-même. Sans entrer dans aucun détail, nous ne pouvons nous empêcher de signaler un trait de la seconde partie : la Révolution de juillet 1830 trouva notre pieux et intelligent ecclésiastique curé de Rethel, et aussitôt, sans motif aucun, les tracasseries du procureur du roi commencèrent. Le bon curé crut que le régime de la Terreur allait reprendre son cours. Cet événement à jamais déplorable jeta dans tous les esprits ou la crainte de la persécution, ou l'espérance de l'assouvissement des plus détestables passions.

22. — A l'époque où mourut Étienne-Antoine Boulogne, évêque de Troyes (1808-1825), plus connu sous le nom de Monsieur de Boulogne, l'usage ne s'était pas encore introduit de donner immédiatement la vie, en un ou deux volumes, de tous les personnages importants à mesure qu'ils disparaissent de la scène du monde. Quelques notices dans les journaux quotidiens, surtout dans l'*Ami de la Religion et du Roi,* furent tout ce que l'on put lire sur un homme justement célèbre et dont la mémoire méritait d'être honorée par la postérité. Aussi M. l'abbé A. Delacroix a-t-il fait une œuvre méritoire en recueillant autant que possible les souvenirs, prêts à s'effacer, sur ce vaillant champion des nobles causes. L'auteur apprécie très justement le caractère de ce prédicateur de talent qui occupa les chaires les plus illustres durant trente années et ne cessa jusqu'à la fin de sa vie de tenir une place considérable dans la presse royaliste et chrétienne. Entre autres mérites, M. l'abbé Delacroix évite avec soin les longueurs et les digressions; mais il caractérise en quelques mots heureux et toujours justes les personnages avec lesquels l'archevêque-évêque de Troyes a vécu, les temps difficiles et si divers qu'il a traversés, les circonstances politiques et religieuses dans lesquelles il a exercé une véritable influence, soit par ses discours, soit par ses écrits. C'est l'histoire de cinquante années sous le nom d'un homme qui a joué un grand rôle dans notre pays avant, pendant et après les premiers accès de la Révolution. L'abbé de Boulogne aurait voulu la prévenir. Prédicateur cher à la cour, mais détesté des courtisans, il conseilla des réformes, tança les mœurs et se montra un vrai moraliste. Plusieurs fois arrêté et relâché durant la Terreur, il rendit des services à un grand nombre d'âmes chrétiennes. Sous le Directoire, il fut le premier à prendre la plume pour défendre la religion, en rédigeant les *Annales catholiques.* Obligé par la tyrannie à suspendre cette publication, il reprit bientôt sa tâche dangereuse en publiant les *Annales philosophiques;* supprimé en 1801, ce journal fut continué par le coura-

geux prêtre sous le titre d'*Annales littéraires*. Il collabora à la *Gazette de France*, à l'*Europe littéraire* et au *Journal des Débats*. Nommé chapelain de l'empereur, il refusa l'évêché d'Acqui et accepta celui de Troyes. Sa conduite ferme au concile de 1811 le fit arrêter et emprisonner à Vincennes, après qu'il se fût démis de son évêché; il ne sortit de prison que pour être exilé à Falaise. Arrêté de nouveau le 27 novembre 1813, il ne recouvra la liberté qu'à la chute de l'Empire. Il reprit alors ses fonctions dans son diocèse, eut des démêlés fort vifs avec son chapitre et fut nommé en 1817 à l'archevêché de Vienne. Louis XVIII le nomma pair en 1820. Il mourut le 13 mai 1825. Comme prédicateur, il avait un magnifique talent, et M. Delacroix a choisi avec beaucoup de goût les plus beaux morceaux dans ses nombreux discours. Il n'était pas moins remarquable comme publiciste, et l'on peut admirer sa fécondité et sa verve intarissable, toujours mises au service des plus nobles causes. On peut pourtant lui reprocher les louanges trop prodiguées à l'empereur et certains actes regrettables, comme l'abandon de son siège épiscopal. M. Delacroix ne cherche pas à dissimuler les côtés faibles de son héros, qui fut incontestablement plus grand par le talent que par le caractère. Il reste assez de beaux côtés dans la carrière de M. de Boulogne pour faire de lui l'une des grandes et nobles figures de l'épiscopat français au XIXe siècle.

23. — Dom François Régis est, sans contredit, l'une des plus grandes et des plus sympathiques figures monastiques du XIXe siècle. M. J. Bersange a eu entre les mains de très bons mémoires et il en a fait un excellent usage. Ne cherchant point à développer démesurément son cadre, il montre D. François Régis dans le milieu où il a vécu, sans entreprendre de retracer l'histoire de la Trappe tout entière, comme aurait pu le faire un écrivain d'un jugement moins sûr. Il est vrai que la vie du fondateur de Staouëli fournissait une matière suffisante de récits attachants. L'intérêt devient surtout très saisissant au moment où l'homme de Dieu, se sentant appelé à la vie religieuse, quitte sa famille, où il était tendrement aimé, le monde ecclésiastique où il était vénéré, une paroisse où il produisait des fruits de salut, et va généreusement s'enfermer à la Trappe d'Aiguebelle. Il ne tarde pas à devenir maître des novices, et reçoit, parmi ceux qu'il a la mission de conduire, le comte de Meaux, vieillard vénérable, qui finit, sous l'habit de Saint-Benoît, une longue carrière remplie de vertus et de mérites. Durant ce temps, le gouvernement français sentait la nécessité d'appeler la religion à son secours, pour établir la colonie d'Algérie, et dom François Régis était établi à la tête du monastère qu'il alla fonder sur la terre d'Afrique; terre qu'il fallait arracher à la barbarie et rendre de nouveau au christianisme. La nécessité s'imposait de lutter contre le sol et contre les habitants. L'abbé vit ses

moines décimés par les maladies, sans perdre un instant sa confiance en la Providence divine. Cette confiance fut bénie : il établit une magnifique colonie religieuse et agricole et rendit d'immenses services à l'armée, aux colons séculiers et même aux Arabes. Rien n'est touchant comme les rapports du trappiste avec le maréchal Bugeaud, avec Horace Vernet, avec Abd-el-Kader, avec les généraux qui commandèrent en Afrique. Comme tous les serviteurs de Dieu, dom François Régis eut à porter sa croix. Il dut quitter l'abbaye de Staouëli, et fut nommé procureur général de la Trappe à Rome. Là encore, son excellent cœur, son ardeur pour rendre service et son habileté à traiter les affaires lui attachèrent une foule de personnes qui eurent recours à lui et furent toujours bien accueillies. Sa capacité pour manier les affaires était tellement connue, que la cour romaine l'envoya en Angleterre pour y remplir une mission délicate. Peu après il fut chargé de conduire une caravane en Terre sainte. Il dut aussi reparaître dans sa chère abbaye de Staouëli pour en faire la visite régulière. A Rome, il obtint pour les Trappistes la restitution de la solennité des vœux et présida à l'installation des moines de son Ordre dans l'antique monastère de Saint-Paul des Trois-Fontaines. En ce lieu, où l'on admire aujourd'hui une vaste abbaye et de splendides cultures qui rendent la santé à tout ce territoire, il n'y avait que des ruines et des broussailles. Pendant que les Trappistes sacrifiaient leurs vies pour cette fondation, la Révolution faisait son œuvre et les Piémontais envahissaient Rome. dom François Régis assistait, la mort dans l'âme, à ce triomphe de l'iniquité. Il eut le bonheur d'épargner quelques profanations et d'empêcher quelques crimes, mais le contre-coup qu'il ressentit acheva de briser ses forces. Revenu en France pour essayer de rétablir sa santé, dom François Régis expira au château de Monbeton, appartenant à Mmes de Mesnard, ses parentes. Écrite d'un style ferme et élégant, cette vie attache et entraîne le lecteur d'un bout à l'autre, par le beau caractère de Dom François Régis, par la nature des événements et par le talent de l'auteur. Il est juste de recommander aussi l'illustration, d'un goût parfait, et qui donne un nouveau prix à ce volume.

24. — Sous le titre *Une Femme apôtre,* Mme Clémentine de La Corbinière, née Le Fer de la Motte, a publié une vie de l'une de ses sœurs, Irma Le Fer, religieuse de la Providence de Ruillé-sur-Loir, diocèse du Mans, sous le nom de sœur Saint-François-Xavier. Cette religieuse fut envoyée à Sainte-Marie des Bois, dans l'Indiana, où elle exerça un véritable apostolat. Cette fervente religieuse fut rejointe dans ces lointaines et froides contrées de l'Indiana par une sœur plus jeune, Elvire Le Fer, qui avait pris le voile dans la même famille religieuse, avec le nom de Marie-Joseph. Ce fut aussi un ouvrier actif et qui travailla avec un zèle infatigable pour faire connaître et aimer le divin

Maître. De sa lointaine mission, elle entretenait une correspondance pleine d'intérêt avec Mgr Bouvier, évêque du Mans, avec les membres de sa famille et surtout avec l'un de ses frères, Paul Le Fer de la Motte, officier de marine, qu'elle soutenait par ses exhortations au milieu des tempêtes de la jeunesse. Ces lettres nous font connaître intimement une âme vraiment héroïque, à qui le sacrifice paraît une chose toute naturelle. Mais à cette vie si belle se trouvent unies plusieurs vies, ce qui donne occasion de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les origines de l'Église de l'Indiana, sur Mgr Gabriel Bruté, premier évêque de Vincennes, Mgr Flaget, l'abbé Dujarié, curé de Ruillé-sur-Loir, sur les mères du Roscoat et Lecor, sur sœur Théodore, sur Mgr de la Hailandière, Mgr de Saint-Palais, Mgr Chatard, enfin sur les Petites-Sœurs des pauvres, dans l'Indiana. Toutes ces notices, puisées dans des correspondances ou des Mémoires originaux, apportent une contribution considérable à l'histoire de l'Église au XIXe siècle. Elles sont surtout propres à porter à l'amour du bien par les exemples de vertu qu'elles placent sous nos yeux.

25. — La *Simple biographie du P. Charles Sire*, mort le 4 août 1862, a surtout pour but de nous faire connaître les dispositions véritablement admirables de cette âme privilégiée qui a traversé les épreuves de la vie sans contracter aucune des faiblesses que connaissent la grande majorité des hommes. Écrite par l'un de ses frères, M. Vital Sire, cette vie respire un parfum de piété qui élève et fortifie l'âme. L'auteur, du reste, laisse trop souvent la parole au P. Charles Sire dans ses lettres trop rares à notre avis, dans les lettres de sa mère qui sont admirables de foi et d'élévation chrétienne, dans une foule de témoignages rendus à la mémoire du vénérable jésuite, par des évêques, par ses confrères, par ses anciens élèves et par leurs parents. Il nous serait agréable de pouvoir transcrire quelques-uns de ces témoignages, mais, lesquels? Tous sont d'accord pour dire que la parole, la vue, la présence du P. Charles produisaient dans toutes les âmes une impression de sainteté irrésistible. Il produisit cette impression partout où il demeura : au petit séminaire de Polignan, au grand séminaire de Toulouse, au noviciat des jésuites de Toulouse, durant sa régence au collège de la Grande-Sauve près Bordeaux, durant son scolasticat à Vals, près Puy-en-Velay, enfin, dans sa mission à l'île Bourbon et sur le vaisseau qui le ramenait en France et sur lequel il mourut, en pleine mer. Dans ces différents lieux cependant il ne faisait rien d'extraordinaire, du moins extérieurement, mais il faisait avec une perfection plus qu'ordinaire les actions communes. C'est ce qui fut évident durant sa vie par la vénération qu'il inspirait à tous, et surtout après sa mort par les grâces signalées qu'il a obtenues à tous ceux qui ont imploré sa protection. L'auteur de sa vie en cite des

exemples qui reposent sur les plus graves témoignages. Dès l'instant même où il expira, l'événement fut connu d'une manière prodigieuse de Catherine Beillarde. Quelle était cette Catherine Beillarde? Une simple paysanne de Saint-Joray, près Toulouse, patrie du P. Charles Sire, mais pratiquant, dans son humble condition, les plus hautes vertus, et en relations continuelles de prières et de vues surnaturelles avec le vénérable religieux. L'auteur du livre que nous avons sous les yeux annonce (p. 336) qu'une biographie de cette paysanne ne tardera pas à être publiée; elle est bien nécessaire pour satisfaire aux justes désirs de tous ceux qui auront lu la vie du P. Charles Sire.

26. — Nous terminerons cette revue en parlant du livre sur lequel nous regrettons de ne pouvoir pas donner plus de détails, tant sa lecture nous a apporté de salutaires impressions, et tant nous le jugeons propre à produire un très grand bien dans les âmes. M. Adrien Launay, de la Société des Missions étrangères, a rendu un service à tous ceux qui recherchent la vérité en histoire, en présentant un récit sincère de l'origine de la société et du séminaire des Missions étrangères : plusieurs historiens en ont parlé d'une manière peu exacte, et quelques-uns même d'une manière absolument erronée. Le travail de M. l'abbé Launay est très abrégé, mais il offre toutes les garanties désirables d'une parfaite conformité avec les documents originaux qui sont à sa disposition. La société commença en 1658; en 1663 eut lieu la fondation du séminaire; de 1663 à 1684 les premiers vicaires apostoliques, Mgr de Lamothe-Lambert et Mgr Pallu, travaillèrent avec un zèle infatigable pour l'évangélisation de l'Extrême-Orient; mais, au prix de quels travaux, et combien n'eurent-t-ils pas de traverses à essuyer, même de la part d'une nation catholique comme le Portugal? Leurs compagnons, dont les noms sont inscrits dans cette histoire, ne montrent ni moins d'abnégation ni moins de persévérance. L'auteur fait connaître ensuite le règlement de la société tel qu'il fut définitivement arrêté en l'année 1700. Puis il présente l'histoire de cette société de 1684 à 1822, et enfin de 1822 à 1886. Tout cet ensemble est compris en soixante-dix pages. Dans une seconde partie, beaucoup plus longue, et que l'on trouve néanmoins trop abrégée, M. Adrien Launay rapporte les travaux apostoliques, mais surtout la fin héroïque de quinze missionnaires morts pour la foi. En lisant ces récits, l'esprit se trouve rempli de consolation; il est heureux de constater que l'Église produit des âmes fortes comme dans les plus beaux jours de sa jeunesse. Des événements tout récents ont donné lieu à de nouveaux martyres qui forment la plus belle couronne pour la Société des Missions étrangères; espérons que M. Launay nous en donnera le récit.

Dom Paul Piolin.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *Petite Reine*, par M. Maryan. Paris, Bloud et Barral, s. d. (1886), in-12 de 270 p., 3 fr. — 2. *Ce que ne peut l'argent*, par M. Maryan. Paris, Retaux-Bray, 1887, in-12 de 288 p., 2 fr. — 3. *Le Cœur et la tête*, par Zénaïde Fleuriot. Paris, Hachette, 1887, in-12 de 321 p., 2 fr. — 4. *Aveugle!!!* par Mlle Trouessart. Paris, F. Didot, 1886, in-12 de 285 p., 2 fr. 50. — 5. *Le Sorcier de Kervistel*, par Gabrielle d'Ethampes. Paris, Dillet, 1886, in-12 de 291 p., 2 fr. — 6. *Une petite fille de Cendrillon*, par Gabrielle d'Ethampes. Paris, H. Gautier, in-12 de 251 p., 2 fr. — 7. *Souvenirs d'un enfant de chœur*, par Jean Grange. Paris, Haton, 1887, in-12 de 286 p., 3 fr. — 8. *Paul Barbet*, par Ernest Lionnet. Paris, H. Gautier, s. d. (1886), in-12 de 246 p., 2 fr. — 9. *Mystérieuse disparition de lord Brackenbury*, imité de l'anglais de miss Amélia B. Edwards, par Mlle Ch. Poncet. Paris, F. Didot, 1886, in-12 de 378 p., 2 fr. 50. — 10. *Le Talisman des Lynwood*, traduit de l'anglais par Mme P. A. Tillière. Paris, F. Didot, 1886, in-12 de 362 p., 2 fr. 50. — 11. *Isoline du Trieux*, par C. Rouzé. Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-12 de 288 p., orné d'une grav., 3 fr. — 12. *Femme et mari*, par Mathilde Bourdon. Paris, H. Gautier, s. d. (1886), in-12 de 244 p., 2 fr. — 13. *Le Gantelet blanc*, par le capitaine Mayne-Reid, traduit de l'anglais par Marie Guerrier de Haupt. Paris, F. Didot, 1886, in-12 de 359 p., 2 fr. 50. — 14. *Le Roi des Jacques*, par Mme Cassan. Paris, F. Didot, 1886, in-12 de 353 p., 2 fr. 50. — 15. *Les Deux Inséparables*, par Marie Montbrun. Paris, Téqui, 1887, in-12 de 260 p., 2 fr. — 16. *L'Hôtel Woronzoff*, par Marie Maréchal, illustré de 9 grav. hors texte par S. Reichan. Paris, F. Didot, 1886, gr. in-8 de 304 p., 3 fr. — 17. *La Faute du père*, par M. Maryan, illustré de 9 grav. hors texte. Paris, F. Didot, 1886, gr. in-8 de 307 p., 3 fr. — 18. *L'Esprit des enfants*, recueilli par Henry Buguet, illustré par Choubrac. Paris, A. Piaget, gr. in-8 de 132 p., 5 fr. — 19. *Histoire sérieuse sur une pointe d'aiguille, ou les outils de nos mères*, par Mme P. W. Cocheris. Paris, Delagrave, in-8 de 232 p., avec de nombreuses grav., 1 fr. 80. — 20. *Mémoires d'un Passereau*, par de Beaulieu. Paris, Palmé, 1887, in-12 de xxviii-264 p., 2 fr. — 21. *Inventaire de ma chambre*, par Marie O'Kennedy, nouvelle édition, revue et considérablement augmentée, avec 25 grav. par F. Paillet. Paris, J. Bricon, 1887, in-8 de 336 p. 3 fr. — 22. *Voyage scientifique autour de ma chambre*, par Arthur Mangin. Paris, Delagrave, 1886, gr. in-8 illustré de xii-372 p., 5 fr. — 23. *Mémoires d'un vieux pêcheur américain*, par Bénédict-Henry Revoil, avec des illustrations de Yan' Dargent. Tours, Mame, 1886, in-8 de 141 p., 0 fr. 50. — 24. *Le Robinson des sables du désert*, par de Mirval, orné de grav. Paris, Ducrocq, s. d., in-12 de 282 p., 1 fr. 25. — 25. *Histoires villageoises : le Moulin de Trompe-Souris*, par C. Delon, avec grav. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 95 p., 1 fr. — 26. *Les Visites des Anges*, trad. de l'anglais par W. Fitz-Gérald. Tours, Mame, 1886, in-12 de 213 p., avec une grav., 0 fr. 65. — 27. *Chez grand-père*, par Ad. Royannez, avec grav. dans le texte. Paris, Picard-Bernheim, s. d., in-12 de 110 p., 0 fr. 60. — 28. *Mes neuf ans! Souvenirs d'une pensionnaire*, suivi de *Le voyage d'un gâteau*, par Marie O'Kennedy, orné de 25 grav. par Pichot. Paris, Bricon, 1887, in-8 de 200 p., 3 fr. — 29. *L'Héritier de Kerguignon*, par Zénaïde Fleuriot. Paris, Hachette, 1887, in-12 de 309 p., 2 fr. — 30. *La Lecture en famille*, (13e vol.). Paris, Hennuyer, 1886, gr. in-8 de 394 p., avec grav., 5 fr. — 31. *L'Anneau de bronze*, par G. d'Aurgel. Paris, H. Gautier, 1886, in-12 de 252 p., 2 fr.

1. — Les œuvres de Mme Maryan sont certainement de celles qui s'imposent par leur mérite; c'est le cas de *Petite Reine*. Ce livre analyse d'une façon merveilleuse les petites vanités, les aspirations ambitieuses, de même qu'il dépeint, avec beaucoup d'exactitude, les qualités solides d'une catégorie déterminée de la bourgeoisie de province. Les personnages dont Mme Maryan met en jeu les passions composent une famille de commerçants : le père, de sens droit, d'esprit judicieux; la mère,

bonne, pieuse, un peu faible quand il s'agit de son enfant, et enfin Régina, Régina Denoas, fille unique, belle comme un ange, intelligente et spirituelle, mais possédant, logé dans un coin de sa petite cervelle, le fatal grain d'ambition. La famille est riche, ce qui n'empêche pas les époux Denoas de continuer leur négoce dans la vieille maison où ont vécu et où sont mortes, ignorées et heureuses, plusieurs générations de Denoas. Élevée dans une pension de filles nobles, Régina croit avoir à souffrir de l'attitude de quelques-unes de ses compagnes à son égard, et pourtant elle arrive à se persuader que, grâce à la situation de ses parents, l'entrée de ce monde distingué ne lui est pas fermée pour toujours. Dans la petite ville qu'elle habite, elle s'est liée dès l'enfance avec Madeleine de Gardon, aimable enfant qui, l'âge venu, a conservé toute son amitié à la fille des Denoas. Après avoir refusé un jeune aspirant notaire, son cousin, qui eût été heureux d'en faire sa femme, Régina, un beau jour, accompagne à Paris Madeleine, qui passe chaque année dans la grande ville la saison d'hiver. Là, notre héroïne fait la connaissance d'un brillant jeune homme, Ludovic de Villeaume, dont elle s'éprend. Lui, de son côté, la trouve à son gré, et leur mariage se décide. Le rêve de Petite Reine est enfin accompli. Mais toute médaille a son revers. M. de Villeaume n'est point suffisamment soigneux de la fortune de sa femme; elle, de son côté, se préoccupe fort peu des intérêts de la communauté, et, quand les épreuves surviennent, les deux époux se séparent. Mère depuis peu, Régina rentre chez ses vieux parents. La fin de cet ouvrage nous montre Mme de Villeaume vivant dans la retraite, uniquement occupée de l'éducation de sa fille et créant un couvent pour les sœurs de Charité, où vient prendre place l'amie de ses jeunes ans, Madeleine de Gardon, devenue religieuse après la mort de sa mère. Il se dégage de cette lecture une leçon salutaire à l'adresse des familles de condition moyenne, qui rêvent pour leurs enfants, leurs filles uniques parfois, un sort brillant, toujours plein d'écueils, et aboutissant souvent à d'amères déceptions.

2. — On voit encore de nos jours, paraît-il, de petits commis de banque devenir les gendres de leurs patrons, comme de simples Laffite. Ce cas peut se produire sans doute lorsqu'il s'agit, par exemple, d'un employé qui, par un héritage inattendu, se trouve être plus riche que le banquier lui-même. C'est là, précisément, ce qui arrive à Clément Mainault, que les beaux yeux de Gilberte Clauveyres ont fasciné. Mais le digne garçon n'a pas trouvé dans cette union le bonheur qu'il cherchait. Sa femme le trouve gauche, maladroit; et comme il n'a pas en partage l'art de causer pour ne rien dire, elle finit par le considérer comme un sot. Pour que son mari lui apparaisse ce qu'il est réellement : cœur d'or, nature généreuse et intelligence supé-

rieure, il faut que l'adversité frappe à coups redoublés l'altière Gilberte. Dès lors tout change : Clément ne possède plus ses quinze millions, mais il est heureux, ce qui vaut infiniment mieux. Voilà *Ce que ne peut l'argent*. Pas le plus petit reproche à faire à Mme Maryan : elle est toujours l'écrivain au style vivant et correct que vous connaissez.

3. — La baronne de Val-Argand, qui a recueilli auprès d'elle une nièce sans fortune, Béatrix de Billuart, fait, certain jour, aux courses, la rencontre fortuite d'un élégant officier, Tancrède de Girnel de Val-Argand, son propre neveu, duquel, depuis beau temps, l'ayant congédié à cause de son mauvais caractère, elle n'avait plus entendu parler. Et voilà la baronne qui s'enthousiasme soudain de Tancrède, en dépit d'un passé assez piètre et d'un présent peu recommandable, auquel, toutefois, elle ne croit point. Elle en arrive même à exiger de Béatrix qu'elle épousât le nouveau venu. Mais la jeune fille, qui ne ressent pour son cousin aucune affection, refuse nettement, ce qui amène une rupture entre la tante et la nièce. Béatrix se retire à Paris, chez des parents qui lui ont fait des propositions ; mais, comprenant bientôt qu'elle est de trop dans un milieu frivole, elle se retire dans une maison religieuse. *Le Cœur et la tête* fait suite à *Tranquille et Tourbillon*, dont le *Polybiblion* a parlé (t. XXVIII, p. 411). Mlle Zénaïde Fleuriot nous promet un troisième ouvrage où nous verrons « si Mme de Val-Argand a eu raison de laisser sa tête imposer silence à son cœur. » Attendrons-nous longtemps? A côté des types principaux du nouveau livre de Mlle Zénaïde Fleuriot se produisent des personnages secondaires : sympathiques comme le brave colonel Hameland, amusants comme celui de sa femme « une fine mouche » qui n'aime pas les gens peu scrupuleux et sait les reconnaître. L'extraordinaire M. du Passage, archéologue impénitent, et son domestique Herculanum, répandent dans ces pages intéressantes une gaieté de bon aloi.

4. — *Aveugle!!!* est une œuvre délicate, distinguée et parfaitement écrite. Raymond de Chanzeaux est venu à Royan pour y rencontrer une jeune personne qu'on lui veut faire épouser. Or, Raymond est assez heureux pour découvrir à temps que la femme qu'on lui destine n'est qu'une coquette, se jouant des plus saintes affections. Après quelques regrets il ne tarde pas à l'oublier et, peu à peu, insensiblement, il remarque Geneviève, qu'il voit ce qu'elle est, un ange de bonté et de dévouement pour sa vieille tante. Et après la mort de celle-ci, qui l'a toujours considérée comme une fille bien-aimée, Geneviève Oudet devient Mme de Chanzeaux. Un Prince charmant ne se rencontre pas souvent dans la vie : c'est pourquoi il ne sera peut-être pas prudent de laisser cet ouvrage entre les mains de jeunes filles sans fortune et point trop privées des autres dons de Dieu : on risquerait d'éveiller en leurs cœurs des aspirations et des espérances pleines de danger.

5 et 6. — Mlle Gabrielle d'Éthampes possède un sens dramatique profond, et ses livres doivent plaire aux masses chrétiennes. Assurément, c'est bien ; mais ce n'est pas assez : Mlle Gabrielle d'Éthampes n'est point un écrivain châtié; cela tient sans doute à ce qu'elle produit trop. Quand, de Mme Maryan, de Mlle Zénaïde Fleuriot et de Mlle Trouessart on passe à Mlle d'Éthampes, on éprouve un sentiment pénible. Ainsi nous avons lu attentivement *Le Sorcier de Kervistel* et *Une petite fille de Cendrillon ;* nous y trouvons les mêmes qualités, mais aussi, hélas ! les mêmes défauts que dans *Le Talisman de Marcelle* que nous avons analysé dans notre dernière revue (t. XLVII, p. 223). Notez, par surcroît, que l'auteur s'est inspirée, pour ces deux ouvrages, d'une donnée semblable : des maîtres sont spoliés par des régisseurs infidèles, lesquels sont ramenés à Dieu *in extremis*, soit par leur propre fille, soit par la fille de leurs victimes. Dans l'un et l'autre cas, il y a restitution. Vous avouerez que c'est un peu monotone.

7. — *Les Souvenirs d'un enfant de chœur,* de M. Jean Grange, se recommandent aux bibliothèques catholiques. Combien de gens qui, étant redevables de tout ou de presque tout aux « cléricaux » ont, en ces temps-ci, tourné le dos à leurs anciens protecteurs ! Il n'en est point de même du héros du livre de M. Jean Grange. Certes, celui-là se souvient et il a de l'esprit et du cœur. Ceux qui ont vécu dans le sanctuaire, tout près du prêtre, se sentiront l'âme doucement remuée en lisant ces Souvenirs où la note comique se rencontre parfois. Nous n'en voulons d'autres preuves que les mésaventures conjugales — sur lesquelles il est glissé très légèrement du reste — de certain huissier libre-penseur, le citoyen Théodemir Criquet, dont la femme, ne croyant point à Dieu et craignant encore moins le diable, trouve tout naturel, un beau jour, de prendre la clef des champs, plantant là son seigneur et maître, après s'être annexé la caisse de la communauté. A bons entendeurs, salut ! Maris qui corrompez vos femmes en les détournant de leurs devoirs religieux, sachez que c'est pour vous que M. Jean Grange a écrit, en quatre pages humoristiques, les infortunes de Théodemir Criquet. Attendez-vous à la pareille. Nous sommes persuadé que les classes populaires trouveront plaisir et profit à cette lecture et que les gens du monde l'honoreront de leurs suffrages : ils pourraient faire plus mal.

8. — A eux seuls, les employés forment un monde complet, « ondoyant et divers. » Tenez-vous à en avoir, pour Paris, une idée aussi exacte, assurément, que celle qui peut vous être restée de la fréquentation d'H. de Balzac ou de M. Gaboriau ? Si oui, lisez *Paul Barbet.* Paul Barbet est un timide comme on en voit peu. Débutant au ministère des finances, il parvient rapidement, par son mérite, au grade de sous-chef de bureau. Il aime la fille d'un chef de division, son protec-

teur, et la fait demander en mariage ; malheureusement Fanny Feuquier, qui, du reste, ne trouve pas Paul Barbet à son goût, a déjà été distinguée par M. de Corbin, employé lui aussi dans le même ministère, personnage insignifiant, mais qui a su toucher le cœur de Fanny. Survient la guerre de 1870-1871. M. de Corbin se contente de faire campagne dans les services administratifs de l'armée, tandis que Barbet fait bravement le coup de fusil. A Buzenval, ce dernier disparaît dans la mêlée et on le croit mort ; il n'est que blessé. La conduite si différente des deux prétendants est cause que la jeune fille apprécie mieux de quel côté se trouve le vrai mérite : la paix conclue, Fanny est heureuse de devenir Mme Barbet. Style soigné, morale irréprochable, sentiments religieux très nets, exprimés avec à propos et sobriété, telles sont les qualités par lesquelles *Paul Barbet* se recommande spécialement aux bibliothèques populaires de Paris et des grandes villes, et cela d'autant plus que ce livre est tout vibrant de patriotisme.

9. — Afin d'éviter à son frère Lancelot un désespoir d'amour qu'il pressent, lord Cuthbert Brackenbury, qui ne peut s'habituer à la vie paisible, imagine de disparaître, sans crier gare, au milieu d'une tempête. Nul ne doute de sa mort, et Lancelot, après de longues recherches restées infructueuses, succède à son aîné dans la dignité de pair d'Angleterre et épouse celle qu'il aime et qui devait être, contre son gré, la compagne de Cuthbert. Celui-ci, original parmi les plus originaux de ses compatriotes, laisse croire à son sujet tout ce qu'on veut : il change de nom, court les mers, fait du négoce, s'éprend d'une jeune Italienne sans fortune, qu'il adore et dont il fait sa femme. Bref, tout le monde est heureux, mais ce n'est pas sans peine ; car les deux frères, qui s'aiment toujours et ne doivent plus se revoir, ont à combattre divers coquins nés ou dans les brouillards britanniques ou sous le ciel bleu d'Italie et qui, certes, ne valent pas, comme on dit, la corde pour les pendre. Ce roman n'a pas une grande portée morale ; mais il est bien charpenté et se lit avec plaisir.

10. — Encore un roman anglais : *Le Talisman des Lynwood*. Depuis des siècles, les Dermot et les Lynwood se sont juré une haine mortelle. Aux temps lointains, « les Dermot, triomphant de leur ennemi, mirent à sac son château et emportèrent tous les trésors, » parmi lesquels se trouvait un calice d'or dont la perte pour la famille dépouillée et la possession pour la famille spoliatrice devaient inaugurer une ère de malheurs communs. Les faits, à travers les âges, donnent raison à la légende. Enfin, en un jour terrible, Elsie de Castle-Dermot, la dernière des Dermot, et lord Cyril Glenalan, le dernier Lynwood, se rencontrent, s'aiment et luttent pour leur amour. Et ce n'est qu'après des traverses de toute sorte que leur constance est récompensée : Elsie retrouve le fameux talisman, le calice d'or, accompagné de parchemins

royaux qui rendent à Cyril un titre et une fortune contestés. A ce moment-là même, le mariage des deux derniers représentants des familles rivales est décidé. Heureux dénouement! On aurait tort de rechercher dans cet ouvrage autre chose qu'une distraction honnête: par le temps qui court, cette satisfaction, si insuffisante qu'elle soit, n'est point à dédaigner.

11. — M. C. Rouzé appartient-il ou a-t-il appartenu à l'enseignement? Nous le soupçonnons; car *Isoline du Trieux* renferme des pages qui sentent la pédagogie. Pédagogie intéressante et pleine d'esprit. Lisez et voyez. L'ouvrage débute par une idylle entre enfants, Robert Rochebrune et Isoline du Trieux — « Chéchette », si vous préférez. — Comme il aime sa petite amie, ce bon Robert! Aux origines, la famille Rochebrune était riche; mais, devenu presque pauvre après la mort tragique de son père, Robert ne peut guère prétendre à la main d'Isoline. Pourtant, il essaiera de combler les distances. Il veut arriver dans l'état-major universitaire, et, ma foi! il y serait parvenu sans la fatale guerre contre l'Allemagne. Il est dispensé de l'impôt du sang comme fils unique de veuve; mais quand la patrie est menacée, que pèse l'exemption légale pour les gens de cœur? Robert, lui, s'engage. Grièvement blessé, il est soigné par une brave famille alsacienne, et à la fin de la campagne, à peine rétabli, il revient au pays, juste pour y recueillir le dernier soupir de sa bonne mère et pour apprendre qu'Isoline est devenue la femme d'un autre qu'elle a épousé avec répugnance, uniquement pour sauver sa famille d'un désastre. En ce même temps, Robert est mis en possession d'un héritage considérable. Mais que lui importe cette fortune à présent? Trop bon chrétien, l'idée du suicide ne lui vient même pas; pour en finir avec l'existence, il marche contre la Commune en compagnie du « gros Louis, » frère d'Isoline. Et c'est alors qu'en défenseur de l'ordre, il trouve le terme de ses maux. Isoline, de son côté, meurt à quelque temps de là, après une visite au tombeau de Robert. On conviendra que la fin de ce roman est vraiment par trop sombre; elle laisse une impression douloureuse.

12. — Maxime Duperron et Sylvie Frémault, deux amis d'enfance, se marient. Sans doute, Maxime est bon pour sa femme; mais il ne l'apprécie pas comme elle le mérite. Après des succès dus aux efforts personnels du mari, des revers de fortune se produisent et Maxime comprend alors combien Sylvie, avec sa simplicité et « son ignorance de l'orthographe, » est supérieure aux « poupées » parisiennes à qui, cependant, il eût désiré qu'elle ressemblât. Cette esquisse contient d'excellentes leçons dont la jeunesse fera bien de se pénétrer, si faire se peut. — Les *Souvenirs d'une mère,* qui suivent, montrent jusqu'où peut aller le renoncement de soi-même de la part d'une mère. Mais nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que si nous admirons

l'esprit de sacrifice, nous aimons bien aussi voir les parents déployer de la fermeté envers des enfants ingrats. Ce n'est évidemment pas sous ce rapport que brille la trop excellente Mme de Saint-Bris, — une sainte, ni plus ni moins. Ses vertus chrétiennes lui ramènent successivement tous les siens, et dès lors on ne peut qu'approuver sa conduite, sans être tenu de l'imiter en tout, le cas échéant.

13. — Quand Mlle Marie Guerrier de Haupt s'occupera de traductions, elle devra être plus sévère dans ses choix : nous lui donnons ce conseil à propos du *Gantelet blanc*, du capitaine Mayne-Reid. Dans ce roman, toutes les vertus, tous les nobles sentiments, voire le vrai courage, sont l'apanage à peu près exclusif des adversaires de la royauté. Les autres, les fidèles du souverain, sont des demi-sacripants ou même des sacripants tout entiers. De temps en temps, certain souffle révolutionnaire, d'autant plus perfide qu'il est moins sensible, anime ce récit aux allures historiques, qui peut intéresser, mais qui nous a déplu pour les raisons susdites.

14. — Un deuxième roman historique. Il a pour titre : *Le Roi des Jacques*. Disons d'abord que la figure de Guillaume Caillet, ce « roi » de grand chemin, nous a paru non seulement terrible, mais hideuse. Guillaume a été élevé au château de Lodes avec la fille du seigneur. Celle-ci le considère comme un frère ; lui, il l'aime d'amour. Marcelle de Lodes est fiancée au baron de Fondgard, et ces deux jeunes gens se conviennent mutuellement. Jalousie de Guillaume qui paie de la plus noire ingratitude les bontés de ses bienfaiteurs. Instruit, vaillant et fort, il s'éloigne du château et devient, par un concours de circonstances dramatiques, le chef des paysans révoltés après les grands désastres militaires du règne de Jean le Bon. Il use alors de son autorité pour faire le plus de mal possible ; il se conduit comme un vrai sauvage. Sa mère succombe de désespoir ; son frère, qui ignore le nom du roi des Jacques, personnage toujours masqué, même dans la bataille, le fait tomber, par surprise, au pouvoir des seigneurs qui, en place de Grève, lui font expier ses forfaits au milieu de supplices qu'il n'a que trop mérités. *Le Roi des Jacques* dénote des connaissances sur l'état social et politique et sur les mœurs de la France au XIVe siècle ; quant à l'esprit du livre, il est difficile à saisir : Mme Cassan semble prendre à tâche de grandir son triste héros qui n'est, au fond, qu'un ingrat dévoré d'orgueil et de haine. Les personnes qui aiment les drames-cauchemars liront avec entraînement cet ouvrage ; nous pensons toutefois qu'il ne convient pas de le répandre dans un public peu éclairé, malgré les sentiments chrétiens de l'auteur, et cela en raison de nombreux dialogues où beaucoup d'idées subversives sont exposées et faiblement combattues.

15. — Nous nous reposons des horreurs de la Jacquerie avec *Les*

Deux inséparables. Tout est dévouement et affection dans ce petit livre : une antithèse du précédent. Gilberte de Montac et Blanche Aubray, cette dernière orpheline, sont élevées ensemble, comme deux sœurs, au château de Montac, à la suite d'une aventure où Blanche a sauvé des mains de rôdeurs ignobles la pauvre Gilberte qu'ils avaient enlevée. Jusque-là, rien de saillant; mais les protecteurs de Blanche, à la suite de malheurs de famille, étant tombés dans une situation voisine de la misère, l'auteur nous fait assister aux efforts courageux tentés par les deux jeunes filles pour tirer de peine leurs chers parents. L'une donne des leçons à Paris ; l'autre met à profit son talent comme dessinateur, et, après avoir gravi plus d'un calvaire, Dieu aidant, elles arrivent à leur but : la reconstitution de la fortune du comte et de la comtesse de Montac. Il y a quelques légères invraisemblances dans ce récit; mais il est profondément chrétien, très moral et intéressant : nous devons donc le recommander et pour la jeunesse et pour les bibliothèques populaires. Mme Marie Montbrun fera bien, toutefois, lorsqu'elle publiera un autre ouvrage, de réduire le nombre des chapitres : l'ensemble y gagnera.

16 et 17. — La maison Firmin-Didot a récemment inauguré une collection illustrée de la *Bibliothèque des Mères de Famille.* Cette collection est remarquable : le papier est magnifique, les caractères fort beaux et les gravures inédites et soignées; les couvertures glacées, de couleur bleu de Prusse, ont des ornements et un titre dorés du plus bel effet. Ajoutez à cela que le prix de chaque volume est presque une révolution de librairie : 3 fr. l'unité. Nous allons parler aujourd'hui de deux ouvrages de cette nouvelle collection. C'est d'abord *L'Hôtel Woronsoff.* Deux orphelines sans fortune, Bérangère de Pontmore et Stanie, sa sœur, ont quitté la vallée de Campan pour venir consulter à Paris un docteur en renom qui, seul, possède assez de science pour guérir la petite Stanie. Le grand médecin est aussi un grand cœur : devinant la pauvreté des deux sœurs, et touché du dévouement de Bérengère, il vient à leur aide de la façon la plus délicate et la plus ingénieuse, et procure à l'aînée une place de secrétaire auprès d'un de ses amis, le comte Woronzoff. Par ce moyen, l'enfant malade pourra recevoir les soins qui lui sont devenus nécessaires. Le grand seigneur russe est un sceptique, car son existence a été empoisonnée par la plus cruelle désillusion; peu à peu, cependant, il apprend de Bérengère le sens divin de l'existence, et, subjugué, il épouse celle qui lui a rendu l'espérance et la foi. Ouvrage charmant auquel il faut souhaiter de nombreux lecteurs.

Nous n'avons rien à ajouter au compte rendu détaillé que le *Polybiblion* a publié sur *La Faute du Père* (t. XLVI, p. 399). Disons seulement que la maison Didot a très bien fait de donner une édition de luxe de

cette œuvre à la fois morale, chrétienne et on ne peut plus intéressante.

18. — Dédié aux enfants de M. F. de Lesseps, *l'Esprit des Enfants* a été composé « à coups de ciseaux; » mais c'est quelque chose déjà que de bien choisir les matériaux devant former un travail de cette nature. M. Henry Buguet a-t-il réussi ? A peu de chose près, oui. Sentiments religieux généralement satisfaisants, réflexions morales ou comiques, burlesques ou naïves et même, de loin en loin, profondeur de pensée : tout cela constitue un ensemble des plus variés. Mais quand on offrira ce volume, on fera bien de détacher les pages 113-114 : un enfant de chœur est représenté là avec un air « bêta » et cette inscription au bas de la gravure :

Pour chanter la messe et servir l'office
Mieux vaut un enfant de chœur très novice.

Idée malencontreuse. Où donc M. H. Buguet a-t-il trouvé ces deux vers ? Dans une papillotte ou sur un mirliton ?

19. — Les *Histoires sérieuses sur une pointe d'aiguille, ou les outils de nos mères* ont coûté à Mme Cocheris une somme considérable de recherches. C'est l'histoire des instruments de couture et de leurs accessoires depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours : poinçons, ciseaux, aiguilles, épingles, dés, etc., tout y passe; tâche rude et difficile que l'auteur a néanmoins parfaitement remplie. Remarquez qu'il ne s'agit point, en l'espèce, d'un travail sec et surchargé de citations et de renvois; il y en a juste ce qu'il faut, en prose et en vers. Mme Cocheris, bien qu'elle rapporte (p. 133) avec une intention sinon hostile du moins narquoise, un précepte de Fénelon sur l'éducation des filles, n'oublie pas les leçons de morale que comporte fréquemment le sujet qu'elle traite.

20. — M. de Beaulieu raconte, d'une façon émue, dans les *Mémoires d'un Passereau,* les tribulations de la pauvre petite créature du bon Dieu. Son père, sa mère et ses frères étant morts tragiquement le même jour, notre passereau, seul au monde, se choisit bientôt une compagne avec qui il coulera désormais les bons et les mauvais jours. D'autres oiseaux avec lesquels Tchéré et Tili, — ce sont les noms des deux amis de l'auteur, — se trouvent en relations, exposent, en fort bons termes, à tour de rôle, tout ce dont ils ont à se plaindre de la part des hommes. C'est une malédiction universelle contre le roi de la création. Abrégeons en disant que, peu après une catastrophe où Tchéré perd l'usage d'une aile, Tili meurt, et son vieil époux infirme, privé de sa chère compagne, succombe à son tour, laissant les douloureux souvenirs que publie M. de Beaulieu. Les leçons de morale et d'histoire naturelle sont nombreuses dans les *Mémoires d'un Passereau.* Le mérite de ce volume est encore relevé par les gravures aussi fines que spirituelles que l'éditeur y a répandues à profusion.

21. — Nous avons à signaler dans cette Revue une nouvelle édition de l'*Inventaire de ma chambre*, de Mlle O'Kennedy. Cette édition, augmentée d'un chapitre et ornée de gravures très convenables, a été exécutée sur beau papier avec un goût irréprochable. Livre de jeune fille où la poésie et la religion se donnent la main, en bonnes sœurs qu'elles devraient toujours être. Le *Polybiblion* a rendu compte de l'*Inventaire de ma chambre* lors de son apparition (t. XLIII, p. 360).

22. — L'ouvrage de Mlle O'Kennedy est une excursion chez soi, à la façon de Xavier de Maistre. Il en est de même du *Voyage scientifique autour de ma chambre*, de M. Arthur Mangin, récemment décédé ; mais ici l'esprit est loin d'être aussi louable. Le démocrate, modéré il est vrai, se sent de plusieurs lieues. (Voir notamment, p. 82, les lignes relatives aux « arbres de la liberté » et p. 275-276, ce qui est dit de la Convention à propos du Calendrier). Non point que les hommes s'étant le plus particulièrement signalés par leurs excès ne soient de temps en temps malmenés ; exemple : Marat (p. 96) ; mais enfin, certaines tendances de l'auteur, qui s'efforce, sans y parvenir, « de ménager la chèvre et le chou, » ne sont point exemptes de critique. C'est dommage, car cet ouvrage est bien fait et intéressant; il traite avec humour de beaucoup de choses sérieuses : de physique, de botanique, de chimie, d'histoire naturelle, sans négliger l'industrie, les grandes découvertes et même l'astronomie. Et nous en passons. L'idée de Dieu n'encombre pas précisément les leçons de M. Arthur Mangin ; cependant, si quelques modifications y étaient apportées, les bibliothèques populaires pourraient, d'une façon utile, inscrire ce livre sur leurs catalogues.

23. — Dans les *Mémoires d'un vieux pêcheur américain*, l'auteur raconte ses aventures de pêches maritimes, auxquelles rien ne manque, pas même la chasse au « grand serpent de mer » qu'il a vu, de ses yeux vu, ce à quoi nous contredirons d'autant moins, que des revues scientifiques importantes n'ont plus l'air, à l'heure présente, de considérer ce monstre comme un mythe, ne prenant un corps que dans les *Mille et une nuits*. Orné de jolies vignettes, l'ouvrage de M. B.-H. Revoil fera un excellent livre de prix.

24. — Voici un vieil ami que nous retrouvons ; il s'appelle *Le Robinson des sables du désert*. Il y a près d'un quart de siècle que ce livre de M. de Mirval est tombé entre nos mains. La librairie Ducrocq a pensé qu'il n'était pas inutile d'en donner une édition nouvelle, et nous croyons qu'elle a eu raison. « Nous avons eu en vue, » dit l'auteur dans sa préface, « de faire connaître à nos jeunes lecteurs, non seulement les efforts industrieux d'un naufragé, mais encore les côtes et l'intérieur de l'Afrique, ainsi que les mœurs, usages et coutumes de ces contrées peu connues. » Les événements ont donné à ce volume,

partiellement du moins, un petit air vieillot ; mais M. de Mirval est assez bon chrétien, et les aventures de son Auvergnat sont trop intéressantes pour que nous n'engagions point les bibliothèques populaires à l'accueillir.

25. — *Le Moulin de Trompe-Souris* est écrit avec une bonne humeur qui ne se dément pas un instant. On a grand peur au village des hôtes mystérieux du moulin, une demi-ruine maudite, ce qui est cause que les « fraudeurs de tabac » y établissent leur magasin secret. Ils sont dénichés là par le jeune fils d'un contrôleur, lequel, n'ayant point peur des revenants, assiste, caché, à une délibération dont la mise à exécution peut faire courir à son père un danger de mort. Vous devinez la fin : les fraudeurs, à la vérité, ne sont point « pincés ; » mais leurs marchandises sont saisies, et force reste ainsi à la loi. Très joli livre de prix pour les enfants.

26. — Les huit légendes et nouvelles faisant l'objet des *Visites des anges* ont un charme pénétrant. Dans ces lectures édifiantes, les déshérités de la terre, les enfants des pauvres surtout, se sentiront l'âme réconfortée par l'espérance, la certitude d'un monde meilleur où il leur sera d'autant plus donné que tout ici-bas leur aura été refusé.

27. — Le livre de M. Ad. Royannez, *Chez grand-père*, est comme les remèdes bénins de certaines vieilles femmes : s'il ne fait pas grand bien il ne fera pas grand mal. Peut-être nous compromettons-nous un brin en écrivant ce qui précède ; car nous voyons (p. 25), que M. Burdan, l'aïeul, est heureux, par la plume de l'auteur, de faire savoir à qui cette élucubration lira, qu'en 1870 « il avait pris le fusil en bon patriote, pour la défense du pays et de la République. » — « Du pays » eût suffi. M. Royannez est un apôtre de la morale et de la charité laïques : c'est assez dire qu'il est froid et même un peu morne.

28. — Parlez-nous de *Mes neuf ans ! souvenirs d'une pensionnaire.* A la bonne heure ! Voilà de la morale autrement touchante que celle de M. Royannez ! Mlle O'Kennedy met en scène une petite fille dont le caractère un peu trop entier décide ses parents à l'exiler dans un pensionnat tenu par des religieuses. Ces souvenirs, on ne saurait s'y tromper, sont vécus. C'est frais et gracieux. Ajoutez que quelques leçons de choses et plusieurs poésies donnent aux pages de Mlle O'Kennedy un charme de plus. *Le Voyage d'un gâteau,* qui vient après, semé, lui aussi, de leçons utiles et de quelques pièces de vers, amusera, instruira et édifiera le jeune âge. Nous souhaitons grande diffusion à ce bon ouvrage, que les bibliothèques populaires feront bien d'adopter.

29. — N'oublions pas de signaler une nouvelle édition de *L'Héritier de Kerguignon,* de Mlle Zénaïde Fleuriot. Le *Polybiblion* (t. XXXVII, p. 289) a rendu compte de ce roman qui prend place aujourd'hui dans

la *Petite bibliothèque de la famille*, de la maison Hachette. Nous désirons qu'un bon accueil soit réservé à cette émouvante peinture des mœurs armoricaines, artistement exécutée par une Bretonne bretonnant qui connaît bien son pays.

30. — Il y a surtout des romans dans *La Lecture en famille*. S'il s'agissait d'autres recueils que nous pourrions citer, nous dirions tant pis ; ici nous devons dire tant mieux ; car si ces romans ne sont pas foncièrement chrétiens, ils sont du moins toujours honnêtes : c'est quelque chose lorsqu'on se trouve sur un terrain neutre. Quant à l'histoire, très maigrement représentée, elle n'est pas écrite de façon à mériter tout à fait nos suffrages, bien que nous n'ayons pas rencontré des choses graves à relever.

31. — Si l'auteur des *Mohicans de Paris* et le père de *Rocambole* étaient encore de ce monde, ils reconnaîtraient tout de suite en M. G. d'Aurgel un de leurs continuateurs. M. G. d'Aurgel ne saurait prétendre au brillant d'Alexandre Dumas; mais il a bien plus de style que Ponson du Terrail et il possède sur tous les deux l'avantage d'être sincèrement catholique. En quelques lignes, voici le sujet de *L'Anneau de bronze*. Le rajah Morduc-Bahadour, Français d'origine, généralissime des armées du roi de Tranvancore, dans l'Inde, est riche comme le comte de Monte-Cristo. Or, Charles Morduc, voyant que son oncle ne s'empresse point de passer de vie à trépas, l'empoisonne dans un festin qu'il lui donne au Havre, puis se débarrasse du malheureux en le jetant au fond d'un caveau secret peuplé de légions de rats, qui dévorent la victime. Le meurtrier s'embarque peu de temps après pour aller recueillir la fantastique succession du général; mais le roi de Travancore n'est pas accommodant, et force est à Charles Morduc de revenir en France pour rapporter au souverain asiatique la preuve que son oncle, à défaut de testament, lui a légué sa fortune. Ladite preuve consiste dans certain anneau de bronze, dont l'héritier du rajah doit être porteur : c'est ce terrible anneau, en possession duquel l'assassin veut entrer à tout prix, qui amène, d'une façon providentielle, son châtiment. Un roman palpitant, extraordinaire, où les invraisemblances se succèdent, a été bâti sur cette donnée par M. G. d'Aurgel. Parents, qui avez quelques loisirs à dépenser agréablement, lisez cet ouvrage, puis passez-le à vos enfants de dix-huit à vingt ans : ils y trouveront autant de plaisir que vous-mêmes et que votre humble serviteur.

La Grette.

THÉOLOGIE

Les Saints Évangiles. Traduction nouvelle par HENRI LASSERRE. Paris, Palmé, 1887, in-12 de XXXVII-600 p. — Prix : 4 fr.

M. Henri Lasserre est un écrivain de talent dont les livres ont une grande vogue. Sa traduction des Saints Évangiles a donc été très favorablement accueillie, et nous ne nous en étonnons pas. Toutefois, il nous est impossible d'admirer sans réserve. Bien que l'auteur ait gardé les épreuves de son important ouvrage pendant douze ans, — trois ans de plus que n'exigeait Horace, — « afin de pouvoir retoucher, remanier et corriger indéfiniment, » il nous semble que le dernier mot n'est pas dit et que la traduction nouvelle, par cela même, croyons-nous, qu'on y vise trop à la nouveauté, sur plus d'un point ne vaut pas les anciennes.

Celles-ci sont jugées par M. Henri Lasserre avec une sévérité par trop grande. Est-il vrai que, « par un respect extrême de la lettre des textes saints, les divers traducteurs qui se sont succédé semblent avoir considéré comme un devoir de ne tenir aucun compte de l'idiome dans lequel on devait les lire? » Quoi donc? Bonhours, de Sacy, de Ligny, Carrière, Bossuet lui-même; de nos jours, Mgr Dupanloup, Louis Veuillot, l'abbé Glaire, l'abbé Crampon, Mgr Gaume et tant d'autres, honorés de l'approbation du Saint-Siège et de l'épiscopat, se sont-ils « invariablement appliqués à décalquer avec la plus minutieuse minutie la tournure des phrases, la disposition des mots? » Peut-on les accuser à bon droit de « parler grec, latin ou hébreu dans notre pays? » Voilà des accusations graves qu'il eût fallu appuyer de quelques preuves.

Enfin, M. Henri Lasserre a voulu faire mieux ou autrement. La règle qu'il s'était imposée dans son travail est excellente. « Nous nous sommes appliqué, » dit-il, « non pas à faire un décalque servile de la langue morte dans une langue vivante, mais à mettre en lumière dans la meilleure forme française qu'il nous a été possible d'écrire la nuance de l'original. » Dessein louable; mais il nous reste des doutes sérieux sur le résultat. Citons quelques exemples. Dans saint Mathieu, ces mots: *antequam convenirent*, avaient toujours été traduits avec beaucoup de réserve. La traduction nouvelle porte : « Marie, sa mère, ayant été donnée en mariage à Joseph, il advint, avant que l'union conjugale eût été consommée... » (p. 5.) — « Joseph se lève, Joseph prend l'enfant!... » (p. 9.) Ce présent, cette répétition du nom de Joseph, qui ne se trouvent point dans le texte, visent à l'effet romanesque. Nous omettrions ce détail, s'il n'était caractéristique et ne se retrouvait en maints endroits. — « Faites de dignes fruits de conversion. » (p. 13.) Pourquoi ne pas dire, suivant le texte : de pénitence? — « Jésus,

ensuite, fut conduit par l'Esprit dans le désert, afin d'y subir les tentatives du démon. » (p. 15.) Non pas; mais les tentations. « Subir » est équivoque. « Subir des tentatives » est peu français. On avait, jusqu'ici, tout bonnement dit : « Pour y être tenté, » et l'on avait raison. — « Bienheureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté. » (p. 20.) Cela ne rend pas exactement *pauperes spiritu.* — « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, » disaient tous les traducteurs. On les corrige, même au point de vue du bon français, avec peu de bonheur: « De même qu'est parfait votre Père, — Celui qui est dans les cieux, — soyez donc parfaits, vous aussi. » (p. 27.) — Voit-on, dans saint Mathieu, chapitre XXVII, la moindre trace de cette cantilène en vers blancs, d'un effet si étrange en plein récit de la Passion :

« Celui-là qui sauve les autres
« Ne peut lui-même se sauver !
« Si d'Israël il est le roi,
« Qu'il descende donc de la croix ! »
« — Pour le coup — nous croirons en lui !

« Puisque dans le Seigneur il met sa confiance,
« Que Dieu donc, s'il lui plaît, vienne à sa délivrance... »

Il y a là un système. Ainsi, dans le *Magnificat :* (p. 266).

« Il a relevé Israël son enfant,
« Se souvenant de sa miséricorde,
« Ainsi qu'il l'avait promis à nos pères, » etc.

De même, pour le *Benedictus* (p. 269). — Enfin, p. 302 :

« Lorsque la flûte en main nous avons chanté,
« Vous n'avez point dansé.
« Quand sur des airs plaintifs nous avons entonné,
« Vous n'avez point pleuré. »

Il faut des vers ou de la prose ; pas de milieu.

Mais voici qui est moins heureux encore. « Que si ta main est l'obstacle qui te fait tomber... Si ton pied est l'obstacle qui te fait tomber... Si ton œil est pour toi la pierre d'achoppement... » (p. 217.) Il suffisait, pour éviter ces métaphores inintelligibles, de traduire simplement : *scandalizat te,* par l'expression correspondante, très française, et que tout le monde comprend : vous scandalise. — « Jésus rentra du Jourdain... » (p. 280.) — « Qui donc est celui-ci qui va jusqu'à prononcer la rémission des péchés ? » (p. 305). Mieux vaut dire comme on disait : « qui remet les péchés. » — « Si quelqu'un sait laisser en arrière de lui,... » (p. 272) traduit mal : *Qui reliquit domum.* — *Respice, fides tua te salvum fecit,* dit Notre-Seigneur à l'aveugle ; c'est-à-dire : ta foi t'a sauvé, tant pour le corps que pour l'âme. Traduction nouvelle : « Ta foi vient de te guérir. » (p. 373.) — « Dans le principe, le Verbe était. » (p. 415.) Mieux vaut dire : au commencement. — *Et verbum caro factum est et habitavit in nobis, plenum,* etc. « Oui, le Verbe s'est fait chair et il a

dressé sa tente au milieu de nous, tout surabondant de grâce... » (p. 416.) — *Moyses ostendit secus rubum :* « Moïse le fait bien voir dans le chapitre du Buisson... » (p. 384.) — Enfin quel besoin de changer la traduction si convenable et si exacte du passage : *Sunt eunuchi,* etc., et de dire : « Il en est qui naissent impuissants au mariage... »

Ce sont là, sans doute, des détails dont plusieurs paraîtront bien minutieux ; mais, en pareille matière, tout a une grande importance. Si nous les avons signalés très franchement, c'est que nous estimons beaucoup l'auteur, que nous savons qu'il ne réclame de ses amis que ce que ceux-ci croient être la vérité, et qu'il y aurait quelque lâcheté, quand on se mêle de critique, à ne pas dire tout ce qu'on pense.

CH. CLAIR, S. J.

Entretiens sur les mystères du saint Rosaire, par Mgr L. CHARLES GAY, évêque d'Anthédon, ancien auxiliaire du cardinal Pie, évêque de Poitiers. Paris, H. Oudin, 2 vol. in-12 de IX-418 et de 453 p. — Prix : 7 fr.

Un ouvrage de Mgr Gay est toujours une bonne fortune pour ses nombreux et sympathiques lecteurs. Peu importe le titre : on retrouve dans chacun cette forte substance de la vraie doctrine, cette érudition solide et variée, cette onction de piété, cette ampleur de style, cette mesure, cette méthode qui caractérisent le talent de Mgr d'Anthédon. Nous avons déjà remarqué ces qualités maîtresses dans *la Vie et les vertus chrétiennes*, dans les *Conférences aux mères chrétiennes,* dans les *Élévations sur la vie et les doctrines de Notre-Seigneur Jésus-Christ ;* l'œuvre récente que nous annonçons les met, s'il est possible, plus en relief ; nous serions même presque tenté de dire que l'auteur, en paraissant vouloir nous donner ici comme une synthèse de son enseignement ou de sa doctrine de spiritualité, s'est abandonné à l'élan d'une piété plus vive et à l'ardeur d'un amour plus pur pour Notre-Seigneur Jésus-Christ et pour sa sainte Mère.

Le sujet n'était pas facile à traiter ; il a été abordé si souvent et envisagé de tant de façons diverses ! Mgr Gay a cru qu'il y avait place encore pour une nouvelle étude, et ses *Entretiens* démontrent péremptoirement qu'il ne se trompait pas. Il écrit dans sa préface : « Il y avait moyen, semble-t-il, de considérer le Rosaire sous un aspect nouveau. En dehors des traités historiques ou canoniques, presque tous les auteurs qui, à notre connaissance, ont parlé de cette dévotion, se sont donné pour but d'exciter et de soutenir la piété de ceux qui la pratiquent. Ce que ces écrivains ont mis là de lumière doctrinale suffit sans doute à occuper fructueusement l'esprit durant les courts instants employés à la récitation de chaque dizaine. Il ne paraît pas qu'ils aient visé ailleurs, ni cherché à faire pénétrer dans l'intime de

ces quinze mystères où la vie entière de Jésus et de Marie se résume et qui sont, à ce titre, le thème normal, fécond, inépuisable de la contemplation chrétienne. »

C'est bien, en effet, la vie entière de Jésus et de Marie que nous retrouvons dans les *Entretiens sur les mystères du saint Rosaire.* Après trois importants chapitres préliminaires sur les dévotions en général, sur la dévotion du saint Rosaire en particulier et sur les mystères, le pieux et savant auteur aborde la première série, qui comprend les mystères joyeux. L'Annonciation s'offre tout d'abord à notre méditation en même temps que le mystère de l'Incarnation du Verbe, et de ce point de départ où nous voyons Jésus et Marie opérer leur sublime jonction, nous pourrons les considérer toujours unis, toujours inséparables. Cette union indissoluble de Jésus et de Marie est la pensée dominante de la dévotion du saint Rosaire; elle est le point central vers lequel convergent toutes les autres préoccupations; c'est le fait capital qui résume tous les autres faits, le grand mystère qui embrasse tous les autres mystères. Mgr Gay n'a pas manqué de le faire ressortir dans son troisième chapitre préliminaire; il nous explique aussi avec une merveilleuse clarté les motifs et les caractères de cette union si parfaite qu'elle va jusqu'à rendre Jésus et Marie dépendants l'un de l'autre. L'explication très détaillée de chaque mystère fait ressortir encore mieux cette vérité, et nous croyons qu'un des fruits les plus salutaires de la lecture de cet ouvrage sera de donner à l'esprit une notion plus juste des rapports intimes qui existent entre le Verbe fait chair et son auguste Mère. Notre amour et notre vénération pour Marie ne peuvent que croître, si nous nous familiarisons avec cette belle théologie qui nous offre à contempler d'un seul regard la Mère et le Fils; c'est un même tableau où la figure de Marie, déjà rayonnante par elle seule, s'embellit encore des rayons que projette sur elle la divine figure de Jésus-Christ. Nous devons reconnaître là un service éminent rendu par Mgr d'Anthédon à la mystique chrétienne.

La méthode adoptée par l'auteur des *Entretiens* pour l'explication de chaque mystère est d'une rare simplicité et suffit en même temps pour renfermer tout ce qui doit servir à l'instruction et à l'édification des fidèles; elle consiste à exposer d'abord le fait historique auquel se rattache le mystère; à commenter ensuite, quand il y a lieu, les paroles de l'Évangile qui le complètent; enfin à déduire de ce commentaire et de cet exposé l'enseignement moral qu'ils contiennent; quand le mystère semble concerner uniquement Notre-Seigneur, comme dans la deuxième série, l'auteur fait suivre le récit évangélique de quelques considérations qui tendent à rappeler le souvenir de Marie, en montrant par quels liens logiques et nécessaires la pensée de la Mère doit être unie à la pensée du Fils, en faisant alors à chacun de

ces mystères l'application opportune et motivée des règles ou des réflexions contenues dans le chapitre où il jette « un coup d'œil général sur les mystères. »

L'exposé des faits est complet, très intéressant, instructif ; l'Évangile est évidemment son guide, mais il sait y ajouter tout ce que peuvent lui fournir l'érudition des Pères de l'Église, les souvenirs même de l'histoire profane, et aussi les révélations accréditées d'Anne-Catherine Emmerich. En séparant ce récit des considérations qui y sont mêlées, on obtiendrait une véritable histoire de la vie de Jésus et de Marie ; la trame se tient sans la moindre lacune, depuis l'Annonciation jusqu'à l'Assomption, et au couronnement de Marie dans le Ciel. Si, parmi ces nombreuses pages qui ont toutes leur prix, nous avions à marquer une préférence, notre choix se porterait sur les chapitres consacrés aux mystères douloureux. Sans doute, il est ailleurs de remarquables passages que nous pourrions citer, comme les considérations pratiques et morales sur la Visitation, les élévations sur la face du Verbe fait chair ; mais il nous paraît que les mystères douloureux ont été de la part de l'auteur l'objet d'une plus sympathique attention. Il y a dans ces 250 pages, qui forment un traité complet de la Passion, une piété plus aimante, une onction plus suave, un amour plus généreux et qui s'enflamme davantage à mesure que l'auteur prolonge sa contemplation de la victime de l'amour divin ; nous avons été plus particulièrement saisi des admirables considérations de Mgr Gay sur le crucifiement.

Nous avons indiqué les sources où l'évêque d'Anthédon a puisé pour son exposé des faits et pour ses commentaires du texte évangélique. Il s'est aidé, pour la partie morale de son travail, de la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* par le savant docteur Sepp, qu'il cite fréquemment ; des *Élévations* de Bossuet ; du livre du P. L. Faber, intitulé : *Au pied de la Croix* ; du *Traité de la Croix* par Duguet ; des *Dernières années de la Sainte Vierge* par l'abbé Perdreau. Ce qui lui a servi surtout, soit pour choisir ses emprunts et se les assimiler, soit pour y ajouter ses réflexions personnelles, c'est son cœur de saint prêtre, c'est son intelligence élevée, c'est son expérience de la vie spirituelle, c'est sa longue habitude de la méditation, c'est son commerce habituel et familier avec les sublimes pensées de la foi. Son récent ouvrage porte le titre modeste d'*Entretiens :* ce mot servira à le distinguer du livre qui l'a précédé et qu'il a appelé : *Élévations sur la vie et les doctrines de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* mais ces « entretiens » sont autant « d'élévations » par la pensée, par le sentiment, même par le style qui voudrait cependant profiter de la liberté que lui donne le titre pour fuir l'élégance et pour rechercher la simplicité ; à notre humble jugement, l'évêque d'Anthédon, dans son vol vers les hautes sphères, n'est pas éloigné d'atteindre la région où plane l'Aigle de Meaux.

Il ne nous en coûtera pas de reconnaître avec Mgr Gay que toute langue humaine est insuffisante à traduire « les mystères de Jésus et de Marie, » qui sont « des réalités divines, » et que toute œuvre de ce genre restera forcément incomplète; mais il ne faut pas oublier que les *Entretiens* sont destinés à de simples mortels, eux aussi naturellement limités dans leur conception, nécessairement frappés d'insuffisance à l'égard de ces profonds mystères; que relativement à eux « les imperfections » de l'œuvre et « l'insuffisance » de l'auteur sont comme si elles n'étaient pas; que cette belle doctrine, dont ils n'avaient fait qu'entrevoir quelques lueurs, les inonde des flots de sa lumière, éclaire leur intelligence, remue leur cœur et élève enfin tout leur être jusqu'à des sommets qu'ils croyaient inaccessibles. N'est-ce pas là « un avantage précieux » dont il faut tenir compte et qui doit suffire à l'auteur pour se rassurer contre « les hardiesses de sa piété envers la très sainte Vierge ? »

Le livre de Mgr Gay a pour lui encore le privilège de l'opportunité; il arrive à une heure où, grâce aux exhortations et aux prescriptions de Léon XIII, la dévotion au saint Rosaire tend à prendre le plus sérieux développement et à enlacer pour ainsi dire toutes les âmes; il importait qu'une plume autorisée, guidée par une doctrine sûre, inspirée par une haute piété, dévoilât les merveilleuses beautés de cette dévotion et fît connaître sur ce point les salutaires enseignements de l'Église. Cette œuvre magistrale est faite, assurément; « Notre Seigneur et sa sainte Mère » ne pourront manquer de bénir « ce Docteur du Rosaire » et de lui donner d'innombrables et fidèles disciples.

F. CHAPOT.

Œuvres de Mgr FREPPEL, évêque d'Angers. Tome IX. *Œuvres pastorales et oratoires.* T. VI. Paris, Roger et Chernoviz, 1886, in-8 de 456 p. — Prix : 5 fr. 50.

Œuvres polémiques de Mgr FREPPEL, évêque d'Angers. VII• et VIII• séries. Paris, Palmé, 1886, 2 vol. in-12 de 485 et 578 p. — Prix : 3 fr. le vol.

Les œuvres de Mgr Freppel se publient en deux séries distinctes, chez deux éditeurs différents. La première série comprend les œuvres de l'orateur sacré et de l'évêque, et compte déjà neuf volumes, dont les six derniers sont exclusivement remplis par les *Œuvres pastorales et oratoires;* la deuxième série, les *Œuvres polémiques,* forme maintenant huit volumes; le premier contient des écrits polémiques sur certains points de l'histoire religieuse ou certaines questions d'actualité, et les sept autres sont remplis par les discours de l'éminent député du Finistère à la Chambre des députés, et par quelques lettres adressées à différents personnages sur des questions qui ont tour à tour occupé l'opinion publique. Mais, en somme, les *Œuvres polémiques* sont

surtout un recueil de discours parlementaires. Nous annonçons aujourd'hui l'apparition du tome IX de la première série, et des VIIe et VIIIe volumes de la seconde. Des recueils ne se résument pas, à cause de leur manque d'unité. Contentons-nous d'indiquer ce qu'ils contiennent.

Le tome IX des œuvres de Mgr Freppel, qui est le tome VI des *Œuvres pastorales et oratoires*, s'étend du mois de septembre 1883 au 20 août 1886 : cela représente donc trois années de vie épiscopale, que nul ne s'étonnera de trouver bien remplies. Il y a d'abord les œuvres en quelque sorte officielles, les lettres pastorales écrites pour l'instruction des diocésains ; elles ont pour sujets : *la Dévotion du saint Rosaire, l'Espérance chrétienne, la Nativité de la sainte Vierge, la Franc-Maçonnerie, la Constitution chrétienne des États, la Dévotion du Chemin de la Croix*; sujets d'édification, quelques-uns signalés par le Souverain Pontife lui-même aux méditations et à la sollicitude de ceux qui le représentent auprès des fidèles. A côté des *Instructions pastorales*, il y a les discours, dont les sujets varient avec les circonstances qui les ont inspirés, ou les lieux où ils ont été prononcés : c'est la vie du saint du jour, sainte Colette, saint Jean ou saint Louis, dont l'évêque commente les leçons ou raconte les œuvres; c'est une question d'actualité vers laquelle il est sollicité par la composition de l'auditoire auquel il s'adresse : prêtres dont il relève le courage, en les vengeant des attaques dont ils sont l'objet : membres des œuvres catholiques, auxquels il montre les solutions de l'Église sur la question économique ou sur la question ouvrière dont ils s'occupent; jeunes élèves, devant lesquels il exalte les bienfaits de l'Église, et expose la nécessité de la discipline et du travail, ou même les avantages de la gymnastique; mères chrétiennes, auxquelles il enseigne leur rôle et leur devoir; œuvres chrétiennes, dont il raconte les merveilles, et pour lesquelles il sollicite la charité; religieux ou séminaristes, auxquels il adresse quelques paroles d'édification. On voit quelle variété offre ce genre de discours. Enfin, il est une autre catégorie d'œuvres qui présentent entre toutes un grand intérêt, ce sont les éloges et oraisons funèbres, quelques-uns s'appliquant à des personnages modestes, que la gloire n'a pas visités et qui se sont contentés de faire beaucoup de bien en faisant très peu de bruit; quelques autres célébrant des renommées plus éclatantes, et qui ne sont pas oubliées. De ces dernières, je me bornerai à citer l'oraison funèbre de l'amiral Courbet, prononcée jadis dans l'église d'Abbeville, on sait avec quelle éloquence et quel éclat.

Les *Œuvres polémiques* nous apportent le témoignage éloquent de la part glorieuse prise par Mgr Freppel, toujours sur la brèche, à la guerre religieuse qui se poursuit dans le Parlement français. Les deux nouvelles séries comprennent les discours prononcés du 28 mai 1884

au 30 mars 1886. Ici, plus encore que dans les œuvres pastorales, il y a une variété de sujets, qui rend un résumé impossible, et nous condamne à donner quelques indications rapides, qui suffiront d'ailleurs pour guider le lecteur. Les communautés ecclésiastiques menacées par la loi du recrutement de l'armée, le budget des cultes rongé par les convoitises et la haine d'une secte qui paraît assez disposée à prendre la religion catholique par la famine, la politique d'expansion coloniale de la France, tels sont les principaux sujets auxquels se rattachent les discours compris dans la VIIe série. Sur la politique coloniale, notamment, on sait que Mgr Freppel a pris à la Chambre une position très originale, qui le met à part de la droite dont il se sépare, de la gauche à laquelle il ne veut pas se mêler; on verra, très habilement et très éloquemment exposées, les considérations qui ont guidé sa conduite, et peut-être sera-t-on amené à la juger tout autrement que la plupart de ses collègues ne l'ont fait. Dans tous les cas, on a le devoir d'étudier les pièces du procès avant de se décider.

Comme la VIIe série, la VIIIe série des *Œuvres polémiques* nous montre que Mgr Freppel n'hésite jamais à entrer dans la lutte et à payer de sa personne toutes les fois que s'engage un combat dont l'issue peut intéresser, même indirectement, l'Église catholique. Aussi le voyons-nous intervenir dans les discussions relatives à la loi sur les récidivistes, à la loi sur le recrutement, aux affaires du Tonkin et de Madagascar, aux budgets de l'instruction publique et des cultes, aux lois sur la liberté des funérailles et sur la crémation des corps. C'est que, sur toutes ces questions, l'Église a ses solutions à donner, ses revendications à faire entendre, comme dans toutes les questions qui touchent à la moralisation des âmes, à l'expansion de la civilisation chrétienne, au respect des morts, au recrutement et à l'indépendance du sacerdoce.

La VIIIe série ne comprend pas que des discours parlementaires : quelques questions soulevées en dehors de la Chambre des députés ont en outre éveillé sa sollicitude, et il les a résolues dans des lettres ou notes péremptoires, où la science juridique ou historique s'unit à l'esprit et à l'éloquence pour assurer le triomphe de la vérité. Telle est la lettre si opportune sur cet amiral de Coligny, à qui l'on voulait jadis décerner une statue, sans penser à la triple trahison envers Dieu, le roi et la patrie qui marque son nom d'un triple et ineffaçable déshonneur; telles les observations sur une déclaration du Conseil d'État relative à la caisse de secours du diocèse d'Angers, qui ont peut-être préservé d'autres diocèses menacés des mêmes coups, et qui, le cas échéant, pourraient leur servir de défense; telle enfin la belle lettre au cardinal-archevêque de Paris sur la désaffectation de l'église Sainte-

Geneviève, qui n'est pas seulement une protestation, mais une démonstration historique et juridique, à laquelle nul ne pouvait être mieux préparé que l'ancien doyen de Sainte-Geneviève, l'orateur aimé qui savait réunir jadis une jeunesse nombreuse et attentive autour de cette chaire aujourd'hui brisée, et sous ces voûtes que ni la sainteté ni la gloire n'ont préservée de la profanation.

J'ai dit aux lecteurs du *Polybiblion* ce qu'ils trouveraient dans les trois nouveaux volumes que vient de publier Mgr Freppel: j'ai rempli ma tâche d'indicateur. Je n'ai plus maintenant qu'à leur répéter les mots qu'entendit jadis saint Augustin : *Tolle, lege.* E. DE LA D.

Sermons et allocutions, par ZADOC KAHN, grand rabbin de Paris. Deuxième série. Paris, Durlacher, 1886, in-12 de 379 p. — Prix : 4 fr.

M. Zadoc Kahn, grand rabbin de Paris, vient de publier la deuxième série de ses *Sermons et allocutions.* Ce nouveau volume renferme quinze sermons et quatre allocutions. Les sujets traités dans les sermons sont : le sentiment religieux; la loi du sacrifice; la prière; nous sommes les enfants de Dieu; la voix de Dieu; le prix de la vie; la pureté des mœurs; la prédication israélite; la famille juive; le Dieu du judaïsme; l'alliance israélite; la jeunesse israélite et le judaïsme; les montagnes d'Israël; la Providence divine; le *Schema.* Tous ces sermons sont datés; ils ont été prononcés à l'occasion des solennités juives, le nouvel an (1874, 1875, 1876), la fête de l'expiation (1882, 1883), la fête des tabernacles (1877, 1879), la fête des *Pourim* (1885), la fête de Pâques (1884), la Pentecôte (1878). Le sermon sur le Dieu du judaïsme est un sermon de charité prêché en décembre 1882. Quelques-uns de ces discours, on le voit, sont propres à intéresser beaucoup de lecteurs par leur caractère général et par leur but. Ils ont l'avantage de nous faire pénétrer un peu dans la vie juive contemporaine, qui est si peu connue. L'orateur juif suit d'ailleurs la marche ordinaire de l'orateur chrétien. Il commence par citer un texte hébreu, dont il donne la traduction française; il indique l'endroit d'où le texte est tiré, il s'adresse ensuite à ses frères, et entremêle son sermon de citations hébraïques, accompagnées de leur traduction française. M. le grand rabbin de Paris prêche surtout le sentiment religieux et la morale, en s'efforçant de l'inculquer doucement dans l'esprit de ses auditeurs. Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée du style, du genre et de la manière de l'orateur, que de citer le passage suivant. « Chaque langue possède, mes frères, de certains mots, aux nuances « fuyantes et délicates, généralement intraduisibles dans une autre « langue, et qui expriment à merveille le caractère intime, le génie « propre d'un pays, d'une société, d'une race. On n'a qu'à les prononcer

« pour qu'aussitôt tout un monde d'idées se réveille dans l'esprit. Le « judaïsme a créé un certain nombre de ces expressions originales, « disant beaucoup, en laissant entendre encore davantage, et qui sont « comme sa marque distinctive. Qui de vous n'a, en ce moment, présent « à l'esprit le mot de *seniouth*, qu'on répétait jadis si volontiers et si « souvent dans les familles israélites, et qui revient à chaque page « dans nos livres de morale? Dire exactement, et par une simple tra- « duction, toutes les idées, tous les sentiments condensés dans ces « quelques lettres serait peut-être difficile. Mais, réunissez dans votre « pensée ce que la pudeur a de plus délicat, la chasteté de plus timoré; « combinez, comme dans un creuset, les mots de réserve, de modestie, « de retenue, de pureté, de continence, et vous en obtiendrez à peine « l'équivalent. Rappeler le mot *seniouth*, c'est faire sans phrase l'éloge « du judaïsme. » On peut juger par là combien les sermons de M. Zadoc Kahn sont véritablement israélites et faits pour les auditeurs auxquels ils s'adressent. L. M.

SCIENCES ET ARTS

Les Études classiques avant la Révolution, par l'abbé AUGUSTIN SICARD. Paris, Perrin, 1887, in-12 de IX-590 p. — Prix : 4 fr.

Quiconque s'occupe des choses de l'enseignement, connaît et apprécie les beaux travaux de M. l'abbé Sicard. Depuis plusieurs années, il donne assez régulièrement aux recueils périodiques, des articles étendus, où nombre de questions importantes sont traitées avec une science très sûre et sous une forme attrayante, accessible à tous les lecteurs. Dans l'*Éducation morale et civique*, parue en 1884, M. l'abbé Sicard avait réuni, dans un ordre nouveau, après les avoir largement complétés, ceux de ses articles qui se référaient au mouvement d'idées du XVIIIe siècle et de la Révolution, par rapport à l'éducation proprement dite. Dans le volume qu'il donne aujourd'hui au public, il s'est attaché uniquement à l'instruction secondaire, et s'est appliqué à donner la synthèse complète des idées émises, et le tableau exact des pratiques usitées en fait d'enseignement, du XVIe siècle au XVIIIe. Il n'est que juste de reconnaître l'entier succès qui a couronné les efforts de notre savant confrère. Il a su, tout en utilisant ses travaux antérieurs, faire un travail neuf, aux proportions harmonieuses et basé sur une connaissance approfondie des documents.

Ce n'est pas une petite affaire que de se mettre au courant de la bibliographie du sujet. C'est par centaines que se comptent les ouvrages à consulter. L'auteur n'a négligé aucune source d'information.

Les citations sont donc nombreuses dans le nouveau livre de M. l'abbé Sicard ; il en devait être ainsi ; mais nous avons ici bien autre chose

qu'un simple travail de recherches et de compilation. Notre auteur a la connaissance personnelle des questions ; comme il les a longuement étudiées, comme il a beaucoup réfléchi sur chacune d'elles, il a pu se faire des idées raisonnées et se mettre en mesure de critiquer avec autorité les pratiques et les systèmes des écrivains dont il a consulté les ouvrages. Il a su de plus classer dans un ordre rigoureux, et avec une clarté toute française, les textes innombrables et les notions variées qu'il avait patiemment recueillies. Au moyen de divisions nombreuses et logiquement établies, il a pu les présenter sans confusion et sans exposer le lecteur à l'ennui.

Le *Mouvement des idées* est l'objet de la première partie ; la *Pratique des corps enseignants* est étudiée dans la deuxième. Le mouvement de l'opinion est constaté et suivi, les idées acceptées aux diverses périodes sont formulées, par rapport aux diverses branches de l'enseignement secondaire, prises séparément et successivement dans autant de livres distincts : d'abord le latin et le grec, puis le français et les langues étrangères ; l'histoire et la géographie ; les sciences et la philosophie ; l'éducation des facultés intellectuelles ; l'éducation physique ; enfin, les arts d'agrément.

La seconde partie du volume offre un très grand intérêt historique. L'auteur y examine avec un soin minutieux la réelle influence sur les corps enseignants des idées en faveur au XVIIIe siècle. Étudiant, les uns après les autres, les collèges de l'Université, des Jésuites, de l'Oratoire et du Clergé séculier, les écoles militaires, confiées aux Doctrinaires et aux Barnabites, il n'a pas de peine à montrer que partout, sans doute avec un empressement plus ou moins grand, les innovations utiles avaient été accueillies, et que d'immenses progrès avaient été réalisés à la veille de la Révolution ; qu'à la vérité tous les abus n'avaient pas disparu (il y en aura toujours et partout) ; mais que l'ardeur était grande et universelle pour l'amélioration de nos établissements et la diffusion plus complète encore de l'instruction scientifique et de l'enseignement littéraire.

Le dernier livre de cette seconde partie est employé par M. l'abbé Sicard à déterminer l'état exact de l'opinion en 1789, relativement aux études classiques. Après avoir interrogé une fois de plus les Cahiers et constaté la violence du courant révolutionnaire qui allait entraîner, non pas à la continuation des réformes, mais à la ruine intégrale de nos établissements d'enseignement, l'auteur en arrive à formuler le jugement équitable de l'histoire sur nos anciens collèges injustement décriés, qu'il fallut restaurer après les folles expériences de la Révolution.

Voilà beaucoup d'éloges, dira-t-on peut-être. J'ai la confiance que les lecteurs de M. l'abbé Sicard ne les taxeront pas d'exagération. Je

n'aurais de réserves à formuler que relativement à la forme littéraire, très bonne d'ordinaire, mais négligée en quelques endroits, et un peu aussi au point de vue de la correction typographique, qui n'est pas absolument parfaite. L'Académie française a couronné, ces jours derniers, cette œuvre indépendante et érudite et son jugement sera ratifié par tous les gens éclairés. ERNEST ALLAIN.

Nouveau Précis d'économie politique. *Les Éléments*, par TH. FUNCK-BRENTANO, professeur à l'École libre des sciences politiques. Paris, Plon, 1887, in-18 de 274 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume que publie aujourd'hui M. Funck-Brentano, déjà connu par des travaux de philosophie et de politique, est le premier d'un ouvrage qui doit embrasser l'ensemble de la science économique. Il a pour objet l'étude des *éléments primordiaux :* valeur, consommation, production, propriété, travail, échange, monnaie, etc. Les suivants décriront le jeu de ces mêmes éléments dans la *Vie sociale, la Vie politique* et *les Rapports internationaux*. Avouons d'abord que la première impression qu'on éprouve à la lecture de ce livre, surtout si l'on est habitué aux analyses de l'École anglaise, est un étonnement mêlé de quelque lassitude. En voyant les divers éléments économiques tour à tour étudiés en eux-mêmes, sans que l'auteur touche à leur rôle pratique, réservé pour la suite de l'ouvrage, et surtout sans qu'il laisse apercevoir suffisamment les motifs de l'ordre qu'il a adopté, on se demande où il veut en venir. Sa critique agressive augmente la défiance et l'on est tenté de se croire en présence d'un partisan de l'empirisme économique. Heureusement il n'en est rien. M. Funck-Brentano est, au contraire, un esprit éminemment philosophique, comme on va pouvoir en juger.

Il commence par énoncer la loi générale de l'activité humaine qui est, selon lui, la coordination des efforts. Appliquée à l'économie politique, cette loi devient : la coordination des efforts de chacun avec ses besoins et avec les besoins et les efforts de tous. Remarquons que, si ces données sont exactes, elles ne sont pas complètes; il y manque l'idée de la finalité, du but à atteindre. Cette lacune n'est pas comblée pour la loi envisagée sous son aspect général. Mais M. Funck-Brentano ne l'a pas laissée subsister dans les applications économiques de cette loi et il professe expressément (p. 210) que la condition du progrès réside dans un usage des choses matérielles de plus en plus conforme aux lois physiques qui les régissent. L'homme doit donc approfondir ces lois, et leur connaissance de plus en plus parfaite est pour lui le moyen de suffire à des besoins croissants. Malgré cela, il peut arriver qu'à un moment donné l'équilibre se trouve rompu et que le dévelop-

pement des besoins aille plus vite que celui des efforts. Que se produit-il alors? Une crise est-elle fatale ou bien la morale ne doit-elle pas intervenir pour modérer les besoins? Certes, il répugne à M. Funck-Brentano de faire appel à une intervention étrangère. Son ambition serait de constituer une économie absolument indépendante et même dominatrice (p. 15). Cependant la logique est chez lui plus forte que les préjugés et (p. 181) il invoque ici la puissance de l'abnégation et du dévouement.

Cette large synthèse se rapproche, pour le fond, de celle que Bastiat a ébauchée dans ses *Harmonies économiques*. Mais le point de vue des deux auteurs n'est pas le même. Bastiat a supposé la société bien portante. Il nous en donne la physiologie. M. Funck-Brentano, au contraire, la prend telle qu'elle est, c'est-à-dire plus ou moins malade, et ajoute la pathologie à la physiologie.

Le plus souvent ses tableaux sont exacts. Il faut voir comme il fustige les théories enfantines du XVIIIe siècle sur l'indépendance individuelle et leur oppose le fait écrasant de la solidarité sociale. Indiquons aussi ses chapitres sur l'intérêt, la nature des bénéfices, le crédit et l'épargne. Il y fait preuve d'une grande perspicacité et ne ménage aucune des illusions attachées à ces deux mots : crédit, épargne. Il insiste avec force sur le vice de l'organisation française des caisses d'épargne qui constituent pour l'État un moyen d'absorber sans relâche les économies des citoyens pour les dissiper sans contrôle et arriver fatalement à la banqueroute.

En somme, ce précis est remarquable par la justesse et l'originalité des vues, la précision et la vigueur du style. Nous espérons que M. Funck-Brentano ne tardera pas à appliquer ses rares aptitudes à la solution des problèmes économiques de notre temps. Souhaitons seulement qu'à l'avenir il dédaigne moins la méthode et n'écarte plus à priori les idées de ses devanciers. Il s'attirera ainsi plus de lecteurs et évitera des inexactitudes comme celle qu'il commet, lorsqu'il refuse toute influence sur les crises monétaires à la production plus ou moins abondante de chacun des métaux précieux. Selon lui, l'or monte chez les nations à grande industrie et à grand commerce et l'argent chez celles qui se trouvent dans des conditions opposées. Cela est vrai et cependant l'or a baissé en France vers 1850, à cause de la découverte des mines de la Californie et malgré les progrès croissants de la grande industrie.

ED. GOUTAY.

Nos Chemins de fer et leur réforme radicale, par H. PENDRIÉ, avec préface par Émile Ferrier. Paris, Ghio, 1887, in-8 de XXVII-251 p. — Prix : 5 fr.

Les lecteurs de Ferrier fait le procès en règle des Compagnies de chemins de

fer; il s'élève notamment contre leur manière d'agir qu'il qualifie souvent d'une façon trop vive. Évidemment, il y a du vrai dans ce qu'il dit, mais il compromet la cause qu'il défend par son manque de modération; il a surtout le tort de faire des personnalités, ce qui donne parfois à sa préface tout le caractère d'un pamphlet. Quant à M. H. Pendrié, il se renferme dans son sujet; il traite avec compétence la question des chemins de fer français, au triple point de vue technique, commercial et économique. Dix chapitres, appuyés de nombreux tableaux chiffrés et de renseignements statistiques puisés aux sources officielles, présentent, avec beaucoup de développement, l'historique des chemins de fer et l'exposé méthodique des diverses conventions intervenues entre l'État et les compagnies. Nous devons citer, en passant, les très intéressants chapitres sur les améliorations à apporter au matériel roulant, à la vitesse des trains, et, surtout, à la simplification et à la réduction des tarifs, si ardemment désirées par le commerce, l'industrie et l'agriculture. L'auteur conclut au rachat du réseau français et à sa concession sur de nouvelles bases moins onéreuses pour le Trésor public; il n'est pas partisan de l'exploitation par l'État, mais il estime qu'il y a lieu de lui laisser l'exploitation d'un petit réseau, comme champ d'expérimentation. Somme toute, la réforme qu'il réclame n'est pas aussi radicale que l'indique le titre de l'ouvrage : elle ne consiste, en définitive, qu'en une nouvelle division du réseau national en quatre grandes compagnies. Assurément l'idée est bonne; ce système détruirait le monopole, et amènerait une concurrence dont le public bénéficierait, et, surtout, il ferait en très grande partie disparaître les inconvénients inhérents au mode de répartition basé sur la géographie physique, répartition qui bouleverse souvent les conditions naturelles résultant des distances, déplace arbitrairement les courants commerciaux, et favorise, malgré les droits de douane, telles industries étrangères au détriment de telles industries françaises. L'ouvrage de M. H. Pendrié est une étude consciencieuse qui se recommande à l'attention de ceux qui s'intéressent aux questions de chemins de fer. D. M.

Annuaire géologique universel, publié par le Dr Dagincourt, avec le concours de nombreux géologues. T. II. Comptoir géologique de Paris, 1886, in-18 de XXVIII-662 p. et 1 carte en couleurs. — Prix : 12 fr.

Depuis que la *Revue de géologie* de MM. Delesse et de Lapparent a cessé de paraître, la France ne possède plus d'organe spécialement destiné à tenir les géologues au courant des publications étrangères. Frappé de l'importance de cette lacune, M. le Dr Dagincourt a entrepris de rédiger un *Annuaire* où, à côté de renseignements pratiques divers, le lecteur pût suivre, en détail, les explorations et les études

géologiques qui s'exécutent sur tout le globe. Cette tentative pouvait, au premier abord, sembler bien hardie, tant le sujet est vaste; mais grâce à la persévérance et à l'énergie de M. Dagincourt, qui a su s'attacher le concours de plusieurs savants compétents français et étrangers, son œuvre est aujourd'hui en bonne voie et le second volume de cet *Annuaire* renferme d'importantes améliorations, notamment sous le rapport de la correction typographique, qui laissait beaucoup à désirer dans le volume I. Voici un aperçu des matières traitées : après un excellent résumé des travaux du Congrès géologique international de Berlin, par M. le professeur Renevier, vient une liste générale des géologues, minéralogistes et paléontologistes du monde entier, classés par ordre de pays (Ire partie, p. 1-148); la 2e partie, formant le corps principal du volume, comprend : de courtes esquisses de la géologie de diverses régions; des résumés partiels sur les progrès des recherches géologiques pendant l'année 1885; des indications sur les services géologiques officiels des différents pays, leur fonctionnement et leur personnel, l'état d'avancement de leurs travaux et de leurs publications; sur les sociétés scientifiques, les musées et collections particulières, les périodiques renfermant des documents sur l'écorce terrestre, enfin sur l'enseignement de la géologie et des sciences connexes dans les principaux établissements d'instruction de l'Europe; le tout est classé par ordre géographique. Il y a là une masse énorme de renseignements des plus utiles : c'est un véritable *vade-mecum* pour le géologue en voyage, qui y trouvera signalés tous les objets dignes d'attirer son attention non seulement dans les grandes villes, mais jusque dans une foule de petites localités. La 3e partie est un index bibliographique pour 1885 (géologie, classée par ordre régional; paléontologie, par ordre zoologique; minéralogie et météorites). Les principaux collaborateurs ont été MM. Calderon (Espagne), Carez (France), Chelot (id.), Choffat (Portugal), Haug (Allemagne), Jaccard (Suisse), Lacroix (minéralogie), Mac-Gee (États-Unis), E. de Margerie, Pavlow (Russie), Pethö (Hongrie), Rutot et Van den Broeck (Belgique), Uhlig (Autriche), etc. Comme bibliographie signalons : deux travaux rétrospectifs de MM. Girardot et Choffat sur les mémoires géologiques contenus dans les publications des sociétés jurassiennes (2e partie 218-231, 335-337); des articles de notre collaborateur M. Emm. de Margerie sur les publications des Commissions officielles du Canada et des États-Unis (ib. 3-6, 8-21), et un résumé général sur l'Hindoustan (ib. 38-46), par le même; enfin un rapport étendu de M. Mac-Gee sur les méthodes cartographiques adoptées par l'*U. S. Geological Survey* (ib. appendice). La table des travaux renfermés dans quelques séries spéciales de première importance est donnée, depuis leur origine (*Paleontographica* de Dunker, Meyer et Zittel, 2e part. 99-111; *Annales des Sciences géologiques*, ib. 232-236).

La principale critique qu'on peut adresser à l'*Annuaire* a trait à la disposition des matières : plus d'ordre, un groupement plus systématique ne nuiraient pas. La bibliographie est répandue un peu partout, des listes d'ouvrages sont parfois même reproduites deux fois, dans un ordre différent, il est vrai (exemple : Allemagne, 2e partie p. 87 seq., 3e partie 14-18). Certaines pages ont été manifestement introduites par erreur et seraient mieux à leur place dans le catalogue d'un libraire (exemple p. 358-361) : on se demande à quoi se rapportent des indications telles que « (publié à 300 fr.) 240 fr. » (où et chez qui ?) et pourquoi des travaux sur les mollusques des environs de Lyon et la structure du Caucase sont indiqués comme se rapportant à la géologie de la Suisse. Des soins suffisants n'ont pas toujours été apportés à la rédaction des listes de sociétés savantes : ainsi sous la rubrique *Canada*, la société la plus importante du Dominion (*Société Royale du Canada*), a été omise (2e part. p. 7). Enfin une disposition qui peut avoir de sérieux inconvénients pour les recherches consiste dans l'adoption de plusieurs paginations distinctes : il y en a jusqu'à cinq, imprimées en caractères semblables, sans compter celle de l'introduction, mise en chiffres romains; en tout cas, une pagination continue entre parenthèses, serait nécessaire pour qu'il fût possible de se retrouver facilement au milieu de cette quantité d'indications diverses.

Nous estimons que l'*Annuaire géologique* est, malgré ces quelques défauts, une publication fort utile; l'accueil qu'elle a reçu, tant en France qu'à l'étranger, prouve, du reste, que M. Dagincourt et ses collaborateurs n'ont pas fait fausse route. Ajoutons qu'une transformation complète du plan suivi dans la rédaction des deux premiers volumes a été décidée; et les noms des principaux géologues qui ont promis leur concours pour le troisième volume de l'*Annuaire*, MM. Carez, Douvillé et Lacroix, sont un sûr garant de la bonne exécution future de l'œuvre destinée à devenir, sous leur vigoureuse impulsion, une revue annuelle complète des progrès des sciences géologiques dans les deux mondes. E. M.

Albrecht Dürer, von L. Kaufmann. Deuxième édition améliorée, avec 1 héliogravure, 5 photogravures et 9 gravures. Fribourg en Brisgau, Herder, 1887, in-8 de 184 p. — Prix : 7 fr. 50.

Friedrich Overbeck. *Sa vie et son œuvre*, d'après ses lettres et autres documents, par Margaret Howitt. Fribourg en Brisgau, Herder, 1887, 2 vol. in-8 de xxiv-562 et xix-451 p.

Albert Dürer occupe une place à part dans le monde des arts, entre le moyen âge et la Renaissance. Absolument réaliste et profondément fantastique, il trouble en même temps qu'il charme. C'était une nature singulièrement puissante. Nul ne sera tenté de l'imiter; mais per-

sonne ne pourra jamais l'oublier. M. L. Kaufmann vient de publier une biographie fort intéressante de ce prodigieux artiste, en y joignant de nombreuses estampes, parfaitement choisies : j'en mentionnerai quelques-unes. Voici d'abord un portrait du maître dans sa jeunesse, plein de grâce et de vie : « Les quatre cavaliers de l'Apocalypse », qui répandent sur la terre la peste, la guerre, la famine et la mort, sont une œuvre de premier ordre. De nos jours, le célèbre Cornélius a traité le même sujet dans une grande composition qu'on a pu admirer à Paris à la première exposition universelle. Je ne trouve pas, cependant, que le maître moderne ait égalé le vieil artiste de Nuremberg. Je reconnais que Cornélius y a mis beaucoup d'art ; j'estime qu'il en a mis trop : il s'est donné infiniment de peine pour varier les attitudes ; mais, pour éviter de placer ses personnages sur le même plan, il a presque effacé l'un des cavaliers. Les chevaux et les hommes s'agitent beaucoup trop : Cornélius a peint l'effort où il fallait montrer la force qui est le contraire de l'effort. En somme, il a montré plus de virtuosité que de puissance, et je suis en communauté d'avis avec M. Kaufmann pour préférer l'œuvre d'Albert Dürer sous le rapport de l'idée et du sentiment. Je mentionne, pour mémoire, une bonne reproduction de la « Mélancolie », cette figure étonnante sur laquelle tout a été dit. La « Passion » est représentée par deux spécimens qui donnent bien l'idée de cette série dans laquelle l'artiste a parfaitement rendu le pathétique, mais sans atteindre le surnaturel. La même insuffisance se manifestera dans toutes ses compositions religieuses, remarquables, attrayantes même, par d'autres côtés. Comme tous les grands artistes de son siècle, Albert Dürer a excellé dans le portrait : il suffirait, pour s'en convaincre, d'étudier, dans la publication de M. Kaufmann, les figures d'Erasme, de Maximilien 1er et de Bilibald Pirkheymer.

Parmi les publications récentes qui maintiennent la maison Herder au premier rang des éditeurs de l'Allemagne, nous signalerons encore, dans le domaine de l'art, la biographie d'Overbeck. Si cet artiste ne brille pas précisément, comme Albert Dürer, par l'originalité, il a produit des œuvres remarquables ; il a été surtout le promoteur principal du mouvement qui devait entraîner Cornélius, Kaulbach, Schnoor, et bien d'autres, en dehors des chemins battus, d'un art classique suranné. Les uns se sont tournés vers la Renaissance ; d'autres se laissaient aller à la fantaisie ; Overbeck a été toute sa vie un peintre chrétien avec l'élévation et la pureté que comporte cette noble mission. Nous assistons à un tel dévergondage du « moi » dans les arts, que je n'ai pas le courage de reprocher au patriarche de Dusseldorf de s'être souvent inspiré du Perugin et de la première manière de Raphaël.

La biographie que publie la maison Herder montre que l'homme a

été aussi digne d'intérêt et de sympathie que l'artiste. Celui qui devait régénérer un jour la peinture religieuse naquit en 1789, et fut élevé à Lubeck, dans un milieu où tout rappelle encore le moyen âge. Sa famille était protestante et, en même temps, profondément religieuse. Dès l'enfance, il passait des heures entières dans une chapelle catholique, en contemplation devant l'image de la Madone. Il ne devint catholique que beaucoup plus tard; mais, comme a dit, après sa conversion, un de ses compagnons d'enfance, il apparaissait déjà comme un de ceux « qui suivent l'Agneau » (I, p. 279.). Overbeck commença ses études à l'Académie de Vienne. C'est là que, de concert avec quelques amis, il prit la résolution de réagir de toutes ses forces contre le « maniérisme », alors fort en vogue, de Rafael Mengs, d'Angelica Kaufman, etc. De Vienne, il se rendit à Rome, où il trouva, avec la foi catholique, l'inspiration de ses plus beaux ouvrages. Il s'y maria et y résida, presque sans interruption, jusqu'à sa mort (en 1869).

La genèse du livre intitulé *Frédéric Overbeck, sa vie et son œuvre* est fort intéressante. Mme Overbek, en mourant, avait légué le pieux devoir de soigner son mari, alors âgé de 62 ans, à une dame Caroline Hoffman, qu'Overbeck institua son héritière et à qui il légua tous ses papiers. Dès lors, la digne légataire était sans cesse préoccupée de faire publier une vie du peintre. Sur ces éntrefaites, arrivait à Rome, avec ses parents, une jeune fille anglaise, Miss Howitt, à qui son admiration pour le peintre du « Triomphe de la religion dans les arts » avait inspiré la résolution d'écrire sa biographie. Mme C. Hoffman lui confia les précieux documents dont elle avait hérité et les compléta par des souvenirs personnels. C'est de cette touchante collaboration qu'est sorti le livre, qui, écrit d'abord en anglais, est publié aujourd'hui en allemand par la maison Herder. Le récit de Marguerite Howitt a le grand mérite d'une parfaite harmonie avec la vie et les œuvres du peintre chrétien. La narration, empreinte d'une grande simplicité, n'en est que plus émouvante. Les nombreuses lettres qui y sont insérées permettent de lire, presque jour par jour, dans l'âme d'Overbeck, et de suivre le développement de sa pensée artistique. Il est bien à désirer que le livre soit traduit en français, car il est difficile de rencontrer une lecture plus attachante et en même temps plus salutaire.

L'auteur de la *Vie de sainte Élisabeth* était fait pour apprécier Overbeck. Lorsque Montalembert vint à Rome, où il en obtint des images pour un livre d'heures projeté par l'éditeur Curmer, Overbeck lui fit hommage d'une représentation de la « Chière Saincte », que nous connaissons tous. C'est le miracle des roses, qui a été reproduit dans les éditions illustrées de la *Vie de sainte Élisabeth*.

ADOLPHE D'AVRIL.

BELLES-LETTRES

La Chanson de Roland. Traduction nouvelle à l'usage des écoles, précédée d'une introduction sur l'importance de la Chanson de Roland pour l'éducation de la jeunesse, et suivie de notes explicatives, par Édouard Rœhrich. Paris, Fischbacher, 1885, in-12 de 282 p. — Prix : 3 fr.

La Chanson de Roland, précédée d'un essai de critique littéraire, sur les épopées nationales. Paris, H. Gautier, 1887, in-12 de 32 p. — Prix : 0 fr. 10.

La Chanson de Roland, traduite en vers par Amédée Jubert. Paris, Librairie des bibliophiles, 1886, in-12 de xxiv-173 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons sous les yeux trois traductions nouvelles de la *Chanson de Roland,* conçues d'après trois systèmes très différents, que nous allons examiner successivement pour faire suite à une étude du même genre, publiée il y a quelques années (*Polybiblion,* t. XXXV, p. 358-365).

La traduction de M. Rœhrich est partie en vers et partie en prose. Cette dualité ne doit pas être condamnée absolument, puisqu'elle a été adoptée par Shakespeare. D'après le nouveau traducteur « il est impossible de traduire en prose certains passages qui ont une allure plus lyrique et qui forment relief sur le fond du récit... Ces passages se relient entre eux, soit par leur contenu, soit par leur forme... Généralement, le lyrisme de la chanson de Roland, se compose de variations sur un ou plusieurs thèmes poétiques. » Il y a certainement, dans notre épopée, des laisses et des répétitions d'un caractère lyrique; mais avec la généralisation qu'y attribue M. Roehrich, la distinction est subtile et ne laisse pas que d'être difficile à établir dans la pratique. Je dois dire, cependant, que la juxtaposition du vers et de la prose ne produit pas un effet désagréable, là où elle est appliquée avec discernement. L'auteur a choisi avec raison le vers de dix pieds, qui est celui du texte et des meilleures épopées françaises. Je ne le blâme pas d'avoir conservé autant que possible l'assonance, l'hiatus et la syllabe muette après le quatrième pied ; mais dans cet essai, le travail de M. Petit de Julleville me paraît mieux réussi. M. Roehrich aurait dû mieux se garder des chevilles, comme dans ce vers :

Et par ma barbe que le *fort* vent *caresse.*

au lieu de : « Qui al piz me ventelet. » Il aurait pu éviter les fausses césures, qui dénaturent le vers de dix pieds :

Il demeure à — Cordoue la cité...
La moitié de — l'Espagne aurez en fief...

Il y a aussi des phrases trop modernes et qui s'éloignent du sens. Blancandrin dit : « Quel excellent traité ! » au lieu de « Molt bon plait en avreiz. » Pour le soulagement des enfants, il veut, dit-il, éviter l'archaïsme, et n'en introduit pas moins des expressions qui néces-

sitent une note : *gentils, chevage, bref, aversier,* etc. La prose est généralement satisfaisante.

Nos poètes du moyen âge ont quelquefois introduit à la fin de leurs strophes un vers plus court. Ainsi dans *Girart de Viane,* Ganelon :

> En grant dolor mist France la garnie
> Dont furent mort entre gent païennie
> Li XII per de France.

La même disposition se trouve dans les mystères : on lit dans *La Fille d'un roi :*

> Ore entre vous vueille Dieu mettre
> Paix et amour.

A cette place, le petit vers, la « chute », produit un effet voulu. M. Jubert, sans doute pour rompre la monotonie du rythme uniforme, a eu l'idée de traduire toute la chanson de Roland, alternativement en vers de dix et douze pieds. Le résultat ne répond pas au désir du traducteur ; l'alternat lui-même engendre bientôt la fatigue et n'apporte aucun charme au récit. En outre, M. Jubert s'étant astreint à la rime et fuyant l'hiatus, a dû s'écarter beaucoup du texte. Et comme l'hexamètre est plus long que le vers du texte, voici venir l'épithète oisive qui en est l'écueil : « Le calife indompté » (p. 84). Enfin, il se permet des métaphores que le moyen âge n'eût jamais imaginées, et qui changent le caractère de l'œuvre. Voyez, par exemple, comme il traduit le vers déjà cité, que les traducteurs paraissent s'attacher à défigurer. Le vieux trouvère a dit simplement et poétiquement :

> Et par la barbe qui al piz me ventelet

M. Jubert répond :

> Et par mon poil que la brise caresse.

En somme, pour la traduction en vers, je persiste dans l'opinion que j'ai déjà émise ici, à savoir que le meilleur mode est celui qui a été inauguré en 1865 par M. d'Avril, et perfectionné en 1878 par M. Petit de Julleville.

Pour la traduction en prose, M. Léon Gautier a montré la voie à suivre, et on ne pouvait la perfectionner qu'en se rapprochant davantage du procédé adopté par Chateaubriand à l'égard de Milton.

L'éditeur de la *Bibliothèque à dix centimes* a eu le bon sens de suivre fidèlement le travail du savant auteur des *Épopées françaises.* La traduction est donc bonne. Livrée à un bon marché incroyable, cette édition est irréprochable sous les autres rapports. Elle mérite à tous les égards d'être répandue à profusion par les sociétés de propagande chrétienne. Les coupures ont été opérées avec discernement, et l'impression, sortie des presses de Burdin (d'Angers), est très soignée.

Chacun de ces livres est précédé d'une introduction qui n'apprendra

rien de nouveau aux érudits, mais dont il y a quelque chose à dire.

M. Roehrich, dans son introduction, s'applique à démontrer que l'étude de la chanson de Roland sera utile à la jeunesse; il y réussit sur quelques points; mais sur le point capital il erre complètement. Il ridiculise la vénération des reliques (p. 43). Turpin se bat comme un lansquenet et méprise la vie monastique (p. 35, 36, 45). Fanatisme féroce, monstrueux ascétisme, grossière superstition, etc., etc., toute la rengaine du *Siècle*. C'est un manifeste protestant. Ce livre ne doit pas être laissé entre les mains des jeunes gens.

On a reproché au vieux trouvère le procédé, assurément inconscient, qui consiste à inclure une phrase complète dans chaque vers. M. Jubert fait ressortir que nos grands poètes ont souvent fait de même :

Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
(Athalie.).

Et cela continue pendant dix vers sans le moindre enjambement de mot ni de phrase. J'ajouterai que ce procédé est essentiellement favorable à la compréhension par tout le peuple, c'est-à-dire à l'objectif transcendental de l'épopée et du drame, comme de l'art plastique. — M. Jubert rappelle aussi fort à propos ces paroles de Littré : « Toute polie et cultivée que soit la langue actuelle, pourtant elle n'égale pas en correction, en régularité, en analogie, celle dont elle est descendue, de sorte qu'il est regrettable que toutes les ressources de perfectionnement et de culture se soient appliquées à un instrument moins bon, la langue du XVIe siècle, et non à un instrument meilleur, la langue du XIIe et du XIIIe. »

C'est par le style qu'on cherche à déprécier notre épopée nationale. M. Clédat (*Chanson de Roland,* Garnier, 1886) ne va pas à l'encontre du préjugé général, mais il présente sur ce point une observation pleine de justesse : « Il est incontestable, » dit-il, « qu'il y a moins d'art chez notre vieux poète que chez Homère; mais cette infériorité tient moins encore à une différence de génie entre les deux auteurs, qu'à une différence de civilisation entre les deux époques... Il serait aussi injuste de reprocher à notre vieux poète la gaucherie (??) de son style que de mépriser Giotto à cause de l'incorrection de son dessin. En littérature comme en art, les maladresses de la forme n'ont d'importance que lorsqu'elles traduisent la faiblesse de la pensée et une statue parfaitement modelée peut être bien inférieure à une œuvre archaïque, incorrecte, mais où l'on reconnaîtra la marque d'une inspiration vraiment créatrice. » — Conclusion : quand on énonce que notre épopée est inférieure à telle autre, il faut spécifier sur quels points. Il y a un côté

par lequel la *Chanson de Roland* est supérieure à l'*Iliade*, autant que la chrétienté au monde païen. Ne soyons pas plus pédants qu'il n'est nécessaire.

ADOLPHE D'AVRIL.

Histoire de la poésie liturgique au moyen âge. *Les tropes*, par LÉON GAUTIER, professeur à l'École des chartes. Tome I. Paris, Palmé, 1886, in-8 de VIII-280 p. — Prix : 10 fr.

L'*Histoire de la poésie liturgique* est destinée à compléter l'ensemble si intéressant que présentent les travaux consacrés par M. Léon Gautier à la littérature du moyen âge. — Tout en préparant les *Épopées françaises* et *La Chevalerie*, M. Gautier n'a jamais cessé de s'occuper de la poésie liturgique, qui avait inspiré ses débuts dans l'érudition. Tandis que les chants des trouvères reprenaient, sous sa plume, une vie nouvelle, les compositions littéraires, nées dans les cloîtres, formaient le thème du cours de poésie latine qu'il professait à l'Écoles des chartes, en 1866, et des articles qu'il fit paraître dans le *Monde*, en 1873. De même qu'on ne peut bien connaître la société laïque du moyen âge sans avoir lu *La Chevalerie*, de même, pour avoir une idée vraie de la vie religieuse, de la vie monastique qui joue un si grand rôle à cette époque, il sera indispensable d'étudier l'*Histoire de la Poésie liturgique*.

Le premier volume, qui vient de paraître, est consacré aux *tropes*. Définir clairement les tropes, c'est-à-dire ces interpolations que, depuis le IXe siècle jusqu'au XIIe, plusieurs couvents prirent l'habitude d'intercaler au milieu des textes liturgiques; montrer la sagesse avec laquelle l'Église empêcha cette plante parasite d'étouffer le bel arbre de la liturgie; faire revivre un instant devant nos yeux les monastères où fleurit ce singulier genre de littérature ; indiquer comment ces gloses ajoutées au texte de l'office, et présentées quelquefois sous forme de dialogue, sont le germe des mystères et par conséquent du théâtre ; tel est l'objet de ce livre.

Le mot « trope » était primitivement un terme musical synonyme de « mode ». On l'appliquait aux longues séries de mélodies sans paroles dont on faisait suivre certaines phrases du chant liturgique, et en particulier le dernier *Alleluia* du Graduel. Pour fixer la mémoire des chantres qui s'égarait au milieu de ces vocalises compliquées, Notker, moine de Saint-Gall, résolut d'imiter un usage de l'abbaye de Jumièges et de composer de petits poèmes, dont on chantât les paroles au lieu de répéter indéfiniment la dernière voyelle de l'*Alleluia* du Graduel; c'est là l'origine de la « prose, » qui n'est autre chose qu'un trope de cet *Alleluia*. Tutilon, ami de Notker, fit le même travail pour d'autres parties de l'office, et la mode de « farcir » de la sorte les différents morceaux de la liturgie, s'établit rapidement.

Saint-Gall est donc la patrie des tropes, et c'est, pour M. Gautier,

l'occasion de nous retracer un tableau charmant de la vie monastique à cette époque.

Les tropes se répandirent dans différents couvents, mais, après Saint-Gall, c'est surtout à Saint-Martial de Limoges qu'ils furent en faveur. Ils restèrent, d'ailleurs, confinés dans les cloîtres; très peu d'églises séculières les admirent, et l'Église romaine les a toujours repoussés pour conserver dans toute sa pureté l'antique beauté de la liturgie. Réservés aux solennités joyeuses, les tropes respirent un vif sentiment de pieuse allégresse, mais leur mérite littéraire est généralement médiocre, et il ne pouvait guère en être autrement dans un genre où, par principe, on se borne à la paraphrase.

On ne saurait donc regretter la décadence où ils finirent par tomber. Les tropes, au moment de la diffusion de la rime, vers la fin du XIe siècle, changèrent de caractère. Au lieu d'interpoler servilement les différents morceaux de l'office, les tropistes prirent, dès lors, le parti de choisir le dernier mot d'un texte pour thème d'un petit poème ayant son existence propre. Peu à peu, ces compositions se changèrent en cantiques, en chansons d'actualité, pourvues d'un refrain. On finit par ne plus les exécuter dans les églises, et quelquefois même les tropes sortirent des couvents pour se transformer, dans la bouche des *Goliardi*, en chansons profanes et légères. Mais, pendant deux siècles, ils avaient eu une heureuse fortune dont la trace se retrouve dans les tropaires que nous ont conservés les bibliothèques. On ne saurait trouver un meilleur modèle de critique que les deux chapitres que M. Gautier a consacrés à ces manuscrits et dans lesquels il étudie, tour à tour, leur provenance, généralement décelée par la solennité avec laquelle on célébrait la fête du patron du monastère où ils ont été composés, et leur date, que révèlent souvent des « acclamations » prononcées en l'honneur du pape, du roi et de l'évêque contemporains. De nombreuses reproductions mettent sous les yeux du lecteur les spécimens les plus curieux de l'écriture et de la décoration de ces manuscrits.

Nous voulons encore une fois attirer l'attention sur le passage si neuf où M. Gautier montre, dans ces pauvres tropes, trop souvent ternes et insipides, le germe des mystères et du théâtre. L'*Introït* de Noël, de l'Ascension et de Pâques, offre un caractère dramatique que les tropes ont accentué; peu à peu on a entouré leur récitation d'une véritable mise en scène, et le lien qui unit aux tropes les origines des mystères ne saurait être méconnu puisqu'on retrouve textuellement, dans plusieurs de ceux-ci, tels que le *Sépulcre* et le *Jour de la résurrection*, l'antique trope de l'*Introït* de Pâques : « *Quem quæritis in sepulchro, christicolæ?* »

En terminant l'examen de cet ouvrage, si précieux pour l'histoire

littéraire, nous appellerons de tous nos vœux la prompte apparition de l'étude que M. Gautier nous promet sur la *Théologie des tropes*. Rien ne sera plus important, pour l'histoire religieuse et sociale du moyen âge, que cette exposition de la foi dans les cloîtres des xe et xie siècles.

LÉON LE GRAND.

Étude sur la vie et les œuvres de Thomas Moore, d'après des documents pris au British Museum, suivie d'une bibliographie complète, par GUSTAVE VALLAT, docteur ès lettres. Paris, Rousseau, 1887, gr. in-8 de II-295 p. — Prix : 6 fr.

Lalla-Rookh, par THOMAS MOORE, Poème traduit par J. THOMASSY. Paris, Leroux, 1887, gr. in-4 de XVII-201 p. — Prix : 10 fr.

Le poète de *Lalla-Rookh*, des *Amours des Anges* et des *Mélodies irlandaises* vient de trouver dans M. Vallat un biographe consciencieux et un critique complaisant, dans M. Thomassy un traducteur enthousiaste. Il n'était que temps d'intervenir en faveur d'un poète, naguère encore fort goûté, et qui va se démodant rapidement, enveloppé dans le discrédit où tombe le romantisme, et dédaigné par l'école des Rossetti et consorts. L'*Anacréon de Moore*, porté jadis aux nues, ne nous paraît plus qu'une paraphrase maniérée; l'à-propos de ses satires veut une étude pour être compris; *Lalla Rookh* et *l'Épicurien*, magnifiques scénarios d'opéra ou de ballet, nous éblouissent plus qu'ils ne nous émeuvent; les *Mélodies irlandaises* elles-mêmes, quoique d'un sentiment plus intime et plus vrai, nous font penser au mot d'Hazlitt qui se refusait à y reconnaître « la harpe sauvage d'Érin changée en tabatière à musique. » Les plus récents critiques ont déjà pris l'habitude de jeter par-dessus bord une notable partie des œuvres de Moore : serait-ce pour sauver quelque chose du reste? M. Vallat ne se le demande pas, mais, pris du zèle des commentateurs, il répare de son mieux les omissions, volontaires ou non, de ses prédécesseurs. Plaçant donc toutes les œuvres de Moore sur le même plan, il les passe en revue l'une après l'autre et les analyse de très près, suivant leur ordre chronologique, sans se donner plus de champ de perspective qu'un contemporain. Je reconnaîtrai volontiers à M. Vallat une exactitude et une conscience louables, je voudrais seulement qu'il nous montrât l'œuvre du poète d'un point de vue plus élevé et à sa distance actuelle. Il n'a pas l'air de se douter que les demi-dieux du romantisme aient rien eu à souffrir des outrages du temps ni qu'à l'engouement de la mode doive se substituer peu à peu pour eux le jugement motivé de la postérité. Cette étude est, sans doute, une thèse de doctorat, et la modestie convient à la jeunesse. Mais n'est-ce pas aussi pousser un peu trop loin la timidité que de raconter, sans blâme ou essai de justification, que Moore élevait ses enfants dans le protestantisme au moment même où il se posait publiquement

en apologiste du catholicisme ? Je voudrais encore que l'influence de la langue anglaise se fît parfois moins sentir. Il faudrait expliquer, par exemple, que sous « le Roi des Cœurs » et « le Roi des Diamants » (p. 7), il y a une allusion aux rois de cœur et de carreau, et ne pas traduire *library* par bibliothèque (p. 226) quand il s'agit d'un cabinet de travail. Les majuscules inattendues que M. Vallat prodigue à tous les titres nobiliaires, aux noms des mois, sont aussi de provenance anglaise ; *les Grands*, pour désigner la haute société, sont du style de la tragédie ou de l'oraison funèbre. Enfin les titres des livres allemands, hollandais, danois, etc., compris dans la bibliographie qui termine le volume, sont en général peu correctement transcrits.

Le livre de M. Vallat est de taille au-dessus de la moyenne ; celui de M. Thomassy est monumental. On s'attend à y trouver des illustrations, et l'on est quelque peu surpris de n'y rencontrer qu'un médiocre portrait de Moore et quelques fleurons ou capitales ornées : le meilleur luxe de l'édition est dans son papier. La traduction de *Lalla-Rookh* est précédée de deux courtes notices, l'une sur Moore, l'autre sur son poème. Des notes qui encombrent l'original, la plus grande partie est ici supprimée. La prose poétique de M. Thomassy est agréable à lire. Elle semble pourtant trahir une certaine précipitation. Dès la première page, je trouve le mot « fut en pèlerinage, » au lieu de « alla en pèlerinage ; » « une de ces héroïnes, » au lieu de « toute autre de ces héroïnes ; » « il la conduirait, après quelques mois de repos, dans cette vallée enchantée, sur les montagnes neigeuses de la Bucharie, » au lieu de « après quelques mois de séjour dans cette vallée enchantée, il la conduirait, par-delà les montagnes neigeuses, en Boukharie. » La Boukharie n'est pas un pays de montagnes, c'est un plateau, et le climat, paraît-il, y est même fort doux. Quand on s'attaque à un poème très soigné, trop soigné peut-être, il faut avoir la patience de surmonter ces petites difficultés et non les tourner ou les supprimer. J'accorderai que les descriptions de Moore sont d'une richesse fatigante, mais appartient-il au traducteur de les alléger pour les adapter à notre goût. Tel est pourtant le procédé de M. Thomassy, qui nous semble n'avoir pas assez de respect pour un texte qu'il admire et veut faire admirer : il supprime ici une épithète, là une incise, parfois des vers entiers. C'est ainsi que la célèbre description de la vallée de Cachemire, au début de *la Lumière du Harem*, se trouve à peu près réduite de moitié. Il en reste peut-être assez pour le lecteur français, mais que sont devenues l'ampleur, la pompe élégante et la profusion de tons brillants harmonieusement nuancés, si caractéristiques du style de Moore ?

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Le Temps passé. *Mélanges de critique littéraire et de morale*, par M. et Mme Guizot. Paris, Perrin, 1887, 2 vol. in-16 de 484 et 572 p. — Prix : 7 fr.

On a raconté plusieurs fois, et nous avons raconté nous-même dans la *Revue des Questions historiques* le petit épisode un peu romanesque qui mit Guizot, en relation avec la femme si distinguée à laquelle il devait bientôt donner son nom. Mlle de Meulan, éprouvée par bien des douleurs, s'était vue obligée de renoncer momentanément au travail littéraire, son unique ressource. Guizot, qui avait entendu parler de sa triste situation, lui offrit, par lettres, sans être connu d'elle, de tenter de la remplacer, et lui envoya divers articles, acceptés avec reconnaissance, après quelques premières hésitations. Ces pages données au *Publiciste* et par Mlle de Meulan et par son correspondant, se retrouvent dans les deux volumes qui portent ce titre bien choisi : *Le Temps passé*. C'est, en effet, un temps déjà loin de nous et trop oublié qui se reflète dans ces articles signés tantôt d'un P, tantôt d'un F, tantôt de ces deux initiales unies, comme le furent bientôt les deux personnes éminentes dont elles désignaient les noms. On s'imagine souvent que de nos jours la critique littéraire s'est grandement perfectionnée, les lettrés seuls s'amusent parfois à feuilleter Hoffman ou Geoffroy, dont les articles ont été réunis en volumes; mais toutes ces pages de M. et Mme Guizot, où aller les rechercher dans les numéros d'un recueil depuis longtemps disparu? Sainte-Beuve regrettait leur dispersion, il souhaitait qu'une main amie prît soin de les rassembler; c'est ce vœu qui a été exaucé par la piété filiale, et son accomplissement nous montre d'une manière très intéressante, combien, au commencement de ce siècle, la critique était parfois exercée avec impartialité et talent. Le théâtre classique surtout a été étudié avec un grand tact par Mlle de Meulan; on pourra, au premier abord, trouver qu'elle s'arrête trop au jeu d'acteurs, dont les noms nous sont à peine connus; mais cet examen donne lieu à des observations pleines de justesse sur certains passages des œuvres dramatiques que ces comédiens interprétaient, et cet examen devient tout à fait littéraire.

Les ouvrages de genres divers qui firent sensation à l'époque de la collaboration de M. et de Mme Guizot, des livres plus anciens, mais qui devaient à de nouvelles éditions un regain de célébrité, ont été le motif d'études souvent fort détaillées, et qui se sont étendues parfois hors de France, témoin les articles si bien faits sur Alfieri. Mme Guizot était de force, du reste, à traiter des sujets graves, avec autant de compétence que son mari lui-même eût pu le faire, et avec plus de légèreté et de finesse qu'il ne l'eût fait; c'est ainsi que, sous ce nom « le Disputeur », elle s'attaqua à M. de Bonald. Il y avait du moraliste en elle. Qu'on lise les pages intitulées : *De la louange, De l'indiscrétion, De l'impolitesse, De l'ignorance, De l'espérance, De l'amour-propre*, il y a là beau-

coup d'observation et de pensées spirituellement exprimées par d'heureuses images.

Ces deux volumes ne justifieraient pas tout à fait leur titre si l'on n'y trouvait des opinions qui ne sont plus les nôtres, des préjugés littéraires qui appartenaient au « temps passé » : ainsi Mlle de Meulan se demande pourquoi l'*Hamlet* de Ducis a été mal accueilli, et son sens critique lui fait parfaitement découvrir que cet insuccès est dû aux mutilations que la règle des trois unités ont imposées au poète français. Mais, respectueuse de ces vieilles et inutiles entraves, elle n'admet point que notre théâtre puisse les briser, et elle est bien loin de prévoir l'émancipation que va produire l'école romantique. Elle est bien loin de supposer aussi qu'un temps viendra où l'on ne s'inquiétera plus de ne faire entrer dans les vers que des termes « nobles, » elle en est encore aux élégantes périphrases, elle trouve très bien que, dans une tragédie de *Pierre le Cruel*, la reine Blanche dise, pour éviter de prononcer le mot pain :

> Je n'eus pour soutenir mes misérables jours
> Que l'aliment du pauvre et ne l'eus pas toujours...

On pourrait ainsi relever dans les articles de Mme Guizot quelques traits d'une critique surannée, mais encore une fois ils sont bien de son temps, de ce temps passé, dont ces deux volumes nous font si agréablement connaître certains aspects ; et à côté de ces observations propres à une époque, on rencontre d'ailleurs une foule de remarques très judicieuses, applicables à tous les temps, et écrites d'un style clair, ferme, sans emphase, tour à tour sérieux et enjoué, très français en un mot.

Ces deux volumes commencent par une longue notice de M. de Rémusat sur Mme Guizot et par quelques charmantes pages de Sainte-Beuve.

TH. P.

HISTOIRE

Alpenland (*Carte des Alpes*), von RANDEGGER. 1/500,000. Zürich, J. Wurster, 1885, 9 feuilles in-folio. — Édition orohydrographique, prix : 24 fr. Édition politique, prix : 32 fr.

M. Randegger, l'infatigable cartographe, a rendu un véritable service aux amis des Alpes en réunissant ainsi dans un même tableau l'image des parties françaises, italiennes, suisses, allemandes et autrichiennes de la grande chaîne; la carte s'étend d'ailleurs jusqu'à une grande distance du pied des montagnes : elle représente tout l'espace compris entre Amiens et Prague au nord, Paris et Narbonne à l'ouest, Vienne à l'est et Pérouse au sud. Jamais l'ensemble des Alpes n'avait encore été représenté à une aussi grande échelle, si l'on excepte toutefois

l'*Atlas der Alpenländer* de Mayr, dont le dessin orographique est aujourd'hui tout à fait suranné. Le style de la carte étant essentiellement mural, il ne faut naturellement pas y chercher le fini dans les détails et la précision dans le tracé des lignes qui caractérisent par exemple la belle carte de France dressée au dépôt des fortifications par M. le commandant Prudent et dont l'échelle est précisément la même; mais l'aspect en est fort agréable à l'œil : la mer et les lacs sont indiqués par une teinte plate bleu clair, les cours d'eau par des lignes en bleu foncé; enfin le relief est exprimé par un estompage en bistre, peut-être un peu trop accentué çà et là pour la clarté de la lecture, mais dont l'effet est saisissant en se plaçant à quelques mètres de la carte, surtout quand ses neuf feuilles sont assemblées de manière à former un panneau unique. Dans l'édition politique, le bistre a été tiré en plus clair, afin de ne pas nuire à la lisibilité des écritures, imprimées en noir, ainsi que le tracé des routes et les signes conventionnels représentant les villes; les chemins de fer sont figurés par des lignes rouges et les limites des États ou des subdivisions administratives par des traits ou des bandes de couleurs diverses.

Parmi les critiques que l'on pourrait adresser à l'auteur, la principale a trait au choix des documents consultés : sans même sortir de notre territoire, le dessin a-t-il toujours été exécuté d'après les publications originales les plus nouvelles? De plus, M. Randegger ne s'est-il pas contenté parfois de copier des travaux de seconde main? Telle est du moins l'impression générale que nous avons éprouvée en parcourant des yeux les parties de la carte représentant les régions qui nous sont familières. En second lieu, on voudrait voir la topographie rendue avec plus de fermeté, certains traits intéressants du relief mieux accentués par le dessin, qui souvent est un peu mou et ne donne pas toujours une conception assez nette de la charpente rocheuse du sol; ce défaut, nous en conviendrons volontiers, était d'ailleurs très difficile à éviter, le procédé adopté pour la représentation du relief, le crayon lithographique, n'étant pas susceptible d'une grande précision; du reste, étant donné le but de la carte, la chose a moins d'importance que s'il s'agissait par exemple de feuilles d'atlas destinées à l'étude, et même on peut dire que l'estompage se prête admirablement à la production de l' « effet », la première qualité, après l'exactitude, pour une carte murale. Enfin, et pour tout dire, nous aurions voulu un peu moins de détails en fait d'accidents de terrain : il semble que le modelé du sol aurait pu être généralisé sans inconvénients, surtout en ce qui concerne les pays de collines situés au nord des Alpes : de la sorte, la carte aurait gagné en homogénéité, et serait devenue franchement ce qu'elle doit être d'après l'échelle, les dimensions et le style général : un tableau d'ensemble destiné à être regardé de loin.

Malgré ces légères critiques, la belle carte de M. Randegger reste une œuvre importante et utile; sa place est tout indiquée d'avance dans les salles de cours de géographie des grands établissements d'enseignement. E. M.

Conciliengeschichte, nach den Quellen bearbeitet von CARL-JOSEPH VON HEFELE, der Philosophie und Theologie Doctor, Bischof von Rottenburg. Zweite, vermehrte and verbesserte Auflage besorgt von Dr. ALOIS KNÖPFLER, professor der Kirchengeschichte und patrologie am Lyceum zu Passau. Freiburg im Breisgau, Herder, 1873-86, 5 vol. gr. in-8 de x-844, xi-963, xii-799, xi-942 et xii-1206 p.

L'Histoire des Conciles de Mgr Héfélé, évêque de Rothenbourg, jouit d'une trop légitime célébrité pour qu'il soit nécessaire d'en relever en détail les mérites à l'occasion de cette nouvelle édition. On sait l'accueil favorable que lui ont valu auprès des catholiques l'ampleur des recherches, la sûreté de la critique, la rigueur de la discussion et l'orthodoxie de la doctrine. Les dissidents eux-mêmes ont rendu justice à l'impartialité de l'exposition. De l'édition originale, les sept premiers volumes ont paru de 1855 à 1874, et conduisent ces belles annales des assemblées de l'Église jusqu'après le concile de Florence. Une traduction française, inaugurée par l'abbé Goschler, a été menée à bonne fin par M. l'abbé Delarc (1869-78) et terminée (t. XII) par une « table générale des matières suivant l'ordre alphabétique. » D'une version anglaise deux volumes seulement ont paru, à ma connaissance, l'un par M. William R. Clark (Édinburgh, 1871), l'autre par M. Henry N. Oxenham (ibid., 1876) : ils n'embrassent que les huit premiers livres (-429). L'autorisation de l'auteur avait été obtenue pour une traduction italienne, laquelle ne semble pas avoir eu d'autre suite. La nouvelle édition allemande suit la première volume par volume : le t. Ier renferme les conciles anténicéens jusqu'à ceux de Laodicée et de Gangres; le IIe va du deuxième concile œcuménique au cinquième; le IIIe, de celui-ci à la mort de Charlemagne; le IVe, du concile de Constantinople, en 814, à la mort du pape Alexandre II (1073); et le Ve, de saint Grégoire VII au concile d'Utrecht en 1249. Comme le dit l'éminent auteur dans une courte préface, le plan, l'ordonnance, les caractères de l'ensemble n'ont pas changé. Tout en se gardant de la manière « atomistique », il a cru devoir donner une place à tous les synodes importants; et c'est ainsi que cette histoire des Conciles est devenue à peu près celle de l'Église et du dogme catholique. Rarement les améliorations ont eu à porter sur des points importants (comme, dans le Ier volume, sur le concile d'Elvire, à l'aide de l'Histoire de l'église d'Espagne, par le P. Gams). Bien que l'étude des conciles n'ait pas une grande force d'attraction pour l'érudition contemporaine, il s'est fait beaucoup de découvertes et nombre de détails ont été élucidés depuis trente-deux ans.

L'auteur a fait profit de tout ce qui est arrivé à sa connaissance, et on trouve dans les diverses parties du livre maintes améliorations où rectifications, maints développements et élaguements utiles. Ce qui concerne le concile de Paris du 10 octobre 614 est cependant encore incomplet (voir *Bulletin critique,* t. I, p. 172-3). Le manuscrit de Vérone d'où Cenni tira (en 1735) le concile romain de 769, doit être complété à l'aide du codex Vossianus 41, lequel rectifie les noms des évêques qui y assistèrent (*Bulletin de la Société des antiquaires de France,* 1885, p. 106-8). Dans le t. III, on ne pouvait manquer de tenir compte des principaux ouvrages sur le pape Honorius, dont le concile du Vatican a été l'occasion en 1870 : Mgr Héfélé a parlé des principaux avec sa rectitude habituelle. A partir du t. V les améliorations sont dues à un professeur de Passau, M. Knöfler, qui a ajouté 137 p. à ce volume, tandis que les précédents ne renferment à eux quatre que 200 p. de plus que leurs correspondants de la 1re édition. Dès le début de la réimpression, le savant évêque de Rothenbourg craignait que sa position actuelle ne lui permît pas d'opérer une révision détaillée et approfondie, laquelle lui semblait néanmoins désirable. Son collaborateur fait ressortir à juste titre la parfaite concordance des procédés scientifiques de la *Conciliengeschichte* avec les enseignements du pape Léon XIII sur la manière d'écrire l'histoire. Il nous fait espérer « baldmöglichst » une refonte du t. VI et la continuation de l'ouvrage : le monde savant fera des vœux pour la prompte réalisation de l'une et de l'autre.

ULYSSE CHEVALIER.

Histoire du commerce du Levant au moyen âge, par W. HEYD. Édition française refondue et considérablement augmentée par l'auteur, publiée sous le patronage de la Société de l'Orient latin, par FURCY-RAYNAUD. Leipzig, O. Harrassowitz; Paris, Lechevalier, 1885-1886, 2 vol in-8 de XXIV-554 et 799 p. — Prix : 38 fr.

L'apparition de l'ouvrage capital du Dr W. Heyd en 1879, (*Geschichte des Levantehandels im Mittelalter,* Stuttgard, Cotta, 2 vol. in-8), avait été, pour quiconque s'occupe de l'histoire des croisades, une véritable révélation. Jusqu'alors on ne savait rien, ou à peu près, des relations commerciales de l'Occident avec l'Orient; il fallait chercher des renseignements épars dans cent ouvrages spéciaux; la seule étude d'ensemble sur ces matières, le travail de Depping, paru en 1830, était surannée et indigne des progrès faits, depuis vingt ans, par l'histoire des établissements latins du Levant au moyen âge. Le succès du livre de Heyd, dans le monde érudit, a été considérable; son œuvre, répondant à un éternel besoin, se distinguait par des qualités de premier ordre : abondance des informations, érudition profonde, disposition méthodique des documents; ce succès s'est affirmé à tel point que,

moins de dix ans après, sous le patronage de la Société de l'Orient latin, l'auteur entreprenait une nouvelle édition, française, de l'Histoire du commerce du Levant, dans laquelle il complétait et augmentait l'édition allemande.

Il serait difficile de donner au lecteur une idée complète du contenu de l'ouvrage. L'auteur a divisé le sujet en trois périodes : 1° *Débuts*, depuis les grandes invasions jusqu'aux croisades; 2° *Développement*, fondation de colonies commerciales sur les côtes du Levant pendant les croisades; 3° *Décadence* provenant de l'épuisement des nations commerçantes de la Méditéranée, de l'obstruction des routes de l'Asie et de la découverte d'une nouvelle route par les Portugais. L'ouvrage se termine par deux suppléments : le premier est consacré aux articles d'échange entre l'Orient et l'Occident (hommes, produits naturels, produits fabriqués), le second à la clientèle du commerce du Levant. Un *Index* détaillé facilite les recherches; il était indispensable dans une œuvre du genre de celle-ci, qui aborde les matières les plus variées et touche aux questions les plus diverses.

Si la division adoptée oblige le lecteur qui désire suivre l'histoire d'une branche de commerce dans un pays déterminé à se reporter aux trois périodes dans lesquelles elle a été groupée, et à compléter les renseignements qu'elles lui fournissent par l'étude des suppléments, il serait injuste de faire à M. Heyd un reproche de cette dispersion des renseignements relatifs à un même objet; assurément, si la chose eût été possible, une autre classification eût été préférable; mais comment apporter la clarté et la lumière dans des sujets si complexes? Ne fallait-il pas, avant tout, disposer les matériaux suivant les phases capitales subies par le commerce du Levant au moyen âge? Ne fallait-il pas montrer la naissance, les progrès et la chute du commerce, tracer ses vicissitudes à grands traits, et ramener tout ce qui le concernait à ces périodes fondamentales? C'est ce qu'a fait l'auteur, avec une sûreté d'informations, une largesse de vues, et en même temps, une précision de détails qu'on ne saurait trop louer. Il a rendu un véritable service aux érudits, en leur mettant entre les mains un instrument de travail indispensable et sans lequel personne, désormais, ne pourra aborder l'étude des questions qui se rattachent à l'histoire du moyen âge latin dans le Levant. J. D. L. R.

Étude sur les misères de l'Anjou aux XVe et XVIe siècles, par André Joubert, lauréat de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, membre de la Société de l'Histoire de France, de la Société des Anciens textes français, etc., etc. Angers, Germain et Grassin. Paris, E. Lechevalier, 1886, gr. in-8 de xi-368 p. — Prix : 5 fr.

M. Joubert a déjà consacré deux ouvrages importants à l'histoire

de sa province natale : l'*Étude sur la vie privée au XVe siècle en Anjou* (1884) et *Un Mignon de la cour de Henri III, Louis de Clermont, sieur de Bussy d'Amboise, gouverneur d'Anjou* (1885). Il a raison d'espérer que son troisième volume trouvera auprès du public un accueil aussi favorable que les deux autres publications dont ce volume est le complément. La nouvelle étude, comme les deux premières parties de la « trilogie, » emprunte une grande valeur aux documents inédits ou peu connus mis en œuvre par l'auteur et tirés des dépôts publics ou privés de l'Anjou. Le recueil se compose des morceaux suivants : *Les Gueux en Anjou, leur organisation, leurs mœurs et leur langage; Les Misères de la guerre en Anjou et les doléances des habitants; Les Ravages de la peste en Anjou; René de la Rouvraye, dit le diable de Bressault (1560-1572); Le Pique-Mouche, commenté et annoté (1592); Les Exactions de la garnison du Plessis-Bourré, sous la Ligue (1593-1596); Délits, crimes et supplices dans le Craonnais au XVIe siècle; Un Procès de sorcellerie en Anjou au XVIe siècle (1508); Procès criminel de Grégoire le Taillandier, voleur et empoisonneur (1501); Procès criminel de Guillemine la Robelotte, empoisonneuse (1501-1502).*

Parmi ces études si variées nous signalerons, comme particulièrement intéressantes, la première et la cinquième. Dans la première, il est successivement question de l'origine et formation des corporations des gueux; d'une bande d'Égyptiens et d'Égyptiennes à Angers en mars 1498; des gueux et des merciers; du roi des merciers de Touraine, Anjou et Maine; de la visite du roi des merciers au marché de Longué, en Anjou; des démêlés entre le roi des merciers d'Anjou et le maître visiteur de la mercerie institué par Henri III; du jargon ou langage des gueux en Anjou au XVe siècle; du séjour de François Villon à Angers en 1457; des gueux au XVIe siècle en Anjou; du langage blesquien, du langage narquois, de l'argot. Dans la cinquième étude, M. Joubert donne une excellente édition de la chanson fameuse composée par le capitaine La Vallée, ardent partisan du duc de Mercœur et intitulée *Pique-Mouche,* contre-partie angevine de la *Satyre Ménippée,* et il accompagne ces pittoresques stances d' « une série considérable de détails biographiques et de renseignements précis » puisés aux meilleures sources. La satire n'avait jamais été jusqu'à ce jour convenablement publiée, convenablement annotée. M. Joubert n'a rien négligé pour que son texte et son commentaire soient irréprochables.

Mentionnons encore, comme très curieux, le chapitre consacré à la biographie de René de la Rouvraye, un des plus cruels de tous les huguenots qui ravagèrent l'Anjou et le Maine, « brigand fanatique dont la renommée est restée légendaire », comme s'exprime M. Joubert, et le chapitre sur le procès de sorcellerie intenté à Mathurin Gruau par les officiers de Messieurs les doyens et chapitre de l'église d'Angers, les-

quels l'accusaient d'avoir assisté aux orgies mystérieuses du Sabbat.

Le beau volume de M. Joubert est terminé par une riche série de pièces justificatives (p. 305-366) : on y remarque les documents relatifs au pillage de l'abbaye de la Roë par les huguenots, en 1562, d'après une enquête faite à Angers et à Craon en 1586 et 1587; aux ornements volés par René de la Rouvraye, en 1562, chez l'official du Mans; à la sentence de mort donnée à Angers, le 8 novembre 1572, contre ce même René de la Rouvraye, dont Pocquet de Livonnière trace ainsi le portrait (*Coustumes du païs et duché d'Anjou*, t. I, p. 480) : « C'est ce fameux scélérat dont les historiens de ce temps-là parlent sous le nom de capitaine Bressault, qui se vantait de porter une bandoulière d'oreilles de prêtres. »

T. DE L.

Abrégé de l'Histoire contemporaine de la France, *accompagné de Réflexions*, par AUGUSTE LACROIX. Paris, Hachette, 1886, in-8 de XV-591 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous n'avons pas ici un livre d'histoire où les faits sont racontés dans leur ordre, mais une conversation sur des faits historiques, conversation flottant parfois un peu au hasard, mais souvent pleine d'humour et toujours de bon sens. L'auteur débute par donner en quinze pages la physionomie de la France pendant la Révolution de 1789, puis il parle du règne de Louis XVI, ce qui lui prend cinquante-six pages; en douze pages, il s'occupe du premier Empire; en huit pages, du règne de Louis XVIII; en vingt-quatre pages, de celui de Charles X. Le règne de Louis-Philippe comprend cent cinquante-trois pages; la Révolution de 1848, deux cent vingt-sept; le règne de Napoléon III, soixante-six pages. On voit donc qu'il y a une grande inégalité dans l'étendue des développements donnés aux observations et que les derniers événements ne sont pas compris dans le plan de l'ouvrage. C'est en 1867 que se termine l'enquête ouverte par l'auteur, en 1867, où il trouve la France prospère convoquant les peuples à une exposition universelle. Il compare cette prospérité avec ce qu'elle était en 1851, après les quatre années de République, et il s'écrie : « Y a-t-il une meilleure réponse à faire aux injures et à toutes les calomnies répandues contre les monarchies de Juillet et de l'Empire? » Opposer au détestable régime républicain les prospérités obtenues sous les régimes monarchiques quels qu'ils soient, tel est le but de l'auteur. Il déclare aussi que quelle que soit la forme de gouvernement, un peuple qui ne peut se passer de la liberté de la presse illimitée et du suffrage universel; un peuple qui, comme base sociale, a cru devoir adopter dans ses mœurs cette maxime *ni Dieu, ni maître*, est un peuple devenu complètement ingouvernable. « Voilà bientôt un siècle, » dit l'auteur en concluant, « que les républicains promettent le bonheur

suprême? L'ont-ils donné? Non, n'est-ce pas? » Plus d'un sera de l'avis de M. Auguste Lacroix. Comme lui, on pensera qu'en laissant faire les révolutionnaires, on ne fait que marcher d'étape en étape vers la liquidation sociale qu'attendent des malheureux, trompés par des sectaires qui haïssent Dieu et l'ordre établi par lui. H. DE L'E.

Vie du Cardinal de Bonnechose, *archevêque de Rouen*, par Mgr BESSON, évêque de Nîmes, Uzès et Alais. Paris, Retaux-Bray, 2 vol. in-12 de x-516 et de 680 p. avec portrait et autographe. — Prix : 8 fr.

« Le monde catholique s'éveilla... au bruit de la nouvelle la plus inattendue : le cardinal de Bonnechose est mort!... L'éloge était dans toutes les bouches, le panégyrique sous toutes les plumes... On l'appelait le grand cardinal. » (T. II, p. 589.) C'est en ces termes que Mgr Besson résume l'impression générale produite par la mort de l'archevêque de Rouen. L'opinion publique parlait-elle d'avance le langage de la postérité? Nous ne serions pas trop loin de le penser, après avoir lu les deux volumes que Mgr l'évêque de Nîmes vient de consacrer à cette noble mémoire.

La vie du cardinal de Bonnechose se compose de deux parties, bien distinctes, il est vrai, mais se complétant l'une l'autre. En lui, il y a l'évêque, le pasteur, le père des âmes confiées à sa sollicitude : il les gouverne; il les dirige; il les instruit; il les édifie. Mgr Besson consacre spécialement à cette partie de l'existence de son héros quatre importants chapitres destinés à nous faire connaître le cardinal de Bonnechose comme orateur et comme écrivain, comme administrateur, comme apôtre, comme homme d'une haute et solide vertu. Ce ne sont pas les pages les moins intéressantes de cette histoire qui est tout entière si attachante; elles ont été cependant réservées pour la fin, car il importait de les séparer de ses actes si multiples qui se succèdent rapidement, et dont le récit n'aurait pas gagné à être trop souvent suspendu; il convenait, d'autre part, d'isoler ces traits de mœurs, ces caractères de la vie privée pour les mettre plus en relief; quand on est admis enfin à pénétrer dans le sanctuaire de cette âme éminemment épiscopale, on ne s'étonne plus de cette activité toujours en éveil pour se mettre au service des plus nobles causes; on a la clef de cette féconde et précieuse existence, dont toutes les heures ont été si bien et si utilement remplies. Ajoutez à cet attrait les séductions d'un style dont la facilité n'a d'égale que l'élégance, les charmes d'une diction qui vous entraîne et vous emporte sans effort et sans choc au milieu des considérations les plus hautes et des jugements les mieux motivés. Mgr Besson n'en est pas à son essai : il a le secret de concilier, dans ses remarquables biogra-

phies, deux qualités bien difficiles à unir : l'éloquence ou l'élévation de l'orateur avec la simplicité ou le naturel de l'historien.

Dans le cardinal de Bonnechose, il y a aussi le diplomate. Mais il faut s'entendre. Nous ne voulons point parler de cette diplomatie « séculière » qui est faite d'étroits calculs, d'expédients plus ou moins avouables, d'hypocrisie et d'astuce ; il est possible qu'elle réussisse à nos modernes politiques; à coup sûr, elle ne saurait leur faire honneur. La diplomatie du cardinal de Bonnechose est plus élevée dans son principe et dans son but, plus sincère dans ses moyens, plus utile dans ses résultats. On a fait des réserves sur sa conduite politique; on a eu raison, si on se plaçait au point de vue de la politique elle-même. Pour bien juger la conduite de l'archevêque de Rouen, il faut monter plus haut, et de ce sommet, d'où on ne voit que les grandes lignes de son existence, la politique ne se laisse point apercevoir. La vérité est que Mgr de Bonnechose n'a eu aucune politique; il envisageait le pouvoir civil non en lui-même, dans sa légitimité, dans son droit, mais seulement dans ses rapports avec l'Église; il acceptait quiconque lui paraissait devoir être utile à la France et à la Papauté, et il s'ingéniait à s'en servir dans cette double pensée ; appelez le pouvoir du nom de Charles X, de Louis-Philippe, de Bonaparte, de Napoléon, de Thiers, de Mac-Mahon, de M. Grévy ; à ses yeux, c'est toujours le pouvoir, c'est-à-dire l'arbitre de nos destinées, et Mgr de Bonnechose n'hésitera pas à aller tour à tour aux Tuileries et à l'Élysée, à Versailles et à Paris, porter à ces dépositaires si divers de la puissance civile ou l'expression de ses vœux en faveur de l'Église, ou la confidence de ses craintes trop légitimes, ou enfin la spontanée et libre explosion de ses remontrances autorisées.

Peut-être distinguerait-on, pour le régime impérial, quelque préférence que feraient soupçonner et son allocution au prince-président, et ses lettres ou ses dons à la famille du vaincu de Sedan. Pour être tout à fait juste, il faudrait mettre en parallèle avec ces souvenirs les énergiques et éloquentes protestations que le cardinal de Bonnechose fit entendre du haut de la tribune du Sénat contre la politique de l'empereur envers le Saint-Siège, sa lettre pastorale sur le pouvoir temporel en réponse au discours du prince Napoléon, sa franchise tout épiscopale dans les fréquentes audiences que lui accorda l'empereur; s'il y a eu prédilection, elle n'enchaîna point sa liberté, elle ne nuisit jamais à son dévouement inaltérable pour l'Église.

Nous aurions aussi à nous étonner du jugement sévère que le cardinal de Bonnechose porta sur le comte de Chambord et de la fâcheuse impression qu'il eut de la lettre royale du 27 octobre.

Bornons-nous à constater que Mgr de Bonnechose n'était pas homme politique, mais précisément parce qu'il ne l'était pas, il lui a été pos-

sible sous tous les régimes de poursuivre son but, qui était la conciliation entre le pouvoir civil et la puissance spirituelle. A peine ordonné prêtre, il fut chargé d'aplanir certaines difficultés qui s'étaient élevées à Rome au sujet des réformes à opérer à Saint-Louis des Français : ce furent ses débuts. A dater de cette époque, sur le siège de Carcassonne, comme sur ceux d'Évreux et de Rouen, il remplit avec dévouement, avec intelligence et avec beaucoup de tact le rôle difficile de « négociateur » entre les deux pouvoirs; s'il ne réussit pas toujours selon ses désirs et au gré de la puissance spirituelle, il eut chaque fois la satisfaction de se faire écouter du pouvoir civil avec les plus grands égards, d'en recevoir des promesses qu'il avait lieu de croire sincères, d'en obtenir d'utiles délais.

La plus importante de ses négociations eut pour objet le pouvoir temporel de la papauté. Tandis que Mgr Dupanloup luttait par ses entraînantes brochures, et que Nosseigneurs Pie et Plantier, par leurs éloquentes homélies ou par leurs énergiques lettres pastorales, soutenaient l'ardeur du combat en attirant sur leurs têtes le blâme et les disgrâces du gouvernement impérial, le cardinal de Bonnechose prenait une part aussi considérable à l'opposition par ses admirables discours au Sénat aussi bien que par ses courageuses confidences à l'empereur. Il eut le bonheur de ne pas déplaire à Napoléon; il en profita pour lui renouveler souvent l'expression de ses vives alarmes et pour le solliciter plus ardemment à se donner la facile gloire « d'être le Charlemagne de son siècle. » Ses instances devaient échouer contre les engagements secrets, contractés depuis longtemps par le carbonaro couronné et que lui rappelaient de temps à autre les bombes ou les poignards des sectaires de la Franc-Maçonnerie. Mais la Papauté sut récompenser dignement de tels services; non seulement elle prodigua à l'archevêque de Rouen, dans trente-sept brefs, les marques de sa plus entière gratitude, mais encore elle daigna l'accueillir toujours avec la plus paternelle bienveillance, l'honorer de la plus flatteuse considération et lui confier les missions les plus importantes.

On lit avec intérêt le compte rendu de ces audiences impériales, résumé officiel écrit le jour même par Mgr de Bonnechose et consigné dans son *Livre-journal;* on assiste pour ainsi dire à ces graves entretiens du prince de l'Église avec Napoléon, et l'on est ainsi directement initié aux secrets de la politique impériale. Sachons gré à Mgr Besson de nous avoir mis sous les yeux ces pages manuscrites du cardinal qui jettent une lumineuse clarté sur cette phase de sa vie. Aussi bien est-ce le procédé dont l'éminent historien use largement pour faire mieux connaître son héros, depuis les premières années de son existence et les incertitudes qui précédèrent sa vocation jusqu'à ses dernières audiences de l'Élysée et du Vatican, qui furent suivies, à si peu de distance, de sa maladie et de sa mort.

Il serait trop long de rappeler les questions capitales dans lesquelles intervint le cardinal de Bonnechose. Son caractère empreint de modération, son nom, son influence le faisaient rechercher comme conseiller et comme arbitre. Plusieurs fois, le gouvernement français l'investit de sa confiance la plus illimitée, en lui donnant la mission d'agir au mieux des intérêts de la France. Dans une seule circonstance, et à ses collègues même de l'épiscopat, il refusa de prendre ce rôle de conciliateur : ce fut au Concile, dans la délicate question de la définition de l'infaillibilité pontificale; on le pressait de s'interposer entre les deux partis opposés et de trouver la formule qui aurait pu les unir; la droiture de son esprit le mit en garde contre cette séduisante tentation et, renonçant à se déclarer chef de tiers parti, il « préféra, » dit-il, « laisser agir la Providence. » La lumière se fit peu à peu dans son esprit, et un jour montant à la tribune du Concile, il parla dans ce style concis et énergique qui le caractérise en faveur de l'opportunité de la définition. Son discours fut un événement; il acheva de rallier tous les indécis autour du *schema* qu'il admettait dans tous ses termes, c'est-à-dire tel que le proposait Mgr Pie, rapporteur de la commission, et que l'avait préparé Mgr Plantier, l'un des deux auteurs de l'exposé des motifs qui précédait le *postulatum*. On sait quelle fut la décision du saint Concile; les opposants s'empressèrent d'adhérer, et le dogme de l'infaillibilité pontificale ne trouva plus que des cœurs dociles.

Mgr Besson raconte aussi, avec tout l'attrait de sa plume, la négociation qu'entreprit le cardinal de Bonnechose, d'abord, pour assurer le rejet de l'article 7 et, ensuite, pour conjurer l'exécution des décrets du 29 mars ; il ne put y soustraire la Compagnie de Jésus qui était surtout l'objectif du radicalisme; il eût été plus heureux à l'égard des autres Congrégations, sans une indiscrétion qui compromit son succès; il put au moins retarder cette honteuse campagne.

Nous n'avons fait qu'effleurer le vaste sujet qui s'offrait à nos méditations ; nous laissons à nos lecteurs, à ceux du moins qui n'ont pu lire encore l'ouvrage de l'évêque de Nîmes, le soin de s'initier à tous les détails de la vie de Mgr de Bonnechose; ils apprendront par quelles voies providentielles, et à travers quels écueils Dieu conduisit jusque dans le sanctuaire le jeune et brillant avocat général de la Restauration ; comment le disciple de l'abbé Bautain franchit d'un pas victorieux la première étape si périlleuse de sa vie ; comment, à Carcassonne, à Évreux et à Rouen, Mgr de Bonnechose se montra dévoué aux intérêts spirituels et matériels de ses diocésains qui lui vouèrent une impérissable reconnaissance ; comment cet excellent « patriote » se servit de son crédit et de son influence pour essayer d'arracher son pays aux dangers de l'athéisme et de la presse irréligieuse, pour s'efforcer de prévenir les hontes de l'invasion et pour implorer la clémence

d'un vainqueur réputé impitoyable ; comment aussi Mgr de Bonnechose sut mériter cet éloge que l'histoire devra ratifier : il fut un grand cardinal.

En nous racontant cette vie si utile, Mgr Besson n'a fait que couronner l'œuvre d'un de ses prédécesseurs sur le siège de Nîmes, de Mgr Cart, qui avait été, à Besançon, avant d'être évêque, le plus efficace instrument de la Providence dans la vocation du cardinal de Bonnechose. Nous regrettons que l'ancien évêque de Carcassonne ne nous ait laissé dans son *Livre-journal* aucune trace de la suite de ses relations avec ce saint directeur de sa conscience dont il fut, pendant huit ans, le collègue et le voisin ; il a du moins dédommagé les diocésains de Mgr Cart en honorant Mgr Besson de son intimité et en le désignant pour son légataire et pour son historien. L'évêque de Nîmes, compatriote, ami et panégyriste de Mgr Cart, a pris sur lui de payer au cardinal-archevêque de Rouen la double dette d'une sincère considération et d'une filiale gratitude ; félicitons-nous en pour l'Église, pour la France et pour les belles-lettres. F. CHAPOT.

Bibliographie générale de l'Agenais et des parties du Condomois et du Bazadais incorporées dans le département de Lot-et-Garonne. *Répertoire alphabétique de tous les livres, brochures, journaux, etc., dus à des auteurs de la région, imprimés dans ce pays ou l'intéressant directement, avec des notes littéraires et biographiques*, par JULES ANDRIEU, de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen. Tome I. A.-K. Paris, A. Picard ; Agen, Michel et Médan, 1886, gr. in-8 de XV-396 p. — Prix : 15 fr.

M. Jules Andrieu déclare, à la fin de sa préface (p. XIII), qu'il présente avec confiance au public un ouvrage préparé avec « toute la conscience et toute la sollicitude possibles. » Cette confiance ne sera pas trompée : les lecteurs sérieux auxquels s'adresse la *Bibliographie générale* de *l'Agenais* reconnaîtront bien vite que le recueil est excellent à tous les points de vue. L'auteur mérite d'autant plus d'éloges, qu'il est, suivant son expression, « venu le premier dans une voie aussi difficile ; » il a marché dans cette voie avec tant de courageuse patience, avec tant de sagace attention, que son vaste programme a été, en définitive, parfaitement réalisé. Non seulement l'infatigable chercheur a décrit de la façon la plus précise tous les livres, tous les opuscules, imprimés dans l'Agenais, sur l'Agenais ou par des Agenais, mais il a donné sur chaque auteur des renseignements biographiques parfois fort piquants, toujours fort exacts. Il a encore pénétré le secret de la plupart des pseudonymes agenais, enlevant d'une main non moins adroite que sûre, masques anciens et nouveaux et complétant, à cet égard, les dictionnaires de Barbier et de Quérard, comme à d'autres égards, il complète le classique *Manuel du Libraire* et tous nos autres meilleurs ouvrages de bibliographie.

Mentionnons quelques-uns des articles qui méritent le plus d'être remarqués par les bibliophiles et les travailleurs : *Ouvrages à consulter pour l'histoire de l'Agenais* (p. 3-7), liste où abondent les indications utiles ; *la duchesse et les ducs d'Aiguillon* (p. 7-9) ; *Imbert Alèse,* juge d'appeaux à Casteljaloux et à Nérac, auteur d'un livre imprimé dans cette dernière ville en 1549, dont on ne connaît qu'un seul exemplaire et qui a été omis par Deschamps, l'auteur du *Dictionnaire de géographie à l'usage du libraire* (p. 11-12) ; *Automne* (Bernard), légiste du XVIe siècle, au sujet duquel sont rectifiées les erreurs du *Dictionnaire de Moréri*, du recueil des frères Lamothe, de la *Nouvelle Biographie générale*, etc. (p. 32-34) ; *Bandello* (Matteo), évêque d'Agen (p. 40-43) ; *Barilhard* (Pierre), libraire d'Agen, à tort indiqué dans le *Manuel du Libraire* comme l'auteur de l'introuvable *Discours du siège mis par les Huguenots devant le passage (sic) d'Agen, au mois de juillet 1589,* cet auteur étant le poète Antoine de La Pujade (p. 45-46) ; *Bellecombe* (André-Ursule Casse de), très fécond polygraphe, qui a entrepris la publication d'une histoire universelle en 110 volumes in-8, et au sujet duquel est corrigée une erreur de Quérard (p. 60-61) ; *Vincent Bilhonis*, liturgiste et hagiographe, auteur du *Breviarium Aginense*, Limoges, 1526, et du *Missale ad usum inclyte Agenensis Ecclesie,* Toulouse, 1531 (p. 81-83) ; *Bory de Saint-Vincent*, de l'Académie des sciences (p. 97-100) ; *Brissac* (Jacques de), sieur des Loges, controversiste protestant, auteur du *Tabernacle de Dieu sous la nuée,* pasteur à Agen en 1666, circonstance ignorée des rédacteurs de *la France protestante* (p. 117) ; *Cortète* (François de), seigneur de Cambes et de Prades, poète agenais du XVIIe siècle, au sujet duquel ont été réunis des renseignements biographiques et bibliographiques nouveaux en grande partie et d'autant plus utiles, que l'on a plus souvent confondu François Cortète avec Jean-Jacques, son fils, qui fut l'éditeur des Œuvres paternelles (p. 195-198) ; *Darnalt* (Jean), conseiller et procureur du Roi au présidial d'Agen, auquel on doit la *Remonstrance ou harangue solennelle,* etc. (1608), trop souvent identifié, notamment dans la *Bibliothèque historique de la France,* avec son frère ou cousin *Jean Darnalt,* clerc-secrétaire de la ville de Bordeaux et continuateur de la *Chronique Bourdeloise* de Gabriel de Lurbe (p. 24-212) ; *Daubus* (Charles), pasteur, auteur de *l'Échelle de Jacob* (1626), né, selon *la France protestante,* à Auxerre, et selon M. Andrieu, à Nérac, où était né aussi son père, appelé aussi Charles, également pasteur et également polémiste, car on lui doit un ouvrage contre les Ordres mendiants singulièrement intitulé : *l'Ébionisme des Moynes,* 1648 (p. 215-216) ; *Dralymont,* seigneur de Yarlème, pseudonyme de Jean de Montlyard, seigneur de Meleray, écrivain béarnais du XVIe siècle, dont le *Traicté paræneticque* a eu une édition agenaise (1598), inconnue de Brunet, qui ne cite qu'une première édi-

tion (1597), qu'il croit d'Auxerre et qui est d'Auch (p. 244) ; *Du Sable* (Guillaume), poète du XVIe siècle, qui a chanté une Armoise de Lomaigne, « nymphe agenoise » en laquelle M. Andrieu croit reconnaître la fille de Jacques d'Astaffort de Lomagne, mariée, en premières noces (1578), avec J.-Fr. de Fumel et, en secondes noces (1588), avec Balthazar de Thoiras, seigneur de Causac (p. 272-273) ; *Galibert* (Thomas-Mathurin de), maréchal de camp, qui défendit héroïquement, en 1771, le château de Cracovie assiégé par Souwarow, et dont la biographie n'avait pas encore été aussi exactement écrite (p. 313-314) ; Étienne Gaussen, théologien protestant, mort en 1675, que les frères Haag disent être de Saumur, mais qui semble bien plutôt être né à Sainte-Foy-la-Grande (p. 321) ; Pierre Hespérien, mort en la même ville vers 1646, auteur de la *Conformité de croyance de saint Augustin et des églises réformées* (1626), ouvrage resté inconnu aux frères Haag (p. 354) ; *Jasmin*, article très développé et non moins complet que curieux (p. 373-383).

Il serait superflu de prédire le grand succès d'un ouvrage aussi bien fait, tiré seulement à 325 exemplaires numérotés et remarquablement imprimé par Lenthéric sur un de ces beaux papiers qui conviennent surtout aux publications d'un intérêt et d'une valeur toujours durables.

T. DE L.

BULLETIN

Le Droit chrétien et le droit moderne. *Étude sur l'encyclique « Immortale Dei »*, par Mgr D'HULST, recteur de l'Institut catholique de Paris, suivie du texte de l'Encyclique (latin et français). Paris, Poussielgue, 1886, in-12 de XVI-156 p. — Prix : 1 fr. 25.

Dans son admirable encyclique sur la *Constitution chrétienne des États*, Léon XIII n'efface rien, n'atténue rien des enseignements antérieurs ; mais, après avoir proclamé les principes, il en explique lui-même le vrai sens : il en montre la véritable portée, la sage et légitime application avec les tempéraments qu'elle comporte. Par là sont dissipés les malentendus qui avaient donné lieu à des divisions regrettables. D'une part, la paix est faite parmi les catholiques dans la vérité mieux comprise ; d'autre part, les préjugés de ceux qui confondaient la doctrine de l'Église avec la manière de voir de telle école et se heurtaient aux paroles, aux opinions de tel écrivain, sont maintenant sans excuse. Après avoir développé, dans une magnifique introduction, cette pensée qui inspire et domine tout son ouvrage, Mgr Hulst appelle l'attention des lecteurs de l'encyclique sur les points suivants : l'origine du pouvoir, les devoirs de l'autorité civile à l'égard de la vérité religieuse, les rapports des deux pouvoirs, les bienfaits du droit chrétien, les méfaits du droit moderne, les malentendus, les tempéraments pratiques, les éclaircissements et les conseils. Ce qui caractérise ce beau commentaire, c'est que, loin de vouloir expliquer la parole pontificale, il nous la présente dégagée de toute interprétation personnelle : Léon XIII est lui-même son

interprète, son commentateur, il instruit les uns par les choses qu'il enseigne, il guide et avertit les autres par la manière d'enseigner.

LAMOUREUX.

Lectures courantes des écoliers français *à l'usage des écoles des deux sexes. La famille. La maison. Le village. Notre pays. Notre département (Seine)*, par CAUMONT. Paris, Ch. Delagrave, 1887, in-12 cart. de 356 p., orné de nombreuses vignettes. — Prix : 1 fr. 50.

Ce livre est excellent à tous les points de vue. D'une part, il expose avec la plus grande clarté les premières leçons de choses que l'écolier doit recevoir, et, de l'autre, il tend à lui inculquer les meilleurs sentiments envers Dieu, ses parents et ses maîtres. Chaque leçon se compose d'une explication sur un sujet usuel, d'une pièce de vers bien choisie, parfois une prière, puis d'un petit lexique, d'un questionnaire et d'un exercice pratique. L'auteur a su éviter, avec une délicatesse remarquable, tout ce qui pourrait donner lieu à quelque controverse politique. Tout l'ouvrage se résume en cette phrase qui le termine dignement : « Pratiquez vos devoirs et Dieu vous bénira! » En y regardant de près on trouverait bien quelques légères erreurs de détail : les fortifications de Paris sont décrites telles qu'elles existaient avant 1870, sans l'indication des nouveaux forts ; il est dit que la Provence est souvent ravagée par le *sirocco*, vent du midi, alors qu'elle a surtout à redouter le *mistral*, vent du nord-ouest ; Boulogne-sur-Mer est donnée comme le troisième port de commerce de France; Brest, comme le premier port de guerre, Cherbourg le second, et Toulon, seulement le troisième. Ces petits défauts, faciles à corriger, n'empêchent nullement que l'ouvrage de M. Caumont ne soit à recommander pour les écoles chrétiennes. Le volume que nous avons sous les yeux est écrit pour le département de la Seine, mais il est dit sur la couverture qu'il existe une édition spéciale pour chaque département.

Cte DE BIZEMONT.

La Photographie astronomique à l'Observatoire de Paris et la carte du ciel, par le contre-amiral E. MOUCHEZ. Paris, Gauthier-Villars, 1887, in-12 de 107 p. avec six photographies et diverses gravures. — Prix : 3 fr. 50.

Ce petit volume paraît au moment où se tient, à l'Observatoire de Paris, le Congrès international des astronomes pour l'exécution de la carte du ciel, et, tout d'abord, pour l'adoption de divers modèles d'appareils photographiques spéciaux que les gouvernements seront appelés à construire dans leurs observatoires respectifs. Personne n'ignore les nombreuses et importantes applications de la photographie qui ont été faites jusqu'ici pour le progrès des sciences et des arts ; on peut affirmer cependant qu'elles n'ont toutes qu'une valeur secondaire auprès de celle qui va en être faite pour l'étude de l'univers, et qui permettra à l'homme d'étendre ses connaissances bien au-delà des limites que semblaient lui mesurer la faiblesse de ses yeux et la brièveté de sa vie. On comprend en effet l'immense avantage des procédés photographiques sur l'observation directe, pour l'étude des variations des étoiles en grandeur et en position ; cet avantage consiste non seulement dans l'extrême rapidité qui va permettre de faire en quelques années la carte du ciel, que bien des siècles d'un travail assidu et de progrès constants eussent été impuissants à donner, mais encore dans la certitude que nous avons de transmettre aux âges futurs un document d'une authenticité et d'une précision absolues sur lequel on pourra solidement

établir toutes les lois de la variation du ciel. Bien que cette étude s'adresse spécialement aux savants, elle intéressera les amateurs, heureux d'apprendre de quelle immense utilité peut être cette science de la photographie dans laquelle ils ne cherchent que d'agréables distractions. CH. D'A.

Histoire de la critique littéraire en France, par HENRI CARTON. Paris, A. Dupret, 1886, in-18 de 197 p. — Prix : 2 fr.

Histoire de la Comédie en France, *depuis les origines jusqu'à nos jours,* par C. BARTHÉLEMY. Paris, A. Dupret, 1886, in-18 de 180 p. — Prix : 2 fr. (*Collection historique universelle.*)

M. Henri Carton, qui a entrepris de retracer, dans la *Collection historique universelle*, l'*Histoire de la critique littéraire en France,* n'est peut-être pas dépourvu, à en juger même seulement par cet opuscule, d'une réelle aptitude à bien exposer, à bien juger, à bien écrire. Mais en tout cas cette aptitude, insuffisamment mise en œuvre, n'a pas abouti dans le cas présent à un merveilleux résultat. L'auteur, d'une part, n'a que très incomplètement traité son sujet, et, d'autre part, il s'en est continuellement écarté pour parler longuement de choses qui n'y entraient pas.

M. C. Barthélemy, auteur, dans la même collection, d'une *Histoire de la Comédie en France,* possède mieux son sujet que M. Henri Carton. Il a certainement une connaissance — directe ou indirecte — assez étendue du répertoire comique du XVIIe et du XVIIIe siècle. Mais les renseignements assez nombreux qu'il a réunis dans ce petit volume sont si mal digérés, l'exposé si confus et le style si déplorable, que son travail, plus utile peut-être, n'a pas produit sur notre esprit un meilleur effet que celui de son collaborateur. M. S.

L'Œuvre de Lamartine. *Extraits choisis et annotés à l'usage de la jeunesse avec une notice sur la vie et les œuvres de l'auteur,* par G. ROBERTET, ancien professeur de l'Université, chef de bureau au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, chevalier de la Légion d'honneur. Paris, Hachette, 1887, in-16 de XV-480 p. — Prix : 3 fr.

L'Œuvre de Alfred de Musset. *Extraits choisis et annotés à l'usage de la jeunesse,* par un ancien professeur de l'Université. Édition précédée d'une notice biographique par PAUL DE MUSSET, et d'un portrait de l'auteur par Ch. Landelle. Paris, Charpentier, 1887, in-18 de XXXVI-548 p. — Prix : 3 fr. 50.

A peine Victor Hugo mort, un éditeur s'est avisé de publier des extraits de ses œuvres à l'usage de la jeunesse : peut-être était-il bien prématuré de faire un choix judicieux dans cette œuvre gigantesque et inégale : quoi qu'il en soit, l'exemple a porté ses fruits, et Lamartine et Musset ont, eux aussi, leurs *Extraits choisis et annotés à l'usage de la jeunesse.* Ces deux recueils, publiés par deux éditeurs différents, émanent d'ailleurs de la même main, bien que ne portant pas la même signature, et ils procèdent tous deux de la même façon. En tête, un portrait du poète, une notice sur sa vie et ses œuvres, un tableau chronologique des œuvres complètes, qui constitue un document plein d'intérêt, enfin le recueil formé de morceaux empruntés à toutes les parties de l'œuvre du poète. C'est ainsi que pour Lamartine l'on met à contribution tour à tour les *Premières* et les *Nouvelles méditations,* les *Premières* et les *Nouvelles harmonies,* le *Jocelyn,* la *Chute d'un ange,* les *Recueillements poétiques,* les divers ouvrages en prose de Lamartine, voyages, histoire, romans, littérature, enfin la correspondance : on le voit, rien n'est

oublié, et l'on fait à la lettre le tour de l'œuvre de Lamartine. De même pour Musset : tous les volumes de son œuvre ont encouru à la formation du recueil. Ce qui manque à ces *Extraits*, pour mériter de devenir tout à fait classique, c'est ce que j'appellerai cette critique morale qui faciliterait le discernement du bien et du mal mêlés dans les œuvres des deux grands poètes, et mettrait la jeunesse en défiance contre les dangers que l'un et l'autre présentent incontestablement et pour la foi et pour le cœur. Je sais bien que l'auteur de ces recueils sera fort peu sensible au reproche que je lui fais, parce que c'est bien volontairement qu'il est tombé dans le défaut que je lui signale. Mais, nous adressant ici à des lecteurs chrétiens, nous ne pouvons pas nous placer au même point de vue que lui. Je dirai donc que si, au point de vue moral, l'auteur a eu soin d'éliminer tout ce qui choquerait trop dans un recueil destiné à la jeunesse, cependant peut-être n'a-t-il pas été assez sévère encore, et, notamment dans le volume extrait de Musset, a-t-il laissé subsister quelques pièces qu'il vaut mieux ne pas laisser lire à des écoliers. Ce *Musset* de la jeunesse est vraiment un peu trop volumineux. Lamartine est beaucoup plus chaste et par conséquent moins dangereux : il est cependant certain qu'il y aurait bien à dire sur tel et tel de ses ouvrages, et qu'avant de jeter la jeunesse dans les audaces fort peu orthodoxes *de Jocelyn* et de la *Chute d'un Ange* par exemple, il ne serait pas mal de lui crier « casse-cou ! » En somme, étant donné le but spécial de ces deux recueils, je trouve qu'il y manque quelque chose, et aussi que certaines choses y sont peut-être de trop. Je n'ai pas de peine d'ailleurs à reconnaître qu'ils sont fort bien faits, très commodes, épargnant au lecteur l'ennui de feuilleter de nombreux volumes et le dispensant de les acheter. Économie de temps, de peine et d'argent, c'est tout bénéfice, d'autant qu'on y peut lire de Lamartine et de Musset à peu près tous les morceaux qui leur ont mérité l'admiration de la postérité.

P. TALON.

En vacances. Excursions patriotiques. *Alsace-Lorraine, Domremy.* par CHARLES LEMIRE. Paris, Bayle, 1886, in-8 de 48 p., orné de 2 cartes et 31 gravures. — Prix : 2 fr.

M. Ch. Lemire est un écrivain fécond autant qu'enthousiaste. Nous lui devons notamment de très complètes études sur la Cochinchine et la Nouvelle-Calédonie, où il a été employé au service des télégraphes. Actuellement il est vice-résident de France à Qui-Nhon, dans l'Annam. Mais avant de repartir pour l'Extrême-Orient, ses fonctions l'ayant amené à Nancy, il a profité de son séjour en Lorraine pour faire quelques pèlerinages patriotiques. Tout d'abord il a visité Strasbourg et Kehl, puis Mars-la-Tour, dont il décrit en détail le monument élevé à la mémoire des soldats tombés sur les champs de bataille des 16 et 18 août 1870. Mais ces souvenirs de nos deuils récents ne l'émeuvent pas autant que sa visite à Domremy, à la maison où naquit Jeanne d'Arc, à l'église où elle reçut sa mission divine. C'est que M. Lemire voit dans la vierge lorraine, non seulement la libératrice du territoire français, la fondatrice de la patrie française, mais encore l'inspiratrice des dévouements à venir. Il voudrait que cette pure gloire fût l'objet d'un culte absolument national dans lequel les partis confondus oublieraient leurs querelles et s'associeraient pour la grande œuvre du relèvement général. Pour montrer que ce rêve est réalisable, l'auteur cite des paroles de Michelet, d'Henri Martin, de Gambetta lui-même, se rangeant au nombre des fanatiques admirateurs de l'héroïque Pucelle. C'est là, peut-être, une généreuse utopie, mais on ne saurait blâmer M. Lemire de la caresser

et de s'en faire l'éloquent défenseur. Sa brochure est éditée avec beaucoup de luxe et ornée de belles héliotypies, d'après les monuments de Mars-la-Tour et les bas-reliefs de Vital-Dubray, à Orléans, ainsi que d'une très belle carte de l'Alsace-Lorraine, par Henri Maget. Cte DE BIZEMONT.

Die Jungfrau von Orléans und ihre Zeitgenossen mit Berücksichtigung ihrer Bedeutung für die Gegenwart (*La Pucelle d'Orléans et ses contemporains avec application au temps présent*), par le docteur HERMAN SEMMIG. 2e édition. Leipzig, Peterson, 1887, in-8 de VI-280 p.

M. Herman Semmig, protestant et ami de Michelet, voit dans Jeanne l'héroïne vellédique de Schiller, dont la sainte de Mgr Dupanloup ne serait qu'une exécrable caricature. Sur elle et sur ses contemporains, Agnès Sorel, Jacques Cœur, Gilles de Rais, etc., il n'apporte aucun document nouveau, il ne tire des documents connus aucune nouvelle indication. Mais là n'est pas le but de son travail : Jeanne, libératrice de la nationalité française, doit apprendre aux Français le respect des nationalités étrangères, et c'est ce qu'ils n'ont pas fait en 1870. Qu'ils cessent de menacer l'Allemagne, et l'Allemagne ne les attaquera pas. La partie la plus curieuse du livre est celle où sont étudiés les quatre principaux auteurs qui ont parlé de la Pucelle : Chapelain, Voltaire, Schiller, Mgr Dupanloup. Si le protestantisme ne permet pas à M. Semmig de comprendre l'éloquence de Mgr Dupanloup dans ses panégyriques de la Pucelle et ses efforts pour la béatification, — terrain sur lequel tous les catholiques français, sans distinction, ont été d'accord avec lui, — du moins trouvons-nous sur les trois poètes une critique littéraire de premier ordre. La réhabilitation de Chapelain, déjà entreprise par M. Kerviler, est soutenue avec une discrétion et une finesse [que le pauvre poète n'a pas su mettre à polir son style, et qui ne peut que lui gagner des suffrages]. BERNON.

Michelet, sa vie, son œuvre historique, par F. CORRÉARD, professeur agrégé d'histoire au collège Rollin. Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-8 de 224 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce petit volume est, comme le dit l'auteur, une « rapide excursion à travers la vie et l'œuvre de Michelet, » mais une excursion faite par un voyageur enthousiaste du pays qu'il visite et qui n'en voit que les beautés sans en reconnaître les défauts. Pour mieux dire, c'est un panégyrique du grand historien, dans lequel on laisse volontairement de côté tout ce qui pourrait ternir sa gloire. Il ne faudrait donc pas y chercher une appréciation sérieuse et impartiale de l'œuvre de Michelet. L'auteur raconte d'abord les premières années de la vie de Michelet; cette étude biographique se change bientôt en étude littéraire, lorsque commence la publication de l'*Histoire de France*, et ce n'est plus la vie de l'homme, mais ses livres, qui deviennent le sujet du récit. Nous ne dirons rien des six premiers volumes de l'*Histoire de France;* on est généralement d'accord pour en reconnaître la valeur. On sait aussi combien les idées et la méthode de Michelet avaient changé, lorsqu'il écrivit les onze derniers. M. Corréard signale ce changement et l'on croirait qu'il va signaler à ses jeunes lecteurs (car ce livre a été adopté pour l'enseignement secondaire spécial) les défauts de cette seconde partie. Il n'en est rien : pas un mot ne met en garde contre les erreurs historiques, les attaques partiales, les assertions passionnées et inexactes de Michelet sur la Réforme, sur le XVIIe et le XVIIIe siècle; bien plus, il cite in extenso les éloges de Luther et de Calvin : reconnaissons cependant qu'il a le bon goût de passer

sous silence les pages violentes de Michelet sur Louis XIV et Louis XV. Des citations, et fort longues, abondent dans ce volume; elles sont souvent bien choisies, parfois il y en a de malheureuses, comme celles que nous indiquions plus haut et celles qui sont prises dans l'*Histoire de la Révolution*, dont M. Corréard fait un éloge immérité et sans réserves. On le voit, ce livre est loin de contenir une juste appréciation de l'œuvre de Michelet.

L. LECESTRE.

Biographie de Frédéric Ozanam, par le comte DE LAMBEL. Paris, Téqui, 1887, in-12 de 104 p. — Prix : 0 fr. 60.

Frédéric Ozanam n'est pas seulement l'un des écrivains les plus attachants de ce siècle, c'est encore et surtout l'un des plus charitables entre tous ceux qui se sont consacrés à soulager et à consoler les misères de l'humanité. Il était donc naturel que sa vie fût proposée comme modèle aux membres, protecteurs et protégés, des œuvres de charité. Déjà la Société de Saint-Vincent de Paul a fait paraître une vie populaire de son saint patron : aujourd'hui, M. le comte de Lambel publie une biographie de l'un de ses fondateurs et de l'un de ses membres les plus dévoués. Il fut au nombre des promoteurs de cette œuvre bénie, et s'en fit en toutes circonstances, en France comme à l'étranger, le défenseur ardent et infatigable. Mais Frédéric Ozanam, homme de charité avant tout, fut en même temps écrivain, orateur, professeur éminent, et aussi admirable chrétien, dans sa vie privée comme dans sa vie publique. Il n'est personne qui ne puisse profiter des exemples d'une si belle existence. M. le comte de Lambel a fort heureusement fait revivre cette douce et noble figure dans des pages écrites sous la dictée de sa foi et de son cœur.

E. DE LA D.

Bernard Veuillot, *mort le 1er juin 1886, à Saint-Mary's-College (Cantorbéry). Notice sur sa vie et extraits de sa correspondance*, par le R. P. GABRIEL BILLOT, de la Compagnie de Jésus. Paris, V. Palmé, 1887, in-16 de 296 p. — Prix : 3 fr.

Bernard Veuillot était le second fils de M. Eugène Veuillot, rédacteur en chef de l'*Univers*. On ne peut s'attendre à rencontrer des événements extraordinaires dans la vie d'un jeune homme mort dans sa dix-neuvième année; et pourtant, qui pourrait dire, après l'avoir lue, que cette notice soit sans intérêt. Pour moi, qui préfère à l'histoire la plus dramatique la simple histoire d'une âme, je n'ai pu lire sans émotion ce livre touchant, où je vois naître avec ses défauts et ses qualités, grandir, lutter, subir des défaites, reprendre courage, enfin triompher, une jeune âme chrétienne dont un témoin autorisé a pu dire, sans flatterie, qu'elle avait, en dix-neuf ans, achevé l'œuvre que Dieu lui avait donné à faire... *Opus consummavit*... Nulle part on ne peut mieux sentir l'influence de l'éducation chrétienne, et l'on se prend à bénir les maîtres vénérés qui, malgré toutes les persécutions, s'obstinent à nous en conserver les bienfaits. Cette vie d'un pieux écolier s'adresse surtout à la jeunesse, mais elle peut faire du bien à tous. La notice sur Bernard Veuillot est écrite avec cœur, et il n'est pas besoin de regarder la signature pour deviner la main d'un maître chrétien, qui sait instruire et qui sait aimer. Elle est complétée par un choix de lettres touchantes de l'écolier de Cantorbéry, qui portent la marque d'une foi vive, d'un cœur tendre et d'un esprit déjà mûr : ce ne sont encore que des fleurs, mais éclatantes et parfumées, et qui promettaient une abondante moisson de fruits.

P. TALON.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le R. P. Pierre-Jean BECKX, général de la Compagnie de Jésus, né le 8 février 1795 à Sichem, dans le diocèse de Malines, est mort à Rome le 4 mars. Le R. P. Beckx a eu plus d'une fois à défendre les intérêts de son Ordre persécuté en Espagne, à Naples, en Suisse, en France et en Allemagne; quelques-unes des protestations qu'il adressa aux différents gouvernements de l'Europe ont été imprimées; il laisse en outre un très grand nombre de sermons, d'écrits ascétiques, dogmatiques, etc. Nous mentionnerons : *Lettre aux Provinciaux du 10 janvier 1855, sur les doctrines de la Compagnie, touchant les différentes formes de gouvernement* (publiée dans les *Précis historiques*); — *Protestation au Grand Conseil du canton de Fribourg, au sujet d'Estavayer* (*Ibidem*, 1855); — *Epistola ad Patres et Fratres Societatis Jesu de votorum observantia* (1855, in-8); — *Rapport adressé aux conseils centraux de l'Œuvre de la propagation de la foi sur l'état des missions dirigées par les religieux de la Société* (*Précis historiques*, 1859); — *Protestation du T. R. P. Beckx au roi de Sardaigne* (*Ibidem*, 1860);—*Der Monat-Mariä* (12e édition, 1867, in-16); — *Allocutio ad PP. Procuratores provinciarum Societatis Jesu* (1868, in-8); — *Lettre aux agents diplomatiques auprès du Saint-Siège* (1871). Le R. P. Beckx, qui était général de l'Ordre depuis le 2 juillet 1853, continua jusqu'à une vieillesse très avancée à remplir les multiples fonctions de sa charge; cependant, il dut se faire donner en 1883 un vicaire général, le R. P. Anderledy, auquel il confia bientôt tous les intérêts de la Compagnie.

— M. Jean-Henri DUPIN, doyen des auteurs dramatiques, né à Paris le 1er septembre 1791, est mort dans cette ville le 5 avril. Le succès obtenu par sa première pièce *le Voyage de Chambord*, composée alors qu'il était attaché à une maison de banque, l'engagea à se consacrer exclusivement à la littérature dramatique. Il a écrit environ deux cents pièces, dont le plus grand nombre en collaboration avec MM. Scribe, Dartois, Dumanoir, Delacour, d'Épagny, Varner, etc.

— Le célèbre historien suédois, Fredrik-Ferdinand CARLSON est mort à Stockholm le 17 mars 1887. Il était né le 13 juin 1811 à Kungshamn, paroisse d'Alsike. Après avoir fait ses études à l'université d'Upsala, il y devint « docent » en histoire (1835), adjoint (1844), professeur extraordinaire (1846); il succéda à Geijer comme professeur ordinaire en 1849 et prit sa retraite en 1877. Aussi fut-il comblé d'honneurs. Il était l'un des Dix-huit de l'Académie suédoise et l'un des rares commandeurs de l'Ordre des Séraphins. C'est surtout comme historien qu'il est connu; il laisse des dissertations latines : *De Hemmingii Gadi in patriam meritis* (1834); — *De Albis et Nigris, factionibus florentinis* (1837); — *Quæ a Carolo XII post pugnan Pultavensem de pace acta sint* (1844) : — Des Mémoires en suédois : *Négociations des années 1709-1718*, (1854); — *Les Réformes administratives de Charles XI* (1860); — *La Diète de 1680* (1860); — *Du rôle joué par la Suède dans l'élection du roi de Pologne en 1704* (1861); — *Notices sur Agardh, G. O. Stenbock, Kjellander, le prince Gustaf, la reine Louise*, les rois *Oskar Ier* et *Karl XV*. Il a publié une volumineuse *Histoire de Suède sous les rois de la maison Palatine, Karl X, XI et XII* (*Sveriges historia under konungarne af Pfalziska huset* (1855-1885, 7 vol. in-8; 2e édit. du t. Ier en 1883; en allemand dans la Collection de Heeren et Ukert), malheureusement interrompue à la paix d'Alt-Ranstadt (1706). Une partie du VIIIe volume a paru sous le titre de *Campagne de Charles XII contre la*

Russie dans les *Handlingar* de l'Académie suédoise (t. LXI). Quoique l'auteur, au lieu de faire étalage d'érudition, se borne à un exposé clair, impartial, parfois éloquent, il travaillait d'après les sources qu'il avait étudiées dans les archives de Suède, de Londres, de la Haye, de Copenhague. Aussi a-t-il laissé un ouvrage capital.

— M. l'abbé Édouard HORNSTEIN, ancien directeur du séminaire de Soleure, né à Villars (Suisse), en 1826, est mort à la fin de février. Après avoir fait de brillantes études au collège de Porrentruy, à celui de Fribourg, à Paris, et enfin au séminaire de Langres, M. l'abbé Hornstein se voua à l'étude de la théologie, qu'il fut chargé d'enseigner au grand séminaire de Soleure. Il laisse des ouvrages remarquables, le plus souvent relatifs à des questions d'actualité : *Les Sépultures ; — L'Église enseignante ou le Pape et le Concile; — Biographie de Mgr Lachat, évêque de Bâle* (1863, in-8) ; — *Les Sépultures devant l'histoire, l'archéologie, la liturgie, le droit ecclésiastique et la législation civile* (1868, in-8) ; — *Les Doctrines catholiques* (1872, in-8) ; — *La Liberté des tombeaux; — Le Divorce. Réponse à M. Alexandre Dumas et à ceux qui préconisent cette doctrine antireligieuse et antisociale* (1880, in-8) ; — *La Crémation* (1886).

— On annonce encore la mort : de M. Eugène BARET, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, qui laisse une *Histoire de la littérature espagnole* et des traductions de Lope de Vega ; — de M. Théodore BRAUN, auteur d'une traduction en vers du théâtre de Schiller, mort à Mulhouse, le 12 avril, à l'âge de 83 ans ; — de M. Félix COVELIERS, à qui on doit une traduction d'une opérette, de Suppé ; — de M. Paul DALLOZ, né à Paris, le 18 novembre 1829, directeur du *Moniteur universel*, mort à Paris, le 12 avril ; — de M. Florian PHARAON, qui laisse des études sur la vie des champs et les questions cynégétiques, mort le 19 avril ; — de M. HOUDAILLE DE RAILLY, auteur d'un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'agriculture, mort à l'âge de 40 ans ; — de M. Bon-Louis DE LA MARTRE, compositeur de musique et auteur de *Variétés, causeries et feuilletons* (1854, in-8), et de *Les Ironies d'un joueur de Luth* (1869, in-8), mort à Avranches, le 18 avril 1887, âgé de 80 ans ; — de M. Ch. DE LINAS, membre de l'Académie d'Arras, à qui on doit des études d'archéologie, mort à Arras, à l'âge de 74 ans ; — de M. Paul DE MAGNAN, fondateur du *Mémorial*, d'Aix, et auteur de plusieurs études littéraires, mort à Aix ; — de M. François MAGY, né à Saint-Léonard (Haute-Vienne), en 1822, ancien professeur de philosophie au Lycée de Rouen, qui laisse plusieurs ouvrages de philosophie, entre autres *La science et la nature, essai de philosophie première* (1865, in-8), mort à Saint-Léonard, à l'âge de 64 ans ; — de M. l'abbé F. RAILLARD, né le 6 janvier 1804, à Montormentier, collaborateur du *Cosmos*, et auteur d'un *Mémoire sur la restauration du chant grégorien* (1861, in-8) ; — de M. THOLLON, qui laisse des travaux sur la spectroscopie ; — de M. TIXIER, bibliothécaire de la ville de Périgueux, ancien professeur de l'Université, mort à l'âge de 93 ans.

— A l'étranger, on signale la mort : du littérateur russe Paul-Wasiliewitsch ANNENKOFF, mort à Dresde, à l'âge de 74 ans ; — du Révérend William-Lucas COLLINS, à qui on doit des éditions de classiques anglais et français, mort à Lowick (Northamptonshire), le 24 mars ; — du poète américain John GODFREY, mort à New-York ; — de Friedrich-Wilhelm GRIMME, auteur de nombreuses publications populaires, mort le 3 avril, à Munster ; du Révérend Archer-Thompson GURNEY, littérateur anglais, qui laisse notamment une traduction de Faust et un drame en vers, *Charles I*, mort le

21 mars à Bath ; — de M. Jacques KABLÉ, député de la ville de Strasbourg au Reichstag, né le 7 mai 1830 à Brumath (Alsace), ancien collaborateur de *l'Elsässische Volksblatt*, mort au commencement d'avril ; — de M. Jean KRAMSKI, peintre de portraits, auteur d'articles sur les *Destinées de l'art russe* (1877), mort le 6 avril ; — de Mme Stéphanie LOBODA, plus connue dans le monde littéraire russe sous le pseudonyme de S. KRAPIVINE, née en 1827, à qui on doit des nouvelles et des écrits pour la jeunesse, morte en janvier ; du Révérend James LONG, auteur de *Tables of comparative philology showing specimens of the affinity of the greek, latin and english languages, with the Sanskrit, Persian, Russian, and Lithuanian* (1843), mort le 23 mars ; — de l'évêque russe de Koursk, MICHEL, qui laisse plusieurs ouvrages, *Introduction et l'exégèse de l'Écriture sainte, Commentaire des Évangiles*, mort le 20 mars ; — du poète russe NADSON, qui laisse trois recueils de poésies (1885-1886), mort le 1er février, à Yalta (Crimée) ; — du Révérend W. A. O'CONOR, qui avait commencé la publication d'un travail important *History of the Irish people*, mort le 22 mars à Torquay ; — de l'historien russe Michel PETROV, qui a publié notamment des *Esquisses d'histoire universelle*, mort le 24 janvier ; — du général Michel ROSENHEIM, poète satirique, mort dans le courant d'avril ; du naturaliste Thomas SATCHELL, auteur de nombreux travaux relatifs à l'ichtyologie et à la pisciculture, mort le 16 avril à Downshire Hill House ; — du R. P. Antoine SENGLER, de la Compagnie de Jésus, auteur de plusieurs ouvrages classiques, grammaires latine, grecque, française, etc., mort à Reims, le 9 avril ; — de Pierre SOKALSKI, musicien et journaliste, qui laisse un remarquable ouvrage, la *Musique nationale russe*, mort le 12 avril ; — du Dr Georg-Mart. THOMAS, conservateur de la bibliothèque nationale de l'État à Munich, mort dans cette ville, le 24 mars, à l'âge de 70 ans ; — du philosophe J. ZACHER, mort le 23 mars, à Halle, à l'âge de 71 ans ; — du Dr ZEBRANSKI, mort le 5 février dans sa 86e année de vie, éditeur depuis 1873 de la *Bibliographie des ouvrages polonais concernant la mathémathique et la physique* ; — d'Alexander ZIEGLER, auteur de nombreuses relations de voyages, mort à Wiesbaden, le 9 avril, à l'âge de 66 ans.

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE FRANCE. — La 54e session du Congrès archéologique de France, sous la direction de la Société française d'archéologie, se tiendra, à partir du 23 juin, à Soissons et à Laon. M. le comte de Marsy, directeur de la Société, présidera le Congrès assisté de MM. L. Palustre, J. de Laurière, E. de Beaurepaire, etc. De nombreuses questions, relatives aux monuments archéologiques de la Picardie, du Vermandois et de la Champagne, figurent au programme de la session.

INSTITUT. — La séance trimestrielle des cinq académies a eu lieu le 6 avril, sous la présidence de M. Édouard Hervé de l'Académie française. Après un rapport de M. Aucoc, de l'Académie des Sciences morales et politiques, sur les modifications à apporter à l'annuaire de l'Institut, M. d'Arbois de Jubainville, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a donné lecture d'un mémoire sur les origines de la propriété foncière en France. M. Carnot, de l'Académie des Sciences morales et politiques, lit ensuite de curieux souvenirs personnels sur les origines du Saint-Simonisme.

Académie française. — M. Leconte de Lisle, élu à la place de M. Victor Hugo, est venu prendre séance, le 31 mars, et a prononcé son discours de réception. M. Alexandre Dumas lui a répondu.

Académie des Sciences morales et politiques. — L'Académie a procédé, le 30 avril, à l'élection du troisième des quatre membres libres, dont les places ont été récemment créées. M. Anatole Leroy-Beaulieu a été élu au premier

tour de scrutin par 25 voix sur 42 votants. Les autres voix se sont réparties sur MM. Alfred Fouillée, Doniol, Duverger et Paul de Rémusat.

CONCOURS ET PRIX. — Le *Tageblatt*, de Berlin, propose un prix de 10,000 marcs pour un travail sur le développement de l'idée de l'unité dans le peuple allemand, la conduite des partis politiques et la réalisation de cette idée par le nouvel empire.

— La *Bibliothèque de Varsovie* a mis au concours un tableau de la littérature polonaise au XVIIe siècle. Le prix sera de 1,000 roubles. Le manuscrit doit être présenté avant le 1er mars 1889.

— Le comité pédagogique des établissements de l'Impératrice Marie met au concours le sujet suivant : *Vie de Mme Léontiev*, présidente de la société éducatrice des filles nobles. L'auteur du meilleur ouvrage recevra le prix Olonkine, de 2,000 roubles avec les intérêts de cinq ans. L'ouvrage doit être présenté avant le 15 septembre 1889.

— L'Université de Moscou a mis au concours la composition d'un Manuel d'histoire adapté aux besoins des provinces Nord-Ouest. L'ouvrage doit être présenté pour 1889 ; le prix sera de 1,000 roubles.

— Sur neuf ouvrages présentés au synode, pour concourir au prix Macaire, deux ont été couronnés : celui de Pevnitski, professeur à l'Académie ecclésiastique de Kiev, intitulé : *Le Sacerdoce. Préparation au sacerdoce et vie du prêtre* (Kiev, 1885) ; et l'autre de Dobroklonski, *Manuel d'histoire de l'Église russe* (jusqu'à 1588). Le premier a reçu le prix de 1,000 roubles ; le second, 500 roubles.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 1er avril, M. Philippe Berger a fait une communication sur une inscription bilingue, trouvée dans l'île de Chypre. M. Abel des Michels lit ensuite un mémoire sur les royaumes hunniques fondés, au commencement de l'ère chrétienne, dans le nord de la Chine. — Dans la séance du 6 avril, après une nouvelle communication de M. Philippe Berger, sur une inscription phénicienne de l'île de Chypre, M. Luchaire lit un mémoire sur une compilation latine, rédigée par un moine de Saint-Denis, vers la fin du XIVe siècle. — Le 15 avril, M. Désiré Charnay entretient l'Académie de la monnaie des Indiens avant la conquête espagnole. M. Collignon termine la séance en lisant un mémoire sur des fragments de statue acquis par le Louvre. Dans la séance du 29 avril, M. Bertrand a fait une communication sur un os de renne grave, conservé au musée de Saint-Germain.

Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 16 avril, M. Cucheval-Clarigny a donné lecture d'une notice sur la vie et les œuvres de M. Vuitry. M. Baudrillart communique une étude sur les populations rurales du Maine. Cette lecture a été continuée dans la séance du 23 avril; le même jour, M. Hément a communiqué la première partie d'une étude scientifique sur la physionomie. — Dans la séance du 30 avril, M. Berthold Zeller a donné lecture d'un mémoire sur la disgrâce de Sully.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE. — *Séance du 6 avril.* Nous signalerons, parmi les communications faites dans cette séance, celle de M. Rey qui présente deux chartes relatives à l'abbaye du mont Sion, et à son transfert de Jérusalem à Acre, puis en Sicile, et enfin à Saint-Samson d'Orléans.

FAC-SIMILÉS D'IMPRESSIONS DU XVe AU XVIIIe SIÈCLE. — En 1884, la direction de l'imprimerie impériale de Berlin a entrepris de publier des fac-similés d'impressions du XVe au XVIIIe siècle, sous le titre de *Druckschriften des XV bis XVIII Jahrhunderts in getreuen Nachbildungen* (Berlin, en commission

chez F. A. Brockhaus, in-fol.). Cette importante publication comprend déjà dix fascicules, formant un total de cent planches, fort bien exécutées. Il faut remarquer dans ce précieux album plusieurs reproductions que nous croyons utile de signaler spécialement : ce sont d'abord des spécimens de la *Biblia sacra vulgata* (planche XXI), imprimée par Gutenberg, à Mayence, de 1450 à 1455; du *Psalterium sive Psalmorum Codex* (pl. LXI-LXIII), de Fust et de P. Schœffer (Mayence, 1457); de la *Biblia sacra latina* (pl. XLII), imprimée par les mêmes en 1462; de la *Summæ theologicæ secunda pars secundæ partis*, de S. Thomas d'Aquin (pl. XXII), de Schœffer (Mayence, 1467), et du *Decretum cum apparatu*, de Gratien (pl. XXXII), sorti des presses de H. Eggestein (Strasbourg, 1471). Signalons encore les planches suivantes : *De consolatione philosophiæ*, de Boèce (pl. LXXVI), imprimé chez Arend de Keysere (Gand, 1485) ; *Lombardica Historia sive Aurea Legenda sanctorum* (pl. XXXVI), imprimé à Ulm (1484) ; *Les Métamorphoses d'Ovide* (pl. XV), dues aux presses de Colard-Mansion, de Bruges (1484). Voici maintenant quelques types d'impressions parisiennes : *La Mer des hystoires* (pl. VI), due à Antoine Vérard (1488) ; le *Missale diocesis Coloniensis* (pl. IV-V), de Wolfgang Hopyl (1514) ; l'*Entrée de Henry II à Paris, 1549* (pl. XX), imprimée chez Jean Dallier. — La Xe livraison, qui vient de paraître, renferme dix planches (XCI-C), parmi lesquelles on trouve les reproductions de la *Biblia Germanica*, imprimée à Strasbourg, par H. Eggestein, vers 1466 (c'est la première Bible allemande); du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais (Strasbourg, Joh. Mentelin, 1473) ; des *Canones apostolorum. Veterum conciliorum constitutiones. Decreta pontificum antiquiora...* (Mayence, Joh. Schœffer, 1525) ; du *De consolatione philosophiæ libri V cum commentariis B. Thomæ de Aquino*, de Boèce (Deventer, Jacob von Breda, 1491) ; du *Virgilius*, imprimé à Venise, en 1501 (*ex acdibus Aldi Romani*) ; du *De dissectione partium corporis humani*, de Charles Estienne (Paris, Simon de Colines, 1545) ; de la *Description des fêtes données par la ville de Paris*, en 1740 (Paris, P. G. Le Mercier). Les indications que nous venons de donner suffisent pour faire comprendre tout l'intérêt qu'offre ce magnifique recueil.

La Bibliothèque de Pétrarque. — On sait que Pétrarque a transcrit de sa main beaucoup de manuscrits, et qu'en plein xive siècle (il est mort en 1374), il avait formé, pour son usage, une belle bibliothèque, qui peut être considérée comme la première collection de la Renaissance. Pour retrouver ces volumes dispersés, il fallait être fixé, avec certitude, sur un point longtemps controversé, l'écriture même de Pétrarque. Cette importante question de paléographie vient d'être définitivement éclaircie par le nouveau travail de M. Pierre de Nolhac, paru dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, et tiré à part : *Fac-similés de l'écriture de Pétrarque et appendices au « Canzoniere autographe, » avec des Notes sur la bibliothèque de Pétrarque.* (Rome, 1887, in-8 de 38 p.). Quatre belles planches en héliogravure Dujardin accompagnent ce travail, et comprennent sept fac-similés, dont six appartiennent à Pétrarque. Quatre sont empruntés à des manuscrits de Paris, annotés par l'illustre humaniste, et que notre Bibliothèque nationale a l'honneur de posséder; les autres sont tirés des manuscrits découverts au Vatican par l'auteur. La brochure contient, en outre, des appendices à celle que M. de Nolhac a publiée l'an dernier chez l'éditeur Klincksieck, *Le Canzoniere autographe de Pétrarque*, et qui a été si discutée en Italie et en Allemagne. Aujourd'hui, ces intéressants fac-similés lui donnent définitivement gain de cause. Mais, nous attirons spécialement l'attention sur l'essai de restitution et de description de la bibliothèque de Pétrarque, que le jeune critique

commence ici et promet de continuer dans des travaux suivants. Il sera sans doute suivi dans cette voie par d'autres érudits et nous ne saurions trop nous associer au vœu qu'il forme en terminant : « J'ai tenu, dit-il, à multiplier les renseignements paléographiques précis, afin de permettre à d'autres travailleurs des études nouvelles; j'espère qu'on pourra se mettre désormais avec fruit à la recherche des manuscrits écrits ou annotés par Pétrarque, qui sont enfouis depuis cinq siècles dans l'oubli des bibliothèques, et qu'il serait précieux de retrouver. »

La Condamnation du chancelier Bacon. — Dans la brochure qu'il intitule *La Vérité sur la Condamnation du chancelier Bacon* (E. Thorin, gr. in-8 de 68 p. Extrait de la *Revue de la Société des études historiques*), M. Camoin de Vence ne prouve pas que Bacon fut accusé à tort de corruption; il plaide énergiquement les circonstances atténuantes. « Bacon n'est pas sans reproche, dit l'auteur, mais ses fautes impliquent-elles une âme vile, une nature dégradée, comme l'en a accusé Macaulay, ou des erreurs, des aveuglements auxquels a pu se laisser entraîner un homme qui était naturellement porté au bien ? » C'est une tâche bien ingrate que de vouloir défendre un accusé dont on ne peut démontrer l'innocence complète. M. Camoin de Vence invoque en faveur de son « client » ses bons antécédents, les préjugés de l'époque, et nous le montre comme une victime de l'abandon de Buckingham, son complice. Il y a pourtant quelques taches dans les premières années de la vie publique de Bacon. On lui pardonnera difficilement de s'être fait l'accusateur du comte d'Essex, qui avait été le premier artisan de sa fortune, et son rôle dans cette affaire n'est pas fait pour lui concilier les sympathies. La corruption ne peut être rangée au nombre des « préjugés » d'une époque; Bacon s'est reconnu coupable, nous ne pouvons l'absoudre. « Un fait qui a été avéré, c'est que Bacon n'avait jamais usé ni de précaution, ni de mystère pour recevoir les présents qu'il avait cru licite d'accepter. » M. Camoin de Vence voit là une preuve de la bonne foi du chancelier; pour nous, cette manière d'agir dénote la confiance absolue du parvenu dans sa fortune, qu'il croit solidement établie. En résumé, bon plaidoyer pour une mauvaise cause.

Le Mariage de Mlle de Montpensier avec le comte de Lauzun. — M. le comte de Cosnac a trouvé dans les archives du ministère des affaires étrangères (*France*, vol. 192), la minute de la lettre adressée par Louis XIV à ses ambassadeurs, au sujet de la rupture du projet de mariage de Mlle de Montpensier avec le comte de Lauzun. Cette lettre avait déjà été publiée en 1672 dans le petit roman intitulé les *Amours de Mademoiselle*, annexé à l'*Histoire amoureuse des Gaules*, et elle avait été placée depuis par quelques éditeurs, notamment par M. Chéruel, en 1859, aux appendices des *Mémoires* de cette princesse. Mais M. de Cosnac ayant constaté que la publication de la lettre royale était défectueuse, que les phrases en sont modifiées, que nombre de mots sont ajoutés ou supprimés, notamment dans l'édition de M. Chéruel où l'on ne compte pas moins de 42 altérations, a résolu de donner du document une exacte réimpression (Besançon, 1886, gr. in-8 de 16 p.); il y a ajouté un intéressant commentaire dans lequel on remarque la discussion relative à l'époque où dut avoir lieu le mariage secret de Mademoiselle avec Lauzun, ce mariage lui-même ne pouvant faire l'objet d'aucun doute. M. de Cosnac croit pouvoir le rapporter à l'année 1682, et son argumentation nous semble inattaquable.

Lettres de Louis XVI. — Nous avons sous les yeux un opuscule qui porte ce titre, accompagné du sous-titre suivant : « Ouvrage entièrement épuisé

et réédité d'après les manuscrits originaux. » Il fait partie, sous le n° 1, d'une *Nouvelle bibliothèque populaire*, à dix centimes, publiée par l'éditeur Henri Gautier, successeur de Blériot. D'où viennent ces lettres? On ne le dit pas. Quand ont-elles été publiées? Même silence. Où sont les prétendus « manuscrits originaux? » Pas un mot à ce sujet. — Il faut pourtant que le public soit renseigné. Or, voici ce que nous avons à dire relativement à ces trois points. Les « manuscrits originaux » n'existent pas et n'ont pu, par conséquent, servir à cette réédition. — Les lettres ont été publiées d'abord en 1803, par Hélène-Marie Williams (Paris, Debray, 2 vol. in-8); une seconde fois, par M. Pujoulx, en 1817 (*Louis XVI peint par lui-même, ou Correspondance et autres écrits de ce monarque* (Paris, Gide, in-8) : c'est ce volume qui a servi de texte à la brochure en question); une troisième fois, en 1862, par M. Barnabé Chauvelot (*Lettres de Louis XVI, correspondance inédite, discours, maximes, pensées, observations diverses* (Paris, Dillet, in-8; 2e édition, sous ce titre : *Lettres de Louis XVI et preuves de leur authenticité*. Paris, Dillet, 1864, in-8); enfin, en 1864, sous le voile de l'anonyme : *Œuvres de Louis XVI, précédées d'une histoire de ce monarque et d'une lettre de M. Berryer* (Paris, Desloges, 1864, 2 vol. in-8). — Ces lettres, où le vrai et le faux se trouvent mêlés, ont été, dès 1809, dénoncées comme apocryphes par Barbier, dans son *Dictionnaire des Anonymes*. Il a été prouvé en 1818 et 1819, par Beuchot, dans le *Journal de la librairie*, et par Eckard, dans deux brochures publiées en 1819 et en 1834, qu'elles avaient été fabriquées par Babié et Sulpice de la Platière; enfin les preuves de la falsification ont été réunies en 1865, par M. de Beaucourt, dans un article de la *Revue bibliographique et littéraire*, intitulé : *Une supercherie littéraire. Les lettres de Louis XVI* (tirage à part à 50 ex.). Ajoutons qu'au lieu de soixante-quinze lettres que contenaient les ouvrages précités, la présente brochure n'en reproduit que cinquante-six.

Histoire du théâtre de Bayonne. — M. E. Ducéré nous donne la première partie de l'histoire du théâtre de cette ville (Bayonne, imp. Lamaignère, 1886, gr. in-8 de 203 p.). Après quelques mots sur les pastorales basques, M. Ducéré s'occupe successivement des troupes, des représentations, des salles de spectacle et des divers procès qu'elles ont entraînés, de la correspondance de la ville avec les directeurs, de la police et des règlements de théâtre, enfin des bals, redoutes et concerts. Divers documents inédits, tirés des archives municipales, sont tantôt mêlés au texte, tantôt rejetés à la fin du volume. Signalons les documents de juin et juillet 1707 relatifs à une tragédie représentée par les écoliers du collège au Jeu de Paume de Niert, devant Anne de Neubourg, reine douairière d'Espagne, reléguée à Bayonne; diverses lettres du comte de l'Hospital, lieutenant du roi dans cette ville, auquel on doit l'établissement du nouveau théâtre (1768-69); une lettre du maréchal duc de Richelieu au maire de Bayonne, au sujet de la police du spectacle (23 juin 1763); un mémoire des maire et échevins de la ville de Bayonne, sur les plaintes portées au comte de Vergennes, ministre et secrétaire d'État, au sujet de la comédie, bals et redoutes dans ladite ville (19 janvier 1781), etc. La seconde partie de l'ouvrage contiendra l'histoire du théâtre de Bayonne, depuis 1789 jusqu'à nos jours.

Tapisserie de la chaste Suzanne. — La librairie Plon vient de publier, avec un certain luxe et à 150 exemplaires seulement, une forte plaquette sur la « Tapisserie de la chaste Suzanne, » accompagnée de quatre belles planches en photogravure la reproduisant entièrement, et d'un fac-similé des armoiries qu'on y distingue. L'introduction, par M. Paul Marmottan, possesseur de cette belle pièce, nous apprend qu'elle vint de Bourgogne dans le dépar-

tement de la Somme, pour y être vendue en 1878, à Champien, à la mort du dernier comte d'Hautefort. Achetées par un marchand d'antiquités de Cambrai, elles furent revendues peu de temps après à M. Jules Marmottan, trésorier payeur général de la Gironde. La description de cette suite de cinq pièces formant huit tableaux, remarquable par son ancienneté, sa couleur et sa composition, est signée Jules Guiffrey : c'est dire qu'elle est faite avec toute la compétence nécessaire. En examinant les questions d'origine, de date et d'armoiries, en signalant les suites qui présentent avec celle-ci quelques analogies, M. Guiffrey n'a pu arriver à découvrir le nom du premier propriétaire dont la devise était « Se je puis » et qui portait deux levrettes affrontées dans ses armes. Mais ces tapisseries sont certainement d'origine française et datent du règne de Louis XII. Il serait vivement à désirer que les plus anciennes tapisseries encore actuellement possédées par des particuliers fussent aussi savamment décrites et aussi consciencieusement reproduites par la photogravure, et il est regrettable que l'on n'ait pas, par exemple, songé à le faire pour la « Tapisserie de Guillaume d'Aquitaine, » communiquée l'an dernier à l'Exposition rétrospective des beaux-arts de la ville de Nantes.

Deux nouvelles publications de M. Léopold Delisle. — Ces publications sont intitulées : *La Commémoration du Domesday-book à Londres en 1886. Charte normande de 1088 communiquée au Comité de cette fête, par Léopold Delisle, au nom de la Société de l'histoire de France* (Paris, 1886, in-f° de 8 p.) ; — *Deux manuscrits de l'abbaye de Flavigny au X° siècle.* Extrait du tome XI des « Mémoires de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or. » (Dijon, 1887, in-f° de 13 p.). En tête de la première de ces publications, M. Delisle rappelle que l'Angleterre a célébré, il y a quelques mois, le 800e anniversaire de l'achèvement du fameux cadastre connu sous le nom de Domesday-book, que des savants se sont réunis à cette occasion pour échanger des communications relatives à ce document. L'éminent paléographe voudrait que nos sociétés françaises, surtout celles qui ont leur siège en Normandie, s'associassent au mouvement parti de Londres, pour mettre en lumière tout ce qui se rattache au règne de Guillaume le Conquérant et au berceau des familles françaises dont les représentants ont figuré au premier rang, pendant plusieurs siècles, dans les annales de nos voisins. M. Delisle a fait exécuter une héliogravure d'une Charte qui appartient à une collection privée : c'est l'acte par lequel, en 1088, peu de mois après la mort de Guillaume le Conquérant, Robert Courteheuse, duc de Normandie, donna aux moines du Mont Saint-Michel un droit de foire et de marché dans le village d'Ardeven (Manche) et un emplacement de maison dans la ville de Rouen. L'acte, qui est d'une grande importance, a été entouré par M. Delisle de notes abondantes, qui sont surtout destinées à nous faire connaître les témoins de la donation. — Le Mémoire sur *Deux manuscrits de l'abbaye de Flavigny* est une nouvelle édition, revue et augmentée, du Mémoire paru récemment sous ce titre : *Virgile copié au X° siècle par le moine Rahingus,* dans le VI° volume (1886) des *Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome.* Dans cette nouvelle édition d'un travail qui avait été partout si apprécié, le *fac-similé phototypique* d'un feuillet du manuscrit du Vatican choisi pour les *Mélanges,* a été remplacé par deux héliogravures exécutées par M. P. Dujardin.

Paris. — Notre collaborateur M. Paul Guilhiermoz a extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (t. XLVIII, 1887), un article sur *Saint Louis, les gages de bataille et la procédure civile* (in-8, 12 p.). On sait que saint Louis rendit une

ordonnance, dite de 1260, restée célèbre, qui interdisait les gages de bataille dans le domaine royal. M. Guilhiermoz montre que l'on a eu tort d'attribuer à cet acte l'introduction de l'enquête du droit canonique dans la procédure laïque qui, en réalité, fut opérée par un « Établissement le Roi, » cité par Beaumanoir dans les *Coutumes de Beauvaisis*, et remontant selon toute vraisemblance à 1254; en second lieu il prouve que l'acte auquel se réfère Beaumanoir n'est autre que l'ordonnance sur la procédure du Châtelet. Cette identité ne paraît pas avoir été soupçonnée par M. E. J. Tardif dans sa brochure intitulée *la Date et le Caractère de l'ordonnance sur le duel judiciaire. (Études sur les ordonnances des rois de France.* — Paris, Larose et Forcel, 1887, in-8 de 12 p. Extrait de la *Nouvelle Revue historique du droit français et étranger*). M. Tardif (p. 7-8) est d'accord avec M. Guilhiermoz (p. 9, note 5) pour rapporter l'ordonnance de saint Louis sur le duel judiciaire à l'année 1258.

— L'intéressant article publié par M. A. Brutails dans la sixième livraison de la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (1886, p. 637-645) sous le titre de *Bible de Charles V et autres manuscrits du chapitre de Girone,* vient d'être tiré à part (Nogent-le-Rotrou, imp. de Daupeley-Gouverneur, in-8). Cette notice renferme une description minutieuse de la Bible de Charles V et particulièrement de l'ornementation. Parmi les documents et manuscrits précieux que M. Brutails a examinés, nous signalerons : deux bulles pontificales en papyrus du IXe siècle, l'une de Formose et attribuée à l'année 892, l'autre du pape Romain et datée d'octobre 897; — le *Commentaire de Beatus sur l'Apocalypse;* — un *Évangéliaire* dont la reliure est très remarquable.

— La librairie E. Thorin vient de mettre en vente le tome deuxième et dernier de l'important ouvrage de M. Paul Durrieu : *Les Archives angevines de Naples. Étude sur les registres du roi Charles Ier (1265-1285).* Ce tome II forme le fasc. LI de la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome* (1re série).

— A été tiré à part l'article publié par M. H. F. Delaborde, dans le tome XLVII de la *Bibliothèque de l'École des chartes,* sous ce titre : *Un épisode des rapports d'Alexandre VI avec Charles VIII : la Bulle pontificale trouvée sur le champ de bataille de Fornoue* (Nogent-le-Rotrou, imp. de Daupeley-Gouverneur, in-8 de 13 p.). M. Delaborde montre que cette bulle n'est pas du 1er février 1494, comme la plupart des historiens l'avaient cru jusqu'à ce jour, mais du 1er février 1495; car elle a été datée d'après le style florentin. Cette rectification importante jette un nouveau jour sur l'attitude d'Alexandre VI vis-à-vis du roi de France et vis-à-vis du roi de Naples.

— M. Albert Marignan, qui vient de publier un Mémoire sur *le Triomphe de l'Église au IVe siècle* (Paris, A. Picard, in-8 de XVIII-57 p.), a mis sous presse un autre travail intitulé *L'Iconographie chrétienne.* Le même auteur prépare en outre une étude sur *Une colonie romaine au Xe siècle.*

— La *Revue des Questions historiques* annonce la prochaine publication des *Mémoires et correspondance du comte de Villèle,* publiés par les soins de ses petits-fils. L'ouvrage formera quatre volumes et sera édité par la maison Perrin.

— A paru, chez F. Alcan, le tome III du *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française.* Ce volume, relatif aux ambassadeurs de France au Portugal, contient une introduction et des notes de M. le vicomte Caix de Saint-Aymour (in-8).

— L'auteur de la *Loi de Beaumont* vient de publier deux Mémoires pleins

d'intérêt : *La Déclaration de guerre* (Paris, Retaux-Bray); — *Le Rétablissement du droit des gens en matière de guerre.* Ce dernier travail de M. l'abbé Defourny est extrait de la *Revue catholique des institutions et du droit.* Le même recueil, dans sa livraison de février 1887, a inséré une *Consultation* de notre collaborateur M. le baron d'Avril, sur *La Légalité en Pologne;* il en a été tiré à part quelques exemplaires, qui ne sont pas dans le commerce.

— M. F. Lefranc a publié au mois dernier, chez A. Dupret, des *Études sur le théâtre contemporain* (in-18).

— Doit paraître en mai, un volume de M. Loliée, dont le titre nous promet de curieuses et piquantes révélations : *Nos gens de lettres, leur vie intérieure, leurs rivalités et leur condition sociale* (Calmann Lévy).

— La librairie H. Launette a récemment entrepris la publication d'un recueil hebdomadaire : *Le Salon des aquarellistes français,* qui contiendra 120 reproductions en photogravure. L'ouvrage complet, comprenant 20 fascicules, coûtera 70 fr. On remarque dans les premiers fascicules l' « Adolescence » d'Albert Bernard, la « Servante maîtresse » d'E. de Beaumont, le « Retour de l'école » et un « Portrait d'enfant » de Boutet de Monvel, « L'arrivée du courrier » de Max Claude, « Le départ » et « La mandoline » de R. de Cuvillon, etc.

— Doit paraître très prochainement, l'*Annuaire complet de l'instruction publique et des beaux-arts* (Delalain, in-8), comprenant deux parties publiées d'abord séparément : 1° *L'Administration et le Personnel;* 2° *La Législation.*

— La librairie J. Rouam vient de mettre en vente un beau volume de M. E. Bonnaffé, intitulé : *Le Meuble en France au XVIe siècle* (gr. in-8 avec 120 dessins de meubles).

— Le 6e volume des *Guerres sous Louis XV*, de M. le comte Pajol, sera publié en 1888; il traitera des opérations militaires à Mahon, en Corse, au Portugal, des tentatives de Charles Édouard au Canada, dans les Indes, ainsi que des projets de descente en Angleterre, partout où ont figuré nos régiments français. Le 7e volume sera entièrement consacré à l'historique des corps, à nos différentes organisations et transformations, de 1715 à 1774.

— En vente à la librairie Berger-Levrault, l'*Annuaire de l'armée française pour 1887. Armée active. Réserve. Armée territoriale* (in-8 de 1270 p.).

— La notice nécrologique sur *Germain Demay* (*1819-1886*), publiée par M. Luce, membre de l'Institut dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (t. XLVII) a fait l'objet d'un tirage à part (in-8 de 16 p.).

— Ajoutons aux récentes biographies de l'abbé Liszt la notice de Mme Janka Wohl : *François Liszt, souvenirs d'une compatriote* (Paris, Ollendorff, in-18 j. de 298 p.).

— On annonce comme étant en préparation un *Répertoire général du droit international privé* (*législation, doctrine et jurisprudence de tous les pays*), par M. Clunet (Marchal et Billard, imprimerie et librairie générale de jurisprudence).

— A récemment paru le *Supplément à la Bibliographie des bibliographies,* de M. Léon Vallée, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale (in-8 de 354 p. à 2 col.).

— Depuis le mois de juillet dernier nous possédons une *Revue de l'hypnotisme;* voici maintenant un *Bulletin des sciences hypnotiques*, qui a fait son apparition en avril chez l'éditeur A. Dupret; il est publié sous la direction de M. le professeur Roustan et paraît une fois par mois.

ARTOIS. — M. G. Le Morin a publié, sous le titre d'*Annales audomaroises*, une *Revue de l'année 1886* (Saint-Omer, Tumerel, in-16 de VIII-352 p., 1re année).

AUVERGNE. — Nous annonçons avec plaisir à tous ceux qu'intéresse le XIVe siècle la brochure de M. Maurice Chanson : *Les Grandes Compagnies en Auvergne; Seguin de Badefol à Brioude et à Lyon.* (Brioude, imp. Watel et Allezard, 1887; in-12 de 42 p.) Cet attachant récit est emprunté à Froissart et à deux publications récentes, le *Spicilegium brivatense* de M. Chassaing, et les *Tard-Venus* de M. Guigue. L'histoire du siège, de la prise et de l'occupation de Brioude en septembre 1363, appartient à l'histoire générale, et le Périgourdin Seguin de Badefol, chef de bandes, est un personnage peu sympathique, mais curieux à suivre dans ses pérégrinations. M. Chanson prépare la biographie d'un émule de Seguin de Badefol, Thomas de la Marche.

— M. Henri Chevreul vient d'ajouter deux opuscules à la série de pièces publiées par lui sur la Ligue en Bourgogne (Paris, Martin, 1887, in-8 de 8 p.). Le premier de ces opuscules est intitulé : *Signe et présage de l'oiseau dict allerion, qui frappé d'un coup de l'ennemy, vint tomber au camp du roy près Dijon.* (A Paris, par Mamert Patisson, imprimeur du roy, 1595). Voici le titre du second : *Discours véritable de la deffaite des Bourguignons, à Villefranche, ville frontière de la province de Champagne, sur la rivière de Meuse : la nuict du dimanche au lundy 4e jour d'Aoust 1597, avec le nombre des morts et prisonniers.* (A Paris, par Claude de Monst'œil, tenant sa boutique en la cour du Palais, au nom de Iesus, 1597). La pièce sur l'*Allerion* est précédée d'une lettre de Henri IV, adressée à M. de Gesvres, où le roi raconte en quatre lignes l'événement auquel le poète anonyme a consacré soixante-six vers, lettre publiée pour la première fois dans la *Correspondance littéraire* du 5 novembre 1856, par M. Lud. Lalanne, d'après une copie de la collection Godefroy, et réimprimée par M. Guadet, en 1872, dans le supplément aux *Lettres missives.*

BRETAGNE. — M. l'abbé Euzenot a extrait du *Bulletin archéologique* du congrès breton de Pontivy sa *Notice sur Pontivy avant 1789* (Saint-Brieuc, Prud'homme, in-8 de 15 p.).

— M. Trévédy a récemment ajouté plusieurs brochures à ses publications déjà nombreuses : *L'Artillerie de Quimper depuis 1495.* (Quimper, imp. Jaouen, in-8 de 15 p.); — *Les Derniers débris du couvent de Saint-François de Quimper* (in-8 de 16 p.).

CHAMPAGNE. — M. l'abbé Piérette a fait paraître une *Monographie de Sompuis, chef-lieu de canton du département de la Marne.* (Châlons-sur-Marne, imp. de Martin frères, in-16 de 63 p.).

— Signalons aussi : *Une page nouvelle de l'histoire de l'abbaye d'Igny, de l'Ordre de Cîteaux, au diocèse de Reims,* par M. l'abbé Beller (Reims, imp. de Monce, in-8 de II-37 p.).

DAUPHINÉ. — Le tome XX du *Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme* a récemment paru. Les principaux travaux qui y sont insérés sont les suivants : *Antiquités de Pact,* par M. l'abbé Chapelle; — *Numismatique du Parlement de Grenoble,* par M. G. Vallier; — *Notes et documents pour servir à l'histoire des évêques d'Avignon et de Valence au XIIIe siècle,* par M. l'abbé Jules Chevalier; — *L'Exploitation des mines dans les Alpes au moyen âge,* par M. Joseph Roman; — *André de Lafaïsse, maréchal de bataille, sa famille, son histoire et sa correspondance* (1578-1631), par M. le baron de Costou; — *Correspondance d'Achard de Germane avec M. de la Coste pendant les premières années de l'émigration,* publiée par M. l'abbé C. Perrossier; — *Un tiers de sol d'or mérovingien frappé à Die,* par M. le comte de la Sizeranne; — *Mémoires d'Achille Gamon, avocat d'Annonay,* par M. J. Brun-Durand; — *Itiné-*

raire du dauphin Humbert II, par M. l'abbé Ul. Chevalier; — *Les Derniers comtes de Die et la famille Artaud*, par M. Joseph Roman; — *L'Arrondissement de Nyons*, notes et documents par M. A. Lacroix.

— A Grenoble paraît (libr. Em. Baratier), depuis le 1er mars 1886, une *Petite revue dauphinoise*, bibliographique et littéraire, qui renferme quelques articles de fond assez intéressants. Le premier fascicule mensuel de la 2e année contient : *Le Camus, l'abbé de Saint-Firmin et la disgrâce de l'intendant d'Herbigny*, par M. A. Prudhomme; — *Le Petit-fils d'Agrippa d'Aubigné* par M. A. Maignien; — *Demande de subvention par les consuls de Grenoble pour réparer le pont de l'Isère* (1548). Cette publication annonce en outre les brochures nouvelles et livres récemment parus, pouvant intéresser les bibliophiles et les collectionneurs dauphinois.

— M. A. de Rochas a édité, dans les dernières livraisons du *Spectateur militaire*, le *Mémoire de la guerre sur les frontières du Dauphiné et de la Savoie, de 1742 à 1747*, par Brunet, seigneur de l'Argentière. Cette publication vient d'être tirée à part. (Paris, aux bureaux du *Spectateur militaire*, in-8, 91 p.).

FLANDRE. — M. F. Brassart, archiviste de la ville de Douai, vient de livrer au public le second fascicule des *Preuves de l'Histoire du château et de la châtellenie de Douai* (Douai, 1887), qui compte trois volumes. Ce fascicule (p. 22-578) apporte un contingent respectable de quatre-vingt-neuf documents inédits, publiés dans leur intégrité, et du plus haut intérêt pour l'histoire de la féodalité dans le nord de la France. Les pièces tirées des archives municipales de Douai, des archives du greffe, du dépôt départemental de Lille, des Archives nationales, de la Bibliothèque nationale, sont annotées et expliquées avec beaucoup de science et de précision. Un troisième fascicule sera donné ultérieurement et contiendra la table du volume de preuves.

FRANCHE-COMTÉ. — Une intéressante brochure sur *la Confrérie du Saint-Suaire et de la croix pour la sépulture des pauvres à l'hôpital Saint-Jacques de Besançon* vient de paraître (Besançon, imp. P. Jacquin, in-16 de VIII-97 p.) Elle a pour auteur, M. L. Eberlé, aumônier dudit hôpital. C'est l'histoire succincte et exacte du saint Suaire de Besançon saisi par les révolutionnaires en 1794 et envoyé, pour être détruit, à la Convention nationale avec un procès-verbal qui n'est qu'un tissu d'impiétés. Nous avons eu naguère sous les yeux un exemplaire imprimé du procès-verbal en question, et nous savons, comme M. Eberlé, à quoi nous en tenir sur la bonne foi qu'ont déployée les rédacteurs de ce document.

— M. l'abbé Dallay a fait imprimer chez P. Jacquin, à Besançon (in-12 de XVI-86 p. Prix : 1 fr.), une monographie sur *Saint Ermenfroi et l'abbaye de Cusance*. Saint Ermenfroi, fondateur de cette abbaye, où la règle de saint Benoît était suivie, vivait au VIIe siècle. L'auteur, après avoir fait élever au saint, sur les ruines du vieux manoir de Cusance, une chapelle, souvent visitée aujourd'hui par des pèlerinages, lui a consacré la brochure que nous signalons et qui ne peut manquer d'être appréciée par tous comme elle l'a été déjà par Mgr l'archevêque de Besançon.

ILE-DE-FRANCE. — M. Ch. Rabourdin a composé une *Notice historique sur le château du Pré* (Melun, imp. Drosne, in-8 de 39 p.).

— Signalons encore deux autres monographies : *Histoire de Seine-et-Marne. Brie-Comte-Robert*, par M. Lebeuf (Paris. imp. de Maréchal et Montorier, in-18 jésus); — *La Pelouse de Chantilly et la commune de Gouvieulx*, par M. V. Bouton (Paris, imp. de Barth et fils, gr. in-4 de 31 p.).

LANGUEDOC. — L'auteur des *Prophéties anciennes et modernes*, dont le *Polybiblion* de mars (p. 262) a rendu compte, M. A. Chauffard, ancien magistrat,

un

1re a

va faire paraître, comme suite à ce premier ouvrage, un travail plus important encore et qui aura pour titre : *l'Apocalypse et son interprétation historique* (2 forts volumes in-12 de 650 à 700 p. chacun). Ce second ouvrage, en ce moment sous presse à l'imprimerie Douladoure-Privat, de Toulouse, se vendra au prix de 8 fr. au profit de l'œuvre de la Propagation de la Foi.

— M. Bondurand, archiviste du département du Gard, a lu récemment à l'Académie de Nîmes, un très curieux travail intitulé : *Le Pillage du château d'Aramon, sous Diane de Poitiers*. Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, était dame d'Aramon, et possédait dans cette ville « un château » qui existe encore et d'où l'on découvre le panorama du Rhône baignant les rives de la Provence et du Languedoc. Les premiers troubles de religion furent l'occasion du pillage du château vers l'an 1560. M. Bondurand a puisé les éléments de son travail dans dix-sept pièces authentiques d'une procédure qui se déroula, de 1565 à 1566, devant le sénéchal de Beaucaire et de Nîmes : ces pièces font partie des archives d'Aramon.

— M. l'abbé Ferry, docteur ès lettres, a donné récemment lecture à l'Académie de Nîmes, d'une intéressante étude sur un sermon inédit de Mgr Cohon, évêque de Dôle et plus tard évêque de Nîmes. Cette étude, sous le titre de : *La Royauté de droit divin et l'Église*, fait ressortir les sentiments de respect des populations de l'époque pour le souverain et le principe d'autorité.

LIMOUSIN. — On a trouvé il y a quelque temps un précieux livre de raison de la famille Baluze. Il était égaré dans un grenier. Il se compose de 61 feuillets et va de 1566 à 1641. Outre les faits qui concernent la famille, il renferme la mention et les descriptions d'événements publics, tels que la prise de la ville de Tulle. A la fin se trouvent quelques lignes de la main de Jean-Charles Baluze, le père du célèbre savant. Ce manuscrit est entre les mains de M. Louis Guibert, qui l'a fait connaître à la Société archéologique du Limousin et doit le publier prochainement.

LYONNAIS. — M. Aimé Vingtrinier publie une *Notice sur Hector Allemand, peintre lyonnais* (Lyon, imp. Mougin-Rusand, 1887, gr. in-8 de 27 p.). H. Allemand, né à Lyon le 5 août 1809, mort en la même ville le 13 septembre 1886, ne fut pas seulement un habile peintre, il écrivit aussi des pages qui ont été très appréciées : *Causeries sur le paysage* (Lyon, 1877, in-8).

— M. le baron Raverat a publié des *Études lyonnaises* contenant des notices sur *Le Grand Cheval Blanc et la Grille de la rue Grenette* (Lyon, imp. de Bellon, in-12 de 12 p.).

MAINE. — MM. le duc Des Cars et l'abbé A. Ledru ont publié un important ouvrage sur *Le Château de Sourches, au Maine, et ses seigneurs* (Le Mans, Pellechat, in-8 de XIX-426 p. avec grav.).

NORMANDIE. — En préparation, chez Leprêtre, à Rouen, le tome II de l'*Histoire de l'abbaye du Tréport*, publication de la Société de l'histoire de Normandie. La même société vient de publier un *Bulletin* qui, outre une partie bibliographique, relative aux travaux de l'année 1886, contient le discours prononcé le 9 décembre dernier, par l'un de ses présidents d'honneur, M. Georges Picot, de l'Institut; ce discours, intitulé : *Des études qui conviennent aux hommes éloignés des fonctions publiques*, fera l'objet d'un tirage à part.

— M. Ch. de Beaurepaire a publié séparément une étude déjà insérée dans le *Précis de l'Académie de Rouen pour 1885-86*, et intitulée : *Recherches sur la répression de la mendicité dans l'ancienne généralité de Rouen*. Rouen, imp. Cagniard, in-8 de 60 p. A été extrait du même Précis un discours de réception

de M. Bligny : *Le Sel en Normandie au XVIII*e *siècle* avec la réponse du président de l'Académie M. l'abbé Julien Loth. (Rouen, Cagniard, in-8 de 63 p.).

— Un ouvrage posthume de M. François-Frédéric Alaboissette est sorti des presses de l'imprimerie de l'Eure, à Évreux; il a pour titre : *La Chartreuse de Bourbon-les-Gaillon;* il a été publié, avec illustrations, par le fils de l'auteur, M. Jules Alaboissette. C'est une monographie intéressante d'une maison religieuse fondée en 1563, par le cardinal Charles de Bourbon, auprès de la résidence des archevêques de Rouen à Gaillon; la chartreuse de Bourbon était en pleine prospérité, quand elle fut supprimée en 1791 par les autorités révolutionnaires.

— Sous presse, chez Cagniard, à Rouen, une *Notice historique sur la Grosse horloge de Rouen, son antiquité et sa remarquable conservation*, par Hainaut (in-8, d'environ 24 p.)

— M. l'abbé Lemasson a composé une *Notice historique sur Savigny, près Coutances* (Saint-Lô, in-8 de 130 p.).

— Dans une élégante brochure intitulée : *Fouilles et sépultures mérovingiennes de l'église Saint-Ouen de Rouen (décembre 1884-février 1885)* et éditée par Alph. Picard (Paris, 1886, in-8 de 50 p. avec fig.), M. le comte d'Estaintot indique les principaux résultats obtenus. On sait que cette église est regardée comme la quatrième ou la cinquième élevée sur cet emplacement; les fouilles ont permis de relever les traces des incendies qui ont détruit les anciens monuments et de constater que ceux-ci occupaient le même emplacement que l'édifice actuel. On a aussi mis à jour des fûts et des chapiteaux appartenant à ces premières constructions, des sarcophages mérovingiens, des armes et des objets divers, décrits avec le plus grand soin par M. le comte d'Estaintot.

ORLÉANAIS. — Le tome III de l'*Histoire de la ville d'Orléans*, par M. Eugène Bimbenet, a paru chez Herluison, à Orléans (in-8 de 486 p.).

— M. Boucher de Molandon a fait imprimer la *Notice nécrologique* qu'il a consacrée à *Germain-Philippe-Anatole, comte du Faur de Pibrac* (Orléans, Herluison, gr. in-8 de 32 p.). M. le comte du Faur de Pibrac, né à Orléans le 3 février 1812, est mort le 8 janvier 1886; archéologue très versé dans la connaissance des antiquités locales, il était membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, qui perd en lui un de ses plus vaillants sociétaires.

PÉRIGORD. — Sous ce titre : *La Mission de Jeanne d'Arc prêchée à Périgueux en 1429*, M. Michel Hardy, bibliothécaire-archiviste de la ville de Périgueux, a publié, dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* de janvier-février 1887 (p. 50-55), un extrait, fort bien annoté, du livre des comptes de l'Hôtel de Ville de Périgueux, pour l'année 1428-1429. Voici la traduction du texte roman : « Item, nous avons payé, le treizième jour de décembre, où nous fîmes dire une messe chantée, parce que Me Hélic Bodant était venu dans cette ville et prêchait à tout le peuple les grands miracles accomplis en France par l'intervention d'une pucelle qui était venue trouver le roi, notre sire, de par Dieu; et à ladite messe, nous avons fait mettre deux cierges du poids de un quart et demi, et donné 2 sols à l'officiant, M. Jehan de Lascouts. Monta le tout à la somme de 3 sols 4 deniers et une maille. » C'est là un intéressant témoignage rendu à la mission de Jeanne d'Arc, « dans le temps même qu'elle s'accomplissait », par le comptable Guilhem Lambert. Le savant bibliothécaire-archiviste donne, dans son commentaire, de curieuses indications sur le frère Hélic Bodant, de l'Ordre des frères prêcheurs, personnage déjà mentionné dans le beau livre de M. Siméon-Luce, *Jeanne d'Arc à Domremy*.

PICARDIE. — On doit à M. l'abbé Roze, curé de Tilloy, un intéressant travail intitulé : *Nécrologe de l'église d'Amiens* (Amiens, Douillet, in-8 de 243 p., extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*), qui a demandé beaucoup de soins et de patientes recherches. Après une introduction détaillée sur l'état et les revenus du chapitre d'Amiens au XIIIe siècle, vient le texte du Nécrologe, extrait du Cartulaire du chapitre, et publié d'après l'original de 1256. A la suite, on trouvera un état des distributions en argent ou en nature, faites aux chanoines en dehors des obits pour la célébration et l'assistance à certaines fêtes, puis une bonne table. Les notes de M. l'abbé Roze permettront de faire de nombreuses additions au *Gallia Christiana* pour Amiens, mais on doit regretter que de très nombreuses fautes typographiques déparent cette utile publication.

POITOU. — A paru à Niort l'important ouvrage de MM. B. Fillon et O. de Rochebrune : *Poitou et Vendée* (Niort, imp. L. Clouzot, gr. in-4).

— Le tome III de l'*Histoire du Poitou*, publiée par M. le chanoine Auber, vient d'être mise à la disposition des érudits (Fontenay-le-Comte, imp. Gouraud, in-8 de 520 p.) ; ce volume embrasse une période de plus d'un siècle, 656-788 ; à lire et à examiner une dissertation sur l'importante question des chorévêques et de leur rôle dans l'histoire ecclésiastique.

SAVOIE. — M. A. Perrin a composé, à l'aide des documents réunis par M. A. Bonnefoy, une notice sur *le Prieuré de Chamonix. Histoire de la vallée et du prieuré de Chamonix, du Xe au XVIIIe siècle* (Chambéry, Perrin, in-8 de 255 p. et planche).

ALLEMAGNE. — Gregorovius publie chez Brockhaus, à Leipzig, une collection de ses petits écrits historiques, sous le titre de *Kleine Schriften zur Geschichte und Cultur*. Le premier volume a paru.

— Lübke fait paraître chez Schottlaender, à Breslau, une troisième série de ses petits écrits artistiques et archéologiques, sous le titre de *Kunstwerke und Kunstler*.

— Le 46e programme de la fête de Winckelmann de la Société archéologique de Berlin, est consacré à une étude sur le *Septizonium de Septime Sévère*, due à M. C. Huelsen (Berlin, Reimer).

— A l'exemple de ce qui a été fait pour Boeckh, Ritschl, Letronne et d'autres, on réunit maintenant en une seule publication les nombreuses brochures relatives à l'histoire de l'antiquité de feu le prof. Lange, de Leipzig. Le premier volume a paru chez van den Loeck à Goettingue.

— M. Schneider commence chez Teubner la publication d'un choix d'inscriptions italiques à l'usage de l'enseignement supérieur. *Dialectorum italicarum aevi vetustioris exempla selecta*. Le premier volume comprend les inscriptions latines archaïques et les inscriptions falisques. Les tables qui se trouvent à la fin du volume sont des plus détaillées, et en tout point excellentes.

— M. Alex. von Reinholdt vient de publier en allemand, une histoire de la littérature russe depuis ses origines jusqu'à nos jours (in-8 de XIV-848 p., 18 fr.). Elle forme le septième volume de la *Geschichte der Weltlitteratur in Einzeldarstellungen* que publie la maison W. Friedrich de Leipzig.

— M. L. Fenger, architecte à Copenhague, vient de publier chez Asher à Berlin, un ouvrage dans lequel il soumet à un nouvel examen la question si importante de la polychromie de l'architecture grecque : *Dorische Polychromie. Untersuchungen ueber die Anwendung der farbe auf dem dorischen Tempel* (1 vol. de texte et 1 de pl.).

ANGLETERRE. — Depuis le mois d'avril de cette année, paraît chez Nutt, à

Londres, une revue de philologie classique mensuelle, sous le titre de *the Classical Review*, à laquelle collaborent les principaux philologues anglais.

AUTRICHE. — On sait que depuis plusieurs années l'Académie impériale de Vienne publie un *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*. En même temps que la publication du texte, les membres de la Commission chargée de ce *Corpus* publient aussi leurs travaux préparatoires et notamment des catalogues détaillés des manuscrits des Pères conservés dans les bibliothèques des divers pays de l'Europe. Halm a publié ainsi le catalogue des manuscrits des Pères conservés en Suisse, Reifferscheid ceux de l'Italie, Zangemeister ceux de l'Angleterre, et tout récemment Von Hartel a publié chez Gerold, à Vienne, le premier volume du catalogue des manuscrits espagnols sous le titre de *Bibliotheca patrum Latinorum Hispaniensis*.

ITALIE. — Nous avons déjà signalé, au moment de l'apparition des premiers fascicules, les nouvelles publications bibliographiques entreprises par le Ministère de l'Instruction publique en Italie. La collection s'est accrue depuis des volumes suivants : *Indice geografico-analitico dei disegni di architettura civile e militare nella galleria degli Uffizi in Firenze* (231 p.), par N. Ferri ; — *I codici palatini nella R. biblioteca nazionale centrale di Firenze* (5 fascicules parus, 400 p.), par Ad. Bartoli ; — *Inventario dei manoscritti italiani della biblioteca nazionale di Parigi* (CLXXXII-256 p.), refonte des catalogues de Marsand et de Raynaud, après une ample et importante introduction, par G. Mazzatinti ; — *Giornali politici ricevuti dalla R. bibliotheca nazionale centrale di Firenze* (1885-1886), répertoire curieux de 736 numéros ; — *I codici Panciatichiani della R. biblioteca nazionale di Firenze* (1 fascicule paru, 80 p.), par Adolphe Bartoli. Ces différents inventaires, sobres et clairs, sont dressés avec toute la précision scientifique désirable, et semblent vouloir rivaliser avec la publication des catalogues de bibliothèques entreprise aussi en France par le Ministère de l'instruction publique. Ils ont sur ceux-ci l'avantage de la modicité du prix, qui les met plus facilement à la portée du travailleur.

VENTES. — Du 4 au 7 mai. *Bibliothèque de M. le baron M. D. C.* (2e *partie*). (Par le ministère de Me Maurice Delestre, assisté de M. Em. Paul). Suites de figures et dessins pour illustrations, par les artistes français et étrangers des XVIIIe et XIXe siècles, dessins, lithographies, eaux-fortes, costumes, gravures diverses, portraits, livres illustrés du XVIIIe et du XIXe siècles, ouvrages divers (1719 articles).

— Du 10 au 13 mai. *Bibliothèque de M. V. L.* (Par le ministère de Me Maurice Delestre, assisté de M. Ch. Porquet, libraire) : Album amicorum avec dessins coloriés ; — Voyages de Champlain, 1613 ; — Éléments d'orfèvrerie ; — Renaissance des arts à la Cour de France ; — Liber Psalmorum aux armes de Henri III ; — La Muze historique, 3 vol ; — Éditions rares de P. Corneille, Germain, La Borde, La Fontaine, Loret, Marot, Molière, Rabelais, Racine, etc. (669 articles).

— Du 10 au 14 mai. *Bibliothèque particulière de M. Léon Techener* (2e *partie*). (Par le ministère de Me Maurice Delestre, assisté de Em. Paul) : Livres précieux, manuscrits et imprimés. Manuscrits avec miniatures. Incunables. Ouvrages imprimés par les Alde et les Elzevier. Nombreuses reliures anciennes de Boyet, Du Seuil, Padeloup, Derome, etc. Riches reliures de Capé, Duru, Niedrée, Trautz-Bauzonnet, Lortic, etc. (746 articles).

— *Vente à Londres de la bibliothèque de feu le baron Sellières* (Cf. t. XLIX, 286). Cette vente fera époque dans les annales de la bibliophilie ; les livres

les plus rares s'y montraient en grand nombre et quelques-uns d'entre eux ont donné lieu à des luttes très animées ; nous donnons le relevé de quelques-uns des articles qui ont dépassé 40 livres sterling, soit un peu plus de 1,000 fr. : *Alonso de Cartagena y Instrucion della arte de cavalleria* (*Burgos. Juan de Burgos*, 1497, in-fol. maroquin rouge), 45 l. st. ; — *Amadis di Gaula, los quatro libros del virtuoso caballero* (Carujoça, Jorge Coçi, 1508, in-fol., riche reliure), 138 l. st. — *L'Art de bien vivre et de bien mourir* (Paris, Antoine Verard, 1492, in-fol., riche reliure), 85 l. st. — *Arthur. Le Roman du très noble et très puissant roy Arthur* (Rouen, Jehan le bourgeois, 1488, in-fol. mar. rouge), 106 l. st., seul exemplaire connu, provenant de la bibliothèque du duc de La Vallière, etc.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Histoire de la vie de Jésus-Christ, rédigée avec les textes évangéliques*, par G. Bovier-Lapierre (in-12, Delhomme et Briguet). — *L'Autorité de l'Évangile*, par H. Vallon (in-12, Perrin). — *Du Droit ancien et du droit nouveau à l'occasion de l'encyclique « Immortale Dei, »* par Mgr Hugonin (in-8, Palmé). — *La Libre pensée et le Catholicisme*, par Ch. Perraud (in-12, Gervais). — *Las Virtudes cristianas en la vida moderna*, par J. Taronji y Cortès (in-8 carré, Ravedeneyra, à Madrid). — *Choix de lectures chrétiennes pour les jeunes filles*, par J. Saglio (in-12, Poussielgue). — *Mois de Marie. Méditations sur les mystères de la vie de la très sainte Vierge*, par E. Gramidon (in-16, Plon et Nourrit). — *Notions du droit naturel et ecclésiastique*, par Mgr F. Cavagnis, trad. par l'abbé Duballet (in-8, Palmé). — *Le Droit de chasse et la propriété du gibier en France, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours*, par Ch. Boulen (in-8, Chevalier-Marescq). — *Histoire de la philosophie. Les problèmes et les écoles* (1re fasc.), par P. Janet et G. Séailles (in-8, Delagrave). — *Le Kantisme ou le positivisme, études sur les fondements de la connaissance humaine*, par P. Vallet (in-12, Roger et Chernoviz). — *Le Paradoxe de l'égalité*, par P. Laffitte (in-12, Hachette). — *Les Fils mal élevés de la famille moderne. Le mal et le remède*, par A. Tilloy (in-12, Delhomme et Briguet). — *La France économique*, par A. de Foville (in-12, Colin). — *La Question agraire. Étude sur l'histoire politique de la petite propriété*, par R. Meyer et G. Ardant (in-8, Morot frères et Chuit). — *Manuel de paléontologie*, par R. Hœrnes (gr. in-8, Savy). — *L'Homme avant l'histoire*, par M. Vanden-Berghe (in-8, Reinwald). — *Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques*, par O. Schmidt (in-8, F. Alcan). — *La Matière et l'énergie*, par T. Ferrière (in-12, F. Alcan). — *Le Livre de la mère. Hygiène et maladies de la première enfance*, par le Dr Talbert (in-12, G. Carré). — *L'Art en France. Musées et école des Beaux-Arts des départements*, par J. Comyns-Carr (in-12, Rouam). — *Les Artistes célèbres. Henri Regnault*, par R. Marx (in-4, Rouam). — *Les Artistes célèbres. Le baron Gros*, par G. Dargenty (in-4, Rouam). — *Les Artistes célèbres. La Tour*, par Champfleury (in-4, Rouam). — *Les Ennemis de Wagner*, par P. Verdim (in-12, Dupret). — *Manuel du trufficulteur*, par A. de Bosredon (in-8, Laporte, à Périgueux). — *La Comédie au moyen âge*, par L. Petit de Julleville (in-12, Cerf). — *Le Théâtre en Allemagne (1200-1760)*, par J. Brüning, in-12, Plon et Nourrit). — *Études sur le théâtre contemporain*, par F. Lefranc (in-12, Dupret). — *Scènes et légendes*, par G. Delaforest (in-4, Lecène et Oudin). — *Nouvelle histoire de la littérature française. Pendant la Révolution et le premier Empire*, par V. Jeanroy-Félix (in-8, Bloud et Barral). — *Souvenirs d'un vieux critique* (8me série), par A. de Pontmartin (in-12, Calmann Lévy). — *Mélanges critiques*, par E. Montégut (in-12, Hachette). — *Sur la pente*, par Mme de Witt née Guizot (in-12, Calmann Lévy). — *Chicot*, par A. Le Hounec (in-12, Calmann Lévy). — *L'Histoire d'une femme*, par P. Dernaud (in-12, Calmann Lévy).

— *Marfa* (*Le Palimpseste*), par G. Augustin-Thierry (in-12, Perrin). — *L'Idiot*, par Th. Dostoïewsky, trad. de V. Derély (2 vol. in-12, Plon et Nourrit). — *Tout ou rien*, par L. Colas (in-12, Plon et Nourrit). — *Expéditions nocturnes autour de ma tente. Boutades militaires*, par Ch. des Ecorres (in-12, Plon et Nourrit). — *Le Manuscrit du sous-lieutenant*, par L. Barracand (in-12, Plon et Nourrit). — *Le Mariage du ségare*, par P. Ficy (in-12, Plon et Nourrit). — *Toussaint Galabru*, par F. Fabre (in-12, Charpentier). — *La Mal'aria, étude sociale*, par H. Rochefort (in-12, Quantin).— *Mademoiselle*, par E. Cadol (in-12, Quantin). — *Au Paradis des enfants*, par A. Theuriet (in-12, Ollendorff). — *Désenchantée*, par le marquis de Castellane (in-12, Lib. de la « Nouvelle Revue »). — *La Dernière des Ravaudeuses*, suivie de : *Les deux chats de la rue Gracieuse*, par le vicomte H. du Mesnil (in-12, Bloud et Barral). — *Le Roman d'un jésuite*, par G. de Beugny d'Hagerue (in-12, Palmé). — *Deux puissances ennemies*, par P. Duchâteau (in-12, H. Gautier). — *Fille d'Irlande*, roman d'actualité, par A. Geoffroy (in-12, H. Gautier). — *Vieille cigale*, par J. Bret (in-12, H. Gautier). — *Le Sauvage de Sombreval*, par Mme de Stolz (in-12, Haton). — *Un été à Bornos*, par F. Caballero (in-12, Téqui). — *L'Abbé Corentin*, par le commandant Stany (in-12, Téqui). — *Géographie de la France et de ses colonies* par E. Levasseur (in-12, Delagrave). — *A travers l'hémisphère sud, ou Mon second voyage autour du monde*, par E. Michel (in-8, Palmé). — *Les Grands Esquimaux*, par E. Petitot (in-12, Plon et Nourrit). — *La Vie de saint Paul, apôtre des nations*, par P. Rambaud (in-12, Lethielleux). — *Un ami du peuple au XIIIe siècle. Vie du P. Bocco, de l'Ordre des Frères prêcheurs*, par le cardinal Capecelatro (in-12, Desclée). — *Vie populaire de saint Vincent de Paul*, par l'abbé Berbignier (in-12, Société de Saint-Vincent de Paul). — *Histoire du monde, ou Histoire universelle depuis Adam jusqu'à nos jours* (t. XI), par le comte A. de Riancey et A. Rastoul (in-8, Palmé). — *Histoire du plébiscite. Le plébiscite dans l'antiquité. Grèce et Rome*, par Ch. Borgeaud (in-8, Thorin). — *Lettres inédites de Philippe le Bel*, publiées par l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, avec une introduction par A. Baudouin (in-8, Champion). — *La Politique du roi Charles V. La Nation et la royauté*, par C. Benoist (in-12, Cerf). — *Les Révolutions politiques de Florence* (*1177-1530*), par G. Thomas (in-8, Hachette). — *Henri IV et l'Allemagne, d'après la correspondance de Jacques Bongars* (in-8, Hachette). — *Richelieu et la monarchie absolue* (t. III) (par le vicomte G. d'Avenel (in-8, Plon et Nourrit). — *Journal du corsaire Jean Doublet, de Honfleur, lieutenant de frégate sous Louis XIV*, publiée avec introduction, notes et additions, par Ch. Bréard (in-8 carré, Perrin). — *Les Guerres sous Louis XV*, (t. V) par le général comte Pajol (in-8, F. Didot). — *La Fin d'un empire français aux Indes sous Louis XV. Lally-Tollendal*, d'après des documents inédits, par T. Hamart (in-8, Plon et Nourrit). — *Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot* (*1770-1779*), publiée avec une introduction et des notes par Charles Henry (in-8, Perrin). — *Valmy*, par A. Chuquet (in-12, Cerf). — *Le Pape Pie VII à Savone*, par H. Chotard (in-12, Plon et Nourrit). — *Études sur l'histoire religieuse de la Révolution française d'après des documents originaux et inédits. Depuis la réunion des États généraux jusqu'au Directoire*, par A. Gazier (in-12, Colin). — *Précis des guerres du second Empire*, par H. Fabre de Navacelle (in-12, Plon et Nourrit). — *Wissembourg au début de l'invasion en 1870. Récit d'un sous-préfet*, par E. Hepp (in-8, Berger-Levrault). *La Bataille de Sedan. Les véritables coupables*, par le général de Wimpffen, d'après des matériaux élaborés et coordonnés par E. Corra (in-12, Ollendorff). — *Les Avant-postes pendant le siège de Paris*, par Robinet de Cléry (in-12, Palmé). — *Soixante ans de souvenirs*, par E. Legouvé (2 vol. in-8, Hetzel). — *Les*

Petits côtés de l'histoire (1870-1886), t. II, par H. d'Ideville (in-12, Calmann Lévy). — *Les Financiers d'autrefois. Fermiers généraux*, par la vicomtesse de Janzé (in-8, Ollendorff). *Les Gloires de la France chrétienne au XIXe siècle* par A. Pellissier (in-8, Haton). — *Nos hommes d'État*, par J. Simon (in-12, Calmann Lévy). — *La Conciergerie du Palais de Paris*, par E. Pottet (in-12, Quantin). — *Baronnie de Bourrouillan, histoire seigneuriale et paroissiale*, par l'abbé Cazauran (in-8, Maisonneuve frères et Leclerc). — *Le Sel en Normandie au XVIIIe siècle*, par A. Bligny et J. Loth (in-8, Cagniard, à Rouen). — *Armorial des cardinaux, archevêques et évêques contemporains de la France*, par H. Tausin et l'abbé Chrétien (in-12, Retaux-Bray). — *Dames de la Renaissance*, par H. Blaze de Bury (in-12, Calmann Lévy). — *André Doria. Un amiral condottière au XVIe siècle (1466-1560)*, par E. Petit (in-8, Quantin). — *Ambroise Paré, d'après de nouveaux documents découverts aux Archives nationales et des papiers de famille*, par le Dr Le Paulmier (in-8, Perrin). — *Biographie de Frédéric Ozanam*, par le comte de Lambel (in-12, Téqui). — *Jules Simon, sa vie et son œuvre*, par L. Séché (in-12, Dupont). — *Bernard Veuillot*, par le P. G. Billot (in-12, Palmé). — *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements*. T. Ier. *Rouen*, par H. Omont (in-8, Plon et Nourrit).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Origine philologique du mot Guesman. — Ce mot a-t-il une origine romane ou une origine gothique?

La Prière du girondin Rabaud. — Où Lamartine a-t-il puisé le conte de la prière du girondin Rabaud dans la matinée du 31 mai 1793 (*Les Girondins*, VI, 41, XIII)? Il ne se trouve pas dans les *Mémoires* de Louvet.

Alegre. — Un jeton au millésime de 1566 et à la marque monétaire de Flandre, porte les deux devises suivantes : *Mas alegre es dar que recevir.* — *Poco bien alegra al pobre.* — L'écusson qui les accompagne se blasonne : au château donjonné de trois pièces, celle du milieu surélevée, et à la bordure chargée de onze besants. En quel idiome les deux légendes sont-elles rédigées. A quelle famille (d'Alegre, d'Aligre?) ce jeton pourrait-il se rapporter?

RÉPONSES

Édition des œuvres de Bossuet (XLIX, 190). — Dans les *Œuvres* de Bossuet, il y a trois parts à faire : 1° les ouvrages publiés par Bossuet lui-même ; 2° les ouvrages posthumes, dont les manuscrits ont été publiés à diverses dates ; 3° les ouvrages encore inédits. Sur le premier point, il est élémentaire qu'il faut s'en rapporter aux éditions originales, telles que les a données l'auteur. Sur le second point, les difficultés abondent et elles sont très grandes. Comment a-t-on publié ces ouvrages posthumes, entre autres les *Sermons* et la *Defensio Declarationis?* Avons-nous, à cet égard, un texte bien établi et définitif? Quant aux ouvrages encore inédits, il ne saurait être question que de la Correspondance qui pourrait être notablement augmentée.

Disons un mot des diverses éditions. En 1736, on donna à Venise une édition des *Œuvres complètes ;* elle est très défectueuse, sans aucune valeur et ne peut pas être citée. De 1743 à 1753, Pérau et Leroy en donnèrent une autre à Paris, en 20 vol. in-4 ; elle ne vaut guère mieux que la précédente. De 1772 à 1788, un bénédictin des Blancs-Manteaux, Dom Déforis, fit paraître 19 vol. in-4 d'une édition plus sérieuse, collationnée sur les manuscrits. Elle n'est pas à l'abri de justes critiques ; en outre, elle est restée inachevée : la Révolution l'arrêta et Dom Déforis périt

sur l'échafaud (25 juin 1794). De 1814 à 1819, une nouvelle édition, préparée avec soin à Saint-Sulpice, fut publiée à Versailles, en 43 vol. in-8, par deux prêtres de cette pieuse et savante Compagnie, MM. d'Auberive et Caron. Cette édition, excellente dans son temps, n'est plus au courant des études historiques actuelles; elle n'en reste pas moins encore justement estimée, eu égard surtout à celles qui ont suivi. De celles-ci nous ne disons rien, parce qu'elles n'ont rien de scientifique : on ne peut pas et on ne doit pas les citer. Il en est une cependant qui mérite quelque attention, car elle a réalisé un incontestable progrès, malgré des erreurs et des lacunes très nombreuses, c'est l'édition donnée par M. Lachat, chez M. Vivès. On l'a annoncée et proclamée comme étant la seule authentique et définitive. Malheureusement de telles prétentions sont loin d'être justifiées, et l'édition définitive est encore à venir. Malgré de bons et de très bons côtés, l'œuvre de M. Lachat prête le flanc à plus d'une critique. Sainte-Beuve (*Nouveaux lundis*, II, 333-358), ayant d'abord décerné des éloges à M. Lachat, s'est cru obligé, après plus ample informé, de revenir sur son premier jugement : « Je suis allé, dit-il, un peu vite et de confiance en accordant à M. Lachat d'avoir réussi à constituer le texte de Bossuet. Des personnes du métier et qui ont compulsé après lui les manuscrits, m'ont fait voir que sa collation était tout à fait insuffisante. J'en ai eu la preuve, notamment, sur le *Premier sermon pour la fête de tous les saints*, que lui-même a donné précisément comme échantillon. » (Ibid. p. 336.)

M. Gazier est un de ceux qui ont le mieux étudié le texte des sermons dans son *Choix de Sermons de Bossuet*; l'introduction de ce bon livre est excellente et mérite d'être signalée.

Un fin et habile critique, M. Gandar, a très souvent examiné et jugé la question qui nous occupe dans un livre fort intéressant : *Bossuet orateur. Études critiques sur les sermons de la jeunesse de Bossuet* (1643-1662). Dans son introduction il fait, à chaque éditeur, la part très juste qui lui revient; après avoir constaté les avantages et les défauts de l'édition de M. Lachat, il ajoute, en manière de conclusion : « L'édition qu'il vient d'achever pourra fournir un point de départ et un cadre à une édition meilleure; M. Lachat gardera dans l'œuvre définitive une part qui ne lui sera point dérobée, je le souhaite; il aura contribué, plus que personne, après Déforis, à la préparer; mais, en dépit de ses promesses, il est certain que nous l'attendons encore » (*Ibid.*, p. XLI).

C'est bien là la vérité. Au reste, pour s'en convaincre, on peut recourir à une épreuve décisive : qu'on prenne quelques volumes de la collection des *Grands écrivains de la France*, de la maison Hachette, par exemple le *Retz*, de M. Chantelauze; le *Racine*, de M. Paul Mesnard; le *Saint-Simon*, de M. Boislisle, etc.; qu'on les compare avec d'autres volumes de n'importe quelle édition de Bossuet, on verra alors la différence.

Les choses étant ainsi, nous estimons que le mieux est de recourir toujours aux éditions originales, ce qui est facile lorsqu'on est à portée d'une grande bibliothèque; pour les autres ouvrages, on fera bien de se servir à la fois des deux éditions de Versailles et de M. Lachat.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy fils, imp. breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Cours de philosophie. — 1. *Leçons de philosophie*, par Élie Rabier, prof. de philosophie au lycée Charlemagne. II. *Logique*. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 384 p., 5 fr. — 2. *Philosophia juxta inconcussa tutissimaque D. Thomæ dogmata, logicam, physicam, moralem et metaphysicam complectens*, auctore P. F. Antonio Goudin, lemovic., ord. Prædicat., novissime recensuit et edidit Roux-Laverqne, in Rhedon. semin. philos. prof. nova editio. Paris, Sarlit, 1886, 4 vol. in-12 de xi-272, 240, 237, 311 p., 8 fr. — 3. *Philosophiæ institutiones ad mentem D. Thomæ Aquinatis*, in tyronum commodum et usum, opere et studio Th. Sucona y Vallès, eccl. Tarracon. canoncii. *Pars Iª, logicam et physicam complectens. Pars IIª, ethicam et historiam philosophiæ*. Editio 2ª notab. aucta. Tarracone, thypogr. (*sic*) F. Aris et filii, 1886, 2 vol. in-8 de 491-xxiv et 352-xiv p., 11 fr.

Psychologie. — 4. *L'Ame de l'enfant, observations sur le développement psychique des premières années*, par W. Preyer, prof. à l'Université d'Iéna, traduit d'après la 2e édition allemande, par le Dr H. de Varigny. Paris, F. Alcan, 1887, in-8 de xvi-560 p. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*), 10 fr. — 5. *La Psychologie de l'enfant. L'enfant de trois à sept ans*, par Bernard Perez. Paris, F. Alcan, 1886, in-8 de xi-307 p. (même *Bibliothèque*), 5 fr. — 6. *L'Alternative, contribution à la psychologie*, par Edmund-R. Clay, traduit de l'anglais, par A. Burdeau. Paris, F. Alcan, 1886, in-8 de xx-650 p. (même *Bibliothèque*), 10 fr. — 7. *La Bête et l'homme*, par le chan. F.-M.-E. Lefebvre, prof. à l'Univ. cath. de Louvain. Louvain, typ. Ch. Peeters, 1886, in-8 de 39 p. — 8. *Leçon sur l'existence et la nature de l'âme humaine*, par le R. P. M.-Th. Coconnier, des FF. PP., prof. à l'Institut catholique de Toulouse. Bordeaux, typ. Favraud, 1886, gr. in-8 de 32 p. — 9. *Des Suggestions dans l'hypnose*, par le Dr Ferrand. Paris, bureau des *Annales de philosophie chrétienne*, 1885, in-8 de 61 p. — 10. *Théorie du libre arbitre*, par l'abbé Élie Blanc, prof. de phil. aux Facultés cath. de Lyon. Lyon, Vitte et Perrussel, 1886, in-8 de 100 p. — 11. *Nouvelles études familières de psychologie et de morale*, par Francisque Bouillier, membre de l'Institut. Paris, Hachette, 1887, in-16 de iv-342 p., 3 fr. 50.

Logique. — 12. *Il metodo nella scienza* pe'l sac. Alfio Fisichella, prof. emer. di filos. nel semin. di Catania. Catania, Eug. Coco, 1886, in-8 de 151 p., 2 fr. 50. — 13. *Etude positive sur la synthèse*, par A. Moreau, anc. lieutenant de vaisseau. Paris, Reinwald, 1887, in-16 de 100 p., 2 fr. 50.

Métaphysique. — 14. *Le Monde comme volonté et comme représentation*, par Arthur Schopenhauer, traduit en français pour la première fois, par J.-A. Cantacuzène. Leipsig, Brockhaus; Paris, Perrin, s. d. (1886), 2 vol. in-8 de xlii-664 et 980-iv p., 25 fr. — 15. *Un peu de philosophie. Sophismes et paradoxes*, par O.-K. Notowitch (marquis O'Kvitch). Paris, A. Ghio, 1887, in-8 de 152 p. — 16. *Esquisses de philosophie critique*, par A. Spir, avec une préface, par A. Penjon, prof. à la Faculté des lettres de Douai. Paris, F. Alcan, 1887, in-12 de xii-192 p., 2 fr. 50. — 17. *Le Kantisme et le Positivisme, étude sur les fondements de la connaissance humaine*, par P. Vallet, prof. de philosophie au sém. d'Issy. Paris, Roger et Chernoviz, 1887, in-12 de xii-442 p., 2 fr. 50. — 18. *La Constitution de l'être suivant la doctrine péripatéticienne*, par E. Domet de Vorges. Paris, bureau des *Annales de phil. chrétienne*, 1886, in-8 de viii-132 p., 2 fr. 50. — 19. *L'Objectivité de la perception des sens externes et les théories modernes*, par l'abbé Farges, des prêtres de S.-Sulp. Paris, ibid., 1885, in-8 de viii-110 p., 2 fr. — 20. *La Théorie du moteur et du mobile*, par le même. Paris, ibid., 1886, in-8 de 92 p., 2 fr. —

21. *La Connaissance du monde extérieur*, par Georges Lechalas. Paris, ibid., 1885, in-8 de 60 p., 1 fr.

1. — Les *Leçons de philosophie* de M. Élie Rabier ont obtenu l'estime qu'elles méritaient. Malgré leur forme et leur destination scolaires, elles ont eu bien plus qu'un succès de collège, elles ont excité une attention très marquée, une sorte d'étonnement et de suspension d'esprit dans tout le public philosophique. La *Psychologie*, seule publiée d'abord, a suffi à produire cet effet très rare, unique peut-être pour un livre de ce genre. Le second volume, qui devait compléter l'ouvrage, ne nous apporte que la *Logique*. Tant mieux, puisque nous avons lieu par là même d'espérer avec plus de confiance que les plus hautes parties de la philosophie seront traitées avec tout le développement convenable. Mais il faut bien reconnaître que les pages consacrées par le savant professeur à la logique, soit formelle, soit appliquée, tout en répondant admirablement aux conditions du sujet, ne satisfont pas notre curiosité si vivement excitée au sujet des réalités ultrasensibles, que la psychologie nous a fait tout au plus effleurer. Comment le métaphysicien assûrera-t-il la valeur objective des conceptions de l'esprit, défendues par le psychologue contre les attaques de l'empirisme, mais encore entourées d'un vague inquiétant et situées dans une région dont les routes paraissent coupées? Nous le verrons au troisième volume de ces *Leçons*, qui s'annonce sous ce titre : *Métaphysique et Morale*. Attendons encore le métaphysicien, et ne demandons au logicien que ce qu'il nous doit à ce titre ; il nous avertit lui-même, dès l'abord (p. 1), que la logique « n'a pas pour objet une réalité, » c'est-à-dire qu'elle étudie ces êtres que les scolastiques appelaient être de raison, par opposition aux objets concrets, savoir les procédés de toutes les sciences.

La manière dont M. Rabier définit et divise la logique est conforme à la tradition ; il étudie d'abord les conditions ou la forme des opérations intellectuelles : c'est la logique formelle (ou l'accord de la pensée avec elle-même), qui comprend l'étude du concept, du jugement et du raisonnement. Tant pis pour les réformateurs qui ont voulu la réduire à cette dernière opération, comme si l'erreur ou le désordre n'avait pas lieu aussi, et ne réclamait pas le remède des lois logiques, dans l'énonciation du jugement et dans la détermination des concepts. Le raisonnement n'en garde pas moins, bien entendu, la place la plus large. M. Rabier en commence l'étude par la « conversion des propositions, » qu'il appelle, à tort peut-être, « déduction immédiate. » La nouveauté de ces pages, d'une rigueur mathématique, c'est d'éliminer une innovation introduite par Hamilton dans la logique, et qui avait déjà pris dans certains manuels une importance alarmante pour l'attention et la mémoire des élèves de philosophie. Il

s'agit de la « quantification de l'attribut. » Tout ce qu'on a écrit à ce sujet peut se défendre comme vrai, d'une vérité pour ainsi dire matérielle ; mais il s'agit de savoir si la considération de l'étendue du prédicat est utile pour la construction et la vérification du syllogisme, dans la vérité de son essence et de son emploi. Eh bien ! non, et les règles et les figures nouvelles d'Hamilton sont une surcharge inutile, et, de plus, une vraie confusion d'idées. Ce qu'il y a de remarquable en ceci, après la rigueur de méthode de M. Rabier, c'est ce fait que la prétendue découverte d'Hamilton avait été signalée et réfutée dès le XIVe siècle, par le philosophe juif Levi Ben Gerson. — Les innovations relatives à la « déduction médiate » ou au « syllogisme » sont également, en partie, des retours à la vieille doctrine. Ainsi, la quatrième figure, inconnue d'Aristote, est anéantie. Mais il y a aussi nouveauté proprement dite : la nature et le principe de chaque figure sont déduits autrement que dans l'*Organon;* il est vrai que tout le mérite en revient à M. Lachelier, dont la doctrine est exposée ici dans un court résumé dû à la bienveillance du maître lui-même. — Si les règles de la logique formelle sont si nettement établies dans ce manuel, l'utilité en est démontrée avec une justesse non moins frappante. Cette utilité, si souvent niée, parce qu'elle ne répond pas à un besoin absolu de l'ordre pratique, n'en est pas moins réelle et profonde, soit pour la science même (et, à ce sujet, M. Rabier critique avec un sens profond les hérésies logiques de Stuart-Mill), soit pour l'éducation de l'esprit et le jeu du raisonnement.

La *Logique appliquée,* avec ses beaux chapitres de la recherche des causes dans les sciences physiques, de la définition empirique, de la classification et de l'hypothèse, de la nature des axiomes, des définitions et des démonstrations mathématiques, de la valeur du témoignage et de la critique historique, demanderait une analyse détaillée et délicate. Le caractère scientifique de la discussion ne s'y dément jamais. Les exemples les plus propres à mettre en relief la portée des théories y sont produits à tout instant, de telle sorte que l'étude abstraite de la méthode prend tout l'intérêt de la science vivante elle-même ; surtout les meilleures observations de toutes les écoles y sont utilisées, mais après avoir subi le rigoureux examen de l'auteur, qui ramène tout à l'harmonie et à l'unité parfaite d'une construction à la fois très objective et très personnelle. Il y aurait à relever, dans ces pages souvent brillantes et même spirituelles malgré leur rigidité voulue, bien des remarques originales ; il y aurait peut-être aussi quelques défaillances à noter, mais légères, et portant sur des points accessoires, sauf deux ou trois.

Celles-ci touchent aux parties de la logique qui confinent à la métaphysique : ainsi la certitude d'un des procédés de l'esprit humain à

la recherche de la vérité, je veux dire de l'induction. Le principe de l'induction est-il inné ou acquis? Problème de psychologie, où M. Rabier s'évertue avec sa prudence et son habileté ordinaires, mais sans arriver à établir la pleine valeur de ce principe. Sur un terrain plus vaste encore, puisqu'il porte, avec la logique entière, toute la philosophie et même tout le savoir humain, sur la question du criterium de la vérité, objet de son dernier chapitre, il donne prise au même reproche. Nullement sceptique, il fait pourtant au scepticisme plus de concessions qu'il ne faudrait. Que l'homme reste sujet à l'erreur, malgré la certitude des facultés et des méthodes, c'est inévitable, en dépit d'un dogmatisme pédantesque et inconsidéré ; mais, si la science a une valeur réelle, il faut bien qu'elle la doive à l'évidence absolue de la lumière rationnelle... J'en étais là de ces critiques, simplement indiquées, et à peine, lorsqu'un excellent article de la *Revue philosophique* m'a fourni une observation qui complète la mienne et l'éclaire, pour moi tout le premier. Beaucoup de mes lecteurs seront heureux de la trouver ici : c'est que les théories de M. Rabier, en logique comme en psychologie, se rapprochent singulièrement des traditions scolastiques, mais qu'il prête le flanc à ses adversaires là où il en reste trop loin, et en particulier dans la théorie de la raison, ou de la connaissance des principes ; tout en reconnaissant le caractère universel de la perception rationnelle, il l'explique et la mesure un peu trop comme un fait empirique. J'exprime de mon mieux la pensée de M. G. Fonsegrive, un professeur universitaire, qui est en même temps un partisan prononcé du péripatétisme scolastique. *Rara avis*!.. La *Métaphysique* si impatiemment attendue donnera-t-elle raison ou tort à ces critiques adressées à M. Rabier par des admirateurs prononcés de son talent et de son œuvre?

2. — Au sujet de la nouvelle édition de la *Philosophie thomiste* de Goudin, mise en vente depuis quelques mois à la librairie Sarlit, j'ai d'abord deux mots à dire aux bibliographes. Ce n'est ni une idée neuve ni un crime, soit de revêtir d'une couverture nouvelle et d'orner d'un titre nouveau un volume déjà plus ou moins ancien, soit même d'imprimer sur cette couverture et sur ce titre une indication d'édition et un millésime qui ne s'appliquent rigoureusement qu'à deux ou trois feuillets. Voilà précisément le cas de ces quatre volumes. M. Roux-Lavergne, l'ancien disciple et collaborateur de Buchez, devenu rédacteur de l'*Univers*, prêtre et directeur du grand séminaire de Rennes, donna cette édition de la philosophie de Goudin en 1851, à la librairie de la *Bibliothèque nouvelle* fondée par M. Louis Veuillot. C'était assurément une idée très méritoire; mais ni les temps n'étaient tout à fait mûrs pour le triomphe de la philosophie thomiste, ni le succès de la *Bibliothèque nouvelle*, qui ne tarda pas à échouer assez tristement, ne devait

y aider. Les quatre volumes de 1851, qui avaient dû être tirés à grand nombre, allèrent je ne sais où; ils ont reçu seulement, à plusieurs reprises, des couvertures rajeunies. J'en possède une de 1855. Je salue avec plaisir celle qui porte le titre de *nova* (et à l'intérieur, *quarta*) *editio*, avec la date de 1886 et le nom et l'adresse de MM. Sarlit et Cᵉ.

L'éloge de Goudin n'est pas à faire ici. Parmi les interprètes de la philosophie de saint Thomas, il n'y en a guère de plus sûr, de plus méthodique, de plus lumineux, je dirai même de plus agréable à lire. Son livre, d'ailleurs, est élémentaire, et bien plus accessible au commun des lecteurs que les gros et savants volumes de Jean de Saint-Thomas et d'autres graves docteurs de la même école. Publié au dix-septième siècle, accueilli alors avec faveur en Espagne et en Italie aussi bien qu'en France, oublié depuis comme la scolastique elle-même, il mérite d'être assidûment consulté par les élèves et les maîtres, en ce temps de renaissance thomiste. Au reste, sa renommée est rétablie. Le P. Bourard, notre ancien et toujours regretté collaborateur, l'avait traduit en entier; mais sa traduction est volumineuse et relativement chère, et puis, c'est une traduction! Ceux qui désiraient le texte ne rencontraient pas aisément des exemplaires des anciennes éditions, quoi qu'elles aient été nombreuses; on payait assez cher une édition italienne de nos jours, dont je ne retrouve pas l'indication précise. Celle qui nous est offerte aujourd'hui à si bon marché vient donc à propos. Elle est correcte et d'une exécution matérielle ordinaire, mais en somme satisfaisante. Il est vrai qu'elle n'est pas complète; mais ce qu'a supprimé M. Roux-Lavergne aurait peu d'intérêt pour la masse des amateurs: c'est la *physique particulière* (encore le grand traité *De l'âme* a-t-il été conservé en entier; à plus forte raison, toute la *physique générale* est restée à sa place). Cette lacune est d'ailleurs compensée par l'addition de quelques-uns des plus précieux opuscules de saint Thomas, que les étudiants n'ont pas d'habitude sous la main (*De potentiis animæ; De principio individuationis; De sensu et intellectu; De ente et essentia*, etc.). Une courte préface et deux petits avertissements en français sont tout ce que M. Roux-Lavergne avait mis du sien dans ce livre, qui n'avait besoin après tout que d'être remis en lumière et qui va sans doute obtenir dans nos séminaires et parmi les amis de la philosophie traditionnelle, prêtres ou laïques, un regain de succès.

3. — Le nom de M. le chanoine Th. Sucona y Vallés et son cours scolaire de philosophie ont déjà été cités honorablement dans le *Polybiblion*. Il suffira de signaler aujourd'hui la nouvelle édition des *Philosophiæ institutiones*, rédigées en latin avec une méthode et une clarté exemplaires, dans l'esprit de la tradition scolastique, et même strictement thomiste, mais avec une constante préoccupation des erreurs philosophiques de notre temps, et surtout de celles qui ont pris le

plus de développement en Espagne. Le patriotisme de l'auteur se trahit dans d'autres détails, spécialement dans l'histoire de la philosophie, où les penseurs espagnols obtiennent plus d'attention que les livres de ce genre ne leur en ont jamais accordé. Ce n'est pas là une critique, c'est plutôt une recommandation de plus, même pour les lecteurs étrangers, en faveur de ce livre, qui peut passer pour un modèle de netteté didactique.

4 et 5. — La psychologie de l'enfant est assurément un des sujets les plus attrayants que puisse aborder un observateur attentif et sagace, et aussi un des plus utiles, soit pour l'étude théorique des facultés humaines, soit pour la pédagogie. Il semble qu'il ait surtout attiré jusqu'ici les physiologistes ou les psychologues qui pourraient être classés parmi les physiologistes. Est-ce un bien? est-ce un mal? Je ne sais; l'essentiel, c'est qu'un psychologue vraiment digne de ce nom vienne bientôt mettre l'ordre, l'unité, la vie dans les matériaux utiles accumulés par des travailleurs qui ne dépassent pas le domaine de l'expérience.

La *Bibliothèque de philosophie contemporaine* nous a donné presque à la fois deux ouvrages sur la matière; mais ces deux ouvrages sont très différents par l'origine, par la méthode, et même par la délimitation du sujet. L'auteur allemand a fait un mémoire aussi complet, aussi minutieux que possible; l'auteur français, M. B. Perez, a recueilli çà et là de quoi corser une étude rapide et attachante; celui-ci d'ailleurs étudie l'enfant de trois à sept ans, tandis que M. W. Preyer, professeur d'Iéna, le prend au premier jour et le laisse justement à la fin de sa troisième année. Mais l'esprit des deux écrivains est à peu près le même et ne dépasse jamais le niveau de l'observation positive.

L'Ame de l'enfant, en particulier, est l'œuvre d'un physiologiste beaucoup plus que d'un philosophe. Ses *Éléments de physiologie générale,* très vantés en Allemagne, ont obtenu en France les honneurs d'une traduction; on annonce de plus une traduction toute récente de sa *Physiologie de l'embryon.* Après avoir étudié la vie de l'embryon humain, M. W. Preyer a porté ses observations sur la vie du nouveau-né. Il avait d'ailleurs un sujet tout à fait à sa portée. Il a inspecté son propre fils à trois reprises par jour, au moins, pendant trois années entières, consignant chaque fois le résultat de ses observations dans un journal *ad hoc* qui a fourni les principaux éléments de ce livre.

Là-dessus, on peut déjà se faire quelque idée du genre de faits et de remarques qui remplissent ce volume énorme; mais il est difficile à un Français de partager longtemps la confiance du savant docteur sur la portée des événements que chaque jour, pour ainsi dire, lui apporte. Sa « psychogenèse » s'enrichit à tout coup de résultats plus ou moins importants sur la formation de telle habitude physique ou

psychique. Par bonheur, les observations sont d'ordinaire très bien exposées, de sorte qu'elles constituent des matériaux utiles, même pour ceux qui n'en tireront pas les mêmes inductions. Il faut ajouter pourtant, au risque de passer pour léger, que la minutie va bien loin dans ces études paternelles autant que scientifiques. On a moins lieu de s'en étonner dans la première partie, *Développement des sens*, qui d'ailleurs était, ce semble, la plus appropriée aux habitudes d'esprit d'un physiologiste comme M. Preyer, et qui néanmoins aboutit à des résultats généraux (ch. VII, p. 145-153), bien minces et bien peu sûrs, comme nous en avertit à tout instant la formule « Il est vraisemblable... » ou d'autres formules analogues. Mais la seconde et la troisième partie, *Développement de la volonté* — et *De l'intelligence*, ne s'élèvent guère plus haut, ni dans l'observation ni dans les conclusions inductives qu'on en dégage. Je ne conteste pas l'intérêt relatif qui s'attache aux divers mouvements, soit impulsifs, soit réflexes, soit instinctifs, soit surtout imitatifs, expressifs, réfléchis, d'un jeune nourrisson; mais cet intérêt languit dans l'infiniment petit des observations, et parfois devient nul, si l'on prévoit l'insignifiance des résultats acquis. Citons un alinéa pris au hasard. Il s'agit d'un acte instinctif, l'acte de mordre.

« Au dixième mois, mon fils ne suçait plus le doigt que j'introduisais dans sa bouche : il le mordait presque chaque fois. Je ne puis pourtant pas indiquer le moment précis où l'enfant cesse de sucer, pour commencer à mordre le doigt. Mon fils me mordit nettement à la dix-septième semaine, c'est-à-dire qu'il serra le doigt entre ses gencives « édentées » (?); aux onzième et douzième mois, il me prit la main, la porta à sa bouche et mordit la peau suffisamment pour me causer de la douleur; il agissait de même pour les doigts d'étrangers, qu'il portait lui-même à sa bouche. A cette époque, il essaya aussi de mordre un cube de verre massif. Au dixième mois, il avait appris, sans y être aidé, à mordre dans du pain avec ses quatre dents; il avalait ensuite le morceau. Presque tout ce qui lui paraissait désirable (après l'apparition des dents), il s'efforçait de le porter au contact de sa bouche, d'y mordre et de l'introduire dans celle-ci, en claquant de la langue et des lèvres (onzième mois). »

Les lecteurs affriandés par ce petit morceau sont prévenus qu'ils apprendront de M. Preyer, avec le même détail, comment son fils en vint à mastiquer, à lécher, à s'asseoir, à se tenir debout, à marcher, à baiser, etc., etc., etc. — Je ne conteste pas l'importance supérieure de certaines observations trop noyées dans des remarques à peu près indifférentes. L'acquisition du langage, en particulier, mérite d'être étudiée dans les dix-septième et dix-huitième chapitres de ce livre, en joignant aux observations personnelles de M. Preyer celles d'une foule

d'autres savants qu'il a réunies dans son premier appendice (p. 4[illegible]-509). Je recommande également aux psychologues le premier des résultats généraux indiqués à la fin de l'ouvrage, résultat qui me paraît bien établi par les observations de l'auteur : c'est que les notions de l'enfant se constituent chez lui sans le secours du langage.

Si j'ajoute que la doctrine philosophique de M. Preyer, assez nettement exprimée à la fin et même dès le début de ce gros travail, c'est le pur naturalisme, j'en aurai dit assez pour faire comprendre dans quelle mesure et avec quelles réserves il peut être recommandé.

Celui de M. Bernard Perez ne s'élève pas plus haut en métaphysique; mais il a d'abord un bien autre agrément par la grâce naturelle du langage et par le choix et la sobriété de bon goût des faits et des détails exposés ; il intéresse d'ailleurs bien plus vivement, parce que les petits hommes étudiés dans *l'Enfant de trois à sept ans* sont déjà bien supérieurs à l'animal humain presque exclusivement observé dans l'*Ame de l'enfant*. Pour ma part, j'ai lu avec le plus vif plaisir une foule de pages de M. Perez ; ma curiosité psychologique et aussi peut-être mon amour pour l'enfance ont été profondément captivés par les observations personnelles de l'auteur, par les observations non moins curieuses qu'il emprunte à une foule d'écrivains de notre temps, et plus encore par les propos enfantins qu'il a comme sténographiés : je citerai simplement, en exemple, les remarques morales d'un enfant de six ans et demi sur ses camarades d'école (p. 161-163). Il y a d'ailleurs une portée pédagogique immédiate dans plusieurs pages psychologiques de M. B. Perez : j'indiquerai ses observations sur les excitants de la mémoire (ch. II), sur la part de l'imagination dans la vie enfantine, en particulier pour la vocation (IV), sur les progrès et les variétés de l'attention dans le premier âge (V), sur les sentiments supérieurs (XI), mais tout spécialement sur la volonté (XII). L'auteur insiste, avec autant de sens que d'honnêteté, sur l'importance de former des caractères virils, des âmes actives et généreuses. Il faut ajouter malheureusement qu'il n'a pas grande prise sur ces décadents, sur cette aristocratique névrose du pessimisme, sur cette école de la désespérance, qu'il a bien raison de condamner. Il se félicite d'enlever à cette école « l'admirable gascon de Bretagne » qui a nom Ern. Renan ; mais le caractère et l'activité des générations nouvelles gagneraient-ils vraiment beaucoup à déserter le pessimisme de Léopardi pour l'ataraxie épicurienne de l'auteur de l'*Eau de Jouvence* ? M. Perez trouve que l'enfant est heureux, entre autres choses, parce qu'il ne cherche pas le bonheur: mais c'est pure irréflexion dans l'enfance, et la réflexion s'impose à l'âge de raison. Dès lors une doctrine supérieure devient indispensable pour la direction de la vie. Il faut plaindre les observateurs de la nature humaine qui sont privés de ce secours. Il faut plaindre une époque où

des hommes savants et honnêtes étudient sérieusement et avec un souci d'ailleurs très louable l'âme de l'enfant sans rien savoir de la nature et de la destinée de cette âme.

6. — *L'Alternative*, titre mystérieux d'un livre qui semble plus fait pour étonner les esprits réfléchis que pour les gagner à la cause très inattendue qu'il essaie de défendre ! Je n'ose énoncer tout de suite, en termes précis, la thèse de M. Edmund-R. Clay, je risquerais de déconcerter les lecteurs et peut-être de trahir l'auteur lui-même, que je ne me flatte pas d'avoir toujours compris. L'alternative à laquelle il aboutit est à peu près celle-ci : Ou l'homme est une marionnette consciente, — c'est-à-dire l'esclave avili de la loi fatale des choses et en particulier de la « loi des membres, » comme parle saint Paul, — ou il s'en détache par la discipline chrétienne, par le « chemin de la croix. » On voit que les visées de cet ouvrage sont morales et même ascétiques ; mais la route qui conduit à ces conclusions austères est purement scientifique et le livre est intitulé fort à propos *Contribution à la psychologie.*

Par malheur, cette contribution, dont il serait téméraire de nier la portée relative, après l'imposant suffrage de M. Ravaisson qui en a conseillé la traduction française, est laborieuse au fond et pénible à suivre dans la forme, surtout à cause des notions et des définitions nouvelles qui s'y pressent et qui fatiguent à la longue l'attention la plus énergique. Dans les deux premiers livres surtout, les principaux concepts de la psychologie sont profondément modifiés par des vues personnelles difficiles à saisir. Ce qui semble dominer dans ce travail « reconstructif » (le mot est de l'auteur lui-même), c'est, d'une part, une sorte de scepticisme, vu l'absence de tout criterium, vu le caractère empirique de toutes nos connaissances (il n'y a pas d'a priori), vu l'inconsistance même de ce que l'on nomme conscience et qui est un accident non une faculté ; c'est d'autre part une foi décidée en la liberté et au devoir. Il y a là beaucoup de kantisme, mais l'auteur se sépare profondément de Kant, en faisant tomber le noumène dans l'expérience. Il y a beaucoup plus de Hartmann : l'inconscient reparaît ici sous un appareil rajeuni et le pessimisme même donne un relief puissant à la morale.

Elle n'est pas seulement noble, sévère, stoïcienne, cette morale à laquelle aboutit tout l'effort scientifique du philosophe anglais, elle est rigoureusement ascétique. Qui aurait pu penser que la philosophie de l'inconscient allait nous donner une apologie nouvelle de la morale chrétienne ? « La psychologie n'est pour moi, dit nettement M. Edmund-R. Clay, qu'une lentille dont je me sers pour examiner le christianisme, et pour découvrir que l'esprit chrétien est la condition première de la perfection pour l'homme ; que, sans lui, l'homme n'est qu'un embryon et, quand il lui est impossible de l'acquérir, un avorton,

un débris... Mon but coïncide avec celui de l'Évangile, sauf le surnaturel et le mysticisme : il s'agit de soulever une insurrection contre l'infernal qui est présent dans la nature, d'abolir ainsi le règne de l'instinct et d'y substituer celui de la sagesse et de la volonté. »

J'arrête là ma citation, qui amènerait bien vite de grosses hérésies. Qu'on ne s'y trompe pas en effet : la doctrine de *l'Alternative* ne peut être acceptée des chrétiens, quoiqu'elle soit une sorte d'acheminement du pessimisme à la morale chrétienne. Elle implique deux erreurs profondes : l'identité de l'élément satanique avec les forces fatales du monde, et la confusion du divin avec la volonté libre, victorieuse de l'instinct brutal. Il n'en faut pas moins reconnaître que M. Edmund-R. Clay montre bien l'abîme qui sépare de la perfection morale la nature humaine livrée à ses instincts et qu'il vient ainsi, par le meilleur de son rude labeur philosophique, prêter son appui aux défenseurs de la morale révélée. Il ne dissimule pas, du reste, son penchant pour les plus déterminés champions de l'ascétisme, et sa préférence pour l'Église catholique. De plus, le mouvement de sa pensée semble aller de lui-même jusqu'au Dieu Rédempteur, qui arrache l'homme à l'enfer. Mais à cette sorte de foi morale se mêle encore une négation absolue à l'égard du surnaturel et du Christ évangélique. Ni la vraie religion, ni la vraie philosophie n'accepteront les doctrines de M. Edmund-R. Clay; mais son travail peut fournir quelques éléments utiles à la cause de l'une et de l'autre.

7 et 8. — Les maîtres chrétiens continuent heureusement, en dehors des périlleuses aventures de la psychologie contemporaine, à développer et à défendre la vraie théorie de l'âme, d'après la tradition des docteurs et surtout de saint Thomas. L'enseignement des universités et des instituts catholiques est certes, sur ce point, aussi utile à la science qu'au bien spirituel des âmes. En voici deux simples échantillons que je signale parce qu'ils feront désirer et demander des travaux, non pas plus parfaits, mais plus étendus. Un savant professeur de Louvain, M. Lefebvre, dans un court mémoire intitulé *La Bête et l'homme,* dissipe les nuages que les hypothèses darwiniennes ont jetés, pour beaucoup d'esprits, sur les caractères les plus intimes de l'âme humaine; il détermine surtout, avec cette précision ordinaire aux scolastiques, mais que l'on ne trouve guère chez nos contemporains même spiritualistes, la différence essentielle qui distingue l'intelligence humaine des facultés perceptives de l'animal. — De son côté, le R. P. Coconnier, de l'Institut catholique de Toulouse, dans une leçon qui en vaut et qui probablement en représente plusieurs, pénètre au cœur de la psychologie traditionnelle. Il ne fait guère que justifier la définition scolastique de l'âme humaine ; mais c'est assez pour mettre dans un jour éclatant le bon sens et la certitude des vieilles doctrines,

et le mal fondé, l'inconsistance, le vide des systèmes négatifs qui leur disputent le terrain. Une exposition complète de la doctrine psychologique traditionnelle, sous cette forme claire, élégante, piquante quelquefois, serait un vrai service rendu à la vulgarisation de la philosophie de saint Thomas.

9. — Sans déserter la défense des principes généraux, les philosophes et les savants chrétiens ont quelquefois à se porter sur de nouvelles découvertes qu'ils ne doivent pas abandonner à leurs adversaires. L'hypnotisme est une de ces nouveautés dont l'examen importe d'autant plus à la science chrétienne, que ses phénomènes plus ou moins exactement connus ont servi de thème à une foule de théories matérialistes et fatalistes. La question des *Suggestions dans l'hypnose*, la plus grave de toutes celles que soulève cet étrange état, est bien posée par M. le docteur Ferrand, dans une brochure qui fait désirer un traité complet. Il définit et classe nettement les faits, et s'attache à montrer leurs relations avec la conscience et la liberté, ainsi que les conséquences morales et pratiques que suggère cette étude.

10. — M. l'abbé Élie Blanc, professeur à la faculté de théologie de Lyon, s'est assuré déjà, par divers travaux, une belle place parmi les représentants de la philosophie catholique. Sa *Théorie du libre arbitre* offre les mêmes mérites de solidité doctrinale et d'exposition aisée et lucide que ses essais précédents ; elle a de plus le mérite de viser le problème psychologique et moral le plus obscurci, à l'heure qu'il est, par les efforts de la plupart des systèmes en vogue. Combien même de prétendus défenseurs de la liberté n'en conservent plus que le nom et sont de vrais déterministes ! C'est donc avec un incontestable à-propos que l'Académie des sciences morales et politiques avait mis au concours pour l'année 1885 la question du « libre arbitre, théorie et histoire. » M. Élie Blanc ne craignit pas d'affronter la lutte, et la partie théorique de son Mémoire obtint une mention honorable. Tous ses lecteurs ratifieront la décision académique et rendront justice à l'excellente ordonnance et à la fermeté de logique et de style de ce travail. Soit qu'il établisse la liberté, soit qu'il réfute les objections de ses adversaires, M. Blanc ne s'écarte ni de la doctrine, ni du langage traditionnel ; mais les vieux arguments n'ont rien perdu de leur force, et le succès de ce Mémoire le prouverait au besoin. Cependant l'habileté même de cette discussion me fait regretter, je l'avoue, que le savant professeur ne se soit pas attaché plus rigoureusement aux formes diverses que le sophisme déterministe a prises de nos jours, et aux appuis qu'il a trouvés dans les préoccupations spéciales de nos savants et de nos penseurs. Il aurait fallu, pour mettre ainsi tout à fait à jour l'éternelle question du libre arbitre, creuser plus profondément telle preuve traditionnelle, surtout celle de la conscience, accorder beaucoup plus de

place aux théories hostiles, et je le crois aussi, sacrifier certains détails difficiles de théodicée qui ne sont pas dans le même courant... Mais je demande à l'auteur ce qu'il n'a pas voulu faire, au lieu de montrer la valeur de ce qu'il a fait. Sur ce point, je suis heureux de citer quelques mots du rapporteur du concours académique de 1885, dont le suffrage recommandera mieux que tous mes éloges le travail de M. Blanc :

« Ce Mémoire, dit M. F. Bouillier, est d'une juste étendue ; la question est bien comprise, la méthode psychologique par laquelle il a essayé de la résoudre, nous semble la vraie... Une faculté d'agir, supérieure à toutes nos autres facultés d'agir, voilà la définition qu'il donne du libre arbitre, et qu'il justifie par des analyses exactes et précises de ses rapports avec ces autres facultés et avec l'intelligence. L'analyse de ces rapports est la meilleure partie du Mémoire... L'auteur, qui n'est nullement partisan de la liberté d'indifférence, montre beaucoup de sagacité et de finesse dans la façon dont il circonscrit le champ du libre arbitre, et dans la part qu'il fait des diverses influences qui le limitent, et contre lesquelles il est condamné à lutter... »

En souscrivant à ces justes éloges, il n'est pas moins permis de souhaiter la publication prochaine du Mémoire couronné au concours de 1885, œuvre d'un philosophe chrétien universitaire, déjà nommé plus haut, et qui, outre une discussion plus détaillée des diverses théories déterministes, nous fournira l'histoire aussi curieuse qu'utile de la « philosophie de la liberté » depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours.

11. — M. Francisque Bouillier, ce vétéran de l'école spiritualiste issue de Cousin, qui vient de se montrer juge si sympathique d'un travail inspiré par la philosophie chrétienne traditionnelle, nous offre, de son fonds, de *Nouvelles études familières de psychologie et de morale*, qui seront aussi favorablement accueillies que les premières. On y trouvera le même mélange d'observation profonde et de devis familier d'analyse psychologique et d'expérience mondaine, de théories désintéressées et de piquantes applications pratiques. Il y a aussi dans ce volume comme dans le précédent, des pages amusantes, et même (je le laisse dire à M. Bouillier) « quelques plaisanteries dont je n'ai pas eu le bon esprit de m'abstenir. » On le lui pardonnera bien, on l'en remerciera plutôt. On ne lui en voudra pas davantage, excepté dans certaine région qui n'est pas la nôtre, d'avoir touché à quelques questions brûlantes du moment. « Pourquoi sommes-nous sorti, dit-il, des régions sereines de l'analyse psychologique et morale ? Ce n'est pas nous, à vrai dire, qui en sommes sorti, c'est la politique du jour qui y a violemment pénétré. C'est elle qui, par ses atteintes à la croyance des pères et des enfants, à la liberté des consciences, est venue trou-

bler les philosophes dans leur foi aux progrès de la raison publique et de la liberté ; c'est elle qui a ému, indigné tous les vrais libéraux par un retour aux pires oppressions des temps passés, avec l'hypocrisie par surcroît. Nous n'avons pas résisté à la tentation de dévoiler l'hypocrisie de ces nouveaux persécuteurs, sous toutes ses formes, dans les lois et règlements, et jusque dans la langue qu'ils corrompent à plaisir, pour chercher à donner une moins malhonnête apparence aux astuces et aux violences de leur politique. »

On saisit là l'inspiration généreuse et le ton ferme et vraiment français de ces morceaux, qu'il suffit d'indiquer à la curiosité des lecteurs honnêtes : *Comment va le monde, ou Étude sur la lâcheté,* étude qui commence par le domaine politique, où les électeurs et les élus, le pouvoir et la révolte violente, les majorités et les minorités, ont successivement leur compte, et qui s'étend ensuite à l'ordre civil et moral, avec les graves questions de l'enseignement religieux, du budget des cultes, etc. ; — *Corruption de la langue par la mauvaise foi industrielle et politique,* dont les deux derniers chapitres continuent l'essai de La Harpe sur le fanatisme de la langue révolutionnaire, et renferment de curieuses observations de mœurs et de... rhétorique contemporaines.

La politique, toujours la plus honnête et la plus élevée, se glisse dans d'autres articles encore, par exemple à la fin du premier de tous : *De la justice historique.* Mais je tiens à y signaler surtout cette sagesse et cette pénétration que M. Bouillier a l'habitude d'apporter dans la psychologie appliquée aux mœurs générales : il était difficile de démêler d'une main plus légère et plus sûre à la fois, les mobiles divers qui président à nos jugements si souvent contradictoires sur les hommes et les choses du passé et sur ceux du présent. — Un autre Mémoire : *De l'oubli et des distractions,* est composé, partie de psychologie pure, partie de règles pratiques, dont tout le monde, mais surtout les hommes d'étude, peuvent tirer bon parti. — Le suivant : *Ce que deviennent les idées,* est le seul qui appartienne exclusivement à la psychologie scientifique. La solution donnée par M. Bouillier à cette question délicate du souvenir latent (ou de l'idée possédée, habituelle, et non présente ou actuelle), est peu conforme aux habitudes d'explication physiologique qui prévalent communément de nos jours ; elle est habilement défendue contre des opposants de diverses écoles, mais on ne la trouvera peut-être pas elle-même achevée, définie, satisfaisante de tous points.

A plus forte raison pourra-t-on contester l'utilité sérieuse ou le caractère pratique des deux articles intitulés : *Une Fête nationale* et *Petite carte de France.* Encore les glorieux anniversaires historiques fêtés par le concours de l'État, de la ville, de l'armée et des particuliers

seront-ils possibles et dès lors favorables à la morale, au patriotisme, à l'enseignement populaire quand la paix et l'union seront faites dans notre société bouleversée par l'esprit révolutionnaire. Mais l'idée de changer tous les noms de rues pour faire de nos villes de gigantesques cartes de géographie, pourra sembler un pur rêve de professeur, en tout cas un rêve inoffensif et même vertueux. En revanche, il n'y aura plus une réserve dans l'âme d'aucun lecteur, au sujet des pages intitulées : *Amour de soi, amour des autres*, au moins pour cette conclusion d'un si vrai bon sens, d'une si universelle application pratique : se mettre en tout à la place des autres. En somme, — on le voit assez sans que j'insiste, — il faudra prendre en main ces *Études familières* chaque fois qu'on sentira le besoin de s'entretenir des questions du temps et des choses de la vie morale, avec un esprit élevé, sage, fin, expérimenté, et par-dessus le marché aimable et spirituel.

12. — L'auteur du Mémoire italien sur la *Méthode dans la science*. M. Alfio Fisichella, ancien professeur de philosophie au séminaire de Catane, se proclame philosophe italien, de cette grande école qui reconnaît pour ses maîtres Dante, Galilée et Vico. Ce sont là de bien beaux noms, mais salués aujourd'hui par des penseurs de tendances fort diverses. M. Fisichella a la sympathie si large et si facile, que les maîtres les plus opposés de la philosophie italienne de ce temps obtiennent de lui presque les mêmes éloges. Pourtant, hâtons-nous de le dire, ses doctrines sont plus rigoureuses que ses admirations, et il n'y a rien, dans cette sorte de logique rapide et brillante, qui ne soit digne d'un philosophe chrétien et d'un prêtre. Il n'y a rien non plus qui offre un mérite frappant de nouveauté ou d'originalité personnelle : on voit seulement que l'auteur professe un spiritualisme sage, combinant le rationalisme et l'empirisme, partant de la connaissance du moi et du monde pour arriver à Dieu, et rejetant l'ontologisme encore si cher aux plus célèbres philosophes chrétiens de la Sicile. Un autre trait, que je relève dans ce petit livre, c'est la protestation de l'auteur contre une injuste disgrâce qui l'a frappé : il pardonne généreusement à ses adversaires et compte sur la revanche de « l'inexorable justice, » tout en bénissant le malheur comme une « école d'amour » et une « palestre de perfectionnement. »

13. — L'*Étude positive sur la synthèse*, de M. A. Moreau, a des prétentions à l'originalité, non sans quelque motif. Mais, d'abord, le langage employé par l'auteur présente non seulement (comme il en prévient lui-même) trop de termes pris dans des acceptions nouvelles, mais encore de vraies infractions à la logique : dès la seconde page, M. Moreau se prend à démontrer des évidences (*sic*). Pour le fond, il regarde comme une certitude, comme un fait acquis, l'impossibilité de toute métaphysique. Son travail n'est donc qu'un essai de méthode et de tableau

encyclopédique positivistes. Il suit la classification des sciences de M. A. Lefèvre, en y ajoutant la pédagogie ; il y met encore du sien des formules plus ou moins bien énoncées et coordonnées, pour aboutir à cette conclusion : que l'État et l'École doivent être neutres en fait de doctrines transcendantes. C'est, d'après lui, le seul moyen de sauvegarder la liberté « tant que l'homme, à tort ou à raison, sentira le besoin de rêves métaphysiques. » Il y a des rêves pires que ceux des métaphysiciens et des simples croyants, par exemple ceux des savants qui décapitent la science et des politiques qui réclament l'oppression des consciences au nom de la liberté.

14. — Arthur Schopenhauer est devenu presque populaire, même en France, dans ces dernières années. Son œuvre est plus ou moins connue, mais son esprit a pénétré un peu partout et il inspire aujourd'hui une notable portion de nos philosophes et de nos écrivains d'imagination. De nombreux articles de Revues, sans parler de plusieurs livres faits exprès, ont renseigné les lecteurs sérieux sur ce système étrange de métaphysique originale, de pessimisme absolu, et de morale ascétique qui a été inauguré par le philosophe de Dantzig. De plus, quelques-uns de ses écrits ont été traduits en français et ils ont obtenu chez nous un succès assez vif, soit à cause du crédit acquis à ses tendances par la désillusion philosophique, morale et sociale du moment, soit aussi et surtout à cause de la tournure vive, piquante, volontiers ironique et sarcastique, en somme moins allemande que française, de la pensée et du style de Schopenhauer. Seulement, l'œuvre maîtresse du philosophe n'avait encore tenté aucun traducteur, et M. J.-A. Cantacuzène est le premier à nous offrir, dans notre langue, *le Monde comme volonté et comme représentation,* qui remonte à 1819, mais qui, peu à peu, s'est assuré une place de premier ordre parmi les monuments de la philosophie germanique contemporaine.

C'est donc une lacune que l'intrépide traducteur a comblée en faveur des Français appliqués à l'étude des systèmes philosophiques qui ne lisent pas couramment l'allemand, et c'est peut-être le plus grand nombre. La lecture de ce gros ouvrage n'est pas précisément facile. Dès sa première préface, Schopenhauer disait à son acheteur qu'il pouvait utiliser son livre de plusieurs manières, même sans être obligé de le lire. « Il peut, comme tant d'autres, combler un vide dans sa bibliothèque, où, élégamment relié, il ne manquera pas de faire bonne figure. Il pourrait encore le poser sur la toilette ou sur le guéridon à thé de sa savante amie. Ou bien enfin, et c'est là ce que je lui conseille particulièrement et ce qui est préférable à tout le reste, il peut en faire la critique. » Ce genre de plaisanterie, quoique familier à Schopenhauer, ne paraît que rarement dans le premier volume de son grand ouvrage, volume qui renferme tout l'essentiel de son système méta-

physique : la volonté, substance du monde; toutes les forces cos-miques, manifestations de la volonté; le corps, volonté rendue visible; l'intellect, force secondaire dérivée de la volonté... C'est, en métaphy-sique pure, après Kant, un pas analogue à celui que fit en psycho-logie Maine de Biran, après nos empiristes; mais quelle différence dans la profondeur, l'étendue, et la portée morale de l'œuvre!

Il ne s'agit pas de l'analyser ici, même sommairement. Il suffit de dire qu'après l'exposition et la démonstration de cette étrange méta-physique, renfermées dans le premier volume, l'auteur a réuni dans le second une suite de discussions épisodiques, d'études accessoires, d'éclaircissements et de développements, où il y a des pages de grande importance et de grand intérêt. On les consultera sur mille détails relatifs à la philosophie critique, aux théories de la connaissance et de la volonté, aux systèmes divers anciens et modernes, y compris [illegible]tisme chrétien. Il est à peine besoin d'ajouter que, sur tous ces sujets, Schopenhauer est un guide aussi dangereux que subtil et savant, et ce n'est que pour les esprits vraiment fermes dans leurs convictions et dans leur savoir, qu'il peut être utile. Mais son ouvrage capital [illegible] lui-même se placer près des livres de Kant et de Fichte, dans [illegible] les grandes bibliothèques et dans toutes les bibliothèques spéciales [illegible] philosophie.

IX. — Un des plus frappants exemples de l'ascétisme pratique [illegible] sur un pessimisme plus ou moins complet est celui du comte T[illegible] y aurait un intérêt vif et très sérieux à étudier et à discuter, s[illegible] psychologie, soit la logique de l'évolution dernière du roman[illegible] russe. Mais il y faudrait un esprit ferme, sûr et délicat, et en [illegible] temps, je ne crains pas de le dire, une large sympathie pour un [illegible] talent et pour une âme très généreuse. J'ai eu le regret de ne [illegible] trouver de pareil dans la brochure où M. le marquis d'Kvitch[illegible] offre ses [illegible] provoquées par les œuvres [illegible] philosophico-religieuses du comte L. Tolstoï [illegible] le bon sens du critique [illegible] pousse les exagérations et les hallucinations du grand romancier [illegible]

[illegible]

X. — [illegible]

fixé en Suisse, M. Spir a voulu se franciser, — c'est encore l'ambition ordinaire des étrangers. — Il adresse directement à la France un court exposé de sa philosophie, fort discutée en Allemagne, mais à peine connue chez nous. Il a rédigé lui-même en français, et même en un français qui ne sent pas trop la frontière, ses *Esquisses de philosophie critique*. Il s'agit d'études presque détachées et assez sommaires, sur *le but et l'objet de la philosophie, la liberté morale, les rapports de l'âme et du corps, la vie individuelle et la pensée, la norme de la pensée*. M. Spir professe un criticisme bien plus avancé que celui de Kant. Pour lui, selon le résumé de son « introducteur » français, M. Penjon : « 1° les choses de ce monde ne sont pas des êtres véritables; 2° elles sont constituées, et le moi lui-même aussi bien que les objets du monde extérieur, par une « illusion » qui les fait apparaître comme conformes à la loi de notre pensée, c'est-à-dire comme des substances ; 3° leur essence véritable est en dehors de l'expérience, et en complète opposition avec leur manière d'être empirique. Cette illusion qui constitue le monde physique et nous constitue nous-mêmes en tant qu'individus, et dont nos sensations sont les seuls éléments, est inexplicable.... Mais découvrir le caractère trompeur des apparences sensibles et de notre propre individualité, c'est proclamer l'existence nécessaire d'une réalité absolue, inconditionnée, au-delà des prises de l'expérience, où la raison et le cœur seuls peuvent atteindre. » Voilà un dogmatisme hardi fondé sur le scepticisme le plus radical. Mais, malgré la noblesse de cette foi transcendante à l'absolu, malgré l'austérité d'une morale qui élève l'âme au-dessus de tout ce qui passe, malgré des leçons de dévouement qui vont à détruire partout l'égoïsme pour le triomphe de la justice et de la charité, qui ne voit que la religion mystique de M. Spir n'est qu'un panthéisme où disparaît, quoi qu'il dise, toute liberté, toute personnalité ; une sorte de bouddhisme, avec des aspirations sociales très louables en elles-mêmes, mais sans appui suffisant dans la conscience? Au reste, M. Spir n'échappe à l'athéisme que par un vrai manichéisme, et il a contre les lois de la création des haines puissantes qui sont de vrais blasphèmes aux yeux de la vraie foi et de la vraie sagesse. Triste effet de l'esprit de système, d'égarer à ce point des esprits distingués et des cœurs généreux : ce vigoureux écrivain de la race des Tolstoï et des Dostoievski, et ce professeur français qui, parti de l'idéalisme de Berkeley, en est venu, ou peu s'en faut, à canoniser le pessimisme, corrigé et sanctifié à ses yeux par la virilité de ses conclusions morales !

17. — Il n'y a guère d'exagération à rapporter toutes les fausses philosophies de notre temps au Kantisme. L'idéalisme vient de lui en ligne directe, le positivisme s'y rattache intimement par la négation de toute objectivité non expérimentale, sans parler de la morale indé-

pendante et du rationalisme religieux, qui ont emprunté au philosophe de Kœnigsberg leurs théories et leurs arguments les plus vantés. M. l'abbé Vallet a donc fait œuvre utile et opportune en réfutant dans le même traité *le Kantisme et le Positivisme,* et en assurant ainsi à l'intelligence humaine ses titres essentiels, par une étude attentive des fondements de la connaissance.

L'objectivité du moi révélé par la conscience, celle du monde extérieur connu par les sens, puis celle des grandes notions spéculatives d'absolu, de substance, de cause et de fin, puis enfin celle des idées pratiques de bien et d'obligation et leur relation nécessaire avec l'idée de Dieu : tels sont les titres des chapitres les plus essentiels de ce traité, qui édifie en même temps qu'il détruit. La marche de l'auteur est méthodique, et sa forme nette et saisissante autant que sa doctrine est sûre. Je ne pense pas qu'on lui reproche de méconnaître, de défigurer ou d'affaiblir les théories et les objections de ses adversaires. Et pourtant, telle est la force de la vieille doctrine, toute voisine du sens commun, qu'elle n'a qu'à paraître dans sa sincérité, comme l'expose l'excellent professeur d'Issy, pour faire ressortir la contradiction et le vide de ces analyses savantes, dont presque tous les philosophes contemporains ont plus ou moins subi le funeste prestige. On ne saurait donc trop recommander la lecture d'un ouvrage qui est à la fois une philosophie fondamentale et un préservatif contre toutes les erreurs de notre temps. En effet, à une étude purement philosophique des grands objets de la connaissance expérimentale et rationnelle, l'auteur a eu l'attention d'ajouter deux chapitres qui couronnent dignement son œuvre, l'un sur *le Progrès,* l'autre sur *le Surnaturel.* On y verra, dit-il lui-même, « que le progrès considéré dans sa véritable loi, n'aboutit pas par une sorte d'évolution fatale au transformisme universel, et que le surnaturel non seulement ne présente rien à l'esprit d'antiscientifique, mais élève au contraire la raison et la volonté, comme la nature tout entière, à des hauteurs sublimes. »

Ainsi M. Vallet nous a donné une sorte d'apologie philosophique ou d'introduction au christianisme par la vraie philosophie. C'est une œuvre de vulgarisation qui vient à propos et qui, tout en complétant pour les jeunes clercs la philosophie si estimée du même auteur, doit aller aussi aux gens du monde, pour le plus grand bien des âmes et le triomphe des bonnes doctrines. Sans doute certaines discussions délicates et difficiles n'ont pas obtenu, dans ce manuel, tout le développement que peuvent désirer les esprits enfoncés dans les études métaphysiques et surtout ceux qui ont subi les atteintes de telle ou telle théorie moderne. Des analyses plus subtiles peuvent leur être nécessaires ; mais en leur servant, elles déconcerteraient peut-être d'autres esprits beaucoup plus nombreux qui trouveront ici la vérité, en somme,

bien exposée, bien démontrée, bien défendue. Tel qu'il est, je le répète, le livre de M. Vallet me paraît un manuel d'apologie philosophique solide, clair, élégant même, et surtout approprié à la moyenne des esprits cultivés aussi bien qu'aux besoins intellectuels de notre temps.

18. — On le sait, M. Domet de Vorges, dont l'Institut a distingué les travaux, est voué, non par le fait de son éducation ou de sa profession, mais par suite de longues études personnelles et par conviction très réfléchie, à la métaphysique péripatéticienne interprétée par la scolastique. Dans une série de conférences faites à l'Institut catholique de Paris en février et mars 1886, et maintenant retravaillées et publiées en une forte brochure, il a voulu coordonner avec une parfaite clarté les plus pures notions de la métaphysique de l'École, si oubliées de la philosophie moderne, les notions sur la *Constitution de l'être*. On s'est tellement habitué à ne voir dans la métaphysique que la recherche des plus hautes vérités, qu'on a oublié son objet immédiat qui est purement et simplement l'être. M. Domet de Vorges est de ceux qui croient qu'on a perdu ou compromis la métaphysique par cette vue exclusive, et qu'on la sauvera en la ramenant avant tout à cette analyse patiente des données les plus sûres et les plus élémentaires de la connaissance, et en lui rendant par là son caractère scientifique et positif, au vrai sens du mot. Il va jusqu'à penser qu'on s'est peu occupé de métaphysique depuis Aristote, qu'il faut remonter à lui pour retrouver les éléments de cette science première, que les écoles modernes ont plus ou moins dévié de la voie de milieu si bien suivie par le péripatétisme scolastique, et qu'il n'y a de salut intellectuel que dans le réalisme sage de saint Thomas, également éloigné des deux écueils de l'idéalisme et de l'empirisme. L'objectivité de la connaissance, c'est le point de départ ; l'analyse objective des éléments qui la constituent, c'est la méthode ; le résultat ou la science elle-même, ce sont ces distinctions dont la pensée moderne a trop perdu l'habitude et même l'intelligence : l'acte et la puissance, l'existence et l'essence, la matière et la forme, la substance et les accidents. M. Domet de Vorges a refait pour les lecteurs contemporains ces chapitres métaphysiques si familiers aux écoles des siècles passés, si étrangers aux nôtres, et ce n'est que justice de déclarer claires et solides ces discussions, où beaucoup d'esprits n'attendaient que des subtilités, des logomachies, des rêves. La surprise de certaines gens serait peut-être, après une lecture attentive, de ne trouver là, au fond, sur ce mystère de l'être, que des notions admises par le sens commun et par le commun langage. Il se pourrait bien ; et de plus, M. Domet de Vorges est homme à soutenir qu'en cela consiste la vraie métaphysique, à la différence des faux systèmes, tous fondés sur une analyse arbitraire, incomplète, ex-

clusive, au lieu de partir d'une analyse servilement fidèle de l'objet saisi par la connaissance. Il aura néanmoins beaucoup à faire pour gagner les esprits à sa méthode et à sa doctrine, parce que l'une et l'autre sont modestes à leur point de départ, et deviennent plus tard, sans cesser d'être solides, très abstraites et très subtiles. Il est clair que ce n'est pas sa faute, mais la nature même et l'essentielle condition de la science. Il n'en est pas moins vrai que, pour le succès de son œuvre utile et méritoire mais presque toujours limitée au champ intérieur de la philosophie première où nous ne savons plus entrer, il a besoin du secours des pionniers qui ouvrent des voies sur le sol de la psychologie intellectuelle, tout encombré d'erreurs et de préjugés sceptiques qui d'avance ferment l'accès de la métaphysique.

19, 20 et 21. — Ainsi la question, beaucoup plus grave qu'elle ne paraît au premier coup d'œil, de la connaissance des corps, exige de nos jours, vu les progrès de la physique et de la physiologie, d'une part, vu d'autre part l'envahissement de l'idéalisme, des analyses très délicates et des discussions très multipliées. Les écoles les plus opposées semblent se rencontrer aujourd'hui dans la négation de la perception extérieure proprement dite; dès lors l'existence des corps ou nous échappe absolument, ou dépend d'une induction qui risque bien d'être douteuse dans sa base et dangereuse dans ses conséquences. Il ne faut donc pas s'étonner de l'étendue avec laquelle cette question a été traitée dans les conférences mensuelles de la Société de Saint-Thomas d'Aquin. M. l'abbé Farges, prêtre de Saint-Sulpice, y a soutenu dans son intégrité la doctrine traditionnelle, tout en l'adaptant aux progrès des sciences; c'est l'objet de son opuscule sur l'*Objectivité de la perception des sens externes*. L'exposition du problème et des diverses solutions est très soignée et très fidèle : cependant la doctrine des spiritualistes qui admettent encore une vraie perception immédiate d'un seul corps (le nôtre) et requièrent l'induction pour la connaissance des autres, manque à l'appel des opinions. M. Farges déclare s'en tenir à la pure doctrine de la perception immédiate par les sens, et il s'autorise pour soutenir sa thèse, du bon sens, de la conscience et des sciences expérimentales elles-mêmes. Quelque opinion qu'on ait sur la force absolue ou relative de ces arguments, ils témoignent d'une grande connaissance soit de la physiologie moderne, soit de la psychologie péripatéticienne. — L'action de l'objet sur les sens avait paru toutefois expliquée encore trop imparfaitement dans ce savant mémoire; mais cette question, ou plutôt la question métaphysique générale qui la contient, savoir la *Théorie du moteur et du mobile*, a été traitée *in extenso* dans un second mémoire du même auteur. Il suffit de signaler ici ce nouveau témoignage de la vitalité déjà puissante que manifeste la scolastique renouvelée. Et si quelques catholiques se défiaient encore

de la portée de ce mouvement et de ce travail, il faudrait leur citer un des maîtres contemporains de la philosophie rationaliste, M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui écrivait naguère à M. Farges, au sujet de la première des brochures dont je viens de parler: « ... Je l'ai lue avec le plus grand intérêt, et je vous félicite de continuer à restaurer l'étude des graves théories qui ont tant occupé l'antiquité et très particulièrement l'école péripatéticienne... Je vous loue vivement aussi de reprendre l'étude de saint Thomas. Le Saint-Père actuel a été admirablement inspiré quand, au début de son règne, il a recommandé, avec toute l'autorité qui lui appartient, la philosophie du Docteur Angélique; c'est un service éminent qu'il a rendu à l'Église, et l'on doit ajouter, à l'esprit humain... La philosophie, tout indépendante qu'elle est, applaudit à ces efforts, qui relèvent les intelligences et qui rappellent à notre temps trop peu sérieux des questions essentielles, qu'on n'oublie que quand on est incapable d'en comprendre la grandeur et l'incomparable utilité. »

Ce témoignage, si intéressant pour la cause de la nouvelle scolastique, était bon à citer à l'occasion et à l'éloge de l'opuscule qui en a été l'occasion. Il ne décide rien sur la portée rigoureuse de telle ou telle position de M. Farges, qui n'a pas rallié tous les suffrages, même au sein de la Société de Saint-Thomas. Il est vrai de dire que, parmi les membres de cette Société, quelques-uns, malgré leur attachement aux grandes doctrines de la philosophie chrétienne, restent opposés à la théorie scolastique. Ils sont là pour entretenir le mouvement et la vie, par une contradiction toujours utile et souvent presque indispensable. M. Lechalas, à le juger par sa brochure sur *La connaissance du monde extérieur,* est un de ces opposants. Il est même si loin de la doctrine traditionnelle de l'objectivité de la connaissance sensible, il fait aux théories modernes de telles concessions, qu'il a pu étonner, alarmer plusieurs de ceux-là même qui n'acceptent pas sans réserve la thèse si « intégrale » de M. Farges. Il ne s'agit pas ici de discuter ces points délicats, mais il est de toute justice de saluer en M. Lechalas une science très étendue et un vrai talent d'écrivain.

(A suivre.) LÉONCE COUTURE.

THÉOLOGIE

Prælectiones de locis theologicis, *Quas in collegio romano habebat* P. PERRONE, S. J., editio novissima opera et studio D. B. PONS, sem. Urgell., primarii prof. T. II. Barcelone, Subirana, 1885, in-8 de 484 p. — Prix de l'ouvrage complet en 2 tomes : 36 rs.

Ce tome second et dernier (Cf. *Polybiblion,* t. XLVII, p. 35) contient les traités de l'Écriture, de la Tradition et des rapports de la raison et de la foi. Le seul énoncé de ces matières nous avertit que la tâche de l'éditeur était très importante et assez compliquée. Il fallait, tout d'a-

bord, mettre en regard des thèses de l'auteur, les décisions authentiques qui sont venues confirmer une doctrine si admirablement exposée et défendue. Puis, lorsqu'en fixant la doctrine les décisions de l'Église nous ont fait avancer dans l'intelligence de la foi, il fallait marquer ce progrès et pour cela comparer les formules nouvellement consacrées aux définitions anciennes et en montrer toute la portée. Il était même nécessaire de faire ressortir tout le profit que nous avons à retirer des enseignements du *Magisterium* suprême lorsque, sans définir la vérité ni condamner l'erreur, ils se bornent à nous tracer la voie sûre, à nous indiquer la vraie méthode, à nous adresser aux vrais maîtres de la science sacrée. Enfin, un ouvrage de théologie, si parfait soit-il, n'est jamais complet; d'autre part, l'état de la controverse n'est jamais absolument le même : il y avait donc des lacunes à combler.

M. l'abbé Pons n'a négligé aucun de ces points de vue. En plus de vingt endroits, tantôt par un court paragraphe, tantôt par quelques lignes seulement ajoutées au texte, il met sous les yeux de ses lecteurs les documents pontificaux, les propositions du syllabus, les décrets de la Constitution *De Fide*, qui donnent aujourd'hui aux conclusions du docte P. Perrone l'autorité de la chose jugée. Il montre comment les définitions nouvelles, surtout en ce qui concerne la notion de l'Inspiration et la règle de l'interprétation des Écritures, expliquent et tout ensemble précisent le sens des anciennes. On ne peut plus aujourd'hui demander s'il est permis d'assimiler tel ou tel livre de l'Écriture à un écrit purement humain qui aurait été ensuite approuvé et adopté, soit par Dieu lui-même, soit par l'Église au nom de Dieu, comme renfermant une doctrine vraie, sainte, divine. Dieu est non seulement l'auteur de la vérité contenue dans ces livres, il est l'auteur de ces livres, auteur principal auquel l'écrivain sacré a servi d'instrument. *Spiritu sancto inspirante conscripti Deum habent auctorem*. De même personne ne peut plus se croire en droit de contester le sens des textes dogmatiques interprétés par l'Église. *Is pro vero sensu Scripturæ habendus est quem tenuit ac tenet sancta mater Ecclesia*. M. Pons a exposé, de la manière la plus claire, la plus courte et la plus complète, la portée de ces définitions. Il a eu aussi l'heureuse pensée d'ajouter à l'article qui traite des théologiens scholastiques, une page excellente dans laquelle il résume la partie de l'Encyclique *Æterni Patris* qui se rapporte au même sujet ; il cite, avec une piété reconnaissante, les paroles de Léon XIII nous recommandant la méthode et les doctrines de l'Ange de l'École.

On pouvait signaler deux lacunes un peu importantes dans ces magnifiques *Prælectiones*. Le P. Perrone s'était contenté de démontrer la légitimité du canon des Écritures fixé par le concile de Trente ; ses collègues et successeurs dans la chaire du Collège romain insistèrent sur

la portée de ce décret, et montrèrent qu'il ne laisse subsister aucune différence entre les livres protocanoniques et les livres deutérocanoniques quant à l'autorité qu'on doit leur attribuer. Le docte théologien publiait pour la première fois son traité au moment de la controverse hermésienne; il consacra à l'exposé et à la réfutation des erreurs d'Hermès toute une longue dissertation; le cardinal Franzelin, qui lui succéda au Collège romain, réfuta Gunther qui avait succédé à Hermès dans la chaire de Bonne. Obéissant à la même pensée, M. Pons nous donne une thèse sur la portée du décret de Trente et tout un petit traité sur le semi-rationalisme allemand et la fausse théorie du progrès en matière théologique. Dans ce petit traité, si concis et si clair à la la fois, c'est surtout au Docteur angélique qu'il emprunte les armes avec lesquelles il met à néant les systèmes de Gunther et de Froschammer.

Si le regretté P. Perrone avait pu présider lui-même à cette nouvelle édition, il ne l'eût pas dirigée autrement. En retour de tant d'additions heureuses il eût volontiers sacrifié les notes qu'on a cru devoir abréger ou même supprimer. Peut-être cependant eût-il demandé quelques notes nouvelles : ainsi, au bas de certaines pages où nous lisons les noms des Maffei et des Marchi, il aurait, croyons-nous, placé les noms plus récents et non moins illustres des Garrucci et des Rossi; il aurait même signalé comme plus abordable et à la portée de tous, le *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* de notre chanoine Martigny. Mais ceci est moins une critique qu'une indication que nous nous permettons de donner à l'excellent éditeur. LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

Notions de droit public naturel et ecclésiastique, par Mgr FÉLIX CAVAGNIS. Traduction française et introduction par l'abbé B. DUBALLET, docteur en théologie et en droit canon, chapelain de Saint-Louis des Français. Paris, V. Palmé, 1887, gr. in-8 de XXIV-439 p. — Prix : 6 fr.

Jamais on n'édifiera un système de gouvernement stable sur les données étroites de la philosophie matérialiste et sur une morale sans Dieu. Au-dessus des législateurs humains, les individus et les sociétés doivent contempler le législateur éternel. C'est au reste l'enseignement des siècles écoulés. Les effets de l'action religieuse inaugurée par la venue du Christ et dirigée par ceux qu'il a constitués ses coopérateurs, sont indéniables dans le passé : en vain s'efforcerait-on de les empêcher de se produire dans nos sociétés contemporaines ou dans celles à venir. La politique chrétienne est le seul contrepoids de la force brutale, et elle le demeurera quoi qu'on fasse, ou l'anarchie rè-

gnera sur des ruines. Mgr Cavagnis l'a admirablement compris et mieux encore rendu. Sans doute dans les *Institutiones*, il n'a pas assez développé le côté historique de ses thèses; il est néanmoins incontestable que la science du droit public a trouvé dans le professeur romain un interprète de premier ordre. M. l'abbé Duballet, auquel un séjour prolongé dans la Ville éternelle a permis d'apprécier l'estime bien méritée dont sont entourées les œuvres de Mgr Cavagnis, vient de nous donner une traduction exacte, élégante et assurément très opportune, du volume publié récemment à Rome. La Société générale de librairie catholique a tenu à bien faire les choses, et l'exécution typographique est digne à la fois et de la traduction et de l'original.

G. PÉRIES.

SCIENCES ET ARTS

La Pratique de l'enseignement chrétien, d'après les vrais principes. *Histoire et philosophie,* par le P. MONFAT, S. M. Paris, Retaux-Bray, 1887, in-12 de XIII-488 p. — Prix : 3 fr. 50.

La pédagogie est à l'ordre du jour, mais trop souvent ce sont les adversaires de l'enseignement catholique qui tiennent la plume. Cette fois, nous avons affaire, Dieu merci, à un éducateur chrétien. Restaurer « les vrais principes, » en tirer des conséquences pratiques rigoureusement déduites, tel est le but que s'est proposé le R. P. Monfat, un des maîtres les plus consommés qu'ait produits la Société de Marie.

En 1883, traitant la première partie de son sujet, il avait parlé de l'enseignement grammatical et littéraire. Il n'a pas employé moins de quatre années à préparer le second volume, consacré à l'histoire et à la philosophie. Le sujet est difficile autant qu'il est important. Il faut tout d'abord déblayer le terrain encombré de l'échafaudage, parfois imposant à première vue, des faux systèmes. Le P. Monfat les connaît fort bien et sait à merveille en démontrer l'erreur et les funestes effets. Il procède ensuite à la reconstruction, toujours dirigé par la lumière de la foi, et pénétré de cette idée rigoureusement vraie, qu'en travaillant à former les intelligences, le maître chrétien doit avoir la préoccupation ultérieure de l'éducation des âmes et de leurs éternelles destinées. C'est assez dire la hauteur de son inspiration et l'ardeur du zèle qui l'anime.

Il est facile, en lisant son volume, de s'assurer que le vénérable religieux a une longue expérience de l'éducation publique ; il connaît à fond les jeunes gens, il sait comment s'y prendre pour fixer leur attention et leur donner le goût des études auxquelles on les applique. Les conseils qu'il donne aux maîtres sur la préparation des leçons et

la manière de dispenser, en classe, l'enseignement historique, sont fort judicieux.

J'aime moins les pages consacrées aux principes de la critique historique. Sans doute les idées justes n'y manquent pas, mais l'ordre dans lequel elles sont disposées n'est pas toujours assez rigoureux, l'expression pèche parfois par le vague, les observations sont souvent insuffisamment concrètes ; il y a trop de généralités abstraites et oratoires, pas assez de renseignements précis. Le P. Monfat aurait pu avantageusement recourir, pour cette partie de son œuvre, aux livres si remarquables du P. de Smedt (*Principes de la critique historique,* et *Introductio ad historiam ecclesiasticam critice tractandam*) qu'il ne cite nulle part et qui pourtant devraient être classiques pour tous ceux d'entre nous qui enseignent l'histoire ou en font l'objet de leurs publications. Ce n'est pas le savant et judicieux Bollandiste qui aurait recommandé la misérable *Histoire de l'Église,* de Darras, que le P. Monfat loue presque sans réserve.

Un peu plus de cent pages lui suffisent pour l'exposition de ses idées sur l'enseignement de la philosophie. Malgré les précautions oratoires qu'une modestie exagérée lui suggère, le respectable auteur montre qu'il est fort au courant des importantes questions qu'il traite et qu'il a suivi avec attention le mouvement des idées et des méthodes. Nul ne le blâmera de sa prédilection nettement formulée pour la scolastique, remise en honneur avec tant d'autorité par Léon XIII. Des tables fort détaillées terminent le volume et remédient dans une certaine mesure à l'inconvénient qui résulte de la longueur parfois exagérée des paragraphes et des articles. Quoi qu'il en soit du reste de ce défaut, ceux des professeurs de nos collèges qui liront avec une attention soutenue et la plume à la main, l'ouvrage du P. Monfat, en pourront beaucoup profiter, et y faire ample provision d'observations utiles.

ERNEST ALLAIN.

Les Explorations sous-marines, par EDM. PERRIER, professeur au Muséum d'histoire naturelle. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 352 p., illustré de 243 grav. — Prix : 3 fr.

Parmi les travaux et les découvertes qui ont enrichi l'histoire naturelle depuis quelques années, il en est peu qui offrent un intérêt aussi grand et aussi imprévu que les explorations faites en haute mer par des naturalistes et des marins de plusieurs nations, et qui ont rendu célèbres les noms du « Porcupine, » du « Challenger, » du « Travailleur » et du « Talisman. » Contrairement à cette opinion généralement admise, il y a trente ans, que toute vie disparaît dans les mers au-delà d'une certaine profondeur assez limitée, ces expéditions ont pu recueillir par des profondeurs de plusieurs milliers de mètres, une faune

abondante, très différente de ce que l'on connaissait, et présentant souvent d'étranges analogies avec les faunes disparues.

Le savant professeur du Muséum qui a pris part aux explorations du « Travailleur » et du « Talisman » était assurément plus qualifié que personne pour rendre compte de ces recherches, et en exposer les diverses phases, les procédés, les incidents, les résultats. C'est ce qu'il a fait, dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux, avec une haute compétence et avec un talent d'écrivain des plus distingués. On ne sera pas surpris qu'il s'attache de préférence aux expéditions françaises. Ce sont les plus récentes et par conséquent celles qui ont fait usage des procédés les plus perfectionnés; elles offrent naturellement un intérêt particulier pour le public français; ce sont enfin celles que l'auteur connaît le mieux, *quarum pars magna fuit*, et dont il peut rapporter les aventures avec un cachet de vie et de personnalité que ne pourraient avoir des récits faits d'après autrui. Mais, pour tout cela, il n'a garde de mentir aux promesses générales de son titre; il nous fait connaître avec des détails suffisants les expéditions étrangères, il en fait ressortir le mérite et l'importance et en utilise les découvertes.

L'ouvrage est divisé en cinq livres, d'étendue inégale. Les deux premiers sont consacrés à l'histoire des expéditions, et le second, en particulier, à celle des expéditions françaises; ce dernier est un vrai récit de voyage. L'auteur s'y montre narrateur habile en même temps que savant naturaliste; les Canaries, les îles du Cap Vert, les Açores, visitées successivement par l'expédition, lui fournissent des descriptions intéressantes; il nous fait connaître les particularités les plus curieuses que présente la faune des eaux superficielles de l'Océan, réservant pour la suite les trouvailles faites dans les profondeurs. Le livre III est consacré à l'outillage à l'aide duquel on a pu effectuer des sondages et des dragages à des profondeurs qui auraient semblé faites pour défier éternellement la curiosité humaine. Enfin, les livres IV et V contiennent les résultats des explorations; le premier nous décrit le monde des rivages et de la haute mer; le second, les animaux des grandes profondeurs. Ces chapitres, on le comprend, ne sont guère susceptibles d'analyse. Bornons-nous à dire qu'ils donnent un excellent modèle de la vulgarisation sérieuse. Il ne serait peut-être pas très facile de les suivre sans avoir quelques notions d'histoire naturelle et une certaine habitude du langage scientifique; l'auteur n'aurait pu renoncer entièrement aux expressions techniques sans renoncer du même coup à toute précision; nous pensons cependant qu'un lecteur instruit s'y retrouvera aisément, dût-il passer quelques détails descriptifs; et qu'il ne regrettera pas de s'être engagé, sous la direction d'un maître habile, dans l'étude de ce monde si curieux. De nombreuses gravures, d'une très belle exécution, contribuent singulièrement à faciliter le travail et à le rendre attrayant.

Comme tendance générale, l'auteur, ou du moins l'ouvrage, appartient à cette école naturaliste pour laquelle ces êtres de raison qu'on appelle la nature ou la vie tiennent lieu de la Providence. C'est particulièrement fâcheux dans un volume qui fait partie d'une *Bibliothèque des écoles et des familles*. M. Perrier ne traite pas *ex professo* la question de l'origine des espèces; et s'il ne dissimule pas ses tendances transformistes, il se tient à cet égard dans une réserve suffisante. Nous n'avons relevé qu'un passage regrettable dans lequel, en voyant un nègre grimper sur un palmier, un peu à la manière des singes, l'auteur fait, nous dit-il, un retour involontaire sur les origines de l'espèce humaine. Si c'est une plaisanterie, elle a le tort d'être ambiguë; si c'est un argument, il est bien mauvais, car la nature rugueuse du tronc et la légèreté du vêtement du grimpeur fournissent une explication moins moderne, sans doute, mais plus sérieuse que celle de l'atavisme. Signalons encore, de çà et de là, deux ou trois mots qui n'indiquent pas beaucoup de sympathie pour les personnes ou les choses consacrées à la religion.

On voit par ces détails que, si l'on met l'ouvrage entre les mains des enfants ou plutôt des adolescents, car il est un peu grave pour de tout jeunes enfants, quelques commentaires des parents ou des maîtres ne seront pas inutiles. Mais, sous cette réserve, nous pouvons le recommander comme une lecture des plus instructives, et, comme on dit aujourd'hui, des plus suggestives. E. DARAM.

Manuel du Trufficulteur, *exposé complet de la méthode pour l'entretien et la création des truffières, suivi de la description des principales variétés de truffes et de l'histoire gastronomique et commerciale de ce tubercule*, par A. DE BOSREDON, ancien député, ancien sénateur, membre du Conseil général de la Dordogne, syndic de la Société des Agriculteurs du Périgord. Périgueux, imp. E. Laporte, 1887, petit in-8 de 224 p., planches et figures dans le texte. — Prix : 4 fr. 50.

Dès l'antiquité on a écrit sur la truffe. Mais c'est seulement de nos jours que l'on a commencé à se rendre compte de la nature et du mode de production de ce savoureux tubercule. M. de Bosredon, en publiant son *Manuel du Trufficulteur*, a pu joindre aux observations de ses devanciers le fruit de ses observations personnelles et de sa longue expérience. Son livre est partagé en deux parties d'égale importance typographique. Dans la première, qu'il intitule : *Création et entretien des truffières*, il faut relever particulièrement ces trois conditions fondamentales de toute production truffière : Climat chaud, avec alternatives de pluies et de soleil; sol possédant une teneur suffisante en carbonate de chaux, avec sous-sol pierreux et perméable ; présence de certains végétaux ligneux, principalement chênes de diverses variétés, et coudrier.

Un grand nombre de connaissances particulières sont indispensables au propriétaire ou cultivateur qui voudrait tenter la création d'une truffière; choix des glands ou plants de chênes truffiers, préparation du sol, taille des jeunes arbres, etc., etc. L'auteur expose et enseigne ces données avec la compétence d'un agronome qui a longtemps expérimenté ce dont il parle. Il fait connaître aussi le prix de revient, par hectare, de la création et l'entretien d'une truffière, le rendement probable et les procédés de la récolte.

La seconde partie du livre de M. de Bosredon est intitulée : *Recherches scientifiques*. Il étudie d'abord l'étymologie du mot *truffe* et la synonymie des différentes appellations de ce cryptogame.

Toutes les espèces de truffes ne sont pas comestibles. De là deux catégories bien tranchées. Mais parmi les truffes mangeables, les variétés sont nombreuses. On les range en trois groupes : 1° truffes d'hiver; 2° truffes d'été; 3° enfin le « terfez, » qui est la truffe des sables africains. Les plus estimées sont celles du premier groupe; et dans ce groupe la truffe à spores noires, « Tuber melanosporum, » tient le premier rang par son parfum et la finesse de sa chair parmi toutes les truffes comestibles du Périgord, du Lot et de la Provence. Le « tuber brumale » ressemble un peu extérieurement au précédent; mais sa chair est d'une teinte moins noire et sa saveur un peu musquée.

Les truffes d'été sont belles en apparence, mais n'ont presque aucun parfum. Quant au « terfez, » il est remarquable par la blancheur de neige de sa chair et par sa saveur très appréciée des Arabes.

L'auteur expose, avec grand luxe d'observations et de détails, les caractères auxquels on reconnaît le plus ou moins de qualité des truffes; les diverses méthodes de création et d'entretien des truffières; l'histoire gastronomique, commerciale, statistique de la truffe; les fraudes, falsifications et vols dont elle est l'objet; et jusqu'à des recettes culinaires concernant ce friand morceau. Il donne l'explication, la seule vraie, croyons-nous, après tant d'autres, du mode de production de la truffe. Ce tubercule porte avec lui des graines appelées « spores, » qui, sous l'influence du sol, de la chaleur, de la lumière et de certains arbres ou arbrisseaux, se développent et donnent naissance à cet ensemble de filaments entrecroisés sur lesquels naissent les champignons et que les botanistes appellent « mycelium. » Sur ce mycelium apparaissent, comme des fruits sur la branche d'un arbre, les truffes, d'abord microscopiques, puis grossissant peu à peu, jusqu'à acquérir des dimensions variant de celle d'une noisette à celle du poing ou davantage encore.

S'il est vrai que la production artificielle des truffes soit possible, par la plantation de chênes et de noisetiers dans les terrains calcaires de tous les pays où la vigne voit mûrir son fruit, nous croyons que le *Manuel*

du Trufficulteur est appelé à rendre d'importants services à une multitude de propriétaires et d'agriculteurs. Kw.

BELLES-LETTRES

L'Éloquence scientifique. *Choix d'éloges prononcés en séances de l'Académie des sciences, depuis sa fondation jusqu'à nos jours.* Avec une introduction et des notes par Aimé Witz, professeur à la Faculté catholique des sciences de Lille. Lille, Société Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, 1887. Gr. in-8 de 379 p. — Prix : 4 fr.

Le recueil de M. Witz se compose de vingt-deux éloges historiques prononcés de 1704 à 1881 et dont voici l'énumération : quatre sont de Fontenelle (éloges du marquis de l'Hôpital, 1704; de J.-B. Cassini, 1712; de Newton, 1727; de Du Fay, 1739); un est de Dortous de Mairan (éloge de Halley, 1742); quatre sont de Grandjean de Fouchy (éloges de Fontenelle, 1757; de Réaumur, 1557; de Bradley, 1762; du duc de Chaulnes, 1769); trois sont de Condorcet (éloge de Fontaine, 1771; de Linné, 1778; de Buffon, 1788); deux sont de Cuvier (éloge de Daubenton, 1800; du comte de Lacépède, 1826); un est de Delambre (éloge de Méchain, 1804); un de Fourier (éloge du marquis de la Place, 1829); deux sont d'Arago (éloge de Fresnel, 1830; de Volta, 1831); un est de Flourens (éloge du baron Cuvier, 1834); un est d'Élie de Beaumont (éloge d'Œrsted, 1862), enfin deux sont de J.-B. Dumas (éloge de Faraday, 1860, et de Regnault, 1881).

Le choix ne pouvait être mieux fait, et tout au plus pourrait-on regretter que M. Witz n'ait pas couronné son recueil par un des éloges prononcés par M. Bertrand, en sa qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, cet orateur, tout le monde le sait, n'étant pas moins éloquent que la plupart de ses prédécesseurs. On lira avec un vif intérêt tous ces discours qui réfutent si bien l'étrange préjugé que M. Witz signale en ces termes dans les premières lignes de son *Introduction :* « Un savant qui s'exprime avec élégance et sait entourer sa pensée de formes séduisantes est considéré généralement comme un phénomène. » Le docte professeur a imité le philosophe qui, devant celui qui niait le mouvement, se mit à marcher. A ceux qui refusent aux savants le don de bien parler et de bien écrire, il a opposé une série de remarquables discours prononcés pendant près de deux siècles et qui sont certainement au nombre des belles pages dont s'honore notre littérature. Il est juste d'ajouter que M. Witz lui-même, dont le style est très pur et très clair, fournit, soit dans son *Introduction* (p. 1-43), soit dans ses nombreuses notes, un excellent argument de plus en faveur de sa thèse.

Le recueil du savant professeur possédant toutes les qualités qui

assurent le succès, aura sans doute plusieurs éditions. Nous voudrions que, dans la prochaine réimpression, on fît disparaître quelques taches légères. Nous ne pensons pas que l'autorité de Marco de Saint-Hilaire soit assez grande pour que le fantaisiste chroniqueur mérite d'être cité en un livre aussi sérieux (p. 27, note 27). — Nous n'aimons pas l'expression : « la grande figure de Cuvier » (p. 31) ; on a tant abusé de cette « grand figure, » que l'on ne peut s'empêcher de sourire toutes les fois qu'on la voit reparaître. Quand M. Witz appelle Arago (p. 35) « écrivain habile et orateur consommé, » il ne tient pas compte des réserves d'un juge presque infaillible dans les appréciations littéraires, Sainte-Beuve, qui a reproché à l'auteur de l'*Astronomie populaire* un style parfois déclamatoire et où l'on trouve beaucoup plus d'éclat que de goût. Il y aurait à supprimer (p. 47, note 1) la particule mise devant le nom du Père Malebranche. Le nom de Leibniz (p. 68) doit s'écrire sans *t*, de même que, comme le fait observer M. Witz (p. 153), le nom de Linné doit s'écrire sans deux *e*. Est-ce bien « dans son chapeau » (p. 83, note 4), que Bernard de Jussieu apporta, en 1734, le beau cèdre du Liban qu'on admire encore aujourd'hui au Jardin des Plantes? Peut-être l'auteur se montre-t-il trop complaisant pour la légende en admettant (p. 170, note 1) qu'Archimède, à l'aide de miroirs ardents, brûla la flotte de Marcellus dans le port de Syracuse. Le nom de famille du comte de Lacépède (p. 218, 221) était « de Laville » et non « Delaville. » Une note sur le château d'Écouen (p. 238) a besoin d'être retouchée. Enfin, il nous semble que M. Witz se livre à une généralisation trop hardie quand (p. 304, note 1), après avoir rappelé l'anecdote du naturaliste suisse qui, ayant trouvé une salamandre fossile dans une carrière, prétendait que c'était un représentant de la race maudite exterminée par la justice de Dieu, lors du déluge, il ajoute : « Tous les naturalistes partageaient alors ces idées. » T. DE L.

Confidences de La Mennais. *Lettres inédites* publiées avec une introduction et des notes, par ARTHUR DU BOIS DE LA VILLERABEL. Nantes, Grimaud ; Paris, Perrin, 1886, in-12 de 327 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les lettres publiées sous ce titre peu exact de *Confidences,* ont paru d'abord dans le *Correspondant.* Elles furent adressées à un ami de Châteaubriand, M. Marion, et par succession sont arrivées à la petite-fille de cet homme distingué, resté aussi fidèle à sa foi qu'à son affection pour celui dont il déplorait les égarements. Elles commencent à la date de 1821, au moment de la plus grande célébrité de La Mennais, et finissent en 1848, longtemps après la chute du grand écrivain. Quelques-unes, ce qui était inévitable dans un recueil aussi ample, n'offrent point d'intérêt ; d'autres fournissant les éléments d'une com-

paraison entre les premières et les dernières années, laissent une impression pénible, mais de laquelle on peut tirer une conclusion d'une haute moralité : la preuve que ce n'est ni dans le doute, ni dans l'émancipation de la pensée que l'on peut trouver le repos. Triste spectacle que celui de ce vieillard, malheureux, malade, en révolte contre Dieu et la société, et pressant comme une main d'ami celle qui a tracé tant d'impiétés et de grivoiseries, la main de Béranger !

M. du Bois de la Villerabel a fait précéder les lettres d'une étude détaillée où il met bien en relief ce qu'elles présentent de plus saillant. Cette étude offre l'empreinte de sentiments très différents : l'admiration pour l'écrivain, la réprobation pour le renégat et à la fois une commisération sympathique se rattachant à des traditions de famille. M. du Bois de la Villerabel a joint aux lettres des notes souvent utiles. L'une d'elles aurait pu fournir à ce volume un dramatique épilogue. C'était en 1848. Lacordaire entrait pour la première fois à l'Assemblée constituante, dont La Mennais était aussi membre. La Mennais aperçoit son ancien ami et détourne les yeux. — « Savez-vous qui arrive, » lui dit un de ses voisins. La Mennais ne répond pas. Son voisin insiste. — « Mais retournez-vous donc, c'est Lacordaire. — Eh ! pour Dieu, laissez-« moi, dit l'apostat poussé à bout, ne comprenez-vous pas que cet « homme me pèse sur les épaules comme un monde ? » — Quel contraste entre ces deux existences ! VILLEMORY.

Correspondance de Louis Veuillot. Tome V. *Lettres à son frère et à divers.* Paris, Palmé, 1887, in-8 de XII-442 p. — Prix : 6 fr.

Dans le nouveau volume qui vient d'être publié de la *Correspondance de Louis Veuillot*, beaucoup de noms reparaissent, qui sont déjà familiers aux lecteurs : les uns, noms modestes d'instituteurs, de journalistes, d'humbles prêtres de campagne, pour lesquels Louis Veuillot avait toujours un témoignage d'amitié, un bon conseil, une parole de respectueuse sympathie; les autres, noms illustres, comme ceux des Parisis, des Pie, des Gousset, des Gerbet, des Guéranger, toujours prêts à apporter leur appui à l'*Univers*, qui, de son côté, ne leur ménageait pas la reconnaissance. Sous ces noms de correspondants bien divers, nous avons deux cent quarante et une lettres embrassant la période de 1839 à 1856. Malgré la grande variété que présente une pareille correspondance, il n'est pas difficile d'y noter quelques sujets peu nombreux auxquels se rattachent toutes les lettres.

Dans Louis Veuillot, comme dans tout homme qui joue un rôle public, il y a l'homme privé, l'homme intime, l'époux, le frère, le père, et l'homme public, l'écrivain, le journaliste.

L'homme privé a ses joies, ses sourires et sa gaieté, mais aussi, et

plus fréquentes, hélas ! ses épreuves, ses larmes : ce volume nous en donne de nouveaux témoignages. Comme les précédents, il nous montre Louis Veuillot goûtant les bonheurs d'un foyer chrétien, et aussi pleurant sur des tombes. Mais quelle joie robuste et saine, surtout quelle résignation chrétienne, quelle façon virile d'envisager la douleur! Quelques années à peine se sont passées depuis la mort de sa femme, qui lui a permis de voir « la beauté des âmes de ceux qui aiment Dieu » dans les témoignages de sympathie qui lui sont venus de tous les vents de l'horizon, que trois nouveaux tombeaux se creusent à côté de lui dans l'espace de deux mois à peine. Cependant il ne perd pas courage : « Je sens que le soc qui déchire mon âme y dépose les germes de la vie éternelle, » dit-il, et il se soumet à la volonté de Dieu, et il accepte les maladies, les deuils, « tout ce qui nous avertit de la misère humaine, et tout ce qui expie nos fautes, » car « c'est en cela que réside le contentement du cœur. »

Il lui fallait bon gré mal gré, d'ailleurs, essuyer ses pleurs pour courir à la lutte, car on sait que les contradictions n'ont jamais été ménagées à son œuvre. Nombre de lettres, émanées celles-là de l'homme public, du journaliste, nous renseignent sur les dispositions qu'il y apportait. Qu'il s'agisse de la *Querelle des classiques* ou de l'affaire du pamphlet : l'*Univers jugé par lui-même,* Louis Veuillot apparaît toujours confiant dans la justice de sa cause, combattant pour elle visière levée et à visage découvert, toujours prêt à déposer les armes au premier ordre qui lui sera donné par qui de droit. Il se bat sans arrière-pensée et sans colère, sans avoir la prétention « d'être à l'abri de l'erreur, » mais affirmant sans crainte qu'il est « à l'abri du mensonge et de la lâcheté. » Quant à ses adversaires, il a eu du mépris pour leurs procédés, notamment pour celui qui consistait à l'accuser de se vendre tour à tour à tous les pouvoirs, mais il n'a jamais eu de haine pour leur personne, non pas même pour ceux qui allaient jusqu'à insulter sa mère. Il est même à remarquer que quand il s'était attaché de cœur à quelqu'un, aucun procédé, si malveillant fût-il, ne parvenait à l'en détacher. Aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver çà et là dans ces lettres l'expression d'une touchante affection pour Montalembert; il conciliait très bien d'ailleurs ses devoirs de soldat avec les exigences de l'amitié. Marchant à la lutte dans une entière bonne foi et confiant dans la justice de sa cause, il ne se laisse arrêter par aucune considération de personne, disposé au besoin à marcher sur son propre cœur pour ne pas déserter son drapeau. Et les motifs d'une telle sécurité, ses lettres nous les révèlent en nous montrant à qui il va demander le mot d'ordre pour le combat : avant tout à Rome, où il rencontre de constantes et chaudes sympathies, puis en France, auprès des plus illustres représentants des pures doctrines

romaines, les Gousset, les Parisis, les Gerbet, les Salinis et tant d'autres, dont il recueille précieusement les encouragements et les conseils.

Dans le récit de ces luttes, de ces combats, se trouve pour un chrétien le véritable intérêt de ces lettres; mais on pourrait goûter d'autres plaisirs à les lire, si l'on était assez malheureux pour se désintéresser de ces grandes questions. Cette langue éloquente et familière, qui vous ouvre de vastes horizons ou vous fait entrevoir des petits coins de paysage tout imprégnés de fraîcheur et de lumière, réserve toujours quelque bonne surprise aux lettrés uniquement sensibles aux plaisirs délicats de l'esprit. Plusieurs d'entre eux, et des moins suspects, en ont déjà rendu bon témoignage. Certainement les lecteurs du *Polybiblion* ne chercheront pas que cela dans le tome V des lettres de Louis Veuillot; mais je suis bien sûr qu'ils ne se plaindront pas de l'y trouver, parce que personne n'est insensible au charme d'un coin de verdure, d'une fleur odorante, d'un bout de ciel bleu et d'un clair rayon de soleil.

P. TALON.

HISTOIRE

Quomodo Græci ac peculiariter Athenienses fœdera publica jurejurando sanxerint. Thesim proponebat facultati litterarum parisiensi ALBERT MARTIN, ancien élève de l'École de Rome. Paris, Thorin, 1886, pet. in-8 de 82 p. — Prix : 2 fr. 50.

Voici une thèse que les transformations et les conquêtes récentes de l'érudition ont seules rendue possible : en effet, sauf quelques textes, assez rares, empruntés aux ouvrages des historiens ou aux harangues des orateurs, c'est aux documents épigraphiques, aujourd'hui si nombreux, que l'auteur a perpétuellement recours.

Le sujet est intéressant. On sait jusqu'où les anciens poussaient la religion du serment : Homère a un enfer pour le parjure, s'il n'en a pas pour le meurtre et l'adultère. Mais au cinquième et au quatrième siècles, lorsque deux cités grecques s'engagent réciproquement par un traité, qui a mission de prêter et de recevoir en leur nom les serments échangés? quels dieux en sont les garants?

Des ambassadeurs sont nommés par chacun des deux peuples; chose remarquable, leur rôle consiste, non à jurer au nom de leurs concitoyens, mais à recevoir les serments du peuple allié ou étranger. Ce sont les magistrats les plus élevés, surtout ceux qui restent le plus longtemps en charge, tels que les stratèges, les taxiarques, qui sont désignés pour les prêter, tantôt avec, tantôt sans le concours du sénat et des chevaliers. S'agit-il d'un traité imposé à des vaincus et dont les conditions onéreuses font justement appréhender la violation ? C'est

la cité tout entière qui s'engage à l'observer, comme pour justifier à l'avance les terribles châtiments qu'entraînera sa défection.

Les dieux que l'on prend à témoin sont d'abord ceux de la Grèce entière, puis les divinités propres à la cité : cet acte, accompli au milieu d'un sacrifice et en face des entrailles ardentes de la victime, était d'ordinaire accompagné d'imprécations redoutables contre les parjures. Pour dicter la formule du serment et veiller à la ponctuelle observation des rites sacrés, la cité nommait des délégués spéciaux, dont M. Martin a étudié dans le plus grand détail le caractère et les attributions. Tout refus de prêter le serment requis était puni d'une forte amende, parfois même d'une confiscation complète.

Enfin, pour empêcher que les promesses faites ne fussent trop aisément oubliées, non seulement le traité conclu était gravé sur des stèles de marbre dont quelques-unes, intactes ou mutilées, sont arrivées jusqu'à nous, mais il était assez fréquemment stipulé que chaque année, à l'occasion de quelque fête religieuse ou nationale, le serment prêté serait renouvelé avec solennité.

Tels sont les points traités dans la thèse latine de M. Martin. Il est presque superflu d'ajouter qu'elle appartient à ce genre de dissertations aujourd'hui en faveur, où toute préoccupation littéraire s'efface derrière les méthodes et les exigences de l'érudition. C. Huit.

Les Cavaliers athéniens, thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, par Albert Martin, ancien membre de l'École française de Rome, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Nancy. Paris, Thorin, 1886, gr. in-8 de xii-588 p. — Prix : 18 fr.

Il fut un temps où une thèse de doctorat se composait de quelques pages écrites d'un style facile sur un lieu commun de poésie ou d'éloquence : aujourd'hui ce sont bien souvent de formidables volumes, où se déploie en liberté une érudition toute germanique. Le livre que j'ai sous les yeux en est un exemple frappant.

Un savant récemment enlevé à l'affection de ses collègues et de ses élèves lyonnais, M. Belot, avait écrit une thèse fort remarquée sur *les Chevaliers romains :* M. Martin a voulu lui donner un pendant par son étude sur *les Cavaliers athéniens:* en réalité, ce qu'il publie sous ce titre, c'est un abrégé de l'histoire politique, sociale, militaire et religieuse d'Athènes. Si on était tenté de lui en faire un reproche, il répondrait sans doute en invoquant cette maxime philosophique : « Tout est dans tout. »

Autour du roi de l'époque homérique, de même qu'autour des grands seigneurs au moyen âge, il se forme une véritable chevalerie, et dans les cités grecques, cette aristocratie survécut à la chute de l'antique royauté. Pour remédier aux dissensions intérieures d'Athènes, Solon

n'imagina rien de mieux que de faire reposer la hiérarchie sociale non plus sur le privilège immuable de la naissance, mais sur le privilège changeant, mobile, accessible à tous de la fortune. La propriété foncière servit de règle pour déterminer les obligations comme les droits de chaque citoyen : et si les plus riches avaient à supporter des charges plus lourdes, par une juste compensation, une plus large part leur était réservée dans la direction des affaires publiques. C'est ainsi que la cavalerie devint une prestation militaire qui atteignait à la fois la personne et les biens. La loi allouait au cavalier une somme d'argent pour se monter et s'équiper ; mais ce qui favorisait le recrutement de ce corps d'élite, c'est la passion de la jeunesse aristocratique, qui y trouvait un moyen de faire montre de son luxe et de son élégance. Inutile de rappeler ici ce qu'Aristophane a dépeint avec tant de verve dans les premières scènes des *Nuées*. A la tête de ce corps, dont l'effectif, depuis Périclès, fut fixé à mille hommes, se trouvaient deux « hipparques », élus à mains levées, et dont les fonctions ne laissaient pas que d'être assez délicates. Ce rôle leur donnait sans doute un éclat et un prestige tout particuliers : mais il n'était pas facile d'imposer à une jeunesse turbulente le respect des règlements. M. Martin a écrit un chapitre curieux sur l'école d'équitation, d'où Xénophon a tiré la matière d'un de ses traités les plus intéressants : l'apprentissage du jeune cavalier était d'autant plus compliqué qu'on ignorait et l'art du ferrage et l'usage de l'étrier. En temps de paix, ce corps d'élite avait sa place marquée dans les fêtes religieuses, et notamment dans les processions et les courses de tout genre qui figuraient au programme de la plupart de ces solennités : nous en avons une preuve dans les bas-reliefs admirables sculptés par Phidias sur la frise de la *cella* du Parthénon. Quant à l'histoire militaire de la cavalerie athénienne, elle commence au lendemain de l'expédition de Sicile et ne comprend guère plus d'un siècle : quelques pages suffisent à M. Martin pour en noter les traits les plus saillants.

Le rôle politique de cette classe sociale a été bien autrement important ; c'est ce que démontre notamment une des pièces les plus fameuses d'Aristophane, pièce que M. Martin, pour rester conséquent avec lui-même, est obligé d'intituler *Les Cavaliers*. Jusqu'ici elle avait toujours été appelée *Les Chevaliers*. Le poète y exprime avec la dernière amertume « toutes les rancunes, toutes les haines, tout le mépris qu'un aristocrate de naissance, riche, bien élevé, ayant reçu l'éducation complète, qui faisait l'honnête homme, » pouvait nourrir au fond du cœur contre cette plèbe « ignorante, ridicule et scélérate qui le gouvernait » (p. 455). Est-ce pour un motif analogue que Sophocle et Eschyle ont célébré en si beaux vers le corps des cavaliers ? Toujours est-il que nous retrouvons ces derniers aux côtés des Quatre-Cents d'abord, et

plus tard des Trente, c'est-à-dire partout où il s'agit de faire échec au gouvernement populaire. « Le cavalier athénien, ajoute M. Martin, affiche ses sentiments aristocratiques dans son extérieur, dans ses habits, dans ses goûts : il se fait un plaisir de braver la foule ; il affecte des usages, des modes qui sont autant de défis. » L'éducation intellectuelle raffinée qu'on va chercher à l'école des sophistes ne lui inspire que du dédain : son premier, presque son unique souci, est d'avoir une belle prestance et d'être rompu à tous les exercices du gymnase. A ces divers titres il appartient à la muse comique, comme dans la cour de Louis XIV le petit marquis. Ce n'est pas là le seul rapprochement que l'on peut établir entre l'Athènes d'autrefois et la France moderne, et il y a tel passage où l'on se demande si l'histoire ancienne n'est pas reléguée à dessein au second plan comme pour mieux faire ressortir l'histoire contemporaine (voir, par exemple, les pages 294 et 556).

Nous avons indiqué en commençant ce qui nous paraît être le défaut ou, si ce mot semble exagéré, l'imperfection la plus sensible de l'ouvrage : un excès de développement. Que sur les points controversés l'auteur n'ait rien épargné pour atteindre à une solution probable, nous l'excuserons volontiers : ainsi qu'il le dit à propos des concours équestres, « c'est le malheureux état de nos ressources scientifiques qui a rendu la discussion si longue, si minutieuse, si pénible. Bien souvent, nous avons dû présenter sur une même question plusieurs explications différentes ; nous ne pouvions nous dérober à cette nécessité. » Mais pourquoi donner au plan général du livre des dimensions aussi vastes ? Pourquoi surtout égarer dans tant de recherches et de polémiques accessoires l'attention du lecteur, alors qu'il eût été si facile de la concentrer sur le sujet principal ? C. Huit.

Mirabeau et la Provence en 1789, par Georges Guibal, professeur d'histoire à la Faculté des lettres d'Aix. Paris, E. Thorin, 1887, in-8 de viii-315 p. — Prix : 5 fr.

Mirabeau et la Provence, ces deux noms s'appellent l'un l'autre quand on évoque la grande date de 1789. Mirabeau quittait la Provence lorsqu'il vint à Versailles, et c'est en Provence qu'il avait débuté avant de se faire une place si grande et si connue dans les États Généraux. On connaît moins sa participation au mouvement qui agita le midi de la France. Telle est l'origine du livre de M. Guibal, puisé dans les Archives de l'État, dans celles de la province, et dans les collections particulières. La Provence avait eu ses états, tombés en désuétude à la fin du xviiie siècle : elle en désirait ardemment le rétablissement ; mais le temps avait marché, et la constitution de l'Assemblée de 1639

n'était plus acceptée en 1788; elle était trop en désaccord avec les légitimes exigences du tiers état qui n'avait que cinquante-six représentants tandis que la noblesse seule en comptait plus de trois cents. Ce rétablissement, qui semblait devoir donner satisfaction aux vœux du pays, fut donc la source de divisions et de querelles interminables. Au milieu de ces querelles, Mirabeau, prenant partie pour le tiers état contre la noblesse, acquit une popularité que ne semblait pas présager son existence antérieure. Car, il faut bien le dire, s'il avait donné en plusieurs circonstances des preuves d'un réel talent, il s'était fait connaître davantage par les aventures et les scandales de sa vie. Son dernier acte avait été un acte d'indélicatesse lorsqu'il avait livré à l'impression les rapports secrets qu'il avait adressés à M. de Montmorin pendant la mission dont le Ministère l'avait chargé en Prusse.

Aux querelles pour le rétablissement des états de Provence, succéda bientôt l'agitation autrement grave des élections pour les États Généraux. Mirabeau, répudié par la noblesse qui lui contestait ses droits à l'éligibilité, fut élu représentant du Tiers, à la fois, par Aix et par Marseille, le premier à Aix, le dernier à Marseille. Mais ces élections ne s'étaient point passées pacifiquement. Les têtes sont chaudes en Provence, et les passions étaient surexcitées chaque jour par les pamphlets et les brochures, en même temps que la mauvaise récolte et la disette disposaient les esprits à la révolte. Il y eut là cette explosion de violences que M. Taine appelle l'anarchie spontanée; elle se produisit presque partout, mais d'une manière si générale en Provence, qu'on serait tenté d'y voir l'exécution d'un mot d'ordre. A Marseille, à Toulon, à Aix, ce furent partout les mêmes émeutes, les mêmes exigences des factieux, — suppression de certains impôts tels que la piquette, et abaissement du prix du pain et de la viande, — et aussi la même mollesse de la part des autorités. A Toulon, on pillait sous les yeux des soldats qui restaient l'arme au pied. Cette mollesse remontait haut, s'il faut en croire Portalis, auquel le commandant de Toulon montra des instructions de Necker prescrivant d'éviter, à tout prix, l'effusion du sang. L'ordre ne fut rétabli dans la ville que par l'initiative de quelques braves jeunes gens qui se formèrent en milice bourgeoise et firent des patrouilles dans les rues. Mais, dans les campagnes où il n'y avait pas les mêmes ressources, les excès furent plus graves; Mirabeau mit sa grande popularité au service de l'ordre, et ce fut lui qui, à la prière du gouverneur militaire, le comte de Caraman, calma l'effervescence à Marseille et à Aix, se montrant alors, dit justement M. Guibal, « avec le double aspect sous lequel il ne devait cesser d'apparaître pendant toute sa carrière révolutionnaire : tribun par vengeance, colère ou tactique; homme d'État par

son activité et son énergie, par la supériorité de ses vues et par la droiture de son génie, fait de bon sens. »

Une simple remarque en passant : pour la première fois, dans les doléances de certains cahiers de Provence, on réclame l'impôt sur le revenu; sait-on quels sont ceux qui le combattent et en démontrent l'arbitraire? Ce sont les maîtres charcutiers.

Mais, ce qui frappe surtout dans ce tableau de la Provence en 1789, c'est la ressemblance du mouvement des esprits avec celui de la Bretagne : mêmes récriminations, mêmes troubles, même faiblesse des autorités, même popularité du commandement militaire faisant un contraste avec l'impopularité de l'intendance; M. de Thiard est acclamé et Bertrand de Molleville trône à Rennes, comme M. de Caraman est applaudi à Aix, et M. de la Tour hué. Ajoutons que ces deux mouvements ont eu la bonne fortune d'avoir chacun un historien érudit, consciencieux, impartial, la Bretagne dans M. Barthélemy Poquet, la Provence dans M. Georges Guibal. L'Académie française a couronné l'œuvre de M. Poquet, nous ne serions pas étonné que la même distinction attendît celle de M. Guibal.

M. DE LA ROCHETERIE.

Une nouvelle page au Martyrologe de 1793, *d'après un manuscrit inédit des Archives de l'archevêché de Bordeaux*, par l'abbé H. LELIÈVRE. Bordeaux, Féret et fils, 1886, in-8, de XVI-396 p.

Un manuscrit de bien modeste apparence (c'est un cahier petit in-4, anonyme, d'une soixantaine de feuillets), conservé aux archives de l'archevêché de Bordeaux, a été le point de départ ou, si l'on veut, le noyau de la publication de M. l'abbé Lelièvre. On sait que le chef-lieu du département du Bec-d'Ambès, comme on disait sous la Terreur, fut, avec la citadelle de Blaye, un des lieux où l'on réunit, de presque toutes les parties de la France, les prêtres condamnés à la déportation pour la foi. Le document publié par M. Lelièvre fournit, par diocèses, les noms des ecclésiastiques renfermés dans les prisons des départements du Bec-d'Ambès et du Lot-et-Garonne. Cette liste, certainement rédigée par un témoin et sans doute par un des confesseurs, est fort longue et intéresse au moins quarante diocèses de France. Les érudits qui travaillent à l'histoire de la persécution révolutionnaire en divers départements y pourront trouver d'utiles renseignements.

L'éditeur de ce texte précieux l'a entouré de tous les éclaircissements qu'ont pu lui fournir des recherches étendues et consciencieuses dans la série L des archives de la Gironde et dans plusieurs collections particulières, notamment celle du savant historien de la *Terreur à Bordeaux*, M. A. Vivie. Beaucoup de noms propres ont pu, grâce à ses efforts, être identifiés ; plusieurs des confesseurs de la foi qui don-

nèrent, à ces heures sanglantes, de si beaux exemples et répandirent sur l'Église de France un éclat immortel, ont ici des notices très curieuses et très remplies ; les textes législatifs invoqués par les persécuteurs sont mis sous nos yeux aussi bien que les arrêtés des administrations locales ; enfin, M. Lelièvre a réuni nombre de documents et de faits qui contribueront puissamment à la restitution de la physionomie de la ville de Bordeaux, pendant la Terreur. Je citerai, entre autres pièces importantes, le *Bulletin des Prisons*, du 18 messidor an II au 30 germinal an III, tel que le fournissent, semaine par semaine, les journaux du temps ; la division de Bordeaux et de ses faubourgs en vingt-huit sections, en 1794 ; la liste des curés constitutionnels élus en 1791 ; celle des prêtres et religieux dont les rétractations sont conservées aux Archives de l'archevêché de Bordeaux ; celle des prêtres déportés en brumaire et frimaire an III sur le *Gentil*, le *Républicain* et le *Dunkerque*, etc. D'amples tables terminent cet intéressant volume. L'œuvre trahit çà et là quelque inexpérience. L'auteur aurait pu se dispenser d'y joindre un texte aussi connu que la Constitution civile du clergé.

ERNEST ALLAIN.

Le Général Curély. *Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande Armée (1793-1815)*, publié d'après un manuscrit authentique, par le général THOUMAS. Paris, Berger-Levrault, 1887, in-16 de XI-436 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le général Curély est un de ces nombreux officiers dont le nom a presque disparu dans l'éblouissement de la grande épopée militaire du commencement de ce siècle, et dont la vie, étudiée de plus près, renferme de nobles exemples et de belles leçons. Ardent, actif, intrépide, toujours en avant, avec un rare coup d'œil et une vigueur d'exécution non moins remarquable, on a pu dire de lui qu'il était « le type du cavalier léger. » La hardiesse de ses exploits était légendaire dans l'armée. Un jour, près d'Afflentz, avec vingt hussards, il met en déroute cinq cents cavaliers et fait prisonniers trois cents fantassins. Une autre fois, chargé de reconnaître la marche de l'armée autrichienne qui se retirait devant l'armée d'Italie, il part en avant avec cent hommes, pénètre jusqu'au milieu du campement autrichien, brûle même la cervelle à l'une des sentinelles qui monte la garde à la porte du général en chef, et revient, sans avoir perdu un homme, rapportant des renseignements précis. Malgré tout, l'avancement de Curély fut extrêmement lent, au début surtout ; ses qualités mêmes lui nuisaient, ses chefs tenant à garder près d'eux un officier aussi précieux. Il resta fourrier six ans et demi, adjudant trois ans et demi, chef d'escadron près de quatre ans. Mais il ne resta colonel que six mois ; la chute de l'Empire le trouva général de brigade et le mit en non-activité. M. le général Thoumas critique vivement cette décision du gouvernement

des Bourbons. Assurément elle est regrettable ; il ne faut pas oublier pourtant que les hommes de valeur abondaient parmi les officiers supérieurs de l'armée impériale et que les désastres qui avaient été le couronnement et presque la conséquence de tant de glorieuses campagnes, imposaient aux princes qui succèdaient à Napoléon de rigoureuses économies et exigeaient par suite la diminution d'un état-major trop nombreux.

Curély a laissé non pas des mémoires, mais un journal de sa carrière militaire. Ce journal, M. le général Thoumas vient de le publier aujourd'hui, en l'accompagnant d'une notice étendue sur l'auteur ; journal et notice fournissent une lecture à la fois intéressante et instructive.

M. DE LA ROCHETERIE.

Histoire de la marine française sous le Consulat et l'Empire, *faisant suite à l' « Histoire de la marine française sous la première République*, » par E. CHEVALIER, capitaine de vaisseau. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 440 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. le capitaine de vaisseau Chevalier vient de publier le troisième volume de sa belle Histoire de la marine française depuis le commencement du règne de Louis XVI ; cette fois c'est la marine pendant le Consulat et l'Empire qu'il étudie. Une fois au pouvoir, le premier consul s'occupa de réorganiser la marine, dont il comprenait l'importance et dont le concours était si nécessaire pour l'expédition d'Égypte. Il s'agissait de ravitailler les troupes laissées sous le commandement de Kléber. Malheureusement la désorganisation était si grande, le mal causé par la Convention si profond, qu'il fallait beaucoup de temps pour y porter remède et pour se reconnaître dans ce chaos. Les essais de ravitaillement furent infructueux, et Menou, successeur de Kléber, dut capituler, de même que le général Vaubois, qui avait défendu Malte avec un héroïque courage contre l'escadre anglaise, sans qu'on eût pu le secourir. Puis vint le projet de descente en Angleterre et la formation du camp de Boulogne. On constata une certaine amélioration ; l'entreprise d'ailleurs, considérable par des résultats attendus, n'avait pas, au point de vue de la marine, une importance exceptionnelle ; elle ne dépassait pas nos forces. On sait comment elle échoua ; l'agression de l'Autriche conduisit Napoléon en Allemagne, et son attention fut détournée de la marine. L'amiral Villeneuve, en expédition aux Antilles avec la flotte espagnole, revint en Europe ; mais la lenteur de sa traversée laissa aux vaisseaux anglais le temps de se réunir, et malgré les ordres reçus, Villeneuve, au lieu de rentrer à Brest, se dirigea sur Cadix. Deux mois après, il voulut reprendre la mer et aboutit à la défaite de Trafalgar. On connaît cette malheureuse journée qui, malgré le courage des officiers comme les capitaines Lucas et

Infernet, fut la ruine de la marine française. Mais, ce qu'il faut bien dire, c'est que le revers fut dû, non pas seulement aux fautes des amiraux français et espagnols, et à l'habileté de Nelson, mais plus encore au mauvais état de notre flotte et à son infériorité, comme personnel et comme matériel. « On avait voulu, dit justement M. Chevalier, faire de la marine sans marins. » La défaite de Trafalgar, complétée par celle du cap Ortegal, mit fin aux grandes rencontres sur mer. Il n'y eut plus que de petites escadres en croisière, et parfois même ces croisières se composèrent simplement de deux frégates destinées à s'appuyer mutuellement, mais dont on ne pouvait pas attendre de grands efforts. Ces petites escadres furent presque toujours la proie des grands vaisseaux anglais, qui leur donnaient la course et les forçaient à amener leur pavillon. A la fin de l'Empire, la marine française était anéantie.

Dans un excellent chapitre qui termine le volume, M. le capitaine Chevalier examine les causes de ces désastres; il les trouve dans la déplorable manière dont furent traitées, depuis le commencement de la Révolution, les affaires d'une marine que le gouvernement royal avait laissée prospère et magnifique. Ce ne fut pas volontairement, remarque-t-il, que les officiers de l'ancienne marine abandonnèrent leur carrière, on les y obligea. La faiblesse déplorable de la Constituante qui ne sut rien faire pour rétablir la discipline et sacrifia les chefs aux soldats, la persécution qui, sous la Convention, fit tomber sur l'échafaud les têtes des officiers restés à leur poste, puis la mauvaise administration de Jean Bon Saint-André, qui ne comprit que trop tard la portée de ses fautes, l'abandon où furent laissés les populations des côtes et le commerce maritime, tout cela bouleversa et désorganisa la marine. Les efforts du premier consul et de l'empereur furent impuissants à réparer ces ruines : nous n'avions plus de matelots, nous n'avions plus de vaisseaux, nous n'avions plus de matériel, et ce n'était pas au milieu des préoccupations incessantes de la grande guerre continentale qu'on pouvait en improviser.

« La préparation des flottes et l'organisation du personnel, officiers et équipages, dit avec raison M. Chevalier, sont l'œuvre du temps. Quand vient le moment de combattre, il est trop tard pour toucher aux institutions. C'est pourquoi il faut s'appliquer sans relâche à les perfectionner pendant la paix. » Grande leçon dont les désastres de la marine française sous la première République et sous l'Empire, ne démontrent que trop la vérité, et qu'il est toujours bon de méditer.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Le Parlement de Paris, de Philippe le Bel à Charles VII (1314-1422), *son organisation*, par FÉLIX AUBERT, ancien élève de l'École des chartes, archiviste paléographe. Paris, Alph. Picard, 1887, in-8 de 434 p. — Prix : 8 fr.

On ne saurait trop remercier l'auteur de ce consciencieux ouvrage de la patience qu'il a mise à dépouiller, registre par registre, la collection du Parlement. Grâce à lui, nous avons sous la main tous les passages, ou peu s'en faut, qui permettront de reconstituer, pour une grande partie du moyen âge, le tableau vivant de l'organisation parlementaire. La division en trois Chambres, le rôle du chancelier, le recrutement et les privilèges des conseillers, la durée des sessions, l'intervention du roi dans les débats judiciaires, les fonctions des divers officiers qui complètent le personnel du Parlement, chacune de ces questions complexes fournit la matière d'un chapitre nourri de faits nouveaux et surchargé de notes copieuses. La seule lecture de l'index, qui termine le volume, peut rendre de véritables services à l'histoire. Nous regrettons seulement que cette table ne contienne aucun des noms inscrits soit dans les pièces justificatives, soit dans les appendices. Nous aurions aimé, notamment, à voir reproduire dans l'ordre alphabétique ces longues listes de conseillers et de notaires du roi, qui complètent les listes analogues publiées jadis par Tessereau, L'Hermite de Souliers et Blanchard.

Infatigable dans ses recherches, l'auteur s'est peut-être senti à bout de forces et de patience, quand il s'est agi de mettre en œuvre les documents recueillis. Le dépouillement est bon ; la composition laisse quelque peu à désirer. Ce sont mille petits faits qui papillottent au regard, sans que l'esprit en perçoive aucune image bien nette. Pendant que nous sommes sur ce chapitre, nous chercherions volontiers querelle au laborieux auteur pour avoir surchargé l'histoire d'une institution de quantité de détails biographiques, qui n'ajoutent pas toujours beaucoup à l'histoire des personnages, et qui n'intéressent en rien l'organisation du Parlement. Mais, encore une fois, sur la forme, le mieux est de ne pas insister.

Nous voudrions, du moins, n'avoir aucun reproche à faire au fond. Voici pourtant quelques vétilles relevées çà et là. P. 82 : M. Aubert fait mourir Guillaume de Séris, le 23 octobre 1373, « au retour d'un voyage à Rome, où le roi Charles V l'avait envoyé pour négocier avec le Pape. » Le moyen de conférer avec Sa Sainteté n'était pas, vers 1373, de se rendre en Italie : Grégoire XI n'avait pas encore songé à quitter Avignon, et, d'ailleurs, si l'on se reporte au texte de notre registre (Arch. nat., X 1ª 1470, f° 54, v°), on voit que Séris « trespassa au restour de Court de Rome, » ce qui est bien différent. Ailleurs (p. 306), le nom de Nicolas Dugal est transcrit sous la forme Le Gal (cf. X 1ª 12, f° 167, v°). Sous Charles V, pas plus que sous la troisième

République, le droit de grâce reconnu au chef de l'État ne passait pour incompatible avec le libre exercice de la justice; d'où il résulte que M. Aubert n'a point lieu de s'étonner si le roi fit ordonner au Parlement de passer outre à l'enregistrement d'une lettre de rémission (p. 191).

Nous n'aimons pas beaucoup l'expression de « maîtres des requêtes du Palais, » bien qu'elle se trouve dans Jean d'Ableiges; car, à partir de la fin du XIVe siècle, les textes ne portent plus que « gens des Requêtes du Palais, conseillers ès requestes, » etc. Nous aimons encore bien moins la façon dont M. Aubert résume les ordonnances relatives au personnel des Requêtes. « Charles VI, dit-il (p. 17) changea la composition des maîtres des requêtes du Palais : il y eut quatre maîtres clers et deux laïques. » C'est juste le contraire qui est vrai : il y eut « deux clers et quatre lays. » (*Ordonnances,* VII, 223.) Un peu plus haut (p. 16), M. Aubert émet l'opinion que Charles V fit une « petite » réforme en restreignant à six le nombre des maîtres des requêtes du Palais. Elle est bien petite, en effet, la réforme de Charles V : il se contenta de maintenir le nombre ancien de huit conseillers; l'ordonnance citée par M. Aubert porte textuellement ces mots : « En l'office des Requestes du Palays, seront à présent et dores en avant tant seulement cinq clers et trois lais. » (*Ord.,* III, p. 385.) Cette erreur est d'autant plus fâcheuse que M. Aubert tire argument de la prétendue réforme de Charles V pour dater les deux rédactions de la *Somme rurale* et du *Grand Coutumier.*

Enfin, nous ne pouvons faire grâce à M. Aubert d'une dernière observation, portant cette fois sur sa méthode. Il fait usage fréquemment des tables de Lenain : c'est une nécessité qui s'impose, non seulement aux historiens du Parlement, mais à tout érudit qui veut étudier une institution quelconque. Il se contente de renvoyer à la copie de ces tables conservée au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Mais, de deux choses l'une : ou il a retrouvé dans les registres du Parlement les textes visés par Lenain, et il devrait alors citer directement ces registres; ou il n'est pas parvenu à retrouver ces textes. Cela peut tenir à deux causes : Lenain reproduit inexactement les dates d'un grand nombre d'arrêts, et les copistes qui ont transcrit les tables de Lenain ont, à leur tour, commis un grand nombre de fautes; d'autre part, certains registres du Parlement ont disparu depuis l'époque de Lenain. Dans ces deux cas, le devoir de l'érudit est nettement tracé : il doit se reporter à l'original de la Collection Lenain, et pour cela se faire ouvrir la bibliothèque de la Chambre des députés. M. Aubert l'a-t-il seulement tenté? En tout cas, s'il projetait jamais de donner une suite à son ouvrage, suite qui, nous n'en doutons pas, recevrait le plus favorable accueil, nous lui conseillerions, en premier lieu, une démarche auprès des Questeurs de

la Chambre des députés : ils se hâteraient certainement de lui ouvrir la bibliothèque de la rue de Bourgogne. Si la Chambre a fait récemment relier et réparer à grands frais cette importante compilation, c'est sans doute avec l'intention d'en faire profiter les savants.

Quelle que soit la portée de ces critiques, le début de M. Aubert est plein de promesses, et nous verrons avec plaisir le jeune érudit poursuivre des recherches singulièrement profitables à l'histoire des institutions. N. V.

Geschichte der Pack'schen Händel (*Histoire des intrigues de Pack*) par le Dr Stephan Ehses. Fribourg en Brisgau, Herder, 1881, in-8 de viii-280 p. — Prix : 4 fr. 50.

Landgraf Philipp von Hessen und Otto von Pack (*Le Landgrave Philippe de Hesse et Otto de Pack*), par le même. Fribourg en Brisgau, Herder, 1886, in-8 de xii-164 p. — Prix : 3 fr. 75.

Les archives de Würzbourg contiennent, sur l'affaire d'Otto de Pack, des documents nombreux et en partie inédits, qui permettent d'en suivre le développement : c'est pour cette raison que, sur les conseils du professeur Wegele, de Würzbourg, le docteur Stephan Ehses en a fait l'objet de recherches, dont les résultats ont paru en 1881, sous le titre d'*Histoire des intrigues de Pack*. Cette publication a donné lieu, de la part des protestants, à une violente polémique ; en réponse, le docteur Ehses vient de faire paraître un nouvel écrit : *Le Landgrave Philippe de Hesse et Otto de Pack*. — En mars 1528, le landgrave parut à la cour de Weimar, et fit connaître un traité d'alliance contre les princes protestants, contracté à Breslau par plusieurs princes catholiques, notamment son beau-père le duc George de Saxe et Ferdinand, roi des Romains. Philippe tenait ce traité du docteur Pack, chancelier du duc de Saxe. Après avoir en vain cherché à entraîner par cette nouvelle les princes protestants, Philippe attaqua plusieurs évêchés de l'empire et les rançonna. On reconnut bientôt que le traité était un faux de Pack, qui expia son crime du dernier supplice. Telles sont sur cette affaire les données de l'histoire (cf. Janssen, *Gesch. des d. Volkes*, III, 107-115). Mais Philippe fut-il la victime ou l'instigateur du faussaire ? La question est douteuse, écrivait Janssen en 1881 ; le docteur Ehses soutient la seconde hypothèse. On conçoit que cette assertion, qui attache une flétrissure nouvelle à la triste réputation d'un de leurs héros, ait excité contre son auteur toutes les colères des protestants d'Allemagne. Dans la réponse du docteur Ehses à leurs attaques, nous trouvons des spécimens de leurs violences : sachons gré à M. Ehses de ne pas les avoir suivis sur ce terrain, et d'avoir choisi, pour défendre son opinion, des arguments plus solides. Son travail est indispensable à quiconque s'occupe de la Réforme en Allemagne.

Bernon.

Le Règne de Philippe II *et la lutte religieuse dans les Pays-Bas, au XVIe siècle,* par Mgr NAMÈCHE, recteur émérite de l'université de Louvain. T. V et VI. Louvain et Paris, 1886, in-8 de 512 et 457 p. — Prix : 4 fr. le vol.

Mgr Namèche vient de donner les tomes cinquième et sixième de son grand ouvrage sur le règne de Philippe II et la lutte religieuse dans les Pays-Bas au XVIe siècle. Le récit, dans le cinquième volume, comprend un espace de trois années, de la fin de l'administration de Requesens et sa mort en 1574, jusqu'à l'édit perpétuel de Marche, signé par don Juan en 1577. Le récit, dans le sixième volume, va du départ de Marche de don Juan le 28 février 1577, jusqu'à sa mort le 30 septembre 1578.

L'auteur voit bien que la pacification de Gand ne réalise complètement les vœux de personne, et que son résultat le plus évident est de consolider la domination du prince d'Orange. Le besoin de la paix y a fait consentir. Il montre ensuite comment les Gueux foulent aux pieds la pacification de Gand, en renouvelant contre les catholiques leurs violences sacrilèges.

Si quelqu'un pouvait rétablir dans les Pays-Bas l'autorité du roi Philippe II, c'était assurément don Juan, si loyal, si généreux, si dévoué, qui exerçait autour de lui une véritable fascination. Ce prince, avec une parfaite bonne foi, reconnue par les historiens, entra en négociation avec Guillaume d'Orange dont on ne peut qualifier de même la conduite. M. Groen van Prinsterer, zélé protestant, ne peut s'empêcher de porter sur lui un jugement sévère, car il fut le principal obstacle à la pacification du pays. Don Juan vit ainsi de plus en plus s'évanouir tous ses rêves de paix et de réconciliation entre les partis.

La reine d'Angleterre Élisabeth, sollicitée par le marquis d'Havré, au nom des États généraux, conclut avec eux une convention qui porte un coup fâcheux au pouvoir de don Juan. Le Taciturne de son côté flatte les « patriotes, » comme se nomment ceux qui font à la patrie de sanglantes blessures, et les « patriotes » provoquent à Bruxelles un mouvement en faveur du prince d'Orange que les États invitent à se rendre près d'eux. Guillaume est ainsi proclamé le « restaurateur et le défenseur de la liberté de la patrie, » mots équivoques et menteurs comme les révolutions nous en offrent toujours. Don Juan, privé par Philippe II de secours efficaces, consent aux exigences des États que cette concession rend plus exigeants. Les États lui déclarent qu'ils ne le reconnaissent plus pour leur gouverneur. Les partisans de Guillaume, à l'aide d'un audacieux coup de main, consenti, si ce n'est ordonné, par le prince, arrêtent les hommes dévoués à don Juan et confisquent leurs biens. La victoire de Gembloux répond heureusement à ses violences, mais les « patriotes, » lâches devant les soldats du capitaine, deviennent hardis contre les monastères qu'ils incendient

et les églises qu'ils pillent. La persécution religieuse partout déchaînée, ranime du moins dans le cœur des habitants du nord des Pays-Bas l'attachement à la foi catholique et la fidélité au roi.

L'équipée du duc d'Alençon est racontée en détail, et à plus d'un titre elle est instructive. Elle vient en aide aux protestants dont les excès ne sont pas réprimés par les États, complices de ces attentats. Don Juan, retiré dans un camp, espérait encore dans le retour de la fortune, lorsque atteint par une maladie contagieuse il meurt plein de foi, dans les sentiments les plus touchants.

La méthode employée par l'auteur, dans ces nouveaux volumes, est toujours celle que nous avons exposée en rendant compte des premiers : le récit est appuyé par de longues citations prises dans différents auteurs et la reproduction *in extenso* de dépêches insérées dans le texte ou rejetées au bas des pages. La lecture est peut-être ainsi alourdie, mais on a un livre plein de documents : on sait ce qu'ont pensé les divers historiens dont l'auteur indique les opinions pour les approuver ou les combattre. Mgr Namèche a très souvent recours et rend un juste hommage à l'ouvrage capital de M. Kervyn de Lettenhove : *les Huguenots et les Gueux,* si rempli de détails neufs et piquants, exhumés de vingt archives diverses. Mgr Namèche se place souvent à un autre point de vue que le savant M. Kervyn de Lettenhove; mais cette différence même fait connaître la situation si compliquée où les intérêts de la religion, des libertés publiques, et de la fidélité monarchique luttent ou semblent souvent lutter les uns contre les autres. La physionomie des hommes et des faits est bien rendue : tantôt on admire la vaillance de Jean de Ulloa, invoquant la vierge Marie et l'apôtre de l'Espagne, saint Jacques, au moment de monter à l'assaut des fortifications de Duveland; tantôt on déplore la faiblesse de Requesens, expulsant, afin de plaire à la reine Élisabeth, les Anglais chassés de leur pays pour être restés fidèles à leur foi, et on ne comprend pas l'ordre de Philippe II fermant le collège catholique que ces Anglais avaient fondé à Douai ; tantôt on se repose sur la douce, vaillante et mélancolique figure du vainqueur de Lépante, l'infortuné don Juan.

Armé des aveux de M. Guizot, qui constate « qu'au fond, protestants et catholiques n'acceptaient leur liberté mutuelle, et se croyaient en droit de s'imposer par la force à leurs adversaires, » Mgr Namèche montre la justice de la cause catholique, défendant une possession séculaire fondée sur le droit national et condamnée à périr sous l'effort d'ennemis implacables. C'était, dit-il, la lutte pour l'existence.

Lorsqu'il y a tant de récits, comme ceux de M. Motley, par exemple, empreints d'une manifeste partialité en faveur des adeptes de la Réforme, il est bon que l'on voie des ouvrages consciencieux ramener la vérité dans les faits. Celui de Mgr Namèche est de ce nombre.

H. DE L'E.

Relazioni Diplomatiche della Monarchia di Savoia dalla prima alla seconda restaurazione (1559-1814), publicate da ANTONIO MANNO, ERMANNO FERRERO et PIETRO VAYRA. *Francia*, Periodo III, Volume I (1713-1715). Torino, Fratelli Bocca, 1886, gr. in-8 de 510 p.

Ce volume fait partie de la belle collection intitulée : *Bibliothèque historique italienne*, publiée par les soins de la Commission royale. Il forme un tout assez complet, ne traitant que des négociations relatives aux revendications de la Savoie à la fin de la guerre de succession d'Espagne, et incidemment des deux dernières années de Louis XIV. Victor-Amédée II, prince ardent et ambitieux, qui s'était fait roi de Sicile, désirait vivement que le traité de Rastadt lui reconnût, comme l'empereur l'avait déjà fait en 1703, la possession de son nouveau royaume. Voyant la guerre terminée, à la suite des victoires du maréchal de Villars sur le Rhin, il avait envoyé à Paris, au mois d'août 1713, comme ambassadeur extraordinaire, le baron Charles-Philippe Perron de Saint-Martin, lequel devait en même temps négocier quelques échanges de territoire entre la France et la Savoie. Ce sont toutes les pièces de cette légation qui viennent d'être publiées avec beaucoup de soin et de méthode.

Le baron de Saint-Martin, jeune encore, appartenant à une des premières maisons du Piémont, familier de son souverain, connaissait la France, parlait à merveille la langue de Louis XIV, et avait de sa personne toutes les allures qui faisaient à cette époque un gentilhomme accompli. On ne peut dire pourtant que sa mission ait eu beaucoup de succès. Le roi, vieilli, très éprouvé par ses dernières infortunes, voulait faire la paix à tout prix; il avait assez de s'occuper de ses propres intérêts et était fort porté à laisser de côté les réclamations de ses alliés. Parti de Turin avec les instructions les plus détaillées, Perron, fort bien accueilli par le marquis de Torcy, qui remplissait les fonctions de ministre des Affaires étrangères, fut reçu solennellement par le roi, à Marly, le 1er septembre 1713. Tous les détails qu'il donne sur la cour et le gouvernement sont des plus piquants; et il y a beaucoup à puiser dans ses dépêches pour notre propre histoire. Mais Victor-Amédée devait les lire avec impatience; car elles étaient loin de lui donner satisfaction. Les négociations qui se poursuivaient à Rastadt entre le prince Eugène et Villars, et que M. le marquis de Courcy vient récemment de remettre en lumière, étaient tenues si secrètes, que le pauvre ambassadeur de Savoie devait se borner à transmettre à son souverain de simples rumeurs. Le traité, signé le 6 mars 1714, apporté à Versailles le 11, par M. de Contade, n'était pas encore communiqué au baron de Saint-Martin le 23, le marquis de Torcy répondant à toutes ses demandes « qu'il ne croyait pas pouvoir lui donner la copie de sitôt, parce qu'il lui fallait en faire faire tant, qu'il manquait d'écrivain. »

Quand il en eut enfin communication, il n'y trouva rien de ce que souhaitait la Savoie; et il ne se fit pas faute d'écrire à son souverain que Louis XIV, Torcy et Villars s'étaient laissé duper par le prince Eugène, qui avait obtenu pour l'empereur des conditions beaucoup plus avantageuses que ne le comportait la situation.

En avril 1715, quelques dépêches sont relatives à la mort inopinée du jeune prince de Piémont; et toute la fin du recueil est consacrée aux derniers mois de la vie de Louis XIV. Dès le 29 avril, Perron écrivait : « A quelques ministres étrangers, aussi bien qu'à moi, il a paru mardi dernier que le Roi très chrétien s'était un peu appesanti, que sa tête tombait plus qu'à l'ordinaire et s'était bien enfoncée dans les épaules. » En observateur sagace, il raconte le désarroi de la cour, les intrigues du duc d'Orléans et de l'Espagne, la retraite de Mme de Maintenon : quelques-unes de ses lettres sont de vraies chroniques.

Tous ces renseignements sont, du reste, classés dans deux tables fort détaillées et fort méthodiquement rédigées, qui achèvent de placer ce volume parmi les bons recueils de documents publiés en Europe dans ces dernières années, où chaque État semble rivaliser de zèle pour la vulgarisation savante de ses archives diplomatiques.

G. Baguenault de Puchesse.

De antiquissimis Dianae simulacris Deliacis, par Théophile Homolle. Paris, E. Thorin, 1885, in-8, de 105 p. et 11 pl. héliogr. — Prix : 5 fr.

Les Archives de l'Intendance sacrée, à Délos, par le même. Paris, Thorin, 1886, in-8 de 148 p. et 1 pl. héliogr. — Prix : 5 fr. 50.

Ces deux publications sont les thèses soutenues par l'auteur; elles lui ont fait décerner le doctorat. Dans la première M. Homolle étudie les plus anciennes statues qui, à Délos, reproduisaient le type de Diane. Profitant des fouilles faites par lui dans cette île, M. Homolle a eu la bonne fortune de recueillir des fragments considérables de statues de femmes qui, tout en procédant d'un type unique, appartiennent évidemment à des époques différentes, à un art plus ou moins parfait. Il y a reconnu des statues d'Artémis, de deux époques bien distinctes; la plus ancienne imitée des antiques simulacres informes en bois et en pierre, qui, peu à peu, prirent une apparence humaine progressivement perfectionnée; la moins ancienne produisant des spécimens de l'art grec dans toute sa beauté. M. Homolle propose de placer entre le VIIe et le Ve siècle avant l'ère chrétienne ces statues qui lui semblent provenir des cités grecques de l'Asie et des îles où régnait l'influence ionienne; il cherche à déterminer la part du génie de l'artiste grec et de l'inspiration empruntée à l'étranger, et donne ainsi

un chapitre important et complètement neuf de l'histoire de l'art hellénique.

La seconde thèse est une œuvre de premier ordre que M. Homolle pouvait seul entreprendre. L'île de Délos est son fief archéologique, et les cinq campagnes qu'il y a faites lui ont permis de recueillir des documents précieux qu'il doit prochainement publier dans un ouvrage considérable, consacré à l'histoire, à la topographie et à l'archéologie de Délos, ce célèbre sanctuaire, qui tient une si grande place dans l'histoire de la Grèce, et sur lequel, jusqu'à ce jour, on n'a que quelques rares fragments. Grâce aux nombreuses inscriptions qu'il a recueillies, M. Homolle reconstitue les archives de l'intendance sacrée à Délos, depuis 315 jusqu'en 166 avant J.-C.; il dresse la liste des archontes déliens pendant cette période; il soumet les textes épigraphiques employés par lui à une critique chronologique aussi sûre que sincère. Nous signalerons tout particulièrement les pages dans lesquelles l'auteur discute les événements qui enlevèrent Délos à la domination d'Athènes et rendirent l'indépendance à l'île sainte.

ANATOLE DE BARTHÉLEMY.

Iconographie du département de la Somme, *ou Catalogue des cartes, vues, armoiries, portraits, etc., gravés ou lithographiés, concernant ce département,* par HENRI MACQUERON. Abbeville, impr. Paillart, 1886, gr. in-8 de VIII-867 p.

M. Duscevel avait commencé, en 1867, une sorte d'Iconographie de la Somme, en inventoriant sa collection particulière, et avait émis le vœu de voir un semblable travail entrepris par tous les artistes et collectionneurs de la région. M. H. Macqueron, dont le père possède à Abbeville une magnifique collection, n'a point reculé devant la tâche de réunir tout ce qui existe en fait de cartes, vues, portraits, armoiries, etc., concernant le département de la Somme, et l'on peut lui rendre la justice qu'il y a pleinement réussi, n'épargnant aucune peine, aucune démarche, et nous donnant un livre aussi précieux par les innombrables renseignements qu'il renferme que par le plan méthodique avec lequel il a été conçu. — M. H. Macqueron a choisi le canton comme unité; sous la rubrique de chaque canton, il a réuni tout ce qui le concernait : vues, armoiries, monnaies, antiquités. Dans une première partie, il donne comme une vue générale du sujet, en énumérant : 1° les cartes générales et particulières de l'ancienne Picardie; 2° les cartes générales et particulières du département de la Somme; 3° les cartes spéciales à la rivière et à la baie de Somme; 4° les cartes spéciales aux chemins de fer du département. L'auteur s'occupe ensuite des *vues,* en parcourant successivement toutes les par-

ties du département, en enregistrant les armoiries, trouvailles, monnaies, etc. Dans une troisième partie, il passe en revue les *portraits :* figures des saints, portraits des hommes marquants, par ordre alphabétique. — Durant le cours de ses longues recherches, de nouveaux documents sont venus se joindre aux précédents, de nouvelles découvertes ont été faites : c'est l'objet d'un supplément qui ne comprend pas moins de quatre-vingt-huit pages (p. 725-812). Nous signalerons dans ce supplément les nombreuses pièces sur l'amiral Courbet (nos 6022 à 6182). — Une quatrième et dernière partie est consacrée à la *bibliographie,* c'est-à-dire aux sources où l'auteur a puisé, avec un numérotage auquel il renvoie dans le corps de l'ouvrage.

Par l'étendue et le soin consciencieux des recherches, par la disposition des matériaux si patiemment recueillis, par la minutieuse exactitude des descriptions, M. H. Macqueron a bien mérité à la fois des amis de l'histoire, de l'archéologie et des beaux-arts. Nous ne saurions trop le remercier et le féliciter de son excellent travail. G. DE B.

Olivier de Serres, seigneur du Pradel, *sa vie et ses travaux.* Documents inédits, illustré de portraits, gravures et fac-similé, par HENRY VASCHALDE, officier de l'Instruction publique, membre de plusieurs sociétés savantes. Paris, Plon, 1886, gr. in-8 de 232 p. — Prix : 10 fr.

M. H. Vaschalde rappelle, en tête de son *Avant-propos,* que, depuis près d'un siècle, il a été publié un grand nombre de brochures et de notices sur Olivier de Serres, mais que, faute de documents sur l'existence de l'illustre agronome, on peut dire que tous ces travaux ne sont que des ébauches superficielles, inexactes et tout à fait insuffisantes. Il n'est pas un écrivain, ajoute-t-il, qui n'ait commis des erreurs à son sujet, et il donne (p. 1-4) une piquante énumération de bon nombre de ces erreurs. M. Vaschalde, pour écrire l'histoire de la vie et des travaux d'O. de Serres, s'est principalement servi des documents conservés au Pradel et mis à sa disposition par M. L. de Watré, documents parmi lesquels on remarque le livre de raison « du plus grand agronome que la France ait produit » et les Mémoires de Daniel de Serres, son fils aîné. Les vieux papiers du Pradel avaient déjà été vus par divers écrivains, mais personne encore n'avait daigné les étudier attentivement. M. Vaschalde a mis le soin le plus minutieux à les compulser : il a été récompensé de son zèle par de curieuses découvertes, et il a pu ainsi mettre dans son livre, au milieu de choses toujours exactes, un certain nombre de choses nouvelles.

L'ouvrage se divise en onze chapitres successivement consacrés à la généalogie des dè Serres, seigneurs du Pradel, dressée d'après un cahier écrit tout entier de la main de Daniel de Serres sur les titres trouvés en 1606 dans le cabinet de son père ; à la seigneurie du Pra-

del; à la naissance d'Olivier de Serres (à Villeneuve-de-Berg, en 1539); son éducation; son mariage (11 juin 1559), avec Marguerite d'Arcons, dont il eut sept enfants, quatre garçons et trois filles); sa mission à Genève; à la surprise de Villeneuve-de-Berg (2 mars 1573), à propos de laquelle M. Vaschalde justifie chaleureusement Olivier d'avoir pris part à un prétendu massacre des catholiques; aux voyages d'O. de Serres et à ses occupations au Pradel; à la mort (19 mai 1598) de son frère Jean, l'historiographe de France; à l'apparition du *Théâtre d'agriculture*; aux services rendus par O. de Serres à la sériciculture; à son livre de raison, aux hommages qui, après un oubli de cent cinquante ans, ont été rendus à la mémoire de ce grand homme de bien. Ces onze chapitres sont suivis d'une étude bibliographique (indication de toutes les éditions du *Théâtre d'agriculture*); d'une étude iconographique (portraits, estampes, bustes et statues d'O. de Serres); d'une étude numismatique (médailles frappées à l'effigie du père de l'agriculture française).

Voici la liste des pièces justificatives : contrat de mariage d'O. de Serres; inventaire des joyaux d'or et d'argent (vases sacrés) à lui confiés le 2 mai 1562; actes pour le même et pour les consuls, manants et habitants de Villeneuve-de-Berg (restitution des vases sacrés); testament de Jacques d'Arcond, beau-père d'Olivier (28 mars 1567); affranchissement de la juridiction du Pradel (15 mars 1571); lettre de Jean de Serres, l'historien, à son frère Olivier (21 juillet 1594); déclaration de Gédéon de Serres à son père Olivier (25 février 1605); lettre de Gédéon à son père (5 mars 1611); testament de noble Olivier de Serres, seigneur du Pradel (8 décembre 1612); autre testament, dont l'original est conservé au Pradel (20 août 1617); Déclaration du décès d'Olivier de Serres; testament olographe de Daniel des Serres (*sic*) du Pradel (15 décembre 1623); mémoires de Daniel de Serres (reproduction des articles les plus intéressants de son livre de raison); catalogue des principaux objets exposés dans le cabinet de travail d'O. de Serres, à l'occasion du centenaire; discours de M. Pasteur, prononcé à la cérémonie du centenaire d'O. de Serres, à Aubenas, le 6 mai 1882; affiche du centenaire d'O. de Serres.

Le volume est orné de gravures qui représentent O. de Serres, d'après un dessin de Maurice Vaschalde, les armoiries de la famille de Serres, dessinées par le même artiste, une vue du Pradel, les frontispices de la première et de la quinzième édition du *Théâtre d'agriculture*, les statues d'O. de Serres à Villeneuve-de-Berg et à Aubenas, enfin le fac-similé du portrait original d'O. de Serres et le fac-similé de son testament olographe.

T. DE L.

Catalogue des incunables de la Bibliothèque publique de Dijon, par M. Pellechet. Dijon, G. Lamarche, 1886, gr. in-8 de VIII-171 p. — Prix : 8 fr.

La bibliothèque de la ville de Dijon possède cent quatre-vingt-dix ouvrages imprimés au xve siècle, formant deux cent trois volumes, lesquels proviennent en grande partie de monastères ou de couvents fermés au moment de la Révolution. Quelques-uns de ces livres précieux n'ont pas eu, suivant l'expression du rédacteur du *Catalogue*, à changer de domicile en changeant de propriétaire : ce sont ceux qui figuraient dans le catalogue de la bibliothèque des Jésuites de Dijon, avant leur suppression, en 1762, la bibliothèque de la ville occupant aujourd'hui une partie des bâtiments de l'ancien collège des Jésuites, fondé par Odinet Godran, premier président au Parlement de Bourgogne, mort le 10 février 1581. Empruntons à la très intéressante préface du *Catalogue* (p. IV-V), quelques renseignements sur les incunables dijonnais : Il y a trente-huit éditions de Paris, onze de Rome, cinquante et une de Venise ; les premières impressions de Metlinger, à Besançon, Dijon et Dole, etc., sans parler des livres de théologie qui forment à peu près le quart de la collection; le droit français y est représenté par les *Ordonnances de Bourgogne* de 1490, livre tellement rare qu'on n'en connaît que deux exemplaires complets et un incomplet ; le droit canonique par le *Tractatus de potestate imperatoris ac papæ* d'Antonius de Rosellis et par la *Pragmatica sanctio* de Charles VII. Les sciences philosophiques nous offrent divers traités d'Aristote, de Cicéron, de Plutarque, de Sénèque, de Boèce, de Magister, de Suiseth, Le Grand, Pétrarque, Pogge et Ficinus. Les sciences naturelles sont résumées dans la compilation de Bartholomeus de Glanvilla. Pour les sciences médicales, nous pouvons citer les ouvrages de Mesve, d'Arculanus, de Platina, et deux éditions du *Regimen sanitatis*. Ensuite viennent les sciences mathématiques avec les travaux de Ptolémée, de Sacro-Busto, de Bonatus et d'Alphonse X. Pour les sciences militaires, il n'y a que deux auteurs, Végèce et Puteo ; pour les sciences occultes, Urso, et l'art mnémonique, Mattheolus. La classe des belles-lettres a de nombreux auteurs dans toutes ses divisions : pour la linguistique, Priscien, Diomède, Perottus, Nestor, Mains, Reuchlin ; pour la rhétorique, Cicéron, Beroaldus, Franciscus, Nicolaus ; des poètes latins de l'antiquité et de la renaissance : Virgile, Horace, Ovide, Tibulle, Perse, Lucain, Stace, Juvénal, Martial, Hyginus, Lactance, Jérôme Balbi, Andrelin, Mancinellus, Théophile Bona ; des poètes français : Guillaume de Guilleville et Jean Bouchet, et un des poètes allemands du xve siècle : Sébastien Brant. La poésie dramatique est représentée par les comédies de Térence et les tragédies de Sénèque. Dans les fables et romans, nous voyons les œuvres d'Ésope, d'Apu-

lée, d'Æneas Sylvius Piccolomini, devenu le pape Pie II, et deux romans populaires du moyen âge : les *Quatre fils Aymon* et *Lancelot du Lac;* parmi les épistolaires, on compte, Phalaris, Pétrarque, l'Arétin, Ficinus et Gaguin ; et la polygraphie offre la volumineuse collection des ouvrages de Vincent de Beauvais, avec celles de Pie II, de Pic de la Mirandole, de Jamblique et les *Auctores octo.* Le savant bibliographe indique, pour l'histoire universelle, les noms de s. Antonin et de Foresti; pour l'histoire grecque, celui de Thucydide ; pour l'histoire romaine, ceux de César, de Tite-Live, de Salluste, d'Orose et de Blondus ; pour l'histoire de France, celui de Gaguin ; pour l'histoire des pays étrangers, ceux de Sanchez et de Justinien. On pourrait presque faire, ajoute M. Pellechet, dans les incunables de Dijon, une division pour les beaux-arts, car nous trouvons, dans la *Chronique de Nuremberg,* dans les *Décades* de Tite-Live, dans *Lancelot du Lac,* les devanciers de nos livres illustrés les plus magnifiques. Tantôt de nombreuses gravures donnent une idée très exacte des villes du xve siècle ; tantôt les encadrements des pages, les figures allégoriques, ou même, dans la plupart des volumes, les marques des imprimeurs montrent à quel degré de perfection la gravure sur bois, imitatrice des dessins et des manuscrits du moyen âge, était arrivée en peu d'années.

Il est inutile d'ajouter pour tous ceux qui connaissent la manière de travailler de M. Pellechet, que son catalogue est rédigé avec un soin extrême et tel qu'on pouvait l'attendre de l'auteur de la *Bibliographie liturgique d'Autun...,* honorée par l'Institut d'une de ses plus précieuses couronnes. Tous les incunables de Dijon sont décrits avec une irréprochable précision. Souvent à la description succède l'histoire du volume, comme, par exemple (p. I) dans le premier article (*Acta concilii Constantiensis*) : « Ce volume appartint d'abord à Prudence de Recourt, chanoine et trésorier de l'église de Langres ; en 1606, il fut acheté à Châlon-sur-Saône, par Louis Perry, avocat, et, en 1718, l'avocat général Thierry le paya cinq livres dix sols. Enfin il arriva à la bibliothèque du collège des Godrans, dont on voit l'ex-libris à l'intérieur du premier plat ». M. Pellechet complète tous les plus célèbres recueils bibliographiques, notamment le *Repertorium* de Ludovic Hain, où manquent cinquante-deux des « incunables dijonnais » et le *Manuel du libraire* (voir pp. 3, 41, 49, 83, 108, 135, 144). Afin de faciliter les recherches au milieu des renseignements si variés et si nombreux dont le *Catalogue* enrichit l'histoire littéraire et artistique de la France, l'auteur donne, à la suite de la *Préface,* une *Table des auteurs cités le plus souvent dans le Catalogue,* et, à la fin du volume, plusieurs autres excellentes tables : *Table alphabétique des titres des ouvrages, Table des imprimeurs cités, classés par ville, Table du nombre des éditions par ville, Table des provenances des volumes, Table alphabétique des noms de lieux*

et de personnes. A tous les points de vue, l'ouvrage est un modèle. L'auteur exprime le souhait (p. v) de voir bientôt paraître une bibliographie nationale de nos incunables. Nous exprimerons un autre souhait : puissent tous les savants qui répondront à l'appel que vient de leur adresser M. Léopold Delisle, apporter dans l'accomplissement de leur tâche, d'aussi parfaites qualités ! T. DE L.

BULLETIN

Il Naturalismo contemporaneo, par PIPITONE FEDERICO. Palerme, Sandou, 1886, in-16 de 237 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il paraît qu'en Italie le naturalisme n'est pas encore le bienvenu, et c'est pour confondre ses détracteurs que M. Pipitone Federico a écrit la série d'articles dont il vient de former un petit volume. Il reconnaît dans sa préface (p. 10), que s'il n'eût pas composé ce livre de morceaux détachés, il y eût mis plus d'ordre en évitant des répétitions et supprimant des morceaux inutiles. Nous sommes très heureux de rencontrer cet aveu si sincère et parfaitement justifié ; il nous dispense d'entreprendre une analyse qui, vu le décousu de l'ouvage, n'eût pas été très facile. M. Pipitone Federico, à la suite de tirades où sont évoqués Darwin et Schopenhauer, nous donne, sans beaucoup de liaison, les analyses des plus tapageuses productions naturalistes, en prodiguant des exclamations admiratives un peu monotones : tel livre est *stupendo,* tel chapitre *magnifico,* telle page *ammirabile,* tout critique appartenant à la récente école est un *valoroso scrittore*... Chemin faisant l'auteur nous parle de grands hommes qui, bien que nous ayons l'honneur d'être leurs compatriotes, nous sont, le plus souvent, complètement inconnus. Il émaille ses analyses d'amples citations prises trop souvent dans les pages les plus obscènes de ses auteurs favoris. Mais avec quel peu de soin M. Pipitone a corrigé ses épreuves ! Dans ces échantillons il oublie qu' « abitude » s'écrit avec un h ; d'yeux il fait « yeus, » d'affection « affectione, » de mort « morte, » de payer « pajer, » de raide « roidre, » d'un souffle « une souffle, » d'en sorte « en sort, » de s'excuser « s'exscuser, » etc., etc. Cela rappelle quelques-unes de nos chansons de geste qui, transcrites par des copistes transalpins, ont paru appartenir à un idiome à part qu'on a qualifié de franco-italien. Si M. Pipitone est plein de vénération pour tout ce qui se rattache au naturalisme, il n'est pas poli pour ses adversaires : « Vous mentez, leur dit-il, quand vous nous appelez corrupteurs, nous autres qui sommes renfermés dans l'étude du vrai ; c'est vous au contraire qui êtes les corrupteurs avec toutes les insanités et tous les contes que vous vendez sous la commode excuse de l'Idéal, c'est vous qui êtes les trompeurs avec le mirage de héros et de vertus imaginaires. » (p. 216). Nous vous faisons grâce du reste. Quant aux critiques qui ne sont pas naturalistes, gare à eux ! Chaudes-Aygues, que vient-il faire là ?

Les morts après vingt ans sortent-ils du tombeau ?

Sarcey, Brunetière, Barbey d'Aurevilly, Pontmartin sont enveloppés dans une réprobation plus accentuée pour le dernier : *quanta miseria nel signor Pontmartin !* (p. 210.) Est-ce que M. Pipitone, en jetant un regard sur le passé, n'a pas songé à tous les engouements qui se sont succédé ? Et peut-on

avoir pleine confiance dans l'avenir du naturalisme? Le romantisme a passé; le naturalisme, qui après tout n'est que son bâtard, passera de même; voici déjà le symbolisme qui apparaît derrière lui, mais comme le romantisme, le naturalisme, nous le croyons, pourra laisser quelques bonnes choses... Ira-t-on les chercher dans le livre de M. Pipitone Federico?

POGGIARIDO.

Prêtres et soldats, par le capitaine BLANC. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1887, in-18 de 275 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. le capitaine Blanc nous a déjà donné quelques livres écrits d'une plume alerte et où les plus ardents sentiments patriotiques s'unissent à une foi religieuse admirable. Cette fois, il entreprend de démontrer par des faits irréfutables que le prêtre et le soldat sont faits pour s'entendre et que, dans les colonies surtout, leur parfait accord sert puissamment la cause de la civilisation, tandis que leurs rares mésintelligences ont les plus funestes conséquences. Ancien officier de zouaves, l'auteur a pu apprécier en Algérie le dévouement et le zèle patriotiques du clergé français et il en donne pour exemples les trois pontifes qui se sont succédé sur le siège d'Alger : N. N. S. S. Dupuch, Pavy et le cardinal Lavigerie. Il traite avec beaucoup de modération, mais avec un grand sentiment de justice, la délicate question des conflits entre le maréchal de Mac-Mahon et l'épiscopat et, à ce sujet revendique hautement pour les évêques et les prêtres le droit à la charité, et à l'apostolat; suivant lui, s'ils avaient été libres de se mettre en contact avec les indigènes, l'œuvre de l'assimilation serait bien plus avancée qu'elle ne l'est. M. le capitaine Blanc conte aussi quelques épisodes touchants de la guerre franco-allemande, de la campagne de Tunisie et des missions catholiques en Tunisie. Ce livre vient à son heure pour réfuter les sophismes et les calomnies qui s'attaquent à nos aumôniers militaires et dont les ministres eux-mêmes n'ont pas rougi de se faire l'écho à la tribune de la Chambre des députés; il serait à désirer qu'il fût très largement répandu dans les bibliothèques populaires.

Cte DE BIZEMONT.

La Juiverie, par le P. G. DE PASCAL, avec une lettre-préface par Édouard Drumont. Paris, Henri Gautier, 1887, in-12 de XII-130 p. — Prix : 1 fr.

La Conquête du monde par les Juifs, 10e éd. internationale, augmentée de révélations sur l'Alliance israélite universelle, par le major OSMAN-BEY, KIBRIZLI-ZADE, avec réponse à M. E. Drumont. Paris, Henri Gautier, s. d., petit in-18 de 63 p. — Prix : 0 fr. 50.

La Juiverie est divisée en deux parties. Dans la première, l'auteur fait connaître les divers moyens par lesquels les fils d'Israël, naguère encore si fortement tenus à l'écart, sont devenus aujourd'hui « les rois de l'époque. » Le P. de Pascal consacre la deuxième partie de son étude aux remèdes énergiques qu'il voudrait voir appliquer à l'état actuel des choses; mais il en convient lui-même : « Tous reconnaîtront le danger, peu goûteront les remèdes, et la Juiverie poursuivra le cours de ses conquêtes. » C'est ainsi qu'il conclut : « Le Socialisme, nouvel Attila, cheminera terrible et triomphant à travers le monde, confondant dans une ruine commune, Juifs, vassaux et serfs des Juifs. Vous n'avez pas voulu de Jésus-Christ, vous aurez Barrabas, et Dieu n'aura pas tort. » — De son côté, le major Osman-Bey a voulu établir, dans *La Conquête du monde par les Juifs,* que ce n'est pas seulement la France, mais le monde civilisé entier qui est Juif. Il esquisse d'abord, en quelques pages, écrites sans aucune préoccupation religieuse, l'histoire du peuple élu,

et, après avoir pris à partie « l'Alliance israélite uni
aussi, le cataclysme social annoncé par le P. de Pasca
ne dit pas par quels moyens il entend enrayer « l'enva
tandis que le P. de Pascal s'explique catégoriquement

Les Populations bretonnes, par Yves Kano. Paris
de 268 p. — Prix : 3 fr.

Je doute fort que l'auteur de ce livre soit breton, bie
pseudonyme de terroir. Il nous a donné là une série de
plutôt de pochades, brossées de chic, comme disent le
bourgeois, le paysan, l'ouvrier, le marin, le prêtre, la fem
des populations bretonnes, le « progrès des lumières, » les ob
envers la Bretagne, etc; mais tout cela est fort superficiel,
les vrais Bretons s'y reconnaissent. Le style est vif, piqua
pour le bien définir, je ne puis que répéter à son sujet ce qu
spirituellement un de mes amis, à qui je faisais lire un cha
« On dirait d'un normalien en rupture de ban. » Rien de pl
début l'auteur nous dépeint l'aspect mélancolique de la Bretag
longtemps sur la tristesse de la vaste lande, avec ses ajoncs ve
la vue, sombre et désolée sous un ciel brumeux, serre invin
cœur. Cela me prouve que M. Yves Kano n'a jamais vu la lan
temps, alors qu'elle ressemble à un immense tapis d'or; ni a
quand, toute violette avec les fleurs de bruyère qui dépassent
ou empourprée par les fils rouges qui les enserrent de réseaux ine
elle change à tout instant de couleur aux feux du soleil cou
lande est mobile comme la mer et M. Kano n'en a vu qu'un aspe
mauvais jour. Au moral, il n'a pas mieux observé la Bretagne, et
ment il me fait sourire lorsque, vaticinant avec une grosse voix,
que c'est notre province qui arrête tout net le progrès de la France
merci de l'honneur, cher Monsieur, mais le progrès que vous rêvez
fait guère envie. Vous êtes de ceux qui admirent l'aphorisme : le cléric
voilà l'ennemi : mais vous êtes assez prudent pour déclarer qu'il eût
valu de ne pas proclamer si hautement cette « vérité, » car on a jeté au
cri de guerre inopportun, que le clergé breton a fort habilement ex
dans nos campagnes... Nous voilà bien avertis : il valait mieux une g
sourde à la religion : nous nous tiendrons sur nos gardes, M. Kano.
nous verrons, le jour des prochaines guerres, si nos tendances rétrog
vers la religion de nos pères ne nous feront pas précisément résister
solidement devant l'ennemi, que ceux qui auront suivi votre progrès.
jour-là, on fera encore appel aux Bretons et les Bretons se feront tuer, sa
mot dire, au signe de la croix. René Kerviler.

La Campagne de l'« Iphigénie » (*1884-1885*), par un aspirant de marine
Paris, Librairie illustrée, in-18 de 276 p. orné de nombreuses vignettes. —
Prix : 3 fr. 50.

Le jeune auteur anonyme de *La Campagne de l'« Iphigénie,* » s'annonce comme un écrivain d'avenir; bien que son inexpérience de débutant se trahisse à chaque page, il a le mérite de conter simplement ce qu'il a vu, et cette sincérité naïve donne un grand charme à son récit. Embarqué sur la corvette-école des aspirants, il a fait en neuf mois le tour de l'Océan Atlantique

nord et de la Méditerranée, visitant successivement Lisbonne, Madère, les Canaries, Dakar, les Antilles, Tanger, Gibraltar, Carthagène, Barcelone, Port-Vendres, Marseille, Nice, la Spezzia, Naples, Messine, le Pirée, Smyrne, Candie, Tunis, Alger, etc. N'ayant à passer que quelques heures dans chaque relâche, il ne pouvait évidemment réunir les éléments d'études approfondies, mais il a su observer et donner la note juste de ses impressions, si fugitives qu'elles fussent. Il ne manque pas, d'ailleurs, d'initier le public à l'existence studieuse et pittoresque des jeunes aspirants et même de décrire les incidents de la navigation et les manœuvres de la corvette. A la vérité, ces descriptions, émaillées de termes techniques, ne sont pas toujours intelligibles pour le lecteur profane, et c'est là surtout que se trahit la jeunesse de l'auteur. Ce n'en est pas moins un ouvrage honnête, où se manifestent de bons sentiments religieux ; les vignettes sont charmantes et pleines d'humour. Cte DE BIZEMONT.

Histoire romaine, *depuis la fondation de Rome jusqu'à l'invasion des barbares,* par GUIRAUD et LACOUR-GAYET. Paris, Alcan, 1887, in-12 de 527 p. — Prix : 4 fr. 50.

Deux jeunes et brillants professeurs de l'Université, MM. Guiraud et Lacour-Gayet, ont publié un ouvrage qui, par sa forme, paraît spécialement destiné aux élèves de nos collèges, mais qui, en somme, rendra les plus grands services à toutes les personnes qui, rapidement et sous une forme accessible, veulent se mettre au courant des derniers résultats de la science sur l'histoire de Rome. C'est ce qui nous détermine à en faire mention ici. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la distribution et l'exposition des matières pour voir que ce nouveau manuel laisse bien loin derrière lui ces compilations plus ou moins indigestes qui sont de nature à donner aux élèves et même aux maîtres inexpérimentés tant d'idées fausses et de notions inexactes. Contrairement à ce qui s'était pratiqué jusqu'ici dans ces sortes de livres, la grande place faite à l'histoire des institutions et des mœurs permet de pénétrer à fond la vie de cette société romaine et d'en saisir l'esprit. Malheureusement une exposition incomplète en ce qui touche l'histoire du christianisme et plusieurs inexactitudes obligeront le maître, dans nos institutions, à suppléer et à corriger en plusieurs points les appréciations des auteurs. Aussi est-ce moins comme livre de classe que comme manuel à l'usage des maîtres, des candidats à la licence et des personnes instruites que nous recommandons ce livre à nos lecteurs. F. C.

Henri IV, par AM. GASQUET, avec portrait et gravures dans le texte. Paris, Picard-Bernhein, in-18 de 64 p. — Prix : 0 fr. 40. (*Bibliothèque d'éducation nationale. Les grands Français.*)

Danton, par F.-A. AULARD. In-18, 63 p. — Prix : 0 fr. 40. Même collection.

Le premier opuscule, modéré dans la forme, est, au fond, un éloge des protestants et une condamnation des catholiques. « Les protestants prirent les armes pour défendre leur foi. » Tel est l'axiome posé pour résumer les guerres religieuses du XVIe siècle. Les massacres sont le fait des catholiques ; de ceux commis par les protestants, il n'en est pas question. Quant à Henri IV, « plus indifférent qu'aucun de ses sujets, en matière religieuse, » il apparaît, comme il est, en effet, le sauveur de la France à qui il donne la paix et l'ordre. La Révocation de l'Édit de Nantes sous Louis XIV est hautement blâmée : elle fait sortir du pays « un milion d'hommes les plus honnêtes, les plus industrieux, les plus riches. » L'auteur déclare que « les

Espagnols et les Ligueurs armèrent le bras de Ravaillac. » En somme, c'est un résumé de la vie d'Henri IV, où l'on rencontre de justes éloges pour le Roi, des blâmes pour les catholiques.

La seconde brochure est une apologie complète de Danton, « cet homme d'État, non moins irréprochable dans sa vie privée que dans sa vie publique, qui fut à tous égards un homme de bien, » car, « parmi les héros de la Révolution française, dit l'auteur, nul ne fut plus moral, plus instruit, plus humain, plus pur d'argent, plus pur de haine. » Voilà ce qu'avec beaucoup d'autres assertions du même genre, un professeur de la Faculté des lettres de Poitiers écrit pour « ses jeunes lecteurs, dans cette galerie des grands Français. »

H. DE L'E.

Gazette de la Régence, *janvier 1715-juin 1719,* publiée d'après le manuscrit inédit conservé à la Bibliothèque royale de La Haye, avec des annotations et un index, par le comte E. DE BARTHELÉMY. Paris, Charpentier, 1887, in-16 de 352 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le manuscrit publié aujourd'hui par M. le comte de Barthelémy forme à la Bibliothèque royale de La Haye deux volumes in-folio ; c'est une de ces gazettes si à la mode au XVIIIe siècle et dont plusieurs déjà ont vu le jour. A qui était-elle adressée ? L'éditeur n'a pu le découvrir, quoiqu'il soupçonne que le destinataire était le grand pensionnaire Heinsius. Pour l'auteur, il a été plus heureux et est plus affirmatif ; il pense, et avec raison, semble-t-il, que c'est Jean Buvat dont M. Campardon a déjà publié le journal. Naturellement la *Gazette de la Régence* complète et confirme le *Journal de Buvat*. Elle contient de fort curieux détails sur les démêlés du Régent avec le Parlement, sur les débats auxquels donna lieu la bulle Unigenitus, sur les querelles des princes du sang et des légitimés, sur la conspiration de Cellamare, sur la disgrâce de d'Aguesseau. L'auteur est un grand admirateur de l'illustre chancelier, dont la chute est due, écrit-il, « à cette haute fermeté de Romain, à son amour de la patrie que la Cour regarde comme des vertus dangereuses et séditieuses. » Il est aussi naturellement un chaud partisan du Parlement et des Jansénistes, et par suite un adversaire déclaré des Jésuites ; assez sympathique au Régent dans le début, il finit par être assez froid à son égard. Cette gazette, commencée le 6 septembre 1715, peu de jours après la mort de Louis XIV, se termine le 23 juin 1719, un mois avant la mort de la duchesse de Berry. L'éditeur y a joint des notes intéressantes qui éclairent le texte et un index qui rend les recherches plus faciles.

M. DE LA R.

Variétés révolutionnaires, par MARCELLIN PELLET. Paris, F. Alcan, 1887, in-16 de 300 p. — Prix : 3 fr. 50. (*Bibliothèque d'histoire contemporaine*, 2e série.)

Le nom seul du journal où ont été successivement publiées ces *Variétés*, la *République française*, en dit suffisamment l'esprit : à côté d'éloges emphatiques de M. Jules Ferry et de Gambetta, sans oublier Danton, à l'apologiste duquel le volume est dédié, c'est une charge à fond contre les cléricaux et les monarchistes, contre tous ceux qui n'admirent pas sans restriction l'œuvre de la Révolution française. L'ouvrage de M. Taine n'est naturellement qu'un « long factum suant la réaction et la cuistrerie et qui semble composé pour l'éducation des pages de Charles X, » Marie-Antoinette, bien entendu, est toujours « l'Autrichienne. » Le comte de Provence et le comte d'Artois sont des « lâches » ; Simon, le bourreau de Louis XVII,

était un homme « fort illettré, mais foncièrement bon. » Dans un article sur les « sources impures » des biens du clergé, l'auteur parle de « M. Freppel, député de Brest et évêque d'Angers, à ses moments perdus, sous le pseudonyme transparent de Charles-Émile » et des « curés de campagne réfractaires de la charrue. » C'est plein d'esprit, mais vraiment les talons rouges de la *République française* sont bien méprisants pour les pauvres fils de paysans devenus prêtres.

De toute la famille royale, Mme Élisabeth est la seule qui trouve à peu près grâce devant M. Marcellin Pellet. Ajoutons que l'introduction vaut beaucoup mieux que le volume. Il y a là bien des principes auxquels nous nous rallierions volontiers, celui-ci, par exemple : « Ce n'est pas la force, c'est le droit qui est le souverain du monde. » Pourquoi ce principe est-il si peu observé sous la République ? L'auteur devrait bien nous dire aussi comment il a pu faire d'Hippolyte Castille un écrivain « royaliste. » M. R.

Les Origines de l'Histoire roumaine, par A. Ubicini, texte revu et publié sur le manuscrit de l'auteur et précédé d'une notice bibliographique par Georges Bengesco. Paris, E. Leroux, 1887, in-12 de xxvi-167 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ubicini a obtenu une notoriété méritée par d'utiles travaux sur la Turquie, sur la Serbie et sur la Roumanie. Ses notices sur l'époque actuelle sont empruntées aux meilleures sources. Pour la partie historique de son œuvre, il s'est beaucoup servi de travaux de seconde main, qu'il choisit, d'ailleurs, avec discernement. Il a soin d'en indiquer les sources originales. M. Georges Bengesco, lauréat de l'Institut, lui a consacré une notice élégamment écrite et contenant une indication complète de ses nombreux travaux. L'ouvrage que nous annonçons devait être la première partie d'une histoire de la Roumanie dont nous regrettons de n'avoir pas la suite. Ce volume est principalement consacré à la conquête de la Dacie et à l'histoire de l'empire Vlacho-Bulgare. Ubicici traite la question si controversée de l'origine de Daces : s'il ne la tranche pas définitivement, du moins nous donne-t-il un exposé critique de toutes les conjectures émises. Il fait particulièrement ressortir le caractère religieux des Daces, qui n'entreprenaient aucune guerre ou autre action importante avant d'avoir obtenu l'assentiment du représentant incarné de leur dieu, Xalmoxis. A la fin du xiie siècle et au commencement du xiiie, Innocent III, avec ses armes spirituelles, intervient sur le bas Danube, comme un autre Trajan. Il octroie à Joannice le titre royal, ce qui constituait l'indépendance des Vlacho-Bulgares. Il constitue en même temps l'autonomie de l'Église de Ternovo. Ubicini raconte en détail ces faits, sans peut-être en apprécier suffisamment la grandeur ; son récit n'en est pas moins fort instructif, et il nous fait songer au temps présent. Innocent III avait tracé la voie en consacrant dans ces contrées l'indépendance politique cimentée par l'union religieuse avec Rome. Ce sera peut-être encore un jour le salut.

Adolphe d'Avril.

La France et le Canada. *Rapport au syndicat maritime et fluvial de France*, par E. Agostini, ancien commissaire général de l'exposition d'Amsterdam. Paris, 1886. In-8 de 107 p.

On sait que dans ces derniers temps, la France s'est tout d'un coup souvenue des quelques colons oubliés par elle sur les « arpents de neige » de

M. de Voltaire; c'est qu'ils avaient singulièrement prospéré, et de 63,000 étaient arrivés au chiffre de 1,500,000, doublant tous les vingt-huit ans. Ce fut comme une révélation; on se prit à réfléchir chez nous qu'il serait peut-être avantageux de rétablir avec cette ancienne colonie les relations rompues depuis cent vingt ans. Dans l'état de crise où végètent notre commerce, notre industrie, notre agriculture, il n'est pas sans intérêt de chercher des débouchés qui ne demandent qu'à s'ouvrir; le Canada nous tend les bras, prêt à accueillir, non seulement nos produits, mais encore les émigrants français, las de cultiver sans bénéfice un sol épuisé. Le syndicat maritime et fluvial de France délégua donc vers cette France américaine M. Agostini, pour faire une enquête sérieuse et complète sur les ressources de tout genre que peut offrir le « Dominion » canadien; de cette enquête est résulté le très remarquable rapport de l'éminent économiste, que nous avons sous les yeux. M. Agostini constate que, grâce aux efforts de l'admirable clergé canadien, les descendants des anciens colons ont gardé un souvenir filial pour leur ancienne mère patrie, sans cependant manquer à leur devoir de fidèles sujets de l'Angleterre; pourtant, avant peu, le Canada se rendra indépendant, et il est d'un grand intérêt pour nous, en vue de cette éventualité, de renforcer le plus possible l'élément français; d'autre part, d'après le rapporteur, les terres vierges de l'Amérique septentrionale nous offrent la meilleure solution à la crise agricole, qu'aucune demi-mesure ne saura conjurer. Conservons nos terres en France, mais suppléons à leur insuffisance en y ajoutant des domaines pris sur le sol vierge du Canada; telle est la thèse éloquemment soutenue par M. Agostini.

Cte DE BIZEMONT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Louis-Eugène BENOIST, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, né le 28 novembre 1831, à Nangis (Seine-et-Marne), est mort à Paris le 24 mai. En 1862, M. Benoist fut nommé professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Nancy, après avoir soutenu ses deux thèses de doctorat ès lettres : *Guichardin, historien et homme d'État italien au XVIe siècle. Étude sur sa vie et ses œuvres, accompagnée de lettres et de documents inédits* (in-8), et *De personis muliebribus apud Plautum* (in-8). Il fut ensuite appelé à la chaire de littérature étrangère de la Faculté d'Aix et en 1875 à celle de poésie latine de la Sorbonne, où il succéda à M. Patin. M. Benoist a publié de remarquables éditions critiques des classiques latins. On lui doit notamment : *Le Câble,* comédie de Plaute, revue sur les principales éditions (1864, in-12); — *Morceaux choisis de Plaute* (texte latin), publiés avec une préface, une notice sur la vie de Plaute, des remarques sur la prosodie et la métrique, etc. (1871, in-16); — *Aulularia,* nouvelle édition publiée avec une notice, des notes en français, le supplément de *Codrus Urceus* et les imitations de Molière (1874, in-16). M. Benoist a aussi donné de nouvelles éditions des œuvres de Virgile (3 vol. in-8), des *Adelphes* de Térence, des livres 21 à 25 de Tite-Live, avec la collaboration de M. O. Riemann, et des *Poésies* de Catulle (1882, in-8). Citons encore : *Lettre à M. Egger, membre de l'Institut, sur divers passages de l'« Aulularia », de Plaute* (1865, in-8); — *Lexique latin-français d'après les dictionnaires les meilleurs et les plus récents à l'usage des examens du baccalauréat ès lettres* (1884, in-12; avec la collaboration de M. J. Favre). Il a revu et annoté la traduction des *Morceaux choisis de Plaute*, de

M. E. Sommer. M. Benoist, faisant une courte excursion en dehors du domaine de l'antiquité latine, a publié les *Lettres de Philippe de Commynes aux Archives de Florence* (1863, in-8).

— M. Jean-Baptiste-Joseph-Dieudonné BOUSSINGAULT, membre de l'Académie des Sciences, ingénieur et agronome, né le 2 février 1802, à Paris, est mort dans cette ville, le 12 mai. M. Boussingault a parcouru une longue et brillante carrière scientifique. Élève à l'École des mineurs de Saint-Étienne, il publiait à dix-neuf ans un *Mémoire sur les combinaisons du silicium avec le platine* (1821), qui fut très remarqué. Nommé ensuite professeur à l'École des mines de Bogota, il visita le Vénézuela, la Nouvelle-Grenade et la Bolivie, et écrivit alors une cinquantaine de Mémoires relatifs à la géologie, à la minéralogie et à la chimie. Rentré en France, il devint professeur au conservatoire des arts et métiers et se consacra exclusivement à l'étude des grands problèmes de la production végétale et animale; il a fait paraître sur cette matière de savants travaux.

— M. le docteur Athanase-Léon GOSSELIN, président de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie de Médecine, né le 16 juin 1815, à Paris, est mort le 1er mai dans la même ville. Chirurgien des hôpitaux à trente ans (1845), il fut appelé en 1858 à occuper la chaire de pathologie chirurgicale à la Faculté de Paris, et en 1860 il entrait à l'Académie de Médecine ; le 16 mars 1874, il remplaçait Nélaton à l'Académie des Sciences. On lui doit d'importants travaux, très estimés des jeunes chirurgiens de notre époque, dont beaucoup ont été ses élèves.

— M. le docteur Edme-Félix-Alfred VULPIAN, né à Paris, le 5 janvier 1826, doyen de l'Académie de Médecine et secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, est mort le 17 mai, à Paris. M. Vulpian, qui assistait encore à la séance du 2 mai de l'Académie des Sciences, dans laquelle il déplorait la perte de son confrère M. Gosselin, n'a pas tardé à le suivre dans la tombe. Nommé professeur d'anatomie pathologique en 1867, puis de pathologie comparée et expérimentale, il s'est surtout occupé de la constitution intime et des maladies du système nerveux. Il laisse plusieurs ouvrages remarquables et un certain nombre de Mémoires insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*. On se rappelle que M. Vulpian fut appelé à Frohsdorf, en 1883, auprès de M. le comte de Chambord. Dans ces derniers temps il défendit avec ardeur à l'Académie de Médecine la méthode de M. Pasteur contre la rage.

— M. Victor-Marie-Charles RUPRICH-ROBERT, inspecteur général des monuments historiques, né à Paris le 18 février 1820, est mort à Cannes le 8 mai. M. Ruprich-Robert, après avoir suivi les cours de l'École des beaux-arts, fut attaché à la Commission des monuments historiques, pour laquelle il dessina l'église Saint-Nicolas et l'église restaurée de la Trinité, de Caen; celle des Templiers de Montsaunès (Haute-Garonne), le portail de la façade occidentale de la cathédrale de Séez, etc. Il fut ensuite chargé de la restauration de plusieurs monuments religieux et s'occupa spécialement des églises normandes, qui font l'objet de ses remarquables travaux : *Les Voûtes de l'Abbaye-aux-Hommes, à Caen* (1861, in-8 avec dessins) ; — *Le Château de Falaise (Calvados). Rapport à S. E. le maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts* (1864, in-8) ; — *L'Église Sainte-Trinité (ancienne Abbaye-aux-Dames) et l'église Saint-Étienne (ancienne Abbaye-aux-Hommes), à Caen* (1864, in-8 avec 2 pl.) ; — *Flore ornementale* (1865-1875, in-4 avec 150 pl.) ; — *L'Église et le monastère du Val-de-Grâce, 1645-1665* (1875, in-4 avec 15 pl.) ; — *L'Architecture normande aux* XIe *et* XIIe *siècles en Normandie et en Angleterre* (1884-1886,

gr. in-4), ouvrage inachevé, mais fort avancé. M. Ruprich-Robert a dirigé pendant ces dernières années les travaux de restauration de la cathédrale de Reims.

— M. Charles DURIER, ancien élève de l'École des chartes, archiviste des Hautes-Pyrénées, est mort à Tarbes, le 25 janvier, dans sa trente-troisième année. On lui doit : *Cartulaire de Saint-Savin de Lavedan* (1880, in-8) ; — *Statuts de la rivière de Saint-Savin* (1884, in-8) ; — *A propos de Larcher* (1884, in-8) ; — *Rançon de Jean le Bon, comte d'Angoulême* (1885, in-8).

— M. Victor DUCHEMIN, ancien élève de l'École des chartes, archiviste de la Sarthe, est mort au Mans, le 9 mars 1887, à quarante-trois ans. Né le 17 mai 1844, il a publié trois volumes de l'*Inventaire sommaire des archives départementales de la Sarthe* et les *Cahiers des doléances des paroisses du Maine, en 1789* (dans l'*Annuaire* de Ed. Monnoyer); il a inséré dans la *Revue du Maine* une *Charte de Charles V pour l'abbaye de Bellebranche*, et laisse inachevée une *Étude sur les origines de la chouannerie dans le Bas-Maine.*

— M. Alfred VON REUMONT, né le 15 août 1808, est mort à Aix-la-Chapelle, le 27 avril. Après avoir fait ses études à Bonn et à Heidelberg, il fut employé dans diverses ambassades, et chargé de négociations diplomatiques auprès de Pie IX en 1878. Depuis 1860, il se livrait uniquement à des travaux historiques. Il a écrit : *Souvenirs des jours de santé et de maladie de Frédéric-Guillaume IV ; — Lettres romaines par un Florentin* (1840-1844) ; — *Matériaux de l'histoire italienne* (1853-1857, 16 vol.); — *La Comtesse d'Albany* (1860) ; — *Histoire de la ville de Rome* (1867-1870, 3 vol.); — *Laurent de Médicis* (1874); — *Histoire de Toscane* (1876-1877) ; — *Souvenirs biographiques* (1878) ; — *Vittorio Colonna* (1881) ; — *Portraits de l'histoire moderne de l'Italie* (1886, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. l'abbé Antoine-Xavier-Marie BENSA, ancien professeur de philosophie et de théologie dogmatique, né à Nice, en 1813, qui laisse un ouvrage important : *Juris naturalis universi Summa ad errores hodiernos revincendos accommodata* (1856, 2 vol. in-8); — de M. Louis DE BONNEFOY, archéologue, auteur d'une remarquable *Épigraphie roussillonnaise*, mort à Toulouse le 21 mars 1887 ; — de M. Antoine BOURRICAUD, né à Yves, professeur à l'Institution Saint-Pierre, de Saintes, auteur d'un ouvrage sur *Marennes* et de plusieurs opuscules d'archéologie, mort à Saintes, le 26 mars, à 68 ans; — de M. Pierre-Eugène CHEVRIER, né à Angers en 1815, qui a publié une *Notice sur les églises de Sablé* (1876) et un *Inventaire analytique des archives des hospices de Sablé* (1877), mort à Sablé le 10 février 1887 ; — de M. l'abbé François CUCHERAT, aumônier de l'hospice de Paray-le-Monial, né à Semur-en-Brionnais (Saône-et-Loire) en 1812, à qui on doit plusieurs travaux historiques, parmi lesquels nous mentionnerons : *Cluny au XIe siècle, son influence religieuse intellectuelle et politique* (1873, in-12); *La Prophétie de la succession des papes, depuis le XIIe siècle jusqu'à la fin du monde. Son auteur, son authenticité et son explication* (1873, in-8), mort à l'âge de 76 ans ; — de M. Édouard DAPPLES, ancien président du conseil national de la Suisse, auteur d'une brochure sur *Les Arguments de M. Thouvenel*, dans laquelle il défend les droits de la Suisse sur la Savoie neutralisée, le Chablais et Faucigny, mort à Nice; — du libraire Auguste GARNIER, né en 1812 à Tourville, près Coutances, l'un des fondateurs de la librairie de la rue des Saints-Pères, mort à Paris, le 24 mai; — de M. JOUSSERANDOT, né à Lons-le-Saulnier en 1813, qui laisse des romans et des drames en vers, mort à 68 ans; — de M. Florent LEFÈBVRE, auteur d'ouvrages d'économie sociale, mort au commencement de mai; — de Mme MONGE, dont un volume, *Les Cent recettes de Mlle Françoise*, a obtenu récemment un certain succès —

de M. Adolphe RACOT, collaborateur de la *Gazette de France*, du *Figaro*, de la *Patrie*, et auteur de quelques articles insérés dans le *Grand dictionnaire* de Larousse, mort le 13 mai.

— A l'étranger, on signale la mort : de M. Alexandre BORODINE, médecin russe et en même temps compositeur de musique fort estimé, mort le 27 février, à 52 ans ; — du baron Otto VON EYB, numismate distingué, mort à Munich, le 15 avril ; — de M. l'abbé Joh. VON KUHN, professeur de dogmatique à la Faculté de théologie catholique de Tubingue, mort dans cette ville, le 9 mai, dans sa 82e année ; — de M. l'abbé MARGOTTI, fondateur du journal l'*Unità cattolica*, mort le 6 mai à Turin, à l'âge de 70 ans ; — du Dr Max GEMMINGER, qui s'est surtout occupé d'entomologie, mort à Munich ; — de M. James GRANT, auteur d'ouvrages pour la jeunesse et de romans militaires, mort à Londres, le 5 mai, à l'âge de 66 ans ; — du publiciste serbe, LAZA NANCSITS, mort le 26 mars, à Werschetz (Hongrie méridionale), à l'âge de 32 ans ; — du Dr Otto VON MÜLLER, publiciste, mort à Vienne, le 30 avril, à l'âge de 78 ans ; — du chimiste J.-B. OBERNETTER, auquel on doit d'importants travaux sur la photographie, mort à Munich, le 13 avril, à l'âge de 47 ans ; — du célèbre sinologue PFIZMAIER, membre correspondant de l'Institut de France, mort à Vienne à l'âge de 80 ans ; — de M. Carl-Ferdinand POHL, auteur de travaux sur la musique, mort le 29 avril, à Vienne, âgé de 68 ans ; — de M. Adolphe SCHMIDT, né le 26 septembre 1812, professeur d'histoire à l'Université d'Iéna depuis 1860, auteur de deux ouvrages traduits en français : *Tableaux de la Révolution française* et *Physionomie de Paris au temps de la Révolution* ; — de Mme la vicomtesse STRANGFORD, qui laisse un livre réédité plusieurs fois : *Egyptian Sepulchres and Syrian Shrines* (1860) ; — du Dr Bernard STUDER, géologue suisse, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, qui a fait paraître un *Tableau des Alpes occidentales de la Suisse* (1834), une *Géologie de la Suisse* (1851-1853, 2 vol.) et dressé avec une précision remarquable des cartes géologiques de son pays, mort à Berne le 2 mai, à l'âge de 93 ans ; — du libraire suisse Ivan VON TSCHUDI, auteur de plusieurs relations de voyages en Savoie et en Suisse, mort le 28 avril, à Saint-Gall.

FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS. — Le 20 mai, M. Émile Ernault, maître de conférence à la Faculté des lettres de Poitiers, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat : *Du parfait en grec et en latin* (thèse française) ; — *De Virgilio Marone grammatico Tolosano* (thèse latine).

CONCOURS ET PRIX. — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres décernera en 1888 le prix fondé par Mme veuve Duchâlais, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge, publié depuis le mois de janvier 1886. Parmi les questions posées pour les divers prix Bordin, nous indiquerons les suivantes : Exposer méthodiquement la législation politique, civile et religieuse des capitulaires ; — Étudier l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Édesse jusqu'à la première croisade ; — Étude critique sur les ouvrages en vers et en prose, connus sous le titre de « Chronique de Normandie » ; — Étudier les sources qui ont servi à Tacite pour composer ses *Annales* et ses *Histoires*. — En 1888, l'Académie décernera le prix Brunet au meilleur travail bibliographique manuscrit ou publié depuis 1885, portant sur des ouvrages d'histoire ou de littérature du moyen âge, et le prix Delalande-Guérineau à un ouvrage manuscrit ou publié depuis le 1er janvier 1886, concernant les études d'antiquité classique.

— L'Académie des Sciences morales et politiques a prorogé à l'année 1889 le concours sur le sujet proposé en 1886 par la section de morale, et proposé

un grand nombre de sujets nouveaux, notamment les suivants : Exposer les origines, la formation et le développement jusqu'en 1789 de la dette publique en France ; — L'Administration royale sous François Ier ; — Exposer les institutions politiques, judiciaires et financières du règne de Philippe-Auguste ; — Histoire de l'enseignement du droit en France, avant 1789 (Prix O. Barrot) ; — L'Indigence et l'assistance dans les campagnes depuis 1789 jusqu'à nos jours (Prix du baron de Beaujour) ; — De la forme des emprunts publics en France, en Angleterre et en Hollande au XVIIIe et au XIXe siècle.

— L'Académie des Jeux floraux de Toulouse a célébré, le 3 mai, la fête des Fleurs. L'églantine d'or a été décernée à M. Gaston David, de Bordeaux, pour son *Étude sur le moraliste Joseph Joubert* ; l'églantine d'argent à M. Charles Desroches, pour une série de sonnets intitulés : *Les Mois* ; un lis à M. Henry Meriot, auteur du *Rouet de Marie*, hymne à la sainte Vierge ; des œillets à M. Deroure, auteur d'une ode à *Notre-Dame de Paris* ; à M. Marc Bonnefoy, pour l'ode *A l'Infini* ; à Mlle Suzanne de Millau pour le *Petit Canapé* ; à M. A. Lacoute pour *La Fiancée bretonne* ; la violette à M. A. Beesau, qui avait donné pour titre à son poème : *A la frontière* ; et la violette d'or à M. Sorin, auteur du *Génie artistique à Toulouse*.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 6 mai, M. Oppert a fait une communication sur quelques contrats babyloniens du temps de Nabuchodonosor, dans lequel il est question de Juifs. M. Pavet de Courteille a lu ensuite une préface de la traduction du Tezkéré, ouvrage persan de Feridi-Atar. — Le 13 mai, M. Théodore a lu un mémoire sur trois médailles qui font connaître le nom et les portraits du père et de la mère de Mithridate. — Dans la séance du 20 mai, M. Chodzkiewicz a commencé la lecture d'un mémoire sur les routes commerciales suivies par les marchands d'ambre depuis la mer Baltique jusqu'en Italie. — Cette lecture a été continuée dans la séance du 27 mai, et M. Oppert a, de même, continué son mémoire sur les Juifs cités dans des textes juridiques de Babylone.

Un nouveau Panégyrique de Jeanne d'Arc. — Il est, semble-t-il, bien difficile à ceux qui ont étudié à un titre quelconque l'histoire du XVe siècle, de résister à l'attrait qu'offre la grande figure de Jeanne d'Arc. Nos principaux historiens modernes, MM. Quicherat, Wallon, Luce, Sepet, ont tenu à honneur de contribuer à la glorification de la vierge de Domremy devant la France contemporaine qui, nous aimons à le reconnaître, n'a pas oublié sa libératrice. Nous en trouvons la preuve dans la nombreuse assistance qui, il y a quelques semaines, entourait à Orléans la chaire où Mgr Perraud, évêque d'Autun, était appelé pour la seconde fois à prononcer l'éloge de Jeanne d'Arc, à l'occasion des fêtes données en l'honneur de la délivrance de la ville. A cette date même, notre collaborateur M. Stein publiait chez Herluison, à Orléans, *Le Panégyrique de Jeanne d'Arc prononcé dans l'église Sainte-Croix d'Orléans, le dimanche 8 mai 1672* (gr. in-8 de XII-24 p.). Ce panégyrique, resté jusqu'à ce jour inédit, a été retrouvé par M. Stein dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale (fonds français, n° 24,719, fol. 593), au milieu d'un grand nombre de pièces diverses, réunies sous ce titre fort vague : « Ouvrages classiques. » Le titre même du panégyrique, qui indique la date exacte à laquelle il fut prononcé, ne donne pas le nom de l'auteur. M. Stein l'attribue avec vraisemblance à un oratorien, et croit pouvoir mettre en avant le nom du Père Senault, né à Anvers (Belgique), alors supérieur général de l'Ordre et ancien supérieur de l'Oratoire d'Orléans. Ce morceau

d'éloquence religieuse n'est pas sans valeur littéraire, et il nous paraît opportun d'en citer la dernière phrase : « L'Église, qui par son oracle a justifié la mémoire de Jeanne d'Arc, et qui a reconnu sa foi, sa pureté, son innocence, ce qui, certes, est une canonisation bien solennelle, l'Église, dis-je,... entend que nous la réclamions comme une sainte, que nous la conjurions qu'après nous avoir délivrés de nos ennemis visibles, elle nous défende contre les invisibles... » Des cinquante-deux panégyriques de Jeanne d'Arc, actuellement imprimés, celui du 8 mai 1672 est le plus ancien, et, comme celui du 8 mai 1887, il est l'œuvre d'un oratorien. — Nous ne sortirons pas de l'Orléanais en signalant ici une autre brochure de M. H. Stein : *Préparatifs faits en 1608 pour l'entrée de la reine Marie de Médicis à Chartres. Comptes et documents publiés d'après les archives municipales de la ville de Chartres* (Orléans, H. Herluison, gr. in-8 de 32 p.). Après avoir parcouru ces comptes très détaillés, on ne peut s'empêcher de regretter vivement que Marie de Médicis n'ait pas tenu la promesse qu'elle avait faite aux bons bourgeois d'Orléans; tout était prêt pour une réception magnifique; mais la reine se fit excuser et la ville en fut pour ses frais, soit 2,829 livres 10 sous 4 deniers.

PARIS. — M. Léopold Delisle vient de publier, en tirage à part, une remarquable étude sur les *Exemplaires royaux et princiers du Miroir historial* (Extrait de la *Gazette archéologique* de 1886). Paris, A. Lévy, 1886, gr. in-4 de 17 p.). Il s'agit, pour employer les expressions de M. Delisle, de la vaste compilation d'histoire universelle connue sous le titre de *Miroir historial*, c'est-à-dire de la traduction française du célèbre *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, traduction exécutée par Jean du Vignay, hospitalier de l'ordre du Haut-Pas, à la demande de Jeanne de Bourgogne, première femme du roi Philippe de Valois. M. Delisle établit que la traduction du Miroir historial doit être rapportée aux années 1332 et 1333. Il décrit les deux exemplaires conservés à la Bibliothèque nationale dans le fonds français sous les nos 316, 312 à 314, et l'exemplaire que possède la Bibliothèque de l'Université de Leyde. La très importante notice de M. Delisle est accompagnée de quatre planches.

— Le tome V du *Mistère du Vieil Testament*, publié pour la Société des anciens textes français, par M. le baron James de Rothschild, vient d'être mis en distribution (Paris, Firmin-Didot, in-8 de CLVI-362 p.).

— M. Noël Valois, notre collaborateur, a extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France* quelques pages sur *le Privilège de Chalo-Saint-Mard*, cette « exemption totale des impôts » dont jouirent les descendants d'Eudes Le Maire, dit Chalo-Saint-Mard, originairement à Étampes et aux environs, puis à Pons, exemption remontant, disait-on, à 1191. M. Valois n'a pas eu de peine à prouver que c'était là une vraie « mystification, » dont furent victimes, depuis Philippe VI jusqu'à Louis XV, le trésor et l'administration du royaume (Paris, Alph. Picard, 1887, in-8 de 42 p.).

— M. Henri Pinaut a extrait du même *Annuaire-Bulletin* toute une collection de *Lettres d'Emeric Bigot à Gilles Ménage et à Ismaël Bouilliaud, au cours de son voyage en Allemagne, lors de l'élection de l'empereur Léopold Ier* (1657-8). (Paris, Alph. Picard, 1887, in-8 de 33 p.).

— Notre collaborateur M. l'abbé Ulysse Chevalier prépare en ce moment un *Répertoire de la poésie liturgique*, dans lequel il signalera les innombrables pièces de poésie latine (proses, hymnes, tropes, sequences, etc.), qui remplissent les breviaires et missels suivis jusqu'à ce jour dans l'Église catholique.

— M. Émile Du Boys vient de faire un tirage à part de la lettre inédite de

Jacques Amyot au roi Henri III, datée de 1586, qu'il a publiée dans le *Bulletin du bibliophile* (Paris, Techener, 1886, in-8 de 4 p.).

— M. Claudius Popelin, le « maître émailleur, » va publier un recueil de 240 sonnets illustrés par lui-même.

— M. Frédéric Plessis travaille à une nouvelle métrique latine, qui prendra place dans la collection classique de l'éditeur Klincksieck.

— Parait en ce moment un nouveau fascicule de la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome : La Bibliothèque du Vatican au* XV*e siècle*, contributions à l'histoire de l'humanisme, par M. E. Müntz, avec la collaboration de M. Paul Fabre, maître de conférences à la Faculté des lettres de Douai.

— La nouvelle édition, donnée par la librairie académique Perrin, de l'ouvrage de M. Camille Rousset, *le Comte de Gisors, 1732-1758, étude historique*, est une réimpression de l'ouvrage qui a été analysé en 1868 dans le tome I (p. 163) du *Polybiblion*, par M. E. Boutaric. Nous nous contenterons donc de rappeler que la seule biographie du jeune comte de Gisors, fils unique du maréchal de Belle-Isle, tué à Crefeld, en juin 1758, à l'âge de vingt-six ans, est loin de remplir les 522 p. in-8 dont se compose cet ouvrage. Bien que les rares qualités dont la nature l'avait doué eussent rendu le comte de Gisors digne des faveurs dont il fut comblé, son histoire ne forme qu'un épisode, fort attachant d'ailleurs, de l'intéressant récit de M. Rousset, qui renferme en réalité tous les détails de l'histoire militaire de cette époque et une étude approfondie de la triste campagne du Hanovre.

— M. Victor du Bled prépare une *Histoire de la Commune de Paris, de 1789 à 1794*, pour laquelle il a réuni de nombreux documents inédits.

— On annonce que M. Édouard Simon doit publier chez Ollendorff une *Histoire du prince de Bismarck (1847-1887)*.

— En cours de publication, chez Quantin, un ouvrage illustré intitulé : *Les Environs de Paris*, qui paraît par livraisons hebdomadaires et formera un volume gr. in-8, renfermant 500 dessins exécutés par M. G. Fraipont, avec texte par M. Louis Barron. L'ouvrage sera complet en 25 livraisons, qui se vendent 1 fr. 25 chacune.

— Nous apprenons qu'on prépare, à la librairie Renouard, un volume in-18 de M. Paul Bosq sur Versailles et les Trianons. D'autre part, M. Pierre de Nolhac va publier, dans la revue *Les Lettres et les Arts*, une série d'articles sur les mêmes sujets, avec une luxueuse illustration. Il faut se féliciter que l'attention publique soit attirée de divers côtés sur ces palais historiques, au moment où les Chambres vont être, dit-on, saisies de projets relatifs à leur conservation.

— Dans son volume intitulé : *Alexandre Lenoir, son journal et le musée des monuments français*, M. Courajod, conservateur au musée du Louvre, publie des notes et documents rédigés par Lenoir lui-même, et où l'on trouve l'histoire de ce musée des monuments français qu'il avait créé pour sauver certaines pièces artistiques menacées de la destruction. Le musée fut supprimé en 1816; mais M. Courajod a pu, grâce à ses recherches personnelles, compléter l'exposé de Lenoir et nous renseigner sur les monuments d'architecture alors dispersés dans nos édifices publics.

— A la fin de mai a été livrée aux souscripteurs la deuxième livraison du *Supplément à l'Iconographie générale et méthodique du costume du IV*e *au XIX*e *siècle (315-1813)*, contenant 10 nouvelles planches gravées à l'eau-forte par M. Raphaël Jacquemin (Paris, Nadaud, petit in-fol.).

— M. Flandrin vient de faire paraître à la librairie Hachette un *Inven-*

taire des pièces dessinées ou gravées, composant le fonds du Saint-Esprit de la collection de P. Clairambault, conservée à la Bibliothèque nationale. Cet inventaire, qui comprend environ cinq mille pièces, a été dressé avec une remarquable précision; l'auteur a ainsi attiré l'attention des archéologues et des érudits sur un grand nombre de curiosités artistiques restées inconnues jusqu'à ce jour.

— La *Gazette archéologique*, fondée par M. J. de Witte et Fr. Lenormant et dirigée en dernier lieu par MM. J. de Witte et Robert de Lasteyrie, professeur d'archéologie à l'École des chartes, sera désormais publiée sous les auspices de M. Louis de Ronchaud, directeur des musées nationaux et de l'École du Louvre, par M. E. Babelon et E. Molinier. Une modification opérée dans le sous-titre de la *Gazette archéologique*, qui de *Recueil de monuments de l'antiquité et du moyen âge* devient *Revue des musées nationaux*, annonce que la nouvelle rédaction entend faire connaître à ses lecteurs les richesses contenues dans tous nos grands dépôts artistiques et les tenir au courant de leurs remaniements intérieurs.

— M. Th. Homolle a extrait des *Archives des missions scientifiques et littéraires* (3e série, tome XIII), son *Rapport sur une mission archéologique dans l'île de Délos* (Paris, imp. nationale, in-8 de 51 p. et planche).

— Dans sa brochure intitulée : *Les Ennemis de Wagner, à propos des représentations de « Lohengrin » à l'Éden-Théâtre* (Paris, A. Dupret, in-12 de 35 p.), M. Paul Verdun accuse les Wagnériens d'avoir par leur trop grand zèle éloigné longtemps le public des œuvres du maître allemand et maltraite assez durement les « jeunes chauvins » auxquels l'auteur d'*Une capitulation* est antipathique. Il espère d'ailleurs que les Français finiront par apprécier la musique wagnérienne.

— Nous allons avoir prochainement une nouvelle traduction du *Faust*. Elle est destinée à la petite bibliothèque elzévirienne de Lemerre, et a pour auteur M. Camille Benoit. Le même écrivain vient de faire paraître chez Charpentier un volume très curieux extrait des œuvres de Richard Wagner et intitulé : *Musiciens, poètes et philosophes*.

— M. Alexandre Celier a extrait de la *Revue catholique des institutions et du droit* le rapport qu'il a présenté au Congrès des jurisconsultes catholiques à Lille (Paris, G. Pedone-Lauriel, in-8 de 21 p.). Dans ce rapport, intitulé : *Essai sur l'administration locale en Italie et en Espagne. Étude de législation comparée*, l'auteur « a essayé de faire connaître, dans leurs grandes lignes, les institutions locales des deux peuples dignes, sinon d'être proposés à notre imitation, du moins de fixer notre attention. »

— Vient de paraître le quatrième fascicule du *Code civil* annoté par M. Ed. Fuzier-Herman, avec la collaboration des rédacteurs du *Recueil général des lois et des arrêts et du journal du palais* (gr. in-8). Ce fascicule, qui forme la deuxième partie du tome II de l'ouvrage, est consacré au commentaire de la fin du Titre I du Livre III du Code civil (articles 813-892 : Des successions) et à celui du premier article du Titre II de ce même Livre III : Des donations entre vifs et des testaments.

— Nous avons reçu deux nouveaux fascicules des *Mémoires et Documents scolaires publiés par le musée pédagogique*. Le n° 17 renferme un *Rapport* de M. B. Buisson sur *l'Instruction publique à l'exposition universelle de la Nouvelle-Orléans* (Paris, librairie Chaix, in-8 de 295 p.). Nous ne saurions adopter toutes les conclusions de ce *Rapport*, dans lequel le souci de l'éducation physique de l'enfant l'emporte beaucoup trop sur la préoccupation de son éducation intellectuelle. D'ailleurs, le « surmenage » dont on

commence à se plaindre, ne semble pas inquiéter M. B. Buisson, et on pourra l'éviter, croit-il, « en faisant passer souvent les enfants de la classe à l'atelier, ou en introduisant de plus fréquentes interruptions du travail mental, sous forme de jeux et promenades au grand air, d'exercices de gymnastique douce, accompagnée d'une musique apaisante, enfin en diminuant la compression disciplinaire et l'aiguillonnement de l'émulation. » Il est clair que nos pédagogues modernes visent de plus en plus à remplacer les abécédaires par une « gymnastique douce » et les leçons de lecture par « une musique apaisante. » Le fascicule n° 20 est rempli par les *Règlements organiques de l'enseignement primaire* (Paris, Imp. nationale, in-8 de LI-429 p.), adoptés dans la session de décembre 1886-janvier 1887 du Conseil supérieur de l'instruction publique.

— Nous n'avons plus à recommander à nos lecteurs l'*Annuaire de l'enseignement libre* (Paris, Gaume, in-16 de 612-18 p.), qui est arrivé à sa douzième année. Tous les pères de famille qui entendent surveiller sérieusement l'éducation de leurs enfants y trouveront une foule d'indications précieuses. Toutefois nous croyons utile d'attirer l'attention des directeurs de l'*Annuaire* sur une partie très importante et qui nous paraît négligée : la bibliographie des ouvrages d'enseignement est insuffisante.

— La librairie médicale d'A. Maloine a récemment mis en vente une *Bibliographie méthodique des livres de médecine, chirurgie, pharmacie, art vétérinaire, etc., 1860-1887* (in-8 de 48 p. à 2 col.). A cette *Bibliographie* est jointe une table générale des noms d'auteurs.

— M. Henry Couriot, ingénieur des arts et manufactures, vient de publier chez Ch. Leroy, à Paris, un travail fort intéressant sur *la Mobilisation et les houillières* (in-4 de 24 p.). L'auteur, après avoir exposé la situation de la France sous le rapport des mines en temps de paix et en temps de guerre, conclut à l'assimilation des mineurs aux employés et ouvriers des chemins de fer en ce qui concerne le service militaire.

— Signalons les brochures suivantes, qui nous ont été adressées : *Robert de Mun (1839-1887)*; par Mme Augustus Craven (Paris, librairie académique Perrin, in-8 de 23 p.); — *Le Repos du dimanche dans les forges-laminoirs*, par M. H. André (Nouvelle édition, aux bureaux de l'*Association catholique*, in-8 de 24 p.); — *« Quis ut Deus? » Les Mensonges de la Franc-Maçonnerie*, par M. Jean-Baptiste Dupuy (Paris, Propagande populaire catholique, in-16 de 33 p.); — *Réponse de la boulangerie française à Monsieur Léon Maurice, député du Nord, à l'occasion des allégations sur le prix de vente du pain en France et sur l'utilité de la taxe, contenues dans son discours du 19 février 1887* (*S. l.*, mars 1887, in-8 de 13 p. Signé : Ramé, président de la boulangerie française; Péchégut, vice-président, etc.); — *Le Crédit mutuel agricole. Rapport présenté au Conseil de la Société des agriculteurs de France, au nom de la Commission permanente de la section d'économie et de législation rurales*, par M. Louis Milcent (Paris, au siège de la Société, in-8 de 20 p.).

ARTOIS. — M. l'abbé A. Deramecourt a terminé son grand ouvrage sur *le Clergé du diocèse d'Arras, Boulogne et Saint-Omer pendant la Révolution (1789-1802)*. Le tome IV qui vient de paraître porte pour titre spécial : *la Dernière persécution; la Restauration du culte;* il renferme les tables générales des noms de personnes et de lieux contenus dans les quatre volumes (Paris, Bray et Retaux, in-8 de VII-588 p.).

BRETAGNE. — M. J. Trévédy a fait paraître en tirage à part les *Lettres* qu'il a publiées dans le journal *l'Océan* sur *la géographie et l'histoire de la Bretagne et du Finistère. Réponse aux auteurs de la « Géographie-atlas du Finistère »*

(Brest, in-12 de 65 p.). Dans ces *Lettres*, M. Trévédy a pris la peine de réfuter une à une les nombreuses erreurs contenues dans un manuel d'histoire du Finistère destiné aux écoles primaires du département. C'est là un utile travail et nous le félicitons de l'avoir entrepris. Malheureusement ses observations n'ont pas été prises en considération et la seconde édition de la *Géographie-Atlas du Finistère* n'est pas meilleure que la première, ainsi qu'il le fait remarquer dans ses *Nouvelles lettres sur la géographie et l'histoire de la Bretagne et du Finistère. Réponse aux auteurs de la « Géographie-atlas du Finistère »* (seconde édition), publiées dans l'*Union monarchique*, de Quimper, et tirées à part (Quimper, imp. d'A. de Kérangal, in-12 de 14 p.).

— M. R. Frain de la Gaulayrie a fait imprimer chez Gùays, à Vitré, une brochure in-4 de 99 p., contenant *Vingt-trois lettres adressées par l'intendant général de la maison de la Trémoille à l'advocat fiscal de la baronnie de Vitré (1690-1700)*.

— A paru à Nantes (imp. du Commerce), une courte description de *la Crypte de la cathédrale de Nantes* (in-8 de 5 p.)

CHAMPAGNE. — M. le comte de Riocourt publie dans la *Revue de Champagne et de Brie* un inventaire sommaire des *Archives des actes de l'état civil de Châlons-sur-Marne*, qui compte déjà 312 articles et s'étend jusqu'au 22 mai 1759.

COMTAT-VENAISSIN. — Sous ce titre : *Clairier, véritable emplacement d'Aeria*, M. l'abbé Ferdinand Saurel vient de publier une nouvelle brochure de 62 p., gr. in-8, pour défendre contre certaines objections, sa thèse relative à l'emplacement de l'antique cité de la Gaule narbonnaise. M. l'abbé Saurel avait fait paraître, il y a deux ans, sur ce sujet, une excellente étude, solidement motivée, d'où il résultait que Aeria était bien cette ville gallo-romaine qui avait existé jadis sur le mont Clairier, près de Malaucène (Vaucluse). La nouvelle brochure dont nous annonçons la publication confirme victorieusement cette thèse.

FRANCHE-COMTÉ. — La Société d'Émulation du Doubs a récemment publié le tome dixième de la cinquième série de ses *Mémoires* (année 1885). On y remarque notamment : *Le libraire Fantet et le Parlement de Besançon*, par M. Déy; — *Les Arènes de Vesontio et le square archéologique du canton nord de Besançon*, par M. A. Castan; — *Les Capitoles provinciaux du monde romain*, par le même (importante étude de 233 pages, avec pl.). Notons aussi les discours prononcés à l'occasion de l'*Inauguration à Alaise du buste d'Alphonse Delacroix*. On sait que M. A. Delacroix est l'archéologue qui, le premier, a cherché à établir que le village d'Alaise (Doubs), près Salins (Jura), était la véritable Alésia de César et de Vercingétorix.

GUYENNE. — M. Georges Tholin a publié, dans le *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, un Mémoire intitulé : *Les Ordonnances de police des Consuls d'Agen* (gr. in-8 de 11 p., tirage à part). L'ensemble des ordonnances de police des Consuls d'Agen, de 1550 à 1600, fournirait un volume qui serait bien instructif. Comme M. de Luçay, qui a présenté au Comité un rapport très favorable sur la publication de M. Tholin, nous voudrions que le savant archiviste de Lot-et-Garonne mît en lumière tout cet ensemble de documents qui nous révèlerait bien des choses sur le XVIe siècle. Le texte de l'ordonnance du 18 août 1565, que M. Tholin nous donne comme spécimen (p. 3-11), est très détaillé. On y voit que les habitants de la ville d'Agen se plaignaient des prix excessifs et toujours croissants des vivres et autres denrées.

— Le tome X de la deuxième série du *Recueil des travaux de la Société*

d'agriculture, sciences et arts d'Agen vient de paraître (Agen, imp. Ve Lamy, 1887, in-8 de 402 p.). Ce volume contient : *Essai sur les limites de la Juridiction d'Agen au moyen âge et sur la condition des forains de cette juridiction*, par M. Georges Tholin ; — *Le Couvent des Sœurs de Saint-Joseph ou des pauvres filles orphelines d'Agen 1641 à 1818*, par M. l'abbé Hébrard ; — *Le Sud-ouest de la Gaule sous le Haut et le Bas-Empire*, par M. J.-F. Bladé ; — *Théophile de Viau. Étude biographique, avec une pièce de vers inédite et un tableau généalogique*, par M. J. Andrieu ; — *Jeanne d'Arc. Simple récit. 3e et dernière partie. Le Martyre*, par feu M. J.-B. Goux, dont le poème laissé imparfait a été revu et complété par un ami de l'auteur, M. Ad. Magen.

LANGUEDOC. — Notre excellent collaborateur M. Firmin Boissin a prononcé le 30 mars dernier, à l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, lors de sa nomination comme mainteneur, un discours intitulé : *Le Midi littéraire contemporain*, tout rempli de science et d'esprit. S'il n'est pas écrit dans « la langue de Mireille, » il est vraiment bien l'œuvre d'un de ces « enfants des chauds soleils, nourris du sang des vignes. » (Toulouse, Douladoure Privat, 1887, in-8 de 33 p.).

— Dans sa séance du 5 mai, le Comité de l'art chrétien, à Nîmes, sous la présidence de Mgr l'évêque, a entendu une très intéressante lecture d'un de ses membres, M. le docteur Puech, sur *Mgr Pierre de Valernod, ancien évêque de Nîmes (1594-1625)* ; le savant auteur s'est attaché surtout à faire connaître le texte d'un mandement inédit de ce prélat, relatif à l'abjuration de Henri IV, et à en établir l'authenticité. Cette pièce importante, la seule qu'on ait retrouvée jusqu'ici d'un si long épiscopat, figure à la bibliothèque de la ville de Nîmes, dans un recueil de documents au milieu desquels elle est confondue sans aucune marque évidente qui la distingue.

LIMOUSIN. — Le nouveau fascicule du recueil de M. Émile Fage, *Le Vieux Tulle*, est orné d'un dessin de M. Forestier, représentant l'église du collège (Tulle, imp. Crauffon, 1887, in-8 de 94 p.). L'auteur nous fait connaître successivement les cinq périodes de l'histoire de l'établissement : 1° le premier collège communal ; 2° le collège des jésuites ; 3° le collège des théatins ; 4° l'école centrale et l'école secondaire ; 5° enfin le collège communal actuel. C'est la plus importante des monographies consacrées jusqu'à ce jour par M. Fage à sa ville natale. L'auteur a tiré bon parti de nombreux documents imprimés ou manuscrits. Parmi ces derniers, mentionnons le livre de raison du grand-père d'Étienne Baluze dont M. Louis Guibert prépare la publication.

— M. René Fage avait raconté déjà le commencement de l'histoire du point de Tulle qui, patronné par Étienne Baluze, fit son apparition à Paris en 1696 et y obtint un rapide succès. Il complète aujourd'hui son travail de 1882 dans une brochure intitulée : *Un Atelier de dentelles au XVIIIe siècle* (Tulle, 1887, in-8 de 14 p.).

LORRAINE. — Ajoutons à la longue liste des publications de M. Léon Germain une nouvelle brochure relative à *Dun-sur-Meuse* (Montmédy, imp. de P. Pierrot, in-8 de 38 p.), dans laquelle il a consigné le résultat d'excursions épigraphiques dans cette ville, et principalement dans l'église de la Nativité. M. L. Germain a relevé avec un soin minutieux toutes les inscriptions qui lui ont paru dignes de fixer l'attention.

— Le libraire Alphonse Picard, de Paris, annonce la prochaine publication d'un *Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle*, par M. N. Quépart — *lisez :* René Paquet — (gr. in-8 de 600 p. à 2 col.). C'est un supplément à la *Biographie de la Moselle*, de Bégin, qui contiendra des rensei-

gnements variés sur les personnes notables de la région, sur leurs fonctions ou professions, sur leurs titres et leurs œuvres, etc.

LYONNAIS. — M. l'abbé Élie Blanc a extrait de *la Controverse et le Contemporain* son mémoire sur *l'Hypnotisme* (Lyon, Vitte et Perrussel, in-8 de 31 p.). M. l'abbé Blanc signale les dangers que présentent les suggestions hypnotiques et réprouve, à juste titre, la condescendance de certaines personnes à se soumettre à ces sortes d'expériences. Il rappelle les paroles prononcées par M. A. Desjardins à l'Académie des Sciences morales et politiques : « L'hypnotisé n'a pas le droit de se laisser hypnotiser. Il enfreint une loi élémentaire en se plaçant à la disposition absolue de l'hypnotisant. » Il y a là évidemment un danger social contre lequel on ne saurait trop se mettre en garde.

— A paru le tome III de l'*Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Lyon, antérieures à 1790* (Trévoux, imp. Jeannin, gr. in-4 à 2 col.), qui a été rédigé par MM. C. Guigue, J. Vaësen et G. Guigue, successivement chargés du classement de cet important dépôt.

NORMANDIE. — Notre collaborateur M. Alfred Bligny et M. Julien Loth ont traité un sujet fort curieux : *Le Sel en Normandie au XVIIIe siècle,* dans une séance de l'Académie des arts, sciences et belles-lettres de Rouen, où notre collaborateur venait d'être admis (Rouen, E. Cagniard, 1887, in-8 de 63 p.).

— La Société des bibliophiles normands va mettre en distribution un essai de traduction en vers burlesques d'une pièce intitulée : *Excidium Augi,* publié avec une notice par Stéphano de Merval (Rouen, imp. E. Cagniard, 1887).

— M. l'abbé F. E. Leherpeur-Dupray a mis sous presse et va faire paraître à bref délai, une *Petite histoire de la ville de Caen de 1753 à 1781, avec quelques excursions en dehors de cette période, suivie d'une lettre de M. de Fontette, intendant de la généralité de Caen, à M. le marquis de Brassac.* Ce marquis de Brassac appartenait à l'ancienne maison de Galard de Béarn, originaire du Midi.

— A l'occasion du 4e centenaire de l'introduction de l'imprimerie à Rouen, une curieuse exposition typographique vient de s'ouvrir dans cette ville, sous les auspices d'un comité de bibliophiles; M. l'abbé Sauvage a réuni dans la bibliothèque du Chapitre de la cathédrale les types des principaux livres imprimés à Rouen, depuis 1487. A cette exposition a été réservée une salle qui ne renferme que des éditions de Pierre Corneille; on y voit, à côté d'un acte transcrit en entier de la main du poète rouennais, pour protester contre une création d'office, en sa qualité d'avocat du roi près la Table-de-marbre de Rouen, un exemplaire de l'*Imitation de Jésus-Christ*, corrigé par le traducteur lui-même. L'exposition a été inaugurée le 16 mai par Mgr Thomas, archevêque de Rouen.

— Vient de paraître à Bernay (Vve Lefèvre, in-12, 36 p.) *l'église de la Couture au XVIIIe siècle,* par M. L. Boivin-Champeaux.

ORLÉANAIS. — Sous le titre de : *Genabum et la statue de Vercingétorix*, vient de paraître une *Protestation* (Orléans, in-4 de 4 p.), datée du 6 mai et signée par les présidents des trois sociétés savantes d'Orléans, M. Eug. Bimbenet, M. l'abbé Hautin, vicaire-général, et M. Tranchan, contre une grave erreur historique commise par l'administration municipale de Gien, laquelle a ouvert une souscription nationale pour ériger une statue à Vercingétorix, en rappelant que la ville de Gien « la première se souleva contre la domination de Rome. » Les auteurs de la protestation font observer, avec raison,

que Gien n'est pas l'antique *Genabum*, que, d'après la Commission de la carte des Gaules, dont l'opinion est partagée par les critiques les plus compétents, c'est au point précis où est aujourd'hui Orléans, que doit être inscrit le nom glorieux de *Genabum*, et que, comme l'a déclaré feu M. de Caumont (*Bulletin monumental*), « vouloir placer *Genabum* à Gien, après de si incontestables motifs en faveur d'Orléans, serait faire preuve d'un entêtement bizarre et impardonnable. »

PROVENCE. — M. Georges Maurin a écrit un intéressant chapitre de l'histoire des *Pirates barbaresques et le commerce français aux* XVII*e et* XVIII*e siècles* (Nîmes, 1887, in-8 de 24 p. Extrait de la *Revue du Midi*, février 1887). L'auteur nous montre les Corsaires opérant sur nos côtes des débarquements inopinés, pillant les églises et les châteaux, enlevant les habitants isolés; surprenant, par exemple, et emmenant le cuisinier de l'évêque de Marseille avec les bagages et le train de sa maison; ravissant une autre fois deux femmes de Saint-Tropez. L'étude s'appuie sur les meilleurs documents. M. Maurin a retrouvé à la bibliothèque inguimbertine de Carpentras un important rapport confidentiel de M. de Seguiran, rapport que n'a pas connu Eugène Sue quand il a édité la correspondance d'Henri de Sourdis.

— M. J.-A. Aubenas a publié une notice sur le *Musée municipal de Fréjus*, qui renferme l'explication des antiquités conservées dans cet établissement. (Fréjus, imp. Chailan, in-16 de 120 p.).

SAINTONGE. — M. D. d'Aussy a réuni, sous le titre de : *Saint-Jean d'Angély au* XVII*e siècle* (Saint-Jean d'Angély, 1887, gr. in-8 de 32 p.), deux études fort intéressantes : *Une promenade en 1615* et l'*Administration municipale de 1621 à 1693*. La promenade en 1615 est une pittoresque description de Saint-Jean d'Angély. M. d'Aussy a reconstitué la physionomie de cette ville au commencement du règne de Louis XIII. On remarquera surtout les pages consacrées à l'hôtel de Rohan, où abondent les détails curieux et où tout l'ameublement semble photographié. L'étude sur l'Administration municipale de 1621 à 1693, faite d'après les documents les plus sûrs, complète fort bien le travail récent de M. Saudau sur *Saint-Jean d'Angély*.

ALSACE-LORRAINE. — Paraîtra prochainement un ouvrage de M. Ch. Foltz, intitulé : *Souvenirs historiques du vieux Colmar, suivis d'une courte notice biographique des hommes distingués de cette ville.*

ALLEMAGNE. — La deuxième partie de l'ouvrage du Dr Bailleu sur les relations de la Prusse et de la France de 1795 à 1807 vient de paraître chez Hirzel, à Leipzig; elle contient les correspondances diplomatiques et porte pour titre : *Preussen und Frankreich von 1795-1807. Diplomatische Correspondenzen* (in-8).

— Le quatrième volume de l'*Histoire contemporaine* du Dr Bulle, embrassant les quinze années écoulées de 1871 à 1885, a été mis tout récemment en vente chez Veit, à Leipzig, en tirage à part (in-8).

— Signalons la récente apparition du tome VII des Documents pour servir à l'histoire de l'électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg, publiés par M. Hirsch : *Urkunden und Actenstücke zur Geschichte des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg* (Berlin, G. Reimer, in-8).

— M. Bartsch a catalogué et décrit les manuscrits en haut-allemand de la Bibliothèque de l'Université de Heidelberg dans un volume qui vient d'être mis en vente à la librairie Koester, sous ce titre : *Die altdeutschen Handschriften der Universitätsbibliothek in Heidelberg, verzeichnet und beschrieben* (in-4).

— Dans le huitième volume du *Goethe-Jahrbuch* (1887), M. Th. Süpfle, de

Heidelberg, commence une série d'études sur l'influence de Goethe dans la littérature française. Ce premier travail est consacré à *Clavigo* et à *Werther;* l'auteur y passe en revue les traductions et les imitations de *Werther* dans notre littérature.

— M. P.-E. Richter a publié un supplément au catalogue de la Bibliothèque royale de Dresde.

— Le professeur Wessely, va composer un catalogue critique des gravures des artistes les plus célèbres.

— Vient de paraître le second volume du Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Bamberg.

— M. E. Sallwurk a consacré un ouvrage à l'éducation des filles en France : *Fénelon et la littérature relative à l'éducation des filles en France depuis Claude Fleury jusqu'à Madame Necker de Saussure.*

— Signalons l'*Histoire du roman français au XVIIe siècle*, de M. H. Koerting.

ANGLETERRE. — En cours de publication chez Macmillan et Cie, un important ouvrage littéraire : *New History of English literature;* le second volume annoncé, *Elizabethan Literature*, dû à M. G. Saintsbury, doit paraître à bref délai.

— On annonce la publication à la librairie Cassell d'un *Dictionary of religion,* véritable encyclopédie religieuse, contenant l'exposé des diverses doctrines religieuses et tout ce qui concerne les sectes, les hérésies, les termes ecclésiastiques, l'histoire, la biographie, etc.

AUTRICHE. — Un psautier de 1459, imprimé par J. Fust et Scheffer, a été découvert dans la bibliothèque de M. le comte Guillaume de Westerholt-Gysenberg à Fregenthurn, en Autriche. L'édition du psautier de 1457 n'existe plus qu'à 8 exemplaires, dont le plus beau se trouve dans la bibliothèque impériale de Vienne. Il y a 13 exemplaires de la seconde édition du psautier ou de celle dont nous venons de parler; huit se trouvent en Angleterre, trois en Allemagne, un en France et enfin un en Autriche. L'exemplaire de 1459 a 136 feuillets; il est imprimé sur parchemin comme les exemplaires de la première édition; mais le format (in-folio) est plus grand et les psaumes mieux disposés.

DANEMARK. — Vient de paraître : *Catalogue des manuscrits danois, islandais, norvégiens et suédois de la Bibliothèque nationale de Paris,* par Olaf Skæbne (Skalholt, P. Hammer Bogtrykkeri, 1887, in-8 de VIII-21 p.). Nous y apprenons que le fonds de manuscrits en langues du Nord qui est conservé au Cabinet de Paris, se compose de vingt-huit volumes, et que les premiers volumes qu'ait possédés l'ancienne bibliothèque du roi furent dus au zèle du comte de Plélo, ambassadeur en Danemark de 1729 à 1734. Mais il faut que les bibliographes se tiennent en garde contre le nom de l'auteur : le prétendu savant danois, auteur de ce minutieux catalogue, pourrait être, si nous sommes bien informés, le zélé bibliographe français M. Henri Omont.

ESPAGNE. — Nous avons lu dans les journaux de Madrid le récit enthousiaste d'une conférence que Mme Pardo Bazan a faite à l'Athénée, sur la Russie et ses romanciers, dont elle n'avait que très peu parlé dans son remarquable livre *la Cuestion palpitante*, traduit par M. Albert Savine sous ce titre : *Le Naturalisme.* — *La Epoca*, *El Resumer*, *El Imparcial*, sont d'accord pour constater l'immense succès obtenu par Mme Bazan qui, pendant plus de deux heures, a tenu la foule de ses auditeurs sous le charme de sa parole éloquente. Deux autres conférences ont eu lieu depuis; elles ont, ainsi que

la première, été publiées en deux petits volumes dont le *Polybiblion* parlera sans doute à ses lecteurs (*La Revolucion y la novela en Rusia*) (Madrid, M. Tello, 1887, in-16 de 152 et 159 p.), et que nous voulons dès à présent signaler à leur attention.

— L'*Apologie scientifique de la foi chrétienne*, qui a pour auteur notre collaborateur M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet, et qui a été publiée sous les auspices de la Société bibliographique, vient d'être traduite en espagnol par M. Polo y Peirolon, l'un des écrivains catholiques les plus connus actuellement en Espagne, et plusieurs évêques, entre autres le cardinal Gonzalès, archevêque de Séville, annonçent l'intention d'introduire cet ouvrage dans leurs grands séminaires, et d'en faire à certains égards comme un manuel des études qu'on y enseigne.

Italie. — M. Eugène Rendu a publié dans la *Revue bleue* (n° 13), un nouvel article sur la question romaine, intitulée : *Deux « non possumus »; la Papauté et l'Italie.*

— M. F. Novati, qui vient d'être nommé professeur à l'Université de Palerme, publie dans le dernier fascicule du *Giornale storico della letteratura italiana* un important travail bibliographique : *I Codici Trivulzio-Trotti*. Il s'agit d'une partie de la célèbre collection de manuscrits des princes Trivulzio, au nombre de cent-vingt volumes, qu'on peut considérer aujourd'hui comme perdue pour l'Italie et même pour l'Europe. Mise en vente à Milan et n'ayant pas trouvé acquéreur, cette collection est aujourd'hui en Amérique, et une portion a déjà été vendue aux enchères à New-York, le 28 novembre dernier. M. Novati, qui avait pu examiner les manuscrits à Milan et prendre des notes abondantes sur plusieurs d'entre eux, publie ces notes dont les érudits lui sauront gré.

— Dans le même *Giornale* est un travail de M. Vittorio Cian sur les *Rapports du cardinal Bembo avec Isabelle d'Este*, la célèbre marquise de Mantoue, d'après de nombreux documents d'archives.

— On annonce une refonte très augmentée des *Annales de l'imprimerie des Alde* de Renouard, qui est préparée par M. Romagnoli.

— A signaler deux nouveaux travaux de M. A. Bertolotti, directeur des Archives de Mantoue. L'un, extrait du *Buonarroti*, intéresse surtout les curieux : *Divertimenti pubblici nelle feste religiose del secolo XVIII dentro e fuori delle porte di Roma* (Rome, 1887, in-4 de 32 p.). L'autre, paru d'abord dans la *Rivista di dicipline carcerarie*, a plus d'intérêt pour l'histoire générale des mœurs; il est intitulé *La schiavitù in Roma del secolo XVI al XIX* (Rome, 1887, in-8 de 43 p.) et appuyé de pièces tirées des Archives d'État à Rome.

— M. Gaudenzio Claretta a publié, dans la livraison de janvier-février du *Giornale ligustico di archeologia, storia e letteratura*, dirigé par MM. Belgran et Neri, un article intitulé : *I Genovesi alla corte di Roma negli anni luttuosi delle loro controversie con Luigi XIV (1678-1685)* qui a fait l'objet d'un tirage à part (Genova, tip. Sordo-Muti, in-8 de 26 p.).

— Signalons un travail de M. Marcello Cipollina sur les Archives de l'État à Gênes : *Brevi cenni sugli archivi di stato in Genova* (Genova, Colombo, in-4 de 18 p.)

Pays-Bas. — Le *Dietsche Warande*, rédigé depuis trente-deux ans par M. le chevalier J.-A. Alberdingk-Thijm, à Amsterdam, aura désormais pour directeur M. le Dr Paul Alberdingk-Thijm, professeur à l'Université de Louvain.

Ventes. — On annonce la vente, à Londres, de la grande bibliothèque du lord de Crawford-Balcarris.

— Voici les prix atteints par quelques volumes à la vente de la bibliothèque de M. Léon Techener, que nous avons annoncée dans la livraison de mai : (n° 624) *Pauli Jovii novocomensis episcopi Nucerini, de vita Leonis decimi Pont. Max. libri quatuor* (1549, in-fol.), 7,450 fr. ; — (n° 580) *Petri Victorii variarum lectionum libri XXV* (1553, in-fol.), 3,000 fr. ; — (n° 722) *Gothorum Sueonumque historia*, auctore Jo. Magno Gotho archiepiscopo Upsalensi (1554, pet. in-fol., avec fig.), 6,350 fr. ; — (n° 487) *Heliodori Æthiopicæ historiæ libri decem* (1552, in-fol.), 12,000 fr. ; — (n° 500) *La Plaisante et joyeuse histoyre du grand géant Gargantua* (1542, in-16 de 350 p., avec fig.), *Pantagruel roy des dipsodes, restitué à son naturel* (1542, in-16 de 350 p.), *Tiers Livre des faictz et dictz héroiques du noble Pantagruel, composez par M. Franc. Rabelais* (1547, in-16 de 293 p.), trois ouvrages réunis en 1 vol., adjugé au prix de 14,100 fr. Le produit des cinq jours de vacation de cette vente s'est élevé à près de 300,000 fr.

— Le lundi 16 mai on a vendu, à l'hôtel Bullion, un manuscrit autographe de Napoléon Ier, qui date de 1790, et comprend huit pages in-folio à deux colonnes ; c'est un fragment d'une histoire de la Corse, dans lequel Napoléon rappele les luttes de ses compatriotes contre Pise et Gênes au XVIe siècle. Les manuscrits de l'empereur sont de la plus grande rareté ; il dictait avec une étonnante rapidité à ses secrétaires, mais n'écrivait presque jamais.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Le Christianisme en exemples*, par l'abbé A. Courat (2 vol. in-12, Retaux-Bray). — *L'Église et l'ordre social chrétien*, par P. de Decker (in-8, Lecoffre et Peeters, à Louvain). — *Le Virginal de Marie, la glorieuse Mère de Dieu*, publié pour la première fois d'après un manuscrit du XIVe siècle, par le P. Ragey (in-16, Gaume). — *L'Ancienne et la nouvelle philosophie*, par E. de Roberty (in-8, F. Alcan). — *L'Enseignement primaire à Paris (1880-1886)*, par E. Rendu (in-12 Perrin). — *L'État et l'Église, esquisse d'une séparation libérale*, par G. du Petit-Thouars (2e partie, in-8, Plon et Nourrit). — *La Statique graphique et ses applications aux constructions* (in-12 avec atlas, Gauthier-Villars). — *Le Transport par les chemins de fer. Histoire, législation*, par A.-T. Hadley (in-8, Guillaumin). — *Le Régime des chemins de fer français devant le Parlement (1871-1887)*, par Véron-Duverger, in-8, Guillaumin). — *Éléments de pathologie chirurgicale générale*, par F. Terrier (2 vol. in-8, F. Alcan). — *Traité de chirurgie clinique*, par P. Tillaux (t. Ier en 2 fasc. in-8, Asselin et Houzeau). — *La Migraine*, par le Dr L. Thomas (in-12, Delahaye et Lecrosnier). — *Histoire de l'art byzantin, considéré principalement dans les miniatures*, par N. Kondakoff (gr. in-4, Rouam). — *Ghiberti et son école*, par C. Perkins (gr. in-4, Rouam). — *Le Meuble en France au XVIe siècle*, par E. Bonaffé (in-4, Rouam). — *Les Bronzes de la Renaissance. Les Plaquettes, catalogue raisonné*, par E. Molinier (2 vol. in-8, Rouam). — *Le Style Louis XIV. Charles Le Brun, décorateur, ses œuvres, son influence, ses collaborateurs et son temps*, par A. Genevay (gr. in-4, Rouam). — *L'Art équestre*, par E. Barroil (in-8, Rothschild). — *Théa, poème sur la vie chrétienne*, par le P. S.-M. de Saint-André (in-12, Poussielgue). — *Amadis*, poème, par le comte de Gobineau (in-8, Plon et Nourrit). — *Sonnets mystiques*, par J. Villebrune (in-12, Plon et Nourrit). — *Poèmes et poésies*, par Th. Poydenot (in-12, Ronner). — *Œuvres d'un désœuvré*, par Le Fèvre-Deumier (2 vol. in-4, F. Didot). — *La Langue et la littérature française depuis le IXe siècle jusqu'au XIVe siècle*, texte et glossaire par K. Bartsch, précédés d'une grammaire de l'ancien français, par A. Horning, in-8, Maisonneuve et Leclerc). — *Les Œuvres du cardinal de Retz* (t. VI), par R.

Chantelauze (in-8, Hachette). — *Le Chevalier Dorat et les poètes légers au XVIIIe siècle*, par G. Desnoiresterres (in-12, Perrin). — *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras (in-8, Calmann-Lévy). — *Les Caprices d'un régulier. Le Soldat de 1709. Réflexions sur l'Imitation de Jésus-Christ*, par P. de Molènes (in-12, Lib. des bibliophiles). — *Géographie de la France*, par M. Dubois (in-12, Masson). — *Six mois aux États-Unis*, par A. Tissandier (in-8, Masson). — *Le Tong-Kin*, par E. Petit (in-8, Lecène et Oudin). — *A travers la Tunisie*, par L. Baraban (in-8, Rothschild). — *Le Pôle nord et le pôle sud*, par V. Tissot et C. Améro (in-8, F. Didot). — *Le Pays des Nègres. Peuplades et paysages d'Afrique*, par V. Tissot et C. Améro (in-8, F. Didot). — *Histoire romaine* (t. IX, Ire livr.), par Th. Mommsen (in-8, Vieweg). — *Les Catacombes de Rome*, par G.-B. de Lagrèze (in-8, F. Didot). — *Une visite à Pompéi*, par G.-B. de Lagrèze (in-8, F. Didot). — *Diane de Poitiers et son temps*, par J. d'Arcenay (in-12, Lib. illustrée). — *Le Comte de Gisors (1732-1758)*, par C. Rousset (in-8, Perrin). — *La Retraite de Brunswick*, par A. Chuquet (in-12, Cerf). — *La Politique sous l'Ancien régime*, par L. Pauliat (in-12, Calmann-Lévy). — *L'Ancienne France. Les Arts et métiers au moyen âge* (gr. in-8, F. Didot). — *L'Ancienne France. L'Industrie et l'art décoratif aux deux derniers siècles* (gr. in-8, F. Didot). — *La Conquête de l'Algérie jusqu'à la prise de Constantine*, par P. Gaffarel (petit in-8, F. Didot). — *La France dans l'Afrique du nord (Algérie et Tunisie)*, par L. Vignon (in-8, Guillaumin). — *La Prochaine guerre franco-allemande*, par le lieutenant-colonel C. Koettschau (in-12, Lib. illustrée). — *Les Forces respectives de la France et de l'Allemagne. Leur rôle dans la prochaine guerre*, par le lieutenant-colonel C. Koettschau (in-12, Lib. illustrée). — *La Police en Allemagne*, par C. Ave-Lallemant (in-12, Lib. illustrée). — *L'Affaire de la rue Montaigne*, par un reporter (in-12, Lib. illustrée). — *La Société de Paris* (t. Ier) *Le Grand monde*, par le comte P. Vasili (in-8, Lib. de la Nouvelle Revue). — *Les Cris de Paris, types et professions d'autrefois*, par V. Fournel, in-12, F. Didot). — *Les Grands vins. Curiosités historiques*, par A. Réal (in-12, Plon). — *La Corse française au XVIe siècle. Sampiero Corso*, par J. Rombaldi (in-12, Lechevalier). — *L'Église et l'État en Angleterre, depuis la conquête des Normands jusqu'à nos jours*, par A. Duboys (in-12, Delhomme et Briguet). — *L'Inde anglaise. Son état actuel, son avenir*, par Barthélemy Saint-Hilaire (in-8, Perrin). — *Journal d'un mandarin, lettres de Chine*, par un fonctionnaire du Céleste-Empire (in-12, Plon et Nourrit). — *Garcia Moreno, président de l'Équateur, vengeur et martyr du droit chrétien (1821-1875)*, par le R. P. A. Berthe (in-8, Retaux-Bray). — *Mémoires du prince Adam Czartoryski et correspondance avec l'empereur Alexandre Ier* (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Madame de Sévigné*, par G. Boissier, in-12, Hachette). — *Melchior Grimm. L'homme de lettres, le factotum, le diplomate*, par E. Scherer (in-8, Calmann Lévy). — *Le Comte Pellegrino Rossi. Sa vie, son œuvre, sa mort (1787-1848)*, par le comte H. d'Ideville (in-8, Calmann Lévy). — *Victor Cousin*, par J. Simon (in-12, Hachette). — *Portraits de femmes*, par A. Barine (Hachette). VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Publications récentes sur l'Écriture sainte et sur l'Orient. Cursus Scripturæ Sacræ. Historica et critica Introductio in utriusque Testamenti libros sacros, t. I. Introductio generalis; t. III. Introductio specialis in singulos Novi Testamenti libros (*le P. Cornely*) 290
Commentarius in libros Samuelis seu I. et II. Regum (*Fr. de Hummelauer*) 292
Commentarius in librum Job (*J. Knabenbauer*). 293
Commentarius in prophetas minores (*le même*). 293
La sainte Bible, texte de la Vulgate, traduction française en regard avec commentaires. Introduction générale (*l'abbé Trochon*) . . . 295
L'Exode et le Lévitique. Introduction critique et commentaires (*l'abbé H.-J. Crelier*, trad. française par l'abbé *Bayle*) 296
Le Livre de Job, introduction critique, traduction française et commentaires (*l'abbé H. Lesêtre*) 297
Évangile selon saint Jean, introduction critique et commentaires (*l'abbé L.-Cl. Fillion*, trad. française par *l'abbé Bayle*) 297
Einleitung in die heilige Schrift alten und neuen Testaments. (Introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament) (*Dr Franz Kaulen*). 298
Biblische Archaeologie, t. I (*Dr P. Schegg*) 299
Division et reconstitution de la chronologie biblique et profane des premiers âges du monde (*l'abbé Dumax*) 299
La Chronologie des premiers âges de l'humanité, d'après la Bible et la science (*le P. J.-B. Brucker*). 300
La Biblia considerada como poema (*Dr J. Taronji y Cortès*) . . . 301
Histoire et littérature bibliques. Adam (*l'abbé A. Laporte*) 301
Le Deluge biblique et les races antédiluviennes (*J. d'Estienne*) . . 302
L'Universalité du déluge (*J.-B. Brucker*) 302
Commentarius in librum Psalmorum (*J.-A. van Steenkiste*). . . . 302
Novum J. C. Testamentum vulgatæ editionis 304
Le Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ traduit sur la Vulgate avec introduction, notes et sommaires (*l'abbé A. Crampon*). 304
Le Nouveau Testament de Jésus-Christ, trad. par les chanoines *Bourassé* et *Janvier*. 305
Évangile selon saint Luc (texte grec), collationné sur les meilleurs textes par *L. Dumas* et *Al. Marion*. 306
Commentarius in libros historicos Novi Testamenti, t. I. (*A.-J. Liagre*). 306
Commentar über das Evangelium des h. Johannes (Commentaire de l'Évangile de saint Jean) (*Dr Paul Schanz*). 307
Commentarius in Epistolam ad Galatas (*D. Palmieri*) 307
L'Asie occidentale dans les inscriptions assyriennes (*A. Delattre*). . 308
Assyrien und Babylonien (*F. Kaulen*) 308
Les Saints Évangiles. Traduction nouvelle (*Henri Lasserre*). . . . 416

Théologie dogmatique et morale. Compendium Theologiæ moralis (*Augustin Lehmkuhl*). 124
Cours d'apologétique chrétienne ou exposition raisonnée des fondements de la foi (*le P. W. Devivier*). 232
Prælectiones de locis theologicis, quas in collegio romano habebat (*P. Perrone*). 501
Procession du Saint-Esprit et Pontificat œcuménique (en russe). Édit. de *Serge Astachkov*. 326
Traditions de la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice pour la direction des grands Séminaires (*J.-H. Icard*). 125

L'Ordre surnaturel et l'Église société de l'ordre surnaturel (*le P. Pierre Jeanjacquot*) 357
Prophéties anciennes et modernes, et considérations historiques et philosophiques sur la France et son prochain relèvement (*A. Chauffard*). 262
Théosophie universelle. La Théosophie chrétienne (*lady Caithness, duchesse de Pomar*). 127
Nomenclator literarius recentioris theologiae catholicae theologos exhibens qui inde a concilio Tridentino floruerunt, aetate, natione, disciplinis distinctos. T. III. Fasc. 1, 2, 3, 4, 5, (*H. Hurter*). 122

Théologie ascétique. La Très sainte Eucharistie, d'après les écrits de Bossuet (*l'abbé J. Variot*). 213
Jésus-Hostie, ou l'Autel, le Tabernacle, la Table sainte, d'après les Pères, les Docteurs et les Saints (*l'abbé J. Pailler*) 213
Aux pieds du saint Sacrement (*l'abbé J. Pailler*) : La Cène, d'après *Bossuet*. — La sainte Communion. — Octave du saint Sacrement, par *Bourdaloue*. — Octave du saint Sacrement, par *saint Liguori*, — Octave du saint Sacrement, par *Louis Bail* 213
Le Sacrifice dans le dogme catholique et dans la vie chrétienne (*l'abbé J.-M. Buathier*) 214
Catéchisme de la première communion (*l'abbé Rambouillet*). . . . 215
Manuel de retraite pour la première communion et la confirmation (*le chanoine Humbert*) 215
La Première communiante à l'école du divin Maître. Lettres sur la vie chrétienne (*l'abbé Paulin Moniquet*) 216
Le Guide chrétien du jeune homme, à partir de sa première communion, par un ancien catéchiste de Saint-Sulpice 217
Le Sacré-Cœur de Jésus (*le P. Chevalier*). 217
Le Cœur de Jésus. Études philosophiques et chrétiennes (*Xavier de Luchapt*) 218
De Cultu S. S. Cordis notiones quædam theologicæ (*L.-Hermann-Jos. Nix*) 218
Le Saint-Esprit : sa grâce, ses figures, ses dons, ses fruits et ses béatitudes (*le P. Marie-Joseph Friaque*). 219
La Mission de l'Esprit-Saint dans les âmes (*le cardinal Edward Manning*. Traduit de l'anglais par *K. Mac-Carthy*). 219
La Foi de nos pères, ou Exposition complète de la doctrine chrétienne (*le cardinal James Gibbons*. Traduit de l'anglais par *l'abbé Adolphe Saurel*) 220
Le Christianisme, ses dogmes et ses preuves. Causeries théologiques dédiées aux gens du monde (*l'abbé L. Verger*). 220
Cours d'instructions pastorales (*l'abbé Dhavernas*). 221
Les Fleurs de mes souvenirs (*l'abbé Delagrange*) 221
Les Familles bibliques. Conférences prêchées à la réunion des pères de famille (*le P. Matignon*) 222
Familles de Tobie et de Job. L'Église est-elle l'ennemi? Conférences prêchées à la cathédrale de Rodez (*l'abbé Achille Vidal*) 222
Pourquoi nous ne voulons pas nous faire protestants. Examen critique de la réponse de M. le Dr Gobat aux réclamations des députés catholiques du Jura (*l'abbé H.-J. Crelier*) 223
Essai sur le mois de Marie (*l'abbé Alison*) : Marie mère; Marie médiatrice; Marie modèle; Marie consolatrice 224
Couronne d'éternelles louanges, ou Nouveau mois de Marie (*l'abbé J.-B. Pourtault*). 224
Aux pieds de Marie. Mois de Marie écrit spécialement pour les pensionnats de jeunes filles, les catéchismes de persévérance et les congrégations de la sainte Vierge (*l'abbé J.-M. Paillet*). 225
Le Rosaire illustré (*le P. A. Vasseur*) 225
Le saint Rosaire et l'adoration nocturne. Réflexions utiles aux adorateurs, extraites du *P. Monsabré*, par un religieux dominicain du couvent de Toulouse. 225
Notre-Dame de Lourdes. Ses apparitions à Bernadette. Guérisons miraculeuses (*L. Peyrin*). 226
Pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes en Flandre (*le P. Antoine Denis*) 226
Lettres de sainte Catherine de Sienne, traduites de l'italien par *E. Cartier*. 227

Notions sur la vie religieuse et monastique (*Dom Prosper Guéranger*) 228
De la Préparation à la mort (*le cardinal Bona*. Traduite en français par *l'abbé R.-J. Rance*). 228
Méditations sur saint Joseph (*le T. H. F. Philippe*). 229
Le Mois des étrennes spirituelles. Méditations pour chaque jour du mois de janvier, suivi du traité des petites vertus (*Mgr Ricard*) . 229
Méditations sur la Passion de Jésus-Christ, composées en allemand (*Ad. Franz Lennig*, trad. en français par *l'abbé Am. Le Couvreur*). . 229
Le Quart d'heure pour Dieu, ou considérations, en forme de méditations pour tous les jours de l'année (*l'abbé Larfeuil*). 230
La Terre des vivants (*Mme Napoléon Peyrat*). 231
L'Art de méditer. Réflexions et méthodes, d'après *saint Ignace de Loyola*, par *un Religieux de la Compagnie de Jésus* 231
Passé-Avenir. Conseils d'une mère à sa fille pour la dernière heure d'une année (*la princesse O. Cantacuzène-Altieri*). 231
Les Exercices de saint Ignace, en prières, par un Père de la Compagnie de Jésus 231
Le Chemin de la Croix et autres pieux exercices, en l'honneur de la Passion de N.-S. J.-C. (*l'abbé Reynaud*) 232
Les Psaumes des pèlerinages, avec réflexions (*l'abbé Augustin Lémann*) 232
Manuale precum in usum theologorum 232
Le Sanctuaire de famille, dédié à la sainte Vierge, par un Père rédemptoriste 232
Le Livre de messe des petits enfants (*la vicomtesse de Lafrégeolière*). 232
Li Sermon saint Bernart, alteste französische Uebersetzung der lateinischen Predigten (*Bernhard von Clairvaux*, publié par *Wendelin Færster*) 41
Obras espirituales del beato Alonso Rodriguez, coadjutor temporal de la Compañia de Jesus (*le P. Jaime Nonell*). 328
Entretiens sur les mystères du saint Rosaire (*Mgr L.-Charles Gay*) . 418

Religions hétérodoxes. L'Histoire des Religions. Son esprit, sa méthode et ses divisions, son enseignement en France et à l'étranger (*Maurice Vernes*). 234
Sermons et allocutions. Deuxième série (*Zadoc Kahn*) 424

JURISPRUDENCE

Histoire du droit. Étude sur le titre « de Migrantibus » de la loi salique (*Fustel de Coulanges*) 74

Droit canonique. Practica inquisitionis heretice pravitatis (*Bernard Gui*, publié pour la première fois par le chanoine *C. Douais*). 152
Le Droit chrétien et le droit moderne. Étude sur l'encyclique « Immortale Dei » (*Mgr d'Hulst*), suivie du texte de l'encyclique (latin et français) 155
Notions de droit public naturel et ecclésiastique (*Mgr Félix Cavagnis*, traduites par l'abbé *B. Duballet*). 503

Droit public. Étude sur la loi municipale du 5 avril 1884. Supplément au cours du droit administratif (*Th. Ducrocq*) 43
Traité de droit international T. II (*F. de Martens*) 128

SCIENCES ET ARTS

Cours de Philosophie. Leçons de philosophie. II. Logique (*Elie Rabier*) 482
Philosophia juxta inconcussa tutissimaque D. Thomæ dogmata, logicam, physicam, moralem et metaphysicam complectens (*P. F. Ant. Goudin*). 484
Philosophiæ institutiones ad mentem D. Thomæ Aquinatis (*Th. Sucona y Vallès*). Pars Ia, logicam et physicam complectens. Pars IIa, ethicam et historiam philosophiæ complectens 485

Psychologie. L'Ame de l'enfant, observations sur le développement psychique des premières années (*W. Preyer*. Trad. de l'allemand par le Dr *H. de Varigny*) 486

La Psychologie de l'enfant. L'enfant de trois à sept ans (*Bernard Perez*) . . . . . 48[illegible]
L'Alternative, contribution à la psychologie (*Edmund-R. Clay*. Trad. de l'anglais par *A. Burdeau*). 489
La Bête et l'homme (*le chan. F.-M.-E. Lefebvre*). . . . . 49[illegible]
Leçon sur l'existence et la nature de l'âme humaine (*le R. P. M.-Th. Coconnier*). 490
Des Suggestions dans l'hypnose (*le Dr Ferrand*) 491
Théorie du libre arbitre (*l'abbé Élie Blanc*) 491
Nouvelles études familières de psychologie et de morale (*Francisque Bouillier*) 492

Logique. Il metodo nella scienzia (*Alfio Fisichella*). 494
Étude positive sur la synthèse (*A. Moreau*). 494

Métaphysique. Le Monde comme volonté et comme représentation (*Arthur Schopenhauer*. Trad. en français par *J.-A. Cantacuzène*). 495
Un peu de philosophie. Sophismes et paradoxes (*O.-K. Notowitch, marquis O'Kvitch*) 496
Esquisses de philosophie critique (*A. Spir*). 496
Le Kantisme et le positivisme, étude sur les fondements de la connaissance humaine (*P. Vallet*). 497
La Constitution de l'être suivant la doctrine péripatéticienne (*E. Domet de Vorges*) 499
L'Objectivité de la perception des sens externes et les théories modernes (*l'abbé Farges*). 500
La Théorie du moteur et du mobile (*le même*) 500
La Connaissance du monde extérieur (*Georges Lechalas*) 501

Éducation et Enseignement. L'Instruction publique et la Démocratie (1879-1886) (*Albert Duruy*). 330
Les Études classiques avant la Révolution (*l'abbé Augustin Sicard*). 425
La Pratique de l'enseignement chrétien, d'après les vrais principes. Histoire et philosophie (*le P. Monfat*). 504
Lectures courantes des écoliers français à l'usage des écoles des deux sexes. La famille. La maison. Le village. Notre pays. Notre département (Seine) (*Caumont*). 456

Économie sociale. Leçons élémentaires d'économie politique et d'économie sociale (*Jules Michel*) 166
Nouveau Précis d'économie politique. Les Éléments (*Th. Funck-Brentano*) 427
Les Mensonges conventionnels de notre civilisation (*Max Nordau*. Trad. de l'allemand par *Aug. Dietricht*). 132
Quelques Reflexions sur les lois sociales (*duc d'Harcourt*). . . . 130
Geschichte der kirchlichen Armenpflege (*Dr Georg Ratzinger*). . . 150
L'Hygiène alimentaire (*Dr Dujardin-Beaumetz*) 45
La Maison du Garde. Hygiène. Économie domestique. Agriculture (*T. Poucin*) 265

Franc-Maçonnerie. La Franc-Maçonnerie dévoilée et expliquée (*Léo Taxil*). Édit. populaire résumant les plus complètes révélations. 165
Les Précurseurs de la Franc-Maçonnerie au XVIe et au XVIIe siècle (*Claudio Jannet*). 329
Confessions d'un ex-libre penseur (*Léo Taxil*) 262

Biologie. Histoire générale des races humaines. Introduction à l'étude des races humaines (*A. de Quatrefages*) 98
De l'Égalité des races humaines. Anthropologie positive (*A. Firmin*). 100
Les Singes anthropoïdes et l'homme (*R. Hartmann*) 101
Exposé sommaire des théories transformistes de Lamarck, Darwin et Haeckel (*Arthur Vianna de Lima*) 103
La Peur, étude psycho-physiologique (*A. Mosso*, traduit de l'italien par *Félix Hément*) 103
Le Langage intérieur et les diverses formes de l'aphasie (*Gilbert Ballet*) 104
Éléments de Psychologie physiologique (*W. Wundt*, traduits de l'allemand par le Dr *Élie Rouvier*). 105

Psychologie comparée. L'homme et l'animal (*Henri Joly*) 106
Le Corps et l'esprit, action du moral et de l'imagination sur le physique (*Dr Hack Tuke*, traduit de l'anglais par *Victor Parant*) . . 106
Le Somnambulisme provoqué. Études physiologiques et psychologiques (*H. Beaunis*) 107
Magnétisme et Hypnotisme (*le Dr A. Cullere*) 107
Le Magnétisme animal (*A. Binet* et *Ch. Féré*) 107
L'Hypnotisme et les états analogues, au point de vue médico-légal (*le Dr Gilles de la Tourette*) 109
Le Monde occulte. Hypnotisme transcendant en Orient (*A.-P. Sinnett*, trad. de l'anglais par *F.-K. Gaboriau*) 110
De la Suggestion mentale (*le Dr J. Ochorowicz*). 110
La Grande hystérie chez l'homme, d'après les travaux de MM. Bouru et Burot (*le Dr A. Berjon*) 110
La Goutte, sa nature et son traitement (*le Dr W. Ebstein*, trad. par le Dr *E. Chambard*) 110
Microbes et maladies (*le Dr J. Schmitt*). 111
Les Microbes, les ferments et les moisissures (*le Dr E.-L. Trouessart*). 112
La Philosophie des médecins grecs (*Emmanuel Chauvet*). 113
Le Secret médical (*le Dr E. Brouardel*). 114
Les Merveilles de la nature. Les reptiles et les batraciens (*E.-E. Brehm*), édit. franç par *E. Sauvage* 115
Corso di zoologia sistematica, per uso degli studenti delle università (*Carlo Emery*) 115
L'Œuf chez les plantes et les animaux (*Guillaume Capus*) 115
Le Monde des atômes (*W. de Fonvielle*) 115
Traité d'anatomie, d'anthropologie et d'ethnographie, appliquées aux Beaux-Arts (*Charles Rochet*) 116
Manuel de chirurgie d'armée (*le Dr T. Audet*) 116
Médecine des accidents (*le Dr R. Broquère*). 116
La Vibration vitale (*le comte Begouën*). 236
L'Évolution et la vie (*Denys Cochin*) 236
Les Maladies épidémiques de l'esprit. Sorcellerie, magnétisme, morphinisme, délire des grandeurs (*le Dr Paul Regnard*) 240

Finances. Fatalités financières. 357

Sylviculture. Guide pratique du garde-chasse (*Ern. Bellecroix*), suivi de notions élémentaires sur l'exploitation des bois (*M.-A. de La Rue*) 168
Le Propriétaire planteur. Manuel pratique et économique des reboisements et des plantations d'agrément (*D. Cannon*) 358

Géologie. Notions de géologie, accord de la cosmogonie scientifique avec la cosmogonie sacrée (*A. Raingeard*). 44
Fossiles caractéristiques des terrains sédimentaires, dessinés sous la direction de M. A. de Lapparent, d'après la collection de l'Institut catholique de Paris (*Paul Fritel*). Fossiles tertiaires. . . . 239

Zoologie. Sous les eaux (*H. de La Blanchère*) 263
Le Travail des animaux (*A. Linden*). 167
Curiosités de l'histoire des bêtes (*le même*). 167

Astronomie. The fixed Idea of astronomical theory (*Aug. Tischner*). 71
Annuaire pour l'an 1887, publié par le Bureau des longitudes. . . 332
Annuaire géologique universel, T. II, publié par le *Dr Dagincourt*, avec le concours de nombreux géologues. 429
La Photographie astronomique à l'Observatoire de Paris et la carte du ciel (*le contre-amiral E. Mouchez*). 456

Art militaire. L'Artillerie (*le colonel Hennebert*) 168

Mélanges. Manuel du trufficulteur. Exposé complet de la méthode pour l'entretien et la création des truffières, suivi de la description des principales variétés de truffes et de l'histoire gastronomique et commerciale de ce tubercule (*A. de Bosredon*). . . . 507
Les Explorations sous-marines (*Edm. Perrier*). 505
Les Paquebots à grande vitesse et les navires à vapeur (*Maurice Demoulin*). 264
Nos Chemins de fer et leur réforme radicale (*H. Pendrié*) 428

Beaux-Arts. L'Art espagnol, précédé d'une introduction sur l'Espagne et les Espagnols (*Lucien Solvay*). 336
L'Art japonais (*Louis Gonse*) 133

Biographie artistique. Albrecht Dürer (*L. Kaufmann*). . . . 431
Friedrich Overbeck. Sa vie et son œuvre, d'après ses lettres et autres documents (*Margaret Howitt*) 432
Les Du Cerceau, leur vie et leur œuvre, d'après de nouvelles recherches (*baron Henry de Geymüller*). 334

Peinture. Catalogue raisonné de tableaux anciens inconnus jusqu'ici dans les collections privées de la Suède. T. Ier (*Olof Granberg*). 243

Sculpture. Les Statues de Paris (*Paul Marmottan*). 133

Musique. Solfège pratique et musical (*Gustave Nadaud*). 265

Arts industriels. La Photographie sans objectif, applications aux vues panoramiques, à la topographie, aux vues stéréoscopiques (*R. Colson*). 263

BELLES-LETTRES

Linguistique. Abrégé de grammaire latine, à l'usage des classes de grammaire (*Louis Havet*). 244
Poètes et Mélodes, étude sur les origines du rythme tonique dans l'hymnographie de l'Église grecque (*le P. Edmond Bouvy*) . . . 47
Dictionnaire étymologique explicatif de la langue française (*Charles Toubin*) 136
L'Origine du français, t. I (*l'abbé J. Espagnolle*) 337
La Vie des mots étudiée dans leurs significations (*Arsène Darmesteter*). 358
Bibliographie des dialectes dauphinois, documents inédits (*l'abbé L. Moutier*) 359
Orthographe des dialectes de la Drôme (*le même*) 359
Noms locaux tudesques (*l'abbé Jules Fabre d'Envieu*) 137
Erh-tou-mei ou les Pruniers merveilleux, traduit et accompagné de notes philologiques (*A. Théophile Firy*). 247

Rhétorique. La Chaire française au moyen âge, spécialement au XIIIe siècle, d'après les manuscrits contemporains (*A. Lecoy de La Marche*) 58
L'Éloquence scientifique. Choix d'éloges prononcés en séances de l'Académie des Sciences depuis sa fondation jusqu'à nos jours (*Aimé Witz*) 509

Folk-Lore. Contes populaires de Lorraine, comparés avec les autres contes populaires de France et des pays étrangers et précédés d'un essai sur l'origine et la propagation des contes populaires européens (*Emmanuel Cosquin*). 49
Contes francs-comtois (*Henri Bouchot*). 360
Ephemerides und Volkslieder (*Goethe*). 72
Contes et légendes scandinaves (*Frédéric Dobritz*). 362

Romans, Contes et Nouvelles. Princesse (*Ludovic Halévy*). . 6
Le Calvaire (*Octave Mirbeau*) 8
Happe-Chair (*Camille Lemonnier*) 9
La Statue de chair (*Ernest d'Hervilly*) 9
Sérénus (Histoire d'un martyr) (*Jules Lemaître*). 10
Sérapis (*Georges Ebers*, traduit de l'allemand par *Edmond de Perrot*). 11
Titi Foyssac IV, dit la République et la Chrétienté (*Léon Cladel*). . 11
Céleste Prudhomat (mœurs de province) (*Gustave Guiches*) 12
La Marie Bleue (*Charles de Bordeu*). 13
Romans d'Auvergne (*Louis Fouquet*) 14
Le Premier amour d'un vieux grognard (*A. Mazon*) 14
Le Coupe-gorge de Peyrabeilhe (*Paul d'Albigny*). 14
Au coin d'un bois (*Camille Debans*) 15
Un Coup de fusil (*Georges Duval*) 15
Discipline (*Alphonse Delaunay*) 16
La Brêche aux loups (*Adolphe Racot*) 16

La Conquête de Floriane (*le même*) 17
Grappinus de Gigondas (*Tiennot des Ablettes*). 18
Une Exilée (*Paul Célières*) 19
Chimère (*Eugène Mouton*) 19
La Double vue (*Pierre Maël*). 20
Une Faute de jeunesse (*Alexandre Boutique*). 20
Le Bonheur d'aimer (*Antony Blondel*) 21
Couronne d'épines (*Claude Vento*). 22
Une Altesse impériale (*Ary Ecilaw*). 22
Sophie-Adélaïde (*V.-A. Paris*). 22
Mon Livre (*Berthe Vadier*). 23
Les Commentaires d'un soldat (*Paul de Molènes*). 23
Aubanon Cinq-Liards (*Charles Buet*) 24
Cœur malade (*Aimé Giron*). 24
Chez l'oncle Aristide (*le même*) 25
Les Neveux de la chanoinesse (*Tony Lix*) 25
Un Drame sous la neige (*Sophronime Loudier*) 25
Les Faiseurs (*Alexis Pissemski*, traduit du russe par *Victor Derély*) . 26
Les Possédés (*Th. Dostoievsky*) 26
L'Esprit souterrain (*le même*, traduit et adapté par *E. Halpérine* et *Charles Morice*) 27
Deux générations (*le comte Léon Tolstoï*, traduit du russe par *E. Halpérine*). 27
La Mort (*le même*, traduit par *Halpérine*) 27
Mes Mémoires (Enfance, adolescence, jeunesse) (*le même*, traduit par *Halpérine*) 27
Souvenirs (*le même*, traduit par *Arvède Barine*) 28
Le Comte Xavier (*Henry Gréville*) 28
La Correspondance de Harper's Ferry (*Raoul de l'Angle-Beaumanoir*) 28
Méconnu (*miss Florence Montgommery*, trad. de Mme *E. B.*) 29
La Conversion de Jeanne (scènes de la vie du clergé) (*George Éliot*, traduit de l'anglais par *A.-F. d'Albert-Durade*) 29
Les Napraxine (*Ouida*, traduit de l'anglais par *Héphell*) 29
Au coin du feu (Histoires et nouvelles) (*le vicomte de Broc*). . . . 30
Contes modernes (*Gaston Bergeret*) 30
Les Vies muettes (*Léon Allard*) 31
Nouvelles gauloises (*Charles Lexpert*) 31
La Grâce (*Oscar Méténier*) 31
L'Amour suprême (*le comte de Villiers de l'Isle-Adam*). 32
Fabiola ou l'Église des Catacombes (*le cardinal Wiseman*) 53
Vie et aventures du sieur Caliban (*Émile Bergerat*). 361
Contes, poésies, récits, nouvelles en prose et en vers, morceaux à dire dans les concerts, salons, soirées, réunions scolaires, distributions de prix, choisis dans *Victor Hugo*, etc., avec de nombreuses annotations sur le ton, l'inflexion, l'accent et la manière de phraser (*Léon Riquier*) 362
André Cornélis (*Paul Bourget*). 309
Montoriol (*Guy de Maupassant*) 312
Le Mort (*Camille Lemonnier*) 314
Jeanne Avril (*Robert de Bonnières*) 315
Petit Moreau (*Emile Bergerat*). 316
Mirage (*Rioux de Maillou*) 317
Mal assortis (*André Mouëzy*) 318
Heureuse ? (*Marie de Besneray*) 318
Gilberte (*Edouard Cadol*) 318
Le Docteur Hatt (*Paul Avenel*) 319
La Grande Babylone (*Edgard Monteil*) 320
Pilleur d'épaves (*Pierre Maël*). 320
Mariages aux champs (*Jacques Lozère*). 321
Les Premières amitiés (*Mme Amélie Perronnet*) 321
A tout péché miséricorde (*Mme Reney-Lebas*) 322
Home rule (mœurs irlandaises) (*Élie Poirée*). 322
Les Malavoglia (mœurs siciliennes) (*Giovanni Verga*, trad. de l'italien, par *Edouard Rod*) 323
Polikouchka (*le comte Léon Tolstoï*, traduit du russe par *E. Halpérine*) 324
Récits héroïques (*Édouard Siebecker*) 324
Croquis champêtres (*George Renard*) 325

Les Romancelets (*Léopold Barra*) 325
Jan de la Lune (*Firmin Boissin*) 326

Ouvrages pour la Jeunesse. Petite Reine (*M. Maryan*). . . 404
Ce que ne peut l'argent (*M. Maryan*) 405
Le Cœur et la tête (*Zénaïde Fleuriot*) 406
Aveugle!!! (*Mlle Trouessart*) 406
Le Sorcier de Kervistel (*Gabrielle d'Éthampes*) 407
Une petite fille de Cendrillon (*Gabrielle d'Éthampes*) 407
Souvenirs d'un enfant de chœur (*Jean Grange*) 407
Paul Barbet (*Ernest Lionnet*) 407
Mystérieuse disparition de lord Brackenbury, imité de l'anglais de *miss Amélia-B. Edwards* (*Mlle Ch. Poncet*) 408
Le Talisman des Lynwood, traduit de l'anglais (*Mme P.-A. Tillière*). 408
Isoline du Trieux (*C. Rouzé*) 409
Femme et mari (*Mathilde Bourdon*). 409
Le Gantelet blanc (*le capitaine Mayne-Reid*, traduit de l'anglais par *Marie Guerrier de Haupt*) 410
Le Roi des Jacques (*Mme Cassan*) 410
Les Deux inséparables (*Marie Montbrun*). 410
L'Hôtel Woronzoff (*Marie Maréchal*). 411
La Faute du père (*M. Maryan*) 411
L'Esprit des enfants (*Henry Buguet*). 412
Histoire sérieuse sur une pointe d'aiguille, ou les outils de nos mères (*Mme P. W. Cocheris*) 412
Mémoires d'un passereau (*de Beaulieu*) 412
Inventaire de ma chambre (*Marie O'Kennedy*) 413
Voyage scientifique autour de ma chambre (*Arthur Mangin*). . . 413
Mémoires d'un vieux pêcheur américain (*Bénédict-Henry Revoil*) . 413
Le Robinson des sables du désert (*de Mirval*) 413
Histoires villageoises : le Moulin de Trompe-Souris (*C. Delon*). . . 414
Les Visites des Anges, traduit de l'anglais par *W. Fitz-Gerald* . . 414
Chez Grand-père (*Ad. Royannez*). 414
Mes neuf ans! Souvenirs d'une pensionnaire, suivi de : Le Voyage d'un Gâteau (*Marie O' Kennedy*) 414
L'Héritier de Kerguignon (*Zénaïde Fleuriot*). 414
La Lecture en famille (13e vol.) 415
L'Anneau de bronze (*G. d'Aurgel*) 415

Publications illustrées. La Perse, la Chaldée et la Susiane (*Mme Jane Dieulafoy*) 34
Rodolphe Töpffer; l'écrivain, l'artiste et l'homme (*Auguste Blondel* et *Paul Mirabaud*) 35
Roméo et Juliette, de *Shakespeare*, trad. de (*Daffry de la Monnoye*). 36
Récits des temps mérovingiens (*Augustin Thierry*). 36
Le Tour du Monde, nouveau Journal des voyages (*Ed. Charton*). . 36
Les Reines de France (*Mlle Celliez*) 37
Paris depuis ses origines jusqu'en l'an 3000 (*Léo Claretie*) 37
Le Secret de Mademoiselle Marthe (Éducation d'André) (*Émile Desbeaux*). 38
La Roselière, mœurs et tribulations des habitants des eaux (*Paul Combes*) 39
Promenades en forêt (*E.-D. Labesse et H. Pierret*) 39
Les Deux Gaspards (*C.-E. Matthis*). 40
La Veillée au pays breton (*L. Manesse*) 40
L'Esprit des fleurs. Symbolisme. Science (*Mme Emmeline Raymond*). 40
Robinson Crusoé (*Daniel de Foé*). 41
La Pêche aux bains de mer (*H. de La Blanchère*) 41

Histoire et critique littéraire. Histoire de la poésie en rapport avec la civilisation dans l'antiquité et chez les peuples modernes de race latine. L'Antiquité. Monde oriental, monde classique, monde chrétien (*Ferdinand Loise*) 246
Les Professeurs de littérature dans l'ancienne Rome, et leur enseignement depuis l'origine jusqu'à la mort d'Auguste (*Emile Jullien*). 141
Virgile (*A. Collignon*) 359
La Chanson de Roland. Trad. nouvelle à l'usage des écoles, précédée d'une introduction sur l'importance de la Chanson de Roland pour l'éducation de la jeunesse, et suivie de notes explicatives (*Edouard Rœhrich*). 434

La Chanson de Roland, précédée d'un essai de critique littéraire, sur les épopées nationales 435
La Chanson de Roland, traduite en vers par *Amédée Jubert* . . . 436
Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge (*Paul Meyer*). 138
Histoire de la poésie liturgique au moyen âge. Les tropes (*Léon Gautier*) 437
Les Œuvres de Hugues de Saint-Victor, essai critique (*B. Hauréau*). 54
Origines de l'Académie française. L'Académie des derniers Valois (1570-1585), d'après des documents nouveaux et inédits (*Édouard Fremy*). 248
Molière inconnu, sa vie (*Auguste Baluffe*). 250
Recueil sur la mort de Molière, publié avec une notice et des notes (*G. Monval*) 250
La Comédie de Molière. L'auteur et le milieu (*Gustave Larroumet*) . 339
Molière et Shakespeare (*Paul Stapfer*) 340
L'Éducation des femmes par les femmes. Études et portraits (*Oct. Gréard*) 342
De J.-B. Rousseau à André Chénier. Études littéraires et morales sur le XVIIIe siècle (*Victor Fournel*) 142
Études littéraires et critiques avec documents inédits. Madame de Chateaubriand, d'après ses mémoires et sa correspondance (*G. Pailhès*) 69
Les Œuvres et la vie de Victor de Laprade (*l'abbé James Condamin*). 143
Victor Hugo, sa vie, ses œuvres (*Paul Bondois*) 73
Histoire de la critique littéraire en France (*Henri Carton*). . . . 457
Histoire de la comédie en France, depuis les origines jusqu'à nos jours (*C. Barthélemy*) 457
Le Temps passé. Mélanges de critique littéraire et de morale (*M. et Mme Guizot*) 441
Souvenirs d'un vieux critique. Septième série (*A. de Pontmartin*) . . 267
Figures disparues. Portraits contemporains littéraires et politiques (*Eugène Spuller*). 171
Le Faust de Goethe, trad. par le prince *A. de Polignac* 360
Vier kritische Gedichte (quatre poésies critiques) (*J.-J. Bodmer*). . 169
Étude sur la vie et les œuvres de Thomas Moore, d'après des documents pris au British Museum, suivie d'une bibliographie complète (*Gustave Vallat*). 439
Lalla-Rookh (*Thomas Moore*). Poème traduit par *J. Thomassy*). . . 440
Il Naturalismo contemporaneo (*Pipitone Federico*) 534
Histoire de la littérature russe depuis les origines jusqu'à nos jours (*Léon Sichler*). 144

Les classiques latins du baccalauréat. Extraits de Plaute, avec une introduction, des arguments et des notes par *L. Crouslé*. 117
Publii Virgilii Maronis opera. Nouvelle édition avec des appréciations littéraires, des arguments et des notes en français par *M. Bouchot* 117
Quinti Horatii Flacci opera. Nouvelle édition d'après les meilleurs textes avec des arguments analytiques et historiques, et un commentaire en français, précédée d'une notice sur les maîtres d'Horace, par *A. Cartelier*. 118
Cicéron. De Senectute. Nouvelle édition publiée par *Félix Aubert* . 118
Ciceronis oratio in Verrem de suppliciis. Nouvelle édition avec sommaires et notes historiques, géographiques et littéraires en français, par *D. Marie*. 119
M. Tullii Ciceronis oratio pro T. Ann. Milone, texte revu et annoté par *l'abbé Blanc*. 119
Salluste. Conjuration de Catilina. Guerre de Jugurtha. Fragments. Nouvelle édition d'après les meilleurs textes avec une introduction, des notes, un index et une carte de la Numidie par *Ch. Lebaigue* 119
Titi Livii ab urbe condita libri XXI et XXII. Texte latin publié avec une notice sur la vie et les ouvrages de Tite-Live, des notes critiques et explicatives, des remarques sur la langue, un index des noms propres historiques et géographiques et des antiquités, par *O. Riemann* et *E. Benoist*. 120
Tite-Live. Livres XXIII, XXIV et XXV. Nouvelle édition publiée avec notice, sommaires et notes, par *l'abbé A. Vauchelle*. . . . 121

Cornelii Taciti ab excessu divi Augusti quæ supersunt. Libri I, II, III. Nouvelle édition revue et publiée d'après les travaux les plus récents, avec introduction, commentaire et index par *E. Person*. 121
Tacite. Agricola. Nouvelle édition avec une introduction, des notes, un appendice épigraphique et les principales variantes, par *l'abbé Beurlier*. 122

Épistolaires. Confidences de La Mennais. Lettres inédites publiées par *Arthur du Bois de La Villerabel* 510
Correspondance de *Louis Veuillot* (tome V). Lettres à son frère et à divers 511
Lettere di Gino Capponi e di altri a lui, raccolte e pubblicate da *Alessandro Carraresi* 346

Polygraphes. Œuvres de Blaise Pascal. Nouvelle édition d'après les manuscrits autographes, les copies authentiques et les éditions originales, par *Prosper Faugère*. 344
L'Œuvre de Lamartine. Extraits choisis et annotés à l'usage de la jeunesse avec une notice sur la vie et les œuvres de l'auteur (*G. Robertet*) 457
L'Œuvre de Alfred de Musset. Extraits choisis et annotés à l'usage de la jeunesse, par un ancien professeur de l'Université. Édition précédée d'une notice biographique par *Paul de Musset*. . . . 458
Œuvres de *Mgr Freppel*. T. IX. Œuvres pastorales et oratoires. T. VI. 421
Œuvres polémiques de *Mgr Freppel*. VII• et VIII• séries. 422
Œuvres pastorales et oratoires de *Mgr Perraud*. T. IV 42
Chefs-d'œuvre des prosateurs français au XIX• siècle, recueillis et mis en ordre par *V. Tissot* et *L. Collas*. 266
Les Femmes de France, poètes et prosateurs, morceaux choisis avec une introduction et des notices (*P. Jacquinet*). 265

Mélanges. Première Corbeille de légendes et d'histoires (*l'abbé Allègre*). 71
Épaves. Récits et souvenirs (*Léon Aubineau*). 268

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Atlas des missions catholiques (*le P. O. Werner*, trad. de l'allemand et augmenté par *Valérien Groffier*). . 194
Atlas de la géographie historique ancienne, du moyen âge et des temps modernes, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1875 (*Charles Périgot*). 195
Essai d'un lexique géographique (*J.-V. Barbier*) 195
Géographie physique, politique et économique de l'Europe, moins la France (*H. Pigeonneau*) 196
Quinze jours dans les landes de Gascogne (*Gaston de Chaumont*). . 197
Histoire ancienne et moderne de l'Annam, Tonkin et Cochinchine, depuis l'année 2700 avant l'ère chrétienne jusqu'à nos jours (*l'abbé A. Launay*) 197
La France en Indo-Chine (*A. Bouinais* et *A. Paulus*). 198
Le Tibet. Le pays, le peuple, la religion (*Léon Feer*) 199
La France catholique en Tunisie, à Malte et en Tripolitaine (*Victor Guérin*). 199
Tunis et la Tunisie (*Charles Simond*). 200
Au pays des Massaï, voyage d'exploration à travers les montagnes neigeuses et volcaniques et les tribus étranges de l'Afrique équatoriale (*Joseph Thomson*, trad. de l'anglais par *Frédéric Bernard*). . 200
Le Congo. Histoire et description, mœurs et coutumes (*Paul Blaise*). 201
Histoire des relations de la France avec l'Abyssinie chrétienne sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV (1634-1706), d'après les documents inédits du ministère des affaires étrangères (*le vicomte de Caix de Saint-Aymour*). 202
La Colonie du Cap, aventures de voyage (*Franz Hoffmann*), traduit de l'allemand par *Mlle Simons*. 203
Les Français au Canada (Découverte et colonisation). (*Antoine Chalamet*) 203
Les Français en Amérique, Canada, Acadie, Louisiane (*Jacques Feyrol*). 204
Un Parisien au Mexique (*C. Bertie-Marriott*). 204

A Panama. L'isthme de Panama. La Martinique. Haïti. Lettres adressées au « Journal des Débats » (*G. de Molinari*). 205
Nos grandes Colonies. 1° Amérique. Les Antilles et la Guyane (*Fernand Hue* et *Georges Haurigot*) 206
Excursion aux Antilles françaises (*G. Haurigot*). 207
La Guyane française (*Fernand Hue*) 207
Voyage à travers nos colonies (*Fernand Hue*) 207
Le Détroit de Magellan. Scènes, tableaux, récits de l'Amérique australe (*Henri Feuilleret*) 207
50,000 milles dans l'Océan Pacifique (*Albert Davin*) 208
Dumont d'Urville. Sa vie intime pendant son voyage autour du monde (*A. Soudry*). 209
Les Exploratrices au XIX° siècle (*Charles Simond*) 210
La Campagne de l'« Iphigénie » (1884-1885), par un aspirant de marine. 536
Alpenland (Carte des Alpes) (*Randegger*) 442
Conférences et lettres de P. Savorgnan de Brazza sur ses trois explorations dans l'ouest africain. Texte publié et coordonné par *Napoléon Ney* 55
Cinq années au Congo (1879-1884). Voyages. Explorations. Fondation de l'État libre du Congo (*Henry-M. Stanley*, trad. de l'anglais par *Gerard Harry*) 57
Atlas der nederlandsche Bezittingen in Oost-Indië naar de nieuwste bronnem samengesteld en aan de Regeering opgedragen door *J.-W. Stemfoort* en *J.-J. ten Siethof* 146
L'Océan Pacifique occidental. Description des groupes d'îles au nord et à l'est du continent australien (*Valter Coote*. Trad. de l'anglais par *J.-W. Hay*) 74

Histoire ecclésiastique. Analecta novissima Spicilegii Solesmensis altera continuatio. T. I : De epistolis et registris romanorum Pontificum (*Cardinal Pitra*) 251
Conciliengeschichte, nach den Quellen bearbeitet von *Carl-Joseph von Hefele*. Zweite, vermehrte and verbesserte Auflage besorgt von *Dr. Alois Knöpfler* 444

Hagiologie et biographie religieuse. La Vie des saints, illustrée pour chaque jour de l'année, d'après le P. Giry et les grands recueils de l'hagiographie moderne 386
Notices sur les saints et les saintes mentionnés au canon de la messe (*l'abbé Henry de Faviers*). 387
La Vie des saints, suivie d'une méditation pour chaque jour de l'année (*le P. Jean-Etienne Grosses*) 388
Martyrologe des saints militaires (*l'abbé Profillet*) 388
Vie de saint Nicolas, patron de la jeunesse et de la Lorraine (*l'abbé Jules Laroche*). 388
Histoire de saint Augustin, évêque d'Hippone et docteur de l'Église, d'après ses écrits et l'édition des Bénédictins, par un membre de la grande famille de Saint-Augustin 389
Vie inédite de saint Corentin, écrite au IX° siècle par un anonyme de Quimper, publiée avec prolégomènes, traduction et éclaircissements, par *le R. P. Dom François Plaine* 390
Sainte Geneviève, patronne de Paris et de la France, sa vie, son culte. Neuvaine et prières (*l'abbé C. Geispitz*). 390
Vie de saint Livier, martyr (*l'abbé de Tinseau*) 390
Dissertation sur le lieu de naissance de saint Vaast, suivie de l'ancienne Vie du saint (*l'abbé Arbellot*). 391
Vie de saint Fraimbault (*l'abbé Gillard*) 391
Saint Bernard de Clairvaux. Étude sur sa vie et ses œuvres (*le Dr Georges Hüffer*) 392
Vie de saint Philippe Bénizi, propagateur de l'Ordre des Servites de Marie (*le P. Peregrin-Soulier*). 393
Histoire de saint Norbert, fondateur de l'Ordre de Prémontré et archevêque de Magdebourg, d'après les manuscrits et les documents originaux (*le P. Godefroid Madelaine*). 394
Notice sur François Foiets, sa vie et sa mort (*l'abbé J. Genoud*) . . 395
Saint Vincent de Paul, modèle des hommes d'action et d'œuvres (*l'abbé J.-B. Boudignon*) 396
Vie de saint Vincent de Paul (*J. M. A.*) 396
Vie du Père Vincent Huby, de la Compagnie de Jésus, et de Mlle de

Francheville, de M. de Kerlivio, grand vicaire de Vannes (*le P. Champion*). 396
Une gloire de la Franche-Comté ou le Vénérable Père Jean-Baptiste de Bourgogne, dans le siècle Claude-François Dutrunchet, prêtre, religieux de l'étroite observance de Saint-François, du couvent de Saint-Bonaventure de Rome (*l'abbé Chère*). 397
Un pèlerinage au XIIe siècle. Marguerite de Jérusalem et Thomas de Froidmont (*A. de Florival*) 398
Vie de M. C.-A. Ludinart, successivement prêtre missionnaire à Reims pendant la Révolution (1791-1803), vicaire d'Épernay (1803-1813), curé de la Ferté-sous-Jouarre (1813-1814), curé-doyen de Rethel (1814-1836) (*l'abbé Th. Pierret*). 398
Monsieur de Boulogne, archevêque-évêque de Troyes, pair de France (*l'abbé A. Delacroix*). 399
Dom François Régis, procureur général de la Trappe, à Rome, fondateur et premier abbé de N.-D. de Staouëli (Algérie) (*l'abbé J. Bersange*) 400
L'Indiana, suite d' « Une femme apôtre » (*le même*) 401
Le P. Charles Sire, de la Compagnie de Jésus. Simple biographie composée d'après les écrits et le témoignage de ceux qui l'ont vu de plus près (*Vital Sire*) 402
Nos Missionnaires, précédés d'une étude historique sur la Société des missions étrangères (*Adrien Launay*). 403
Histoire du cardinal Le Camus, évêque et prince de Grenoble (*l'abbé Charles Bellet*) 160
Vie de Monseigneur Henry de Belsunce, évêque de Marseille (*le R. P. Dom Théophile Bérengier*). 162
Vie du cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen (*Mgr Besson*). 449

Ordres religieux. Les Frères Prêcheurs en Gascogne au XIIIe et au XIVe siècle (*le chanoine C. Douais*) 58

Histoire ancienne et romaine. Histoire des Grecs depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine (*Victor Duruy*). 149
Quomodo Græci ac peculiariter Athenienses fœdera publica jurejurando sanxerint (*Albert Martin*) 513
De antiquissimis Dianae simulacris Deliacis (*Théophile Homolle*) . . 528
Les Archives de l'Intendance sacrée, à Délos (*le même*). 528
Les Cavaliers athéniens (*Albert Martin*) 514
Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'invasion des barbares (*Guiraud* et *Lacour-Gayet*). 537

Histoire du moyen âge. Le Droit du seigneur au moyen âge. Étude critique et historique (*le comte Amédée de Foras*) 63
Slavische Geschichtsquellen zur Streitfrage über das « Jus primæ noctis » (*Karl Shmidt*). 166
L'Achaïe féodale. Etude sur le moyen âge en Grèce (1205-1456) (*la baronne Diane de Guldencrone née de Gobineau*) 260
Histoire du commerce du Levant au moyen âge (*W. Heyd*, édition française, publiée sous le patronage de la Société de l'Orient latin par *Furcy-Raynaud*) 445
La Juiverie (*le P. G. de Pascal*) 535
La Conquête du monde par les Juifs (*le major Osman-Bey, Kibrizli-Zade*) 535

Questions contemporaines. L'Amiral Courbet au Tonkin. Souvenirs historiques (*P.-L. Michelle*). 172
La France sous les armes. (Trad. de l'allemand par le lieutenant-colonel *Hennebert*) 354
Berlin et Paris, voyage satyrique à travers l'Europe. La Conscience perdue (*N. Tchédrine*, trad. du russe par *Michel Delines*) 172
Le Procès des prêtres (*Étienne Veracin*) 261
Prêtres et soldats (*le capitaine Blanc*). 535

Histoire de France. Recherches historiques et diplomatiques sur les premières années de la vie de Louis le Gros (1081-1100) (*A. Luchaire*). 75
Die Jungfrau von Orléans und ihre Zeitgenossen mit Berücksichtigung ihrer Bedeutung für die Gegenwart (*Herman Semmig*) . . 459

Ymbert de Batarnay, seigneur du Bouchage, conseiller des rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier (1438-1523) (*Bernard de Mandrot*) 60
Fin de la vieille France. Un gentilhomme des temps passés : François de Scépeaux, sire de Vieilleville (1509-1571). Portraits et récits du XVIe siècle, règne de Henri II (*Mme C. Coignet*). 151
Henri IV (*Am. Gasquet*). 537
Etudes historiques sur le XVIe et le XVIIe siècles en France (*Gabriel Hanotaux*) 153
Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV, publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par *le comte de Cosnac* (*Gabriel-Jules*) et *Edouard Pontal*. Tomes V et VI. Juillet 1695-décembre 1700 65
La Bruyère dans la maison de Condé. Etudes biographiques et historiques sur la fin du XVIIe siècle (*Etienne Allaire*). 350
Gazette de la Régence, janvier 1715-juin 1719 (*le comte E. de Barthélemy*) 538
Mirabeau et la Provence en 1789 (*Georges Guibal*) 516
Danton (*F.-A. Aulard*) 538
La Terreur sous le Directoire, histoire de la persécution politique et religieuse après le coup d'État du 18 fructidor (4 septembre 1797) d'après les documents inédits (*Victor Pierre*). 253
Les Petits Jacobins; les grands hommes de la Terreur (*Pierre de Witt*) 269
Variétés révolutionnaires (2e série) (*Marcellin Pellet*) 538
Une nouvelle page au Martyrologe de 1793, d'après un manuscrit inédit des Archives de l'archevêché de Bordeaux (*l'abbé H. Lelièvre*) 518
Histoire de l'Émigration. Les Bourbons et la Russie pendant la Révolution française, d'après des documents inédits (*Ernest Daudet*). 257
Les Émigrés et la seconde coalition, 1797-1800, d'après des documents inédits (*le même*) 257
Le Général René Moreaux et l'armée de la Moselle (1792-1795) (*Léon Moreaux*) 269
Le Général Curély. Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande Armée (1793-1815), d'après un manuscrit authentique (*le général Thoumas*). 519
Souvenirs militaires du baron Hulot (Jacques-Louis), général d'artillerie (1773-1843) 353
Histoire de la marine française sous le Consulat et l'Empire, faisant suite à l'« Histoire de la marine française » sous la première République (*E. Chevalier*) 520
Souvenirs du feu duc de Broglie. T. IV 259
Abrégé de l'Histoire contemporaine de la France, accompagné de réflexions (*Auguste Lacroix*). 448

Histoire civile et politique. Le Parlement de Paris, de Philippe le Bel à Charles VII (1314-1422), son organisation (*Félix Aubert*). 522

Histoire provinciale. Iconographie du département de la Somme, ou Catalogue des cartes, vues, armoiries, portraits, etc., gravés ou lithographiés, concernant ce département (*Henri Macqueron*) . . 529
En vacances. Excursions patriotiques. Alsace-Lorraine, Domremy (*Charles Lemire*). 458
Étude sur les misères de l'Anjou aux XVe et XVIe siècles (*André Joubert*) 446
Les Prêtres et religieux déportés sur les côtes et dans les îles de la Charente-Inférieure (*l'abbé Manseau*). 253
Les Populations bretonnes (*Yves Kano*) 536

Histoire étrangère. Geschichte des deutschen Volkes. T. V (*J. Janssen*) 155
Geschichte der Pack'schen Händel (*Dr Stephan Ehses*) 524
Landgraf Philipp von Hessen und Otto von Pack (*le même*) . . . 524
Les Affaires religieuses en Bohême au XVIe siècle depuis l'origine des Frères Bohêmes jusques et y compris la lettre de Majesté de 1609 (*E. Charvériat*) 156
De Paris à Berlin. Mes vacances en Allemagne (*V. Tissot*). . . . 363
L'Allemagne intime (*Henri Conti*) 363

L'Allemagne actuelle 363
Gustav Wasa (*C. Brentano*) 72
L'Écosse jadis et aujourd'hui, études et souvenirs (*le comte L. Lafond*). 364
La Belgique maçonnique 166
El Gerundense y la España primitiva. Discursos leidos ante la Real Academia de la historia en la recepcion del R. P. F. Fita de la Compañia de Jesús. 157
Recuerdos de un viaje à Santiago de Galicia (*P. F. Fita D. Aureliano Fernandez-Guerra*). 157
Estudios históricos. Coleccion de articulos escritos y publicados (*P. F. Fita*) 158
Relazioni diplomatiche della Monarchia di Savoia dalla prima alla seconda restaurazione (1559-1814), Francia, periodo III, vol. I (1713-1715) (*Antonio Manno, Ermanno Ferrero* et *Pietro Vayra*) . . . 527
Le Règne de Philippe II et la lutte religieuse dans les Pays-Bas, au XVIe siècle. T. V, VI (*Mgr Namèche*). 525
Les Origines de l'histoire roumaine (*A. Ubicini* et *Georges Bengesco*). 539
Histoire des flibustiers, aventuriers américains du XVIIe siècle (*A.-O. Œxmelin*). 170
Les Civilisations de l'Inde (*Dr Gustave Le Bon*). 63
Persia and the Persians (*S.-G.-W. Benjamin*) 348
La France et le Canada. Rapport au syndicat maritime et fluvial de France (*E. Agostini*) 539

Histoire nobiliaire. Histoire de la maison d'Aubusson (*Paul Mignaton*). 365
La Maison du Buat, comtes du Buat, seigneurs de la Subrardière, Brasse, la Motte de Ballots, Barillé, Chantelou, Gastines, Saint-Poix, Chanteil, Besnéart, la Bodinière, Cramaille, Mingé, Grugé, du Treillay, et de Saint-Gault, au Maine et en Anjou (*l'abbé R. Charles*) 160
Les Pages des écuries du roi. L'École des pages (*Gaston de Carné*). 544

Mélanges. Portraits historiques (*R. Chantelauze*) 68
La Femme au XVIIIe siècle (*Edmond* et *Jules de Goncourt*) 61
Un Régiment d'autrefois. Royal-Vaisseaux (1638-1792) (*vicomte Oscar de Poli*) 171
Simples histoires (*le marquis A. de Ségur*). 267

Biographie. Biographies d'hommes illustres des temps anciens et modernes (Classe de neuvième) (*Edgart Zévort*). 75
Les Enfances illustres (*P.-L. Michelle*). 544
Olivier de Serres, seigneur du Pradel, sa vie et ses travaux (*Henry Vaschalde*) 530
Deux Ingénieurs au siècle de Louis XIV, Vauban et Riquet (*Paul Bondois*) 76
Montcalm devant la postérité. Étude historique (*Edmond Falgairolle*) 76
Michelet, sa vie, son œuvre historique (*F. Corréard*). 459
Mon Père. Nouvelle édition augmentée des lettres du général Margueritte (*Paul Margueritte*) 356
Biographie de Frédéric Ozanam (*le comte de Lambel*) 460
Bernard Veuillot, mort le 1er juin 1886, à Saint-Mary's-College (Cantorbéry). Notice sur sa vie et extraits de sa correspondance (*le R. P. Gabriel Billot*) 460
Un royal aventurier dans l'Asie centrale (*Carla Maria*) 169

Bibliographie. Catalogue des incunables de la Bibliothèque publique de Dijon (*M. Pellechet*) 532
Bibliographie générale de l'Agenais et des parties du Condomois et du Bazadais incorporées dans le département de Lot-et-Garonne. Répertoire alphabétique de tous les livres, brochures, journaux, etc., dus à des auteurs de la région, imprimés dans ce pays ou l'intéressant directement, avec des notes littéraires et biographiques, t. I. A-K (*Jules Andrieu*). 133
Le Livre, l'illustration, la reliure, étude historique sommaire (*Henri Bouchot*) 135
La Maison Plantin à Anvers, monographie complète de cette imprimerie célèbre, etc. (*Léon Degeorge*) 135

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES NOMS D'AUTEURS

AGOSTINI (E.) 539
ALBERT-DURADE (A.-F. D') . . 29
ALBIGNY (Paul D') 14
ALIZON (l'abbé) 224
ALLAIRE (Étienne) 350
ALLARD (Léon) 31
ALLÈGRE (l'abbé). 71
ANDRIEU (Jules). 153
ARBELLOT (l'abbé) 391
ASTACHKOV (Serge). 326
AUBERT (Félix) 118, 522
AUBINEAU (Léon) 268
AUDET (Dr T.) 116
AULARD (F.-A.) 541
AURGEL (G. D') 415
AVENEL (Paul) 319
BALLET (Gilbert). 104
BALUFFE (Auguste). 250
BARBIER (J.-V.) 195
BARINE (Arvède). 28
BARRA (Léopold). 325
BARTHÉLEMY (C.) 457
BARTHÉLEMY (le comte E. DE) . 538
BAYLE (l'abbé) 297
BEAULIEU (DE) 412
BEAUNIS (H.) 107
BÉGOUEN (le comte) 236
BELLECROIX (Ern.) 168
BELLET (l'abbé Charles) . . . 160
BENGESCO (Georges) 539
BENJAMIN (S.-G.-W.) 348
BERENGIER (Dom Théophile). . 162
BERGERAT (Émile). 316, 361
BERGERET (Gaston). 30
BERJON (Dr A.) 110
BERNARD (saint). 41
BERNARD (Frédéric). 200
BERSANGE (l'abbé J.) 400, 401
BERTIE-MARRIOTT (C.) 204
BESNERAY (Marie DE) 318
BESSON (Mgr) 449
BEURLIER (l'abbé) 122
BILLOT (le R. P. Gabriel). . . 460
BINET (A.). 107
BLAISE (Paul). 201
BLANC (l'abbé) 119
BLANC (Élie) 491
BLANC (le capitaine). 535
BLONDEL (Antony) 21
BLONDEL (Auguste). 35
BODMER (J.-J.) 169
BOIS DE LA VILLERABEL (Arthur DU). 510
BOISSIN (Firmin) 326
BONA (le cardinal) 228
BONDOIS (Paul) 73, 76
BONNIERES (Robert DE . . . 315
BORDEU (Charles DE) 13
BOSREDON (A. DE) 307
BOUCHOT (Henri) 135, 360
BOUCHOT (M.) 117
BOUDIGNON (l'abbé J.-B.). . . 396
BOUILLIER (Francisque) . . . 492
BOUINAIS (A.). 198
BOURASSÉ (le chanoine) . . . 305
BOURDON (Mathilde) 409
BOURGET (Paul) 309
BOUTIQUE (Alexandre). . . . 20
BOUVY (Edmond) 47
BREHM (E.-E.). 115
BRENTANO (C.) 72
BROC (le vicomte DE) 30
BROGLIE (le duc DE). 259
BROQUÈRE (Dr R.) 116
BROUARDEL (Dr E.) 114
BRUCKER (J.) 302
BRUCKER (le P. J.-B.) 300
BUATHIER (l'abbé J.-M.) . . . 214
BUET (Charles) 42
BUGUET (Henry) 412
BURDEAU (A.). 489
CADOL (Édouard). 318
CAITHNESS (lady, duchesse DE POMAR) 127
CAIX DE SAINT-AYMOUR (le vicomte DE) 202
CANNON (D.) 358
CANTACUZÈNE (J.-A.) 495
CANTACUZÈNE-ALTIERI (princesse O.). 231
CAPPONI (G.) 346
CAPUS (Guillaume) 115
CARLA (Maria) 169
CARRARESI (Alessandro) . . . 346
CARTELIER (A.) 118
CARTIER (E.) 227
CARTON (Henri) 457
CASSAN (Mme). 410
CATHERINE DE SIENNE (sainte). 227
CAUMONT 456
CAVAGNIS (Mgr Félix) 503
CÉLIERES (Paul) 19
CELLIEZ (Mlle). 37
CHALAMET (Antoine) 203
CHAMBARD (Dr E.) 110
CHAMPION (le P.) 396
CHANTELAUZE (R.) 68
CHARLES (l'abbé R.) 160
CHARTON (Ed.) 36
CHARVÉVIAT (E.). 156
CHAUFFARD (A.). 262
CHAUMONT (Gaston DE) . . . 197
CHAUVET (Emmanuel) 113
CHERE (l'abbé) 397
CHEVALIER (E.) 320
CHEVALIER (le P.) 217
CLAY (Edmund-R.) 489
CICÉRON 118, 119

CLADEL (Léon) 11
CLARETIE (Léo) 37
COCHERIS (Mme P.-W.). . . . 412
COCHIN (Denys) 236
COCONNIER (le R. P. M.-Th.). . 490
COIGNET (Mme C.) 151
COLLAS (L.) 266
COLLIGNON (A.) 359
COLSON (R.) 263
COMBES (Paul) 39
CONDAMIN (l'abbé James). . . 143
CONTI (Henri). 363
COOTE (Walter) 74
CORNELY (P.) 290
CORRÉARD (F.) 459
COSNAC (le comte Gabriel-Jules DE). 65
COSQUIN (Emmanuel) 49
CRAMPON (l'abbé A.) 304
CRELIER (l'abbé H.-J.) . . 223, 296
CROUSLÉ (L.) 117
CULLERE (Dr A.) 107
CURÉLY (le général) 519
DAFFRY DE LA MONNOYE. . . 36
DAGINCOURT (Dr) 429
DARMESTETER (Arsène) . . . 358
DAUDET (Ernest). 257
DAVIN (Albert) 208
DE BANS (Camille) 15
DEGEORGE (Léon) 135
DELACROIX (l'abbé A.). . . . 399
DELAGRANGE (l'abbé) 221
DELATTRE (A.) 308
DELINES (Michel) 172
DELON (C.) 414
DEMOULIN (Maurice) 264
DENIS (le P. Antoine) 226
DERÉLY (Victor) 26
DESBEAUX (Émile) 38
DEVIVIER (le P. W.) 232
DHAVERNAS (l'abbé) 221
DIEULAFOY (Jane) 34
DOBRITZ (Frédéric) 362
DOMET DE VORGES. 499
DOSTOÏEVSKY (Th.) 26, 27
DOUAIS (C.) 58, 152
DUBALLET (B.) 503
DUCROCQ (Th.) 43
DUJARDIN-BEAUMETZ (Dr) . . 45
DUMAS (L.) 306
DUMAX (l'abbé) 299
DURUY (Albert) 330
DURUY (Victor) 149
DUVAL (Georges). 15
EBERS (Georges). 11
EBSTEIN (Dr W.). 110
ÉCILAW (Ary). 22
EDWARDS (Amélia B.) 408
EHSES (Dr Stephan) 524
ELIOT (George) 29
EMERY (Carlo) 115
ESPAGNOLLE (l'abbé J.) . . . 337
ESTIENNE (J. D') 302
ETHAMPES (Gabrielle D') . . . 407
FABRE D'ENVIEU (Jules) . . . 137
FALGAIROLLE (Edmond) . . . 76
FARGES (l'abbé) 500
FAUGÈRE (Prosper). 344
FAVIERS (l'abbé Henry DE) . . 387
FEER (Léon) 199
FÉRÉ (Ch.). 107
FERNANDEZ-GUERRA (D. Aureliano). 157
FERRÁND (le Dr) 491
FERRERO (Ermanno) 527
FEUILLERET (Henri). 207
FEYROL (Jacques) 204
FILLION (l'abbé L.-Cl.). . . . 297
FIRMIN (A.) 100
FIRY (A.-Théophile) 247
FISICHELLA (Alfio) 494
FITA (P.-F.). 157, 158
FITZ-GÉRALD (W.) 414
FLEURIOT (Zénaïde) . . . 406, 414
FLORIVAL (A. DE) 398
FOÉ (Daniel DE) 41
FOERSTER (Wendelin). . . . 41
FONVIELLE (W. DE). 115
FORAS (Amédée DE) 63
FOUQUET (Louis) 14
FOURNEL (Victor) 142
FREMY (Edouard) 248
FREPPEL (Mgr). 421, 422
FRIAQUE (le P. Marie-Joseph) . 219
FRITEL (Paul). 239
FUNCK-BRENTANO (Th.) . . . 427
FURCY-RAYNAUD 445
FUSTEL DE COULANGES . . . 74
GABORIAU (F.-K.) 110
GASQUET (Am.) 537
GAUTIER (Léon) 437
GAY (Mgr L.-Charles) 418
GEISPEITZ (l'abbé C.) 390
GENOUD (l'abbé J.) 395
GEYMÜLLER (le baron Henry DE). 334
GIBBONS (le cardinal James). . 220
GILLARD (l'abbé). 391
GIRON (Aimé) 24, 25
GOETHE 72, 360
GONCOURT (Edmond DE) . . . 61
GONCOURT (Jules DE) 61
GONSE (Louis) 133
GOUDIN (P.-F.-Antonio) . . . 484
GRANBERG (Olof). 243
GRANGE (Jean) 407
GRÉARD (Oct.) 342
GRÉVILLE (Henri) 28
GROFFIER (Valérien) 194
GROSSEZ (le P. Jean-Étienne) . 388
GUÉRANGER (Dom Prosper) . . 228
GUÉRIN (Victor) 199
GUERRIER DE HAUPT (Marie) . 410
GUIBAL (Georges) 516
GUICHES (Gustave). 12
GUI (Bernard) 152
GUIRAUD 537
GUIZOT (M. et Mme). 441
GULDENCRONE, née DE GOBINEAU (baronne Diane DE) 260
HACK TUKE (D.) 106
HALÉVY (Ludovic) 6
HALPÉRINE (E.) 27, 324
HANOTAUX (Gabriel) 153
HARCOURT (le duc D') 130
HARRY (Gérard). 57
HARTMANN (R.) 101

HAURÉAU (B.). 54
HAURIGOT (Georges) . . . 206, 207
HAVET (Louis) 244
HEFELE (Carl-Joseph VON) . . 444
HÉMENT (Félix) 103
HENNEBERT (lieuten.-colonel). 168, 354
HÉPHELL 29
HERVILLY (Ernest D') 9
HEYD (W.). 445
HOFFMANN (Franz) 203
HOMOLLE (Théophile) 528
HORACE 118
HOWITT (Margaret). 432
HUE (Fernand). 206, 207
HUFFER (le Dr Georges) . . . 392
HULOT (le baron Jacques-Louis). 353
HULST (Mgr D') 155
HUMBERT (le chanoine) . . . 215
HUMMELAUER (Fr. DE). . . . 292
HURTER (H.) 122
ICARD (J.-H.). 125
JACQUINET (P.) 265
JANNET (Claudio) 329
JANSSEN (J.) 155
JANVIER (le chanoine) 305
JEANJACQUOT (le P. Pierre) . . 357
JOLY (Henry). 106
JOUBERT (André) 446
JUBERT (Amédée) 436
JULLIEN (Émile) 141
KANO (Yves) 536
KAUFMANN (L.) 431
KAULEN (F.) 298, 308
KNABENBAUER (J.) 293
KNOPFLER (Dr Aloïs) 474
LABESSE (E.-D.). 39
LA BLANCHÈRE (H. DE) . . 41, 263
LACOUR-GAYET 537
LACROIX (Auguste) 448
LAFOND (le comte L.) 364
LAFRÉGOLIÈRE (la vicomtesse DE) 232
LAMARTINE (DE) 457
LAMBEL (le comte DE). . . . 460
LA MENNAIS 510
L'ANGLE-BEAUMANOIR (Raoul DE) 28
LAPORTE (l'abbé A.). 301
LARFEUIL (l'abbé) 230
LAROCHE (l'abbé Jules) . . . 388
LARROUMET (Gustave). . . . 339
LA RUE (M.-A. DE) 168
LASSERRE (Henri) 416
LA TOURETTE (Dr Gilles DE). . 109
LAUNAY (Adrien). 403
LAUNAY (Alphonse DE) . . . 16
LAUNAY (l'abbé A.). 197
LEBAIGUE (Ch.) 119
LE BON (le Dr Gustave) . . . 63
LECHALAS (Georges) 501
LE COUVREUR (l'abbé Am.) . . 229
LECOY DE LA MARCHE (A.) . . 58
LEFEBVRE (F.-M.-E.) 490
LEHMKUHL (Augustin). . . . 124
LELIÈVRE (l'abbé H.) 518
LEMAÎTRE (Jules) 10
LÉMANN (l'abbé Augustin) . . 232
LEMERCIER (Abel) 538
LEMIRE (Charles) 458
LEMONNIER (Camille) . . . 9, 314
LENNING (Ad.-Franz) 229
LESÊTRE (l'abbé H.). 297
LEXPERT (Charles) 31
LIAGRE (A.-J.) 306
LINDEN (A.) 167
LIONNET (Ernest) 407
LIX (Tony). 25
LOISE (Ferdinand) 246
LOUDIER (Sophronime) . . . 25
LOZÈRE (Jacques) 321
LUCHAIRE (A.) 75
LUCHAPT (Xavier DE) 218
MAC-CARTHY (K.) 219
MACQUERON (Henri) 529
MADELAINE (le P. Godefroy) . . 394
MAËL (Pierre) 20, 320
MANDROT (Bernard DE) . . . 60
MANESSE (L.). 40
MANGIN (Arthur) 413
MANNING (le cardinal Edward). 219
MANNO (Antonio) 527
MANSEAU (l'abbé) 253
MARÉCHAL (Marie) 411
MARGUERITTE (Paul) 356
MARIE (D.). 119
MARION (Al.) 306
MARMOTTAN (Paul). 133
MARTENS (F. DE). 128
MARTIN (Albert) 513, 514
MARYAN (M.). 404, 405, 411
MATIGNON (le P.). 222
MATTHIS (Ch.-E.) 40
MAUPASSANT (Guy DE). . . . 312
MAYNE-REID (le capitaine) . . 410
MAZON (A.) 14
MÉTÉNIER (Oscar) 31
MEYER (Paul). 138
MICHEL (Jules) 166
MICHELLE (P.-L.). 172
MIGNATON (Paul) 365
MIRABAUD (Paul) 35
MIRBEAU (Octave) 8
MIRVAL (DE) 413
MOLÈNES (Paul DE). 23
MOLINARI (G. DE) 205
MONFAT (le P.) 504
MONIQUET (l'abbé Paulin). . . 216
MONTBRUN (Marie) 410
MONTEIL (Edgar). 320
MONTGOMMERY (Florence) . . 29
MONVAL (G.) 250
MOORE (Thomas) 440
MOREAU (A.) 494
MOREAUX (Léon). 269
MORICE (Charles) 27
MOSSO (A.) 103
MOUCHEZ (le contre-amiral). . 456
MOUÉZY (Andre) 318
MOUTIER (l'abbé L.) 359
MOUTON (Eugène) 19
MUSSET (Alfred DE) 458
NADAUD (Gustave) 265
NAMÈCHE (Mgr) 525
NEY (Napoleon) 55
NIX (Hermann-Jos.). 218
NONELL (le P. Jaime) 328
NORDAU (Max) 132

NOTOWITCH (O.-K. marquis O'-KVITCH) 496
OCHOROWICZ (Dr J.). 110
ŒXMELIN (A.-O.) 170
O'KENNEDY (Marie) 413, 414
O'KVITCH (O.-K. NOTOWICH, marquis) 496
OSMAN-BEY, KIBRIZLI-ZADE . . 535
OUIDA 29
PAILHÈS (G.) 69
PAILLER (l'abbé J.). 213
PAILLET (l'abbé J.-M.). 225
PALMIERI (D.) 307
PARANT (Victor) 106
PARIS (V.-P.) 22
PASCAL (Blaise) 344
PASCAL (G. de) 535
PAULUS (A.) 198
PELLECHET (M.) 532
PELLET (Marcellin) 538
PENDRIÉ (H.) 428
PERÉGRIN-SOULIER (le P.). . . 393
PEREZ (Bernard). 488
PÉRIGOT (Ch.) 195
PERRAUD (Mgr) 42
PERRIER (Edm.) 505
PERRONE (P.). 501
PERRONNET (Mme Amélie). . . 321
PERSON (E.) 121
PEYRAT (Mme Napoléon) . . . 231
PEYRIN (L.) 226
PHILIPPE (le T. H. F.) 229
PIERRE (Victor) 253
PIERRET (H.). 39
PIERRET (l'abbé Th.) 398
PIGEONNEAU (H.) 196
PIPITONE (Federico). 534
PISSEMSKY (Alexis). 26
PITRA (le cardinal) 251
PLAINE (le R. P. Dom François). 390
PLAUTE. 117
POIRÉE (Élie). 322
POLI (le vicomte Oscar DE) . . 171
POLIGNAC (A. DE) 360
POMAR (la duchesse DE) . . . 127
PONCET (Mlle Ch.) 408
PONS (D.-R.) 501
PONTAL (Édouard) 65
PONTMARTIN (A. DE) 267
POUCIN (T.) 265
POURTAULT (l'abbé J.-B.). . . 224
PREYER (W.) 486
PROFILLET (l'abbé) 388
QUATREFAGES (A. DE). 98
RABIER (Élie). 482
RACOT (Adolphe) 16,17
RAINGEARD (A.) 44
RAMBOUILLET (l'abbé) 215
RANCE (l'abbé R.-J.). 228
RANDEGGER 442
RATZINGER (Dr Georg). 150
RAYMOND (Emmeline). 40
REGNARD (Paul). 240
RENARD (George) 325
RENEY-LEBAS (Mme). 322
REVOIL (Benédict-Henry). . . . 413
REYNAUD (l'abbé). 232
RICARD (Mgr). 229
RIEMANN (O.). 120
RIOUX DE MAILLOU. 317
RIQUIER (Léon) 362
ROBERTET (G.) 457
ROCHET (Charles). 116
ROD (Édouard) 323
RŒHRICH (Édouard) 434
ROUVIER (Dr Élie) 105
ROUX-LAVERGNE 484
ROUZÉ (C.). 409
ROYANNEZ (Ad.). 414
SALLUSTE 119
SAUREL (l'abbé Adolphe). . . . 220
SAUVAGE (E.). 115
SAVORGNAN DE BRAZZA (P.) . . 35
SCHANZ (Dr Paul) 307
SCHEGG (Dr P.). 299
SCHMIDT (Karl) 166
SCHMITT (Dr J.) 111
SCHOPENHAUER (Arthur). . . . 495
SÉGUR (marquis A. DE) 267
SEMMIG (Herman) 439
SHAKESPEARE 36
SICARD (l'abbé Augustin). . . . 425
SICHLER (Léon) 144
SIEBECKER (Édouard) 324
SIMOND (Charles) 200,210
SIMONS (Mlle) 203
SINNETT (A.-P.) 110
SIRE (Vital) 402
SOLVAY (Lucien). 336
SOUDRY (A.) 209
SOURCHES (marquis DE) 65
SPIR (A.) 496
SPULLER (Eugène) 171
STANLEY (Henry-M.). 37
STAPFER (Paul) 340
STEENKISTE (J.-A. VAN) 302
STEMFOORT (J.-W.). 146
SUCONA Y VALLÈS (T.). 485
TACITE 121, 122
TARONJI Y CORTÈS (le Dr J.). . . 301
TAXIL (Léo) 165, 262
TCHÉDRINE (N.). 172
TEN SIETHOFF (J.-J.) 146
THIERRY (Augustin) 36
THOMASSY (J.). 440
THOMSON (Joseph) 200
THOUMAS (le général) 519
TIENNOT DES ABLETTES 18
TILLIÈRE (Mme P.-A.) 408
TINSEAU (l'abbé DE). 390
TISCHNER (Aug.). 71
TISSOT (V.). 266, 363
TITE LIVE 120, 121
TOLSTOÏ (le comte Léon) . 27, 28, 324
TOUBIN (Charles). 136
TROCHON (l'abbé) 295
TROUESSART (Dr É.-L.). 112
TROUESSART (Mlle) 406
UBICINI (A.) 539
VADIER (Berthe) 23
VALLAT (Gustave) 439
VALLET (P.) 497
VARIGNY (Dr H. DE). 486
VARIOT (l'abbé J.) 213
VASCHALDE (Henry). 530
VASSEUR (le P. A.) 225

Vauchelle (l'abbé A.). . . . 121
Vayra (Pietro) 527
Vento (Claude) 22
Véracin (Étienne) 261
Verga (Giovanni) 323
Verger (l'abbé L.) 220
Vernes (Maurice) 234
Veuillot (Louis) 511
Vianna de Lima (Arthur). . . 403
Vidal (l'abbé Achille). . . . 222
Villiers de l'Isle-Adam [illegible] de . . . . . [illegible]
Virgile . . . . [illegible]
Werner (le P. O . . . . . [illegible]
Wiseman (le cardinal . . . [illegible]
Witt (Pierre de . . . . . [illegible]
Witz (Aimé . . . . . . [illegible]
Wundt (W. . . . . . . [illegible]
Zadoc Kahn . . . . . . [illegible]
Zevort (Edgar . . . . . [illegible]

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : **Beckx** (le R. P. Pierre-Jean), 461. — **Béclard** (le docteur Jules), 272. — **Benoist** (Louis-Eugène), 540. — **Berthier** (Jean-Ferdinand), 77. — **Boissieu** (Alphonse de), 174. — **Boussaingault** (Jean-Baptiste-Joseph-Dieudonné), 541. — **Brouchoud** (Claudius), 175. — **Carlson** (Fredrik-Ferdinand), 461. — **Caverot** (Mgr Louis-Marie-Joseph-Eusèbe), 174. — **Cosne** (Hyacinthe-Marie-Augustin), 271 — **Demolombe** (Jean-Charles-Florent), 270.— **Duchemin** (Victor), 542 — **Dufour** (Charles), 272.— **Dupin** (Jean-Henri), 461. — **Durier** [illegible] 542. — **Faugère** (Armand-Prosper), 365. — **Feuillet de Conches** (Félix-Sébastien), 271. — **Féval** (Paul), 365. — **Fontarèches** [illegible] 366.—**Germain** [illegible] 172. — **Gibbs** [illegible]novitch), 273. — **Gosselin** [illegible] Athanase-Léon, 541. — [illegible] (l'amiral comte Louis-Marie [illegible] — **Hodetski** [illegible] — **Hornstein** (l'abbé [illegible] — **Ivanowski** [illegible] — **Mangin** (Arthur [illegible] — **M**[illegible] (Marco [illegible] — **M**[illegible] 175. — **Nikitski** [illegible] — **Pa**ges (Léon [illegible] — **Pa**[illegible] P. Xavier [illegible] — **P**[illegible] Michel [illegible] — [illegible] François-Gabriel [illegible] — **Ra**[illegible] (Olivier [illegible] — **Re**[illegible]von [illegible] — **R**[illegible] (Jacques-H[illegible] 271. — **R**[illegible] Marie-Char[illegible] (le chanoine [illegible] — **V**[illegible] De Edme-F[illegible] — **Wailly** (Joseph-Noël de [illegible] de), 76.
Institut, 79, 177, [illegible]
Faculté des lettres de Paris [illegible]
Société nationale des antiquaires de France, [illegible]
Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France, [illegible]
Société de l'école des Chartes [illegible]
Congrès, 275, 368, [illegible]
Concours et prix 81, 177, 275, 368, [illegible]
Lectures à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 81, 178, 276, [illegible]
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 81, [illegible]
École des Chartes, 84
Mélanges philologiques et littéraires : Sainte Marie-Madeleine dans la littérature provençale, [illegible] [illegible] La [illegible] XVI, [illegible]
Mélanges [illegible]
[illegible]